32101 073759118

0904
.754

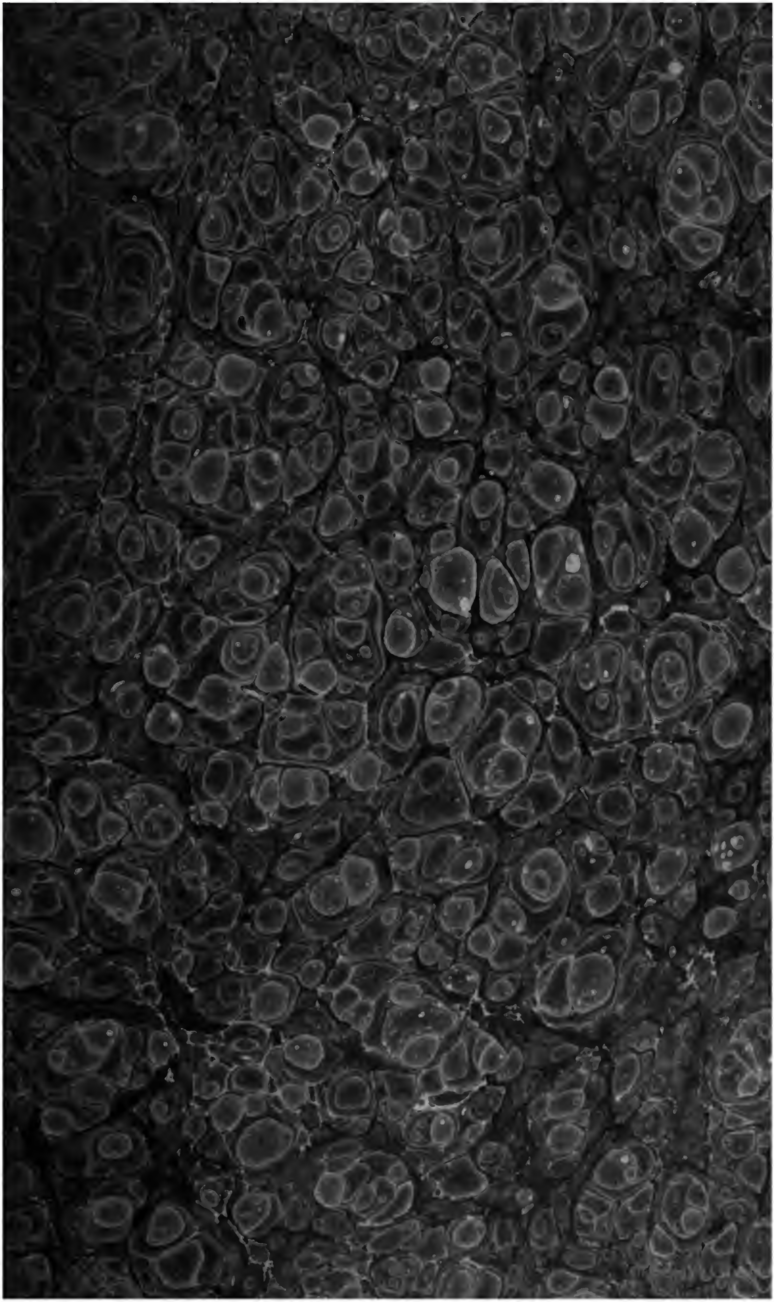
SER. 4 V. (11-12)

Library of

Dei Sub Numine Viget

Princeton University.

Theodore F. Sanxay Fund



REVUE

DE PARIS

XI

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie.
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1842

TOME ONZIÈME

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS
QUAI MALAQUAIS, 17
—
1842

LES MARIONNETTES.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Il y a *marionnettes* et *marionnettes,* comme il y a fagots et fagots.

On connaît mes scrupules, et on sait avec quel soin j'évite les questions qui touchent de près ou de loin à la politique.

Je parlerai de la politique un jour, si Dieu me prête vie, mais je fais le vœu de n'en parler que lorsqu'elle se trouvera élevée au niveau des *marionnettes.*

Les *marionnettes* dont je m'occupe aujourd'hui, *nervis alienis mobile lignum,* dit Horace, sont celles que le meilleur des dictionnaires définit en ces termes :

« Petites figures de bois ou de carton qui représentent des hommes ou des femmes, et que l'on fait mouvoir ordinairement par des fils, quelquefois par des ressorts, quelquefois simplement avec la main. »

Il reste seulement bien entendu que si ces *petites* figures étaient moyennes ou grandes,

Qu'on les fît mouvoir à l'aide de cordes de boyau, ou de fils de fer, ou de laiton;

0904
.754
2d ser. v. 11-12
634669

Et qu'elles représentassent autre chose que des hommes ou des femmes, c'est-à-dire des enfans, comme les innombrables rejetons de Mme Gigogne, ou des esprits infernaux, comme le diable de Polichinelle, les *marionnettes* n'en seraient pas moins des *marionnettes*.

Il est bon de remarquer aussi, en passant, que les *marionnettes*, au contraire, qui se meuvent par des ressorts, ne sont pas des *marionnettes* proprement dites. L'usage est de les appeler des *automates*, et on ne saurait avoir trop d'égards pour les *automates*, dans un siècle de perfectionnement où l'intelligence humaine a cru devoir s'abdiquer elle-même au profit des machines.

Ces modestes considérations n'ont pour objet que l'utilité des honnêtes étrangers qui croient apprendre le français dans les dictionnaires, mais elles peuvent servir à prouver deux propositions importantes :

La première, c'est que la composition d'un article de dictionnaire, complètement satisfaisant, est la plus rude tâche que puisse s'imposer l'esprit humain quand il n'a rien de mieux à faire.

La seconde, c'est qu'il n'y a rien de plus difficile à définir que les *marionnettes*, même dans la terre classique des *marionnettes*.

II.

De toutes les questions inutiles qui peuvent être soumises à l'intelligence de ce siècle progressif, il n'y en a certainement point de plus inutile que de savoir si les *marionnettes* ont précédé le drame, ou si le drame a précédé les *marionnettes*.

C'est pourquoi je pense, en considérant l'état de sotte décrépitude où est tombée la raison humaine, qu'il n'y en a point d'aussi urgente à résoudre.

Je voudrais pouvoir donner aux comédiens une origine plus illustre, mais il m'est parfaitement démontré qu'ils descendent en droite ligne des *marionnettes*, et on conviendra que plusieurs d'entre eux, même parmi ceux qu'on est convenu d'admirer sur nos grands théâtres, ont conservé un air de famille.

Quant aux *marionnettes*, il est impossible de n'en pas retrouver le type dans ce jouet cosmopolite qu'on appelle une *poupée*.

La *poupée*, à laquelle nous voilà parvenus dans cette savante généalogie, est évidemment contemporaine du premier berceau où a vagi une petite fille.

La *poupée* ne se comprend pas sans la petite fille, mais la petite fille ne se comprend pas sans la *poupée*.

C'est un instinct naturel chez la femme de prévoir, dès l'âge le plus tendre, l'âge où elle sera mère; elle devine l'enfant, et elle invente la *poupée*. La *poupée* est le symbole d'une cause finale.

A cette époque heureuse de la vie, la *poupée* vit, elle pense, elle raisonne. Le monologue est insipide, surtout pour les femmes qui n'aiment pas à être interrompues, mais qui aiment à être écoutées. Le dialogue leur convient à merveille, au contraire, surtout quand elles parlent pour deux. Le dialogue, c'est une scène, et il n'y a point de scène qui ne suppose une fable ou une action. La comédie n'est pas loin.

Arrive un artiste ingénieux (c'est un père) qui articule la *poupée*, qui la suspend à un fil, à autant de fils qu'elle a d'articulations mobiles, qui la fait tourner sur un pivot, qui la fait courir sur des coulisses, qui lui prête une voix, un langage, des passions. La petite fille est toujours actrice, mais elle n'est plus auteur. Le grand homme dont je viens de parler est, sans qu'il s'en doute, une espèce de Christophe Colomb dans les espaces de l'intelligence; il a presque découvert l'*automate*, et il a créé le drame, car il a créé les *marionnettes*.

Corneille, Vaucanson et Talma procéderont de lui.

Je déclare hautement, comme Montaigne dans une circonstance moins sérieuse et au sujet d'une hypothèse de bien moins grande valeur, qu'on me ferait une peine extrême « de me déloger de cette créance. »

La *poupée* a donné naissance aux *marionnettes*, qui ont donné naissance à la comédie.

La comédie des *marionnettes* est le drame plastique.

III.

Je sais qu'en attribuant cette haute antiquité à la *poupée*, je me commets singulièrement avec les savans, mes ennemis naturels; non pas que les savans soient d'accord sur l'origine de la *poupée*, ils s'en garderaient bien, mais parce qu'ils s'entendent merveilleusement pour n'être pas d'accord avec moi.

Il y a donc des savans qui vous diront que les *poupées* furent inventées à l'occasion de Poppée, femme de Néron, qui avait la détestable habitude de se farder, et ce n'était pas là, malheureusement, le plus grand de ses défauts.

Mais Marcus-Terentius Varron, dont je suis enchanté de leur faire faire la connaissance, et qui écrivait cent ans avant la naissance de Poppée, prend la peine de parler des *poupées* comme d'une chose qui était loin d'être nouvelle, et il les appelle *pupæ*, ce qui est, en bonne prononciation latine, un véritable homonyme.

D'autres savans qui avaient lu Varron, et qui étaient par conséquent plus savans que les premiers, prétendent au contraire que Poppée avait pris son nom des *poupées*, dont la mode courait de son temps; mais Tacite n'a pas dédaigné de leur apprendre, au liv. XIII des *Annales*, que Poppée s'était nommée Poppée en mémoire de son aïeul Poppæus Sabinus, personnage consulaire illustré par les honneurs du triomphe. Or, il est assez difficile de trouver le moindre rapport entre une *poupée* quelconque et un personnage consulaire.

Les règles de la traduction étymologique ne permettent pas d'ailleurs que *pupa* vienne de *Poppæa*, ni *Poppæa* de *pupa*, ce qui n'empêchera nullement ces absurdes sottises d'avoir force d'étymologie dans les livres approuvés par l'Université.

Heureusement pour la question que nous traitons, nos *poupées* et nos *marionnettes* n'ont rien à démêler avec l'Université.

Cette illustre fille aînée de la monarchie, qui a hérité de tant de priviléges que sa mère ne possédait pas, n'a de droits que sur nos enfans.

IV.

Le drame de la *poupée* est incomparablement le plus simple de tous les drames possibles, et je ne veux pas d'autre preuve de sa supériorité essentielle sur le drame classique.

Il se joue entre deux personnages dont l'un est nécessairement passif, et dont l'autre, qui est, comme vous savez, une petite fille, remplit un office très compliqué.

Celle-ci est auteur.

Elle est acteur à deux voix.

Elle est spectateur et juge.

Le drame de la *poupée* est la seule comédie composée par un des personnages de l'action où le poète ait sacrifié son rôle naturel à celui de son interlocuteur.

La *poupée* est négligente, insubordonnée, opiniâtre, bavarde. C'est la petite fille.

La petite fille est grave, austère, absolue, quelquefois inexorable.

C'est l'Ariste du poème; c'est d'elle que relève la moralité de la pièce.

La petite fille a compris la première des vérités morales. C'est que la subordination est la partie la plus essentielle de l'œuvre de la vie.

Elle a compris la première des vérités littéraires. C'est que la moralité est la partie la plus essentielle des compositions de l'esprit.

Enfant, elle se livre aux défauts de sa *poupée*. Auteur dramatique, elle s'exerce à l'autorité de sa mère. La récréation finie, la mère viendra, et l'auteur dramatique ne sera plus qu'un enfant.

A compter de ceci, je ne parlerai plus de *poupées*. Si j'avais été maître de ma vie, j'aurais voulu en rester là. Retournons aux *marionnettes*.

V.

L'antiquité des *marionnettes* est maintenant un fait acquis à l'histoire. Les partisans les plus décidés du progrès conviennent même de l'exacte identité des *marionnettes* anciennes et des *marionnettes* modernes. Le savant M. Champollion, qui n'a peut-être pas retrouvé l'alphabet des hiéroglyphes, a retrouvé le galbe de *Polichinelle* dans le tombeau de Sésostris,

> Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

Les *marionnettes*, inventées pour servir de jouet aux enfans, ne restèrent pas long-temps bornées à ce doux et modeste usage. Si elles étaient aussi intelligentes et aussi sensibles qu'elles en ont l'air, elles le regretteraient sans doute.

Mais les *marionnettes* avaient leurs destinées. Elles montèrent sur les tréteaux. Elles entraînèrent la multitude à leur suite. Elles résumèrent en elles la grande comédie du monde. Elles soumirent les nations à leur empire, du droit de l'audace et du ridicule. Ce n'était pas la dernière fois que cela arrivait.

Il ne faut pas s'y tromper. Ce fut là le point culminant de la civilisation perfectionnée dans les limites que la sagesse éternelle lui impose. Depuis le jour où les *marionnettes* ont cessé d'être les précepteurs du genre humain, il n'a fait que descendre,

La comédie classique est une superfétation.

Le drame, comme nous le connaissons aujourd'hui, n'est pas un progrès. C'est un plagiat. La comédie vivante ne fut qu'une transformation téméraire de la comédie de bois. Le théâtre s'élargit un peu; il passa des proportions d'une logette de deux pieds carrés à celles d'un tombereau; mais les bouffons de la vieille Athènes se barbouillèrent de lie comme *Polichinelle*, de noir de fumée comme *Arlequin*, ou de farine comme *Pierrot*. Les *marionnettes* s'incarnèrent.

Tout disparut, les monumens, les peuples, les religions. Tout changea, les hommes, les temps et les lieux. L'art primitif ne changea point, et l'art primitif, c'est la comédie des *marionnettes*.

Les compagnons de Thespis, *marionnettes!*

Les mimes des *atellanes*, *marionnettes!*

Les *maschere* de l'Italie, *marionnettes!*

Les *enfans sans-souci*, *marionnettes!*

La comédie ancienne conserva le masque, et fit bien; car le masque est le secret de sa puissance, comme je le démontrerai bientôt.

> Le masque tombe, l'homme reste,
> Et la leçon s'évanouit.

L'héritier infiniment dégénéré de cette solennelle dynastie des *Briochides* qui a présidé pendant tant de siècles à la saine éducation du monde, Séraphin fait jouer aujourd'hui à ses *marionnettes* les vaudevilles de M. Scribe.

Si M. Scribe, qui a autant de goût et d'esprit à lui seul que toutes les *marionnettes* ensemble, avait vécu dans les beaux âges de l'inspiration et du génie, il aurait fait jouer aux acteurs du *Gymnase* les comédies des *marionnettes*.

Ou bien le directeur du *Gymnase* aurait fait ses pièces à lui tout seul, suivant l'usage immémorial des directeurs de *marionnettes*, et son théâtre ne serait pas aujourd'hui en interdit, comme le royaume de Lothaire que M. Thierry appelle autrement.

VI.

Je vous prie de me faire la grace de m'apprendre à quoi peut servir désormais la comédie classique?

La comédie classique était charmante, quand elle avait ses coudées franches; mais, quand la comédie classique avait ses coudées franches, elle était l'expression d'un sens de l'esprit qui n'existe plus.

Ce sens de l'esprit qui n'existe plus, c'est le sens commun.

L'homme cesse de rire de ses défauts quand il n'est plus capable de s'en corriger.

On a dit de la comédie qu'elle châtiait les mœurs en riant. C'est une erreur des siècles d'ignorance. Aujourd'hui, pour rire et pour faire rire, il faut qu'elle les outrage.

La tragédie, du moins, n'a pas changé sa devise, Φόϐος; Καὶ ἔλεος : elle fait *horreur* ou *pitié*.

Le théâtre contemporain est un établissement industriel *subventionné* par l'état, et constitué pour l'exploitation de deux paradoxes qu'on appelle des idées, depuis que ce qu'on appelait des idées s'appelle des paradoxes.

La première de ces idées, c'est que la vertu a ses ridicules.

La seconde, c'est que le crime a son beau côté.

Avec la première de ces idées vous faites une comédie. Vous faites une tragédie avec la seconde. *Plaudite, cives.*

A quel homme oseriez-vous adresser de nos jours ces foudroyantes paroles : *De te fabula narratur*, c'est pour toi que la farce est faite

Si c'est un pair de France, vous aurez un coup d'état.

Si c'est un épicier, une émeute.

Si c'est un journaliste, une révolution.

Dans la charte des sociétés corrompues il y a deux choses inviolables, le vice et la sottise.

Riez des marquis si vous voulez; cela est permis à tout le monde. Ils n'existent plus que dans les almanachs.

Mais ne riez de rien de ce qui donne envie de rire; cela n'était permis qu'aux *marionnettes*.

Je crois fermement que la Providence envoie un homme spécial pour toutes les occasions solennelles, et c'est ainsi que notre absurde société se débat encore misérablement sous une vieille toile suspendue à quelques ficelles, avec tant de raisons de la baisser.

L'homme de mission, dont un philosophe sérieux aurait eu quelque droit d'attendre le salut du monde, ce n'est pas, hélas, le fondateur d'un culte nouveau !

Ce n'est pas un pontife !

Ce n'est pas un législateur !

Ce n'est pas un roi !

C'est le compère de *Polichinelle*.

Mais le compère de *Polichinelle* a bien autre chose à faire, par le temps qui court. Il pêche des sardines à Caprée, cultive des laitues à Salone ou règle des horloges au monastère de Saint-Just. Il a abdiqué.

Le compère de *Polichinelle*, qui sait presque tout, sait d'ailleurs à merveille qu'un peuple qui a subi l'orthographe de Voltaire, la division départementale et la nouvelle nomenclature des poids et mesures, n'est plus bon qu'à finir, car il faut que tout finisse, et les peuples *progressifs* comme les autres; ce sont même ceux-là qui finissent le plus tôt.

VII.

Ce que j'admire le plus dans les *marionnettes*, et j'y admire presque tout, c'est l'exquise bienséance de cette forme primitive du drame. La comédie classique met l'homme en scène. C'est à l'homme qu'elle se prend. Elle attaque le *vicieux*.

La comédie des *marionnettes* ne met en scène que des *marionnettes*. Elle se prend à des *marionnettes*. Elle attaque le *vice*.

La comédie des *marionnettes* exerçait un ministère utile et sévère, mais tout-à-fait inoffensif.

La comédie classique est une personnalité.

La comédie des *marionnettes* se rappelait que la vie privée doit être murée, comme l'a dit le plus sage des philosophes, et peut-être le seul philosophe de notre temps.

La comédie classique a cassé les vitres.

Dans la comédie des *marionnettes*, il n'y a rien de l'espèce, pas même la substance.

Dans la comédie des *masques*, et celle-ci s'en rapproche de si près qu'il est permis de les confondre, il n'y a rien de l'individu, pas même l'habit.

Arlequin a le vêtement bigarré de certains perroquets, le masque noir et lustré du grillon des champs, et la tradition le fait borgne :

Allechino Batocchio
Era orbo d' un occhio.

Pantalon a le nez et le menton pointus, recourbés et croisés, comme les pinces d'un insecte ou les défenses d'un sanglier.

Polichinelle est bossu par devant et par derrière, particularité physiologique très rare à laquelle il doit son nom grec, qui n'est probablement que la traduction de son nom primitif; et sa manière de prononcer est si étrangère à tout l'organisme de la voix humaine, que je ne serais pas étonné de voir créer pour elle une chaire spéciale au Conservatoire.

Gilles est pâle et anhémique, à la vérité, comme les convalescens du célèbre docteur Broussais, mais cette ressemblance accidentelle n'est, pour ceux-ci, qu'un résultat inattendu des nouveaux progrès de la médecine; et d'ailleurs *Gilles* se porte très bien.

Il n'est ame qui vive qui puisse se reconnaître dans *Polichinelle*, dans *Arlequin*, dans *Gilles*, dans *Pantalon;* mais, sous ces apparences ingénieuses et circonspectes, la comédie primitive (je parle toujours de la comédie des *marionnettes*) a vivement châtié la grossièreté des mœurs et la brutalité rustique, la gourmandise et la paresse, la ruse et le larcin, l'avarice et la colère. L'enseignement moral était tempéré, dans la comédie des *marionnettes*, par toute l'aménité d'une précaution pleine de grace. La comédie classique en a fait un affront.

Quant à la comédie moderne, qui n'est pas même classique, elle n'en a rien fait du tout. Elle est trop bien avisée pour offenser ceux qui l'applaudissent et ceux qui la paient.

Il est évident que l'esprit de convenance et de politesse a toujours été du côté des *marionnettes*, et voilà pourquoi tout le monde leur sourit en passant. Ce grand sceptique qui a tout frondé, Bayle, s'arrêtait avec respect devant les *marionnettes*. On n'a jamais sifflé les *marionnettes*, même en France, où l'on siffle tout.

Bonaparte adorait les *marionnettes*. Je ne sais pas s'il en est dit quelque chose dans les volumineux *Mémoires de Sainte-Hélène*, mais, si on ne l'a pas dit, on l'a oublié. On ne peut pas penser à tout.

Bonaparte, qui était *Polichinelle* fait homme, et je prends cette comparaison dans son acception la plus flatteuse pour l'un et pour l'autre, car je ne m'aveugle pas plus sur *Polichinelle* que sur Napoléon, Bonaparte est mort avec le regret de n'avoir pas consacré le théâtre des *marionnettes* par un acte authentique de sa protection impériale.

Les *marionnettes* ne sont pas subventionnées, du moins en tant que *marionnettes*. Les *marionnettes* vivent par elles-mêmes, du consentement universel, indépendantes des gouvernemens qui passent et des nations qui s'en vont; et c'est pour cela qu'elles vivent toujours.

VIII.

Étienne Dolet, qui priait peu, avait cependant une prière quotidienne dont il a fait, dans la plupart de ses livres, sa devise typographique : « Préservez-moi, grand Dieu, des calomnies et de l'injustice des hommes! » Cette précaution *oratoire* ne l'empêcha pas, comme on sait, d'être brûlé en place de Grève, le 3 août de l'an de grace 1546.

Les *marionnettes* ne sont pas à l'abri des calomnies et de l'injustice des hommes, qui s'attachent infailliblement à tout ce qu'on voit s'élever au-dessus du vulgaire, ne fût-ce, hélas! que de la modeste hauteur du théâtre de Polichinelle,

> Opéra sur roulette ou qu'on porte à dos d'homme,

suivant l'expression du poète Lemierre, auteur fécond de vers du même genre, c'est-à-dire plus remarquables par la précision que par l'euphonie.

Les *marionnettes* ont été sévèrement jugées. Les gens graves leur reprochent d'être puériles; les gens *comme il faut* les trouvent basses et triviales. On s'accorde à ne les juger propres qu'au divertissement du peuple et des enfans.

Ces critiques sont, heureusement, le plus bel éloge qu'on puisse faire des *marionnettes,* considérées comme institution nationale, et c'est surtout comme institution nationale que je considère les *marionnettes.*

Un des objets les plus essentiels de toute société politique sagement organisée est, en effet, de divertir les enfans et le peuple :

Les enfans, parce qu'ils ne parviendront que trop tôt à l'âge où l'on ne se divertit plus;

Le peuple, parce qu'il est toujours enfant.

Ceci n'empêche pas le peuple (un vieux mineur que vous connaissez tous et qui ne s'émancipe jamais sans péril pour lui-même) d'exercer la souveraineté quand il en trouve l'occasion; mais si on laissait faire les enfans, ils ne demanderaient pas mieux que d'être souverains aussi.

Seulement, la souveraineté des enfans expirerait devant une férule comme la souveraineté du peuple expire devant un sabre.

C'est qu'il n'y a qu'une souveraineté inaliénable et imprescriptible, la souveraineté des *marionnettes.*

Pour en revenir aux reproches dont les *marionnettes* ont été l'objet, il est faux de dire que les *marionnettes* soient essentiellement puériles et triviales. Elles ont leur gravité, leur grandeur, leur solennité. Les *marionnettes* ont représenté des idées sérieuses, et elles en représenteraient bien encore si elles osaient oser. La tragédie grecque à la manière d'Eschyle, accessoire obligé de la liturgie païenne, était jouée par des comédiens masqués dans les grandes villes, et par des *marionnettes* dans les bourgades. Les idoles parlantes elles-mêmes n'étaient que des *marionnettes*. Le compère de *Polichinelle* a été grand-prêtre comme M. l'abbé Châtel.

J'ai souvenance que dans ma jeunesse, dont je ne me souviens plus que par un grand effort de mémoire, les *marionnettes* jouaient encore les mystères des confrères de la Passion, revus, corrigés, et mis en *bon français* par les poètes ordinaires et privilégiés des *marionnettes*. J'aurais un peu mieux aimé le *mauvais français* du siècle de Villon et de Coquillart, ne fût-il que de la façon de Jehan Michel ou des frères Grébau; mais le style de la nouvelle école ne manquait pas d'un certain genre de mérite, ainsi qu'on en peut juger par les deux derniers vers du premier acte de ce beau drame de *Joseph vendu par ses frères*, qui m'a coûté tant de larmes :

Hâtons-nous, mes amis, car il est déjà tard
Pour arriver ce soir chez monsieur Putiphar.

Je ne crains même pas de dire que ces vers ont deux genres de mérite pour un :

Le premier, c'est d'être si parfaitement en situation qu'ils ne peuvent pas avoir été pensés autrement; et je voudrais pouvoir faire le même éloge du récit de Théramène.

Le second, c'est d'exprimer exactement ce qu'ils doivent exprimer, sans se perdre en digressions ambitieuses et confuses, et je regrette de ne pouvoir rendre le même témoignage à la déclaration d'Orosmane.

IX.

Le vif intérêt que je porte au progrès des nations, dans la voie constitutionnelle où nous sommes si heureusement engagés, me force à déplorer amèrement leur indifférence systématique à l'égard des *marionnettes*. Les *marionnettes* sont essentiellement constitutionnelles.

J'irai plus loin, les *marionnettes* sont la seule tradition authentique des démocraties anciennes; et quand on aura fermement résolu d'entourer un trône d'institutions républicaines, il faudra l'entourer de *marionnettes*.

La principale difficulté du gouvernement sous un système représentatif, résulte de l'impossibilité presque absolue de maintenir un équilibre parfait entre deux pouvoirs qui se menacent incessamment, et qui ont d'excellentes raisons pour cela : le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Je ne parle pas du pouvoir électoral, qui est un mythe et qu'on appellerait peut-être une *mystification*, sans le respect de M. le procureur du roi.

Cette *pondération* merveilleuse que Louis XVIII rêva, sans la trouver, pendant vingt-cinq ans d'exil et de loisirs, malheureusement perdus pour son instruction, n'est pas, comme on se l'imagine, le secret des philosophes, des économistes ou des *doctrinaires*. C'est purement et simplement le secret des *marionnettes*.

Descartes disait un peu légèrement : « Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde. » On pourrait dire avec plus de raison : « Donnez-moi des *marionnettes* et des ficelles, et je ferai un gouvernement représentatif. »

Descartes n'avait oublié que l'INTELLIGENCE dans sa création d'étourdi, et tout le monde convient que le système représentatif peut s'en passer.

L'influence des *marionnettes* sur la politique est un lieu commun sur lequel je ne m'arrêterai pas. Nous sommes parvenus à un point de perfectionnement logique et littéraire où les idées qu'éveillent le mot *politique* et le mot *marionnettes* impliquent un pléonasme trop grossier pour quiconque se mêle d'écrire avec la prétention d'être lu.

Je voudrais cependant montrer jusqu'à quel point des *marionnettes* bien dirigées, et dont une tradition respectueuse a lentement consacré l'autorité morale, pouvaient influer en temps et lieu sur la police des états, et protéger contre la tyrannie la plus insolente les saintes libertés de la pensée.

Je voudrais prouver qu'à ces jours néfastes où les nations éplorées se disent lamentablement : *Que nous reste-t-il*? Polichinelle a osé quelquefois répondre par le *moi* sublime de Médée :

Moi, dis-je, et c'est assez!

Or, il faut pour cela que je raconte une historiette, et il n'y a rien de plus ennuyeux qu'une historiette, quand ce n'est pas Despériers, Brantome, Tallemant des Réaux, de Musset, Dumas ou Méry qui l'écrivent.

Je la raconterai, cependant, car je ne me suis livré à cette longue élucubration que pour en venir là; mais, par un favorable hasard dont nous devons également nous féliciter, il n'existe aucune loi qui vous oblige à la lire. En matière de langue et de littérature, la loi est réservée jusqu'à la pruderie. La seule chose un peu difficile à expliquer qu'elle ait exigée de nous jusqu'ici, c'est de parler grec à la mercière et à l'épicier.

X.

A l'âge où l'on fait ordinairement ses études, et où j'aurais pu faire les miennes comme un autre, si mon inclination m'y avait porté, j'habitais Besançon, la *vieille ville espagnole* de Victor Hugo : Besançon qui fut plus qu'une *ville espagnole*, qui porta le titre glorieux de *cité libre et impériale*, qui en exerça les droits, qui ne dut à l'Espagne, et à la royale maison sous laquelle l'Espagne florissait alors, qu'une reconnaissance légitime imposée par une protection bienveillante et presque gratuite; Besançon, la petite et fière république des montagnes, renommée par les prouesses chevaleresques de sa noblesse, par le savoir et la gravité de ses magistrats, par la piété, le patriotisme et la bonne foi proverbiale de ses citoyens. Telle était Besançon, du moins, quand Louis XIV forma le projet assez bien conçu de l'attacher à son vaste domaine royal. Soumise par le fer ou vendue à l'argent et livrée par la trahison, Besançon subit le destin que lui réservait le vainqueur. De souveraine elle devint vassale, et de capitale forteresse. Les gens intéressés à la chose trouvèrent même qu'elle avait gagné au change. Il ne faut pas disputer des goûts.

La conquête s'accomplit d'ailleurs comme toutes les conquêtes. On pendit quelques braves qui avaient osé résister; on récompensa largement quelques lâches services. Pélisson écrivit une mauvaise relation que Préchac n'aurait pas signée. Boileau laissa tomber de sa plume solennelle quelques méchans vers qui n'ajouteraient rien à la réputation de Cotin. La ville de Paris, toujours empressée à voler au secours de la victoire, érigea, dans son ivresse municipale, un arc-de-triomphe assez maussade et fort insolent, fanfaronnade en pierres de taille qui aurait dû répugner à la pudeur d'un peuple loyal et sensible; je n'ai jamais passé dessous.

La *cité impériale* n'avait pas cédé toutefois sans placer ses libertés sous la sauve-garde des capitulations, et on sait ce que vaut une capitulation dans la langue des conquérans. Du côté de ceux qui se soumettent, on appelle *capitulation* des espérances qui ne seront pas réalisées; et, du côté de ceux qui ratifient, des promesses qui ne seront pas tenues. Une fois que les traités sont signés de part et d'autre, on peut compter sur un fait infaillible dans l'histoire; c'est que les choses se passeront comme s'il n'y avait pas de traités. Il n'est point de vérité plus incontestable en diplomatie, à supposer qu'il y ait des vérités en diplomatie.

Les franchises du pays s'oublièrent peu à peu dans les douceurs d'une brillante servitude. La noblesse elle-même en fit assez bon marché, et on ne saurait lui en vouloir. Elle avait gagné trois cents lieues sur le chemin pour aller faire sa cour. Le peuple fut plus fidèle à ses intérêts, mais les souvenirs du peuple passent vite. Un jour les altère et une année les emporte. Quand arriva la révolution, un tyran bien plus impérieux que Louis XIV et devant qui disparurent toutes les libertés au nom de la liberté, il ne restait à Besançon que deux traditions vivantes de sa puissante jeunesse, **Jacquemard** et **Barbisier**.

Mais vous auriez beau consulter tous les historiens,
Compulser toutes les chroniques,
Épeler tous les manuscrits,
Gratter tous les palimpsestes,
Vous réduiriez à la dernière expression de l'analyse Gilbert Cousin, Chifflet, Dunod, Boyvin, Béguillet, Morisot, Clerc et Grappin, que vous ne trouveriez pas trace, dans ce *caput mortuum* archéologique, de **Jacquemard** et de **Barbisier**.

Il faut cependant vous parler de **Jacquemard** et de **Barbisier** avant de poursuivre mon récit.

O mon cher Weiss, toi, le vieil ami de mon cœur et le vieil oracle de mes études, qui as inventé, pour toi seul, l'art merveilleux de relever la plus aride des sciences par les charmes de l'élocution et par les graces de l'esprit, prête-moi ta plume pour écrire un mot....

Ta plume, hélas! quand il reste à peine ce qu'il faut d'encre dans mon écritoire pour tracer la ligne unique de mon codicille : *Je ne possède rien sur la terre, et je ne donne rien parce que je n'ai rien à donner.*

Je dois cependant au lecteur de ces pages cliniques, minutées *in articulo mortis :*

Premièrement, la biographie de **Jacquemard**, qui est une *marionnette;*

Secondement, la biographie de **Barbisier**, qui est une *marionnette;*

Troisièmement, une anecdote historique échappée à la commission des *documens*, et qui démontrera, d'une manière irrésistible, l'influence morale et patriotique des *marionnettes;*

Quatrièmement enfin, et ceci est d'une grande importance pour le bien-être à venir des sociétés, *Mon dernier mot sur* POLICHINELLE.

Ces matières, aussi curieuses que nouvelles, seront l'objet de la *seconde partie* de cet écrit, et je m'engage formellement à la publier un jour, si Dieu, dans sa souveraine bonté, me réserve encore quelque temps pour vivre et quelque force pour écrire.

Docteur Néophobus.

Avis de l'éditeur. La propriété de cet article, si impatiemment attendu du public, étant, comme personne ne l'ignore, la seule propriété de l'auteur, les contrefacteurs sont prévenus qu'ils seront poursuivis selon toutes les rigueurs de la loi. Notre candeur bien connue nous fait un devoir d'ajouter qu'indépendamment des peines légales auxquelles ils s'exposent, ils courraient la chance probable et presque sûre de ne pas retirer leurs frais d'impression.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN ESPAGNE.

I.

LA CATHÉDRALE DE BURGOS.[1]

Nous quittions Vittoria, et j'entrais enfin dans ce pays nu, désolé, qu'on nomme la Vieille-Castille. Ce qui vous frappe dès l'abord dans cette province, il faut bien en convenir, c'est le manque absolu d'arbres. L'Espagnol ne se fait faute de vous donner pour raison que les bois attirent les oiseaux; de là, mille ravages opérés, dit-il, sur ses champs, ses blés, ses raisins, par la gent ailée et rapace dont il a peur. Attendez-vous donc à des aspects nus et fiers comme un mendiant de Cervantes. Ici le paysage devient sombre et rembruni. La première ville de la Vieille-Castille est Miranda de Ebro. Nous y arrivâmes par un froid très vif et la matinée la plus claire que j'aie encore rencontrée. Les abords de son pont, bâti par Charles III, avec ses inscriptions et ses lions de pierre

---

(1) Cet article est tiré d'un ouvrage que M. Roger de Beauvoir publiera bientôt chez Dumont sous le titre de : *la Porte du Soleil*. Les circonstances dramatiques au milieu desquelles l'auteur s'est trouvé à Madrid donnent au livre de notre collaborateur un aspect vif et piquant.

couronnés, étaient obstrués par messieurs de la douane (*aduana*). Ce fut une répétition de celle de Vittoria, avec la seule différence que, cette fois, la visite dura une heure et demie. Je ne saurais trop remercier cette excellente douane, qui me permit de mettre ce temps à profit et de visiter la *plaza* de la ville, ornée de fontaines, les restes d'un vieux château et de plusieurs tours démantelées, enfin l'église de la place Santa-Maria, où un prêtre célébrait, pour un anniversaire, la messe des morts. Il y avait dans cette église assez ordinaire trois jeunes Espagnoles divines, toutes trois enveloppées de la mantille noire, et derrière lesquelles un vieux domestique en deuil marmotait à genoux avec ferveur. Ces trois filles étaient-elles parentes du mort? ses sœurs, ses filles ou ses nièces? C'est ce que ne put me dire le sacristain, qui avait, du reste, autre chose à faire, car il nettoyait une quantité de *platerias* (orfévreries) pendant ce service d'anniversaire auquel je me trouvais étranger. Les demoiselles étaient agenouillées sur des nattes de paille, l'église, comme beaucoup d'églises d'Espagne, ne possédant pas de chaises. Le retable de l'autel était doré, mais le style intérieur avait si peu de caractère, que j'en éprouvai presque du désappointement. Je fus tiré de la contemplation de mes belles chrétiennes par la clochette d'un grand nombre de mules: c'était un convoi d'*arrieros* qui passait. Le mouchoir roulé sur la tête était le trait dominant du costume, puis la *faja* (1) serrée étroitement autour des reins; tous portaient la classique chaussure des *alpargatas*. J'arrivai encore assez à temps à la douane pour voir bouleverser mes deux malles, et intervenir à propos de livres français que l'on voulait peut-être mettre à l'index : ces deux livres, que je recommande à tout prudent touriste qui s'aventure par les Espagnes, étaient *Don Quichotte* et *le Cuisinier Français*. Je l'avoue à ma honte, je voyais dans le second de ces ouvrages un tel préservatif contre les plats espagnols et une telle ressource dans les occasions désespérées, que j'eusse de bon cœur sacrifié, pour sa conservation, l'immortel Saavedra lui-même! Mon *mayoral* persuada à messieurs de la douane que j'étais un libraire, et tout fut dit; je passai avec seize à vingt volumes de cargaison.

Les oiseaux empaillés du seigneur Rafaël Mendizabal le fils de l'ancien ministre et mon compagnon de voyage depuis Bayonne se virent plus exposés. La passion de ce jeune naturaliste allait être mise également à une rude épreuve, quand on vint nous prévenir, par bonheur, que le déjeuner était servi. Ce déjeuner se composait du simple verre d'eau et de la tasse de chocolat; il est vrai que ce n'était qu'un premier déjeuner. En Espagne et avec le système des moyens de transport actuel, il est inouï combien de fois l'on s'arrête pour manger; c'est un exercice qui se répète fort souvent, à la satisfaction des hôteliers. Le chocolat fini, il est d'usage de jeter dans un verre d'eau l'*azucar*, sorte de conserve blanche qui pétille et se fond avec assez de facilité, mais qui est loin de remplacer notre sucre. Les tasses de chocolat ne dépassent, du reste, jamais la hauteur de nos plus petites tasses à café.

---

(1) Ceinture.

A droite de Miranda, l'œil découvre une chaîne bleuâtre de montagnes, et à gauche le village d'Oron. La couleur du tableau devient insensiblement romanesque; c'est une sorte de décor à la Freyschütz, une route coupée à pic que l'on nomme encore le *Gosier* de Pancorvo, autrement dit en espagnol *la Garganta*. C'est sur la petite rivière d'Oroncillo qu'est située cette ville aux abords calcaires, au front couronné d'un château bâti par le Maure. D'immenses rochers la cernent et l'écrasent de toutes parts. Au moment où nous y passâmes, la chaleur était devenue si intense, et la température avait tellement varié, que de larges gouttes d'eau ne tardèrent pas à tomber; un orage épouvantable ébranla chaque roche de la vallée. Bien que j'eusse vu récemment plusieurs scènes de ce genre aux Pyrénées, la nouveauté de celle-ci me frappa. La majesté de cette Sierra avait pour moi quelque chose de fantastique; il ne manquait à l'orage que la musique de Weber. Ce long bourg perdu dans un défilé qui rampe comme un serpent, ces masses alpestres menaçant de s'écrouler au premier choc de la foudre, cette chaîne de montagnes courant de l'ouest à l'est et qui semble intercepter toute route, les ruines de la batterie de Santa-Barbara, détruite elle-même en 1823 par les Français, recevaient des lueurs de l'orage une couleur étrange et lugubre. L'espect des maisons de Pancorvo m'arracha bientôt à ces idées. J'avais remarqué plusieurs écussons de maisons nobles et d'assez belles sculptures; j'eus le loisir de les examiner, grace à un accident survenu à la voiture. Une énorme charrette, venant en sens contraire à notre *calesero* et toute hérissée de ballots de laine, enfonça, au détour d'une rue, une vitre de la diligence; le *mayoral* se prit alors de querelle avec le malencontreux conducteur, et lui appliqua un grand soufflet. L'autre était un Galicien qui ne dit mot. C'est le seul soufflet que j'aie vu donner en Espagne, où le couteau, en général, joue plus son rôle que la main. Les gens de

Poncorbo s'attroupaient déjà; nous fîmes hâter notre guide. Sa colère me parut assez légitime, du moment qu'il m'apprit que tout le reste de la route, nous devrions nous passer de carreau dans la voiture. Il n'y avait qu'à Madrid que cette besogne pouvait, selon lui, être bien faite. Je ne cite ce trait que comme un des mille corollaires à ce qu'on a pu dire sur la paresse et l'indolence castillanes. Après un consul de France, soyez sûr qu'il n'y a rien de si indifférent pour vous qu'un conducteur de *caleseros*.

Vous laissez à gauche le chemin de la Rioca, qui conduit à Logrono, et vous êtes tout surpris de trouver en ce pays de Castille, austère et triste, quelques rubans de terrain souvent plus fertile et plus cultivé que dans les provinces basques. Après le village de Bino, jeté pittoresquement sur un mamelon à droite, vous passez Cubo, dont l'église et la tour méritent d'être vues, pour déjeuner à Briviesca. Quand nous arrivâmes dans cette dernière ville, il y avait marché : c'était un vrai tableau du peintre espagnol Villa-Amil avec ses fraîches couleurs, ses gueux, ses vieilles femmes et ses gens du peuple endimanchés. La route continue; elle déroule ses aspects durs et désolés, ses arbres rabougris, sa poussière sèche. Çà et là quelques crucifix de pierre, écussonnés d'armes à divers cantons, au-dessous de l'image du Christ. Peu à peu des chênes verts et des cistes forment plateau, et de cette sorte de bouquet jeté en plein désert s'élèvent les flèches de Burgos. En ce moment aussi le *mayoral* jugea à propos de faire halte devant une fontaine qui se trouve à droite sur la route. Je bus, et je regardai....

Le soleil allait s'éteindre dans une nappe de vapeurs, j'apercevais devant moi la capitale de la Vieille-Castille au milieu d'un amas d'ombres confuses, et sur une éminence à gauche la Chartreuse de Miraflores. Les eaux de l'Arlanzon fertilisent ce pays, l'un des plus plats de la monarchie espagnole, connu du temps des Romains sous le nom de terre des Vaccéens, et qui prit plus tard celui de Castille. L'intérieur de la ville est loin de répondre à l'aspect des alentours : les rues sont inégales, étroites; elles ont je ne sais quel aspect sombre et renfrogné. Après avoir passé devant les quartiers de cavalerie et d'infanterie et longé une promenade assez étendue où figurent quelques statues monumentales, une fontaine et une belle draperie de maisons, on voit venir à soi le vaisseau de pierre nommé Sant-Iago de Burgos. La porte crénelée qui fait face au pont est curieuse de travail; elle ressemble à l'un de ces frontispices fantasques qui accompagnaient autrefois les vieux manuscrits, et que l'on a ressuscités aujourd'hui comme ornement indispensable aux albums. Cette porte est flanquée de tours et de statues chevaleresques; elle ne paraît petite au premier abord, malgré son élévation, ainsi que les deux admirables clochers à filigranes, qu'en raison de sa situation dans un creux, taillé sur un côté de la montagne. C'est assurément l'un des plus merveilleux modèles d'architecture gothique, malgré l'irrégularité extérieure de son ordonnance et l'espèce de jeu d'échecs amoncelé sur cette fameuse porte. Les difficultés du terrain ont nécessité ces marches de pierre et ces sortes d'échelles dont vous vous étonnez d'abord; mais entrez dans le temple, et vous verrez bientôt qu'il ne le cède en rien ni à Cologne, ni à Strasbourg, ni à Westminster, dont il rappelle la forme. En dépit de l'amoncèlement confus de quelques chapelles sur le côté droit, on retrouve bien vite le dessin de la croix en usage dans le gothique. L'intérieur est si vaste, qu'on y célèbre à la fois les offices divins dans neuf chapelles sans que les pas et les voix se nuisent pendant ces offices. En vérité, ceci n'est point un temple, c'est un monde. Monde inouï, profond, semé de ténèbres et de lueurs, chape auguste brodée par la main des anciens rois de Castille! Dieu merci, le marteau des révolutions n'a brisé aucune fleur de ce magnifique travail, auquel semble encore sourire sant Iago, placé au milieu des flèches du clocher principal, sur son cheval de bataille. A la grande fenêtre du porche qui est à l'ouest, la Vierge elle-même semble vous tendre la main. Perdez-vous avec amour dans ces chapelles fondées par de nobles et vieux Castillans, dormant à cette heure du grand sommeil, et que saint Ferdinand, le premier roi catholique qui eut la pensée de cette œuvre, regarde au ciel comme autant de frères. Les pierres de ce temple, bien que contournées et fouillées mille fois par le ciseau, festonnées avec bonheur et pliées à toutes les délicatesses de la sculpture, commandent l'attention par un air de virilité et de force. Chaque arête est robuste, chaque nervure a du corps. Écartez ce pampre si léger, qu'il vous prend envie de l'écarter, poursuivez, et vous trouverez le tuf. A Burgos, la force et la grace se donnent la main; c'est la foi catholique dans toute la puissance de sa fondation, l'architecture royale et monacale dotée de tout le prestige de la renaissance. Ici le XIII^e^ siècle et la renaissance se confondent, s'enlacent et s'épousent avec un bonheur audacieux. Noble temple que celui que Ferdinand fonda et que réédifia Charles-Quint!

On se plaint ordinairement du jour qui tombe d'aplomb à travers les vitraux sur cette vaste et longue nef, on prétend qu'il contrarie l'effet mystérieux et sombre de l'ensemble. Le ciel brumeux de l'Angleterre ou de l'Allemagne est plus favorable, on le sait, aux vaisseaux gothiques; là où la nuit règne, Dieu rayonne avec plus d'éclat: c'est à cette conviction d'artiste que l'on doit Rembrandt et Caravage. Pour mon compte, cher ami, je n'ai pas eu à me plaindre du jour en visitant la cathédrale de Burgos : vous saurez que je ne l'ai vue qu'aux torches. Avec un *duro* placé à propos dans la main du sacristain, vous pouvez, quand vous passerez à Burgos, vous donner le plaisir de cette illumination.

Quand j'entrai dans la nef, précédé par mon guide, le silence en était interrompu par quelques coups de marteaux; on déclouait, au milieu du chœur, un catafalque placé le matin même pour une messe d'anniversaire. Le mort était un évêque (*obis~~c~~o*), et les sacristains, au nombre de trois, emportaient déjà sa mitre, sa crosse et son livre doré; cette double rencontre d'un catafalque dans le même jour était, certes, bien propre à doubler mon recueillement. Les éclats lugubres, effrayans, que jetait par intervalles la torche du sacristain produisirent bientôt chez moi une hallucination rapide et magique; je crus voir un instant les chefs de tant d'illustres et pieuses familles, la main sur leur épée, près de leur maître et roi *el Campeador;* vous savez que c'est le nom du Cid. Quand vous avez bien admiré les stalles et les bois merveilleux des sacristies, les reliquaires de corail, les sculptures, les bas-reliefs plus fins que l'ivoire, il vous faut aborder cette merveilleuse salle où se trouve le coffre du Cid (*cofre del Cid*). Ce coffre est suspendu à la voûte, il domine le tombeau du *famoso cavallero Cid Rui Diaz* (1), ou, si vous le préférez, Rodrigue Diaz de Bivar. Fabuleuse ou vraie, écrite par Corneille ou Ferréras, l'histoire de ce héros castillan n'a-t-elle pas le charme d'un vieux et saint livre? Général habile, loyal chevalier, il fut le modèle des siens: cela est prouvé si sa querelle avec le comte de Gormas et son amour pour doña Chimène le sont du moins. Quant à moi, je l'avoue, j'ignorais l'*histoire* du *coffret* et je trouve qu'elle lui fait le plus grand honneur. Ayant besoin d'argent pour lever des troupes contre Valence, il demanda à l'évêque une forte somme en garantie de laquelle il s'engageait à lui laisser ses bijoux. Le marché conclu, il envoya à l'évêque un coffre assez lourd. Lorsqu'il revint précédé des trophées du Maure, chargé de ses dépouilles et fier de la mort de Hiaga, roi maure de Tolède qui s'était retiré à Valence où le Cid venait de s'établir en maître, il fit ouvrir le coffre en présence de

p.

---

(1) Voir sa vie, imprimée à Séville, en 1816, sous ce titre.

l'évêque après l'avoir payé préalablement. On trouva le coffre rempli de pierres. Le Cid (*el Seid*, en arabe *seigneur*), ajouta que le gage qu'il lui avait laissé était sa parole et son honneur, *ses plus grands trésors.* C'est ce coffre vrai ou faux qui est gardé dans l'une des chapelles de la cathédrale. La salle qui y fait suite est tendue à cette heure de damas rouge, et le guide, à chaque tableau qu'il vous découvre, le baptise du nom de Murillo, bien que la plupart soient dans le goût de l'école flamande. En général on compte beaucoup trop de Murillo en Espagne.

Le vent était frais, la nuit devint bientôt plus complète. Je vis reluire la torche du guide sur les trèfles gothiques d'un cloître formant préau. Ce cloître renfermait une infinité de tombes. L'image de la mort ne vous quitte plus une fois entré dans ce pandœmonium confus nommé Sant-Iago de Burgos. Je venais de visiter la magnifique chapelle du Connétable (*capilla del Condestable*) où figure couchée la statue de don Pedro Fernandez de Velasco et celle de doña Mencia Lopez de Mendoza, sa femme; ces cénotaphes de marbre blanc rappellent, pour la beauté du style, ceux de la chapelle de Bréda, en Hollande, mais, en revanche, ils n'ont pas subi les outrages révolutionnaires. La finesse du travail dépasse tout ce qu'on pourrait en dire, c'est de la broderie aussi déliée qu'une fraise du temps de Philippe II. Ce qui vous jette au cœur une peine horrible, infinie, c'est que, devant de pareils monumens, jamais le nom de l'ouvrier n'arrive en Espagne sur les lèvres de celui qui vous les montre; nul n'a pu me dire, à Burgos, à quel ingénieux sculpteur appartenait la gloire de ces deux merveilleuses statues. Le maître-autel avec son crucifiement et ses bas-reliefs, les peintures attribuées à Gaspard Becerra et la *Madeleine*, tableau sur bois donné à tort ou à raison à Raphaël, complètent dignement cette chapelle du *Connétable* non moins intéressante que celle de la *Présentation* où est enseveli le chanoine D. Gonzalo Diaz de Lerma, son fondateur.

Je rentrai dans l'église après avoir admiré des portes de bois ciselé d'un beau travail; mais les sculptures de pierre qui se trouvent derrière le chœur ne leur cèdent en rien, il y en a qui représentent des portations de croix du style le plus élevé que j'aie vu. La passion du Christ, la résurrection ont trouvé dans le ciseau de l'artiste je ne sais quelle voie de prédication inconnue; toutes les têtes souffrent et semblent crier.

Vous parlerais-je encore d'un escalier de pierre avec des griffons et des arabesques, de vingt à trente grilles de fer ouvragées comme des dentelles, d'un amas de colonnettes, de festons, de feuillages, de trèfles formant une vraie corbeille où s'épanouissent les plus fines fleurs du XVIe siècle? Tout cela, je vous le répète, est un poème en douze chants, une joute admirable où chaque prince et chaque fondateur apparaît revêtu de la livrée de son siècle.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, après tout ceci, que ce chef-d'œuvre colossal, dont chaque partie est à elle seule un dessin et un caprice, n'a pu être que l'œuvre patiente et graduelle du temps? Dans cette légende de pierre on reconnaît chaque date. *Le Pardon*, *les Apôtres, la Mégisserie*, trois portails distincts, la chapelle de *la Présentation* et celle du *Connétable*, offrent à l'artiste une curieuse étude de styles transitoires. Le mélange qui est un défaut disparaît ici sous le luxe et l'exubérance de la forme. L'enfouissement de cette cathédrale au milieu de toits modernes et d'un style sans effet nuit seulement, d'une manière frappante, à son ensemble. Il y a cependant pour elle un péril plus imminent encore, c'est le badigeon. En Espagne, plus qu'en tout autre pays, on est possédé de la rage de reblanchir, cela tient du goût arabe, et c'est dans ce moment-ci, m'assure-t-on, l'une des plus tristes idées de restauration appliquées à l'Alhambra. Je n'en suis point encore à Grenade, mais je doute qu'il puisse se trouver un faisceau catholique plus riche et plus éclatant que la cathédrale de Burgos. Je compte voir demain le monastère de *Las Huelgas.*

II.

LE COUVENT DE LAS HUELGAS.

Vous allez vous écrier que je tiens peu mes promesses: au lieu de vous conduire tout d'abord au monastère de Las Huelgas, je vais vous présenter à un singulier personnage que peu de voyageurs mentionnent, et qui est cependant l'être de Castille le plus connu en cette bonne ville de Burgos, c'est le digne seigneur Papa Moscas.

Notre connaissance s'est faite d'une façon singulière... Je revenais de visiter Las Huelgas, il était trois heures environ, et je cherchais une horloge de la ville sur laquelle je pusse convenablement régler ma montre, lorsque, mon pied me reportant comme par instinct vers la cathédrale, je me suis trouvé en face d'un monsieur qui, à ma vue, s'est mis à bâiller horriblement. Ce monsieur était en pierre...

Papa Moscas est une statue placée sur l'horloge de Sant-Iago; elle sort au coup de trois heures comme la célèbre statue de Cambrai, et retourne ensuite méthodiquement à sa place, après avoir bâillé d'une façon peu honnête.

Je me suis replongé dans les merveilles de la cathédrale; cette fois, c'était au jour. Mais le bruit des pas, la vapeur de l'encens, et le chant criard de l'orgue espagnol, nuisaient à la rêverie; aux églises gothiques il faut l'ombre et le silence. J'avais emporté avec moi les *épîtres dorées et familières* de don Antonio de Guevara, évêque de Mondonedo. Dans une lettre à don Alphonse de Fonceque, évêque de Burgos, il le traite de *très magnifique seigneur et proconsul indien*. L'évêque de Burgos était en effet président des Indes, et ses redevances, impôts et tributs, étaient immenses autrefois, avant les réformes politiques.

L'aspect du monastère de Las Huelgas, situé à un quart de lieue de Burgos, en indique assez la destination; il est évident qu'il fut construit et fortifié par don Alphonse VIII, comme on pouvait et on devait fortifier les châteaux d'alors : cet édifice consacrait moins un temple qu'une juridiction. La pensée de la tutelle royale s'y montre partout, c'est le vainqueur de Las Navas couvrant de son manteau et de son glaive une faible abbesse. Assises énormes, arceaux redoutables, murs épais, tourelles et meurtrières, rien ne manque au couvent de Las Huelgas. La sculpture la plus grossière y coudoie les fleurs les plus délicates dues au ciseau des ouvriers du XVI^e siècle; ce monument a passé à la fois par la raideur du style byzantin, le travail mauresque du IX^e siècle, le gothique pesant du XII^e, et enfin par le mauresque et le gothique le plus fleuri. Vaste Campo-Santo de têtes couronnées, il avait vu plusieurs rois recevoir la couronne sous ses voûtes même; il avait, à titre de vassaux, douze ou treize villes et cinquante villages. Ce que la munificence royale lui concédait était inoui : l'abbesse seule est nommée dans les titres *suzeraine, supérieure, prélate*, etc., etc. Elle avait sous ses ordres, et dans une bourgade à peu de distance, un grand-commandeur, douze moines et huit religieuses commanderesses de Calatrava. Elle pourvoyait en outre, dans sa juridiction, aux charges de corrégidors, aux commanderies et aux prélatures; en un mot elle exerçait le droit seigneurial de haute et basse justice. Voilà ce qu'était l'abbesse de Las Huelgas, une simple femme investie par un roi catholique de la puissance d'une reine. Doña Leoñor, la femme d'Alphonse VIII, la fondatrice de ce monastère, était moins puissante. Il est vrai qu'Alphonse VIII en était alors aux nivellemens absolus et aux oppressions forcées de notre roi Louis XI contre sa noblesse; il avait à combattre d'ambitieux serviteurs. Et puis, que vouliez-vous que devînt un roi devant cet effrayant fantôme appelé le *Maure*, plaie d'Égypte toujours menaçante, foudre de Dieu toujours prête? C'était le temps des fondations, Alphonse VIII fonda Sainte-Marie de Las Huelgas.

J'étais prévenu à l'avance que je ne verrais plus de moines en Espagne; grace à la constitution présente, je savais que, repoussés de leurs temples, ils erraient autour de l'autel sans encens, qu'on leur votait bien comme par pitié cinq réaux par jour (25 sols), mais qu'en revanche ces rois d'hier, si riches et si absolus jadis, ne touchaient même pas cette chétive gratification; il me parut donc indispensable de rendre une visite à l'abbesse de Las Huelgas.

On doit savoir gré à l'absolutisme constitutionnel d'avoir au moins respecté les couvens de femmes, tout en les dépouillant de leurs revenus et en ne leur payant pas même la dette rigoureuse à laquelle s'est engagé le nouveau gouvernement. Il y a dans cet examen paisible et mystérieux des communautés de femmes je ne sais quelle voix douce et intime qui enseigne mieux la religion que les livres; si l'on ne rencontre plus René, on trouve du moins Amélie. La première sœur que je vis traverser la *claustrilla* fut l'abbesse; elle portait la robe blanche de son ordre surmontée du camail noir. Il était midi, et chacun des arceaux bas et cintrés qui entourent la claustrilla projetait son ombre sur les dalles du cloître. Le parfum de quelques jasmins embaumait l'enceinte fermée par de gracieuses colonnettes, la cloche tintait l'office, et chaque religieuse venait de s'y rendre en descendant un escalier intérieur. L'abbesse était maigre et petite; elle passa devant moi en s'appuyant au bras d'une jeune *monja* (nonne) plus pâle elle-même que le marbre des tombes éparses à Las Huelgas. J'étais entré dans la claustrilla avec un jeune homme de Burgos qui avait bien voulu me servir de guide. Jugeant à l'impatience de ma marche que je voulais suivre ces deux femmes et peut-être leur parler :

— Le moment et l'endroit, me dit-il, sont mal choisis; imaginez-vous qu'il y a à peine six mois un évènement fatal est venu ensanglanter les dalles de la claustrilla, où vient de passer cette jeune nonne, et cela à son sujet. Tenez, ajouta-t-il, laissons finir le rosaire, et prenons plutôt le frais de ce côté; sous l'ombre de ce figuier qui est là, nous pourrons causer à notre aise.... Disant cela, il me demanda une cigarette de *papel*, et, me montrant du doigt la place où je venais de voir passer la jeune *monja :*

— Ce lieu, me dit-il, mériterait d'être consacré à tout jamais, plus que bien d'autres, dans l'histoire des amans. Mais qui se souvient à Venise de Bianca Capello, à Vérone de Juliette, à Biaritz des amans de la Grotte d'Amour? Les solitaires, monsieur, vivent de leur cœur; et qui connaît le cœur des solitaires?

Carmen de S... était, il y a deux ans, aussi rose et aussi fraîche qu'une vierge de notre divin Murillo. En revanche, sa mère, la marquise doña Teodora Felicia de S..., était la plus laide et la plus tyrannique des femmes. Infatuée de sa noblesse et de son ancien rang à la cour du roi Ferdinand VII, elle fut désolée, après la mort de son mari, de se trouver chargée de la tutelle de sa fille, à laquelle revenait en outre la meilleure partie des biens du père. Un procès qu'elle avait à suivre l'appelait à Madrid; elle quitta Burgos avec Carmen. Un jour qu'elles passaient toutes deux sur la promenade, elles aperçurent au Prado, près de la fontaine de Neptune, un jeune *aguador* qui dormait. Carmen avait quinze ans, le porteur d'eau en comptait vingt à peu près. Il arrivait du fond de ses Asturies, brûlé du hâle et brisé par la fatigue; il allait accomplir à Madrid sa vie de labeur, le pauvre enfant, lui qui sans doute eût préféré danser à la Romeria de Sant-Isidro ou dans quelque bal andaloux de Triana! Carmen, le voyant ainsi exposé à l'ardeur du soleil sur les marches de la fontaine, sans qu'il eût même pris la précaution de se couvrir le visage de son chapeau, trempa doucement son mouchoir brodé dans l'eau du bassin, et l'étendit sur le front du jeune dormeur. Il ne se réveilla pas, soit que dans ce dur et pesant sommeil il ne sentît rien, soit qu'il crût voir seulement en songe la magicienne qui passait vivante devant lui. En effet, Carmen ne fit que passer; elle donnait le bras à sa mère, qui désapprouvait cette folie. — Laisser un mouchoir brodé à un pareil fainéant! à un homme du peuple, à un *aguador!* — La capricieuse enfant était ravie au contraire, son jeune cœur battait déjà pour cet *aguador;* elle qui n'avait pas de frère, elle eût aimé bien fort celui-là! Le lendemain, qui était un dimanche, elle ne put aller, à son grand regret, à la fontaine de Neptune; sa mère avait chez elle une partie de sa famille; elle resta chez elle comme un condamné mis en chapelle; mais, chaque fois qu'elle entendait le cri d'un *aguador* dans la rue, il lui montait au visage un rouge qui la faisait plus belle qu'un ange. — Le soir, — vous le verrez quand vous serez à Madrid, — il y a de ces honnêtes Asturiens qui se mêlent encore de racler de la guitare, quoique ce soit plutôt le fait des Andaloux; celui-là y excellait apparemment, car, un soir que Carmen était à sa fenêtre, au coin de la *calle de Naranjas*, où elle demeurait, elle l'aperçut et le reconnut bien vite à son mouchoir blanc qu'il portait sur sa tête en guise de trophée. Elle ne put réprimer un léger cri, ce qui fut cause que le jeune homme l'envisagea. Voulant sans doute lui donner un échantillon de sa voix, il chanta en s'accompagnant cette romance assez moqueuse :

« La petite fille qui dort — et que la guitare appelle, — se réveille en sursaut, — bondissante dans son lit.

— « Je demeure toute la nuit — au serein et à la rosée, — et dès que vient l'aurore, — tu me tournes le dos.

« Nous sommes arrivés; — si tu veux que nous chantions — en troupe, quatre cents, à ta porte, — donne-nous quatre cents chaises. »

Le jeune homme croyait peut-être avoir affaire à l'une de ces beautés vulgaires et complaisantes de Madrid que Goya a tant de fois reproduites sur la toile; sa romance finie, il attendait donc avec une sorte de joie orgueilleuse que Carmen lui dît de monter. Mais, en ce moment, la mère de Carmen parut, et commença par retirer sa fille avec violence de ce balcon; puis en même temps un alguazil étendit la main sur le chanteur, et lui prenant le mouchoir qu'il portait sur la tête :

— Une autre fois, mon cher, quand vous aurez pris une aune de dentelle, ce qui est un joli coup pour un Asturien, je vous engage à ne pas vous en faire un *sombrero!* Ce mouchoir a été volé à la señorita Carmen de S... Suivez-moi!

Et il l'emmena en prison malgré les réclamations de la foule. Le lendemain, la mère de Carmen la fit mander et lui dit :

— Vous allez partir pour le couvent de Las Huelgas de Burgos. Doña Morenita, une respectable dame de mes amies, est chargée par moi de présenter cette lettre à l'abbesse. Vous avez la tête vive, il faut que le couvent calme vos idées.

Et comme l'innocente faisait quelques objections :

— Quant à ce bel amoureux idéal qui vous fait gagner tant de fraîcheurs à la fenêtre, il est bon de vous prévenir qu'il n'y faut plus compter. Ce Ramon, — il n'a pas d'autre nom, à ce qu'il paraît, — va passer la nuit en prison, d'après la plainte portée ce matin par moi au *regidor!* Oui... ce mouchoir que vous lui avez donné si imprudemment....

La méchante femme achevait à peine ces paroles, que la porte de la chambre où elle se trouvait s'ouvrit, et un alguazil rapporta le mouchoir à la pauvre petite, qui tremblait de tout son corps. Carmen n'osa pas s'informer du sort du pauvre jeune homme, elle s'inclina sous la volonté absolue de sa mère, et, donnant le bras à doña Morenita, elle prit le soir même la route de Burgos.

Plus d'une fois, comme vous pouvez bien le penser, elle retourna la tête en chemin pour voir si ce *cortejo*, qu'elle s'était improvisé, ne la suivait pas; plus d'une fois elle interrogea la bande des *arrieros* qu'elle rencontrait, et demanda Ramon aux oliviers et aux *ventas* qui bordaient la route. L'amour, hélas! tient une si grande place dans les mœurs espagnoles, que les filles d'Espagne s'aperçoivent peut-être plus vite que vos Françaises qu'elles ont un cœur; celui de Carmen était-il fait pour la terre ou pour le ciel? je ne sais. Mais rien qu'à la voir, si j'eusse été le *mayoral* de ses mules, je me serais plutôt coupé la main que de la conduire au couvent.

Doña Morenita ne pensait pas de la sorte, il le faut croire. Cette raide et morne confidente ne laissa pas échapper une seule parole pendant la route; elle mangeait seulement avec ardeur dans les *posadas*, se bourrait d'oranges, de saucissons, de figues, de raisins, et se contentait de passer son éventail à la pauvre enfant quand la chaleur devenait trop vive. De Ramon il n'en fut pas question, tant l'amour des jeunes filles paraît scandaleux aux vieilles femmes qui n'ont plus d'amour. Elle présenta Carmen à l'abbesse de Las Huelgas, et ce nom angélique, ce nom d'une vierge, fut inscrit sur les registres du couvent.

La philosophie ne peut que nous apprendre à souffrir les maux de la vie, la religion chrétienne en fait jouir. C'est ainsi que Carmen puisa dans son désespoir même une force surhumaine. Durant les premiers mois qu'elle vécut au couvent, elle était profondément triste. Nos cloîtres, monsieur, contiennent je ne sais quels parfums terrestres et tentateurs qui reportent, comme malgré elles, l'esprit des recluses vers le monde. C'est d'abord l'odeur aromatique des jardins, puis les visites que l'on reçoit au parloir, enfin les marchands eux-mêmes qui entrent et secouent la poudre de leurs sandales sur le pavé du couvent. Le père Ignacio, confesseur en titre de celui-ci, trouva bientôt un moyen excellent pour démontrer à Carmen le néant des amours humains : il lui assura que son Ramon était mort. Était-il convenable, en définitive, qu'une fille noble abaissât sa pensée sur un pareil homme, un simple *aguador* des Asturies? Carmen objectait vainement que les Asturiens sont nobles de fait et de droit, qu'ils peuvent prétendre à tout, et que d'ailleurs celui-là ne lui avait même jamais serré le bout du doigt : le père Ignacio, fidèle à son moyen, le plus victorieux qu'il eût pu trouver, se contentait de répondre en hochant la tête : Quel malheur que le pauvre garçon soit mort! Prions Dieu pour lui, espérons qu'il vit maintenant avec les anges! — Et, ce discours fini, il prenait sa tasse de chocolat, tout en racontant à Carmen je ne sais quelle fable tragique sur la mort du pauvre Ramon, son amoureux.

Exaltée par son malheur même, la pauvre enfant avait pris les joies innocentes de son âge en profond dégoût; elle ne se complaisait plus qu'à souffrir. De là, cette pâleur de tombe que vous venez de lui voir et qui marbra si vite ses joues, aussi colorées que la pêche. Elle ne sortait du chœur de Las Huelgas que la dernière, tuant, pour ainsi dire, les douleurs de l'ame par les fatigues du corps, et végétant, comme une plante maladive, sous le deuil et la tristesse des souvenirs. Elle n'avait parlé à ce Ramon que dans ses rêves; mais ne l'avait-elle pas vu frapper et traîner en prison par des alguazils, et ne tenait-elle pas en main ce mouchoir que le malheureux, sur le point de la quitter pour toujours peut-être, portait à ses lèvres d'un air si désespéré?

La fontaine assez large qu'ombrage ce figuier est comprise, vous le voyez, dans ce jardin du cloître, où croissent pêle-mêle, avec les arbres, les melons dorés, les concombres et les pastèques à têtes rouges. Ce faible treillage de bois en est la seule défense..... Sous l'ombre de ce figuier, on voyait parfois, à la lune, se dessiner la forme de la jeune *monja* en longs habits blancs. Vous eussiez dit la statue d'une novice morte avant l'âge. Elle fermait sur elle la porte du treillis, et elle lavait ses pieds dans le bassin, où se reflète à cette heure-ci, devant nous deux, l'azur du ciel.

Et, il le faut croire, elle n'aimait peut-être autant cette eau que parce qu'elle lui rappelait la fontaine de Neptune à Madrid, cette fontaine où elle avait vu dormir son cher Ramon.

Sept mois s'étaient écoulés pourtant depuis son entrée au couvent de Las Huelgas.

Une nuit qu'elle était seule ainsi devant cette conque de marbre, et qu'après avoir baigné sa jambe fine dans l'onde limpide, elle allait se retirer, elle crut apercevoir une figure dans les plis moirés de l'eau. C'était une figure d'homme; elle était coiffée d'une *cachucha*, casquette militaire, ornée de jolies moustaches noires bien luisantes et une légère barbe au menton. L'inconnu portait l'uniforme d'officier et avait sur la poitrine la croix de Saint-Ferdinand.

— *Caramba!* dis-je; si c'était le démon, il prenait là un moyen charmant pour arriver au cœur d'une recluse. Les officiers sont de passés maîtres pour ces sortes d'assauts.

— Carmen pensa comme vous, continua mon interlocuteur, car elle fit d'abord un signe de croix, puis deux, puis trois... Mais la figure ne bougeait pas de sa place. La novice se retourna, et vit avec une surprise sans égale un jeune homme accoudé sur l'un des trèfles de la galerie du cloître placés au-dessus du figuier. Il contemplait avec amour cette fille du Seigneur, pendant que la brise lui apportait les parfums de la rose et du romarin.

— Ramon! s'écria Carmen en montant précipitamment l'escalier. Elle allait se jeter dans ses bras, mais un instinct de frayeur la fit reculer. Était-ce un fantôme? L'aspect de l'officier faisait naître d'ailleurs en elle une foule de mouvemens inconnus.

Les manières de Ramon exprimaient à la fois la franchise et la noblesse, mais il y avait dans tous ses traits une empreinte réelle de mélancolie, une sorte de défiance innée dans l'avenir. Ses cheveux noirs, abondans, cachaient une figure pâle et triste. A la vue de Carmen, le front du jeune homme s'éclaira pourtant d'un rayon d'espoir et de joie; il la pressa bientôt contre son cœur en lui prodiguant les noms les plus tendres. Carmen avait tiré de son sein le mouchoir donné à l'*aguador*, et celui-ci n'avait pas eu besoin de ce signe pour reconnaître la douce et charmante fille que sa mère avait tirée si violemment du balcon devant lui, et dont il avait appris le départ pour le monastère de Las Huelgas.

De son côté, Carmen ne pouvait trop s'extasier sur la métamorphose de Ramon, que le père Ignacio lui avait fait mort. Il fallut qu'il lui racontât sa sortie de prison et la protection inattendue qu'il avait trouvée dans le général San-M...., à qui il était redevable, disait-il, plus qu'à l'affaire décisive et récente de H..., de ses épaulettes d'officier.

Tous deux causèrent long-temps, comme on peut causer par une de ces belles nuits où les cascades et les rossignols des couvens d'Espagne se taisent, où le vent seul agite la feuille de l'oranger et du laurier rose. Le jeune homme avait son régiment à Burgos; une lettre pour la supérieure lui donnait l'accès du couvent; en cas de surprise, il comptait lui présenter cette missive. Qui dira le charme de ces entrevues rapides et douces, où l'éclair qui jaillit de deux yeux noirs, la main que l'on presse, le sein qui bat, tous les signes de l'amour et de la confiance en un mot, reçoivent un nouvel attrait du site même? Sous ces voûtes mystiques, l'amour de Carmen eut pour Ramon le charme de la danse dans la cour des Orangers de Cordoue; au milieu des eaux vives et gazouillantes du cloître, il entendit à peine ses soupirs, et quand il la quitta sous les feuilles épaisses de ce figuier, le cercle bleuâtre du jour colorait déjà d'un faible éclat la fontaine où elle pouvait mirer sa pâleur.

Il avait été convenu entre les deux amans que Ramon ferait à la mère de Carmen une demande de fiançailles par lettre; elle le considérait comme son *novio*. Aussi parut-elle d'abord moins fâchée que de coutume quand elle vit entrer, le lendemain, dans sa cellule doña Morenita, l'amie de sa mère. Elle reçut la digne matrone d'un air moitié confus et moitié joyeux. Cette vénérable dame tenait en main une lettre timbrée de noir, et ressemblait elle-même, par la sévérité de son maintien, à l'un de ces portraits de Velasquez ou de Carreño qui nous représentent les *camereras* de l'ancienne cour.

— Carmen, lui dit-elle, votre mère vient de mourir; c'est moi qu'elle a chargée de vous remettre le texte de ses dernières volontés. Elle exige que vous preniez le voile dans seize jours au couvent de Las Huelgas, et que vous y prononciez des vœux trop long-temps différés, puisque, depuis sept mois que vous habitez ici, vous avez eu le temps d'éprouver votre vocation... Je vous laisse réfléchir à ce mot : la volonté d'une mère! La vôtre, comme vous pouvez le voir par ce qu'elle vous raconte sous ce pli, a connu les dangers d'une union mal assortie. Lisez et jugez vous-même.

Et elle remit à Carmen, encore tremblante et consternée de cette nouvelle, une lettre où la marquise doña Teodora Felicia de S..... cherchait à ébranler ce jeune courage par le long récit d'une de ses faiblesses passées. Elle y accumulait les réflexions et les conseils; elle s'y accusait enfin d'avoir traité Carmen avec une rigueur excessive et qui était loin de son cœur; mais elle avait voulu la préserver de grands périls. Quant à cet amour imaginaire, insensé, qu'elle avait pour un inconnu, le silence de cet homme avait dû sans doute y mettre fin mieux que sa volonté et ses prières. Elle finissait par lui déclarer qu'elle donnait son bien en totalité aux religieux de la Cartucca de Grenade, et qu'elle comptait sur son obéissance à ses dernières volontés.

Demeurée seule après le départ de doña Morenita, Carmen se vit en proie à une foule d'idées tumultueuses; elles livrèrent à son cœur un assaut si rude, que la jeune fille s'évanouit. Quand elle se réveilla, le père Ignacio était devant elle; il lui tendit la main comme de coutume, et la jeune fille la baisa respectueusement. Le moine paraissait aussi calme que d'habitude; cependant on pouvait démêler sous cette apparence tranquille une joie secrète d'inquisiteur satisfait.

— Carmen, demanda-t-il, où avez-vous laissé ce mouchoir?

La *monja* rougit et répondit en balbutiant que c'était peut-être à la fontaine de la Claustrilla. — Ce mouchoir m'a servi à essuyer mes pieds mouillés, reprit-elle, et je vous remercie de me le rendre.

Et elle avança la main vers celle du moine; mais celui-ci, prenant un ton plus sévère :

— C'est sur le chemin de Las Huelgas à Burgos que le jardinier du couvent a ramassé ce mouchoir, reprit-il; il venait de tomber de la *faja* d'un jeune officier. On le nomme don Ramon!... Carmen, suis-je bien instruit? Ramon est de retour, vous êtes coupable!

La jeune fille releva la tête avec un charme de pudeur et d'orgueil inexprimable; puis, regardant le moine avec des yeux où l'azur du ciel lui-même se peignait :

— J'ai promis devant Dieu à Ramon que je serais sa femme; mais je ne serai jamais sa maîtresse, mon père, sachez-le! J'ai promis, j'acquitterai mon serment!

— Mais cette lettre, malheureuse enfant! cette lettre de votre mère... Ce sont ses dernières volontés; doña Morenita m'a tout dit...

— Vous êtes mon confesseur, ô mon père! que dois-je faire?... Parlez. Si Ramon n'était pas revenu, j'eusse prononcé mes vœux; mais il est de retour, il m'aime!

— Il vous trompera, maintenant qu'il porte l'uniforme. Ce sont de vrais Satans, ma fille, que ces officiers..., et d'ailleurs son régiment part demain.

— Demain!...

— C'est l'ordre qui vient d'être promulgué dans les quartiers.

— Ne pas le voir avant son départ! oh! mon Dieu! mon Dieu! lui qui m'aime tant! lui qui ignore la perte soudaine que je viens de faire! Ma mère ne l'aimait pas; mais il m'aime, lui; et moi, mon père,... oh! oui, je sens bien là que je l'aime..., dit-elle en posant la main sur son cœur.

Le père Ignacio se retira; mais il jugea à propos de prévenir l'abbesse, la révérendissime doña Serafina B.... Les rigueurs claustrales sont des murs que rien ne peut franchir quand le génie monacal s'en mêle; Las Huelgas, vous le voyez, est aussi défendu qu'une forteresse au dehors. L'abbesse en fit tendre les chaînes, et l'on refusa l'entrée à Ramon quand le pauvre jeune homme se présenta. L'abbesse lut sa lettre, mais elle lui donna à entendre que le matin même elle avait dû renvoyer Carmen à Madrid sous la tutelle d'un *fraile*, pour qu'elle pût voir du moins ceux de sa famille qui lui restaient avant de prononcer les vœux qui devaient l'arracher au monde. Don Ramon s'éloigna la mort dans le cœur, en jetant un regard d'adieu à cette fontaine, où les étoiles se confondaient avec la rosée, où l'image de Carmen semblait presque lui tendre les bras... S'il se retint alors de mourir, comme il me l'a dit souvent, c'est qu'il espérait encore retrouver Carmen à Madrid : il ne croyait pas que des lèvres de vérité pussent mentir. De retour à Madrid, il n'eut rien de plus pressé que de s'informer de sa chère *monja*. Hélas! tout y fut muet pour lui, depuis les allées du Prado jusqu'aux balcons parés de femmes et de fleurs. Il acquit bientôt la triste conviction qu'on s'était joué de lui... Inquiet, courroucé, le jeune homme repart pour Burgos; mais, à peine aux portes de cette ville, la fièvre le terrasse sur le lit d'une misérable *posada*. A la fièvre se mêle bientôt le délire; dans ses rêves ardens, exaltés, le malheureux appelait Carmen..., Carmen, qu'il croyait morte, comme Roméo sa chère Juliette.

Quand minuit, l'heure solennelle des fantômes et des fiévreux, venait à sonner :

— Ne la voyez-vous pas dans ses vêtemens blancs de *monja?* s'écriait-il en se soulevant sur son lit, le front baigné de sueur, le sein haletant, la bouche sèche. Oui, c'est bien elle, c'est Carmen, elle va baigner ses jolis pieds à la fontaine du cloître!

Et son doigt levé semblait la suivre, cette image aussi légère et aussi impalpable qu'une ombre, mais aux yeux de Ramon elle avait un corps, — il la voyait!

Cependant le péril devenait imminent pour le malade; la persistance de la fièvre était horrible. Conseillés par ses médecins eux-mêmes, les amis du malade conçurent le projet de le sauver en provoquant chez lui une crise favorable. Il leur était impossible d'entrer à Las Huelgas, la juridiction souveraine dont l'abbesse était armée les effrayait; elle avait d'ailleurs fait adroitement répandre le bruit que Carmen n'habitait plus la communauté. Une jeune sœur préposée aux provisions du couvent sortait chaque samedi, et, par un hasard étrange, sa figure offrait de loin une conformité assez grande de traits avec Carmen. Les amis de Ramon imaginèrent de l'endoctriner; ils lui représentèrent que la ruse innocente à laquelle elle se prêterait était peut-être plus méritoire, aux yeux de Dieu, que toute sa vie passée à l'ombre du cloître. De quoi s'agissait-il, en effet? De passer au coup de minuit, avec le costume de son couvent, par la chambre du pauvre Ramon. Le malade, ajoutaient-ils, croit voir

Carmen à cette heure-là; votre présence seule versera le baume sur ses blessures. Vérité ou illusion, il y a pour lui chance de salut!

La sœur de Las Huelgas se prêta de bonne grace à ce manége. A l'heure de minuit, on la fit passer devant Ramon, vêtue comme Carmen, jeune et recueillie comme l'ange de Ramon; mais savez-vous ce qui arriva? Que l'infortuné, renouvelant sa scène de tous les soirs, s'écria dans la fièvre et le délire en voyant passer la nonne:

— J'en vois deux!...

Tant l'imagination a de pouvoir et de fixité chez ceux qui souffrent! Vous le voyez bien, on ne put même tromper la fièvre de Ramon. Quand ses amis lui racontèrent ce qu'ils avaient fait, il voulut percer l'un d'eux de son épée. Il languit pendant trois mois, et, au bout de ce temps, apprenant que Carmen allait prononcer ses vœux, égaré, à moitié fou, il entra de force dans le cloître et vint se frapper d'un coup de poignard aux pieds de la pauvre fille. Depuis ce jour, Carmen n'entend plus, ne voit plus; elle marche au hasard, sourit, récite les offices et s'interrompt tout d'un coup par un grand éclat de rire. La malheureuse est folle! L'abbesse de Las Huelgas la tient toujours à son bras; c'est un remords vivant qu'elle traîne avec elle. On n'a pas voulu la mettre à l'hôpital de *Los Locos*, cela eût trop fait crier; mais les étrangers qui viennent ici ont le droit de mettre un *duro* dans la tirelire que voici, et que l'on a scellée au mur, pour l'ame du pauvre Ramon!

— *Hi qui disponunt de diebus suis descendunt in infernum viventes!* ajouta en ce moment une voix nazillarde à deux pas de nous. Cette voix était celle d'un vieillard qui sortait de la nef, celle du père Ignacio.

L'office était terminé, je me retirai à l'écart pour voir passer Carmen avec l'abbesse... Toutes deux apparurent bientôt, l'abbesse avec son grand camail abaissé sur le front, Carmen nouant de ses doigts pâles quelques fleurs et des gramens arrachés aux fentes des piliers. Elle s'arrêta bientôt sous un énorme cyprès, et contempla l'azur du ciel avec des yeux égarés. Puis, courant rapidement à la fontaine, elle s'y mira avec complaisance. Ses cheveux étaient d'un noir de jais, mais il leur manquait çà et là quelques épis. Elle se retourna au son de la pièce de monnaie que je laissais tomber dans la tirelire du cloître.

— *Una lismona por Ramon* (1)! dit-elle en me regardant. Puis, jetant ses fleurs dans la fontaine, elle rejoignit l'abbesse.

Je me souviendrai long-temps, mon ami, du couvent de Las Huelgas.

ROGER DE BEAUVOIR.

---

(1) Une aumône pour Ramon!

UNIVERSITÉ DE HELSINGFORS.

A M. VILLEMAIN,
MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Voici une contrée séparée des parties les plus civilisées de l'Europe, bornée d'un côté par la mer Baltique, de l'autre par les sauvages montagnes de la Laponie, une contrée habitée par une population paisible et inoffensive, qui, des riches plaines du Sud, s'est laissé refouler par des tribus guerrières dans les sombres parages du Nord, qui a été pendant des siècles soumise à la domination et exposée aux ravages des deux peuples qui l'avoisinent, gouvernée par les Suédois, envahie par les Russes, pillée par ceux-ci, exploitée par ceux-là, et qui, au milieu de toutes les guerres dont elle a été constamment la victime, dans l'anxiété perpétuelle de sa situation, sous le fardeau de sa misère, s'est cependant noblement associée au culte de la science, à l'étude des lettres. Si l'on aime à mesurer l'essor de l'intelligence au sein d'une nation où tout seconde ses progrès, n'est-il pas plus intéressant encore de suivre ses développemens dans un pays où elle est à tout instant entravée, comprimée, par les obstacles matériels, de chercher les premiers germes de l'instruction répandus, comme la semence dont parle l'Évangile, au milieu des ronces et des rocs, et de voir comment ils ont pris racine sur le sol aride, comment ils ont grandi au souffle de l'orage, et quels fruits ils ont portés.

L'instruction a commencé tard en Finlande. Le christianisme, principe de toute civilisation moderne, ne fut introduit qu'au XII^e siècle dans cette contrée par le zèle de saint Éric, roi de Suède, et le premier missionnaire qui aborda sur cette terre païenne y fut égorgé.

Au commencement du XIII^e siècle, les papes sommaient encore les Suédois de faire une croisade contre les peuplades idolâtres de la Karélie et de l'Ingermannie, et la première croix ne fut élevée qu'en l'an 1249 dans les districts de l'Ostrebothnie.

Birger Jarl achève bientôt de conquérir la Finlande. Le christianisme est prêché et admis partout. Le cloître s'élève sur les débris de l'autel de Wæinemœinen. Les cérémonies augustes de l'église remplacent les pratiques d'un culte barbare, et près de quatre siècles se passent encore avant qu'une école régulière recueille et répande les élémens d'éducation publique implantés dans le pays par le christianisme. La première école latine fut établie à Abo par Gustave-Adolphe en l'an 1630. Jusque-là il n'y avait eu en Finlande que des institutions très incomplètes, attachées à certains couvens, dépourvues des livres les plus essentiels, et régies par des hommes d'une instruction fort bornée.

En 1640, sous le règne de Christine, l'école d'Abo, qui portait le titre de gymnase, fut élevée au rang d'université. J'ai vu avec un pieux respect, dans l'édifice académique de Helsingfors, l'acte de fondation de cette université, la plus ancienne qui existe aujourd'hui dans l'immense empire russe (1); il est signé de la main de l'illustre Axel Oxenstiern, de son frère Gabriel, et d'un homme qui, par son origine, appartenait à la France, le maréchal Jacques de la Gardie. La pensée libérale qui animait ces nobles conseillers de la jeune reine leur a inspiré ces considérans politiques : « Attendu que, dans tous les temps, les écoles et les académies doivent être regardées comme des plantations et des pépinières où la science des livres, les bonnes mœurs, les vertus, naissent et se développent; que ces institutions ont donné une direction plus sûre et un soutien plus ferme aux monarchies et aux républiques : nous Christine, à l'exemple de notre royal père Gustave-Adolphe, qui a amélioré l'université d'Upsal et fondé celle de Dorpat, nous voulons, pour l'honneur et l'ornement de notre principauté de Finlande, établir une université à la place du gymnase d'Abo et en faire un instrument de savoir et de vertu. »

Rien ne fut négligé pour donner à l'inauguration de cette université un caractère solennel; toutes les églises de Finlande durent la célébrer par l'office divin, tous les principaux fonctionnaires furent invités à y assister. Qu'il me soit permis de rapporter quelques détails de cette fête scientifique : c'est une peinture du temps et du pays.

Le 14 juillet de l'année 1640, les trompettes et les tambours annoncèrent aux habitans d'Abo et aux étrangers réunis dans la ville l'auguste cérémonie qui se préparait. Le lendemain à sept heures du matin, l'évêque du diocèse, les professeurs, suivis d'une escorte de gentilshommes, descendaient sur des barques la rivière de l'Aura et s'en allaient au château chercher le comte Brahé, gouverneur-général de la Finlande, chancelier de la nouvelle université. Une heure après, tout le cortége revenait vers la ville, précédé de douze hérauts et de deux trompettes sonnant des fanfares. En tête de l'assemblée était le maréchal de la noblesse, accompagné de trente gentilshommes marchant deux à deux comme dans une procession. On voyait ensuite le principal officier du comte, suivi de cinq hommes portant les insignes de l'université : les clés, le sceptre, le sceau, le registre où avaient été inscrits les noms des étudians, et le manteau de recteur en velours rouge doublé de satin blanc; puis venait le comte entre ses douze gardes, puis l'évêque et les professeurs. Derrière eux s'avançaient les fonctionnaires des différentes classes, les prêtres du diocèse, les instituteurs, et les nouveaux étudians fermaient la marche.

---

(1) Celle de Dorpat fut fondée huit ans plus tôt, mais fermée de 1710 à 1799. (Grot., *Minnen af Alexanders Universität.*)

Le cortége traversa la ville au bruit du canon, au son des cloches et des instrumens de musique, entre une haie de cavaliers appelés pour cette solennité de toutes les parties de la Finlande. L'édifice universitaire était orné de guirlandes de fleurs et de verdure, les murailles étaient couvertes de tenture, les bancs revêtus de draperie de pourpre. Le comte Brahé monta en chaire, proclama la fondation de l'université, et remit à l'évêque les insignes de vice-chancelier en lui adressant une allocution en latin.

Le vice-chancelier revêtit un des professeurs du manteau de poupre; l'assemblée se rendit ensuite à l'église. L'évêque prononça un discours, après lequel la foule enthousiaste poussa de telles acclamations de joie, que l'on vit, dit un historien de cette fête, les voûtes du temple trembler. L'inauguration se termina par un grand dîner chez le gouverneur et par la représentation d'une comédie morale intitulée : *Les Étudians.*

Cette jeune université, instituée avec tant de pompe, était pourtant fort mal dotée, et ses premiers travaux furent troublés par des préoccupations pénibles, par des soucis matériels, tranchons le mot, par la misère; elle devait occuper la maison du gymnase, et il n'y avait dans toute cette maison que cinq petites salles. La somme annuelle affectée à ces dépenses ne s'élevait qu'à 6,125 *dalers* (1); ce revenu lui était payé partie en argent, partie en nature, c'est-à-dire en orge, foin, beurre, etc., ce qui occasionnait souvent d'amers mécomptes. Le gouvernement suédois avait en outre accordé aux professeurs la jouissance de quelques terres dont il ne tirait qu'un revenu très précaire et très insuffisant.

---

(1) Le *daler* était la sixième partie d'un *spécies*, autrement dit de 5 francs. Ainsi, l'université n'avait guère plus d'un millier de francs. Il est vrai que l'argent avait alors beaucoup plus de valeur qu'aujourd'hui.

L'imprimerie n'avait pas encore été introduite en Finlande; le secrétaire de l'université fut chargé de copier les ordonnances du recteur, les programmes des cours, les dissertations des professeurs, et quelques thèses furent publiées à Stockholm et à Dorpat. L'académie adressait cependant de vives suppliques au comte Brahé pour obtenir une presse. Dans une de ces requêtes, il est dit que les professeurs ont grande envie de s'exercer à disputer, et de voir leurs thèses imprimées (1).

En 1641 enfin, un imprimeur suédois, nommé Wald, consentit à venir s'établir en Finlande, et le recteur fit avec lui un contrat qui renferme quelques passages curieux. L'imprimeur est déclaré libre de toute contribution et de toute corvée; on lui paie son voyage de Stockholm à Abo, on lui donne le logement, 200 dalers d'appointement par an, et 6 *marks* (2) par feuille d'impression; il doit travailler avec zèle chaque jour, à l'exception des jours de fête et de dimanche; il lui est expressément défendu de mettre sous presse la moindre feuille sans qu'elle ait été préalablement lue et approuvée par le recteur (3). — La censure commençait en Finlande avec l'imprimerie.

La bibliothèque renfermait vingt et un volumes et un globe, héritage du gymnase. La faculté des sciences n'avait ni instrumens de mathématique, ni laboratoire, ni clinique; que dis-je? il n'y avait pas même une pharmacie et pas un médecin; en cas de maladie, les gens du peuple s'administraient mutuellement des remèdes traditionnels. Les gens instruits allaient consulter les docteurs de Revel (4). La première dissection anatomique eut lieu en 1686. Les curieux payaient un mark pour voir ce nouveau spectacle.

L'année de sa fondation, l'université se composait de quarante-quatre élèves et de onze professeurs, dont six pour la faculté de philosophie, ainsi composée : 1° politique et histoire, 2° langues grecque et hébraïque, 3° mathématiques, 4° physique et botanique, 5° logique et poésie, 6° éloquence.

Toutes les leçons se faisaient en latin, et toutes les sciences dont les professeurs entretenaient leurs élèves étaient soumises à la suprématie de la science théologique. On suivait de loin, timidement, pas à pas, les traditions de l'école d'Upsal, et tout ce qui n'avait pas encore été consacré par l'autorité d'un ancien enseignement, tout ce qui avait la moindre apparence d'innovation, inspirait une sainte terreur aux dignes rhéteurs d'Abo. Dans un des protocoles du consistoire de l'année 1641, il est dit que chaque professeur doit bien se garder de faire quelque essai inusité dans l'espoir de se montrer par là plus habile que les autres, car de telles tentatives n'enfantent que le mécontentement et l'envie.

---

(1) Je traduis littéralement : *Hafwa lust sigh disputando exercera*. (Notices historiques de M. Pepping sur l'imprimerie en Finlande.)

(2) Le *mark* était la quatrième partie d'un daler.

(3) Le vénérable recteur investi de ce droit de censure avait le temps de lire les manuscrits suspects. Les casses de Wald renfermaient si peu de caractères, qu'il ne pouvait composer qu'une demi-feuille à la fois.

(4) Un professeur malade entreprit ce voyage en 1665, et mourut à bord du bâtiment.

L'enseignement de la philosophie était surtout assujetti à de grandes restrictions, on ne le laissait pas aller de système en système, d'analyse en analyse; on ne reconnaissait que deux philosophies, la philosophie saine (*sunda philosophia*), c'est-à-dire celle des anciens, et la philosophie nouvelle, sur laquelle on fermait pieusement les yeux; il en était de même de la science du droit. En 1696, une chaire de jurisprudence étant vacante, le consistoire adressa à son chancelier une supplique dans laquelle il était dit qu'il fallait éviter de prendre, pour occuper cette chaire, un étranger dévoué à de nouvelles opinions qui jetteraient le trouble dans l'esprit des étudians et détruiraient l'heureuse unité de l'enseignement philosophique, sans laquelle les bons principes ne pouvaient subsister à l'université d'Abo. Quant à l'étude des belles-lettres, elle n'allait guère au-delà de la traduction littérale de quelques écrivains latins. On ne traduisait du grec que le Nouveau-Testament, et ceux qui avaient la hardiesse de pénétrer dans les beautés poétiques de l'antiquité classique ne gagnaient à un tel égarement d'esprit qu'une fort mince considération : les sages interprètes du droit canon, les savans commentateurs d'Aristote, les regardaient du haut de leur chaire comme des gens d'une nature très inférieure et les appelaient tout simplement des *verbales*.

Un an après son inauguration, l'université d'Abo comptait déjà cependant plus de trois cents étudians, et il ne faut pas croire qu'on entrât alors dans cette université comme on a le bonheur d'y arriver aujourd'hui en se faisant inscrire à la chancellerie, et en payant une légère rétribution; non vraiment, un tel privilége ne s'acquérait que par un acte profond d'humilité. Le jour de leur inscription, tous les aspirans au titre d'étudians se réunissaient dans la même salle. Un des employés de l'académie, portant le titre de dépositaire, s'avançait au milieu d'eux, et la foule rieuse et moqueuse les entourait. Alors, dit un voyageur français qui a décrit dans un style naïf les détails de cette burlesque cérémonie : « on leur noircissait le visage, on attachait de longues oreilles et des cornes à leur chapeau, dont les bords étaient abattus; on leur mettait deux longs crocs ou deux longues dents de cochon aux deux coins de la bouche, qu'ils devaient serrer comme deux petites pipes, et on leur mettait sur les épaules un long manteau noir. Ceux-ci étant ainsi plus monstrueusement et plus ridiculement déguisés que ceux que l'inquisition mène brûler, le dépositaire les faisait sortir de la chambre de la déposition, et, tenant à la main un long bâton au bout duquel était emmanchée une petite hache, il les chassait devant lui comme un troupeau de bœufs ou d'ânes jusque dans une salle où des spectateurs les attendaient. Il les y faisait ranger en un cercle après les avoir égalés et mesurés de son bâton comme un sergent mesure les soldats avec sa hallebarde pour leur faire garder la file; il leur faisait quantité de grimaces, de révérences muettes, ensuite il les raillait sur leur étrange équipage, et, passant du burlesque au sérieux, il faisait un dénombrement des différens vices et défauts de la jeunesse, et montrait le besoin qu'elle avait d'être corrigée, châtiée et polie par l'étude des belles-lettres. Quittant ensuite le sérieux pour le burlesque, ou plutôt pour le tragi-comique, il leur faisait diverses questions auxquelles ils étaient obligés de répondre; mais les dents qu'ils avaient dans la bouche les empêchant de le faire distinctement et intelligiblement, et les faisant au contraire grogner comme des pourceaux, il en prenait occasion de leur en donner le nom et de leur appliquer quelques coups de son bâton, quoique légèrement, sur les épaules, ou de les souffleter de ses gants, accompagnant cela de réprimandes; il disait que les dents signifiaient l'intempérance, les débauches des jeunes gens à qui l'excès du boire et du manger offusquaient l'entendement en chargeant l'estomac. Tirant ensuite d'un sac une espèce de gibecière semblable à celle des joueurs de gobelet, des tenailles de bois qui s'alongeaient et se retiraient en zig-zag, il leur en serrait le cou, les agitant et secouant jusqu'à ce que les dents tombassent par terre. Il disait que, s'ils étaient dociles et que s'ils s'efforçaient de profiter des leçons de l'académie, ils se déferaient du penchant qu'ils avaient à l'intempérance et à la gloutonnerie comme de ces dents; il leur arrachait ensuite les longues oreilles par lesquelles il leur faisait entendre qu'ils devaient s'appliquer fortement à l'étude, pour éviter de rester semblables à l'animal qui les porte. Ensuite, il leur ôtait les cornes, qui désignaient la férocité et la brutalité. Tirant enfin du même sac ou de la même gibecière un rabot, il les faisait coucher l'un après l'autre sur le ventre, et les rabotait en chaque posture par tout le corps, leur disant que les belles-lettres et les beaux-arts poliraient leur esprit de même. Il remplissait, après quelques autres actes de cette pédantesque et burlesque cérémonie, un grand vase d'eau qu'il leur répandait sur la tête nue, et dont il leur inondait tout le corps. Après cela, il leur essuyait rudement le visage d'un gros torchon. La farce ou cérémonie étant consommée par cette ablution, le dépositaire exhortait la troupe rabotée, étrillée et lavée à un nouveau genre de vie, à combattre les mauvaises habitudes, qui défiguraient leur esprit comme les diverses parties de leur déguisement leur avaient défiguré le corps, après quoi il les déclarait libres étudians de l'académie, à condition qu'ils porteraient pendant six mois de longs manteaux noirs semblables à ceux de la déposition, et iraient tous les jours offrir, chacun à ceux de sa province qui avaient été reçus étudians auparavant, leurs services, tant dans leur chambre qu'aux auberges; qu'ils obéiraient aux ordres qu'ils en recevraient, et subiraient sans murmure tous les reproches et toutes les railleries qu'ils leur pourraient faire, ce qui s'appelait les *pénales* (1) »

L'exactitude de ce récit est attestée par l'auteur d'une dissertation latine sur l'histoire de l'université d'Abo. La grotesque déposition fut abolie en 1691. L'usage des pénales subsistait encore dans le siècle suivant.

En 1643, l'université célébrait la première promotion du maître ès-arts et ès-sciences. Le même esprit de morale austère qui présidait à son enseignement se manifesta dans cette occasion; plusieurs étudians méritaient, par leur savoir, la dignité de *magister,* mais le consistoire ne les trouvait pas assez purs, *in vitâ et moribus,* et les admettait seulement à concourir pour le grade qu'ils ambitionnaient sans le leur conférer. Un autre, qui avait le malheur d'exprimer parfois en vers ses pensées, reçut l'injonction de renoncer à ce langage inutile, et de ne plus s'en aller par la ville débiter des stances et des rimes qui faisaient peu d'honneur à l'académie. Parfois, un crime bien plus grave encore pesait sur les étudians. En 1661, l'un d'eux fut accusé de sorcellerie; on ne l'avait jamais vu, il est vrai, exercer aucun maléfice; on n'avait trouvé dans sa chambre aucun grimoire et aucun chiffre cabalistique; et nul témoin ne pouvait affirmer qu'il l'eût rencontré à cheval sur un manche à balai partant pour le sabbat; mais il avait fait tant de progrès dans la connaissance des langues orientales, et il avait enseigné en si peu de temps le latin à un de ses camarades, qu'on ne pouvait croire qu'il pût accomplir de telles merveilles sans avoir conclu un pacte avec le diable; et tout le consistoire universitaire, l'évêque en tête, le condamna à mort. Le malheureux n'échappa au supplice que par l'intervention du comte de Brahé, qui, sans contredire la sagesse des juges, fit observer que, si l'accusé était coupable du crime affreux qu'on lui imputait, il devait en être assez puni par la honte de sa sentence et les rigueurs de la prison. Neuf ans après, un autre étudiant, accusé du même forfait, fut seulement banni à tout jamais de l'université. La science moderne se glissait déjà dans le cœur des professeurs, l'académie déviait de ses premiers principes.

---

(1) *Voyage du sieur A. de La Mottraye en Europe, Asie, Afrique*, t. II, p. 216.

Revenons à notre promotion. Les étudians parfaitement purs reçurent le grade de *magister* avec l'appareil solennel qui entoure encore cette cérémonie universitaire à Lund et à Upsal; les étudians jouaient ces jours-là une comédie morale composée pour la circonstance, et le recteur donnait un grand dîner prévu par les règlemens. Il ne devait pas faire servir à ce dîner plus de six mets ordinaires (*ordinarie raetter*), non compris le beurre et le jambon; au dessert, point de confiture, seulement du fromage; pour boisson, de la bière de Finlande et un peu de vin de France. Il pouvait inviter, si bon lui semblait, les imprimeurs et relieurs; mais aucune femme, pas même les femmes de professeurs, n'avait le droit d'être admise ce jour-là à sa table, et le banquet ne devait pas se prolonger jusqu'au lendemain. Ce dernier article jetterait un doute fâcheux sur la sobriété des convives universitaires. Heureusement rien n'indique qu'il ait été jamais enfreint.

Peu à peu cette université, si mal dotée pécuniairement et si mal pourvue des principales ressources de la science, grandit par l'appui constant du comte de Brahé, l'un des hommes les plus éclairés de son pays et de son temps, et par le zèle infatigable de quelques professeurs. Plusieurs particuliers enrichirent de leurs dons la pauvre bibliothèque; le comte de Brahé y déposa quatre-vingt-sept volumes qu'il avait obtenus de la munificence de Christine;

le général Stalhandske la dota d'un millier de livres enlevés en Allemagne pendant la guerre de Trente-Ans.

Le professeur Gezelius établit en 1669, à Abo, une imprimerie plus large et plus utile que celle de Wald, et s'en servit pour publier quelques-unes de ses dissertations. Le même professeur fit venir de Lubeck un libraire qui procura à l'université les livres dont elle avait grand besoin.

Le recteur Petreus publia en 1642 une traduction de la Bible en langue finlandaise et une grammaire finlandaise. Ce sont les deux premiers livres imprimés dans une langue qui remonte jusqu'aux temps les plus anciens, et dont les savans n'ont pu encore démontrer d'une manière certaine ni l'origine ni les filiations.

Le premier essor donné aux études par quelques hommes instruits et dévoués fut tout à coup entravé par les guerres de Charles XII. Le consistoire reçut l'ordre d'organiser militairement tous les hommes appartenant à l'université et en état de porter les armes. Les cours publics furent suspendus, les étudians quittèrent leurs livres pour prendre le sabre et l'arquebuse. Un professeur de mathématiques leur servit de capitaine et leur fit faire l'exercice. Pierre I^er^, profitant des fautes de son adversaire, s'emparait de l'Ingermanie, de la forteresse de Viborg, et menaçait la province d'Abo. Pour comble de malheurs, la peste, l'incendie, éclatèrent à la fois dans cette ville, et tandis qu'elle se traînait, languissante, sous le poids de ces fléaux, l'armée russe s'avançait vers Helsingfors.

Tous les fonctionnaires s'enfuirent alors en Suède; les professeurs émigrèrent aussi, emportant avec eux bibliothèque, imprimerie, tout ce qui composait l'humble trésor de l'université. Le 28 août 1713, le prince Galitzin s'empara d'Abo, trouva l'autel des muses désert, le temple abandonné; une trentaine d'élèves suivirent les cours d'Upsal, la plupart ne continuèrent pas leurs études. L'université figurait encore dans les règlemens et les ordonnances; de fait, elle n'existait plus.

Le traité de paix de Nystad (1721) lui rendit ses domaines. Tous ses anciens professeurs ne revinrent pas à leur chaire. Quelques-uns avaient trouvé en pays étranger un emploi meilleur; deux d'entre eux avaient été faits prisonniers, et deux autres étaient morts. On les remplaça aussi vite que possible, et tous reprirent en peu de temps, avec leurs modestes revenus, leurs modestes travaux.

Vingt ans après, l'université célébrait l'anniversaire séculaire de sa fondation par des chants et des discours, mais sans pompe et sans éclat, car la guerre l'avait encore appauvrie, et le gouvernement ne répondait à ses suppliques que par de vaines paroles. En 1742, une nouvelle lutte éclata entre la Suède et la Russie; les professeurs prirent de nouveau la fuite, et les études académiques furent encore une fois suspendues.

Les hostilités finies, la malheureuse université, harcelée, bouleversée par la guerre et l'incendie, appauvrie par le passage des troupes étrangères, négligée par ses rois et ses ministres, rentre encore courageusement dans sa ruche d'abeilles et reprend son œuvre interrompue. La seconde moitié du XVIIIe siècle fut pour elle un temps d'efforts heureux et de progrès brillans. A cette époque, elle augmenta sa bibliothèque et ses collections. Deux de ses vice-chanceliers, Brovallius et Menander fondèrent un cabinet d'histoire naturelle. Le professeur Kalen parcourut les contrées septentrionales de l'Europe et de l'Amérique, enrichit à son retour le jardin botanique, et publia une intéressante relation de son voyage (1). Lexel se distingue par ses connaissances mathématiques. Trois hommes du nom d'Haartmann se transmettent l'un à l'autre l'intelligence, l'amour des études médicales, et fondent dans le pays une de ces paisibles dynasties scientifiques qui ont pour trône la chaire d'où ils répandent leur enseignement, pour sceptre le livre que leur a dicté leur expérience, et pour trophée l'innocente palme cueillie dans le champ des muses (2).

Parmi ces professeurs dont le nom jette sur l'université d'Abo un éclat qu'elle n'avait jamais eu, il en est deux encore qui se signalent par l'importance et la multiplicité de leurs travaux, et dont le souvenir doit être à jamais entouré d'un sentiment de reconnaissance et de vénération : c'est Kalonius et Porthan.

Kalonius, fils d'un pauvre prêtre de campagne, ouvrit en 1764 un cours d'économie à l'université, et fut nommé en 1778 professeur de jurisprudence. Il est mort en 1817 sans avoir dévié un instant du noble but qu'il s'était proposé, aussi actif, aussi dévoué à ses études dans les dernières années de sa vie qu'il l'avait été dans la force de sa jeunesse. Le recueil de ses œuvres (3) est un trésor de recherches érudites, d'observations judicieuses, d'analyses fécondes. Quelques-unes de ses dissertations, telles par exemple que celles qui ont pour titre : *De Prescriptione criminum; de Hypotheca; de Delinquantium ad publicam ignominiam expositione,* s'adressent aux juristes de tous les pays; d'autres qui ne touchent qu'à des questions locales, comme celles où il est traité de la condition des serfs dans le Nord (*de price in patriá servorum jure*), jettent un jour lumineux sur les anciennes institutions de cette contrée.

Gabriel Porthan, né, comme son illustre collègue, dans un humble presbytère de campagne, confié dès son enfance aux soins de deux de ses oncles par son pauvre père qui n'avait ni la force de l'instruire lui-même, ni les moyens de le placer dans une école, prit, en 1760, à l'âge de vingt-neuf ans le grade de *magister* à l'université d'Abo, fut nommé, en 1771, bibliothécaire de cette université, et en 1777 professeur d'éloquence. Deux ans après il fit un voyage en Danemark, en Allemagne, et en rapporta des connaissances sérieuses; c'était un homme doué d'une grande lucidité d'esprit, d'un zèle infatigable et d'un ardent patriotisme, un de ces hommes qui, de loin en loin, surgissent pour ouvrir d'une main puissante un sillon négligé, imprimer un mouvement nouveau aux études et faire jaillir sur leur époque une lumière inattendue. Il se passionna pour l'histoire, pour les antiquités et la littérature de la Finlande, et révéla à ses compatriotes des richesses nationales qu'ils n'avaient pas appris à apprécier. Il mourut à l'âge de soixante-cinq ans, laissant plus de deux cents dissertations presque toutes écrites en latin, qui sont comme le point de départ et la base essentielle des études philologiques continuées aujourd'hui avec éclat par M. Lœnnroth et quelques autres Finlandais. On lui doit entre autres ouvrages une édition de l'*Histoire des évêques d'Abo* par Paul Jansten avec des notes et des commentaires (1), un travail sur la situation de la Finlande, à l'époque où elle fut soumise à la domination suédoise, un autre sur la géographie de cette contrée, sur les différentes races apparentées à la race finlandaise, sur les idiomes, la poésie, les chants primitifs de cette ancienne tribu. La plupart de ces dissertations, publiées séparément, dispersées dans le pays, brûlées en partie dans l'incendie d'Abo, sont aujourd'hui fort rares, et les bibliographes s'estiment heureux d'en posséder quelques-unes.

---

(1) Franklin, avec lequel il entretenait une correspondance, fit traduire en anglais sa lettre sur le Niagara.

(2) Un quatrième médecin, issu de la même famille, est aujourd'hui directeur-général des institutions médicales de la Finlande.

(3) Cinq vol. in-8°, publiés à Stockholm par M. Arwidsson, 1829-1836.

Dans l'espace d'un siècle et demi, l'université d'Abo, abandonnée à peu près à ses propres forces, avait ainsi grandi lentement, péniblement à travers mille obstacles, sous le poids de plusieurs fléaux. Ses professeurs s'acquéraient hors du pays un nom recommandable, ses travaux étaient cités dans les académies étrangères. A l'aide de ses modiques ressources, par son zèle persévérant, par des offrandes pieuses, elle était parvenue à composer une assez belle bibliothèque, à établir un musée d'histoire naturelle, un cabinet d'anatomie, un jardin botanique. Elle poursuivait avec honneur, sinon avec éclat, sa vie d'efforts et de labeur, lorsqu'un évènement politique vint tout à coup lui imprimer une autre direction et lui donner une nouvelle vie.

La folle témérité de Gustave IV, qui, du milieu de son faible royaume, déclarait en même temps la guerre aux trois plus grandes puissances de l'Europe, priva la Suède de sa plus ancienne, de sa meilleure conquête, et livra cette vaste province de Finlande à la Russie qui la convoitait depuis des siècles. L'empereur Alexandre adopta cette province avec amour et la traita avec une mansuétude et une générosité toutes particulières. Au lieu de se faire craindre comme un maître puissant, il prit à tâche de se faire chérir de ses nouveaux sujets; il respecta leurs lois, leurs institutions, et se fit le patron de leurs établissemens scientifiques. Dès le mois de juin 1808, c'est-à-dire au moment même où ses troupes achevaient de s'emparer de la Finlande, il écrit à l'évêque d'Abo qu'il confirme tous les droits et priviléges de l'université, invite les professeurs à se réunir et à délibérer sur les moyens à employer pour soutenir et accroître les progrès de cette institution. En même temps, il envoie une somme de 20,000 roubles pour continuer les travaux de construction de l'édifice académique dont Gustave IV avait posé la première pierre. L'année suivante, il part lui-même pour Abo, s'arrête à Radelma chez le recteur de l'académie, entre le lendemain dans la ville, se fait présenter les professeurs, les étudians, visite avec un soin attentif tous les établissemens de l'université, et s'informe de ses besoins. A la suite de ce voyage, il lui accorde une somme de 80,000 roubles et un secours annuel pour achever son édifice. Il établit six nouvelles chaires de professeurs, douze places d'adjoints, augmente les émolumens des divers fonctionnaires, accorde une pension au plus ancien, et fonde des stipendes pour les étudians. En 1816, il lui donne son frère Nicolas pour chancelier et la dote d'un observatoire.

---

(1) Le texte original se compose seulement de trente-sept pages; l'ouvrage de Porthan forme un volume in-4° de plus de trois cents pages.

L'effroyable incendie qui, en 1827, ravagea la ville d'Abo anéantit les richesses de l'université: ses livres, ses collections, ses manuscrits, furent brûlés; il ne resta de la maison qu'elle occupait que les murailles nues. Ce désastre, qui la menaçait d'une ruine complète, ne suspendit ses travaux que pendant un an. Elle fut transférée à Helsingfors, installée en 1828 dans un édifice splendide, et reçut de l'empereur, en 1829, un règlement basé sur celui qui l'avait régie jusque-là et modifié seulement sur certains points. J'essaierai d'en rapporter les principales dispositions.

L'université conserve tous ses droits d'élection, d'administration et de juridiction.

Elle est soumise à l'autorité d'un chancelier qu'elle élit elle-même et dont la nomination est confirmée par l'empereur (1).

C'est au chancelier qu'elle doit adresser tous ses rapports, requêtes, comptes de dépenses, programmes des cours. C'est lui qui confirme l'élection du recteur et prorecteur, nomme, sur la proposition du consistoire, les secrétaires, adjoints, maîtres de l'université, et approuve ou rejette la distribution des stipendes d'étudians. C'est lui, enfin, qui est le vrai ministre de cette université, et le consistoire est son conseil.

Au-dessous du chancelier est le recteur élu par le consistoire pour trois ans; c'est lui qui est chargé de régler les détails de l'administration, de veiller au maintien de la discipline, d'assembler le consistoire aux époques régulières et dans les circonstances extraordinaires, et d'appeler son attention sur les questions qui doivent être résolues. Pendant tout le temps qu'il exerce ses fonctions de recteur, il est dispensé de faire son cours et jouit d'un supplément de traitement annuel de 1200 francs.

---

(1) Le chancelier actuel est le grand-duc héréditaire de Russie; le vice-chancelier est M. le général Thesslcff, gouverneur militaire de Finlande.

Le consistoire est composé des professeurs ordinaires; c'est de lui qu'émanent toutes les délibérations relatives à l'administration, aux examens, aux études de l'université; il règle, chaque année, l'emploi des fonds de l'académie, détermine l'achat des livres et des instrumens nécessaires: il propose les candidats aux fonctions de *docent*, d'adjoints, de professeurs ordinaires, dont le choix est confirmé par le chancelier, et de professeurs extraordinaires, qui ne peuvent être nommés que par l'empereur. Enfin c'est lui qui compose le tribunal devant lequel sont appelés les maîtres, les divers employés de l'académie, les étudians accusés d'avoir négligé leur devoir ou commis une faute contre la discipline.

L'université est divisée en quatre facultés; chacune de ces facultés est soumise à la présidence d'un doyen, qu'elle élit elle-même pour un an.

Il y a quatre professeurs dans la faculté de théologie, trois dans celle de jurisprudence, trois dans celle de médecine, onze dans celle de philosophie; de plus, un professeur de langue et de littérature russe, qui est nommé directement par l'empereur, sans la participation du consistoire et sans que ce professeur soit tenu d'être investi d'aucun grade universitaire.

L'université a en outre quinze adjoints : deux pour la faculté de théologie, deux pour la jurisprudence, quatre pour la médecine, sept pour la faculté de philosophie; cinq maîtres de langue russe, finlandaise, allemande, française, anglaise, qui ont le titre de lecteurs; quatre maîtres de musique, de dessin, d'escrime, de danse; en tout quarante-cinq.

Le nombre des *docent* est indéterminé; il y en a douze à présent. Le traitement des professeurs est réglé selon leur ancienneté et selon la faculté à laquelle ils appartiennent.

Celui de chaque professeur de théologie, de jurisprudence, de médecine, et des neuf premiers professeurs de la faculté de philosophie, s'élève à environ 4,600 francs par an, celui des autres à 4,000.

Un supplément annuel de 1,000 fr. est accordé au plus ancien professeur. Les professeurs émérites conservent leur traitement intégral tant qu'ils vivent; la veuve d'un professeur reçoit les appointemens de son mari à partir du jour de sa mort jusqu'au 1er mai suivant; s'il a le malheur de mourir le 30 avril, sa pauvre veuve n'a rien. C'est une organisation vicieuse à laquelle il doit être prochainement remédié.

Chaque professeur est tenu de faire quatre cours publics d'une heure par semaine. Si les étudians veulent avoir en outre quatre heures de leçons privées par semaine, il doit les leur donner à raison de 14 fr. par semestre.

Les maîtres de langue et les adjoints remplacent au besoin les professeurs, et du reste ne font point de cours publics. Ils sont obligés seulement de donner des leçons particulières, si les étudians le désirent, moyennant une taxe régulière. Ils sont pris ordinairement parmi les *docent;* leur traitement est de 1,600 à 1,700 fr. Leur espoir est de succéder quelque jour aux professeurs; mais ils attendent cette succession dix ans, quinze ans, quelquefois inutilement toute leur vie; quelquefois ils y arrivent vieillis, fatigués, et l'enseignement supérieur, qui demande de la jeunesse, de l'activité, n'est plus alors qu'une honorable retraite. L'organisation des universités allemandes, qui peuvent prendre pour professeur, partout où bon leur semble, l'homme qui s'est distingué par une étude spéciale, par un livre, est certes bien préférable à celle-ci. Mais, à Helsingfors, il ne peut guère en être autrement. Il n'y a qu'une seule université dans le pays, et l'on ne peut appeler des savans étrangers à une chaire où la première condition est de parler la langue suédoise. L'académie de Helsingfors est donc obligée de vivre de ses propres forces et de recruter ses maîtres parmi ses anciens élèves. Dans un tel état de choses, il serait à souhaiter du moins que la position des adjoints fût améliorée, et qu'ils eussent, pendant leurs longues années de labeur, un traitement plus convenable, en attendant qu'ils obtinssent celui de professeur.

Le nombre des étudians qui fréquentent l'université est ordinairement de quatre cent quarante à quatre cent soixante.

Pour être inscrit comme étudiant, chacun d'eux doit présenter un certificat de moralité et de capacité délivré par le chef de l'école d'où il sort, et subir un examen oral devant un comité composé du doyen de la faculté de théologie et de deux adjoints ou *docent* désignés chaque année par le consistoire. Il est interrogé sur l'histoire de l'église et les principes du christianisme, la logique, la morale, l'arithmétique et la géométrie, l'histoire, la géographie, le latin. Il faut qu'à la suite de cet examen il obtienne, soit l'*approbatur*, soit l'*approbatur cum laude*, soit le *laudatur*, sinon, il n'est pas admis. Pour tout droit d'examen et d'inscription, il ne paie que 22 francs.

La plupart de ces étudians sont pauvres et vivent d'une vie humble et retirée. On ne les voit point courir à cheval ou en voiture, comme en Allemagne, ils ne s'assemblent pas dans les cabarets et ne se battent pas en duel. Ils sont, comme à Upsal et à Lund, divisés en plusieurs classes; chaque classe a un lieu de réunion spécial, où elle amasse quelques livres, où elle apporte ses cahiers et ses instrumens de musique, où elle s'en va tour à tour lire, jouer ou s'exercer à l'argumentation. Chaque classe se choisit parmi les professeurs un inspecteur, qui la prend sous sa tutelle, lui donne l'appui de son autorité et l'éclaire de ses conseils.

Les études en médecine sont longues et coûteuses; elles durent près de huit ans. Il est vrai que celui qui, après ces huit ans de travail, obtient le grade de docteur, peut être placé assez avantageusement, soit parmi des médecins des hôpitaux, soit parmi des médecins de district, qui tous sont nommés et payés par le gouvernement.

Les études des autres facultés peuvent être terminées en trois ou quatre ans; mais elles n'offrent à ceux qui s'y sont livrés qu'une carrière bien lente et des fonctions mal rétribuées. L'étudiant en jurisprudence le plus distingué et le mieux recommandé, s'il entre dans l'administration, est souvent condamné à remplir pendant plusieurs années l'emploi gratuit de surnuméraire; il devient ensuite copiste, et reçoit en cette qualité 600 à 700 fr.

L'étudiant de la faculté de philosophie, après avoir pris son grade de *magister,* devient lecteur dans une école élémentaire, dans un gymnase ou à l'université.

Le théologien est celui qui obtient le plus tôt un traitement, très modique il est vrai, mais assuré. La plupart de ceux qui entrent dans cette faculté sont de pauvres fils de pasteurs de campagne ou de paysans qui s'estiment heureux d'avoir d'abord une place de vicaire, de chapelain, avec un revenu de 300 à 400 fr., pour arriver ensuite à un presbytère.

Tous les étudians, après avoir passé trois ans à l'université, peuvent entrer dans l'armée comme sous-officiers, et, s'ils savent la langue russe, s'ils apprennent convenablement la théorie et l'exercice, ils sont de droit officiers au bout de six mois. Mais les appointemens d'officiers ne leur donnent pas des moyens d'existence suffisans. Pour suivre cette carrière, il faut encore qu'ils aient de la fortune. Ainsi, de quelque côté qu'ils se tournent, les élèves de Helsingfors doivent être patiens et résignés. Combiens d'étudians en France pourraient prendre ici une utile leçon!

Il y a chaque année une somme de 12,800 francs partagée aux étudians sans fortune qui se distinguent par leur assiduité au travail et leur bonne conduite; cette somme ne suffit pas, beaucoup d'élèves sont forcés de vivre avec 3 ou 400 francs par an; d'autres, après avoir épuisé dans deux ou trois semestres leurs faibles ressources, entrent comme précepteurs dans une maison, font quelques économies et reviennent ensuite poursuivre leurs études. J'ai connu le fils d'un honnête marin finlandais qui, en réunissant tout ce que son père, ses tantes, ses oncles, pouvaient lui donner, partit pour l'université avec une somme de 50 francs qui le fit vivre pendant plusieurs mois. Un beau jour il ouvre sa caisse et y voit pour toute fortune une pièce de 50 kopecks (10 sous). Dans ce moment de détresse, la Providence vint à son secours; il trouva d'abord des répétitions qui lui rapportaient 15 francs par mois, puis une place de précepteur à la campagne qui lui assurait un plus grand revenu. Il alla gaiement la remplir, et revint au bout de deux ans continuer ses études; on le cite aujourd'hui parmi les hommes les plus distingués de la Finlande. C'est une chose vraiment touchante que de voir ces modestes jeunes gens si dévoués à leurs études, si soumis envers leurs maîtres, poursuivre avec tant de force et de patience le cours de leur éducation, et de songer à l'humble emploi qu'ils espèrent acquérir par tant d'efforts, à l'humble avenir qui les attend.

L'université finlandaise est cependant incomparablement mieux dotée qu'elle ne l'a jamais été; elle a maintenant un observatoire pourvu de bons instrumens, un jardin botanique, des collections de médailles et d'histoire naturelle, un cabinet d'anatomie et de physique, et une bibliothèque de 80,000 volumes. Un stipende de 5,000 fr. est accordé pendant deux ans par le consistoire à l'étudiant qui, après avoir subi son dernier examen, désire voyager pour se perfectionner dans ses études; le grand-duc héréditaire vient de fonder une rente annuelle de 4,000 fr. qui doit avoir la même destination.

En 1840, l'université a célébré le deuxième anniversaire de sa fondation avec une pompe, une magnificence, dont il n'existait encore dans ses annales aucun exemple. Parmi les différens maîtres réunis dans ses facultés, il y a plusieurs hommes qui feraient honneur à des institutions plus considérables et plus renommées; je citerai entre autres M. Hallstrœm, professeur de physique, dont les recherches sont bien connues des sociétés scientifiques de l'Europe; M. Nordstrœm, savant jurisconsulte qui vient de publier un ouvrage excellent sur l'histoire et le développement des institutions juridiques et administratives en Suède; M. Lagus, qui a écrit un livre remarquable par ses justes appréciations sur la législation finlandaise; M. Schulten, auteur d'un nouveau tableau de logarithmes et de plusieurs mémoires relatifs aux mathématiques; M. Tengstrœm, biographe érudit; M. Rein, auteur de plusieurs utiles essais de statistique et d'histoire; M. Grot, qui a traduit en vers russes la *Frithiof Saga* de Tegner, et publié dans divers recueils d'intéressantes dissertations littéraires; M. Gottlund, auteur de plusieurs écrits estimables sur la Finlande; M. Castren, passionné pour l'étude des antiquités de la poésie de son pays, les recherchant avec ardeur partout où il croit pouvoir en découvrir quelques traces; c'est lui qui a traduit en suédois les chants mythologique du *Kalevala*, recueillis par son ami Lœnnroth.

Une société des sciences fondée en 1838 publie deux fois par an un recueil de dissertations (1).

Une autre société établie en 1821, et composée de naturalistes, travaille à rassembler les matériaux nécessaires pour publier une faune et une flore finlandaise. Une troisième enfin, qui date de 1831, s'efforce de rechercher et de recueillir tout ce qui a rapport à la littérature, à l'histoire, aux traditions anciennes de la Finlande.

L'organisation des écoles, tout-à-fait semblables autrefois à celles qui subsistent encore en Suède, a été, de même que celle de l'université, modifiée par un nouveau règlement; elles sont maintenant divisées en trois catégories : 1° école élémentaire; 2° école élémentaire supérieure; 3° gymnase. Il y a, de plus, des écoles spéciales pour les filles.

Dans les écoles du premier degré, l'ordonnance nouvelle prescrit l'enseignement du catéchisme, de l'histoire biblique, de l'arithmétique, de la géométrie, géographie, histoire universelle, histoire naturelle, et les élémens du latin, du suédois, du finlandais.

Celles du degré supérieur sont divisées en deux classes; on y enseigne la religion, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, les premiers principes de l'algèbre et de la physique, le latin, les élémens du grec et de l'hébreu, la grammaire russe, les règles du style, le dessin et le chant.

Dans les gymnases, on poursuit le cours des études commencées dans les écoles précédentes; on y ajoute l'enseignement de la statistique, de la morale, de la psychologie, de la logique, l'enseignement des langues française et allemande, et, pour ceux qui se destinent à la prêtrise, les élémens de la théologie.

---

(1) *Acta societatis scientiarum fennicæ*, in-4°, latin, français, suédois.

Dans les écoles de filles, on enseigne le catéchisme, l'histoire biblique, l'écriture, le dessin, le travail manuel, l'arithmétique, le russe, le français, l'allemand.

Il y a, dans les écoles élémentaires inférieures, un premier maître, qui a le titre de recteur, et reçoit un traitement de 850 francs; un second maître a 450 francs. Dans les écoles élémentaires supérieures, il y a un recteur avec 2,000 francs d'appointemens, un co-recteur à 1,600 francs, quatre maîtres dont le traitement est de 900, 800, 600 francs. Les gymnases ont deux lecteurs à 2,800 francs, deux autres à 2,400 francs, deux à 2,200 francs, et trois maîtres de langues russe, française, allemande, à 840 francs.

Dans les écoles de filles, il y a trois à quatre maîtres et maîtresses à 900 fr. et 600 fr.

Les élèves de ces écoles doivent avoir 42 heures de leçons par semaine, ceux des écoles élémentaires 36 heures, ceux des gymnases 48.

On compte en Finlande 4 gymnases, 9 écoles élémentaires supérieures, 25 écoles élémentaires inférieures, 3 écoles de filles, et diverses écoles particulières. Le nombre des élèves répartis dans ces institutions et dans l'université est d'environ 3080 (1).

On n'a pas encore établi, comme en Suède et en Norvége, des écoles ambulantes pour les villages et les habitations isolées. Les parens apprennent eux-mêmes à lire à leurs enfans, sous la surveillance du prêtre, qui de temps à autre les examine. Nul enfant ne peut être admis à la confirmation s'il ne sait lire et s'il ne connaît son catéchisme.

Tous les maîtres qui entrent dans les écoles à titre de lecteurs ou de recteurs sortent de l'université et doivent avoir le grade de *magister* en philosophie. La plupart sont prêtres, ou tâchent de le devenir, afin d'obtenir, après quelques années de service dans l'enseignement, un pastorat meilleur que leur place d'instituteur.

Les pastorats de Finlande sont divisés en deux classes, pastorats communaux et impériaux; les premiers se donnent au choix des communes et à l'ancienneté; le consistoire ecclésiastique, composé de l'évêque du diocèse et des lecteurs du gymnase, présente à la paroisse trois candidats; les paysans en élisent un, et le consistoire confirme l'élection. Les pastorats impériaux sont accordés directement par l'empereur, toutefois d'après un certificat du consistoire qui atteste la capacité et la bonne conduite du candidat; ces pastorats sont la récompense des hommes de mérite qui ne peuvent être soumis à la règle commune de l'ancienneté, et des hommes employés dans les écoles.

Les étudians pauvres des gymnases reçoivent un faible stipende; autrefois, ils avaient le droit de s'en aller, pendant les vacances, de ville en ville, de hameau en hameau, demander un secours pour pouvoir continuer leurs études. Cet usage a été aboli; une rétribution annuelle de quelques kopecks a été imposée à chaque paysan, et des quêtes se font régulièrement dans les églises pour remplacer le produit des anciennes quêtes ambulantes.

---

(1) La population de Finlande s'élevant à 1,430,000 individus, c'est 1 étudiant sur 452.

Il y a de plus dans chaque ville un fonds spécial employé à l'entretien, à l'agrandissement de la bibliothèque et des collections scientifiques du gymnase.

La ville d'Abo a recomposé, après son désastreux incendie, une bibliothèque qui renferme déjà près de trois mille volumes; celle du gymnase de Borgo en a sept mille, celle de Viborg quatre mille cinq cents, celle de l'université de Helsingfors est dotée d'une rente annuelle de 12,600 fr., dont 1,200 sont exclusivement affectés à l'achat de livres russes.

En résumé, le budget des écoles de Finlande s'élève chaque année à 160,000 fr., et celui de l'université à 280,000, en tout 440,000 fr.

Telles sont, monsieur le ministre, les notions que j'ai recueillies sur le développement de l'instruction publique dans un pays très intéressant et très peu connu. En vous offrant cet humble résultat de quelques études spéciales que vous avez eu, à diverses époques, la bonté d'encourager, je vous prie de vouloir bien ne le considérer que comme la première partie d'un travail plus étendu qui doit dans son ensemble embrasser les principales institutions scientifiques des grandes villes de Russie.

X. Marmier.

Helsingfors, 1842.

BULLETIN.

Le ministère s'est décidé à ajourner le projet de l'union franco-belge. Quel est le mérite, quelle est la portée de cette résolution, tant pour la question qui se trouve ainsi délaissée que pour l'autorité morale du gouvernement? On ne peut jamais présumer qu'un gouvernement entreprenne une réforme, une mesure importante, avec l'audace que pourrait y mettre un pur théoricien. Avant d'agir, il a dû prévoir; il a dû se rendre compte des obstacles qu'il rencontrerait, des moyens qu'il avait à sa disposition pour les vaincre; il a dû peser les avantages et les inconvéniens; il a dû, en les comparant, se donner à lui-même la conviction et la preuve que la somme de bien qu'il allait recueillir légitimait tout-à-fait l'initiative à laquelle il se déterminait. Quand donc on voit le pouvoir avouer un grand dessein, en accepter devant l'opinion la responsabilité, se préparer ouvertement à l'exécuter, on est disposé à prendre confiance dans sa volonté, dans son intelligence. C'est cette foi qui fait la force du gouvernement dans l'œuvre qu'il ambitionne d'accomplir; elle entraîne les esprits, elle les gagne, elle les attache à des vues qu'au premier abord peut-être ils ne partageaient pas. L'initiative du gouvernement paraît à ces esprits une garantie suffisante pour adopter avec confiance des plans que le pouvoir proclame avantageux et nécessaires : foi précieuse, qu'il faut se garder d'altérer.

Cependant on apprend tout à coup que le pouvoir n'a plus les mêmes pensées, qu'il ne veut plus ce qu'il voulait hier, qu'il retire et rétracte ses projets. Quel effet produira sur l'opinion un pareil changement dans les régions officielles? Évidemment la réforme, la mesure, qui se trouvent ainsi reniées, seront compromises de la manière la plus grave. Elles n'étaient donc ni indispensables, ni même fort utiles, puisqu'on les abandonne avec tant de facilité; mieux eût valu pour elles n'être pas mises en avant : au moins on n'engageait pas l'avenir, car quelle valeur attribuer désormais à des projets délaissés par ceux-là mêmes qui en avaient promis l'exécution? Aussi le ministère, sans le vouloir sans doute, a porté un grand coup à l'union franco-belge; il s'était épris pour elle d'une vive ardeur; il devait inscrire l'union franco-belge dans la plus belle page de son histoire, ce devait être son plus grand titre, son *exegi monumentum*. Hélas! toute cette passion est tombée bien vite. Cette question, dont on représentait la solution comme indispensable à la monarchie de 1830, n'est plus maintenant qu'un obstacle fâcheux que le ministère repousse du pied, de peur de voir embarrasser sa route : peu s'en faut qu'on ne la relègue dans les choses impossibles, dans les utopies chimériques; tout au moins on la renvoie à un avenir indéfini. Croit-on qu'après une semblable manière d'agir, il soit facile, nous ne disons pas au ministère actuel, mais à un autre cabinet, de relever une question aussi impitoyablement sacrifiée? Ceux qui s'en étaient déclarés les partisans sont déroutés, ceux qui en sont les adversaires s'enhardissent : ils portent le défi à qui que ce soit d'oser jamais reproduire le projet dont ils viennent d'obtenir l'abandon, car, disent-ils, il ne serait pas moins funeste dans deux ou trois ans qu'il ne le serait aujourd'hui.

Ce raisonnement est si naturel après l'abandon officiel que le cabinet a fait de la question, que dans son sein même plusieurs de ses membres interprètent l'ajournement comme une condamnation sans appel de l'union franco-belge. Les trois ministres opposans dont le *veto* a triomphé, MM. Cunin-Gridaine, Teste et Martin du Nord, déclarent hautement que tout est fini, et qu'il n'y aura plus à l'avenir à s'occuper d'un projet qui, grace à leurs efforts, vient d'être hautement répudié. Les ministres qui ont cédé protestent contre un pareil commentaire; ils entendent, disent-ils, n'avoir rien abandonné. Le projet est toujours à leurs yeux un grand projet; seulement, comme il pourrait déplaire à un certain nombre de députés, on l'ajourne; c'est une pièce qu'on laisse à l'étude sans pouvoir ni vouloir dire quand on la jouera. Aussi, a-t-il été décidé qu'une circulaire serait adressée à tous les préfets pour qu'ils eussent à rassembler tous les documens nécessaires à un examen ultérieur, et ces documens seront mis sous les yeux des chambres.

Le ministère croit sans doute qu'en prenant cette attitude, il aura satisfait à tous ses devoirs. Que pourrait-on lui reprocher? — Au mérite d'avoir voulu prendre l'initiative dans une grande question, il joint celui de n'avoir pas d'entêtement. Il avait des idées larges et utiles; mais, autour de lui, on les tient pour suspectes et dangereuses : est-ce sa faute? Le ministère a fait preuve d'intelligence en mettant en avant l'union franco-belge, et il fait aujourd'hui preuve d'habileté en l'ajournant. — Nous sommes désolés de ne pas pouvoir ici partager la bonne opinion que le cabinet semble avoir de lui-même. Comment approuver sa conduite, quand on est pleinement convaincu de deux choses, de la nécessité d'unir étroitement la France et la Belgique, et de cette autre nécessité non moins impérieuse, de ne pas ruiner la force du pouvoir et l'autorité du gouvernement par des concessions pusillanimes, par des contradictions flagrantes, et par des mouvemens rétrogrades?

Nous pensons que les cabinets doivent se mettre au service des questions, et non pas que les questions n'existent que selon le bon plaisir des cabinets. Gouverner, c'est se faire l'instrument habile et dévoué des idées reconnues les plus justes et les plus nécessaires. *Gouverner*, a dit quelque part Bossuet, *c'est servir;* en effet, c'est servir l'intérêt social et la cause de la vérité. La possession du pouvoir ne saurait donc être le seul but des hommes politiques; nous parlons du moins de ceux qui ont pour eux-mêmes et pour leurs devoirs un respect sincère. La véritable ambition n'a pas pour objet la jouissance de certains avantages matériels, mais le triomphe d'idées et de principes auxquels on s'est voué loyalement. C'est ainsi qu'elle s'explique et se légitime, c'est ainsi qu'elle donne à ceux qu'elle inspire la force nécessaire pour réussir, et le droit d'imposer aux autres des convictions auxquelles on sait tout sacrifier. Croit-on que sir Robert Peel eût trouvé la force d'entraîner et de gouverner son parti, s'il n'avait été connu de tous que pour le chef des tories sa position ministérielle n'avait de valeur que comme moyen de réaliser ses idées et ses plans? On dit aujourd'hui qu'une fraction assez considérable de son parti se dispose à se séparer de lui; ce bruit n'a sans doute d'autre fondement que quelques plaintes exhalées dans des conversations particulières; quand, au parlement, les tories sont rangés en bataille devant les whigs, ils oublient leurs difficultés intérieures pour maintenir leur majorité. Quoi qu'il en soit, si, dans un avenir peu éloigné, sir Robert Peel devait voir sa position ministérielle ébranlée, il emporterait du moins, en quittant les affaires, la satisfaction d'avoir vraiment gouverné pendant tout le temps qu'il aurait gardé son portefeuille. Sans sortir de notre pays, nous pouvons encore citer des ministres qui n'ont pas consenti à rester au pouvoir dès qu'ils ont reconnu qu'ils ne pouvaient faire prévaloir leur politique. En 1836, la question d'Espagne a paru à M. Thiers assez importante pour en faire la condition de sa présence au ministère. Le triste état de nos relations avec la Péninsule, tout ce qui s'est passé depuis huit ans prouve assez, ce nous semble, que M. Thiers n'avait pas exagéré la portée d'une question grosse d'un avenir heureux ou funeste, suivant la politique adoptée par la France. Le président du conseil du 22 fevrier s'est, par sa conduite, concilié l'estime de tous les esprits politiques, et cette estime l'a suivi quand, il y a deux ans, il a résigné un pouvoir dont il ne pouvait se servir comme il le désirait. C'est se montrer vraiment ministre que de ne vouloir plus l'être quand on se voit dans l'impuissance d'appliquer sa politique. Mais rester pour faire le contraire de sa pensée, pour se contredire, pour se diminuer soi-même, mais subir des directions qu'on reconnaît étroites et fausses, obéir à des tendances qu'on sait funestes, est-ce là gouverner?

Quelle est donc l'intervention puissante devant laquelle le ministère a reculé? C'est devant la réunion Fulchiron qu'il s'est hâté de battre en retraite. Singulière interversion de tous les rôles! Sur des projets qu'on prête au ministère, plusieurs députés prennent l'alarme; sans attendre l'ouverture du parlement, ils se rassemblent, ils protestent contre un projet qu'ils ne connaissent pas. A côté de cette réunion sans qualité, il y a un gouvernement qui, dans la plénitude de son droit, a préparé des plans qu'il se dispose à présenter aux chambres, il y a les ministres de la royauté qui ont annoncé l'intention de mener à bien une mesure capitale pour la prospérité du pays. Il semblerait que, placé dans une situation aussi constitutionnelle, le ministère n'avait qu'à persévérer. Point. Il cède, et c'est la réunion improvisée qui triomphe. Nous savions bien que malheureusement, de nos jours, le pouvoir est faible, qu'assiégé par mille exigences, il manque souvent de l'autorité nécessaire pour accomplir le bien général; mais, dans nos plus vives appréhensions, nous n'aurions pas pensé que l'humilité de la puissance exécutrice pût aller jusque-là. Les ministres de la couronne ne peuvent gouverner sans l'appui de la majorité dans les deux chambres; voilà l'ordre constitutionnel. Mais où a-t-on vu que, sur les désirs ou les menaces de députés isolés, les ministres de la couronne dussent changer brusquement leur politique, abandonner des projets publiquement avoués? Nous voyons bien que le ministère a songé à lui; nous eussions préféré qu'il eût songé davantage à la royauté et au droit du gouvernement.

On avait cependant prêté au cabinet, et notamment à M. le ministre des affaires étrangères, l'ambition de se compromettre hautement en faveur d'un grand projet, et de mettre les chambres dans l'alternative de l'adopter ou de briser elles-mêmes le faisceau ministériel. On disait que M. Guizot, voulant pour le 29 octobre ou un avenir puissant ou une chute glorieuse, avait choisi la question franco-belge pour être l'objet de ce noble défi politique. Il paraît que nous sommes bien loin aujourd'hui de ces hautes pensées, et qu'on renonce à dicter les conditions de son existence ministérielle.

Est-il bien sûr que, même au point de vue exclusif de sa sécurité, le cabinet ait pris le meilleur parti? Croit-il, par la promptitude de sa déférence, avoir désarmé les représentans intraitables des intérêts contraires à l'union? Il a renoncé à ses combinaisons premières, c'est vrai; mais il reste toujours coupable de les avoir voulues un moment. Ne peut-il les vouloir encore? Ce soupçon suffit pour semer entre lui et les hôtes de M. Fulchiron, qu'il va retrouver dans six semaines, une défiance fatale. On ne lui pardonnera pas d'avoir fait trembler ceux qui vivent à l'ombre du système protecteur. Que sera-ce, si par un reste de conviction, ou par un retour d'amour-propre, le ministère veut paraître n'avoir pas tout-à-fait abandonné son projet, et s'il donne à l'ajournement la physionomie d'une enquête? Alors les intérêts devant lesquels il a déjà capitulé se croiront toujours menacés, et ils chercheront à lui rendre guerre pour guerre. On peut dire que depuis quelques semaines le ministère a, dans les rangs de la majorité, des ennemis intimes.

La mesure de l'ajournement ne saurait donc se justifier sous aucun rapport. Elle est funeste à la question vitale de l'union franco-belge, elle affaiblit le pouvoir; enfin il est douteux qu'elle soit pour le cabinet un parachute bien sûr. Supposons au contraire que le ministère eût adopté une autre conduite, que, sans s'émouvoir à la vue du petit rassemblement parlementaire dont le salon de M. Fulchiron a été le théâtre, il eût continué de marcher devant lui : la fermeté de cette allure eût satisfait l'opinion et l'eût confirmée elle-même dans ses tendances intelligentes. Le ministère n'eût pas tardé à recevoir d'utiles secours. On annonce qu'à Reims les délégués du commerce se sont déclarés en faveur de l'union franco-belge. Il est permis d'espérer que sur d'autres points du royaume l'opinion se manifestera dans le même sens, et cette réaction aurait été d'autant plus vive que l'attitude du ministère eût été plus résolue.

L'ajournement est donc une faute dont la responsabilité, il faut le dire, retombe tout entière sur le cabinet. Aujourd'hui même, le *Journal des Débats* adresse aux conservateurs une harangue pathétique, et les déclare responsables de tous les maux que doit entraîner l'ajournement. Sans doute, chaque député est responsable de la tendance de ses opinions et de la nature de ses votes; mais ici à qui appartient la première responsabilité, et la plus lourde, si ce n'est au ministère, dont le devoir est d'agir dans l'intérêt le plus vrai du pays? C'est au ministère d'avoir plus d'intelligence politique que tel député, ou même que telle fraction de la chambre; c'est au ministère de faire preuve de suite et de constance dans ses idées, de vouloir enfin. Dans l'allocution du *Journal des Débats*, on s'est donc trompé d'adresse, et c'était encore plus au ministère qu'à quelques députés qu'il fallait faire peur de l'avenir.

D'ailleurs, le détour ingénieux pris par les amis du cabinet ne réussit guère à justifier celui-ci; car enfin, si les conservateurs ont si grand tort de repousser l'union franco-belge, le ministère, qui cède à leurs désirs, ne saurait avoir raison. Qui ne s'aperçoit en effet qu'avec une pareille condescendance le gouvernement se déplace? Qu'importe désormais de mettre à la tête des affaires les hommes les plus éclairés, si les plus épaisses médiocrités peuvent, en s'associant, faire obstacle à tout?

Le moment est bien mal choisi pour rapetisser le pouvoir, car il aurait besoin plus que jamais de parler haut et ferme. Nous sommes dans une époque industrielle et commerciale; tout le monde est d'accord sur ce point. Tous voudraient voir s'accroître le bien-être et la prospérité du pays; mais si le but est le même pour tous, que de divergences sur les moyens! que de préjugés obscurcissent encore les notions les plus saines de l'économie politique et de la législation industrielle! Cependant il faut agir. Voilà qu'à nos portes l'Allemagne nous déclare que, si nous ne nous désistons pas des exagérations du système protecteur, elle se défendra de son côté par des tarifs élevés. Elle attend aussi l'issue de nos négociations avec la Belgique, pour savoir quel parti elle doit prendre tant à l'égard des Belges qu'à l'égard de la France.

Que conclure de tout ceci, si ce n'est que la direction des intérêts matériels ne demande pas moins d'intelligence et de résolution politique que le culte des intérêts moraux? Il y a, sur des points essentiels, à faire l'éducation du pays. D'où doit partir la lumière, si ce n'est des hautes régions du pouvoir? C'est dans les conseils du gouvernement qu'on doit trouver cette hauteur, cette généralité de vues qui sait embrasser l'universalité des intérêts nationaux. Non-seulement les intérêts particuliers ont l'éveil, mais on peut dire qu'ils sont surexcités. Il faut donc qu'au milieu de leurs prétentions et de leurs luttes intervienne une raison supérieure qui les départage et les modère. Ce n'est pas seulement dans les petites réunions d'hommes qui représentent plus spécialement les intérêts locaux que des préjugés fâcheux règnent avec empire : vous ne les retrouverez que trop puissans dans les chambres. Il y a dans le parlement des tendances peu favorables à l'expansion du commerce et de l'industrie. Le *Zollverein* s'en est montré préoccupé et y voit un motif de se tenir envers la France sur un pied de défiance hostile. Il viendra un jour où le gouvernement ne pourra consentir à accepter plus long-temps le joug que ces préjugés veulent lui imposer. Il faudra bien en venir à les attaquer de front. Or, plus on aura tardé, plus on les trouvera entêtés et formidables. Ils viennent de remporter une première victoire qui ne manquera pas de les exalter. En reculant, le ministère a bien aggravé les difficultés de l'avenir.

Une judicieuse fermeté non-seulement honore ceux qui en font preuve, mais elle peut aussi avoir des avantages pour la prompte expédition des affaires. Nous ne savons pas si, dans le différend que nous avons avec les Anglais relativement à Portendic, M. le ministre des affaires étrangères a pris la voie la meilleure en s'en remettant à l'arbitrage du roi de Prusse. Notre gouvernement avait-il besoin d'une intervention étrangère pour savoir si les réclamations qu'on lui adresse sont fondées? Certes, quand on songe au caractère personnel de sa majesté prussienne, on peut être rassuré sur son impartialité; mais Frédéric-Guillaume IV ne penchera-t-il pas à son insu en faveur de l'Angleterre, qui depuis deux ans affecte de rechercher son amitié avec un empressement si flatteur?

Il y a quelques mois qu'une brochure publiée en Belgique a appelé l'attention du monde politique sur la situation de la Valachie et sur l'administration d'Alexandre Ghika, qui en était l'hospodar. L'auteur anonyme de cette brochure, qui écrit évidemment dans les intérêts de la Russie, fait une triste peinture des excès d'Alexandre Ghika; il le présente comme ayant surpassé toutes les iniquités des Fanariotes. L'hospodar avait une liste civile de 50,000 ducats; il avait en outre une large part dans les abus et les extorsions de son frère Michel et de ses favoris; cependant il mendiait toujours de nouveaux subsides auprès de la Porte ottomane et du cabinet de Saint-Pétersbourg, et il cherchait à établir un impôt additionnel pour liquider ses dettes. L'auteur de la brochure dont nous parlons raconte encore que l'hospodar avait trouvé moyen de se faire un revenu journalier de 2,500 piastres (près de 927 francs) par un marché conclu avec les bouchers et les boulangers. Moyennant une prime convenue, chacun d'eux était autorisé à frauder sur la qualité et le poids de la viande et du pain. Alexandre Ghika serait une espèce de Tibère au petit pied, qui aurait voulu se jouer à la fois du gouvernement russe et de l'assemblée des députés valaques. L'écrivain qui le dénonce d'une manière si vive à l'opinion publique de l'Europe ne voit, pour la Valachie, de remède que dans l'intervention de la Russie. « La Valachie, demande-t-il, n'est-elle pas pour la Russie comme une fille adoptive? Tel est le sentiment des Valaques. C'est de la Russie que petits et grands, paysans et boyards, attendent un soulagement à leurs maux. La Russie souffrira-t-elle plus longtemps que ce peuple soit écrasé par un chef indigne? Attendra-t-elle, pour intervenir, que les Valaques, réduits au désespoir, se laissent entraîner par un nouveau Vladimiresco?... Il est de l'intérêt des cabinets que la Russie intervienne immédiatement en Valachie. Ils doivent se rappeler les embarras et les complications que la révolution grecque jeta naguère dans la politique de l'Europe. A une intervention pacifique, l'Europe préférera-t-elle une révolution qui, éclatant en Valachie, s'étendrait sur toute la Romélie, la Macédoine, la Thessalie et l'Épire? » Ce que cet ami des Russes demande vient de s'accomplir en partie. Le prince Alexandre Ghika a été déposé par un firman de la Porte, sur la demande expresse de M. de Boutenieff. C'est ainsi que la Russie travaille à préserver les provinces danubiennes des mouvemens révolutionnaires; elle fait elle-même les révolutions. Si les faits imputés à Alexandre Ghika sont vrais, il a mérité son sort; mais cette déposition, qui peut être juste, aura pour objet de mettre de plus en plus la Valachie sous l'influence russe. Cependant, que fait l'Autriche? Elle accepte en silence cette extension sans limites de la puissance de la Russie. La presse allemande ne néglige pourtant aucune occasion de l'engager à prendre un langage plus ferme et à l'appuyer au besoin par des démonstrations énergiques.

Ces jours passés ont vu le retour à Paris de plusieurs hommes politiques, M. Thiers, M. Dupin, M. le comte de Montalivet. Il est inévitable que l'arrivée successive des personnages parlementaires éminens ne provoque pas des bruits et des conjectures. La manière dont le ministère a conduit, pendant l'absence des chambres, la question de l'union belge, est peu favorablement jugée. Les partisans de la mesure se plaignent de la voir compromise, et ceux qui la repoussent trouvent mauvais qu'on l'ait mise en avant. On se demande ce que sont devenues tant de pompeuses annonces, où sont ces traités de commerce qui devaient étendre notre influence et accroître notre prospérité. A mesure que les salons se rempliront, le ministère se trouvera en face de juges sévères et difficiles à contenter. L'animation politique de l'hiver va commencer.

Les journaux qui ont annoncé le voyage de M. le duc de Broglie à Berlin se sont trompés. C'est le jeune fils de l'honorable pair, M. Albert de Broglie, qui a été en Prusse. Il avait été envoyé en mission auprès de notre ambassadeur, M. Bresson, et il a été effectivement pris plusieurs fois, sur sa route, pour le duc son père.

Le discours de rentrée qu'a prononcé M. le procureur-général près la cour royale de Paris a roulé sur la nécessité de l'immutabilité des lois. Il y a de la vérité dans cette thèse, comme il est facile aussi d'y trouver de l'exagération. C'est l'inconvénient de tous les lieux communs. Nous n'avons pas reconnu dans le discours de M. le procureur-général une trace bien vive des opinions et des préoccupations politiques qui l'animent, et le reproche qui lui a été adressé, d'avoir trop laissé percer le député dans le magistrat, nous paraît assez peu fondé. M. Hébert ne s'est guère proposé que de développer une de ces idées générales qui chaque année viennent défrayer les mercuriales du palais, et si l'on compare sa harangue aux discours que prononçaient, sous la restauration, MM. Bellart et de Marchangy, on trouvera son langage calme et mesuré.

— Le Théâtre-Italien continue de faire preuve de zèle et de bon vouloir à l'égard de ses abonnés : cinq partitions ont été remises à la scène depuis la réouverture, et, grace à l'engagement de M^me^ Viardot et de Campagnoli, le cours des représentations n'a pas été interrompu par l'absence de M^me^ Brambilla et l'indisposition un peu trop prolongée de Lablache. S'il faut en croire certains bruits, les étouffemens et les bronchites n'ont rien à faire dans la retraite de notre excellent *basso cantante;* sa voix sonne toujours aussi brillante, ses poumons s'épanouissent toujours avec la même facilité dans sa large et puissante poitrine, la maladie n'a point éteint ce regard brillant, nullement affaissé ce ventre copieux; Campanone, comme Achille, s'est retiré sous sa tente pour y méditer, non sur l'enlèvement de quelque Briséis, mais sur les embarras de la paternité au théâtre. Cependant la brillante ritournelle de l'entrée de don Magnifico doit avoir fait dresser les oreilles musicales de ce trop sensible père; les blessures d'une susceptibilité exagérée tiendront-elles contre l'accueil brillant que le public lui réserve? Nous ne le croyons pas : un de ces soirs, le véritable don Magnifico se présentera à ses filles revêtu de sa robe de chambre de damas jaune et de son pyramidal bonnet à fontange cramoisie; il se fera entre les *dilettanti* et l'artiste un échange attendrissant d'applaudissemens et de révérences, et tout sera dit. Les représentations de *Cenerentola* ne peuvent guère se passer du concours de Lablache. Malgré ses efforts, Campagnoli reste toujours fort au-dessous de son rôle; tout l'intérêt, toute la conduite de la partition, reposent donc sur M^me^ Viardot, qui n'est pas de force à supporter un aussi lourd fardeau. Le finale, et généralement tous les morceaux d'ensemble, que Lablache conduisait avec un froncement de sourcil et en secouant la poudre de sa perruque, ont été dits d'une façon lâchée, ou trop vite, ou trop lentement. M^me^ Viardot s'est montrée habile cantatrice dans la cavatine finale; les variations qui l'accompagnent, les traits en octave, les trilles, ont été dits et faits avec charme et pureté. Malheureusement la voix de M^me^ Viardot se laisse aisément dominer dans les morceaux d'ensemble; il faut à son émission, faible et molle, la liberté des cavatines et la facilité de gazouiller tout à son aise à chaque petite note de la mesure, sans s'inquiéter de l'opportunité d'une roulade et des conséquences d'un point d'orgue. M^me^ Viardot joue avec intelligence le rôle de Cenerentola; mais elle insiste trop sur la nature pauvre et souffreteuse de son sujet. Il est de certains détails

d'observation et de finesse, ne doivent pas être mis sur
ité a besoin d'être idéalisée.
t, Corelli, a obtenu quelque succès dans *l'Elisire*
uter et applaudir à côté de M^{me} Persiani, c'est prouver
oix et de son chant; aussi Corelli nous semble-t-il tout
e l'emploi de second ténor, que Mirate laisse échapper,
avec une désinvolture tout italienne.

e ne se fait point faute de nouveautés. Après *le Roi*
sez faible, mais qui n'empêche pas son auteur d'avoir
ostillon de Longjumeau, titres académiques qui valent
x de MM. Rigel, Zimmermann et Catruffo, voici venir
, de M. Mazas. Que dire de cet ouvrage, moitié opéra,
dire de ce libretto, qui semble daté de 1811, époque
les militaires irrésistibles?
d'un nom quelconque, sous le prétexte fallacieux de
e, passe par-dessus les murailles d'une maison de cam-
maîtresse et tombe au milieu d'une troupe de femmes
jeune capitaine, qui sait son monde et possède une
e d'esprit, ne cherche point à excuser son introduction
ue; mais, par des gestes supplians et en tirant la langue
emande grace au nom de son infirmité. Dans *Actéon,*
et Auber, un indiscret amant trompait un jaloux à la
e cécité, ce qui nous avait toujours semblé rempli de
militaire nous semble moins bien trouvé; mais, enfin,
ra, il ne faut pas y regarder de si près; d'ailleurs les
nnent assez à MM. les ténors de notre second théâtre
d'entre eux ne possèdent pas, comme M. Emon, le
ns bien chanter un violon. Notre muet trouve donc un
in, il s'évertue si bien qu'il a réponse à tout, qu'il fait
qu'il rétablit l'honneur quelque peu endommagé d'une
fin, sans trop se donner de peine, il arrive à épouser

s digne et très excellent violoniste, donnant de parfaites
nent et faisant de fort bonne musique que ses élèves
péra, à cette heure il le renie; ce qu'il a de mieux à
ger dans les catacombes de l'Opéra-Comique, où, du
breuse compagnie.

F. BONNAIRE.

LES
PEINTRES AU CABARET.

LANTARA. — LEROY.

I.

Parmi les peintres français du XVIIIe siècle, il est deux originaux dont la vie est digne d'étude. Le café, le cabaret, ont été presque toujours leurs ateliers, leurs châteaux en Espagne, leurs horizons, semblables en cela à deux peintres flamands de l'école de Van Ostade : Brauwer et Van Craesbeke. Le hasard a sauvé le talent de Lantara; l'amour, qui avait perdu Leroy, l'a relevé enfin, mais seulement à l'heure de la mort. Je ne cherche pas à faire un cours de morale en peinture. Comme les poètes, comme tous les disciples de l'art, les peintres ont le privilége de descendre dans les ténèbres du vice et de reprendre leur vol dans les splendeurs de l'art; on a vu des contrastes frappans; plus l'ame descend bas, plus elle prend de force pour s'élancer aux divines régions. Saint Augustin l'a dit : « Pendant que l'ange des ténèbres étend sur nous les rameaux touffus et enivrans des voluptés terrestres, l'ange gardien, loin de nous abandonner, répand sur notre cœur brûlé la chaste rosée du rivage céleste, il vole au-dessus et tout à l'entour de nous comme pour nous couvrir de ses blanches ailes. » Cependant, à force de passer dans la forêt des voluptés, on finit par y laisser la trace de sa jeunesse, on s'y déchire peu à peu ; dès que l'amour a subi la première atteinte, le mal est fait, le mal est pour long-temps irréparable ; le ciel se trouble, l'imagination perd sa fraîcheur matinale, la pensée ne jette plus qu'un pâle rayon çà et là, rayon sans feu et sans lumière.

On ne sait rien de l'origine de Simon Mathurin Lantara ; on a dit qu'il était né à Fontainebleau ou près de Montargis. Son père était un pauvre peintre d'enseignes venu du Piémont, sa mère une marchande à la toilette. Il paraît que le mariage fut accompli sans l'assistance du curé. Le peintre et la marchande n'en devinrent pas plus heureux pour cela. Cependant, selon le langage consacré, le ciel bénit leur union, puisqu'ils eurent des enfans en grand nombre. Mathurin vit de bonne heure le triste spectacle d'un père qui s'enivre et qui bat sa femme quand il a le vin mauvais ; Mathurin se promit, s'il buvait un jour, d'avoir le vin bon ; il tint parole comme vous verrez. Dans la maison paternelle, Mathurin connut de bonne heure les tristesses de la misère. Il vit pleurer sa mère, il pleura avec elle ; elle finit par se consoler, il ne dit pas comment ; il se consola aussi ; peut-être aurait-il dû pleurer encore, mais il n'était pas venu au monde pour pleurer toujours. Pour se consoler, lui, il se promena. Il avait douze à treize ans à peine que déjà le grand spectacle de la nature s'animait pour lui. Fuyant l'école et les jeux, il allait s'égarer nonchalamment dans la forêt, tout émerveillé des vieux arbres moussus, des roches sauvages, des riantes échappées, des montagnes entrecoupées d'où le sable coule en fontaines brillantes. Il suivait d'un regard ravi les mille teintes changeantes de lumière que le soleil prodiguait çà et là. Le soleil vu à travers le feuillage était pour lui un tableau magique. A force d'assister à toutes les métamorphoses de la nature, il surprit ses mystères ; il ne tarda pas à comprendre l'harmonie du ciel et de la terre, le frémissement amoureux des plantes quand l'orage s'amoncelle, l'épanouissement des arbres, des buissons et des fleurs quand la pluie et le vent d'orage ont passé sur la nature, la gaieté du matin quand le soleil déchire la brume des coteaux, quand la brise secoue la rosée et le parfum des herbes, la mélancolie pieuse du soir quand le soleil n'a plus qu'un rayon, un rayon pour le clocher si bleu parmi les arbres verts, pour le laboureur qui arrive au bout du dernier sillon, pour la glaneuse qui soupire sous ses bouquets d'épis. Ce spectacle devint une passion pour Mathurin Lantara. Bientôt le jour ne fut plus assez long pour ses vagabondes et poétiques promenades, il passa quelquefois la nuit dans les champs par les beaux clairs de lune; il allait s'asseoir au bord d'un étang ou d'un abreuvoir, et là, écoutant le prophétique oiseau de nuit, la tête inclinée sur la main, il contemplait la lune qui se mirait dans l'eau à travers le feuillage. Il s'était pris d'un si grand amour pour la nature, qu'il parlait tout haut aux plantes et aux arbres. Lantara parlait aux plantes, jamais aux hommes. S'il rencontrait un pâtre ou un chasseur, il se détournait bien vite, comme s'il eût craint d'être surpris en mauvaise action. Cependant un vieux chanoine de Fontainebleau, qui aimait aussi la promenade, parvint peu à peu à apprivoiser ce jeune sauvage. Il le suivit, il fut un jour témoin de ses tendres apostrophes aux marguerites et aux violettes, au soleil et aux nuages; il lui parla avec tant de douceur et de raison, que Lantara l'écouta avec curiosité sans songer à prendre la fuite. Le lendemain, pareille rencontre. Le chanoine avait en main les fables de La Fontaine. —Sais-tu lire, mon enfant? —Oui, dit Lantara, mais cela m'ennuie. —Je te donne ce livre qui ne t'ennuiera pas. — Ils se promenèrent ensemble; au pied d'un banc de sable gigantesque, le chanoine se reposa, et Lantara, sans s'inquiéter de son vieil ami, coupa un bâton, puis se mit à dessiner à ses pieds. Le chanoine qui a rapporté cet épisode ne dit pas quel était le sujet du dessin; il se contente de raconter comment Lantara, plus amoureux de la couleur que de la ligne, trouvait des ressources dans les variétés du sable blanc, gris, rouge, jaune, bleu. Il y en avait de tous les tons. C'était un plaisir de voir les petites mains du peintre de treize ans composer cette mosaïque d'un nouveau genre.

L'automne et ses feuilles jaunies, l'hiver et son givre brillant, eurent aussi des charmes pour Lantara. Il suivit la nature pas à pas dans toutes ses œuvres, œuvres de vie, œuvres de mort. En automne, il allait dans un ravin désert voir rouler les feuilles dans le torrent; en hiver, par les jours de neige, il allait s'attrister devant le solennel tableau de la mort.

De quinze à vingt-cinq ans, on perd la trace des pas de Lantara. On a dit qu'à son arrivée à Paris il était tombé dans l'atelier d'un barbouilleur, qui, frappé du talent de ce jeune homme, l'aurait nourri et logé pour prix de son travail, se réservant le droit de signer à son gré les meilleurs paysages. C'est là mot à mot une copie de l'histoire de Brauwer, cet autre peintre de cabaret. On a dit aussi que Lantara avait étudié dans un mauvais atelier de Versailles, chez un peintre de pacotille, qui, moyennant quarante sous par jour, l'obligeait à peindre le fond de ses tableaux. Ce sont là de bien vagues indices. J'aime mieux croire que Lantara n'a eu pour tout maître que son père, le peintre d'enseignes; son instinct lui a enseigné le reste. Nous le retrouvons à Paris, toujours seul, toujours pauvre; il peint des clairs de lune, il crayonne des forêts, mais il ignore son talent. Comment y croirait-il? tout le monde vante devant lui les paysages roses de Boucher; il ne veut pas se résigner à imiter ce mauvais maître, qui ne voit la nature que dans la mythologie. Lantara a été à une meilleure école; il a vu la nature telle qu'elle est, avec toutes ses magies, sans périphrase et sans hyperbole.

Il ne sait pas dessiner le moins du monde; mais d'où vient qu'en trois coups de crayon il détache un arbre du flanc de la montagne, il fait jaillir un torrent sur les roches aiguës? C'est qu'il a été son maître à lui-même; il a deviné la peinture comme le Giotto, comme tant d'artistes flamands. Voulez-vous savoir ce qu'il fait de son talent? Dans une maison noire et chancelante, au voisinage du Louvre, au-dessus d'une fruitière, au-dessus d'une danseuse oubliée, au-dessus d'un sacristain, Lantara a bâti son nid. Cette demeure du peintre est si nue et si désolée qu'un huissier ne voudrait pas y faire une saisie; un grabat, une table, un chevalet, voilà à peu près tout l'ameublement. On se demande comment le pauvre Lantara a délaissé les doux paysages de Fontainebleau pour un pareil refuge. Encore si la fenêtre s'ouvrait sur une échappée quelconque, mais point. De la fenêtre on n'a pour tout spectacle que des lucarnes et des cheminées, un peu de soleil dans la fumée. Lantara ne voit jamais ce triste tableau, son souvenir est grand; il n'a qu'à descendre en lui-même pour retrouver dans toute leur fraîcheur matinale, dans toute leur grace printanière, les paysages où il a bercé ses quinze ans. Voyez, il a inscrit çà et là, sur le papier bleu de sa chambre, des pages de ses souvenirs; il ne lui faut pour cela qu'un peu de charbon et un peu de craie. Du reste, il ne travaille presque jamais dans cette chambre, à moins que l'inspiration ne l'emporte sur la paresse, ce qui n'arrive guère, puisque l'inspiration ne vient le saisir qu'à la vue d'un verre de vieux vin. Dès qu'il est sur pied, il descend au prochain cabaret ou au prochain café; de part et d'autre il y a un grand livre à son usage qu'on lui présente aussitôt son arrivée; durant les apprêts du déjeuner, il ouvre le grand livre et y fait un dessin en moins d'un quart d'heure. Il appelait cela le quart d'heure de Rabelais. Les dessins ne restaient pas long-temps dans le grand livre, des amateurs les payaient d'avance. Quand Lantara avait déjeuné, il allait se promener en bon bourgeois de Paris qui n'a rien à faire. C'était un grand enfant naïf comme La Fontaine, s'amusant de tout, oubliant l'heure et le chemin ; c'était l'insouciance proverbiale des artistes. Il rentrait pour dîner, tantôt à son café, tantôt à son cabaret, selon le caprice du moment : c'était la même histoire que le matin, le grand livre sur la table. Pour enflammer le talent du dessinateur, le cabaretier étalait sous ses yeux les plus vieilles bouteilles de sa cave. Après dîner, Lantara allait encore se promener comme un oisif insouciant qui a tout son temps à perdre. Le soir, ne pouvant plus se promener, il buvait pour se distraire. C'était bien le plus aimable ivrogne de tous les cabarets de la terre ; il avait le vin généreux ; chaque verre produisait quelque naïveté piquante, quelque saillie originale. Vers minuit;, il rentrait à son triste gîte, et dormait à merveille en son mauvais lit. On comprend à grand'peine comment, avec un vrai talent, il restait dans cette triste atmosphère, n'ayant pour compagne que la pauvreté. Incapable de se conduire dans la vie, il lui a manqué une autre M^{me} de La Sablière. La rêverie oisive l'avait envahi, son esprit s'égarait en mille détours trompeurs : pour ainsi parler, il n'habitait la terre qu'à l'heure du repas. Il n'avait d'amour que pour le soleil et les forêts : l'homme ne lui semblait qu'un hors-d'œuvre de la création; aussi n'avait-il aucune des vanités d'ici-bas. Il cachait son nom et sa vie; il ne voulait presque jamais signer ses dessins ou ses tableaux; il aurait pu devenir riche, mais à quoi bon l'argent dans ses mains? Un jour le comte de Caylus lui paie un tableau cent écus; c'était un clair de lune. Voilà Lantara très inquiet, qui ne sait que faire de la somme : il s'imagine que tous les fripons de Paris sont à ses trousses, chaque passant a des regards louches, il n'ose se promener, il n'ose s'arrêter, il ne rêve plus; c'en est fait de Lantara. Il entre au cabaret, il lui semble que les ivrognes eux-mêmes le regardent avec convoitise. Il n'ose plus s'enivrer; je vous le dis, c'en est fait de lui. Enfin, il rentre à sa chambre pâle et tremblant; où déposer les cent écus? sous son oreiller. Il se couche, il ne peut s'endormir, son oreiller est plus dur que de coutume; les cent écus lui roulent dans la tête; la porte n'est close qu'à demi, si un voleur passait dans l'escalier! mille autres chimères aussi malencontreuses. Il prend un parti violent, il transporte la somme dans le tiroir de sa vieille table. Il se recouche et ferme les yeux; à peine est-il la proie d'un demi-sommeil, qu'il croit entendre ces diables d'écus qui dansent une sarabande; c'est une musique claire et perçante qui l'agite au plus haut point; il se réveille en bondissant comme un chevreau; il s'endort enfin pour tout de bon, mais il n'est pas au bout de ses rêves; voilà les écus qui se métamorphosent : Lantara voit passer devant lui une solennelle procession de bouteilles ensablées, il veut en saisir quelque chose, mais il ne saisit que l'ombre. Enfin il dormit mal. Le matin, Lantara prit son argent tout en maudissant les richesses, il descendit au cabaret raconter son infortune, d'honnêtes gens le plaignirent et l'aidèrent, par de belles rasades, à se délivrer de ses écus. Il reprit avec joie son train de vie, sa misère insouciante, sa rêverie vagabonde. La pauvreté était sa véritable muse inspiratrice; dès qu'il possédait un écu, il ne pouvait plus rien faire. On raconte qu'un grand seigneur, on ne dit pas son nom, appela le paysagiste et le voulut loger dans son hôtel. N'osant pas refuser un grand seigneur si dévoué aux arts, Lantara vint s'installer à l'hôtel avec son mince bagage; il s'y trouva très mal à l'aise, comme un homme tout-à-fait dépaysé. Vainement il y voulut peindre ou dessiner; il n'était plus dans l'atmosphère de son talent; comme Béranger, il avait laissé ses sabots et son luth à la porte. Il s'enfuit sans mot dire, et rentra au cabaret en s'écriant : — Enfin, j'ai secoué mon manteau d'or.

Lantara se trouvait à merveille sous le toit de l'artisan, devant l'âtre misérable égayé par les enfans demi-nus. Là il disait tout ce qu'il pensait; il parlait de son père qui était pauvre, il se complaisait à raconter d'une façon bizarre ses aventures de cabaret. Cet horizon triste et borné était le sien pour la vie. Que lui importaient, en effet, les dorures des palais, à lui qui n'appréciait que les richesses de la nature?

Lantara n'était pas de son siècle; le bruit et l'éclat du règne de Louis XV n'avaient pas séduit ni atteint le naïf poète de la forêt de Fontainebleau. Il était né pour vivre dans l'insouciance des champs : forcé de vivre à Paris, il cherchait à s'abuser en peignant des paysages; s'il buvait, c'était pour s'abuser encore. Pour lui, le vin créait presque les rêves de l'opium, car son ivresse était sereine, assoupie, rêveuse, sinon poétique comme celle d'Hoffmann, du moins douce et souriante. La Fontaine ivre vous eût bien représenté Lantara. Cet homme singulier ne vivait pas seulement en dehors de son temps, il vivait, on peut le dire, en dehors de lui-même. Son corps n'était qu'une guenille grossière dont son ame se couvrait, faute de mieux; mais entre le corps et l'ame, la prison et la prisonnière, il n'y eut presque jamais d'harmonie. Que de fois, dans le même jour, l'ame s'envolait dans les bois et dans les montagnes pour respirer l'arôme des herbes ou s'épanouir sur le buisson avec l'oiseau et la fleur, tandis que le corps restait sur son grabat ou se traînait morne et désolé dans la salle du cabaret ou dans l'arrière-boutique de la fruitière!

La fruitière s'appelait Jacqueline. C'était une jeune Picarde, dont la bonne mine avait séduit Lantara. Elle était fraîche et gaie, deux trésors pour les femmes. Elle chantait du matin au soir; sa voix perçante montait jusqu'à la chambre du peintre. Dans la belle saison, il ouvrait sa fenêtre; son ame, qui voyageait au loin, revenait aux chansons de Jacqueline; il fermait les yeux et croyait entendre chanter dans les champs, tant la voix avait de fraîcheur agreste. Jacqueline, de son côté, était sensible aux œillades de Lantara; quand elle le voyait ivre, elle le plaignait du fond du cœur. Plus d'une fois il arrivait que le peintre, ne pouvant monter, s'arrêtait au rez-de-chaussée, grace à la charité plus ou moins orthodoxe de la fruitière. Lantara, n'ayant plus de famille, avait trouvé là une sœur en même temps qu'une maîtresse; il lui a dû souvent de ne pas mourir de faim, abandonné sur son grabat. Quand il n'avait pas de quoi dîner, elle trouvait mille raisons aimables pour le décider à dîner avec elle. D'ailleurs il ne se faisait pas prier long-temps. Dans ses jours de misère, il descendait chez Jacqueline à l'heure du repas; à sa seule façon d'entrer, elle voyait bien qu'il fallait mettre son couvert, car il soupirait en se tournant vers l'âtre. En toute chose, elle était sa providence : s'il était un peu malade, elle voulait veiller; l'hiver, elle partageait son peu de bois, et Lantara avait le bon lot; le meilleur fruit de sa boutique, la pêche la plus rose et la plus veloutée, la grappe la plus dorée, était toujours pour lui. Jacqueline valait mieux que Thérèse Levasseur; elle était plus fraîche et plus naïve : on ne doit pas s'étonner de l'amour que Lantara eut pour elle. Peut-être serait-elle parvenue, dans sa sollicitude, à lui fermer à jamais la porte du cabaret, mais elle mourut trop tôt pour accomplir cette bonne œuvre. Lantara fut frappé au cœur par cette mort presque soudaine; il se retrouvait seul et déjà vieillissant; il perdit courage, et retourna au cabaret avec plus d'abandon que jamais. Il ne se consola qu'à grand'peine; six mois après ce malheur, quand on lui parlait de Jacqueline, il soupirait et pleurait encore, ivre ou non. Il ne voulut jamais vendre un joli paysage qu'il avait peint au temps heureux où Jacqueline chantait. Un jour que sa voisine, la danseuse oubliée, lui demandait pourquoi il tenait tant à ce paysage, il lui répondit : — Vous n'entendez donc pas chanter Jacqueline dans ce paysage?

Si je voulais parler des autres amours de Lantara, je serais forcé de descendre trop bas; j'aime mieux passer outre. On a dit qu'il avait rencontré M^me^ Du Barri. En effet, ils ont traversé le même chemin, lui pauvre amoureux de hasard, elle folle pécheresse de vingt ans. D'ailleurs Lantara connaissait je ne sais comment, peut-être par sa mère, une tante de M^me^ Du Barri, la Cantini, célèbre marchande à la toilette.

Avec son genre de vie, Lantara devait mourir à l'hôpital; tout le monde lui prédisait ce dernier refuge. Loin de s'effrayer de cet horizon, il en parlait avec complaisance; aussi, étant tombé malade, il se fit conduire à la Charité tout naturellement. Il ne mourut pas à ce premier voyage. Le supérieur, sachant à qui il avait affaire, le garda le plus long-temps possible en convalescence, lui persuadant qu'il y aurait du danger à sortir trop tôt. On comprend bien que le supérieur y trouvait son compte : Lantara lui faisait des dessins sur des cartes moyennant la clé de la cave.— Voilà donc la carte à payer, disait-il en se mettant au travail. Il promit bien de revenir en si bon lieu; il y retourna bientôt, mais, cette fois, en compagnie de la mort.

Lantara se sentit mourir; quand un jour le verre et le crayon lui tombèrent des mains, il comprit qu'il était au bord de la tombe. Il ne s'effraya point, il se résigna de bonne grace. Si l'ame est immortelle, devait penser Lantara, la mienne ne risque pas d'habiter un plus mauvais gîte; les cabarets et les paysages d'outre-tombe sont curieux à connaître; si l'ame n'est point immortelle, il restera bien quelque chose de moi dans cette vie, une touffe d'herbe, une petite fleur sur ma fosse, qui se balancera tout à son aise au soleil. Avant de reprendre le chemin de l'hospice, il voulut encore une fois revoir la campagne, sa première et dernière amie ici bas. Où aller? il n'a plus que la force d'arriver à la tombe; mais, pour ce rendez-vous d'adieu, il va retrouver ses jambes de vingt ans. Il suivit le cours de la Seine jusqu'à Meudon, il monta dans les bois, foula avec délices les feuilles jaunies, s'égara avec ivresse dans les sentiers, jusque dans les broussailles. Il descendit le versant du château de Meudon du côté de Valaisy, et se trouva, comme par enchantement, dans une petite vallée déserte et silencieuse entourée de bois, coupée de quelques étangs, où de toute trace humaine on ne voyait alors qu'une petite chaumière. Vous dire la joie du paysagiste, je ne l'essaierai point.

Il se promena jusqu'au soir, heureux du silence, respirant l'odeur des regains fanés et des pommes tombées sur l'herbe, cueillant comme un enfant le fruit de l'églantier, les grappes violettes de la bruyère, la dernière campanule des prés, admirant les jeux du soleil sur les étangs et dans les feuilles d'automne, enfin heureux comme Jean-Jacques dans l'île de Saint-Pierre.

Hélas ! le même jour, Lantara frappa à la porte de la Charité.

A l'heure suprême, le confesseur de l'hospice lui donna l'absolution; après quoi, il lui fit un discours sur les bienfaits de la mort. Le confesseur termina par ces mots : Vous êtes heureux, mon fils, vous allez passer à l'éternité, vous verrez Dieu face à face. — Quoi! mon père, murmura le moribond d'une voix éteinte, toujours de face, et jamais de profil ?

C'est là son dernier mot. Il mourut en même temps que Gilbert, jeune comme lui. Gilbert et Lantara étaient un peu frères en dehors de la pauvreté; ils aimaient du même amour la forêt et la montagne, la prairie en fleurs et le chemin perdu. Un autre rêveur de la même famille est venu depuis souffrir sur la couche de Gilbert et mourir sur celle de Lantara; j'ai nommé Hégésippe Moreau. Celui-là aussi avait été à l'école de la nature. Comme Lantara, il dédaignait les entraves des vanités humaines. Pendant que son pied s'égarait à la poursuite des tristes voluptés, son ame fuyait en toute liberté dans les verts bocages ou dans le bleu des nues. Aussi bien qu'Hégésippe, Lantara pouvait dire à son ame prête à quitter la terre : Fuis sans trembler !

De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin !

Comme Greuze, Lantara a été la proie du vaudeville. Ils se sont mis quatre, Picard, Barré, Radet et Desfontaines, pour gâter sans façon cette physionomie originale. Savez-vous ce qu'ils ont fait de Lantara? un peintre d'histoire. Ils l'ont représenté peignant Bélisaire ! Est-ce que Lantara a jamais connu Bélisaire? Il n'a jamais entendu parler des Grecs ni des Romains. Sous les mains maladroites des vaudevillistes, ce charmant ivrogne n'est plus qu'un buveur vulgaire qui philosophaille au lieu de boire. En outre, ils ont augmenté ses œuvres d'une fille posthume, qui est à marier. Vous comprenez que tous ces dialogues sans verve et sans raison, toutes ces bouteilles de vin bleu, tous ces couplets sans trait aboutissent à un mariage, sur quoi Lantara se met à chanter qu'il va peindre *pour la gloire et pour la nature!*

Lantara a laissé quelques jolis paysages, mais surtout des dessins en grand nombre. Ses dessins, encore recherchés, sont à la pierre noire sur papier blanc, le plus souvent sur papier bleu rehaussé de blanc; ses clairs de lune, pour la plupart admirables, sont toujours sur papier bleu. Une grande vérité de site, un ciel merveilleusement nuagé, un feuillé agréable, des lointains légèrement touchés, un heureux effet de lumière, voilà ce qui distingue ses dessins. Dans ses tableaux, on voit que nul ne s'était mieux pénétré des jeux bizarres de la nature. Il exprimait à ne s'y pouvoir tromper le caractère de toutes les heures du jour. Ses matinées respirent une fraîcheur ravissante qui vous remplit de jeunesse; ses après-midi, une agitation amoureuse qui vous va au cœur; ses soirées, une mélancolie sereine qui éveille la rêverie; ses soleils levans, ses soleils couchans, ses clairs de lune, portent l'empreinte d'un génie original. Il excellait dans la perspective aérienne; la vapeur de ses paysages approche beaucoup de celle de Claude Lorrain. Il aime mieux la poésie que le pittoresque; sa nature n'a ni déserts ni précipices; à peine çà et là un ravin sauvage, une roche alpestre, de légères aspérités pour donner plus de charme encore à ses bois touffus, à ses chemins verts, à ses doux horizons. Lantara n'avait jamais voyagé, si ce n'est de Montargis à Paris. Il n'avait pas jugé à propos d'aller plus loin chercher la nature. Avant lui, que de peintres flamands ont créé des chefs-d'œuvre sans faire tant de chemin et sous un ciel avare!

On a gravé d'après quelques tableaux de Lantara. Daret a gravé *la Rencontre fâcheuse, le Berger Amoureux, l'Heureux Baigneur, le Pécheur Amoureux;* Piquenot, *la Nappe d'eau* et *les Chasses-Marée;* Lebas, le premier livre des *Vues des environs de Paris*. Mais la gravure n'a pu reproduire cette fraîcheur de coloris et cette vapeur aérienne que Lantara trouvait sans chercher.

Un paysage assez remarquable de la galerie du Palais-Royal prouve que ce peintre souriait malgré lui dans la nature la plus sauvage. Des ânes, des chèvres, des vaches, traversent un marais bordé de roches gigantesques, de monumens en ruine et d'arbres à demi brisés. Vous croyez que l'effet est attristant : point. Ces roches ne sont pas désertes; le framboisier y traîne ses rameaux rampans, l'aubépine y fleurit; quelques bouquets d'arbres frémissent au sommet; ces eaux vous charment plutôt qu'elles ne vous glacent : on y mouillerait son pied avec plaisir à la suite de l'âne rêveur et de la petite chèvre surprise. Ces monumens en ruines vous invitent presque à les habiter, vous qui n'êtes ni ermite ni cénobite. Ces arbres à demi brisés n'attendent qu'un printemps réparateur; en un mot, ce sombre paysage est des plus sourians. Le ciel y fait bonne figure, comme tous les ciels de Lantara.

On s'étonne à bon droit que cet homme étrange ait trouvé l'art de peindre seul en face de la nature. A peine eut-il la palette en main, qu'il fut maître de la couleur. Ses premiers paysages sont les plus francs et les plus beaux. Il peignait de souvenir dans son triste logis, mal éclairé, sans feu, sans livres, sans amis. Sans Jacqueline, jamais une jolie bouche n'eût souri à son talent ou à son cœur. La pâle misère, la solitude désolée, le cabaret bruyant, rien n'a pu étouffer en lui le grain de génie que le créateur y avait semé. Il était né paysagiste, il fut paysagiste toute sa vie aussi facilement qu'un autre est tailleur de pierres. On a dit qu'il devait son talent au cabaret; c'est là un paradoxe. Si Lantara eût passé à étudier le temps qu'il a perdu à boire, il fût devenu une des gloires du paysage français.

Lantara trouvait souvent du premier coup la lumière et l'ombre, le rayon de soleil qui passe dans le bois, l'image brisée de la lune dans les flots agités. Il arrivait tout naturellement à des effets surprenans. Il a créé des bocages que l'imagination traverse dans le parfum des fraises ou des mûres, dans le gazouillis des oiseaux qui jouent. Comme ses eaux sont claires! comme ses rives sont mouillées! comme ses horizons se perdent bien dans le ciel! Son côté faible, c'est la figure. Fallait-il peindre une figure, sa touche si légère devenait lourde et niaise. Ses hommes respirent moins que ses arbres; point d'expression, point de mouvement; il ne peint pas la figure, il la pétrifie. Aussi ne voulait-il jamais mettre personne sur la scène. Mais comme un paysage en France ne piquait guère la curiosité que par les figures, le premier barbouilleur venu, croyant donner du prix aux paysages de Lantara, y répandait des chevaux, des vaches, des pêcheurs, des bergers. C'était presque un sacrilége. La créature n'est pas déplacée sur la terre; un cavalier qui fuit au coin d'un bois, un pâtre qui tresse une corbeille de joncs sur le bord du ruisseau, un mendiant qui boit à la fontaine, une paysanne qui passe le gué sur son âne, un troupeau de vaches rousses éparpillé sur la prairie, sont d'un grand secours pour le relief et la perspective; mais quand le paysagiste ne sait pas faire les figures, qu'il s'appelle Claude Lorrain, Ruysdaël ou même Lantara, il faut le prendre tel qu'il est, il faut respecter son œuvre. Un marquis avait commandé un paysage à Lantara : « Un paysage de votre façon, monsieur Lantara; allez au gré de votre fantaisie, mais n'oubliez pas une église et une échappée. » Lantara ne fait pas attendre long-temps le paysage. Le marquis, émerveillé de la beauté du site, de la fraîcheur du coloris, de la simplicité de la touche, de la vérité de l'église, mais ne voyant pas de figures, lui dit : « Monsieur Lantara, vous avez oublié les figures dans votre paysage. — Monsieur le marquis, répondit le peintre avec naïveté, elles sont à la messe. » Le marquis eut l'esprit barbare de répliquer : « Eh bien ! je prendrai votre tableau quand elles sortiront. » Or, Lantara, sans s'en douter, a formulé une bonne maxime pour les paysagistes qui ne savent pas peindre les figures. Que de paysagistes feraient bien de toujours laisser leurs figures à la messe !

II.

En 1757, dans un atelier, près du Luxembourg, Frédéric Leroy peignait une *Madeleine au désert.* Quoi qu'il n'eût guère que vingt ans, Frédéric comptait déjà parmi ces jeunes disciples de l'art qui doivent atteindre au génie, ou du moins côtoyer cette montagne escarpée. A voir sa touche fière et hardie, son coloris trop éclatant, on ne pouvait douter qu'il n'eût dans l'ame ce jet de flamme qui fait le poète ou le peintre. Jusqu'en 1757, son histoire se peut raconter en quelques lignes. Son père, d'origine lorraine, peintre lui-même, paysagiste de l'école de Salvator Rosa, l'avait laissé au berceau à la garde d'une mère désolée, qui s'attacha à son enfance de toute son ame. N'ayant plus que lui à aimer, elle l'aima jusqu'à l'idolâtrie, se consolant dans la pensée qu'il serait le portrait de son père, qu'il aurait le même cœur et la même figure, que ce serait pour elle le souvenir d'un amour perdu. Vous dire toutes les tendresses de cette pauvre mère, ce serait un long chapitre. Elle commençait à renaître à l'espoir du bonheur; mais le ciel lui permit à peine de sourire, il la frappa pour la seconde fois. Elle mourut en décembre 1755, laissant Frédéric seul en ce monde. Comment allait-il faire, maintenant qu'il n'avait plus le sourire de sa mère, cette parole si tendre, ce regard si encourageant ! Il fut près de se laisser abattre; mais la jeunesse a tant de ressources cachées au jour du malheur, elle rebâtit si gaiement et si vite sur des ruines ! Frédéric pleura sa mère, il garda son image adorée dans le sanctuaire de son cœur, il vécut durant de longues semaines dans le souvenir de cette pauvre femme qui avait subi un si triste destin; bientôt les pleurs ne coulèrent plus, l'image s'effaça un peu, le souvenir perdit de son attrait si doux; Frédéric n'avait plus qu'un seul amour : il aimait la peinture comme une mère et comme une sœur. Il étudiait à l'atelier de Carle Vanloo. Ce peintre, par un aveuglement bizarre, désespérait de Frédéric; il le trouvait trop extravagant; il disait de lui : « C'est un garçon de talent si vous voulez, mais c'est le talent d'un fou. » Frédéric poursuivait son labeur sans trop se soucier de l'opinion du maître. Bientôt, ne trouvant aucune sympathie à l'atelier de Carle Valoo, il se retira sous sa tente, mais, à l'encontre d'Achille, pour combattre avec plus de feu et de liberté. Il avait recueilli de l'héritage de sa mère à peu près mille livres de revenu, un ameublement assez joli, quelques tableaux et un peu d'argent comptant. Il y avait là de quoi vivre pour un garçon laborieux qui se dévoue aux arts. Frédéric résolut donc de vivre seul; il loua un atelier dans la rue Notre-Dame-des-Champs, en belle vue et en belle lumière, il se mit à l'œuvre gravement, après avoir baisé avec religion un vieux pinceau de son père. Il commença par une *Vierge au pied de la croix*. Quoiqu'il eût un peu oublié sa mère, ce fut cette tendre et suave figure qui vint d'elle seule s'animer sur la toile. Cette figure une fois retrouvée, Frédéric sentit qu'il n'était pas tout-à-fait seul, que, par la volonté du ciel, sa mère venait veiller sur lui et lui dire d'espérer. Vous pensez qu'il se garda bien de se séparer de ce tableau; il le caressa de tout son amour et de tout son talent, il le suspendit au-dessus de sa couche solitaire et pieuse; il refusa, sur l'instance d'un ami, de le laisser partir. Jusque-là tout allait bien; le travail était son refuge et sa vie, son espoir et sa joie. Il se levait de bonne heure, comme l'oiseau chanteur, comme l'ouvrier laborieux; il déjeunait dans son atelier, se délassant par quelque lecture plus souvent frivole que solide. Sur le soir il allait dîner, ou à peu près, avec quelques écoliers; après dîner il se promenait dans Paris, à tort et à travers, mais pour étudier encore, cherchant partout des yeux quelque noble et belle tête, digne de figurer dans sa galerie. Quand le pinceau était rebelle, il allait au Luxembourg s'extasier devant quelque plafond de Rubens, qui, plus que tout autre, répondait à sa nature.

En 1758, au mois d'avril, par une fraîche et souriante matinée, Frédéric Leroy peignait une Madeleine. Pendant qu'il peint, traçons d'abord son portrait : une figure de vingt ans, d'un profil pur, des cheveux brunissans, une moustache blonde, des yeux bleus qui rêvent, une bouche timide encore, quoique relevée d'une moustache, des joues un peu colorées, mais qui pâliront bientôt, la taille du cavalier, un pied léger, une main de femme, voilà Frédéric. Si j'avais à peindre son esprit, je n'oublierais pas de l'affubler de tous les travers du bon temps : esprit assez mal cultivé, qui avait plus de clinquant que de raison, moins de sens que d'extravagance, mais avec des allures originales.

Il avait ce jour-là, pour modèle de sa *Madeleine*, une jeune fille blonde qui promettait, par sa physionomie, de se faire beaucoup pardonner, mais qui n'en était pas encore au repentir. Tout en s'élevant au ciel, ses yeux pétillans de tous les feux de la volupté semblaient regretter les joies de la terre. En un mot c'était Madeleine pécheresse et non Madeleine repentante.

Frédéric, ayant déposé sa palette pour contempler son œuvre à divers points de vue, secoua la tête avec chagrin : « Ce n'est point là Madeleine au désert, dit-il en prenant son chapeau. — Où allez-vous? lui demanda son modèle. — La séance est levée; renouez vos cheveux, je vais chercher une autre Madeleine. » Disant ces mots, Frédéric sortit gravement. Il suivit la rue de la Comédie; comme il passait devant la maison toute ridée et tout édentée d'une devineresse, Frédéric s'arrêta émerveillé devant une jolie femme, qui descendait d'un fiacre en toilette extravagante. Ne voyant que sa figure, il s'écria : Voilà ma Madeleine; et, sans trop savoir ce qu'il faisait, il la suivit jusqu'à l'escalier de la prophétesse. Revenant un peu de son enthousiasme, il voulut, au bas de l'escalier, rebrousser chemin; mais, cette femme s'étant retournée je ne sais pourquoi, il ne put résister à l'attrait de la voir quelques instans de plus. Il entra donc à la suite de la jeune dame, et alla s'asseoir en face d'elle dans le salon d'attente. Pendant qu'elle regardait avec une curiosité inquiète l'ameublement fantasque de la vieille sibylle, il étudiait avec ses yeux de peintre toutes les lignes et tous les tons de cette belle figure un peu dévastée par les veilles, les passions et le chagrin. Cette femme finit par s'impatienter du regard obstiné de Frédéric; elle détourna la tête, mais, sous prétexte de voir un paysage, il se leva et alla se placer plus près d'elle. L'inconnue lui demanda alors sans façon ce qu'il prétendait faire.

Il répondit en s'inclinant :

— Je vous ai suivie sans le vouloir, pour contempler plus longtemps votre belle figure.

— Que voulez-vous donc dire?

Et la dame regarda Frédéric des pieds à la tête pour savoir à qui elle avait affaire.

— Je veux dire, madame, que votre figure m'a frappé; je suis peintre, je cherchais partout une tête de sainte.... si vous voulez que je fasse un chef-d'œuvre, vous n'avez qu'à venir à mon atelier.

— Me feriez-vous mon portrait?

— Vingt fois; je ne me lasserais pas de reproduire ce chef-d'œuvre de la création.

Tout en parlant, la dame avait pénétré avec ses yeux de lynx dans l'ame de Frédéric; elle y avait découvert je ne sais quoi de noble et de grand qui la séduisait; elle n'avait pu se défendre d'un certain entraînement vers lui. — Écoutez, lui dit-elle avec un joli jeu de physionomie, je vais demander à la devineresse si je puis sans danger aller dans votre atelier.

A cet instant une grande dame un peu fanée sortit du cabinet mystérieux; la devineresse apparut sur le seuil et fit signe d'entrer à la nouvelle venue. Frédéric était si enivré de son aventure qu'il ne prit point garde à la sibylle. La porte se referma; il demeura seul très agité, jetant çà et là un coup d'œil distrait sur les pauvres tableaux et les pauvres gravures où l'araignée se promenait et filait sa toile.

Au bout d'un quart d'heure la jeune dame sortit.

— Eh bien? lui demanda Frédéric d'un air suppliant.

Elle prit son bras sans façon.

— Eh bien! lui répondit-elle avec un sourire forcé, allons à votre atelier.

La dame se nommait Lydia ce jour-là. C'était un pseudonyme qui cachait quelque nom vulgaire. Son histoire est connue, car ces dames ont toutes la même histoire. Sous les poètes mythologiques on l'eût surnommée la Syrène, sous les poètes romantiques on l'eût surnommée la Lionne ou la Panthère; le nom n'y fait rien. Elle était comédienne au Théâtre-Italien, mais elle jouait beaucoup mieux son rôle sur le théâtre du monde. Ce qu'elle étudiait le plus était son calendrier pour se rappeler les mille noms dont elle s'affublait, les mille noms de ses amans, les mille rendez-vous qu'elle accordait. Son origine, son avenir, vous le savez. On ne les voit pas venir, on ne les voit pas s'en aller; elles apparaissent et disparaissent sans avertir personne. Elles descendent en ligne plus ou moins droite d'une danseuse ou d'une portière; elles finissent tantôt par se faire veuves, tantôt par un mariage, tantôt plus mal encore; j'en connais même qui arrivent à la dévotion; ces dernières ont imité les bateliers, qui abordent au rivage tout en lui tournant le dos. Lydia avait surtout les accessoires de la beauté, de jolis sourires tristes ou gais selon les circonstances, de charmans regards tendres ou barbares selon les aventures. Sa figure était faite par l'amour et déparée par le diable. Quoiqu'elle vécût dans le péché, avec le péché et par le péché, il restait à ses traits je ne sais quoi de noble et d'élevé qui avait séduit Frédéric. A coup sûr, plus qu'une autre de sa famille elle pouvait inspirer un peintre pour une Madeleine repentante.

Frédéric et Lydia allèrent tout droit à l'atelier, Frédéric heureux d'une si belle découverte, Lydia curieuse de voir si le jeune peintre possédait autre chose que ses pinceaux et sa palette. En moins d'une heure elle compta sur ses doigts toutes les ressources de Frédéric, car il était confiant comme la jeunesse, il répondait à tout.

— A merveille, dit Lydia, celui-là pourra fournir à mes dépenses pendant la saison.

Et, tout en mettant en jeu ses artifices, elle posa en Madeleine repentante.

— Faut-il que je pleure? demanda-t-elle à Frédéric.

— Quoi! dit-il tout enchanté, vous pousseriez si loin l'amour de l'art?

— Croyez-vous donc que je ne connaisse pas les larmes de Madeleine?

Lydia prit un crucifix d'ivoire et leva les yeux au ciel. Frédéric se mit à l'œuvre. Se tournant vers Lydia, il fut surpris de voir briller deux larmes dans ses yeux bleus.

— Ah! madame, dit-il avec enthousiasme, ces larmes-là ne seront pas perdues.

Il retoucha les yeux de sa Madeleine, il y suspendit les pleurs de Lydia; et tout à coup, jetant son pinceau, il tomba aux pieds de la comédienne.

Le lendemain, l'atelier ne fut point ouvert; le surlendemain, Frédéric y vint un instant; mais à peine s'il prit le temps de regarder sa Madeleine. Comme il entrait dans sa chambre à coucher, il fut frappé plus que jamais de l'expression tendre et inquiète du portrait de sa mère. — C'est vrai, dit-il, saisi d'une émotion confuse; je n'étais pas là cette nuit ni l'autre. Mais le démon du mal ne lui laissa pas le temps de réfléchir : il ferma la porte et ne vit plus que l'image attrayante de Lydia.

Vous raconterai-je mot à mot tout le chapitre de ses folles amours, toutes les coquetteries de Lydia et toutes les faiblesses de Frédéric? Pénétrerai-je dans ce terrible labyrinthe où s'égarait plus que jamais la jeunesse dorée de ce beau temps, ce labyrinthe de la passion sans ame, du désenchantement et du désespoir? Vous montrerai-je à la pâle lumière de la vérité la galerie de ces belles aventurières qui ravageaient tant de nobles cœurs, qui gâtaient tant de nobles esprits? Ne criez pas trop à la moralité; j'ai assisté plus d'une fois dans notre temps à ce douloureux spectacle d'un brillant avenir qui se perdait sans retour dans cet abîme sans fond. Lydia puisa à pleines mains dans la bourse et dans le cœur de Frédéric, elle dissipa en peu de temps ses ressources et ses fraîches espérances. Il découvrit trop tard qu'il était la proie du démon, ou, qui mieux est, d'une comédienne. Il voulut revenir sur ses pas; mais retrouvera-t-il son ardeur pour le travail, ses caressantes illusions, sa petite fortune, fruit des veilles de son père? C'en était fait de lui; la fumée du plaisir lui cachait la fumée de la gloire. — Autant l'une que l'autre, lui disait Lydia. De plus en plus égaré dans un monde trompeur, il ne voyait plus que par le prisme de l'ivresse. Il se consolait par quelque maxime comme celle-ci : « La vie est la comédie des fous : jouons gaiement notre rôle. » Or, voici comment il jouait son rôle : il se levait à midi, se traînait à son atelier dans ses jours de courage, faisait quelque portrait de comédienne, allait dîner en bruyante compagnie, courait les spectacles avec Lydia ou les cafés avec des amis d'un jour. De l'art, du cœur, des nobles sentimens il n'était plus question; une longue nuit s'étendait sur son ame.

Toutes les semaines, il vendait un coupon de rentes, s'imaginant dans son insouciance ou son découragement qu'un homme de talent n'était jamais ruiné. Dans les premiers temps, il comptait un peu, se rappelant les pieuses économies de sa mère; mais il finissait par ne plus compter. Lydia savait mieux que lui l'état de sa petite fortune. Elle lui en donna bientôt la preuve en se brouillant avec lui sans raison apparente; elle prépara une scène de jalousie. Comme il ne l'aimait plus depuis long-temps, il se brouilla de bon cœur. C'était une bonne fortune; il allait reprendre sa liberté. Il rentra chez lui, le cœur plus gai que de coutume.—C'est étonnant, disait-il en revoyant sa palette avec un charme inconnu, c'est étonnant que Lydia ait songé à se brouiller avec moi : que me manque-t-il? Je suis beau, je m'habille en grand seigneur, j'ai plus d'esprit qu'il n'en faut, je suis généreux comme un fils de famille, on peut dire que je jette avec grace l'argent par la fenêtre... A ces derniers mots, Frédéric pâlit et secoua la tête.—Voyons! dit-il. Il fit l'inventaire de ses papiers et de sa fortune. Lydia avait compté juste : il ne restait que mille francs à Frédéric. — Je comprends, dit-il avec amertume, je comprends pourquoi elle s'est brouillée avec moi!

Il rentra dans l'atelier avec la résolution de reprendre son œuvre où il l'avait laissée, de ressaisir avec ardeur tous les lambeaux éparpillés de son talent. Durant deux jours, il travailla sans reprendre haleine, mais il était un peu tard pour revenir dans le beau chemin si verdoyant qu'il avait quitté sans presque retourner la tête; le désœuvrement l'avait envahi; la religion de l'art était éteinte en son ame; la soif de la renommée ne passait plus sur ses lèvres flétries. Son ardeur ne fut que passagère. Le troisième jour, il alla retrouver ses amis; après souper, il prit une autre maîtresse, une digne compagne de Lydia, qui ne fut pas long-temps à dévorer le millier de francs que Lydia avait dédaigné, en disant : Va te ruiner avec une autre. Après Lydia, il avait pu relever encore son front abattu; après Sylvia, tout espoir était perdu. Il se laissa aller aux mille extravagances de l'orgie du cœur; il suivit tête baissée, sans honte et sans regrets, l'ornière fatale qui se creusait au sortir d'un souper pour aboutir au malheur et à la misère. — Tu n'es qu'à moitié ruiné, lui dit Sylvia le jour où il jeta son dernier écu chez une marchande à la toilette, tu n'es qu'à moitié ruiné; n'as-tu pas la ressource des dettes? Avec ta bonne mine, il y a là de quoi vivre un an. Frédéric, sans guide et sans frein sur cette mer orageuse, se laissa aller à tous les mauvais vents. — Qu'importe, disait-il dans son insouciance, je ne crains pas le naufrage : la peinture ne sera-t-elle pas toujours une planche de salut?

Quand il se fut raisonnablement endetté, Sylvia se brouilla avec lui je ne sais comment. Frédéric ne prit point le temps de s'arrêter pour regarder la vie en face; il s'égara de plus en plus. Bientôt on saisit ses meubles et on les vendit à l'encan; bientôt il fut poursuivi à chaque coin de rue par un créancier. Il ne lui resta rien de tout le mobilier qu'avait béni sa mère. On lui laissa son chevalet, sa palette, ses pinceaux, le portrait de sa mère, sa fatale *Madeleine* toujours inachevée et quelques toiles barbouillées à peine. Il loua un autre atelier, ou plutôt un coin de grenier mal éclairé par deux lucarnes, près de Sainte-Geneviève. Il espérait sortir bientôt de ce mauvais pas; il disait pour se consoler que la pauvreté est la meilleure compagne du génie. Cette maxime n'était plus vraie pour lui, pour lui qui avait perdu la religion de l'art, l'enthousiasme de la jeunesse, le feu de l'illusion. Autrefois la pauvreté aurait eu pour lui, comme pour les nobles esprits qui se dévouent au martyre de l'art, des sourires encourageans; mais, à cette heure, la pauvreté devait apparaître à ses yeux sans masque et sans déguisement, dans sa pâleur de mort, avec ses guenilles qui sentent le linceul. Il voulut la fuir par l'ivresse; il créa mille paradoxes pour s'étourdir encore; mais la nuit il rentrait chez lui; en franchissant le seuil désolé de la porte, il entendait une voix terrible qui lui demandait compte de son temps. Dans l'âtre nu, la pauvreté lui apparaissait grelotante et affamée; enfin sa mère lui souriait toujours d'un sourire angélique, sourire doux et terrible. Une nuit, se trouvant indigne de ce sourire, il saisit le portrait, le baisa en pleurant, et s'écria : — Non, ma mère! non, tu ne sais pas par quelle fange j'ai passé; non, non, je n'ose plus dormir sous ton regard. Adieu!

Il retourna le portrait.

Il faut le dire à sa louange, il ne put résister à tant d'ignominie. Il tenta de se faire une ressource de la peinture, mais il avait perdu son talent : sa main tremblait; le pinceau, naguère si docile, était devenu rebelle; la palette où il trouvait la création n'était plus qu'un triste chaos; son front, qui avait renfermé mille et mille images adorables, ne renfermait plus qu'un désert aride. Il voulut cependant achever sa *Madeleine;* comme il n'avait plus ni foi ni amour, il gâta en quelques coups de pinceau l'expression noble qu'il avait trouvée autrefois. — C'est fini, dit-il en rejetant son pinceau, j'ai tout perdu, je ne suis plus qu'un barbouilleur. — Il fut pris d'une colère sauvage, il renversa son chevalet et piétina la toile. — Oui, reprit-il, j'ai tout perdu; il ne me reste qu'un corps sans ame, un cœur sans passion; tout est fini pour moi. — Il voulut mourir. — Mais comment mourir? Et puis, pourquoi ne pas subir la lutte au moment terrible? Il faut des soldats au pays, je serai soldat. Dieu me fera la grace de bien mourir. — Tout en disant cela, il se mit à la lucarne de son triste refuge. En face de cette lucarne, on bâtissait une maison; une douzaine de maçons, éparpillés sur les murs, manœuvraient avec ardeur. Toutes ces figures plébéiennes étaient animées d'une franche gaieté; les uns chantaient, les autres devisaient, tous sans perdre de temps. L'équerre, le compas, le ciseau, s'agitaient sans cesse dans ces mains laborieuses. Frédéric fut ému jusqu'au cœur par ce tableau du travail; il comprit que la vie était là, que le travail était pour moitié dans le bonheur, que le pain du travail était le seul béni de Dieu. — Je ne serai pas soldat, dit-il, je serai peintre d'enseignes; puisque je suis indigne d'être un artiste, je ne serai qu'un ouvrier. — Il tint bon dans cette résolution; il ramassa ses hardes et ses pinceaux, déposa le portrait de sa mère à la garde d'un marchand de tableaux qui lui avait acheté quelques esquisses de son bon temps; enfin il partit de Paris sans savoir où il allait, n'ayant gardé sur lui qu'une douzaine de francs. Vous croyez peut-être qu'il est sauvé, que les beaux sentimens vont refleurir en lui, que le peintre d'enseignes va retrouver peu à peu son talent d'artiste? Non, non, Dieu est plus rebelle à ceux qui ont dégradé son œuvre; il veut que celui qui gaspille les fleurs ne recueille que des fruits amers.

Frédéric arriva à Rouen, le bâton à la main, un soir d'octobre 1763; il se présenta chez un peintre en bâtiment qu'un compagnon de voyage lui avait indiqué. Cet homme n'y étant pas, il entra dans un cabaret, espérant y trouver sur sa bonne mine le souper et le gîte. La maîtresse du lieu, veuve depuis peu, n'étant pas habituée à héberger un buveur d'aussi belles manières que Frédéric, l'accueillit avec bonne grace. Ce que voyant, il lui confia tout simplement qu'il était peintre d'enseignes à Paris. — Eh bien! dit la cabaretière, peignez-nous quelque enseigne de votre façon. Ma sœur est sage-femme, pourquoi ne lui feriez-vous pas un tableau? Moi-même, si j'osais vous prier, je vous dirais de me peindre quelques grappes de beau raisin sur les murs du cabaret. — Comptez sur moi, dit Frédéric en se versant à boire.

Le lendemain, dès sept heures, il peignait sur le mur du cabaret. Plaignez-le : il n'avait eu du courage qu'à demi; il ne s'était résigné à son métier qu'après avoir bu un broc de cidre, dont les vapeurs lui cachaient tout, le passé, le présent et l'avenir. La cabaretière le suivait des yeux, toute émerveillée du talent d'un homme à demi ivre. Nous ne l'étudierons pas jour par jour dans cette phase de sa vie. Il prit pied chez la cabaretière. Cette femme vanta si bien partout et toujours son peintre d'enseignes, que des commandes vinrent en grand nombre, d'autant plus vite qu'on s'imaginait que Frédéric ne séjournerait pas long-temps dans la ville. Il travaillait la moitié du temps, n'oubliant pas de s'enivrer un peu avant de se mettre à l'œuvre. Il s'était d'abord enivré par raison, il s'enivra bientôt par habitude, soit pour oublier les chagrins, comme dit la chanson, soit pour trouver des rêves, comme Hoffmann. Il devint le plus grand buveur du cabaret; la cabaretière avait beau lui prêcher la sagesse, il buvait à lui seul plus que tous les chalands du voisinage. La cabaretière, qui était bien payée, finit par prendre son parti; d'ailleurs, à en croire les commères de la rue, Frédéric était de taille à ne pas l'écouter; si elle était la maîtresse du cabaret, il en était le maître.

Ici je reproduis ce fragment d'une lettre publiée par le sculpteur Falconnet dans le *Journal des Savans :* « Je passais à Rouen, au retour d'un voyage en Flandre, avec M. Descamps, notre grave historien des peintres du Nord. Comme il habite Rouen, il ne me laissait perdre au passage aucune des curiosités architecturales de la ville.

Tout à coup il me dit : J'oubliais une curiosité bien plus singulière. Voyez-vous ce petit cabaret, à deux pas de nous? — Oui, ce cabaret où serpentent des ceps de vigne? — C'est une vigne peinte. Je mis la main sur le mur avec un peu de surprise. Jamais, depuis qu'il y a des peintres, on n'a copié la nature avec plus d'effet et de vérité. Le feuillage eût arrêté Claude Lorrain; tous les linéamens étaient reproduits sans nuire à la couleur; les grappes, jaunes d'un côté, noires de l'autre, semblaient fatiguer les deux ceps; l'ombre et la lumière s'y jouaient à merveille; quelques gouttes de rosée brillaient au soleil, quelques fils d'araignée se balançaient à l'ombre. Par une supercherie du peintre, les grappes du haut étaient picorées par les guêpes, les grappes du bas étaient à demi égrainées, si bien que naturellement l'envie vous prenait de cueillir un grain à votre tour. Nous entrâmes dans le cabaret. — Le Parisien est-il dans la salle? demanda mon ami à la cabaretière. La cabaretière répondit oui par un signe de tête et par un soupir. C'était une petite femme blonde assez laide, mais pas trop désagréable. Elle s'attiffait avec une certaine coquetterie bourgeoise; elle avait l'art de sourire aux uns, de bavarder avec les autres; enfin, elle s'arrangeait si bien dans son comptoir, que les buveurs disaient qu'elle en était l'ornement. En passant dans la salle, je n'aperçus d'abord qu'un nuage de fumée, je n'entendis qu'un bruit confus de voix avinées. Peu à peu je vis se dessiner les figures enluminées de sept à huit buveurs discutant, les uns avec gravité, les autres avec feu, sur les affaires de l'état. Une figure me frappa surtout par sa pâleur et ses belles lignes; un rayon d'intelligence éclairait encore le front, les yeux éteints jetaient çà et là un regard noble et dédaigneux; mais cette figure était ravagée par les passions flétrissantes; le sceau de la débauche était imprimé de toutes parts; les cheveux ébouriffés et coloriés indiquaient que le peintre, comme il le disait lui-même en jouant sur le mot, ne se peignait guère qu'à coups de pinceau; les moustaches étaient humides de vin, des rides précoces creusaient le front et les joues. Rembrandt seul pourrait vous reproduire cette physionomie de cabaret. Le costume était en harmonie : une vieille houppelande, une chemise de je ne sais quelle couleur; la chaussure était un problème, car le Parisien, par fantaisie, essuyait son pinceau sur ses souliers ou sur ses brodequins. C'était le plus ivre de toute la salle; il jetait un mot par-ci par-là, en promenant au hasard ses yeux égarés. En vain la cabaretière était venue lui recommander une enseigne de marchand, pour toute réponse il se versait à boire. Mon ami me raconta en peu de mots comment il était venu à Rouen sans dire son nom et son origine, comment, grace à la cabaretière, il faisait là une halte assez longue, comment enfin il passait sa triste vie dans une ivresse sans trêve. A notre entrée, les buveurs cherchaient à le réveiller et à le faire parler. Je me souviens d'une de ses réponses entre autres : on lui demandait son opinion sur l'égalité. Il fit d'abord signe qu'on l'ennuyait, mais bientôt, prenant en pitié les maximes de ses compères les ivrognes, il leur dit d'une voix lente, tout en s'accoudant sur la table : L'égalité, elle est là. Et il montra de l'index son verre plein. Ou bien, reprit-il, elle est dans le cimetière; c'est là qu'il y a de la justice pour tout le monde, c'est là que tout le monde a *sa place au soleil.* Et prenant dans sa blouse une pièce de trente sous : La liberté, la voilà; mais, reprit-il en riant, c'est la liberté en menue monnaie. A ce mot, il retomba dans son ivresse et dans son silence. Nous allions sortir, quand il se leva lentement; il alla vers la cheminée en trébuchant un peu, prit un charbon dans l'âtre, s'avança près de la muraille, demeura un instant immobile comme une statue, enfin traça une première ligne comme s'il se souvenait : Oh! oh! dit un buveur, le voilà si loin dans la vigne du Seigneur, qu'il s'imagine peindre une enseigne. Le peintre d'enseignes n'entendait pas; il avait l'air d'être seul, il traça une seconde ligne qui, s'unissant à la première, formait déjà une figure humaine. Je le suivis d'un regard curieux. Il s'anima bientôt, il repoussa ses cheveux en arrière, comme un homme frappé d'une idée rayonnante; sa figure flétrie eut un moment de son ancienne noblesse. En quelques minutes, il acheva son dessin. Il avait voulu représenter Madeleine aux pieds de Jésus. Je ne dirai pas que son Christ et sa Madeleine étaient dessinés de main de maître; seulement le peintre d'enseignes était parvenu, avec un charbon rebelle, à indiquer les figures avec plus d'expression que n'en trouvent certains peintres ayant pour ressource le coloris. Quand il eut jeté son dernier trait, il s'éloigna à reculons, contempla son œuvre en clignotant et se remit à table. Allons, allons, dit-il, il faut noyer ces idées-là. Nous sortîmes très émus. Le lendemain, à l'heure du départ, je songeais encore au peintre d'enseignes, quand je le reconnus qui barbouillait un tableau de fripier. Il était ivre comme je l'avais vu la veille, comme il devait être le lendemain. Ses jambes flageollaient sur l'échelle. Il répétait entre ses dents, depuis plus d'une heure, le refrain d'une chanson à boire. Je le regardais d'un œil inquiet, je n'espérais plus rien de lui, quand son pinceau tomba à ses pieds. Je le ramassai et levai la main pour le lui remettre, mais il ne me vit point, il ne voyait plus au dehors, il venait de descendre en lui-même. Une grande expression de tristesse passa sur sa figure, c'était plus que de la tristesse, c'était le désespoir sombre et morne qui n'a plus une échappée, si ce n'est la mort. Sa tête penchait sur sa poitrine, ses bras tombaient immobiles, un seul genou le soutenait à l'échelle. J'entendis un long soupir, le soupir d'un cœur à l'agonie. Craignant de troubler ce moment suprême où le talent et l'orgueil, l'ame et le cœur se réveillaient pour lutter encore, j'allais m'éloigner, quoique à regret, quand Frédéric, sortant de son rêve, me prit le pinceau, en me remerciant du regard. A cet instant, le marchand d'habits, se montrant à une fenêtre, demanda au peintre s'il voulait boire avec lui. Non, répondit Frédéric avec un dédain de grand seigneur. Cette réponse me fit du bien; je partis en regrettant de ne pouvoir lui donner une bonne poignée de mains sans lui paraître un peu fou. Quoiqu'il cache son nom, on assure qu'il s'appelle Leroy; il lui arrive souvent de jouer sur ce mot. »

Frédéric devint si célèbre à Rouen que le petit cabaret était sans cesse visité par les étrangers. Le pauvre peintre d'enseignes comprit bientôt qu'il était en spectacle; il n'avait point encore assez de cynisme pour braver les regards curieux. Il parla d'aller en d'autres pays, au grand regret de la cabaretière, qui l'aimait beaucoup et qui trouvait son compte dans les visites. Malgré ses prières et ses larmes, il partit un matin avec près de 400 livres que la bonne femme prétendit lui redevoir sur de l'argent touché en son nom pour prix de son travail. Frédéric reprit le chemin de Paris. C'est la bonne ville, la seule ville où le malheur puisse vivre solitaire et caché, c'est l'abri discret de toutes les ames qui veulent souffrir en silence. Frédéric craignit pourtant d'y être reconnu, il n'osa à son arrivée se hasarder ni du côté du Palais-Royal, ni du côté du Luxembourg. Il se logea dans le Marais, au-dessus d'un cabaret. Où plaça-t-il son argent? Vous le devinez, chez tous les marchands de vin du voisinage, les priant d'étendre de proche en proche sa renommée de peintre d'enseignes.

Vers ce triste temps, selon Bachaumont, un ami commun, c'est-à-dire un ivrogne, présenta un jour Leroy à Lantara. Leroy croyait rencontrer son pareil dans le paysagiste; mais il découvrit bientôt que Lantara avait été retenu au bord de l'abîme par l'amour de la nature. Ils s'enivrèrent ensemble, Leroy inquiet comme toujours, Lantara insouciant comme de coutume. Le sujet de la conversation roula sur le coloris.

— Croiriez-vous, dit Lantara, que je n'ai jamais pu copier la couleur du vin?

— Ni moi non plus, dit Leroy.

— Sans doute par la même raison?

— Voyons la vôtre.

— La raison pour moi, c'est qu'à peine le vin était-il dans le verre que je ne pouvais m'empêcher de le boire.

— C'est ce que j'allais vous dire.

L'ouvrage se fit attendre, la misère la plus sombre ressaisit Leroy aux approches de l'hiver; perdant ses dernières forces morales, il ne voulut pas lutter plus long-temps : il résolut de se laisser mourir de faim. Un entrepreneur vint à temps lui commander les décorations d'un petit théâtre. Il se remit au travail et à l'ivresse. L'entrepreneur, content de sa touche heureuse et agile, le paya assez bien et chercha à l'encourager par l'espérance d'un plus grand travail. Cet homme avait démêlé à travers les fumées du vin le talent de Frédéric; loin de le traiter comme un ouvrier travaillant sous ses ordres, il avait pour lui le respect dû à une intelligence que le malheur a frappée. Frédéric d'ailleurs conservait, jusque dans l'orgie la plus triste, une fierté native qui étonnait tout le monde; il voulait bien tomber aussi bas que possible, mais il ne voulait pas être insulté par d'autres que par lui. Malgré la bonne volonté de l'entrepreneur, Frédéric, qui aimait par-dessus tout la paresse, le cabaret et la liberté, se brouilla avec lui. Il retomba dans sa misère et dans son ignominie; jusque-là il était descendu bien bas, alors il descendit sur le degré fatal qui conduit de la débauche au crime. Depuis son retour à Paris; il entendait tous les jours bruire à ses oreilles de si étranges maximes, qu'il commençait à ne plus distinguer le bien d'avec le mal, l'honneur d'avec l'infamie. Quelques années de plus dans cette atmosphère infernale, qui sait où il fût allé? Dieu sembla prendre en pitié ce profanateur de la création. Dieu permit que l'amour, la cause de la chute, fut aussi le sauveur.

On vint un matin chercher Frédéric pour retoucher une enseigne. En montant à l'échelle, ivre comme de coutume, il remarqua à une fenêtre de l'entresol un profil d'une pureté ravissante. Il monta sans s'arrêter, mais, en moins d'un quart d'heure, vingt fois il pencha la tête pour revoir ce profil d'ange. Il échappa bien vite aux fumées de l'ivresse, et, par un instinct qui se conserve toujours, il rajusta son costume qui était en grand désordre. La jeune fille qu'il voyait de profil était une belle créature bénie du ciel, qui nourrissait du fruit de son travail une mère aveugle et de très jeunes sœurs; elle gravait de la musique, coloriait des estampes et faisait de la tapisserie, selon les commandes. Elle avait vingt-deux ans à peine; depuis longtemps déjà elle était la providence de sa famille. Frédéric devina, en la voyant travailler avec une ardeur pieuse et gaie, qu'elle accomplissait une bonne œuvre. Elle gravait alors de la musique. Une fraîche et gracieuse figure de sœur se penchait sur son épaule; deux autres sœurs plus petites jouaient à ses pieds; sa mère semblait se recueillir, les yeux tournés vers la lumière. Ce joli tableau était encore animé par quelques pots de verveine et de pervenches qui s'épanouissaient sur la fenêtre. Frédéric, qui n'avait jamais vu un si doux, si calme intérieur, fut ému, soupira et leva les yeux au ciel.

La jeune ouvrière se mit à chanter, sa voix vint résonner dans le cœur du peintre d'enseignes comme un pur écho de ses dix-huit ans. Elle chantait pour la musique plutôt que pour la chanson; tout en l'écoutant, Frédéric avait interrompu son barbouillage. Il finit par descendre de l'échelle ému jusqu'aux larmes, surpris des battemens de son cœur; son cœur, depuis dix ans, n'avait presque jamais battu. Il était trop habitué au cabaret pour n'en pas prendre encore le chemin; il alla s'établir dans un coin pour caresser tout à loisir l'image de la jeune fille. Le cabaretier lui apporta du vin et une pipe.

— Ce n'est pas cela, dit Frédéric avec dégoût. Qu'on aille me chercher du papier et des crayons.

Le cabaretier obéit. En attendant, Frédéric, sans qu'il s'en doutât, se versa à boire et alluma sa pipe. Quand il eut sous les yeux ce qu'il avait demandé, il jeta sa pipe et son verre. Il fut bientôt à l'œuvre; un sourire d'amour passa sur ses lèvres flétries quand il vit reparaître sur le papier l'angélique profil. — C'est étrange, dit-il avec amertume, c'est étrange, je sais encore dessiner. Il représenta la jeune fille comme il l'avait vue, devant la fenêtre fleurie, penchée sur une planche de musique; il indiqua en quelques traits les accessoires du tableau. Il parvint en moins d'une heure à saisir le caractère de la figure, cette douceur si tendre, si gaie et si sereine, cette grace naturelle et simple, ce charme ineffable que la paix du cœur répandait dans le regard.

— C'est bien touché, dit un buveur penché au-dessus de Frédéric.

Le peintre retourna aussitôt son dessin.

— Qu'est-ce que cela te fait? dit-il à l'ivrogne; va-t'en boire et laisse-moi seul.

Il retoucha le portrait à la sanguine, y répandit des ombres légères, enfin y donna le dernier coup, après quoi il sortit. La nuit tombait, il jugea qu'il ne trouverait plus la jeune ouvrière à la fenêtre; cependant il retourna dans la rue Saint-Louis. Il aperçut de loin Gabrielle penchée à la fenêtre. Frédéric passa en rougissant, sans oser lever la tête.

Le lendemain, il fut de bonne heure sur son échelle. Il vit le soleil levant dorer les toits d'alentour; il vit arriver à son travail la douce Gabrielle, qui chantait comme l'alouette matinale. Elle était plus jolie encore que la veille. Une robe de basin blanc d'une grande fraîcheur dessinait les contours de son corsage. Quoiqu'elle eût peu de temps à elle, ne croyez pas qu'elle négligeât sa belle chevelure. Elle passait une demi-heure chaque matin à la peigner et à la tresser. Sa seule coquetterie, coquetterie permise par Dieu même, était de changer souvent sa manière de se coiffer. Ce jour-là, quand elle eut gravé sans relâche pendant près d'une heure, elle leva les yeux, et, voyant ses pervenches toujours fraîches et toujours en fleur comme sa jeune ame, elle vint à la fenêtre, une carafe à la main, pour les arroser. Gabrielle arrosa tous les pots et compta avec une joie de propriétaire les fleurs qui allaient éclore. Près de se retirer, elle passa les deux mains dans le feuillage odorant de la verveine. Frédéric, la voyant seule, voulait à toute force lui parler, mais comment oser lui parler? que lui dire? pourquoi troubler tant d'innocence et tant de candeur? Peut-être elle n'a jamais entendu de si près la voix d'un homme, et lui, Frédéric, était-il encore un homme? Toutes ces idées passaient dans son esprit, glaçaient son cœur, et coupaient la parole sur ses lèvres. Enfin, d'une voix étouffée par un soupir, il lui dit :

— Mademoiselle, permettez-moi de vous présenter ce dessin pour une pervenche que je cueillerai sur votre fenêtre.

Gabrielle eut peur, elle leva les yeux; la figure de Frédéric n'avait rien de très rassurant; néanmoins, son air suppliant et sa pâleur plaidèrent pour lui.

— C'est le peintre d'enseignes, murmura-t-elle entre ses dents.

Elle trouva très simple de laisser cueillir une pervenche; c'était la première fois qu'on daignait s'occuper de son jardin. Pendant qu'elle réfléchissait, Frédéric avait déroulé le dessin.

— Mon Dieu! dit-elle, frappée de voir son image comme si elle se fût trouvée devant une glace éloignée. — C'est pour moi? reprit-elle avec une joie enfantine.

— Oui, dit Frédéric un peu enhardi.

— Mais, monsieur...

Elle rougit et laissa tomber le portrait sur la verveine.

— Ne craignez rien, je vous ai vue, je vous ai... trouvée belle; je sais que les jeunes filles aiment les miroirs, j'ai voulu être un de vos miroirs; mais voilà que, tout en vous dessinant trait pour trait, j'ai senti que mon cœur allait plus vite que ma main. Pardonnez-moi, je ne sais pas ce que je dis; laissez-moi cueillir une de vos pervenches, et tout sera fini.

Gabrielle était troublée au plus haut point; ces paroles bizarres, dites par un ouvrier mal vêtu et de mauvaise mine, tombaient dans son oreille comme les mots d'une langue étrangère; elle voyait bien que Frédéric l'aimait, et cet amour répandait un grand effroi dans son cœur. Cependant elle reprit bientôt le calme de son innocence. Elle cueillit elle-même une pervenche pour Frédéric.

— Tenez, monsieur, mais je ne veux pas garder votre dessin.

— Ah! si vous saviez avec quel respect et quelle adoration je l'ai fait? Nous ne nous reverrons pas; pourquoi ne pas garder chacun un souvenir de cette fraîche matinée?

Disant cela, Frédéric prit la pervenche entre ses lèvres.

— Eh bien! oui, dit Gabrielle en rentrant dans la chambre, je dirai tout à ma mère.

— Adieu!

— Adieu!

Frédéric ne voulut point achever de retoucher l'enseigne.

— Non, non, dit-il en s'éloignant, je ne suis plus un peintre d'enseignes.

Il alla trouver le buveur qui la veille avait applaudi à son dessin; il lui offrit de crayonner son portrait moyennant deux écus. A ce prix il trouva des chalands sans nombre. Il n'était presque pas changé en apparence; il avait toujours un cabaret pour atelier; c'était là que posaient les chalands, entre deux bouteilles de vin. Mais, quoiqu'il s'enivrât encore, un regard intelligent pouvait déjà remarquer les premiers indices d'une métamorphose; Frédéric avait retrouvé l'ardeur d'un homme qui poursuit un but, un éclair de noble gaieté passait çà et là sur sa figure; on pouvait deviner, en voyant son front, qu'une pensée active était revenue s'y fixer.

Après avoir fait une vingtaine de portraits, il s'habilla avec une certaine recherche. Gabrielle le vit passer un soir. La noble fille, depuis un mois qu'elle avait cueilli une pervenche pour Frédéric, pensait souvent à lui; elle ne l'avait pas revu, mais plus d'une fois, durant les heures de travail, le souvenir de cette figure pâle et flétrie était venu la distraire. Elle plaignait Frédéric sans savoir s'il était à plaindre. Elle ne l'aimait pas, mais elle ne pouvait se défendre d'un élan de généreuse sympathie. Le soir qu'il passa sous sa fenêtre, elle laissa tomber sur lui un tendre sourire de sœur. Frédéric s'éloigna avec une nouvelle vie dans l'ame; sous les ruines, un rayon et un souffle du printemps ravivaient quelque touffe d'herbe odorante, quelque fleurette épanouie. Tous les soirs, sans se l'avouer, Gabrielle cherchait à découvrir Frédéric parmi les passans, mais il ne passa plus. Elle avait fini par l'oublier, quand un matin elle reçut cette lettre, qu'elle lut tout haut devant sa mère, comme elle faisait toujours :

« CHARMANTE GABRIELLE,

« Je commence comme Henri IV à sa plus belle maîtresse; je n'ai pourtant guère envie de chanter. Je vous écris en tremblant; je n'oserais le faire si la mort n'était là près de moi pour m'encourager et m'enhardir. Avez-vous oublié le peintre d'enseignes, celui qui crayonna votre adorable figure avec tant de bonheur inespéré? Le pauvre diable est à sa dernière heure; après bien des zigs-zags fatals, le voilà qui achève son chemin; un triste chemin, ou plutôt une ornière profonde sans verdure et sans fleurs! Le croiriez-vous? vous m'avez sauvé! J'étais dans la fosse aux lions comme Daniel; les lions, vous le savez, ce sont les passions immondes qui se disputent le cœur; vous avez été l'ange envoyé de Dieu. Je ne suis plus dans la fosse où depuis onze ans je m'égarais de plus en plus; mais, hélas! je sens encore les morsures des lions, des morsures mortelles. La mort, qui détruit tout, peut aussi tout réparer. « Bien mourir, » disaient les anciens. Bien mourir, c'est le plus grand acte de la vie. Je voulais vivre encore, vivre avec votre souvenir, sinon avec vous-même; mais, comme j'ai dit, les morsures étaient mortelles. J'ai voulu me remettre au travail, et en quelques jours le travail m'a achevé. Pourtant qu'il m'eût été doux d'avoir le temps et la force de me relever jusqu'à vous, de fouler d'un pied victorieux les guenilles de mon ame! Dieu ne m'a pas permis cette joie! Que la volonté de Dieu soit faite. Loin de me plaindre du ciel, je le bénis à genoux; je vous bénis, vous qui avez délivré mon cœur des malédictions. Je me laisse aller à une folle exaltation, je ne suis pas fou pourtant, mais la lumière qui me fut long-temps cachée m'éblouit un peu. Savez-vous quel est mon dernier rêve? Écoutez-moi. Je m'imagine que vous allez venir répandre un parfum de grace, de paix et d'innocence à mon lit de mort. Si vous veniez, ne serais-je pas déjà dans le ciel? Mais vous ne viendrez pas, vous auriez trop peur; cependant ce serait une bonne œuvre agréable à Dieu. «Frédéric Leroy.»

Gabrielle relut cette lettre pour la comprendre un peu.

— Irai-je? demanda-t-elle à sa mère, qui savait l'histoire du portrait et de la pervenche.

— Si ton cœur te le conseille, va, ma fille.

Gabrielle partit à l'instant avec sa jeune sœur.

Elle trouva Frédéric dans une petite chambre d'hôtel garni de l'aspect le plus misérable.

— Quoi! vous êtes venue? dit-il en la voyant entrer.

Elle fut effrayée de sa pâleur lugubre, elle ne répondit pas.

— Si vous saviez, reprit-il, comme mon cœur est heureux!

Frédéric faillit succomber à cette émotion.

— Vous ne mourrez pas! dit tout à coup Gabrielle; vous ne mourrez pas!

— Je suis condamné, non pas par les médecins, qui se trompent toujours, mais par Dieu, qui ne se trompe jamais. D'ailleurs, pourquoi vivre?

— Pourquoi vivre? reprit-elle en baissant la tête, parce que je vous aime.

A ce mot inespéré, Frédéric se souleva sur son grabat, saisit la main de Gabrielle et y appuya ses lèvres déjà glacées.

— Hélas! dit-il tristement, je pourrais vivre que je ne voudrais pas de votre amour; je n'en serais jamais digne. Gardez votre amour pour quelque jeune cœur pur et dévoué, pour celui qui vous embellira de ses fraîches espérances. Pourtant, si vous m'aimiez, ne retrouverais-je pas encore quelque rayon de ma jeunesse dévastée? L'ame est comme le ciel: les nuages peuvent l'obscurcir, mais non l'atteindre; qu'il vienne un beau jour après de sombres hivers, l'ame reparaît dans toute sa pureté. Tenez, Gabrielle (permettez ce doux nom à mes lèvres), depuis que vous êtes là, je me sens jeune comme autrefois; il me semble que j'échappe à un mauvais rêve et à une mauvaise nuit.

Frédéric, que cette secousse de joie avait épuisé, retomba sur l'oreiller presque évanoui; à peine s'il lui resta la force d'ouvrir un peu les yeux. A cet instant, un ivrogne de ses amis, qui remplissait assez bien l'office de garde-malade, entra avec un crucifix dans les mains.

— Figurez-vous, dit cet ivrogne à la jeune fille, figurez-vous qu'il veut se confesser. Il a bien changé depuis quelques jours. Je l'ai connu dans un temps où il n'eût voulu pour tout confesseur qu'un broc de vin.

— Du vin! du vin! dit Frédéric dans le délire; qu'on m'apporte du vin et la cabaretière!

Gabrielle eut peur et voulut s'éloigner, déjà sa petite sœur était dans l'escalier; mais, entendant prononcer son nom, Gabrielle demeura encore.

— Me voilà, dit la pauvre enfant.

— Vous avez bien fait de venir, reprit le moribond; tout est fini, adieu; je m'en vais avec votre pervenche.

Et Frédéric se mit à chanter d'une voix lente et plaintive :

O ma petite pervenche,
Toute blanche!
Mon ame s'envole au ciel
Avec l'ange Gabriel,
Et ma petite pervenche
Toute blanche!

— Aussitôt qu'il bat la campagne, dit le compagnon du cabaret, il se met à chanter cela. Un homme si joyeux et si franc buveur chanter une pareille litanie! Ah! si vous saviez comme il buvait bien!

Cet homme, voyant la pâleur et l'émotion de Gabrielle, lui dit que, sauf meilleur avis, elle ne devait pas assister plus long-temps à une pareille agonie. Elle partit en essuyant ses larmes.

Frédéric n'eut plus que çà et là un éclair de raison. Dans un de ces momens où la mort le laissait encore respirer un peu, il passa la main sur son front tout en disant : Elle est venue, je l'ai vue, c'est là qu'elle était; ô mon Dieu, soyez béni.

— Maintenant, mon brave, dit-il à son seul ami, je veux reconnaître ton amitié : apporte du vin, et nous trinquerons ensemble; Dieu ne m'en voudra pas de mourir gaiement.

Notre homme ne se fit pas long-temps attendre.

— Très bien! reprit Frédéric, emplis mon verre. Nous allons porter un toast solennel.

— A qui donc?

— Au travail! s'écria Frédéric avec tout ce qui lui restait d'enthousiasme.

Il retomba dans le délire jusqu'à sa dernière heure. Il mourut le lendemain vers midi, dans l'attitude du recueillement.

Gabrielle, apprenant sa mort, regretta de ne pouvoir aller prier sur sa fosse; si elle eût osé, ses restes eussent été honorés d'un tombeau.

Pour être du moins agréable à son ombre, elle effeuilla, en signe de deuil, toutes ses fraîches pervenches, au grand dépit de ses sœurs, qui la crurent un instant folle. Elle avait retenu le dernier chant de Frédéric; quelquefois, dans ses heures de mélancolie, l'aiguille ou le burin échappait à sa main distraite, et elle se surprenait à chanter :

O ma petite pervenche
Toute blanche....

Il est resté quelques portraits et quelques dessins de Leroy; ses dessins ne sont guère que des études capricieuses. En peinture il fut de la famille de Rembrandt : comme il ne peignait que des ivrognes ou tout au moins des buveurs, il a souvent reproduit, sans y penser peut-être, les physionomies franches et communes du peintre hollandais; parfois même il en a eu la hardiesse de touche et le feu de coloris. Il recherchait avec originalité toute les ressourcess du clair-obscur; mais pas un seul de ses portraits ne peut passer pour une œuvre achevée; on y découvre des négligences et des défauts d'écolier, des barbarismes et des solécismes sans nombre. Les deux hommes qu'il représentait, l'artiste bien doué et le peintre d'enseignes, se reconnaissent dans chacun de ses portraits. Il lui est arrivé de bien peindre une main avec la patience d'un Breughel, quand il indiquait à peine l'autre par trois ou quatre coups de pinceau : l'ivresse avait brouillé sa palette. J'ai vu, entr'autres portraits de lui, une sage-femme peinte sur son enseigne, une sage-femme de haut parage à en juger par sa robe des Indes garnie de festons et de dentelles. La scène représente une chambre à coucher; la sage-femme soulève les rideaux du lit tout en souriant aux spectateurs; la main qui soulève les rideaux est touchée avec une légèreté presque fabuleuse, tandis que l'autre, qui est pendante, ressemble autant à un pied qu'à une main; la figure est d'une grace piquante; les yeux ont la flamme de la vie; la chevelure est souple; la robe est bien faite pour le corps, le corps respire bien sous la robe; jusqu'ici c'est un portrait, un bon portrait, qui vous regarde et qui va vous parler, mais les accessoires vont détruire l'œuvre et l'illusion. Qui est-ce qui cache les pieds de la sage-femme? est-ce un bichon ou une peau de loup? on n'en sait rien. Que voit-on au pied du lit si mal fait et si mal peint? un enfant ou un des bras de l'accouchée? Ce n'est plus qu'une enseigne, un décor de théâtre; l'esprit irrité de ces contrastes en demande la raison à l'artiste, qui répond comme Lantara : Je ne peignais qu'entre deux vins.

Arsène Houssaye.

ÉPISODES ET SOUVENIRS
DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE.

Ali-Ben-Aïssa.

Au commencement de ce siècle, vivait à Constantine un pauvre diable, nommé Aïssa Mahmed el Fergani, Kabaïle de naissance et originaire de la tribu des Beni-Fergan, qui a assis ses *gourbis* dans les montagnes situées près du bord de la mer, à l'ouest de Philippeville. Les Kabaïles sont les Auvergnats et les Savoyards de l'Afrique; ils émigrent volontiers dans les villes pour y amasser, à force d'industrie, de peine, d'avarice, un pécule qu'ils rapportent ensuite tout entier dans leurs montagnes, et dont ils s'achètent un *gourbi*, une paire de bœufs, un fusil, une femme, en un mot les objets nécessaires ici-bas à la félicité de l'homme. Ils deviennent alors, et par le seul fait de cette quadruple possession, des personnages considérables et qui peuvent faire partie de la grande assemblée des scheïkhs.

Toute séduisante qu'elle puisse paraître, cette perspective ne sourit point à Mahmed el Fergani; car, après s'être procuré une somme assez ronde par tous les trafics imaginables, il ne songea point à retourner dans son pays natal, et résolut de se fixer sur le théâtre même de ses débuts et de son agrandissement. Il avait d'abord gagné sa vie à vendre de ces chardons à haute tige qui furent pris pour des Arabes, lors de la retraite qui suivit le premier siége de Constantine, marchandise qu'il colportait à dos d'âne dans les carrefours de la ville. Plus tard, ayant gagné ainsi une centaine de boudjoux, il se fit revendeur de charbon en détail. Puis, ce commerce ayant prospéré comme l'autre, il se lança définitivement dans les régions du haut négoce, en achetant à crédit des *kaïks* grossiers et autres tissus communs fabriqués à Constantine pour l'usage des campagnards, qu'il allait vendre dans les tribus de l'intérieur, et en échange desquels il recevait des peaux de bœufs et de chevreaux, articles d'un débit assuré sur le marché de cette ville.

Bénéficiant ainsi à l'aller et au retour, et prenant des deux mains, ce qui est le *nec plus ultrà* de l'ambition kabaïle, il amassa de quoi s'acheter une petite maison située près de la Porte-Neuve, et qui plus tard, ayant reçu quelques embellissemens, prit le titre pompeux de palais. Il n'est rien tel que la richesse pour transformer hommes et choses. L'estimable débitant lui-même ne jouit pas plus tôt d'une modeste aisance, que, de simple charbonnier qu'on l'avait vu dans le principe, il devint, comme par enchantement, chef de plusieurs tribus, marabout de père en fils, et, qui plus est, descendant direct du prophète, lequel, et soit dit en passant, a laissé une postérité à faire pâlir la nombreuse et proverbiale lignée de Jacob.

C'est donc de Mahomet qu'est issu en droite ligne, par son père le fagotier, Ali-ben-Aïssa, troisième fils d'El Fergani, et ancien lieutenant d'Ahmed-Bey, qui, après avoir été successivement premier ministre et généralissime, fugitif et proscrit, khalifah du Sahel et chevalier de la Légion-d'Honneur, puis faux monnayeur et forçat, va terminer enfin son aventureuse carrière sous le ciel du Languedoc.

Mahmed el Fergani avait eu de deux femmes cinq enfans, trois fils et deux filles. Le premier fils, nommé Mohammed bel Arby Ben-Aïssa, fut d'abord *thaleb* (écrivain). Puis il devint, par le crédit de son frère cadet, *nasser*, ou administrateur des biens du beylik, et enfin il fut élevé à la dignité de kadi du rit malekite. Il est mort peu de temps après le renversement du bey Ahmed. Le second fils, Bel-Kassem Ben-Aïssa, fut *khodja* (secrétaire) de ce dernier, à l'époque où il n'était encore que *kaïd-el-aouassi*, ou kaïd des Haractas. Il est mort avant que son patron parvînt à la souveraine puissance. Le troisième est Ali-ben-Aïssa, dont nous avons à raconter l'histoire.

Quant aux deux filles, la première épousa un nommé Braham-el-Tortou, qui remplit aujourd'hui les fonctions de *gobdji* (sergent) du *kaïd-ed-dar* (intendant du domaine, littéralement majordome). La seconde fut mariée à Mohammed el Karkany, qui était *oukil-el-abbess* (préposé aux citernes publiques), et qui fut tué dans les rues de Constantine après la prise de la ville.

La situation de toute cette famille n'était donc rien moins que brillante, malgré son illustre origine, lorsque son dernier rejeton mâle, le fameux Ali-ben-Aïssa, la tira de son obscurité par l'éclatante et soudaine fortune dont il fut appelé à jouir.

Ses commencemens furent assez peu éclatans. En même temps qu'il exerçait la profession de revendeur, Mahmed el Fergani, père de Ben-Aïssa, servait dans l'infanterie des zouaves, milice régulière du bey. Lorsque Ali-ben-Aïssa, qui de son métier était ouvrier armurier, eut atteint l'âge de vingt-cinq ans, il remplaça son père dans ce corps, et ouvrit à ce moment une boutique, à l'exemple de la plupart de ses compagnons d'armes, soldats et marchands à la fois, comme l'avaient été trois siècles durant les janissaires que venait d'exterminer le sultan Mahmoud. L'avènement de Hadj Ahmed au beylik de la province le trouva dans cette position mixte et le fit monter rapidement du dernier degré de la hiérarchie militaire à l'échelon le plus élevé.

Cependant Ahmed-Bey parut d'abord apprécier son aptitude au négoce plus que ses talens militaires. La première mission qu'il confia à son futur généralissime fut le soin vulgaire d'approvisionner ses écuries de belles mules. Plus tard, il l'envoya à diverses reprises dans la régence de Tunis, avec ordre de lui acheter certaines marchandises de luxe que ne produisaient pas les fabriques algériennes.

Les choses en étaient là, et Ben-Aïssa n'était encore que simple zouave et muletier en chef du bey, lorsqu'en 1830 survint l'expédition d'Alger. Ahmed-Bey marcha, avec son contingent, au secours de la ville menacée. La campagne fut courte, mais terrible; la bouillante valeur mahométane vint s'y briser contre les ressources de la tactique européenne, et Ahmed-Bey, après avoir brillamment combattu à la tête de sa milice, dut enfin renoncer à une lutte inutile, et regagner en toute hâte le siége de son gouvernement.

A peine de retour dans son palais, il manda auprès de lui Ben-Aïssa, et eut avec lui une longue conférence, dont l'objet n'a jamais été bien connu, mais à la suite de laquelle tous les Turcs restés en garnison dans la place pendant l'absence d'Ahmed-Bey se virent assaillis tout à coup par des bandes de zouaves et d'Arabes, arrachés de leurs demeures, traînés à la résidence du souverain, et là décapités ou étranglés sans autre forme de procès. Sept cents autres, qui revenaient avec Ahmed de la guerre sainte, furent, à cette considération sans doute, épargnés; mais le bey, en leur faisant grace de la vie, les expulsa de la province, après les avoir dépouillés de tous les biens qu'ils possédaient.

Ben-Aïssa présida, bien que sans titre officiel, à cette sanglante exécution, dont les victimes avaient, dit-on, conspiré la déchéance du bey. Chargé par ce dernier de surveiller, en son absence, l'attitude des janissaires, dont l'esprit turbulent portait ombrage à Ahmed-Bey, il fut leur dénonciateur. D'autres assurent même qu'il ne craignit point de supposer un complot pour perdre cette soldatesque altière à laquelle il avait voué cette haine passionnée que nourrit toute nation asservie contre la race conquérante.

Quoi qu'il en soit, il reçut d'Ahmed, après ce massacre, le commandement en chef du corps dont il faisait partie en qualité de simple zouave, avec le titre de *bach-amba* (commandant de troupe), sous lequel les Arabes le désignent encore aujourd'hui. Il passa ainsi, sans transition, par un de ces brusques changemens de fortune si peu rares en Orient, du rang le plus obscur au grade le plus élevé de l'armée; et, à dater de ce jour, il fut non-seulement le lieutenant, mais le ministre, le confident, l'*alter ego* d'Ahmed-Bey.

Investi d'un pouvoir presque sans bornes, le fils du charbonnier El-Fergani en usa très certainement avec une extrême rigueur, sinon avec tyrannie et cruauté, comme l'affirment ses nombreux ennemis. Constantine trembla sous lui, et des milliers de têtes abattues témoignèrent de la sévérité du nouveau ministre d'Ahmed. Deux juifs, qu'il avait à ses gages, étaient chargés d'exécuter les arrêts de mort fulminés par l'inexorable bach-amba. Conduits au palais de Ben-Aïssa, les proscrits, après en avoir franchi le seuil, étaient poussés par les épaules dans une sorte de cachot ou de réduit obscur dont la porte se refermait sur eux. Là, dans l'ombre, attendaient les deux exécuteurs Aussitôt la victime entrée, ils se précipitaient sur elle, le poignard, le lacet ou le cimeterre en main. Le lendemain, une ou plusieurs têtes, exposées aux crochets des remparts, apprenaient aux musulmans à connaître et à respecter Ben-Aïssa.

Dans le petit nombre des Turcs qui parvinrent à échapper au massacre, fut un nommé Braham Chaouïk, originaire de Constantinople, qui se réfugia et s'établit dans la petite tribu d'El-Arrouch, dont il fut plus tard nommé chef. Cet homme, dont Ben-Aïssa avait fait étrangler les quatre frères, jura de tirer vengeance de l'ennemi implacable de sa nation, et l'on verra plus tard comment il tint parole au bach-amba déchu, flétri et humilié.

En sa qualité de général des troupes d'Ahmed, Ben-Aïssa fut chargé, en 1832, de la défense de Bone contre l'audacieux coup de main de Yousouf et de d'Armandy. Avant d'évacuer la place, le bach-amba la saccagea, et, en se retirant, il força tous les habitans à le suivre, à l'exception d'un malheureux idiot qui fut trouvé errant au milieu des ruines fumantes de la ville, et riant d'un rire hébété à l'aspect de ce morne tableau. En revanche, et par une barbarie toute kabaïle, le général d'Ahmed nous légua une partie de ses morts, et lorsque nos soldats voulurent puiser de l'eau aux fontaines, qui abondaient dans la cité mahométane, ils en retirèrent des cadavres que Ben-Aïssa y avait fait jeter en partant, pour empoisonner celles des sources que la précipitation de sa retraite ne lui avait pas permis de tarir.

Il fut également chargé de la défense de Constantine pendant l'expédition infructueuse dirigée contre cette ville en 1836, et celle qui, l'année suivante, nous en ouvrit enfin les portes. Ahmed-Bey, à la tête de sa cavalerie, tenait la campagne, et harcelait les troupes françaises, tandis que son lieutenant, enfermé dans la place, soutenait le siége proprement dit. On assure que, si la seconde expédition eût échoué comme la première, Ben-Aïssa ne se fût fait aucun scrupule de s'attribuer cette fois tout le prix de la victoire, en profitant de sa position inexpugnable pour repousser Ahmed lui-même, alors que ce dernier serait venu frapper aux portes de sa capitale. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'échec du maréchal Clausel avait donné au bach-amba, qui se crut dès-lors sérieusement un grand homme de guerre, une audace et une confiance sans bornes dans son étoile et dans sa haute capacité militaire. Il y parut dans la réponse hautaine qu'il fit deux jours avant la prise de la ville, alors que la brèche était ouverte et l'assaut imminent, à la sommation du général Damrémont d'avoir à mettre bas les armes :

« Si tu n'as plus de poudre, répliqua dédaigneusement Ben-Aïssa, nous t'en fournirons.

« Si tu n'as plus de pain, nous t'en enverrons; mais, tant qu'un musulman sera debout dans la ville, tu n'y entreras pas! »

A travers la bravade de cette fière réponse perce un sentiment chevaleresque dont nos lecteurs seront sans doute frappés ainsi que nous. Chose singulière! cette courtoisie instinctive des anciens preux, qui consistait à défier loyalement son ennemi, à refuser généreusement une lutte inégale et à armer, s'il le fallait, son adversaire de ses mains plutôt que le combattre sans défense, cette courtoisie, dis-je, est un des traits les plus saillans de la race kabaïle, à demi sauvage et si portée à l'astuce et à la cruauté. Chez ce peuple, il n'est point d'usage de s'attaquer à l'improviste comme font les Arabes dans leurs *ghazias,* irruptions soudaines où l'avantage n'appartient qu'à la surprise et à la ruse; c'est ouvertement, au grand jour, dans le lieu et à l'heure fixés pour le combat, que les Kabaïles ont coutume de vider leurs querelles. Quiconque devance l'époque de l'entrée en campagne ou ne dépose pas les armes après le terme convenu est réputé traître et félon, et ses concitoyens eux-mêmes font justice de sa tromperie. La réponse de Ben-Aïssa fut le reflet de cet instinct national; elle ne lui appartient point en propre et se distingue à peine de vingt provocations ou reparties du même genre adressées par les chefs kabaïles de Bougie aux commandans de cette ville.

Au surplus, il faut bien le dire, la conduite de Ben-Aïssa ne répondit que faiblement à la hauteur de son langage. Il y avait encore beaucoup plus d'*un musulman debout* dans la ville lorsque les Français y entrèrent. Lui-même prit la fuite aussitôt que notre première colonne eut atteint le sommet de la brèche, et, enjambant le rempart qui dominait à pic les profonds ravins de l'Oued-Rummel, il se laissa filer en rase campagne par une corde à nœuds fixée à la crête de la muraille. C'est dans cette position peu héroïque que M. Court l'a représenté sur une grande toile exposée au salon de 1840. Tandis que, d'une main vigoureuse, il étreint le câble sauveteur, de son pied massif il repousse et précipite dans l'abîme des femmes, des enfans, des vieillards qui, cherchant leur salut dans la même voie que lui, retardent par leur fuite trop lente celle du valeureux chef kabaïle. Ses traits crispés et grimaçans expriment la rage et le dédain profond des victimes ainsi immolées à sa sûreté personnelle. Cependant les feux, continuant au sommet des remparts, indiquent suffisamment que la lutte n'est point encore terminée; ainsi, rien ne motive, n'excuse même une retraite si précipitée.

Nous voulons croire pour Ben-Aïssa que, contrairement à ses habitudes de portraitiste, le peintre ne l'a point *flatté;* cependant il est vrai de dire que le bach-amba ne passe pas pour un prodige de bravoure. On nous a assuré qu'à l'heure du danger son émotion se trahissait de la façon la plus triviale; mais peut-être n'est-ce qu'une calomnie. Dans tous les cas, cette infirmité lui eût été commune avec un homme qui ne peut, certes, être taxé de lâcheté, avec Henri IV lui-même, qui, à la vérité, savait se faire pardonner cette faiblesse passagère à force de présence d'esprit et de bouffonnerie gasconne. (Voir, pour plus amples renseignemens, l'historiette consacrée à ce prince dans le piquant recueil de Tallemant des Réaux.)

En quittant Constantine, Ben-Aïssa se réfugia avec sa famille sur le mont Sagoun, chez les Kabaïles, dans le territoire des Radjel. De là, il sollicita inutilement du général Négrier, commandant supérieur de la province, l'autorisation de rentrer dans la ville, et prit enfin le parti de se rendre à Bone, puis à Alger, où il arriva au mois de mars 1838.

Le maréchal Valée l'accueillit avec bienveillance, l'engagea à ne point quitter Alger, et pourvut à toutes les dépenses de son séjour dans cette ville. De son côté, Ben-Aïssa témoigna un très vif désir d'entrer au service de la France, tout en affichant pour Ahmed-Bey l'attachement le plus inaltérable. La franchise au moins apparente de ce langage plut au gouverneur-général, qui songea dès-lors à confier un commandement au bach-amba. Cependant ce dernier parut bientôt se raviser : il tomba dans un morne abattement et déclara ne plus aspirer qu'à rentrer dans la vie privée.

Au mois de septembre suivant, le maréchal Valée se rendit à Constantine pour y organiser l'administration indigène de la province; Ben-Aïssa l'accompagnait. L'apparition du bach-amba produisit dans cette ville une sensation voisine de la terreur. Le gouverneur-général s'en aperçut, et jugea utile de rassurer la population en annonçant aux magistrats musulmans que l'ex-lieutenant d'Ahmed, renonçant désormais au pouvoir, ne revenait au milieu d'eux que pour y mener dans la retraite la vie d'un simple particulier.

Peut-être ce projet philosophique était-il, en effet, celui de Ben-Aïssa au moment où il quitta Alger pour suivre à Constantine le gouverneur-général. Mais lorsqu'après un an d'absence il se revit dans cette ville, où il avait si long-temps marché le second, presque l'égal du souverain, son ambition se réveilla; il voulut encore jouer un rôle, et insinua diplomatiquement au maréchal Valée que, tout bien considéré, si la France croyait avoir besoin de ses services, il se résignerait, malgré son âge (près de soixante ans) et son amour de la retraite, à reprendre le fardeau du pouvoir. Le mois suivant, il était nommé khalifah du Sahel, et prêtait serment d'obéissance et de fidélité au roi des Français.

L'autorité de Ben-Aïssa s'étendait à ce titre sur les tribus kabaïles des environs de Stora, dont il était originaire. La plage sablonneuse et alors déserte où s'élève aujourd'hui Philippeville était comprise dans le territoire soumis à son commandement. Il reçut mission du maréchal Valée de surveiller et de hâter la construction de cette ville, sous la direction du général Galbois, qui commandait alors la province. Il s'acquitta de cette tâche avec zèle, ne dédaignant pas de mettre lui-même la main à la truelle, dont il se servait à merveille. A Constantine, quelqu'un de notre connaissance, lui étant allé rendre visite, le trouva couvert de chaux et de plâtre, occupé à recrépir lui-même les murailles de son palais.

— Vous le voyez, monsieur, lui dit Ben-Aïssa avec l'humilité orgueilleuse d'un Dioclétien jardinier ou d'un Denis maître d'école, je blanchis les murs de ma demeure; hier j'étais premier ministre, aujourd'hui me voilà maçon. Dieu sait ce que je puis être demain; mais, quoi qu'il m'arrive ici-bas, que sa sainte volonté soit faite !

En 1839, M. le duc d'Orléans visita la plage de Stora. Il y trouva une cité naissante et déjà peuplée d'Européens, qui promettait de devenir un jour florissante, et qui compte déjà près de six mille habitans après quatre années d'existence. Il loua hautement Ben-Aïssa de sa coopération à cette œuvre d'avenir, et l'en récompensa en demandant pour lui la croix de la Légion-d'Honneur.

Considéré comme seul capable de maintenir sous le joug de l'obéissance ses farouches compatriotes du Sahel, Ben-Aïssa justifia d'abord assez bien cette présomption favorable. Sous son commandement, les Kabaïles ne cherchèrent point à se soulever contre la France, et si quelques assassinats vinrent parfois troubler la tranquillité du pays, le khalifah retrouva, pour sévir contre les auteurs de ces crimes, cette vigueur passée dont le souvenir faisait trembler toute la province. Au mois de février 1839, il présida un conseil de guerre chargé de juger huit Arabes accusés de meurtre sur des soldats français, et dont sept furent condamnés à mort. En un mot, il ne laissa échapper aucune occasion de témoigner publiquement de son zèle pour nos intérêts.

Malgré ces manifestations éclatantes de dévouement et de reconnaissance, d'étranges bruits couraient à Constantine sur le khalifah du Sahel. On y disait tout bas que ce dernier entretenait de mystérieuses intelligences, d'une part, avec Ahmed-Bey, réfugié chez les Haractas, de l'autre, avec le frère aîné d'Abd-el-Kader, qui cherchait à soulever contre nous les Kabaïles de Sétif. On ajoutait que le bach-amba s'appropriait la meilleure part de l'impôt, qu'en sa qualité de khalifah il avait mission de percevoir. Enfin, on assurait que, non content de cette source de bénéfices illégitimes, l'avide Ben-Aïssa se livrait à la fabrication de fausses pièces de monnaie que depuis quelque temps on voyait affluer sur tous les marchés de la province. Une maison de campagne qu'il possédait sur le territoire des Tabnah, dans les montagnes du Sahel, était signalée comme le siége de cette criminelle industrie. Plusieurs témoins affirmaient qu'on y entendait à toute heure résonner le bruit des marteaux, bien que nul d'entre eux n'eût osé y pénétrer, ne se souciant point d'affronter la colère du redoutable bach-amba. Une telle circonstance semblait ne laisser aucun doute sur la nature de cette fabrique clandestine.

Mais une déposition plus accablante encore fut celle de Mohammed-ben-Hadj-Ali, le principal ouvrier, le chef d'atelier de Ben-Aïssa. Cet homme, qui était chargé d'émettre parmi les Arabes les fausses pièces de monnaie, avait de continuelles discussions d'intérêt avec son maître, auquel il demandait vainement une part dans les bénéfices de l'entreprise. Il raconta depuis que, dans une de ces altercations, Ben-Aïssa, transporté de rage, arracha sa croix de son habit, en disant à Ben-Hadj-Ali :

— Tu vois bien cette décoration que m'a donnée le sultan de France? Eh bien! je la briserai en mille pièces, si tu m'importunes davantage, et je dirai dans toute la ville que c'est toi qui l'as foulée aux pieds, en haine du roi des Français. Tu auras beau nier, on ne te croira pas, car je suis khalifah, et toi, tu n'es rien qu'un vil mercenaire, dont la parole ne saurait convaincre personne.

Ben-Hadj-Ali parla pourtant, mais après avoir long-temps hésité; car le terrible bach-amba le tenait sous une sorte de puissance fascinatrice. Enfin il secoua le joug, et vint se dénoncer comme faux monnayeur, de complicité avec son maître, devant un nommé Bel-Athar, commissaire de police arabe, qui lui-même n'osa pas donner une suite immédiate à cette déposition.

Semblable dénonciation fut portée peu de temps après devant le conseil du *midjeles* (assemblée des principaux magistrats musulmans) par Mohammed-ben-Thayeb, ancien secrétaire du bach-amba.

Ces divers faits ébruités ne déterminèrent point toutefois la mise en jugement, ni la révocation immédiate du khalifah du Sahel. Sans doute *la raison d'état* empêcha le commandant supérieur de Constantine d'user de rigueur envers l'ex-lieutenant d'Ahmed, et il se borna à le dépouiller d'une partie de son autorité, en ne lui laissant que le commandement des tribus voisines de Smendou.

Les choses en étaient là, lorsqu'en mars 1841 le général Galbois, qui avait succédé à Constantine au général Négrier, fut à son tour remplacé par ce dernier. Ben-Aïssa se rendit à cheval, avec tout l'état-major de la place, au devant du nouveau commandant supérieur, qui lui fit un accueil glacial et lui adressa ces seules paroles :

— Où est votre fils Ahmed? Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné?

Ahmed-ben-Aïssa passait pour être, comme son père, ennemi secret de la France, et pour exciter à la rébellion les Kabaïles du mont Sagoun.

Le bach-amba répondit que son fils était retenu à la ville par une indisposition.

— C'est ce qu'il faudra voir, répliqua sèchement le général en lui tournant le dos.

Quelques instans après, au moment où le cortége venait de rentrer en ville, Ben-Aïssa, traversant la place du palais pour retourner chez lui, fut arrêté par un officier de gendarmerie. Au même instant, d'autres agens de la force publique s'assuraient à son domicile de la personne de son fils aîné Ahmed.

Son complice, Ben-Hadj-Ali, avait déjà été arrêté, près d'El-Arouch, par Bon-Roubi, l'un des kaïds du Sahel.

Le 1er avril suivant, Ben-Aïssa comparut avec Ben-Hadj-Ali devant un conseil de guerre, présidé par le colonel Ligneau, du 31^{e} de ligne, sous l'accusation du crime de fausse monnaie.

Vingt témoins furent entendus : tous chargèrent le prévenu avec un acharnement qui révélait assez la haine immense amassée sur la tête de cet homme. Quant à celui-ci, sa contenance fut à la fois calme et fière. A toutes les dépositions articulées contre lui, il se bornait à répondre :

— Un tel (le témoin) est mon ennemi, parce que je lui ai fait autrefois donner la bastonnade; celui-ci, parce que j'ai fait trancher la tête à ses parens; celui-là, parce que j'ai confisqué ses biens, etc., etc. — Il ne se présenta pas un seul témoin contre lequel Ben-Aïssa n'eût à exercer quelque récusation semblable!

Du reste, le bach-amba nia absolument tous les faits qui lui étaient imputés. Son complice, Ben-Hadj-Ali, persista au contraire dans sa première déposition, en déclarant que depuis plusieurs années il fabriquait de la fausse monnaie pour le compte de Ben-Aïssa, qui lui en avait donné l'ordre et auquel il n'osait pas désobéir.

La défense du bach-amba, présentée avec talent par un avocat de Bone, M. Toudouze, révéla des faits fort curieux sur l'histoire monétaire de la province de Constantine. Soit difficulté de faire face aux besoins de son gouvernement, soit cupidité pure et simple, Ahmed-Bey altérait lui-même les monnaies de son gouvernement, et, d'après ses instructions, Ali-Ben-Aïssa, faux monnayeur officiel, présidait à la fabrication de réaux dont le titre n'était que d'un franc, et qui étaient émis par le souverain au taux obligatoire d'un franc quatre-vingts centimes. Alléchés par un si énorme bénéfice, les Kabaïles du Sahel, qui de tout temps ont excellé dans la fabrique des monnaies, s'étaient mis à confectionner des réaux de la même valeur que ceux du bach-amba, et à faire comme lui acte de souveraineté en émettant leurs produits au cours réglé par Ahmed-Bey. L'un de ces industriels, ayant été saisi à Constantine porteur d'un sac qui contenait de ces réaux de contrebande, eut le poing et la tête coupés par ordre de Ben-Aïssa, qui, du reste, ne se fit pas faute de mettre en circulation les espèces saisies sur le supplicié. Ces réaux, qu'un défaut presque imperceptible de fabrication distinguait seul des véritables, étaient ce qu'on appelait dans le pays la *fausse monnaie de Ben-Aïssa,* par opposition à ceux que le bach-amba faisait lui-même fabriquer, et qui portaient aussi son nom. En réalité, les uns n'étaient pas plus faux que les autres; mais l'émission des premiers tendait, on le concevra sans peine, à jeter une grave perturbation dans l'exercice du monopole que s'était attribué le souverain de faire de la fausse monnaie. — Crime odieux, impardonnable, que la mort seule pouvait expier!

Après la prise de Constantine, les *réaux de Ben-Aïssa,* n'ayant plus cours au-dessus de leur valeur réelle, disparurent de la circulation, et firent place aux réaux dits de Tunis, autre monnaie conventionnelle dont le titre n'est aussi que d'un franc, mais qui passe dans les tribus pour un franc vingt-cinq ou trente centimes. C'est sur cette différence de change qu'au dire de l'avocat, lequel du reste ne chercha point à nier le fait de la fabrication, l'accusé aurait spéculé. Suivant M. Toudouze, c'étaient ces réaux mêmes que Ben-Aïssa avait entrepris de contrefaire; mais cette contrefaçon ne constituait point le crime de fausse monnaie, car les produits des ateliers clandestins du bach-amba avaient bien une valeur d'un franc : seulement il les répandait dans la campagne au taux conventionnel d'un franc trente centimes. Il n'y avait donc pas là, toujours en adoptant la version du défenseur, altération, mais seulement imitation de monnaie, et Ben-Aïssa n'avait fait que renouveler l'ancienne industrie pratiquée par les Kabaïles du Sahel, au temps où sa propre monnaie inondait toute la province.

On a vu que cette industrie, tout innocente qu'elle parût au défenseur du bach-amba, était punie de mort sous le bey. Le conseil fut plus indulgent : il ne condamna Ben-Aïssa qu'à vingt ans de travaux forcés et à l'exposition, et Mohammed-ben-Hadj-Ali à vingt ans de réclusion.

Après le prononcé du jugement, le président dit au condamné : « Ben-Aïssa, vous avez manqué à l'honneur; le conseil vous déclare par ma voix indigne de porter désormais la croix de la Légion-d'Honneur. »

Cette dernière sentence reçut immédiatement son exécution sur la place d'Orléans, où les deux condamnés furent conduits, au sortir de l'audience, pour y subir, devant la garnison assemblée, la dégradation militaire. Trois jours après, le jugement rendu contre Ben-Aïssa et son coaccusé fut confirmé par le conseil de révision.

Le 6 avril, dès le matin, la place du marché de Constantine était couverte d'une foule immense. Ben-Aïssa devait ce jour-là même subir son exposition publique. Les Maures, les Turcs, les Arabes, les Kabaïles, les Juifs surtout, étaient là pêle-mêle, se pressant, se coudoyant, se ruant avec une avidité incroyable autour de l'échafaud dressé précisément en face de la brèche qui avait livré passage à l'armée française lors de la prise de la ville.

A l'heure dite, le condamné vint prendre place au pilori infamant surmonté de l'écriteau qui énonçait son crime et le jugement rendu contre lui. Tandis qu'il gravissait les degrés de l'échafaud, un homme, assis au haut de l'estrade, se leva lentement, et jetant sur le condamné un regard plein de haine :

— A nous deux, maintenant, Ben-Aïssa! lui dit-il d'une voix sourde.

Le bach-amba leva les yeux et reconnut dans le bourreau..... Braham Chaouïk, ce Turc dont il avait fait étrangler les quatre frères, Braham Chaouïk qui lui-même avait échappé comme par miracle au lacet de l'ex-bach-amba.

A cette vue, Ben-Aïssa, malgré tous ses efforts pour garder une contenance ferme, ne put s'empêcher de tressaillir.

— Tu as mis à mort toute ma famille, continua Braham Chaouïk en le saisissant pour le lier au fatal poteau; moi-même, j'ai senti la pression de la corde qui devait m'étrangler comme mes frères, et, si tu m'as épargné, c'est que tu espérais m'extorquer les richesses dont tu me croyais possesseur. Eh bien! qu'à ton tour ces liens te meurtrissent, puisque d'un coup de mon yataghan je ne puis te faire sauter la tête!

En disant ces mots, il lui attachait les mains derrière le dos, et le garrottait de façon à lui incruster les cordes dans la chair.

Un sourd gémissement s'échappa de la poitrine du patient et attira l'attention d'un officier de gendarmerie à cheval près de l'échafaud, qui ordonna à Braham Chaouïk de desserrer les cordes. Celui-ci se fit répéter l'ordre et obéit avec une répugnance marquée. Son étonnement était extrême : il ne pouvait comprendre qu'on se préoccupât d'épargner des tortures au condamné. La portée morale du supplice infligé à Ben-Aïssa lui échappait complètement, et la veille il avait fallu discuter avec lui une grande heure pour lui faire entendre qu'il ne devait pas se servir de son yataghan contre le bach-amba, dont la tête ne lui appartenait point.

A défaut de cette satisfaction, il se donna du moins le plaisir d'invectiver amplement son ennemi et de lui faire mille politesses dérisoires.

Tantôt il s'approchait de lui et lui disait d'un ton goguenard : — Il fait chaud, tu dois être fatigué de te tenir debout, si tu essayais de t'asseoir?

Tantôt il tirait sa tabatière et offrait cérémonieusement une prise au condamné, en feignant de s'étonner que celui-ci ne profitât pas de son offre. — Préfères-tu une pipe? lui disait-il. Et il lui tendait son chibouk avec la plus railleuse courtoisie.

Tantôt enfin, faisant trève à ces cruelles plaisanteries, il se posait en face de lui, les bras croisés, et l'accablait des plus sanglantes apostrophes. Il lui prodiguait les noms les plus vils, rappelait tous ses actes de tyrannie et de cruauté, et faisait le compte de ses victimes, dont il évaluait le nombre à vingt mille. — Ai-je bien compté, Ben-Aïssa? lui dit-il à la fin de cet effroyable calcul.

On assure qu'en réponse à cette question, le patient inclina la tête en signe d'affirmation.

Enfin sonna pour lui l'heure de la délivrance. Le 11 avril, il fut conduit, sous l'escorte de quarante chasseurs d'Afrique, à Philippeville, d'où il fut embarqué pour Toulon avec son fils aîné Ahmed et son complice Ben-Hadj-Ali.

A son arrivée dans cette ville, le bach-amba fut mis au bagne, et cet homme naguère tout puissant, qui avait fait trancher la tête à des milliers de ses semblables, dut courber la sienne sous le niveau de la chiourme comme le plus vulgaire criminel. A la vérité, il n'eut pas long-temps à endurer cette ignominie; peu de jours après, il fut détaché par ordre du préfet maritime et mis à part des autres forçats, puis extrait du bagne et conduit au fort La Malgue en vertu d'une commutation de peine que venait de lui accorder la clémence royale, et qui changeait pour lui en vingt années de détention la peine des travaux forcés.

La fameuse prison du mystérieux masque de fer, le fort de l'île Sainte-

Marguerite, venait alors d'être érigée en une nouvelle prison d'état à l'usage des Arabes exclus de l'Algérie comme hostiles à notre cause. C'est là que Ben-Aïssa fut définitivement écroué par ordre du ministre de la guerre pour y subir sa détention. Il ne tarda pas à y être rejoint par Ben-el-Hamelaoui, autre khalifah, autre membre de la Légion-d'Honneur, dont nous avons déjà raconté l'histoire. Naguère rivaux, c'est-à-dire ennemis, leur commune destinée les réconcilia; ils demandèrent comme une faveur d'être logés dans la même chambre, et « ces deux grands débris » se consolèrent ensemble. Leur ancienne dignité leur valut d'être traités comme prisonniers de première classe, c'est-à-dire sur le pied magnifique de 75 centimes par jour, sans compter le vivre et le couvert.

La fortune personnelle de Ben-Aïssa, qui passe pour considérable, malgré le soin extrême qu'il apporte à la dissimuler, lui eût d'ailleurs permis, pour peu qu'il l'eût voulu, d'adoucir par les jouissances du luxe et du comfort les ennuis de sa captivité; mais il ne songeait à rien moins. Le sang kabaïle ne se démentit pas en lui. Du fond d'une prison qu'il devait envisager comme éternelle, il n'avait qu'une pensée, qu'une préoccupation, celle d'augmenter ses richesses. La crainte que ses intérêts pécuniaires fussent compromis par une prodigue ou insoucieuse administration le tourmentait cruellement. Il passait donc la plus grande partie de ses journées à tracer des instructions pour sa famille sur le placement de ses capitaux, la location de ses maisons, l'exploitation de ses métairies, en un mot sur le meilleur mode et surtout le plus économique à adopter pour la gestion et la mise en valeur de ses biens.

Une autre inquiétude l'agitait, celle d'apprendre que ses deux femmes eussent convolé à d'autres noces; car la loi musulmane autorise l'épouse à requérir le divorce en cas d'absence trop prolongée de la part du mari. Il lui suffit, en ce cas, d'aller trouver le kadi, et de lui dire : « Mon époux voyage depuis tant de lunes; je m'ennuie toute seule, et je veux m'unir à un autre homme. » Ce à quoi le kadi répond : « Vous en êtes parfaitement libre, » et, sans en demander davantage, notre nouvelle matrone d'Éphèse passe dans un autre harem.

Pour éviter ce sensible affront, Ben-Aïssa avait demandé que ses deux femmes vinssent le rejoindre en prison; mais cette grace lui avait été refusée. Comme fiche de consolation, il voulut du moins avoir auprès de lu sa belle esclave Zeïtoun, brune fille d'Arab à la chevelure de jais et à l'œil de gazelle; mais l'inflexible général Négrier refusa un passeport à l'odalisque, et Ben-Aïssa se vit réduit aux consolations et aux soins de Mouchi, un am dévoué qui l'avait accompagné volontairement dans son exil.

Malgré ces désappointemens, l'ex-khalifah du Sahel montrait beaucoup de résignation et de dignité dans l'infortune. Il se louait des bons traitemens qu'il recevait de nous, et rendait grace à Dieu, disait-il, de son emprisonnement qui avait amené la guérison de son cher fils Ahmed-Hamdou.

Ce dernier, atteint d'une ophthalmie qui mettait sa vue en danger, avait, en effet, recouvré l'usage de ses yeux sous le climat de France, où, bien que marié lui-même et père de famille, il n'avait pas hésité à suivre son père exilé. Aussitôt qu'il fut rétabli, il quitta Marseille, et courut solliciter à Paris la grace de Ben-Aïssa. L'entreprise était hasardeuse; elle fut poursuivie avec ce zèle, cette ardeur, cette persévérance énergiques qui triomphent de tous les obstacles. Lorsqu'Ahmed-Ben-Aïssa alla rejoindre son père au mois de mars dernier, celui-ci était libre. Le roi venait de lui accorder sa grace pleine et entière, à condition qu'il manderait toute sa famille en France, et irait habiter avec elle la petite ville de Verdun.

Après avoir annoncé cette heureuse nouvelle au prisonnier de l'île Sainte-Marguerite, Ahmed-Ben-Aïssa repartit aussitôt pour Constantine, avec mission d'y réaliser la fortune paternelle, et d'en ramener, suivant la volonté du roi, la famille du bach-amba.

En attendant son retour, Ben-Aïssa, par un trait d'économie kabaïle qui éclipse totalement les meilleures traditions du genre, sollicita et obtint la singulière faveur de rester enfermé au fort de l'île Sainte-Marguerite. Il prolongea ainsi volontairement de six mois une captivité dont naguère il ne cessait d'implorer le terme, car c'est au mois de septembre seulement qu'Ahmed-Ben-Aïssa est débarqué à Toulon, ramenant, avec sa propre famille, les deux épouses de son père, et la belle esclave Zeïtoun.

Toute cette caravane vient de s'acheminer, non point vers la ville de Verdun, mais vers Montpellier, dont le climat plus doux se rapproche de celui de l'Afrique, et où le bach-amba a obtenu, comme dernière faveur, de transporter sa résidence. C'est là qu'environné des siens, il se dispose à terminer patriarcalement sa vie. Il sait qu'il ne reverra plus Constantine ni l'Algérie, dont l'accès lui demeure interdit à jamais; mais il se résigne à son sort avec cette soumission et cette quiétude que, parmi les mahométans, une foi inébranlable dans le *décret divin* peut donner aux plus misérables, et, ce que l'on aura peut-être peine à croire, aux hommes le plus souillés de sang.

FÉLIX MORNAND.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

LES MYSTÈRES DE PARIS,

PAR M. EUGÈNE SUE.

Depuis dix-huit mois M. Eugène Sue occupe, sans la lasser, l'attention du public. Le brillant succès de *Mathilde* n'a fait qu'aiguillonner sa verve; huit volumes ont déjà suivi ce roman, et tous ont trouvé dans les journaux, où ils ont d'abord paru, un grand nombre de lecteurs. *Les Mystères de Paris* viennent d'être achetés par un libraire presqu'au même prix qu'en 1830 les *Harmonies* de M. de Lamartine. Il y a dix-huit cents ans qu'Horace écrivait : *Habent sua fata libelli.* Ce n'est pas sans intention que nous faisons ici un rapprochement entre le poète dont la restauration encouragea le génie et le romancier pour lequel l'engouement se montre aujourd'hui général. Il y aurait, en effet, plus d'une triste et douloureuse réflexion à faire sur cette littérature du XIX^e^ siècle, qui, en vingt ans, est tombée de la poésie au feuilleton. Après tout, ne nous hâtons pas de condamner tel ou tel auteur, telle ou telle époque. Pour nous, nous ne sommes pas de ceux qui disent que la littérature influe sur le goût du public, et il nous paraît évident que, si la préférence du monde lisant se portait sur les ouvrages sérieux, M. Sue lui-même (puisque c'est de lui que nous allons parler) ne serait nullement embarrassé pour traiter des sujets historiques ou philosophiques. Ce romancier a su plier la nature de son esprit aux exigences du public, et ce qu'il lui demandait, il le lui a donné; aussi a-t-il été pris en vive amitié et lui a-t-on dit souvent ce que répétait chaque matin le sultan des *Mille et une Nuits :* Contez-nous donc quelqu'un de ces contes que vous nous contez si bien. — Et il n'a eu garde de refuser. Il a exploité et il exploitera long-temps l'avide curiosité des lecteurs avec un rare bonheur, j'allais presque dire avec un rare talent. Talent? Et pourquoi ne me serais-je pas servi de ce mot? M. Sue n'est-il donc pas un *homme de talent?* Si par là on entend en littérature une remarquable aptitude de l'intelligence à procréer par le travail de la pensée, oui, M. Eugène Sue, romancier, a du talent. Mais l'auteur des *Mystères de Paris*, non content d'amuser, a eu aussi la prétention de discuter, sous la forme épisodique, quelques questions sociales des plus controversées. Il examine le système des délits et des peines et nous propose avec beaucoup de calme et de sang froid de remplacer la peine de mort par *l'aveuglement.* Sans nous arrêter à ce barbarisme, plus risible qu'il ne convient en pareil sujet, nous déclarons que nous ne pouvons reconnaître au roman d'autre but que celui de nous intéresser. Nous défendons au romancier de faire des excursions intempestives dans le domaine de la législation, et nous ne lui permettrons jamais de faire servir les personnages de sa fantaisie, qui agissent et se meuvent dans un monde factice, à démontrer pour nous (qui vivons dans le monde réel) l'utilité de changer nos institutions. C'est là une tâche dont M. Sue devait décliner la compétence, il ne saurait être à la fois publiciste et conteur. La critique ne lui saura aucun gré de sa tentative humanitaire; nous le disons à regret, car, si le blâme est quelquefois désagréable à jeter, c'est sur des livres dont tout le monde parle en souriant et avec plaisir, sur des livres produit d'une imagination vigoureuse. On semble alors vouloir se séparer du commun des lecteurs et, par jalousie, chercher des taches là où chacun ne voit qu'une preuve de mérite et de bon goût.

Mais encore faut-il savoir en quoi consiste le talent de M. Eugène Sue, puisque nous lui en avons reconnu un évident et très recommandable : eh bien! son talent spécial a pour source d'abord l'*invention.* M. Eugène Sue sait arrêter, dans ses diverses proportions, le plan d'une œuvre d'imagination pure. Sa fable est toujours, par le fond du sujet même, intéressante, bien ménagée en ses développemens, bien conduite, et elle se dénoue sans vivacité, sans lenteur, comme il convient enfin. Cette science des dénouemens heureux et fertiles en émotions, que M. de Balzac n'a jamais possédée qu'à demi, a été conquise par M. Eugène Sue dès le principe. On se souvient, en effet, de quelle puissance inventive font preuve *Atar Gull* et les derniers chapitres de *la Salamandre.* Et ce n'est pas seulement le dénouement, mais bien la contexture même des diverses successions d'épisodes ajoutant à la somme de l'intérêt principal, qui explique l'impatience du lecteur à vouloir connaître les surprises qui lui sont réservées par la suite du récit. — L'*invention*, voici donc le premier mérite de M. Eugène Sue. La *fécondité*, qui est venue en second lieu, n'en est pas un autre moins réel, car il ne s'agit pas que de bien ordonner une fable, il faut encore trouver cette fable. Or,

M. Sue a fait peut-être quinze romans, dont plusieurs sont de très longue haleine; les sujets en sont tous variés et intéressans. — Chose qu'on remarque avec étonnement, plus M. Eugène Sue est devenu fécond, moins aussi il a perdu de son esprit inventif. Ces deux qualités se sont développées l'une par l'autre, tard il est vrai, mais avec une grande spontanéité. Il y a dans la vie littéraire de M. Sue trois époques à signaler : la première, qui a sa date marquée à *la Salamandre,* nous le montre avec une imagination chaude, colorée et n'excluant pas la forme. La seconde, qui s'ouvre avec *Arthur,* prouve que chez le romancier l'imagination est devenue plus riche, mais avec moins de couleur peut-êtree; quant au style, il est déjà presque nul. La troisième époque est arrivée avec *Mathilde,* ouvrage où l'observation des mœurs a remplacé *la folle du logis,* où la fable semble céder le pas à la peinture des caractères. — Ainsi le talent de M. Sue s'est peu à peu formé des trois forces intellectuelles : imagination, invention, observation, et toutes trois se seraient complétées l'une par l'autre sans s'exclure, si la négligence qu'il met à les entretenir en lui, par le repos et la méditation, ne les eût annulées souvent en leur ôtant le pouvoir de se féconder.

Mais qu'est-ce enfin que ce livre qui se rattache à la fois à la seconde et à la troisième manière de M. Eugène Sue, *les Mystères de Paris?* — Dans la jeune et renaissante littérature d'il y a dix ou douze ans, chacun cherchait à se faire une place bien nettement séparée de celle de son voisin; chacun, comme les Saints de pierre des cathédrales, voulait avoir sa niche, avec ses sculptures et ses broderies gothiques qui lui appartinssent en propre. M. Sue s'était retranché dans l'immoralité, et il n'en voulait plus sortir. Il avait attiré les regards, et comme il était connu, cela lui suffisait. Mais quand il vit l'étonnement passé et qu'il n'y avait plus rien de neuf et d'original à prêcher le bonheur du vice, un peu désappointé, il se dit : — Si j'essayais de la vertu! Il en essaya, et il y réussit tout aussi bien que dans l'apologie du crime. On se rappelle en effet quelle heureuse et noble figure c'est, dans *Mathilde,* que M. de Rochegune, et combien pâlissent devant lui les Lugarto et les M^lle^ de Maran. On s'est beaucoup intéressé à ces personnages d'un caractère tout différent; toutefois on ne s'est pas ému davantage, et on n'a pas cru devoir rechercher les causes de la subite conversion de M. Sue. Pour lui, nous ne savons ce qu'il a pensé de l'indifférence du public à propos de son optimisme improvisé; mais, dans son nouveau roman, il est parvenu à rassembler les créatures les plus hideuses à côté des plus chastes; les forçats et les princes souverains d'Allemagne, les ambassadeurs et les recéleurs, les prostituées du quartier de la Cité et les duchesses de la rue de Varennes, le cabaret suspect et l'hôtel de M. le comte Appony, la volupté dans le boudoir, et le sentiment ailleurs. Ce roman ressemble assez aux mets bizarres qu'on sert dans certaines villes d'Allemagne, et où il entre autant de sucre et de confitures que de clous de girofle.

Ce qui, dès les premières pages du livre, a vivement ému, c'est la peinture singulière et inattendue des mœurs de toute une population parisienne ignorée et qui, s'il faut en croire M. Sue, vivrait la nuit dans des recoins où la police n'aurait pas osé pénétrer. M. de Balzac, qui a sondé bien des égouts, qui a trouvé un drame et un roman dans le personnage impossible de Vautrin, n'aurait peut-être remué qu'en tremblant cette fange souillée de sang. La curiosité, chez les lecteurs, a été plus forte que le premier sentiment de dégoût. Il est vrai que cette vie étrange et mystérieuse des habitués du *tapis franc* (pour parler argot avec M. Sue) n'est pas toute de meurtres et de vols; pour reposer l'esprit de ses lecteurs, le romancier a su ménager, avec habileté, quelques scènes gracieuses et touchantes; et une jeune bohémienne, abandonnée au milieu de ces bandits, fait oublier leurs grossiers propos par ses naïves chansons. Mais il est fâcheux que l'ombre domine et non la lumière, que le rôle de la jeune fille ne soit que secondaire, tandis qu'au premier plan apparaît cette bande d'*escarpes* (assassins) et de voleurs qui boit de l'*eau d'aff* (eau-de-vie) tout en préparant une attaque nocturne. Resterait aussi à savoir si ces mœurs existent réellement, si un certain *Bras-Rouge*, qui tient une auberge souterraine dans les Champs-Élysées, à l'enseigne du *Cœur-Saignant*, avec son fils, un petit boiteux du nom de *Tortillard*, peut raisonnablement faire disparaître un prince souverain d'Allemagne dans un caveau situé au-dessous du niveau de la Seine, au moment même où une crue subite du fleuve va l'envahir et noyer le malheureux prince. Tout cela n'existe à ce degré d'infamie et d'audace que dans l'imagination du conteur. Après tout, un roman peut bien ne pas être une histoire, et il est permis d'exagérer certaines anomalies qui concourent à donner au récit une apparence d'étrangeté dramatique. N'en voulons pas à M. Eugène Sue de ce Paris qu'il a créé, Paris fantastique entrevu pendant un affreux cauchemar. Placez-le dans tel siècle qui vous plaira, dans le siècle de la cour des Miracles si vous voulez; puis examinons si les personnages de cette exposition bizarre et impossible peuvent exister. C'est maintenant que nous aurons de sincères éloges à donner à M. Sue pour la charmante création de *Fleur de Marie*. Son nom seul, chaste et gracieux, fait déjà rêver.

Une des premières scènes des *Mystères de Paris* nous montre réunis, dans un bouge du centre de la Cité, le Chourineur, Rodolphe et cette jeune fille aux chansons qui porte le surnom de *Goualeuse*. Chacun y raconte son histoire. Celle de la jeune fille est presque un poème, tant sa narration, faite avec simplicité, révèle de grace dans les sentimens et de douleurs cachées sous les rires de la prostitution. Pour bien comprendre l'impression que laisse ce récit, il faut entrer avec M. Eugène Sue dans le *tapis franc*, s'y asseoir sur le banc cassé près duquel la Goualeuse appuie son front dans sa main; il faut, l'esprit encore traversé par les idées lugubres que réveille un lieu infect, fréquenté par des voleurs, écouter la voix de cette enfant de seize ans à qui la débauche n'a enlevé ni sa fraîcheur ni sa pureté. Alors, étonné, charmé, on se laisse aller au courant de sa rêverie, et, faisant descendre lentement ses regards du plafond souillé, on les arrête sur cette svelte créature, blonde et penchée, que Dieu avait faite pour être aimée et qui n'est qu'un instrument de plaisir. Une larme est suspendue à ses cils, et, rien qu'à la voir briller sur le bleu sombre dont son œil est cerné, on se prend aussi à pleurer. — A qui dira qu'une aussi poétique créature ne peut exister sur cette terre, nous répondrons tous les deux, vous le romancier qui avez créé, et moi le lecteur qui vous comprends, que Fleur-de-Marie avait seize ans, cet âge où l'on ressemble si peu à ce que l'on a été, à ce que l'on sera; cet âge où l'enfance et l'adolescence, comme deux charmans ruisseaux, confondent leurs ondes pures et blanches; cet âge où tout fait rêver, où tout a son écho dans votre ame, la plante comme l'oiseau, le livre qu'on lit comme l'étoile qui vous regarde. La vie alors est faite toute de bonté et de pardon; on a tant à espérer du monde et de Dieu, qu'on croit au monde, qu'on croit à Dieu, et que le cœur se fond tout entier en charité. — Aussi pourquoi s'étonner que Fleur-de-Marie, *perle encore après sa chute*, fût une fille si aimante et si douce? Ne devait-elle pas être ainsi, elle dont l'enfance avait été si durement éprouvée, et qui, cachée dans un chantier, mordait de l'écorce de bouleau pour tromper sa faim? Pauvre petite, les mauvais traitemens l'avaient rendue solitaire et sauvage; sa jeune ame endolorie avait autant souffert que le corps chétif et amaigri où elle était emprisonnée. Elle devait en grandissant, après n'avoir eu pour la garder, à défaut de mère, que l'ange de ses songes, elle devait soupirer après l'amour qu'elle n'avait jamais connu. Aimer! oui, pour elle, c'était le secret du bonheur; mais, dans sa chaste pensée, aimer, c'était avoir foi en tout, c'était dire : « Je ne sais pas ce que le monde entend par expansion; je n'ai jamais trouvé personne à qui confier que je souffrais; aussi, à qui me tendra la main, j'appartiendrai : la reconnaissance sera déjà pour moi de l'amour. » Quand Rodolphe se montre ému en apprenant ses malheurs, elle se sent émue elle-même, et elle répond naïvement : « Vous croyez donc que j'ai bien souffert? » La souffrance, pour elle, avait été une habitude, une condition même de vivre. Ce ne fut qu'en voyant couler les larmes de son défenseur qu'elle comprit enfin que son enfance avait été une enfance d'exception, faite de douleurs, comme celle des autres est faite de rires et de joies; car ce fut une existence bien inféconde que la sienne; existence de la fille abandonnée que le vice prend en pitié et élève pour le vice, de la femme qui plus tard se révolte et dont les bons penchans se révèlent tout à coup. Pour elle, le monde alors est mauvais, mais Dieu, avec sa bonté, est toujours là, quand l'ame, comme la fleur au soleil, se tourne vers le ciel, oubliant que le corps s'épuise dans les tortures.

La Chouette a recueilli Fleur-de-Marie; l'enfant, battue par elle, ne la maudit pas, mais se sauve; vagabonde, la police la met en prison. Ainsi, en naissant, elle n'a trouvé personne à qui rendre son sourire pour un baiser; plus tard, la société l'enferme avec la lie et le rebut d'une capitale; et c'est à des bandits rassemblés par le vol qu'elle devra sa première éducation morale. Il faut que la force d'une ame chaste et choisie soit bien grande pour qu'en des épreuves si rudes elle ne faiblisse pas, pour qu'une enfant, toute aux voix intérieures, repousse les principes qu'autour d'elle on développe et se fasse une église de sa pensée. Oui, c'est là une magnifique consolation, que les germes de vertu que l'ame porte en elle ne puissent jamais être complètement étouffés. — Fleur-de-Marie, rendue à la liberté, riche de ce que la prison lui a donné le jour de son départ, ne sait que remercier Dieu par la contemplation de sa merveilleuse nature : « J'ai souffert, dit-elle, mais voici un rayon de soleil; il guérit tous mes maux. » Elle s'arrête devant un arbre, devant un insecte même, et elle admire; car c'est là le bien du pauvre : la lumière, l'ombre, le chant des oiseaux, le murmure du vent, toutes les harmonies terrestres lui appartiennent; et quelles richesses les valent, surtout quand on a seize ans pour les comprendre et qu'elles font naître mille pensées douces, confuses, et jusqu'alors inconnues? Dieu n'est jamais si bien compris que par ceux qui pleurent. Que la vue d'un beau ciel fait sécher de larmes et fait éclore au coin des lèvres de sourires renaissans! Le cœur qui prie ainsi et qui adore ne sait qu'oublier. Cette prière donne la *charité*, puis l'*amour*, puis la *poésie*, car *pardonner, aimer, comprendre,* n'est-ce pas tout un? Comme Fleur-de-Marie, bien des enfans pâles et pensifs, pour qui, si la nature fut prodigue, leur mère a été avare, ont dû ainsi à leurs premières angoisses d'être bons, simples et sérieux. A l'homme heureux, qu'importent les astres, les feuilles, les enfans, tous ces reflets de Dieu? Les joies du monde lui tiennent lieu des joies de la contemplation. L'infortuné n'a que celles-là, et plus son ame se resserre sous les coups du sort, plus il se réfugie en cette extase solitaire. Fleur-de-Marie, ainsi faite, est la créature la plus humaine et la plus vraie. Chacun la repousse; elle pleure d'abord, puis rêve et attend. O les beaux rêves qu'elle a dû faire! Jamais on n'entre si avant dans le domaine de l'imagination que lorsque la terre semble dure et sombre; c'est alors qu'on souhaite s'en aller dans les étoiles, ces mondes de tremblante lumière qui semblent dire son nom au songeur, comme un frère qui appelle un frère. Aussi est-ce à cet âge de craintive adolescence que les folles idées de suicide s'emparent vaguement de nous : on veut aller retrouver le pays de ses chimères. — Ange charmant et timide, garde, garde ta rêverie! Quand ton regard se baissera, tout aura changé, il faudra vivre. Chante encore, Fleur-de-Marie! les exilés ont toujours chanté le chant de la patrie! Mignon disait :

Connais-tu cette terre où l'oranger fleurit?...

Mais il lui faut *se faire un état.* Une rêveuse! quel état lui est bon? Il est si doux de ne rien faire quand on est femme. Oh! comme elle avoue sa paresse naïvement! et comme on la lui pardonne, comme on la comprend même! Une femme a-t-elle donc d'autre mission à remplir que celle de plaire et de briller? L'étoile n'a pas besoin de travailler; elle allume sa lampe bleue et blanche, et Dieu est satisfait, parce qu'elle est lumineuse et belle. Comme cette jeune fille, avec son amour des chiffons, des rubans, des roses, de tout ce qui peut la parer, est bien cette Ève curieuse que le démon a tentée et qu'il tentera toujours! S'il doit y avoir une pitié quelque part, c'est bien à vous qu'elle est due, pauvres femmes que la faim d'abord, puis l'amour naïf de la parure, a poussées au vice.

Si M. Eugène Sue eut fait de sa Goualeuse le personnage principal et l'idée première d'un roman de mœurs, elle eût pu rester, à certains égards, un type comme Manon Lescaut. — Toutes deux ont cédé à la force irrésistible de leur nature, elles se sont faites courtisanes, mais l'une par goût des plaisirs, l'autre par goût de la rêverie. La femme est tout entière dans ce double penchant qui se résume par l'éternelle paresse. Manon, c'est l'or, c'est la volupté, c'est l'ardeur toujours inassouvie des sens; Fleur-de-Marie, c'est la contemplation, c'est le sentiment, c'est la soif toujours inextinguible de l'ame qui cherche l'amour. Pour moi, je les admire et je les comprends toutes deux, ces créations trois fois féminines, mais, sans faire ici un rapprochement littéraire, je préfère à Manon Lescaut Fleur-de-Marie. C'est sans doute là un caractère plus exceptionnel, moins réel peut-être pour la foule; mais c'est aussi une ame plus choisie, où Dieu se reflète mieux. Pour Manon l'amour n'existe pas, car je ne saurais voir qu'on aime là où le temps de la liaison suffit à peine à un éclat de rire et à un baiser. Pour la Goualeuse, le plaisir est un mot qu'elle ne comprend pas; si le cœur soupire chez elle, le corps n'a pas d'élans. Ce qu'elle demande, c'est cet amour qui vit de lui-même et en lui-même, cet amour presque mystique, pour qui les choses extérieures ne sont rien, et dont le regard est infini, si l'homme lui-même est borné. Quand cette attraction lente, mais qui dévore, a réuni deux ames l'une à l'autre, si le plaisir s'y mêlait, il l'étoufferait. Il est donc impossible de faire une même créature de ces deux courtisanes, Manon et Marie; toutes deux existent, mais l'une rit sur la terre, tandis que l'autre pleure dans le ciel.

Le romancier n'a pas laissé se démentir un seul instant ce beau caractère. Le prince qui découvre l'existence de la Goualeuse et qui s'intéresse à son infortune, l'emmène à la campagne; c'est là que se manifeste dans son exaltation la poétique nature de cette jeune fille. Lorsqu'elle songe qu'après avoir été tant de fois souillée et méprisée, elle a enfin rencontré une voix qui lui parlât doucement, et une main qui serrât la sienne, elle veut sourire, mais il lui vient des larmes. Elle contemple alors le paysage qui se déroule à ses pieds, les charmans lointains des perspectives qui fuient, la rivière qui coule, le saule qui se penche, la voile qui se gonfle, l'oiseau qui poursuit un oiseau, le nuage que le soleil dore, la fumée bleuâtre qui s'échappe lentement, par capricieuses arabesques, d'entre un massif d'arbres mouvans; et toutes ces choses la pénètrent d'une profonde tristesse. Son cœur se serre, elle comprend, mais à qui dire qu'elle comprend? *Voir c'est avoir*, a dit Béranger. Voir seul, c'est regretter de voir. — Pourquoi es-tu triste, enfant? Le corps est de plomb, mais l'intelligence a des ailes. Ne vois pas l'homme à travers la nature, regarde Dieu qui t'appelle. — Elle sent qu'elle veut aimer, qu'elle va aimer peut-être, mais c'est en elle un pressentiment vague : elle rougit, baisse les yeux, et attend la venue de l'amour, dont lui parlent ses songes capricieux. Est-ce un père? Est-ce un amant? Elle ne le sait, mais quand à la fin du récit elle apprendra qu'elle est la fille de Rodolphe, elle n'en sera ni surprise ni moins joyeuse, tant dans l'amour vrai il y a de chasteté!

Pauvre ange de graces et de douleurs! sa vie à elle aura été semblable à celle de ce rosier dont elle raconte l'histoire. Appuyé sur une fenêtre où l'air arrive à peine, il s'étiole, il va mourir, lorsque, le prenant en pitié, elle l'emporte entre ses bras et va le promener au soleil avec une touchante naïveté. Le soleil relève d'abord ses boutons flétris, mais il ne leur sera pas donné d'éclore; après l'ombre et l'humidité, le rayon du ciel était trop lourd pour eux, il les a brûlés. Ainsi de Fleur-de-Marie : elle a tant souffert, tant pensé, tant pleuré, que, lorsque le bonheur vient lui sourire, elle ne peut les supporter et succombe, comme étouffée par sa joie. — Qui n'a entrevu, une fois en sa première jeunesse, quelqu'une de ces pâles victimes de leur trop de sensibilité? Elles passent à travers nous, raillées souvent, méconnues toujours; le feu de l'amour, que Dieu attisait en elles, s'éteint avant le temps, et la fumée en remonte au ciel d'où il était descendu. Qui de nous, sur la tombe de ces Ophélia désolées et muettes, qui font des fleurs des champs leurs uniques compagnes, ne se fût écrié avec le poète anglais :

Ma vie à vos côtés eût coulé fraîche et douce,
Comme un ruisseau des prés, foulant la verte mousse,
Qui fuit tranquille et pur, limpide, harmonieux,
Emportant sous son onde une image des cieux!

On ne se rend pas compte tout d'abord du mérite de cette création originale; elle est tellement confondue avec d'autres, qu'on a peine à la bien reconnaître et à la séparer de ses sombres compagnons. Mais lorsqu'on a pu faire glisser sur elle un rayon de lumière qui permet l'analyse minutieuse, lorsque, ne s'inquiétant plus du roman lui-même et des mœurs sanglantes qui y sont étudiées, on a suivi d'un esprit attentif le développement de ce caractère, on s'aperçoit de sa noblesse et de sa beauté. On demeure étonné que tant de poésie ait été oubliée là par un écrivain qui ne désire peut-être qu'amuser ses lecteurs; assurément lui-même n'avait pensé à Fleur-de-Marie que comme à une figure secondaire qui pût faire valoir, par sa touchante candeur, d'autres conceptions, selon lui, plus vigoureuses et plus hardies. Si M. Eugène Sue avait placé quelque part le mérite intrinsèque et réel de son roman, c'était assurément dans la peinture de son Paris nocturne. Eh bien! ce sera cette jeune enfant, laissée par mégarde au milieu de ces assassins et de ces forçats, qui sauvera le dégoût qu'inspirent d'horribles tableaux.

Entre tous les scélérats qui fréquentent le cabaret du *Lapin blanc* et la taverne souterraine du *Cœur saignant,* il en est un qui mérite d'être remarqué, c'est le Chourineur. Il est curieux d'examiner par quel moyen M. Sue a voulu à son tour nous intéresser à l'échappé du bagne. Il n'est pas, comme on sait, le premier qui ait entrepris cette tâche, demeurée jusqu'ici impossible. Mme Sand, dans *Lélia,* séduite par ce que cette idée de *la réhabilitation du forçat* offrait d'étrange à l'imagination, et aussi par la difficulté même que présentait l'exécution littéraire, nous a donné le personnage de Trenmor: mais ce fut plutôt une ébauche qu'une véritable création. On sentait, en analysant les sentimens de ce personnage bizarre, que l'illustre écrivain n'avait osé fouiller trop avant certains endroits du cœur humain, et qu'il avait reculé devant la démonstration complète de son paradoxe; il avait craint sans doute de voir les preuves lui manquer. Aussi Trenmor, moitié dieu, moitié voleur, est-il demeuré un être vague, indéfini, et qu'on ne sait trop dans quelle famille humaine classer. Les nombreuses additions faites à *Lélia* dans une édition récente l'ont doté de plus de grandeur et de poésie, mais ne lui ont pas moins laissé sa première et mystérieuse auréole. Dans le drame de *Vautrin,* on a essayé de faire pardonner au galérien les infamies de sa conduite en leur donnant pour motif un sentiment sublime, celui de la paternité; mais Vautrin, père de famille, devient ridicule sans cesser d'être criminel. — M. Eugène Sue, sans avoir mieux réussi dans sa tentative de réhabilitation, a du moins eu recours à un moyen ingénieux; il n'a nullement cherché à diminuer le juste dégoût que l'assassinat inspire, mais il a mis en regard la probité. Ainsi le Chourineur, cédant à son *instinct* sanguinaire, se sert volontiers du poignard et du couteau, mais personne au monde ne lui ferait dérober une pièce de monnaie dans la poche de son voisin; il mourrait de faim avant de s'être décidé à voler un pain chez un boulanger. La théorie de l'honneur qu'il expose à ce sujet étonne, mais n'est pas sans délicatesse. — On a le droit de se récrier contre la possibilité d'existence dans l'ame de deux sentimens aussi contradictoires, mais M. Eugène Sue parvient à l'expliquer assez raisonnablement : il rejette sur la fatalité le goût du Chourineur pour le meurtre, et prouve qu'il n'en faut accuser ni l'éducation, ni les passions de ce repris de justice, puisque ce n'est qu'un enfant trouvé *à gauche ou à droite de la rue.* Cet instinct tout exceptionnel ne saurait rien démontrer; mais, une fois l'étrange fatalité admise, M. Eugène Sue sait nous intéresser au développement de ce caractère par son habileté à le maintenir toujours à la même hauteur. Le Chourineur, hésitant entre la soif du sang et l'attrait de l'honnêteté, parvient à nous émouvoir. De quel côté penchera la balance? On ne détruit pas un instinct comme on chasse un caprice; le naturel reparaîtra toujours.—Ainsi on ne peut conclure que ce soit là un homme envers lequel la société ait mal agi; la société n'a que faire des gens qui tuent, quelle que soit d'ailleurs leur bonne volonté. Elle remplit un devoir en les envoyant au bagne ou sur l'échafaud. — Quant au forçat de M. Eugène Sue, en raison de la force même de sa nature, on lui accorde quelque pitié, on aime sa probité, mais jamais une qualité aimable ne fera excuser un penchant criminel.

Le héros véritable de ce livre, monseigneur Rodolphe, qu'en dire? — Parti de l'Allemagne à la recherche de la vertu opprimée et de l'innocence méconnue, il vient, nouveau don Quichotte, redresser les torts de la société. C'est lui qui prend Fleur-de-Marie sous sa protection; c'est lui qui propose au Chourineur de se faire boucher et qui lui offre, dans le petit village de l'Ile-Adam, une boutique avec un superbe étal, bien garni à ses crocs de viandes rouges et saignantes; c'est lui encore qui, *revêtu d'une robe de chambre de velours noir*, dans une salle de son château de l'allée des Veuves, appelle à son tribunal redoutable le Maître-d'école, qui l'a trahi. Toutes ces belles actions sont fort louables, mais ne prouvent pas que Rodolphe jouisse de toute sa raison. — Puisque nous avons consenti à ce que ce roman se passât dans un siècle et dans un pays quelconques, ne chicanons pas à M. Eugène Sue la vraisemblance des faits; disons-lui seulement que ce prince allemand ne peut être un personnage réel, que l'homme, pour expier une faute personnelle, n'a jamais pu s'arroger le droit de juger les actions d'autrui et de défaire ce que Dieu et la société font. Un tel excès de zèle n'a pu s'emparer que d'un esprit exalté, car il n'entre pas dans la nature humaine, telle qu'elle a été observée par les moralistes et les philosophes de tous les temps, d'être exclusivement portée vers cet amour de l'humanité que rien ne tempère. La vertu, pour se faire valoir, a besoin d'être mise en contact avec l'ombre; il n'y a pas de créature parfaite. Rodolphe ne peut donc prétendre avoir vécu au milieu des hommes, ou, s'il est vrai qu'il ait existé, qui peut se flatter de l'avoir compris?

Si nous n'insistons pas sur quelques figurans qui entrent en scène au tome second des *Mystères*, c'est que nous les connaissons déjà. Ils appartiennent, en effet, à la classe aristocratique, dont M. Sue peint plus volontiers les mœurs dans ses derniers romans. Si nous glissons sur un chapitre important, intitulé *le Bal*, ce n'est pas que le talent d'observation de l'auteur ne s'y montre brillant et agréable, mais c'est que dans *Mathilde* et dans *Arthur* le grand monde a déjà eu son tour, et que nous avons assisté déjà à de semblables fêtes. M. Sue a souvent choisi pour théâtre les salons les plus élégans et pour acteurs les membres de la plus exquise compagnie. *Mathilde* a dénoté chez lui une rare distinction de goût; tout, depuis l'ameublement d'une chambre à coucher jusqu'au sujet lui-même, y a prouvé qu'il s'était plu à analyser des sentimens délicats et à reproduire les usages d'une société prise à part. Nous pensons que c'est là une attention dont on lui devait savoir d'autant plus de gré, que certains écrivains de cette époque semblent avoir pris à tâche de nous présenter pour types les êtres les plus repoussans, tant par leur dégradation morale que par la condition infime où ils sont placés. Il est fâcheux que l'auteur d'*Arthur*, après de pareilles promesses, n'ait pas toujours observé la nature humaine sur des personnages non vulgaires. Nous l'avons bien vu ennoblir la prostitution avec Fleur-de-Marie, mais *le Maître* *d'école* et d'autres que nous n'avons pas nommés, ne sont-ils pas des hommes tout-à-fait avilis et dont on ne saurait excuser la férocité ?

Dans *les Mystères de Paris,* il y aurait sans doute plusieurs caractères à critiquer encore, mais il y en aurait plusieurs aussi que nous aurions pu louer pour la finesse et la vérité de certains détails psychologiques. Tout cet imbroglio est d'ailleurs si attachant, en dépit de toutes les intrigues qui viennent s'y superposer, qu'on a à peine le loisir de regarder les héros qui passent sans les avoir déjà oubliés pour d'autres. — Les remarques faites à propos des personnages principaux ont dû suffisamment montrer quelle peut être la valeur de ce livre en dehors même du plaisir que le lecteur y trouve.

Des diverses observations critiques qui précèdent, on peut conclure que M. Eugène Sue est un conteur agréable et d'un esprit fécond. Moraliste aussi, il a sondé avec attention plusieurs mystères de notre nature, et souvent il les a pénétrés; l'ame de la femme lui est connue en quelques-uns de ses replis et de ses détours les plus secrets. Si M. Sue s'est parfois trompé, c'est que le temps de la méditation lui a manqué; c'est qu'en écrivant au courant de la plume tant d'histoires demandées, il a oublié de laisser mûrir sa réflexion; c'est qu'il a sacrifié au goût des lecteurs, qui veulent avant tout être amusés: l'approbation des hommes sérieux, qui veulent que dans un roman tous les sentimens se déduisent logiquement les uns des autres. Nous savons que M. Sue était, plus que tout autre, capable de faire une œuvre à la fois dramatique et vraie : c'est pourquoi nous avons voulu juger avec une sévérité bienveillante le fond de sa dernière production, regrettant, pour la popularité qu'il a su conquérir, de le voir abuser souvent de ses brillantes qualités et surtout attacher si peu de prix à la forme et au style de ses livres.

ALFRED ASSELINE.

BULLETIN.

L'opinion est loin de rester oisive devant le projet de l'union commerciale avec la Belgique. Dans les premiers momens, la parole semblait n'appartenir qu'aux adversaires de l'union. Eux seuls rédigeaient des adresses et formaient des assemblées. Aujourd'hui les partisans de la réforme commencent à élever la voix; ils ont aussi leurs délibérations, et prennent tous les moyens pour faire connaître leurs vœux. C'est ainsi qu'il s'établit déjà une sorte d'équilibre, jusqu'à ce qu'enfin le projet d'union conquière dans le pays une majorisé imposante et convaincue.

Tel est le travail qui s'accomplit dans les esprits, travail qu'il ne faut vouloir ni brusquer ni entraver. Dans les gouvernemens où règne la libre discussion, on ne saurait agir qu'après avoir convaincu sinon tout le monde, du moins la grande majorité. Quand on cherche à devancer le moment de cette adhésion nécessaire, on risque de compromettre les mesures pour lesquelles on montre ainsi plus de zèle que de prudence. Il n'y aurait donc pas à blâmer le ministère de ne vouloir marcher qu'avec circonspection et réserve dans la question de l'union franco-belge; nous ne l'avons jamais excité à rien précipiter, dans une mesure qui affecte tant d'intérêts. Mais quand nous l'avons vu reculer sans nécessité, faire un pas en arrière que rien n'expliquait, puisqu'il ne s'était pas trop avancé, nous avons blâmé un mouvement rétrograde qui nous a paru funeste tant à la force du pouvoir qu'à l'avenir de la question.

A l'égard de la réunion Fulchiron, le meilleur parti qu'avait à prendre le ministère était de la laisser s'agiter sans paraître en prendre le moindre souci. On eût beaucoup embarrassé les vingt-cinq à trente députés qui avaient ainsi improvisé un petit parlement, en les laissant dans la position fausse où ils s'étaient mis eux-mêmes si légèrement. A quelle conclusion eussent-ils pu s'arrêter ? Quelle résolution eussent-ils pu prendre? Au lieu de cela, le ministère est venu à leur secours, et c'est presque lui qui leur a rendu les armes en promettant d'ajourner ce qui déplaisait aux hôtes de M. Fulchiron.

Nous savons bien à quel genre de craintes a cédé le cabinet : il a vu dans la réunion de ces députés le noyau d'une opposition d'autant plus redoutable qu'elle aurait pris naissance dans le sein même de la majorité, et il s'est hâté de dissoudre une réunion si dangereuse. Il y aurait de la niaiserie, dans un temps comme le nôtre, à s'étonner de ces préoccupations personnelles; nous dirons seulement que le ministère a pris trop facilement l'épouvante, et que, dans sa précipitation à se mettre à couvert, il s'est compromis.

Avant la déclaration d'ajournement, la position du cabinet était meilleure. Il paraissait animé d'une conviction intérieure, il semblait tendre à un grand but avec une résolution calme; il restait le maître de régler sa marche sur les progrès qu'il aurait remarqués dans l'opinion, et sur les obstacles que devait présenter l'exécution de la mesure. Quand, il y a un mois, M. le ministre de l'intérieur revint de son voyage dans le département de la Gironde, il ne dissimula à ses collègues aucune des difficultés d'exécution qui faisaient de l'union franco-belge une question fort épineuse, non que M. Duchatel soit contraire à la mesure en elle-même; mais la spécialité de ses études économiques lui a permis d'apprécier tous les détails de cette grande opération. Il est fort naturel que le cabinet, éclairé par ses délibérations intérieures, ait reconnu la nécessité de redoubler de circonspection; mais aussi c'était moins que jamais le cas de s'affaiblir soi-même par des concessions imprudentes aux adversaires systématiques de l'union franco-belge.

Au surplus, les condescendances du cabinet n'ont pas réussi à endormir les inquiétudes et les défiances des anti-unionistes. Ceux-ci déclarent que l'ajournement n'est qu'un leurre auquel ils ne veulent pas se laisser prendre; ils disent qu'il est plus nécessaire que jamais d'organiser leur résistance, de multiplier les députations auprès des différens ministres et auprès du roi lui-même : loin de désarmer, ils se préparent au combat. D'un autre côté, il y a déjà un certain nombre d'industries qui se sont assez rendu compte de leur situation et de leurs ressources pour penser qu'elles n'auraient rien à craindre de la concurrence des manufactures belges : elles acceptent l'union avec l'espoir fondé d'y trouver de notables avantages tant par la supériorité de leurs produits que par l'accroissement des débouchés. Telles sont les tendances qui commencent à prédominer à Reims, à Mulhouse, à Lyon même, en dépit de la levée de boucliers de M. Fulchiron. On dit que l'honorable député du Rhône a reçu d'assez sévères réprimandes, pour s'être si fort aventuré contre l'union franco-belge. M. Fulchiron n'était donc pas aussi redoutable pour le ministère qu'il a voulu le paraître; pourquoi lui avoir cédé?

Au milieu de cette animation industrielle et commerciale qui gagne peu à peu tout le pays, le ministère ne présente malheureusement pas cette unité d'intentions et de vues si nécessaire pour exercer sur les esprits indécis et partagés une puissante influence. Le ministère a dans son sein, au sujet de la question belge, une opposition qui ne laisse pas que d'être assez sérieuse. M. Cunin-Gridaine rappelait, il y a quelques jours, à une députation des délégués de l'industrie, que depuis 1830 son opinion était connue, et qu'elle n'avait pas changé. M. Martin du Nord n'est pas un anti-unioniste moins prononcé que son collègue M. le ministre du commerce, et M. Teste met dans son antipathie pour l'union franco-belge toute la vivacité de son caractère méridional. Dans l'autre camp, M. Guizot attacherait la plus haute importance au triomphe de l'union; ce serait un résultat dont sa politique pourrait être fière : toutefois, la crainte de démembrer la majorité le retient et a déjà beaucoup tempéré l'ardeur qui l'animait dans le principe. M. Duchatel remplit pour ainsi dire le rôle d'arbitre et de modérateur, il croit à la nécessité de l'union franco-belge pour l'avenir, mais il en voit toutes les difficultés de pratique et de transition. Enfin, le ministre qui s'est voué à cette question avec le plus de conviction et de fermeté est M. Lacave-Laplagne; la déclaration d'ajournement n'a pas ralenti son ardeur. Persuadé que l'union commerciale avec la Belgique, loin de nuire à l'industrie française, en favoriserait le développement, il n'épargne rien pour accélérer les travaux qui doivent en faciliter la réussite. M. le ministre des finances est aussi préoccupé de la nécessité de calmer beaucoup d'appréhensions légitimes par un système de mesures transitoires; de cette manière, on évitera les inconvéniens qui accompagnent toujours les changemens brusques, et l'on pourra espérer de rallier à une grande mesure d'intérêt national beaucoup d'hommes de bonne foi que dans le principe cette mesure avait effrayés.

Ni les adversaires, ni les partisans de l'union belge ne sauraient oublier non plus que dans cette question la couronne elle-même n'a pas craint de laisser voir ses préférences et de se prononcer hautement en faveur d'une fusion commerciale avec nos voisins. On assure que le roi, quand il a reçu les délégués du département de l'Eure, tout en promettant que son gouvernement observerait dans l'exécution tous les délais et toutes les mesures de prudence désirables, aurait averti les délégués qu'ils devaient considérer pour l'avenir l'union franco-belge comme inévitable. « Il faut en prendre votre parti, aurait dit sa majesté. Sans l'union, nous finirions par avoir les douaniers prussiens à la frontière belge; or, la douane prussienne en Belgique, ce serait la guerre, et je veux maintenir la paix. » Il est remarquable en effet que c'est dans l'intérêt le plus vrai de la paix européenne que la France doit s'unir commercialement à la Belgique. Cette solution est commandée par les douze années de paix qui se sont écoulées depuis 1830, et en même temps elle est nécessaire au maintien de la paix dans l'avenir. En faisant entrer de plus en plus la Belgique dans l'orbite de l'influence française, cette solution permet à la France de faire contrepoids à l'association allemande, et elle conserve entre les grandes puissances un équilibre indispensable.

C'est par la conviction de cette nécessité que l'union franco-belge finira par triompher. Quand la France et la Belgique seront bien persuadées que la seule solution qui puisse assurer leurs rapports, leur bien-être et leur sûreté, est une union commerciale, il faudra bien que l'Europe souscrive à un arrangement hors duquel il n'y aurait que trouble, confusion et chance de guerre. Qu'on y songe, le monde politique a été jusqu'à présent organisé pour la guerre : surtout en 1814 et en 1815, on s'est proposé d'apporter des entraves éternelles à l'agrandissement de la France; on a épuisé toutes les combinaisons pour donner contre nous une position formidable à la Prusse et à l'Autriche. Ces arrangemens durent depuis plus de vingt-cinq ans; mais la guerre n'est pas venue, et le monde a marché. La paix a porté ses fruits; en couvrant l'Europe de producteurs, elle a introduit d'autres conditions dans les rapports et la vie des peuples; aussi le monde se trouve gêné dans les combinaisons écrites de l'ancienne politique, et il a besoin d'être organisé pour la paix. C'est au point de vue de la guerre et de la conquête qu'on a donné la rive gauche du Rhin à la Prusse, et qu'on a isolé la Belgique de la France; mais au point de vue de la paix et du commerce, comment empêcher que la France n'ait des rapports intimes avec les populations rhénanes et belges? Il faudra donc que tout le monde tombe d'accord sur ce point, que, si l'on veut affermir la paix générale, il y a des changemens inévitables à apporter à l'économie de l'Europe. Il ne suffira plus entre les peuples de ne pas tenir les armées sur le même pied qu'à la veille d'une bataille, il faudra aussi déplacer des lignes de douane, abaisser les tarifs, rendre enfin possible et heureux le régime de la paix. La question de l'union franco-belge s'offre comme une des premières applications de cette grande nécessité; ce n'est pas un accident isolé, une fantaisie sans fondement, c'est un important détail de l'économie européenne. Puisque personne ne veut la guerre, il faut bien s'arranger pour la paix.

On remarque que les traités de commerce sont aujourd'hui à la mode; c'est vrai, et par une excellente raison, c'est qu'ils sont indispensables. Ce n'est pas à dire pour cela qu'ils soient faciles à conclure. Les peuples ne se dépouillent pas vite de leurs préjugés : ils ont bien l'instinct des situations nouvelles, mais ils ne se résignent pas facilement à en accepter les conséquences qui peuvent heurter leurs habitudes et leurs passions. Ainsi aujourd'hui chaque peuple veut conclure des traités de commerce parce qu'il veut placer ses produits; mais, quand il s'agit, entre les parties contractantes, d'arrêter les concessions mutuelles, d'en déterminer la mesure, de transiger en un mot, la difficulté est infinie, et parfois jusqu'à nouvel ordre insoluble. Deux nations, dont à coup sûr on ne contestera pas les lumières, l'Allemagne et la France, se préparent à se faire une guerre de tarifs. Le *Zollverein* a fort élevé ses taxes, à ce qu'il paraît, et il s'en justifie en alléguant qu'il doit se défendre contre le système prohibitif de la France. On promet en son nom que, si nous nous montrons plus faciles, on fera des concessions du côté de l'Allemagne. On assure que la Prusse a fait insérer une stipulation expresse par laquelle il est dit que le tarif pourra être modifié dans trois ans. Mais toujours, pendant trois ans, la France et l'Allemagne verront le système prohibitif s'élever entre elles comme un mur, et cependant les théories de la liberté du commerce ne manquent pas dans les deux pays de partisans éclairés.

Toutefois, avec le régime de publicité universelle qui est aujourd'hui le droit commun de l'Europe, il ne faut jamais désespérer d'amener l'opinion des gouvernemens et des peuples à ce qui est juste et vrai. Un journal annonce que les puissances se sont enfin décidées à clore définitivement le protocole ouvert pour la ratification de la convention du 20 décembre. *La Presse,* en donnant cette nouvelle, la déclare puisée à une source authentique. Il paraît difficile de ne pas avoir créance dans une affirmation aussi positive. Si donc il ne faut pas douter de ce qu'on nous apprend, nous nous en réjouirons sincèrement. En se décidant à clore définitivement le protocole, les cabinets rendent un solennel hommage à la puissance de l'opinion nationale. Les journaux qui reproduisent cette nouvelle sont d'accord pour en faire honneur à la politique des chambres : ils ont raison, car c'est au parlement que nous devons cet heureux résultat.

C'est un fait nouveau que l'intervention parlementaire dans les transactions diplomatiques. Avec le mécanisme des gouvernemens constitutionnels, la ratification prend une importance qu'elle n'avait pas eue jusqu'alors. Sans doute elle n'a jamais été une pure formalité, mais enfin il a toujours été rare de voir un acte diplomatique désavoué et frappé de nullité après la signature du négociateur. Dans les monarchies absolues, le refus de ratification est nécessairement une exception tout-à-fait extraordinaire. Au contraire, avec la liberté du régime représentatif, le pays a ses moyens de faire connaître et prévaloir ses sentimens et ses vues, et quand ceux qui ont négocié en son nom ne les ont pas fidèlement exprimés, il peut au dernier moment intervenir avec puissance. Ce droit du pays n'affaiblit pas l'action de la royauté; elle la sert. Il donne les moyens au pouvoir exécutif de réparer une erreur, de revenir sur une concession imprudente faite à l'étranger. Quelle force la royauté n'a-t-elle pas alors dans ses négociations, quand elle peut montrer qu'elle est intimement unie d'intention avec le pays qu'elle gouverne!

Tel est en effet le langage que le ministère a dû tenir à l'Europe pour qu'elle se déterminât enfin à la fermeture du protocole : il a pu facilement prouver qu'il lui était impossible, dans cette circonstance, de ne pas donner satisfaction à la France. Ç'a été dans la balance, à ce qu'il paraît, un argument décisif. L'Angleterre, en particulier, a tout intérêt à rester en paix avec nous; elle a toujours le désir de conclure avec la France un traité de commerce, et elle aura enfin compris qu'en laissant le protocole éternellement ouvert, elle perpétuait entre elle et la France des difficultés insolubles. Le consentement de l'Angleterre à la fermeture du protocole a dû entraîner le consentement des autres puissances.

Si le fait est vrai, le ministère a le droit de s'en féliciter, mais il ne doit pas oublier que ce premier résultat lui impose d'autres obligations. Quand la chambre a témoigné l'unanime désir que le traité du 20 décembre ne fût pas ratifié, elle a aussi exprimé sur le passé de vifs regrets; elle a demandé qu'on avisât aux moyens d'annuler les conventions de 1831 et de 1833. Si vraiment lord Aberdeen a fait la concession de la fermeture du protocole, le moment est favorable pour lui proposer la résiliation des traités précédens. Tout en effet, dans la question du droit de visite, dépend d'un seul point. Le principe nouveau qu'on a voulu introduire est-il aujourd'hui d'une application universelle, et est-il indispensable à l'abolition de la traite? Le droit de visite n'est pas d'une application universelle, puisque les États-Unis ont refusé de le reconnaître, et n'en ont jamais toléré l'exercice : il n'est pas non plus indispensable à la suppression de l'esclavage, puisque, dans le traité que vient de signer lord Ashburton, l'Angleterre et l'Amérique ont, d'un commun accord, adopté d'autres moyens pour réprimer la traite sur la côte d'Afrique.

Ces raisons sont aussi simples que péremptoires. M. le ministre des affaires étrangères est-il, comme on l'a dit, aussi bien placé que personne pour les faire valoir et triompher? Il est permis d'en douter. Toutefois ce n'est pas le moment de rappeler les paroles et les actes qui affaiblissent malheureusement la position du ministre représentant aujourd'hui la France vis-à-vis de l'Angleterre. M. Guizot négocie en ce moment avec le cabinet anglais : on dit qu'il a obtenu une première concession; tout lui fait un devoir de ne pas s'en tenir à ce résultat, et d'arriver à l'annulation des traités de 1831 et de 1833. L'époque approche où le gouvernement français devra délivrer de nouvelles patentes aux croiseurs anglais. Voilà une occasion naturelle et un moyen facile d'annuler par un refus les conventions qui nous blessent. M. le ministre des affaires étrangères rendra compte aux chambres de tout ce qu'il aura fait pour répondre aux intentions du pays; c'est seulement alors que les chambres et la presse pourront, en connaissance de cause, apprécier sa conduite.

A chaque moment, on est appelé par de nouveaux évènemens à porter un jugement rétrospectif sur le mérite du traité du 15 juillet 1840. Nous savions que la Porte avait refusé de faire droit aux réclamations des ambassadeurs qui sont à Constantinople. Elle n'avait consenti aucune concession qui pût ramener l'ordre en Syrie; elle montrait un apathique entêtement, certaine que les puissances la laisseraient faire, de peur de paraître violer une indépendance dont elles avaient si hautement proclamé la nécessité. Mais le divan n'avait pas songé aux populations mêmes de la Syrie. Il n'avait pas pensé que cette Syrie, dont on avait dépouillé le vice-roi d'Égypte, aurait assez d'énergie pour repousser à elle seule ses oppresseurs. C'est pourtant ainsi que les choses viennent de se passer. Les Druses et les Maronites ont fait cause commune; ils se sont réunis pour chasser les Turcs de toutes les positions occupées par ceux-ci dans les montagnes. Il semble que les faits prennent plaisir à venir justifier toutes les prévisions de la France, il y a deux ans. En 1840, nous résistions à la politique de lord Palmerston et de la Russie, si aveuglément suivie par l'Autriche. Cette politique considérait le démembrement de la Syrie de l'empire du vice-roi comme indispensable au maintien de l'équilibre européen. Tout était perdu si la Syrie restait entre les mains de Méhémet-Ali; c'était un rebelle, un despote, l'oppresseur des chrétiens. La France représentait, au contraire, que jamais la Syrie n'avait pu être gouvernée que par le pouvoir qui était maître de l'Égypte; elle déclarait le sultan incapable de faire régner l'ordre dans une province dont il avait perdu depuis long-temps la possession. Qui a raison aujourd'hui, les cabinets signataires du traité du 15 juillet, ou la France? M. Thiers avait-il tort quand il écrivait dans son remarquable *memorandum*, qu'en dépouillant Méhémet-Ali de la Syrie, *on ne la donnait pas au sultan, mais à l'anarchie?* Ce n'était donc pas un entêtement puéril qui alors engageait la France et son gouvernement à faire du sort de la Syrie une question capitale pour la paix du monde; car enfin aujourd'hui le problème reparaît plus épineux encore.

L'incurable faiblesse de l'empire ottoman est bien plus avérée qu'elle ne l'était en 1840. En laissant Méhémet-Ali maître de la Syrie sous la garantie et la surveillance des cabinets en faveur des chrétiens, on n'eût pas fait violence à la nature des choses, et l'on eût évité d'altérer l'équilibre général en n'accordant pas une prépondérance exagérée à l'une des puissances européennes; car enfin aujourd'hui, si le sultan ne peut garder et gouverner la Syrie, et si l'on ne veut pas la rendre au vice-roi d'Égypte, de peur de paraître se déjuger, que deviendra cette province? Au milieu de l'indépendance un peu anarchique des tribus, il faut l'image et la règle d'une autorité une; où les prendre? La France peut-elle consentir à ce que l'Angleterre exerce sur cette province un protectorat exclusif? Voilà encore une nouvelle source de dissentimens et de griefs entre les deux pays. Dernièrement, il a suffi de l'apparition momentanée d'une flotte française en vue des côtes de Syrie pour provoquer les plaintes et les réclamations de l'Angleterre. Cependant il y a dans ces parages des chrétiens qui invoquent la protection de la France. Le ministère a eu la faiblesse de donner ordre à l'escadre de l'amiral La Susse de s'éloigner. Maintenant que le gouvernement de Syrie est vacant pour ainsi dire, il faudra reprendre la question tout entière, et la France, sous peine de se manquer à elle-même et à l'Europe, se trouve dans l'obligation de montrer une grande fermeté à l'Angleterre sur un des points où les convoitises de l'ambition britannique ont le plus éclaté.

La lutte entre les Anglais et les Chinois est arrivée au plus haut point d'intérêt. Les Anglais ne reculent devant aucun moyen; ils brûlent les villes qu'ils ne peuvent garder, et ils imposent aux populations des contributions énormes. Quels sentimens, quelles pensées doivent réveiller de pareils traitemens chez un peuple vivant depuis des siècles dans une paix profonde, et qui n'avait jamais prévu la possibilité d'une collision avec l'Europe? Les Chinois peuvent se demander si ce sont eux qui ont attaqué les Anglais. « Les barbares, dit le maître du céleste empire dans un édit qui porte la date du 5 juin 1842, les barbares sont doués d'un appétit dévorant que rien ne peut satisfaire! Ils ont troublé partout la population à la noire chevelure. Les provinces de l'empire ont été agitées et soulevées comme les vagues de l'océan. La mesure de l'iniquité est comblée, et le ciel n'accordera pas un nouveau répit à ces barbares. Quel crime avait donc commis mon peuple, pour être affligé de ces épouvantables calamités? En vérité je me réprouve et je m'exècre moi-même de n'avoir pu encore affranchir mon pauvre peuple de toutes ces misères; pour moi plus de repos ni le jour ni la nuit. » A travers l'emphase des formes, il y a dans ces paroles une douleur amère et juste. Dans le même édit, l'empereur ordonne qu'on aille chercher des interprètes pour tâcher de s'entendre avec les barbares. Est-ce dans l'intention de traiter sérieusement, ou est-ce seulement le désir de gagner du temps? Les Anglais ne sauraient se dissimuler la haine qu'ils ont éveillée dans l'ame des Chinois. Tout habitant du céleste empire qui rapporte la tête ou le corps d'un Anglais reçoit une récompense, une marque de distinction. Beaucoup d'officiers chinois faits prisonniers se sont donné la mort pour ne pas vivre dans les fers des Anglais. Ce sont là de graves symptômes. Les Anglais se sont souvent vantés de devoir leur domination dans l'Inde à l'habileté avec laquelle ils avaient su respecter les mœurs et les opinions des Hindous. En deux ans, l'Angleterre est arrivée, dans ses rapports avec la Chine, à une guerre barbare où les représentans de la civilisation européenne sont parvenus à révolter le sens moral des populations asiatiques. Les Chinois ont la conscience qu'ils combattent pour leur bon droit, et leur empereur, dans ses proclamations, appelle les Anglais des empoisonneurs et des brigands. Y a-t-il beaucoup à rabattre de la vivacité de ces paroles?

« Dans l'Afghanistan, partout, dit le *Morning-Post*, notre conduite est qualifiée par les étrangers de grand crime. Soyons indépendans autant que possible, mais il serait peu sage de se raidir contre la moralité de cette condamnation universelle. » La lutte que les Anglais soutiennent dans le Caboul n'est pas en effet moins cruelle que la guerre qu'ils font au céleste empire, et elle est plus sanglante, parce que les Afghans sont un peuple belliqueux, endurci à la fatigue et rempli du fanatisme guerrier qui caractérise les musulmans. Délivrer les prisonniers et évacuer le Caboul, tel était dans le principe le but de l'expédition dont on attend en ce moment des nouvelles. Maintenant la politique anglaise se promet un dénouement plus glorieux. Il s'agirait d'établir le protectorat de l'Angleterre dans le pays des Sikhs : protectorat qui aurait été invoqué par Shere-Singh. On sait que les Anglais ne font pas la sourde oreille à de pareilles requêtes. « De cette manière, dit le *Times*, la campagne de l'Afghanistan aura des résultats, car elle aura conduit à l'occupation du Punjaub et des bords de l'Indus. » C'est bien, mais c'est se préparer pour l'avenir une lutte générale avec les mahométans de l'Asie.

Le roi Léopold, dans le discours qu'il a prononcé à l'ouverture des chambres, a passé presque entièrement sous silence la question de l'union douanière de la Belgique et de la France. Il a seulement donné à entendre que de l'achèvement du chemin de fer qui a franchi les frontières de France et qui est sur le point d'atteindre celles de l'Allemagne, il devait naître des questions internationales de douanes, de police et de postes. Le gouvernement belge se réserve de demander aux chambres des pouvoirs spéciaux à ce sujet. A Bruxelles, le général de Vandermissen, qui subissait en prison une condamnation politique, a été délivré par sa femme. On a remarqué que M^{me} de Vandermissen avait imité, avec une scrupuleuse exactitude, le dévouement de M^{me} de Lavalette pour son mari. Si la Belgique ne nous offrait que de pareilles contrefaçons, nous ne nous plaindrions pas.

Il n'est pas encore possible en ce moment de se former et d'émettre un avis sur le procès Hourdequin, qui est l'objet d'une assez vive curiosité. C'est seulement quand la justice aura prononcé qu'il sera permis d'apprécier le caractère moral de ce triste procès. Mais on peut déplorer dès aujourd'hui que pendant longues années la haute administration se soit effacée à ce point dans ce qui concerne les affaires du département de la Seine. A vrai dire, ni le préfet, ni le secrétaire-général n'administraient : il y avait d'un côté les bureaux et de l'autre le conseil municipal; mais l'intermédiaire indispensable entre les bureaux et la municipalité, c'est-à-dire l'administration elle-même dans la personne de ses principaux représentans, fonctionnait à peine.

THÉATRES.

S'il est de nos jours un spectacle digne de fixer l'attention de tous, c'est ce qui se passe au Théâtre-Français depuis bientôt cinq ans. On se rappelle en quel état se trouvait voici cinq ans la chose dramatique. La tragédie était morte, le drame achevait d'exhaler son dernier soupir. D'une part l'oubli, de l'autre le dégoût; des deux côtés l'indifférence, l'abandon ou l'ennui. On pouvait à bon droit désespérer de l'avenir et des destinées du théâtre. Le théâtre se mourait en effet, quand une jeune fille parut. D'où venait-elle? On l'ignorait. Aucune prophétie ne l'avait annoncée, aucun bruit n'avait précédé son apparition sur la scène. Elle échappait à peine aux jours de l'adolescence; à la voir frêle et souriante, on eût dit encore une enfant. Elle arrivait simple et modeste, sans appui et sans patronage, ignorante elle-même du génie qui grondait dans son sein. Cependant elle devait sauver le Théâtre-Français, comme autrefois une humble fille de Domremi avait sauvé la France. Elle parut : à sa voix, les os du grand Corneille tressaillirent, et la tragédie, qu'on croyait morte, sortit, comme Juliette, de son linceul. On se souvient quelle joie ce fut parmi nous tous, quel enthousiasme, en un mot quelle ivresse. A coup sûr, il y avait de quoi. Melpomène ressuscitée, Corneille et Racine remis en honneur; la foule, surprise et charmée, revenant au culte des beaux vers; le goût épuré, la scène régénérée, c'étaient là, pour les esprits amoureux de l'art, autant de sujets légitimes de satisfaction intérieure et de réjouissance expansive. Jamais triomphe ne fut plus soudain, jamais fortune plus rapide.

Pourtant ce n'était rien encore. Ce succès pouvait n'être qu'une vogue d'un jour, ces conquêtes n'étaient peut-être que des usurpations éphémères. Il était encore permis de s'alarmer pour cette jeune gloire. Nous avions vu déjà tant de promesses avorter, tant de fleurs s'étioler au funeste éclat de la rampe! On se demandait avec inquiétude si le poignard tragique ne finirait pas par échapper à cette main d'enfant, si cette poitrine délicate suffirait long-temps aux passions terribles, si ce front de seize ans ne se courberait pas bientôt sous le poids du diadème qu'il portait si haut et si fier. On se demandait si l'enivrement du succès ne nuirait pas aux saintes études, si le travail et la réflexion viendraient en aide à tant de riches facultés, si cet heureux génie, qui ne s'était épanoui jusqu'alors qu'au souffle caressant du monde et de la presse, résisterait plus tard aux assauts réservés tôt ou tard à la célébrité.

Le temps a résolu toutes ces questions; M^{lle} Rachel est sortie victorieuse de toutes ces épreuves. Sa gloire a désormais de vives et profondes racines; l'arbuste a poussé des jets vigoureux; il abrite à cette heure le Théâtre-Français sous le luxe de son feuillage. Quatre ans et plus ont passé sur les débuts de M^{lle} Rachel. Voici quatre ans, la foule courait à ces débuts: ç'a toujours été, c'est encore aujourd'hui le même empressement et le même enthousiasme. Discutée avec plus ou moins de bienveillance, la renommée de la jeune tragédienne n'en a pas été entamée. D'ailleurs, loin de songer à s'en plaindre, M^{lle} Rachel doit se réjouir de ces discussions, toujours fécondes en bons résultats: l'art n'y peut rien perdre, et le talent y puise des enseignemens salutaires. Quoi qu'il en soit, le public, qui dans toutes ces questions ne prend guère parti contre le charme qui l'entraîne, a continué de se presser aux représentations de M^{lle} Rachel. Il semble en effet que le mot charme ait été créé tout exprès pour elle, moins dans l'acception gracieuse que dans le sens fatal que les anciens donnaient à ce mot. Dans cette tête vipérine, ainsi que l'a dit un poète, critique à ses heures, dans cette taille souple, flexible, onduleuse comme un serpent, il y a quelque chose de la fascination magnétique du reptile qui attire l'oiseau pour le dévorer. Plus d'une fois nous avons vu la foule rebelle se débattre sous cette invisible puissance et finir par la subir, après de vains efforts pour l'éluder. La critique et la raison ne peuvent rien contre cette influence que M^{lle} Rachel possède au plus haut point, et qui nous semble tout-à-fait indépendante de l'empire de son talent.

Ce talent est encore incomplet. Si ce magnifique instrument a des cordes encore muettes, est-ce donc que ces cordes ne s'y trouvent pas? N'est-ce pas plutôt que le souffle qui doit les faire vibrer n'a point encore passé sur elles? Qu'on se rassure; ce cœur farouche s'amollira, cette voix âpre et sauvage finira bien par éclater en sanglots; ces yeux qui n'ont encore jeté que des flammes, ces yeux arides apprendront à pleurer. En ceci, la vie est un grand maître dont les enseignemens, plus rudes, mais plus sûrs que ceux de la critique, ne lui manqueront pas.

Déjà, depuis long-temps, ces cordes qu'on refuse à M^lle Rachel ont résonné plus d'une fois. Chimène, Ariane, Marie Stuart, Hermione elle-même, nous ont appris que cette ame n'est point de bronze, et qu'il y a des larmes dans ces yeux. Plus d'une fois nous avons vu ce cœur superbe près de se fondre en flots de tendresse. L'heure viendra où ces flots, encore enchaînés, perceront le roc d'un dernier effort et s'épandront en nappes abondantes.

En attendant, la jeune tragédienne a voulu déployer dans un rôle terrible les terribles facultés qu'elles a reçues du ciel ou de l'enfer. C'était trop peu pour elle des fureurs d'Ariane et des fureurs d'Hermione; pour M^lle Rachel, ce n'étaient, à vrai dire, que colères de gazelles ou qu'emportemens de colombes. Elle a choisi le rôle de Frédégonde, comme elle eût pris une robe faite à sa taille. Cette fois, à la bonne heure! Cette fois, la lionne va déchirer sa proie à belles dents, sans que lâches regrets, sans que faibles remords se mêlent aux transports de sa rage. M^lle Rachel était lasse de pleurer Pyrrhus après l'avoir frappé, honteuse de laisser partir Thésée sans lui avoir seulement appliqué quelque bon coup de poignard. Elle s'indignait de tant de faiblesses à l'égard de ses infidèles, et brûlait depuis long-temps de se rattraper sur Mérovée. Cette fois donc, ni grace ni merci! Ouvrez les arènes et lâchez Frédégonde.

Je l'avoue humblement, peut-être à ma honte, cette tragédie ne me plaît pas. J'y reconnais plus d'une belle scène, plus d'un caractère taillé dans le granit par une main de fer, plus d'un vers frappé au coin d'un âpre génie. Le cinquième acte me paraît un des plus terribles qui soient à la scène. Je rends hommage, autant que qui que ce soit, au talent et au caractère de Népomucène Lemercier. Je voudrais même insister, plus qu'on ne l'a fait, sur cette haute probité, sur ce noble désintéressement, qui pourraient servir au besoin d'exemple et de leçon à nos poètes d'aujourd'hui. Toujours est-il que, malgré le respect que je professe pour la mémoire de Lemercier et les beautés réelles que je reconnais dans l'œuvre en question, je ne saurais m'intéresser à ces passions qui ne procèdent que par le meurtre et l'empoisonnement, le tout, sans haine et sans amour, uniquement pour arriver à l'hérédité de la couronne. La faiblesse de Chilpéric ne me touche guère, et c'est tout au plus si je m'intéresse à cet amoureux et pâle Mérovée, mouton bêlant au milieu des loups, qui s'en va débitant des madrigaux à son épouse, pour arriver à se laisser abandonner comme un niais et finir par se faire empoisonner comme un sot. En tout ceci, je ne vois donc que la terreur. C'est bien quelque chose sans doute, mais que ne serait-ce pas si, pour nous y conduire, on nous eût fait passer par l'émotion et par les larmes!

Mlle Rachel avait ses coudées franches; elle s'en est donné, comme on dit, à cœur-joie. Elle a jeté dans ce rôle, qu'elle abordait pour la première fois, toute la sombre et sauvage énergie qu'elle n'avait laissé qu'entrevoir jusqu'alors. Cette fois enfin, elle a donné toute sa mesure, elle a dit le dernier mot de son ironie, de sa haine et de sa colère. Elle s'est montrée implacable et terrible autant et plus qu'on s'y devait attendre. Çà et là elle a prêté au crime une expression froide et familière plus effrayante que la fureur et l'emportement. A la première représentation, nous l'avions vue parfois hésitante et troublée; à la seconde, elle dominait la pièce, elle avait repris sa puissance, et dès lors toute la tragédie n'a plus été que Frédégonde.

Est-ce un triomphe de plus? Nous le pensons. Mais que Mlle Rachel ne se laisse point aveugler par l'enivrement du succès. Dans la création du rôle de Frédégonde, le talent de la jeune tragédienne ne nous a rien révélé de neuf ni d'inattendu. Nous savions dès long-temps, nous aurions pu noter par avance tous les effets qu'elle a produits dans cette création. Mlle Rachel n'a point failli à nos espérances; mais il est temps pour elle d'aborder de nouvelles régions, de chercher le succès sur un terrain nouveau, de nous montrer enfin son génie sous une autre face. Le public, qui continue de l'adopter dans son admiration et dans son amour, souffre parfois de la voir s'étudier à rendre, avec trop de prédilection peut-être, les passions mauvaises et les sentimens pervers; et c'est pitié en effet de voir cette jeune et noble créature se donner tant de mal pour épouvanter les cœurs, lorsqu'il lui serait si facile de les attendrir et de les charmer.

— Le théâtre de l'Odéon a joué coup sur coup deux comédies en trois actes chacune, l'une, *le Bourgeois grand-Seigneur,* par MM. Royer et Waëz, l'autre, *Une petite Guerre,* par Mme Virginie Ancelot. Les spirituels auteurs du *Voyage à Pontoise* sont trop chevaliers français pour ne pas céder au beau sexe le droit de préséance : à toute muse tout honneur! Parlons d'abord de la comédie de Mme Ancelot.

Mme Ancelot n'est pas difficile sur le choix de ses personnages. Elle a mis Marie-Thérèse dans sa main droite, Catherine II dans sa main gauche, puis, absolument comme un jongleur en agirait avec deux boules de cuivre doré, elle s'est amusée à les faire sauter à tour de rôle, pendant trois actes, en présence du prince de Ligne, du comte Orloff, des ambassadeurs de Prusse et de France et du baron de Waldimir, qui semblent prendre, les uns et les autres, un très grand plaisir à cet exercice. Ce plaisir est troublé pourtant par la crainte qu'on a qu'à force de sauter dans la main de Mme Ancelot, Marie-Thérèse ne finisse par attraper une entorse, d'autant plus que Catherine, tout en sautant de son côté, pousse sournoisement à la chose et fait de son mieux pour donner un croc-en-jambe à Marie-Thérèse; mais, Dieu merci ! il n'en est rien, et grace à la dextérité de l'auteur, et aussi un peu à la vertu de l'héroïne, on en est quitte pour la peur. Ce que j'aime surtout dans ceci, après l'esprit du poète, c'est le baron de Waldimir, avec sa perruque haute, son paletot blanc à brandebourgs, son pantalon collant coupé dans le céleste azur, ses brodequins à franges d'or et son air de martre effarée. Ce diable de Waldimir est un vrai blaireau qui glisse son museau par toutes les portes entr'ouvertes. Les portes sont-elles fermées, il passe par les serrures. Il arrive toujours au moment où on l'attend le moins. Condamnez portes et fenêtres et bouchez les serrures, Waldimir tombera par la cheminée. Bouchez la cheminée, soyez-sûr que Waldimir trouvera le moyen de montrer le bout de son nez à Marie-Thérèse. Et qu'il est amoureux, Waldimir ! Et qu'il se gêne peu avec les impératrices du nord ! Voyez-le s'avançant à pas de martre zibeline pour lire les billets doux de Marie-Thérèse ! Voyez-le plus tard arrachant sans façon une lettre des mains de Catherine II, puis détalant d'un air de belette en courroux ! Mais ce qui me plaît en lui, par-dessus toutes choses, c'est le désintéressement avec lequel Waldimir se jette par deux ou trois fois à genoux, sans plus se soucier de sa magnifique culotte bleu-de-ciel que s'il s'agissait d'un pantalon de drap d'Elbœuf ou de Louviers. C'est bien aussi ce qui touche Marie-Thérèse; s'apercevant enfin que la culotte de Waldimir est blanchie aux deux genoux par la poussière, l'auguste impératrice lui donne son mouchoir pour qu'il s'en essuie les rotules.

Le Bourgeois grand Seigneur est une jolie comédie pleine d'esprit et de bonne gaieté, amusante au possible. Nous regrettons que l'espace ne nous permette pas d'en parler plus longuement; nous y reviendrons à coup sûr.

Et *les Chauffeurs*, donc ! et *les Ressources de Jonathas !* et *le Loup dans la Bergerie !* et *une Aventure suédoise !* et *le Bonheur d'être fou !* et tant d'autres encore qu'il nous faut laisser en arrière ! Mais savez-vous rien de plus triste que ce dernier titre, et MM. les vaudevillistes ne feraient-ils pas mieux de laisser les fous chez Blanche, et de ne demander leurs succès qu'à la Folie qui a des grelots ?

— M. Alexandre de Lavergne vient de publier en volumes un roman qui avait déjà paru dans cette *Revue*, *la Duchesse de Mazarin*. Nos lecteurs savent tout l'intérêt de cette aimable histoire où le charme du roman s'unit heureusement à la fidélité de la biographie.

F. BONNAIRE.

FLEURANGES.

I.

Vers six heures du matin, par un beau jour d'automne, une carriole de campagne s'arrêta devant la poste aux chevaux de Corbeil. C'était en 1782; il n'y a que soixante ans de cela, mais les temps ont tellement changé, qu'il semble aujourd'hui que ce soit de l'histoire ancienne. Le voyageur à qui appartenait cette voiture était un jeune gentilhomme qui avait une figure agréable et douce, et les manières de la meilleure compagnie. Tandis qu'on attelait deux chevaux à son équipage d'osier, il s'était mis sur une borne, et regardait une nuée de pigeons voler à l'entour d'un colombier.

— Mon gentilhomme, lui dit le postillon, vous avez bien fait de vous lever matin, car je vois venir là-bas une chaise de poste qui ne trouvera pas de chevaux. La cour a passé tout à l'heure par ici; nos bêtes sont toutes dehors; vous avez les deux dernières.

Le postillon s'apprêtait à enfourcher son cheval, lorsque le voyageur lui fit signe d'attendre, et se mit à examiner le personnage qui descendait de l'autre voiture. C'était un beau garçon, jeune aussi et vêtu à la dernière mode, avec le frac à l'anglaise, les bottes à retroussis, et le petit chapeau lampion penché sur l'oreille droite.

— Quel diable de contre-temps! disait ce jeune homme; cela est fait pour moi. Il faut que le roi revienne justement de Fontainebleau ce matin! Et ces maudites gens qui ne veulent pas marcher parce que leurs chevaux ont déjà doublé la poste! Monsieur, poursuivit-il en s'adressant au premier voyageur, vous êtes bien heureux de ne pas rester en route. Je donnerais dix louis de bon cœur pour être sûr d'entrer à Paris avant midi.

— Monsieur, répondit le maître de la carriole, il ne tient qu'à vous de partir avec moi. Montez dans ma mauvaise voiture, et je vous conduirai jusqu'au prochain relai, ou même jusqu'à Paris, si cela vous convient. Votre valet de chambre se chargera de ramener votre chaise aussitôt qu'il y aura des chevaux.

— Vous me rendez un véritable service, monsieur. J'accepte votre proposition avec empressement.

Le second voyageur donna des instructions à son laquais et monta dans la carriole, qui roula sur le pavé d'un train qu'elle n'avait jamais connu dans son pays. Le postillon sagace, animé par la perspective d'un double pour-boire, pensa, tout en galopant, à la double ration de vin que son estomac y gagnerait, et les pauvres chevaux, qui ne gagnaient que des coups d'éperon, jouaient des jambes sans songer à rien.

Pendant ce temps-là, les deux voyageurs, assis côte à côte, gardaient un silence profond, qui dura quelques minutes.

— Monsieur, dit enfin celui qui avait accepté une place dans la carriole, une affaire importante m'appelle à Paris.

— Je le devine aisément, monsieur; la discrétion seule m'empêche de vous demander ce que c'est.

— Vous avez raison de ne pas me presser de questions, car j'ai si grande envie de réussir dans mes projets que j'ai juré, par prudence, de garder un inviolable secret jusqu'au moment d'où dépend le bonheur de ma vie.

— Je respecte vos secrets et la réserve dont vous vous faites un devoir. Mais vous êtes amoureux, ou je me trompe fort.

— Il est vrai, je suis amoureux. C'est un projet de mariage qui me met en campagne. Je tremble que des obstacles ne viennent s'opposer à mes désirs, et vous savez qu'il en sort toujours de terre par centaines...

— En effet, j'ai peine à concevoir qu'un mariage s'achève, tant il y a de motifs pour qu'il manque. La jeune personne est jolie, sans doute?

— Charmante. Je ne l'ai jamais vue, mais voici son portrait.

— Si le peintre n'est pas un flatteur, elle doit être belle.

— Le peintre est resté bien au-dessous de la vérité. Ce qui n'est pas visible dans le portrait, c'est la grace, l'esprit, le mérite de cette jeune fille. Elle est de bonne maison, et riche héritière, ce dont je me réjouis, parce que je dois à cela l'aide de ma famille pour me la faire obtenir. Par instans je voudrais qu'elle fût moins riche, afin de me voir plus sûrement agréé. On la dit fière, indifférente à ces complimens vulgaires que les hommes prodiguent à tous les beaux visages. En deux mots, voici l'histoire : cette jeune personne demeurait en Picardie; elle est fille d'un intendant des finances. Ayant perdu son père et sa mère à trois mois d'intervalle, elle vient d'arriver à Paris, chez sa tante, la marquise de Champré, qui se trouve être une ancienne amie de mon tuteur. La tante me destine ce trésor. Il y a, dit-elle, une demi-douzaine de prétendans; mais ces rivaux ne doivent pas m'inquiéter, puisque j'ai son appui. Malgré cette assurance, je tremble que la place ne soit déjà prise. La marquise m'écrit en m'envoyant ce portrait, et me fait un éloge si grand de sa nièce, que ma tête se monte. Je réponds que je pars, et l'on m'attend ce matin pour le dîner, où mon couvert sera mis auprès de M^{lle} de La Noue (c'est le nom de ma future). Vous comprenez, mon cher ami, combien il est important que je sois exact au rendez-vous.

— Mon histoire ne ressemble guère à la vôtre. J'habite depuis mon enfance un petit château situé près de Nemours. Je suis fils unique, et mes bons parens, qui ne sont pas bien riches, ont fait de grands sacrifices pour me donner une éducation complète. Je voudrais répondre à leur désir de me voir prendre quelque emploi, et je maudis mon caractère paresseux, qui ne m'en laisse pas le courage. J'ai en horreur les sollicitations, les placets, toutes les affaires qu'il faut enlever par force ou par ruse. On parlait sans cesse, dans ma famille, de la nécessité pour un jeune homme de faire son chemin, d'employer le crédit de ses amis et de voir le monde. Au dernier voyage de la cour à Fontainebleau, on m'a recommandé à M^{me} de Polignac. Je ne sais pas résister aux ordres des gens qui m'aiment; ce matin, je suis donc parti avec cette carriole et deux cents louis pour aller chercher fortune à Paris, où mes parens s'imaginent déjà, du fond de leur campagne, que je vais trouver comme vous une héritière à épouser sur ma bonne mine.

Après s'être donné réciproquement ces preuves de leur inviolable discrétion, nos voyageurs causèrent ensuite de leurs anciennes amours, qui ne remontaient pas bien haut, de leurs débuts dans le monde, de la chasse, et de cent autres choses générales ou particulières, en sorte qu'avant d'arriver à Paris ils n'étaient pas sûrs de ne pas être amis depuis long-temps. L'amoureux, qui s'appelait M. de Tillemont, se prétendait allié par sa grand'mère à une branche cadette des fameux Lamarck des Ardennes. Le propriétaire de la carriole, chevalier de Fleuranges, croyant descendre du maréchal de ce nom, qui était Lamarck, ils décidèrent qu'ils devaient être pour le moins cousins au vingtième degré, ce qui augmenta fort la sympathie qu'ils avaient déjà l'un pour l'autre. Ils se promirent de loger ensemble à la même auberge, et de se conter chaque soir leurs amours, leurs succès et leurs peines.

Les momens s'écoulèrent rapidement au milieu de ces conversations. Bientôt les voyageurs découvrirent au loin les tours de Notre-Dame et celle de Saint-Jacques-la-Boucherie; leurs regards se perdirent dans cet océan de dômes et de toits qu'on nomme Paris, vaste boîte de Pandore où il fait bon vivre pour celui qui apporte beaucoup d'argent, de la jeunesse et de la santé, toutes choses que l'on y peut dépenser plus lestement que partout ailleurs. Environ à deux cents pas de la barrière, nos jeunes gens remarquèrent un cavalier qui, mettant la main sur ses yeux en guise de visière, sembla les reconnaître et vint se placer devant la voiture, en ordonnant au postillon d'arrêter :

— Messieurs, dit ce cavalier, l'un de vous n'est-il pas M. de Tillemont?

— C'est moi, répondit l'amoureux.

— N'êtes-vous pas attendu à midi chez M^lle^ de La Noue?

— En effet, monsieur, je suis attendu pour le dîner.

— A merveille. Soyez assez bon, monsieur, pour mettre pied à terre; il faut que je vous dise deux mots en particulier sur l'affaire qui vous occupe. Je vous demande mille pardons de mon importunité.

Les voyageurs étant descendus de la voiture, l'inconnu donna son cheval à garder au postillon, et emmena les deux amis par un chemin de traverse, en disant que Fleuranges n'était pas de trop dans la conférence. Pendant le moment de silence qui précéda l'explication, les jeunes gens toisèrent des yeux l'étranger, qui paraissait préparer son discours. C'était un homme de trente-cinq ans au moins, large des épaules et maigre de visage, avec des traits assez beaux, où les orages d'une jeunesse tumultueuse avaient laissé quelques sillons. Il marchait d'un pas ferme et le haut du corps en avant.

— Messieurs, dit-il en s'arrêtant au pied d'un arbre, ma proposition va vous sembler étrange. Pour adoucir autant qu'il est possible ce qu'elle a de brutal, il faut d'abord que je vous décline mes noms et qualités. Je suis le baron de Saint-André; j'aurais trente mille livres de revenu si je n'avais pas mangé les deux tiers de mon capital. L'âge des folies commence à se passer, je me range, et je veux faire une fin, comme on dit. Mon ami le marquis de Condorcet, ce savant philantrope, m'a offert de m'introduire auprès de M^{lle} de La Noue, jeune fille accomplie, orpheline, et par conséquent libre de choisir un mari à son goût. J'ai vu la jeune personne; elle a charmé mes yeux, comme dirait M. Dorat. J'allais prier M. de Condorcet de la demander pour moi, lorsque, hier au soir, on m'annonce que la famille attend un prétendu qu'elle favorise. Je respecterais l'autorité d'une mère, mais celle d'une tante n'a pas le même poids. Je demande qui est mon rival, d'où il vient, à quelle heure il arrive; je fais seller mon cheval, je cours au-devant de vous. Je suis assez heureux pour vous rencontrer. Vous êtes joli garçon et galant homme; vous me trouveriez ridicule si je vous priais de renoncer à vos prétentions; de mon côté, je ne veux rien rabattre des miennes. Accommodons-nous ensemble : échangeons un petit coup d'épée, au premier sang. Le blessé, couché dans son lit pour une quinzaine de jours, sera bien forcé de céder la place à l'autre; il aura l'honneur sauf; point d'affront à supporter. Le vainqueur fera de son mieux pour plaire, et, s'il est écouté, à lui la demoiselle et la dot. Je sais bien que ma proposition n'est point régulière; il nous manque les quatre témoins de rigueur pour un duel, mais considérez que le temps presse, et que vous avez plus beau jeu que moi, puisqu'on vous attend à midi. J'ai fait comme j'ai pu; peut-être aussi serez-vous bien aise de vous débarrasser de moi, car je serai un rival tenace et incommode qui vous donnera du souci. Acceptez la partie que je vous offre, et, dans un moment, l'un de nous deux aura le champ libre. Qu'en pensez-vous?

— En vérité, répondit Tillemont, tout cela me semble comique; mais je trouve en vous un rival comme je les aime. On est exposé à tirer l'épée pour des bagatelles si légères, que c'est une bonne fortune que de se battre pour une affaire de conséquence. Je suis à vos ordres.

— Messieurs, interrompit Fleuranges, puisque vous êtes de si bonne composition, que ne jouez-vous la partie à croix ou pile?

— Oh! reprit Saint-André, ce serait absolument contraire à mes principes; il faut une part au hasard et une autre à l'adresse. De grace, soyez notre témoin, et ne cherchez pas à déranger nos plans. M. de Tillemont est engagé d'honneur; ce terrain paraît sec, uni, excellent. Nos épées me semblent de la même longueur. Il n'y a pas ici d'indiscret; ôtons nos habits; ce sera fini dans un moment. Je ne vous cache pas que je crois avoir en ma faveur les probabilités, ayant contracté l'habitude de toucher mon homme à la première botte; mais, Dieu merci, je n'ai jamais tué personne. — Pour une petite saignée votre ami en sera quitte. D'un côté l'avantage de la jeunesse, les agrémens de la figure, la fortune, l'appui de la famille; de l'autre, l'âge, l'expérience, un peu de bien-jouer : en bonne justice, je dois blesser mon adversaire. A vingt ans on est trop jeune pour se marier; il faut laisser cela aux gens qui ont la trentaine bien sonnée. Allons, cher monsieur, me voici en garde.

En parlant ainsi, Saint-André tâtait le terrain avec son pied, pesait son épée dans sa main, choisissait la bonne place, et relevait la manche de sa chemise. Fleuranges, remarquant dans la physionomie de cet homme une expression singulière d'énergie et de résolution, en augura mal pour son compagnon de voyage. Il se tint près des combattans, déterminé à percer de son épée celui qui s'aviserait d'employer quelque ruse interdite par les lois du duel; mais il fut bientôt rassuré sur la loyauté de l'un et l'habileté de l'autre. Tillemont para le mieux du monde cette première botte si vantée d'avance. Saint-André, un peu étonné de trouver un adversaire aussi adroit, se mit sur la défensive; deux fois il rompit d'une semelle devant une pointe menaçante qui venait effleurer sa poitrine. Pas un muscle de son visage ne bougeait. Enfin, un éclair partit de ses yeux gris. Fleuranges vit une espèce de sourire animer cette figure impassible, et Tillemont tomba frappé dans la poitrine.

— Mes amis, dit le blessé, je suis un homme mort.

— Vous l'avez tué, monsieur, s'écria Fleuranges.

— Cela est fâcheux, dit Saint-André, vraiment fâcheux, je n'ai pas pu mesurer mon coup; il eût mieux valu qu'il ne sût pas si bien tirer l'épée. La botte a été profonde; mais il en reviendra, j'espère. Il respire librement; point de sang dans la bouche, il en reviendra. Remettons-lui son habit. Il peut marcher; tout va bien. Retournez à votre voiture; moi, je m'esquive. Où le conduisez-vous?

— A l'Hôtel d'Angleterre, rue Richelieu.

— Dans une heure, j'y serai avec un chirurgien.

Le blessé, soutenu par son témoin, se traîna comme il put jusqu'à la voiture.

Le chevalier de Fleuranges, le pressant dans ses bras, l'interrogeait avec anxiété en tâchant de lui donner des espérances; mais les yeux éteints du malheureux Tillemont, la pâleur du visage, le trouble des idées et l'accent solennel de la voix, prouvaient assez que le pauvre jeune homme descendait à grands pas ce penchant terrible d'où le passé n'est plus qu'un rêve confus et l'avenir un abîme.

— Point de questions, chevalier, dit-il; je suis perdu. Prenez ces papiers, envoyez-les à ma famille. Croyez-vous en Dieu?

— Oui, vraiment.

— Tant mieux! Faites dire une messe pour moi. Défiez-vous des maximes nouvelles; ne vous battez jamais pour des misères. Ah! cher Fleuranges, je n'ai pas encore vingt-un ans..... Heureusement, cela n'est pas arrivé du vivant de ma mère! Surtout, ne souffrez pas d'autopsie; que l'on respecte mon corps. C'est assez, ne me parlez plus.

A peine arrivé à l'hôtel d'Angleterre et couché sur un lit, l'infortuné fut pris d'une suffocation et s'évanouit. Le baron de Saint-André entra dans la chambre pour lui voir rendre le dernier soupir, et le chirurgien n'eut autre chose à faire qu'à constater le décès.

— Monsieur le baron, dit Fleuranges, voilà donc le résultat de vos beaux calculs?

— Vous me voyez aussi surpris qu'affligé, répondit Saint-André. Je vous assure qu'il y avait dix chances contre une pour qu'il n'eût qu'une blessure légère. C'est un accident imprévu.

— Allez, vous auriez mieux fait de dormir jusqu'à midi que de vous lever pour cette besogne déplorable.

— Je n'en sais rien, chevalier; après tout, il était mon rival. Ne perdons pas la tête; je ne puis pas aller moi-même annoncer ce chef-d'œuvre à M^{lle} de La Noue et à sa tante. Veuillez vous charger de porter la nouvelle tandis que je m'occuperai des préparatifs de l'enterrement.

Sans prendre le temps de changer d'habits, le chevalier demanda un fiacre et se fit conduire à la rue de Vendôme, où demeurait la marquise de Champré. Le cœur lui battait violemment lorsqu'il posa la main sur le marteau de la grande porte; en traversant la cour de l'hôtel, ses idées étaient encore confuses, et il ne savait comment tourner ses phrases pénibles de condoléance. Un vieillard en uniforme de commandeur accourut sur le perron, et, voyant un jeune homme équipé en voyageur, il s'écria :

— C'est lui! madame la marquise, voici notre neveu.

Puis il descendit les marches et embrassa le chevalier.

— Bien, mon ami, dit le commandeur; vous êtes de parole. Le couvert est mis. Que je vous regarde un peu. — Ah! il y a de jolis cavaliers en province!... L'œil en amande, la taille dégagée, la jambe belle : vous serez mon neveu, je vous en réponds. — Vous allez voir la petite divinité qu'on vous destine; elle est là. Comptez sur moi, je vous mettrai à votre aise.

Fleuranges n'avait pas la force de porter le coup funeste à ce bon vieillard, et plus on le caressait, plus il perdait courage. Enfin, le commandeur le prit par le bras et l'emmena dans le salon, où il lui fallut non seulement baiser les deux joues de la tante, mais aussi la main de M^lle de La Noue, ce qui acheva de lui rendre toute explication impossible. Il va sans dire que la demoiselle devint fort rouge pendant cette cérémonie. Elle baissa les yeux devant le regard de Fleuranges, qui procédait à une inspection de sa personne, et répondit à ce regard par une mine choquée qui semblait dire :

— Je ne suis pas encore votre femme.

Fleuranges convint, à part lui, de la grace de *sa future*. Il admira les yeux bleus, les sourcils bien arqués et la fine taille de la jeune personne. C'était une vraie beauté selon le goût d'alors, avec le nez un peu retroussé du bout, le visage rond, la bouche en cerise, la peau d'une blancheur éclatante, la physionomie mutine et le pied imperceptible accompagné du talon rouge.

— Me pardonnez-vous, mesdames, dit le chevalier, de me présenter en négligé?

— Votre impatience vous excuse, interrompit le commandeur. Cet habit de cheval est fort galant. Nous autres qui n'avons pas voyagé aujourd'hui, nous avons eu le loisir de nous parer. Savez-vous combien de temps on a mis à faire cette haute coiffure toute chargée de fleurs? Trois heures, mon neveu, pas une minute de moins. Franchement, que pensez-vous de cet échafaudage?

— Cela me semblera charmant quand mes yeux y seront habitués.

— Monsieur, dit la jeune fille, on ne saurait critiquer plus obligeamment ma coiffure.

— Je ne parle que de la mode, mademoiselle, et si on me demandait ce que je pense de votre personne, je ne craindrais pas de m'exprimer avec une entière franchise.

— Vous lui confierez cela dans votre premier tête-à-tête, reprit le commandeur.

— Henriette, dit la marquise, vous avez un défaut dont il faut vous corriger. C'est de ne pas croire à la bienveillance des gens. Quand on vous dit qu'on vous trouve aimable et jolie, pourquoi supposer qu'on n'en pense rien? Vous ferait-on des complimens, si on vous trouvait laide? Défaites-vous de ce petit reste de province. Mon cher Tillemont, je parle sincèrement, moi. Vous êtes un gentil garçon, et vous avez un air tout-à-fait parisien, je dirai même de cour. N'est-ce pas vrai, commandeur?

— Absolument de cour.

— Il ne ressemble pas à feu son père.

— Non, mais à sa mère davantage.

— Médiocrement. Ça, vous êtes descendu à l'auberge? Il faudra venir chez nous ce soir. J'ai tout un étage de libre, une écurie pour vos chevaux. S'il vous convenait de loger ici avec votre femme, j'en serais bien aise... Henriette aime la comédie italienne; je lui donne ma loge. Il y fait un chaud!... Je ne puis plus aller au spectacle. — Vous devez mourir de faim. Commandeur, demandez si on nous sert.

La marquise était une grosse petite femme, légère d'esprit, mais bonne et sensée. Fleuranges n'eut pas besoin de recourir aux subterfuges d'Érasme dans la comédie de *Pourceaugnac*, car M^me^ de Champré lui fit peu de questions sur sa famille. Le dîner étant servi, on se mit à table. La conversation fut animée par une gaieté cordiale. Les grands parens, selon l'usage dans ces entrevues embarrassantes, firent tous les frais. Le commandeur ne manqua pas l'allusion fine au bonheur prochain des jeunes époux. Fleuranges se montra empressé sans affecter une passion qu'il n'avait point, et M^lle^ Henriette conserva son petit air boudeur. Après le dîner, on proposa un tour de jardin. Les dames demandèrent leurs cannes, et le commandeur eut soin de donner le bras à la marquise, pour laisser les jeunes gens causer à leur aise.

— Monsieur, dit Henriette, est-il vrai, comme vous l'avez écrit à ma tante, que vous soyez tombé amoureux de moi en voyant mon portrait?

— Puisque je l'ai écrit, il faut que ce soit la vérité, mademoiselle; cependant je dois confesser que, pour être tout-à-fait amoureux, j'ai besoin d'avoir un peu d'espoir de plaire.

— Quoi qu'en dise M^me^ la marquise, ces choses-là méritent bien qu'une fille sage se les fasse répéter deux fois avant d'y croire.

— Rien de plus juste, mademoiselle....

— Je dois vous avertir aussi qu'il me paraît fort difficile d'aimer. L'amour se connaît, dit-on, à un grand trouble, à des insomnies, à des battemens de cœur, à des langueurs et de l'ennui. Je n'éprouve rien de toutes ces choses.

— C'est que vous ne m'aimez pas encore.

— Et si cela ne vient pas?

— Nous ne nous marierons point.

— Vous me rassurez. Ma tante voudrait suivre une marche tout opposée. Elle souhaite qu'on se marie d'abord, et qu'on s'aime ensuite, si l'on peut. Je vous avoue que je me révolterais contre une volonté aussi contraire à mes sentimens. On me reproche beaucoup mon indifférence; on l'appelle de l'orgueil, de la froideur, du caprice. Les noms n'y font rien. Je suis comme cela. Qu'on me fasse sortir de cette indifférence, je ne demande pas mieux; mais vous trouverez bon que j'attende cette révolution dans mes idées avant de prendre un mari.

— Votre conduite me paraît tout-à-fait sage. Je n'ai pas plus envie d'épouser une femme qui ne m'aime point, que vous de prendre un mari qui vous déplaise. Nous nous entendrons parfaitement, et déjà cette prudence me donne une estime pour vous dont je voudrais pouvoir vous inspirer la pareille.

— Il y a une certaine dose d'estime que l'on doit à tout le monde, à moins de raisons pour la refuser; mais de l'amour, je n'en veux avoir que pour une seule personne dans ma vie. Des vertus, du mérite, de grandes qualités, quelque belle action....

— Je vois que vous n'aimerez pas à la légère, mademoiselle. Les héros sont rares, et vous risquez d'attendre long-temps.

— J'attendrai, monsieur; je ne suis pas pressée d'être pourvue, comme dit ma tante. Mais peut-être vous désirez trouver une femme dans les vingt-quatre heures, afin de choisir avec soin et discernement?

— Mademoiselle, si vous m'accablez de votre ironie, la partie ne sera pas égale entre nous, car je ne sens pour vous que de la sympathie. Si vous voulez un héros pour mari, je ne suis pas votre affaire; je ne désire pas non plus une héroïne. Il me faudrait une femme simple, d'une humeur douce, un peu enjouée s'il est possible; je la laisserais libre et ne lui demanderais, en retour de ma tendresse et de ma confiance, que de la bonté, de la complaisance, et le soin de me distraire par un peu de musique dans mes jours de mélancolie. Voilà ce que j'aurais souhaité; mais les morts ne se marient pas...

— Que dites-vous donc?

— Je dis que mon heure est sonnée, et que je vais, hélas! vous quitter pour toujours.

L'arrivée des grands parens interrompit cette conversation au grand regret d'Henriette, qui eût voulu éclaircir le sens mystérieux des paroles de Fleuranges.

— N'est-ce pas trois heures qui sonnent? dit le chevalier; une affaire pressée réclame ma présence loin d'ici.

— Bah! s'écria la marquise; restez donc, mon neveu; mes gens iront chercher vos bagages.

— Impossible, madame, je n'ai pas une minute à perdre; excusez-moi, je suis obligé de partir à l'instant. Il s'agit d'une affaire dans laquelle ma présence est de rigueur.

— Et où allez-vous?

— A l'hôtel d'Angleterre, rue Richelieu.

— Laissez le faire; la jeunesse a besoin de mouvement, dit le commandeur.

Fleuranges salua les dames d'un air qui ressemblait à un adieu, et sortit à grands pas accompagné du commandeur, qui le conduisit jusqu'à la porte de la rue.

— Jeune homme, lui dit à l'oreille le bon vieillard, où allez-vous? Confiez ce petit secret à un ami.

— Cher monsieur, je vais me faire ensevelir.

— Que diable est cela? ensevelir!

— Oui, commandeur, reprit le chevalier avec emphase; apprenez que j'ai été blessé mortellement en duel, ce matin à neuf heures, dans la plaine de Gentilly. On m'a porté à l'hôtel d'Angleterre, où j'ai rendu l'ame à dix heures et demie. Avant d'aller en terre, j'ai obtenu la permission de venir voir ma prétendue; elle est charmante, et je pars désolé de quitter ce monde. Le délai expire dans un instant; la bière et le linceul sont à côté de mon lit; le prêtre s'avance pour veiller près de mon corps et m'asperger d'eau bénite. Demain, venez à mon convoi et faites une prière pour le repos de mon ame. Adieu, commandeur.

II.

Dans le siècle dernier comme dans le nôtre, la plupart des mariages n'étaient que des contrats de vente où les familles et les notaires trouvaient leurs convenances, au grand préjudice des jeunes filles. M^{lle} de La Noue, n'ayant pas à craindre le despotisme paternel, était excusable de vouloir choisir elle-même, et selon son goût, celui à qui devaient appartenir sa fortune et sa personne. Le temps prescrit pour son deuil était écoulé; à peine arrivée à Paris, précédée par le titre prestigieux de riche héritière et de jolie femme, elle éveilla de tous côtés la convoitise. On ne l'avait encore vue nulle part, et déjà trois personnages de distinction avaient demandé sa main pour des parens ou des amis. M. de Condorcet avait parlé au commandeur en faveur de Saint-André; Mme de Muy, veuve d'un ancien ministre, avait présenté chez la marquise son cousin, M. de Béville, et M. de Miroménil, attaqué d'une maladie mortelle, promettait cent mille écus sur son testament si on voulait donner Mlle de La Noue au comte de Noyon, son protégé. La marquise répondit que sa maison était ouverte à tous les jeunes gens de bonne compagnie, que la main d'Henriette appartiendrait à celui qui réussirait à plaire; mais elle annonça aussi qu'elle attendait un quatrième concurrent, dont elle favorisait les prétentions, sans vouloir pourtant contraindre en rien sa nièce.

Mlle de La Noue avait accueilli Saint-André avec une politesse froide, Béville avec un dédain majestueux, et M. de Noyon avec des railleries. Saint-André, qui avait plus d'esprit que les deux autres, se crut préféré; la fermentation se mit dans sa tête, non par amour, mais par envie d'épouser une dot d'un million; c'est alors qu'il imagina cette expédition qui coûta la vie au pauvre Tillemont, et qui conduisit le chevalier de Fleuranges chez la marquise, comme on l'a vu au chapitre précédent.

La plaisanterie était plus à la mode en ce temps-là qu'aujourd'hui. Celle que le chevalier s'était permise sur un triste sujet avait son excuse dans la légèreté du siècle, et d'ailleurs Fleuranges n'en déplorait pas moins sincèrement la mort de son compagnon de route. En quittant Mlle de La Noue, il ne se crut nullement encouragé à poursuivre le rôle de prétendu; c'est pourquoi il laissa au hasard le soin de débrouiller l'intrigue. Pour faire connaître au lecteur les suites de cette affaire, nous l'introduirons dans le salon de Mme de Champré.

— Monsieur mon beau-frère, disait la marquise tout en parfilant, vous croyez donc que nous avons reçu la visite d'un revenant?

— Madame ma belle-sœur, répondit le commandeur, je ne sais ce que j'en dois croire, mais je n'ai point rêvé ce que je vous dis. Hier, quand vous avez envoyé chez M. de Tillemont, ne vous a-t-on pas répondu que ce jeune homme était mort? Ne suis-je pas allé ce matin à l'hôtel d'Angleterre? N'y ai-je pas vu un catafalque, des cierges, un cercueil, et puis le service à Saint-Roch? Le valet de chambre du défunt ne m'a-t-il pas dit l'avoir enseveli lui-même? Cet homme n'est-il pas resté pleurant derrière le char jusqu'au cimetière, où j'ai conduit le mort, et où je l'ai vu mettre en terre, comme je vous vois à présent hocher la tête et me regarder d'un air de pitié?

— Vous avez eu la berlue, mon frère. Votre esprit baisse, je vous en donne avis.

— Vertudieu! madame, je vous dis que j'ai vu tout cela. Suis-je le premier à qui ces aventures soient arrivées? Notre grand-père ne nous a-t-il pas raconté que le maréchal de Gassion avait été averti de sa fin tragique par un fantôme? N'y a-t-il pas cent histoires de ce genre dans tous les pays?

— Ce sont des sornettes que ces histoires-là.

— Comme il vous plaira. Expliquez-moi donc alors cette affaire-ci. Pourquoi M. de Tillemont n'est-il plus revenu depuis hier? Qui ai-je mis en terre ce matin? Où vos gens ont-ils pris la réponse qu'ils vous ont rapportée? Où ai-je été prendre moi-même ce que le jeune homme m'a dit en me quittant?

— Le voici : Henriette, avec ses façons orgueilleuses, a maltraité M. de Tillemont. Le jeune homme s'est rebuté. Sa réponse, en vous quittant, signifiait qu'il ne voulait plus revenir. Vous l'avez prise au pied de la lettre. Un homme est mort à l'auberge, et vous avez cru que c'était lui. Quant à mon valet François, c'est une bête.

— Le temps donnera raison à l'un de nous.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et M^{lle} de La Noue parut en grands habits de deuil.

— Madame, s'écria-t-elle, on veut en vain me le cacher, M. de Tillemont est mort! Son ame est venue me l'annoncer elle-même avant de quitter ce monde pour toujours. Un rêve me l'a confirmé cette nuit. N'espérez pas tromper la douleur de sa fiancée. Je saurai donner à sa cendre les larmes que je lui dois.

— Ma nièce, dit la marquise, on ne vous cache rien du tout. Nous hésitons à dire que votre futur est mort, parce que cela paraît incroyable. Pour moi, je pense qu'au lieu de le pleurer avec tant d'empressement, vous auriez mieux fait d'être gracieuse hier et de le bien traiter.

— N'allez-vous pas brusquer encore cette pauvre petite? s'écria le commandeur indigné.

— Ma nièce, reprit la marquise, vous n'aimiez point M. de Tillemont. Il n'était pas votre mari, et rien ne vous oblige à jouer la veuve du Malabar.

— Vous pouvez insulter à ma douleur, madame; je la renfermerai en moi-même.

— On n'a pas d'idée d'une telle barbarie, dit le commandeur. Pourquoi pleurerait-elle si elle n'avait pas de chagrin?

— Parce que le noir lui sied. Vous n'entendez rien aux femmes.

— Vous me feriez damner. Ainsi donc, Tillemont n'est pas mort; je n'ai pas été à son convoi ce matin?...

— A son convoi! dit Henriette en tombant dans un fauteuil; vous voyez bien qu'on me cachait cet affreux malheur!

— Non, reprit le commandeur, il n'est rien arrivé. J'ai la berlue; et tenez, marquise, ce qui sort des yeux de cette enfant, sont-ce des larmes, oui ou non?

— Ce sont des larmes. Ne vous fâchez pas, mon frère. Je ne trouve pas mauvais qu'elle pleure, si cela peut l'amuser. Je ne la gronde point. A son âge, on a parfois le besoin d'être éplorée, de laisser le blanc et le rose pour mettre une robe noire et à queue, car elle est à queue, cette robe de deuil.

— C'est une persécution, murmura Henriette en sanglotant. Après m'avoir reproché mon indifférence, on me fait un crime de ma douleur; mais je vous déclare que je regarde M. de Tillemont comme mon époux.

M^{lle} de La Noue sortit toute en pleurs, et remonta dans sa chambre, laissant le commandeur quereller la tante, qui se remit à son parfilage. Cependant l'aventure surnaturelle avait fait quelque bruit dans Paris. Le soir, le salon de la marquise fut empli de gens pressés de connaître cette histoire. Trois vicomtes, six chevaliers et une douzaine d'abbés l'apprirent par cœur afin de la porter à tous les soupers. La mort de Tillemont étant certaine, on ne douta pas que le trépassé ne fût revenu faire sa cour; le juste désespoir de sa fiancée compléta si bien le roman, qu'on n'eut pas le temps de dire un mot des pièces nouvelles, ni d'un jeune musicien appelé Chérubini, qui débutait alors à Paris.

Tandis qu'on raisonnait chez la marquise sur l'apparition du fantôme, Fleuranges et Saint-André causaient ensemble dans un café, les coudes sur la table, aux prises avec un bol de punch.

— J'en conviens, disait le baron, les choses s'enchevêtrent singulièrement. Ce qui déroute mes prévisions, c'est de voir cette jeune fille se mettre dans l'esprit de pleurer un prétendu qu'elle n'aimait pas. Cela trompe la transcendance de mes calculs.

— Et vos calculs seront toujours trompés, répondit Fleuranges. La vie ne roule pas sur des probabilités; mais, au contraire, sur des exceptions. Le pavé où votre pied se pose entre mille autres, l'atome que vous respirez à chaque souffle de vos poumons, tout n'est qu'exception, jeux du hasard, ou plutôt la volonté mystérieuse de la Providence.

— Savez-vous jouer au tric-trac? reprit Saint-André.

— Fort mal.

— N'importe; vous savez que les dés donnent six fois le nombre sept contre une seule fois le nombre douze ou *sonnez*. Eh bien! celui qui a pour lui le chiffre sept ne doit-il pas battre six fois pour une l'adversaire qui demande le sonnez? Buvez, et répondez à cela.

— Baron, la vie et le tric-trac sont deux choses. On croit avoir les sept pour soi quand il faudrait amener le sonnez. Là est le vice de votre système. Peut-être, hier, les six chances favorables étaient-elles pour vous dans le cours naturel des évènemens. La jeune fille dédaigneuse était fort disposée à mal accueillir M. de Tillemont, qu'elle pleure aujourd'hui pour s'amuser. Vous vous levez matin; vous risquez un coup d'épée, vous vous mettez sur la conscience la mort d'un homme, et vous amenez le chiffre douze, qui ne voulait pas sortir. Où est la table de Pythagore qui enseigne à lire dans le cœur des femmes? Autant vaudrait méditer sur la girouette, que de vouloir les deviner. Prenons-les comme elles se montrent : tendres aujourd'hui, plus dures que des rochers le lendemain, capricieuses comme la fortune, courant après celui qui ne les cherche point, fuyant celui qui est assez fou pour s'attacher à leurs pas, dépensant leur malice contre le prétendu amené par la famille, et pleurant l'amoureux transi qu'elles croient dans la tombe et qui se réchauffe avec du punch.

— Cela n'empêche point que l'énergie domine la faiblesse, que l'homme cherche son bien-être et fuit la douleur, et qu'étant guidé par ses intérêts, éclairé par son jugement, et inspiré par le génie de ses passions, celui qui est fort et habile doit triompher de tous les obstacles.

— Vous lisez Helvétius : c'est un bel esprit; mais, à son compte, nous ressemblerions trop à des machines composées d'une soupape qui s'ouvre pour le plaisir, et se ferme pour la douleur. M. de Tillemont a fermé la soupape à tout jamais. Voilà comme vous feriez l'oraison funèbre de ce pauvre garçon?

— Pas autrement.

— Eh bien! contez-moi les plans que votre science et vos chiffres vous suggèrent.

— Mon projet est bien simple. J'ai l'avantage sur Béville, qui est un fat, et sur ce lourdaud de Noyon. J'attends que M^{lle} de La Noue ait fini de pleurer. On ignore que j'ai tué Tillemont. Je continue à me montrer assidu auprès de la jeune personne; je la subjugue par l'ascendant de l'être fort et passionné sur l'être délicat et sans défiance. Je l'épouse, et me voilà satisfait.

— Grand bien vous fasse. Allons dormir.

Fleuranges, qui ne connaissait personne à Paris, se lia volontiers avec Saint-André de cette amitié dont la dissipation est le principal aliment, et ils coururent ensemble la ville, les théâtres et les cabarets.

Au bout de trois jours, à l'instant fixé dans ses calculs pour son retour chez M^me^ de Champré, Saint-André demanda ses plus beaux habits et confia sa tête à un habile perruquier. Fleuranges, pendant ce temps-là, rôdait dans les rues sans songer à rien. Le hasard et sa fantaisie le menèrent au-delà des barrières devant une grille ouverte au public. C'était le cimetière du Père-Lachaise. Le chevalier s'y promenait agréablement, et pensait quelque peu à la mort, ainsi que le lieu l'y conviait, lorsqu'il aperçut au détour d'un sentier une jeune dame vêtue de noir et agenouillée sur une tombe dans la pose la plus gracieuse du monde. Par respect pour la douleur de cette inconnue, il allait se retirer doucement, lorsqu'au bruit de ses pas elle leva les yeux sur lui et poussa un cri plaintif de l'air d'une personne qui s'évanouit. Le chevalier, voulant la secourir, mit un genou en terre et souleva la dame entre ses bras; il reconnut alors M^lle^ de La Noue.

— Ah! monsieur, dit-elle en ouvrant ses beaux yeux, vous n'êtes donc pas mort?

— Hélas! non, mademoiselle.

— C'est fort mal à vous; mais que signifie ce tombeau où votre nom est gravé?

— Ce tombeau est celui de Tillemont, et moi je suis le chevalier de Fleuranges.

Henriette se dégagea aussitôt des bras du chevalier, et se remit d'un bond sur ses pieds.

— M'expliquerez-vous ce mystère, monsieur? Dans quel but vous êtes-vous joué d'une famille respectable en usurpant un nom qui n'était pas le vôtre?

Fleuranges raconta la vérité tout entière, la rencontre de Saint-André, le duel, la blessure du pauvre Tillemont. Il avoua ensuite qu'il n'avait pas eu le courage de désabuser le commandeur, et qu'il s'était tiré brusquement d'affaire par une plaisanterie et une fuite précipitée.

— Mademoiselle, ajouta Fleuranges, je vois sur votre visage que vous ne me pardonnez pas d'être vivant. Peut-être craignez-vous le ridicule d'une aventure surnaturelle qui se termine par une simple méprise; mais il y a moyen de s'entendre. Faites comme si j'étais mort. Dans peu, je quitterai Paris. L'adieu que je suis prêt à vous faire sera le même que si la tombe nous séparait réellement.

— Monsieur, reprit Henriette, on ne laisse pas les gens pleurer et porter le deuil quand on n'est point mort. Me voilà si troublée à présent, que je ne sais plus où j'en suis.

— De grace, permettez que je vous aide à vous reconnaître dans vos sentimens. Lequel pleuriez-vous des deux Tillemont? Était-ce le défunt que vous n'avez jamais vu, ou celui que vous avez vu et qui est vivant? Aimiez-vous l'inconnu parce qu'il était mort, ou le vivant parce que vous le connaissiez? Les aimiez-vous tous deux, croyant qu'ils ne faisaient qu'un, ou ne les aimiez-vous ni l'un ni l'autre? Me revient-il une part de vos regrets et de vos larmes, ou bien ne m'accordiez-vous ces larmes et ces regrets qu'à la condition d'être mort? Enfin, si c'était moi que vous pleuriez, comment n'êtes-vous pas plus satisfaite de me retrouver en vie? ou si vous pleuriez le vrai Tillemont, comment ne le pleurez-vous plus puisqu'il n'est point ressuscité?

— Taisez-vous, interrompit Henriette, vous augmentez encore le chaos de mes idées. Je n'ai plus aucune envie de pleurer M. de Tillemont, et je ne vous aime pas.

— Convenez que cela est étrange, mademoiselle.

— Non, monsieur. C'est au contraire tout naturel : je ne veux plus pleurer M. de Tillemont, que je n'ai jamais connu, et je ne vous aime point, parce que vous n'êtes pas celui que je croyais, parce que je ne sais qui vous êtes, et que vous avez des torts envers moi.

— Comment pourrais-je les expier? Disposez de moi; commandez : je suis prêt à vous obéir, et je meurs d'envie de vous satisfaire.

— Donnez-moi un jour pour réfléchir. Demain, vous saurez ma volonté.

— Vous me trouverez résigné d'avance.

Fleuranges tira de sa poche un portefeuille et déchira une page sur laquelle il écrivit son nom et son adresse. Henriette mit le papier dans son sein, et, portant la main à son voile, elle regarda le chevalier d'un air moins irrité avant de cacher son visage.

— Monsieur, dit-elle, il faut d'abord me promettre d'être discret.

— Comme un véritable mort.

— Et de ne pas faire rire les gens à mes dépens.

— Ah! mademoiselle, c'est à présent que je paie cher mes fautes.

— Je crois à votre loyauté. Adieu, monsieur. Éloignez-vous. Je vais appeler ma femme de chambre, qui m'attend près d'ici.

Fleuranges salua respectueusement et partit; puis il se mit tout de suite à rêver à cette rencontre, aux grands yeux d'Henriette à demi cachés par le voile de gaze, à l'élégance de la coiffure en *calèche* et à cent autres beautés qui allaient peut-être lui tourner la cervelle, s'il n'eût trouvé à deux pas du cimetière une barraque où l'on montrait des marionnettes. Il les regarda si long-temps et s'en amusa si bien, que sa tête en fut un peu dégagée. Finalement, il ne se crut pas amoureux; mais il se promit d'obéir en homme de parole aux ordres qu'il devait recevoir le lendemain. Après avoir beaucoup erré dans la ville, le chevalier alla chez Saint-André chercher des nouvelles. Le baron arriva sur le soir, fort essoufflé. Il se mira devant une glace, fit le tour de la chambre, se bourra le nez de tabac, et, s'arrêtant auprès d'une bergère où Fleuranges était assis :

— Chevalier, dit-il, les affaires ne vont pas sur des roulettes. Cette jeune fille est un Protée : hier en grand deuil, aujourd'hui vêtue de satin rose, étendue sur un canapé; des coussins sous chaque bras, et autour d'elle une douzaine de prétendans auxquels elle tient tête avec l'assurance nonchalante d'une petite maîtresse consommée. La tante me reçoit à merveille. Le commandeur me tape sur l'épaule en m'appelant mauvais sujet. Je me place dans le cercle des jeunes fats. L'un d'eux s'avise de parler musique, et je lui explique qu'il est un ignorant; un autre fait l'entendu sur la politique de M. de Maurepas, et je lui apprends qu'il n'en sait pas un mot; le troisième dit que Molé a bien joué *le Philosophe sans le savoir*, je lui prouve qu'il ne l'a pas compris. Les autres, un peu étonnés, se rabattent sur la pluie et le beau temps; je leur démontre avec une politesse extrême qu'ils sont des ânes. Ils se lèvent, font des pirouettes et demandent leurs carrosses. Me voilà en tête-à-tête. Savez-vous de qui la jeune personne me parle?

— De Tillemont?

— Non, de vous : « N'avez-vous pas un ami appelé Fleuranges? me dit-elle. Il est à Paris depuis peu, je crois. On nous en a dit du bien. Il est original, n'est-ce pas? un peu farouche? Pourquoi ne va-t-il pas dans le monde? A-t-il des protections à la cour? » Je devine qu'elle vous connaît, qu'elle sait mon duel et l'affaire du quiproquo. Je m'exécute de bonne grace; je fais votre éloge, et après avoir donné les renseignemens qu'on me demande et nommé votre protectrice, M^{me} de Polignac, je pirouette comme les autres et je disparais. Concevez-vous rien à cela?

Fleuranges prouva que la chose était concevable en racontant son aventure du cimetière, et comment il s'était vu forcé de dire à Henriette la vérité.

— Par le ciel ! s'écria Saint-André, s'il en est ainsi, que ne jouez-vous à la bouillotte ! Vous auriez brelan à tous les coups.

— N'en doutez pas, répondit Fleuranges en riant.

— Il est incroyable, reprit le baron, que toutes mes chances favorables passent sur vous. Changeons de situation, et je serais marié dans quinze jours. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que vous n'avez aucune prétention sur M^lle^ de La Noue.

— Aucune prétention; cependant, si les circonstances me la jettent à la tête, je la prendrai.

— Je suis bon camarade, chevalier; mais votre indolence est une ample compensation à mon peu de bonheur, et je ne vous regarde pas comme plus avancé que moi. Vous me permettrez de persister encore jusqu'à nouvel évènement.

— Persistez, baron. Je ne vous en détourne point.

La poste apporta bientôt un petit billet où Fleuranges lut ces mots :

« Si M. le chevalier se trouve bien à Paris, qu'il y reste. La parole d'un galant homme comme lui répond assez de sa discrétion. Ses torts sont pardonnés. On ne lui ordonne ni ne lui défend rien; pas même de venir rendre ses devoirs aux dames de la rue de Vendôme. »

— Voilà qui est trop fort ! s'écria Saint-André. Le bon vent souffle pour vous, chevalier. Profitez-en. Battez le fer pendant qu'il est chaud. L'occasion court sur un rasoir...

— Épargnez-moi les citations de Phèdre : je l'ai traduit avec mon précepteur. Les proverbes disent blanc et noir sur toutes les questions, et je réponds au vôtre par celui-ci, qui est fort sage : tout vient à point à qui sait attendre. Je n'ai pas envie d'aller faire nombre dans un troupeau d'adorateurs méprisés.

Le baron, en ami véritable, employa ses plus belles phrases et ses plus hautes considérations philosophiques à encourager Fleuranges. Il ne fut pas en peine de lui tracer un plan qui devait infailliblement le conduire à l'église. L'éloquence de Saint-André fut si entraînante, que le chevalier se laissa nouer sa cravate, jeter de l'eau de senteur sur son jabot, et placer l'épée en travers sur les mollets. Le baron se recula ensuite pour le considérer en perspective; il s'écria que Fleuranges était charmant, et il poussa le conquérant par les épaules.

Une fois dehors et paré comme un prince, notre chevalier se sentit en belle humeur. Il allait assurément faire sa visite, si un petit incident n'eût disposé de lui. C'était l'heure où, par ordre du lieutenant de police, on arrosait devant les portes. Les dames marchaient sur la pointe du pied, en relevant leurs robes. Fleuranges se trouva justement derrière une jeune bourgeoise qui avait la plus jolie jambe du monde. Il la suivit d'un peu loin, pour ne pas la gêner. Cette jambe le mena tout doucement jusqu'à la Bastille. Arrivé là, il la perdit de vue, et s'aperçut qu'il avait une tache à son bas de soie. On ne va pas chez une héritière un peu moqueuse avec des bas crottés. Il retourna chez lui pour changer de chaussures; mais, comme il s'avisa d'ouvrir un volume de Montaigne qui traînait sur la cheminée, il resta plongé dans sa lecture jusqu'à la nuit.

III.

Sous son indolence, Fleuranges cachait encore un sentiment louable auquel le lecteur honnête rendra justice, la crainte d'être confondu parmi les adorateurs de l'argent. Le dégoût que lui inspirait la cynique ambition de Saint-André redoublait son envie de se tenir à l'écart. « Je suis trop pauvre pour M^{lle} de La Noue, » pensait-il; et l'exagération de ses scrupules, jointe à sa modestie naturelle, produisait le même résultat que l'indifférence la plus complète. Heureusement le chevalier était de ces hommes avec qui les bonnes gens aiment à jouer le rôle de génies protecteurs. La duchesse de Polignac était de ces personnes rares dont le plus grand plaisir est de rendre service à leurs amis. L'histoire du faux revenant parvint à ses oreilles; elle se la fit conter par le commandeur de Champré à qui Henriette avait appris la suite de cette affaire; le commandeur se plaignit de la négligence de Fleuranges à profiter du pardon de sa nièce. La duchesse promit d'envoyer le jeune homme faire sa cour, et parla de lui si obligeamment, que le vieil oncle forma, d'accord avec elle, le projet d'unir Fleuranges à Henriette.

Le lendemain, un valet du château vint chercher le chevalier, et le conduisit chez la gouvernante des enfans du roi. Quand elle lui eut fait expliquer nettement ses sentimens, la duchesse prit un air sévère :

— Monsieur, lui dit-elle, il n'y a jamais de bonnes raisons pour manquer de politesse envers une jeune fille aimable, ni pour répondre mal aux témoignages d'affection d'un vieillard qui vous veut du bien. Quelle plus grande preuve d'estime peut-on vous donner que de jeter les yeux sur vous de préférence à tant de rivaux? Si votre délicatesse ne sait prendre que les apparences de l'orgueil et de l'ingratitude, elle ne peut être bonne à rien pour vous ni pour les autres.

— Eh bien! madame, répondit Fleuranges, je passerai pour un ingrat et un orgueilleux; on me jugera mal, et je m'en consolerai. Si vous me permettez de vous adresser une question, je vous demanderai quelles raisons vous ont fait hésiter pendant long-temps à prendre l'emploi de gouvernante des enfans, quand la reine et les honnêtes gens vous en priaient?

— Je veux bien répondre à votre question : c'est ma paresse, chevalier, et surtout la crainte de faire dire aux jaloux et aux méchans que j'avais de l'ambition.

— Vos motifs sont exactement les miens.

— Je les comprends, et je vous en estime davantage. Mais j'ai fini par me rendre, et vous vous rendrez aussi. Ce que pensent les méchans ne vous regarde pas. Pourquoi craindriez-vous de passer pour un ambitieux, puisque vous méprisez l'accusation d'ingratitude et d'orgueil? Ne voyez qu'une chose : la jeune personne vous plaît-elle?

— Sans doute, et c'est précisément parce qu'elle me plaît qu'il m'est odieux de songer qu'on peut me soupçonner d'en vouloir à sa fortune.

— Et, à cause de cela, vous renoncez à elle! C'est une folie, chevalier. Je vous ordonne d'aller chez M^{lle} de La Noue dès ce soir, d'y mettre de côté toute arrière-pensée, d'exprimer naturellement ce que vous y éprouverez, et d'abandonner le reste à mes soins et à la bonne volonté du commandeur.

Pour obéir aux ordres de la duchesse, Fleuranges se fit conduire à la rue de Vendôme. Il y trouva la bande des prétendans, qui se mettait en frais d'esprit et de galanterie. Henriette, dans l'état d'une reine gâtée par les flatteurs, ne traita pas mieux Fleuranges que ses autres courtisans. Le chevalier n'eût pas même trouvé l'occasion de lui dire une parole, si la tante n'eût pris ses intérêts. La marquise attira Fleuranges dans un coin du salon, et appela sa nièce.

— Monsieur, dit Henriette avec un sourire malin, vous revenez donc de l'autre monde pour me voir?

— En effet, mademoiselle; vous êtes apparemment assez aimable et assez jolie pour faire revenir un mort.

— Le miracle me touche d'autant plus que le défunt se portait à merveille.

— Quand on revient à la vie, c'est un signe qu'on n'avait pas tout-à-fait rendu l'ame.

— Je m'en aperçois. Vous vous trouviez sans doute fort bien dans la tombe, puisque vous avez mis huit jours à ressusciter. Est-ce que vous auriez rencontré là-bas cette femme complaisante que vous souhaitiez pour vous jouer un air de clavecin dans vos heures de mélancolie?

— Depuis que je vous connais, mademoiselle, je ne cherche plus de femme, et je n'en chercherai point d'autre tant que votre cœur sera libre.

— Cela n'est pas prudent, monsieur. Si je venais à donner mon cœur...

— J'en serais au désespoir, mademoiselle.

— Il y a dans un pensionnat d'Amiens une jeune fille qui a les cheveux roux, mais qui joue passablement les morceaux de Scarlati. Voulez-vous que je vous recommande à elle? Ce serait peut-être votre affaire.

— Si j'ai le malheur de vous déplaire, il m'importe peu d'aller à Amiens ou ailleurs.

— Monsieur le chevalier, interrompit la marquise, j'admire votre douceur. A votre place, je dirais à ma nièce qu'elle est une mijaurée; je lui tournerais les talons et ne lui reparlerais de ma vie. Et vous, mademoiselle, je vous déclare qu'il faut finir toutes ces grimaces. Je vous donne un mois pour choisir un mari; passé ce temps-là, si vous n'êtes pas décidée, je vous mettrai au couvent.

Malgré la belle occasion qui lui était présentée de rompre avec Henriette, Fleuranges ne se sentit aucune envie de faire retraite. Une certaine grace qui accompagnait les railleries de la jeune personne le retenait sous le charme. M^{lle} de La Noue n'eut pas l'air de s'effrayer beaucoup des menaces de sa tante, et ne traita point le chevalier avec plus de bonté. La marquise en perdit patience.

— Ma nièce, dit-elle tout à coup, au lieu de causer de bagatelles, vous feriez mieux de songer à vos affaires, car je vous assure qu'elles sont sérieuses.

— Je m'en vais donc y songer, ma tante.

M^{lle} de La Noue sortit du salon et ne revint plus. En quittant la rue de Vendôme, Fleuranges avait le cœur troublé. Il se disait que cette jeune fille fière et moqueuse devait pourtant avoir l'ame bonne au fond, qu'elle était au-dessus des autres par son esprit, que sa malice même paraissait pleine d'agrémens, et que, pour la beauté, l'éclat et la grace, elle n'avait point de pareille; mais, le charme étant détruit par une nuit de sommeil, le chevalier s'écria en s'éveillant qu'il serait fou de poursuivre une personne qui ne le voyait jamais sans le maltraiter. De peur de retomber dans sa faiblesse de la veille, il résolut de s'en aller à la campagne pour se distraire. Il emplit une valise de linge et d'habits, prit quelques volumes de Montaigne et de Rabelais, et se fit conduire au bois de Morfontaine, où il s'installa dans une auberge.

Notre chevalier était absent depuis quatre jours, lorsqu'un matin Henriette demanda au commandeur pourquoi on ne voyait plus Fleuranges.

— Ma chère enfant, répondit le bon vieillard, c'est un peu votre faute s'il ne revient plus, car vous ne l'avez guère encouragé.

— Vous pensez donc que je l'aurai blessé? Ce n'était pas mon dessein; j'en ai du regret. Ne pourriez-vous le chercher et lui dire que je serais fort aise de le revoir?

— Volontiers. Je m'informerai de lui ce soir chez M^{me} de Polignac.

Le commandeur se rendit en effet chez la duchesse. Elle n'avait pas vu Fleuranges, mais elle promit d'envoyer à sa recherche. Le valet de pied rapporta cette réponse : « M. le chevalier est depuis quatre jours au bois de Morfontaine. » A cette nouvelle, M^{lle} de La Noue parut stupéfaite.

— Au bois de Morfontaine! dit-elle en soupirant. Voilà donc comme il est occupé de moi?

— Il vous oublie, et il a bien raison, dit la tante. Vous irez au couvent, mademoiselle, et je chercherai pour le chevalier une autre femme capable de répondre à son amour, car j'ai de l'amitié pour lui.

Henriette murmura tout bas les mots de couvent, amour, amitié; puis elle sortit de sa rêverie pour prier le commandeur de rappeler Fleuranges. On eut recours à la duchesse, qui envoya un exprès de la maison du roi au bois de Morfontaine. Le courrier découvrit sous un arbre un beau monsieur étendu de son long sur la mousse, et qui riait de tout son cœur en lisant un livre. Il jugea que ce devait être son homme, et il lui remit la lettre de la duchesse.

« Chevalier, disait cette lettre, il est évident qu'on vous aime, puisqu'on vous demande aussitôt que vous êtes absent. Un galant homme ne se fait pas prier deux fois par une jolie demoiselle. Soyez demain chez la marquise, ou bien je me fâcherai sérieusement contre vous. »

Fleuranges rentra dans son auberge et fit la réponse suivante :

« Madame la duchesse, c'est sans doute parce que je suis absent qu'on m'aime, et, si je voulais conserver cette bonne position, je devrais demeurer dans les bois, puisqu'on me rudoie aussitôt que je me montre. Cependant je suis trop galant homme pour me laisser prier, et demain je me rendrai à l'invitation de M^{lle} de La Noue et aux ordres de ma belle protectrice. »

Lorsqu'il parut dans le salon de la marquise, Fleuranges reçut un accueil plus gracieux qu'à sa dernière visite. Henriette, par un grand effort sur elle-même, lui reprocha son absence avec assez de douceur. Cette disposition bienveillante ne dura qu'un moment. Au premier mot que le chevalier prononça, la jeune personne répondit par une contradiction, au second par une attaque, et bientôt elle ne sortit plus du ton de la raillerie; et tout cela était encore accompagné de petits airs si dédaigneux, que Fleuranges en perdait contenance. Enfin, comme on parlait de la campagne, M^{lle} de La Noue déclara qu'elle voulait aller passer quinze jours chez une de ses amies, dans la vallée de Chevreuse. Elle insistait pour obtenir de sa tante la permission de partir le lendemain, le jour même, s'il était possible.

— Allez en Chine, si vous voulez, s'écria la marquise en colère; ou plutôt dans une cellule pendant deux ou trois ans. Voilà où je vous mettrai pour vous former le caractère. Et vous, monsieur le chevalier, ajouta la bonne dame, si vous vous plaisez dans les bois, ne les quittez plus pour cette petite sotte.

— De grace, madame, dit Fleuranges, ne grondez point mademoiselle votre nièce à cause de moi. Je suis heureux qu'elle ait bien voulu me revoir; c'est une marque de bonté dont je conserverai le souvenir, quand même je n'en tirerais pas d'autre avantage.

— Bon Dieu, ma tante, reprit Henriette, qu'ai-je donc fait de si méchant? J'aime la campagne. Il y a dans le jardin de mon amie des marguerites fort belles. J'en veux cueillir pour une garniture de robe en fleurs naturelles.

— Ma nièce, vous n'avez pas de cœur, et vous irez au couvent; je vous en donne ma parole.

A peine Fleuranges fut-il dans la rue qu'il se sentit blessé de l'indifférence d'Henriette :

— Elle est belle, se disait-il, elle a de l'esprit, de la gentillesse, de l'originalité; mais, quand elle serait dix fois plus séduisante, je ne veux pas aimer cette petite ingrate.

En parlant ainsi, le chevalier passa devant une marchande de fleurs qui vendait des marguerites. Il s'arrêta pour en acheter, et mettait déjà la main à sa poche, lorsqu'il changea d'avis et s'éloigna brusquement en répétant :

— C'est une ingrate qui n'a point de cœur.

Le commandeur rencontra le soir Mme de Polignac :

— Tout va mal, lui dit-il avec consternation. Ma nièce est intraitable.

— Comment cela? répondit la duchesse; n'a-t-elle pas envoyé courir après Fleuranges? C'est au contraire le jeune homme qui ne se conduit pas trop bien.

— Point du tout. Il a été tendre, galant, aimable autant que possible.

— Vous m'étonnez! Galant, dites-vous?

— Parfaitement. Plût au ciel que ma nièce lui rendît autant de tendresse qu'il en montre pour elle!

— S'il en est ainsi, tout ira bien, car c'est de lui que j'ai peur et non de la jeune personne.

Fleuranges arriva chez la duchesse un matin.

— Enfin, lui dit-elle, j'ai des complimens à vous faire. Vous aimez Mlle de La Noue; vous lui avez montré de l'empressement, de l'ardeur. Nous allons donc commencer à nous entendre.

— De bonne foi, madame, répondit Fleuranges, je serais un grand fou d'aimer une personne qui ne me témoigne que de la haine.

Il raconta avec quelle affectation cruelle Henriette avait exprimé le désir de partir pour la campagne, au moment même où il revenait du fond des bois exprès pour elle. La duchesse éclata de rire :

— Ceci devient bouffon, chevalier; si vous ne pouvez aimer que de près et qu'on ne puisse vous aimer que de loin, nous n'arriverons jamais. Je donne ma démission. Laissons faire le hasard et les caprices de la jeune fille.

Fleuranges fut tout-à-fait de cet avis, c'est-à-dire qu'il ne voulut plus penser à Henriette et qu'il y réussit. Saint-André, qui avait suivi d'un œil curieux toutes les vicissitudes de ses amours, se moqua du chevalier quand il le vit abandonner une partie aussi belle. Faisons grace au lecteur des spéculations transcendantes du baron, et de ses conseils d'ami désintéressé; bientôt il sera temps de montrer son génie inventif, lorsqu'il travaillera pour son propre compte, et nous avons d'abord à raconter un évènement d'importance qu'on verra au chapitre suivant.

IV.

En se promenant dans le quartier du Marais, Fleuranges et Saint-André causaient ensemble de la philosophie d'Helvétius appliquée à leurs affaires particulières. Pour mieux suivre leurs raisonnemens, ils marchaient à pas lents. Le baron blâmait le découragement et la mauvaise humeur de son ami. Il croyait Fleuranges en position si favorable, que nul incident nouveau ne devait plus arrêter ses succès pour peu qu'il s'aidât lui-même. Afin d'appuyer cette proposition hardie de toutes les preuves nécessaires, Saint-André posa sa main sur le bras du chevalier et s'arrêta au milieu de la rue. Dans ce moment, Fleuranges, levant les yeux au ciel, aperçut à la fenêtre d'un quatrième étage une jeune fille coiffée en cornette, qui pleurait en déchirant une lettre d'un air fort animé. En même temps une pluie de petits morceaux de papier voltigea autour des deux causeurs. Un fragment tomba sur l'épaule du baron. Fleuranges le prit et le serra dans la poche de son gilet. La grisette, qui le regardait, se mit à sourire; elle devint toute rouge, le chevalier tout pensif, et Saint-André perdit le fil de son discours.

— Tenez, dit Fleuranges, voilà l'incident qui arrêtera mes succès. Cette grisette est fort jolie, et je veux, à tout risque, monter chez elle.

— Vous êtes un étourneau, s'écria le baron, qui regrettait sa démonstration philosophique. On ne peut pas vous parler sérieusement. Allez au diable !

Saint-André enfonça son chapeau sur ses yeux et partit à grands pas. Fleuranges n'y prit pas garde et demeura en consultation avec lui-même. Son premier soin fut d'examiner le fragment de papier. Il n'y trouva que ces trois mots : « Ingrat ! je... jamais. » L'écriture était d'une femme, les lettres étaient bien formées, point de fautes d'orthographe. Mais que pouvait signifier cette moitié de phrase? Était-ce « Ingrat ! je vous aime plus que jamais? » ou bien : « Je ne vous reverrai jamais? » ou, comme le dernier mot était à la ligne et que le papier de la lettre paraissait grand, ce pouvait être : « Ingrat! je vous défends de me revoir jamais. Je vous bannis de mon cœur à tout jamais. Je vous déteste, et je reconnais que j'aurais dû ne vous aimer jamais. » Ces dernières versions plurent à Fleuranges, et il les adopta de préférence à la première.

Cette pauvre fille était évidemment trahie par son amant. Pour aller au plus pressé, le chevalier compara le sourire qu'on lui avait adressé au rayon de soleil qui se fraie un passage à travers une pluie d'orage. Ensuite, il fit d'autres comparaisons sur les bras d'albâtre, sur le cou plus blanc que neige, sur les cheveux d'ébène, sur la bouche un peu grande, mais ornée de perles fines, et, quand il fut au bout de ses comparaisons, il reconnut enfin la gravité de sa blessure, dont il n'avait pas senti d'abord toute la profondeur.

— O ciel! s'écria-t-il, me voilà amoureux! que vais-je devenir? Moi qui ne suis ni inventif, ni entreprenant, ni passionné, comme Saint-André, je ne réussirai jamais à rien.

Le chevalier eut bientôt imaginé le moyen simple de faire parler une portière en lui donnant un louis d'or. Il apprit que la grisette du quatrième étage se nommait Jeannette, qu'elle vivait toute seule, ne sortant que pour porter ou chercher de l'ouvrage; qu'elle travaillait bien à l'aiguille et faisait des chemises. Fleuranges grimpa au quatrième étage afin de commander à M^{lle} Jeannette une douzaine de chemises, et, tout honteux de ne savoir inventer que ce misérable expédient, il frappa bien vite à la porte. La jeune fille vint ouvrir. On ne voyait plus de traces de ses larmes, et un petit air de dignité respirait dans toute sa personne.

— Qu'y a-t-il pour le service de monsieur? dit-elle.

— Ma chère enfant, répondit Fleuranges, je viens vous prier de me faire des chemises. Ce n'est qu'un prétexte : je mourais d'envie de vous voir et de causer un moment avec vous. Le puis-je sans vous alarmer ou vous fâcher?

— Vous ne me fâchez point, monsieur, et je pense que vous n'avez pas envie de m'effrayer ni de me faire de la peine. Asseyez-vous; je vous demande la permission de me remettre à l'ouvrage.

M^{lle} Jeannette offrit une chaise et reprit son aiguille.

— Je vous ai vue tout à l'heure à votre fenêtre, lui dit Fleuranges. Vous pleuriez en déchirant une lettre. Sur un des morceaux de papier, j'ai lu ces mots : « Ingrat! je ne vous reverrai jamais. » J'en conclus que vous êtes trahie par votre amant; vous étiez belle et touchante; votre chagrin m'a ému. Sans savoir ce que je faisais, je suis monté chez vous dans l'intention de vous demander l'histoire de vos peines et pour vous offrir des consolations. Je suis près de vous, et à présent je ne sais plus que vous dire.

— Monsieur, répondit Jeannette, vous n'avez pas réfléchi à une chose; c'est que je déchirais cette lettre dont vous parlez, et que par conséquent je n'ai pas envoyé à mon amoureux ce que vous avez lu.

— N'importe. Vous l'avez appelé ingrat; il vous a donc trompée?

— Il m'a abandonnée. Nous nous aimions depuis six mois; il devait obtenir une place de premier commis à Lyon dans une fabrique de soieries et m'épouser avant de partir. Il a obtenu sa place, et il est parti sans moi.

— Le perfide! Vous en avez beaucoup de chagrin? Il faut l'oublier, ma mie.

— C'est ce que je fais, monsieur; mais de temps en temps je pense à lui, et je pleure.

— Pauvre enfant! Quel âge avez-vous?

— Seize ans.

— Le joli âge! Donnez-moi la place de votre petit traître de commis.

— Impossible, monsieur : nous devions nous marier ensemble, et vous ne pouvez pas m'épouser.

— Vous avez raison. Il n'y a rien à répondre à cela. Vous resterez sage, et moi je vais être malheureux. Je ne vais pas dormir de la nuit.

— Est-ce bien vrai, monsieur?

— Cela est certain. Je vous aime, comme si je pouvais vous épouser, quoique je sache bien que c'est impossible. Ah! que je suis fâché de vous avoir vue!

— Et moi je suis au désespoir de votre chagrin; mais que faire? Nous n'y pouvons rien.

— Absolument rien. Adieu, Jeannette. Faites-moi toujours douze chemises.

Fleuranges passa la journée à soupirer pour Jeannette. N'ayant point cette fois de fausse délicatesse, ni de scrupule de fortune, son cœur se livrait tout entier. Un reste de dépit contre Henriette excitait son ardeur en ajoutant à l'attrait du plaisir le charme de la vengeance. Il n'en dormit pas de la nuit comme il l'avait prévu. Saint-André, qui ne songait plus à l'aventure de la veille, voyant Fleuranges tout bouleversé, lui demanda ce qu'il avait.

— Ah! mon ami, répondit le chevalier, je l'ai vue. Elle est adorable, bonne, douce; mais hélas! trop sage pour m'aimer.

— Cela viendra. Un peu de patience. Qu'y a-t-il de nouveau? Que lui avez-vous dit?

— De me faire douze chemises.

— Des chemises! une héritière d'un million.

— Il s'agit bien d'une héritière! c'est à Jeannette que je pense.

Fleuranges expliqua ce que c'était que Jeannette, et sans écouter les remontrances de son confident, il le supplia de lui indiquer les moyens de plaire à cette jeune fille.

— La belle difficulté, dit Saint-André, que de plaire à un grisette! Vous la menez à la comédie; vous lui offrez un souper chez vous, après le spectacle. Vous l'étourdissez avec du vin de champagne, et elle ne vous quitte que le lendemain matin. Telle est la recette.

— Oui, pour les gens habiles et passionnés, comme vous; mais moi, indolent et maladroit, je m'en tirerais mal. Je tomberais à ses genoux comme un sot. Ah! c'est maintenant que je comprends ma faiblesse et votre supériorité.

Le chevalier se coucha sur un tapis, et se frappa la tête par terre en répétant :

— Quand je pense qu'à ma place Saint-André saurait plaire à Jeannette!

Après bien des gestes de possédé, des circuits par la chambre, et les autres signes auxquels on reconnaît la folie amoureuse, voyant la nuit approcher, il courut chez la jeune fille. Le chevalier se jeta aux genoux de Jeannette. Il ne la conduisit point à la comédie; il ne l'entraîna point souper chez lui, et ne la garda point jusqu'au matin; mais il fit apporter son souper chez elle et ne la quitta que le lendemain au grand jour, ce qui pouvait passer pour un équivalent. Fleuranges employa le premier instant qu'il trouva pour réfléchir, à se demander si l'art et les finesses auraient eu le même succès que sa simplicité, et si Saint-André n'était pas au fond un froid arithméticien.

Notre héros ne fit aucun mystère de sa liaison avec Jeannette. Il ne quittait guère sa maîtresse, et la menait aux loges grillées du théâtre Favart. On ne le vit plus chez la marquise, et ses rivaux ne manquèrent pas d'annoncer en triomphant son infidélité. Saint-André, qui regardait son ami comme perdu dans l'esprit d'Henriette, revint à ses anciennes espérances. Il acheta une perruque neuve, et reprit le cours de ses assiduités. M. de Béville parla des grisettes avec mépris, et M. de Noyon plaça convenablement une phrase préparée sur le défaut de l'inconstance.

M^{lle} de La Noue suivait les modes avec grand soin. Elle mettait du rouge et se posait habituellement deux mouches qui lui allaient à ravir, l'une au coin de la bouche, et l'autre sous l'œil gauche. Quel fut l'étonnement de ses adorateurs, lorsqu'elle parut un soir toute pâle, sans son rouge ni ses mouches! Ce ne pouvait être qu'un oubli. M. de Noyon fit remarquer à Henriette cette omission grave : on ne lui répondit que par un regard dédaigneux. M. de Béville, voyant l'écueil où tombait son rival, déclara que le fard était une chose affreuse : Henriette haussa les épaules d'un air de pitié. Saint-André, plus sagace que les autres, feignit de ne rien remarquer. La demoiselle n'ouvrit point la bouche de la soirée. La mélancolie la plus profonde régnait sur son visage et dans toute sa personne. Il n'y eut pas moyen de tirer d'elle une seule parole, et les prétendans, qui espéraient recueillir la succession de l'imprudent chevalier, se retirèrent consternés. Après leur départ, la tante posa son ouvrage sur ses genoux :

— Ma nièce, dit-elle, peut-on savoir quelle nouvelle fantaisie vous passe par la tête? Je gage que vous allez vous lamenter de l'infidélité de M. de Fleuranges.

— Oui, madame, j'en suis triste et irritée. Dites-en ce que vous voudrez.

— Il nous manquait encore cela! Sera-ce au moins votre dernier caprice?

— Je n'en sais rien, madame.

— Le chevalier a bien fait. Je l'approuve sincèrement. Il a rencontré quelque bonne grisette qui l'aime tout naïvement, et il se moque de vous. J'en suis charmée. Vous l'avez pleuré, le croyant mort; vous l'avez maltraité amoureux; regrettez-le inconstant; c'est votre droit.

— Ma tante, s'écria Henriette en fondant en larmes, vous avez raison de me trouver sotte et ridicule; mais je vous assure que je n'ai pu m'empêcher d'agir comme j'ai fait; je ne sais ce qu'il y a en moi qui veut que ce soit ainsi. M. de Fleuranges me plait; je le voudrais pour mari, et, quand je le vois. il m'est impossible de ne point lui parler rudement. Je sens combien je suis méchante et haïssable, je m'en désespère, et rien au monde ne peut me changer. Ah! grand Dieu, que je suis malheureuse!

— Eh! là, là..., mon enfant, calmez-vous, dit la tante avec effroi. Je comprends ce mauvais esprit qui vous possède. Il fallait me dire cela plus tôt. Je vous aurais excusée, secourue. Finissez ces sanglots, ma chère nièce. Raisonnons tranquillement : vous n'êtes pas si méchante que vous le croyez. Les jeunes filles ont souvent de ces folles envies qui leur donnent un faux caractère pour quelque temps. Ce sera passager, le mariage vous guérira; nous ferons en sorte que vous ayez votre chevalier.

— Hélas! madame, que je suis honteuse!

— Remettez-vous, ma belle. Tout s'arrangera. Fleuranges vous aime; c'est par dépit et par vengeance qu'il feint de s'attacher à une autre. Il nous reviendra dans peu. Je voudrais bien voir qu'une grisette pût vous l'enlever.

— Où me cacher, bon Dieu? dit Henriette.

— N'ayez point de honte, mon enfant. Votre franchise est honnête et louable. Je suis votre amie et votre tante. Vous ne devez point rougir devant moi.

Henriette ouvrit entièrement son cœur et causa longuement avec sa tante du mauvais génie qui l'obligeait à parler et agir au rebours de ce qu'elle sentait.

Pendant cette conférence, Saint-André cheminait dans les rues, le menton incliné vers la terre, en travail d'un admirable projet.

— Cette jeune fille bizarre, pensait-il, aime prodigieusement les grands effets de théâtre, les péripéties, comme on dit à l'université. Qui m'empêche de lui servir ce qui lui plaît? Elle a pleuré Fleuranges: pourquoi ne me pleurerait-elle pas? Jouer le mort, et sortir de la tombe, sécher ses pleurs et la voir tomber dans mes bras, ce serait un coup de maître. Rêvons à cela cette nuit.

— Corbleu! disait de son côté M. de Béville, Fleuranges est un garçon rusé. Il sait l'art de la coquetterie. Se faire désirer, voilà le secret. Mon empressement est maladroit. Partons pour la campagne. On enverra courir après moi dans les bois de Morfontaine.

M. de Noyon, illuminé subitement par un trait de lumière, se frappa le front en montant dans son carrosse.

— Pardieu! se dit-il, si Fleuranges est un habile homme, je serai aussi habile que lui. Soyons inconstant et prenons une grisette. Quelle idée! Faisons mieux : enlevons-lui sa grisette. Séduisons-la. Mais comment? A force d'argent. Supplantons de toutes les manières ce chevalier si redoutable.

M^{lle} de La Noue abandonnée à son chagrin demeura pendant deux jours enfermée dans sa chambre. Il n'y a rien de tel pour donner des forces à l'amour que de l'avouer à un confident. Toutes les pensées d'Henriette étaient à son volage chevalier; cependant elle apprit avec un peu de surprise que pas un de ses adorateurs n'était venu pour la voir. Le commandeur entra dans le salon avec un visage sombre et décomposé.

— Encore une catastrophe! murmura le bonhomme en jetant sa canne et son épée dans un coin.

— Une catastrophe? Vous me faites frémir, mon oncle.

— Saint-André s'est brûlé la cervelle par amour pour toi, mon enfant. Il est pourtant triste d'être la cause de tous ces malheurs.

— N'y a-t-il pas encore quelque méprise? demanda Henriette.

— La chose n'est que trop sûre. Le pauvre garçon n'a fait aucun éclat. Il a prétexté des affaires en province, et il est allé se tuer à Saint-Cloud. J'ai voulu voir de mes yeux son tombeau dans le cimetière du village. On l'a enterré à l'écart et sans dire une messe pour le repos de son ame. Cela est cruel; j'en suis navré.

Les visites du matin suffirent pour confirmer la nouvelle. Chaque personne qui entrait chez la marquise débutait par ces mots :

— Savez-vous le malheur du pauvre Saint-André?

— C'est un évènement affreux, dit Henriette; j'en suis désolée, je rendais justice à l'esprit et au mérite du baron. Je prierai Dieu pour lui fidèlement chaque soir.

Ces paroles furent rapportées à Saint-André par un ami qui avait son secret; elles lui semblèrent d'un heureux augure. Une jeune fille ne pouvait, selon lui, prier chaque soir pour l'ame d'un homme bien fait, sans l'aimer dans le délai d'une semaine ou deux.

Personne, depuis huit jours, n'avait remarqué l'absence de M. de Béville, lorsque la marquise s'avisa de s'informer de lui. Un ami officieux répondit qu'il était à la campagne, et on n'en parla plus.

Un matin, Fleuranges se rendait plus tard que de coutume chez sa maîtresse, en repassant dans sa tête les inconvéniens d'une liaison avec une grisette ignorante, à qui on ne sait que dire pendant des entrevues mortellement longues. Arrivé chez Jeannette, il frappa plusieurs fois sans qu'on vînt ouvrir. La portière courait après lui, une lettre à la main.

« Mon cher petit chevalier, lui écrivait la grisette, vous êtes bien aimable. Je suis bien fâchée de vous quitter. Vous comprendrez qu'une pauvre fille comme moi ne pouvait pas refuser quatre mille écus. C'est une grosse somme. Avec cela, j'achèterai une métairie dans mon pays. Adieu. Pensez-à moi quelquefois. Je me souviendrai toujours de vous. Je vous embrasse tendrement. A propos : j'oubliais de vous dire que c'est M. de Noyon qui me donne tant d'argent. Il est fort généreux. Je me suis bien fait prier, je vous assure; mais quatre mille écus! Il me les a payés. Je les ai dans mon tiroir, la moitié en pièces d'or, le reste en argent blanc. Je suis bien contente. Adieu. »

— Moi aussi, je suis bien content, s'écria Fleuranges. Ce bon Noyon! il me débarrasse d'un grand fardeau.

Le chevalier retourna chez lui, chantant de tout son cœur comme un écolier en récréation. Le soir, en se promenant dans les couloirs d'un théâtre, il aperçut M. de Noyon et Jeannette par la lucarne d'une loge. Il posa sa tête à la place de la vitre qui était baissée :

— Je vous suis obligé, Noyon, dit-il en riant. Vous me rendez un service signalé. Ayez soin de cette bonne fille, comme elle le mérite.

Quand une femme se mêle de faire du bien à ses amis, elle y met toute son ame; elle y applique son esprit avec suite et s'en acquitte souvent avec bonheur, toujours avec grace et intelligence. Ainsi faisait M^me^ de Polignac. Au milieu de son emploi et des fatigues du métier de favorite d'une reine, elle trouvait encore le temps de penser aux autres. Comme elle estimait le caractère de Fleuranges, l'envie de le servir auprès d'Henriette ne lui sortait pas de la tête. Un soir qu'on jouait à la cour *les Femmes Savantes*, elle fut frappée du naïf dénouement de la comédie :

— Voilà, se disait-elle, le moyen de marier mon petit chevalier, non pas en dessillant les yeux d'une Philaminte, puisqu'on ne refuse pas de lui donner son Henriette, mais en faisant naître dans son cœur un bon mouvement comme celui de Clitandre. Nous verrons bien par là si les scrupules de délicatesse sont le véritable obstacle à son bonheur.

A peine la duchesse eut-elle conçu cette idée, qu'elle y ajouta ces accessoires d'artifice dont le beau sexe connaît à fond les ressources. Son thème fut préparé immédiatement pour la première visite qu'elle recevrait de Fleuranges. Le chevalier arriva enfin, un peu déconfit de ses fautes et inquiet de ce qu'on pensait de lui.

— Votre longue absence ne m'a pas étonnée, lui dit M^me^ de Polignac avec l'air le plus innocent du monde. Il était généreux de vous tenir sur la réserve en face d'une fortune dix fois plus grande que la vôtre; il est sage de vous retirer à présent. Vous n'êtes point assez riche pour prendre une femme qui n'a rien.

— De qui parlez-vous donc? demanda Fleuranges.

— Quoi ! Vous ne savez pas ce qui arrive ? M^lle^ de La Noue est ruinée entièrement. On a vendu les biens que son père avait en Picardie, pour en acheter d'autres. L'intendant de la marquise, chargé de rapporter d'Amiens toute cette fortune en argent comptant, n'a plus reparu, et l'on vient d'apprendre qu'il s'est enfui en Amérique. Ce misérable a laissé les affaires du commandeur dans un désordre abominable; la famille de Champré découvre une foule d'infidélités et de dettes qu'elle ne soupçonnait pas; ils sont tous réduits à la dernière extrémité.

La duchesse eut la cruauté de se lamenter avec Fleuranges pendant une demi-heure, et joua si parfaitement la compassion, qu'il s'en fallait de peu qu'elle n'eût les larmes aux yeux.

— Grand Dieu! s'écria le chevalier, ils vont prendre mon silence pour un lâche abandon. Sans doute tout le monde les délaisse, et ils me croiront aussi vil que les autres. Je veux aller les voir. Il me semble qu'on m'accuse, et chaque instant de retard aggrave mon crime.

— Attendez encore un moment. J'ai d'autres choses à vous dire.

M^me^ de Polignac écrivit à la hâte un billet au commandeur pour l'avertir de sa supercherie, et retint Fleuranges, afin que son messager pût prendre les devants.

— Pauvre jeune fille! répétait le chevalier, si charmante, si accomplie, et ruinée tout à coup! Passer ainsi de la plus heureuse position à la misère et à l'isolement; car on n'ira pas même lui porter de stériles consolations; ou, si l'on y va, ce sera pour insulter à son malheur.

— C'est affreux! répondait la duchesse en regardant sa pendule; cette aimable fille avait bien raison de penser qu'on la recherchait pour son argent; tous les prétendans ont déjà disparu.

— Les misérables! ah! du moins, il en reste encore un. Si elle voulait partager ma modique fortune.....

— Vous l'aimez donc, chevalier?

— Eh! sans doute je l'aime.

— Eh bien! allez. Il est temps à présent. Une action comme celle que vous voulez faire vaut un douaire de cent mille écus. Mariez-vous, je ne vous retiens plus.

Fleuranges partit. Il courut si vite qu'on avait à peine eu le temps de se préparer chez la marquise, et que la lettre de M^me^ de Polignac brûlait encore dans la cheminée au moment où il entra dans le salon. Le commandeur n'osait ouvrir la bouche, de peur de mal jouer son rôle; la tante se recueillait avant de commencer le sien; Henriette pâlissait et rougissait trois fois en une minute.

— Mademoiselle, madame la marquise, cher commandeur, je ne vous apporte pas ces fades complimens de condoléance que tout le monde peut faire et qui ne prouvent rien. Sans savoir si mon chagrin doit adoucir ou augmenter le vôtre, je viens vous dire que vos revers de fortune me brisent le cœur. J'arrive bien tard, n'est-ce pas? C'est aujourd'hui seulement que j'ai appris ce malheur.

Le bon commandeur avait déjà pitié de l'émotion de Fleuranges :

— Tout n'est pas perdu pour nous, dit-il...

— Non, certes, interrompit la marquise en jetant un regard terrible à son beau-frère, tout n'est pas perdu, puisqu'il nous reste encore un excellent ami. Cela soutient et console. Nous nous retirerons à la campagne, dans le fond de quelque province, avec deux ou trois mille livres de rente.

— Trois ou quatre, dit le commandeur. Je me porte bien malgré mon grand âge. Je rentrerai au service. Mais ma nièce, mon Henriette, qu'est-ce que nous ferons de toi ?

— Il est certain, reprit la tante, que cela est cruel. Vous et moi, qui avons fini notre carrière, nous ne regretterons pas grand'chose. C'est à dix-huit ans que les malheurs sont déplorables. Il ne faut plus songer à vous marier, ma nièce.

— J'entrerai en religion si vous le voulez, ma tante.

— En religion ! s'écria Fleuranges. Désespérez-vous des hommes à ce point ? sommes-nous donc tous des cupides et des lâches ? n'êtes-vous plus aimable et charmante comme auparavant ? Sans chercher bien loin, je ne serais pas en peine de vous désigner un gentilhomme qui donnerait son sang, s'il le fallait, pour vous sauver de cette ruine complète; ou plutôt, comme il sentirait combien ses vœux sont inutiles, je suis sûr qu'il s'offrirait avec ravissement à partager votre sort. Il ne possède qu'un petit bien, situé au bord d'une rivière, dans le plus joli lieu du monde. Sa mère vous adorerait, et il consacrerait le reste de sa vie à tâcher de vous faire oublier ce que vous avez perdu. Un jour, peut-être, si vous aviez quelque tendresse pour lui, vous ne souhaiteriez plus de rien changer à votre existence.

— Ma nièce, dit la marquise, que pensez-vous de ceci ? Vous n'êtes pas dans des conditions à faire la petite bouche. Répondez vous-même à monsieur le chevalier.

— Monsieur, répondit Henriette en tremblant, si je connaissais ce gentilhomme dont vous parlez, et qu'il s'exprimât comme vous venez de le faire...

— Eh bien ? reprit la marquise, achevez donc. Faut-il se laisser tant prier pour dire ce qu'on pense ? Que les filles d'à-présent ont le cœur loin des lèvres ! Bonté divine ! De mon temps, on nous aurait cousu le gosier que nous aurions bien su répondre à nos amoureux.

— Ma tante, ménagez-moi. Je vous ai dit le fond de mes pensées; soyez mon avocat.

— Je le veux bien. Mon cher Fleuranges, dans ma jeunesse, on vous eût dit tout franchement : Est-il possible, chevalier, que vous m'aimiez encore, après mes bizarreries et mes caprices! Je ne sais quel démon, ennemi de mon bonheur, m'a toujours fait parler au rebours de mes sentimens; mais cette fois au moins ma bouche sera d'accord avec mon cœur. Apprenez que je vous aime, et que je vous aimais dès le premier jour que je vous ai vu....

— Ah! ma tante, dit la jeune fille en cachant son visage dans son mouchoir.

— Henriette! s'écria Fleuranges, est-ce bien là ce que vous pensez?

— Je n'exagère pas d'un mot, reprit la marquise. Allons, ma nièce, donnez votre main au chevalier; ce n'est qu'un acte de justice.

Fleuranges avait saisi la main qu'Henriette lui présentait timidement, et il la portait à ses lèvres, lorsque le commandeur, passant derrière sa nièce, la prit par la taille, et la jeta dans les bras du chevalier.

— Maintenant, dit le vieillard, embrassez aussi votre oncle, et, puisque vous voilà l'époux de notre Henriette, je pense que la dot ne gâtera rien. L'histoire de la banqueroute n'est qu'un mensonge.

— Oh! quel mauvais comédien vous êtes, mon frère! dit la marquise.

— Vous êtes sans pitié, ma sœur. N'avez-vous pas de remords de laisser souffrir ce pauvre garçon? Ça, chevalier, que devient votre grisette?

— M. de Noyon me l'a enlevée.

— Que c'est bien à lui! nous y gagnerons tous.

L'heure des visites du soir approchait. Un carrosse entra dans la cour de l'hôtel, et la conférence fut interrompue par l'un des joueurs de whist qui faisaient d'habitude la partie du commandeur.

— Jouons au whist, reprit le bonhomme; nos jeunes gens causeront ensemble pendant ce temps-là.

— Mais nous ne sommes que trois.

— Jouons toujours, il y aura un mort.

On dressa la table de jeu.

— Un mort! répéta le commandeur en soupirant. Ce mot me rappelle le malheureux Saint-André. Je l'aimais assez. S'il vivait, il serait ici, et nous servirait de quatrième. Ces têtes chaudes! cela se tue pour une passion qui leur eût duré huit jours!... N'y pensons plus... Je suis avec le mort. Vos cartes sont prêtes, ma sœur. Asseyez-vous.

Que j'ai de joie de marier ma nièce!... A quel jour du mois sommes-nous?

— Au deux novembre, jour des morts.

— Encore! on ne devrait pas jouer au whist à trois ce soir. Quelque défunt, aimant les cartes, n'aurait qu'à venir relever son jeu!... Attendez : voici un carrosse qui entre. Nous allons avoir un quatrième.

La porte s'ouvrit, et on annonça M. de Saint-André. Le baron salua la compagnie. Il s'avança vers la table de jeu, prit un siége, et, s'installant à la place du mort, il releva les cartes avec l'air impassible d'un trépassé.

Fleuranges n'eut que deux mots à dire à l'oreille d'Henriette pour la rassurer. La marquise comprit aussitôt la plaisanterie. Son vis-à-vis était un vieux philosophe, incapable de croire aux fantômes. Le bon commandeur seul demeurait interdit.

— Jouez donc, mon frère, dit M^me^ de Champré. Le mort a la première levée. Monsieur le baron est sorti de la tombe fort à propos. Cela est galant et poli. Nous l'inviterons tout à l'heure pour le mariage de notre nièce avec son ami Fleuranges.

— Par ma foi! s'écria Saint-André, la nouvelle me fait plaisir. Aussi bien, je vois que mon coup de théâtre ne réussit pas, et je m'ennuyais comme un mort dans ma cachette.

— Jeunes gens! jeunes gens! murmurait le commandeur, vous ne respectez plus rien. De notre temps...

— Que dites vous donc, mon frère? De notre temps on riait encore plus qu'aujourd'hui, et l'on ne se fâchait point pour une petite malice quand le tour était bien exécuté... Je joue trèfle.

— Je prends, dit Saint-André... Ainsi donc l'ami Fleuranges épouse votre charmante nièce?

— Oui, baron. C'est tout une histoire, une comédie que nous vous raconterons tout à l'heure... J'entends un carrosse.

M. de Béville entra tenant une corbeille de fleurs.

— Bonsoir, monsieur, lui dit la marquise. Que portez-vous donc là? Des fleurs pour ma nièce? Vous êtes allé à la campagne ce matin?

— Ce matin, madame! il y a plus d'une semaine que je suis absent.

— Oui, j'y pense; c'est vrai. Je disais qu'on ne vous voyait plus. Je ne sais quel jour j'ai dit cela.

— Voyant qu'on m'eût laissé courir les champs jusqu'à la Chandeleur, sans s'inquiéter de moi, je suis revenu.

— Dans quel mois est-ce donc la Chandeleur? Février, je crois... Toujours du pique!...

— Mademoiselle votre nièce aime les marguerites. En voici une grosse provision. C'est une rareté dans cette saison.

— Que cela est aimable ! dit Henriette. Je me ferai une parure de ces belles fleurs.

— Pour le jour où nous signerons le contrat, reprit la marquise. Quel jour le signons-nous?... Encore du pique!

— Le contrat? dit M. de Béville.

— A propos. Je vous présente notre neveu, M. de Fleuranges.

— Ma sœur, dit le commandeur, on peut dresser le contrat demain et le signer dans les quarante-huit heures. Nous avons des notaires expéditifs...

— Fleuranges, dit Saint-André, je suis votre témoin.

On annonça que le souper était servi :

— M. de Béville, soupez avec nous, reprit la marquise. Je vous conterai la scène de ce soir.

On soupa gaiement. On signa le contrat trois jours après, et on fit le mariage dans la quinzaine.

M^{lle} de La Noue, une fois mariée, devint une femme aussi raisonnable, aussi égale d'humeur et de caractère qu'elle avait été fantasque et quinteuse jeune fille. Ces transformations ne sont pas rares dans le beau sexe. On en voit même de contraires à celle-ci, où il arrive qu'on a épousé le diable sous la forme d'un ange. Fleuranges tomba plus heureusement. Sa femme prit des goûts fort simples, le traita toujours avec douceur et affection, et lui joua des airs de clavecin autant qu'il en souhaita.

La révolution de 1789 ne trouva plus le commandeur ni la marquise, et l'échafaud y perdit deux têtes vénérables; mais il se rattrapa sur d'autres. Saint-André s'était jeté fort avant dans les idées républicaines; il mourut bravement à Marengo, avec les épaulettes de colonel. Fleuranges, retiré dans ses terres, échappa aux orages politiques. Il vécut heureux. S'il eut beaucoup d'enfans, je n'en sais rien, mais je l'affirme néanmoins, afin que le lecteur, plus satisfait, pardonne volontiers les fautes de l'auteur, comme on disait jadis en Espagne.

PAUL DE MUSSET.

LA GRÈCE

LES CYCLADES ET LES ILES IONIENNES.

ATHÈNES. — SES MONUMENS ANTIQUES ET SES FÊTES POPULAIRES.[1]

Un de mes amis, se promenant un jour dans les environs d'Athènes, demanda à un petit pâtre qu'il rencontra le nom de cette ville qui se présentait en perspective. — On l'appelle Anthina (c'est-à-dire ville des fleurs, Florence par exemple), lui dit le berger dans son patois; mais, pour des fleurs (en grec *anthi*), elle n'en a pas. L'Athènes antique, comme la Florence moderne, éveille en effet dans tous les esprits, même les plus étrangers aux lettres et aux arts, des idées de gloire ou de poésie, et le peuple, qui ne fausse jamais les noms propres que pour leur donner une signification plus analogue à sa pensée, prouve ainsi qu'il n'est pas moins sensible que les classes éclairées au beau nom acquis à sa patrie. Ce nom glorieux, répété de bouche en bouche dans la dernière lutte, après un silence de près de deux mille ans, a suffi pour éveiller la sympathie de tous les peuples, et l'Occident, qui devait sa civilisation à la Grèce, lui a prouvé sa reconnaissance en l'aidant à son tour à s'affranchir de la barbarie.

Bien que notre oreille soit plus familiarisée aujourd'hui avec ce magnifique nom d'Athènes, il ne laisse pas que d'agir avec force sur tout nouvel arrivant.

---

(1) Voyez la livraison du 23 octobre.

Ce qu'on voudrait, ce serait de faire tomber pour un instant toutes les barrières qui vous séparent du passé, de reconstruire par la pensée la ville antique avec ses monumens, ses temples, ses statues, d'évoquer du tombeau sa population bruyante, ici se pressant au Pnyx autour d'un orateur populaire, là s'agitant, au théâtre de Bacchus, au spectacle d'une noble tragédie de Sophocle ou d'une mordante comédie d'Aristophane, ailleurs revenant en procession de la voie Sacrée et affluant près des statues des dieux. On en veut à tout ce qui vous distrait de cette apparition fantastique, à cette ville nouvelle comme à ces hommes nouveaux. On désirerait au moins, puisqu'il ne reste que des ruines, que ces ruines ne fussent pas gâtées par un contact prosaïque avec des reconstructions modernes, que, pour un moment, disparût tout le présent, hommes et choses, et qu'on pût rester seul en présence de ces seules ruines. Malheureusement il n'en est pas ainsi. Depuis que, par une ordonnance du 30 (18) septembre 1834, signée par les régens bavarois Armansperg, Kobell et Heideck, et par les ministres grecs Colettis, Theocharis, Lesuire, Rizo et Raïdis, il a été décrété qu'Athènes serait désormais la capitale du royaume grec, et que le siége du gouvernement y serait transporté le 13 (1^er^) décembre 1834, le prestige antique a été et il ira de jour en jour s'évanouissant de plus en plus. Au temps de la domination turque, les misérables cabanes (*calyvia*) et les misérables habitans qui se glissaient à travers les ruines ne nuisaient pas plus à leur effet qu'un nid de cigognes placé sur les débris de créneaux gothiques n'en détruit l'unité. C'étaient là des choses si complètement étrangères et si éphémères, qu'elles ne servaient pour ainsi dire que comme la cloche d'un couvent abandonné à sonner l'heure du passé. Il en est bien autrement des constructions récentes; une ville moderne, je ne dis pas s'édifie, mais se maçonne presque partout, sur l'emplacement même de la ville de Thésée. Encore si on eût fait quelques réserves pour l'antique et qu'on eût imité l'exemple du respect donné par Adrien! Lorsque cet empereur, dans les deux visites qu'il fit à Athènes, l'an 125 et l'an 130, ordonna de relever la ville d'Athènes, il eut soin d'assigner un espace nouveau aux constructions nouvelles, et sur les limites qui séparaient la ville ancienne de la ville nouvelle fut construit le portique d'Adrien, encore debout avec l'inscription qui attestait le respect d'Adrien pour l'antiquité. D'un côté de cette porte, on peut lire encore : *C'est ici la ville de Thésée, non celle d'Adrien;* et de l'autre côté : *C'est ici la ville d'Adrien, non celle de Thésée.* On eût pu de la même manière, à l'entrée de la partie de la ville sur laquelle semble vouloir s'étendre par prédilection la cité nouvelle, près du point où se rencontrent par exemple les rues d'Hermès et d'Éole et en face du portique d'Adrien, élever un portique sur lequel on eût inscrit d'une part : *C'est ici la ville de Thésée et celle d'Adrien, et non celle d'Othon;* et de l'autre : *C'est ici la ville d'Othon, et non celle de Thésée ni d'Adrien.* Ainsi eussent été laissés libres aux investigations et aux fouilles des antiquaires tous les terrains sur lesquels s'étendait autour de l'Acropolis l'Athènes antique, et où on voit encore aujourd'hui les *stoa* ou portiques du Pœcile, la porte de l'Agora ou marché, la Tour des Vents, le monument de Lysicrate dans l'ancienne rue des Trépieds. C'est par cette rue qu'on montait sur un des rochers de l'Acropolis où se trouvent encore deux belles colonnes, portant autrefois des trépieds, les débris du théâtre de Bacchus et de son temple, et les précieux restes des chefs-d'œuvre de l'Acropolis. Aujourd'hui de nombreuses maisons de pierre bâties sur le nouveau sol, plus élevé que le sol antique, interdisent toute recherche future.

Les premiers pas des voyageurs dans Athènes se dirigent nécessairement vers l'Acropolis. Tout prévenu que l'on soit par les récits les plus pompeux, on est toujours surpris et émerveillé de ce qu'on y trouve. La forme même et la couleur rouge-pâle du rocher de l'Acropolis donnent déjà des ailes à l'imagination. L'Acropolis est encore une forteresse fermée par des murs : au nord les restes du mur, de construction dite pélasgique, au midi les restes du mur de Cimon. On passe au-dessous de la grotte d'Apollon et de Pan; on tourne, un peu le rocher et on se trouve à la première porte de la forteresse, au-dessus de l'Odéon ou théâtre musical d'Hérodes Atticus, qui était réuni par les stoa ou portiques couverts d'Eumènes, fréquentés par les péripatéticiens ou promeneurs, avec le théâtre de Bacchus ou grand théâtre tragique. Il ne reste plus rien du théâtre de Bacchus, mais la partie inférieure des stoa couverts qui l'unissaient à l'Odéon, et le mur du fond de l'Odéon, avec quelques jours ouverts sur la campagne et sur la mer, subsistent encore. Au-dessous du théâtre de Bacchus, sur le haut d'un des flancs abruptes du rocher, était un temple consacré à Bacchus, qui depuis le moyen-âge avait été transformé en une chapelle dédiée à la *Panagie Spiliotissa*, Notre-Dame-de-la-Grotte, parce qu'il était creusé dans une grotte. Il y a peu d'années encore, ce temple subsistait en son entier et debout, avec une belle statue de Bacchus assise sur toute la hauteur de l'architrave. La beauté de la statue a causé la ruine du temple. Un ambassadeur anglais obtint en 1799 du gouvernement turc, que le débarquement des Français en Égypte avait jeté dans les bras de la Grande-Bretagne, l'autorisation d'enlever la statue pour la transporter en Angleterre. Elle fut en effet arrachée saine et sauve de sa niche; mais les précautions suffisantes n'avaient pas été prises, et toute la façade du petit temple, l'architrave avec les deux piliers de marbre qui soutenaient la corniche, s'écroulèrent et gisent amoncelés devant la grotte. Tout à côté est une vaste assise de marbre couverte d'une longue inscription. Aucun des morceaux de cette simple et élégante façade, si ce n'est la statue du dieu, n'a été enlevée, et ce ne serait pas un grand travail de la relever en remettant les morceaux à leur ancienne place; cela se fera sans doute un jour.

L'entrée de l'enceinte murée de l'Acropolis est située au-dessus des deux théâtres, mais plus près de l'Odéon. Après quelques pas faits dans l'intérieur, on se trouve au bas des degrés qui montent aux Propylées, majestueux vestibule de cet ensemble de chefs-d'œuvre. A droite s'élève le délicieux petit temple de la Victoire aptère (sans ailes), à gauche est cette belle salle de la Pinacothèque dans laquelle étaient exposés les tableaux de Zeuxis. Un lourd piédestal gâte un peu cette façade élégante des Propylées; mais il portait la statue équestre d'un empereur, et est tout romain. Une lourde tour carrée gâte aussi un peu les proportions du temple de la Victoire, mais elle est d'origine et de construction française, et servait de prison au palais des ducs français d'Athènes. Dans des temps fort rapprochés de nous, la même destination lui avait été rendue, et on voit encore, attachée à une de ses façades et balancée par le vent, la corde à laquelle fut pendu Gouras, qui y avait été enfermé. Mais je ne mêlerai pas les souvenirs de la féodalité franque et les souvenirs de la lutte récente à ceux que font naître les monumens construits sous Thémistocle, Cimon et Périclès, créateurs de tous les grands établissemens d'Athènes.

Le vestibule des Propylées franchi, on a devant soi le monument le plus parfait d'architecture et de sculpture qu'il ait été donné aux hommes d'admirer, le Parthénon. Sa belle ligne de colonnes est interrompue par la destruction qu'y apporta, en 1687, une bombe de Morosini, vide rendu plus difforme par une laide mosquée qui tombe heureusement en ruine; ses frises sont dépouillées de ces ravissantes métopes qui se moisissent maintenant sous le ciel brumeux de Londres; mais tel qu'il est, sur son rocher poétique, sous son ciel si pur, avec ses colonnes cannelées de marbre blanc que le soleil a bruni de la même teinte dont il brunit les joues des filles d'Orient, le Parthénon sera toujours le type le plus parfait du vrai beau. Près de là, sur ce même plateau de l'Acropolis, reste debout un autre temple, l'Érechthée, auquel se rattachent les plus grands souvenirs de l'histoire d'Athènes. C'est là, dit-on, l'emplacement du palais de Cécrops; c'est là que Neptune, dans sa dispute avec Minerve, fit d'un coup de son trident jaillir du rocher une fontaine dont les eaux furent renfermées dans les souterrains de l'Érechthée. L'une des façades de ce temple mystique, si irrégulier et composé de trois autres temples, était soutenue par quatre magnifiques caryatides. Elles tentèrent le même ambassadeur anglais qui avait obtenu la statue de Bacchus en faisant écrouler la façade de son temple, et qui avait fait enlever à la même époque les métopes du Parthénon, dépouillé ainsi de sa frise comme une prêtresse de ses bandelettes; il obtint aussi de la Porte la permission d'enlever les caryatides du temple d'Érechthée. L'une des caryatides fut en effet arrachée de la corniche qu'elle soutenait, et alla rejoindre à Londres la statue de Bacchus; mais l'indignation populaire avait été grande à cette nouvelle, car ces quatre caryatides avaient pris leur place dans les croyances populaires comme des êtres surnaturels qui veillaient sur le peuple d'Athènes, et on ne les connaissait que sous le nom des *jeunes filles* (*ai korai*). On ne crut donc pas prudent d'enlever les autres caryatides pendant le jour, et on attendit la nuit pour y envoyer les Turcs chargés de l'enlèvement. Au moment où ils s'approchèrent du temple d'Érechthée pour consommer leur œuvre de destruction, le vent, qui souffle toujours avec plus de force après le coucher du soleil dans ce lieu élevé, fit entendre, en glissant à travers ces colonnes et les murailles ruinées, un gémissement prolongé, semblable aux sons que rendent les harpes éoliennes agitées par les vents d'Écosse. A ce son, les Turcs effrayés crurent reconnaître la voix des *jeunes filles* (*ai korai*) qui gémissaient sur la perte de leur sœur, et qui se défendaient contre le sacrilége par leurs plaintes et leurs soupirs. Ils s'arrêtèrent, et rien ne put les décider à porter leurs mains sur les caryatides, qui échappèrent ainsi à une émigration forcée, et sont aujourd'hui l'ornement de leur patrie, où un beau ciel ajoute encore à leur beauté.

M. Pittakis, conservateur des antiquités à Athènes, possède une histoire manuscrite de la ville d'Athènes en langue grecque jusqu'à l'année 1800, dans laquelle on trouve quelques curieux renseignemens sur l'époque de ces diverses dévastations. Cette histoire d'Athènes depuis les temps fabuleux est suivie d'éphémérides depuis l'année 1754. Le dernier des évènemens mentionnés est relatif aux recherches de lord Elgin avec l'autorisation de la Porte.

« Sur la fin de juillet de cette même année 1799, est-il dit dans ce manuscrit, lord Elgin, ambassadeur de la Grande-Bretagne près de la Porte ottomane, envoya à Athènes des ouvriers romains et napolitains pour faire des fouilles et retirer du sein de la terre des marbres et antiquités, et faire descendre de la frise du célèbre temple de Minerve ces magnifiques bas-reliefs et statues qui faisaient l'étonnement et l'admiration de tous les étrangers. »

Le même chroniqueur mentionne dans ses éphémérides des dilapidations partielles des monumens antiques employés à la reconstruction de bâtimens nouveaux.

« Dans l'année 1759, dit-il, le vaivode d'Athènes bâtit la mosquée du Bazar d'en-bas, fit sauter avec la poudre une des colonnes du portique d'Adrien, et prit beaucoup de marbres dans l'ancienne métropole.

« Le 18 février de l'année 1777, Hadji-Ali commença à bâtir le mur d'enceinte de la ville d'Athènes. Il commença ensuite à grande hâte le mur appelé Bourzi, qui fut terminé en soixante-dix jours, car toutes les corporations y travaillèrent, et souvent lui-même aidait à passer les pierres aux ouvriers. »

Beaucoup d'autres marbres furent employés à la construction de ce mur d'enceinte, dont l'invasion russe de 1770 avait démontré la nécessité.

Dans un autre endroit de son histoire, le chroniqueur mentionne la destruction d'une partie du Parthénon par une bombe vénitienne, qui mit le feu au magasin à poudre des Turcs, placé dans ce temple.

Il indique aussi, à la date du 10 août 1784, l'arrivée à Athènes de l'ambassadeur de France, M. de Choiseul-Gouffier, qui fut reçu avec les plus grands honneurs. Mais le voyageur français qui, à ce qu'il semble, excita le plus vivement l'attention à cette époque fut un jeune homme de vingt-cinq ans, du nom de Montmorency, arrivé à Athènes au mois de mai 1788. Le chroniqueur raconte qu'il eut divers entretiens avec lui sur des matières religieuses. « Il était certainement fort extraordinaire, dit-il, de trouver dans un si jeune homme tant de connaissance de l'histoire ancienne et des livres saints unie avec une véritable piété. Son but était à la fois de décrire les antiquités de l'art et de bien étudier l'histoire de l'église d'Orient...... Après de longs entretiens sur des questions religieuses, il termina en nous assurant, les larmes aux yeux, que, quelque indifférence que missent les rois dans ces importantes affaires, il se trouvait en Occident beaucoup de personnes qui donneraient jusqu'à leur sang pour voir l'union des deux églises. »

Cette histoire grecque d'Athènes mériterait certainement d'être publiée malgré un certain nombre d'erreurs historiques qu'elle contient sur l'époque du moyen-âge, et j'engage fort son possesseur, M. Pittakis, à le faire.

Ce n'est pas sans intention que j'ai cité le nom de M. Pittakis à propos de l'Acropolis. M. Pittakis semble, en effet, avoir été découvert par notre vieux consul Fauvel sous une corniche oubliée de l'Acropolis, qui protégeait son berceau; il y a grandi, il y vit, il y mourra; car l'Acropolis est sa patrie, sa famille, son dieu; et après sa mort on le trouvera certainement transformé en caryatide supplémentaire destinée à tenir lieu de celles qui auront disparu, tant sa passion pour son Acropolis est vive, constante et jalouse. Bien des fois j'ai voyagé avec lui à travers les décombres de sa patrie acropolitaine, et chaque fois j'étais plus frappé de la tristesse solennelle de sa démarche, de son geste, de son regard, de sa parole Adressait-il quelqu'observation aux gendarmes qui gardent les ruines plus que la forteresse, il cherchait à leur inculquer le saint respect du fragment de marbre poussé négligemment par leurs pieds, de la poussière même qu'ils avaient l'honneur de fouler. Passait-il près du piédestal placé le long des Propylées et sur lequel était autrefois placée la statue de l'architecte de ce beau monument, tombé sans vie au même lieu du haut des frises dont il surveillait l'exécution, il versait des larmes sur le pauvre architecte mort depuis deux mille ans. Trouvait-il un fragment de vase, il le recueillait comme le débris du vase dans lequel auraient été brûlés les premiers parfums offerts à Minerve. N'était-ce qu'un ossement humain, cet ossement pouvait être, était sans doute la précieuse relique d'un Cécrops ou d'un Périclès, d'un Sophocle ou d'un Praxitèle. Par ici il me faisait remarquer qu'entraient les processions solennelles; par là Égée s'était précipité, non pas dans la mer Égée, qui est à deux lieues, mais sur les rochers, à la vue de la voile noire de son fils Thésée revenant d'une dangereuse visite au minotaure de Crète; de ce côté on avait précipité le fameux Odyssée pendant la dernière guerre; car M. Pittakis unit souvent dans son admiration les héros des derniers jours aux héros des anciens jours. C'est le meilleur type possible du collecteur et conservateur des antiquités de la ville d'Athènes. Qu'il assemble donc et qu'il conserve, mais qu'il laisse à d'autres le travail d'interprétation : il perdra son auréole le jour où il voudra expliquer les pensées au lieu de conserver les choses. Je ne trouve en lui qu'une seule anomalie; c'est qu'il porte l'habit franc. Le conservateur du musée de l'Acropolis et du musée du temple de Thésée devrait porter le *tzoubé* ou robe à larges manches des *kodja-baschis,* costume qui se rapproche au moins un peu du costume des gens graves de l'antiquité.

Combien de fois n'ai-je pas visité seul aussi, avec émotion, à différentes heures du jour et de la nuit, cette merveilleuse réunion des chefs-d'œuvre de l'Acropolis! Au coucher du soleil on y a une vue magnifique, l'horizon est inondé de rayons du rouge le plus vif. Les nuages en reçoivent tout l'éclat du vermillon, la mer semble étinceler des feux du couchant; les îles élèvent leur tête pour se montrer dans leur beauté, et les montagnes se détachent par couches fortement nuancées, depuis le plus éclatant porphyre jusqu'au vert le plus sombre. Ces vives couleurs de la nature environnante viennent se refléter sur les beaux marbres de Pentélique du Parthénon, de l'Érechthée et des Propylées, et les nuancent de la plus délicieuse variété de rayons et d'ombres; le paysage entier en reçoit à son tour une nouvelle beauté, car ici chaque objet ne fait qu'ajouter à la beauté de tous. Pendant les belles nuits, la scène est plus restreinte, plus uniforme, plus calme. L'éclat de la lune de Grèce surpasse de beaucoup plus le pâle reflet de notre pauvre lune que le phare de Bayonne ne l'emporte sur l'antique réverbère à l'huile de Paris à cinq heures du matin. C'est comme un autre astre dans un autre ciel. Cette blanche lueur si unie et si tranquille prête à ces grandes ruines un langage digne d'elles. A cette heure et dans ce lieu, toute mesquine idée s'enfuit honteuse; on croirait avoir frappé à la porte de l'éternité. Le lever du soleil apporte ici de tout autres idées. Quiconque n'a pas vu se lever le soleil derrière la chaîne de l'Hymette ou derrière ces mille chaînes de montagnes qui bordent le sol de la Grèce du côté de l'orient, ne peut rendre complète justice aux poètes anciens. J'avais fréquemment entendu parler dans mes classes de l'Aurore aux doigts de rose qui ouvre les portes du Soleil et s'enfuit après l'avoir annoncé au monde; mais en toute vérité je n'y comprenais rien. Dans nos pays de plaines, le soleil s'annonce lui-même. Il envoie d'abord en fusée quelques rayons qui traversent l'atmosphère; puis l'horizon rougit, et de ces ondes de pourpre émerge le soleil, qui, à ce premier moment, veut bien se laisser contempler face à face, mais qui bientôt se dégage des vapeurs qui lui servaient de voile, et force tout regard à s'incliner devant lui. Il n'y a pas là de précurseur, il n'y a pas d'Aurore aux doigts de rose qui arrive, puis disparaît : il y en a une en Grèce, et les poètes ont raison. Aussitôt que le soleil est arrivé à la hauteur des premières couches de l'atmosphère, cet air, plus léger, plus transparent que le nôtre, se teint du plus beau rose dans toute l'étendue du ciel et glisse à travers les vallons et entre le flanc des montagnes; c'est l'aurore qui annonce aux hommes que le dieu du jour va paraître. Il ne paraît cependant pas, puisque les cimes des montagnes le dérobent; mais, en dépassant les premières couches de l'atmosphère, ses rayons blanchissent, et la teinte rose de l'aurore a disparu. Le soleil continue à s'élever sans éblouir encore de ses rayons; ce n'est que quand il a franchi le sommet des montagnes qu'il se manifeste en vainqueur. On voit donc que la fable antique n'est que l'enveloppe d'une vérité locale, et que les poètes anciens sont beaucoup meilleurs peintres de la nature et surtout beaucoup plus exacts qu'on ne veut aujourd'hui le reconnaître.

Presque tous ceux des monumens de l'antique Athènes qui sont parvenus jusqu'à nous en dehors de l'Acropolis sont situés au pied du rocher. Le premier qui se présente, en descendant du côté du théâtre de Bacchus, des deux colonnes encore debout sur les flancs de l'Acropolis et de l'ancienne rue des Trépieds, est le gracieux monument de Lysicrate, connu aussi sous le nom de Lanterne de Démosthènes, destiné autrefois à porter le trépied offert à un vainqueur par sa tribu. Avant la révolution, ce monument se trouvait renfermé à l'intérieur d'un couvent de franciscains français dans lequel lord Byron a vécu quelques mois en 1811, et où il a composé quelques-uns des plus beaux vers de *Childe-Harold*. Le couvent a été démoli et nous n'avons plus de capucins français à Athènes; mais le terrain nous appartient toujours, et ce gracieux monument est ainsi propriété française. Nous n'aurions assurément pas la grossière ignorance de l'arracher du lieu pour lequel il a été construit.

En se rapprochant de l'*agora* ou marché, on aperçoit un petit bâtiment octogone, que l'on dégage en ce moment du milieu des remblais qui jusqu'ici l'avaient enfoui aux deux tiers de sa hauteur. Il est connu sous le nom de Tour des Vents, à cause des huit vents sculptés sur chacune des façades de sa frise, avec le nom de chacun au-dessous de sa représentation : Euros le sud-est, Apoliotis l'est, Kaikias le nord-est, Boreas le nord, Skirôn le nord-ouest, Zephyros l'ouest, Notos le sud, Lips le sud-ouest. Vitruve en a donné la description, et Varron lui donne le nom d'Horloge. Spon, qui voyageait avec Wheler en Grèce en l'an 1676, c'est-à-dire dix ans avant la conquête de la Morée sur les Turcs par le Vénitien François Morosini, dit avoir vu le dessin de cette tour dans un manuscrit sur vélin de la bibliothèque Barberini à Rome, de l'an 1465, fait par un certain architecte nommé Francisco Giambetti. La collection de ces dessins est d'autant plus curieuse qu'elle a été faite avant la conquête turque, et que beaucoup de monumens ruinés depuis étaient encore debout en leur entier.

Le temple de Thésée, le mieux conservé de tous les monumens d'Athènes et de la Grèce, est situé assez près de là sur un petit plateau qui s'élève au bas des dernières pentes de l'Acropolis. Tout l'extérieur de ce temple antique est dans son entier, et toutes ses jolies colonnes sont debout; l'intérieur seul a changé. Au moyen-âge, c'était une église sous l'invocation de saint George; c'est aujourd'hui un musée. La situation isolée de ce joli temple ajoute encore à son effet. Le jour du 1^er^ avril, selon le style grec (18 avril n. st.), ce plateau devient tous les ans le rendez-vous d'une foule nombreuse de tout sexe, de tout âge, de tout rang, de tout costume. Cette réunion populaire a lieu annuellement sur l'esplanade qui est entre le temple de Thésée et la colline du Pnyx. Le jour où j'y assistai, il faisait un temps magnifique; il n'y a rien là du mouvement tumultueux d'une fête champêtre française, mais la variété des costumes et des physionomies offre à elle seule un tableau animé et piquant. Les femmes étaient toutes amoncelées sous le péristyle, sur les degrés, et autour de l'enceinte du temple de Thésée, avec les divers costumes de l'Albanie, de Smyrne, d'Athènes et d'Hydra. Les femmes albanaises abondent surtout parmi le peuple d'Athènes, et, vues du bas de la route dans leur costume aux brillantes couleurs, sous ces colonnes brunies par le soleil, elles forment un groupe d'un bel effet pittoresque. Leur tête est enveloppée comme celle des Arabes, et le haut de leur figure ressort seul, comme dans une momie égyptienne, de l'espèce de linceul blanc qui entoure la tête et les épaules. Quelques autres portent sur la tête une coiffure formée de monnaies d'or et d'argent étagées les unes au-dessus des autres, et au bas du dernier rang desquelles pendent d'autres monnaies légères qui, en plus petit nombre, se balancent comme autant de clochettes autour du front. La robe pendante et flottante est recouverte d'une espèce d'étoffe bariolée de toutes couleurs et d'or, assez semblable à l'aumusse d'un prêtre. Les hommes seuls semblent s'être réservé les plaisirs de la fête. Groupés çà et là, on les voit danser entre eux sans qu'une seule femme se mêle à leurs jeux. J'y remarquai surtout des bergers albanais. D'un côté douze ou quinze d'entre eux, vêtus d'une fustanelle et d'une veste blanche sur laquelle flotte une longue peau de mouton à brillantes soies blanches, la tête couverte du fezy retenu par un mouchoir en forme assez peu gracieuse de turban, se tenaient par la main et se balançaient en chantant. Le chef de la bande seul, qui conduit cette chaîne avec toute l'autorité d'un de nos beaux conduisant un cotillon dans un de nos élégans salons de Paris, conserve le privilége de se livrer à la liberté de ses mouvemens et de ses allures; il exécute, à la grande admiration des spectateurs, les mouvemens les plus difficiles en se lançant de côté et d'autre, et se laisse retomber, tantôt avec les jambes entrelacées d'une manière bizarre, tantôt comme plié sur lui-même; puis il se relève d'un bond pour recommencer encore. Les autres le suivent, en se balançant aussi, mais sans imiter ses bonds et ses chutes, qui sont comme les points d'orgue d'un chanteur émérite. Plus loin une autre bande de danseurs, car ce ne sont que des hommes qui se livrent à cet exercice, s'agite au son du tambourin et d'une sorte de hautbois à trois trous. Sur une autre partie de l'esplanade, c'est un joueur de guitare qui règle les mouvemens en frappant sur des cordes ordinaires ou sur des fils d'archal, assis sur une chaise curule antique, ou debout sur un tombeau de marbre sculpté qui va sous peu de jours prendre sa place parmi les monumens du musée. M. Pittakis assure que ces danses autour du temple de Thésée remontent à la plus haute antiquité, à Thésée lui-même, dit-il gravement, qui, à son retour du labyrinthe de Crète, interrogé par ses jeunes concitoyens, avides de connaître la difficulté des tours et détours de ce labyrinthe, les fit ranger ainsi par cercles qui se repliaient l'un sur l'autre et s'entremêlaient pour se dégager ensuite. Cette danse, au reste, ressemble beaucoup à celle de nos paysans des montagnes du Béarn. Seulement, dans nos belles vallées des Pyrénées, les jeunes Béarnaises, avec leur capulet rouge, viennent s'entremêler aux lestes Béarnais, et bien que le chef de la danse soit chargé de l'exécution des sauts les plus merveilleux, tous cependant chantent ensemble des chansons gaies qui les animent; les sauts des hommes, les pas gracieux des femmes, témoignent de la vivacité de leur plaisir. En Grèce le plaisir ne se manifeste sur la figure que d'un bien petit nombre des acteurs et des spectateurs; les physionomies sont généralement intelligentes, les traits réguliers, le front est gracieux; mais on attend vainement dans chacun et dans tous la manifestation de cette étincelle électrique qui, chez nous, fait mouvoir instinctivement une masse d'hommes comme un seul homme, et par une seule idée. Les diverses parties qui composent la société grecque ont l'air d'être encore étrangères l'une à l'autre, et sans langue sociale commune. Il faudra de longues années encore avant que cette cohésion soit cimentée, et que l'invasion des habitudes occidentales, pénétrant cette société, la perfectionne au lieu de la disjoindre ou de l'affaiblir.

Une autre fête populaire a lieu annuellement autour d'un autre des plus vastes monumens de l'antiquité, les colonnes du temple de Jupiter-Olympien dans la vallée de l'Ilyssus, le premier jour de carême. Ce jour solennel tombait, en 1841, le 10 février à la grecque (22 février n. st.). Le carnaval grec se termine avec le dimanche gras, et le carême commence le lundi. Les catholiques portent le carnaval jusqu'au mercredi des cendres, c'est-à-dire deux jours au-delà du carnaval grec, et les Milanais, qui jouissent d'un *carnavalone,* ou long carnaval, poussent le leur jusqu'au lundi d'après, exclusivement; c'est-à-dire qu'ils ont cinq jours de carnaval de plus que les autres catholiques, et sept jours de plus que les Grecs. Dans tous ces pays, le premier jour de carême est une sorte de fête demi-profane et demi-religieuse. A Athènes, on va enterrer le carnaval avant de venir recevoir les cendres; en Grèce, on commence le long jeûne par des fêtes et des danses. Le soleil est déjà puissant en Grèce au mois de février. Dès le matin, toutes les maisons et rues d'Athènes étaient complètement abandonnées, et la foule, hommes, femmes, enfans, vieillards, se portait à pied, en voiture, à cheval, à âne, dans la vallée que domine le temple de Jupiter. Ses vastes colonnes s'élèvent, avec leurs beaux chapiteaux et leurs immenses frises, sur une esplanade autrefois entourée de murailles qui étaient soutenues par des piliers, dont chacun portait une statue. Au bas de cette esplanade coule, ou plutôt peut couler, l'Ilyssus, qui a fait plus de bruit dans l'histoire que ses eaux rares n'en font en s'infiltrant à travers les cailloux de son lit desséché. La fontaine de Callirhoë, placée dans la même vallée, semble, avec quelques larmes épuisées, avoir long-temps pleuré le départ de son amant l'Ilyssus, et les quelques gouttes d'eau qui s'assemblent au pied des roches qui la protègent semblent plutôt données au souvenir du passé qu'au besoin du présent. A quelques pas est le stade abandonné. En m'approchant du temple par le portique d'Adrien, j'apercevais çà et là toute la population mâle et femelle d'Athènes distribuée dans la vallée, sur l'esplanade du temple de Jupiter et en haut des collines environnantes. C'est surtout après avoir traversé l'Ilyssus, non à gué mais à sec, et en montant sur une petite colline détachée du versant des montagnes, à quelque distance au-dessous de la fontaine de Callirhoë, que le spectacle est véritablement plein d'intérêt. Le temple de Jupiter se présente sur le premier plan avec ses imposantes colonnes; plus loin, sur le second plan, et comme pour servir d'encadrement, s'élève l'Acropolis surmonté du Parthénon, qui se dessine dans les airs avec toute son élégance et sa grandeur; plus loin, sur la gauche, est la chaîne de l'Hymette. Entre l'Acropolis et l'Hymette, l'œil se fraie un chemin jusqu'à la mer et découvre Phalère et le Pirée avec tous ses bâtimens, et au-delà les eaux étincelantes de la mer, d'où sortent l'île d'Égine et celle de Salamine, dont les montagnes sont d'une si gracieuse forme et d'une si belle couleur. Je contemplais avec une véritable extase la beauté des montagnes, des cieux, des côtes et des eaux. Tout est rocher; pas un seul arbre n'apparaît autour de vous pour donner le sentiment du repos et de la fraîcheur; et cependant cette vue est pleine de grace et de charme : c'est qu'on ne saurait se faire une idée de la délicieuse couleur des montagnes, des eaux, des nuages, et de leur infinie variété suivant les divers accidens de la lumière, si on n'a parcouru les montagnes grecques et navigué sur les mers grec ques. Même en revenant du golfe de Naples, on est frappé de cette différence aussitôt qu'on aperçoit le cap Matapan, puis le cap Malée et le Taygète, et les sommets si variés de toutes les montagnes des environs d'Athènes, qui semblent transparentes aux feux du soleil et brillent de loin comme le porphyre le mieux nuancé, tandis que les plans plus éloignés vont peu à peu se fondant avec les dernières teintes du ciel. Il y a là une harmonie et un éclat de couleurs que peut seul rendre le pinceau de Claude Lorrain; et ces rochers ardens, cette vallée onduleuse, cette foule mobile qui la remplit, cette mer lointaine, les vaisseaux du Pirée, les barques légères qui sillonnent les flots tranquilles et les plissent élégamment, ajoutent à ce délicieux tableau tout le charme qu'ajoutent aux œuvres de la nature le prestige de la vie.

Plus de vingt mille personnes étaient réunies dans cette vallée; les uns, assis en cercle sur le gazon déjà fort vert dans la vallée, prenaient leur part d'un repas de carême qui, pendant trois jours, ne peut se composer que de fruits et de légumes, d'olives, d'oranges, de pruneaux, d'oignons, sans poisson, sans œufs et sans beurre, mais sans exclusion du vin dont on use et abuse: ils invitaient tous les passans à l'hospitalier partage du repas et de la dame-jeanne de bois, ou *tsitza*. Les autres, aux incertains accords de la guitare à cordes de laiton, du tambour de basque et de la flûte, se formaient en cercles et dansaient la danse albanaise, ou la danse guerrière des Palicares. Quelques mascarades composées de catholiques, dont le carnaval se prolonge de deux jours, viennent se mêler aux groupes des danseurs, tandis que d'autres groupes portent le masque derrière la tête en signe de l'expiration du carnaval grec. Pendant que les hommes forment leurs danses, les femmes forment aussi les leurs, plus gracieuses et plus molles. Le chef de la danse des hommes doit être vif et alerte, la conductrice de la danse des femmes doit être souple et digne; un signe de dignité pour les femmes, dans les habitudes anciennes, c'est de porter le ventre en avant, comme les aldermen de Londres. Ce grand air de dignité prend aussi sûrement un cœur grec que le *meneo* prend un cœur espagnol, et l'aisance élégante de la démarche un cœur français; les Grecs le célèbrent dans leurs chansons et en font le type de la beauté. J'en citerai comme preuve les paroles d'une chanson grecque populaire :

Que les montagnes s'abaissent
Afin que je puisse voir Athènes,
Et que je puisse contempler ma belle,
Comme elle marche dignement, semblable à une oie grasse.

Pour les jeunes gens le type de la beauté est plus conforme à nos idées d'élégance; leur taille est prise ainsi que dans un corset, et une ceinture de soie serrée avec puissance leur donne non la souplesse, mais la finesse d'un corsage de guêpe.

Des danses nationales se succèdent. Ici deux danseurs renommés exécutent une sorte de passe à deux, plus semblable à la vigoureuse gig des infatigables Écossais qu'à la gracieuse tarentelle de la Grande-Grèce actuelle. Là quatre couples d'hommes et de femmes, vêtus du léger costume ancien des îles Ioniennes, tout blanc et tout rose avec force rubans, exécutent une espèce de contredanse zantiote que danse avec des passes fort gracieuses chaque couple avec ses houlettes attachées deux à deux en haut par des rubans roses. En parcourant les divers groupes, tous empressés à accueillir et à fêter un étranger et surtout un Français, je fus frappé sans doute de la beauté de quelques jeunes filles albanaises, de la gracieuse figure de quelques jeunes filles d'Athènes, des beaux fronts et des beaux yeux de presque toutes, mais je ne trouvai pas cependant aussi fréquemment que je l'espérais ce pur type du beau antique qui appartenait proprement à la Grèce. Quelle nature riche n'eût été appauvrie par une aussi rude oppression et une aussi profonde misère? Après peu de jours d'éclat, la beauté est flétrie, et les enfans, ne recevant point, pendant leur jeunesse, une nourriture généreuse, perdent de bonne heure leur première fraîcheur; mais l'organisation physique est forte, et, malgré de rudes privations, l'homme grec se développe, endurci aux difficultés matérielles sans être moins apte aux perceptions les plus rapides et les plus délicates de l'intelligence.

Il y a en Grèce deux races d'hommes tout-à-fait distinctes et très faciles à reconnaître, la race albanaise et la race hellénique. Les Albanais, qui sont de race slave, ont, à diverses époques, envahi la Grèce continentale et le Péloponèse, et leurs bandes armées y ont porté la dévastation; mais comme tous les autres conquérans barbares, lorsqu'ils ont voulu former un établissement permanent, ils se sont trouvés impuissans en face d'une législation et d'une civilisation plus avancées, et, après peu d'années, cette civilisation les avait absorbés, modifiés ou exilés dans les lieux les plus âpres du pays, qui seuls pouvaient les maintenir en un corps un peu compact. Ainsi se sont conservées dans les montagnes, les défilés et les lieux difficiles, les dénominations albanaises employées pour désigner les pays où ils s'étaient campés. Avec le temps, l'intelligence reprit le dessus; et comme chez nous beaucoup de soldats germains étaient descendus, eux ou leurs descendans amollis, au rang même de serfs, les populations slaves en Grèce furent réduites au rôle d'ouvrier soldé pour cultiver la terre du maître grec. On retrouve en Grèce quelques-uns de ces anciens villages slaves; mais il faut bien se garder de les confondre avec les nouveaux villages peuplés tout récemment par la population albanaise arrivée à la suite des armées turques, dans le siècle dernier, soit en 1688, après l'abandon d'Athènes par Morosini, soit après l'invasion russe de 1770. Les troupes albanaises envoyées alors par la Porte se jetèrent sur l'Attique, mettant tout à feu et à sang. En 1688, les chroniques d'Athènes racontent que ces malheureux habitans furent obligés de se réfugier à Salamine, à Égine et à Corinthe, et que ce ne fut qu'après trois ans qu'ils purent rentrer en partie dans leur ville et dans leurs champs. Beaucoup des villages de l'Attique sont encore habités par les descendans de ces derniers envahisseurs, et avant la dernière révolution on n'y parlait que la langue albanaise; mais leur physionomie diffère autant que leur langue de la physionomie de la race grecque. Les Albanais ont en général le corps épais, la tête ronde, le bas de la figure large, les traits durs, le front mal fait, les yeux plus vifs qu'intelligens. Ils sont en général fort laborieux, mais fort avides, et on pourrait leur appliquer avec plus de raison peut-être encore qu'aux Turcs le proverbe grec : Vois-tu un Turc, prépare ton argent.

La race grecque, au contraire, a une figure d'un bel ovale, un front bien fait, des yeux intelligens, un nez droit et fin, le corps souple et élancé. Un marchand français disait à un étranger, en parlant avec colère : Monsieur, c'est la même canaille que du temps de Périclès. Ce mot reproduit bien les défauts comme les qualités qu'on s'attend à trouver en eux. Ils sont en réalité, ou ils seront, ce qu'ont été leurs pères. A une époque où on ne savait pas encore travailler le fer, qui n'est pas nommé une seule fois dans les poèmes d'Homère, et où on immolait des hommes aux dieux pour obtenir des vents favorables, l'instrument de l'intelligence, la langue, avait devancé si rapidement par ses progrès les autres instrumens humains, que déjà Hésiode et Homère pouvaient faire parler toutes les passions et décrire toutes les œuvres des dieux et des hommes. Ainsi la culture intellectuelle avait devancé chez les anciens Grecs toutes les autres cultures. Le même phénomène se reproduit aujourd'hui chez leurs descendans. La charrue est encore celle de Triptolème; le vin continue à être renfermé dans les outres et mêlé de résine; toute voiture, même l'utile brouette, est inconnue; à peine s'il existe une seule route du Pirée à Athènes et à Thèbes; partout en Grèce, excepté à Athènes, les matelas sont une invention qui ne s'est pas fait jour, et on couche par terre sur un tapis ou enveloppé dans son *caban;* aucun des arts et métiers utiles n'a pu encore s'implanter et se naturaliser. Au bas de l'édifice de la civilisation, il n'y a rien: mais il en est bien autrement du faîte : la Grèce semble vouloir avant tout des académiciens, des philosophes, des poètes, plus tard elle fera des charpentiers et des serruriers. Elle veut des ouvrages littéraires; plus tard elle saura faire des chaises, des tables, des souliers et des chapeaux. A peine est-elle née, que déjà elle a une université à Athènes, avec les trois facultés de théologie, de médecine et de droit, une académie des sciences naturelles, une société d'archéologie, deux bibliothèques publiques, l'une à Athènes, l'autre à Andritzena, un musée, cinq gymnases dans différentes villes, douze écoles publiques dans d'autres villes, sans compter une école d'orphelins à Nauplie et une autre au Pirée.

Le premier travail des Grecs a été le travail sur leur propre langue. Ils n'ont pas plutôt été affranchis du joug turc, qu'ils ont affranchi leur langue des mots turcs qui la gâtaient, et, par la même occasion, des mots francs qui en altéraient l'unité. La langue grecque était autrefois une sorte d'arche de Noé dans laquelle venaient chercher asile les mots de toutes les autres langues. L'épuration s'est opérée de la manière la plus rapide. Jamais décret de souverain absolu ne fut plus ponctuellement obéi que ne l'a été, et sans appel, ce vœu de quelques puristes, et cela non pas seulement dans la conversation des savans, des avocats, des hommes éclairés, mais dans le langage des classes inférieures, tant ce peuple a de rapidité dans l'intelligence, de délicatesse dans la perception des sons. C'est encore ce même peuple de l'antique Athènes parmi lequel une marchande d'herbes reconnaissait Anacharsis comme étranger à sa prononciation, que tous ses amis lui avaient cependant déclarée parfaite. Les gens du barreau qui, dans tous les autres pays, sont les plus grands corrupteurs de la langue en ont été ici les réformateurs. Comme le peuple d'Athènes a été de tout temps et est encore fort ami de la chicane, et que ce goût est entretenu en lui par les délais sans fin mis par le gouvernement à la constitution de la propriété, et par de perpétuelles récriminations sur l'usurpation des propriétés de l'état après l'expulsion des Turcs, les tribunaux, dont les débats sont publics, suivant les habitudes françaises importées ici, ne désemplissent pas d'acteurs et de spectateurs. Les avocats, qui ont étudié dans les universités européennes et ont souvent professé la littérature de leur pays pour augmenter leurs modiques ressources pécuniaires, ont tous étudié avec amour la langue grecque ancienne, et fait une fréquente lecture de leurs grands prosateurs. Leurs discours deviennent donc comme une école pour leurs cliens et leurs auditeurs. Le savant patriarche Coray avait commencé, dès avant l'affranchissement de la Grèce, la réforme de la langue. A leur rentrée dans leur pays, les jeunes Grecs ses admirateurs et ses disciples ont voulu la continuer, et leurs efforts ont été encouragés par le goût général pour la philologie; car la philologie est la passion de tous les étudians grecs, non-seulement de ceux qui se vouent au professorat, mais de ceux qui veulent se consacrer aux lois, à la médecine, à l'église et à l'administration publique; le beau parler grec est souvent là ce qu'est la faconde de la tribune chez nous, et tel médecin, avocat, professeur, est devenu ministre parce qu'il maniait bien sa langue. En France, la grammaire française, dans toutes ses difficultés, n'est bien enseignée qu'aux femmes; quant aux hommes, ils n'apprennent guère leur langue que par l'intermédiaire d'une autre langue savante. Ici il en est tout autrement, et la grammaire grecque siége en maîtresse à la base et au faîte de tout enseignement. Aussi un étranger, en arrivant à Athènes, est-il étonné de la transformation qu'a subie la langue moderne dans les discours familiers aussi bien que dans les livres. De là un dédain beaucoup trop grand dans la génération actuelle pour tous les ouvrages en grec moderne imprimés avant la dernière révolution. De tous les livres imprimés à Trieste, à Venise et à Vienne dans le dernier siècle, le chronographe Dorothée, l'*Histoire de Chypre,* de Kyprianos, *le Jugement de Pâris* de Gouzeli, l'intéressante histoire de Souli du bon Perrhebos, à peine un seul, le roman d'*Érotocritos,* pourrait-il se rencontrer dans les librairies et même dans les bibliothèques particulières d'Athènes, tant chacun est effrayé du danger de gâter son beau langage. Non contens d'avoir éliminé tous les mots étrangers, les Athéniens cherchent à se rapprocher autant que possible de la langue ancienne pour les mots, pour leur forme et pour la coupe de la phrase et ses inversions. Beaucoup de gens prétendent que, dépouillée ainsi de tout mélange étranger, la langue grecque actuelle se rapproche infiniment de celle que parlait le peuple des campagnes au plus beau siècle de la Grèce, et que beaucoup de mots alors usités, mais qui n'ont pas eu leur place dans les anciens auteurs, s'y trouvent conservés, tels que, par exemple, le mot *nero,* eau, d'où les anciens avaient pu former leur mot *néréide,* divinité des eaux, mot qui, dans quelques parties de la Grèce, devait être usité au lieu de celui d'*udör*. Des tentatives assez heureuses d'un retour à l'inversion antique ont été faites par plusieurs écrivains en prose et en vers, tels par exemple que M. Blastos, auteur de l'*Histoire de Chios,* imprimée, il y a deux ans, à Syra, en deux volumes. D'un autre côté, les paladins de la philologie grecque marchent à la conquête d'une forme grammaticale comme d'une riche province. Le datif avait disparu, on l'a relevé du tombeau; l'aoriste s'était éteint, tous cherchent à lui souffler une nouvelle vie. Ils se flattent à présent du vif espoir de reconquérir l'infinitif depuis long-temps émigré. La langue ancienne est un empire dont ils ne désirent pas moins vivement reprendre possession que de tous les pays où elle était parlée, Candie, les îles Ioniennes, la Thessalie, Salonique, Constantinople, l'Asie mineure avec ses îles, voire même (car qui sait jusqu'où s'exaltent les espérances d'un peuple qui se sent renaître, et qui cherche son unité sans avoir encore trouvé son centre) la Sicile et les belles provinces italiennes de la Grande-Grèce. Pour obtenir un peu, il faut souvent espérer et demander beaucoup.

Au reste, même au temps de la domination turque, il y eut toujours au milieu de l'ignorance générale quelques hommes qui se dévouèrent avec passion à l'étude. La chronique grecque manuscrite d'Athènes, écrite par un Athénien, mentionne cette ignorance absolue des plus riches comme des plus pauvres, et cite, d'après Spon et ensuite d'après les recherches propres à l'auteur, les noms de quelques hommes qui se sont distingués jusqu'en 1800 par leurs encouragemens littéraires ou leurs travaux.

« Les plus nobles, les plus riches et les plus anciennes familles, dit-elle, étaient les Chalcocondyle, les Paléologue, les Benizelos, les Peroulos, les Libonos, les Kabalaris, les Kapetanakis, les Neris, les Taronites, les Kodrila, les Gaspari, les Benaldi, les de Ca, les Macolos, les Latinos, les Gueranos. C'est parmi eux qu'on choisissait les gens chargés de gouverner les affaires publiques, et ils portaient l'ancien nom d'archontes. Quant à la science, cette Athènes, qui était autrefois le siége des lettres et de la sagesse, était devenue au contraire le siége de l'ignorance et de la barbarie, de telle manière qu'à peine un seul, je ne dis pas parmi le peuple le plus grossier, mais parmi les hommes les plus nobles, savait signer son nom. »

Il ajoute ensuite les exceptions, qui sont, dit-il, d'après Spon :

L'hégoumène ou abbé du monastère de Kaisariani dans l'Hymette, surnommé Jezechiel, savant en grec ancien, en médecine et dans la philosophie platonicienne;

L'archevêque d'Athènes qui avait gouverné cette église pendant vingt-quatre ans au moment de l'arrivée de Spon en 1675;

Un nommé George, médecin de l'île de Crète;

Demetrius Benizelos, que Spon avait rencontré à Zante, homme d'un noble et beau caractère et en même temps un des savans les plus éclairés qui se trouvassent en Orient, qui connaissait fort bien l'ancien grec et le latin et possédait toutes les branches de la philosophie;

Un Benaldi fort versé dans la connaissance du grec ancien, connaissance toujours estimée avant les autres.

A propos de ce Benaldi, l'auteur de la chronique grecque d'Athènes manuscrite donne une lettre écrite par ce Benaldi, au nom de sa patrie, à la grande église (celle du patriarchat de Constantinople). Elle mentionne aussi les noms de plusieurs Grecs qui, dans le cours du XVIII^e^ siècle, avaient été forcés, par l'absence de tous moyens d'instruction dans leur patrie, d'aller étudier dans les universités étrangères, et qui, de retour dans leur patrie, cherchèrent à suppléer à ce défaut d'instruction de leurs compatriotes par leurs fondations généreuses, leurs leçons et la création de plusieurs écoles. Des Grecs établis à Venise, à Vienne, à Smyrne, à Constantinople, à Londres, dans toute l'Europe, envoyaient alors de l'argent pour entretenir ces écoles, payaient l'éducation de quelques compatriotes dans les universités étrangères, et faisaient publier à leurs frais de bonnes éditions des auteurs anciens, ainsi que le firent les frères Zosime, qui encouragèrent les utiles travaux du savant Coray. Ainsi se conservait sur le sol grec et dans les cœurs grecs le culte de la patrie antique; ainsi les Grecs se préparaient à mériter une patrie nouvelle; ainsi surent-ils se la conquérir, et sauront-ils, je l'espère, la conserver, l'agrandir et la civiliser.

BUCHON.

LES

AMOURS DE TURENNE.

Il est des renommées si pures, que l'écrivain doit se défendre tout d'abord du reproche d'irrévérence, lorsque par aventure il vient à parler d'elles d'une façon inusitée. Au nombre des gloires les plus radieuses de la France, et au premier rang parmi les bustes de ses grands hommes, se trouve sans doute la figure du grand Turenne. Jamais plus digne étude ne s'offrit à l'analyse du penseur et du philosophe. Malheureusement les nécessités de l'histoire, qui ne se préoccupe guère que des résultats, interdisent trop souvent la recherche patiente des moyens, l'étude approfondie des caractères. Il en est des grands noms comme de ces pics sublimes qu'on aperçoit de tous les côtés de l'horizon; mais à mesure que le pauvre piéton, que le poète sous sa besace, s'avancent vers eux, ils voient se dérouler à leurs regards surpris des aspects nouveaux, des nappes de verdure, des massifs d'arbres, des ravins, des miroirs d'eau limpide qu'ils soupçonnaient à peine dans l'uniforme étendue de la campagne. Ce sont des paysages sans cesse différens, des détails d'une grace et d'un charme infini. Ainsi de ces grandes existences qui apparaissent d'un bout à l'autre de l'histoire. A mesure que sous l'éclatante chronologie des batailles on cherche des traces de l'homme privé, les fantaisies de son humeur, la tournure de son esprit, les habitudes de son langage, on se trouve marcher de découvertes en découvertes; on saisit les vestiges des pas de l'homme dans la vie, dans l'amour, dans les passions humaines. On glane de précieux indices dans ces anecdotes dont les graves historiens font fi, eux qui ne veulent pas convenir que les anecdotes, au moins choisies d'une façon judicieuse, sont la monnaie de l'histoire; et au lieu du marbre froid, héroïque et grandiose, debout sur le socle théâtral du récit, on a un homme, un bonhomme quelquefois, qui vit, s'agite, souffre, lutte, et qui, pour être vrai autrement que la figure splendide du *commandeur,* n'en est pas moins vrai.

Certes, si l'on cherchait chez Mascaron ou Fléchier, chez Ramsay ou Grimoard, chez les panégyristes profanes ou chez les orateurs sacrés, ce côté peu exploré de la vie du vicomte de Turenne, on courrait grand risque de perdre ses pas et sa peine. Il ne faut pas non plus demander à la correspondance du vainqueur du faubourg Saint-Antoine, de Blenheim ou des Dunes, le secret de ses erreurs ou de ses faiblesses. Ces lettres, soigneusement expurgées, *posent,* pour ainsi dire, devant le public, et, à l'exception de quelques rares traits, laissent le lecteur aussi peu avancé qu'en commençant. C'est aux mémoires contemporains, au cardinal de Retz, à l'abbé de Choisy, au marquis de La Fare, qu'il faut emprunter les traits principaux de la figure qu'on veut ensuite essayer de reconstituer pour ainsi dire. De la sorte, on a chance d'arriver à recréer une physionomie originale, à l'éclairer des chaudes lueurs de la vie; et pour peu qu'on n'ait pas l'absurde prétention de changer Turenne en un diseur de riens, en un faiseur d'épigrammes, comme M. le prince de Guemené, M. de Bautru, M. le comte de Lude ou M. le marquis de Jarzé, les quatre grands diseurs de bons mots du temps, au dire de Ménage; pourvu qu'on ne veuille pas faire de ce grand et probe capitaine un coureur de ruelles, un chercheur infatigable d'aventures amoureuses; on a toute liberté de montrer qu'avec sa mine sournoise, son air d'Orgon, son abord loup-garou, ses sourcils épais, le grand Turenne savait dire son mot dans l'occasion, s'en aller mourant d'amour pour les belles, et révéler par nombre de liaisons, où il finissait toujours par être traité comme un mari un peu niais, qu'il était de complexion fort amoureuse.

Sans reprendre les choses de bien loin et sans répéter ici les histoires que chacun sait, il est peut-être opportun d'en venir droit au fait, et d'expliquer comme quoi le rival du grand Condé, le héros préféré de Napoléon, n'était pas beau. C'est une chose triste à dire, mais trop vraie, que rien ne pipe les femmes comme une mine de damoiseau. Si Turenne avait eu son loyal cœur dans l'enveloppe d'un Antinoüs, ou s'il eût seulement eu l'air tant soit peu berger, peut-être aurait-il mieux fait ses affaires auprès des dames, quoi qu'il semble de ces prédestinations auxquelles ni les dons du cœur, ni ceux de la nature ne peuvent soustraire certains êtres malencontreux. Par malheur, le jeune Henri de La Tour n'était pas un damoiseau. Outre qu'il n'avait rien de galant dans la mise ni dans la démarche, qu'il était d'une taille médiocre, qu'il avait la langue épaisse, qu'il parlait avec difficulté, il lui était resté de nombreuses marques de la petite vérole; son nez, gros, charnu, surmonté de deux sourcils velus qui se rejoignaient, n'avait rien de très avenant. Il raconte lui-même, dans une de ses lettres, qu'en une mascarade à La Haye (1633), il s'était déguisé en paysanne, et qu'on n'avait jamais rien vu de si effroyable. Mascaron confesse, dans son oraison funèbre, qu'il n'avait point cet air caressant qui semble mendier les cœurs de tout le monde; il eût pu ajouter si la solennité de la chaire l'eût permis, que son héros était décidément laid, malgré une physionomie mi-paterne et mi-rébarbative. Ajoutez à cela qu'en un temps où les billets doux fleurissaient tous les matins par centaines, notre homme n'écrivait guère. Ses lettres, droites, honnêtes, sensées comme lui, ne laissaient pas d'avoir à peu près toutes cette *certaine obscurité* que le cardinal de Retz reprochait aux discours de M. de Turenne, et d'être d'un laconisme qui n'avait pas pour excuse les sonnantes et décisives raisons de Paget, et des autres partisans de ce temps-là, car M. de Turenne, grace à sa générosité pour ses soldats et à son zèle pour le service, était aussi gueux que possible. Enfin, malgré un cœur d'or, de solides vertus, un renom sans tache, M. de Turenne était destiné à être toute sa vie, au moins dans ses amours, et d'une manière positive, ce que le Sganarelle de Poquelin n'est dans son ménage que d'une façon imaginaire.

On est toujours de son siècle par quelque côté; c'est une loi à laquelle les plus entières natures et les plus vigoureuses ne sauraient se soustraire. L'auteur du *Misanthrope,* qui prisait si fort la fresque et *ses brusques fiertés,* considérait de la meilleure foi Mignard, son ami, comme le premier peintre du monde; Racine confessait au rude Despréaux son faible pour les imaginations de la Calprenède; Turenne prisait fort ce pauvre cul-de-jatte Scarron, avec lequel il serait cependant permis de croire que n'aurait dû guère sympathiser ce religieux et grave calviniste nourri de la lecture des livres de Duplessis Mornay, assidu au prêche, exact à la cène, et qui ne se refusait pas l'occasion de discuter avec le tiers et le quart, quoique peu congru dans sa langue, les questions de controverse du dogme protestant. C'est ainsi encore que cet homme d'une intrépidité stoïque, toujours maître de lui, ignorant des fougues de son rival et de son émule, le grand Condé, n'était pas bien sûr de n'avoir pas peur des revenans, et ne pouvait voir sans un frisson de crainte les draps des lavandières agités le soir par le vent au travers des arbres, ou bien ouïr les lamentables plaintes de l'automne dans ces grandes cheminées seigneuriales en haut desquelles gémit et palpite éternellement, sous les bises, la lourde girouette rouillée que surmontent des fleurs de lis.

Ce ne furent point d'ailleurs les seuls et minces côtés par lesquels Turenne paya tribut à la faiblesse humaine. L'amour, qui perdit Troie, sut déchirer cette froide enveloppe d'impassibilité. Cet homme, que la plus haute fortune n'éblouit jamais, et qui ne se laissa point étourdir par les plus éclatantes fanfares de la renommée, faillit, en mainte rencontre, sous les coups de deux beaux yeux. Dans ses rares échecs, à Mariendal, à Rhetel, il ne perdait jamais la tête, et chaque revers ne faisait que grandir le général et révéler la rapidité de son coup d'œil, la rectitude de ses décisions. En amour, au contraire, il battait la campagne, il entassait sottise sur sottise. Le moindre muguet de la cour en eût, en fait de stratégie galante, beaucoup appris à l'élève du duc Bernard de Weymar, au tacticien sans égal qui eût vaincu Gustave-Adolphe et balancé Walstein. Il avait des façons gauches et timides à se faire moquer des dames, qui ne haïssent point les surprises et les escalades; enfin, comme il ne sut point gagner l'épée de connétable en laissant au cardinal Mazarin l'honneur (honneur éphémère et qu'eût bien su lui ravir la postérité) de la bataille des Dunes et du siége de Dunkerque, il ne sut point user des profits de la gloire en un temps où les dames ne demandaient que l'ombre d'un prétexte pour faillir.

Il était pourtant à bonne école dans la compagnie de l'abbé de Retz, et il avait commencé d'une façon qui pouvait faire augurer des passe-merveilles de sa carrière galante En ce temps ils couraient tous deux les grisettes, ces gais amours de rencontre de la jeunesse, et tandis que son archiépiscopal compagnon payait de la langue, rimant richement en Dieu à chaque période et s'étourdissant lui-même de son babillage, maître Turenne faisait montre, à bas bruit, de qualités non moins précieuses. Le coadjuteur raconte que, vers 1638, le bon évêque de Lisieux, Philippe Cospeau, avait entrepris de le ramener au bien et de l'arracher, lui Gondy, à ses déportemens. Il avait donc commencé des conférences chez M^{me} de Vendôme, auxquelles assistaient, outre l'abbé, Brion, qui fut plus tard duc de Damville, alors fort épris de M^{lle} de Vendôme, et le vicomte de Turenne. M^{lle} de Vendôme, qui faisait galanterie, mais en honnête fille et qui se veut établir, s'abritait derrière le flegmatique capitaine pour chuchoter avec Brion. M. de Lisieux, enchanté de l'attention de ses auditeurs, redoublait d'éloquence, de textes et de pathétique, et parlait comme un petit Chrysostôme. Turenne feignait d'être touché et tenait une place notable dans la chambre, la tête plongée dans ses mains, son manteau furieusement étalé; et cela dura, s'il vous plaît, trois grands mois, jusqu'à ce que Brion, après une vision subite, se refit capucin pour la seconde et non pour la dernière fois.

La conduite politique de Turenne se ressentit de ce défaut de confiance en soi-même, d'entrain et de sève, qui lui nuisit si fort en d'autres occurrences. Lui, l'homme du devoir et de l'obéissance, dont quelques écrivains ont assez méconnu le caractère pour lui prêter un prétendu projet d'organisation fédérative de la France, il ne sut jamais rien faire à propos dans la sphère active des affaires. Nous parlions, il n'y a qu'un instant, de sa raideur intempestive à propos de la bataille des Dunes; nous aurions pu citer le refus qu'il fit opiniâtrément d'un de ces *petits bilboquets de la fortune,* comme Guy Patin appelle les nièces du cardinal Mazarin. Il faut encore rappeler l'insigne maladresse avec laquelle Turenne se jeta dans le parti de la fronde et en sortit. Il n'eut pas même l'excuse de la passion, car ce ne fut que par aventure qu'il devint épris de cette voluptueuse M^{me} de Longueville, Anne de Bourbon, la belle nonchalante aux réveils surprenans et lumineux. Là encore, avec un jeu si beau, et quand l'amonr était assis à sa porte, il ne sut point gagner la partie. Enfermé avec elle dans Stenay, armé pour sa cause, à toute heure auprès de son lit, la surprenant dans le désordre du réveil, en un temps où, pour parler comme le coadjuteur, *si le bénéfice n'était pas vacant, il n'était point desservi,* avec une belle qui n'était point farouche et qui passait pour une fine maîtresse en matière amoureuse, le pauvre Turenne ne fit, quoi qu'on ait dit, que pousser de piteux soupirs, geindre, se lamenter, et rien de plus.

M^me^ de Longueville n'était cependant point si dure au pauvre monde qu'il se fallût morfondre à ses pieds pendant des siècles et lever en tous sens la carte du pays de *Tendre;* pourtant, comme M. de Turenne excellait en l'art des retraites et que M^me^ de Turenne était trop loin (1654) pour qu'il pût détourner en sa faveur les velléités amoureuses qui battaient la campagne, il fallut songer à courir fortune ailleurs. Il y avait en ce temps, tantôt à Saint-Fargeau, tantôt à la cour, quelquefois à l'armée, partout où elle n'avait que faire, une certaine dame de bonne maison, de meilleure mine, aux yeux bleus, à la bouche rose, aux cheveux cendrés, et dont le corsage appétissant avait donné dans l'œil aux gens de la plus grande étoffe. C'était M^me^ la comtesse de Fiesque, l'une des *maréchales de camp* de M^lle^ de Montpensier, bonne lame s'il en fut, belle et galante, et qui tenait bien sa place entre M^me^ d'Olonne et M^me^ de Chatillon. M. de Turenne tourna vers elle des regards de convoitise. Il y avait déjà un temps qu'il s'en était senti féru, en une certaine rencontre vers Orléans; pour le coup s'élevèrent en lui des idées de conquête en revoyant cette avenante personne, chez qui une petite mine prude relevait encore un art miraculeux pour embobeliner les gens. Il voulut parler et ne put sonner mot; il soupira, et l'on rit. Il avait une mine si grise que, jusqu'à sa gloire, tout se ruait contre lui. De cadeaux, il n'y songeait guère; la dame le traita, en dessous, de pince-maille et de mâche-lauriers, et il n'en fut que cela. Rien ne semblait pourtant plus facile qu'une telle entreprise à un tel capitaine. Le gentilhomme le moins gratifié eût d'emblée emporté la belle. Mais les amours ne se gouvernent point le bâton haut, et quoiqu'il semblât qu'il n'y eût qu'à courre la proie, M. de Turenne en fut une fois encore pour son bec jaune.

C'était vraiment jouer de malheur en un temps où les aventures couraient les rues, et où les plus grandes dames, sans en excepter la reine Anne, finissaient par la pénitence, après avoir commencé par la galanterie. Certes, le coadjuteur n'était pas beau qui avait mis à mal tant de belles, M^me^ la princesse de Guemené, M^me^ de La Meilleraye, M^me^ de Pommereux, M^lle^ de Chevreuse, sans compter le fretin. M. le prince de Condé, avec ses joues décharnées, son repart brusque, ses dents malpropres et mal rangées, n'avait pas beaucoup de ce qui plaît aux dames, hormis son nom et ses victoires; et pourtant, outre M^me^ de Châtillon, que d'actions d'éclat il avait faites en amour! Il est vrai que, bien qu'un peu ladre, ce qu'on reprochait à tous les Condé, il faisait des cadeaux, comme la terre de Marlou, qui rapportait 40,000 livres de rente. — M. le duc de Longueville lui-même, cette figure comique des infortunes conjugales, ce type par excellence du mari trompé, n'avait point poussé sans succès ses reconnaissances amoureuses à travers les innocences de son gouvernement de Normandie. Tant d'illustres exemples auraient dû donner du cœur à M. de Turenne, qui, en fin de compte, n'était pas plus laid que M. de Longueville, et était aussi grand héros qu'homme du monde. Il n'en fut rien pourtant. Il s'efforça d'étouffer sans retour ces faiblesses d'un cœur resté jeune, riant et amoureux. Il s'appliqua plus que jamais à perfectionner sa tactique déjà si savante et si sûre. Les brillantes campagnes qui accélérèrent la paix des Pyrénées firent voir en lui plus de science et des combinaisons plus profondes qu'il n'en avait montré dans celles qui précédèrent le traité de Westphalie, et il sembla qu'il se surpassa dans ses trois dernières campagnes, qui furent son chef-d'œuvre. Sa haute probité si bien connue, la supériorité de sa raison, lui donnaient un ascendant que Louis XIV lui-même ne cherchait point à éviter. En même temps, il exerçait en toute liberté un contrôle qui revêtait souvent les formes les plus piquantes. Tout le monde connaît la manière incisive dont il répondit à Bussy-Rabutin. Son mot sur le procès de Fouquet a une tout autre portée, et est d'une grace si véritablement française, qu'on en est à se demander si quelque Tallemant des Réaux, plus judicieux que le commensal de l'hôtel de Rambouillet, ne viendra pas un jour nous révéler tout un horizon ignoré de la vie du grand Turenne.

Cependant le repos dont il jouissait devait être encore troublé avant sa mort. Ceux qui ont la main malheureuse doivent tirer successivement tous les mauvais lots de la vie. Turenne, depuis plusieurs années, était, comme on dirait aujourd'hui, un ministre sans portefeuille. Il remettait, au grand ennui de Louvois, des mémoires au roi sur les affaires du temps, les négociations à entamer avec ces durs Suédois qui attendaient les glaces, comme d'autres le printemps; avec le Portugal, tout de nouveau remonté au rang des nations; avec l'Angleterre et son roi Charles II, qui, pensionné par la France, bercé par ses maîtresses, oubliait dans le calme d'une restauration les périlleuses années de déboires et de misères où il avait vu sa mère et sa sœur rester au lit faute d'un fagot, et les dames les moins qualifiées de la cour de France rejeter avec mépris l'offre d'un trône imaginaire. Ce fut ainsi que Turenne choqua si fort sans le vouloir, en proposant de la donner à sa majesté portugaise, la vieille et hargneuse Mademoiselle, qui avait successivement voulu épouser le comte de Soissons, tué à la bataille de la Marfée, le cardinal infant, le prince de Galles (Charles II), dont elle disait *que, pendant qu'il était à ses pieds, son cœur le regardait de haut en bas,* l'empereur, le roi de Hongrie, le duc de Neubourg, le duc de Savoie, le prince de Condé, le jeune roi Louis XIV, son frère le duc d'Anjou, et je ne sais combien d'autres encore, sans compter Peguillain. Vraiment, le sort de la pauvre Mademoiselle, rebutée d'un chacun, avec ses deux millions de rente, et pour avoir été trop difficile elle-même, devait toucher un peu le cœur du grand capitaine mésaventureux. Pourtant Mademoiselle ne lui en sut aucun gré, et, bien au contraire, lui en voulut à mourir.

Ce furent ces mêmes occupations qui le mirent en relations intimes avec cette charmante M^{me} Henriette d'Angleterre, rieuse fille de l'exil, bien plus Française qu'Anglaise, et qui avait été mariée au frère de Louis XIV. Sans tomber dans les pamphlets, et tout en le mettant bien au-dessus de son prédécesseur dans le beau titre de Monsieur, on peut dire que Philippe d'Anjou fut, à la bravoure près, un des plus minces personnages du règne de Louis XIV. Sa femme était, au contraire, quoique un peu bossue, une merveille de grace et d'esprit. « Jamais la France n'avait vu une princesse si aimable, dit, après le marquis de La Fare et tous les contemporains, l'abbé de Choisy. Elle avait les yeux noirs, vifs et pleins du feu contagieux que les hommes ne sauraient fixement observer sans en ressentir l'effet; ses yeux paraissaient même atteints du désir de plaire à ceux qui les regardaient. Jamais princesse ne fut aussi touchante et n'eut autant qu'elle l'air de vouloir bien que l'on fût charmé du plaisir de la voir. Toute sa personne était ornée de charmes; l'on s'intéressait à elle, et on l'aimait sans penser qu'on pût faire autrement. Quand quelqu'un la regardait et qu'elle s'en apercevait, il n'était plus possible de ne pas croire que ce fût à celui qui la voyait qu'elle voulait uniquement plaire. Elle avait tout l'esprit qu'il faut pour être charmante, et tout celui qu'il faut pour les affaires importantes, si les conjectures de se faire valoir se fussent présentées, et qu'il eût été question pour lors à la cour d'autre chose que de plaire. Le roi était aimable, jeune, galant, magnifique; le goût de Monsieur n'était pas tourné tout-à-fait du côté des femmes, parmi lesquelles rien ne paraissait plus digne d'être aimé que Madame. » Groupez maintenant par la pensée, autour de cette charmante femme, une dizaine de jeunes filles parmi lesquelles se trouvait Louise de La Vallière; une cour leste, éprise jusqu'à la folie de danses et d'intrigues, où rayonnaient la belle princesse de Soubise et M^{me} de Coëtquen sa sœur; et jugez de ce que devait ressentir, au milieu de toutes ces femmes, un barbon mal corrigé des faiblesses du cœur, fort dans les privances de la maîtresse de céans, lutiné de regards, tourmenté de désirs. Le grand Turenne n'avait point sur ses sens l'empire que le bienheureux saint Antoine avait conquis sur les siens. Après avoir tourné quelque temps comme un oiseau de nuit, ébloui par les lumières et le tintamarre d'une fête, il se tourna, avec une véhémence de vieillard amoureux, éperdu, vers la belle M^{me} de Coëtquen; il lui confessa, avec une abondance de paroles bien en désaccord avec sa réserve et sa froideur habituelles, tout ce qu'il avait sur le cœur, ses mécomptes, ses doutes religieux, ses projets, et, bien plus, ceux du roi. Il raconta, sans restrictions et sans réticences, à cette étourdie de vingt ans, les grandes vues de son maître, l'alliance que M^{me} Henriette et lui ménageaient entre les deux cours d'Angleterre et de France, le dessein de l'abaissement des Hollandais; il ne lui cela rien. Jusque-là tout allait pour le mieux; mais par malheur M^{me} de Coëtquen avait un amant, — chose aussi commune alors qu'elle est rare aujourd'hui, — et cet amant n'était rien moins que le chevalier de Lorraine, le favori de Monsieur, le jeune homme de la cour le plus aimable et le plus spirituel, dit le marquis de La Fare. Ceux qui pensent que ce même chevalier de Lorraine commit le crime affreux qui mit fin aux jours de Madame, modifieront volontiers les épithètes. Quoi qu'il en soit, le chevalier de Lorraine pressa sa maîtresse, qui ne résista pas long-temps. Bientôt Monsieur sut tout par son favori; il éclata en gémissemens nonpareils; il se plaignit qu'on le comptait pour rien, qu'on le traitait en étranger, et rompit les oreilles de toute la cour par ses doléances. Quand le roi fut informé de tout cela, il comprit qu'il y avait du nouveau et s'en prit naturellement à Madame. Madame jura ses grands dieux qu'elle n'avait pas desserré les lèvres; il manda alors M. de Turenne : il était certain de n'avoir parlé qu'à eux deux. Quand ils furent en présence, le roi le regarda avec ce *visage solaire* dont parle Choisy, et raconta l'aventure.

— Comment, sire, répondit M. de Turenne en bégayant et rouge jusqu'aux oreilles, quelqu'un sait-il le secret de votre majesté?

— Il n'est pas question de cela, interrompit brusquement le roi; en avez-vous dit quelque chose, oui ou non?

— Je n'ai point parlé de vos desseins sur la Hollande, certainement, sire, mais je vais tout dire à votre majesté. J'avais peur que M^me^ de Coëtquen, qui voulait faire le voyage de la cour, n'en fût pas, et pour qu'elle prît ses mesures de bonne heure, je lui en dis quelque chose, et que Madame passerait en Angleterre pour voir le roi son frère, mais je n'ai dit que cela, et j'en demande pardon à votre majesté, à qui je l'avoue.

— Et par la sambleu, s'écria le roi d'une mine fâchée... Puis se radoucissant : Monsieur, lui dit-il, vous aimez donc M^me^ de Coëtquen?

— Non pas, sire, tout-à-fait, répondit Turenne avec un gros soupir, mais elle est fort de mes amies...

— Eh bien! ce qui est fait est fait, mais ne lui en confiez pas davantage, car, si vous l'aimez, je suis fâché de vous apprendre qu'elle aime le chevalier de Lorraine, à qui elle dit tout, et le chevalier de Lorraine en rend compte à mon frère.

Qui fut penaud? vous le pensez. Quant à Louis XIV, bien loin d'en vouloir à son glorieux maréchal, peut-être lui en sut-il gré. Il avait barre désormais sur cette grande vertu, et le plus honnête homme de ce siècle avait failli une seconde fois dans sa vie.

Quoi qu'il en soit de ce coup, Turenne fut corrigé pour le reste de ses jours. Il comprit que c'était un mauvais calcul que de lutter à soixante ans avec la jeunesse et de vouloir, avec des cheveux couleur de neige, faire le vert galant. Il sentit le dégoût se glisser dans son cœur. Sa femme était morte; il était pauvre, car il avait rendu à son beau-père, le duc de La Force, la dot qu'il en avait reçue, et il était, dit Mascaron, indocile à souffrir les richesses. Peut-être songeait-il de temps à autre à ces petites grisettes de la rue Saint-Louis, mines éveillées qui lui souriaient à travers quarante ans de guerres et parfumaient encore ses souvenirs. La mort soudaine et terrible de M^me^ Henriette vint achever de l'attrister, autant que cette nature contenue et un peu durcie pouvait subir la poésie de la douleur. Trop tard, comme cela lui était arrivé souvent dans sa vie, il avait abjuré les erreurs du calvinisme; il eut quelque envie de s'enfermer à l'Oratoire, mais son temps n'était pas venu. Le pape et le roi se le disputaient. Le pape lui montrait la pourpre de cardinal; le roi lui laissait à peine entrevoir la dignité de connétable qu'il ne pouvait se résoudre à rétablir. La nature l'emporta; il sollicita pour son neveu, le duc d'Albret, la dignité que le pape lui offrait, car il se fût décidément senti, comme il le disait, fort embarrassé d'une calotte et d'une grande queue, et il reprit les armes. Tout le monde connaît les campagnes de 1670 à 1675, la marche de satrape de Louis XIV, et l'évènement qui termina les jours de Turenne le 27 juillet 1675, dans les champs de Salsbach.

La nouvelle de sa mort frappa la France au cœur. Ses soldats laissèrent tristement tomber à terre les lourdes crosses de leurs mousquets. « *Lâchez la Pie,* disaient-ils (c'était le nom du cheval de Turenne), *elle nous conduira.* » Le découragement s'empara de tous les esprits; le bruit de cette chute retentit dans l'Europe entière. M^me^ de Longueville, pénitente à Port-Royal, et expiant dans les larmes d'un repentir sincère les adorables folies de sa jeunesse; M^me^ de Fiesque, descendue au plus bas du désordre; M^me^ de Coëtquen, encore dans l'enivrement des passions du monde, l'entendirent comme un coup de canon à des distances inégales. M^me^ de Sévigné laissa tomber de sa plume d'or quelques lignes éloquentes et qui venaient du cœur; mais plus éloquens que M^me^ de Sévigné, plus éloquens que Mascaron et Fléchier, qui prononcèrent tous deux son oraison funèbre, furent ces pauvres paysans de l'Alsace qui, à cette nouvelle, demandèrent la résiliation de leurs baux, n'espérant plus d'être protégés contre l'invasion de l'étranger.

GABRIEL MONTIGNY.

BULLETIN.

Par la clôture définitive du protocole, la question du droit de visite entre dans une phase nouvelle. La France échappe aux conditions et aux dangers du traité de 1841, qui désormais pour elle est comme non avenu.

Maintenant, pour l'avenir, deux routes s'offrent à nous : nous pouvons revenir à l'exécution pure et simple des conventions de 1831 et 1833, ou en poursuivre la résiliation. Il est probable que le ministère incline au premier parti, et que les chambres et le pays seront pour le second.

On ne peut se dissimuler combien la position du cabinet est difficile et délicate. Ce qu'il avait approuvé, consenti, signé, il a été obligé de le désavouer et de le mettre au néant. Il a dû déclarer à l'Angleterre qu'il était dans l'impossibilité de ratifier le traité de 1841, non parce qu'il était convaincu lui-même que le traité fût mauvais, mais parce qu'une force majeure le contraignait à répudier son propre ouvrage. Que M. Guizot ait effectivement adressé à lord Aberdeen la note motivée dont parle le *Morning-Post;* qu'ensuite, pour se conformer aux conseils officieux du ministre anglais, il ait simplement demandé la fermeture du protocole, sans entrer dans aucune explication, ces circonstances ne changent rien au fond de la situation. Le ministère, dans la question du droit de visite, a été forcé d'obéir à une politique qui n'était pas la sienne. Il voudrait au moins recueillir aujourd'hui le fruit d'une si profonde abnégation. Satisfaire à la fois les chambres par la fermeture du protocole, et l'Angleterre par l'exécution des conventions de 1831 et de 1833, telle est la double attitude qu'il voudra prendre. Il dira au parlement : J'ai fait ce que vous avez voulu; le traité que vous aviez condamné n'a point été ratifié; puis, se retournant vers l'Angleterre, il protestera de sa fidélité à la pensée qui a dicté les conventions de 1831 et de 1833, et se montrera prêt à les exécuter.

Nous concevons que M. le ministre des affaires étrangères fasse les plus grands efforts pour trouver enfin, dans la question du droit de visite, une position meilleure. Cette question l'a fort ébranlé vis-à-vis de la diplomatie européenne et vis-à-vis des chambres. Aussi son ambition serait de la reprendre en sous-œuvre, d'entamer d'autres négociations et de jeter les bases d'un traité nouveau. Pour arriver à ce but, on assure qu'il a ordonné dans son département des recherches et des travaux sur le droit de visite. Il défendra, en attendant, les conventions de 1831 et de 1833, et il demandera s'il est permis de supprimer arbitrairement et de violer les traités.

Jusqu'à quel point cette politique trouvera-t-elle faveur devant les chambres? Le ministère a eu raison de penser qu'il lui était impossible d'aborder la session sans être en mesure de justifier de la non-ratification du traité de 1841. Il n'a pas encore été dit un mot de politique étrangère et intérieure dans le parlement de 1842, mais on peut présumer que, sur le droit de visite, ses tendances seront au moins aussi énergiques que celles du parlement de 1839. Entre les deux parlemens, il y a eu des élections où la volonté nationale a été clairement manifestée. Le pays veut que l'indépendance du pavillon soit entièrement reconquise, et la chambre qu'il a nommée il y a quelques mois ne se mettra pas sans doute en lutte avec ce patriotique désir.

Le ministère a pu croire jusqu'à un certain point qu'il se fortifiait par la non-ratification du traité du 20 décembre, mais s'est-il aperçu de la gravité de la concession qu'il faisait ainsi à ses adversaires? Ce traité de décembre, il l'a défendu à la tribune, il a cherché à en justifier l'esprit et les dispositions, et après cette éclatante apologie il est contraint de l'abandonner. Qu'en conclure, sinon qu'avec le traité tombent toutes les considérations par lesquelles on a voulu le légitimer? La non-ratification n'est pas seulement la répudiation d'un traité imprudent et mauvais, mais elle est la condamnation du droit de visite même, et elle amène avec elle des conséquences irrésistibles.

A la non-ratification, l'opposition joindra les actes de l'Angleterre, le traité signé par lord Ashburton et les aveux de lord Aberdeen; elle montrera la Grande-Bretagne reconnaissant elle-même que le droit de visite n'est pas nécessaire à l'abolition de l'esclavage, et qu'il est fécond en odieux abus, et elle conclura avec autorité qu'il faut aviser aux moyens de résilier les conventions de 1831 et de 1833. Déjà au mois de janvier de cette année, la chambre avait manifesté le même désir. Mais alors le plus pressé était d'empêcher la ratification du traité de décembre; alors aussi il n'y avait ni la convention de l'Angleterre avec les États-Unis, ni la lettre de lord Aberdeen. Quelle force l'opposition ne trouvera-t-elle pas dans tous ces faits nouveaux pour demander qu'on travaille à la suppression complète du droit de visite! On peut prévoir le langage que tiendra alors le cabinet; il invoquera les traités; il lira l'article 3 de la convention du 30 novembre 1831, ainsi conçu : « Le nombre des bâtimens à investir de ce droit (de visite) sera fixé, chaque année, par une convention spéciale; il pourra n'être pas le même pour l'une et l'autre nation mais, dans aucun cas, le nombre des croiseurs de l'une ne devra être plus du double de celui des croiseurs de l'autre. » Le ministère demandera s'il peut se refuser à exécuter les traités, et s'il n'est pas lié par la lettre positive des conventions écrites. — Sans répéter ici que les faits nouveaux qui sont intervenus peuvent autoriser le gouvernement français à modifier sa conduite et l'exécution des conventions, il est un autre point de vue qui sans doute n'échappera pas à l'opposition. Personne assurément n'a la pensée de pousser la France à une violation brutale des stipulations consenties, mais il doit être permis à tout état de chercher par des traités nouveaux à rectifier ce que d'anciens traités peuvent avoir de faux et de dangereux. Ne peut-on, sans poser la question de manière à ce qu'elle dégénère en un cas de guerre, ouvrir des négociations qui aboutissent à des conventions nouvelles? Au mois de janvier dernier, la chambre a solennellement engagé le gouvernement à ne pas ratifier le traité qu'il avait conclu; il est fort possible que cet hiver elle l'invite à négocier un traité sur des bases différentes de celles qui avaient prévalu jusqu'à présent.

Dans ce cas, on pourrait poser à l'égard du cabinet et surtout de M. le ministre des affaires étrangères une question délicate. La chambre en effet aura à se demander si le ministère du 29 octobre et M. Guizot sont vraiment en position de mener à bien cette négociation capitale. Dans une aussi grave circonstance, la personne du négociateur importe beaucoup, car l'esprit dans lequel sera conduite la négociation en dépend. Le danger le plus sérieux que pourra courir le cabinet sera dans la crainte qu'aura le parlement que la diplomatie ministérielle n'ait pas la fermeté nécessaire. On dit bien que M. Guizot voudrait négocier; mais dans quel esprit? S'il ne propose qu'une nouvelle édition du droit de visite, sera-t-il d'accord avec la France, qui en demande la suppression? La France n'a pas contre l'Angleterre des ressentimens implacables et aveugles, elle ne veut agir ni avec précipitation ni avec colère; mais elle est fermement résolue à s'arrêter dans la voie des concessions et à maintenir sa complète indépendance. Cette attitude énergique et calme n'a point échappé à nos voisins, et elle a produit sur eux une impression assez profonde pour les déterminer à renoncer irrévocablement au traité de 1841. Cette première satisfaction ne suffit pas à la France, et elle veut effacer tout ce qui pourrait la placer vis-à-vis de l'Angleterre dans une situation d'infériorité. Alors, quand la Grande-Bretagne aura adhéré amiablement à la suppression complète du droit de visite, la France pourra oublier enfin tout ce qui l'a profondément blessée il y a deux ans, et une nouvelle alliance sera possible.

Notre situation a changé à l'égard de l'Angleterre, et nous ne sommes plus dans les tristes conditions morales où avait voulu nous enfermer le traité de 1840. Il nous faut aujourd'hui, en traitant avec la Grande-Bretagne, une politique ferme sans être hostile, qui, sans la blesser, arrive à la convaincre des véritables intentions de la France. Telle sera à coup sûr la pensée du parlement. Il voudra, dans l'intérêt même de la paix européenne, inspirer à notre diplomatie plus de résolution et d'énergie.

Voilà pourquoi les hommes les plus graves et les plus modérés, ceux même qui sont le plus éloignés d'une hostilité systématique contre le cabinet, se demandent si le ministère actuel répond vraiment aux exigences de la situation. C'est une question toute politique, qui, à vrai dire, n'a rien de passionné ni de blessant pour personne. On peut avoir été nécessaire dans une situation et ne pas se recommander au même titre quand les affaires ont changé de face. Nous voulons écarter ici toutes les idées trop absolues; nous ne répéterons pas ce qui a été dit, avec une remarquable précision, qu'en droit diplomatique, comme en droit constitutionnel, le refus de ratification n'a qu'une solution possible, la retraite du ministre qui a donné sa signature. C'est, nous l'avouons, une des conséquences rigoureuses et légitimes des lois du gouvernement représentatif sainement entendu et religieusement pratiqué; mais, hélas! nous n'en sommes pas là, et ce beau idéal n'est pas à notre usage. Prenons donc les choses plutôt comme elles sont que comme elles doivent être. Il n'est pas probable que les chambres fassent de prime-abord entendre à M. le ministre des affaires étrangères que sa retraite est une nécessité constitutionnelle, mais il est fort possible qu'en se préoccupant plus des affaires et des questions que des hommes, elles se demandent si la situation et le ministère cadrent bien ensemble. Tel est, encore une fois, le danger que court le cabinet; il est moins menacé par l'application rigoureuse des principes constitutionnels qu'il n'a à craindre le jugement impartial et désintéressé des hommes modérés et pratiques.

Nous ne concevons rien, nous l'avouerons, à l'imprudence de certains défenseurs du ministère, qui trouvent dans la fermeture du protocole et dans la non-ratification du traité de décembre une occasion d'attaquer avec furie l'opposition. Par quelle étrange inadvertance oublie-t-on qu'en prenant l'offensive si hors de saison, on appelle sur le ministère les plus vives représailles? Étrange moment pour injurier l'opposition, que celui où le pouvoir fait tout ce qu'elle a demandé. Il faudrait cependant un peu plus de réserve et de modestie, quand on se résigne ainsi à céder; car enfin, devant qui l'Europe ferme-t-elle le protocole? Est-ce devant le ministère ou devant le parlement? Quand nous parlons du parlement, nous ne le séparons pas de la royauté. Dans la question du traité de 1841, la couronne a pensé comme les chambres, puisqu'elle n'a pas donné au traité la consécration suprême.

Il y a donc eu et il y aura sans doute encore dans l'affaire du droit de visite deux politiques, la politique parlementaire et la politique ministérielle. Cette dernière vient de recevoir un notable échec, tandis que la politique des chambres travaille avec mesure, avec fermeté, et déjà avec succès, à relever la dignité et l'indépendance du pavillon français.

Qu'on veuille bien le remarquer, l'affaire du droit de visite est la première question diplomatique que les chambres aient traitée avec suite et résolution. Dans d'autres circonstances, quand il s'est agi de la dette américaine, de l'intervention en Espagne, et de la guerre en 1840, les chambres ont adopté les solutions qui leur étaient proposées par le pouvoir exécutif. Aujourd'hui elles semblent décidées, après avoir pris l'initiative, à poursuivre ce qu'elles ont commencé; elles se sentent appuyées par le vœu national, elles ont la conviction qu'elles accomplissent un grand devoir.

Le parti conservateur a déployé une énergie qui l'honore; il a compris qu'il pouvait, dans une semblable occurrence, montrer autant d'ardeur que l'opposition sans compromettre les intérêts du pouvoir, ni ceux de la paix européenne. Nous croyons qu'il arrivera à la session prochaine plus confirmé que jamais dans ces sages pensées. La tranquillité profonde dont jouit le pays, l'aspect imposant de l'immense majorité constitutionnelle pendant la courte session où a été votée la régence, prouvent qu'on peut ouvrir la lice aux débats vraiment politiques sans crainte de répandre autour de soi une agitation fâcheuse. On a prétendu que le ministère avait hésité ces jours derniers pour savoir si la session serait ouverte par un discours du trône; nous ne croyons pas à cette incertitude. L'engagement a été trop formellement pris par le cabinet, de poser lui-même aux chambres toutes les questions politiques, et d'offrir ainsi le combat à l'opposition. Ouvrir la session sans un discours de la couronne serait un premier échec, ce serait pour ainsi dire sonner la retraite avant le combat. D'ailleurs que gagnerait le cabinet à se montrer aussi timide? Il ne retarderait pas la lutte d'un jour. La chambre est tout-à-fait constituée; elle n'a plus à s'occuper de la nomination de son bureau. Dès sa première séance, un de ses membres pourrait la saisir d'une question politique par une demande d'interpellation. Le cabinet n'a donc aucun intérêt à paraître reculer devant des débats qu'il ne peut plus ajourner.

Il est vrai que le discours de la couronne promis cet été par le ministère offrira peut-être, pour sa rédaction, d'assez graves difficultés. Il y a trois mois, le ministère se flattait d'avoir de brillans résultats à présenter aux chambres. Il énumérait avec complaisance les traités de commerce qu'il devait conclure. L'union franco-belge devait être son plus beau titre; il la plaçait au centre de toutes ses combinaisons; d'autres alliances devaient lui servir de satellites et de corollaires. Le ministère ne mettait pas en doute la prochaine conclusion d'un traité de commerce avec l'Allemagne; puis des alliances commerciales avec l'Angleterre, avec l'Espagne et l'Amérique du Sud, devaient servir de glorieux couronnement à son édifice. Toutes ces espérances se sont évanouies les unes après les autres, et c'est ainsi que le manifeste politique du ministère, à l'ouverture des chambres, est devenu plus difficile. Chaque jour en a emporté un lambeau.

Les mécomptes en effet ne manquent pas. Le cabinet s'était flatté de faire un grand traité de commerce avec l'Allemagne; ce ne devait pas être tout-à-fait une union aussi complète qu'avec la Belgique, mais l'alliance devait être étroite et féconde. On vient d'apprendre cette semaine que l'union allemande a décrété des tarifs qui équivalent presque à une prohibition de la plupart des articles de l'industrie parisienne. Les droits sont doublés. L'industrie parisienne a présenté ses doléances à M. le ministre du commerce. Les décisions du *Zollverein* seront irrévocables le 1er janvier prochain. On dit, pour expliquer la conduite de l'Allemagne, que nous avons augmenté les droits sur les aiguilles. L'Allemagne est aussi blessée de ce que nous ne voulions pas recevoir son bétail, et voilà pourquoi elle a pris à notre égard des mesures coërcitives. Il est permis de s'étonner qu'on n'ait pas pu prévoir l'effet que devait produire sur l'esprit du congrès de Stuttgardt l'élévation de nos tarifs. Le ministère veut traiter commercialement avec l'Allemagne, et il décrète contre elle une prohibition qu'on reconnaît imprudente et inutile. Qu'arrive-t-il ? L'Allemagne répond par des représailles, et nous sommes obligés de prodiguer les sollicitations et les promesses pour obtenir qu'elle ne donne pas suite à ses menaces. L'obtiendrons-nous? Cela est douteux; mais quand même nous réussirions, d'ici le 1^er^ janvier, à empêcher que les tarifs projetés soient mis en vigueur, ce succès se réduirait à maintenir l'état actuel, nous n'aurions rien gagné, et nous serions toujours bien loin de cette alliance intime dont s'était flatté le ministère. Qu'on jette un regard un peu attentif au-delà du Rhin, et l'on verra que les gouvernemens, les publicistes et les industriels regardent un système protecteur très prononcé comme nécessaire pendant quelque temps au développement de l'industrie allemande. Il y a même des esprits exclusifs qui, au nom du patriotisme germanique, voudraient élever pour toujours une législation prohibitive autour de l'Allemagne. Le gouvernement prussien, plus éclairé, a fait insérer une clause dans les nouveaux tarifs, par laquelle ils devront être révisés après trois ans. Cette réserve est une nouvelle raison de douter que l'association allemande accepte nos propositions; nous les lui faisons aujourd'hui, comme on est obligé d'en convenir, sous le coup de ses menaces, et au moment où elle a presque pris le parti, pour un temps du moins, de se passer de nous.

Indépendamment des traités que nous ne faisons pas, il y a des peuples qui en ont fait qui nous sont contraires, témoin la convention signée à Bruxelles le 25 octobre entre la Belgique et l'Espagne. Voici l'article 3 de ce traité de commerce : « Seront étendues aux vins d'Espagne les réductions de droits stipulées en faveur des vins de France dans la convention de commerce conclue entre la France et la Belgique, et par conséquent les droits d'entrée sur les vins d'Espagne, directement importés par mer, sous pavillon belge et espagnol, seront réduits à 50 centimes par hectolitre pour les vins en cercles, et à 2 francs par hectolitre pour les vins en bouteilles, et le droit d'accise maintenant existant sur ces vins sera réduit de 25 pour 100 : bien entendu que, pendant la durée de la présente convention, ces droits de douane et d'accise ainsi réduits ne pourront être élevés. » Ce n'est pas tout. La même convention réduit des deux tiers les droits de douane sur l'huile d'olive d'origine espagnole et sur les fruits provenant du sol de la Péninsule; enfin elle assure le transit de ces provenances vers l'Allemagne. On se rappelle les plaintes qui se sont élevées quand on apprit en France que les Belges accordaient sans compensation à l'union germanique les conditions favorables que nous avions achetées par de larges concessions. Le dommage que nous éprouvons du côté de l'Allemagne se renouvelle pour nous du côté de la Péninsule, et solitude au milieu des vagues de l'Océan. — Il te faut pour te sauver, lui dit-elle, une fiancée fidèle jusqu'à la mort, sois donc racheté de tes crimes. — Et, en prononçant ces mots, Minna se précipite dans la mer; le damné s'abîme et reparaît bientôt, revêtu de sa robe d'innocence, chantant avec sa fiancée les louanges de l'Éternel.

M. Dietsch a fait, sur le poème de M. Paul Foucher, une musique que les gens experts appellent savante, parce qu'elle abonde en combinaisons et en recherches harmoniques, mais que les gens du monde, et par conséquent le public, trouvent parfaitement ennuyeuse et dénuée de tout charme et de toute mélodie. M. Dietsch s'est fait une trop solide réputation dans la musique sacrée pour que son échec au théâtre soit d'une grande importance dans sa carrière musicale; les graves cérémonies du rite inspirent mieux son imagination recueillie que la poésie brumeuse de M. Paul Foucher. Nous comprenons à merveille les sympathies de M. Dietsch, et nous lui conseillons, pour enterrer dignement son œuvre, de composer à son intention quelque beau *De Profundis*.

Le Vaisseau Fantôme est médiocrement chanté par Marié, Ferdinand Prévost et un nommé Canaple, qui a plutôt l'air d'un bourgmestre marchand de bière que du héros d'une légende fantastique.

L'Opéra-Comique a repris avec grand succès la ravissante partition de *Zampa*. Comme aux premiers temps de son apparition, le chef-d'œuvre d'Hérold a été accueilli avec enthousiasme. Cette musique étincelante de verve et de mélodie, d'où s'échappent parfois à côté de phrases d'une pureté angélique les élans d'un génie dramatique de la plus haute portée, restera un des monumens les plus durables et les plus précieux de l'art musical à notre époque. M^me^ Rossi a bien chanté le rôle d'Isabelle, créé autrefois par M^me^ Casimir; des éloges reviennent aussi à M^lle^ Prévost, qui a le bon esprit de prendre trop tôt des rôles de duègnes. Quant à Masset, il a toujours une admirable et magnifique voix; mais, en vérité, chante-t-il? Puis, comme acteur, il a aussi peu l'air d'un don Juan que d'un corsaire.

Les Italiens ont joué dernièrement *Norma*, au grand triomphe de M^lle^ Grisi; mais l'événement de cette semaine est la représentation de *Linda de Chamouni*, opéra de Donizetti. Le libretto est la traduction de *la Grace de Dieu*, drame sentimental et larmoyant, qui a eu le privilége de faire courir tout Paris il y a un an, et d'inspirer aujourd'hui la verve musicale du maestro Donizetti. Nous analyserons prochainement cet ouvrage, dont le succès a été incontesté.

F. BONNAIRE.

M^ME DE SOUBISE.

I.

On voit encore à cette heure, dans le petit parc de Versailles, un bosquet tout-à-fait propice aux amoureux qui voulaient rêver à leur belle sans craindre les regards indiscrets ou les commérages méchans. Ce bosquet prit son nom de plusieurs allées entrelacées, dans lesquelles on s'égare facilement; il se nomme le bosquet du *Labyrinthe*. C'est Lenôtre qui en traça le dessin. Chacune des allées était bordée de palissades, et leur plus petit détour se trouvait marqué par une fontaine ornée d'un bassin de rocaille fine où Leclerc avait représenté au naturel une fable d'Ésope. L'inscription de quatre vers, gravée en lettres d'or sur une lame de bronze peinte en noir, indiquait assez le sujet; ces vers étaient de Benserade.

Par une journée assez belle du mois de décembre 1679, debout près de l'une de ces fontaines, un jeune homme, le bras appuyé sur un tronc d'arbre, considérait avidement un médaillon qu'il venait de tirer à l'instant même de sa basque d'habit, et qu'il portait de temps à autre à ses lèvres avec un soupir.

Il lui adressait depuis un bon quart-d'heure une foule de supplications ou de reproches, quand il fut distrait de cette sublime contemplation par le retentissement de plusieurs pas sur les feuilles sèches. C'étaient deux promeneurs qui marchaient alors côte à côte, l'un le chapeau à la main malgré la saison, l'autre la tête couverte. Ce dernier avait l'aspect assez imposant. mais en ce moment tous ses traits exprimaient un dépit marqué. Il sortait sans doute des petits appartemens, car celui qui le suivait n'était autre que Bontemps, le valet de chambre du roi, qui se confondait avec lui en salutations et en excuses.

— Si sa majesté eût pu prévoir la visite de monsieur le prince!.... Mais elle a pris médecine et appartient à M. Fagon pour tout le jour. Monsieur le prince ne voudrait-il donc pas coucher ce soir au château? son appartement sera bientôt prêt.

— Merci, Bontemps, je repars; tu trouveras ma livrée au pied du grand escalier. Préviens Almanzor, mon premier laquais, de me venir prendre ici.

— Comme il plaira à monsieur le prince, répondit Bontemps; je rejoins mon poste. Un mot seulement : devrai-je avertir sa majesté?

— La lettre que je t'ai donnée et que tu remettras à sa majesté ce soir même devra suffire. Ajoute cependant, si tu le veux, que je m'en suis fait le porteur. Au revoir, Bontemps, je suis satisfait de toi; ce n'est vraiment pas ta faute si je ne reçois aucune nouvelle de ma femme....

Ah! les temps sont durs, ajouta-t-il en s'asseyant sur l'un des bancs du bosquet. Qui m'eût dit il y a trois mois!... Maudite lettre anonyme qui m'a fait revenir de ma terre de Bretagne! Arrivé d'hier à Paris, je sue sang et eau... Et Châteauneuf qui ne revient ici que dans quelques jours!... Renvoie-moi au plus vite Almanzor, mon cher Bontemps; je vais en t'attendant me récréer à lire les fables d'Ésope; il y a toujours à gagner pour les maris avec un tel moraliste.

Et Bontemps parti, le prince se mit à examiner le premier apologue qui se présenta. C'était celui du *Lièvre et de la Tortue*. Le terme de leur course était figuré par un rocher d'où s'échappait un torrent. Au bas de la fable se trouvaient ces vers assez prosaïques du trop fameux Benserade :

Le lièvre et la tortue allaient pour leur profit :
Qui croirait que le lièvre eût demeuré derrière?
Cependant, je ne sais comment cela se fit,
Mais enfin la tortue arriva la première.

— Il a de l'esprit, ce diable de Benserade! murmura le prince, et voilà une morale qui semble faite pour moi. Qu'allais-je chercher à Versailles? la colère du roi, peut-être, car il ne plaisante pas en fait de disgraces: et ma femme est disgraciée, à ce qu'on m'écrit. Oui, mais ce qui m'effraie, c'est que dans un bon ménage tout doit être commun, et si démanché que soit le nôtre.... Je suis accouru en toute hâte... Maintenant que j'ai fait le lièvre, aurai-je la prudence de la tortue?

Absorbé dans ses réflexions, le prince se croyait seul, quand il entendit un soupir à trois pas de lui. C'était notre amoureux, qu'un massif de chèvrefeuille lui cachait; il était toujours dans la même attitude, et ne quittait pas des yeux le médaillon qu'il tenait. La vue de ce jeune homme éveilla chez le prince un sentiment indicible de curiosité. Il y a toujours dans l'ensemble d'un pauvre amant quelque singularité grotesque qui vous frappe : celui-ci ne s'apercevait pas seulement qu'il était tête nue par un froid assez piquant. Le prince se crut alors obligé lui-même de ramener sur ses épaules un épais manteau écarlate bordé d'almarges en or.

Notre héros (car nous ne pouvons dissimuler à nos lecteurs et surtout à nos lectrices que l'amoureux est le héros de cette histoire) conservait sous la perruque et l'ample bariolage de rubans alors à la mode le type des physionomies bretonnes; son teint était clair et délicatement nuancé de ces transparences exquises si chères aux peintres; il avait la taille petite mais bien prise, les dents belles, et les yeux d'un bleu fort vif. Rigault de Troyes ou Largillière auraient épuisé vainement leur art pour rendre l'ensemble à la fois doux et robuste de ce jeune homme qui n'avait rien des courtisans du bel air, et ressemblait plutôt à un provincial de bonne mine tout fraîchement débarqué à Paris, qu'à un *beau* de Versailles imbu de la lecture du *Prince de Condé*, de *la Duchesse d'Estramène* et de *la Princesse de Clèves*.

Ceux de nos lecteurs qui ont parcouru studieusement la Bretagne se rendront compte plus facilement que les autres du charme singulier empreint sur ces sortes de figures moitié agrestes, moitié nobles. Transportées brusquement au sein de Paris, elles acquièrent un grand relief de vigueur. Ainsi en était-il de ce jeune gentilhomme, duquel on ne pouvait dire, au premier abord, s'il était dans la robe ou dans l'épée, la cour ou les sciences, mais dont la beauté se faisait certainement honneur à elle-même par un air de modestie et d'honnêteté qui prévenait bien vite en sa faveur. La franchise du pays brillait dans ses moindres traits, sur son front empreint de résolution, comme sur sa lèvre habituellement dédaigneuse. En l'observant avec soin, on eût pu se convaincre pourtant qu'une pensée sombre et cruelle venait de temps à autre se faire jour à travers les lignes de ce visage frais et calme; au besoin, la haine eût pu tenir dans ce cœur autant de place que l'amour.

Le prince l'observait sans pouvoir se rendre compte de l'intérêt subit que lui inspirait sa vue. Jaloux de suivre en paix le cours de ses pensées, il s'était d'abord applaudi d'être seul, mais l'ingénuité du provincial lui parut un thême tout trouvé pour dérouter merveilleusement son ennui. Il s'approcha donc de lui sur la pointe du pied, et, regardant par-dessus l'épaule du jeune homme trop abîmé dans son chagrin ou dans son amour pour l'entendre, il put considérer à loisir le médaillon qu'il tenait.

Cet examen du prince ne fut pas long; sa surprise fut si grande, qu'elle faillit avertir le jeune homme de sa présence. Il réprima un cri faible, et feignant de n'avoir rien vu :

— Monsieur ne fait pas attention que l'on va fermer les grilles du parc, lui dit-il; les jours sont fort courts au mois de décembre, et il est déjà cinq heures.

— Cinq heures! reprit le jeune homme en sortant tout à coup de sa rêverie; c'est le moment où M. de Cavoie quitte ordinairement son service, à ce qu'on m'a dit : excusez-moi, monsieur, il faut que je me rende à l'hôtellerie du *Soleil d'Or*.

— Où vous chercheriez en vain M. de Cavoie, jeune homme, il est depuis ce matin à la Bastille.

— Miséricorde! monsieur, à la Bastille! et qu'a-t-il donc fait?

— Pour cela, je l'ignore; mais ce que je sais, c'est qu'il y est. Vous vouliez le voir, lui parler... je doute qu'on vous donne accès près de sa personne; les ordres de sa majesté sont très sévères....

— Malheureux que je suis! reprit le jeune homme en tirant un papier de sa basque, voilà donc une lettre que je ne remettrai point à son adresse!

— Si vous voulez m'en charger, j'ai quelque crédit; les portes de la Bastille s'ouvriront peut-être devant mon nom. Parlez, que puis-je faire pour vous obliger? ajouta le prince d'un ton où il entrait plus de curiosité intéressée que de compassion réelle. Il avait toujours les yeux sur son interlocuteur, et ne le vit pas sans une secrète contrariété prêt à remettre dans sa poche le médaillon qu'il avait furtivement considéré.

— Ce portrait que vous tenez là, dit-il en faisant un geste pour l'arrêter, est celui d'une maîtresse?

L'amoureux rougit à cette question à brûle-point, mais c'était moins de honte que d'indignation, à coup sûr, car il se hâta de désabuser le prince.

— Ce portrait, répondit-il avec fermeté, est celui d'une personne que je révère trop pour en faire un vain hochet de vanité; je ne suis pas de la cour, monsieur, et je demeure surpris de votre demande.

— Je suis loin d'avoir voulu vous offenser, mon jeune ami, reprit le prince en jouant avec les glands d'argent de sa canne, mais à mon âge il est permis de questionner les amoureux, comme au vôtre il est souvent utile de répondre à ceux qui ont quelque expérience. Je ne veux point voir les traits de la personne en question; toutefois, si c'est une dame de la cour, vous ne pouvez tomber en meilleures mains que les miennes pour savoir mot pour mot ce qu'on en débite. Vous me paraissez avoir au plus vingt-trois ans, et si mes conseils, ma protection....

Le jeune Breton releva dédaigneusement le front à ce mot, et regarda celui qui lui parlait d'un air de méfiance et de doute. A n'envisager que l'extérieur du prince, il y avait certes une différence marquée entre ses habits et ceux de notre héros; mais il lui sembla que ces prévenances de l'inconnu cachaient un piège. Cependant il crut devoir se démettre peu à peu de ses préventions en examinant avec plus d'attention ce questionneur mystérieux.

C'était un seigneur d'une cinquantaine d'années, dont l'embonpoint pacifique eût fait envie certainement à un chanoine de la Sainte-Chapelle. Il avait les pommettes des joues richement enluminées, un triple menton, et des jambes si courtes, qu'elles eussent dansé à grand'peine le *Pas du roi*. Sa perruque décrivait sur ses épaules deux fleuves de cheveux parfaitement distincts; ses sourcils noirs, épais, servaient d'arc à deux petits yeux à fleur de tête qui exprimaient plutôt la simplicité que la malice. Son masque était loin pourtant de manquer de noblesse, chacune de ses lignes et surtout celle du nez conservaient une distinction marquée. On eût vainement cherché une apparence de morgue ou de fierté dans sa tournure; il avait, tout au contraire, une désinvolture libre et qui vous mettait bien vite à l'aise malgré les prérogatives du rang; en un mot, c'était un de ces seigneurs si rares auxquels on sait gré de leur visage.

Le jeune homme ne tarda pas à se rassurer, surtout en voyant la bonne grace qu'il mit à lui offrir sa protection et une place dans son carrosse. Recommandé à M. de Cavoie, qu'il avait la contrariété de ne pas trouver à Versailles, il ne pouvait mieux faire que de se confier à un seigneur qui semblait être si fort de ses amis et ne man querait pas de lui faire parvenir sa lettre. A la livrée du prince et aux respectueuses façons de ses laquais, il reconnut vite qu'il avait affaire à l'un des premiers seigneurs de la cour de France.

— Où voulez-vous descendre à Paris? lui demanda le prince dès que la voiture eut ébranlé le pavé. Le jeune homme parut troublé.

— Je ne demeure point à Paris, monseigneur, mais à La Chapelle.

— A La Chapelle, près Paris?

— Non, monseigneur, à La Chapelle, terre de M. de Luynes.

— Chez M. de Luynes, dites-vous?

— C'est-à-dire au village voisin de sa terre. En descendant à la barrière Saint-Denis, j'y trouverai bien un cheval, car il faut que je retourne ce soir même à La Chapelle.

— Ce soir? mais il y a six mortelles lieues.

— N'importe, monseigneur.

— Et si je vous conduisais avec mes chevaux jusqu'à cette terre de M. de Luynes?

— Vous, monseigneur! vous raillez?

— Nullement; je serai ravi d'être utile à un protégé de M. de Cavoie, à un amoureux qui cherche les aventures! Il se pourrait, d'ailleurs, que j'eusse affaire moi-même à l'intendant de M. de Luynes.

— En vérité, monseigneur..., je ne saurais accepter.

— Laissez donc! Au lieu d'un mauvais bidet de poste qui vous casserait peut-être le cou avant d'arriver, il vaut bien mieux que vous fassiez route dans un excellent carrosse; mes chevaux sont frais, alertes, et il y aura bien toujours pour moi une chambre au château de M. de Luynes! reprit le prince avec un malicieux sourire.

Le jeune homme hésitait, sans doute par circonspection; mais le propriétaire du carrosse cria soudain au cocher de prendre la route de La Chapelle.

II.

En se voyant obligé aussi généreusement, notre héros se confondit en remerciemens obséquieux. Le prince l'observait avec la satisfaction d'un homme qui est à peu près sûr de vaincre une résistance; il voulait amener son compagnon de voyage à des confidences qui l'intéressaient sans doute, car il rompit le premier le silence, et s'adressant au Breton :

— Voilà M. de Cavoie plus heureux que moi, dit-il, vous l'allez sans doute choisir pour votre mentor. Le connaissez-vous?

— Non, monseigneur, c'est ma tante, madame la baronne de Morlac, qui m'a donné une lettre pour lui.... je suis désolé d'apprendre sa captivité...

— Bast! après quelques jours de réflexions à la Bastille, il en sortira plus jeune, plus ardent et plus dispos, malgré ses trente-cinq ans sonnés d'hier. Vous lui plairez, je gage, et votre liaison sera bientôt faite. Et tenez, il ne se passera pas une semaine qu'il ne sache votre histoire et celle de ce portrait...

— Mon histoire est toute simple, monseigneur : vous voyez en moi un gentilhomme de Bretagne débarqué ici depuis un mois...

— Et depuis un mois vous soupirez en secret pour l'héroïne de ce médaillon?

— Depuis huit jours seulement.

— Ah! c'est seulement depuis huit jours!

— Puisque vous m'avez promis de ne pas insister pour voir sa figure, je puis bien vous dire par quelle rencontre.

— Le hasard sans doute? le meilleur ministre des rois comme des amans! Eh bien! qu'a-t-il fait pour vous, ce divin hasard?

— Il m'a fait rencontrer il y a huit jours, dans une des rues du Marais, cette dame que je ne connaissais pas et qui marchait près de l'une de ses amies, ses coiffes abaissées sur le visage. Il était sept heures du soir. La dame venait de se confesser sans doute à l'église des Blancs-Manteaux, car je vis son amie déchirer, à sa sortie de l'église et sur le seuil même, un papier dont il me prit fantaisie de ramasser quelques morceaux sans qu'elles pussent me voir. C'était mal, je le sais, mais la curiosité que ces deux personnes m'inspiraient s'était accrue par une sorte de frayeur mystérieuse qu'elles semblaient éprouver d'être reconnues. Un carrosse de modeste apparence les attendait au coin de la rue du Chaume; elles y montèrent toutes deux en ayant soin de regarder autour d'elles avec précaution. Profitant de la tombée du jour, je me glissai près des roues et j'entendis bientôt celle qui tenait ses coiffes abaissées, et dont je vis passer les belles tresses blondes, dire au cocher : *A La Chapelle, chez M. de Luynes!* La voiture s'éloigna avec une merveilleuse rapidité, et je restai seul, cloué à l'angle de cette rue, devant la porte de l'hôtel de Soubise. Ses grilles étaient fermées, et l'on n'entendait alors aucun bruit.

— Et vous ne vîtes pas la figure de cette dame?

— Impossible, monseigneur, et c'est ce qui me désolait, comme vous pensez!

Je n'eus alors rien de plus pressé que de rassembler les morceaux épars de cette confession intéressante. Hélas! le ciel se joua de ma coupable curiosité, car il devenait impossible de les faire concorder entre eux le moins du monde. L'honneur de la pénitente était sauvé, lorsqu'en retournant l'un de ces lambeaux de papier, je crus reconnaître un nom. En épelant ce nom, je sentis un frisson étrange courir mes veines; c'était bien mon nom, mon nom écrit d'une main faible et tremblante!

— Votre nom!

— Je m'appuyai contre l'une des bornes de l'hôtel de Soubise, en proie à mille réflexions que je ne saurais me rappeler; la seule qui me revienne en ce moment, ce fut ma surprise d'occuper une place dans la confession de cette personne. Ma vie, jusqu'à ce jour, n'avait guère été connue que de moi; les premiers temps de ma jeunesse passés en Bretagne ne m'offraient que de sombres et douloureux souvenirs. Mon père et ma mère n'existaient plus; je vivais dans le château d'une vieille tante, la baronne de Morlac, à qui ma mère m'avait confié en mourant. Elle m'annonça un jour que la modicité de sa fortune la forçait de congédier ses domestiques et de se retirer au couvent. « Du fond de cette demeure sainte, disait-elle, je pourrai veiller sur toi, je pourrai demander à Dieu qu'il te protège dans une carrière où plus d'un membre de ta famille s'est illustré, le métier des armes! Pauvre enfant! ajouta-t-elle en me baisant au front, Dieu veuille que tu sois plus heureux que ton père! » Elle ne m'en dit pas davantage et me conduisit elle-même au coche de Nantes, après m'avoir donné une lettre pour M. de Cavoie, dont son mari avait été frère d'armes. La digne femme pleurait beaucoup; j'allais oublier de vous dire qu'à côté d'elle il y avait aussi une autre personne qui pleurait. C'était une jeune Bretonne, M^{lle} Berthe de Pontareuc, qui, je le pense, ne me vit pas en effet partir sans chagrin, car depuis un mois, grace à la proximité du voisinage, nos études, nos jeux, tout avait été commun entre nous. Quant à moi, j'aimais Berthe comme une sœur, mais je n'avais pas même remarqué jusque-là qu'elle pût m'aimer. J'arrivais donc à Paris avec ma lettre pour M. de Cavoie, lettre que je ne pus lui remettre d'abord, faute des retards de mon tailleur pour mon habit de présentation. L'auberge où j'étais descendu, rue des Vieilles Haudriettes, s'appelait le *Grand Saint-Luc*, et je n'en sortais guère que le soir pour me rendre parfois au sermon des Blancs-Manteaux. Jugez de mon étonnement en voyant l'acteur d'une vie si simple, si modeste, transporté tout d'un coup, par la découverte de cette confession, dans les régions du roman! Je passai une mauvaise nuit, et le lendemain je m'éveillai avec la fièvre. J'allai trois fois de suite chez mon tailleur pour lui demander un habit: il me répondit insolemment que les livrées du marquis de Gesvres l'occuperaient encore pour un mois, et que je devais attendre. La pensée de mon inconnue ne me quittait plus. Son adresse me revint à la mémoire; à tout prix je voulais la découvrir, et je me dirigeai bientôt vers La Chapelle. Il était trois heures du soir lorsqu'à l'extrémité de ce faubourg écarté, j'acquis la triste assurance qu'il ne s'y trouvait aucune propriété de M. de Luynes. Le garçon du *Grand Saint-Luc,* qui m'avait amené jusqu'à la barrière, venait de m'y laisser d'un air narquois en me souhaitant bonne chance. Il s'imaginait sans doute que j'allais à quelque rendez-vous d'amour, tant ma joie lui avait paru de bon augure durant cette route. Cependant mon embarras s'accroissait. Le ciel me prit en pitié, car il vint à passer un voiturin qui me cria d'abord de me ranger en me voyant sur le chemin immobile comme un terme, puis il descendit à moi d'un air empressé dès qu'il eut vu mon visage. C'était un Breton qui avait jadis appartenu à ma tante; il me reconnut et s'offrit à me conduire à La Chapelle. Nous y arrivâmes la nuit déjà close. Mon guide, après m'avoir laissé devant la grille de M. de Luynes, alla remiser sa voiture et se coucher, car il devait repartir de grand matin.

Le cœur me battait avec une telle force, qu'à la seule vue de cette grille un voile épais passa sur mes yeux. Oserais-je entrer dans cette maison où la curiosité la plus insurmontable me poussait? J'hésitai long-temps, et en vérité le seul aspect de la demeure devant laquelle je me trouvais était de nature à m'entretenir dans mes irrésolutions. C'était un château noirâtre, dont chaque persienne était soigneusement fermée; il semblait à l'écart de toute autre habitation, et le vent faisait crier en ce moment chaque girouette de sa toiture. Qu'allais-je faire? Me présenter moi-même aux yeux d'une étrangère que je n'avais pas même prévenue de ma visite, d'une femme qui n'était peut-être pas libre de me recevoir? Il n'y avait que la fièvre ou l'amour qui eussent pu me mettre en tête de pareilles idées; j'en comprenais déjà la folie et le péril, quand une pluie fine vint à tomber et me força bientôt à chercher un abri dans le seul cabaret que possédât le village.

Là plusieurs valets s'étaient attablés; ils ne ressemblaient pas mal à une troupe de cormorans par la fureur de leur appétit. Il y avait à la porte un fourgon qui devait sans doute les ramener à Paris, et dont le cocher ne se faisait faute de boire avec eux lorsque le plus gros de la bande que l'on appelait, je crois, Chamboran...

— Chamboran?

— Il me semble l'avoir entendu nommer ainsi, c'était un fort beau valet de chambre, et il trouva bon de haranguer ses camarades... Si vous l'aviez entendu énumérer les vertus de sa maîtresse! — Elle est belle, elle est aussi bonne que belle, elle les aimera toujours, elle prendra soin d'eux, même en les renvoyant, car désormais elle veut vivre seule, dans la retraite et loin de la cour! Elle a réformé son train de maison et leur a rendu leur liberté! Et là-dessus des pleurs, des rasades, des éloges arrosés de la piquette du lieu. Ils avaient parlé du château de M. de Luynes comme du lieu choisi par leur maîtresse. Lorsque le fourgon partit, je m'approchai de l'un des convives et lui demandai bien bas le nom de celle qu'ils se voyaient ainsi forcés de quitter.

— Qu'est-ce que cela vous fait? me répondit cet insolent en me toisant de la tête aux pieds; à qui êtes-vous? Vous n'êtes pas de la cour!

— De la cour? repris-je avec tristesse; de la cour, elle est de la cour! et moi!...

Je courus à un autre, mais il me fut impossible de tirer le moindre éclaircissement de ces ivrognes, qui tous s'étaient d'ailleurs promis de ne pas répondre. Affligé, confus, je retournai devant la grille. A tout prix je voulais savoir par quelle bizarrerie mon nom se trouvait inscrit dans la confession de cette dame; je pris mon courage à deux mains et je sonnai hardiment. Le sourd aboiement de quelques dogues me répondit seul d'abord, puis un petit guichet s'ouvrit à une porte basse cachée par un massif, et que je n'avais pas jusqu'alors aperçue près de la grille. Une voix fêlée de vieille duègne me demanda ce que je voulais.

— Je désire parler à la dame du château, repris-je avec assurance.

— Votre nom?

J'avoue que cette question si simple me troubla; je ne me sentis pas le courage de satisfaire cette femme, et de lui jeter à l'oreille un nom sonore en Bretagne, un nom qui, la veille encore, avait remué en moi d'étranges idées en le trouvant inscrit sur la confession de mon inconnue. Je rencontrai au fond de mon ame une sorte de terreur instinctive à prononcer seul ce nom au milieu de l'obscurité de la route, près d'un château isolé, sans avoir près de moi un ami ou un valet. Je serrais dans ma main le morceau de papier ramassé à la porte des Blancs-Manteaux; il me vint en idée de le lui donner: ceci fait, le guichet se referma.

— Il est vraiment difficile d'entrer dans le château de M. de Luynes, pensai-je; serait-ce à sa femme ou à sa sœur que j'aurais affaire? Ce nom cependant n'a jamais été prononcé devant moi par aucun membre de notre famille...

J'en étais là de mes réflexions lorsque la vieille passa de nouveau son horrible tête au guichet. Cette fois, Dieu me pardonne, je crus voir la tête de Méduse elle-même.

— Fuyez! s'écria-t-elle, fuyez! la seule vue de votre nom vient de causer un évanouissement à notre maîtresse. Le docteur Fagon, arrivé ce soir de Paris, est auprès d'elle, et il vous défend d'entrer.

A cette foudroyante injonction, je ne crus pouvoir mieux faire que de me retirer en toute hâte. Le nom du docteur ne m'était pas connu, mais je crus ne devoir point insister, et surtout à pareille heure. Rabattant mon manteau sur mon visage, je gagnai l'une des maisons les plus voisines du château, et j'y arrêtai un gîte. Les jours qui suivirent s'épuisèrent en démarches aussi fréquentes, aussi infructueuses, aussi tristes. Les pierres d'un château fort, d'une bastille, d'un sépulcre, ne sont pas plus scellées que les pierres de cette maison. La nuit, je rôdais autour d'elle comme un voleur; le jour, je cherchais vainement à percer du regard l'épaisseur de ces murailles. La santé de mon inconnue m'inquiétait, j'eusse donné ma vie pour lui parler, fût-ce devant le docteur, lorsqu'un soir je crus voir sa fenêtre éclairée, contre sa coutume. Elle était à son balcon, et congédiait de la main un personnage assez bien fait qui se retournait dans le jardin en donnant devant elle, et pour qu'elle le vît, mille baisers ardens au médaillon qu'il tenait pressé contre ses lèvres. Malgré le dépit que me causait cette vue, je m'occupais moins en cet instant du cavalier que de la dame; elle me parut si admirablement belle, que je ne saurais la comparer qu'à l'une des belles statues de ce parc de Versailles où je viens d'en voir de si parfaites. Le hasard, comme je vous l'ai dit en commençant ce récit, voulant sans doute me mettre à même d'apprécier de plus près ses traits divins, permit que la précipitation du gentilhomme le trahît, car, en remettant dans sa veste brodée le portrait en question, et en s'élançant au triple trot de son cheval, il laissa glisser à terre la précieuse peinture. Il faut savoir, monseigneur, quelle horrible tristesse s'était emparée de moi, à la vue de cet homme que je jugeai devoir être un rival, pour comprendre ma joie dans une pareille circonstance; je me fis voleur avec délices, je ramassai le portrait et le cachai avec amour dans mon sein. La fenêtre s'était refermée, la bise soufflait, je m'enfuis avec mon trésor... A qui appartenait-il? je l'ignorais, mais ce que je sais, c'est que je fus convaincu dès le soir même que la personne dont j'envisageais les traits était à coup sûr une des plus ravissantes femmes de la cour. Elle était peinte en Diane, et dans chaque anneau capricieux de sa coiffure le peintre avait eu l'art de semer des touches délicieuses de finesse; c'était une blonde accomplie, les joues aussi roses que la peau de son col et de ses bras était blanche. Ma première pensée fut de lui écrire en lui renvoyant ce portrait, mais je me sentis bien vite au-dessous d'une telle générosité. N'avait-elle donc pas entre les mains un souvenir qui devait me donner accès près d'elle, mon nom dont je ne pouvais comprendre l'étrange et subite impression sur son esprit? Il me vint en idée de m'adresser alors au seul homme qui pût me tirer de l'inextricable embarras où je me trouvais, et me donner accès auprès de celle que j'aimais déjà... Je me souvins de M. de Cavoie et de ma lettre, je pensai qu'il se ferait un plaisir d'être utile au neveu de l'un de ses compagnons d'armes... Mon oncle avait fait deux campagnes sous lui, je me déterminai à entreprendre celle-ci sous son commandement absolu... M. de Cavoie, me disais-je, me dira quelle est cette dame; nul doute qu'il ne me facilite l'accès de ce terrible château. Vous qui connaissez la cour, ai-je eu tort de penser ainsi, monseigneur? vous qui connaissez les femmes, pensez-vous qu'on ne doive les adorer qu'en peinture? Il y a d'ailleurs dans cette aventure bizarre un secret qu'il m'importe de pénétrer : je veux savoir comment il se fait qu'une grande dame connaisse le nom du pauvre Régis de Kerven.

Le prince avait écouté avec la plus scrupuleuse attention le récit du jeune gentilhomme, sans laisser échapper la moindre marque de surprise, mais lorsqu'il prononça son nom en finissant :

— Je crois avoir vu ce nom sur quelques papiers de famille, reprit-il négligemment, c'est en effet un de nos bons noms de Bretagne... Il y eut un intervalle de silence qui dura un demi-quart d'heure, puis le prince, regardant le provincial d'un air goguenard :

— A merveille, mon cher, vous chassez heureusement pour un nouveau débarqué, et surtout vous ne perdez pas de temps! Maintenant que nous voilà presque arrivés, vous ne refuserez plus, j'espère, de me laisser voir le portrait de votre inconnue...

— Monseigneur, reprit le jeune homme, ce portrait ne m'appartient pas, j'ai juré ma foi de Breton que personne ne le verrait.

— A votre aise, jeune homme. Vous ne voulez pas me faire voir ce portrait, je serai plus généreux, je vais vous présenter à l'original.

Et après avoir fait signe à son cocher d'arrêter devant la grille que venait d'atteindre le carrosse :

— Almanzor, cria-t-il au premier laquais qui venait déjà de descendre à l'une des portières, demande à ma femme si elle peut me recevoir.

III.

— Votre femme, monseigneur! s'écria le jeune homme, pâle de surprise.

Ses traits étaient bouleversés comme par un choc subit, et il ne vit pas sans une secrète terreur deux énormes valets de pied, la torche au poing, ouvrir silencieusement à M. le prince.

— Me voilà entre les mains d'un mari, pensa Régis, je suis venu me prendre moi-même aux filets de l'oiseleur!

Cependant le prince montait déjà les degrés de la terrasse principale d'un air assuré. La promptitude que l'on mit à l'introduire semblait seulement le surprendre, car il demanda à plusieurs reprises à Almanzor si la princesse avait paru contrariée de cette visite.

— Nullement, monseigneur; elle vous attend au salon avec M^me^ la maréchale de Rochefort. Je n'ai pas cru devoir lui dire, ajouta Almanzor à voix basse, que monseigneur se faisait suivre par quelqu'un...

— C'est bon, je me charge de la présentation. Aucun des Luynes n'est ici?

— Aucun, monseigneur.

Pendant ce colloque, l'embarras du Breton était au comble, il trébuchait presque sur les marches de l'escalier comme un homme ivre. La métamorphose du prince en mari avait été si subite, son invitation si brève, que Régis eut à peine le temps de se reconnaître: il se trouvait là en flagrant délit d'imprudence, obligé de suivre son étrange conducteur, et se rappelant déjà mille histoires tragiques qu'il avait ouï conter sur les époux de la féodalité dans sa Bretagne. Cependant sa passion prit le dessus, Régis comprit bien vite qu'il touchait à l'un de ces momens solennels qui décident souvent de toute une vie. Évidemment, le jeune amoureux se trouvait trop près d'une bonne fortune pour songer à ses périls; il se composa un maintien brave, et s'approchant du prince devant qui l'un des valets ouvrait déjà le battant d'une galerie :

— Au moins, monseigneur, vous ne m'en voudrez pas de ma franchise, dit-il avec une sorte de confusion repentante; rien dans cette aventure, dont je ne vous ai caché aucun détail, ne porte atteinte au respect que je dois à madame la princesse... Peste soit des confidens et des carrosses de grands seigneurs, pensa-t-il! cela vous mène loin.

La galerie assez sombre que tous deux traversaient en ce moment était tapissée des portraits en pied de la famille de Luynes ; tous avaient le regard si fier, l'abord si hardi, que Régis ne put croire un seul instant à la parenté du prince avec ces redoutables personnages. Celui-ci, dont nous avons déjà crayonné la figure, ressemblait en effet fort peu à un tyran; sa physionomie était d'un calme parfait : au lieu d'un tigre qui allait peut-être lutter avec lui, Régis vit qu'il avait affaire à un mouton. Le prince, en marchant aussi vite que le permettait son embonpoint, ouvrit sa boîte de porcelaine d'où il tira une forte pincée de tabac; et regardant le jeune homme entre les deux yeux :

— C'est moi, mon jeune ami, qui vous dois des remercimens, car sans vous, mon cher, j'ignorais l'adresse de ma femme.

Le vif éclat de plusieurs bougies frappa subitement les yeux de Régis, qui allait peut-être répondre au prince quelque phrase banale de politesse. Deux portes dorées venaient de s'ouvrir doucement, et les nouveaux visiteurs se trouvèrent introduits dans une pièce assez vaste, ornée d'une vieille tenture à personnages, de quelques fauteuils à l'ancienne mode et d'un clavecin devant lequel se tenait encore une dame, ayant sur ses genoux une levrette ornée d'un collier d'or. Près de cette dame était une assez belle personne qui lisait alors un livre à voix basse. L'air de cette pièce sembla glacé à Régis, malgré la bûche colossale qui formait une sorte d'embrasement troyen dans la cheminée. On entendait le sifflement du vent sous les portes vieilles et mal jointes, car ce château délabré ne servait guère que pendant l'été aux délassemens de MM. de Luynes, et la dame que nous venons de voir n'en était alors que la locataire.

Dès que le prince parut, la levrette fit entendre un sourd grognement; sa maîtresse ne se leva pas, et la dame qui tenait le livre fit seule quelques pas vers monseigneur.

— Madame de Soubise est-elle souffrante, que je ne la vois point se lever? dit à voix basse le prince à la maréchale de Rochefort.

— Un peu moins qu'hier, répondit la maréchale; et puisque vous voici...

— Ouf! continua le prince en s'asseyant, vous ne m'attendiez pas, madame, non plus que ce jeune gentilhomme que j'ai l'honneur de vous présenter, et qui se nomme... Comment diable m'avez-vous dit, mon cher? Bon! maudite mémoire, j'ai oublié votre nom. Vous vous appelez?

— Régis de Kerven, monseigneur. Il y a plusieurs jours, continua-t-il en rougissant, que j'ai fait remettre à madame la princesse un papier où ce nom était écrit.

La princesse, à ces mots de Régis, se leva immobile et pâle, comme si la baguette d'un magicien l'eût touchée; puis, retombant sur son siége dans une émotion impossible à rendre :

— Mille pardons, monsieur, balbutia-t-elle, j'étais souffrante lorsqu'on m'a remis ce papier..., ce nom... Je remercie M. le prince de vous avoir amené lui-même ici. Vous demeurez, je pense, à Paris, et je vous renouvelle mes regrets de n'avoir pu recevoir ici le fils d'un homme dont le nom est connu des miens.

Un frisson glacé parut courir les membres de la princesse; elle arrêta ses grands yeux bleus sur Régis avec une singulière avidité. Le jeune homme, qui l'avait trouvée si belle sur son portrait, jugea bien vite que le peintre était loin de l'avoir flattée; c'était, en effet, une des plus belles femmes dont pût s'enorgueillir la cour du roi Louis XIV. Au premier abord, elle avait dans sa figure une teinte réelle de mélancolie; mais peu à peu cet air disparaissait sous les vives couleurs d'une peau fraîche et brillante, sous des cheveux abondans et retombans en grappes d'un blond cendré, sous les étincelles d'un regard vif et l'éclat victorieux de tout cet ensemble de reine. Divinement faite, elle brillait surtout par la régularité des lignes, l'agrément de la personne et des manières. A une époque où l'on tenait beaucoup à la gorge et à la taille, où l'ajustement et la composition du costume faisaient partie d'une éducation de cour, nulle personne au monde ne semblait née avec plus de bonheur pour réussir que la femme offerte aux yeux du jeune gentilhomme, et devant laquelle il demeurait dans une extase recueillie. Elle venait de fermer le clavecin et s'était rapprochée du feu avec une sorte d'empressement fébrile.

— Il faut convenir, mesdames, reprit le prince après un moment de silence, que vous vous cachez à merveille dans ce sombre manoir où MM. de Luynes posent eux-mêmes rarement le pied, attendu qu'ils aiment mieux leur château près de Vallières en Touraine. Je dois un cierge à ce jeune Breton; car le diable m'emporte si j'eusse été vous chercher ici! La lettre anonyme que j'ai reçue ne me laissait aucun doute sur le nuage qui a pu survenir à la cour, et que votre esprit dissipera; mais elle ne me donnait aucun renseignement sur votre retraite, madame la princesse... En vérité, j'eusse autant aimé pour vous la retraite des Filles du Saint-Sacrement, où se trouve M^me^ de Meklembourg,..

— M. de Luynes, mon parent, m'ayant offert sa maison, j'ai dû l'accepter, *monsieur mon cousin*, répondit la princesse; la cour est un pays dont je ne saurais me tenir trop loin, et peut-être qu'au couvent mes ennemis eussent encore trouvé moyen de me rendre visite...

— Vos ennemis, madame! s'écria Régis dans un transport dont il ne fut pas le maître; vous avez des ennemis?

La princesse sourit tristement; et, se retournant vers la maréchale de Rochefort :

— Ma toute bonne, dit-elle, avez-vous reçu aujourd'hui quelque nouvelle de M^me^ de Visé? Il n'y a qu'elle et vous que je puisse appeler à bon droit mes anges gardiens. J'espère qu'elle arrivera bientôt, cette chère M^me^ de Visé. Vous aviez raison, monsieur, reprit-elle en regardant son mari, c'est un vilain château que La Chapelle; outre le froid qu'il y fait...

— Il y a des revenans, n'est-ce pas? poursuivit le prince; moi tout le premier, moi qui arrive sans être attendu! Ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis moulu, brisé. Deux cents lieues pour cette maudite lettre qui m'a fait arriver en poste! Je me sens d'un appétit...

La maréchale de Rochefort sonna. Un laquais survint, et elle lui donna des ordres à voix basse.

— N'avez-vous pas fait mander Fagon? reprit le prince en s'adressant à sa femme; n'est-il point ici?

— Il en est reparti ce matin même, appelé, je crois, par notre amie commune, M^me^ Cornuel, qui a chez elle une jeune personne arrivée récemment de la Bretagne, et dont l'état de santé exige des soins. Mais comment savez-vous, reprit la princesse avec étonnement, qui a pu vous dire que Fagon?...

— Eh! parbleu, votre *mourant*, reprit le prince en se tournant vers Régis qui lui faisait signe vainement de ne pas parler. Imaginez-vous que, depuis huit jours, l'honnête jeune homme que voici rôdait comme une ombre autour du parc de La Chapelle; qu'il vous aime, vous pleure, qu'il a même votre portrait. Mon Dieu oui, continua-t-il, votre portrait tombé de la poche d'un beau cavalier qui vous adressait mille baisers en partant. Vous voyez, madame, si je sais ce qui se passe!

La princesse resta interdite quelques secondes; elle examinait Régis avec embarras. De son côté le jeune homme, se trouvant ainsi forcé dans ses retranchemens par le prince, ne savait trop quelle contenance garder. Au fond de son cœur il se repentait d'avoir choisi un tel confident, et ne pouvait guère concevoir qu'il prît plaisir à instruire lui-même sa femme de son amour romanesque. Placé par ce brusque aveu dans la nécessité de rendre le portrait à la princesse, il n'hésita pas à le tirer de son sein, puis, le lui présentant avec une respectueuse tristesse :

— Il est vrai, madame, le hasard m'a fait trouver ce médaillon, et ce n'est qu'à vous qu'il appartient de le remettre à son adresse. Dieu m'est témoin cependant que j'aurais peut-être quelques droits à garder ce précieux dépôt, je ne m'en sépare qu'avec regret, car c'était mon amulette...

— Et il sera remis à son légitime possesseur, interrompit M^me^ de Rochefort, qui se hâta de venir au secours de son amie.

— Ne pourrais-je savoir...? demanda le prince timidement.

Pour toute réponse, la princesse se contenta de toiser dédaigneusement son mari, comme si elle ne lui eût reconnu aucun droit à cette investigation. En recevant le médaillon des mains de Régis, elle sentit trembler les doigts du jeune homme, et elle le remercia par une pression instantanée. La seule apparition du Breton, sa figure, le son de sa voix, avaient jeté dès son abord M^me^ de Soubise dans un tel trouble, qu'un tout autre mari que le prince eût paru inexcusable de ne pas s'apercevoir de l'effet produit sur sa femme par le jeune homme; mais soit indifférence, soit calcul, M. de Soubise ne donna qu'une très médiocre attention à cette entrevue, et, prenant M^me^ de Rochefort dans l'embrasure d'une croisée :

— Madame la maréchale, lui dit-il à l'oreille, a sans doute compris que je n'étais pas venu ici pour présenter seulement ce jeune provincial à M^me^ de Soubise? C'est un oiseau de passage dont elle peut s'amuser pendant le temps de cet exil qui ne saurait être long. Pour ma part, je ne doute pas que dans peu...

— Elle ne rentre en faveur, n'est-ce pas, monsieur le prince? On voit bien que vous revenez de province! Vous ignorez donc ce qui s'est passé?

— En général, on me laisse ignorer toujours, ma chère maréchale. C'est une habitude de M^me^ de Soubise... je suis toujours instruit le dernier.

— Eh bien! alors, je vais vous conter en peu de mots...

— C'est cela, ma toute bonne maréchale; permettez seulement que ce soit dans la salle à manger, car je tombe en défaillance. Il est neuf heures du soir, je n'ai dans l'estomac qu'un potage servi à Versailles, et...

En ce moment un valet de la livrée de M. de Luynes parut, et il annonça le souper.

— Vous ne venez pas? demanda le prince à Régis en frappant sur l'épaule du jeune homme qui contemplait M^me^ de Soubise dans une rêverie profonde. Le feu pétillait dans l'âtre et jetait mille teintes follettes à la grande robe de velours bleu que portait la princesse. Appuyé plutôt qu'assis dans un fauteuil à l'un des coins de cette vaste cheminée, Régis semblait épier chacun de ses mouvemens; la levrette occupait sa place accoutumée sur les genoux de sa maîtresse, dont les pieds posaient sur un tabouret incrusté de nacre et d'écaille. Le silence qui régnait entre M^me^ de Soubise et le jeune Breton n'avait pas été interrompu une seule fois pendant la conversation du prince et de la maréchale de Rochefort.

— Allons, mon cher protégé, reprit M. de Soubise, soyez moins dur au vin de M. de Luynes. Je me suis laissé dire qu'il en avait d'excellent.

Régis n'osa refuser, et, prenant congé des deux dames, il se dirigea vers la salle à manger avec le prince. Il se promettait bien de ne pas trop faire l'éloge des morceaux, et d'en finir comme tous les amoureux avec ce repas qui l'ennuyait; mais il n'eut pas lieu de se plaindre long-temps de son obéissance aux désirs du prince, car il vit bientôt entrer dans la pièce où il se trouvait avec lui M^me^ de Soubise et la maréchale, qui toutes deux paraissaient très agitées. M^me^ de Rochefort tenait en main une lettre, et, presque à l'instant même où Régis les vit entrer, il entendit les grelots d'un cheval dans la cour d'honneur.

— Voici ce que nous apporte le courrier, monsieur le prince, une nouvelle terrible, affreuse; on dit que M. de Cavoie, notre ami, s'est pendu dans sa prison!

Le pauvre prince pensa étrangler : non-seulement Cavoie était son ami le plus intime, mais ils avaient coutume de jouer souvent, et il devait d'assez fortes sommes au prince.

— Cavoie pendu! murmura le prince en laissant tomber sa fourchette sur son plat avec un soupir; je savais de ce matin qu'il était à la Bastille, mais pendu, allons donc!

— M. de Cavoie est à la Bastille! Vous le saviez, monsieur, et vous ne nous en aviez rien dit, objecta la princesse à son mari d'un air de reproche. Si c'était M^{lle} Aurore, du grand Opéra, ou bien toute autre reine de votre olympe, qui se fût vue ganter par le guet et conduire à Saint-Lazare!...

Le choc de cette phrase, qui faisait allusion à quelques escarmouches cachées de M. de Soubise, ne fut point reçue par lui, nous devons le dire, avec une profonde humilité.

— Mais il ne s'agit pas de souper, monsieur, reprit la princesse, il s'agit de partir, de partir à l'instant même; songez donc, monsieur, qu'il nous faut demain des nouvelles de notre ami M. de Cavoie..... Voyons, levez-vous, vous souperez un autre jour...

— Madame la princesse veut-elle bien me permettre d'être son courrier? dit Régis avec empressement.

— Vous n'y pouvez rien, monsieur, répondit la maréchale, vous n'y pouvez rien; c'est à M. le prince qu'appartient cette campagne. Devant son nom seul s'ouvriront les portes de la Bastille. Ce pauvre M. de Cavoie, notre ami, le vôtre, monsieur!... Comment, vous pouvez manger!...

— Écoutez donc, madame la maréchale, je mange parce que je suis à jeun. J'arrive ici, je fais six lieues, et on me renvoie! Si vous appelez cela une entrevue conjugale! Il me sera bien permis, je pense, de prendre avec moi ce jeune Breton. M. Régis de Kerven m'accompagnera.

— Y pensez-vous! la nuit! comme si vous n'aviez pas vos gens! Et nous, monsieur, nous qui sommes seules ici, n'ayant pour toute protection que les gardes-chasses de M. de Luynes!

— Encore un coup, Cavoie ne peut s'être pendu, grommela le prince, on ne fait pas de ces coups-là sans prévenir ses amis... Diable de lettre, qui me coûte six lieues par ce joli temps!

La pluie commençait en effet à tomber en larges gouttes, le vent soufflait avec violence au dehors. M. de Soubise jeta sur Régis un coup d'œil d'envie; il le laissait au coin d'un bon feu et devant une table bien servie. Pour la première fois peut-être le prince fut jaloux. La consternation la plus sincère était peinte dans les traits de M^{me} de Rochefort; pour M^{me} de Soubise, elle semblait attendre impatiemment la sortie du prince. Après quelques bouchées hâtives et un verre de romanée qu'il se versa, M. de Soubise assura les boucles de sa haute perruque noire devant un des miroirs de la salle à manger, sonna Almanzor et demanda son carrosse.

IV.

A quelques jours de ceci, dans cette même salle à manger du château de M. de Luynes, l'horloge marquait midi, et deux personnages de bonne mine étaient attablés.

Un énorme pâté de venaison démantelé, plusieurs pièces froides entamées, des bouteilles de vin de Langon et de Tokay à moitié vides, témoignaient assez en faveur de l'appétit des convives. Le plus âgé venait de quitter sans doute un habit de voyage incommode, car il se prélassait dans une robe de chambre de damas bleu doublée d'armoisin jonquille, dont l'élégant aspect ne contrastait que trop avec les bottes poudreuses que l'impatience de son appétit ne lui avait pas permis d'ôter. Son assiette était déjà remplie de débris énormes, et il ravageait les plats avec une ardeur incroyable. L'autre était un beau seigneur de trente-cinq à quarante ans, la jambe bien prise, le front haut, les dents éclatantes de blancheur, un de ces vrais types du temps majestueux de Louis XIV, où la hauteur des perruques encadrait fort noblement les visages quoi qu'on en ait dit.

La conversation ne tarda pas à s'animer entre les deux convives, et, grace aux rasades copieuses qu'ils se servaient, ils n'eurent bientôt plus de secrets l'un pour l'autre.

— Malepeste! Sais-tu, mon cher Cavoie, que pour un pendu tu fais honneur à ce déjeuner!

— Que veux-tu, mon cher Soubise, quand on sort de la Bastille... Tout colonel du régiment Dauphin que je suis, sais-tu qu'on ne me servait là-bas que de la piquette?

— Mais de quoi t'avises-tu aussi, toi que je croyais guéri de la passion de ferrailler! C'est pour quelque beauté mystérieuse que tu te seras battu encore, mauvais sujet. Entre nous tu me dois le nom et l'adresse de cette belle...

— Allons donc! tu me connais bien peu : me battre pour une femme! cela est bon pour Lauzun, le chevalier de Guise, le petit d'Ayen, le petit d'Harrouis, ou ce fou de Pomenars! Je ne sais plus au juste comment cela s'est fait! Oui, j'ai pris la mouche après avoir soupé, il y a de cela un mois, rue aux Ours, aux trois Cuillères, avec d'anciens braves de mon régiment. J'avais rencontré en ce lieu de plaisance un hobereau, un M. d'Éterville, noblesse de robe, m'a-t-on dit; il m'a soutenu que Racine faisait mal les vers, et, pour me le prouver, il s'est mis à me réciter *Cinna*, qui, tu le sais, est de Corneille;

tu juges de l'hilarité! Le chevalier Grippefer, mon second le plus habituel, qui rit très fort quand il est en pointe de vin, a fait pleuvoir une foule de brocards sur le d'Éterville, qui s'est fâché tout rouge en sa qualité de Normand. Grippefer ne pouvait se battre, parce qu'il avait eu déjà deux duels pour la maréchale de Laferté, dont un lui avait entamé le poignet droit; c'est à moi que le provincial est échu. Nous avons fini le souper sans parler de Racine, mais le lendemain il a reçu en l'honneur de Corneille un coup d'épée qui vaut bien tous ceux du Cid. On m'a mis à la Bastille un jour après. Voilà tout.

— Et comment t'es-tu trouvé de ce séjour?

— Mais fort bien, mon cher; à telle enseigne que je regrette presque d'en être sorti. Ah! si tu savais à quel prix j'ai acheté ma liberté!

— On t'aura fait jurer de ne plus croiser le fer de ta vie?

— Tu n'y es pas.

— D'embrasser le d'Éterville?

— Pis que cela.

— De ne plus parler de Racine ton grand ami?

— Nullement.

— Alors ce sera, je le vois, Racine lui-même qui aura dit à sa majesté: Sire, il y a à la Bastille un homme que vous appelez vous-même, comme nous tous, *le brave des braves;* il a eu querelle pour moi, je vous demande sa grace.

— J'aurai fini cette bouteille de vin du Rhin avant que tu aies deviné.

— Alors parle, et ne me fais pas languir.

— Écoute donc: tu sauras d'abord qu'en revoyant ces lieux pour la troisième ou quatrième fois de ma vie, je les trouvai peu changés. Le gouverneur me reçut très courtoisement, il m'envoyait des plats de sa table, et des livres de sa blibliothèque par-dessus le marché. Je faisais honneur aux uns et aux autres de façon à lui prouver que je savais apprécier les choses, lorsqu'un jour... tiens, vois-tu, Soubise, je n'oublierai jamais ce jour-là... c'était un dimanche, il pleuvait, et malgré moi j'étais triste. Je pensais aux amis absens, aux ennemis de cour qui ne pouvaient me manquer, aux maîtresses dont pas une n'était venue me visiter dans ma prison; je maudissais enfin la sévérité du roi, et lisais près de ma fenêtre la tirade d'*Andromaque*, cette belle tirade de l'ami Racine:

« Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector! »

Lorsque tout à coup j'entends frapper deux coups à ma porte. — Qui est-là ! m'écriai-je, et qui peut venir me voir par un temps pareil ? — Deux personnes de la cour, me répond le geôlier à travers la serrure. — Je suis avec Racine, répliquai-je, cet ami me suffit, je ne crois plus aux autres maintenant. — Quoi ! pas même aux femmes ? — Et il y eut un petit moment de silence. La voix qui venait de me répondre avait laissé je ne sais quel trouble en mon esprit. J'avais tiré mes verroux à l'intérieur, je m'étais barricadé... Je m'attendris alors, j'ouvre à ces dames, et je vois... Mon cher Soubise, toi qui ne devines pas d'habitude, je te le donne en mille cette fois.... ou plutôt j'ai pitié de toi, et, te sachant mon ami, je veux bien te dire l'histoire jusqu'au bout... Imagine donc, mon cher, que je vois entrer dans ma chambre la duchesse de Richelieu en personne, conduisant avec elle....

— Sa nièce ?

— Nullement, une demoiselle, une fille d'honneur de la reine Marie-Thérèse, M^lle^ de Coëtlogon !

— La *laide de la cour?*

— Juste, mon pauvre Soubise ! Tu sais que ce surnom qu'on lui a donné, elle le mérite malheureusement.

— Sans compter qu'elle est folle du beau Cavoie, je le sais encore ! Elle venait te porter des consolations ou des conserves de fleur d'oranger ? on dit qu'elle s'entend fort bien à ces deux choses. Excellente créature, après tout, Bretonne naïve, ardente, mais un cœur !

— Pour cela c'est vrai, et c'est encore ce qui me désespère. Je lui voudrais l'ame aussi laide que sa figure ; mais loin de là, Soubise, elle a été pour moi un modèle de grace et de bonté. En un mot, tu sais qu'elle m'aime, c'est chez elle une maladie, une rage; eh bien ! chose étrange, personne ne s'est avisé de blâmer cet amour, et ce qui n'est pas moins prodigieux, tout le monde en a eu pitié. Il n'y a pas jusqu'à cet affreux duc de Roquelaure...

— La médisance incarnée, le singe le plus impudent... !

— Eh bien, mon cher, il s'en va disant tout haut que je suis un cruel, un brutal, un rocher, un marbre, que sais-je moi ? et en vérité il n'a pas tort. J'avoue que je ne me sens nullement humain pour M^lle^ de Coëtlogon, et je la lui céderais de grand cœur à ce magot musqué; cela ferait du moins deux visages bien assortis.

— N'est-ce pas elle, dis-moi, qui en était aux larmes et aux cris pendant que tu étais à l'armée ? La pauvre fille, assure-t-on, avait quitté ses parures tout le temps de la campagne.

— Tout cela, Soubise, n'est que trop vrai ! Oui, ma malheureuse étoile veut que je sois adoré de M^{lle} de Coëtlogon. Jusque-là je me contentais de me dérober de mon mieux à ses avances, je fuyais à la campagne, je soupais parfois les fenêtres ouvertes chez la Magdelon Duprez, ou bien je faisais courir le bruit que j'épousais une margrave, d'après la volonté de M^{me} de Cavoie ma mère. Ah bien oui! Sous prétexte que je devenais plus mauvais sujet ou plus rangé, Coëtlogon me harcelait tant et si bien qu'en vérité, je crois, j'eusse préféré la Bastille à ses importunités. Je la maudissais, je l'exécrais! Ma conduite fut telle, le croiras-tu? que le roi et même la reine me la reprochèrent. Le moment où je leur ai promis d'être meilleur pour la pauvre Coëtlogon fut précisément celui où je me battis contre ce croquant à qui Dieu et Racine fassent paix! Autres douleurs pour Coëtlogon du jour où elle me sut à la Bastille. Elle quitta ses belles robes et se vêtit du plus mal qu'elle pût; elle parla au roi, entends-tu, Soubise? et ce que personne, pas même Seignelay, mon meilleur ami, n'eût osé faire, elle, une simple fille d'honneur, elle l'a fait, elle a osé demander au roi ma délivrance, malgré la rigueur de ses édits.

— Digne fille!

— Oui, digne d'être aimée, tu as raison; mais que diable veux-tu, je ne l'aime pas! Ah! si elle avait seulement les yeux de ta femme!

— Continue... Et que répondit le roi au placet de ton amoureuse?

— Ce qu'il répond toujours, parbleu! quand il est question de faire grace à un duelliste : il lui tourna le dos et s'en fut courre le cerf.

— Elle dut être bien chagrine?

— Elle! chagrine! tu ne la connais pas, elle devint furieuse! Le soir de la chasse, au jeu de Monsieur, elle renouvela sa demande au roi, et, n'en pouvant rien obtenir, la rage la suffoqua, elle le querella jusqu'aux injures...

— Le roi!... allons donc! La bonne comédie que celle-là!

— C'est aussi vrai que MM. de Luynes possèdent une excellente cave, dit Cavoie en se servant une rasade. Le roi, tu le vois d'ici, riait de tout son cœur; elle en fut si outrée, qu'elle lui présenta ses ongles (1)...

— Ses ongles!... malepeste! mais c'est une maîtresse fille que cette fille-là!

— Le roi comprit bien vite qu'il était plus sage de ne pas s'y exposer; il se contenta de regarder la reine en souriant. Au dîner qui, tu le sais, a toujours lieu en public, la duchesse de Richelieu et les filles de la reine servent d'ordinaire... Eh bien! tout le temps de ma prison, voilà bien une autre fantaisie dont tu vas rire, jamais Coëtlogon ne voulut servir au roi quoi que ce fût.... Ou elle l'évitait, ou elle refusait tout net.

---

(1) Voyez Saint-Simon; aucun de ces détails n'est exagéré.

— Quelle tête! une vraie Bretonne, tu as raison.

— Ce qu'il y a de bon, c'est qu'elle ajoutait des phrases à toute cette pantomime.... Que M. de Cavoie languissait à la Bastille, que c'était la fleur des braves, que pour lui, le roi, il ne méritait pas qu'on le servît à l'armée ou même à table..... En un mot, un sermon du père Bourdaloue dans toutes les règles.

— La plaisante demandeuse!

— Oui, mais ce qu'il y a de moins plaisant, c'est qu'à la suite de tout cela la jaunisse la prit, les vapeurs, le désespoir; enfin, le croiras-tu? le roi et la reine, la voyant ainsi, ont exigé bien sérieusement de la duchesse de Richelieu qu'elle la mènerait...

— En Bretagne?

— Du tout, à la Bastille! à la Bastille où j'étais et où, quand elle est entrée, j'ai cru voir un fantôme, tant la pauvre fille était changée! Tu peux te figurer mon étonnement quand j'ai recueilli tous ces détails de la bouche de M^me^ de Richelieu.... — C'est qu'il n'y avait que votre grace qui pût raccommoder mademoiselle avec le roi, me dit cette bonne duchesse.... Monsieur Cavoie, vous avez eu là un avocat! Et là-dessus Coëtlogon tire une lettre de grace, une lettre signée, contresignée, approuvée, en un mot, rien n'y manquait. Elle me voit sourire, me jeter à ses pieds, la remercier comme ma libératrice; et la voilà qui redevient d'une gaieté folle. — Sortons d'ici, s'écrie-t-elle, le carrosse de M^me^ de Richelieu est près des fossés, hâtez-vous, que je vous reconduise moi-même à l'hôtel de M^me^ de Cavoie votre mère. — Je voulais mettre en ordre quelques hardes avant de quitter ma chambre. — Une idée qui doit satisfaire la rigueur du roi! s'écria-t-elle. Vous vous êtes battu malgré les édits, vous vous serez pendu! — Et je la vois composant bien vite un mannequin des quelques habits qu'elle trouve épars dans ma chambre; elle passe une corde à la fenêtre et adosse ce fantôme à l'un des barreaux. Il n'en fallut pas davantage pour que le lendemain chacun me crût mort; tandis que je devais mon salut à ma bienfaitrice. Elle riait aux larmes de cette espièglerie d'écolière, et moi j'étais fort disposé à rire aussi, lorsque M^me^ de Richelieu, m'attirant dans un coin de ma prison, au moment même où j'allais en franchir le seuil, me dit ces mots qui me firent dresser les cheveux sur la tête :

— Je crois, mon cher marquis, que le désir de sa majesté est de vous voir épouser Mlle de Coëtlogon!

— C'était quitter Charybde pour retomber en Scylla.

— Je ne pourrai jamais reconnaître assez les soins touchans et le dévouement de mademoiselle, murmurai-je en baissant la tête avec respect. En ce moment-là, je te l'avoue, Soubise, j'aurais voulu qu'on me ramenât aux galères comme cet ancien philosophe dont Bussy me parlait un jour... Je connais assez la cour pour savoir ce que me vaudra ce mot : *le désir de sa majesté!* Crois-moi, cher Soubise, c'est uniquement une commutation de peine...

— Que veux-tu dire?

— Qu'à présent me voilà comme Oreste en son fameux monologue : je me vois environné de serpens et d'Euménides!

> Grace au ciel, mon malheur passe mon espérance!

Tu ne sais pas, toi, ce que c'est qu'être aimé de Mlle de Coëtlogon? Je suis maintenant sa chose, son hypothèque, son bien! Elle me voudra toujours, à toute heure, à toute minute; elle n'aura de cesse que ma mère (et ma mère l'aime comme sa fille depuis qu'elle m'a fait sortir de prison) n'ait donné les mains à ce contrat. Te le dirai-je enfin? tu vois un homme consterné de son bonheur, désolé de sa délivrance! Tu es, à cette heure, ma providence, mon seul Dieu! Quand tu es venu hier soir, d'un air agité, demander au suisse de ma mère des détails sur mon trépas de la Bastille, j'étais dans le salon, où je me promenais à grands pas, songeant à aller voir notre amie commune, l'excellente et ingénieuse Cornuel, qui peut-être m'eût donné un bon conseil. Tu es venu, je t'ai vu, je suis sauvé... Mon plan, à cette heure, est tout éclos, tout trouvé; il faut absolument, mon cher Soubise, que tu me laisses faire la cour à ta femme...

— A... ma... femme? balbutia M. de Soubise étonné. Que veux-tu dire?

— Que c'est là, mon cher, le seul moyen d'éviter la tempête qui me menace, mon malheur, ma ruine, en un mot, la Coëtlogon, ma furie, mon monstre de Crète!.... On va invoquer ma reconnaissance, faire appel à mes sentimens; on ne manquera pas de m'objecter que je suis célibataire et disponible, qu'on ne me connaît pas d'attachement... Je te crois assez lettré, en un mot, pour avoir lu *le Baron de Fœneste.*

— Au diable si je connais ce baron! Que dit-il? voyons.

— Que dans le monde de la cour, — notre monde à nous, mon cher, — on doit avoir des rubans, des chiens, des amis, et des maîtresses seulement pour le *paroistre;* que le *paroistre* est tout, et que rien ne vaut l'éclat.

— Quelles billevesées me contes-tu là?

— Écoute donc, Soubise, nous sommes de trop vieux amis pour avoir rien de caché l'un pour l'autre. Tu dois comprendre mieux que personne, mon cher, la frayeur que m'inspire ce désir de sa majesté, toi qui sais quelle rage elle a de faire des mariages. Le tien ne t'a pas mal profité, je le sais : tu n'étais que gentilhomme avec quatre mille livres de rente d'abord; maintenant tu es prince et tu en as quatre cent mille!... Tout cela par ton mérite, et celui de ta femme, c'est vrai, continua Cavoie en se mordant les lèvres pour ne point trahir l'ironie de cette dernière parole. Que te manque-t-il? absolument rien...

— Rien... pas même une disgrace, reprit M. de Soubise; oublies-tu que le roi a été prévenu contre M^me^ la princesse?

— Raison de plus pour que je m'occupe d'elle, mon cher : c'est de la bonne et vraie diplomatie conjugale! Je ne suis pas un des hommes les plus mal faits du royaume; le roi se piquera au jeu que je joue, il me fera venir, me parlera : je tiens mon sort et le tien entre mes mains.

— Quelle folie! mais, après tout, cela regarde ma femme; tu lui en parleras, c'est ton affaire. Je doute qu'elle accepte cette façon de cavalier servant, qui peut lui faire encore plus d'ennemis qu'elle n'en a... D'ailleurs tu doubles ainsi la jalousie de M^lle^ de Coëtlogon.

— Et c'est tout ce que je veux! j'occupe l'ennemi et je lui donne le change sur mes projets.

— A ton aise : tu sais que je suis loin d'être un mari jaloux, incommode. M^me^ de Soubise a toujours eu pour moi une véritable tendresse; fais-lui part de ta frayeur, dis-lui ton plan, et je ne doute pas qu'elle ne t'aide. Il y a mieux : faisons, si tu le veux, un pacte ensemble.

— Lequel?

— Je veux bien te l'avouer, je suis épris d'un enfant. Oui, mon cher, je suis amoureux fou de la Raisin, qui vient d'avoir de si beaux débuts sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Elle a vingt ans à peine et arrive d'Angleterre, comblée des présens de Charles II. Cela te regarde; presque une tragédienne! toi l'ami de M. Racine!

— Je connais son mari, un buveur, un brutal!

— Tu me pousserais avant dans les bonnes graces de la jeune tragédienne?

— Foi de Cavoie, tu seras bientôt avec elle du dernier mieux! Je connais Campistron, qui écrit en ce moment une pièce pour elle...

— A merveille... Ah! ça, puisque nous en sommes au plan de bataille, il faut que je te fasse mon rapport; il y a déjà un assiégant dans la place.... Oui, mon cher marquis, nous avons ici un amoureux.

— Un amoureux de la Raisin?

— Du tout, un amoureux de ma femme.

— Pas possible!

— C'est comme je te le dis.

— Alors, mon cher Soubise... Voyons un peu, laisse-moi deviner. Serait-ce....

— Ne te perds pas en conjectures, c'est tout uniment un jeune provincial, un Breton venu du fin fond de sa ville ou de son château, je ne sais plus trop lequel, et qui a, Dieu me pardonne! une lettre de recommandation pour toi...

— Et il est ici?

— Ici depuis trois jours; c'est grace à lui que j'ai découvert la retraite de ma femme...

— Et comme sa majesté m'a logé à la Bastille, tu le loges, toi, dans le château de M. de Luynes? Voilà de la générosité!

— Écoute donc: notre rencontre a été des plus comiques. Il soupirait dans un des bosquets de Versailles par un froid de dix degrés; je l'ai emmené ici à tour de roues, et il a rendu à ma femme un portrait dont elle semblait être inquiète... A qui madame de Soubise peut-elle avoir donné un médaillon?

—Je ne sais, ma foi, répondit Cavoie légèrement embarrassé; mais ne se peut-il pas qu'elle ne l'ait point donné et que quelqu'adorateur secret ait trouvé le moyen de la faire peindre?

— Parbleu! tu as raison, c'est peut-être cet étourdi de Pomenars, qui a chez lui la collection complète de toutes les belles femmes de la cour?

— A moins que l'ambassadeur d'Angleterre, M. de Lauzun ou M. de Guiche...

— Arrêtons-nous là: peste! comme tu y vas!

— Écoute donc, on ne trouve pas tous les jours esprit et beauté, et ce sont là deux fleurons de la couronne princière de madame de Soubise... Le soleil n'empêche pas les planètes de graviter en cercle autour de lui, et ma foi je ne suis pas le seul, mon cher, qui aime ta femme en dépit du roi.

— Silence, marquis, souviens-toi de la Bastille!

— Comment diable veux-tu que je l'oublie? c'est parce que j'y pense, parce que je vois sans cesse ma fatale libératrice, Mlle de Coëtlogon, que je t'ai fait part de mes intentions amoureuses à l'endroit de Mme de Soubise! Ce provincial ne peut me gêner; quelque petit hobereau de province qui l'adore peut-être sur son portrait, un berger de Segrais avec sa panetière et sa houlette!...

— A te parler vrai, je ne m'en inquiète nullement; il distraira ma femme pendant le temps forcé de son exil, qui ne saurait être long. Mme de Soubise m'a dit connaître sa famille; il est de Bretagne, et le père de ma femme en avait le gouvernement, tu le sais...... Après tout, du jour où il me déplaira le moins du monde, je le renvoie. Il m'a conté en chemin je ne sais quelle histoire de confession!...... Mais j'aperçois d'ici la chaise de madame la princesse, elle aura voulu faire une promenade d'automne dans le parc de M. de Luynes. Notre Breton cause à la portière avec elle...

— En effet, reprit Cavoie en tournant les yeux du côté que Soubise lui indiquait, ce garçon-là me paraît même assez bien tourné...... Il faudrait pourtant qu'il ne se mît pas toujours en tiers de la sorte dans les conversations; cela me déplaît, je le lui dirai.

— Vas-tu lui chercher querelle, d'aventure, pour te faire remettre à la Bastille?

— J'en aurais envie ma foi, car ta femme est adorable... Vois donc la jolie main qu'elle étale complaisamment sur le velours de sa chaise! Elle a fait arrêter devant le perron, comme pour nous donner le temps d'achever cet excellent flacon de Tokai; à sa santé! Ah! si Mlle de Coëtlogon avait le quart des attraits que je soupçonne à Mme de Soubise!

Sur l'invitation de Cavoie, M. de Soubise remplit son verre; le colonel du régiment Dauphin poussa l'espagnolette de la fenêtre à travers laquelle tous deux regardaient la chaise. Les porteurs se tenaient respectueusement aux deux côtés.

— A la santé de madame de Soubise! s'écria Cavoie, le verre en main en se découvrant avec galanterie.

Mme de Soubise détourna la tête, mais presqu'en même temps il y eut une explosion près de la chaise: c'était un coup de fusil tiré par le Breton sur un ramier qui passait. Régis ramassa l'oiseau et le présenta à la princesse.

— Bien visé, jeune homme! cria Cavoie; j'ai fait la guerre en Hollande, et je m'y connais... Vous pouvez maintenant me présenter votre lettre, j'aime les braves!

Il enjamba la fenêtre et se trouva bientôt près de Mme de Soubise.

V.

Régis de Kerven rougit, soit qu'il ne crût pas M. de Cavoie si près de lui, soit qu'il ne se souciât pas d'avoir d'autre témoin de son adresse que M^{me} de Soubise. Cependant il tira la lettre de sa poche et la remit sur le perron même à M. le colonel du régiment Dauphin.

La lettre lue, le marquis de Cavoie se répandit bientôt en complimens de tout genre sur la famille du jeune homme: il avait, disait-il, connu son oncle, qui servait dans les chevau-légers de Lorraine; le marquis de Beringhen, premier écuyer du roi, l'estimait fort.

— C'était un des héros du passage du Rhin, reprit Cavoie, il est mort à côté du marquis de Revel, colonel des cuirassiers. Un vaillant oncle que le vôtre, jeune homme! Seulement il avait le vin d'un triste...

— Et comment cela? reprit M. de Soubise.

— Ma foi je n'en sais rien, mais, quand il me faisait l'honneur de vider quelques flacons avec moi et M. de Bassompierre, sa phrase favorite était celle-ci: Mon frère, mon pauvre frère! Nous ne pouvions rien en tirer de plus. Il parlait, je pense, de monsieur votre père mort au service du roi...

— Oui, monsieur le marquis, de mon père.... mort au service du roi... Je ne l'ai point connu, malheureusement, mais la baronne de Morlac, ma tante, m'a toujours dit qu'il avait été un brave et loyal gentilhomme...

— Je n'en doute pas... famille de Bretons! A merveille, touchez là, mon cher, et comptez sur moi. Ah! ça votre tante me parle de vous faire entrer au service?

Cette dernière phrase rembrunit le front de Régis, qui regarda à la dérobée M^{me} de Soubise. Elle venait d'entrer dans la galerie des portraits qui précédait la salle à manger, et sur les meubles de laquelle un jour d'hiver envoyait alors des reflets mornes et tristes.

La princesse était vêtue, par caprice sans doute, d'une ample robe d'amazone de couleur orange, surmontée d'une jaquette de soie bleue longue et serrée, comme en portait bien avant ce règne la duchesse de Longueville; sa taille un peu forte semblait mal à l'aise dans cet étui, qui cachait d'ailleurs des bras dont le moule était charmant. En revanche le feutre gris orné de galons posé coquettement sur sa tempe gauche donnait à ses traits je ne sais quoi d'arrêté et de résolu, et le ruban noir moiré qui lui servait de tour de cou et auquel brillait un diamant de la plus belle eau faisait ressortir la merveilleuse blancheur de son teint. Un abattement secret, un chagrin caché perçaient dans sa belle physionomie; toutefois on voyait bien qu'elle se ferait dans l'occasion un visage de commande, et qu'en dépit de tout sa fierté ne se démentirait pas.

Le marquis de Cavoie l'observait en homme habitué à sonder la profondeur des choses de cour, il paraissait connaître de longue date M^{me} de Soubise, et avoir fait une étude complète de son caractère. Cette disgrace dont la princesse portait le poids donnait à son maintien un charme de plus aux yeux du marquis, soit que, comme l'a dit si bien La Rochefoucauld, il y ait dans le malheur de nos meilleurs amis quelque chose qui ne nous déplaise pas, soit plutôt qu'à l'aide de cette mauvaise fortune, Cavoie espérât se rapprocher d'une femme qui l'avait jusque-là traité sur le pied d'un indifférent, sans encourager en rien ses hardiesses d'amoureux.

La tactique galante de ce beau siècle se résumait bien plus, on le sait, dans l'art de compromettre que dans celui de séduire; l'amour consistait plus dans les apparences que dans l'effet; c'était un commerce poli, correct, dont chaque phrase se trouvait notée à l'avance. Connu dans le monde par des exploits de tout genre, Cavoie unissait à l'humeur chatouilleuse d'un raffiné toutes les préoccupations d'un homme qui veut faire son chemin : les rayons de M^{me} de Soubise, l'une des personnes les plus accomplies de la cour, devaient l'éblouir. Admirablement doué, bien fait, courageux, hardi, il avait traversé avec un bonheur toujours croissant cette première partie de la vie qui forme pour ainsi dire les académies d'un homme de cour; il n'avait eu qu'à lever la main pour cueillir, et maintenant il ne voulait pas se baisser pour ramasser. Présenté, il y avait dix ans, à M. de Soubise par M. de Seignelay, il n'avait pas eu de peine à conquérir sa place dans la société de la princesse, mais en même temps il avait trouvé entre elle et lui une barrière insurmontable, un nom devant lequel les plus fiers se retiraient. Trop courtisan pour songer à un assaut, trop adroit pour ne pas se conserver des intelligences dans la place, il s'était borné à suivre les phases de ce bel astre, comptant d'ailleurs assez sur l'instabilité ordinaire qui s'attache au règne des favorites. Hâtons-nous de le dire ici : par une de ces exceptions fort rares dans la vie de Louis XIV, ce prince qui se regardait, à tort ou à raison, comme le plus bel homme de son royaume, et qui devenait jaloux du moindre rival galamment tourné, ne le fut jamais de Cavoie; il affectait même de le plaisanter souvent sur des prétentions exclusivement littéraires. La liaison intime du marquis avec Racine lui avait valu ce mot célèbre du roi :

« Cavoie croit devenir bel esprit avec Racine, Racine avec Cavoie se croit un fin courtisan. »

Tel était le personnage qui examinait la contenance de Mme de Soubise après cette disgrace dont nous nous ferions scrupule de ne pas dire la cause à nos lecteurs si elle était mieux connue et plus clairement précisée dans les mémoires.

A côté de ce brillant marquis digne en tout de marcher de pair comme élégance et bravoure avec la fleur de cette cour, les Sévigné, les Lauzun, les de Guiche, les Bussy, les Conty, les Beringhen, les Nogent, se tenait à moitié enfoncé dans son fauteuil M. de Soubise, d'abord époux d'une riche veuve qui n'était rien d'elle ni de son premier mari dont elle n'avait pas d'enfans, et qui avait donné tout son bien à M. de Soubise, par contrat de mariage. Ce bien demeuré à la la mort de cette femme à M. de Soubise, on avait songé dans sa famille à le remarier et à en tirer parti : il avait épousé sa cousine, Mlle de Rohan (1).

La pièce où les hôtes de Mme de Soubise se trouvaient réunis et que l'on nommait *la galerie des portraits*, était dans un état d'abandon assez irrévérencieux, car elle contenait une série d'aïeux en costume du temps dont un banquier d'aujourd'hui aurait été heureux de faire la trouvaille. Selon la méthode usitée pour l'encadrement dans les grands palais de Venise et de Rome, chaque portrait se trouvait incrusté dans la boiserie, ce qui les mettait à l'abri des mains profanes.

Ces tableaux, appartenant tous à la famille de Luynes, unie intimement avec celle de Montbazon par une foule d'alliances successives, provenaient en partie de l'hôtel Chevreuse et de l'hôtel de Guémenée, centres anciens de tous les conseils de la Fronde. Ils représentaient de fort agréables dames, les unes en Diane chasseresse ou en Vénus, d'autres en robe de cour, toutes la bouche en cœur et le sourire sur les lèvres, quoique dans cette triste et fatale maison des Rohan il eût éclaté déjà bien des orages, et qu'à compter du seul Henri de Chabot beaucoup de ces portraits eussent pu se voir couverts d'un crêpe.

---

(1) Saint-Simon dit : « Mme de Chevreuse et Mme de Rohan obtinrent presque en même temps (1673) de faire Mme de Soubise dame du palais, et, une fois à la cour, sa beauté fit le reste. Le roi ne fut pas long-temps sans en être épris. » (Saint-Simon, t. III, p. 218.)

En effet, c'était d'abord le portrait de la duchesse douairière de Rohan, la mère inconsolée du jeune Tancrède, cette mère à la prière de laquelle on avait placé sur une pauvre tombe de Genève une inscription en l'honneur de ce fils si cher et si cruellement enlevé: *vidua dolorosa, mater inconsolabilis* (1). Cette veuve d'Henri de Rohan, le grand capitaine, semblait lancer encore, du fond de son cadre, un regard sévère à sa fille, Marguerite de Rohan.

Celle-ci était peinte avec les honneurs accessoires de la poésie et de la prose; il y avait au-dessous de son portrait un quatrain de Gombauld et une pensée de Sillon; elle portait les cheveux longs et déroulés, un casque à la Pallas, une lance et une cuirasse à écailles. A côté d'elle, Henri de Chabot était représenté en Mars jouant aux hochets. Le terrible chapitre des mémoires de Tallemant intitulé: *Mesdames de Rohan*, eût paru d'une rare impertinence devant ces portraits hautains, entre lesquels on remarquait encore M^{me} de Pienne, depuis comtesse de Fiesque, et M^{lle} d'Haucourt, toutes deux sœurs d'Henri de Chabot. Une carte des états de Bretagne et une autre du gouvernement d'Anjou, dont Henri de Chabot avait traité, étaient placées au-dessous de ces cadres, avec les armes de la maison princière de Rohan (2).

Sur le panneau d'en face figurait le prince de Guémenée, mort duc de Montbazon, et frère aîné de M. de Soubise, et sa mère, la princesse de Guémenée, morte duchesse de Montbazon, celle-là même dont M. de Rancé, le fondateur de la Trappe, fut amoureux, et qu'il trouva si atrocement mutilée le jour de l'embaumement (3).

Un seul cadre se trouvait dans l'ombre; par un singulier hasard, c'était celui du chevalier de Rohan, décapité en 1674.

Le portrait de la belle M^{me} de Soubise, notre héroïne, manquait seul à cette collection de MM. de Luynes, qui renfermait en outre beaucoup d'autres peintures et médaillons de famille (4). Une vaste cheminée dans le goût du temps supportait au fond de cette galerie une assez belle glace de Venise, devant laquelle la princesse se tenait alors debout, examinant avec tristesse l'oiseau que Régis venait de déposer sur le marbre.

---

(1) Termes de l'épitaphe.

(2) Suivant l'état de France, le duc de Rohan-Chabot doit porter écartelé, au premier et dernier, de gueules à neuf macles d'or, accostées et arboustées, rangées en trois faces, chacune de trois macles, qui est *Rohan;* au second et troisième d'or, aux trois Chabots de gueules, qui est *Chabot.*

(3) Saint-Simon.

(4) Au château de MM. de Rohan en Bretagne, tous figurent encore avec la petite mèche de cheveux blancs qui servit à faire reconnaître Tancrède de Rohan à l'université de Hollande. (Voyez les *Registres du Parlement* pour son procès.)

Le silence était profond depuis quelques secondes, et il tenait peut-être à l'aspect sévère de cette pièce longue et froide, quand M^me^ de Rochefort entra, ayant en main une foule de lettres auxquelles il ne manquait plus que le cachet. Elle en donna lecture à voix basse à la princesse.

— Trouvez-vous, ma toute belle, que je sois digne d'être votre secrétaire? Voilà qui est convenu, vous avez la rougeole, une rougeole horrible! Cela fera peur à vos bonnes amies, qui ne manqueraient pas de vouloir vous relancer ici, quand il vous faut le calme et le repos. Voilà une liste des adresses; faites-les écrire par ce jeune homme, qui peut se vanter de m'avoir causé une belle peur, il n'y a qu'un instant, avec son coup de fusil...

Régis s'excusa près de M^me^ la maréchale, et s'assit à une table de Boule placée près de la fenêtre. Il se mit bientôt en devoir de copier la suscription de chaque lettre.

— Une fort jolie main! vois donc, Soubise, dit le marquis de Cavoie au prince; il a un peu de l'écriture de Racine. Aurait-il envie d'être secrétaire de la reine-mère?

— Il y en a de plus mal tournés, reprit à demi-voix M^me^ de Rochefort; depuis six jours qu'il est avec nous, il est d'une attention, d'une prévenance...

— Nous verrons à faire quelque chose pour lui, dit Cavoie, sa famille m'est connue; je le lierai avec le petit d'Harrouis, un Breton tapageur qui va déjà très joliment...

— Une belle éducation que vous lui donnerez là! Monsieur de Cavoie, consolez donc plutôt notre chère princesse... A peine lui parlez-vous, depuis un quart d'heure!...

Lorsque le marquis s'approcha, la princesse regardait encore le pauvre oiseau; le duvet de son aile était tacheté de sang.

— Présage de victoire, madame; c'est ainsi que vous percerez vos ennemis, soyez-en sûre.

Cavoie ajouta plus bas :

— Vous avez un portrait à moi, ne le niez point; je vous aime, rendez-le-moi.

— Quelle folie! Ce n'est point moi qui vous l'ai donné; vous l'avez fait peindre sans mon consentement, je le garde.

— En vertu de quoi?

— De ce que je vous en propose un autre.

— Lequel?

— Celui de M^{lle} de Coëtlogon! Je sais qu'elle est amoureuse de vous plus que vous ne pouvez l'être de moi. L'échange ne vous sourit pas?

— Madame la princesse, interrompit M. de Soubise, doit être à cette heure pleinement rassurée sur le sort de notre cher marquis! Il doit rejoindre son régiment à Saint-Germain, et ne peut nous accorder que trois jours. Et puis, tout Paris a hâte de le voir, ce cher Cavoie, après sa sortie de la Bastille! Je vous prie, madame, de le traiter en ami.

— M. de Cavoie sera toujours le mien, répondit la princesse en lui tendant la main avec une noble confiance; il ne tient qu'à lui de me prouver qu'il veut me servir : oui, j'ai une grace à vous demander, marquis.

— Laquelle?

— C'est, poursuivit M^{me} de Soubise avec émotion et de manière à ne pas éveiller l'attention de Régis, qui continuait à écrire, c'est que vous me promettiez de servir de père à ce jeune homme...

— De servir... de père... à ce... jeune homme? balbutia Cavoie étonné. Mais je ne demande pas mieux, en vérité... Vous lui portez donc un intérêt?...

— Véritable, profond, continua la princesse devenue pâle subitement; ma disgrace, marquis, m'occupe moins que son avenir; sa vue me trouble, me confond.... J'avais besoin de le savoir heureux, et c'est sur vous, cher marquis, que j'ai jeté les yeux. — Nul ne nous écoute, M^{me} de Rochefort cause avec M. de Soubise; pour lui, pour mon protégé, jurez-moi de tout entreprendre...

— Quel ton solennel pour me recommander un provincial!

Et Cavoie murmura tout bas :

— Après cela, il est de toute évidence qu'elle l'aime!

Il reprit bientôt :

— J'aime à voir que vous me faites jouer les rôles de tuteur. Y aurait-il donc plus de six jours que vous connaissez ce jeune homme?

M^{me} de Soubise ne répondit pas, mais le marquis dut facilement se convaincre que cette seule question réveillait en elle un ressouvenir pénible... La princesse était retombée tout d'un coup dans un morne abattement, et ses beaux yeux bleus voilés de larmes se tournaient vers Régis avec une singulière expression d'intérêt. En vérité on eût dit que cette femme n'avait pas encore aimé, à voir l'honnête et douce rêverie dans laquelle elle venait de tomber vis-à-vis de ce simple jeune homme trop occupé lui-même pour la regarder en ce moment. M^{me} de Soubise se trouvait subjuguée par une de ces tristesses vives et soudaines qui ressemblent tant à l'amour qu'on s'y méprendrait. Dès l'instant où Régis de Kerven lui avait dit son nom seulement, tous ses sentimens s'étaient trouvés dirigés comme malgré elle vers le Breton avec une sorte de ténacité douloureuse dont elle ne pouvait se défendre. Tombé du ciel ou sorti de l'enfer, ce nouvel hôte occupait toute sa pensée. Il était parvenu à étourdir la douleur profonde que M^{me} de Soubise ressentait de sa disgrace. A la seule vue de ce jeune homme, la princesse avait trouvé dans son cœur des anxiétés inconnues, un remords profond, implacable, que semblaient raviver l'innocence et la jeunesse de Régis. Encore étonnée, elle le regardait sans nul doute comme l'accident le plus étrange de sa vie calme et réglée même au milieu de toutes les apparences du désordre. De quelle nature était ce lien si rapide qui les unissait, et pourquoi les larmes de la princesse avaient-elles coulé la veille, rien qu'à regarder Régis de Kerven? M^{me} de Soubise eût pu seule le dire à Cavoie, mais le colonel du régiment Dauphin, qui avait pour habitude de vouloir tout deviner et de ne pas croire aux choses vagues, jugea à propos de décider, devant le tribunal de son opinion, que Régis était aimé. D'après ce premier coup d'œil jeté sur cette vie de château mystérieuse à laquelle M^{me} de Soubise avait bien voulu se condamner, il jugea que la place était prise, et qu'il ne lui restait plus qu'à rentrer dans la catégorie des oncles, pères et tuteurs, qui tiennent en leurs mains le flambeau de la prudence pour éclairer la jeunesse. En acceptant ce rôle et en promettant à la princesse de veiller sur son protégé, Cavoie se promit bien d'arracher au provincial ce secret, que M^{me} de Soubise ne lui dévoilerait pas.

ROGER DE BEAUVOIR.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE

MAGNÉTISME ANIMAL

A PARIS.

Le magnétisme, dont l'attention publique semble s'être momentanément détournée depuis les dernières expériences de M^{lle} Pigeaire et la mort du docteur Frappart, n'en continue pas moins d'exercer à Paris une influence sourde et ténébreuse. Il y a un monde magnétique comme il y a un monde littéraire. Cette confrérie de nouveaux rose-croix a ses ridicules et ses excentricités. Tracer le tableau de ces mœurs à part, esquisser la physionomie tour à tour burlesque ou sérieuse du somnambulisme à Paris, est une tâche qui offre ses difficultés, mais que nous aborderons néanmoins avec des données acquises depuis assez long-temps dans la société des adeptes.

Il faut d'abord distinguer entre les magnétiseurs convaincus et les magnétiseurs charlatans. Ces derniers forment une bande assez considérable. Il y a de par le monde des gens d'une foi si facile, si ingénue, si prête à tout, et le magnétisme est un masque si commode, que l'intrigue ne serait plus l'intrigue si elle n'en profitait pas. Le magnétisme n'est guère à Paris dans la pratique qu'une immense jonglerie. Quelques médecins, justement reniés par leurs confrères, spéculent sur la curiosité parisienne pour attirer chez eux un cercle brillant d'hommes et de femmes du monde. Ces magnétiseurs de profession demeurent dans un quartier opulent comme la Chaussée-d'Antin ou les boulevards; ils ont un salon pour recevoir, des domestiques à livrées, des somnambules à gages, et donnent des soirées deux fois par semaine. Voici l'ordre du spectacle : le magnétiseur, dans un prologue dont la longueur est le moindre défaut, disserte en gants blancs et en habit noir sur les différens genres de somnambulisme; ceci dit, il boit un verre d'eau sucrée, et l'on apporte une somnambule dans un fauteuil au milieu du salon. Le magnétiseur l'endort en passant élégamment les mains sur elle, ou en lui soufflant sur le front, ou même par cette simple injonction : Dormez! Les assistans s'approchent de la femme somnambule, le magnétiseur les met en communication avec elle, et les questions commencent. A chaque réponse, on admire, on s'extasie, on crie au prodige. Vous avez sans doute deviné des compères dans ces spectateurs étonnés, et au fond vous n'avez pas eu tort. Que si vous vous approchez vous-même pour interroger la somnambule, celle-ci esquivera d'abord vos questions par des réponses insignifiantes, par des mots à double sens, comme faisaient les anciennes sibylles; pressée davantage, elle se plaindra de fatigue, de maux de nerfs, et demandera à se réveiller. Vous vous retirez alors en regrettant votre temps et votre argent; le salon est bien chauffé, bien éclairé, mais vous n'y avez vu que du feu; la consultation coûte cinquante francs.

Avant de passer en revue les loges inférieures de la maçonnerie mesmérienne, nous devons dire un mot des prétendus systèmes sous lesquels les grands maîtres de l'ordre imaginent de lancer la pratique du magnétisme. Nous choisirons, car la patience de Gesner, l'auteur du *Thesaurus Gallicus,* ne suffirait pas à les exposer tous. Jamais on n'eut l'idée d'une pareille anarchie morale. Les uns se figurent le monde que nous habitons baigné par un immense fluide et renouvellent tant bien que mal les doctrines de Pythagore sur l'*ame du monde;* d'autres rejettent au contraire la théorie d'un fluide quelconque et rapportent les effets magnétiques à l'imagination : de là les *fluidistes* et les *non fluidistes*. N'allons pas plus loin, car nous ne saurions comment nous tirer de cette tour de Babel où la confusion des langues se mêle de toutes parts à la confusion des idées. Les moyens pour provoquer le sommeil varient également; la chaîne, le réservoir magnétique, les baguettes de fer, les arbres magnétisés, ont, d'après les différens adeptes, des propriétés diverses; mais les magnétiseurs charlatans sont tous d'accord sur les effets merveilleux de leur art. Toutes les maladies peuvent, selon eux, être ramenées aisément à une seule, et cette maladie unique a son remède dans le magnétisme. Ils nomment cette nouvelle et ancienne découverte la médecine de la nature. C'est celle, suivant eux, qu'on exerçait dans les premiers âges du monde, lorsque les hommes vivaient mille ans. On trouvera sans doute que l'exemple est encourageant et mérite d'être suivi. Les magnétiseurs partent de là pour invectiver la médecine moderne, qu'ils traitent sans façon d'empoisonneuse : la science pharmaceutique n'est, selon eux, avec ses médicamens et ses drogues, qu'une immense boîte de Pandore destinée à répandre tous les maux sur la terre.

Toutes ces extravagances et quelques autres sont débitées dans des livres ou dans des cours publics. Un cours de magnétisme est une série de cinq ou six leçons payées d'avance au prix modique de vingt francs. Une salle du passage du Saumon lui sert de cadre. Une trentaine d'écoliers à cheveux gris, voués par désœuvrement à la science poudreuse des athénées, et qu'on rencontre autour de toutes les chaires, des étudians en médecine peu nombreux, et quelques femmes surannées qui viennent chercher fortune, composent tout l'auditoire. Le professeur attendu se montre; c'est un homme de quarante ans, cheveux embrouillés, figure soucieuse, cravate blanche. Il déploie un rouleau de papier écrit, et lit d'une voix monotone une longue, et lourde, et ténébreuse histoire du magnétisme animal, à commencer depuis la création du monde. On le prie doucement, au nom de l'ennui public, de passer au déluge, mais l'avocat du magnétisme est trop consciencieux pour cela, et il achève jusqu'au bout, sans faire grace d'une ligne, la lecture de son manuscrit volumineusement vide. Voici la dernière séance arrivée. Pour dédommagement de la patience qu'on a mise à écouter, on espère enfin voir quelque chose, et l'on dirait volontiers comme les sadducéens de l'Évangile: Ne nous montrerez-vous pas un signe pour que nous croyions en vous? Les vieilles banquettes de velours rouge sont plus garnies ce jour-là qu'à l'ordinaire, et tout le monde attend. Le professeur paraît, sans manuscrit cette fois, ce qui est d'un bon augure. Se tournant alors vers l'auditoire, il propose de faire l'essai du magnétisme sur les personnes de bonne volonté. Deux ou trois assistans se dévouent à l'expérience, mais ils ont beau faire, le sommeil magnétique ne descend pas sur eux. On s'en va de ce cours très instruit de ce que les autres sont censés avoir vu, mais pour soi on est forcé de lire son histoire dans la réponse aux sadducéens: « Cette génération mauvaise et adultère cherche un miracle, et il ne lui en sera pas donné. »

Le commerce du magnétisme (car cette découverte est devenue un véritable trafic) s'exerce encore par des somnambules isolées qui donnent des consultations à domicile. Être somnambule est un métier comme un autre, et même meilleur qu'un autre. La plupart de ces femmes commencent cet état à l'hôpital entre les mains de jeunes étudians en médecine qui, enchantés de l'occasion de faire une expérience *in animâ vili*, les magnétisent pour satisfaire leur curiosité, en l'absence des chefs. Il y a d'ailleurs trois genres ou, pour mieux dire, trois étages de somnambules à domicile; nous allons commencer par celles du peuple. Ces dernières habitent des quartiers pauvres et superstitieux; vieilles, désordonnées et sales, elles représentent assez bien dans leur personne et dans leur genre de vie les sorcières du magnétisme. Gabriel Naudé parle de vieilles femmes valétudinaires et radoteuses qui aidaient de son temps à découvrir les objets volés, faisaient aux filles le portrait de leur futur, et décrivaient la nature des maladies dont ceux qui venaient les consulter étaient atteints. Les somnambules ont remplacé ces bohémiennes. Leur logement, ou pour mieux dire leur antre, est situé au cinquième étage, dans un escalier âpre et brumeux, près duquel les échelles sont douces. On vient les consulter pour les enfans malades, en apportant avec soi de leurs cheveux ou du linge qui leur appartienne; le sentiment maternel, qui est lui-même une douce et sublime superstition, ne raisonne guère en pareil cas. Les femmes somnambules s'endorment elles-mêmes en se passant un anneau au doigt ou en se promenant les mains sur la figure; la question est, du reste, de savoir si elles dorment. Dans cet état, elles ordonnent à tout venant une bouteille d'eau magnétisée, qui, guérissant tous les maux, n'en guérit nécessairement aucun. Presque toutes dorment ainsi, ou font semblant, pendant sept ou huit heures par jour; elles appellent cela *travailler*. Ce sommeil, en effet, est leur seule industrie et leur gagne-pain. Pauvres créatures qui vont chercher leur tâche, tâche pénible et laborieuse, dans l'acte même où la nature avait placé le repos. Il leur faut répondre, pendant ce sommeil vrai ou simulé, à des questions exigeantes, et jouer pendant plusieurs heures de suite un rôle qui semble dépasser les forces humaines. Il est encore triste d'ajouter que, chez quelques-unes, les crises qui servent à compléter l'illusion sont moins le résultat d'un état magnétique que d'une maladie nerveuse dont ces femmes se garderaient bien de se délivrer; car cesser d'être malades, ce serait cesser pour elles de gagner leur vie.

La bourgeoisie a ses somnambules comme le peuple a les siennes. La somnambule bourgeoise à domicile est une femme de trente-deux ans, pâle, lymphatique, maladive et assez jolie. Elle demeure au second étage, sur la cour, dans une maison de la rue Meslay. La quatrième page des grands journaux nous annonce son nom et les cures merveilleuses qu'elle opère. « M^{me} C..., somnambule, donne des consultations de neuf heures à quatre heures : elle est connue pour sa lucidité. On peut correspondre avec elle par lettres, mais on est prié d'affranchir. » Quelques autres font distribuer des cartes dans les rues. Une domestique, qui est le plus souvent la sœur de la somnambule, reçoit les étrangers et les introduit dans une chambre à coucher tendue de rideaux blancs et bleus. L'ameublement d'acajou est, avec les tapis et les ornemens de la cheminée, un ameublement de pacotille, acheté au rabais à l'hôtel Bullion ou loué à crédit chez le tapissier. Cette demi-prospérité dure tant que la renommée de la somnambule brille dans le quartier; mais, hélas! c'est surtout pour les somnambules que la gloire est le rêve d'une ombre, et les meubles s'en vont souvent comme ils sont venus. Cette femme, quoique affectant des prétentions au beau langage, est, hors de son rôle magnétique, une femme de rien, sans éducation et sans moyens naturels. Il faut moins d'esprit qu'on ne croit généralement pour tromper le public. Le frère de la somnambule est figurant au Cirque-Olympique, et son mari est garçon dans un café. Un médecin du huitième ordre, si même il n'est pas du neuvième, assiste cette femme pendant les séances et prête à toute cette jonglerie le caractère de la science. C'est grace à ses leçons que la somnambule estropie, dans les consultations, quelques termes d'anatomie plus ou moins mal appliqués à l'état du malade. On voit autour de cette femme, pendant les séances, quelques pensionnaires qui logent chez elle, comme dans une maison de santé, pour être plus à même de suivre, sous ses conseils journaliers, un traitement magnétique. Aucuns prétendent que ces gens sont des compères, et, qu'une fois les heures de consultation passées, ces boiteux marchent, ces aveugles voient, ces sourds entendent, ces malades sont guéris, au point que la maison devient une véritable cour des Miracles.

Un de nos amis, étant allé consulter une de ces dernières somnambules à domicile, s'entendit faire un inventaire très détaillé de son état intérieur qui, au dire de cette femme, n'avait rien de rassurant : les poumons étaient, suivant elle, attaqués; le foie était rongé, le cœur gonflé outre mesure. Notre ami se portait pourtant assez vaillamment pour un malade. Étonné de se voir analyser de la sorte tout vivant, il ne douta pas que, si la somnambule distinguait aussi parfaitement l'état de son foie, de son cœur et de ses poumons, elle n'aurait point de peine à dire de quelle couleur était son foulard. La somnambule se tut.

Une femme du monde que nous connaissons, s'étant rendue de même chez une somnambule pour la consulter, fut priée de revenir le lendemain, vu que la foule était nombreuse. Elle revint; la curoisité seule l'amenait à cette séance; c'était pour savoir sa bonne aventure. La somnambule lui raconta, comme l'aurait fait M^{lle} Lenormand, les principaux évènemens de sa vie. La consultante alors de s'étonner et d'ajouter une foi entière aux prédictions qui lui sont faites. Rentrée chez elle, M^{me} .... eut cependant la présence d'esprit d'interroger une domestique depuis long-temps à son service; celle-ci avoua qu'un étranger était venu aux renseignemens pendant l'absence de sa maîtresse. Le voile tomba alors devant les yeux désenchantés de cette fille d'Ève qui, curieuse et inquiète comme toutes ses sœurs, avait voulu porter la main au fruit défendu de l'avenir.

L'aristocratie, qui maintient partout ses priviléges, a également des somnambules pour son service particulier. Une femme, ruinée par la révolution de juillet, a trouvé à Paris, dans l'exercice du somnambulisme, un moyen de se faire 40,000 francs de rente. On voit bien que la fortune vient en dormant. Le comte de ... voulait emmener dernièrement chez cette somnambule à la mode la duchesse de ..., très incrédule à l'endroit du magnétisme. Celle-ci résista : — Me déranger pour de pareilles folies! non, en vérité; je reste chez moi et je vous attends. Vous reviendrez pour me dire ce que vous aurez vu. Le comte obéit. Séance tenante, il interroge la somnambule sur ce que fait dans ce moment même la duchesse de ...

— Elle monte en voiture.

— Vous vous trompez; regardez bien.

— La voiture traverse une grande rue; elle tourne à droite; puis à gauche; elle s'arrête. La duchesse descend, elle monte un escalier, elle sonne, on ouvre, elle entre dans le salon, elle s'asseoit dans une bergère, elle a devant elle un portrait de famille, les tentures sont rouges, quelqu'un vient.

— Bah! cette femme a le délire. Disant cela, le comte prend son chapeau et sort. Il rentre chez la duchesse avec une figure désappointée; on l'accueille un sourire de triomphe sur les lèvres :

— Eh bien! votre séance magnétique?

— Ne m'en parlez pas.

— Vous avez l'air embarrassé.

— Je suis furieux; toutes ces somnambules sont des menteuses.

— Ah! vous avouez donc?

— On n'est pas plus joué que je ne le suis.

— Que vous a-t-elle dit, comte?

— Rien.

— Mais encore?

— Elle a eu l'audace de me soutenir que vous étiez montée en voiture pendant mon absence.

— Votre somnambule a dit vrai.

— Que vous aviez parcouru une grande rue....

— La rue de la Chaussée-d'Antin.

— Que vous aviez tourné à droite, puis à gauche....

— En effet.

— Que, votre voiture s'étant arrêtée à la porte d'une maison, vous étiez descendue; que vous étiez entrée ensuite dans un salon tendu de rouge, avec un portrait de famille au milieu....

— C'est le salon de ma mère... J'ai été chez elle.

— Vous y croyez donc, maintenant?

— Moi? pas du tout.

Si l'on nous adressait la même question, nous y répondrions de la même manière, non que nous doutions du fait, il nous a été trop bien attesté pour cela, mais parce que nous croyons nécessaire de protester contre la pratique mercantile du magnétisme par une incrédulité robuste. Cette exploitation de la *seconde vue* est à nos yeux un genre de simonie. On nous a également cité des faits remarquables d'insensibilité chez ces somnambules en vogue; mais il faut se souvenir de l'homme incombustible, de ces femmes qui, couchées à la renverse, supportent un énorme tas de pavés sur le ventre, et de cette fille dont il est question dans l'*Encyclopédie*, qui, pour son plaisir particulier, se plongeait l'hiver pendant une heure dans des étangs glacés. Entre ces somnambules du grand monde et les autres, nous croyons qu'il n'y a guère que le prix de la consultation. Les hommes sont portés naturellement à estimer beaucoup plus ce qu'ils paient quatre-vingts francs que ce qui leur en coûte dix. Le faux, sous un certain jour doré et par des combinaisons d'esprit plus adroites, réussit souvent à produire l'illusion du vrai, comme ces laides femmes qui, au moyen d'apprêts et de frais de toilette, finissent par sembler jolies aux lumières.

Outre les charlatans et les somnambules de profession, on rencontre encore dans le monde les amateurs de magnétisme et les somnambules de société.

Ces derniers, hommes et femmes, font de la découverte de Mesmer une récréation, un jeu, un passe-temps. Il y a des soirées magnétiques comme il y a des soirées musicales et dansantes. Le maître de maison écrirait volontiers au bas de ses lettres d'invitation : *On dormira*. Nous avons assisté, dans un hôtel du faubourg Saint-Germain, à l'une de ces soirées. L'ombre de Cagliostro semblait planer sous les anciens lambris du salon fantastiquement éclairé. Des femmes du dernier siècle, rangées avec étiquette sur des fauteuils, faisaient cercle autour d'une femme et d'un jeune homme. Le jeune homme, longs cheveux et gants blancs, était le magnétiseur; la femme était la somnambule. Une somnambule de société s'endort toujours dès les premiers gestes qu'on dirige sur elle avec la main. L'état magnétique développe bientôt chez cette femme une sensibilité extraordinaire. Elle parle le plus tendrement du monde sur une foule de sujets qui lui tiennent au cœur. On l'accuse tout bas de toucher aux trente-deux ans, mais c'est le bel âge des somnambules; pâle, mélancolique et nerveuse, avec de longs cheveux en saule pleureur, elle a une grace particulière à dormir. Toute cette douceur langoureuse ne l'empêche pas d'être fort méchante pour les autres femmes, qui viennent se piquer les doigts à ses griffes de chatte. Comme elle connaît un peu les secrets de chacune, la somnambule n'a point grand'peine à se montrer sorcière. Le sommeil est un déguisement sous lequel cette femme intrigue ses bonnes amies comme au bal masqué. — Madame, ces cheveux ne sont pas les vôtres; vous les avez achetés, il y a un an, chez Sinot. – Vous mettez trop de rouge, milady, c'est ce qui vous gâte la peau. — Cette parure est très belle, comtesse, mais votre joaillier vous a trompée, c'est du faux. — Vous me demandez des nouvelles de votre fils, marquise; il est parti avant-hier de Londres avec une chanteuse. — La somnambule de société est également très forte sur l'avenir; ce qu'elle voit le moins, c'est le présent : elle ressemble en cela à ces morts de Dante, qui aperçoivent en avant des choses que le temps amène, mais qui ne sauraient dire ce qui se passe dans l'instant même sur la terre (1). Insistez-vous pour obtenir une réponse sur l'heure que marque l'horloge ou sur l'adresse d'une lettre, elle se lève et court par le salon, les cheveux dénoués, dans toute la désinvolture du délire. Les incrédules font remarquer que cet état ne lui nuit point, au contraire. Ce n'est plus alors une scène de magnétisme, mais c'est une scène de pantomime. Ce que nous avons observé de plus curieux, c'est l'effet produit par ces soirées magnétiques sur l'imagination des jeunes personnes qui y assistaient. L'une d'elles rêva, la nuit suivante, qu'elle était somnambule et le devint réellement par la suite. Ceux qui connaissent la puissance de l'imitation sur les femmes n'hésiteront pas à regarder ces soirées comme très dangereuses. Nous ne parlerons pas encore des indiscrétions commises par certains magnétiseurs de société qui prennent les mains des femmes entre leurs mains pour les endormir, leur soufflent sur le front, leur posent les doigts sur le cœur et ne négligent rien, selon le langage de la science, de ce qui peut les *mettre en rapport* avec elles. Comme nous sommes un peuple galant, le magnétisme joue chez nous le rôle d'entremetteur et de serpent amoureux : l'un se croit dans le monde la puissance du regard et s'imagine *agir* de la sorte sur toutes les femmes; l'autre prétend les attirer à lui par la force de la volonté; un troisième fait usage, pour charmer, du fluide magnétique qu'il chasse et dirige sur les cœurs dont il veut faire sa proie. Nous avons vu un jeune homme qui, sûr de tels moyens, se flatte d'avoir soumis au mariage une riche héritière. Le magnétisme a passé dans les mœurs; il a pénétré dans la vie intime, et, s'il est permis de le dire, jusque dans le lit conjugal. Un mari qu'on nous a fait connaître magnétise sa femme, sans que celle-ci le sache, pendant le sommeil naturel; il se fait rendre compte dans cet état de toutes les actions de la journée et des plus secrets sentimens de sa somnambule. Reste à savoir maintenant si c'est le mari qui trompe la femme ou la femme qui trompe le mari.

---

(1) E' par che voi veggiate, se ben odo,
Dinanzi quel che tempo seco adduce
Et [illegible] net altro modo.

A côté des charlatans qui ont fait du magnétisme une exploitation, et des amateurs qui en font dans le monde un objet d'amour-propre ou de galanterie, il y a les croyans, qui en veulent faire une science, une philosophie, une religion. Les *magnétistes* (c'est ainsi qu'on désigne ces nouveaux adeptes) communiquent entre eux par des signes et des termes de convention dont le moindre défaut est d'effaroucher à jamais les oreilles les plus courageuses (1). Cette confrérie n'a d'ailleurs aucun rapport avec les francs-maçons, les templiers, les chevaliers de Malte, et autres sectes occultes dont le but est de rebâtir le temple de Jérusalem. Les magnétistes ne bâtissent que des systèmes. Ces derniers sont en outre beaucoup moins liés entre eux par des rits et des cérémonies que par une foi commune à un agent naturel qu'ils définissent mal, mais dont ils exagèrent immodérément la puissance. Le magnétiseur de conviction est un homme de trente-cinq ans, grand, maigre, visionnaire, qui porte lunettes et qui a la prunelle des yeux tournée en dedans. Il vit perpétuellement dans le miracle et dans l'impossible. Ne discutez point avec lui, car le magnétisme, à ses yeux, est parce qu'il est. Sa volonté lui semble une main invisible, qui remue et qui conduit tout. Cet homme appelle les oiseaux du regard, et les oiseaux viennent; il dit à la flamme de s'éteindre, et la flamme s'éteint; il commande à l'eau de couler, et l'eau coule; de s'arrêter, et elle s'arrête. Il raconte toutes ces merveilles à qui veut les entendre, et le plus triste est que, comme un autre *systématiste* fameux, il croit tout ce qu'il dit. La nature n'est plus à ses yeux qu'une *maya* trompeuse, dont il arrange à son gré les images; les êtres flottent pour lui dans un clair-obscur indéfinissable entre la fantaisie et la réalité toujours changeantes. A l'appui de ses idées ténébreuses sur la fantasmagorie du monde créé, il vous citera, dans son zèle de propagandiste, l'exemple des convulsionnaires qu'on frappait à coups de merlin comme des bûches, sans pouvoir leur arracher la moindre marque de sensibilité, des trembleurs des Cévennes, des anciennes sibylles tirées dans le temple par les cheveux, et mille autres faits plus ou moins authentiques, dont les magnétistes ne cessent d'abuser en les rapprochant du somnambulisme. Le pire d'une telle folie est qu'étant raisonnée et acquise, elle refuse orgueilleusement de redescendre à ce qu'elle nomme le *bon sens des bêtes*. Ces visionnaires et ces insensés de la science ne sont pas sans doute très nombreux, mais leur influence ne laisse pas que d'être fatale au magnétisme, retenu par eux dans le monde des chimères et des rêveries.

---

(1) Voici quelques-uns de ces termes bizarres : *époptе*, *hymnamphibologie*, *enyphisme*, *onirochrismodie*, *onirophibaste*, etc. On peut consulter le *Dictionnaire magnétique* d'Henin de Cuvilliers.

Jusqu'où n'a pas été l'imagination de ces sectaires? Quelques-uns ont absolument voulu voir dans le magnétisme l'âge d'or décrit par les poètes. Il existe un livre ayant pour titre : *De la Nature de l'homme et des moyens de le rendre plus heureux, expliqués par le magnétisme animal.* Toutes les maladies de l'ame et du corps doivent s'effacer un jour et se purifier dans le magnétisme comme dans un autre fleuve Léthé aux ondes oublieuses. « La science que Mesmer nous enseigne, s'écrient ces disciples éblouis, embrasse l'universalité des connaissances; elle résout tous les problèmes. Mesmer a connu l'instrument de la nature; nouveau Prométhée, il s'en est emparé pour la félicité de ses semblables! » Que conclure de ces rêveries, débitées de bonne foi par les mystiques du magnétisme, sinon que l'homme a toujours cherché le bonheur sur la terre et l'a toujours placé dans l'avenir?

Le mouvement du magnétisme, soit que nous le suivions depuis l'antiquité jusqu'à Mesmer, soit que nous le prenions depuis Mesmer jusqu'à nos jours, n'offre, comme cette découverte elle-même, qu'une marche historique pleine d'oscillations. Les croyans font remonter l'origine du magnétisme aux premiers âges du monde. Comme tous les novateurs et les sectaires, ils ne négligent rien pour se rattacher aux temps antiques par une chaîne traditionnelle dont ils rejoignent tant bien que mal les nombreux anneaux. A les entendre, ils descendent des initiés aux mystères d'Esculape et de Sérapis; leur croyance a son berceau dans les plus anciens temples de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce; ils retrouvent dans les livres prophétiques de toutes les nations, dans les Vedas, dans la Bible, dans le Talmuth, dans les poèmes attribués à Orphée, des invocations au fluide magnétique et des images de son influence sur la nature. Passant de là aux temps historiques mieux connus, les magnétistes continuent d'amener les faits par violence à leur système. Jésus-Christ, selon eux, était un magnétiseur. Saint Pierre était somnambule quand il marcha sur les flots. Le culte catholique, avec ses conjurations, ses exorcismes, ses bénédictions de l'eau et du feu, ses souffles puissans au front des néophytes, n'est qu'un voile sous lequel se cache la doctrine du fluide universel. Il ne se trouve pas un seul fait dans les temps modernes qui arrête et déconcerte leur interprétation. Jeanne d'Arc avait appris des habitans de Vaucouleurs les moyens d'entrer en extase. Urbain Grandier agissait sur les religieuses de Loudun par des procédés à peu près semblables. Les rois de France, depuis Philippe I^er^ jusqu'à Louis XIII, guérissaient les écrouelles par le secours du toucher magnétique, dont la tradition ou le hasard leur avait découvert l'usage. Les *jettateurs* de l'antiquité, les cabalistes anciens et modernes, toute la bande noire des mages, hiérophantes, gymnosophistes, druides, philosophes naturels, thaumaturges, *thérapeutis*, illuminés, lunatiques, possédés du démon, nécromanciens, sorciers ou sorcières, les ont précédés et leur donnent la main dans cette longue traînée des âges qui, en passant par Averroès, va se perdre à Zoroastre et à Confucius. On voit que leur arbre généalogique est très en règle, et qu'à leurs yeux du moins ce n'est pas l'antiquité qui leur manque.

Quoi qu'il en soit de ces rapprochemens un peu forcés, il paraît certain que le magnétisme, sous une forme ou sous une autre, a été cru de tous les peuples de la terre, ce qui ne prouverait, du reste, rien en sa faveur, car l'erreur est aussi ancienne dans le monde que la vérité. Dans les commencemens, la théorie du magnétisme animal se liait dans la pensée d'Antoine Mesmer à une idée astrologique. Le premier mémoire publié par lui est une thèse inaugurale intitulée : *De l'Influence des planètes sur le corps humain.* On peut donc dire sans jouer sur les mots que cette découverte est tombée du ciel. Elle eut en effet dès le commencement le sort des aérolithes, dont l'existence fut longtemps niée par les savans. Ce n'est, du reste, que dix ans plus tard que Mesmer dégagea son idée des ombres de la cabale. Nous avons déjà laissé entrevoir cette idée : « Il existe un fluide subtil, impondérable, universel, modifié par l'homme; c'est au moyen de ce fluide que nous agissons sur la nature et sur nos semblables; la volonté lui imprime un mouvement qui se communique, et voilà le magnétisme. » On connaît les suites qu'eut pour Mesmer cette fatale invention; toute sa vie ne fut qu'une lutte aventureuse, opiniâtre, nomade, avec les académies et les commissions savantes, lutte inégale où il échoua constamment. Sa doctrine et sa découverte étaient frappées d'avance par toutes les facultés du blâme d'*innovation*, mot terrible qui, dans la bouche de ces anciens de la science, équivalait à celui d'anathème!

Il ne faut rien cacher : Mesmer, quoique convaincu, mêlait à ses idées un fond de charlatanisme. C'était un homme ainsi fait. Le baquet sacramentel, la baguette de fer aimanté, les lumières mollement assoupies dans les salons silencieux, les instrumens de musique touchés languissamment, étaient bien moins dans sa pensée des auxiliaires du magnétisme que des moyens pour frapper l'imagination. A côté de cela, cet homme inquiet était possédé d'un grand amour de la nature qui ne se rencontre guère chez les esprits médiocres. Il se plaisait à s'enfoncer seul au plus obscur des forêts; les campagnes retirées avaient, dit-il lui-même, des *attraits pour son cœur;* il s'y sentait plus près de la création. Sa vie publique ne manqua pas non plus de dignité;

il refusa à plusieurs reprises des offres d'argent qui lui furent faites par des personnes de la cour. Il lui arriva plus d'une fois de déchirer ces lettres sans les lire. « Dans une cause qui intéresse l'humanité au premier chef, écrivait-il fièrement à la reine de France, l'argent ne doit être qu'une considération secondaire. »

Mesmer ne succomba d'ailleurs pas sans résistance; le premier, il engagea avec les corps savans et avec l'opinion publique cette grande bataille magnétique où la vérité a constamment disparu dans le bruit et la fumée. Une pluie battante de brochures (cinq cents en moins de dix-huit mois) ne cessa d'inonder le pavé de Paris. Le *pour* et le *contre* se heurtaient désespérément dans ces controverses acharnées, et, comme c'est assez l'ordinaire en pareil cas, pas une seule étincelle d'évidence ne sortit de ce fougueux cliquetis des opinions. Le magnétisme, réfuté selon les uns, prouvé selon les autres, resta à réfuter et à prouver de nouveau; rien n'était fait. Plus d'un demi-siècle a passé depuis ce temps-là, et il est juste de dire que la question n'est guère plus avancée qu'à sa naissance. Les raisons des adversaires du magnétisme, les efforts et les moyens de ses partisans pour le faire triompher, sont restés les mêmes. L'état stationnaire d'une science qui intéresse les plus graves problèmes de la physique et de la physiologie a paru à quelques esprits distingués une raison de croire que le magnétisme n'avait pas en lui-même d'élémens sérieux de progrès. Cet argument prend surtout une certaine consistance, si l'on admet, comme le veulent d'ailleurs ses plus ardens séïdes, que le magnétisme soit une continuation des anciennes médecines de la nature; car, dans une telle hypothèse, l'état stationnaire reproché de nos jours à la découverte de Mesmer durerait depuis à peu près la création de l'homme. Il est cependant juste de faire observer, pour l'impartialité de la discussion, que nombre de sciences, arrêtées pendant des siècles aux préjugés de leur temps, finissent, après une longue lutte, par s'affranchir de ces liens et par s'avancer à pas de géant sur le terrain où elles se soutenaient à peine; il nous suffira de nommer l'anatomie.

Après Mesmer, qui mourut incompris selon les uns, justement puni selon les autres, de Puységur lança le magnétisme dans des voies nouvelles que son fondateur lui-même n'avait pas prévues. La découverte du somnambulisme ajouta à l'enthousiasme des croyans et à la résistance des incrédules : c'était ouvrir un abîme à côté d'un abîme. On refusait déjà d'ajouter foi à des crises nerveuses et à des guérisons produites par l'action magnétique, et voilà qu'il faut croire maintenant à un état merveilleux, à un monde inconnu et nouveau où la nature semble, pour ainsi dire, remonter son cours ordinaire. On se demande comment, le sommeil lucide étant, de l'aveu des adeptes, une suite des signes et de l'agent magnétiques, Mesmer, qui employait sans cesse cet agent, n'a pas produit de son temps les mêmes effets. Mais les ombres de son origine ne sont rien, comparées aux ténèbres qui ont toujours enveloppé cette nouvelle découverte. Ici le vague est tel que le somnambulisme a toujours échappé à une définition. A peine a-t-on essayé de le décrire; encore moins a-t-on cherché à s'y diriger; le somnambulisme ne présente qu'un labyrinthe confus et inextricable où le fil d'Ariane est encore à trouver. Toutefois, ce côté merveilleux du magnétisme est celui qui devait le plus saisir les gens du monde; et, en effet, le magnétisme, retenu jusque-là autour du baquet enchanté et des instrumens de la science, ne tarda pas à courir dans les salons où il devint, selon les propres termes d'un contemporain, une superstition de bonne compagnie. Mesmer était dépassé. Un homme singulier, l'abbé Faria, doué d'un aplomb et d'une adresse rares même chez un thaumaturge, contribua de son côté à répandre et à discréditer la découverte qui soulevait alors tant d'intérêt. On peut le regarder comme l'inventeur de ce magnétisme à spectacle qui plut, qui étonna, qui fit peur, qui fit rire, mais qui ne convainquit personne.

A côté de ces bateleurs de la science, quelques bonnes ames pratiquaient secrètement le magnétisme comme un moyen de soulagement et de charité. Des mains de femme et de princesse ne dédaignèrent pas d'exercer les secrets de la médecine mesmérienne dans cette solitude de Petit-Bourg que Louis XIV avait fait bâtir pour M^me^ de Montespan, et qu'habitait naguère M. Aguado. Il existe le rapport d'une cure opérée par M^me^ la duchesse de Bourbon; ce document, écrit par elle-même, n'a d'intérêt que celui de l'histoire. Un autre récit anonyme nous représente toutes les femmes de la société d'alors portant dans leur sac quelque amulette magnétique et au doigt des bagues touchées par des somnambules. On voit que le magnétisme tourna tout de suite dans le monde à la sorcellerie. Un homme de bien, M. Deleuze essaya de ramener la découverte de Mesmer, ainsi fourvoyée, à des routes plus scientifiques; négligeant le somnambulisme qui satisfait plutôt la curiosité que le désir d'être utile, il donna tous ses soins au traitement des malades par l'action magnétique. Nous lui devons la première définition un peu précise qui ait été donnée sur cette matière : « Le magnétisme est une émanation de nous-même dirigée par la volonté. »

M. Deleuze n'était pas seul dans la lice; aux noms que nous avons déjà cités, il faut joindre ceux des docteurs Foissac, Newbourg, Lambert, et de plusieurs autres qui ne cessèrent, dans ces derniers temps, de propager l'usage du magnétisme dans la médecine. Quelques hommes étrangers à la science (1) se mêlèrent même dans les débats écrits que la discussion publique des phénomènes faisait renaître à chaque instant; on trouve parmi eux avec surprise le nom de Pigault-Lebrun, auteur, comme on sait, de plusieurs romans grivois. Il est vrai de dire que le neveu du romancier, Gustave Pigault, jeune homme faible et visionnaire, paya cher ce qu'on nommait dans la famille les *manies* de son oncle. Ce malheureux, s'étant abandonné aveuglément aux révélations et aux conseils de deux femmes somnambules, se crut, à la veille de son mariage, atteint d'une maladie désespérée, et hâta de ses propres mains une mort qu'on lui avait prédite comme prochaine. Ce terrible exemple des dangers du magnétisme et de ses sinistres effets sur les imaginations débiles montre assez combien il serait nécessaire d'en régler l'usage.

---

(1) M. Chardel, membre de la chambre des députés, et M. Lanjuinais, pair de France.

Cependant les magnétiseurs ne cessaient de frapper à la porte des académies et de provoquer comme par défi un examen qui devait, disaient-ils, mettre fin à l'irrésolution des uns et à l'incrédulité des autres. Des commissions furent nommées; on examina ou l'on n'examina pas, mais toujours est-il que cette solution si prochaine et si fermement promise se trouve plus que jamais ajournée. A qui s'en prendre de cet ajournement? Comme il arrive toujours, les deux partis s'en rejettent mutuellement la faute; les examinateurs avouent bien qu'ils ont *vu quelque chose*, mais ils soutiennent que le magnétisme est jusqu'ici une lanterne magique fort obscure, dont on a oublié d'allumer la chandelle. Les magnétiseurs déclarent, de leur côté, que rien n'est plus clair, et que les examinateurs n'ont pas voulu voir. On s'invective alors de part et d'autre, on s'accuse, on se provoque à la lutte, et la question reste stationnaire au milieu des adversaires passionnés. Comme il arrive toujours dans ces mêlées et ces batailles scientifiques, où les deux partis rivaux apportent de chaque côté un acharnement égal, certains faits radicaux sont présentés par les uns et par les autres d'une manière entièrement contradictoire. S'agit-il par exemple d'établir les heureux effets du magnétisme appliqué à la médecine: M. Dupotès affirme, dans ses cours publics, avoir guéri, à l'Hôtel-Dieu, par le seul secours du sommeil mesmérien, une jeune fille atteinte d'une maladie que les médecins déclaraient mortelle, et contre laquelle tous les remèdes : *douze cents sangsues, vingt saignées, autant de vésicatoires, l'eau glacée, les effusions froides, l'opium, le musc, la diète la plus rigoureuse,* et toutes les autres armes de l'arsenal thérapeutique avaient misérablement échoué. M. Récamier, adversaire zélé du magnétisme, soutient, au contraire, que cette fille est morte dans ses salles. Que croire? S'agit-il maintenant d'autres témoignages, nous les voyons souvent se contredire chez le même individu; tels faits qui, observés de près, ne semblaient pas devoir admettre le moindre doute, paraissent moins certains à distance. M. Jules Cloquet, après avoir rendu compte lui-même à l'Académie de Médecine, en 1826, d'une expérience des plus curieuses (1), regarde, dit-on, maintenant les magnétiseurs avec un sourire sceptique. Le docteur Rostan, sans rétracter ses premières croyances, pose les colonnes d'Hercule du possible aux faits qu'il a lui-même observés; au-delà il ne voit plus qu'une mer ténébreuse, pleine d'illusions et de fantômes. Il faut bien croire que les faits magnétiques sont d'une apparence trompeuse et vacillante, semblables sous plus d'un rapport aux feux follets de nos cimetières, puisqu'ils laissent un doute dans l'esprit même de leurs séides. Le docteur Frappard, qui avait rompu tant de lances en faveur du magnétisme animal, qui, dernièrement encore, avait pris la défense de certaine somnambule accusée de supercherie, qui faisait jouer aux cartes chez lui une femme endormie, avec un masque de fer sur la figure, en était venu, dans les derniers temps de sa maladie, à ne plus savoir que penser de cette science équivoque; il est vrai que, vers la fin de sa vie, le docteur Barthez, très fort mathématicien, ne croyait plus aux mathématiques.

---

(1) Une femme ayant été plongée par le docteur Chapelain dans le sommeil magnétique, M. Jules Cloquet pratiqua l'extraction d'une tumeur au sein gauche sans que la patiente donnât le moindre signe de sensibilité.

Plusieurs séances publiquement annoncées par les magnétiseurs ont, dans ces dernières années, avorté au dénouement. Au lieu de ces prodiges qui se préparaient avec tant de bruit dans les flancs mystérieux de la montagne, on n'a guère vu sortir qu'une imperceptible chose, le *ridiculus mus* du satirique latin, à la grande réjouissance des adversaires officiels du magnétisme, qui trouvaient dans cette nouvelle fausse-couche un nouveau sujet de triomphe. Et pourtant, sans nous dissimuler les inconvéniens d'une science obligée de poursuivre sans cesse une démonstration qui fuit toujours et de disputer aux ombres du sommeil quelques étincelles rapides, presque aussitôt éteintes qu'allumées, nous devons dire que les discussions orageuses soulevées à plusieurs reprises dans l'Académie de médecine et ailleurs n'ont rien décidé en *oui* ni en *non* sur cette question toujours flottante. Si l'on s'en tient à l'historique des faits et des témoignages les plus contraires comme les plus véhémens, on arrive à cette conclusion nulle : il y a autant de raisons pour que le magnétisme animal existe que pour qu'il n'existe pas. Ce n'est pas être très avancé. D'un autre côté, si les faits magnétiques posent dans le vide, on a également discuté dans le vide en les combattant par des raisons comme celles-ci : « Moi, croire à de pareilles sottises! jamais; je ne crois qu'aux lois de la nature, et ce que vous venez nous raconter sort de ces lois. » Ces savans-là ressemblent aux anciens géographes, qui écrivaient sur leur mappemonde : Ici finit l'univers, *ibi deficit orbis*, sans se douter que, dans cet espace nommé par eux le vide, il y avait deux fois plus de terre qu'on n'en connaissait de leur temps. Le magnétisme, quoique encore mal connu et mal situé sur la carte de l'intelligence humaine, n'est pas plus pour cela en dehors de la nature que l'Amérique, avant la découverte de Christophe Colomb, n'était en dehors du monde. Les autres argumens des adversaires du magnétisme ne sont guère mieux fondés; il faut quelquefois se défier de cette ignorance savante, la plus difficile de toutes à éclairer, parce qu'elle a pour elle l'autorité de l'âge et de l'étude.

Ce qui a manqué aux faits magnétiques pour se faire reconnaître officiellement, ce n'est, il faut en convenir, ni le nombre, ni le merveilleux. Jamais rien de pareil ne s'était dit. Un rapport présenté à l'Académie de médecine par l'un de ses membres contient sur cette découverte les détails les plus incroyables. Le magnétisme se présente à nous comme la magie de la science.

Toute féerie est vraisemblable à côté, toute poésie est vulgaire; le fantastique d'Hoffmann lui-même en pâlit. Le magnétisme ouvre, à l'aide d'une clé invisible, les portes d'un monde inconnu; il éteint certains sens chez l'être endormi, il en éveille d'autres; il ajoute par instans à l'œil de l'intelligence une sorte de télescope mystérieux qui fait découvrir dans la nuit d'un ciel ténébreux de nouveaux astres et de nouvelles clartés; il dérange les lois connues et en substitue d'autres à la place qu'il ne connaît pas; il suspend par la volonté comme par un fil cet être engourdi dans un monde chimérique où il ne peut entrer lui-même. Investi d'un pouvoir dont il ne sait ni la limite, ni la raison, il trompe le goût, le tact, l'odorat de son *sujet* par le mensonge d'un monde qu'évoque son caprice, et qui s'évanouit de même au gré de sa volonté; il le plonge dans un état léthargique, et il l'en retire; il s'en sert comme d'un instrument et d'un esclave, et en même temps il reconnaît dans cet être soumis une pénétration supérieure à la sienne, une force morale qui brise en quelque sorte les liens de la nature connue. Et le somnambule, quel abîme! Que sont ces femmes emportées dans les contes arabes sur un dragon ou sur un nuage, auprès de cette sorcière du magnétisme volant dans l'espace sur les ailes d'une volonté étrangère à la sienne? Ses yeux sont fermés à la lumière, et cet aveugle voit plus loin que les voyans; ce sourd entend ce que les oreilles n'entendent pas; cet être endormi est éveillé à des choses que les sens les mieux exercés ne peuvent surprendre. Qu'est-ce d'ailleurs que cette faculté occulte accordée aux uns, refusée aux autres, qui s'éteint au bout d'un certain temps chez les somnambules eux-mêmes, et à laquelle on survit sans jamais s'apercevoir de sa perte? Et puis ce sommeil clairvoyant, sur lequel passe à la fin je ne sais quel fleuve d'oubli, au point que cette vision même est perdue pour l'être qui l'exerce, ou n'arrive à lui que par la bouche d'un autre; ce sommeil différent de tous les autres sommeils, quel est-il? d'où vient-il? La raison cherche et ne découvre que ténèbres. Cependant toutes ces choses ont été vues, toutes ces merveilles ont été attestées par des hommes graves.

Ce qui a manqué aux faits magnétiques, il est temps de le dire, c'est la persistance. Il y a peut-être une vérité dans le magnétisme, mais cette vérité est une lueur incertaine et mobile qu'il a été impossible jusqu'ici de fixer. Le somnambulisme surtout est un sol capricieux sur lequel on marche de mirages en mirages. La destinée de la découverte de Mesmer et de Puységur semble devoir, comme celle des aérostats, ces autres enfans d'un siècle de doute, flotter éternellement dans un ciel nébuleux, sans point d'appui et sans direction fixe. Le caractère le plus constant de ce sommeil et de ses actes, c'est d'être sans cesse variable. Inégal comme le hasard, le fait magnétique change à tout instant. Les images évoquées une première fois avec succès se refusent à une seconde apparition. Rien de normal dans ce crépuscule des choses où tout se montre à demi, puis s'efface. Il y a bien des momens où il se fait comme des éclaircies de lune; l'esprit découvre alors, par de larges échappées, des horizons nouveaux, il croit pouvoir s'élancer à toujours dans ce monde de lumière, mais le nuage un instant déplacé revient sur lui-même, et les ténèbres recommencent. Le magnétisme n'est de la sorte qu'un flux et reflux d'ombres et de clartés qui s'entrecroisent perpétuellement dans un lointain insaisissable. Le sommeil qu'il amène sur les yeux de ses sujets est un sommeil instable et désespérant comme lui-même; un voyage dans cette sombre forêt du somnambulisme, c'est une traversée dans ces forêts fantastiques d'Albert Dürer où l'on ne voit autour de soi que des formes mouvantes et des réalités douteuses. Sur tous les mysteres de l'avenir tentés par le magnétisme, même incertitude, même vacillation. Le sphynx harcelé laisse bien tomber çà et là quelques lambeaux de son secret, mais c'est pour les reprendre aussitôt et les retirer entre ses dents comme une proie mal lâchée.

Cependant, tout en tenant compte à l'Académie de médecine des raisons majeures par lesquelles une décision sur cette découverte est présentement arrêtée, tout en reconnaissant ce qu'a de problématique une science engagée à ce point dans les brouillards du merveilleux et le royaume des apparences, qu'on peut nommer sans crainte le fantôme d'un monde, tout en avouant combien est fugitive cette lueur de vérité qui paraît et disparaît en laissant à nos yeux le doute de ce qu'ils ont vu, à nos mains l'incertitude de ce qu'elles ont touché, nous devons déclarer que nos convictions sont favorables sur plus d'un point au magnétisme. Nous croyons qu'il y a là quelque chose. Les hommes qui ont pénétré un peu avant dans la science ont tous rencontré un puits ténébreux où l'on descendrait mille ans sans en trouver le fond. Il y a un mystère sous la vie : pourquoi le magnétisme ne serait-il pas une des faces de ce mystère? Au reste notre demi-foi au monde extraordinaire que nous venons de décrire est bien moins fondée sur le raisonnement que sur l'expérience. Ces faits renversans, impossibles, en dehors du connu et par cela même si embarrassans à dire de sang-froid, si loin de toute vraisemblance, si difficiles à avouer, nous les avons vus de nos yeux, nous les avons touchés, nous les avons même produits plusieurs fois. Étions-nous éveillé? Avons-nous été dupe? En vérité, le lecteur pensera de nous ce qu'il voudra, pourvu toutefois qu'il ne nous accuse pas de mensonge, ce qui serait peu aimable de sa part et ce qui serait injuste.

Sommes-nous d'ailleurs le seul à témoigner publiquement de ces folies? Non vraiment : les docteurs Husson, Georget et Rostan ont fait de même, et c'est se trouver en assez bonne compagnie que de se rencontrer sur leurs traces. On nous opposera peut-être l'opinion des autres médecins. Il faut bien s'entendre à cet égard. Les médecins ont pour la plupart deux opinions sur le magnétisme, l'une publique qu'ils écrivent et qu'ils professent dans leurs cours, l'autre privée qu'ils gardent pour eux ou communiquent seulement à un petit nombre d'amis. La première de ces opinions est hostile au magnétisme, la seconde lui est favorable. Nous avons obtenu ces aveux de plusieurs médecins très famés. Leur reproche-t-on cette conduite ambiguë, ils vous répondent par la sentence de Fontenelle : « Si j'avais la main pleine de vérités, je ne l'ouvrirais pas. »

Quelques autres grands esprits, étrangers à la science, sans ajouter à chaque phénomène magnétique en particulier une foi entière, ne regardent pas leur existence comme impossible. Voici un fait de somnambulisme naturel; nous le tenons de M. Lamennais, qui le tenait lui-même de M. Martin de Noirlieu, ancien précepteur du duc de Bordeaux, aujourd'hui curé de l'église Saint-Jacques. La femme d'un ancien militaire, à présent huissier de la chambre des pairs au Luxembourg, traversait dans la journée, avec sa fille âgée de douze ans, la place de la Bourse. Cet enfant témoigna le désir de se diriger vers le passage des Panoramas et d'entrer chez Félix pour y manger des gâteaux. Sa mère y consentit. Étant dans la boutique, elle laissa tomber son gant et se baissa pour le ramasser. En se relevant, elle sentit une main d'homme se glisser furtivement sous son châle. Effrayée, M^{me} .... croisa ses bras contre son sein, pour défendre le portrait de sa mère qui lui servait à agrafer sa robe; puis, ne jugeant pas cette boutique très sûre dans le moment, elle paya au comptoir sans rien dire et sortit. A peine avait-elle fait quelques pas sur le boulevard, que, cherchant l'heure à sa montre, elle ne la trouva plus; cette montre était d'or avec une chaîne du même métal. Vivement contrariée de cette perte, M^{me} ..... s'ingéniait à chercher dans son esprit les moyens de la réparer. « Peut-être, se dit-elle enfin, ma montre n'est-elle pas perdue; ma main a rencontré celle de mon voleur : il y a maintenant un *rapport* entre lui et moi; j'espère que dans mon *autre état* je donnerai les moyens de le découvrir. » Par son autre état, M^{me} .... entendait un somnambulisme lucide qui survenait chez elle naturellement pendant le sommeil. En effet, la nuit suivante, elle parla ainsitout haut à son mari : « Oui, je vois celui qui m'a volé : c'est un jeune homme. Il s'appelle ...., demeure rue de la P..., n° ...; il passe dans la maison pour ouvrier. Je vois qu'il n'en est encore qu'à son second vol; le premier était un vol de parapluie. » Le mari étonné recueillit ponctuellement ces détails. Le lendemain, il se rendit rue de la P... au numéro indiqué; le portier confirma les paroles de la somnambule; un ouvrier de ce nom, présentement *en journée,* demeurait, comme elle l'avait dit, dans cette maison où on le croyait honnête. Édifié du succès de ses premières démarches, M. .... écrivit à l'individu soupçonné les lignes suivantes : « Hier, passage des Panoramas, dans la boutique du pâtissier Félix, à deux heures de l'après-midi, vous avez pris à ma femme une montre d'or avec sa chaîne; quelques jours auparavant, vous aviez déjà dérobé un parapluie. Il ne tiendrait qu'à moi de vous faire poursuivre par la justice, mais, ne vous croyant pas encore très endurci dans le vol, je préfère m'épargner des démarches désagréables pour moi et pour vous. Je vous promets donc de ne point vous inquiéter autrement si demain, avant midi, vous faites remettre à mon portier les objets que vous savez. » Suivaient le nom et l'adresse.

Le lendemain, avant l'heure marquée, une boîte de carton cachetée à la cire fut déposée chez le concierge : cette boîte contenait la montre et la chaîne d'or.

Quelques semaines après cette aventure, la même somnambule se prend à rire; on lui en demande la cause : « C'est mon voleur, répond-elle, qui m'amuse. Il n'a pas cru à la parole que mon mari lui avait donnée; il a craint qu'on ne lui eût tendu un piége. Il est déménagé et a changé de nom. Je vois qu'il habite maintenant dans un faubourg, rue .... n° ... A sa nouvelle demeure, il se fait appeler J... .... On continue de le prendre pour un ouvrier. » Le mari recommença son enquête, et, comme la première fois, il eut lieu d'en être satisfait. Le jeune voleur avait en effet changé de nom et de logement, et se retrouva sous son nouveau masque à l'adresse désignée. Il lui fut écrit une seconde lettre : « Vous avez eu tort de ne pas vous confier à la promesse que je vous avais faite. Il était inutile de vous enfuir, car il n'entrait pas dans mes intentions de vous dénoncer. Je vous engage seulement, par intérêt pour vous, à ne point continuer un métier qui a ses dangers. Vous en trouverez aisément un plus honorable. Si vous ne tenez aucun compte de mes avis, je me verrai alors forcé de vous nuire, et je vous poursuivrai partout où vous serez. »

Cette nouvelle lettre resta, bien entendu, sans réponse. Nous ne savons trop ce que le voleur, novice et encore peu aguerri, pensa de cette surveillance mystérieuse qui laissait bien loin derrière elle la clairvoyance de la brigade de sûreté.

Un avocat distingué à la cour royale de Paris était allé en soirée dans une maison. On se consulta sur la manière de se divertir. Jouer aux cartes, cela n'est ni bien neuf, ni bien sorcier; quelqu'un parla de magnétisme. Il y avait précisément dans le salon un jeune homme qui s'en occupait pour son agrément. On le pria d'exercer sa puissance sur une des personnes qui se trouvaient là. Il choisit une fille de dix-huit ans qui, par sa constitution frêle et nerveuse, offrait, soi-disant, plus de prise au magnétisme. Cette jeune fille s'endormit. Quelques incrédules doutaient encore que le sommeil fût sincère, lorsque cette malheureuse commença de se livrer tout haut aux discours les plus indiscrets et les plus compromettans pour elle-même. Il paraît que le lien magnétique n'était pas le seul qui unît cette somnambule à son imprudent endormeur, et qu'ils se trouvaient tous les deux *en rapport* depuis long-temps. Chacun des assistans maudit intérieurement la curiosité qui l'avait amené à une pareille confidence, ou du moins fit semblant de la maudire. Les hommes prenaient leurs chapeaux, les femmes mettaient leurs châles, et tous se retiraient par convenance un à un, une à une. Le salon se trouva bientôt vide. Quand cette pauvre jeune personne rouvrit les yeux et revint à son état ordinaire, elle ne rencontra plus autour d'elle que la solitude : il ne lui fut pas difficile alors de s'apercevoir de la double faute qu'elle avait commise. Ce fait nous a été raconté par le témoin que nous avons indiqué plus haut. Évidemment, une telle somnambule n'a point joué ce rôle-là par intérêt, car c'est au contraire elle qui paya cher cette fatale séance;

nous ne voyons que le magnétisme sur lequel on puisse rejeter la faute de cette triste révélation.

Un séminariste de Bourges, simple et fort ignorant des choses du monde, fut magnétisé, presque à son insu, par un médecin de nos amis. Ce dernier reconnut dans son *sujet* une disposition pour les voyages : c'est une faculté propre à certains somnambules de se transporter dans les lieux qu'on leur commande de parcourir. Notre magnétiseur l'envoya donc à Paris, où le jeune séminariste n'était jamais venu. Bientôt ce furent des exclamations naïves : « Quelle belle ville! quelles rues! quelles boutiques! quelles lumières! » Il était huit heures et demie du soir. Quand la première admiration du somnambule fut calmée, le magnétiseur lui ordonna de se diriger sur les boulevards et d'entrer dans le théâtre qui avoisine une grande porte en pierre de taille. Le séminariste s'y refusa énergiquement : « Je ne veux pas, ma conscience me le défend, ce serait un péché mortel; je vous en prie, ne m'envoyez pas au spectacle. » Voyant que la résistance était forte, et qu'il ne pourrait la vaincre sans danger, le magnétiseur entra en composition avec son *sujet :* « Hé bien, soit, n'allez pas à la Porte-Saint-Martin, mais, au moins, suivez-moi aux Bouffes, c'est un concert; le pape même autorise, à Rome, les chanteurs italiens. » Ces raisons et quelques autres parurent lever les scrupules du jeune séminariste, qui pénétra sans rien payer (nous signalons cet abus à l'administration) dans l'intérieur de la salle. Les exclamations recommencèrent : « Oh! la belle salle! que de monde! Fi! comme ces femmes sont nues! quelles toilettes! j'en suis tout ébloui. Je veux sortir d'ici. Satan y étale toutes ses pompes. » Le magnétiseur l'engagea au contraire à rester et à prêter toute son attention. « Le rideau se lève, reprit le somnambule; j'entends des hommes qui chantent : quelles voix! quels accens! c'est le paradis. Une femme!.. C'est l'enfer. Oh! comme elle est belle! comme elle chante! Faites-moi sortir d'ici, j'en deviendrais fou. » Le surlendemain, les journaux de Paris arrivèrent à Bourges, et annoncèrent que ce soir-là Julia Grisi jouait dans la *Norma*.

Un autre médecin (car les médecins ressemblent, pour le magnétisme, à ces archidiacres du moyen-âge qui faisaient brûler les sorciers et qui pratiquaient eux-mêmes en secret les arts cabalistiques) nous montra un somnambule muet qui exécutait dans cet état une série d'actes très compliqués. Tailleur de son état, ce dernier enfilait son aiguille les yeux fermés, et cousait avec une grande précision. Si c'était la nuit, il allumait une chandelle pour y voir; mais le plus singulier est qu'il n'y voyait qu'avec la chandelle qu'il avait allumée lui-même. Si l'on soufflait cette lumière, il la ranimait sans paraître s'étonner davantage. Si on lui escamotait sa chandelle, et qu'on lui en mît une autre allumée à la place, il cherchait la sienne à tâtons, comme un homme dans les ténèbres. Nous avons lu, depuis ce temps-là, un fait semblable d'un autre somnambule naturel, tandis que le nôtre était un *sujet* magnétique. Avait-il retrouvé sa chandelle merveilleuse, il la ravivait à la flamme d'une allumette, si elle était éteinte, et recouvrait aussitôt toute sa lucidité. Nous l'avons vu alors diriger plus de dix fois son fil vers le trou d'une aiguille très fine, sans manquer une seule fois le passage.

Il n'entre pas dans nos intentions de raconter tous les faits magnétiques qui sont à notre connaissance. A plus forte raison négligerons-nous ceux qu'on peut trouver rapportés dans les livres. Il en est un toutefois, parmi les faits publiés, qui mérite un intérêt particulier à cause du beau nom scientifique auquel il se rattache Nous voulons parler de ce qui advint au docteur Georget dans les salles de la Salpêtrière. Ce médecin, ayant fait l'essai du magnétisme sur la première femme venue qui se rencontrât sous sa main, réussit à la plonger dans le sommeil lucide. A la première question qu'il lui fit, cette femme manifesta sur son visage une vive douleur; elle fut prise ensuite de convulsions violentes qui ne se dissipèrent qu'avec le sommeil dont le docteur Georget se hâta de la faire sortir. Le lendemain, nouvelles expériences, mêmes convulsions. Cette résistance de la somnambule ne faisait qu'exciter encore l'inquiétude et la curiosité du magnétiseur. Que voyait-elle donc qui l'agitait de la sorte? Georget l'endormit une troisième fois, bien résolu, ce jour-là, à arracher le secret des lèvres de cette femme. Les convulsions furent la suite immédiate de l'invasion du sommeil; mais, résolu à rompre le charme, le magnétiseur s'arma d'une volonté énergique. Les questions, les instances, les ordres les plus impératifs, rien ne fut épargné pour vaincre cet obstiné silence. Alors, au milieu des sanglots qui l'étouffaient et des larmes qui coulèrent avec abondance sur ses joues pâles, la somnambule s'écria qu'elle voyait le jour de sa mort prochaine. Ici, passant en revue le temps qui lui restait à vivre, elle en détailla minutieusement l'emploi: « Le dimanche suivant, je sortirai de la Salpêtrière pour aller dîner chez mes parens; vers le soir, je me sentirai incommodée; on me ramènera en voiture à la Salpêtrière; ma maladie, d'abord peu grave, deviendra plus inquiétante de jour en jour. » La somnambule énumère avec une clairvoyance effrayante tous les symptômes, tous les accidens qui surviendront : tel jour elle aura la fièvre, tel autre jour le délire, la vessie sera frappée de paralysie à tel moment; enfin, déchirant tout-à-fait le crêpe qui couvre son triste avenir, elle annonce d'une voix affreusement prophétique le jour et l'heure précise où elle rendra le dernier soupir.

Georget, comme frappé de la foudre, maudit sa fatale curiosité qui lui a fait porter la main à l'arche des mystères de la nature. Il s'arrête épouvanté, et fait sortir sa somnambule de ce terrible sommeil où il n'osa plus la replonger jamais. La malheureuse ne conserva à son réveil aucun souvenir de cette sinistre prédiction. On se garda bien de la lui révéler. Mais le plus sérieux est qu'elle tint parole. Cette femme sortit, en effet, de la Salpêtrière au jour indiqué, fut ramenée malade, en fiacre, eut la fièvre, le délire, la paralysie qu'elle avait dite, et succomba à l'heure qu'elle avait indiquée elle-même. Georget, accablé de stupeur et d'effroi, regarda en quelque sorte la mort s'avancer sur cette femme sans avoir la force de lui disputer sa proie. Une voix plus forte que celle de la science lui criait aux oreilles : C'est inutile; cette femme doit mourir! Elle mourut. Il faut croire que cet évènement et quelques autres faits magnétiques, rencontrés par lui, exercèrent une influence bien puissante sur l'esprit du docteur Georget, puisqu'ils lui firent rétracter dans son testament des erreurs anciennes qui devaient avoir à ses yeux, comme aux yeux de tant d'autres médecins, le privilége d'une ignorance péniblement acquise. « Je ne terminerai pas cette pièce, écrit-il lui-même, sans y joindre une déclaration importante. En 1821, dans mon ouvrage sur la *physiologie du système nerveux,* j'ai hautement professé le *matérialisme*... A peine l'avais-je mis au jour que de nouvelles méditations sur un phénomène bien extraordinaire, le somnambulisme, ne me *permirent plus de douter en nous et hors de nous d'un principe intelligent tout-à-fait différent des existences matérielles*. Ce sera, si l'on veut, *l'ame* et *Dieu*. Il y a chez moi, à cet égard, une *conviction profonde* fondée sur des *faits* que je crois incontestables. Peut-être un jour aurai-je le loisir de faire un travail sur ce sujet. » Ce travail est encore à faire, car Georget mourut à la veille de le commencer.

Nous voici arrivé au plus difficile de notre tâche. Dante, ce grand visionnaire que nous aimons à citer encore, car son *Enfer* est, comme le magnétisme, un monde de prodiges et de fantômes, s'écrie quelque part : « Sur le vrai qui a face de mensonge, l'homme doit fermer les lèvres autant qu'il le peut; d'autant que, sans qu'il y ait de sa faute, il s'attire de la honte; mais ici je ne puis pas me taire (1). » On nous permettra d'en dire autant. Nous avons vu, tout ce qu'il y a de plus vu. Nous ne croyons pas avoir été le jouet d'aucune hallucination, car les faits que nous observions, d'autres les observaient en même temps que nous et ne les ont pas jugés autrement. Il nous est encore plus impossible de croire que nous ayons été dupe; en voulez-vous savoir la raison? C'est que la somnambule que nous magnétisions alors était notre mère. On voudra bien croire également que nous n'oserions jamais mêler le mensonge, ni même la fiction à ce nom sacré.

Un miroir, sur lequel nous avions dessiné mentalement l'image d'une personne absente, ayant été présenté un jour à notre somnambule, celle-ci dit tout haut :

— Bonjour, madame.

— A qui parlez-vous ?

— A cette femme que je vois, une femme en noir.

— Où est-elle ?

— Dans sa chambre.

— Que fait-elle ?

— Elle lit.

---

(1) Sempr' a quel ver ch' a faccia di menzogna,
Dè l' huom chiuder le labbra, quant' ei pote;
Però che senza colpa fa vergogna :
Ma qui tacer nol posso.....

-- La connaissez-vous ?

— Non; je ne l'ai jamais vue.

Elle s'exprima ensuite sur le caractère de cette femme et fit son portrait avec beaucoup de ressemblance.

Nous retirâmes le miroir, et nous effaçâmes avec la main l'image que nous avions imprimée sur la glace par notre volonté.

— Que voyez-vous maintenant ?

— Une autre femme.

— Que fait-elle ?

— Elle dort.

— Comment est-elle ?

— Pas jeune; elle a un bonnet sur la tête, un châle noir et une robe verte.

C'était elle-même. Il arrive souvent aux somnambules de perdre le sentiment de l'individualité.

Revenant alors à l'autre femme qu'elle avait vue dans la glace :

— Devinez-vous à quoi je pense?

— Vous pensez à cette femme en noir. Vous voudriez la rencontrer.

— Cela est vrai. Que faut-il faire pour cela?

— Celle que vous cherchez entrera jeudi prochain vers sept heures et demie du soir dans une église qui est du côté de la halle. Je la vois, mais je ne sais plus son nom.

— N'est-ce pas Saint-Eustache?

— Oui, c'est cela.

La mémoire des mots et des noms propres est, de toutes les mémoires inventées par Gall, celle que les somnambules possèdent le moins.

Le fait méritait d'être vérifié. Nous nous rendîmes à la nuit tombante, le jeudi suivant, dans l'église Saint-Eustache. On chantait un office du soir, derrière le maître-autel, à la chapelle de la Sainte-Vierge. Nous nous promenâmes en attendant le long des bas-côtés qui étaient pleins d'ombres. Rien ne venait. Mais, à sept heures et demie précises, cette femme en noir entra, accompagnée, par la grande porte du côté droit. Elle passa près de nous dans l'obscurité, et nous nous reconnûmes. C'était par hasard qu'elle était entrée ce soir-là dans l'église, et, selon ses propres termes, pour faire sa prière et abréger sa route.

Voici un dernier cas de clairvoyance magnétique. Une somnambule, demeurant sur la paroisse de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, donnait des consultations à quelques amis; l'un d'eux lui demanda des nouvelles de son frère qui était à Bone.

— Il me faut le temps d'y aller, répondit-elle.

Le magnétiseur l'y envoya.

— Y êtes-vous?

— Oui, c'est bien; laissez-moi faire.

Le magnétiseur, voyant cette somnambule muette et immobile :

— Que faites-vous donc ?

— Je marche. Je suis dans la ville. Je n'ai point encore trouvé votre frère, et je voudrais pourtant bien vous en donner des nouvelles.

La somnambule continua de chercher :

— C'est étonnant, reprit-elle, je sens bien qu'il n'est pas loin d'ici, et pourtant je ne le rencontre pas .. Voici un café à la porte duquel je vois des officiers, je vais y entrer à tout hasard; peut-être qu'ils me donneront des renseignemens pour le trouver.

La somnambule demeura quelque temps dans le café.

— Ah ! on parle de votre frère.

— Qu'est-ce qu'on en dit ?

— On se moque de lui.

La somnambule sortit du café mécontente :

— Tout cela est fort bien; mais, en attendant, ils ne me disent pas où il est. Si au moins je pouvais le leur demander; mais je ne puis pas.

La somnambule réfléchit :

— C'est égal, je vais rentrer. Sans leur rien dire, et sans en avoir l'air, je saurai bien les interroger sur ce que je veux savoir.

Elle rentra. Après un silence :

— Ah ! je ne m'étonne plus si je ne pouvais pas le trouver; il n'est pas ici, il est à deux lieues de Bone; il assiste à la pêche du corail. Maintenant que je sais où il est, je vais y aller.

La somnambule partit.

— Je vois votre frère; il se porte bien; dans deux jours il vous écrira.

On reçut, en effet, quelques jours après, une lettre de ce frère qui décrivait une pêche de corail à laquelle il venait d'assister tout récemment dans les environs de Bone.

Un autre témoin de cette séance, voyant la somnambule en si belle humeur de voyage, l'envoya chez un de ses amis :

— Allez, rue..., n°...; une maison en pierre de taille; vous monterez sans rien dire au portier, et vous demanderez des nouvelles de M..., qui demeure au second étage.

La somnambule fit la commission.

— Votre ami va très mal; il est couché, il a passé une mauvaise nuit.

C'était vrai.

Un troisième personnage, que son caractère sacerdotal doit mettre à l'abri du soupçon de mensonge, dépêcha cette même somnambule à Rome.

— Traversez la place qui est devant l'église Saint-Pierre.

— Oh ! Dieu ! la belle ville ! les beaux monumens !

— C'est bien, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Troisième maison à droite, à l'angle de la rue. Y êtes-vous ?

— Oui.

— Montez maintenant.

— Ciel! quelle tristesse! comme cette maison est en deuil. Je veux sortir d'ici, laissez-moi sortir... Et cette jeune femme! oh! comme elle est affligée! quelle douleur!

— Et sa santé ?

— Exécrable. Laissez-moi m'en aller; la mort est ici.

Il s'agissait en effet d'une ancienne famille qui habitait Rome et qui se trouvait plongée dans les grandes eaux de cette désolation de la mort qui passe à certains jours sur certaines têtes.

Faut-il attribuer tous ces faits au hasard. Soit; mais alors le hasard serait un très grand magicien. Maintenant nous devons ajouter encore une fois que ces étincelles de clairvoyance sont rares, irrégulières, presque aussitôt disparues qu'apparues. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Malgré l'inquiétude naturelle à l'esprit humain, et quoique nous ayons tenté nous-même plus d'une fois, et désespérément, de soulever les voiles du fini, nous n'osons point désirer que le magnétisme devienne une science certaine et pratique. Quel désordre dans le monde, et que de sombres éclairs si le voile qui couvre maintenant toutes les consciences venait à se déchirer tout à coup! Mesmer lui-même avait le sentiment des dangers de sa découverte : « Je cherche, écrivait-il à Marie-Antoinette, un gouvernement qui aperçoive la nécessité de ne pas laisser introduire légèrement dans le monde une vérité qui, par son influence sur le physique des hommes, peut opérer des changemens inouis. » Qu'aurait-il donc dit s'il avait connu le somnambulisme ? Il est à désirer que ce dernier reste long-temps obscur, équivoque, relégué au nombre de ces sciences indécises que la Providence retient le plus long-temps possible sous le secret, et dont la réalité, toujours menteuse, fuit entre les mains de l'homme comme une ombre.

ALPHONSE ESQUIROS.

POÉSIE.

AU PRINCE HÉRÉDITAIRE DE SAXE-WEIMAR.

Où donc es-tu, Wolfgang, pour manquer à la fête?
De cette heureuse cour chambellan et poète,
Ne t'entendra-t-on pas, d'un ton aimable et doux,
Saluer en passant les deux jeunes époux?
Ne te verra-t-on pas dans la riche mêlée
Paraître, le front haut, la poitrine étoilée,
Et l'œil éblouissant de ce feu glacial
Dont chacun se souvient au palais grand-ducal?
C'est le jour cependant des flatteuses pensées
Comme dans un or fin dans la strophe enchâssées:
Poétiques joyaux, charmans bijoux de roi,
Que nul ne sut jamais ciseler mieux que toi.
Vois, Belvédère en fleurs, suant la myrrhe et l'ambre,
Sous son toit de cristal, au soleil de novembre,
D'un printemps merveilleux entr'ouvre les trésors,
Et l'Ilm en bondissant a frémi sur ses bords.
Quoi! l'Ilm t'appelle en vain! quoi! dans tes Hespérides,
Là-haut, tu n'entends plus les cascades limpides
De ce joli ruisseau bordé de saules verts,

Dont le flot aimait tant à courir dans tes vers!
Ah! puisque aux régions d'éther et de lumière,
Où plane ta grande ame enlevée à la terre,
Les bruits chers autrefois ne te parviennent pas,
Puisque ta voix se tait désormais ici-bas,
Je veux en ton jardin descendre au clair de lune,
Et parmi tant de fleurs, ce soir, en cueillir une
Dont je puisse du moins, en ton illustre nom,
Faire hommage au neveu de ton royal patron.
Il est pour Charle-Auguste, en tes œuvres complètes,
Un poème appelé *la Danse des Planètes,*
Où chaque étoile émet un vœu pour les époux.
Mars, Vénus, et Saturne, et Jupiter, et tous,
S'avancent, et bientôt la troupe souveraine
Entonne en leur honneur une hymne olympienne.
Du sein du firmament ils mènent avec eux
La Vie et la Croissance, enfans harmonieux
Dont la jeune princesse aime les blondes têtes.
Le Zodiaque alors se forme; les planètes
Que Mercure convie à la fête du jour
Dans le cercle divin se rangent à leur tour,
Accusant le soleil, dont la lumière tarde;
Il paraît cependant, il se rapproche, et darde
Du fond de sa splendeur, comme un présent des cieux,
Ses rayons les plus vifs sur le front gracieux
De la jeune princesse, et la fête commence.

Vous aussi la savez, cette hymne d'espérance
De l'auguste vieillard que j'évoque aujourd'hui,
Parce qu'il vous aimait, parce que c'est à lui,
O prince, que je dois l'honneur de vous connaître,
Et que du sentiment profond qui me pénètre
Les mille vœux seraient de vous mieux accueillis,
Si par cette grande ombre ils vous étaient transmis!

HENRI BLAZE.

REVUE DRAMATIQUE.

Si le programme ne ment pas, l'hiver sera fécond en jouissances dramatiques. Déjà les plus belles promesses sont près de se réaliser. Le Théâtre-Français, qui ne s'endort pas sur les recettes de M^lle Rachel, promet pour cette semaine une comédie en cinq actes de M. Scribe. Ce n'est pas tout. Le comité du théâtre de la rue Richelieu a tout récemment entendu la lecture d'un drame en vers qui entrera en répétition immédiatement après la représentation du *Fils de Cromwell;* ce drame est tout simplement de M. Victor Hugo, qui cette fois s'est inspiré, dit-on, de son dernier voyage sur les bords du Rhin. S'il en est ainsi, ce voyage n'aura pas été stérile, et nous lui devrons en même temps un de ces beaux livres et un de ces beaux drames qui remuent fortement les passions littéraires de toute une époque. Nous ne savons rien du nouveau sujet qu'a traité l'illustre poète; nous ignorons jusqu'aux noms des héros qu'il vient d'animer de son souffle puissant. A-t-il pris ses personnages dans l'histoire? Les a-t-il empruntés à quelqu'une de ces légendes qui peuplent la poétique Allemagne? C'est encore un mystère; ce que nous savons, c'est que la lecture de ce drame a produit une émotion profonde, un enthousiasme sincère; ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'on va nous rendre bientôt les soirées d'*Hernani* et de *Marion de Lorme*. En attendant, c'est déjà pour nous une grande joie de savoir M. Victor Hugo revenu à cette scène sur laquelle il a, pour la première fois, planté glorieusement son drapeau. Si le poète ne doit pas s'attendre à voir renaître les luttes bruyantes que son nom soulevait naguère, il peut compter en revanche sur un examen sérieux et sur une admiration réfléchie. Il rentrera en roi légitime sur cette scène dont il s'est emparé, voici bientôt treize ans, en vainqueur et en conquérant. Les passions sont calmées, les haines sont éteintes, et ceux-là même qui le traitaient d'usurpateur ont reconnu depuis long-temps la royauté de son génie. C'est donc une vraie fête qui se prépare, une de ces trop rares solennités qui nous reportent aux beaux jours du théâtre. On l'attend avec cette avide impatience qu'éveille à coup sûr le bruit qui précède toute œuvre de M. Hugo. A part les émotions qu'on se promet de celle-ci, ne sera-t-il pas curieux de voir les modifications qu'auront apportées dans cet esprit de forte trempe le temps, la réflexion et l'Académie ?

Nous sommes donc en possession de deux œuvres nouvelles, l'une de l'esprit le plus charmant, l'autre du plus ardent esprit qui partagent avec M. Alexandre Dumas l'empire orageux de la scène. M. Alexandre Dumas ne dort pas, lui non plus; le théâtre des Variétés, qui doit avoir à cœur d'essuyer la poussière immonde qu'ont laissée sur ses planches les clowns et les bateleurs anglais, répète en ce moment une pièce en trois actes de l'auteur d'*Antony*, qu'on dit réservée au succès de *Kean*. Enfin la rive gauche prépare, elle aussi, ses solennités et ses fêtes. L'Odéon ne s'en tient pas à la reprise de *Venceslas* et au pantalon bleu-de-ciel du jeune baron de Waldimir. Voici bientôt venir la pièce de M. Gozlan. Les écrivains de nouvelles et de romans ne pouvaient pas remettre en de meilleures mains le soin un peu tardif de leur réhabilitation au théâtre.

En attendant toutes ces merveilles, les petits théâtres font activement leur petit métier. Le Vaudeville a rouvert depuis quelques semaines ses portes, long-temps fermées pour cause de réparation dans la salle. Nous avons revu la salle; rien n'y est changé. Il paraît que les réparations n'ont eu lieu que derrière la toile.

La réouverture de ce théâtre ne date, à vrai dire, que de la représentation de *l'Hôtel de Rambouillet*. La direction nouvelle n'avait vécu jusque-là que sur l'ancien répertoire; on avait repris *les Mémoires du Diable, Elle est Folle, M. Fouinard*, mais de nouvelle pièce, point. Enfin *l'Hôtel de Rambouillet* vint; c'est sous les auspices de M^me^ Ancelot que M. Ancelot a inauguré son administration. On n'est pas à la fois plus galant, plus fin ni plus habile.

L'Hôtel de Rambouillet est une agréable causerie de salon dans laquelle M^me^ Ancelot a introduit une action assez mince, assez ténue, assez déliée, assez délicate, pour pouvoir passer, sans les briser, à travers les fils d'or et de soie de cet aimable babillage. Cela est fait en tout petit à la façon du *Misanthrope*, et ressemble au chef-d'œuvre de Molière autant que les vaisseaux de papier que les enfans lancent sur le bassin des Tuileries ressemblent aux vaisseaux à trois-ponts qui flottent sur la mer azurée. Toujours est-il que cela est amusant, finement tourné, et que M^me^ Ancelot a trouvé un gracieux succès avec cet hôtel de Rambouillet dans lequel elle n'eût pas été déplacée. On ne jase pas avec plus de charme et d'esprit; on ne jette pas avec plus d'à-propos un grand nom historique à travers l'intérêt qui languit. Il faut voir, quand par hasard la saillie manque et que l'action fait défaut, avec quel art merveilleux M^me^ Ancelot sert à son public Pierre Corneille, Racan ou Bossuet. Ce procédé nous a rappelé cet amphitryon, fin causeur, lui aussi, qui, trahi par son cuisinier, remplaçait un plat par une histoire. Mais tout est bien qui réussit; nous sommes lâchement pour les vainqueurs, surtout quand les vainqueurs sont des amazones de talent et d'esprit. Nous regrettons seulement que Mme Ancelot ait voué sans pitié au ridicule la personne de cette excellente Mlle de Scudéri, dont les grands coups d'épée ont trouvé grace devant Mme de Sévigné, qui même s'en réjouissait fort.

Nous avons plus d'un compte à régler avec le théâtre du Palais-Royal : sans parler de *la Maîtresse anonyme* et de *la Dragonne*, voici, de front et sur la même ligne, *la Borne du Cabaret, le Loup dans la Bergerie*, et *les Ressources de Jonathas. La Borne du Cabaret* n'a guère vécu que ce que vivent les roses; *le Loup dans la Bergerie* est un vaudeville écrit tout exprès pour la voix de M. Achard.

Cette bergerie, située rue Vivienne, se compose d'un troupeau de jolies modistes dont Mme Mozambique, en mourant, a légué le soin et la garde à son neveu Pélican, sacristain d'une paroisse du Jura. Mme Mozambique n'a rien imaginé de mieux pour perpétuer, après sa mort, lá sainte renommée de son établissement, car il est bon que vous sachiez que, du vivant de Mme Mozambique, cet établissement était une école de chasteté où venaient se former les jeunes filles de noble maison qui se destinaient à l'état de modistes et de vestales. On n'y admettait que des rosières. Rien de plus édifiant que les propos qui s'y tenaient la journée entière; on n'y lisait, à la veillée, que des livres de piété; on n'y traitait que des sujets de religion et de morale. Vrai séminaire de jeunes demoiselles! Aussi, près d'expirer, Mme Mozambique pensa-t-elle que son neveu le sacristain était seul digne de la remplacer dans la direction de ces jeunes et blanches ames. Elle institua donc Pélican son légataire universel. A cette nouvelle, Pélican d'accourir. Il arrive les yeux baissés, le cœur ému, la voix tremblante :

Le drôle eût volontiers écrit sur son chapeau :
C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

Car, tel que vous le voyez, avec sa voix flûtée et ses airs de sainte-nitouche, Pélican est le loup que Rivarol aurait voulu voir de temps à autre dans les bergeries du chevalier de Florian. Il paraîtrait qu'en ceci les élèves de feu Mme Mozambique sont de l'avis de Rivarol. Pélican a bientôt compris à quelles ouailles il a affaire; il jette le froc aux orties et apparaît en loup ravisseur, à la grande satisfaction des brebis qui, loin de s'enfuir, se disputent entre elles l'honneur d'être dévorée la première. Il faut croire que l'aimable troupeau ne voyait pas le loup pour la première fois, à preuve que Pélican en découvre trois sous la table. Cependant le couvert est mis, les bouchons canonnent le plafond, la mousse pétille dans les verres; on éventre les pâtés, on dépèce les perdreaux; loups et brebis, mêlés et confondus, boivent au même ruisseau et tondent le même gazon. Si l'ame de feu Mme Mozambique a passé par là, entre onze heures et minuit, elle a dû être satisfaite.

Toutes ces folies pourraient être divertissantes, n'était M. Achard qui se croit obligé d'y mêler à tout propos le charme de sa voix; il faut que M. Achard chante, et, pour ma part, je ne sais rien de plus fastidieux que la manie qu'a ce gros joufflu de vouloir chanter à tout prix; charmant chanteur d'ailleurs, s'il voulait consentir seulement à mettre sa voix dans sa poche.

Parlons de Jonathas; aussi bien, cette fois, il s'agit de ce joyeux garçon qui tient en même temps de Jeannot, de Jocrisse, de Crispin, de Scapin et de Mascarille. C'est Ravel que nous voulons dire. Celui-là en remontrerait à Quinola lui-même, pour l'esprit et pour les ressources. Voyez plutôt. Jonathas a suivi à Bade son maître, M. Léopold, jeune peintre riche d'avenir, mais pour le quart d'heure n'ayant ni sou ni maille; talent plein d'espérances, mais poches vides si jamais il en fut. Poussé par l'ennui et par l'amour de l'art, M. Léopold s'avise un matin de laisser Jonathas en gage à l'hôtel et de partir pour battre en artiste les environs. Il reviendra dans quinze jours; pendant ce temps, Jonathas vivra comme il l'entendra, à la grace de Dieu. Grand embarras de Jonathas, qui pense d'abord à se mettre des sangsues pour se distraire; mais il y renonce par humilité, en songeant que ce sont là des distractions de grand seigneur. Sur ces entrefaites arrive M. Bernard, qui, pour les quinze jours qu'il doit passer à Bade, désire trouver un domestique actif, intelligent et probe; si les domestiques se montraient aussi exigeans à l'endroit de leurs maîtres, il n'y aurait bientôt plus ni maîtres ni serviteurs. Heureusement Jonathas est moins difficile. M. Bernard demande un domestique pour quinze jours seulement; précisément, grace au départ de M. Léopold, Jonathas a quinze jours de loisirs et de liberté; il s'offre, on l'accepte, et tout est pour le mieux. Voici donc Jonathas en fonction, et tout serait pour le mieux en effet, si, au bout d'une heure, M. Léopold, qui a changé brusquement d'humeur, ne rentrait pas au gîte de la façon la plus inopportune. Que deviendra Jonathas? Si d'un côté il tient à M. Léopold, de l'autre il tient fort aux écus de M. Bernard. Que faire? En pareille occurrence, un valet saugrenu jetterait sa langue aux chiens, mais Jonathas se plaît aux sauts périlleux et prétend donner un démenti au proverbe qui dit qu'on ne sert pas deux maîtres à la fois. Ainsi fait-il et si bien, qu'à force d'esprit et de bêtise, d'adresse et de gaucherie, de finesse et de niaiserie, il rapproche deux amans séparés, arrache le consentement de l'oncle Bernard, marie Léopold et Pauline, et finit lui-même par épouser la jeune et gentille Lucienne. Ne voilà-t-il pas un bien heureux coquin? Mais il faut voir Ravel dans le rôle de Jonathas. Ce Ravel est décidément un des pélerins les plus plaisans qui se puissent rencontrer : à la fois niais et fin, naïf et goguenard, joignant, ainsi que nous le disions tout à l'heure, l'adorable bêtise de Jocrisse au charmant esprit de Scapin et de Mascarille. Le théâtre du Palais-Royal a donné récemment une représentation extraordinaire au bénéfice de ce même Ravel. Le public, toujours empressé de témoigner ses sympathies aux artistes qu'il aime, s'est porté en foule à cette représentation où l'on jouait une parodie de *Mathilde,* afin qu'il ne soit pas dit que quelque chose ait manqué au succès de M. Eugène Sue.

Où s'arrêtera ce succès? Quand donc cet infatigable joûteur permettra-t-il aux imaginations, irrésistiblement entraînées sur ses pas, de respirer et de se reposer quelque peu? Hier c'était *Mathilde*, aujourd'hui c'est *Pierre-le-Noir;* en même temps *les Mystères de Paris* retentissent aux quatre coins de la ville; la *Goualeuse* occupe tous les cœurs, comme autrefois la *Esmeralda*. Et toujours et partout ce nom, Eugène Sue, volant de bouche en bouche, montant de la rue au boudoir, et du boudoir à la mansarde. Cependant, à la fin, on s'étonne et on s'interroge. Où cet homme étrange prend-il le temps de produire ainsi, sans relâche? Les jours ont-ils pour lui plus de vingt-quatre heures? Sans doute il vit comme un bénédictin, loin des rumeurs et des joies de la foule oisive, sans autre ami que le travail, sans autre souci que le soin de sa popularité, sans autre étude que la poursuite de la gloire? Mais non, il n'en est rien; cet homme est partout où la vie élégante l'appelle. L'autre jour il courait le cerf dans les bois effeuillés par l'automne; ses soirées appartiennent au monde, ses journées sont à ses plaisirs. Tenez, le voici qui passe, timide et modeste comme il sied au talent, peu préoccupé du bruit qui se fait autour de son nom, point gêné dans sa célébrité. Allez chez lui; vous le trouverez occupé de son jardin et de ses fleurs. Mais quoi donc, cependant? Par quel art, par quel enchantement s'enfantent ces œuvres sans cesse renaissantes? Dites-nous le secret de cette fécondité merveilleuse? Cet homme a-t-il pour secrétaires des esprits, des fées et des lutins? Eh oui! sans doute, il a des esprits à son service, un surtout, charmant, varié, facile, toujours prêt, c'est le sien. Oui, il a des fées à sa disposition, une entre autres, qui fait éclore d'un coup de baguette drames, nouvelles et romans: cette baguette magique, c'est la plume de l'écrivain; cette fée, c'est l'imagination.

Mathilde se joue à la Porte-Saint-Martin, *Pierre-le-Noir* à la Gaieté. Or, voici ce qui arrive tous les soirs. Chaque soir, la foule que n'a pu contenir le théâtre de la Porte-Saint-Martin se dirige vers la Gaieté, et rencontre, chemin faisant, la foule qui, n'ayant pu pénétrer dans le théâtre de la Gaieté, se dirige vers le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Ces deux masses qui s'avancent au pas de course se heurtent, s'entrechoquent, et il en résulte des émeutes que la garde municipale a grand' peine à dissiper. C'est là qu'en sont les choses. Mais aussi quel drame que *Mathilde!* Où trouver plus d'intérêt, d'émotion, de terreur, si ce n'est dans *Pierre-le-Noir?*

Pierre-le-Noir, en voici un coquin! Je le préfère pourtant au Lugarto. Ce Lugarto est pétri avec la boue la plus infecte qui ait jamais sali les plus infames égouts; Pierre-le-Noir, lui, sent du moins la poudre à fusil. Ce bandit s'est créé baron, baron peu chrétien, comme vous le pouvez croire. Il a fait de son château un repaire de loups, une aire de vautours; c'est un peu l'histoire de l'hôtel de M. Vautrin. Notre baron habite là avec ses amis et ses serviteurs, tous honnêtes gens comme lui. S'il s'exécute quelque mauvais coup à dix lieues à la ronde, vous pouvez être sûr que c'est de l'ouvrage à ces messieurs. Ces messieurs sont *chauffeurs*, c'est-à-dire qu'ils s'amusent à chauffer les pieds de leurs victimes, pour leur faire avouer où sont leurs trésors. C'est un état comme un autre; il ne faut pas contrarier les vocations. Mais M. le baron ne s'en tient pas là. Il enlève la fiancée d'un jeune meunier et se dispose à l'épouser après avoir brûlé les pieds d'un pauvre curé de village; il l'épouserait pardieu bien jusqu'au bout, sans un idiot, M. l'Endormi, qui lui décharge presqu'à bout portant un pistolet dans la poitrine. C'est bien le cas de nous écrier avec M. Hugo : L'idiot est un esprit, l'oiseau qui dort est un chat qui guette! En effet, ce M. l'Endormi n'avait contrefait l'idiotisme que pour en arriver à tuer treize *chauffeurs*, holocauste promis à la mémoire de M. son père, que jadis ces messieurs avaient chauffé outre mesure. — Et de treize! dit M. l'Endormi en voyant tomber le baron. A ce compte tout le monde est content; André retrouve Rose, Rose retrouve son véritable père, le meilleur de tous, représenté par une dot de cent mille écus; l'Endormi retrouve l'esprit, le pays retrouve le repos et la sécurité, M. Eugène Sue retrouve le succès de *Mathilde*, le théâtre de la Gaieté retrouve d'abondantes recettes, et M. le curé, en contemplant d'un œil attendri tant d'heureux résultats et de prospérités de tout genre, rend à Dieu des actions de graces et ne se souvient même plus qu'on vient de lui griller les pieds.

Le collaborateur de M. Eugène Sue est M. Dinaux, homme d'esprit et de talent, comptant assez de succès pour justifier sa vanité, s'il se permettait d'en avoir; mais, lui aussi, simple et modeste, faisant assez bon marché de ses inventions, ne tournant point sottement le dos à la critique bienveillante, mais au contraire allant à elle, la remerciant d'un sourire et lui donnant franchement la main.

Au théâtre des Variétés, la jolie petite pièce de *la Vendetta*, tirée avec bonheur, par M. Siraudin, du beau roman de *Colomba*, continue de lutter contre l'ennui des *Informations conjugales*. C'est là une pauvre et triste pièce, pièce à tiroir, comme on dit, mais qu'on aurait bien dû y laisser. M. Levassor, le plus froid comique qui se puisse imaginer, ne réchauffe guère ces pâles imaginations, et l'excellente M^{lle} Flore y perd toute sa verve et tout son entrain. En revanche, le théâtre des Variétés, encore tout meurtri de la visite des abominables clowns, montrait tout récemment encore à son public les exercices gymnastiques de quatre aériens anglais, qui étalaient chaque soir aux regards des loges et des galeries tout ce qu'on a l'habitude de cacher dans la bonne et dans la mauvaise compagnie. —Nous ne cesserons pas de protester contre de pareils spectacles; nous ne nous lasserons pas de réprouver ces jeux indignes de toute scène qui a le respect de ses planches et de son parterre. Non, nous ne savons rien de moins attrayant que ces quatre saltimbanques, dont les attitudes révoltent le goût le moins collet-monté et offensent le regard le moins susceptible. Admettons d'ailleurs un instant que ces exercices attirent la foule. Qu'en résultera-t-il? qu'après avoir offert au public des représentations extraordinaires, lorsque vous retomberez dans le calme plat de vos représentations très ordinaires, vous verrez la foule rebelle lire d'un œil indifférent vos affiches, et passer d'un air dédaigneux devant votre porte. En effet, une fois que nous avons goûté à votre porter et à vos plum-puddings, que voulez-vous que nous fassions de votre petit-lait et de votre fromage à la crême ? Comment voulez-vous que nous nous intéressions aux petits jeux de votre esprit, lorsque vous nous avez montré des Hercule qui s'assomment à coups de poings, et des aériens qui se suspendent par le nez au bout d'une corde ?

Le théâtre du Gymnase a donc joué, ainsi que nous l'avons dit l'autre jour, une comédie en deux actes, intitulée *le Bonheur d'être fou;* presqu'en même temps, on reprenait au théâtre du Vaudeville une pièce en trois actes intitulée *Elle est folle*. Nous l'avons dit, nous le répétons, c'est un mauvais jeu de jouer avec la folie; soit qu'il vise au rire, soit qu'il prétende aux larmes, c'est un jeu qui ne convient pas au théâtre; le rire qu'il sollicite est plus triste encore que les larmes qu'il fait couler. Nous n'admettons à la scène que la poétique folie d'Ophélia. Le bonheur d'être fou ! Rien que ces mots serrent douloureusement le cœur. Rappelez-vous ces guerriers d'Homère qui combattent dans la nuit sombre. — Dieux immortels ! s'écrient-ils, combattez contre nous, mais rendez-nous le jour. Nous nous écrions, nous autres : Grand dieu ! accable-nous de toutes tes colères, mais n'éteins pas en nous le flambeau de l'intelligence et de la raison; ne l'éteins pas, dût-il n'éclairer que des ruines et des désastres ! Cela dit, arrivons au *Bonheur d'être fou*.

Deux enfans vivaient en Irlande; l'un se nommait Davis, l'autre Paméla. Élevés tous deux sous le même toit, grace aux mêmes soins, tous deux commencèrent par s'aimer comme frère et sœur; bientôt ils en arrivèrent à s'aimer d'un plus tendre amour. Imaginez-vous Paul et Virginie transplantés de l'île de France sous le ciel de la verte Erinn. Comme Paul et Virginie, ces deux enfans devaient être cruellement séparés l'un de l'autre. Un jour, jour fatal ! lord Preston se rappela, dans son riche hôtel de Londres, qu'il avait en Irlande une fille, gage mystérieux d'un amour de sa jeunesse. Il s'avisa de la reconnaître, moins par tendresse pour elle que par haine contre ses héritiers, et de l'attirer à lui pour lui laisser son nom et sa fortune. On juge quel coup pour Davis et Paméla; que de larmes de part et d'autre ! Paméla partit pour Londres; égaré déjà par l'amour, Davis ne tarda pas à l'y suivre. Long-temps il la chercha vainement; long-temps il fit de vains efforts pour pénétrer jusqu'à elle. Un jour, enfin, il y parvient. Il se glisse dans l'hôtel de lord Preston, s'introduit dans la chambre où se tient Paméla; mais que voit-il? Paméla pâle et mourante, qui jette un cri et tombe morte en l'apercevant. Depuis long-temps déjà Paméla était faible et souffrante; elle se mourait de ce cruel mal qui s'appelle le mal du pays. Au milieu des fêtes, au sein du luxe et de la richesse, elle se mourait d'amour pour son pauvre Davis et d'amour pour sa pauvre Irlande.

Davis retourna dans son pays; il était fou. Folie douce, d'ailleurs ! Toujours il voyait devant lui, jeune, belle et souriante, la compagne de son enfance; il lui parlait, il l'écoutait, il lissait ses bruns cheveux sur son front d'albâtre, il la pressait entre ses bras, il l'endormait doucement sur son cœur. Un jour, jour béni! le fantôme qu'il caressait prit un corps tout aussi charmant que le rêve; la folie se fondit dans la raison, l'illusion devint une réalité. Comment en advint-il ainsi? Par une raison toute simple: Paméla n'était pas morte. A la mort de son père, elle avait quitté Londres, et un jour on la vit apparaître dans la chaumière où on l'avait élevée; jeune, belle et souriante, telle enfin que Davis la voyait dans ses hallucinations, millionnaire par dessus le marché, ce qui ne coûte rien au Gymnase, et ne gâte jamais rien à l'affaire. C'est donc là le bonheur d'être fou? Mais si Davis, au lieu de recouvrer la raison, eût persisté dans sa folie et préféré l'image à la réalité, mes maîtres, qu'en diriez-vous? C'était là pourtant un dénouement possible, plus vrai, plus dramatique, sinon plus heureux que le vôtre.

L'acteur qui joue le rôle de Davis donne à la folie tous les caractères de l'épilepsie. Si vous voulez absolument nous montrer la folie sur la scène, montrez-nous-la, non pas furieuse, mais douce, poétique et rêveuse comme Ophélia couronnée de fleurs; sinon, allez vous faire soigner à Montmartre, chez M. Blanche. M^lle Nathalie représente la jeune et belle Paméla avec toute la grace et tout le charme que nous lui connaissons.

Bien qu'il soit un peu tard pour y revenir, nous ne finirons pas sans dire quelques mots de la pièce de MM. Royer et Waëz. Les deux spirituels auteurs, auxquels nous devions déjà *le Voyage à Pontoise*, n'ont point cherché à tourner la difficulté de leur entreprise. Ils l'ont abordée de front et, se trouvant sur le terrain du *Bourgeois gentilhomme*, ils ont bravement accepté ce que la position avait de périlleux, et franchement appelé leur comédie *le Bourgeois grand seigneur. Audaces fortuna juvat;* le succès n'a point failli à leurs efforts.

Il ne nous reste rien à dire de l'intrigue ni des personnages. Tout Paris connaît à cette heure M. de Durand, M. Blanchet le démolisseur, M^lle de Saint-Ildefonse, et son père, ce brave général qui, de loin en loin, rappelle un peu trop l'honnête baron de Wormspire. Il est évident que le baron de Wormspire et le général de Saint-Ildefonse ont combattu côte à côte, sous le même drapeau, dans les guerres de la Colombie; la même balle les a frappés tous deux, en même temps, au même endroit, à la bataille de Bayaca; cette balle, ils l'ont tous deux dans la poche de leur gilet. Quoi qu'il en soit, nous devons savoir gré à MM. Royer et Waëz d'avoir mis leur ambition, leur temps et leur esprit, à la poursuite de cette chose presque impossible qui s'appelle une comédie. Ils n'auraient fait qu'en saisir la queue, qu'ils mériteraient déjà toute sorte d'encouragemens; à voir ce qu'ils ont déjà fait, nous sommes presque tenté de croire qu'ils la tiennent par les deux oreilles. Nous ne nous montrerons pas plus exigeant que le succès; nous ne troublerons pas ces deux champions sur le terrain qu'ils ont vaillamment choisi. Il est encore aujourd'hui bon nombre de sottes et petites gens qui croient se grandir en allongeant le nom de leurs pères. Tout bourgeois veut avoir des titres; c'est aujourd'hui comme du temps de Molière et de La Fontaine. Rien de mieux donc que d'avoir voulu châtier dans notre époque un ridicule que Molière n'a point épargné dans la sienne. Seulement il nous semble que les auteurs du *Bourgeois grand seigneur* ont passé, sans s'en douter, à côté d'une idée comique tout-à-fait de notre temps, point d'un autre.

Que penseriez-vous, par exemple, d'une comédie qui s'intitulerait *le Gentilhomme bourgeois?* Ne serait-ce pas par hasard une des rares et vraies comédies qui soient à faire de nos jours?

Le bourgeois grand seigneur, dites-vous? Oui, sans doute. Mais à quels détails neufs et piquans ne se prêterait pas le grand seigneur bourgeois? Songez donc qu'à cette heure c'est la bourgeoisie qui triomphe. Elle est partout, radieuse, victorieuse, le front haut, le poing sur la hanche. Elle insulte les gentilshommes dans leurs châteaux ruinés, et n'échangerait plus, comme autrefois, ses sacs contre leurs parchemins. Aujourd'hui la bourgeoisie est reine. Aujourd'hui M. Jourdain ne se soucierait nullement de marier sa fille au fils du grand-turc; c'est le grand-turc qui s'estimerait fort heureux de marier son fils à la fille de M. Jourdain. Aujourd'hui M. Jourdain ferait fi d'un mammamouchi. M. Jourdain mammamouchi? allons donc, vous voulez rire! Aujourd'hui M. Jourdain est plus grand, plus puissant, plus influent, plus haut placé que tous les mammamouchi du monde. M. Jourdain est bourgeois; à ce titre les Rohan saluent et les La Rochefoucauld baissent la tête. Aujourd'hui c'est le bourgeois qu'on fête et qu'on courtise, c'est à la bourgeoisie qu'on aspire; aussi nous semble-t-il qu'en retournant la comédie de Molière et en mettant en scène un gentilhomme entiché de bourgeoisie, on aurait pu, avec beaucoup de bon sens, de talent et d'esprit, frapper sur argent le revers d'une médaille d'or.

JULES SANDEAU.

BULLETIN.

L'avenir de l'alliance anglaise et l'avenir du ministère, voilà les deux questions qui préoccupent aujourd'hui les esprits. La première affecte les plus grands intérêts de notre politique étrangère; la seconde touche à la situation intérieure de nos divers partis constitutionnels.

Supposons un instant que l'Angleterre et la France en vinssent à une rupture et se fissent une guerre active, une pareille lutte ne serait-elle pas contraire non-seulement aux intérêts les plus positifs des parties belligérantes, mais même aux intérêts moraux de la civilisation et du reste du monde? Il y aurait dans ce résultat quelque chose qui répugnerait à la raison : reprendre au XIX^e siècle les querelles et les passions du XIV^e serait un contre-sens, une anomalie que tous pourraient payer fort cher. Aussi les hommes d'état, les esprits éclairés de la France et de l'Angleterre, ne sauraient avoir d'autres vues que de rapprocher habilement les deux pays, sans qu'il en coûte rien, nous ne dirons pas seulement à leur honneur, mais à leurs susceptibilités. Voilà le but qu'il faut atteindre, but difficile, mais but nécessaire, pour lequel il importe de bien choisir les moyens et les hommes qui peuvent y conduire.

Quel spectacle a présenté la dernière session de la chambre de 1839? Nous avons vu l'opposition s'emparer, avec autant d'habileté que de patriotisme, d'une question d'honneur national, la mettre dans tout son jour, signaler à la France les écueils et les piéges d'un traité imprudemment consenti. La démonstration fut si claire et si forte, que, cette fois, le parti conservateur s'unit à l'opposition avec la plus honorable franchise. Cependant que fit le ministère? Il défendit d'abord avec véhémence le traité de 1841 : c'était son œuvre, sa pensée. Avec un courage digne d'une meilleure cause, il commença par soutenir, contre l'opposition, qu'il avait bien mérité de la France en signant la convention de décembre; mais quand il s'aperçut qu'en plaidant une pareille thèse, loin d'avoir pour lui la majorité, il blessait, pour ainsi dire, son sens moral, et qu'elle allait lui échapper, alors il modifia son langage et parut céder, mais sans être convaincu.

Ainsi la chambre, au mois de janvier dernier, émue par une passion généreuse, a proclamé une politique toute nationale; elle l'a imposée au cabinet sans être arrêtée par la pensée qu'en prenant vis-à-vis du ministère une pareille attitude, elle l'affaiblissait moralement. La chambre avait son but, elle y a marché; sa volonté, elle l'a faite. Serait-il vrai qu'aujourd'hui le ministère ne voulût plus accepter une situation pareille, et qu'après avoir tant cédé, il voulût enfin se créer un terrain de résistance et de lutte? Ce serait pour les traités de 1831 et de 1833 qu'il livrerait bataille. Sans prêter une créance aveugle à ces héroïques projets, il n'est pas invraisemblable que le cabinet prenne le parti de se retrancher dans les conventions conclues il y a douze ans. Alors les débats qui ont eu lieu à l'occasion de l'œuvre diplomatique de 1841 recommenceraient avec la même vivacité au sujet des traités de 1831 et de 1833.

C'est cette recrudescence que ne verraient pas sans crainte beaucoup d'esprits sages. Ils appréhendent tout ce qui pourrait compliquer encore les divisions qui séparent l'Angleterre et la France. A leurs yeux, on a fait assez de pas dans cette voie fâcheuse. Or, qui peut marquer le temps d'arrêt, si ce n'est le gouvernement lui-même par son habileté et sa prudence? La chambre, on peut en être convaincu, ne changera ni de sentimens ni de politique; la chambre, c'est le pays, elle en a les passions, les intérêts, et, fidèle à la noble mission que cet été même elle a reçue des électeurs, elle travaillera à faire disparaître tout ce qui peut porter atteinte à l'indépendance et à la souveraineté du pavillon national. Dans une pareille situation, ceux qui veulent conserver à la fois la paix et la dignité du pays regrettent vivement les antécédens des ministres de la couronne sur la question du droit de visite.

On ne peut se dissimuler en effet que le ministère est fort gêné par son passé. Vis-à-vis du parlement, il n'a pas l'impartialité qui est si nécessaire dans une question aussi délicate : il a été trop entraîné à prendre parti, à parler au point de vue de la philanthropie anglaise. C'est un inconvénient, car une pareille attitude provoque les véhémentes réactions du patriotisme, et alors, en se passionnant, la question s'éloigne de plus en plus d'une solution satisfaisante. D'un autre côté, quelle force le cabinet peut-il avoir en traitant avec l'Angleterre? N'a-t-il pas adopté dans la question du droit de visite la plupart des opinions de la politique anglaise, puisqu'il avait signé le traité de décembre?

Il faut avouer que ces antécédens sont une aggravation fâcheuse à des difficultés déjà fort considérables. Pour tout ministère, la question sera fort épineuse; pour tout ministère, ce sera une laborieuse tâche que de replacer la France et l'Angleterre dans les rapports d'une alliance à la fois utile et digne. Toutefois, l'entreprise paraît plus praticable pour des hommes qui l'aborderaient avec une entière liberté. Ce serait déjà beaucoup que, dans cette question, les ministres du roi ne pussent pas être considérés par l'opposition comme des adversaires contre lesquels elle doit continuer la guerre. Que devons-nous désirer en effet, si ce n'est que la France obtienne les satisfactions qu'elle réclame, sans compromettre une alliance dont elle est loin de méconnaître le prix?

Telles sont les réflexions qui se présentent naturellement à l'esprit de ceux qui se préoccupent avec raison des rapports de la France et de l'Angleterre. Il est naturel que le parti conservateur, qui s'est conduit avec tant de franchise et de loyauté dans la question du droit de visite, veuille maintenant qu'on ne néglige rien pour la résoudre avec habileté et bonheur. De l'autre côté du détroit, un journal whig reproche avec une amertume violente aux conservateurs la marche qu'ils ont suivie. « Le parti conservateur, dit le *Morning-Chronicle*, paiera cher ses manœuvres dans cette question. Le refus de ratifier le traité de 1841, au lieu d'apaiser ou de contenir le parti de la guerre, ne fera que l'exciter et le provoquer. Ce parti se rejettera maintenant sur la révocation des traités de 1831 et de 1833, et de l'abrogation de ces traités à l'abrogation des traités de 1815 il n'y a qu'un pas. » On reconnaît là l'emportement de l'organe habituel de lord Palmerston. Le parti conservateur a été plus sage et plus habile que ne le croit le *Morning-Chronicle*, quand il a disputé à l'opposition l'honneur d'exprimer les passions nationales dans ce qu'elles avaient de plus pur et de plus sacré. Loin de fortifier par sa conduite le parti de la guerre, si tant est qu'il y ait un parti de la guerre, ce que nous nions tout-à-fait, les conservateurs ont donné à la protestation de la France un caractère d'unanimité calme qui a dû produire sur les esprits en Europe une impression profonde sans les irriter. Les faits ont bien prouvé que telle a été la portée morale du vote du 24 janvier. L'Europe a fermé le protocole, elle a consenti à ce que la France refusât la ratification du traité du 20 décembre. Cela s'est accompli sans que la paix ait été ébranlée. Maintenant il faut faire un pas de plus en ayant toujours ce double but devant les yeux : maintenir l'indépendance du pavillon français et conserver la paix avec l'Angleterre. Ne soyons pas surpris que le parti conservateur se préoccupe sérieusement de ce double but et veuille prendre les moyens de l'atteindre; c'est son droit, et de plus il comprend que c'est son devoir.

Les conservateurs ont répondu à l'attente de la France, et ils ont fait acte de nationalité en condamnant en principe le droit de visite, et en forçant le ministère à désavouer le traité de décembre. C'est bien, mais ce n'est que la moitié de leur tâche. Les conservateurs, en effet, comprennent que, soutiens du gouvernement et de la paix depuis douze ans, ils se doivent à eux-mêmes de mener à bon port une question qui, traitée sans prudence ou sans fermeté, pourrait devenir entre la France et l'Angleterre un fâcheux achoppement. Les conservateurs ne veulent pas encourir la grave responsabilité que de l'autre côté du détroit ont encourue les whigs, auxquels on a reproché d'avoir si gravement compromis l'alliance anglo-française. C'est avoir la prévoyance d'un véritable parti politique que de vouloir terminer avec sagesse ce qu'on a entamé avec vigueur.

Qu'on ne l'oublie pas, la question du droit de visite est beaucoup plus l'affaire de la chambre que l'affaire du cabinet. En la poursuivant, chaque fraction de la chambre restera nécessairement fidèle à son esprit, à sa mission particulière. L'opposition gardera, on peut s'y attendre, toute la vivacité de ses exigences. Les conservateurs, avec leur patriotisme non moins sincère, songeront aux moyens d'assurer le succès; or, pour eux, le succès, c'est d'affermir la paix tout en satisfaisant la France.

Personne ne sera donc surpris qu'à ce point de vue on cherche par quelles combinaisons l'intérêt commun pourra être le mieux servi. Il importe plus que jamais que les vrais sentimens du pays et des chambres soient fidèlement représentés dans les hautes régions du pouvoir. Il faut que la France parle officiellement à l'Angleterre avec fermeté non moins qu'avec mesure, il faut qu'il ne reste aucune incertitude sur les conditions auxquelles l'alliance anglo-française peut être maintenue et fortifiée.

C'est moins que jamais le cas, même dans l'intérêt d'un avenir pacifique, de faiblir dans nos négociations. Le ministère anglais triomphe; les bonnes nouvelles lui arrivent en foule. Ce n'est pas pour nous le moment des condescendances sans dignité et sans limite. Nous serions gravement compromis, si l'Angleterre pouvait jamais soupçonner que ses succès intimident notre gouvernement.

Nous croyons que le ministère de sir Robert Peel est aujourd'hui à son apogée; il peut présenter à ses amis comme à ses ennemis un ensemble de résultats brillans. Il ne s'agit pas d'examiner si toutes ces solutions sont bien définitives, mais il faut reconnaître que tout arrive comme les tories pouvaient le souhaiter, et comme ils avaient eu l'heureuse audace de l'annoncer. On craignait, en Angleterre, que la guerre avec la Chine ne se prolongeât indéfiniment; voici un dénouement brusque et satisfaisant, c'est un traité de paix qui ouvre à l'Angleterre les ports de la Chine, et confirme la cession à perpétuité de l'île de Hong-Kong. Le tribut exigé par l'Angleterre n'est pas exagéré, quand on songe à ses énormes dépenses. La Chine s'est engagée à payer 21 millions de dollars en trois ans. Il est vrai que l'Angleterre a demandé en nantissement deux îles du céleste empire, et elle a peu l'habitude de restituer de pareils gages. Nos lecteurs peuvent se rappeler que l'empereur, dans son dernier édit, où il déplorait avec tant d'amertume les malheurs de son peuple, annonçait qu'il se préparait à négocier avec les barbares. Nous ne savons pas encore si le maître du céleste empire a ratifié le traité conclu par ses ministres. A-t-il l'intention d'y rester fidèle? Cette paix ne serait-elle pour l'empereur qu'un moyen d'arrêter les Anglais, de les affaiblir, de les disséminer, de se préparer pour l'avenir à une vigoureuse résistance?

Quand même, ce qui paraît inévitable, la paix conclue aurait à subir de nombreuses infractions, cette paix n'en est pas moins pour l'Angleterre un résultat précieux. Elle vient à propos, et si elle ne coupe pas court à toutes les difficultés d'une aussi gigantesque entreprise, du moins elle permet à l'Angleterre de respirer, et de s'établir sur quelques points du céleste empire, qui, d'ailleurs, par ce traité, fait sa soumission aux barbares. Que dans cette soumission il y ait une arrière-pensée et des projets de vengeances, la conduite qu'ont tenue jusqu'à présent les Chinois peut le donner à croire. Néanmoins ils subiront eux-mêmes plus qu'ils ne s'y attendent l'ascendant des envahisseurs avec lesquels ils viennent de consentir à traiter pour la troisième ou la quatrième fois; enfin la Chine paraît ouverte à l'Europe.

L'Angleterre proteste qu'elle ne prétend pas au monopole du céleste empire. Lord Cowley aurait déclaré à M. Guizot que l'Angleterre entendait bien que les vaisseaux des autres nations de l'Europe pourraient entrer dans les ports de la Chine, comme les bâtimens de la Grande-Bretagne. Le *Morning-Herald* tient, au surplus, le même langage : il annonce que, tout en négociant pour elle seule, l'Angleterre ne désire pas l'exclusion des autres peuples. « Si la France et les États-Unis, dit le journal tory, peuvent obtenir du gouvernement chinois des stipulations de commerce analogues, nos marchands les verront dans les nouveaux ports avec le même esprit d'honorable rivalité qu'ont toujours trouvé de notre part les étrangers en quelque lieu que ce soit. Le commerce anglais, pour réussir, n'a pas besoin de monopole. » Il est assez habile, au début d'une prise de possession qui est encore fort problématique, de parler ainsi. D'ailleurs ce ton de générosité compromet peu les intérêts britanniques, du moins du côté de l'Europe. Il est bien peu de négocians européens assez riches et assez aventureux pour envoyer des marchandises en Chine, et de fait l'Angleterre exercera pendant long-temps un monopole presque exclusif. Les États-Unis nous devanceront à coup sûr dans cette concurrence.

Mais le gouvernement que les succès des Anglais dans la Chine inquiéteront le plus, c'est le gouvernement russe. Voici encore en Asie un nouveau point de contact, un nouveau sujet de collision entre la Russie et l'Angleterre. Tout ce qu'a fait cette dernière puissance, depuis deux ans, tant dans la Chine que dans l'Inde, aura pour résultat d'avancer l'époque et de multiplier les champs de bataille où ces deux colosses se heurteront.

Les Anglais ont rétabli l'honneur de leurs armes dans l'Afghanistan. Le général Nott, après avoir battu une armée de douze mille Afghans, s'est emparé de la ville de Ghuzni et l'a détruite. De son côté, le général Pollock est rentré dans Caboul et a délivré les prisonniers. Voilà les faits brillans qu'attendait le gouvernement anglais pour se décider à l'évacuation d'un pays qui avait été envahi avec tant de témérité. Maintenant on peut écouter les conseils de la prudence, et ne pas s'entêter à la périlleuse occupation du Caboul.

Le ministère anglais peut penser avec satisfaction qu'il a résolu toutes les questions que les whigs lui avaient léguées. Cette succession fort embrouillée est devenue, entre ses mains, un glorieux héritage. Il reste une dernière chose aux tories à mener à bien pour consommer l'œuvre de leur politique, c'est un rapprochement complet avec la France. On peut se tenir pour bien convaincu que la pensée et le désir du cabinet tory sont d'effacer toutes les traces de ce qui s'est passé en 1840. Sir Robert Peel n'a pas plus, en politique étrangère, les préjugés des anciens tories, qu'il ne les a pour l'administration intérieure de l'Angleterre. Il comprend quel avantage il y a pour la Grande-Bretagne de pouvoir montrer à l'Europe son accord avec la France. C'est à nous de prouver à notre tour que nous connaissons le prix que l'on met à notre alliance. Nous ne pouvons céder sur le droit de visite : il importe que l'Angleterre le sache bien, nous sommes prêts à prendre toutes les voies qui pourront arriver à l'abolition complète de la traite; mais le moyen adopté en 1831 et 1833 inspire au pays une répugnance telle qu'il devient impossible de l'appliquer désormais. C'est ce dont il faut bien persuader l'Angleterre. Or, pour le persuader, il faut en être convaincu soi-même. C'est donc vers les hommes politiques qui ont pris une part explicite au vote éclatant du 24 janvier que pourra se tourner l'opinion du pays et des chambres.

Qui pourrait, à l'heure qu'il est, se flatter de démêler le véritable caractère de l'insurrection qui vient d'éclater à Barcelone? C'est un mouvement populaire qui n'a pas de chefs; c'est une démonstration sincère et bruyante des sentimens et des besoins de la Catalogne. S'il y a derrière les insurgés des instigateurs d'un certain rang, ils se cachent encore. Ce qui maintenant est sur le devant de la scène, c'est le peuple avec ses impressions pétulantes, et, pour ainsi parler, avec la naïveté de ses violences. Il a éclaté sans se rendre compte de ce qu'il voulait; il a crié à bas Espartero! sans se demander ce qu'il mettrait à la place du régent, s'il parvenait à le renverser. Il s'est levé pour satisfaire ses antipathies et ses passions, et, jusqu'à présent, voilà tout; il a fait pour ainsi dire la préface d'une révolution, sans savoir ce qu'il écrirait après la préface.

Dans le mouvement de Barcelone, il y a une unité négative : c'est le cri jeté contre Espartero. Les insurgés admettent tous les gouvernemens possibles, excepté celui du régent. Il est évident qu'aux yeux de la Catalogne Espartero est coupable de sacrifier les intérêts nationaux à l'Angleterre. Ainsi une lettre publiée par le *Corresponsal* énumère tous les griefs des Barcelonais : c'étaient la suppression de la fabrique des tabacs, la conscription substituée aux enrôlemens fournis par la municipalité, une immense contrebande tolérée en Andalousie au profit de l'Angleterre, enfin l'annonce d'un traité de commerce avec cette dernière. Alors est né, dit le correspondant espagnol, le véhément désir de sortir de la situation, *n'importe par quelle voie*. Ce tableau a tout le caractère de la vérité. La Catalogne s'est sentie blessée dans ses intérêts les plus chers, et la vengeance a suivi de près l'offense.

Nous dirions volontiers que c'est une révolution toute locale, toute municipale. Les agens du gouvernement central, Zurbano surtout, ont eu l'imprudence d'inquiéter les Barcelonais dans leurs franchises et dans leurs libertés, et des résistances individuelles ont bientôt amené une insurrection générale. Il est probable qu'Espartero triomphera de cette effervescence, et qu'il parviendra à rétablir l'ordre au nom et avec les ressources du pouvoir central, dont il est le représentant. Néanmoins, cette insurrection, même comprimée, sera pour lui un notable échec. L'année dernière, en Navarre, il a eu à lutter contre un mouvement en faveur de la régente; il n'était pas étonnant que les partisans de la reine Christine cherchassent à renverser l'homme de la révolution de septembre. Aujourd'hui, en Catalogne, ce n'est plus le parti vaincu qui lève la tête, c'est le peuple lui-même qui s'insurge; ce n'est plus au nom de la reine, c'est au nom de la souveraineté démocratique que le mouvement se propage. La junte provisoire décrète la convocation de cortès constituantes. Il s'agit de consulter le pays sur le gouvernement qui doit être établi, il s'agit surtout, aux yeux des insurgés, de venger et de rétablir les droits de la nationalité espagnole. Si la reine Isabelle II se marie, elle doit épouser un Espagnol; enfin l'industrie nationale réclame justice et protection. Il y a dans ce dernier vœu une accusation grave contre Espartero. Le duc de la Victoire n'est plus le représentant des intérêts nationaux; il les trahit. C'est pour un homme arrivé au pouvoir d'une manière irrégulière et violente une situation fort périlleuse que de se trouver ainsi dénoncé par le mouvement de toute une province comme anti-national. Ceux qui se sont saisis d'un pouvoir qui ne leur appartenait pas doivent au moins convaincre les peuples que c'est à leur profit qu'ils l'ont usurpé.

Le ministère observe les faits qui s'accomplissent en Espagne avec une sorte d'anxiété. Il lui est difficile jusqu'à présent de se rendre compte de la portée de tous ces évènemens. Nous croyons volontiers qu'il désirerait trouver l'occasion de relever l'influence française, tombée si bas; mais aura-t-il pour cela le coup d'œil et la résolution nécessaires? La session approche, et il devient de plus en plus urgent de trouver quelques résultats ou du moins quelques démonstrations dont on puisse se faire honneur devant les chambres. Cela paraît bien plus indispensable quand on songe aux éclatantes prospérités du ministère anglais.

On n'est pas d'accord au sein du cabinet si l'on doit prendre l'initiative pour parler aux chambres du projet d'union franco-belge. Ceux des ministres qui se sont déclarés les adversaires du projet se prononcent pour un silence complet, mais d'autres membres du ministère voudraient qu'au moins la question fût indiquée. Ce ne sera sans doute qu'au dernier moment, et d'après les dernières impressions qu'il recevra des circonstances, que le cabinet prendra un parti.

En attendant, le plan de l'union franco-belge, pour avoir été répudié par l'excessive timidité du ministère, ne continue pas moins d'occuper les esprits. On peut dire qu'il est à l'étude. En Allemagne, en Angleterre, en Belgique, en France, on le discute avec des passions et des vues diverses, et nous ne craignons pas, pour une idée que nous croyons grande et vraie, l'épreuve d'un examen aussi sévère et aussi multiple. Dans cette enquête officieuse, due à la presse de tous les pays, nous pouvons signaler, avec une satisfaction légitime, le livre de M. Léon Faucher, qui a pour titre : *Union du Midi*. La question de l'union franco-belge y est vue sous toutes ses faces, et embrassée dans toute son étendue; les aspects politiques sont saisis aussi bien que les rapports commerciaux. La discussion de l'auteur entre dans les détails les plus spéciaux et les plus intimes, sans jamais laisser perdre de vue la grandeur de l'ensemble. M. Léon Faucher, qui est unitioniste décidé, serre de près toutes les objections avec une précision pleine de vigueur. Son style clair et incisif amène la conviction dans l'esprit du lecteur. L'*Union du Midi* est un des meilleurs livres qu'aura produits la grande question de l'union franco-belge (1).

M. Augustin Thierry vient de publier une seconde édition de ses *Récits des temps Mérovingiens* (2). Au rebours de ces auteurs de nos jours qui respectent religieusement toutes leurs fautes une fois imprimées, l'illustre historien a revu sévèrement le texte de la première édition, ajoutant ici, retranchant là, et donnant partout à son style si net, si précis, si vigoureux, un nouveau degré de vigueur, de précision et de justesse. Grace à l'emploi de cette méthode, qui est, j'ose le dire, celle des écrivains par excellence, M. Augustin Thierry a déjà laissé derrière lui de ces œuvres dont l'irréprochable beauté défie tous les efforts du temps, toutes les attaques de la critique. Ai-je besoin de citer les *Lettres sur l'Histoire de France* et l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*? Les *Récits des temps Mérovingiens* achèvent et couronnent dignement ce majestueux édifice. Le talent de l'historien s'y déploie sous toutes ses faces, et toujours avec avantage. Comme on sait, ce livre se divise en deux parties bien distinctes: l'une, toute critique, qui, sous le titre de *Considérations sur l'Histoire de France,* embrasse l'examen des écrivains dogmatiques de notre histoire; l'autre, purement narrative, et qui, dans le cadre de six récits, enferme le tableau de la période mérovingienne. Dans la première, on voit se développer au plus haut degré cette faculté d'analyse critique et d'exposition dogmatique qu'on avait fort injustement refusée à M. Thierry. Dans la seconde, le poète se substitue au publiciste et nous peint le tableau de cette étrange société du VIe siècle, au sein de laquelle Romains, Gaulois et Barbares, avant de se fondre en un même corps, se choquaient en de perpétuels conflits, formaient les contrastes les plus tranchans. Sans rien perdre de sa justesse et de sa lumineuse précision, ici le style de l'auteur s'anime, se colore et se marie fidèlement au ton de ses sujets et de ses personnages.

Disons-le à l'honneur du public et de la critique de notre époque : ce livre a obtenu l'immense succès dont il était digne; l'Académie française a décerné à son auteur le prix fondé par le baron Gobert, et le public, chose rare, a ratifié le jugement de l'Académie; il l'a ratifié de la manière la plus irrécusable, la seule qu'on reconnaisse aujourd'hui. Cet ouvrage, malgré son caractère sérieux, n'a cessé d'être populaire. Au reste, la plupart des livres de M. Thierry ont obtenu ce succès, et c'est un fait que nous recommandons à nos spéculateurs littéraires, qui, trop pressés pour attendre, veulent forcer la fortune en dépit de la gloire. Qu'ils le sachent bien : les meilleures spéculations sont encore les bons livres, et la conscience unie au talent peut seule établir sur des bases durables la réputation et la fortune.

---

(1) Un vol. in-8°, chez Paulin, rue de Seine.

(2) Chez Just Tessier, quai des Augustins, 35.

M. Augustin Thierry a chèrement acheté l'une et l'autre. Glorieux martyr de la science, il lui a sacrifié sa jeunesse, sa santé, sans jamais se laisser abattre ni décourager. Aujourd'hui même, dans cette carrière historique où il a ouvert tant de voies nouvelles, il poursuit sa route d'un pas plus lent, mais plus ferme, plus assuré que jamais. Bientôt, nous l'espérons, l'illustre historien, fidèle à notre admiration, voudra l'augmenter encore en ajoutant une nouvelle page à ces grands tableaux d'histoire qui forment déjà une si riche et si précieuse galerie.

— Quelques-uns des nombreux travers de la société actuelle viennent d'être signalés avec bonheur dans un roman intitulé : *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.* L'auteur, qui garde l'anonyme, a fait sans aucun doute une étude plus consciencieuse des mœurs contemporaines que ne pourrait d'abord le donner à croire la légèreté du cadre qu'il a choisi. Le romantisme, le saint-simonisme, la littérature industrielle lui ont fourni matière à des esquisses piquantes et pleines de gaieté. Le procès est fait à toutes les folles tendances, comme aux mauvaises passions du siècle. Nous ne doutons pas d'un succès déjà consacré sous une autre forme que celle du livre, et dû au bon sens du moraliste autant qu'à la verve du conteur.

— M. Arsène Houssaye vient de publier, sous le titre du *Dix-huitième Siècle*, une série de portraits et d'études biographiques dont la plupart ont paru dans cette *Revue*. On n'a pas oublié ces appréciations spirituelles et piquantes consacrées tour à tour à des peintres, à des musiciens, à des poètes. Nous aurons occasion de revenir sur l'ouvrage de M. Houssaye, et de rendre justice aux heureux efforts qu'il a tentés pour introduire dans l'histoire littéraire le charme et l'intérêt du roman.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE ONZIÈME VOLUME

(IV^e SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

Les Marionnettes. — Première partie, par le docteur **Néophorus.** . . . 5
Souvenirs d'un Voyage en Espagne. — I. La Cathédrale de Burgos. — II. Le Couvent de Las Huelgas, par M. **Roger de Beauvoir.** . . . 20
L'Université de Helsingfors. — Lettre à M. le ministre de l'instruction publique, par M. X. **Marmier.** 39
Bulletin. 56

Les Peintres au Cabaret. — Lantara. — Leroy, par M. **Arsène Houssaye.** 65
Épisodes et souvenirs de l'Algérie française. — Ali-Ben-Aïssa, par M. F. **Mornand.** 96
Critique littéraire. — *Les Mystères de Paris*, de M. Eugène Sue, par M. **Asseline.** 109
Bulletin. 120

Fleuranges, par M. **Paul de Musset.** 133
La Grèce, les Cyclades et les îles Ioniennes en 1841. — Deuxième partie. — Athènes, ses monumens antiques et ses fêtes populaires, par M. **Buchon.** 171
Les Amours de Turenne, par M. G. **Montigny.** 187
Bulletin. 196

M^{me} de Soubise. — Première partie, par M. **Roger de Beauvoir.** . . 206
Le Magnétisme animal à Paris, par M. A. **Esquiros.** 240
Poésie. — Au prince héréditaire de Saxe-Weimar, par M. **Henri Blaze.** 264
Revue dramatique, par M. **Jules Sandeau.** 266
Bulletin. 275

REVUE

DE PARIS

XII

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C^IE.
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1842

TOME DOUZIÈME

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS
QUAI MALAQUAIS, 17
—
1842

Mme DE SOUBISE.[1]

VI.

Régis avait une énigme bien difficile à pénétrer, il ne pouvait guère s'expliquer son séjour dans ce château. M. de Soubise lui-même l'avait présenté à sa femme, cela était vrai ; mais, à peine admis dans l'intimité de la princesse, il était loin de se dissimuler qu'il avait porté dans son esprit un trouble étrange ; il avait produit sur elle l'effet d'un vrai héros de roman. Cet amour qu'il ressentait déjà pour sa noble bienfaitrice lui semblait mêlé de je ne sais quel étonnement vague, il en mesurait l'abîme avec effroi. L'aspect de ces vastes jardins dépouillés et mornes, le murmure mélancolique de ces eaux vis-à-vis desquelles il se surprenait souvent à rêver sous la fenêtre de sa noble hôtesse, avant qu'elle descendît le matin, la solitude profonde de ce manoir sombre et ruiné, tout lui donnait le temps de s'examiner lui-même et de sonder les moindres replis de son cœur. Il n'y rencontrait guère que des souvenirs d'enfance pleins de sauvagerie et d'âpreté comme certains sites de la Bretagne, des promenades solitaires à travers les landes ou les rochers, l'image de la vieille tante qui l'avait élevé comme son fils, et tous les instincts impétueux d'un jeune homme qui ne se sent pas à sa place. A part quelques magnifiques couchers du soleil entrevus des vastes

---

(1) Voyez la livraison du 27 novembre.

hauteurs de Clisson, quelques chansons bretonnes recueillies par lui comme autant de campanules blanches au bord des haies, ses chiens et son cheval qu'il avait laissés à un vieux garde, Régis ne se rappelait avoir rien aimé. La première femme dont le hasard levait si complaisamment le voile devant lui était non-seulement une belle et noble personne, c'était de plus une femme qui savait son nom. Un lien inconnu l'unissait à elle, un lien heureux ou fatal : cet amour avait donc pour lui un double attrait, celui d'une curiosité excessive et d'un entraînement fondé sur la beauté souveraine de son idole.

Dès que M. de Soubise l'avait laissé seul avec sa femme pour partir en courrier, ainsi que nous l'avons vu, à la recherche de Cavoie, le Breton s'était demandé : que vais-je dire à cette princesse si fière? vais-je donc être pour elle une distraction de quelques heures, ou bien doit-elle m'apprendre un secret dont elle reste seule dépositaire? Maintenant que je suis seul avec elle, je tremble comme si j'étais coupable! A quelle branche me rattacher, ô mon Dieu?

Régis de Kerven, si troublé qu'il fût, avait (chose étrange pour lui) rencontré chez la princesse une terreur plus profonde et plus réelle; la conversation, au lieu d'être pour elle un sentier doux et facile, n'était devenue qu'une voie âpre et rude; sa voix seule traduisait assez les angoisses de son ame. Par instans elle le regardait comme une sœur douce et bonne regarde son frère chéri, d'autres fois elle attachait sur lui un œil morne et désespéré. Pour une nature aussi primitive que celle de Régis, il n'y avait dans ces mouvemens divers que l'indice d'un intérêt triste et doux; le jeune homme ne soupçonnait pas. Orphelin dès sa naissance, maître de ses actions et de sa vie, il s'était fait lui seul son ame et ses idées; il arrivait à Paris vierge de toute souillure et de tout contact étranger; libre et fier, il ne se fût contraint à la tutelle d'aucun maître. Il ne se rappelait pas que sa vieille tante, la baronne de Morlac, l'eût jamais entretenu de ses aïeux; cependant il avait pu voir aux respects de ses domestiques et aux prévenances de quelques châtelains bretons du village, qu'il était vraiment digne du sang des Kerven, dont il portait la devise orgueilleuse : *Haud immemor*, gravée sur une bague qu'il avait au doigt, une bague que sa tante assurait venir de son père. Quand Régis pressait la baronne de lui donner quelques détails sur le comte Robert de Kerven, son père, M^me^ de Morlac semblait prendre à tâche de détourner la conversation ; il y avait même chez elle une répugnance visible chaque fois que Régis témoignait le désir de savoir au moins en quel pays son père était mort et le lieu où l'on avait déposé son corps. L'ignorance des gens du pays avait bien souvent découragé Régis plus encore que le silence de la baronne, mais il respectait ce silence même, parce qu'il devait beaucoup à Mme de Morlac. Veuve et délaissée, cette unique sœur de son père avait pris soin de lui dès son enfance; sa lettre au marquis de Cavoie ne peignait que trop les inquiétudes et les angoisses que cette séparation lui causait. Qu'allait-il devenir sur le pavé de cette grande ville, au milieu des indifférens et des seigneurs de cette cour? Il n'avait après tout que le nom de son père, son épée et la protection de M. de Cavoie. La pauvre vieille femme terminait sa lettre en suppliant le marquis de l'appeler à Paris du jour où Régis y courrait un danger réel; sa conscience lui faisant, disait-elle, un devoir de se trouver près du *dernier des Kerven*, dans un semblable moment. Elle ajoutait en post-scriptum qu'elle faisait dire tous les ans deux messes à Clisson, l'une pour son cher Régis, l'autre pour que le dieu des armées protégeât toujours M. de Cavoie.

— Brave femme! pensa le marquis en se dirigeant vers la petite chambre qu'occupait Régis au château de M. de Luynes, elle ferait bien mieux de prier pour moi le dieu de l'hymen! Quand je songe que cette nuit même je me voyais dans la chapelle de sa majesté à Versailles, devant deux carreaux de velours, l'un pour moi, l'autre pour Mlle de Coëtlogon!... Allons, Cavoie, une bonne action, mon cher; en attendant que je sois marié, servons de père à ce digne jeune homme! Qui sait? peut-être le ciel m'en tiendra compte et fera trouver à Mlle de Coëtlogon un autre mari que moi.

Lorsque le marquis entra, il trouva Régis le front appuyé dans ses deux mains; le jeune homme repassait peut-être en lui-même chacun des évènemens bizarres dont il se trouvait l'acteur depuis son arrivée, quand il se sentit frapper familièrement sur l'épaule par le colonel du régiment Dauphin. Il se retourna, et parut surpris de voir Cavoie botté et éperonné comme s'il allait monter à cheval.

— C'est le dernier jour que je dois passer dans votre compagnie, mon jeune ami. Nous avons à causer; je vous demande seulement pardon d'interrompre vos réflexions. Faisiez-vous par hasard un sonnet ou un poème à votre belle?

Régis se troubla, et répondit en baissant les yeux :

— Personne ne m'a jamais aimé, monsieur le marquis.

— Comment donc? pas même en Bretagne? Voilà un vrai cadeau que vous allez faire à nos dames de cour, un cœur tout neuf!

— Je désire, monsieur le marquis, me rendre digne de l'intérêt que vous me témoignez, dit Régis ému de se trouver devant un homme aussi renommé par sa bravoure que Cavoie. Je suis le seul de ma famille, mon oncle et mon père étaient au service.

— Et voilà des titres que nous ferons valoir, soyez-en sûr! J'ai seulement du regret de vous donner une mauvaise nouvelle; nous sommes en pleine paix. C'est dommage, il n'est rien de tel que la tranchée pour former un brave. Les balles de mousquet eussent été pour vous des pastilles ou des œufs parfumés, qui sait même? vous arriviez au bâton de maréchal de France!

— Monsieur le marquis, répondit le jeune homme en souriant, je ne vise pas si haut; que la fortune m'offre seulement l'occasion de me distinguer, et j'en profiterai avec honneur.

— Bien parlé, jeune homme; vous ferez comme votre oncle. Dès la première campagne il eut une compagnie de cavalerie. Mais parlons d'un chapitre plus intéressant que la guerre; vous êtes amoureux... ne le niez pas?

— Monsieur le marquis...

— Écoutez donc, vous avez devant vous un soldat qui a fait aussi ces sortes de campagnes! Vous êtes bien tourné; vous tuez les oiseaux à merveille, et vous ramassez les médaillons qui tombent des poches.

— Je ne puis comprendre...

— Que ce médaillon trouvé par vous m'appartienne? rien de plus simple. Il est bon de vous dire que je suis le soupirant déclaré de la belle M^{me} de Soubise; je l'avais fait peindre à son insu et cela, par la sambleu! m'a coûté cher, une miniature de Coypel, rien que cela!

— Vous aimez M^{me} de Soubise?

— Certainement, et je viens en ami vous donner un bon conseil: n'y songez pas.

— On doit se retirer devant monsieur le marquis de Cavoie, dit le jeune homme avec une singulière expression de fierté qui déconcerta un instant Cavoie lui-même; par malheur, j'ai une conversation indispensable à demander à madame la princesse; de cette conversation dépend mon avenir, ma vie...

— Votre avenir! s'écria Cavoie étonné... Peste! continua-t-il à part, je ne le croyais pas si épris, et peut-être si avancé! — Ainsi, jeune homme, vous refusez de me suivre?

— Écoutez, monsieur de Cavoie, reprit le provincial, en s'animant par degrés, je ne vous suivrai qu'à cette condition.

Régis avait prononcé ces paroles d'un air si brusque et si décidé, que, malgré lui et pour la première fois peut-être, le marquis se sentit ému d'un intérêt subit et profond pour le jeune homme. Évidemment il se passait dans Régis un de ces combats intérieurs qui brisent les forces des plus résolus; sa poitrine était oppressée, et de grosses larmes se faisaient jour dans ses yeux. Si naïf que lui parût cet amour, Cavoie songea sans doute qu'il avait passé autrefois par de telles épreuves, car il tendit sa main au Breton et lui dit qu'il l'attendrait près de la petite porte du parc.

— Je n'en vais pas moins faire seller nos deux chevaux, poursuivit-il; tâchez, mon cher, que votre entretien ne soit pas trop long. Les amoureux s'oublient volontiers et j'aurais envie, par la sambleu! de me placer en sentinelle à la porte de cette chambre.

— Je ne vous demande qu'une demi-heure, monsieur le marquis.

— Cela veut dire une heure, répondit Cavoie; à votre aise, mon cher, je vous ai prévenu, agissez près de madame la princesse comme vous l'entendrez.

Le pauvre garçon! pensa-t-il, il a pris l'amour au sérieux! parole d'honneur!

Cavoie siffla un air et se dirigea négligemment vers les communs du château. Pendant ce temps Régis, qui hâtait le pas, prenait le chemin des appartemens de M^{me} de Soubise.

Il y a dans toute résolution soudaine un courage dont rien ne saurait donner l'idée. Le jeune homme ne comprenait que trop de quelle importance était pour lui cette entrevue qu'il n'avait pas même demandée. Il trouva la princesse agenouillée sur un coussin de velours, devant un prie-Dieu; en ce lieu des voix non moins tristes avaient peut-être demandé avant elle des consolations à celui qui ranime les cœurs souffrans. La beauté de M^{me} de Soubise se relevait alors de toute l'expression de sa douleur; elle aussi se trouvait dans un trouble inexprimable.

Elle parut moins surprise qu'affligée de la démarche de Régis, et, quittant le livre d'heures où ses yeux demeuraient encore attachés lorsqu'il entra :

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, qui peut me valoir cette visite? partiriez-vous donc déjà, et M. de Cavoie?...

— M. de Cavoie m'a tout dit, madame, répondit Régis d'une voix tremblante, je sais qu'il vous aime, je sais que je suis un insensé.....

— Un insensé, vous! et pourquoi?

— Parce que, depuis le jour où j'ai mis le pied dans ce château, j'ai osé me dire que votre douleur, vos larmes, vos secrets peut-être... m'appartenaient; que du moment où mon nom ne vous était pas inconnu, j'avais peut-être des droits à vous protéger ou à mourir pour votre cause. Je ne veux pas, madame, vous parler de mon amour, je ne veux que me jeter à vos pieds et vous montrer à quel point je me repens de mon imprudence.

— De votre imprudence, enfant!

— Oui, j'aurais pu renvoyer ce portrait par un messager, j'aurais pu... mais pardonnez-moi, il y a entre nous un mystère que je tiens à éclaircir, il y a dans ma rencontre fortuite avec vous une énigme dont vous devez déchirer le voile. Demain, j'y suis résolu, j'aurai quitté la paix de ce château pour le tumulte d'un camp, demain vous ne serez plus pour moi qu'une mémoire aimée ou un souvenir plein de trouble. Soyez généreuse, apprenez-moi vous-même comment je pouvais encore, moi si modeste et si pauvre, occuper hier une seule ligne dans ces paroles qui ne devaient être entendues que de Dieu seul?

M^{me} de Soubise regarda le jeune homme avec l'expression d'une invincible terreur, et s'adressant à lui d'un ton plein d'alarme et de douceur tout ensemble :

— Vous êtes né en Bretagne, n'est-ce pas, près du château de...

— Près du château de Clisson, se hâta de répondre Régis. Je crois vous l'avoir dit, madame la princesse, je n'y ai jamais entendu parler de ma famille. Ma tante est une pieuse et sainte personne, mais j'ai plus d'une fois maudit sa discrétion étrange à mon égard. Par momens, vous l'avouerai-je ici, je tremble qu'il n'y ait eu sur les auteurs de mes jours je ne sais quelle sombre et lugubre histoire; je ne me souviens pas d'avoir reçu leurs caresses, jamais je n'ai vu à mon chevet d'enfant reluire une épée de gentilhomme, celle que mon père a dû porter avec honneur.

— Avec honneur... oui... reprit-elle à son tour comme subjuguée par les larmes qui débordaient des yeux du Breton, car Régis pleurait, et dans ce regard jeté en arrière, dans ce regret profond de n'avoir pas même un ami, il venait de rencontrer une nouvelle source de douleur.

— Vous l'avez donc connu? murmura-t-il, stupéfait à son tour des derniers mots que M^{me} de Soubise avait laissé échapper, vous auriez vu mon père? Oh! madame, je savais bien que le peu de bonheur qui m'attendait me viendrait de vous!..,

— Oui, je l'ai connu, dit-elle dans un morne et sombre abattement, oui, un jour, bientôt... nous pourrons tous deux parler de lui. Mais avant cela, Régis, il faut que vous soyez heureux; il faut qu'on m'ait donné à moi-même la permission de tout vous apprendre. Je ne m'appartiens pas, enfant, je suis aux miens, et j'outragerais moi-même la mémoire de mon père si devant ce Dieu qui nous écoute je venais vous parler du vôtre...

— Je ne puis comprendre...

— Qu'il y ait dans la vie d'une personne qui vous aime un secret que vous ne puissiez pénétrer, n'est-ce pas? Contentez-vous de savoir que jamais amour n'aura été plus tendre et plus sûr que celui que je vous tiens en réserve. Régis, je vous aime comme si vous étiez mon fils; je veux remplacer pour vous cette mère que vous n'avez pas connue. Hélas! j'ai connu la mienne, ô mon Dieu! moi qui vous parle, je sais par quelles fautes et par quels remords implacables elle a passé! C'est un terrible legs que cette mémoire, Régis, et si je ne vous parle point de mon père...

Les yeux de la princesse s'étaient involontairement fixés sur l'un des portraits de cette salle,... celui d'Henri de Chabot. Il y portait le bâton de commandement, et on lisait au bas: « Henri de Chabot, duc de Rohan, gouverneur aux états de Bretagne. »

Devant la figure retracée sur cette toile, M^{me} de Soubise paraissa en proie à une foule de mouvemens intraduisibles pour Régis, elle semblait tour à tour éviter ou braver le regard de ce portrait. Une pensée amère, un souvenir plus aigu mille fois que la lame d'un poignard, remuait son cœur; elle reportait tour à tour son attention sur le jeune homme et sur le héros terrible du cadre; vaincue sans doute à la fin de cet examen par la douleur ou par le remords, elle se laissa tomber au pied d'une image de la Vierge suspendue au-dessus de son prie-dieu, et joignant les mains dans un égarement difficile à rendre :

— Veillez sur lui, mon Dieu, s'écria-t-elle, veillez sur lui; vous savez en quelle circonstance je l'ai promis à sa mère!

— A ma mère? balbutia Régis pâle de surprise, oh! vous en savez plus sur ma famille que moi qui vous parle ici! Par pitié, madame la princesse, ne me cachez rien, et à moins que vous ne me croyiez indigne de recevoir de vous une révélation...

—Oh! ce n'est qu'à Dieu, ce n'est qu'à Dieu seul!... Jamais, non jamais, Régis, je n'aurais ce triste courage. Oubliez mes paroles, oubliez-moi, ou plutôt laissez-moi veiller sur vous de loin comme de près, laissez-moi racheter par mon amour.....

— Votre amour, avez-vous dit, madame, et que ne saurait-il donc racheter? Grace au ciel, dans tout ce que vous m'avez laissé entrevoir, nulle barrière ne s'élève du moins entre nous deux, nulle, excepté celle du rang et de la fortune... Laissez-moi me dire votre serviteur, votre esclave.... Hélas! je le sens bien, la meilleure portion de mon cœur reste ici, je vous regarde et vous écoute sans respirer. Vous êtes désormais sacrée pour moi, j'entrevois un jour où vous me rappellerez peut-être auprès de vous..... Alors ce ne sera plus l'humble Breton qui vous parlera, ce sera un homme digne de vous et du nom qu'il porte, car vous m'aurez appris l'ambition; je vivrai et je mourrai comme mon père.

— Comme votre père! murmura-t-elle d'une voix altérée. Elle regarda Régis de l'air effaré dont on regarde un fantôme.

— Et si cette entrevue, reprit-elle, devait être la dernière, si, en frappant un jour aux portes du château, vous ne deviez plus me retrouver?

— Votre existence, je le sais, est semée pour moi d'ombres et de mystères, reprit le jeune homme; je ne vous connais que depuis peu, madame, et j'entends parler ici devant moi de cour, de disgrace et de retraite. Vous aurez peut-être déplu au roi, vous si bonne et si belle, vous injustement accusée, enviée de toutes, je gage!.. Je ne connais pas vos torts envers sa majesté, mais votre innocence ne saurait être un doute pour moi...

L'air de touchante simplicité avec lequel Régis prononça ces paroles fit passer un éclair d'inquiétude sur le front de M^{me} de Soubise. Elle craignait sans doute, sans trop pouvoir expliquer les motifs de cette crainte, que Régis n'eût déjà pénétré, à son tour, un secret plus facile à deviner que celui qu'elle lui cachait: l'amour du roi. La candeur du jeune homme la rassura, et elle éprouva une sorte d'orgueil à le voir si peu instruit de ce que tout le monde savait.

— M. de Cavoie ne vous a-t-il donc rien dit? reprit-elle en le regardant.

— Il m'a dit, madame, que je ne devais pas songer à vous, et qu'il espérait vous faire agréer pour lui-même l'amour dont il s'était interdit de vous parler. M. de Cavoie est marquis, et je ne suis qu'un pauvre gentilhomme.

La princesse sourit, mais soit qu'elle eût à cœur de laisser Régis dans la persuasion où il était de cet amour, pour donner le change à ses idées sur elle, soit qu'elle n'attachât aucune importance à ces paroles, elle se hâta de répondre :

— M. de Cavoie est un homme sûr et loyal à qui vous pouvez vous ouvrir en tout; suivez ses conseils, et je ne doute pas qu'il ne vous pousse à la cour et aux emplois.

Ces derniers mots furent dits avec une apparence de sécheresse qui était loin de l'ame de Mme de Soubise, mais qui rallumèrent tous les soupçons du jeune homme,

— Je n'ai point encore assez de courage, reprit-il, pour suivre à l'armée un rival dont la seule présence m'est odieuse. C'en est fait, madame, je renonce à partir avec M. de Cavoie. Avec l'aide du ciel, je saurai me faire d'autres protecteurs; excusez ma franchise de Breton, mais je vous aime trop pour affronter ainsi un supplice de tous les jours.

Devant l'emportement d'un pareil aveu, que pouvait seule adoucir l'extrême tristesse de celui qui parlait, Mme de Soubise parut réfléchir un instant; puis, comprenant la souffrance de cette ame jeune et naïve, elle en eut pitié et dit à Régis :

— Et si je n'aimais pas M. de Cavoie, partiriez-vous?

Pour toute réponse, le Breton s'agenouilla et porta à ses lèvres la main que lui tendit le princesse. Il la regardait et ne doutait pas; elle de son côté ne pouvait s'empêcher de lui sourire à travers son découragement et sa tristesse. La vue de ce jeune homme semblait avoir le pouvoir de la dégager de tout lien, devant lui s'effaçait la douleur de sa disgrace, cette douleur plus poignante mille fois pour une femme que toute douleur d'amour.

En ce moment des pas de chevaux retentirent sous les murs du parc, Régis pâlit et il s'appuya sur le prie-dieu.

— Nous allons donc nous quitter! reprit-elle avec une indicible amertume. Hélas! poursuivit-elle, le consolateur que j'ai choisi, mon cher Régis, vaut mieux que M. de Cavoie...

Il tressaillit et la regarda d'un air étonné.

— C'est Dieu, répliqua-t-elle, oui, c'est Dieu que j'ai choisi. Nous prenons, Régis, deux chemins bien différens; vous suivez M. de Cavoie à Saint-Germain; moi, je me retire aux Grandes-Carmélites!

Il y eut entre eux un silence qui dura quelques secondes; les yeux de Mme de Soubise étaient mouillés de ces larmes que les anges du ciel ramassent comme autant de perles, elle avait fait à Dieu le sacrifice de sa beauté et de sa vie. Placée entre cet écueil qu'on nomme le désespoir, et l'amour d'un enfant que tout lui faisait une loi de fuir, elle n'avait point hésité. Ce n'était plus une agitation fébrile qui la dominait, elle avait mis sa volonté, son cœur, aux mains de la Providence.

Régis la contemplait dans une stupeur immobile. Accablé, haletant sous tant d'émotions successives, il se laissa bientôt entraîner par Cavoie, que l'ennui de sa faction forcée conduisit enfin dans l'oratoire de Mme de Soubise. Le marquis ne parut pas surpris moins que Régis de la détermination subite de la princesse; puis, reprenant bientôt sa gaieté habituelle, après avoir fait ses adieux à Mme de Soubise :

— Elle va aux Carmélites? dit-il à Régis en visitant la sangle de son cheval. Par Dieu! mon cher, nous irons aussi au premier jour; sa majesté n'y a-t-elle pas visité Mme de la Vallière?

VII.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis le départ de Régis, et le jeune Breton avait endossé l'uniforme du régiment Dauphin.

Ce matin-là, sur la demi-lune du château de Saint-Germain, où se tenait alors la cour, fort préoccupée des noces de la princesse de Conti et du prochain mariage de la dauphine, un carrosse de forme assez compacte déboucha par l'une des grilles principales.

Deux femmes en descendirent bientôt; l'une était une personne d'une quarantaine d'années, dont la toilette au premier abord sentait quelque peu le renfermé du Marais et la morgue habituelle aux présidentes; elle portait les immenses coiffes à pointes plissées, dont s'enorgueillit le front de Mme Pernelle dans la comédie de Molière, les grandes poches et les hauts talons. Deux vieux laquais lui tenaient la queue, et à sa seule manière de jouer de l'éventail, à la largeur de sa mouche, comme à la pose carrée de son rouge, on pouvait voir qu'elle avait dû se frotter dans son beau temps à la fine fleur de la cour.

L'autre était une jeune et belle personne aux cheveux d'un blond cendré, au corsage délié, aux formes sveltes et légèrement robustes; la seule blancheur de son teint et l'azur limpide de ses beaux yeux faisaient deviner vite une Bretonne. Un air d'abattement se peignait cependant sur ses traits; elle paraissait chercher avec inquiétude un visage ami parmi tous les visages indifférens qu'elle rencontrait. Toutes deux venaient de descendre sur la demi-lune au milieu des chuchottemens de la foule, quand la dame fit demander par un de ses laquais à un porteur de chaise qui guettait pratique en cet endroit la chambre de M. le marquis de Cavoie.

— Il n'est pas chez lui, madame, reprit le porteur; mais il ne peut tarder à rentrer.... Il est allé faire sa promenade ordinaire avec M. Régis de Kerven, son protégé... un jeune cadet charmant...

Au nom de Régis, la jeune demoiselle rougit; elle suivit toutefois avec assez de résolution la dame son amie à travers les détours d'un long corridor que leur indiqua le porteur dans le bâtiment des casernes.

— Le nom de ces dames? demanda un valet de pied placé près de la porte nº 1. M. de Cavoie m'a donné l'ordre....

Et en même temps il déploya une fort belle liste.

— Madame Cornuel, reprit la dame, c'est mon nom. Il doit se souvenir de moi, ce cher colonel! Je lui ai fait danser autrefois *la Diablesse* et *Grand Guenippe!* Il était fort honoré de jouer chez nous au *Gage Touché* et à *Votre Place me Plaît,* du temps de feu mon mari...

Le valet s'inclina respectueusement et fit voir à Mme Cornuel qu'elle était comprise en réalité sur la liste des personnes que M. de Cavoie voulait bien recevoir. Cette certitude acquise, Mme Cornuel entra, s'assit sur un pliant de la chambre et s'éventa avec une dignité magnifique, en considérant avec ses petits yeux gris et malins l'endroit où elle se trouvait.

— Peste! s'écria-t-elle en apercevant le repas du matin qui était dressé pour M. de Cavoie, le marquis se traite bien. Il me rappelle Genlis, ce garçon si bien fait et que j'ai eu le malheur de distinguer autrefois... Quel mangeur! quel estomac! J'imagine que l'on nous retiendra ici pour déjeuner....

— Oubliez-vous, ma chère madame Cornuel, que vous devez vous-même recevoir chez vous à dîner aujourd'hui Mlle de Coëtlogon? Ah! si elle avait pu nous suivre, cette excellente Blanche! Mais elle est en ce moment à Paris occupée à faire ses dévotions...

— Elle m'a remis ses pleins pouvoirs pour chapitrer le marquis, comme vous les vôtres pour votre M. Régis. Quelque petit provincial, sans éducation et sans tournure; il me semble le voir! Mais les souvenirs d'enfance, la Bretagne, que sais-je? Vous en êtes éprise au point de refuser sottement un parti superbe.

— Un homme qui me déplaît rien qu'à le voir....

— Qu'est-ce que cela fait? une fois mariée, est-ce que l'on voit son mari? Vous n'aviez pas d'autre amie que moi chez qui venir à votre descente du coche, continua Mme Cornuel, et pour Mlle de Coëtlogon....

— Elle n'eût pu me recevoir, c'est vrai.... Je suis orpheline, et mon tuteur, le marquis de Parmes, qui vit en loup dans les Ardennes, a cru devoir me recommander à vous. Je suis loin de m'en plaindre : vous êtes si bonne et si indulgente pour moi!

— Indulgente! c'est vrai, je devrais être plus sévère. Comment!

depuis quatre mois que vous habitez ma maison, qui est, j'ose le dire, le rendez-vous des plus huppés de la cour, refuser obstinément tous les partis, ne vouloir pas même vous laisser présenter au roi!

— Le roi, ma chère madame Cornuel! mais apprenez donc que c'est précisément de lui que j'ai peur. N'ai-je pas le malheur d'avoir une grande fortune, et ne sais-je pas bien du marquis de Parmes, mon tuteur, que c'est sa majesté elle-même qui s'est chargée de me donner un mari? Hélas! c'est chose convenue entre mon tuteur et elle....

— Moyen naturel de faire sa cour à Louis XIV, cela est vrai; M. de Parmes, en vieux courtisan, a su l'employer... Mais pourquoi repousser les offres du baron Narcisse d'Éterville, un cavalier accompli, un homme qui ne peut manquer d'obtenir l'assentiment de sa majesté?... Il a lui-même de grands biens, et pour sa bravoure...

— Elle n'est point heureuse, ma chère madame Cornuel, dit tout d'un coup le colonel du régiment Dauphin, en soulevant une tapisserie de sa chambre; vous a-t-il fait voir certaine égratignure?

— Il ne nous en a rien dit, marquis, répondit M^me^ Cornuel en se dressant sur ses hauts talons. Vous nous écoutiez! c'est mal.

— Nous sommes encore en paix, reprit Cavoie, ne nous brouillons pas, ma chère madame Cornuel; votre main, votre belle main!

M^me^ Cornuel présenta sa main au marquis de Cavoie, qui déposa sur elle le plus galant des baisers, en débouclant son ceinturon. Il était suivi de Régis, qui portait l'uniforme coquet de son régiment, l'habit à paremens bleus et à doublure rouge, le buffle et la culotte chamois, les boutons blancs et le chapeau à galon d'argent orné d'une large cocarde. Le jeune Breton descendait de cheval, et tenait en main sa cravache à lourd pommeau d'or.

— Je vous présente un nouvel ami, madame Cornuel, dit Cavoie, un enfant de Mars qui sera bientôt un César.... Mais quelle est cette belle personne que me cachait presque tout à l'heure l'ampleur de vos poches? Ce ne peut être l'une de vos deux demoiselles (1)..

— C'est M^lle^ Berthe de Pontareuc, monsieur le marquis, une amie intime de M^lle^ Blanche de Coëtlogon.

Ce dernier nom fit passer un léger nuage sur le front de Cavoie, mais il demeura frappé de la beauté singulière de Mlle Berthe de Pontareuc. Pour elle, toute son attention appartenait alors à Régis; elle s'était placée devant lui dans tout l'abandon d'une coquetterie enfantine, et semblait lui dire : Regardez-moi.

---

(1) M^me^ Cornuel, femme d'un frère du président Cornuel, fut très célèbre par ses galanteries, au dire de Tallemant, et par ses bons mots, au dire de M^me^ de Sévigné. Elle avait chez elle deux filles d'un lit précédent, à l'esprit desquelles il est fait allusion dans une épître de la Ménardière à M^lle^ de Vandy.

Et en vérité, à part son immense fortune, que Régis ne soupçonnait même pas alors, puisqu'il l'avait laissée près de Nantes sous la tutelle obscure d'un vieil intendant de M. de Parmes, Mlle Berthe avait de quoi fixer les regards.

C'était un de ces visages où le cœur se lit à découvert et d'un seul coup, une nature vive et pleine d'élan, dédaigneuse à l'avance du bruit et de la louange, prompte à se moquer des gens qui lui déplaisaient, mais aussi prête à s'offrir à l'homme qui lui eût paru la mériter et l'aimer. Le regard de cette beauté n'avait rien de rude ni de hardi, mais il n'affectait pas non plus la modestie souvent menteuse des jeunes filles; celle-ci avait la conscience de sa valeur et de son prix. Jeune encore, elle avait partagé les premières impressions de Régis, et elle s'attendait à retrouver chez le Breton ces mêmes sympathies auxquelles son ame s'abandonnait avec délices. A la seule vue de Régis, elle ressentit vite un mouvement d'orgueil fondé sur la condition modeste du jeune gentilhomme; elle aussi pouvait aller au devant de lui et lui tendre la main sans le faire rougir. Régis avait la beauté qui présage le mérite, mais il avait de plus sur tous ses traits cet air de découragement et de tristesse qui plaît aux femmes vraiment nobles, et Mlle de Pontareuc lui sut gré intérieurement de cet air-là.

Tous deux échangèrent bientôt quelques paroles à voix basse, Régis plus embarrassé que Berthe, parce qu'il sentait peut-être que son cœur était trop plein depuis quelques jours pour y admettre une autre pensée; Berthe empressée, naïve, et ne soupçonnant même pas ce qui s'était passé depuis son départ de Bretagne.

— Je savais, dit-elle, par la baronne de Morlac, que vous deviez venir ici prendre du service, monsieur Régis. Vous trouvez-vous heureux avec M. de Cavoie?

— Il faudrait, ma foi, qu'il fût difficile, se hâta de répondre le marquis; il a fort bonne mine sous le harnais, chacun le trouve charmant, il monte à cheval, fait des armes et partage chaque exercice de ma journée.... sans compter ma table, table assez bonne, comme vous pourrez en juger, mesdames, si vous me faites l'honneur de vous asseoir à mon couvert. Tout nous vient de Paris, et nous faisons partie de la bouche du roi. Allons, Charlemagne, cria le marquis au valet de pied, place deux couverts de plus, mon garçon, ces dames nous font l'honneur de tâter de la cuisine du régiment.

— Monsieur le marquis est toujours aussi galant que d'habitude, répondit Mme Cornuel; je lui ferai seulement observer que je suis venue ici en ambassadrice...

— Ambassadrice! et de qui?

— Mais de Mlle de Coëtlogon.

— Mlle de Coëtlogon, ma libératrice? Et que ne vous a-t-elle suivie! reprit Cavoie en feignant tous les transports d'un amoureux. Je l'eusse promenée, ainsi que vous, par tout le camp; et, tenez, le roi doit précisément venir dimanche passer ici la revue.

— Mlle Blanche de Coëtlogon, continua Mme Cornuel en cherchant à donner à sa voix un ton de dignité officielle qui fit trembler Cavoie comme la feuille, m'a chargée de savoir si vous vouliez lui faire l'honneur de danser un pas avec elle aux fêtes de Saint-Germain; elle compte y porter un habit magnifique; Pécour lui donne des leçons, et comme vous êtes le premier danseur avec MM. de Villeroy et Lauzun...

— Assurément, reprit le marquis embarrassé, ce m'est là un grand honneur, ma chère madame Cornuel, mais je crains que mon dernier duel ne m'ait mis assez mal avec sa majesté...

— Elle prend sur elle d'aplanir tous les obstacles.

— Cependant mon service...

— Elle parlera à sa majesté.

— Eh bien soit, dit Cavoie, je danserai, j'apprendrai même un pas nouveau... Au fait, reprit-il à part, je lui dois bien cela, après ce qu'elle a fait pour moi! — Mais mademoiselle ne mange pas, reprit le marquis en fixant Berthe. Aurait-elle aussi un danseur à retenir pour le ballet de sa majesté? C'est la mode à cette heure que ces dames nous invitent.

En effet, devant la collation qu'on venait de servir et à laquelle Mme Cornuel faisait grand honneur, Mlle de Pontareuc paraissait depuis quelques secondes rêveuse et triste. Cherchant à surprendre dans les yeux de Régis l'état de son cœur, elle ne prêtait guère d'attention au dialogue établi entre le marquis et Mme Cornuel, lorsque tout d'un coup un petit livre à fermoir d'émail, fort galamment ouvragé, tomba des poches énormes de celle-ci, dans le mouvement qu'elle se donnait pour découper elle-même une aile de perdreau.

— Qu'est ceci? dit le marquis, en ramassant le livre; *les Métamorphoses d'Orante en miroir*. Ah! c'est un conte de Perrault.

— Et un présent du baron d'Éterville, se hâta de répondre Mme Cornuel. Ce cher baron, il est d'une galanterie exquise; c'est à Mlle Berthe de Pontareuc qu'il a fait hier ce cadeau.

— Et je n'ai pas voulu l'accepter, reprit Berthe en regardant Régis; je le déteste.

— Un cadeau du d'Éterville! s'écria Cavoie d'un ton railleur. Au fait le Normand ignore que je vais parfois chez vous, ma chère madame Cornuel, entendre les bons mots et les nouvelles de votre cercle. Il veut donc un autre coup d'épée, votre M. Narcisse d'Éterville!

— C'est à tort vraiment que vous lui en voulez, cher marquis. Le baron est un cavalier précieux pour les tabacs qu'il a toujours en sa tabatière, et vous savez si j'ai recours au tabac, reprit Mme Cornuel en fourrant ses doigts dans sa boîte. Voulez-vous du *couasse?* Il a une grivoise pour en râper sur-le-champ. De l'*espagnol?* il est dans une boîte d'ivoire. Du *malte*, du *pongibon?* il en a et il vous en donne. Et puis, vous le dirai-je? c'est un grand homme d'exercices.

— Sur l'épée je ne crois pas.

— Parce que vous l'avez blessé! Écoutez donc, être blessé par Cavoie, c'est un honneur! Vous lui entendrez dire qu'il est un des forts écoliers de Le Perche; que dans l'académie de Longpré on ne parle que de lui, et qu'enfin il a les meilleurs maîtres de musique à la basse de viole...

— Et c'est là le mari que vous vous ingérez de choisir pour mademoiselle! Je jure Dieu si je le rencontre de lui couper les moustaches, comme Dalila coupa les cheveux de Samson..... Un fanfaron, un ennemi de Racine qui m'a fait tenir un mois les arrêts forcés à la Bastille!

— Oh! rassurez-vous : puisque vous le détestez et que notre chère Berthe partage votre aversion, reprit Mme Cornuel, chez qui la malice n'étouffait pas le cœur, je vous promets de l'éconduire bel et bien. Il y a quelqu'un ici, continua-t-elle en regardant Régis, que cette promesse doit flatter...

— A la bonne heure, dit Cavoie, je reconnais en vous cette fois la *bonne amie* de notre bon La Fontaine, celle qui a dit de mon cher ami Soubise : Les cornes sont comme les dents, elles font du mal à percer; après, on en rit (1).

---

(1) Mme Cornuel était la grande faiseuse de mots du temps de Mme de Sévigné; aussi trouve-t-on dans les lettres de cette dernière, ainsi que dans les mémoires de Tallemant des Réaux, beaucoup de réparties curieuses de cette femme, qui ne se piquait pourtant pas de donner dans le bel-esprit.

Cette saillie un peu verte du colonel et le nom qui venait d'être prononcé arrachèrent Régis à la contemplation silencieuse où le plongeait la vue de M^{lle} Berthe de Pontareuc. Assis auprès d'elle à cette table, il venait de se voir reporté comme malgré lui vers ces premiers temps passés dans le château de sa tante, au sein de cette Bretagne qui formait un cadre si bien assorti avec la sauvagerie de ses pensées. La baronne de Morlac avait toujours témoigné une prédilection singulière pour Berthe, et, de l'aveu de M^{lle} de Pontareuc elle-même, une correspondance assez suivie n'avait pas tardé à s'établir entre elles deux.

— La santé de votre pauvre tante se ressent beaucoup de votre absence, dit-elle au jeune homme en baissant la voix et en prenant son bras après avoir quitté la table, mais votre silence l'inquiète plus encore. Pourquoi ne lui avoir point écrit, Régis, depuis votre arrivée à Paris? Et moi-même, comment se fait-il que vous n'ayez point cherché à me voir? La maison de M^{me} Cornuel est la vôtre du jour où j'y ai posé le pied. Auriez-vous donc au cœur une autre pensée et un autre amour? Je tremble que déjà...

Régis eût voulu rassurer Berthe, mais il ne savait pas mentir; il se défendit mal et se rejeta sur la pauvreté de ses ressources. Qu'était-il, après tout, sinon un jeune homme sans avenir et sans fortune? Elle ne devait pas manquer de poursuivans plus beaux et plus nobles; son tuteur, le marquis de Parmes, ne le connaissait même pas. Berthe lui apprit alors que sa tutelle ne lui appartenait même plus, qu'un tuteur plus auguste devait lui choisir un époux, qu'elle ne faisait du reste aucun doute que la protection de M. de Cavoie ne le poussât bien vite dans les bonnes graces de sa majesté.

Le jeune homme l'écoutait, mais sans partager en rien l'enivrement auquel Berthe s'abandonnait avec confiance. Cet amour calme et pur, opposé à l'agitation qu'il ressentait depuis quelques jours, formait un contraste trop brusque pour lui, son ame ardente n'en pouvait encore apprécier le charme et le repos. Nous l'avons dit déjà, pour cette organisation âpre et fougueuse, Berthe de Pontareuc était une fleur trop douce et trop rare, une de ces fleurs élues dont le parfum chaste n'a de saveur qu'après l'orage. Il ne fallut pas un long examen à la jeune fille pour s'assurer qu'une autre image que la sienne occupait le cœur de Régis; sa froideur et sa distraction ne révélaient que trop le trouble de ses idées. Le marquis de Cavoie marchait encore derrière eux en faisant observer à M^{me} Cornuel l'excellente tenue des troupes du roi, lorsqu'un coureur richement habillé ôta sa toque à plumes devant le colonel du régiment Dauphin en lui remettant une lettre. Cette mission était accompagnée de l'envoi d'une fort belle épée à la dragonne portant à la poignée un nœud brodé d'argent dont le seul travail témoignait assez que les doigts d'une femme s'en étaient mêlés.

Le marquis avait tiré l'épée de la housse de soie noire qui l'entourait, et, s'adressant à Régis :

— Voici, mon cher novice en fait d'armes, une épée digne, à coup sûr, d'un colonel de chevau-légers. La personne qui vous l'offre désire rester inconnue. Je vous la remets, convaincu que vous ne l'emploierez qu'à bonnes enseignes.

Régis s'inclina et reçut l'épée des mains de Cavoie. Une vive rougeur venait de colorer son front; il parut troublé quand Berthe lui demanda s'il soupçonnait l'auteur d'une telle galanterie.

Cavoie rentra dans sa chambre avec le coureur pour lequel il cacheta une lettre. Quand il revint, trois heures sonnaient à l'horloge du château de Saint-Germain; M^me^ Cornuel demanda son carrosse.

— Je rendrai compte de vos bonnes dispositions à M^lle^ de Coëtlogon, dit-elle au marquis, et, en récompense de votre docilité, je vous promets de ne plus recevoir M. d'Éterville.... — Vous voyez, continua-t-elle en se penchant à l'oreille de Régis, ce que nous faisons pour vous. Promettez-nous de venir nous voir, du moins; vous nous devez bien cela, car cette chère enfant ne pense qu'à vous...

Régis soupira en baisant la main de Berthe, et ce soupir fut interprété par Cavoie et M^me^ Cornuel au profit de l'amour de la jeune fille. Sa beauté et sa fortune en faisaient un trésor qu'eût apprécié plus d'un seigneur évaporé de cette cour. Cavoie se disait tout bas qu'il eût accepté volontiers l'échange de M^lle^ de Coëtlogon avec Berthe de Pontareuc.

Les yeux de la noble enfant s'étaient obscurcis de grosses larmes en voyant le présent qui venait d'être fait à Régis : d'où pouvait lui venir cette épée, et quelle était cette donatrice mystérieuse? Pour la première fois Berthe sentit dans son cœur l'aiguillon de la jalousie, et, tout en serrant la main de Régis, elle se promit bien de surprendre son secret. Elle remonta dans le carrosse de M^me^ Cornuel, et, se cachant le front entre ses mains, elle pleura abondamment.

VIII.

M^me^ de Soubise avait tenu la parole donnée à Régis : elle s'était retirée aux Grandes-Carmélites, Cette résolution, sévère en apparence, l'était peut-être moins par le profit que la princesse, victime d'un revers de cour, espérait trouver dans l'exemple quotidien d'une autre infortune, celle de M^lle^ de La Vallière.

Depuis le mois d'avril 1674, M^lle^ de La Vallière s'était ensevelie dans cette retraite. Elle avait pris publiquement congé du roi, qui l'avait vue partir sans une larme, et avait reçu le voile noir des mains de la reine. Elle était alors âgée de trente ans au plus, sa beauté surprenait encore tout le monde. La sœur Louise de la Miséricorde avait remplacé M^lle^ de La Vallière : elle avait cru que Dieu seul pouvait succéder à son amant.

A l'époque où se passe l'histoire que nous écrivons, M^lle^ de La Vallière devait cependant se voir inquiéter de nouveau par le monde jusqu'au fond de cette pieuse solitude; elle devait avoir à soutenir en face les complimens de la cour et de la ville sur le mariage de sa fille, M^lle^ de Blois, avec le prince de Conti.

Il nous semble que l'on fait souvent trop bon marché de certains courages : celui de M^lle^ de la Vallière fut grand, en cette circonstance. Recevoir à un parloir de couvent les beautés en vogue de la cour, elle qui en avait été l'astre le plus beau; voir défiler devant elle tout ce long cortége de femmes parées dont la curiosité seule l'humiliait; entendre parler à cette grille de M^me^ de Montespan, de M^me^ de Maintenon et de M^lle^ de Fontanges, les constellations nouvelles; assister, sous la bure et le cilice, aux préparatifs d'une noce qui lui rappelait sa honte et tout l'égoïsme du roi; accommoder sa tendresse de mère avec le caractère rigide d'une épouse du Christ; tout cela n'était-il pas la plus rude croix que pût porter la sainte et belle carmélite? Si elle s'indignait, dans un pieux élan, au mois de novembre 1683, d'avoir trop pleuré la mort du comte de Vermandois, *ce fils dont elle n'avait pas encore assez pleuré la naissance* (1), que devait-elle penser, trois années auparavant, du silence de Louis XIV dans cette circonstance si délicate pour son cœur de mère, le mariage de M^lle^ de Blois? Le roi s'était borné à lui recommander d'écrire à sa mère *ce qu'il faisait pour elle* (2).

M. de Conti la tenait au parloir, et là c'était à qui viendrait se rassasier de la vue de l'ancienne favorite. Chaque courtisan accourait lire sur son front les ravages produits par l'austérité du cloître, on se plaisait à l'interroger sous cet habit si étrange. Le mariage de la dauphine devait avoir lieu vers le même temps, ainsi que les fêtes prochaines de la cour à Saint-Germain. Tous ces bruits mondains venaient troubler la solitude de la recluse. En un mot, Paris entier affluait aux Carmélites, et Paris entier s'entretenait, devant cette femme noble et résignée, de magnificences qu'elle ne verrait pas, de splendeurs et de joies dont elle recevait le contre-coup.

---

(1) Réponse de M^lle^ de La Vallière à Bossuet.

(2) M^me^ de Sévigné. Lettre du 29 décembre 1679.

Depuis un mois à peu près, Mme de Soubise habitait cette même retraite. La mère Agnès, directrice des Carmélites, l'y avait reçue sous le sceau du secret, et la porte de sa chambre ne s'ouvrait qu'à Mme de Rochefort. Jusque dans la solitude que choisissent les femmes de cour, il y a toujours l'ombre d'un calcul. Mme de Soubise était loin d'avoir l'héroïque abnégation de La Vallière, elle croyait encore à la cour, au roi, aux honneurs, à tout ce qui plaît et enivre dans la faveur. Peut-être même espérait-elle être mieux servie pour ses intérêts aux Grandes-Carmélites que dans la terre de M. de Luynes; elle avait d'abord, on l'a vu, imaginé la rougeole (1), elle imagina le cloître. Les Carmélites, ainsi que nous venons de le dire, étaient, cette année, le meilleur terrain que pût choisir une grande dame en disgrace, et qui ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs qu'à la cour, pour y savoir les nouvelles de première main.

La chambre que Mme de Soubise occupait était située sur l'une des ailes les plus silencieuses du couvent, loin des cellules qu'habitaient Mme Stuart, *belle et contente*, au dire de Mme de Sévigné (2), Mlle d'Épernon, Mlle du Janet et Mlle de La Vallière. Les choix prochains qui devaient avoir lieu pour la maison de Mme la dauphine, alarmaient seulement Mme de Soubise; elle craignait que Mme la maréchale de Rochefort ne partît en qualité de dame d'atours de cette princesse. Privée de cette amie qui lui tenait lieu de sœur, pourrait-elle soutenir l'ennui d'une telle retraite? Le peu de partisans qu'elle comptait à cette cour orageuse se souviendraient-ils seulement d'elle? M. de Soubise intriguait mal, il n'avait ni crédit, ni habileté, c'était un homme de plaisirs et de filles d'Opéra. Ces fêtes qui se préparaient à la cour, ces fêtes admirables, splendides, elle n'en serait pas pour la première fois de sa vie; d'autres y brilleraient, et y porteraient le front haut. Il est plus facile de s'accoutumer à Dieu qu'à une disgrace, pensait la chagrine princesse. Et il y avait des instans où elle se repentait d'avoir choisi les Carmélites, où les chaises à porteurs affluaient cependant du matin au soir.

---

(1) Mme de Sévigné, 19 janvier 1680. L. 704.

(2) Mme de Sévigné. Lettre du vendredi 5 janvier 1680.

M^{me} de Soubise était seule, ce soir-là, seule avec ses pensées et sa douleur; elle ouvrit un petit cabinet de laque à plusieurs tiroirs placé devant elle. Un paquet soigneusement cacheté de noir tomba sous sa main, elle en considéra la suscription avec un sourire amer.

— Des lettres du roi, des lettres de cet homme qui hier encore tenait dans ma vie une si grande place! Un maître hautain et dur que ce maître-là! La patience et la sincérité dans l'amour ne sont rien pour lui. Il y a ici une victime qui l'accuse. Celle-là, mon Dieu! l'aimait plus que moi, celle-là tremblait de l'affliger; mais, comme elle aussi, je l'ai vu inconstant, et comme elle j'ai pardonné. Il ne pardonne pas, lui! Qu'ai-je fait, pourtant? Je ne l'aime pas et je souffre; il m'a enlacée dans tous les liens de la faveur, il m'appelle son amie, et j'ai vu l'instant où sa colère m'exilait. Il est jaloux de la reine, qui me préfère à toutes; il m'éloigne de la cour au moment où cette cour va resplendir; d'autres ont ma place, oui, d'autres! Que de règnes ai-je soufferts! Trois femmes se partagent maintenant ce cœur absorbé dans l'aride contemplation de lui-même. C'est ma mère, c'est ma famille qui m'a tracé ce chemin; les femmes de notre maison ne connaissent pas l'amour, elles doivent servir de marche-pied aux ambitions qui les entourent et les obsèdent, voilà tout. Si j'aimais du moins le roi!... Hélas! je le sens, ce n'est que la cour et la louange que j'aime! La Vallière! La Vallière! oh! que n'ai-je ton courage! Misérable orgueil! misérable femme que je suis! Permettez, mon Dieu, que je profite d'une honte qui me punit; vengez-vous, mon Dieu, de toute la fausseté des vertus qu'on a honorées en moi.

M^{me} de Soubise renferma vivement les lettres dans l'un des tiroirs, ses pleurs coulèrent en abondance, elle se recula honteuse jusqu'au pied d'un crucifix qui était à la cheminée. Elle était presque heureuse de s'abandonner à sa douleur dans ce lieu si triste. En ce moment, la maréchale de Rochefort entra: elle venait lui apprendre qu'elle faisait partie de la maison de la dauphine, et qu'elle partait le lendemain même pour Munich.

— Vous me quittez, reprit la princesse avec amertume, c'est l'ordre de Dieu, je m'y soumets. Je croyais que vous étiez chargée des habits de la dauphine, mais je ne croyais pas votre départ si prochain. Quelle est cette lettre? Un nouveau malheur pour moi, peut-être...

— Cette lettre, chère princesse, vient d'arriver pour vous de Saint-Germain à l'instant même; elle est de M. de Cavoie.

— De Cavoie? oh! donne vite, ma chère maréchale, il me parle peut-être de mon seul amour au monde, de mon protégé, de Régis.

La princesse lut la lettre, et, en la lisant, son front semblait trahir toutes les émotions qu'elle lui causait. Le marquis rendait compte à Mme de Soubise de la vie qu'il menait au camp de Saint-Germain avec Régis. La nature du Breton commençait à lui donner quelques inquiétudes; Régis paraissait en proie à un chagrin morne et profond, il lui parlait à peine de Mme de Soubise, négligeait tous les exercices du camp, et était allé à son insu deux ou trois fois chez la Voisin pour se faire dire les cartes. Le marquis racontait à la princesse la visite de Mlle Berthe de Pontareuc au camp de Saint-Germain, sa beauté, sa grace, sa fortune; il conjurait Mme de Soubise de songer à tout cela. Elle ne voudrait pas sans doute empêcher l'avenir de ce jeune homme, et la folle passion que Régis avait pour elle céderait aux conseils que la princesse devait à l'inexpérience de son amoureux. Cavoie terminait sa lettre en assurant Mme de Soubise qu'il n'avait point trahi le secret du cadeau qu'elle avait fait à Régis, mais que le jeune homme avait deviné sa bienfaitrice. Le marquis venait de tracer ainsi à la princesse une ligne de conduite facile à suivre. Mme de Soubise se promit bien de ne plus entraver la marche des choses; Berthe aimait Régis : n'était-il pas tout simple qu'ils fussent unis? La princesse saisit la main de Mme de Rochefort et la plaça sur son cœur; il battait violemment. C'était un second sacrifice qu'elle venait de faire à Dieu, que cet amour de Régis cédé à une autre femme, cet avenir d'enfant, cette vie dont elle n'allait plus disposer.

— Hélas! reprit-elle, je ne lui suis plus rien, il est aimé! Je ne serai pas du moins forcée de lui avouer le triste secret qui existe entre nous deux.

La maréchale de Rochefort donna adroitement le change à cette douleur par une foule de détails qui prouvaient assez à la princesse le mouvement que ses amis se donnaient pour elle à la cour. Rien n'était égal aux magnificences qui s'y préparaient, aux présens qu'elle portait elle-même à la dauphine, dont le portrait venait d'arriver, et qu'on trouvait du reste médiocrement belle. Les libéralités du roi étaient immenses; on eût dit qu'il cherchait alors à s'étourdir, par les fêtes qu'il préparait, du chagrin secret de cette rupture avec Mme de Soubise. La maréchale de Rochefort remit à la princesse plusieurs lettres de Mme de Schomberg; elles contenaient toutes des paroles d'espoir; chaque phrase était un éloge de sa résignation et de son silence. La princesse s'était accoudée à la fenêtre de sa chambre. Pour toute réponse elle se contenta de montrer à la maréchale l'astre d'argent qui poursuivait sa course au milieu de l'air, en cherchant par intervalles à se sauver d'un immense nuage qui le gagnait peu à peu. Les deux femmes restèrent quelque temps à contempler ce spectacle; le fantôme noir couvrit bientôt la lune tout entière. Mme de Soubise se cacha le front dans ses deux mains.

Tout d'un coup, et comme délivré doucement par les mains d'un ange, le beau corps de l'astre flotta de nouveau dans l'espace céleste, revêtu de sa nacre la plus brillante, et la molle traînée de sa lumière inonda les murs du cloître.

— Dieu ne défend pas de croire aux présages, reprit en souriant la maréchale (1). Les nuages de cour passent vite comme les nuages du ciel. Je vais voir demain le marquis de Cavoie, que dirai-je pour vous à M. Régis de Kerven?

— Vous lui porterez cette lettre, ma chère maréchale, reprit Mme de Soubise avec émotion. Cette lettre sera ma première et ma dernière. Permettez-moi seulement d'y ajouter quelques lignes.

Et, prenant sur sa table une lettre déjà commencée, elle y traça quelques mots sur lesquels ses yeux laissèrent tomber une larme.

— Pauvre enfant! murmura-t-elle, en se penchant de nouveau à sa fenêtre solitaire et en regardant l'azur de ce firmament paisible, pauvre enfant, le ciel de ce soir ne dit rien de lui!

ROGER DE BEAUVOIR.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

(1) Mme de Soubise y croyait singulièrement. Dans un moment de brouille avec son royal amant, elle habitait la partie la plus retirée de Versailles; sa porte était fermée pour tout le monde. Louis XIV imagina de se servir d'un intermédiaire curieux pour faire la paix. Mme de Soubise aimait passionnément les chats; le roi en apporta un lui-même sous son bras, après avoir ouvert la tranchée amoureuse de ce nouveau siége par Bontemps, qui porta les paroles pour le monarque. Le chat avait au cou un magnifique collier de diamans. Après qu'elle eut fêté et caressé à la fois l'animal et le collier, Mme de Soubise les chercha tous deux inutilement devant le roi : le chat s'était enfui et avait gagné le parc. Il fut impossible de le retrouver, non plus que le collier. Cet incident jeta pour quelques jours Mme de Soubise dans une sombre mélancolie.

LA

FIN DU MONDE.

Heureux les bonnes gens du moyen-âge et leurs docteurs fourrés d'hermine! heureux les moines qui ne savaient pas lire et qui méprisaient la science parce qu'ils avaient la foi, ce qui vaut mieux sans doute! Pour eux le mystère humain était sans voiles, et leur ame dégagée et voyante, leur ame perdue dans les hauteurs sereines de la contemplation, connaissait comme Dieu le commencement et la fin. Quelques amertumes, il est vrai, se mêlaient à ces joies pures des croyans et des forts; la foi ne comblait pas tous les abîmes, le mysticisme même avait ses terreurs, et saint Bernard pleurait en songeant qu'il faut mourir. C'est qu'en effet, en montrant au-delà de la tombe la vie de la récompense et du châtiment comme le but inévitable, le christianisme apportait tout à la fois la crainte et la consolation, et ouvrait une source nouvelle de douleurs en même temps qu'il révélait des espérances inconnues. Le polythéisme n'avait affirmé la vie future que d'une manière indécise et vague. Dans cette religion sans morale qui n'enseignait pas le devoir, l'homme se plaçait, par ses vices, au niveau de ses dieux; l'enfer et la justice divine effrayaient peu les païens, et la mort les trouvait calmes; car, d'après les croyances antiques, la destruction n'est que l'accomplissement d'une loi physique, une de ces transformations qui se succèdent chaque jour dans le monde des corps organisés, et, sous l'empire de cette idée, la curiosité se tournait surtout vers les origines. Dans le christianisme, au contraire, les inquiétudes de l'esprit se tournent vers l'avenir et la fin dernière, car la mort est le châtiment d'une faute héréditaire, un instant terrible et solennel qui livre l'homme à la colère d'un dieu vengeur, une expiation imposée à une race tombée, — *mors a morsu*, dit saint Julien, parce qu'Adam a mordu dans le fruit défendu. — Sous l'impression exaltée de la foi, la vie du chrétien n'est, pour ainsi dire, qu'une longue étude, une longue préparation du moment suprême; et ce n'est pas seulement la fin de l'individu qui occupe, effraie et fait rêver, c'est aussi la fin de l'espèce et sa destruction collective. Roi périssable de la création, l'homme, en étendant à l'universalité des choses les arrêts de sa destinée, conclut de l'anéantissement de son être matériel à l'anéantissement de la terre qui le porte et du soleil qui l'éclaire. L'homme meurt, le globe doit mourir comme lui.

On sait quelle place tiennent, dans les terreurs du moyen-âge, les croyances relatives aux derniers temps et à la fin du monde, et l'influence directe et incontestable qu'elles ont exercée sur la vie. Essayons donc d'en résumer ici l'histoire; à défaut de cette curiosité inquiète des vieux âges, qui, de nos jours, s'est retirée des mystères, nous trouverons peut-être encore cet intérêt qui s'attache aux ruines. Mais voyons d'abord l'antiquité, dont il faut toujours se souvenir quand on parle des temps nouveaux; car le flot qui a englouti le monde antique en a porté les débris sur nos rivages.

Dans les théories philosophiques ou les traditions du polythéisme, la création n'est point, comme dans le christianisme, une transition spontanée du néant à l'être; avant la terre, il y avait le chaos, les germes préexistans, *ex nihilo nihil*. L'intelligence suprême ne tire rien d'elle-même; elle ne crée pas, elle arrange et coordonne; et, comme elle n'a point créé, elle ne peut détruire. La matière est donc éternelle. Étant donnée cette croyance à l'éternité de la matière, qui est universelle dans l'antiquité, deux systèmes se présentent : l'un (c'est le système de Platon) admet la durée indéfinie du monde dans la persistance de sa condition présente; l'autre (c'est le système des stoïciens) admet des rénovations successives. « Le monde, dit Platon, est éternel et immuable, parce qu'il est l'ouvrage de Dieu et de la raison, et que le bien ne peut cesser de se communiquer, de même que la raison ne peut changer ni détruire son œuvre. Il est éternel parce qu'il n'y a aucune cause de destruction ni en lui ni hors de lui, les êtres étant disposés, par la pensée divine, dans une juste harmonie qui fait que les forces actives se balancent et s'équilibrent. » D'autre part, Zénon et son école pensaient qu'à des époques indéterminées, et séparées par de longs siècles, des cataclysmes périodiques viendraient renouveler le globe. Le feu, qui a été le principe, sera aussi la fin; mais ce feu, élément de ruine et de mort, et source de vie tout à la fois, ne détruira pas le monde sans en féconder les cendres, et la terre, dans l'incendie universel, renaîtra comme le phénix; néanmoins elle renaîtra, croyance bizarre! et c'était bien la peine de renaître, pour recommencer sa vie première. Les mêmes générations se succéderont aux mêmes lieux, souffriront des mêmes douleurs, des mêmes crimes sous l'influence des mêmes constellations. Léonidas, dans ce globe ressuscité, mourra encore une fois pour la Grèce aux Thermopyles, Sunium reverra Platon (1), et les sages iront aux mêmes heures en visite chez les courtisanes.

Ces théories des écoles grecques passèrent de bonne heure en Italie. Lucrèce, dans un vers célèbre et souvent cité, dit que la machine de la création, après avoir fonctionné long-temps, s'affaissera sur elle-même et sera brisée. Au temps d'Auguste, la doctrine stoïcienne de la conflagration universelle était populaire à Rome; elle fut poétisée par Ovide et affirmée par Sénèque. Dans Ovide, Jupiter, avant le déluge de Deucalion, hésite à lancer le tonnerre pour punir les hommes, dans la crainte que l'éther ne s'enflamme et que l'axe du monde ne soit consumé. Il se ravise cependant et laisse échapper la foudre en songeant que sa responsabilité est à couvert, attendu qu'il est écrit dans les arrêts du destin qu'un jour la mer, la terre et les cieux, seront dévorés par les flammes. Sénèque parle également de l'embrasement final, et il en précise les circonstances dans des termes qui rappellent les prophéties chrétiennes. Un temps viendra, dit-il, où le monde, prêt à se renouveler, sera embrasé, où les forces opposées se détruiront en se combattant, où les étoiles heurteront les étoiles, où l'univers, précipité dans un même feu, sera brûlé. D'après une tradition constante et générale, le cataclysme doit s'accomplir à l'expiration de la grande année, c'est-à-dire au moment où, après avoir fourni leur course dans l'espace, les planètes se rencontreront en un même point du ciel. Mais à quelle date cette année fatale doit-elle finir? Chaque rêveur en fixe la durée au gré de ses terreurs ou de son rêve. On comptait dans la période la plus courte 2,484 ans, et dans les traditions égyptiennes 36,625 ans. Les Égyptiens, qui gardaient, dit-on, la mémoire d'un embrasement général de l'univers, avaient soin chaque année, vers l'équinoxe du printemps, de peindre en rouge les arbres et les troupeaux, afin de prévenir le retour d'une seconde catastrophe. Mais par quelle mystérieuse alchimie les sujets du roi Pharaon avaient-ils fait de la couleur rouge un préservatif contre la fin du monde? Saint Épiphane, qui nous a transmis le souvenir de cette croyance, ne s'explique pas à ce sujet. Diogène, qui s'inquiétait aussi de la grande année, lui assignait une durée de 6,570,000 ans, ce qui prouve que les cyniques, malgré leur dédain de toutes choses, n'étaient pas les plus pressés d'en finir avec la vie.

Si nous sortons des théogonies greco-romaines, si nous cherchons dans l'Orient et dans le Nord, nous rencontrons encore la même tradition, la ruine du globe par le feu. Ce n'est pas seulement l'homme et la terre, ce ne sont pas seulement les autels et les temples de leurs dieux, mais leurs dieux eux-mêmes que les peuples perdus dans l'idolâtrie, pour parler comme l'église, dévouent à la flamme et à l'anéantissement des derniers jours; et comme si l'homme, dans ces religions de mensonge, avait entrevu à travers les ténèbres de son culte le néant de ses idoles, Arihman, Osiris, Odin, toutes ces divinités périssables s'abîment avec le monde, les unes, comme Arihman, pour mourir sans retour, les autres pour renaître à un état plus parfait.

---

(1) Hemesius, *de Fato*, cap. XXXVIII.

De quelle source lointaine et inconnue était donc partie cette tradition errante? Est-ce une révélation, un pressentiment, un rêve? — Ouvrons la Bible et nous lirons : Les cieux se dissiperont comme la fumée,... les étoiles tomberont comme les feuilles de la vigne et du palmier... Dieu se manifestera au milieu des flammes, et ce qui est ne laissera pas même un souvenir. — Nous lirons dans l'Évangile que le fils de l'homme viendra au dernier jour juger les vivans et les morts, et que les morts se lèveront de leur tombe pour comparaître à son tribunal. Saint Pierre, qui se rencontre comme David avec la sibylle (*teste David et sibylla*), enseigne aussi que les cieux et la terre sont gardés par la parole de Dieu et réservés par lui pour être brûlés au jour du jugement. Voilà donc les derniers mystères de la vie du genre humain, la résurrection, le jugement, la destruction finale, annoncés en termes précis et positivement affirmés par la tradition dogmatique. Mais auprès du dogme et de la lettre sainte, il y a le commentaire et la glose, et, la sphère des problèmes éternels s'élargissant comme l'infini, la raison du moyen-âge s'est perdue dans des rêves sans limites.

La religion nouvelle avait à peine rallié les premiers fidèles à ses enseignemens, que déjà la destruction du globe effrayait, comme un évènement prochain et imminent, les chrétiens dont la foi datait d'hier. Inquiets de l'âge du monde, ils comptèrent les heures dans le passé pour connaître celles qui leur restaient encore dans l'avenir; et ce fut dans la primitive église une opinion générale que la terre devait subsister six mille ans, chacun des jours de la création correspondant à un cycle de dix siècles Quelques écrivains ecclésiastiques ajoutèrent un septième millénaire qu'ils nommèrent le millénaire du sabbat, afin que le monde pût se reposer avant de mourir, comme Dieu s'était reposé après avoir créé. Ces croyances persistèrent à travers le moyen-âge, mais il y eut des variantes, et quand l'apôtre espagnol Vincent Ferrier vint prêcher en France, il rencontra sur sa route des penseurs profonds qui donnaient au monde autant d'années de durée qu'il y a de versets dans le psautier, deux mille cinq cent trente-sept environ. La curiosité s'aventura plus loin encore. Chrétien Druthmare, moine de Corbie, au IXe siècle, fixa le cataclysme au 25 mars, en précisa l'heure, et l'effroi fut si grand, que le peuple, en bien des villes, quand arriva le terrible quantième, resta jusqu'à minuit dans les églises, afin d'y attendre le signal du jugement et de mourir au pied de l'autel, dont l'ombre sainte, ainsi que le disaient les mystiques, donne aux os des morts un repos plus profond. Les plus sages affirmèrent que Dieu garderait éternellement dans sa pensée le mot du mystère, et qu'il cachait l'instant de la mort universelle sans permettre à l'homme de le deviner jamais, afin que l'humanité, dans l'attente et l'imprévu de sa fin, se disposât, par la pratique du bien et la pénitence, à partir au premier signal pour comparaître aux grandes assises de l'éternité. La curiosité s'irrita par le mystère. On essaya de soulever le voile que Dieu lui-même avait abaissé, et la fin du monde, reléguée dans les lointains les plus profonds des âges, ne fut pas seulement prédite comme un fait inévitable, mais racontée avec le détail et la précision d'un fait accompli.

Dans l'histoire anticipée de ces temps qui ne sont pas encore, il est dit que l'agonie du monde s'annoncera, comme celle de l'homme, par d'effrayans symptômes dans l'ordre moral et physique. Sur cette limite extrême du temps, la térre, près de s'abîmer dans le vide, sera livrée à l'empire du mal, comme si Dieu, avant de juger l'humanité, voulait la soumettre à une dernière épreuve, à une dernière expiation. C'est une croyance universelle qu'à une époque indéterminée, mais voisine des derniers jours, un être fourbe et méchant assujétira la terre à sa puissance. Daniel, dont l'esprit s'égarait volontiers dans les ténèbres de l'avenir, l'a pressenti dans ses rêves. La première année du règne de Balthazar, le prophète vit pendant la nuit quatre animaux monstrueux, un lion, un ours, un léopard et une bête à dix cornes, sortir des profondeurs de la mer. Daniel considéra cette quatrième bête avec attention, et parmi les dix cornes il en remarqua une plus petite qui avait des yeux pareils aux yeux de l'homme, et une bouche qui disait de grandes choses. L'Éternel, l'ancien des jours, comme il l'appelle, vint s'asseoir sur un trône et ouvrit le livre du jugement. La bête aux dix cornes fut tuée et son corps livré au feu. Épouvanté de ce spectacle, on le serait à moins, le prophète demanda le sens de la vision, et il lui fut répondu que les quatre bêtes signifiaient quatre royaumes qui devaient s'élever sur les peuples de la terre et se détruire les uns les autres; que la bête aux dix cornes était le symbole du dernier de ces royaumes, et que la plus petite des dix cornes représentait un roi puissant, ennemi du très-haut, qui devait changer les lois établies par Dieu même. Ce roi, c'est l'antechrist, et sa vie, ses victoires sur tous les royaumes de la terre, sa lutte contre l'Éternel, sont clairement signifiées, ainsi l'ont pensé les commentateurs, dans la vision du prophète. Ce fils de la perdition, cet enfant du mal, doit naître à Babylone dans la tribu juive de Dan, d'un prêtre apostat et d'une femme perdue, et peut-être aussi d'une religieuse et d'un incube. Le péché s'incarnera en lui, comme la sainteté s'est incarnée dans le Christ, et le démon habitera son ame. Avare, débauché, et curieux des sciences occultes, l'antechrist se livrera de bonne heure à tous les actes de la plus odieuse perversité. Enfant, il rongera le sein de sa nourrice; jeune homme, il achèvera de séduire le petit nombre de vierges qui se trouveront encore dans les couvens; et, comme tous les grands criminels, comme tous les ambitieux qui veulent dominer sur les hommes, il déguisera par une hypocrisie trompeuse son abominable impiété, et ne jettera le masque qu'au moment même où il se croira sûr du triomphe. Tous les démons de l'enfer, ses amis et ses complices, l'aideront dans la guerre qu'il soutiendra contre l'église et marcheront avec lui à la conquête de la terre, car la puissance lui a été promise sur toutes tribus, toutes langues et toutes nations, et il doit rendre au peuple juif, comme pour faire mentir la malédiction du Christ, cet empire universel qui n'avait appartenu qu'à Rome.

L'antechrist, qui rêve comme Alexandre le sceptre de l'Orient, s'avance à la tête d'une armée nombreuse et toujours invincible contre les rois d'Égypte, de Libye et d'Éthiopie, et il les écrase dans les batailles parce que l'ange exterminateur combat avec ses soldats. Les places fortes sont emportées d'assaut, et quand par hasard elles résistent, des légions de magiciens descendent de la région des nuages pour égorger les garnisons. Après deux ans de guerre, *le fils de la perdition,* maître de l'Afrique et de l'Asie, établit à Jérusalem la capitale de son royaume. Il dresse sa statue sur les lieux mêmes qu'avait sanctifiés le sépulcre du Dieu fait homme, et, par un décret qui emporte la peine de mort, il force les peuples à se faire circoncire et à venir adorer son image. L'univers subit alors toutes les douleurs d'une intolérable tyrannie, *insustentabili dominatione vexabit orbem.* La suprématie du saint-siége est méconnue, les miracles cessent dans l'église, les sacremens sont abolis, les docteurs et les saints périssent dans les tortures ou se convertissent à l'iniquité. Le monde vit au hasard sans culte et sans lois, et les anges attristés pleurent dans le ciel. C'est le chaos transporté au dernier jour, la lutte du génie du mal contre le principe du bien, la victoire d'Ahriman sur Ormuzd, de Typhon sur Osiris. Le prophète Élie et le prophète Énoch, *ces oliviers toujours vivans,* arrivent du paradis enveloppés dans de grands sacs afin de s'opposer au fils du mensonge. Ils ferment le ciel pour empêcher la pluie de tomber et prophétisent pendant douze cent soixante jours; mais l'antechrist marche contre eux, les tue, et leurs corps restent sans sépulture étendus sur la terre. Égaré par ce dernier triomphe, *le fils de la perdition* rassemble une armée au mont des Oliviers, afin de monter au ciel par le même chemin que le Sauveur, et d'attaquer Dieu lui-même dans le séjour de l'éternelle béatitude; mais toute puissance, quand elle est impie et oppressive, trouve bientôt son terme. Les Titans, lorsqu'ils avaient tenté l'assaut du ciel, étaient tombés sous la foudre; l'antechrist, au moment même où il se prépare à l'escalade, rencontre face à face le Dieu fait homme. Un combat s'engage, et le fils de Marie tue le fils du démon d'un souffle de sa bouche, suivant saint Hippolyte, et suivant d'autres écrivains religieux d'un coup d'épée. Ainsi se termine le règne pervers qui doit durer trois ans et demi.

La venue du Christ, on le sait, est figurée dans l'ancienne loi par de nombreux précurseurs, et l'antechrist, dont la vie infernale semble une parodie sombre de la vie divine, a des précurseurs comme le fils de Marie. Le moyen-âge croit reconnaître les prolégomènes de son avénement dans tous les désastres qui l'affligent, dans tous les crimes qui l'effraient; il croit reconnaître ses ascendans directs dans tous les hommes dont le passage laisse sur la terre une trace fatale. C'est Néron qui reviendra au dernier jour rétablir l'idolâtrie en Occident, c'est Antiochus, Hérode, Apollonius de Thyane, Julien l'apostat; c'est Mahomet dans le nom duquel se retrouve le nombre mystérieux du nom de la bête de l'Apocalypse, *six cent soixante-six* (1); Mahomet la dixième corne, *cornu parvulum*, le chef de voleurs, l'homme obscur qui soumet l'Orient. Quand les temps sont mauvais et les générations perverses, la chrétienté qui s'alarme annonce par la voix de ses docteurs que le règne de l'*homme du péché* s'approche. Pour les catholiques, l'homme du péché, c'est Wicleff, Luther ou Calvin; pour les hérétiques, c'est le pape; en 1814, c'était Napoléon pour les dévotes du parti monarchique. Chacun, du reste, pouvait à son gré (ce n'était point une hérésie) inventer un antechrist, forger sa légende, fixer sa date, soit comme Nicolas Cressant l'année 1734, soit comme Pierre d'Ailly l'année 1789, soit comme Cardan 1800, soit enfin comme Pic de La Mirandole 1994. Dans le XVIe siècle encore, on pouvait dire, comme Antoinette Bourignon, qu'on était lié particulièrement avec l'antechrist, qu'on recevait ses visites, et qu'en somme, c'était un cavalier d'assez belle tournure; on pouvait dire, comme le protestant Braunbom, lequel avait trouvé la clé de l'Apocalypse, que le prophète du mensonge, né en l'an 86, était encore très bien portant en 1613, qu'il se manifesterait vers 1700 et qu'il mourrait en 1711. Personne ne songeait à vous contredire.

---

(1) D. Calmet. Bible. XIII. 137.

Quarante-cinq jours après la défaite de l'antechrist, des signes se manifesteront dans la création pour annoncer l'approche du jour suprême, et la terre, avant de mourir, sera saisie comme l'homme d'un tremblement profond et d'une fièvre convulsive. Dieu lui-même, dans la vision de Pathmos, a révélé à saint Jean, pour l'instruction des sept églises de l'Asie, les merveilles de ces temps d'effroi. L'apôtre, dans son extase prophétique, voit les anges ouvrir les sceaux mystérieux, il entend la voix de cette trompette qui fera fendre les pierres et sonnera la diane dans le camp des morts; et chaque fois que la trompette sonne, il s'accomplit un prodige redoutable, une grêle et un feu mêlé de sang descendent du ciel; la terre est brûlée; la troisième partie des navires qui sont sur la mer périssent; une étoile tombe dans les fleuves et change leurs eaux en absinthe, le soleil devient noir comme un sac de crin; un cheval pâle, monté par la Mort et suivi de l'enfer, galope à travers le monde; des sauterelles plus terribles que des scorpions sortent du puits de l'abîme, sous la conduite de l'ange exterminateur. Ces sauterelles portent des couronnes d'or et des cuirasses; elles ont le visage de l'homme, les cheveux de la femme, les dents du lion. Pendant cinq mois elles tourmentent les hommes, et, après avoir exercé les plus terribles ravages, elles font place aux quatre anges de l'Euphrate, qui arrivent, à la tête d'une armée de deux cent millions de cavaliers, pour exterminer les derniers enfans de la triste famille d'Adam. Les rois de la terre, les princes, les riches et les forts, les esclaves et les hommes libres se cachent dans les cavernes et disent aux montagnes : Tombez sur nous! car le jour de la colère est venu; et dans l'excès de leur douleur ils se mordent la langue. Alors un ange vêtu d'une nuée et couronné d'un arc-en-ciel descend de l'éternel séjour, et annonce l'accomplissement des mystères de Dieu.

Telle est, avec quelques versets des prophètes, la source de la tradition; mais en traversant les imaginations effrayées du moyen-âge, l'éclair de la vision s'assombrit encore; les circonstances sont précisées avec plus de détail, et saint Jérôme, saint Thomas, tous les anges de l'école, tracent de l'agonie du monde un diagnostic nouveau. Les mers, disent-ils, s'élèveront d'abord de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, et il semble que l'eau qui coule au baptême sur le front du chrétien pour laver la tache originelle s'épande au dernier jour sur la terre pour emporter dans une immense ablution toutes les souillures qu'elle a contractées au contact de l'homme. Les monstres de l'abîme viendront mugir à la surface des flots, et les oiseaux de mer pousseront des cris plaintifs, comme à l'approche des tempêtes, mais en cherchant en vain pour se poser les rivages disparus. Les eaux rentreront ensuite dans leur lit, laissant à sec les montagnes et les plaines, et alors les oiseaux des champs et des bois s'assembleront par volées et tourbillonneront au hasard, en s'appelant et en pleurant pour ainsi dire. Des sources de feu jailliront du côté où le soleil se lève, et leurs flots rouleront jusqu'en Occident. Le septième jour, le ciel, par des signes menaçans, conviera la terre au repentir, les astres traîneront après eux une chevelure de feu comme les comètes, et les astrologues, qui assurent dans leurs livres menteurs que le soleil et la lune ne peuvent s'éclipser en même temps, les astrologues reconnaîtront la vanité de leur science en voyant ces deux astres pâlir à la fois et s'éteindre comme les yeux d'un mourant. La terre chancellera comme un homme ivre; les pierres s'agiteront et se briseront en se heurtant, une rosée de sang fleurira sur les plantes; les collines, les montagnes, qui sont l'œuvre de Dieu, les monumens de pierre, qui sont l'œuvre de l'homme, seront abaissés sous le même niveau et réduits en poussière; le ciel s'obscurcira, la raison humaine s'obscurcira comme le ciel; les hommes, après avoir couru plusieurs jours à travers les campagnes, sans voir, sans comprendre et sans parler, mourront tous ensemble pour ressusciter avec les morts des âges précédens; et quand le dernier soleil se lèvera sur l'horizon, le Christ commandera aux anges d'arrêter le mouvement des sphères célestes, et les sphères obéissantes resteront immobiles dans l'espace. C'est alors, et au moment même où les globes lumineux suspendront leur course, que s'accomplira le miracle des derniers jours le plus vivement contesté, le plus vivement affirmé, la résurrection.

Dans l'antiquité païenne, on le sait, la tradition populaire et la philosophie elle-même admettent pour les morts la possibilité d'un retour à la vie. L'avare Achéron laisse échapper plus d'une proie, et les pâles sujets du sombre empire remontent des royaumes de Pluton sur la terre des vivans. Démocrite défendait de brûler les cadavres, dans l'espérance qu'ils pourraient revivre un jour, et Phocylide, qui avait la même foi, disait aux hommes de son temps : Gardez-vous de déranger les ossemens dans les tombeaux. Mais dans les théogonies gréco-romaines la résurrection n'est qu'un fait isolé et individuel, le résultat d'un caprice des dieux ou des conjurations du magicien. C'est un miracle sans profit pour l'homme, qui retrouve dans sa vie nouvelle toutes les imperfections, toutes les douleurs de sa vie première. C'est une variante timide et altérée du dogme de la transmigration, de ce dogme également imparfait dans la punition comme dans la récompense, puisqu'il ramène sans cesse les bons et les méchans dans le cercle des mêmes habitudes, des mêmes instincts. C'est une croyance tout exceptionnelle, et qui trouva même parmi les plus crédules de nombreux contradicteurs, témoin Pline, qui traite de vanité cette promesse d'une seconde vie que Démocrite avait faite aux disciples de son école.

L'Égypte avait peut-être entrevu plus clairement le dogme d'une résurrection universelle, et le soin qu'elle prenait des cadavres semblerait prouver qu'elle espérait dans l'avenir, pour les débris de l'homme, quelque chose de plus que le néant; mais il est difficile, en ce qui touche cette contrée mystérieuse, d'éclaircir et d'affirmer, car le peuple étrange qui a vécu sur cette terre du symbole a emporté avec lui son alphabet et sa pensée, et n'a laissé pour nous répondre que des morts et des sphynx. Dans les antiques théogonies de l'Inde, le dogme est précis. Théopompe, en parlant des mages, dit que les hommes, d'après leurs croyances, doivent vivre une seconde fois, cette seconde vie étant sans doute nécessaire pour détruire la mort qui est née du mauvais principe. Tertullien parle également de symboles relatifs à la résurrection qui se rencontraient dans les mystères de Mythra. Pour plus de certitude encore, il est écrit dans les livres zends (1) que les restes de l'homme déposés sous la terre germeront de nouveau comme le grain confié aux sillons, et que cette renaissance des morts, qui sera universelle, doit s'accomplir en cinquante-sept ans. Dans le christianisme, on le sait, et nous l'avons appris tout enfans par le catéchisme et nos prières, la résurrection est un point fondamental du dogme; c'est l'espoir de renaître un jour dans la même chair, mais affranchi des maux de la vie présente, qui consolait Job lorsqu'il s'écriait: « Je serai de nouveau enveloppé de ma peau. » — « Nos morts vivront, » dit Isaïe, et Daniel annonce à ceux qui dorment dans la poussière qu'ils se réveilleront un jour.

Le Christ, *ce premier né d'entre les morts*, apporte également aux hommes, avec la foi de l'immortalité pour l'ame, la promesse d'une vie nouvelle pour le corps; et lui-même, en ressuscitant sur la terre pour s'évanouir au ciel dans une radieuse ascension, consacre par un miracle la vérité de sa parole. Saint Paul, comme son divin maître, annonce la résurrection, mais la nouveauté de ce dogme étonnait les générations païennes, qui n'affirmaient que vaguement l'immortalité de la substance, et qui se défiaient de cet avenir que l'apôtre leur promettait au-delà de la tombe. Qu'on nous montre, disaient les païens, qu'on fasse agir et parler sous nos yeux un homme qui soit sorti vivant des ténèbres du tombeau, et nous croirons. Les hérétiques des premiers temps, Manichée, Saturnin, Basilide, Valentin, Marcion, récusaient également le dogme, mais par exagération du spiritualisme. — Quelle est l'ame affranchie qui voudrait reprendre sa misérable enveloppe? Pourquoi

---

(1) *Zend Avesta* trad. par Anquetil Duperron. I, part. II, p. 222.

Dieu, qui a fait de la chair la prison et comme le sépulcre de l'ame, accorderait-il à cette chair, atteinte d'une incurable concupiscence, l'immortalité, qui n'appartient qu'à la substance intelligente? Pourquoi perpétuer au-delà du temps cette partie ténébreuse de l'être et tous les maux dont elle est le principe? Pourquoi ressusciter la boue? Dieu peut-il se contredire et recomposer ce qu'il a détruit? Et d'ailleurs, comment réunir ces milliers d'atômes dispersés dans les vents, ces débris que la terre n'a pas gardés, et qui ont nourri l'herbe et la fleur? Chaque grain de poussière deviendra-t-il l'objet d'un miracle? — Il fallait répondre et convaincre. Tertullien, saint Irénée, saint Augustin, saint Cyrille, toutes les lumières de l'église, descendirent à leur tour dans l'arène de la discussion. — L'être est une unité; le corps est à l'ame non pas ce que le vêtement est au corps, mais ce que la forme est à la matière. La mort peut séparer passagèrement les deux principes, mais la chair subsiste, parce que le néant n'est pas une fin, même pour la matière, et la fin suprême de l'homme, c'est l'éternelle unité de son être dans le sein de Dieu. La chair est la complice de l'esprit pour le mal et son instrument pour le bien. Le juge éternel, également juste dans la punition et la récompense, doit à la chair, quand elle a vaincu ses instincts coupables, les joies de l'éternité en compensation de ses souffrances; il lui doit les supplices infinis, lorsque, par sa révolte et ses penchans, elle a égaré l'esprit dans les voies du mal. Dieu d'ailleurs n'a-t-il pas dit dans l'Exode : « Je ne suis pas le Dieu des morts, mais le dieu des vivans »? Enfin la résurrection du Christ, qui a triomphé du tombeau, est le gage assuré de la résurrection de l'homme. — Aux argumens métaphysiques et théologiques s'ajoutèrent en grand nombre des argumens tirés du monde matériel, des souvenirs de l'histoire, de la légende, de la mythologie, des sciences occultes même. Orientius, évêque d'Elvire, saint Cyrille, Prudence, parlent des arbres qui meurent en hiver et refleurissent au printemps, des grains de blé qui se reproduisent dans les sillons, de la lune qui s'éclipse et reparaît régulièrement, de l'histoire d'Alceste et de Pélops, et surtout du phénix. On invoqua les résurrections individuelles, le souvenir de la fille de Jaïr, du fils de la veuve de Naïm, du Lazare qui doit ressusciter trois fois, le témoignage de Quadratus, disciple des apôtres, qui vivait sous le règne d'Adrien, et qui connaissait, à Rome, des individus ressuscités du temps du Christ. On invoqua les miracles des saints, qui rappelaient à leur volonté les ames de l'autre monde, et les exemples étaient nombreux; car quel est le saint du martyrologe qui n'a pas au moins ressuscité trois morts? Dans le XVII^e^ siècle encore, Malebranche, pour prouver la résurrection, parle de la métamorphose des chenilles en papillons. D'autres, à la même époque, citent à l'appui du pouvoir de Dieu le pouvoir mystérieux des alchimistes, qui distillent du sang humain pour en faire sortir des spectres dont on entend les gémissemens plaintifs (1). Leibnitz lui-même, le grand Leibnitz, a conclu de l'exemple des mouches, qui meurent l'hiver et revivent au printemps, que, si la médecine et la physique étaient portées à un plus haut point de perfection, il serait facile de faire revivre les corps dont les parties essentielles auraient été conservées. Les plus sages, dans cette argumentation bizarre, honorèrent le mystère par le silence d'une foi soumise, ou se bornèrent à dire aux incrédules ce qu'Ormuzd, dans le *Zend Avesta*, dit à Zoroastre : « Quoique les corps soient confondus par la pourriture avec le reste de la matière, il sera facile à Dieu d'en séparer et d'en reconstituer les parties, car celui qui nous a tirés du néant peut bien nous tirer de la mort. » C'est, en d'autres termes, ce que disait Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, à ses paroissiens du XII^e siècle : « Croyez-vous donc que Dieu, pour refaire un homme, ait besoin, comme le sculpteur pour faire une statue, de matière et d'outils? Croyez-vous qu'il nous ait taillés à coups de ciseau? Il lui suffit, pour créer, de sa pensée, qui peut tout; et, quand il s'agit de miracles, vous avez la vue trop courte pour voir jusqu'au fond du mystère. »

---

(1) Lebrun. *Pratiques superst.* 1, 80.

Quoi qu'il en soit de la valeur de ces argumens, la croyance à la résurrection s'imposa avec une irrésistible autorité. A dater de la fin du IV^e siècle, les Vaudois furent à peu près les seuls hérétiques qui, dans le moyen-âge, osèrent la nier encore, et, dans la liturgie et l'ère chrétienne, cette croyance se traduisit en nombreux symboles. Au temps des plus terribles persécutions, les fidèles se rendaient, à la mort des martyrs, sur le lieu de leur supplice, versaient du vin sur les os, et recueillaient dans un même cercueil les moindres débris de ces corps sanctifiés, afin de ne point séparer ce qui doit être éternellement réuni. Sur les sarcophages des catacombes cette croyance est exprimée, tantôt par l'histoire de Jonas : le tombeau, comme Leviathan, rend sa proie; tantôt par une croix enlacée d'un épi de froment, pour témoigner qu'il y a dans la destruction même des germes féconds. Au jour des anniversaires de la primitive église, *in die dormitionis*, quand les familles s'assemblaient pour pleurer, elles demandaient que Dieu permît à ceux qui n'étaient plus de renaître à la fin des siècles, et la formule des épitaphes, *in spem beatæ resurrectionis*, consolait, par l'espoir d'une vie nouvelle et lumineuse, l'homme qui sortait de cette vie de ténèbres et de larmes. On déposait alors au fond des cercueils des branches de myrte et de laurier, et ces branches, placées sous la tête du mort comme des coussins verdoyans, exprimaient par leur fraîcheur que ceux qui meurent dans le Christ ne cessent pas de vivre. Dans les cimetières, dans les *champs de la moisson tranquille où Dieu sème et récolte pour l'éternité,* les morts, de notre temps même comme aux plus anciens jours du christianisme, ont la face tournée vers l'orient, vers le point du ciel où doivent luire les premiers rayons de l'aurore éternelle.

Voilà donc la résurrection établie comme un fait irrécusable, et acceptée comme une espérance universelle; mais les circonstances du miracle devaient amener encore, aux époques les plus diverses, des commentaires étranges. Dans quel sexe, dans quelle forme, à quel âge tous les enfans de la grande famille humaine se lèveront-ils de leurs tombeaux? Les embryons, morts dans le sein de leur mère, jouiront-ils d'une existence qu'ils n'ont pas connue? Les enfans morts au berceau ressusciteront-ils comme enfans ou comme hommes? Les femmes, que Duns Scott, ce docteur subtil, déclarait des êtres inférieurs et inachevés, renaîtront-elles dans leur sexe? Quel sera le sexe des hermaphrodites (1)? Les monstres garderont-ils leurs difformités physiques? Samuël, Élysée, saint Jean, tous les élus qui sont montés au ciel avec leurs corps, et qui par cela même n'ont pas laissé d'ossemens dans leurs tombeaux, subiront-ils la loi commune? Comment reconstituer en chair et en os les esclaves avec lesquels Pollion engraissait ses murènes? Et quand un homme aura été mangé par un autre homme, lequel des deux devra ressusciter, de l'anthropophage ou de sa victime? Les théologiens, toujours armés pour la dispute, donnèrent une solution à chacun de ces problèmes. Les plus galans, en ce qui touchait les femmes, décidèrent qu'on pouvait sans pécher les considérer comme des êtres complets, et qu'elles renaîtraient avec tous les attributs de leur sexe, moins les sympathies attractives. La question des fœtus fut traitée à fond par Jérôme Maggi, savant milanais du XVIᵉ siècle, qui avait fait de l'embrasement final du monde la spécialité de ses études. Maggi se prononce pour leur anéantissement complet; mais il assure que, du moment où l'homme aura vécu, aura pleuré au sortir du sein de sa mère, ne fût-ce que quelques minutes, il sera rétabli dans toute l'intégrité de ses organes. Maggi ne voit aucun inconvénient à ce que les cheveux, les ongles et la barbe, qui ne sont pas indispensables à la vie, soient reproduits dans les ressuscités; mais la côte d'Adam qui a servi à former notre mère Ève, lui cause plus d'embarras; il finit cependant par décider que cette côte ressuscitera dans chacun de nous. La question des anthropophages, aussi curieuse que celle des fœtus et de la côte d'Adam, trouva au XVIIᵉ siècle un commentateur non moins habile que Maggi dans Filesac, docteur de Sorbonne. Filesac, dans ses œuvres choisies, y consacre tout un chapitre et pose en principe que, quand la nutrition aura confondu la substance de deux hommes, l'anthropophage restituera à la victime de son appétit tous les principes organiques qu'il lui aura dérobés en la mangeant.

Les juifs, qui espéraient aussi dans la résurrection universelle, rencontraient comme les catholiques de singulières difficultés quand ils voulaient préciser tous les détails du miracle. Quelques sectes hébraïques, restées fidèles au dogme de la transmigration, se demandaient avec inquiétude comment l'ame, qui est une et indivisible, pourrait au dernier jour animer les différens corps qu'elle avait successivement habités; et, après de mûres réflexions et de longues disputes, il fut décidé que cette ame, en reprenant son étui, comme le dit Voltaire, se réunirait soit au premier, soit au dernier de ces corps, tandis que les autres resteraient au fond de leurs sépulcres, comme une pierre ou un morceau de bois mort. D'autres sectes admettaient dans la colonne vertébrale l'existence d'un petit os incorruptible, autour duquel devaient se réunir au jour du jugement tous les grains dispersés de cette poussière qui avait autrefois constitué l'homme. Les rabbins, qui s'inspiraient sans doute des vagues souvenirs de la tradition orientale, parlent d'une rosée créatrice, d'une pluie d'eau noire qui doit humecter les ossemens pour les faire germer dans leurs tombes, comme les pluies tièdes du printemps font germer les grains dans les sillons; et pour rendre le tableau plus complet, le détail plus précis, ils assurent que les morts sortiront tout habillés de leurs cercueils et qu'ils se lèveront tous de la terre de Canaan, car le respect superstitieux des juifs pour cette contrée leur avait fait croire qu'elle serait pour tous les hommes le théâtre de leur résurrection, et, afin d'être plus tôt prêts à revivre, ils se faisaient inhumer dans cette terre sacrée, comme autrefois les grands de l'Égypte à Abydos, la sépulture de leur dieu Osiris.

---

(1) *Irenæus. adv. Hæreses.* Lib. II, cap. 23; lib. V, cap. 13.

Ainsi, dans les jours de foi vive, s'agitaient autour de tous les mystères ces questions insolubles et bizarres, ces questions de vaine curiosité que l'église condamnait comme un dangereux soulèvement de l'esprit; mais ici, comme toujours, à travers les interprétations capricieuses et la mobilité du commentaire, il est facile de ressaisir encore une tradition persistante qui se transmet par l'enseignement de l'école et se maintient par l'autorité du concile. Or, d'après cette tradition, la résurrection sera spontanée comme tous les miracles. Deux mots ont créé la lumière; deux mots : *Surgite, mortui,* feront sortir les hommes de la nuit du tombeau, car les morts ont des oreilles pour entendre la parole divine, et, comme dans la vision d'Ezéchiel, la chair remontera sur les ossemens arides, et les membres désunis retrouveront leurs jointures. Toutes les générations qui se sont succédé sur la terre, les méchans et les bons, les infidèles et les croyans, les humbles et les superbes, se lèveront et seront debout, tous également âgés de trente-trois ans, comme le Christ quand il a subi la mort, parce que c'est l'âge parfait, le temps de la plénitude physique et morale. Caïus renaîtra de Caïus; les enfans, les hommes faits et les vieillards seront enveloppés de la chair dans laquelle ils ont vécu, mais d'une chair incorruptible, parce que rien de ce qui est mortel ne peut entrer dans le royaume de Dieu, et la trompette des anges les appellera au jugement comme autrefois la cloche de leur paroisse les avait appelés au sépulcre.

La notion d'un compte rendu par l'homme au moment de la mort devant des juges qui punissent ou récompensent se retrouve dans ces traditions primitives du genre humain qui ne s'obscurcissent jamais et qui sont peut-être une révélation; qui sait? En Égypte, deux prêtres aux masques de chakal et d'épervier pèsent, devant Isis, les bonnes et les mauvaises actions. Dans le polythéïsme grec, Minos, Eachus et Rhadamanthe interrogent les morts sur les actes de leur vie; mais ces juges de l'enfer païen, si l'on en croit Platon, ne se distinguaient pas toujours par le droit sentiment de la raison et de la justice. Pluton, qui était chargé d'exécuter leurs sentences, en appela souvent à Jupiter, et cet arbitre souverain de l'Olympe, qui par malheur ne savait pas toujours nettement ce qu'il faisait lui-même, eut plus d'une fois à réviser les arrêts rendus en première instance par l'aréopage infernal. En Égypte, ce sont des hommes, des prêtres, qui jugent; dans le polythéïsme grec, ce sont d'obscurs fonctionnaires de l'autre monde, des demiurges sans consistance, qui règlent la pénalité d'après le code incomplet d'une religion où la règle morale n'est formulée nulle part; mais dans le christianisme, toujours supérieur, c'est Dieu lui-même, l'éternelle vérité, l'immuable justice, la science absolue.

Au moment où l'ame se sépare du corps, tout homme, on le sait, subit un premier jugement, mais c'est un jugement particulier, solitaire, et dont Dieu seul et l'accusé savent le dispositif. L'arrêt prononcé, l'ame se retire dans des lieux inconnus, et, selon qu'elle est absoute ou condamnée, elle attend dans la joie ou la tristesse le jour du jugement universel. Dans ce second jugement, la première sentence sera confirmée; mais si Dieu ouvre deux fois ses assises, ce n'est point qu'il ait à réformer les actes de ses procédures, c'est qu'il faut que la justice éternelle se manifeste au grand jour, que les hommes sachent que leur or n'est que de la paille pour celui qui pèse tout dans la balance de la vérité; c'est qu'il faut aussi que le pauvre, qui a été humble et opprimé, soit glorifié à la face de l'oppresseur. Dans le temps, la mansuétude et le pardon; dans l'éternité, la vengeance et le châtiment. Si Dieu a différé de punir, qu'importe? il sera d'autant plus terrible dans sa colère, qu'il aura été plus patient dans sa miséricorde; et alors ceux qui étaient doux et qui souffraient et qui se demandaient : pourquoi souffrons-nous quand nous faisons le bien? les méchans qui cherchaient leur joie dans le mal et qui se croyaient heureux, comprendront que, si le châtiment a été ajourné jusqu'à la mort, ou la récompense différée, c'est que les peines ou les récompenses que Dieu garde aux élus et aux réprouvés sont si grandes, que nul être vivant ne saurait les supporter. Cette certitude d'un jugement final et d'une révélation de tous les actes de la vie aux yeux de l'humanité tout entière et de la divinité elle-même, fut heureusement et habilement exploitée par les théologiens dans l'intérêt de la morale. Ils la présentèrent tout à la fois comme une menace et une consolation, et le moyen-âge, inquiet et effrayé, retraça dans ses livres, comme Michel-Ange dans sa fresque, le tableau du jugement.

Le Dieu qui viendra juger les hommes à la fin des siècles s'était montré à saint Jean, dans l'île de Pathmos, monté sur un cheval blanc (1) et environné des armées célestes, qui lui faisaient cortége sur des chevaux de la même couleur. Dans un autre rêve, l'apôtre voit le juge éternel porté sur des nuages; un glaive à deux tranchans sort de sa bouche, ses yeux étincellent, et sa voix ressemble à celle des grandes eaux. C'est encore dans le même appareil et sous la même figure qu'il se révèle au moyen-âge. Les assises sont convoquées dans la vallée de Josaphat. Le Christ, investi par son père de la judicature suprême, apparaît sur le mont des Oliviers saignant encore des blessures de la passion. Près de lui se tiennent, avec Dieu le père, le Saint-Esprit et la Vierge, qui se montre encore ici comme le symbole de la douceur et du pardon. Le Sauveur est assis sur des nuées, ces nuées ne sont pas formées par des vapeurs comme celles qui obscurcissent notre soleil, mais par des émanations lumineuses qui s'échappent du corps des bienheureux. La vraie croix, qui a aussi sa résurrection, et dont tous les morceaux, dispersés dans les reliquaires, se sont réunis au son de la trompette qui a réveillé les morts, la vraie croix apparaît soutenue par les anges comme pour accuser les méchans par le témoignage des souffrances du Dieu, et rassurer les bons par le souvenir du sacrifice expiatoire. Les ressuscités, plus nombreux que des atômes dans un rayon de soleil; Minos et Rhadamanthe (1), l'antechrist lui-même, se pressent aussi loin que la vue peut s'étendre pour écouter leur arrêt: l'archange fait un signe, et le jugement commence. On ignore si ce jugement se fera comme ceux des hommes par l'organe de la voix ou par la simple intuition, mais il est probable que Dieu, pour ménager le temps, aura recours à ce dernier mode. Alors les abîmes de la conscience humaine seront éclairés d'une lumière impitoyable jusque dans les derniers replis et les plus secrets ombrages. Les justes se réjouiront du bien qu'ils auront fait, sans avoir à rougir de leurs fautes, parce que la pénitence en aura lavé les souillures; les méchans, au contraire, seront accablés de confusion, et leurs yeux désséchés ne trouveront plus de larmes. Toutes les pensées mauvaises, qui flottent sur le cœur comme une écume et qui ont été gravées avec un stylet de fer sur des tables de diamant, tous les souvenirs des actes humains, effacés même dans la mémoire de l'homme, se rassembleront en un seul point des deux limites extrêmes du temps, pour comparaître à la fois sous le regard divin, sous ce regard qui a l'ubiquité et devant lequel l'éternité n'est qu'un présent continu.

---

(1) Apocal. XIX, 2.

L'arrêt prononcé, Dieu fera deux parts, l'une pour le ciel, l'autre pour l'enfer; et les démons et les anges, qui seront présens, en qualité de témoins et d'assesseurs, conduiront chacun de leur côté, dans le monde des peines et des récompenses, les réprouvés et les élus; car il faut toujours dans ces régions inconnues un guide qui sache la route et la montre à l'homme. En Égypte, c'est Anubis l'ensevelisseur qui introduit les ames dans l'*amenti;* dans les théogonies greco-romaines, c'est Mercure; dans le christianisme, c'est le diable pour les méchans, l'ange gardien pour les bons, saint Michel pour les saints. Spectacle à la fois solennel et terrible, plein de joie et de tristesse, que ce départ de l'humanité pour le ciel et l'abîme; car c'est là que se révèlent en même temps, dans leur infinie grandeur, la mansuétude et la justice divine; c'est là que se montrent dans toute leur beauté ou leur laideur menaçante les ministres des vengeances célestes et les messagers du pardon. Les bienheureux s'acheminent vers le ciel comme une procession lumineuse, enveloppés dans des corps transparens qui ne donnent point d'ombre et qui brillent comme les étoiles, non pas d'une lumière réfléchie, mais d'une lumière qui leur est propre et qu'ils portent en eux. Ces élus, convoqués aux fêtes de l'éternel séjour, tiennent des palmes à la main en chantant comme les moines l'hymne qui ne se tait jamais, *Laus perennis;* car ils ont gardé le libre exercice de leur langue qui est devenue pour eux l'organe essentiel, attendu que leur unique occupation sera désormais de célébrer les louanges du Dieu vivant Les stygmates des souffrances de la vie antérieure s'effacent sur cette chair nouvelle, que la résurrection a rectifiée pour ainsi dire dans ses défauts physiques, afin que s'accomplisse cette parole de l'apôtre : Il a été mis en terre tout difforme, et il en est sorti tout glorieux. Les martyrs seuls gardent la cicatrice de leurs tortures, mais ces cicatrices même brillent d'un éclat qui éblouit et flatte les yeux. La possession de ces corps parfaits et subtils sera la consolation et le dédommagement des infirmes qui avaient traversé la vie sans trouver un remède à leurs maux, et c'est dans l'espérance de revêtir un jour cette enveloppe impérissable que les confesseurs de la foi ont sacrifié leur enveloppe mortelle, que les moines et les pénitens ont fait gémir leur chair sous la discipline et le cilice.

---

(1) Athenagoræ legatio pro christianis, § 12.

Dans le camp maudit des méchans, à la gauche de Dieu, la scène change; on n'entend que gémissemens et blasphèmes, et les impies morts dans le crime partent en hurlant pour les sombres régions du désespoir. Les démons qui les escortent rôdent autour d'eux comme les chiens des bergers autour des troupeaux, afin de les ramener dans la route inévitable qui mène à l'abîme. Les uns les frappent avec des fourches de fer rouge, d'autres, si l'on en croit Stapleton (1), forment avec les damnés d'énormes fagots. L'usurier est lié dans la même botte avec les enfans qui vivaient de ses rapines; l'amant est lié avec sa maîtresse, le confesseur avec les pénitens que son indulgence a perdus, le juge inique avec le faux témoin, le médecin qui a tué ses malades avec le pharmacien qui leur a vendu des remèdes falsifiés; et malgré leurs supplications et leurs cris, les réprouvés sont précipités tous ensemble dans les flammes sans clarté qui ne doivent jamais s'éteindre, et d'où *la fumée de leurs tourmens montera à travers les siècles.*

Alors, quand les habitans ressuscités de cette vallée de pleurs seront partis jusqu'au dernier pour les demeures dont on ne revient plus, abandonnant la terre à la solitude, comme une hôtellerie déserte que les voyageurs ont quittée; quand le souverain juge lui-même sera remonté dans son palais céleste, il y aura dans la création un moment de silence étrange et un vide effrayant. Les étoiles, qui sont fixées dans le ciel comme des clous d'or dans une tapisserie bleue, tomberont sur la terre, pareilles à des figues mûres qui se détachent de la branche, et l'embrasement final s'accomplira. Mais cette flamme de l'incendie universel doit-elle sortir des entrailles de la terre ou descendre du ciel comme la flamme qui brûla Sodome? doit-elle s'allumer par la réflexion des rayons sur les nuages, ou par un amas de matières combustibles sur lesquelles les anges viendront frapper des cailloux? L'école qui s'était posé ces questions n'a point osé les résoudre; elle a dit seulement que l'incendie est inévitable et nécessaire, parce que les élémens eux-mêmes ont contracté, par leurs rapports avec l'homme, les souillures du péché, *infectio culpæ*. Ils n'ont point fait le mal, mais le mal a été fait en eux; l'air a été l'écho des paroles impures, la terre a bu le sang des meurtres; l'air et la terre doivent se purifier. Le feu sera chargé par Dieu même de cette purification, parce qu'il est le plus noble et le plus pur des élémens, et que, sa sphère étant la plus éloignée, il a eu moins de contact avec l'homme. Il sera d'ailleurs tout à la fois actif et passif, *purgans* et *purgatum*. Son action fera couler en enfer toutes les scories du monde, qui s'épurera comme les métaux dans le creuset. L'eau seule ne sera point atteinte, parce qu'elle porte en elle les élémens de sa propre ablution. Les cieux supérieurs seront également respectés, parce qu'ils sont placés si haut que rien d'impur n'est arrivé jusqu'à eux.

---

(1) Stapletoni opera. 1620. IV, pag. 108.

Ainsi se perpétue, consacrée par le christianisme, la doctrine stoïcienne de la conflagration. L'hérésie l'adopte comme la tradition dogmatique. D'après les manichéens, le feu malfaisant doit sortir à la fin des jours des cavernes où Dieu l'a enfermé. L'Omophore, c'est-à-dire l'ange qui soutient le globe dans l'espace, le genou ployé et appuyé sur une terre inconnue, laissera tomber son fardeau au milieu des flammes et jettera ensuite cette masse inutile dans le lieu que l'église appelle le *séjour des ténèbres extérieures*. Dans le paganisme d'Odin, dans les croyances mahométanes, dans les traditions sacrées de l'Inde, la destruction du monde s'accomplit également par le feu; et il est à remarquer que les révélations de la mythologie scandinave concordent exactement, en bien des points, avec la tradition catholique. Le soleil devient noir, les étoiles s'éteignent, la terre est ébranlée; l'armée des mauvais génies et des géans attaque les dieux, comme l'antechrist attaque le Sauveur. Enfin, le paradis d'Odin, ce paradis comfortable chauffé par des poêles, s'abîme avec le globe dans les flammes qui doivent tout consumer.

Cette terre que Dieu avait créée si belle et si féconde ne doit-elle donc, comme un palais ruiné par les flammes, laisser dans l'espace qu'un monceau de cendres et de débris? Les astres, pareils à des charbons sans chaleur et sans clarté, doivent-ils s'éteindre pour toujours? Non, car le néant n'entre pas dans les vues du Créateur, et le christianisme, dans sa charité inépuisable, devait prendre en pitié les élémens eux-mêmes. Le monde de la matière, qui a été fait pour l'homme, doit avoir comme l'homme sa résurrection, et doit être glorifié comme lui. D'après une tradition qui part de la primitive église pour arriver jusqu'à Luther, et que les millénaires surtout ont rendue célèbre, les cendres du globe renaîtront, comme celles du phénix, de leur bûcher funèbre. « J'ai vu, dit saint Jean, un ciel nouveau et une terre nouvelle, j'ai vu la Jérusalem céleste, qui descendait du sein de Dieu même, parée comme une épouse; dans ce tabernacle, l'Éternel habitera parmi les hommes, et il n'y aura pour eux ni peine ni affliction. » Chaque porte, dans cette cité sainte, sera faite avec une perle; mais ces portes ne se fermeront pas, comme dans les cités des hommes, parce que le jour y sera éternel, et qu'on n'y craindra jamais les surprises de l'ennemi. Dans la pensée de l'apôtre, ce n'était là peut-être qu'une figure et le symbole de ce bienheureux séjour où Dieu convie ses élus; mais le symbole fut pris à la lettre, et le globe impérissable qui doit nous survivre eut bientôt sa cosmographie. Origène, saint Irénée, Tertullien, Lactance, et plus tard Guillaume d'Auvergne, se plurent à le décrire et à l'orner de toutes les merveilles de l'âge d'or. Cette terre ressuscitée, sans mer, sans volcans, sans animaux, sera fleurie comme le paradis terrestre, et transparente comme un globe de cristal. L'œil plongera sans obstacle dans ses profondeurs, jusqu'à l'enfer, qui seul sera sombre, et se trouvera au centre, au même endroit que les noyaux dans les fruits. Des hommes blancs comme la neige, qui n'auront pas besoin de manger, et dont les corps ne projetteront aucune ombre, y vivront dans une paix profonde, et, si l'on en croit les millénaires, Jésus-Christ lui-même viendra les gouverner pendant un cycle de mille ans, et il établira le siége de son empire dans une Jérusalem nouvelle. Les juifs, qui n'avaient plus de patrie dans le monde, accueillirent cette croyance avec enthousiasme, et, oubliant la malédiction divine et les persécutions des hommes, ils espérèrent que Dieu, pour leur rendre une ville, ferait descendre du ciel la Jérusalem nouvelle, toute bâtie et tout ornée. Tertullien raconte même que de son temps on avait vu pendant quarante jours le modèle de cette ville suspendu dans les airs (1).

C'est ainsi que le moyen-âge, toujours inquiet de l'inconnu, cherchait sans cesse à franchir le cercle inflexible dans lequel l'église essayait en vain d'enfermer la curiosité de l'esprit. Chaque rêveur, en sondant les profondeurs inaccessibles du mystère et les miracles des derniers temps, eut sa vision et trouva des croyans, comme lui-même croyait à son rêve. Le moyen-âge ignorait le doute partout où il rencontrait la terreur, et les traditions humaines, qui s'étaient amassées autour du dogme, immobiles comme lui, persistèrent à travers les siècles. Ces traditions ne s'enfermèrent pas, comme les doctrines philosophiques de l'antiquité, dans une secte ou dans une école; elles ne s'enfermèrent pas avec les vieux livres dans la cellule des moines et les bibliothèques des couvens. Vivantes en quelque sorte et présentes partout, elles coururent le monde, et descendirent chaque jour du docteur au peuple. Les esprits d'ailleurs n'étaient que trop disposés à l'effroi par l'habitude de tous les désastres; chaque évènement prenait un sens mystérieux dans cette époque obscure où la science impuissante ne savait que des mots; et cette société barbare, qui ne soupçonnait nullement la *progression humanitaire*, n'attendait de l'avenir que misère et lente dégradation dans l'ordre physique et moral, elle vivait dans une appréhension continuelle de sa fin prochaine, s'effrayant de toutes choses en même temps qu'elle cherchait de toutes parts des espérances de salut. Ainsi, d'après une opinion générale dans la primitive église, et qui témoigne de la grandeur du nom romain, la durée du monde était liée providentiellement à la durée de l'empire; l'apparition des barbares, leurs succès, les dissensions intérieures, la décadence des vertus antiques, tout présageait une ruine inévitable aux enfans dégénérés de Dardanus; mais on se rappelait que les livres sibyllins avaient promis à la Ville l'éternité de la puissance. Cette révélation d'une prophétie mensongère rassura les chrétiens contre les menaces impitoyables de la tradition religieuse, et, afin de retarder le jour suprême, Lactance et Tertullien prièrent, avec les martyrs leurs frères, pour la cité païenne et pour César. En 419, la terre tremble en Palestine; on se rappelle alors que le prophète a prédit qu'aux derniers temps les montagnes bondiraient comme des béliers, et le bruit se répand aussitôt que le Christ s'est montré sur le mont des Oliviers, que des croix éclatantes ont paru sur les vêtemens des païens, et que de longues traînées de feu, poussées par un grand vent, sont tombées du ciel sur la Palestine, comme autrefois sur Sodome. Ésychius, évêque de Salone, écrit à saint Augustin pour lui demander s'il est vrai que la fin du monde soit arrivée. L'évêque d'Hippone lui répond que Dieu donnera sans doute encore quelques années de répit au genre humain, car il est écrit que l'Évangile sera prêché partout avant l'accomplissement des temps. Au x^e^ siècle, dans cet âge de fer de l'église, la terreur redouble. Abbon, moine de Fleury, raconte que de son temps on prêchait dans les églises de Paris que le cycle de mille ans était accompli et que le Christ allait se manifester. Pour comble d'effroi, on disait que le monde finirait infailliblement quand l'Annonciation tomberait un jour de vendredi saint, et cette rencontre eut lieu en 992. C'étaient partout des prodiges. Le 29 mars de l'an 1000, vers le soir, un grand dragon sortit d'un nuage; quelques jours plus tard, des armées de feu combattirent dans le ciel, et il y eut une pluie de sang. Le soleil s'éclipsa le 18 mars 1010, et, le 29 septembre de cette même année, Jérusalem fut occupée par les infidèles. A cette nouvelle, la chrétienté tout entière se disposa à mourir. Les juifs, accusés d'avoir livré la cité sainte, furent chassés des villes, lapidés et noyés. Dans cette attente universelle d'une fin inévitable, on négligeait de réparer les églises et d'en bâtir de nouvelles. C'était parmi les chrétiens l'indifférence des mourans, et ceux qui conservaient assez de force pour s'occuper des intérêts positifs de la vie, les moines qui songeaient encore à leurs prés et à leurs vignes, les nobles qui avaient besoin de pardon, et qui achetaient aux moines des prières par des aumônes, dataient leurs chartes des temps voisins de la fin du monde, *termino mundi appropinquante,* comme pour témoigner qu'ils n'espéraient plus dans l'avenir que des jours bornés. Malgré le mysticisme et la peur, la licence était grande alors, et le désordre des mœurs fut compté parmi les signes avant-coureurs. Les hommes qui avaient négligé Dieu dans la vie du siècle se réfugièrent dans le cloître pour y mourir sur la cendre, la seule couche funèbre qui soit permise au chrétien, disaient les mystiques. On se souvint des pauvres et de ceux qui souffraient; on fonda des hospices, on affranchit les serfs, et Thibaut de Mailly put dire avec raison : « O mort, tu fais grand bien par ta menace! tu épures l'ame comme un tamis épure le grain, et tu ramènes à la pratique des vertus chrétiennes les gens qui ne pensent à Dieu que lorsqu'il tonne! » Cependant, l'orage passé, on reprenait vite les entraînantes habitudes du péché. Bien ou mal, le monde allait toujours, et on oubliait, mais pour se souvenir bientôt et trembler de nouveau. Malgré son scepticisme, le XVI^e siècle ressentit plus d'une fois les frissons de la peur, et les sujets du glorieux roi Louis XIV, peu rassurés par les argumens acérés et railleurs de Bayle, se signèrent dévotement quand la comète de 1680 parut à l'horizon. Aujourd'hui même, lorsque la science, égarée dans les chiffres, nous donne des hypothèses mal étayées, ne tremblons-nous pas encore, comme nos aïeux, quand la scholastique, hébétée par le syllogisme, leur donnait ses prophéties? Mais, en ce qui touche la dernière scène du drame humain, le géologue, l'astronome en savent-ils plus que le moine ou l'astrologue? L'horoscope de l'Institut est-il plus sûr que celui de la Sorbonne? Et comment choisir entre tant de dénouemens divers qu'on nous a proposés tour à tour? Serons-nous gelés, brûlés, noyés, pulvérisés ou vitrifiés? L'heure secrète et fatale doit-elle sonner bientôt? On l'attendait, cette heure fatale, le 18 juillet 1816; on l'attendit en 1832, on l'attendit en 1840, et cette fois encore la fourmilière humaine s'en tira sans accident. Hoffmann, en 1816, écrivit un feuilleton spirituel, Béranger, en 1832, écrivit une belle ode:

---

(1) *Tertullianus contrà Marcion,* lib. v, cap. 21.

> Finissons-en, le monde est assez vieux!

Étrange vicissitude des choses les plus sombres et les plus redoutées! nous sommes partis de l'Apocalypse pour arriver à la chanson. Ainsi, toujours et partout, même aux époques de foi vive, la réaction du doute après les élans irréfléchis de la foi; l'ironie après l'extase, comme dans la vie, le rire après les larmes. Inclinons-nous cependant devant ces croyances du vieux âge, alors même que la raison imparfaite de l'homme projette son ombre sur des clartés descendues sans doute d'un horizon plus haut que l'étroit l'horizon de la terre; car dans ce chaos des traditions relatives à la fin du monde, comme dans les traditions relatives aux sacrifices, il est facile de saisir et de dégager, à travers des hallucinations souvent étranges, une pensée supérieure qui domine et qui revient toujours, pensée pleine à la fois de terreur et d'espérance, l'expiation. Le mal est poursuivi avec une implacable rigueur jusque dans la matière, qui se purifie par le feu vengeur de son inerte complicité; la matière elle-même est spiritualisée, béatifiée comme la chair, dans la terre nouvelle attendue par les millénaires. La mort et le néant sont vaincus; et quand le méchant s'attriste et pleure en voyant le pâle soleil des vivans s'éteindre sur les débris de la terre et des cieux, le juste espère et se console, car le soleil de la justice divine se lève dans l'éternité.

CH. LOUANDRE.

LES

CAVES D'ELEPHANTA.

Une lueur rougeâtre teignait le sommet des montagnes échelonnées sur le rivage mahratte et faisait pressentir le lever du soleil, lorsque nos palanquins s'arrêtèrent à l'extrémité de la jetée de Bombay, et nous descendîmes dans le *Bholia* qui nous attendait. C'était un beau bateau à deux mâts, monté par sept hommes, tous musulmans, nés ceux-ci sur le littoral du Concan, ceux-là dans le golfe de Cambaie. La brise de terre commençait à souffler, et les oiseaux plongeurs qui avaient passé la nuit sur les rocs de la baie, sur les vergues des navires, sur les bouées des ancres, s'éveillaient en secouant leurs ailes. Nous laissâmes tomber les voiles et prîmes le large; l'équipage croisa les avirons et se mit à fumer.

La matinée était belle comme cela arrive invariablement durant tout l'hiver dans ces climats favorisés. Le ciel, rayé çà et là de longues vapeurs diaphanes à peine visibles, semblait reculer à des hauteurs infinies la voûte blanchissante sur laquelle brillaient encore deux ou trois étoiles paresseuses. Les magnifiques rochers, pareils à des forteresses menaçantes, qui se dressent à pic au fond de la rade, dessinaient plus nettement leurs crêtes chères aux vautours, et les innombrables cocotiers semés par la nature tout le long de la côte se reflétaient peu à peu dans les flots, qui, avec le reflux, jettent leurs fruits d'un îlot à l'autre. Sous l'influence de la lumière vivifiante, le port et la rade s'animaient; des canots se croisaient en tous sens; ceux-ci, chargés de fruits et de vivres, allaient du rivage aux navires; ceux-là, pleins de matelots en turban et en chapeau de paille, allaient des navires au rivage. Ici des Nubiens athlétiques plongeaient avec bruit dans la vague leurs rames trop lourdes; là des marins anglais, effleurant l'eau de leurs légers avirons, faisaient voler la peniche rapide recouverte d'une tente légère. Du côté de la haute mer, de gros *ships* s'avançaient majestueusement au souffle naissant de la brise qui dissipait à peine une brume aussi blanche que leurs voiles; du fond des anses, de l'embouchure des petites rivières tombant du haut des montagnes sortaient timidement des *denguis*, sveltes barques allongées, munies d'une seule voile inclinée comme l'aile du goëland. Et l'air était si pur, le murmure de la vague croissait dans une progression modérée si bien en harmonie avec la marche solennelle du soleil au-dessus des monts, que, malgré le bruit et le mouvement de tant d'hommes et de tant de choses, nous restions plongés dans une extase contemplative, comme si cela eût été un beau rêve. D'ailleurs notre *Bholia* doucement penché filait si leste sur la lame, et dans le sillage régulier de la barque il y a quelque chose du vol de l'oiseau.

Une promenade à travers une rade, dans les allées que laissent entre eux les navires mouillés au large ou rangés à quai, offre dans ces régions orientales autant d'intérêt qu'une excursion dans les bazars; car le bâtiment a son allure, son aspect, je dirais presque son costume, comme le marin qui le monte; les détails de sa forme et de son grément indiquent dans quelles mers, sous quelles latitudes, dans quel but il navigue, à quel genre de commerce il est approprié. Or, en suivant notre route, nous coupions par le milieu cette ligne compacte de navires qui commençait par le trois-ponts et finissait par le *dengui*. A droite, à l'entrée de cette baie magnifique, longue de trente-deux milles sur une largeur moyenne de seize (depuis Tull-Point jusqu'à Salsette), stationnaient un vaisseau, des frégates et des corvettes qui devaient bientôt se diriger sur les côtes de la Chine, de grands trois-mâts anglais prêts à faire voile pour toutes les parties du monde, des *country ships* montés par des *lascars*, armés par des

Arméniens et des Parsis, destinés aux voyages de l'Asie orientale; des *clippers*, bricks et goëlettes, fins et solides comme des corsaires, portant du canon et de la mousqueterie, des filets d'abordage et un équipage double, contrebandiers incorrigibles qui, en jetant l'opium sur les rives du céleste empire, ont fait germer cette interminable querelle entre Londres et Péking, entre la jeune reine qui triomphe sans y songer et le vieil empereur qui célèbre ses défaites comme des victoires. Puis venaient des bricks français partis de Mascate ou de Bourbon, allant des ports de l'Iman à ceux de la Compagnie, rôdant le long des comptoirs oubliés où flotte notre pavillon; des brigantins portugais bien construits et mal tenus, habitués à traverser les détroits, à courir de Goa à Macao, de Bombay à Mozambique; çà et là quelques beaux bâtimens américains reconnaissables à leur mâture choisie, à leur proue arrondie solidement; les uns chargés de glace recueillie à l'embouchure des rivières qui baignent le Rhode-Island, et prêts à aller à Sumatra et à Java trafiquer avec les rois qui vendent le poivre; les autres arrivant de Moka et des ports d'Arabie, où ils vont acheter le café que la nature refuse aux parties les plus chaudes de la Louisiane.

A cette avant-garde respectable, formée par les nations qui vivent du commerce de l'Occident, s'ajoutait une masse imposante de navires arabes, pareille aux *armadas* menaçantes qui lançaient tant de Sarrasins sur les côtes de l'Andalousie. Nous glissions au milieu de ces barques énormes avec un étonnement mêlé d'admiration; car si cette flottille musulmane où retentissait à chaque instant le terrible *Atambor* tant redouté des galères espagnoles nous rappelait la grande lutte du croissant contre la croix, de l'Orient contre l'Occident, nous retrouvions le souvenir plus lointain et plus héroïque de la marche victorieuse des Grecs jusqu'au cœur de l'Asie dans ces autres navires plus petits, plus légers, identiques pour la forme et le grément à ceux qui harcelèrent les généraux d'Alexandre aux bouches de l'Indus, et montés par les hardis marins nés aux rives du Sindh, descendans de ceux qui résistaient aux Macédoniens. Ces *dows* pesans, ces *bagglows* à deux mâts arrivés là des deux côtés de l'Arabie, des deux golfes qui baignent la presque île sémitique, rangés en lignes régulières avec leur courte mâture et leurs vergues démesurées, occupent une étendue de plusieurs milles; les plus petits se rapprochant de terre et s'enfonçant entre les deux îles (Bombay et Salsette), dans un second havre où ils se confondent avec les innombrables caboteurs qui parcourent la côte occidentale de l'Asie depuis Bassora jusqu'à Ceylan.

Quand ces équipages chrétiens, musulmans, hindous; quand ces matelots nés sur les deux côtes de l'Afrique et de l'Asie, dans les îles de la Sonde, dans les Laquedives ignorées ou dans les grands ports des deux mondes, rament en chantant chacun dans sa langue, chacun selon le mouvement de sa pensée; quand les pavillons sans nombre, aussi variés dans leurs nuances que les peuples dont ils sont comme le blason, flottent au même souffle en bannières imposantes et en banderoles légères; quand le même flot balance à plein horizon ces mille navires que des brises diverses ont poussés là et rassemblés en un même point, c'est un curieux spectacle; l'imagination, saisie par tous les sens, s'exalte et embrasse le globe; et pour peu que l'on ait soi-même couru les mers, on se rappelle comme par enchantement les lieux visités dans d'autres temps, à un autre âge, et dont cette flotte, réunie par le hasard, semble apporter un plus frais souvenir.

Nous avions dépassé la ville de Bombay, les chantiers et les arsenaux; les majestueux cocotiers de Colabah, les sévères palmiers à l'ombre desquels repose Jacquemont s'effaçaient par la distance; les parasols et les palanquins se croisaient en foule sur la digue brûlante qui joint cet îlot à la grande île; les milans noirs et les milans-brahmes battaient de l'aile autour des barques de pêche; les corneilles assiégeaient les toits, les goëlands et les mouettes se balançaient à travers cette forêt de mâts; et tandis que la cité populeuse, éveillée par le bruit de son port, s'emplissait de bruit et de poussière, couchés nonchalamment sur le divan, dans la cabine du *Bohlia*, nous voguions vers Elephanta, sans fatigue, sans effort, poussés par deux voiles triangulaires à l'ombre desquelles nos musulmans, serviteurs et matelots, causaient à voix basse et récitaient leurs prières. Le cuisinier, occupé à moudre sous le rouleau de pierre les épices qui entrent dans la composition du *karry*, chantait d'un accent monotone quelque chanson gouzarate, et le *konsama* (maître d'hôtel), vêtu de sa blanche tunique, disposait la table en marchant d'un pas si léger qu'on entendait à peine résonner les anneaux de cuivre passés à ses pieds.

Et les montagnes grandissaient devant nous. La côte, en apparence aride, se couvrait de buissons, d'arbustes et même de quelques beaux arbres; il y avait aussi sur ces plages tranquilles des chants d'oiseaux qui nous arrivaient au passage et se perdaient dans la grande harmonie des flots comme le petit ruisseau de la plage dans la vaste mer. Déjà glissaient près de nous des barques chargées de coton mahratte, qui avaient quitté dès l'aurore le port de Chaoul. Sur ces promontoires verdoyans, au pied d'un vieux figuier, s'élevaient de jolies cabanes couvertes en feuillage; des bœufs paissaient sur le versant des collines, et des enfans nus, accroupis sous les bananiers, nous regardaient avec surprise. Lequel vaut le mieux, pensions-nous alors, être le commodore de l'escadre mouillée là-bas en tête de la rade, ou l'hôte de cette cabane? faire tonner à sa voix trois cents canons, ou rappeler ses troupeaux en sifflant? Le besoin d'un plus riche climat a jeté les Européens sur cette côte; ils ont changé presque complètement la face du pays, mais il reste encore, dans les anfractuosités des rocs et dans les vallées des montagnes, des plantes indigènes et des naturels oubliés qui végètent sous leur soleil, et auxquels la bienfaisante nature verse la rosée des nuits et les pluies de la mousson, seuls biens dont ils sentent la nécessité.

Il y a trois siècles que les Portugais, après avoir exploré le littoral et jeté l'ancre devant Calicut et Cochin, arrivèrent à Bassein. Ils s'établirent dans ces îles alors séparées par d'étroits canaux, et brisèrent les idoles; il y avait dans ces temps-là bien de beaux temples à détruire; l'Inde était couverte de plus de pagodes que jamais l'Espagne n'a eu de monastères. Abattre l'idolâtrie dans les cœurs et respecter les monumens eût été l'œuvre d'un zèle plus intelligent et plus sage; mais, surpris eux-mêmes de leurs victoires faciles et multipliées, ces conquérans voulurent tonner comme la foudre; ils se mirent en campagne pour guerroyer à coups de canon contre des portiques et des statues dont aujourd'hui l'Europe se dispute les fragmens ruinés; et l'une de ces grotesques expéditions fut particulièrement dirigée contre Elephanta, la gracieuse île sur laquelle nous allons aborder.

Son nom hindou était *Garrapori* ou *Gallipouti;* elle est située à deux lieues environ du rivage mahratte; sa forme est celle d'une montagne conique séparée en deux par une étroite vallée. On y débarque, selon la marée, sur un sable vaseux ou parmi des buissons qui cachent des coquillages sous leurs racines. On s'étonne du silence qui règne sur cette petite terre si voisine d'une grande cité, et de l'aspect primitif encore d'un lieu célèbre depuis tant de siècles. Une abondante végétation recouvre presque en son entier l'île d'Elephanta, et le ravin qui la coupe, comme si la foudre d'Indra l'eût frappée, présente aux regards le plus incroyable pêle-mêle d'arbres hardis et touffus, de lianes fleuries, d'arbustes épineux et de hautes herbes; c'est un splendide spécimen des forêts de l'Inde, qui sont à celles de l'Amérique ce qu'est le tigre au jaguar.

On monte par un sentier pénible; les euphorbes (*euphorbia nerifolia* et *euphorbia teruculli*, le *milk-bush* des Anglais), se montrent çà et là sur les bords de la route, ainsi que l'*avidcennia tomentosa;* de vieux troncs noueux minés par le soleil et les pluies tordent leurs rameaux encore verts au-dessus du passant et soutiennent sur son front un délicieux réseau de lianes que les fraîcheurs de la mousson raniment après la sécheresse, et font serpenter avec une audacieuse vigueur jusqu'au sommet des forêts. A mesure que l'on monte, à mesure que s'agrandit l'immense horizon de flots et de rochers, on s'étonne davantage de ces ombrages si frais qui se plaisent à embellir une île ignorée, tout exprès pour réjouir les perruches et les *boulbouls*. Enfin, lorsque, haletant et las de votre course, vous vous arrêtez pour respirer, tout ému du murmure lointain de la mer mugissant à vos pieds, voici une maison blanche et un sergent anglais; il y a désillusion, sans doute; mais l'avenir du soldat anglais, c'est d'arriver au grade de sergent, et l'avenir du sergent, c'est d'avoir à garder dans sa vieillesse (si toutefois le climat lui permet de vieillir) une pagode, un tombeau d'empereur, une ruine quelconque. Cependant laissez sur la table du vétéran une bouteille de bière, mettez-lui dans la main une demi-couronne, et vous pourrez tout examiner, tout dessiner à loisir; un Anglais est trop taciturne pour tenir beaucoup au rôle de *cicerone;* tournez derrière cette cabane spacieuse et aérée dont secrètement peut-être vous désireriez devenir l'hôte; faites trois pas encore, et vous êtes devant le temple, en face d'une des merveilles de l'Inde.

Ce ne sont pas les splendides détails de l'architecture occidentale au temps de l'Europe catholique, ni les fantaisies ravissantes du style mauresque, si brillant dans les tombeaux des sultans mamelouks au Caire, ni l'imposante rectitude des colonnades grecques, mais c'est quelque chose de pareil aux ruines de Thèbes, et qui apparaît comme contemporain de ces œuvres sans date. Aussi, en abordant les salles profondes, on ressent le vague effroi qui régnait au seuil des temples mystérieux consacrés aux plus anciennes religions du paganisme; là, ce n'est pas l'ornement symbolique, c'est le mythe qui se reproduit partout comme une énigme menaçante. Dans ces hardis édifices qui s'élancent au-dessus du sol à des hauteurs infinies, il y a la pensée d'échapper à la terre, et de s'élever vers le ciel; mais dans ces grottes ténébreuses, il semble qu'on voit le prêtre épouvanté se plonger au sein de la terre même, pour y trouver la vérité cachée sous les voiles d'une philosophie obscure. De lourds piliers sculptés largement, cannelés et arrondis, disposés sur trois rangs, soutiennent une salle carrée haute de dix-huit pieds, et là sont taillées dans le roc toutes les divinités du panthéon hindou, les dieux sous leurs formes diverses, les héros des Pouranas, les êtres fabuleux consacrés par la légende, ceux-ci mutilés par le canon portugais, ceux-là rongés par le temps; les uns défigurés et plus hideux encore, les autres pareils aux guerriers surhumains de Vyasa, blessés par des armes divines, se pressant à l'envi sur ces murailles de rocher, où un ciseau inconnu les a taillés en relief.

Tout au fond, dans le sanctuaire abandonné, on voit un triple buste colossal : ce sont les trois figures de la triade brahmanique, Brahma, le créateur, Vichnou, qui conserve, et Civa, qui détruit; têtes immenses, sereines et calmes, coiffées de la tiare, ornées de tresses et de bracelets. Les yeux sont larges, gracieusement ouverts, sous de beaux sourcils bien arqués; le nez long, plus que grec et presque romain à sa pointe, s'abaisse sur une bouche fortement articulée; la lèvre inférieure un peu dominante, plus nonchalante que dédaigneuse et repliée sur un menton d'une rondeur parfaite, accuse dans ces profils je ne sais quoi de tendre et de résigné, moins terrible que l'expression de fatalité généralement répandue sur les figures des divinités et même des héros de l'ancienne Grèce. La mélancolie, cette douleur qui se compose de regrets et d'espérance, n'est jamais tout-à-fait absente dans les compositions de l'artiste hindou.

En examinant avec soin le triple profil de ce *trimourti*, il nous semblait y découvrir quelque ressemblance avec les sculptures mexicaines les plus antiques, comme s'il existait une parenté entre les habitans de l'Asie et ceux de l'Amérique, ou comme si, à une époque très reculée, ce beau type, désormais idéal, eût été celui d'un grand peuple répandu sur les deux mondes.

A droite et à gauche de cette salle carrée, se trouvent des appartemens retirés, nous dirions presque des chapelles et des chambres disposées en cellules comme dans le temple de Karli, près de Poonah, comme aussi dans ces excavations couvertes d'hiéroglyphes, habitées par les fellahs qui conduisent les voyageurs au sommet et dans les labyrinthes des pyramides. Au fond de l'un de ces sanctuaires, on remarque surtout un Civa de quatorze pieds de hauteur; ce n'est plus simplement la troisième personne de la triade dans son attitude calme et éternelle, mais le dieu vengeur, le dieu terrible armé de ses huit bras, brandissant sa hache, menaçant le monde de ce feu destructeur qui, à la fin de chaque âge, anéantit la création, et réduit en cendres tous les êtres dont l'essence se réfugie de nouveau au sein de Brahma. Quelle féroce grandeur dans cette colossale image! quel majestueux dédain dans cette bouche serrée! Celui qui tira de la pierre une pareille figure, et y apposa le sceau de la divine colère, celui-là dut s'inspirer à l'héroïque poésie des Pouranas, méditer les hymnes sacrés et mystérieux dans le silence de cette grotte pendant les ouragans désordonnés de la mousson, qui sont, avec les éclats de la foudre, comme une image de cette destruction d'un monde suivie d'un printemps où tout renaît. Celui qui peupla ce temple souterrain de tant de demi-dieux, de créations terribles, burlesques et fantastiques, avait recopié de sa main sur des feuilles de palmier les légendes effrayantes que les brahmanes austères rapportaient des pèlerinages aux étangs et aux fontaines consacrées, ces poèmes sans fin qui commencent aux bords du Gange, et finissent au sommet de l'Himalaya, où les héros et les saints personnages allaient attendre ou chercher la mort, comme sur la route qui conduit au ciel d'Indra.

Toutes ces sculptures gigantesques, ces divinités reconnaissables à leurs attributs, ces héros graves et sérieux en extase devant les dieux dont ils sont des incarnations, ces génies secondaires groupés en guirlandes autour des images principales, se distinguent par une exécution supérieure dont l'Inde semble désormais avoir perdu le secret. On retrouve dans ces grandes compositions ce culte de la forme si cher aux Grecs, et que le christianisme se plut à méconnaître, au temps de sa ferveur, cet amour de la forme plastique naturel aux peuples séduits par les brillantes erreurs de l'idolâtrie, qui fait passer la divinité sous les traits humains. Mais à côté de ces types grandis et parfaits, expression d'une philosophie rêveuse, sans doute, et cependant puissante dans ses créations, voilà de monstrueuses et informes images nées de la légende, qui s'étend et se grossit à mesure que la tradition s'altère, à mesure que l'imagination affaiblie devient moins apte à percevoir le dogme dans sa pureté.

L'effet de ce temple souterrain est irrésistible; les plafonds de pierre pèsent de tout leur poids sur le front de celui qui veut saisir l'ensemble de cette théogonie; on devine que le philosoqhe hindou, dans son impuissance à discerner les attributs essentiels à Dieu, est descendu d'abord dans la dualité pour ne s'arrêter qu'aux dernières limites du polythéisme; puis, pour remonter là d'où il s'était laissé choir, il a cru rétablir l'harmonie en posant sur leurs plus larges bases les dogmes panthéistiques. De là un triple dieu, une trinité dont la seconde personne presqu'inerte, placée entre celle qui crée et celle qui détruit, reste sans action sur l'une comme sur l'autre; puis à chacune ses incarnations, ses multiples formes, son cortége, son armée; enfin la nature entière partagée entre ces trois divinités, et tellement confondue avec elles, qu'elle ne fait plus qu'un grand tout peuplé d'êtres surhumains, et redevient Dieu elle-même dans toutes ses manifestations. C'est donc à la fois le polythéisme dans le panthéisme; aberration déplorable, sans doute, dans laquelle se perdireut, comme en un labyrinthe sans fin, un si grand nombre d'entre les plus belles ames de l'antiquité, mais qui, dans l'Inde surtout, donna naissance aux plus magnifiques développemens de la pensée humaine, aux plus hardis efforts de la philosophe et de l'art, tant il est vrai que l'homme, malgré sa chute, a de sublimes élans; et jamais il ne s'élève plus haut que dans ses tentatives désespérées pour arriver à connaître et à exprimer la divinité!

Qu'étaient-ils donc, ces hommes patiens et forts des temps primitifs, assez poètes, assez philosophes aussi pour traduire dans l'idiome de l'art les hymnes, les poèmes épiques et les traditions sacrées? Ils consacraient leur vie entière à de gigantesques travaux sans même songer à y inscrire leurs noms; ils fouillaient une montagne, sculptaient un rocher et, contens de leur œuvre, ils se retiraient sous les voûtes du temple souterrain pour y adorer leurs dieux sans s'occuper de la renommée, qui n'avait pas de place dans leur panthéon. C'est loin des villes qu'ils édifiaient ces impérissables monumens, sur des hauteurs, le plus souvent en face de la mer, soit qu'ils voulussent s'inspirer à la contemplation des plus splendides manifestations du Créateur, soit qu'ils eussent l'idée de convier tous les élémens comme tous les êtres aux solennités de leur culte.

Revenons aux grottes de notre île : un demi-jour mystérieux éclaire à moitié ces innombrables figures; les lianes, que les pluies font germer dans les fentes du roc, retombent en festons et se balancent à l'entrée du vestibule; la brise les agite, et, comme un voile diaphane, elles promènent l'ombre et la lumière au front de ces personnages immobiles qu'on dirait prêts à s'animer, et sur la guirlande de têtes de morts, pendue au cou de Roudra, se découpent de jolies petites fleurs abaissées le long des pilastres. A l'air frais de ces cellules humides se mêle l'air tiède et parfumé de la vallée; de grands palmiers sauvages (*borassus flabelliformis*), tout hérissés de feuilles en éventail, croissent sur la plate-forme qui sert de cour au vieux temple, et quand un Mahratte au rouge turban s'appuie sur leur tronc usé pour trouver un peu d'ombre contre un soleil vertical, on le prendrait, à voir sa lance et son bouclier, pour le gardien qui veillait jadis aux abords du sanctuaire.

De ce plateau le paysage est merveilleux, étendu comme ceux qu'il est donné à l'aigle de contempler du haut de son aire. D'abord c'est le ravin vu à vol d'oiseau; les arbres, entassés dans un magnifique désordre, présentent des dômes et des minarets de verdure et de fleurs; le feuillage aux mille reflets oscille comme des flots au-dessus desquels se balance le rossignol indien, le *boulboul* des poëtes orientaux, dont la voix éclatante et variée comme celle du moqueur américain retentit nuit et jour dans l'ombre de la vallée. Au-delà se découpent quelques champs de riz d'un vert tendre au milieu desquels travaillent de pauvres Hindous, aussi petits à l'œil que des fourmis dont ils ont la couleur, laboureurs insoucians prêtant le dos à une chaleur brûlante; mais on les trouve heureux de vivre dans cette île paisible; car n'est-ce pas pour ceux qui l'habitent que cette riche végétation s'épanouit si riante et si infatigable du haut en bas de ce vallon solitaire? Plus loin c'est la mer, se déployant toujours à la hauteur du regard, qui s'élève tellement qu'elle semble monter aussi à l'horizon; la mer tachetée d'îlots arrondis, de rochers noirs peuplés de goëlands, de voiles blanches qui disparaissent derrière les promontoires dans toutes les directions, ou se montrent tout à coup à travers ces longues lignes de cocotiers semés par la nature sur le sable des plages.

Un amphithéâtre de montagnes grisâtres se creuse vers l'est; elles vont confondre leurs sommets avec celles que couronnent les citadelles mahrattes; vers l'ouest on voit, on devine Bombay, qu'un nuage d'une poussière dorée par le soleil couchant indique aux regards; ses clochers de bois s'adossent aux collines adoucies de Mazagan, riant assemblage de jardins et de villas. Entre la ville anglaise, entre la croix qui surmonte sa flèche octogone et le temple hindou, la pagode païenne, dont on touche les ruines, sur un îlot isolé, désert et battu des vagues, apparaît le tombeau musulman d'un sheik; c'est un dôme appuyé sur un petit édifice à six pans, mausolée blanc comme la tunique d'un *ismaëlite*, simple comme ceux qu'on trouve çà et là sur les bords de la mer Rouge. Dans ces trois monumens si divers se résume toute l'histoire de l'Inde : le brahmanisme, si ancien qu'on ne peut assigner de date à ses temples souterrains; l'islamisme sans avenir, jeune par le temps, vieux par le fait; et le christianisme triomphant, qui s'assure les siècles par son irrésistible puissance de civilisation. Les Brahmanes, les Mogols et les Anglais, ces trois grandes phases du monde asiatique, s'encadrent à la fois dans un même tableau.

Alors nous mîmes en regard, par la pensée, les monumens muets de quatre cultes primitifs observés dans les quatre parties du monde: les cromlechs de Bretagne; le temple ruiné dédié au soleil par les Incas, près de Lima; les pyramides de Djyzzeh, et les caves que nous venons de décrire; sanctuaires de vieilles religions sans doute contemporaines; les trois premières détruites à jamais, la dernière presque effacée, car si le brahmanisme vit encore, il est mutilé comme les statues des idoles, obscur à ceux même qui l'enseignent comme les inscriptions rongées par la mousse; et plus que jamais nous fûmes saisis de respect et d'admiration pour la divine mission du christianisme, qui jette jusque sur la poussière des ruines sa parole féconde.

Au-dessus du temple principal dont nous avons parlé, il s'en trouve un second plus petit, plus mystérieux encore, mais qui reproduit dans des proportions bien inférieures une partie de ce qui est si largement développé dans les grandes caves: il est creusé tout au sommet de la montagne, dans le côté oriental de l'île, et s'ouvre sur un paysage plus sévère, plus imposant, mais moins varié que celui qu'on découvre dans le prestigieux ravin. Enfin non loin de là, tout au haut d'un sentier rude à monter et glissant à descendre, on rencontre les débris du colossal éléphant de pierre qui donna son nom à l'ancienne Garrapori. En 1814, la tête et le cou se détachèrent, et ce qu'il en reste ne présente plus qu'une masse informe; d'ailleurs, comme celui de la fontaine changée en colonne, il n'avait jamais été achevé complètement, si l'on en juge par une gravure d'après W. Daniell, la seule qui retrace cette immense figure.

Nous avons dit plus haut que les Portugais détruisirent de leur mieux une partie des sculptures de la grande cave; ils firent plus: par un motif de curiosité puérile, ou peut-être pour le plaisir d'arracher à cette pagode jusqu'à ses titres de noblesse, ils enlevèrent l'inscription sur pierre qui était gravée au haut de sa façade, et l'envoyèrent comme un trophée à Jean III, vers l'an 1534. Depuis trois siècles, il ne paraît pas que les savans de Lisbonne et de Coimbre se soient bien vivement préoccupés de la lecture de ces caractères antiques (si toutefois ils ne sont pas détruits depuis long-temps), et cependant la seule inspection de ces lignes ferait connaître approximativement l'âge des ruines. On ne peut guère se figurer avec quelle indifférence les écrivains portugais, et Diego de Couto lui-même, parlent de ces monumens précieux dont aujourd'hui la France, l'Angleterre et l'Allemagne, se disputent les restes, et à l'aide desquels on refait peu à peu le cadre de l'histoire, comme le naturaliste recompose patiemment les animaux antédiluviens à l'aide d'ossemens fossiles.

La journée s'écoula dans ces promenades autour de la montagne. Après avoir passé verticalement sur nos têtes, le soleil déclina vers l'ouest et dans le vallon; le chant des oiseaux redoubla à mesure que l'ombre s'allongeait; de magnifiques jets de lumière, pareils à ceux que Martin jette dans ses rêveuses illustrations du *Paradis Perdu*, glissaient sur la tête des grands arbres, sur le flanc des rochers, par l'ouverture du ravin; les corneilles s'abattaient avec des cris tumultueux dans les champs de riz, et le vautour fauve, regagnant les hauteurs du continent après sa course du jour autour des îles, se posait le cou tendu, les ailes à demi déployées, sur les rocs les plus escarpés, et faisait halte dans sa route. Nous descendîmes vers le bateau; quelques-uns d'entre nos matelots, dispersés dans les buissons, cueillaient le bois sec, d'autres filaient de la laine noire attachée autour des mats en guise de quenouilles. Il faisait plus frais, et les stores purent être ouverts; le vent gonfla bientôt nos voiles, et nous prîmes gaiement notre repas comme il convient à des voyageurs satisfaits de leur journée.

La nuit vint au moment où nous filions près de Gibbet-Island, petite île sur laquelle, comme l'indique son nom, on pend les pirates assez hardis pour rôder sur les côtes du Cutch et du Concan. Dans les climats brûlans, la nuit est toujours bien venue après l'accablement du jour; elle apporte la fraîcheur et le repos; aussi l'équipage moins endormi se livrait à de bruyantes conversations. Quelques bateaux hindous quittaient les petits ports de la rade d'un vol furtif, comme l'oiseau timide quitte son buisson au crépuscule. Debout à la poupe, le pied sur la barre du gouvernail, le marinier battait sur le tambourin un roulement précipité à mesure que le mousse hissait la voile, et par là il cherchait à se rendre propice Varouna, dieu des eaux, à qui il consacre la guirlande de *polyanthus* accrochée à la proue de son esquif. On entendait, sur le pont des navires arabes, le murmure des équipages assis en rond et racontant quelque interminable histoire, longue comme les voyages des caravanes. Tout le long du rempart de Bombay, entre l'arsenal et la digue, des milliers de Guèbres, prosternés ou debout, adressaient leur prière aux élémens; dans cette ligne compacte de hauts bonnets en rouleau, on reconnaissait à leur blanche coiffure les prêtres de Zoroastre, mages exilés de leur patrie, qui ont oublié l'humble étoile de Bethléem pour se vouer obstinément au culte de l'astre-roi.

Il était tard quand nous débarquâmes; les Hindous, assis autour des citernes sous les figuiers sacrés, chantaient d'une voix somnolente, et nos porteurs de palanquins trottaient rapidement sur le sable humide. Dans les cocotiers sous lesquels se cachait notre petite maison, dormaient de jolis hérons blancs qui se penchèrent vers nous sans frayeur. Nous courûmes nous asseoir sur la terrrasse baignée par la marée montante, et, au moment où le *konsamah* apporta les pipes, la lune se levait sur les eaux.

TH. PAVIE.

BULLETIN.

Les faits nouveaux, les nécessités nouvelles, que créent pour les peuples la paix et le travail, ont bien de la peine à obtenir qu'on les reconnaisse et qu'on leur obéisse. Les traditions du passé soit dans l'ordre industriel, soit dans l'ordre politique, semblent se coaliser pour leur opposer d'infranchissables barrières. Dans chaque pays, beaucoup de producteurs et de commerçans veulent, au XIX^e siècle, garder les mêmes entraves et se cantonner dans les mêmes priviléges qu'au XVI^e et au XVII^e. Les idées des industriels sont loin d'être aussi avancées que les travaux de l'industrie. Dans le monde politique, nous ne trouvons pas moins de résistance aux besoins nouveaux de notre époque. Les diplomates et les hommes d'état ont leurs préjugés comme les industriels. Aux progrès qui tendent à s'accomplir autour d'eux, ils opposent des fins de non-recevoir tirées d'un ancien état de choses qui, de jour en jour, se transforme en dépit d'eux.

La question n'est pas seulement commerciale, elle est politique : c'est avec ces mots magiques que la diplomatie a la prétention de tout suspendre et de tout empêcher. Deux peuples songent à prendre entre eux des arrangemens qui facilitent leurs échanges, la diplomatie leur déclare qu'ils doivent renoncer à des combinaisons qui pourraient compromettre l'équilibre de l'Europe. Étrange contradiction ! tous les gouvernemens de l'Europe protestent de leur amour pour la paix, de leur désir de la conserver, et en cela ils sont sincères, la guerre est aujourd'hui l'objet d'une antipathie générale ; cependant, lorsque le monde, sur la foi de ses gouvernans, veut s'organiser pour la paix, d'où viennent les obstacles, si ce n'est des cabinets ?

Il est bien difficile, malgré la vivacité de certaines dénégations officieuses, de révoquer en doute l'existence des notes diplomatiques dont a parlé ces jours derniers le *Morning-Post*. C'est dans ce journal que le ministère anglais semble avoir pris l'habitude de faire connaître à l'Europe tout ce qui peut être désagréable à la France. Le gouvernement prussien et le gouvernement britannique auraient donc fait remettre à M. Guizot une dépêche dans laquelle ils s'opposeraient à l'union franco-belge, comme contraire à la neutralité de la Belgique; et c'est d'accord avec l'Autriche et la Russie qu'ils déclarent que l'union, si elle se réalisait, serait considérée comme une déclaration d'hostilités. Cette notification collective serait d'une haute gravité. Nous comprenons que chaque gouvernement en particulier, surtout la Prusse et l'Angleterre, qui ont un intérêt dans la question belge, cherchent à susciter des obstacles à un rapprochement plus intime entre la Belgique et la France : c'est leur jeu, et, jusqu'à un certain point, c'est leur droit; mais ici il s'agit de bien autre chose; ce n'est pas seulement tel ou tel cabinet qui vient entraver nos négociations avec un cabinet voisin : c'est l'Europe tout entière qui se concerterait pour notifier son opposition.

Il suffit donc que la France annonce le projet d'une union commerciale, pour que les souvenirs de la sainte-alliance se réveillent. Il suffit que nous cherchions, par des combinaisons toutes pacifiques, à améliorer notre situation, pour que sur-le-champ l'Autriche et la Russie, qui sont sans intérêt dans l'affaire, se joignent contre nous à la Grande-Bretagne et à la Prusse! A ce compte, il n'y a rien de changé en Europe, et la France est toujours seule contre tous.

Mais peut-être faut-il voir, dans cette déclaration collective des puissances, moins une menace sérieusement réfléchie qu'un reste d'habitude de signer depuis vingt-cinq ans des notes et des protocoles à quatre; car comment concevoir que l'union commerciale de la France et de la Belgique puisse jamais devenir pour la Russie et l'Autriche un *casus belli?* La Russie a-t-elle donc aujourd'hui un si grand souci de ce qui peut contrarier l'Angleterre et la Prusse?

Au surplus, cette manifestation des puissances, quelle qu'en ait été la forme, a dû vivement blesser le ministère. Outre les sentimens qu'il a éprouvés, nous l'espérons du moins, comme représentant de la France, il a pu penser qu'il avait droit pour lui-même à plus d'égards de la part des cabinets européens. Après s'être entremis, il y a deux ans, comme un pacificateur général, après avoir fait au maintien de la paix européenne tant de sacrifices, il est dur de s'entendre tenir un langage hautain et presque hostile. Le ministère a dû être d'autant plus choqué de la démarche des puissances, qu'en ce moment elle est sans application. En effet, tout est ajourné. Le ministère a déclaré qu'il renonçait à poursuivre l'exécution de son projet. Pourquoi donc alors lui causer le déplaisir d'une opposition solennelle? Ne pouvait-on se contenter de lui faire connaître officieusement les intentions des puissances?

Il est fort possible qu'avec plus de fermeté le ministère eût évité cette manifestation diplomatique. Si les puissances l'eussent vu continuer de marcher avec résolution au but que dans l'origine il avait annoncé vouloir atteindre, et, s'appuyant sur le pays, résister aux clameurs de quelques intérêts particuliers, peut-être se fussent-elles long-temps consultées avant de dénoncer à la France leur opposition : au contraire, en remarquant que le ministère avait le premier lâché pied dans la question belge, elles ont trouvé que l'occasion était favorable pour lancer leur *veto*.

C'est aujourd'hui que le cabinet doit regretter les concessions qu'il a faites à la réunion Fulchiron. S'il eût persévéré dans ses premiers desseins, s'il eût, par la décision de son allure, rallié à lui tous les esprits qui cherchent de bonne foi la lumière dans une question neuve et délicate, combien son attitude serait meilleure en ce moment pour recevoir les protestations de l'Europe! Il pourrait montrer aux puissances qu'il a derrière lui le pays presque tout entier, et, s'adressant à la France, il pourrait achever de la convaincre de l'utilité de son projet par les protestations de l'étranger; car enfin l'argument est sans réplique : si l'Europe se réunit pour s'opposer à l'union franco-belge, il faut que cette union ait pour la France de grands avantages; la protestation des puissances vient comme une vive lumière éclairer la question, et, en voulant ce qu'elles ne veulent pas, nous sommes sûrs de ne pas nous tromper à notre détriment.

Résister à l'intimidation de l'Europe par la force morale que lui aurait prêtée la France, achever d'instruire la France de ses véritables intérêts par les notes de la diplomatie étrangère, voilà une situation forte et belle que les indécisions du ministère ne lui ont pas permis de prendre. L'union franco-belge est une de ces questions qui demandent, chez les hommes politiques qui s'en font les promoteurs, un dévouement véritable; elle aurait besoin d'un ministère homogène qui ferait de la réussite de son projet la condition même de son existence. Nous n'avons aujourd'hui rien de pareil. Loin d'être homogène, jamais cabinet n'a été plus divisé sur une question grave. Il n'y a vraiment que deux membres du ministère qui aient une opinion positive en faveur de l'union, et, même pour eux, il existe des restrictions et des nuances dont il faut tenir compte. M. Guizot comprend tous les avantages politiques de l'union franco-belge, il serait sensible à la gloire d'y mettre son nom; toutefois il n'est nullement disposé à sacrifier sa position politique à cette question. Ainsi le ministre dirigeant qui devrait montrer le plus de décision est comprimé lui-même dans la libre expression de sa pensée par des considérations personnelles. A côté de M. Guizot, M. Lacave-Laplagne s'est livré à une étude approfondie de tous les détails de la question : son activité lui a permis de déterminer d'une manière nette et précise les conditions auxquelles l'union commerciale peut se faire entre la Belgique et la France, et, en ce moment, le ministère belge examine ces conditions ainsi que nos projets de tarifs. Ainsi M. le ministre des finances a fait tout ce qui dépendait de lui; il a poussé les travaux préparatoires avec vigueur; quant aux difficultés politiques, ce n'est pas à lui qu'il appartient de les résoudre maintenant; à part MM. Guizot et Lacave-Laplagne, l'union franco-belge ne rencontre plus dans le cabinet qu'opposition ou indifférence. Les uns la combattent ouvertement et font cause commune avec ses adversaires les plus prononcés; les autres demandent pourquoi le cabinet se créerait à plaisir des difficultés, des embarras : n'est-il pas plus sage de s'abstenir et d'éviter une question périlleuse? Ce n'est certes pas avec une pareille divergence de vues et de sentimens qu'un ministère peut se flatter d'arriver à une solution. Le tort du cabinet est de n'avoir pas dès l'originé consulté ses forces et sondé ses reins. C'est lui qui a pris l'initiative de la question, qui a forcé le pays de s'en occuper, qui l'a produite comme opportune, comme venue à maturité, et cependant aujourd'hui il déclare l'union impossible, du moins pour long-temps.

Pendant que du côté de la Belgique, il nous faut renoncer à l'espoir d'une fusion commerciale prochaine, nous voyons aussi fuir devant nous l'époque où il nous sera possible de traiter commercialement avec l'Espagne. Mais avant de nous occuper de nos propres intérêts, constatons un peu l'état de ce malheureux pays. L'insurrection de Barcelone s'est déjà sans doute dissipée comme un orage devant la présence d'Espartero. Que sont devenus tous ces bouillans courages, toutes ces protestations énergiques contre un joug odieux? Tout s'est dispersé, tout a disparu. La révolte n'a plus de chefs, elle n'a plus d'armée. On dirait une de ces insurrections telles que nous en voyons à l'Opéra, insurrections qui commencent et qui meurent entre deux coups de théâtre. D'aussi courtes tempêtes ne changent pas le fond de l'atmosphère politique. Après comme avant l'insurrection de Barcelone, le gouvernement d'Espartero aura en face de lui les mêmes obstacles, les partis se distingueront par les mêmes passions et le même morcellement. Jusqu'à quel point la facile victoire qu'Espartero aura remportée sur les Catalans insurgés l'enhardira-t-elle? Perdra-t-il pour les formes constitutionnelles, pour la légalité, le respect dont il ne s'est pas encore départi ? Il n'est pas dans le caractère du régent de prendre inutilement des résolutions extrêmes. Jusqu'à présent, il s'est montré peu troublé par les luttes des partis dans le sein des cortès, et il n'a pas cherché à s'affranchir des conditions du gouvernement constitutionnel. Quand, dans ces derniers temps, il a prorogé les cortès au moment de partir pour la Catalogne, il a pu supprimer l'éloquence parlementaire pendant son absence, en s'appuyant sur un article de la constitution.

Il est vrai qu'il y a une question qui plus que toute autre doit lui faire supporter impatiemment le contrôle des cortès : c'est la question du traité de commerce avec l'Angleterre. La Catalogne et les cortès se sont montrées tout-à-fait contraires à ce projet de traité. Aujourd'hui, la Catalogne est vaincue, et le régent pourrait profiter de son triomphe, pour lui imposer ce qu'il considérerait comme une des nécessités de sa politique. Restent les cortès. Espartero se déterminerait-il à les dissoudre pour pouvoir traiter plus librement avec l'Angleterre?

C'est une amitié bien onéreuse que celle des Anglais. Ils ne font rien pour rien. Ils doivent penser qu'ils attendent depuis bien long-temps le prix des services qu'ils ont rendus à Espartero. Il suffit d'être Espagnol pour comprendre combien ce prix est lourd à acquitter, puisqu'il s'agit de consentir que les marchandises anglaises inondent la Péninsule. Aussi, nous croyons qu'Espartero cédera à regret, mais pourra-t-il ne pas céder? Aucun gouvernement en Espagne, et celui du régent moins que tout autre, ne peut vivre dans un complet isolement; il a besoin d'un appui extérieur, d'une alliance. Espartero ne pouvait résister à l'Angleterre qu'en se rapprochant de la France. Un moment, l'année dernière, une réconciliation entre nous et le régent a paru possible, mais cet espoir ne tarda pas à s'évanouir. Cependant, comme pour échapper à la tutelle exclusive de l'Angleterre, le régent songea à s'adresser aux puissances continentales; ses avances furent repoussées avec dédain, et il se retrouva encore une fois sans autre force extérieure que la protection de l'Angleterre. C'est sur ces entrefaites qu'a éclaté l'insurrection de Barcelone. L'Angleterre a encore une fois proposé son appui; il a été accepté. Maintenant, après la victoire, comment ajourner plus long-temps les preuves de sa reconnaissance?

Nous sommes vis-à-vis de l'Espagne dans une singulière situation d'impuissance. Tout nous appelle à avoir avec la Péninsule des relations intimes; nous pouvons exercer sur le développement de ses institutions et de ses idées politiques une influence honorable et avantageuse pour les deux peuples, et cependant nous nous sommes mis dans l'impossibilité de donner à l'Espagne des conseils utiles et d'en obtenir la moindre chose. Néanmoins, malgré toutes les fautes et tous les évènemens qui nous ont éloignés de la Péninsule, la nation espagnole a pour le nom français une véritable estime. Nous n'en voudrions d'autre preuve que la confiance avec laquelle, dans le dernier mouvement de Barcelone, les hommes du parti vaincu se sont réfugiés sous la protection du pavillon de la France. Au nom de tout le corps consulaire, le consul de France, M. de Lesseps, a réclamé le respect des principes du droit des gens, et sa voix a été entendue. Certes il est honorable pour la France de se faire ainsi toujours écouter au nom de l'humanité; cependant elle ne saurait borner son ambition à un rôle purement philantropique.

C'est à cela pourtant que tend à nous réduire l'ambition de l'Angleterre, qui a profité de ces derniers évènemens pour reprendre tout son empire sur Espartero. L'Angleterre dispose du chef du gouvernement, elle le conseille, elle le domine, elle est au moment de lui arracher le traité qui a failli être signé en 1835 entre M. Mendizabal et lord Clarendon. La base de ce traité était un emprunt de 6 millions sterling que l'Angleterre ouvrait à l'Espagne, et en retour duquel elle obtenait la faculté d'importer à Cadix, à Barcelone, à Malaga, à Alicante, à Carthagène, ses tissus de coton. Lord Aberdeen travaille activement à obtenir d'Espartero les mêmes conditions.

Il faut avouer que le ministère anglais se montre bien peu soucieux d'épargner à notre cabinet de graves embarras. Dans la question de l'union belge, il paraît avoir provoqué les autres puissances à adresser des représentations à notre gouvernement, et son langage aurait été beaucoup plus incisif que celui de la Prusse. De ce côté, la prétention de l'Angleterre est donc de nous interdire toute extension commerciale. En Espagne, elle cherche à envahir exclusivement le marché de la Péninsule, et ses journaux annoncent qu'enfin elle a réussi. Que ferait de plus le gouvernement anglais, s'il avait en face de lui un ministère qu'il considérât comme hostile? Les tories ont de singulières façons d'agir avec leurs alliés politiques.

Nous ne ferons pas difficulté de rendre cette justice à l'Angleterre, qu'elle sait se corriger elle-même par l'expérience, et reconnaître les erreurs de sa politique. C'est ainsi qu'après avoir vengé dans l'Afghanistan ses anciens désastres, après s'être emparée des villes et des citadelles de Ghuzni et de Caboul, l'armée anglaise s'est hâtée d'évacuer une contrée dont l'occupation nécessitait d'immenses sacrifices sans véritables dédommagemens. Le gouverneur-général de l'Inde annonce, dans sa proclamation, qu'il laissera les Afghans établir un gouvernement au milieu de l'anarchie qui est la suite de leurs crimes. « Content des limites que la nature semble avoir assigné à son empire, le gouvernement de l'Inde consacrera tous ses efforts à l'établissement et à la conservation de la paix générale... Le Penjaub et l'Indus, ainsi que les défilés des montagnes et les tribus barbares de l'Afghanistan se trouveront placés entre l'armée britannique et un ennemi venant de l'Occident (si toutefois un pareil ennemi existait), et non plus entre l'armée et les lieux qui l'approvisionneraient. » L'Angleterre ne pouvait dire d'une manière plus explicite qu'elle changeait entièrement sa politique dans l'Inde. En 1838, en 1839, l'armée anglaise faisait la conquête du Caboul, elle remettait sur le trône de l'Afghanistan le shah Shoojah, et renversait l'usurpateur Dost-Mohamed, qui avait préféré à l'amitié de l'Angleterre l'alliance des Persans et des Russes; c'est-à-dire qu'à cette époque la politique anglaise s'était déterminée, d'après les avis et les indications de l'infortuné sir A. Burnes, à conquérir un pays qui lui servît de nouvelle barrière entre les Russes et les possessions indo-britanniques. Elle y trouvait aussi l'avantage de contrebalancer en Perse l'influence du cabinet de Saint-Pétersbourg. Tous ces plans gigantesques sont abandonnés. La puissance britannique se replie sur elle-même. Elle ne veut plus se rapprocher ni de la Perse, ni de la Russie; elle se concentre sur le sol fertile de l'Indostan. Elle n'ira plus chercher ses ennemis, elle attendra leurs attaques.

L'Angleterre approuvera cette prudence et sera peu touchée des clameurs qu'a poussées la presse de lord Palmerston quand elle a connu la proclamation du gouverneur-général de l'Inde. Le ministère de sir Robert Peel avait certes le droit de faire son choix dans la sucession que lui avaient léguée les whigs. Après avoir accompli le devoir de venger l'honneur des armes britanniques, il a eu la sagesse de renoncer à une politique d'aventures dont la spécieuse grandeur a pu séduire au premier abord, mais qui, dans l'application, a été trouvée ruineuse.

Il est remarquable que, dans sa proclamation, le gouverneur-général de l'Inde ait désigné si clairement la Russie comme l'ennemi qui pouvait venir de l'Occident. On dirait qu'en effectuant un mouvement de retraite, l'Angleterre ait voulu se donner la satisfaction de jeter à la Russie une espèce de défi hautain.

Au surplus, si dans l'Inde la Russie a, depuis le mouvement rétrograde des Anglais, plus de chemin à faire pour trouver la puissance britannique, sur un autre point l'Angleterre à son tour se rapproche de sa rivale. La Chine, qui, par une partie de sa frontière, est limitrophe de la Russie, semble ouverte aux Anglais : cette fois ce sont bien ceux-ci qui vont au-devant des Russes. L'Angleterre a fait son choix : elle a renoncé à la stérile occupation de l'Afghanistan, qui n'avait d'autre avantage que de lui donner contre la Russie une position offensive dont elle ne se serait pas servie de fort longtemps. Elle aime mieux consacrer toutes ses ressources à l'exploitation du céleste empire; au moins elle trouvera là le dédommagement de tous ses sacrifices, et si plus tard, pour garder avec sécurité cet immense marché, il faut tirer l'épée contre les Russes, au moins il y aura à cette lutte un intérêt si grand et si réel, que les esprits les plus prudens l'accepteront sans hésitation comme une nécessité.

Déjà les grands centres de l'industrie anglaise, Manchester, Liverpool, Leeds, ont repris toute leur activité à la nouvelle du traité conclu avec la Chine, et que vient d'accepter l'empereur, tout en se réservant de ne le ratifier qu'après la ratification de la reine Victoria. On espère déjà, de l'autre côté du détroit, que les cotons d'Angleterre remplaceront ceux de la Chine comme ils ont remplacé ceux des Indes. Ces nouveaux et immenses débouchés seront un remède à la misère qui dévore l'Angleterre, et, sous ce rapport, l'humanité peut s'applaudir du succès des Anglais. Espérons aussi que l'activité européenne ne laissera pas l'ambition des Anglais se déployer seule sur un aussi vaste théâtre.

En Allemagne, les rois de Bavière et de Saxe ont ouvert la session au même moment et quelques jours après la clôture des comités provinciaux réunis à Berlin. C'est ainsi que la vie politique se développe chez nos voisins avec ses différences et ses inégalités. Le roi de Prusse, dans le discours qu'il a adressé aux députés des comités, qui sont venus au palais lui rendre leurs hommages, s'est hautement félicité du résultat qu'il avait atteint, car, selon lui, par la création des comités, la constitution de la monarchie prussienne a atteint son entier développement. C'est à la Prusse de se demander si elle est tout-à-fait de l'avis de son roi quand elle voit d'autres états de l'Allemagne, auxquels assurément elle ne se croit pas inférieure, jouir sans inconvéniens d'une liberté plus grande. A Dresde, qui est si près de Berlin, le roi de Saxe a remarqué dans son discours les heureux développemens de la vie politique parmi les Saxons; il a parlé aussi de l'association douanière allemande et des chemins de fer. Pour la première fois cette année, la chambre des députés de Saxe va discuter et voter une adresse au roi. Jusqu'à présent, sans que ce droit fût contesté, la chambre n'en avait pas fait usage. Le ministère était toujours parvenu en 1833, en 1836, en 1839, à écarter le projet présenté par des membres de l'opposition, de répondre à la couronne; il avait prétendu qu'il y aurait à cela des inconvéniens, ou au moins perte d'un temps précieux, et la majorité lui avait donné raison. Mais cette année, une autre majorité a décidé que la chambre présenterait une adresse au roi. Quand la liberté constitutionnelle fait d'aussi sages progrès à Dresde, est-il probable qu'à Berlin on considérera toujours les comités provinciaux comme le dernier mot de la vie politique réservée à la Prusse?

M. de Metternich n'a pas succombé, comme le bruit en avait couru à deux reprises cette semaine; mais une santé fort ébranlée ne lui permet plus la même application aux affaires. On peut dire que sa vie politique est close. Il est désarmé par l'âge au moment où la monarchie dont il a pendant plus de trente ans dirigé les affaires, va se trouver aux prises avec de grandes difficultés, période nouvelle qu'il lui est à peine donné d'entrevoir d'un regard affaibli. Entre la Prusse, qui, de plus en plus, s'identifie avec l'Allemagne, et la Russie, qui propage son influence à travers les populations slaves, l'Autriche, puissance slavo-germanique, aura besoin d'une rare habileté et d'une constante énergie pour garder, nous ne dirons pas son individualité, mais son empire. M. de Metternich disparaîtra au moment où un grand ministre sera plus nécessaire que jamais à la monarchie autrichienne.

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Le Fils de Cromwell,* comédie en cinq actes. — Que M. Scribe ait arrangé l'histoire un peu à sa fantaisie, qu'il ait condensé dans une action qui comprend quelques jours à peine, l'intervalle de près de deux ans qui s'est écoulé entre la mort du protecteur et la restauration de Charles II, nous n'y voyons pas un grand mal. Il est probable que M. Scribe en sait là-dessus aussi long que nous, et qu'il n'a songé à tromper personne. Une comédie n'est pas un cours d'histoire; le poète ne procède pas comme l'historien. Hume vous donnera des faits exacts et des dates précises; le poète, lui, s'attachera moins à l'exactitude qu'à la philosophie des évènemens; il se préoccupera moins de les préciser que d'en faire ressortir le côté comique et pittoresque; son histoire, à lui, celle qu'il se propose d'écrire avec une inflexible rigueur, la seule à laquelle il doive rester fidèle, c'est l'histoire éternelle des travers du cœur et de l'esprit de l'homme. Qu'il élargisse donc ou qu'il rétrécisse à son gré le cadre qu'il a choisi, qu'il modifie, selon les exigences de sa pensée, les incidens et les personnages, qu'il emprunte au grand drame des peuples et des rois, ce n'est pas nous qui l'en blâmerons, pourvu que nous puissions toujours reconnaître et suivre dans son œuvre la marche de l'humanité. Qu'il adapte les faits accomplis au gré de son imagination, nous le lui permettons, pourvu que cette imagination soit invariablement soumise à la loi humaine, et que le bon sens, l'esprit et la raison en règlent à coup sûr les hardiesses et les caprices. Si le poète a satisfait à ces conditions, soyez sûr qu'il a glorieusement accompli une tâche aussi belle que la tâche de l'historien. Quant au reproche qu'on adresse à M. Scribe de vouloir créer la comédie politique, il est facile d'y répondre. La comédie est partout où l'on sait la prendre, aujourd'hui dans la politique plus encore que partout ailleurs; Aristophane a-t-il écrit autre chose que des comédies politiques? Si les poètes comiques du XVIIe et du XVIIIe siècle ont exercé leur verve et leur esprit en dehors des préoccupations qui nous agitent à cette heure, c'est que ces préoccupations n'étaient point encore nées; c'est qu'alors le monde politique était complètement fermé à la foule, qui n'en connaissait ni les secrets ni les ressorts. Aujourd'hui que ce monde est ouvert à tous, quoi de plus simple que la comédie s'en empare? On peut affirmer que la comédie politique répond aux besoins et au goût de notre époque, autant que la pièce d'Aristophane convenait au goût et aux besoins du siècle de Périclès.

Richard Cromwell avait épousé, bien avant la mort de son père, la fille du major de Hursley, dans le comté de Kant. C'était un jeune homme timide, honnête, de mœurs douces et faciles, très peu digne de continuer au pouvoir l'homme qui professait cette maxime que l'artifice et la tromperie donnent à vivre la moitié de l'année, et que la tromperie et l'artifice donnent à vivre la moitié de l'autre. On sait qu'il se jeta aux pieds de son père pour lui demander la grace de Charles Ier. Cependant Olivier Cromwell l'avait préparé de longue main à lui succéder. Il le fit siéger au parlement, lui concéda la charge de chancelier de l'université d'Oxford, et le mit plus tard à la tête de la nouvelle chambre des pairs qu'il venait de créer. A la mort de Cromwell, Richard arriva paisiblement au protectorat pour en descendre bientôt sans secousse et presque aussi paisiblement qu'il y était monté. Une des sentences familières à Cromwell était qu'il faut savoir servir comme un esclave, ou fuir comme un cerf. Richard prit ce dernier parti. Il n'était point né pour ce rude métier. Ses vertus sociales, dit Hume, préférables aux plus grands talens, obtinrent une récompense plus précieuse que la célébrité, le contentement et la tranquillité. Il était si inoffensif, qu'il aurait pu rester à Londres sans y être inquiété. Lord Clarendon assure qu'il quitta l'Angleterre moins par crainte du roi que par crainte de ses créanciers. Il voyagea obscurément en France sous le nom de Clarke; l'incognito lui fut chose facile : personne ne songeait à lui. En se rendant à Genève, il eut occasion de rencontrer le prince de Conti. Il l'interrogea pour savoir ce qu'il pensait d'Olivier Cromwell. Le prince, qui ne savait pas à qui il avait affaire, répondit que Cromwell, grand homme d'ailleurs, était un brigand. Quant à son fils, ajouta-t-il, c'est un poltron et un sot. Qu'est-il devenu? — Il a été trahi, répondit tranquillement Richard, par tous ceux en qui il avait le plus de confiance, et dont son père avait été le bienfaiteur. — Le fait est qu'il n'était ni sot ni poltron. C'était, ainsi que nous disions tout à l'heure, une douce et honnête nature : le loup avait engendré un agneau. De retour en Angleterre, il vécut complètement ignoré jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans. Un jour qu'il assistait, en simple particulier qu'il était, à une séance de la chambre haute, un bourgeois de la cité, placé auprès de lui, lui dit, après avoir observé son air étonné et naïf: — Je parierais, monsieur, que vous n'avez pas vu souvent un spectacle pareil? — En effet, répondit doucement Richard en montrant à son voisin le siége royal, je ne l'avais pas contemplé depuis le jour où je me suis assis pour la dernière fois sur ce siége que vous voyez le plus haut placé. Il mourut en 1712; sa vieillesse ne fut troublée que par des dissensions de famille. Près d'expirer, il se tourna vers ses filles, et leur dit : — Que l'amour soit dans vos cœurs; quant à moi, je vais me réfugier dans le sein de celui qui est tout amour.

Tel est le héros autour duquel M. Scribe a groupé, avec l'habileté qui lui est propre, les élémens divers de la restauration de Charles Stuart : le général Monk et le général Lambert, Éphraïm, membre du long parlement, lord Penruddock, royaliste zélé, tous gens qui représentent admirablement bien chacun son ambition et son intérêt personnel. Ajoutez à ces personnages la gracieuse figure de lady Régine de Terringham et le jeune et charmant visage de miss Hélène de Newport. Le protecteur vient de mourir; le général Lambert s'est déclaré pour le fils de Cromwell, dans le secret espoir qu'il gouvernera en son nom; fidèle à son caractère, le général Monk ne se décide pas, il attend. Éphraïm se porte pour le gouvernement qui voudra payer ses services. Lady Régine conspire pour la royauté, c'est-à-dire pour une cour qui rappellera les fêtes et les plaisirs exilés par la république. Miss Hélène ne conspire pas, elle aime; elle n'a d'autre opinion que la voix de son cœur qui la pousse vers M. Clarke. M. Clarke est un jeune gentilhomme grave, doux et songeur, qui vit à la campagne, dans le voisinage du château de lady Terringham. Cependant, au milieu de ces conflits d'intérêts qui s'agitent autour de sa personne, que fait l'héritier de Cromwell? L'héritier de Cromwell vit paisiblement à la campagne, dans le voisinage du château de lady Régine, sous le nom de M. Clarke. C'est lui, c'est Richard qu'aime miss Hélène, sans se douter que son amour s'adressse au nouveau protecteur. Tous deux s'aiment depuis long-temps à l'insu l'un de l'autre; mais il ne faudrait qu'un mot de miss Hélène pour fermer à Richard les régions orageuses que vient de lui ouvrir la mort de son père. Ce mot qu'il attend et qu'il n'ose solliciter, que miss Hélène le prononce, et Richard abdiquera pour aller vivre avec elle dans quelque retraite profonde, à l'ombre des bois, sur une rive silencieuse. Ce mot, que miss Hélène a tant de fois déjà prononcé dans son cœur, est près de s'en échapper, quand tout d'un coup le général Lambert le retient de sa main de fer dans le sein de la jeune imprudente. Éclairée par le général, qui a tout intérêt à ce que Richard accepte le protectorat, Hélène ne veut pas que son amour coûte si cher à celui qu'elle aime; elle s'arme d'un terrible courage, et, par un violent effort sur elle-même, déclare à Richard qu'elle aime le général Monk. Richard se résigne au pouvoir. C'est sur ces entrefaites que Charles Stuart est introduit mystérieusement dans le château de lady Régine.

Entraîné, forcé plutôt par le général Lambert, le général Monk avait fini par promettre son concours à Richard. En apprenant que lady Régine lui a ménagé une entrevue avec le prétendant, il hésite de nouveau, et, pour se décider, veut attendre. Olivier Cromwell le connaissait bien, ce Monk! C'est à lui qu'il écrivait dans le *post-scriptum* d'une lettre confidentielle : « J'entends dire qu'il y a en Écosse un certain drôle fort rusé que l'on appelle George Monk, qui n'attend que le moment d'ouvrir la porte à Charles Stuart. Je vous prie de faire tous vos efforts pour mettre la main sur cet individu et me l'envoyer aussitôt. » Plaisanterie de tigre, telle que les aimait Cromwell! Il ne se trompait pas d'ailleurs, car ce fut Monk qui parut le premier devant Charles Stuart, quand celui-ci descendit à Douvres.

Le caractère de Charles Stuart est un des plus fins et des plus charmans qu'ait tracés M. Scribe. Par sa grace, par sa légèreté et par son heureuse insouciance, ce personnage contraste heureusement avec la gravité puritaine de la figure de Richard. Surpris par Lambert qui se défie, non sans raison, de la loyauté de son collègue, le prétendant est sauvé par le protecteur, à la prière de lady Régine. Richard lui offre une place dans sa voiture pour retourner à Londres, et les voici tous deux voyageant de compagnie, Charles Stuart et Richard Cromwell, sans se connaître l'un l'autre. Préparée, amenée avec cet art infini que M. Scribe possède seul à un si haut degré, cette situation se poursuit à travers plusieurs scènes qu'il est aisé d'imaginer, lorsqu'on sait quel esprit, quelles saillies et quelle habileté M. Scribe a l'habitude de dépenser en pareille occurrence. La scène, par exemple, dans laquelle Charles et Richard causent familièrement, en prenant du thé, de leurs opinions et de leurs espérances, est une des plus fines et des plus spirituelles qui soient au théâtre. Bref, Richard finit par apprendre que le prétendant est en Angleterre, qu'il est à Londres, qu'il est là, près de lui, et que lui, le fils de Cromwell, est trahi, comme il devait plus tard le dire au prince de Conti, par ceux en qui il avait mis le plus de confiance, et dont son père avait été le bienfaiteur.

Le ciel lui devait une indemnité; Richard apprit en même temps qu'il était aimé d'Hélène. Il n'en demanda pas davantage. La colère s'éteignit dans son cœur; il pardonna aux traîtres et aux ingrats, et, après avoir signé lui-même sa déchéance, heureux d'aimer et d'être aimé, il prit Hélène par la main, et, laissant la place à Charles II, se retira pour aller vivre dans quelque aimable solitude.

Il n'est pas besoin d'ajouter que la foule des courtisans n'attendit pas qu'il fût parti pour crier vive Stuart! vive Charles II! On accourt, on s'empresse; les places et les honneurs pleuvent sur les ennemis ralliés à la royauté; quant à ses vieux amis, la royauté leur accorde sa reconnaissance, tableau fidèle et piquant de la justice distributive de toutes les restaurations! Nous regrettons seulement que M. Scribe ait sacrifié jusqu'au caractère du général Lambert. Ce n'eût pas été trop pourtant d'un honnête homme dans la pièce. Heureusement l'histoire est là pour venger le général républicain. Condamné à mort, le général Lambert fut relégué à l'île de Guernesey, où il acheva de vieillir, ignoré et cultivant des fleurs.

Nous prendrons occasion de ceci pour soumettre à M. Eugène Scribe quelques réflexions que nous ont inspirées déjà, depuis long-temps, les tendances de son esprit. Entraîné par la merveilleuse faculté qu'il possède de saisir le côté comique des choses, M. Scribe se laisse aller trop facilement, peut-être, au charme de soutenir à tout propos, et sous toutes les formes, cette thèse de l'intérêt personnel que nous retrouvons dans plusieurs de ses pièces et qu'il a développée dans celle-ci avec une complaisance inaccoutumée. Sans doute la comédie n'a pas pour mission de flatter nos défauts et de caresser nos travers; mais M. Scribe les châtie trop en se jouant, pour ainsi dire. Qu'il se plaise à nous montrer, ainsi qu'il le fait, la nature humaine entachée, perdue d'égoïsme, incapable d'abnégation pure et de dévouement désintéressé, nous le voulons bien; mais nous voulons alors qu'après l'avoir abaissée à ce point, il la relève par un coup de fouet plus mordant; nous voulons sentir dans la main qui frappe, même en riant, quelque chose de la vertueuse indignation d'Alceste. M. Scribe traite l'humanité avec trop de rigueur ou bien avec trop d'indulgence. Il se rit trop agréablement de nos vices, et alors même qu'il les immole, on est toujours tenté de croire qu'il est du parti de ses victimes.

Nous regrettons aussi que M. Scribe ait altéré le caractère historique du fils de Cromwell. Tel qu'il est dans l'histoire, Richard offrait à M. Scribe un admirable pivot autour duquel le poète comique pouvait faire jouer à son aise tous les intérêts et toutes les passions qu'il lui aurait plu d'évoquer. En lui prêtant l'énergie qu'il n'a jamais eue, M. Scribe a faussé l'histoire sans aucun profit pour son œuvre. Nous admettons difficilement qu'un homme aussi vaillamment trempé que nous l'a montré le spirituel écrivain, capable de porter dignement le fardeau des affaires, digne enfin de continuer le gouvernement d'Olivier Cromwell dans ce qu'il avait de grand et de fort, nous n'admettons pas, disons-nous, qu'un pareil homme, taillé pour la lutte, abdique le pouvoir pour les beaux yeux d'une fille de dix-huit ans. Aussi, dans la comédie de M. Scribe, l'abdication de Richard n'apparaît-elle que comme une faiblesse dont les hommes sérieux ne sauraient s'empêcher de sourire.

Malgré ces réserves, *le Fils de Cromwell* est encore une œuvre très digne de cet inépuisable et charmant esprit qui s'appelle Eugène Scribe. Les acteurs de la Comédie-Française l'ont joué avec cet ensemble auquel ils nous ont habitués et qu'a seul déparé M. Firmin, trahi par sa mémoire, puis grisé par le trouble qu'il en a ressenti. M^lle^ Plessy était charmante sous le costume de lady Régine; M^lle^ Denain a joué avec intelligence le rôle de miss Hélène. MM. Guyon et Geffroy ont rempli avec talent les rôles de Lambert et de Monk : et, pour tout dire enfin, les honneurs de la soirée ont été pour M. Beauvallet, le trop énergique fils de Cromwell.

— Les *Lettres de lord Chesterfield à son fils* sont un ouvrage classique en Angleterre; nous croyons que la France ne sera pas moins favorable que l'Angleterre aux charmantes causeries du noble lord. C'est un esprit tout français que celui de Chesterfield; dans cette douce et souriante figure de vieux gentilhomme, on retrouve bien des traits qui rappellent la lignée d'Hamilton, de Sévigné, de Saint-Simon. C'est en même temps un représentant curieux et choisi de cette famille de grands seigneurs anglais qui, au XVIII^e siècle, tenaient les yeux fixés du fond de leurs châteaux ou de leurs hôtels de Londres sur les salons de Versailles et de Paris. M. Amédée Renée, qui a donné dans cette *Revue* un intéressant travail sur Chesterfield, a publié une élégante et fidèle traduction du spirituel écrivain. Cet ouvrage sera bien accueilli non-seulement de ceux qui s'intéressent à la littérature anglaise, mais des lecteurs assez nombreux aujourd'hui qui aiment à saluer partout où elles se trouvent les rares et précieuses qualités de l'esprit français.

— Un écrivain qui a signé du pseudonyme d'Old Nick plus d'une page spirituelle a publié, sous le titre de *Joco-Seria, ou Petites Misères de la vie humaine* (1), une suite d'esquisses humoristiques où l'on retrouve la piquante et vive allure de son esprit. Ce volume est orné de nombreuses vignettes exécutées d'après les dessins de Grandville. Les intentions d'Old Nick ont trouvé dans l'ingénieux artiste un commentateur plein de verve et de finesse. On ne peut douter d'un succès qu'assurent à la fois le talent du dessinateur et l'esprit de l'écrivain.

— L'étrange et célèbre composition de Holbein, *la Danse des Morts,* vient d'être le sujet d'une étude pleine d'intérêt. M. Hippolyte Fortoul a recherché avec soin les origines de cette immortelle création dans les poètes, dans les usages populaires, dans les monumens de l'art. Il a complété ce travail par un essai biographique et critique sur l'illustre peintre de Bâle. La collection des gravures de *la Danse des Morts,* dessinées d'après Holbein par le professeur Schlotthauer de Munich, accompagne le volume de M. Fortoul.

(1) Un vol. in-8°, chez l'éditeur Fournier, rue Saint-Benoît, 7.

F. BONNAIRE.

L'ORME DE CHANTILLY

OU

DES GRIEUX MARIÉ.

Il existe dans la forêt de Chantilly, à l'angle d'un carrefour mystérieux et ombragé, près de la route qui conduit à Saint-Firmin, un vieil orme qui mériterait d'être honoré comme le chêne de saint Louis dans le bois de Vincennes, ou même comme ces fontaines sacrées dont les prêtres grecs interprétaient le murmure. Cet orme, autrefois vigoureux et élancé, est maintenant couvert de mousse et courbé par les années; on cherche en vain sous sa voûte épaisse une croix de pierre, une inscription cachée sous l'herbe ou quelques touffes de fleurs autour d'un cyprès, destinées à consacrer le souvenir d'un évènement dont on n'a pas assez interrogé l'étrange et déplorable fatalité. C'est là, c'est à cette place que l'imagination éplorée a vu s'éteindre un de ses enfans, un de ces élus qui devait, suivant le décret d'un destin funeste, expier chèrement le privilége de son adoption souveraine. Ames dévouées aux peines de la sainte poésie, sensibles et discrets amis de ces pauvres aventuriers de la fiction, vous que lord Byron a surnommés les *pèlerins du génie*, et qui n'êtes peut-être, sous d'autres noms, que les apôtres du génie lui-même, si le pressentiment du souvenir, ou le pieux instinct qui nous guide dans les détours d'un cimetière vers une tombe chérie, vous amène au pied de cet arbre, attendez-vous en foulant le gazon de cet élysée inconnu, à voir voltiger autour de vous une ombre à la fois illustre et familière. Elle vous rappellera qu'une de ces ames consacrées par la fiction, que Platon appelle *des harmonies,* s'est évanouie là, mais sans qu'une autre ame ait recueilli la plainte et l'accent de son dernier soupir! Puis, en vous reposant sous cet arbre, en suivant le lent et insensible entraînement des songes et des regrets, attendez-vous aussi à entendre des soupirs et des gémissemens sortir des profondeurs du feuillage, car on peut dire de cet arbre *qu'il contient une ame,* comme le cyprès enchanté de la forêt du Tasse.

Il y a soixante ans et plus qu'un homme vêtu de l'habit ecclésiastique séculier, à la démarche irrégulière et appesantie, traversait la forêt de Chantilly et vint s'asseoir au pied de cet orme, invité par l'épaisseur du feuillage et la fraîcheur du lieu. Cet homme paraissait âgé de soixante-cinq à soixante-six ans : des rides profondes, marques d'anciens chagrins et de pénibles épreuves, n'avaient point détruit l'agrément de ses traits. Le double rayon de la pénétration et de la sensibilité étincelait dans ses yeux; ses lèvres étaient encore fraîches et vermeilles, sa physionomie semblait animée de cette teinte douce de sérénité mélancolique, particulière aux vieillards illustres qui ont beaucoup senti, beaucoup souffert, et se sont fait une habitude bienveillante de tout pardonner, aux injustices des hommes et aux infortunes de la vie.

Après de longues années d'indigence et d'exil, il était enfin revenu en France, grace à d'illustres protections; il se trouvait propriétaire d'une petite maison située à Saint-Firmin, près de Chantilly, simple retraite digne des vœux du sage : un coin de terre orné sans doute suivant les préceptes d'Horace; un peu de verdure, un peu de bois, une haie vive, une table avec des fleurs, un filet d'eau fugitif aux alentours de la maison; pauvre et chère retraite si long-temps attendue et dont il devait, hélas, ne jouir que peu de temps!

Lorsqu'il se fut assis sur le tertre de gazon qui fait le tour du vieil orme, il prit quelques instans pour se reposer et se rafraîchir. La chaleur était extrême, et la course qu'il venait de faire l'avait fatigué à tel point que la sueur découlait de son front à grosses gouttes; son cœur battait avec violence, et de plus, son visage gonflé était couvert de cette nuance de pourpre ardente qui dénote les fiévreux et les apoplectiques.

Cependant, le contraste d'un soleil brûlant avec le frais crépuscule de l'intérieur d'une forêt, l'harmonieux frémissement des branches d'arbres balancées par le vent, les suaves et pénétrantes senteurs des violettes et des chèvrefeuilles des bois, firent bientôt succéder des impressions de paix et de bien-être au mouvement tumultueux de son esprit; ses yeux se fermèrent à demi, et ses sens mollement engourdis suivirent le cours d'une de ces rêveries lentes et calmes, qui poussent la pensée de leur flot insensible vers les cimes lointaines des souvenirs. Alors, il tira de sa poche un petit volume fort simplement relié, imprimé et publié à Londres en 1732, qu'il se mit à feuilleter rapidement; mais à peine en eut-il parcouru les premiers feuillets, qu'il laissa tomber le livre sur ses genoux, et prit l'attitude de l'extase et de la contemplation. Emporté vers les sphères idéales de sa propre inspiration, il céda sans s'en défendre au charme de cette fiction brûlante et passionnée, séparée de lui par un intervalle de plus de trente années, et pourtant, vivante encore dans sa mémoire comme s'il l'eût transportée récemment du cercle intime de sa destinée dans la composition d'un récit imaginaire. On eût même dit, à suivre la direction pensive de ses regards, qu'il regrettait le négligent abandon qu'il mit autrefois à laisser tomber ce livre des plis de son cœur dans le champ si souvent ingrat de l'invention : ainsi, l'églantier solitaire courbe sa tige et s'incline en arrière, comme pour rappeler les fleurs que le vent éparpille autour de lui.

Il jouissait donc, pour la première fois, de cette heure de fascination et de loisir où le poète se recueille dans sa fiction favorite et caresse, par le souvenir, la fleur privilégiée de ses œuvres. C'est alors que son ame, véritable harmonie divine, se penche en quelque sorte vers le passé et redit la vibration éloignée de son plus tendre soupir. Tel fut assurément le principe et tel sera le mérite éternel de ce chef-d'œuvre, composé divin d'amour et de souffrance; mieux qu'une fiction, mieux qu'un récit, il fut surtout le cri de l'instinct, le saisissement de l'ame, un de ces sublimes emportemens de la passion, où l'éloquence humaine vient expirer et se confondre dans un même accent, qui fait d'un transport et d'une seule parole l'accent et l'expression de toutes les ames.

Il était pauvre, inconnu et proscrit, lorsqu'il composa ce livre : il l'écrivit à Londres où il s'était réfugié pour échapper à la règle austère du couvent des Bénédictins de Saint-Maur, où il avait prononcé des vœux dans un accès de désespoir amoureux; imprudente résolution accomplie sans l'aveu de ses penchans, et que son cœur devait démentir! Bientôt, en effet, comme il le dit lui-même, il reconnut « que ce cœur si vif était encore brûlant sous la cendre. » Il aimait, et ce livre tomba de sa plume sans plus de contrainte, sans doute, qu'un libre aveu ou quelque tendre accusation aux pieds d'une maîtresse. Depuis, il ne cessa pas d'écrire, car il s'était mis aux gages des libraires et n'obéissait, dans ses compositions, qu'aux extrémités du besoin. Mais il ne lui fut plus permis de réveiller cette muse enchanteresse que la passion avait seule inspirée pendant trente ans : sa plume infatigable courut sans relâche sur mille sujets divers. Il écrivit l'*Histoire générale des Voyages*, traduisit et abrégea *Clarisse Harlowe*, puis l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, puis *Cleveland*, *le Doyen de Killernie*, le *Pour et le Contre*, long et volumineux recueil; enfin, plus de cent vingt volumes à peine aujourd'hui sauvés de l'oubli par les graces de leur inimitable sœur. Il n'obtint guère de son temps, à titre d'encouragemens ou de stimulans littéraires, que quelques-uns de ces coups de plume agressifs que distribuaient au hasard, et souvent sans préméditation directe, les libellistes ou les critiques en vogue, les Desfontaines, les Lenglet-Dufresnoy, ou les jésuites du journal de Trévoux. Telle est l'idée sommaire qu'on peut se former de cette destinée intellectuelle et poétique.

— Indigne et profane emploi d'une sainte vocation! s'écrieront les esprits assez libres dans leurs épanchemens, assez mesurés dans leurs jouissances, pour savoir profiter des fruits de la fiction, sans s'informer des secousses et des orages qui ont ébranlé la tige, tari la sève et souvent même brisé sans retour les rameaux de ces arbres sacrés, devenus le jouet des vicissitudes et dont les âges futurs n'ont souvent recueilli que les débris ou les rejetons.

En effet, qui peut se vanter de connaître ici-bas, parmi les diverses régions d'un monde indifférent ou agité, le climat particulier, l'atmosphère propice où naissent et s'acclimatent ces rares productions de la pensée fécondées par l'intelligence et le cœur, filles délicates des mystérieux soleils! Le poète caché sous l'enveloppe d'une condition ingrate retrouvera-t-il jamais ce rayon flottant de paix et de liberté, qui n'a fait souvent que traverser son ame pour en tirer un seul accent que tous les siècles ont répété? Que d'instrumens de gloire la fiction n'a-t-elle pas vu se convertir en stériles instrumens de labeurs? Que de champs de myrtes et de roses condamnés à une végétation secondaire! Que d'artisans poétiques, d'enchanteurs de style et d'idées transformés en journaliers subalternes, en manœuvres vulgaires! Telle fut la dure et pénible destinée de l'écrivain que nous retrouvons aujourd'hui plus que sexagénaire, assis au pied d'un orme de la forêt de Chantilly, saluant du fond de sa pensée, après trente années de travaux et de proscription, le premier instant de calme où son esprit, libre enfin du joug littéraire, ait pu se recueillir au milieu de ses inspirations évanouies.

Cependant, il venait d'achever le volume qu'il s'était mis à feuilleter; il avait vu les plus douces images du récit venir, en quelque sorte, le surprendre et voltiger autour de lui; il s'était introduit au sein même de l'œuvre, à l'aide de cette intuition rapide qui permet au poète de pénétrer d'un coup d'œil l'ensemble et les parties de sa plus parfaite création. Il sentit renaître en lui, au milieu de ce poétique enchantement, les flammes d'une merveilleuse passion que l'âge n'avait pu refroidir, ces vives et sensibles ardeurs qu'il avait à la fois éprouvées et décrites, car il faut aimer pour exprimer ainsi l'amour. Il aima, sentit de nouveau, redevint le conteur et l'amant d'autrefois; il invoqua, comme ses divinités les plus chères, ces douces et harmonieuses figures écartées et bannies depuis si longtemps, qu'il rappela les larmes aux yeux, comme si son cœur eût jamais été complice d'un si triste éloignement. Il entrevit d'abord, dans un lointain obscur, mais bientôt sous une forme plus saisissable, une femme au port divin qui lui sourit d'une façon enchanteresse et qu'il reconnut bientôt pour n'être autre que son incomparable Manon, plus belle, plus accomplie que jamais, toujours semblable à ce qu'il en a dit lui-même : « Un air fin, si doux, si engageant, l'air de l'amour même! » Il revit aussi Tiberge, ce cœur admirable qui eût réconcilié les plus grands coupables du monde avec l'honneur et la conscience, et Lescaut, le garde-du-corps, et Des Grieux surtout, ce modèle des amans qu'il a laissé sur le sol de l'Amérique, affaibli par le jeûne et la douleur, la bouche attachée sur le visage et les mains de sa chère Manon, qui vient de mourir et qu'il va lui-même ensevelir dans le sein de la terre.

— Ardens souvenirs! s'écria-t-il, vives et brûlantes expressions d'une première destinée, n'êtes-vous plus à moi? seriez-vous à jamais perdus à l'heure où ce cœur allait enfin s'appartenir et rappeler le langage que ses langueurs et ses emportemens lui ont autrefois prêté?

En prononçant ces mots, il tira de sa poche des tablettes sur lesquelles il se mit à tracer quelques lignes de cette main hâtive et courante, qui dénote le gagiste littéraire incapable d'une correction, n'osant s'y livrer peut-être de peur de retarder d'un instant cette plume mercenaire, destinée à accomplir, comme un instrument aveugle, sa tâche et sa course de chaque journée. Ainsi, comblé des faveurs de l'imagination, il n'a pas connu ces heures de halte et de repos où le poète se suspend à sa fiction comme l'abeille aux fleurs du saule, pour en boire les sucs les plus suaves et les plus doux. C'est alors que la pensée se voile à demi, tempère ses ardeurs et fait succéder au souffle haletant de l'inspiration cette haleine rafraîchissante comme les caresses du couchant, qui polit l'œuvre, perfectionne ses détails intimes et délasse en même temps le cœur et le front de l'inventeur. Quant à lui, toujours pressé par le besoin, il dut s'interdire ces haltes si pures des veilles et des matinées poétiques. Il dut s'habituer ou plutôt se condamner à écrire avec une promptitude qui tenait presque du prodige. On sait qu'il écrivait sans plus de gêne ni d'effort que l'on rêve et que l'on pense, et c'est ainsi que cette enchanteresse histoire fut composée.

Cependant, avant d'oser déchiffrer ces dernières pensées, ces dernières lignes échappées à sa plume défaillante, qu'il nous soit permis de parcourir un instant avec lui cette calme et silencieuse enceinte, où nous rencontrons d'autres ombres illustres et non moins attristées que la sienne, éveillées dans cette solitude par l'écho d'une même plainte et la fatalité d'un même souvenir. En effet, est-ce donc pour lui seul que la vie s'est hérissée d'obstacles et d'écueils? L'influence ennemie des jouissances de la pensée, jouissances surhumaines peut-être et supérieures à notre destinée, ce fatal et mystérieux génie, qui s'est plu à disperser les jours de tant de poètes illustres dans les hasards des conditions agitées, à égarer leurs inspirations dans le dédale des productions mercenaires, n'a-t-il donc fait sentir qu'à lui ses rigueurs et son inclémence?

Un poète de notre temps s'écrie dans un beau livre où se résument les épreuves et les souffrances de la destinée poétique : « Il fut poète, et dès-lors il appartint à la race toujours maudite des puissances de la terre. » Ne pourrait-on pas ajouter aussi à cette prophétie douloureuse : « Il eut le don d'imaginer, de figurer, de créer, à l'aide des sentimens et des mots, un monde idéal et nouveau où tous les cœurs errans et blessés pussent trouver l'image de leurs impressions et comme le refuge de leurs peines. Mais dès que ce monde fut créé, que le soleil qui le vit éclore eut achevé son cours, le créateur a dû s'en exiler, se condamner à ne plus l'entrevoir qu'à travers les ombres d'une réalité passagère; il a dû s'interdire même le souvenir et la vue de cette patrie de la muse, moins heureux peut-être que l'exilé de Tomos qui envoyait son livre à Rome, sans or, sans pourpre et sans ornement, mais non pas du moins sa pensée dépouillée de ses guirlandes et déshéritée de ses honneurs. »

Ah! s'il est vrai que ce carrefour silencieux, où nous nous sommes égarés sur les traces de la fiction, puisse se comparer à ces verdoyans bocages de l'antique Tempé où la poésie place les chantres immortels, les demi-dieux de la pensée primitive, ceints d'un bandeau blanc et vêtus de lin; après avoir encore une fois gémi sur ces traits éternels d'infortune et d'oubli que les honneurs et les regrets des siècles ne sauraient effacer, la mendicité d'Homère, la captivité du Tasse, le lit d'hôpital de Camoëns, la cage de Gilbert, le grabat de Chatterton, les *plombs* de Silvio Pellico, n'aurons-nous pas aussi une plainte, une larme à donner aux vicissitudes plus humbles, mais au fond non moins déplorables peut-être de ces pauvres inventeurs, venus au monde avec une corbeille remplie de fruits et de fleurs, ouverte à quiconque a voulu y puiser, sortes de contrebandiers de la destinée commune qui, soit malédiction, soit imprévoyance personnelle, ont toujours payé et paieront éternellement du repos de leur vie le don fatal de nous toucher et de nous distraire?

Heureux du moins si le sort n'eût attenté qu'à leur condition périssable et eût respecté ces jours d'or et de soie où l'inspiration, amante et reine, visite l'écrivain et vient s'asseoir à ses côtés, avec la cour brillante des sentimens et des graces. Puissent alors être repoussées bien loin les tâches importunes et les visions profanes! Mais hélas! voyez-les tous, couronnés d'un laurier solitaire, tenant à la main leur livre unique, épisode ou plutôt accident d'une aventureuse existence. Songez aussi aux siècles futurs, héritiers de leurs gloires, et destinés éternellement à ne recueillir que la fleur isolée à la place du feston, le rayon au lieu de l'auréole, et cela, faute d'une caresse de ce souffle propice qui féconde au hasard tant de destinées éphémères.

Suivez en effet la trame des jours incertains que leur a filés, comme à plaisir, la parque ennemie de la gloire humaine. Suivez des yeux cette ombre errante et mélancolique qui fuit sous cette allée sombre et semble se dérober même au culte expiatoire de ses admirateurs: cette ombre est celle d'un pauvre écrivain espagnol, dont la destinée fut marquée par d'étranges aventures. Il débuta dans la vie par entrer au service du cardinal Acquaviva, en qualité de valet de chambre (*camerero*); il fut soldat à Lépante, où l'arquebuse musulmane fracassa la main qui devait retracer plus tard l'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Prisonnier de guerre, il fut retenu pendant plusieurs années dans les bagnes d'Alger, puis vendu au prix de cinq cents écus au féroce Hassan-Aga, qui faillit le faire périr sous le bâton. Il quitta le service militaire et se vit investi, par une grande faveur, d'une fonction publique dont on le dépouilla bientôt, pour le jeter dans un cachot comme concussionnaire. Plus tard, vous le retrouvez errant dans les rues de Madrid, sans pain, sans asile, implorant en vain la protection du favori de Philippe III, qui le repousse; offrant la dédicace de son livre au comte de Lemos, qui la dédaigne; proposant à vil prix ses manuscrits aux libraires, qui l'éconduisent; composant des pièces de théâtre que l'on siffle. Enfin, quel genre d'infortunes, d'épreuves et d'ignominies, n'a-t-il pas eu à subir? Et ce vagabond, cet esclave, ce pauvre soldat estropié, ce poète qui fut incarcéré trois fois, et à des titres si divers, (comment oser écrire son nom?) hélas! il s'appela Miguel de Cervantès Saavedra, et ce fut dans les cachots du Saint-Office qu'il commença à écrire l'histoire de *l'Ingénieux Hidalgo don Quichotte de la Manche.* Il avait plus de soixante ans lorsqu'il acheva cette immortelle histoire. Soixante ans! Et penser que ce livre, tout grand, tout immortel qu'il est, ne fut que le produit tardif de la vieillesse!

Contemplez-les tous dans le cercle de leurs travaux et de leurs malheurs; partout vous retrouvez le même acharnement du sort à persécuter en quelque sorte leurs vocations, à jeter un voile obscur sur l'étoile radieuse que le sort avait fait luire sur leur berceau; partout l'expiation à côté de la gloire, l'obole du pauvre en regard du chef-d'œuvre.

Cette ombre est celle d'Olivier Goldsmith, tour à tour magister de village, ménétrier ambulant, médecin sans clientelle; tantôt incarcéré pour dettes, tantôt retenu faute de paiement dans le grenier d'une méchante hôtellerie, d'où il ne sort qu'en vendant au libraire Newberry, au prix de dix guinées, *le Vicaire de Wakefield.* — C'est Fielding, remplissant à Westminster les basses fonctions d'inspecteur des mendians, des ivrognes, des filous, des filles publiques, du rebut de la société, écrivant *Tom Jones* au milieu des images repoussantes du vice et du libertinage. — C'est notre immortel Lesage, forcé de consacrer la plume qui a écrit *Gil Blas* à composer pendant vingt ans des parades pour les théâtres des foires Saint-Germain et Saint-Laurent. — Enfin, c'est ce pauvre abbé à demi défroqué, ce grand historien des misères du cœur, le créateur en France du roman-passion, que nous avons laissé assis au pied d'un arbre, au milieu de la forêt de Chantilly, revenant par inclination autant que par souvenir aux conceptions de sa jeunesse, laissant courir au gré de ses sentimens cette plume immortelle, échappée enfin aux devoirs et aux perplexités de la domesticité littéraire.

Il s'abandonnait donc au plaisir de prolonger encore quelque peu, pour lui seul, cette histoire à la fois si belle et si courte, dont on voudrait pouvoir retarder la fin, dès qu'on entrevoit son dénouement. Ce n'était pas une *suite* qu'il entreprenait : les suites conviennent-elles à de pareils récits? Ce n'était qu'un enchaînement de ses premières années, rattachées par le souvenir aux derniers temps de sa vieillesse. — Mais nous, mériterons-nous donc le blâme, ou quelque accusation de témérité ou de sacrilége, pour avoir essayé de rassembler et de coordonner ces lignes indécises, où cette pensée est venue comme expirer et s'évanouir? Le moindre fragment qui se rattache à une invention souveraine, ne mérite-t-il pas d'être conservé comme ces fragmens de sarcophages mutilés par le temps, où l'on croit retrouver les traits des maîtres antiques? Telle sera donc, si les incrédules le veulent, l'origine de ce récit, un jeu d'esprit, une fiction presque posthume, le dernier fruit d'une veine refroidie par l'âge, ou mieux un songe, mais un songe trop cher et trop révéré pour ne pas mériter d'être recueilli, même par le plus humble des interprètes.

On doit supposer que les pages suivantes ont été trouvées parmi les papiers de l'abbé de Blanchelande. Bien qu'elles aient été écrites évidemment avec une grande précipitation, elles ont néanmoins conservé ce caractère de correction et de régularité qui distingua toujours l'écriture du pauvre écrivain du siècle dernier, connu sous le nom d'Antoine-François-Prévost d'Exiles.

DES GRIEUX MARIÉ.

Plusieurs personnes m'ont souvent demandé si les aventures de Manon Lescaut et du chevalier Des Grieux étaient une histoire vraie, ou bien un récit purement inventé, quant aux aventures et aux sentimens des personnages. Je puis assurer que le chevalier Des Grieux a réellement existé ; je ne l'ai guère perdu de vue depuis le jour où je le retrouvai à Calais, à l'auberge du *Lion d'Or*, et où il me fit l'exacte et fidèle relation de ses infortunes. Il arrivait alors du Hâvre-de-Grace où il avait débarqué à son retour d'Amérique. Je crois le voir encore errant au hasard dans les rues avec un vieux porte-manteau sous le bras, portant sur ses traits les signes de la pâleur et d'une profonde affliction. Ce fut alors, comme je l'ai dit dans son histoire, qu'il me reconnut, me baisa la main pour me marquer son immortelle reconnaissance de l'intérêt que je lui avais montré, et me remercier aussi des six louis d'or que je lui avais prêtés pour lui permettre de suivre le chariot où se trouvait sa maîtresse. Ce ne fut que deux ans plus tard qu'il me fit connaître les funestes disgraces qu'il appelait, d'un ton repentant et contrit, ses désordres et ses honteuses faiblesses.

Je le retrouvai à Paris six mois après avoir fait paraître son histoire, et comme j'avais eu soin de déguiser son nom et celui de sa maîtresse, il ne me sut pas mauvais gré d'avoir publié un récit qui pouvait servir d'utile leçon aux jeunes gens tentés de céder comme lui à la vivacité de leurs cœurs et à la fougue de leurs passions. Bien qu'il se trouvât en meilleur équipage que lorsque je le rencontrai à Passy et même à Calais, je ne laissai pas d'être frappé de son air d'accablement et de tristesse. Je remarquai aussi qu'il portait des habits de deuil, ce qui achevait de jeter une teinte lugubre sur sa personne.

Je le pressai de me faire connaître les détails de son existence depuis notre dernière entrevue, c'est-à-dire depuis l'époque de son retour d'Amérique. Mais à peine eus-je commencé à lui faire cette demande, qu'il me prit la main, et me la serrant d'un air d'expression : — Vous savez, me dit-il, que je n'ai rien de réservé pour vous; je vous ai découvert autrefois sans difficulté mes erreurs et mes plus grandes faiblesses; pourquoi donc hésiterais-je aujourd'hui à vous faire connaître les nouvelles circonstances de ma vie? Mais je crains que cet autre récit ne vous semble fade et languissant après celui de mes premiers malheurs. — Je l'assurai que tout ce qui avait rapport à son sort m'intéressait à un point que je pouvais lui exprimer, puisque depuis notre dernier entretien je n'avais pas cessé de songer à lui, cherchant à me représenter moi-même les évènemens relatifs à sa nouvelle existence. Alors, sans se faire presser davantage, il commença le récit suivant, auquel je ne mêlerai rien qui ne soit de lui, comme je l'ai dit en transcrivant sa précédente relation :

« Je ne reviendrai pas sur les détails de mon voyage en Amérique, vous en connaissez trop bien les tristes évènemens pour me les avoir entendu rapporter précédemment et les avoir vous-même décrits. Je n'essaierai pas non plus de vous peindre de nouveau mes sentimens de consternation et de désespoir, lorsqu'après ma rencontre avec

Synnelet, le neveu du gouverneur, il me fallut quitter précipitamment la ville que nous habitions et m'enfuir à travers une campagne stérile où l'on voyait à peine quelques buissons et quelques roseaux, avec ma pauvre maîtresse qui tomba bientôt épuisée de lassitude entre mes bras, au milieu d'une vaste plaine, sans avoir pu trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Faut-il que je vous la dépeigne encore une fois à ses derniers instans, la tête appuyée sur mes habits dont je m'étais dépouillé pour lui faire trouver la terre moins dure, le sein gonflé par de fréquens soupirs, les mains tremblantes et glacées que j'approchais de mon sein pour essayer de les réchauffer, sans mouvement, sans couleur, puis son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains dans lesquelles elle tenait les miennes, ses dernières expressions, les dernières marques d'amour que je reçus d'elle au moment qu'elle expirait? O Dieu! surtout que je ne revienne pas sur de si déplorables souvenirs, ou je n'aurais plus la force de ne pas maudire cette voix de la conscience et de l'honneur qui m'ordonna de vivre, lorsqu'on me surprit sans mouvement et sans force sur cette fosse que j'avais creusée moi-même pour y placer l'idole de mon cœur!

« Cependant, il est un point sur lequel je me reproche de n'avoir pas assez insisté dans mon premier récit; mais j'étais alors trop occupé de ma passion pour m'entretenir de ce qui ne m'en représentait pas l'image. Je veux parler du jour où, six semaines après la mort de ma chère amante, me promenant seul un jour sur le rivage, et gémissant de me retrouver encore parmi les vivans, je vis tout à coup descendre d'un vaisseau, que des affaires de commerce amenaient au Nouvel-Orléans, Tiberge, ce fidèle ami que j'étais destiné à retrouver sans cesse au milieu de mes plus graves infortunes, Tiberge qui, ayant reçu ma lettre datée du Hâvre-de-Grace, avait fait le voyage d'Amérique pour venir m'offrir encore une fois les secours de l'amitié que ma triste situation réclamait.

« Je ne puis vous exprimer les sentimens de reconnaissance qui remplirent mon cœur lorsque je le pressai dans mes bras; je crus voir en lui un envoyé du ciel qui venait près de moi, juste à temps pour me soutenir contre les funestes excès de mon désespoir. La vue seule de cet ami généreux suffit pour retracer à mon esprit les plus douloureuses circonstances de ma vie, mais en même temps il me parut aussi que mon cœur se soulageait en se les représentant.

« Je lui rappelai le temps de nos études à Amiens, les commencemens de notre amitié et le jour de notre première séparation qui fut aussi celui où nous vîmes descendre du coche d'Arras cette idole, cette divinité qui m'enflamma tout d'un coup jusqu'au transport, et devait disposer en souveraine des actions et des sentimens de toute ma vie. Tiberge assistait à notre première entrevue, il vit nos premiers embrassemens; ce fut alors qu'il m'adressa ses premiers reproches que je traitai dans mon ingratitude d'importunités et d'offenses.

« Je le revis cinq ou six mois après; j'étais alors enfermé, par ordre de mon père, dans une chambre haute et gardé à vue par deux de ses domestiques, car j'étais fermement décidé à tuer le perfide B... qui m'avait enlevé le cœur de Manon. Loin de m'accabler de nouveaux reproches, Tiberge eut soin de me parler ce jour-là de ma maîtresse qu'il me dit avoir vue : ce cœur délicat et tendre sentait déjà la nécessité de flatter mon inclination et de ne pas m'offenser par d'inutiles réprimandes. Et plus tard, n'était-ce pas avec lui que j'entrais au séminaire de Saint-Sulpice? M'ayant tracé lui-même un plan de retraite, il se tenait à mes côtés, lorsque je soutenais en Sorbonne un exercice de théologie, sans soupçonner, en accomplissant ce religieux devoir, que derrière une jalousie, dans un cabinet destiné aux dames, se trouvait celle qui devait, par un mot, une larme, un seul regard, m'engager plus avant que jamais dans sa chaîne que je m'étais en vain efforcé de briser.

« Cependant, après la disparition de ma cassette à Chaillot, accident cruel qui devint la cause de mes plus grands malheurs, c'était Tiberge qui m'avançait si généreusement cent pistoles, en m'embrassant les larmes aux yeux, et s'écriant : « Mon cher chevalier, je sais que vous m'aimez et que la violence de vos passions vous écarte seule de la vertu. »

« Il me semble le voir encore entrant dans ma cellule de la prison de Saint-Lazare, et me permettant de lui parler de Manon, comme s'il n'eût pas détesté ce penchant funeste qui m'avait précipité dans cet abîme d'infortunes et de crime. Après ma fuite de Saint-Lazare, c'était encore Tiberge qui m'ouvrait sa bourse et me donnait le moyen de délivrer ma chère Manon. Enfin, n'était-ce pas à lui que j'écrivais du Hâvre-de-Grace pour implorer une dernière fois sa pitié et lui peindre la situation déplorable où se trouvait ma pauvre idole, enchaînée dans un chariot par le milieu du corps, exposée à toutes les humiliations de son mauvais sort, abandonnée à la rudesse et à la barbarie des archers, devenus intraitables depuis que ma bourse était vide? Ainsi, vous le voyez, le nom de Manon se mêlait à toutes les circonstances qui me représentaient le zèle et la générosité de Tiberge; l'amour prenait malgré moi dans mon cœur le pas sur l'amitié, et je ne prononçais le nom du plus constant des amis que pour avoir en même temps le droit de redire celui de la plus infortunée des maîtresses.

« Tiberge me confirma dans la résolution que j'avais prise de retourner en France, et veilla lui-même aux préparatifs de mon départ. Il voulait surtout m'arracher à ces lieux funestes où je devais retrouver à chaque pas des objets propres à réveiller mes peines.

« Vous savez qu'ayant passé deux mois ensemble au Nouvel-Orléans pour attendre l'arrivée des vaisseaux de France, nous nous mîmes enfin en mer et débarquâmes heureusement au Hâvre-de-Grace. Je me rendis de cette ville à Calais, puis de Calais à Paris, où je devais apprendre des nouvelles de ma famille, dont j'étais séparé depuis long-temps.

« Mon frère aîné m'avait écrit pour m'annoncer la mort de mon père, mais sa lettre ne m'était point parvenue; je reçus seulement à mon arrivée la nouvelle de ce triste évènement. Je pleurai mon père sincèrement, et sus même, au milieu de mon inconsolable désespoir, trouver de nouvelles larmes pour honorer dignement une mémoire si chère. Si j'avais pu me plaindre quelquefois de la sévérité de mon père dans ce qui concernait mon amour pour Manon, pouvais-je oublier aussi que son cœur ne me fut jamais fermé, et me donna des preuves de son excessive bonté, même au plus fort de mes emportemens, et lorsqu'il avait le plus de droits de se montrer inflexible?

« Mon frère me remit une lettre que mon père m'avait écrite à son lit de mort. Après m'avoir rappelé dans des termes mesurés la douleur où l'avaient jeté mes désordres et mes égaremens, mon père m'exhortait du ton de la tendresse à rentrer enfin dans la route du devoir et de l'honneur. Il terminait en m'annonçant qu'il consentait à me pardonner mes fautes, si je voulais consentir de mon côté à un mariage qu'il avait projeté pour moi. Vous savez qu'il avait eu autrefois l'intention de me faire porter la croix de Malte; mais il était maintenant bien revenu de ce projet, ayant appris enfin à juger mes inclinations sous leur jour véritable. Il me parlait en même temps dans les termes de la plus haute estime de M^{lle} de B..., que je connaissais depuis mes plus jeunes années, ayant eu de fréquentes occasions de m'entretenir avec elle. Son père était un gentilhomme d'un grand nom, mais sans fortune, qui habitait un bourg situé à quelques lieues de Calais. C'était M^{lle} de B... que mon père me destinait. Après s'être étendu longuement sur ses vertus et son mérite, il me donnait à entendre que, dans le cas où mes goûts présens ne s'accorderaient pas avec son désir, il ne doutait pas que je ne fisse ce mariage, par déférence filiale, et pour me conformer à ses volontés.

« Je ne pus m'empêcher de répandre un torrent de larmes, lorsque j'eus achevé de lire cette lettre. Ce ton de douceur, l'intérêt que m'avait conservé ce cœur si justement offensé dans ce qu'un père a de plus cher au monde, le respect et la soumission d'un fils, me touchaient plus profondément que n'avaient fait autrefois les vifs reproches que mon père m'avait adressés, peu de temps avant mon départ pour le Nouvel-Orléans.

« Bientôt je m'abandonnai sans réserve à la vivacité de mes regrets; je m'accusai d'avoir abrégé les jours de mon père par mes égaremens, et il fallut que Tiberge se joignît à mon frère aîné pour m'empêcher de me porter à quelque funeste extrémité. Ils me représentèrent qu'en supposant qu'il y eût dans ma crainte quelque chose de fondé, je devrais vivre, ne fût-ce que pour réparer mes fautes passées et suivre la route qne me traçait une respectable volonté. Ils ajoutèrent à ces exhortations beaucoup d'autres discours dont la conclusion était que je ne devais pas hésiter à contracter mariage avec M^{lle} de B... Outre que mon entrée dans une famille noble et estimable serait pour le monde et pour moi un gage de conversion sincère, j'y trouverais aussi ce bonheur sans trouble, ce calme intérieur que je ne pouvais manquer d'appeler de tous mes vœux après avoir été si long-temps le jouet de mes passions. Enfin, pour achever de me persuader, ils me montrèrent mon père à demi penché vers moi, du haut du ciel, les bras ouverts, le visage rayonnant d'une douce paix, prêt à me rendre dans son cœur la place que j'y occupais autrefois, si je consentais à lui donner cette marque de repentir.

« Puis-je dire que je cédai à leurs conseils et à leurs instances? Non, car ma soumission partit bien moins de mon propre mouvement que d'un acte de condescendance presque involontaire. Je me souviens que, tandis que mon frère et mon ami me parlaient, employant tour à tour l'autorité de la tendresse et de la raison pour me convaincre, je les regardais avec fixité, j'étais immobile et comme privé de la faculté de voir et d'entendre. Telle était l'étrange situation où je me trouvais depuis mon retour en France; je vivais entouré d'épaisses ténèbres, je n'avais conservé qu'une notion confuse des objets qui m'entouraient. Partout, dans tous les lieux que je parcourais, je me figurais rencontrer quelque personne qui pût me retracer certaines circonstances relatives à ma passion. Mesurant mes douleurs à l'étendue de mon amour, il me semblait que l'univers entier devait être confident de ma peine, que j'avais droit à la compassion même des cœurs les plus indifférens. J'étais à chaque instant la dupe de ces chimères que se forme un cœur plongé dans l'excès de l'affliction. Je me réveillais en sursaut dans la nuit pour m'écrier : Manon, chère Manon, est-ce vous que je revois? le ciel a-t-il enfin voulu rendre à la terre ce qu'elle a porté de plus aimable et de plus parfait?—Mais, au moment où je me levais pour l'embrasser avec transport, cette vision s'évanouissait, et je restais saisi d'une horreur secrète, accusant le sort de se faire un jeu cruel de mes espérances, après m'avoir jeté dans le dernier accablement.

« Je puis dire que lorsque j'épousai M^lle^ de B..., ma volonté ni mon consentement ne furent pour rien dans cette action. Je cédai comme un instrument aveugle cède à l'impulsion qu'on lui donne. Je me prêtai machinalement à toutes les formalités et les cérémonies du mariage, mais sans presque me rendre compte de ce que je faisais, ni de ce qui se passait, ne me sentant pas la force de lier mes pensées, de rappeler un souvenir, ni de prononcer une phrase où le nom de Manon ne se trouvât mêlé. Je ne voyais qu'elle, je ne pouvais occuper mon esprit que de sa seule image; la pensée même de sa mort ne faisait que me la représenter sous des couleurs plus aimables et plus tendres, et cette souveraine absolue de mon cœur n'avait jamais exercé sur lui un plus grand empire que depuis qu'elle semblait par sa mort n'y devoir plus régner.

« Cependant, lorsque mon mariage avec M^lle^ de B... fut conclu, tout faible et irrésolu que j'étais, je fis le serment de rompre enfin avec ce culte où ma vie était restée si long-temps engagée. Vous avez pu me rendre cette justice que, même au milieu de mes plus grandes fautes, je ne restai jamais entièrement sourd à la voix du devoir et de l'honneur. J'ai maudit les actions déshonorantes vers lesquelles la nécessité m'a poussé, et n'ai jamais ressemblé à ces criminels endurcis qui, se faisant un jeu de leur conscience, couvrent leurs manœuvres du masque de l'hypocrisie et de l'honnêteté. Je ne voulais pas que mon mariage avec M^lle^ de B... pût passer, même dans mon esprit, pour un parjure; et continuer d'aimer Manon, en feignant d'aimer celle que j'avais épousée, eût été achever de me déshonorer à mes yeux.

« Mais, au moment même où je jurais de renoncer à jamais à Manon, je me surprenais à embrasser avec transport son portrait en miniature que j'avais fait faire à l'époque où nous habitions Chaillot.

Ce portrait était tout ce qui me restait d'elle, avec deux lettres écrites de sa main, qui me représentaient le temps où, par suite des contradictions et des inconstances de son humeur, je fus presque à la fois le plus heureux et le plus infortuné des amans. Dans une de ces lettres elle me disait :

« Je te jure, mon cher chevalier, que tu es l'idole de mon cœur et « qu'il n'y a que toi au monde que je puisse aimer de la façon dont « je t'aime; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chère ame, que, dans « l'état où nous sommes réduits, c'est une sotte vertu que la fidélité? « Crois-tu qu'on puisse être bien tendre lorsqu'on manque de pain? « La faim me causera quelque méprise fatale; je rendrai quelque « jour le dernier soupir en croyant en pousser un d'amour. Je t'adore, « compte là-dessus; mais laisse-moi pour quelque temps le ménagement de notre fortune. »

« C'était après m'avoir écrit cette lettre qu'elle me quittait pour suivre M. de G... M..., ce vieux débauché qui devait m'enlever, pour deux cents pistoles, mon trésor sacré, un bien pour qui j'aurais donné cent fois ma réputation et ma vie, si j'avais pu disposer encore de l'une et de l'autre. Mais vous savez qu'elle n'a jamais pu supporter les atteintes de la misère; jamais fille n'eut, je crois, moins d'attachement qu'elle pour l'argent, et pourtant elle ne pouvait être tranquille un moment avec la crainte d'en manquer.

« Dans son autre lettre, elle me prévenait qu'elle était contrainte de suivre encore une fois G..... M..... qui la conduisait ce soir-là à la comédie; mais que, pour me consoler de la peine qu'elle prévoyait que cette nouvelle pouvait me causer, elle avait trouvé le moyen de me procurer une des plus jolies filles de Paris, qui serait la porteuse de son billet. Signé : Votre fidèle amante, MANON LESCAUT.

« En effet, je trouvai dans le fond d'un carrosse qui m'attendait dans la rue Saint-André, une jeune fille de seize ou dix-sept ans, la plus jolie et la mieux faite du monde, que Manon m'envoyait pour me consoler de son absence. Que ce projet de me proposer une heure de ce qu'elle appelait *une agréable compagnie*, comme réparation de son infidélité, venait bien d'elle! Hélas! elle ne se rendait pas compte alors de la violence de mes sentimens : l'infortunée ne devait apprendre à en connaître la profondeur qu'en tombant dans les derniers excès de l'adversité.

« Je ne puis vous peindre ce que j'éprouvais en relisant ces lettres qui me montraient cependant ma maîtresse sous ses côtés les plus répréhensibles; mais il me semblait la retrouver mieux encore dans son incompréhensible légèreté que dans ses plus sublimes enchantemens. Je me retraçais les contrastes de crainte, les mouvemens de joie, les vicissitudes et les mille sujets de plaintes et de reproches qu'elle me donnait, même au moment où je me croyais le plus sûr d'être aimé d'elle.

« Mon esprit se détachait ensuite brusquement de ce temps où elle ne semblait vivre que pour chercher chaque jour de nouveaux sujets de dissipation; puis, franchissant l'intervalle des évènemens, je me représentais le jour où elle sortait de Paris dans son misérable chariot, avec douze autres malheureuses. Je la voyais encore telle que vous l'avez dépeinte vous-même avec tant de vérité, assise sur quelques poignées de paille, la tête appuyée languissamment sur un côté de la voiture, le visage pâle et mouillé d'un ruisseau de larmes qui se faisaient un passage au travers de ses paupières, quoiqu'elle eût les yeux continuellement fermés. J'entends encore les sons de sa voix, lorsqu'elle m'exhortait, au Hâvre-de-Grace, à l'abandonner à sa triste destinée, et à aller chercher un autre sort dans les bras d'une amante plus heureuse. Je serais mort, je crois, sous ses yeux, s'il eût fallu qu'elle continuât à me tenir ce langage. Mais si j'avais eu autrefois quelques plaintes à former sur sa constance, si j'avais eu à gémir sur ses légèretés et ses manques de foi, pouvais-je oublier aussi qu'en me connaissant mieux, en me voyant décidé à partager son sort, ses larmes n'avaient pas cessé de couler de tendresse et de compassion pour moi, et qu'enfin, au moment où je la vis mourir, je n'avais plus qu'un vœu à adresser au ciel, c'était de me conserver la possession de la plus tendre et de la plus fidèle des amantes?

« Telles étaient mes pensées, mes impressions depuis mon mariage, et bien que je fisse tous mes efforts pour m'occuper uniquement de M^lle^ de B... (je n'avais pu me décider à l'appeler encore *madame des Grieux*), je compris enfin que cette tâche d'oublier Manon était au-dessus de mes forces : tant que je vivrais, elle dirigerait, avec une violence insurmontable, même mes actions les plus simples et les plus naturelles. Toutes mes journées se passaient à errer dans la ville, au hasard, sans dessein arrêté, du moins je le pensais; mais il était rare que mes promenades n'eussent pas pour but secret quelque objet relatif à Manon. Ce qui vous surprendra peut-être, c'est que M^lle^ de B..., qui paraissait avoir de la tendresse ou plutôt de la compassion pour moi, malgré mes froideurs, m'accompagnait volontiers dans toutes mes courses. Je ne répondais le plus souvent à ses questions que par de tristes monosyllabes; je lui avais donné à entendre que je me trouvais sous le coup d'un grand chagrin que le temps et le secours de la raison dissiperaient sans doute. De son côté, M^{lle} de B..., guidée par cette délicatesse de sentiment qui rend les femmes si supérieures à nous, se gardait bien d'aggraver ma peine par des reproches ou de pénibles interrogations; elle me traitait comme un malade que l'on soigne par attachement, mais sans espoir de guérison; elle ne me disait que ce qu'elle jugeait propre à me distraire, se prêtait sans la moindre réplique à tous mes désirs. J'étais touché de son dévouement, et j'aurais rendu sans doute pleine justice à tant de qualités et de vertus, si les facultés de mon jugement et de ma raison n'eussent été comme éteintes et détruites par la violence de mes peines.

« Chaillot était le but ordinaire des promenades que nous faisions ensemble : un sentiment dont je ne pouvais me rendre compte alors, mais que vous devinerez, me ramenait sans cesse dans les environs de la maison que j'avais occupée avec Manon. Je ne pouvais me lasser de parcourir ces lieux qui nous avions habités ensemble; j'y retrouvais ses pas, sa démarche, son port, et ses attitudes. Je contemplais les fenêtres de notre appartement, surtout celle où se trouvait autrefois une toilette qui servit un jour à ma parure. C'était là qu'elle avait imaginé, dans un accès de tendre folie, d'ajuster de ses propres mains mes cheveux, que j'avais alors fort beaux, et qu'elle se mit à arranger avec mille recherches. Mais voici qu'au plus fort de son ouvrage, le valet qui nous servait vint annoncer le prince de..., qui la poursuivait depuis long-temps de ses importuns hommages. « — Qu'il entre, dit-elle avec un grand sang-froid; » puis, lorsqu'il fut introduit : « Voyez, monsieur, lui dit-elle en lui montrant son miroir, vous me demandez de l'amour. Voici l'homme que j'aime; je vous déclare qu'aux yeux de votre servante très humble, tous les princes d'Italie ne valent pas un des cheveux que je tiens là. »

« Il m'arrivait aussi de me faire conduire au séminaire de Saint-Sulpice. Je voulais revoir le parloir, comptant l'y trouver comme après sa première infidélité, et tenté de m'écrier comme autrefois : « Perfide Manon! perfide! perfide! » Puis, je me rendais dans les environs de l'hôpital-général, et parmi les malheureuses que j'apercevais à travers les grilles, je me demandais si je n'entrevoyais pas les traits de ma divine Manon, et tout en me demandant en même temps comment le barbare G... M... avait pu faire enfermer dans cette infame demeure la plus chère moitié de moi-même. Enfin, je sortais de Paris par la porte Saint-Honoré, me souvenant que c'était par cette barrière qu'elle était sortie de Paris. Je me voyais encore plaçant en embuscade les trois soldats aux gardes et le garde-du-corps que je m'étais adjoints pour me prêter main-forte et assaillir les archers qui gardaient les misérables voitures où se trouvait enchaînée mon infortunée maîtresse. Je me représentais le moment de l'attaque, la résolution qui m'animait et me donnait d'avance la certitude de réussir; puis mon désespoir, l'état de confusion et d'égarement où je me trouvai, lorsque je vis ces misérables m'abandonner lâchement au moment de l'action, s'enfuir vers Paris avec les dix pistoles que je leur avais remises d'avance, et m'ôter, par leur infame désertion, la dernière espérance de salut que le ciel m'eût laissée.

« Cependant M^{lle} de B... voyant que, loin de s'affaiblir, mon chagrin ne faisait que s'accroître chaque jour davantage, me proposa de quitter Paris et de voyager pendant quelques mois, comptant sur le changement de lieux et la variété des objets pour apporter quelques diversions à mes peines. Mais, hélas! dans quel coin du monde, dans quelle contrée sauvage et inhabitée ne devais-je pas retrouver l'objet à la fois cher et funeste qui me poursuivait en tous lieux? Cependant, bien que je comprisse d'avance que ma douleur était de celles dont on ne se défait qu'avec la vie, je cédai aux instances de M^{lle} de B...; je n'avais pas d'ailleurs la force de résister ouvertement à son dessein, j'avais perdu jusqu'à la faculté de vouloir et d'agir.

« Oserais-je vous avouer la direction que prit ce voyage, en quelque sorte malgré moi, sans que mon choix y eût directement participé? Je ne me souviens pas maintenant d'avoir ordonné aux postillons de tourner vers tel point plutôt que vers tel autre. Je sais seulement qu'en quittant Paris, nous nous trouvâmes sur la route de Normandie, sur cette route que j'avais faite autrefois à pied, sans cesser presque un moment de pleurer, marchant à côté de la charrette et offrant aux archers les quinze pistoles qui me restaient pour qu'ils me permissent de m'entretenir avec Manon. Je revis Passy, près d'Évreux; ce fut là que je vous rencontrai pour la première fois et qu'ayant bien voulu vous intéresser à mon sort, vous fîtes prix avec les archers pour que je pusse m'entretenir avec celle qui devait bientôt n'avoir plus besoin de mes secours. Je ne cessais d'avoir les yeux fixés sur les objets qui passaient devant mes yeux; chacun d'eux m'apportait un souvenir, j'étais tour à tour oppressé, attendri et déchiré; je me serais par moment élancé volontiers hors de la voiture pour embrasser, dans mon transport, la route, la poussière sur laquelle avait dû passer ce chariot où se trouvait exposée cette délicate et inestimable créature.

« Mais lorsque je fus arrivé au Hâvre-de-Grace, et que je pus contempler la pleine mer, cette côte où je m'étais embarqué avec elle pour aborder à une contrée lointaine qui devait être son tombeau, je n'eus plus la force de me contenir, et sentant se réveiller à la fois mes plus vives douleurs, je tombai à genoux sur la plage, et m'écriai en élevant les mains au ciel : Destin cruel qui me l'a ravie, ne cherche plus à jeter dans mon cœur de funestes irrésolutions; c'en est fait, je suis décidé à la rejoindre. En prononçant ces paroles, je courais vers la mer et me disposais à m'y précipiter, si je n'eusse été retenu par quelques personnes qui se trouvaient en ce moment sur la côte, et avaient été attirées près de moi par les cris perçans que faisait entendre M^{lle} de B....

« Lorsque je fus entre leurs bras, je perdis connaissance; il fallut me transporter dans la maison que nous habitions, j'y restai plusieurs heures sans mouvement. Quand j'eus repris mes esprits, je restai frappé à la fois de douleur et de confusion en apercevant M^{lle} de B... assise à quelque distance de mon lit, le visage baigné de larmes. Alors je la suppliai de s'approcher de moi, et ne me sentant plus la force de dissimuler plus long-temps avec elle, je lui avouai tout ce qui concernait mes amours avec Manon, je ne lui laissai rien ignorer de mes malheurs, je lui peignis, sans lui rien déguiser, mes désordres et mes erreurs; je lui fis enfin tout le récit que je vous ai fait à vous-même, mais en lui jurant que j'avais tout fait en m'unissant à elle pour triompher d'un attachement que je devais maintenant renoncer à combattre, puisqu'il semblait qu'en me séparant de Manon, la mort n'eût fait que me la rendre plus chère. Je terminai mon récit en engageant M^{lle} de B... à abandonner à son destin un infortuné qui ne pouvait plus lui offrir qu'un cœur consumé par la passion, et à retourner près de son père plutôt que de continuer à partager mon aventureuse et déplorable destinée.

« A peine eus-je achevé de parler que M^{lle} de B... découvrant son visage baigné de larmes qu'elle tenait caché dans ses mains, s'écria : Ah! je savais tout cela... Puis elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, d'un air de confusion, tandis que je restais plongé dans la surprise que cette exclamation m'avait causée. Je gardais le silence, attendant quelques explications. Alors, après de vives instances de ma part, elle m'apprit que long-temps avant que je revinsse d'Amérique, notre mariage avait été convenu entre son père et le mien qui se trouvaient unis par des liens de famille et d'amitié. Mon père, ayant compté sur le caractère et la raison de M^{lle} de B... pour me rendre à la sagesse et à la vertu, avait désiré vivement qu'à mon retour d'Amérique, je pusse m'unir à elle. M^{lle} de B... me connaissait depuis mon enfance, et bien qu'elle n'ignorât rien de mes désordres, elle avait toujours cru qu'il ne fallait pas désespérer de la bonté de mon naturel. Elle m'avoua donc qu'en s'unissant à moi, elle avait compté sur l'excès de sa tendresse pour me ramener au bien et me détacher enfin d'un penchant indigne, qui ne pouvait d'ailleurs plus être pour moi que l'entretien d'une vaine douleur, puisque son objet n'existait plus. Mais elle m'avoua que toute espérance était maintenant perdue pour elle et qu'elle renonçait à la pensée de me guérir, puisque depuis qu'elle m'observait, le temps n'avait fait qu'enfoncer plus avant en moi le trait que l'amour y avait d'abord fixé.

« Lorsqu'elle eut fini de parler, je ne pus retenir mes larmes et ne sus comment lui faire connaître l'impression que me causaient l'aveu d'une tendresse à la fois si noble et si ingénue, ce dévouement réservé, ces soins sublimes pour un cœur qui ne devait jamais lui appartenir. Je demeurai confondu d'une si touchante abnégation que le trouble où j'avais jusqu'alors vécu m'avait empêché d'entrevoir. Je ne pus me défendre en ce moment de détester cette fatale passion qui avait mis un voile sur mes yeux et fermé mon cœur à des tourmens bien différens des miens, mais non moins vifs et non moins profonds peut-être. Il me sembla qu'il venait de s'accomplir une révolution dans mes sentimens ; mon cœur était comme éclairé par une lumière nouvelle, je n'étais plus uniquement occupé de ma propre douleur et de mon seul accablement, j'étais accessible à des souffrances étrangères à mes peines. Je compris que toute l'affliction qu'un cœur peut contenir n'est pas seulement enfermée dans la perte d'une maîtresse que l'on voit mourir dans ses bras, au milieu d'un désert, mais que le cœur n'est pas moins fortement déchiré lorsqu'il doit cacher son affection sans espérance de l'épancher, se consacrer à guérir la blessure d'une passion étrangère sans rien attendre pour lui-même, et qu'enfin, si la faculté d'aimer est un bonheur qui semble contenir en lui tous les biens de la terre, la faculté de se dévouer est un bien non moins sublime peut-être puisqu'il nous rapproche de Dieu, et semble nous assurer à l'avance un des priviléges de ses élus.

« Ému, saisi de ces pensées qui se rencontraient dans mon esprit et y faisaient naître mille sentimens confus de désespoir et de repentir, je voulus m'emparer des mains de M^lle^ de B... et lui témoigner à la fois mon affection et mon accablement, car je l'aimais en ce moment autant qu'un cœur indigne et fait pourtant pour ressentir l'estime et la reconnaissance est capable d'aimer. Je cherchais à la consoler, remarquant que ses larmes continuaient de couler, mais elle me repoussa doucement et me fit comprendre du geste que mes discours ne faisaient qu'augmenter sa peine.

« Nous passâmes le reste de la journée dans le silence, échangeant seulement de temps à autre des regards furtifs où se peignaient les atteintes d'une grande douleur; elle déplorant l'erreur funeste où je persistais à rester plongé, moi m'accusant de mon côté d'avoir méconnu cette ame qui devait m'ouvrir une source de sentimens inconnus, mais dont je n'aurais jamais qu'une tardive et imparfaite révélation. Cependant, à partir de ce moment, je résolus de mettre désormais tout mon bonheur à faire celui de M^lle^ de B..., de ne rien négliger pour effacer les traces de mon indifférence passée, et lui prouver enfin que pour se rendre digne de ses perfections et de ses vertus, mon cœur n'avait peut-être besoin que d'être éclairé sur lui-même ou plutôt mis en communication avec le sien.

« Soins superflus, vaines consolations qui ne devaient faire qu'augmenter mes regrets en me rejetant dans les excès d'une affliction nouvelle! Je m'aperçus bientôt que la santé de M^lle^ de B... était minée sourdement par une maladie de langueur qui fit en elle de rapides progrès. Sa figure, sans être précisément belle, avait cet agrément naturel que donnent la paix de la conscience et l'élévation des sentimens. Mais, quelques jours après cet entretien, je remarquai sur ses traits de sensibles altérations; une fièvre maligne s'empara d'elle, je ne quittai plus alors son chevet, et ne cessai de lui administrer des soins qui n'étaient qu'un bien faible dédommagement des secours de sa sublime compassion. Mais un jour, comme je lui présentais un cordial pour essayer de ranimer ses forces, elle me dit d'un ton faible qu'elle sentait que sa dernière heure était venue, et qu'il était temps de faire venir son confesseur. Ces paroles me causèrent un tremblement aussi vif que si je n'eusse jamais considéré en elle que l'objet unique de mes affections. Je me précipitai à genoux devant son lit, et m'emparant d'une de ses mains que je trouvai tremblante et glacée : — Non, m'écriais-je, vivez, ne fût-ce que pour achever votre ouvrage et retirer d'une idolâtrie coupable celui qui jure de se montrer digne désormais de vos secours et de vos incomparables vertus… Je ne pus en dire davantage, les larmes et les sanglots étouffaient ma voix, mais elle devina sans doute ce qui se passait dans l'intérieur de mon ame, car elle m'adressa un regard tendre où je vis briller, comme à travers le rayon d'un feu pur et modeste, le gage d'une bonté céleste et le signe assuré du pardon.

« J'espérais encore que le ciel m'épargnerait l'accablante douleur de la voir s'éteindre sous mes yeux, mais bientôt ses soupirs fréquens, certains mouvemens du corps suivis d'une complète immobilité, m'annoncèrent qu'il ne fallait plus conserver d'espérance. Elle ne cessa pas de s'entretenir avec moi jusqu'à sa dernière heure, m'assurant qu'elle me pardonnait des torts dont il ne fallait attribuer la cause qu'à mes malheurs passés. Au moment où ses yeux se fermèrent, elle me parlait encore, cherchant à me donner de nouvelles marques d'affection, et m'exhortant à ne plus sortir désormais des bornes de la religion et de l'honneur.

« Lorsqu'elle eut cessé de vivre, je restai devant son lit, dans un calme apparent, ne versant pas une larme, ne faisant pas entendre un soupir. C'était une autre douleur, mais non moins accablante que celle de voir une femme idolâtrée expirer sous mes baisers ardens. Du moins, cette femme avait pu chercher encore dans mes yeux, au moment où les siens se fermaient, le témoignage d'un sentiment éternel, tandis que M^{lle} de B… était morte sans même avoir reçu cette douce consolation de se sentir aimée. Et pourtant je ne cessai pas de lui prodiguer jusqu'à sa dernière heure des marques de mon affection et de ma gratitude. Mais il est des cœurs faits de telle sorte qu'ils ne sauraient se montrer sensibles aux témoignages d'une tendresse qu'ils ont trop long-temps attendue.

« Je compris alors qu'une puissance maudite était comme attachée à mon sort, et que l'amour était un bien auquel je ne devais plus prétendre, l'ayant épuisé dans les troubles et les extrémités d'un premier attachement. Ainsi, cette passion, qui avait déjà fait mon désespoir, devait être pour moi un invincible obstacle à toutes les autres affections de la vie; j'étais destiné à porter le trouble dans les ames qui seraient tentées désormais de s'unir à la mienne; il y avait enfin en moi un germe d'infortune éternelle qui devait s'étendre à tout ce que je serais tenté d'aimer.

« Ces tristes réflexions se mêlaient dans mon esprit avec le mortel saisissement que me causait la mort de M^{lle} de B… Je ne pouvais m'empêcher de m'accuser de cette mort, et cependant le ciel m'est témoin que j'aurais donné toute ma vie pour prolonger la sienne d'un instant. Je voulus l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure : l'habitude de la peine me donnait une force d'ame que je n'aurais pas eue autrefois. Quand je revins du convoi de M^{lle} de B..., j'entrai dans une église et j'y restai jusqu'à la fin du jour, plongé dans la méditation et la prière : c'était encore un bienfait que je devais à ma sublime protectrice. Je m'aperçus alors que mon cœur, déjà renouvelé par son attachement, était partagé entre deux mémoires et n'était plus entièrement rempli par une tendresse unique. Manon, sans avoir perdu la place que mes sentimens éternels lui avaient assurée, avait cependant cessé d'y régner seule. Elle y tenait une place opposée à celle qui était devenue l'objet de mon culte et de mon plus grand respect. Était-ce que mon cœur avait diminué de force ou bien si cette division l'avait abaissé ou refroidi? Non, je crois plutôt que la puissance de cette impression nouvelle avait étendu ses facultés et l'avait porté vers une ferveur et une élévation religieuse vers lesquelles il n'avait jusqu'alors pu prétendre.

« La mort de mon frère aîné a suivi de peu de temps celle de M^{lle} de B... A présent, je me trouve seul sur la terre et n'ai plus qu'un dernier lien qui m'y attache. Tiberge me reste, et tant que cet ami fidèle m'ordonnera de vivre, il faudra que je m'y résigne, puisqu'il n'est plus pour moi que ce seul moyen de lui prouver la force de ma reconnaissance et de mon dévouement. Il vit depuis quelque temps retiré dans le couvent de ..... et m'a écrit dernièrement pour m'engager à venir m'y enfermer avec lui. Il m'a rappelé les jours heureux et paisibles que nous avons passés autrefois ensemble au séminaire de Saint-Sulpice, les secours célestes que j'y trouvai pour me défendre contre mes premiers désordres. J'obéis à ses exhortations, je m'éloigne d'un monde où je n'aurais plus qu'à retrouver partout les traces de mes douleurs et de mes faiblesses. Je me suis vu enlever successivement tout ce qu'on appelle ici-bas objets d'estime, de tendresse et d'attachement. Aussi, après avoir été si long-temps la victime des maux où il a plu à mon faible cœur de m'entraîner, je crains bien que le conseil de Tiberge, de m'enfermer dans un cloître, ne vienne trop tard, et que bientôt ce généreux ami n'ait plus près de lui qu'une jeunesse expirante et consumée, une existence dont le temps est accompli, car je sens qu'en rassemblant dans mon esprit ces évènemens cruels, ma raison... mes forces épuisées. . .

. . . .

Ici le chevalier des Grieux fut obligé de s'interrompre; il laissa tomber sa tête sur son épaule, et me fit comprendre par un geste qu'il lui était impossible de continuer son récit. Je le vis sur le point de tomber en défaillance, et ne pus m'empêcher de pousser un cri de détresse en remarquant l'altération de ses traits et la pâleur mortelle qui s'était progressivement étendue sur son visage à mesure qu'il me parlait. Je ne doutai pas que cet infortuné jeune homme, après avoir traîné une vie languissante et misérable, ne dût succomber à une mort prochaine. Mais le spectacle même de ses maux et de sa constance ne fit qu'augmenter encore le désir de le suivre jusque

. . . .

Ici le manuscrit qui a été trouvé dans les papiers de l'abbé de Blanchelande se trouve interrompu et ne contient plus que quelques lignes confuses qu'il nous a été impossible de déchiffrer.

Les personnes qui ont bien voulu prendre quelque intérêt à la lecture de ce fragment doivent se charger elles-mêmes d'en faire la conclusion. Il est constant pourtant que, par une conformité douloureuse de destinée, l'écrivain fut obligé de s'interrompre au milieu de ce dernier récit, par suite d'un accident semblable à celui qu'il suppose être venu suspendre la dernière relation de son héros.

En effet, le jour même où ces lignes furent tracées, quelques paysans qui traversaient la forêt de Chantilly trouvèrent étendu au pied du vieil orme dont nous avons parlé en commençant un homme déjà avancé en âge, qui tenait encore à la main un crayon et des tablettes. On le crut d'abord endormi; mais, en lui appuyant la main sur son front, on reconnut qu'il était froid. Alors on ne douta pas qu'il ne fût mort subitement et n'eût succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante.

On le transporta chez le curé du village le plus voisin, la justice fut assemblée avec précipitation, et le chirurgien du lieu décida que l'on devait procéder sur-le-champ à l'ouverture du cadavre.

Hélas! et parmi tous les assistans, parmi les spectateurs de cette scène d'horreur, pas une voix ne s'éleva pour arrêter le scalpel, désarmer l'opérateur homicide, et s'écrier : — Arrête, malheureux! songe que tu vas trancher dans ce cœur la racine encore tendre et délicate de l'invention à peine formée, ou peut-être séparer de sa tige défaillante l'œuvre prête à s'épanouir et à répandre ses dernières fleurs. Songe que tu n'es ici-bas que l'aveugle agent de cette vengeance du sort, qui ne trouble et ne contrarie le cours de ces destinées augustes, n'ensevelit les pures semences du génie dans le sol aride des conditions subalternes, que pour couronner cette œuvre de sourde persécution par une mort obscure, indigente, ou souvent même quelque catastrophe plus accablante et plus imprévue que tout le reste.

Triste prédiction qui ne s'est que trop bien réalisée pour l'homme dont nous retraçons ici les derniers momens et qui balançait peut-être, dans le berceau flottant de son imagination et de ses rêves, une dernière fille, idolâtrie de sa vieillesse, une histoire imaginaire ou réelle, digne pendant des amours du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut, au moment où l'apoplexie est venue le surprendre sous les ombrages de Chantilly! On sait que cette mort apparente, constatée par l'ignorance, n'était qu'un assoupissement profond, et qu'au moment où le scalpel pénétra jusqu'à ses entrailles, on l'entendit pousser un cri perçant, qui devait être son dernier signe d'existence; il recouvra l'intelligence et le sentiment, mais seulement pour entrevoir l'horreur de son sort. Il expira bientôt au milieu des souffrances d'une affreuse agonie; le chirurgien, trop imprudent pour n'être pas déclaré coupable aux yeux de la postérité poétique, avait été son meurtrier.

Que dire, lorsqu'on recueille dans le passé ces tristes effets des inclémences du destin qui jette un crêpe lugubre sur ces récréations solennelles de l'intelligence, ces fêtes du printemps de la pensée que l'on a nommées, suivant le goût des temps, fabliaux, récits, romans, drames, fictions ou poèmes? Que dire, lorsqu'on songe aux richesses intellectuelles et aux trésors poétiques qui ont dû se trouver engloutis à toutes les époques dans l'immense océan des nécessités humaines et dans le gouffre sans fond des souffrances ou des vicissitudes vulgaires et matérielles?

Il faut se borner peut-être à répéter ce qu'a dit M. De La Place à l'abbé de Blanchelande, frère de l'abbé Prévost, qui lui indiquait d'un air de consternation le corps inanimé du pauvre romancier: « Gémir et se taire! »

ARNOULD FREMY.

L'ARCHIPRÊTRE

DES CEVENNES.

XI.[1]

PRODIGES.

Nous laisserons l'archiprêtre, son escorte et les prisonniers, s'avancer lentement dans l'ouest, vers l'ancienne abbaye du Pont-de-Montvert, et nous retournerons au château du *Mas-Arribas*, où Céleste et Gabriel ont été si brusquement conduits par leur frère Jean Cavalier.

Ce que nous allons raconter paraîtra tellement extraordinaire et épouvantable, que nous donnons en notes les éclaircissemens scientifiques et historiques, nécessaires à la complète justification de ce récit.

Céleste et Gabriel, éveillés en sursaut par les dragons, conduits au milieu de la nuit chez Éphraïm, qui leur avait toujours inspiré une grande crainte, et laissés seuls enfin dans le sombre château du verrier, Céleste et Gabriel se croyaient sous l'influence d'un mauvais rêve.

L'appartement dans lequel ils se trouvaient devait, pour eux, devenir un nouvel objet de terreur.

---

(1) Voyez les livraisons du 24 octobre et du 1er décembre.

C'était une vaste pièce formant un carré long, éclairée à l'une de ses extrémités par une seule et étroite fenêtre en ogive, très élevée au-dessus du sol.

Les vitraux coloriés de cette fenêtre représentaient, en exagérant encore sa laideur, la bête de l'Apocalypse, ainsi décrite dans la sombre hallucination de l'apôtre saint Jean:

« Et je vis s'élever de la mer une bête qui avait sept têtes et dix « cornes, et sur ses cornes dix diadèmes; cette bête, que je vis, « était semblable à un léopard, ses pieds étaient comme les pieds « d'un ours, sa gueule comme la gueule d'un lion. »

Aidé de la ressource puissante des couleurs transparentes, le peintre avait employé tous les prestiges de son art à rendre l'horrible aspect de ce monstre. Le corps d'un fauve rougeâtre tacheté de noir, se soutenait sur des pattes brunes, velues et armées de griffes tranchantes; les têtes énormes ouvraient des gueules menaçantes rougies de sang; enfin, au milieu de l'épaisse crinière qui retombait sur les faces tordues de la bête, luisaient des yeux ronds, gris et brillans d'un éclat terrible.

Cet animal fantastique se détachait sur un fond noir mat; au bas du vitrail, on lisait ces mots de l'Apocalypse, en lettres flamboyantes:

« *Elle mangera la chair des rois, la chair des officiers de guerre,* « *la chair des puissans, la chair des chevaux et des cavaliers, et la* « *chair de tous les hommes, libres et esclaves, petits et grands.* »

Les teintes foncées de ce vitrail ne laissaient parvenir dans l'appartement qu'une lumière sombre et douteuse. Les murailles étaient boisées de chêne; pour tout lit on voyait, par terre, deux bières remplies de fougère; à côté, une table et un banc.

Assis sur ce banc, Céleste et Gabriel se tenaient étroitement serrés l'un contre l'autre, comme ils se tenaient la veille au bord du frais ruisseau de l'Hort-Diou, sous leur verte tonnelle de lierre et d'aubépine en fleurs.

Le matin, sitôt après le départ de leur frère, et sans leur dire un seul mot, le gentilhomme verrier avait conduit les deux enfans dans cette chambre sinistre.

Depuis, personne n'était venu les voir.

Malgré eux, ils attachaient un regard fixe, presque fasciné, sur l'effroyable bête aux sept gueules béantes, aux yeux ardens.

Un effet de lumière, dont ils ne se rendaient pas compte, augmentait encore l'effroi des deux petits Cevenols. Le ciel était nuageux; selon que le soleil paraissait ou disparaissait, la transparence des couleurs devenait plus ou moins vive, et les yeux du monstre semblaient ainsi, tantôt s'illuminer et lancer de vifs éclairs, tantôt s'obscurcir et se voiler.

Au dehors on n'entendait aucun bruit.

La terreur des enfans atteignit son paroxisme, ils cachèrent leur tête dans le sein l'un de l'autre, en criant d'une voix déchirante : — Ma mère! ma mère!

Tout resta silencieux.

— Mon père! Mon frère!

Même silence.

Après quelques minutes de nouvelle angoisse, Gabriel, s'arrachant des bras de sa sœur, voulut courir à la porte pour frapper et pour appeler du secours. En vain il fit le tour de la chambre ; il ne vit aucune issue, aucune apparence de porte : partout la boiserie était jointe et unie.

Épouvanté de cette découverte, il revint auprès de sa sœur, l'embrassa dans un élan de désespoir infini, et tous deux, se croyant à leur moment suprême, tremblans, éplorés, appelèrent encore une fois leur mère, leur père, leur frère, au milieu des sanglots.

Rien ne leur répondit.

Alors ils se jetèrent à genoux, détournèrent leur vue du monstre qui semblait les menacer, et prièrent avec ferveur.

Un peu calmés par la bienfaisante influence de la prière, ainsi distraits de leur terreur, les deux enfans cherchèrent à se consoler par une vague espérance.

— N'ayons pas peur, ma sœur, dit Gabriel en essuyant ses yeux encore baignés de larmes; vois-tu, il ne faut pas regarder la fenêtre où est le monstre qui nous effraie. Regardons-nous, regarde-moi : cela me rassure; et puis pourquoi craindrions-nous? Nous n'avons jamais fait de mal; c'est notre frère qui nous a emmenés ici; notre père nous a bénis. N'ayons pas peur.

— Mais, mon frère, nous sommes dans le château du ver... — Et la pauvre petite, n'osant pas prononcer le mot terrible, se cacha la tête dans ses deux mains.

— Mais pourquoi veux-tu que le verrier nous fasse du mal, ma sœur? Et puis le bon Dieu ne nous abandonnera pas; il est toujours avec nous, il nous secourrait. Quand Azarias et ses compagnons ont été jetés dans la fournaise, l'ange n'a-t-il pas écarté les flammes en soufflant un vent frais comme la rosée, de sorte que le feu ne fit aucun mal à Azarias qui bénissait Dieu?

— C'est vrai, mon frère, dit Céleste en cherchant à vaincre sa terreur ; Azarias a été sauvé des flammes.

— Et Daniel? Te souviens-tu, lorsqu'il a été mis dans la fosse, avec sept grands lions. Comme le Seigneur était avec lui, les lions l'ont respecté; car vois-tu, ma sœur, les anges du Seigneur sont toujours avec les enfans pieux et bénis. Allons, n'aie plus peur; tiens, moi, je n'ai plus peur, j'ose regarder... là...

Et l'enfant montrait le vitrail d'un air résolu.

— Je tâcherai de n'avoir plus peur, dit Céleste ; tu as raison, mon frère ; on ne peut vouloir nous faire du mal. — Puis, frissonnant légèrement, elle ajouta en croisant les bras sur sa poitrine : J'ai froid.

Cette chambre haute, privée d'air et de soleil, était glaciale au milieu de l'été.

— Et puis tu as peut-être sommeil, ma sœur? toute cette nuit tu n'as pas dormi.

— Oui, dit l'enfant, ma tête me fait bien mal.

— Couche-toi... là... dans cette caisse; je mettrai de la bruyère sur toi, dit Gabriel.

— Si je dors, tu resteras seul, et tu auras peur, mon frère; je ne veux pas dormir, dit Céleste avec une résolution charmante.

— Non, non, je t'assure, pourvu que je sois près de toi, que j'aie une de tes mains dans les miennes, je n'aurai pas peur; dors, dors, ma sœur. — Et il se mit à arranger le lit de fougère le mieux qu'il put.

Céleste s'y étendit. Gabriel approcha le banc de la caisse, s'y assit, prit la main de sa sœur dans les siennes, et se penchant vers elle avec tendresse : Comment te trouves-tu?

— J'ai plus chaud, je suis mieux, mon frère. — Puis elle ajouta avec un soupir : Maintenant, quand reverrons-nous notre mère?

Leur mère! malheureux enfans!

— Peut-être demain, ma sœur; lorsque les soldats et les prêtres seront partis de la ferme, sans doute notre frère reviendra nous chercher... Mais tâche de dormir, d'avoir chaud, et surtout rassure-toi.

Et Gabriel, pour donner d'heureux songes à sa sœur, et pour chasser les idées pénibles qui l'assiégeaient, chercha dans sa mémoire quelque riant passage de la Bible, et récita de sa voix enfantine ce charmant passage d'une prophétie d'Isaïe, qui commence ainsi :

— « Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira tous... »

Épuisée par la fatigue, par les cruelles émotions de la nuit et de la journée, Céleste, doucement bercée par la voix de son frère, qui rappelait à sa pensée des tableaux pleins de calme et de sérénité, ferma peu à peu ses grands yeux bleus et s'endormit.

Le jour baissait, l'ombre du soir commençait à envahir cette grande chambre déserte; Gabriel eut peur; il serra dans ses mains la main que sa sœur lui avait abandonnée en s'endormant.

Il lui fallut un grand courage pour ne pas éveiller Céleste.

Quelques momens après, une idée terrible l'épouvanta.

Le plus profond silence régnait toujours dans le château; personne n'avait paru depuis le matin; on n'avait apporté aucune nourriture aux deux enfans; Gabriel se crut oublié ainsi que sa sœur.

La nuit, car c'était bien la nuit, devenait noire; les teintes du vitrail, de plus en plus vagues, se décolorèrent peu à peu. On eût dit que la bête effrayante disparaissait dans l'obscurité, qui fut bientôt profonde.

Délivré de cette affreuse vision, mais épouvanté de se trouver au milieu des ténèbres, Gabriel ne put surmonter sa frayeur, il se rapprocha de sa sœur et lui dit à voix basse : Ma sœur, ma sœur, dors-tu?

Céleste ne répondit pas; son frère n'entendit que son souffle, égal et doux.

Par un effort héroïque, l'enfant ne l'appela plus; il cacha sa tête dans ses deux mains, et, dans une angoisse terrible, il ferma les yeux pour ne pas voir l'obscurité.

Au bout d'une demi-heure, il entendit un bruit sourd, confus, étrange.

Tantôt on eût dit les roulemens lointains de la foudre, tantôt le froissement des chaînes, tantôt des psaumes lugubres chantés dans le lointain par des voix d'enfans qui n'avaient rien d'humain.

Ces voix ressemblaient plutôt à un grand cri de douleur qu'à une religieuse prière.

De temps à autre tout se taisait. Au milieu du profond silence qui succédait à ce tumulte, une autre voix, mais formidable, mais terrible, mais retentissante comme le tonnerre, prononçait ce mot bizarre : *vaïedabber* (1).

Après une nouvelle pause, ce mot était répété en chœur par la voix des enfans.

Mais en prononçant cette parole étrange, ces voix prenaient un accent si pénible, qu'on eût dit que ce mot brûlait les lèvres de ceux qui le disaient.

---

(1) *Vaïedabber* (commencement des *nombres*) signifie en hébreu : *Et il a parlé!*

Le front de Gabriel se mouilla d'une sueur froide; une seconde fois il dit d'une voix tremblante : Ma sœur, dors-tu?

Céleste dormait toujours.

Ne pouvant vaincre sa frayeur, Gabriel se jeta dans les bras de sa sœur en criant : — Entends-tu, entends-tu?

Céleste s'éveilla en sursaut.

De nouveaux sujets de terreur vinrent suspendre toutes les facultés des deux malheureux enfans.

La privation de sommeil, le jeûne, les évènemens qui s'étaient succédé depuis la veille, commencèrent à réagir sur leurs cerveaux ébranlés.

Presque soumis aux phénomènes du rêve, une puissance mystérieuse allait les forcer de regarder fixement des objets que, dans leur épouvante, ils auraient voulu fuir.

Le bruit des voix d'enfans s'était de plus en plus rapproché.

Une lueur d'abord imperceptible et bleuâtre commença de poindre au milieu d'un des panneaux de la boiserie.

Peu à peu cette pâle lueur s'étendit en s'arrondissant, et devint de plus en plus lumineuse.

Lorsqu'elle eut atteint une circonférence de deux ou trois pieds, elle n'augmenta plus.

A travers cette ouverture, jusqu'alors cachée par un panneau mobile, et fermée par une mince glace, légèrement teinte d'azur, qui s'éclaira progressivement, Céleste et Gabriel furent témoins d'une scène extraordinaire.

Vue à travers cette vitre d'un ton morne et blafard, cette scène semblait se passer au clair de lune; les sons affaiblis par l'interposition du verre, arrivaient aux oreilles des enfans, aussi voilés que les couleurs.

Ils virent une vaste salle circulaire, éclairée sans doute par un dôme, car ils n'aperçurent aucune lumière apparente.

Un squelette d'homme s'élevait au milieu de cette pièce. Il tenait une faux étincelante dans ses phalanges desséchées, un casque noir recouvrait son crâne, du fond de ses orbites jaillissait une lueur phosphorescente; il était monté sur un simulacre de cheval dont la tête disparaissait sous un chanfrein d'acier, et dont le corps était caché par une longue housse noire.

— Mon frère, mon frère, dit Céleste d'une voix éteinte, en se pressant contre Gabriel, c'est la mort.

— Mon Dieu, mon Dieu, ne nous abandonnez pas! dit l'enfant en entourant sa sœur de ses deux bras, mais en attachant toujours un regard de terreur avide sur cette scène effrayante.

Les panneaux de la salle mystérieuse au milieu de laquelle se dressait le squelette représentaient des sujets sanglans empruntés à l'Écriture; ils étaient grossièrement, mais largement peints à fresque : on voyait le sacrifice d'Abraham, la mort d'Holopherne, le martyre des Machabées, etc.

Tout à coup le chœur lointain que Gabriel et Céleste avaient déjà entendu, chanta de nouveau ce psaume de Théodore de Bèze sur un rhythme lugubre :

Dieu, pourquoi m'as-tu rejeté?
Pourquoi me cacher ton visage?
Las, je languis dès mon jeune âge,
Par mille pleurs tourmenté.

A chaque vers du psaume, les voix s'étaient de plus en plus rapprochées.

Un panneau de la salle du squelette s'ouvrit silencieusement, deux files d'enfans s'avancèrent à pas lents, la tête baissée, les bras croisés sur la poitrine. Garçons et jeunes filles portaient de longues robes blanches traînantes; leurs cheveux flottans tombaient sur leurs épaules, leurs figures étaient d'une maigreur effrayante; leurs joues étaient livides, leurs yeux caves; leur regard était terne et fixe; toute leur physionomie révélait enfin une expression de souffrance habituelle.

Au lieu d'être pure et argentine, leur voix était stridente et convulsive.

On eût dit une procession de fantômes s'ils n'avaient repris en chœur ce dernier verset avec un accent de désolation profonde :

Des beaux jours adieu la clarté,
Déjà ma vie est mise en terre,
Et parmi ceux-là qu'on enterre,
Mon nom est déjà récité.

Après ce verset, les enfans se turent de nouveau.

En entendant ces chants funèbres et voilés, en contemplant ces visages si pâles, ces regards si éteints, Céleste et Gabriel crurent voir des spectres. Le rapprochement de leur âge et de celui de ces malheureuses créatures leur rendait ce spectacle plus saisissant encore.

Les enfans se rangèrent circulairement dans la salle en jetant autour d'eux des regards sombres et égarés.

Deux nouveaux personnages parurent :

Un homme de haute stature, vêtu d'une longue robe rouge à manches très longues : c'était Du Serre;

Une femme, aussi de haute stature, aussi vêtue de rouge, aussi d'une physionomie dure, imposante et ascétique : c'était sa femme.

A leur aspect tous les enfans manifestèrent une grande épouvante, leurs genoux tremblèrent, ils se pressèrent les uns contre les autres avec effroi.

Du Serre s'approcha du rang des jeunes garçons; — sa femme s'approcha du rang des jeunes filles.

Ils prenaient chaque enfant par les deux mains, et les regardaient long-temps... long-temps en silence.

Sous le coup d'œil fixe et pénétrant du verrier et de sa femme, la victime semblait livrée à une obsession douloureuse; elle donnait tous les signes d'une agitation violente, elle tremblait convulsivement.

Après quelques minutes d'examen, Du Serre et sa femme disaient à chaque enfant : *L'esprit ne te visitera pas aujourd'hui.*

Puis ils passaient à un autre.

Arrivé à l'avant-dernière victime du rang des jeunes garçons, Du Serre lui dit : *L'esprit va te visiter;* et il lui souffla sur le front.

Sa femme dit les mêmes mots à l'avant-dernière jeune fille; elle lui souffla aussi sur le front.

Alors tous les enfans, à l'exception du jeune garçon et de la jeune fille que Du Serre et sa femme tenaient par les mains, tombèrent à genoux en criant : *Vaïedabber! Vaïedabber!*

Les deux élus que Du Serre et sa femme avaient désignés pour être visités de l'esprit, commencèrent à éprouver les symptômes d'une violente attaque de catalepsie : leurs yeux s'agrandirent d'une manière effrayante, leurs pupilles se dilatèrent, leurs lèvres frémirent et se séchèrent.

— L'esprit vient! l'esprit vient! dit Du Serre d'une voix éclatante en s'adressant à la jeune victime qu'il tenait par les mains.

— L'esprit... vient..., répéta l'enfant d'une voix sourde et faible, en se sentant déjà agité d'un léger tremblement nerveux.

— Que sens-tu? que sens-tu? dit Du Serre en s'approchant de lui.

— Oh! je sens l'esprit m'oppresser; il me brûle là, là.

Et l'enfant, les yeux hagards, appuyait avec force ses deux mains sur sa poitrine haletante; sa tête se renversait en arrière, ses joues se coloraient.

La jeune fille éprouvait progressivement les mêmes symptômes, et la femme du gentilhomme verrier répéta : L'esprit vient! l'esprit vient!

Les autres enfans agenouillés, les yeux ardemment fixés sur leurs compagnons, semblèrent prêts à éprouver les mêmes symptômes : les uns tremblaient, d'autres éclataient en sanglots; ceux-ci se raidissaient, ceux-là se tordaient les mains, et tous à voix basse répétaient : *L'esprit vient! l'esprit vient!*

Du Serre, qui suivait d'un œil attentif les progrès de la crise chez la victime qu'il tenait par la main, s'approcha de nouveau de l'enfant, et lui souffla encore sur le front en disant : L'esprit va parler.

— L'esprit va parler! répéta l'enfant d'une voix étouffée.

Il ferma les yeux, une légère écume colora ses lèvres livides, sa respiration s'embarrassa, son larynx, en se gonflant, rendit sa voix sifflante et aiguë.

La victime se tenait debout et avait ses deux mains dans les deux mains de Du Serre.

La crise parut être à son paroxisme. Après un assez long silence, l'enfant s'écria d'une voix entrecoupée, et toujours en demeurant les yeux fermés : L'esprit est venu!..., il est là..., il me ravit..., il m'ouvre la porte des visions.

— Que vois-tu? Que vois-tu? lui demanda Du Serre.

— Je vois sept chandeliers d'or, et au milieu quelqu'un qui ressemble au Fils de l'Homme; il est vêtu d'une longue robe, il est ceint d'une ceinture d'or.

— Que vois-tu encore? dit Du Serre.

— Sa tête et ses cheveux ont la blancheur de la neige; ses yeux paraissent comme une flamme de feu.

— Que vois-tu encore?

— Ses pieds ressemblent à de l'airain rougi dans une fournaise, sa voix égale le bruit des grandes eaux.

— Que vois-tu encore?

— Il a dans sa main droite sept étoiles; de sa bouche sort une épée à deux tranchans; son visage est aussi brillant que le soleil... Il parle, il parle.

A ce moment, l'enfant éprouva une agitation intérieure si douloureuse, que, se rejetant violemment en arrière, et se raidissant par un mouvement épileptique, il voulut échapper aux mains de Du

Serre qui le contint avec force en s'écriant : Et l'esprit, que dit-il?

— Je n'entends pas encore, répondit l'enfant, et il sembla prêter l'oreille; puis, il fit un soubresaut et s'écria, comme s'il eût souffert une vive douleur : Il parle...! il parle!... Ses paroles sont de feu, elles me brûlent là..., toujours là..., au cœur!

— Que dit l'esprit? Que dit l'esprit? reprit Du Serre.

— Il dit : Je suis celui qui vit, et j'ai été mort; je suis le premier et le dernier; maintenant, je suis vivant dans les siècles des siècles, et j'ai les clés de la mort et de l'enfer.

— Que dit-il encore?

— Il me dit : Mon enfant, écrivez les choses que vous avez vues, tant celles qui sont maintenant que celles qui doivent arriver ensuite.

— Que dit-il encore?

—Il me dit : Mon enfant, ne craignez rien de ce que vous devez souffrir; Satan va mettre quelques-uns de vous en prison afin que vous soyez éprouvés, et vous aurez à souffrir pendant dix jours. Soyez fidèles jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie...

Puis, comme s'il eût été épuisé par cette vision intérieure, par cette hallucination de son cerveau malade, le malheureux enfant chancela, Du Serre le fit asseoir au pied du squelette, l'abandonna aux soins de sa femme, et interrogea la jeune fille qui avait offert les mêmes phénomènes de somnambulisme.

— Que vois-tu? que vois-tu? lui dit-il.

— Je vois le soleil devenir noir, la lune devenir couleur de sang, les étoiles du ciel tomber sur la terre comme les figues vertes tombent d'un figuier qui est agité par un grand vent, j'entends la voix dire que le grand jour de la colère du ciel est venu...

— Que vois-tu encore? dit Du Serre.

— Je vois des nuées de sauterelles semblables à des chevaux préparés pour le combat... elles ont sur la tête des couronnes qui paraissent d'or... des visages d'homme... des dents de lion... des cuirasses de fer... le bruit de leurs ailes est pareil à celui de chariots de combats... Sur les sauterelles je vois des cavaliers couverts de cuirasses de soufre, d'hyacinthe et de feu...

— Et que vois-tu encore?

— Je vois un ange; il a un arc-en-ciel pour couronne, ses pieds sont comme deux colonnes de feu...

Et la jeune fille trembla, ses yeux fermés s'ouvrirent par deux ois; ses mains tenues par le verrier se contractèrent violemment, sa voix sembla plus oppre ssée.

— Que vois-tu encore? dit Du Serre.

L'enfant ferma les yeux, et dit :

— L'ange me parle d'une voix semblable au rugissement d'un lion...

— Que dit-il?

— Il me dit : Mon enfant, il faut que vous prophétisiez devant les nations... devant les hommes de diverses langues et devant plusieurs rois.

— Que dit-il encore?

— Il me dit : Mon enfant, les temps de la colère de Dieu sont arrivés... le temps de juger la cause des morts, et de donner la récompense aux serviteurs du Seigneur... c'est-à-dire aux prophètes, aux saints et à ceux qui craignent le nom du Seigneur, aux petits et aux grands, et d'exterminer ceux qui ont corrompu et corrompent la foi.

— Qui sont ceux-là que Dieu ordonne d'exterminer?

— Les papistes, les adorateurs de Baal..., ceux-là qui persécutent nos frères.

Le gentilhomme verrier laissa respirer l'enfant qui paraissait accablée; une sueur froide inondait son front, ses lèvres écumaient, sa poitrine s'élevait et s'abaissait précipitamment. Tout à coup, la jeune fille poussa un grand cri, tomba, se raidit, et resta agenouillée les deux bras étendus vers Du Serre, dans un état d'immobilité complète.

— L'esprit s'en est allé, dit-il; puis il continua d'interroger le jeune garçon qui semblait de plus en plus agité.

— Que vois-tu? lui dit-il.

— Je vois un ange qui vole au milieu de l'air portant l'évangile éternel, pour l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à tout peuple. Il va parler... il parle...

— Que dit-il?

— Il me dit : Mon enfant, craignez le Seigneur et rendez-lui gloire, car l'heure de son jugement est venue... Je vois un autre ange, il est armé d'un glaive, il va parler, il parle...

— Que dit-il?

— Il dit : Elle va tomber Babylone, cette grande ville; elle va tomber parce qu'elle a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa corruption : Je la vois... je la vois!

— Comment est-elle, cette Babylone?

— Elle est assise sur un monstre couleur d'écarlate... elle est vêtue de pourpre... elle est parée d'or, de pierres précieuses et de perles. Sur son front est écrit : *La grande Babylone, mère des abominations de la terre*. Elle tient à la main un vase d'or plein du sang des martyrs de Jésus... elle le boit, je la vois, elle s'enivre de ce sang... je la vois, elle chancelle... je la vois, elle tombe... elle est tombée tout enivrée de sang, la grande Babylone.

— Qu'est-ce que Babylone?

— C'est l'église catholique, c'est son clergé enivré du sang de nos frères. Comme la grande Babylone, ils vont tomber; je les vois, ils tombent.

— Que vois-tu encore?

— Je vois une nuée blanche..., sur cette nuée blanche un ange est assis..., il ressemble au Fils de l'Homme... il a sur la tête une couronne d'or, il a une ceinture d'or..., il tient à la main une faux tranchante... Un autre ange va parler; il parle...

— Que dit-il?

— Il dit à l'ange qui est assis sur la nuée et qui tient la faux : Servez-vous de votre faux et moissonnons; la moisson de la terre est mûre!

— Quelle moisson faut-il faucher? dit Du Serre.

— La moisson des adorateurs de Baal... les papistes qui adorent l'antechrist!

— Que vois-tu encore?

— Je vois l'ange qui est assis sur la nuée passer sa faux sur la terre... la terre est moissonnée... Mais l'ange va parler; il parle...

— Que dit-il?

— Il dit à l'ange qui tient sa faux : Servez-vous encore de votre faux tranchante..., coupez les grappes des vignes..., les raisins sont mûrs.

— Que vois-tu encore?

— Je vois l'ange passer sa grande faux sur la terre. Voilà qu'il a vendangé les vignes de la terre..., et maintenant il en jette les raisins dans la grande cuve de la colère de Dieu... Voilà que Dieu la foule; mais le vin se change en sang..., les chevaux en ont jusqu'au poitrail.

— Qu'est-ce que la faux? Qu'est-ce que la moisson? Qu'est-ce que la vigne? Qu'est-ce que le vin?

— La faux, c'est la colère et l'arme du vrai peuple de Dieu... la vigne, c'est l'idolâtrie de Babylone,.. les raisins, ce sont les adorateurs du pape... le vin, c'est le sang qui va couler.

— Que dit la voix? Que dit la voix?

— Elle dit : Voici ce que veut le Dieu des armées! Que vos mains s'arment de force, vous qui maintenant écoutez les paroles de la bouche de ses prophètes, en ces jours où le vrai temple de Dieu se rebâtit. Écoutez-les... écoutez-les... CAR DE VOS ENFANS JE ME SUIS FAIT DES PROPHÈTES (1)! Combattez donc les Philistins ; vous vous jetterez au travers des épées et vous ne serez pas blessés. *Aux armes, Israël! hors des tentes*, cria l'enfant d'une voix retentissante; et il se dressa sur ses pieds, éleva ses bras au-dessus de sa tête, et ouvrit démesurément ses yeux qui parurent ternes comme ceux d'un cadavre.

Puis il tomba à la renverse dans un état d'immobilité complète.

Tous les enfans poussèrent alors des clameurs douloureuses, en répétant : *Vaïedabber... vaïedabber!*

Et tout disparut.

Gabriel et Céleste se retrouvèrent dans l'obscurité.

La secousse avait été trop forte pour ces deux frêles créatures.

Pendant la durée de cette vision effrayante, leur attention violemment tendue leur avait donné une force fiévreuse factice, presque surnaturelle.

Mais, lorsque la vision cessa, ils tombèrent anéantis par tant d'émotions écrasantes, et perdirent tout sentiment.

XII.

L'ENTRETIEN.

Huit jours après la scène que nous venons de raconter, Du Serre devisait paisiblement un soir avec un de ses amis récemment arrivé au château du Mas-Arribas; tous deux étaient assis devant une table assez splendidement servie.

A travers les fenêtres ouvertes, on voyait au loin, éclairés par la lune à son levant, les pics déchirés du mont Aygoäl, qui s'élançaient d'un océan de sombre verdure, argenté çà et là par les doux reflets de l'astre des nuits.

La projection d'une aile du château du Mas-Arribas laissait apercevoir le vitrail qui avait si fort effrayé Céleste et Gabriel, mais éclairé cette fois par une lumière intérieure.

Du Serre était commodément vêtu d'une longue robe de chambre; sa physionomie ordinairement dure et caustique était presque souriante.

---

(1) *Prophéties d'Amos*. Il est inutile de dire que toutes les réponses de ce terrible catéchisme sont empruntées à l'Écriture.

Son convive, petit homme replet, vêtu de noir, à l'air doux et naïf, à la figure épanouie, aux joues colorées, offrait un contraste parfait avec le verrier.

Cet homme, un des meilleurs médecins de Genève, se nommait le docteur Claudius. Il avait ôté sa perruque pour être plus à son aise.

Le souper tirait à sa fin. C'est en vidant à petits coups quelques verres de vieux vin de Grenache, couleur de rubis, ou en cassant quelques amandes vertes et fraîches, que ces deux personnages eurent l'entretien suivant, pendant l'absence de M^me^ Du Serre qui venait de quitter la table :

— Au gain de mon pari! mon bon Claudius, dit le gentilhomme en approchant son verre de celui du docteur.

— De tout mon cœur, Abraham, d'autant plus que ta gageure est indubitablement gagnée.

— Hum! hum! fit Du Serre d'un air à la fois dubitatif et sardonique.

— Comment hum, hum? s'écria le docteur. Il n'y a pas de hum, hum; je suis toujours de moitié dans ce pari, ce qui te prouve, j'espère, que je le trouve bon. Oui, certes! je le soutiens, je le soutiendrais en pleine Sorbonne. Il serait possible, ainsi que tu l'as gagé avec M. le chevalier de Verteuil; il serait possible (à Dieu ne plaise qu'une telle énormité arrivât!), nous ne parlons ici que d'une hypothèse purement scientifique; il serait donc possible, dis-je, à l'aide de moyens factices, de produire, chez des enfans de douze à quinze ans, les phénomènes de l'enthousiasme, de l'extase prophétique; il serait même très facile de faire éprouver à ces pauvres petits malheureux quelques accidens cataleptiques ou épileptiques. Qui en pourrrait douter? Ne t'ai-je pas cité, à l'appui de ce que j'avance, les quatre enthousiasmes de Platon, les dons prophétiques des juifs, les bacchantes, les ménades, les sibylles, les pythies de l'antiquité? Hélas! cela n'est que trop vrai, l'homme est armé contre l'homme de moyens terribles et mystérieux... Mais, tiens, parlons d'autre chose, Abraham. C'est bien assez de s'occuper des maladies réelles de l'humanité, sans aller penser encore à celles qu'on pourrait malheureusement lui donner par des moyens presque infernaux, tant ils sont effroyables.

Après un moment de silence, Du Serre dit à Claudius :

— Je ne veux pas abuser plus long-temps de ton erreur, Claudius. J'ai gagné mon pari. *J'ai prouvé qu'on pouvait faire des prophètes.*

— J'en étais sûr, s'écria Claudius avec un certain orgueil : j'avais si bien démontré que la chose était faisable dans les notes que je t'avais données. Et qui a décidé en ta faveur contre le chevalier de Verteuil? la faculté de médecine de Montpellier?

— Non, mieux que cela, Claudius.

— La faculté de Paris?

— Mieux que cela, Claudius.

— La faculté de Leyde, alors?

— Mieux que cela, Claudius?

— Le médecin du roi?

— Oh! mille fois mieux encore que cela, Claudius.

Au comble de l'étonnement, le docteur regardait Du Serre sans le comprendre.

— Mais quelle autorité si imposante a donc décidé entre ton adversaire et toi?

— L'expérience, Claudius.

— L'expérience?... sans doute : ce sont des faits, des moyens expérimentés que je t'ai cités dans mes notes, mais...

— Écoute-moi, Claudius, dit Du Serre en interrompant le docteur de cet air à la fois dur et caustique qui lui était particulier, nous nous connaissons depuis l'enfance, tu es mon ami. Les circonstances sont graves, je ne dois plus rien te cacher, le grand moment approche.

— Le grand moment approche? Et quel grand moment? demanda Claudius.

— Le moment... — Et après quelque hésitation Du Serre continua : Tu sauras cela tout à l'heure; mais il faut reprendre les choses d'un peu haut. Tu l'as vu, depuis la révocation de l'édit de Nantes, et surtout depuis la paix de Ryswik, les persécutions contre nous autres réformés redeviennent plus ardentes que jamais?

— Hélas! oui, Abraham, je le sais, quoique ma dextérité comme chirurgien et mon expérience comme médecin me fassent également bien venir des catholiques et de nos frères; car, malgré les lois qui me défendent d'exercer ma profession, les papistes savent bien envoyer chercher *l'hérétique* quand ils souffrent. Aussi, je n'ai pas à me plaindre personnellement; c'est assez simple, je suis utile à tous indistinctement.

— Et, en cela, Claudius, tu as tort, dit amèrement Du Serre; tu devrais te conformer aux édits en sujet loyal et fidèle, et quand un catholique vient à toi, lui répondre : Le roi me défend de vous soulager.

— Pour cela, il n'y faut pas songer, Abraham; car je te jure qu'il m'est impossible à la vue de distinguer un malade catholique d'un malade protestant, dit naïvement Claudius.

— Sois tranquille, on ne te laissera pas à l'avenir l'embarras du choix, reprit Du Serre avec un sourire qui étonna le docteur. Mais je poursuis, ajouta le verrier : la persécution redouble, nos ministres, en mourant martyrs, ont ordonné à nos frères de tout supporter avec résignation, et de ne jamais se révolter, à moins que la voix de Dieu ne les appelât aux armes par la bouche des prophètes.

— Pauvres pasteurs! c'est vrai; ils voulaient faire espérer à nos frères que Dieu ne les abandonnerait pas. J'ai vu David-Georges à Nîmes, au moment où les flammes ont étouffé sa voix; il disait encore : « Résignez-vous au martyre, mes frères, le Christ n'a pas abjuré, il s'est livré sans se plaindre à ses bourreaux. Quand le Seigneur voudra que son peuple résiste à ses oppresseurs, il saura bien dire que les temps sont venus et appeler Israël aux armes. Jusque-là, sachez souffrir... »

Et le bon Claudius essuya une larme.

— Mais aussi, quel beau jour, Claudius, que celui où la voix de Dieu appellera son peuple aux armes! s'écria Du Serre.

— Hélas, Abraham, le temps des prodiges est passé, tu le sais bien, la voix de Dieu est muette!

— Eh! non, puisque tu l'as fait parler; toi, mon brave Claudius! toi, mon grand magicien; toi, ma providence en perruque blonde; toi, mon père éternel en manteau court! s'écria Du Serre avec une joie diabolique.

Le docteur secoua la tête d'un air mécontent, et dit gravement à son ami :

— Nous n'avons jamais été du même avis, Abraham; je ne suis peut-être pas un croyant parfait, mais je ne ris jamais des choses saintes.

— Et moi, je vous parle très sérieusement, révérend docteur Claudius; si je vous appelle providence, c'est que, sans le savoir, vous avez joué le rôle de la Providence; si je vous appelle le père éternel, c'est que vous avez fait parler sa voix.

— Sur l'honneur, Abraham, je ne comprends pas un mot de tout ceci.

— Je vais être clair. Résolu à ne pas souffrir plus long-temps la persécution, certain que nos populations ne s'insurgeraient qu'à la voix de Dieu, sachant, comme tu dis, que le temps des prodiges est passé, voulant pourtant que cette voix sainte appelât nos frères aux armes, puisque notre résignation ne lasse pas les fureurs de Louis XIV; il y a trois mois, j'ai imaginé le plan que je vais te dire, et cela grace à toi, car c'est à la suite d'une de nos longues conversations sur l'exaltation cérébrale que cette idée me vint.

— Je me rappelle très bien cette conversation, dit Claudius d'un air de plus en plus étonné; c'était à mon dernier voyage de Genève, à propos de la lettre de Pascal sur les visionnaires et sur les enthousiastes.

— C'est cela même; le lendemain, j'allai à Mende; à mon retour, je te fis un mensonge, je te dis qu'encore sous l'impression de notre entretien, j'avais parié avec le chevalier de Verteuil, qu'il était scientifiquement possible d'exalter quelques jeunes imaginations jusqu'à l'enthousiasme prophétique.

— Mais alors, Abraham, si cette gageure était un mensonge, à quoi t'ont servi toutes ces notes que je t'avais données sur les moyens à employer pour opérer ce triste phénomène? Je t'avais presque rédigé un traité complet sur l'enthousiasme réel et artificiel, puisque c'était sur ces renseignemens que tu devais établir ton pari.

— Je t'ai fait ce mensonge, ô simple et naïf savant, pour tirer de toi, sans éveiller tes soupçons, la science nécessaire à l'accomplissement de mes projets et j'ai atteint mon but, dit Du Serre avec une fière exaltation; car maintenant, vois-tu, il me sera aussi facile de faire retentir, dans nos montagnes, la voix divine qui doit appeler les Cevenols aux armes, qu'il me serait facile de sonner du clairon.

— Abraham, tu m'épouvantes! dit Claudius en pâlissant.

Il commençait à soupçonner une partie de l'affreuse vérité.

— Voici comme j'ai fait, reprit le verrier. D'après le nouvel édit du roi, tous les enfans religionnaires sont enfermés dans des couvens pour y être préparés à l'abjuration. Cet ordre cruel a jeté la désolation chez nos Cevenols. Ma femme, dont la charité a toujours été éprouvée...

— Il n'en est pas de plus pieuse ni de plus pitoyable, dit Claudius.

— Ma femme, reprit Du Serre, a parcouru nos paroisses dans le plus profond mystère; elle a proposé aux parens, qui redoutaient de se voir enlever leurs enfans, de les lui abandonner sous le sceau du secret. Ils n'hésitèrent pas à nous les livrer; nous devions continuer de les instruire dans notre religion; les papistes les eussent, au contraire, forcés à l'abjurer. Une fois les enfans en notre pouvoir, j'ai mis en œuvre tes rares enseignemens, Claudius; ils m'ont réussi; voilà pourquoi je te dis que j'ai fait des prophètes.

Le bon docteur regardait Du Serre avec stupeur.

— Abraham, c'est impossible, tu n'as pas fait cela? lui dit-il; tu n'as pas fait cet abus sacrilége de la science que je t'ai confiée; tu n'as pas fait, sur des créatures de Dieu, une si terrible expérience; tu n'as pas...

— Silence! dit Du Serre en interrompant le docteur. Ils chantent leur psaume du soir. Écoute-les.

En effet, on entendit le même chœur de voix d'enfans, ce même chant lugubre et souterrain qui avait si fort effrayé Céleste et Gabriel.

— Si ton oreille était comme la mienne, accoutumée à leurs accens, reprit le verrier, tu distinguerais les voix encore fraîches et argentines du fils et de la fille du vieux Jérôme Cavalier dont la femme et la belle-mère ont été traînées sur la claie; lui est, à cette heure, prisonnier au Pont-de-Montvert; ces enfans sont mes deux derniers élèves.

— Tes deux dernières victimes! Abraham.

Le verrier continua sans paraître avoir entendu le docteur :

— Jamais je n'ai rencontré d'organisations moins rebelles à mes enseignemens, jamais je n'ai trouvé d'imaginations plus rêveuses, plus mélancoliques, plus accessibles aux impressions de la terreur. Seulement il est arrivé une chose bizarre; en vain nous leur avons appris comme aux autres enfans les passages les plus sanglans des écritures. Dans leur extase cataleptique, car ils sont déjà arrivés à l'extase, ils ne prononcent jamais que des paroles de commisération et de douceur. Alors ils sont beaux comme deux archanges!

Le docteur se leva brusquement, porta ses mains à son front et dit avec terreur :

— Mon Dieu, mon Dieu! est-ce que je veille? Est-ce que je rêve? Ne suis-je pas le jouet d'un songe infernal?

— Tu veilles, tu veilles, Claudius; mais assieds-toi, et redouble d'attention.

Le docteur se rassit presque machinalement et appuya sa tête dans ses mains, après avoir jeté au ciel un regard douloureux et désolé.

— Le reste est simple, dit Du Serre. J'ai soumis tous ces enfans au régime que tu m'as si scrupuleusement détaillé dans tes notes : des jeûnes prolongés, la privation de sommeil, une solitude profonde, seulement troublée par des voix invisibles et effrayantes, ont commencé à troubler ces imaginations enfantines. Quelques doses de jusquiame et d'opium les ont préparés à l'extase. Alors, un soir, au milieu d'un nuage enflammé, au milieu des éclats de la foudre, nouveau Moïse, je leur ai cité la prophétie d'Amos : DE VOS ENFANS JE ME SUIS FAIT DES PROPHÈTES (1). Je leur ai dit que Dieu m'avait doué de l'esprit saint, que j'avais le pouvoir de le communiquer à tous. Je leur ai dit que le Seigneur les avait choisis pour recevoir de moi un si grand don et le répandre parmi son peuple. Alors la terreur, l'apparence surnaturelle qui m'entourait, l'orgueil de se voir appelés à de si saintes destinées, ont ébranlé leur esprit. Je suis devenu, pour eux, plus qu'un homme : un être formidable placé entre le Seigneur et la créature. Au bout de quelque temps, à ma vue, leur cerveau délira, ils tombèrent dans des exaltations et dans des épouvantes infinies. Lorsqu'ils étaient plus calmes, comme ils ne savaient pas lire, ma femme leur faisait apprendre par cœur quelques passages des prophéties, surtout de l'Apocalypse dont les visions terribles devinrent bientôt des réalités pour leur intelligence obscurcie.

— Mais savez-vous que cela est plus affreux encore qu'un meurtre! s'écria Claudius en levant les mains au ciel avec indignation. C'est attenter à la partie la plus éthérée de notre être! C'est dénaturer avec cruauté un des plus précieux dons de la Divinité! C'est un sacrilége!

— Tu es un vieil enfant, répondit le verrier d'un air impassible. J'ai fait aussi apprendre par cœur, à mes élèves, tous les passages des écritures où il est question de l'antechrist, de Babylone, de son empire et de sa fin, en leur expliquant comment Babylone était l'église de Rome, comment le pape était l'antechrist, et comment le jour de la justice du Seigneur approchait. Enfin tous les passages de l'écriture où il s'agissait d'appeler les peuples du Seigneur aux armes, furent gravés en traits ineffaçables dans la mémoire de ces jeunes enthousiastes. A cette heure, ils se croient choisis par Dieu pour dire à son peuple : *Aux armes, Israël!*

— Ah! je comprends, je comprends tout maintenant, s'écria Claudius. Et il cacha sa tête avec effroi dans ses mains tremblantes.

— Ce n'était pas assez, continua Du Serre, il fallait que leurs yeux fussent frappés comme leur esprit par ces visions terribles. Alors je fis peindre sur verre quelques-unes des plus effrayantes hallucinations de l'apôtre saint Jean. Ce qui eût été un jeu pour d'autres enfans, dit Du Serre avec un sourire diabolique, cette *lanterne magique*, en un mot, fut pour ceux-ci, à demi sauvages et presque en démence, une des plus effrayantes épreuves qu'ils eurent à subir. La nuit, au milieu de leurs fiévreuses insomnies, ils voyaient tout à coup surgir, dans l'obscurité, des images vagues, insaisissables, transparentes, qui représentaient à leurs yeux tous les monstrueux fantômes dont s'épouvantait leur esprit.

---

(1) *Amos.*, *proph.*, déjà cité.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! pourquoi avez-vous donné la science à l'homme! Ah! l'arbre du savoir est un arbre de mort et de perdition! s'écria le docteur.

— Tu es faible et craintif, Claudius; comme Prométhée, tu recules terrifié à la vue de ton œuvre.

— Non, non! jamais projet plus horrible, plus infernal, n'est entré dans la tête d'un homme, s'écria le docteur.

— Il est horrible, il est infernal comme la persécution qui l'a fait éclore, dit Du Serre. Lis les édits de Louis-le-Grand à notre sujet, et compare. D'ailleurs, si le poison sert de contre-poison, si le feu combat le feu, si le fer rouge arrête le sang, qu'importe! Faut-il reculer devant ce moyen? Mais tu n'es pas au terme de ton épouvante. Pour achever mon œuvre, je songeai à ce que tu m'avais appris sur la catalepsie, maladie terrible qui était contagieuse *de visu*, ainsi que tu me l'écrivais, digne savant.

Claudius leva les yeux au ciel avec désespoir.

— Les mouvemens convulsifs, les phénomènes nerveux de cette maladie devaient vivement frapper le vulgaire. Je voulus douer mes prophètes de ce nouveau moyen d'action. Le fils de Samuel le bûcheron était cataleptique; ma femme proposa à Samuel de tâcher de le guérir. Dès que nous eûmes cet enfant au château, nous fîmes assister nos enthousiastes à sa première attaque, après les avoir privés de nourriture et de sommeil pendant plusieurs jours; tu le croiras sans peine, Claudius, trois enfans tombèrent presque à l'instant dans une crise semblable à celle du fils de Samuel. Peu à peu tous y furent plus ou moins sujets, et, par un phénomène que toi-même tu m'avais indiqué, lorsque ces nouveaux possédés étaient dans leur accès, par je ne sais quel mirage intérieur, toutes les visions de l'écriture semblaient se reproduire à leur cerveau, car ils les décrivaient avec une étonnante et épouvantable fidélité.

— Et c'est moi, c'est moi qui, pour un motif frivole, ai contribué à ce tissu d'horreurs! dit le docteur avec désespoir.

— Maintenant tu conçois mon projet, reprit Du Serre avec exaltation sans répondre au docteur. Par la première nuit d'orage, je déchaîne mes prophètes; ils descendent la montagne et se répandent dans la plaine, en criant: *Aux armes, Israël!* Pour nos Cevenols, cette voix ne sera-t-elle pas la voix de Dieu, qu'ils attendent depuis si long-temps? Quelle autre puissance que celle de Dieu aurait inspiré ces enfans? Et ces visions étranges, effroyables, qu'ils raconteront, ces peuples grossiers iront-ils les attribuer à des moyens humains? Non, non; les plus incrédules ne pourront pénétrer le mystère de ces enthousiasmes et de ces prophéties. Le vulgaire y verra le souffle de Dieu. Bientôt nos populations, qui n'attendaient que la voix du Seigneur pour se révolter, prennent les armes; le Languedoc se soulève du Gévaudan jusqu'à la Lozère, et nous tirons pour long-temps l'épée du fourreau!

— Et voilà encore la guerre civile et toutes ses horreurs! s'écria Claudius. Mais vous serez écrasés, mais un mouvement partiel n'aura aucun retentissement; mais les troupes royales sont nombreuses!

— Toutes les Cevennes se soulèveront ensemble, reprit Du Serre; mes précautions sont prises. Les gens de la plaine auront pour chef Jean Cavalier, jeune partisan résolu, intrépide, aimé de la jeunesse. Les montagnards auront pour chef Éphraïm, garde du bois d'Aygoäl, fanatique impitoyable.

— Mais que pouvez-vous espérer? que voulez-vous?

— Nous voulons reconquérir nos droits; nous voulons obtenir, les armes à la main, le rétablissement de l'édit de Nantes, ainsi que l'ont obtenu nos pères; nous voulons, comme tous, notre place au soleil de France, notre part légitime de liberté, rien de plus, rien de moins. Le moyen dont je me sers est infernal, dis-tu? Qu'importe, s'il répond à l'intelligence de nos populations. Ce sont, après tout, les paroles, les prophéties de Dieu que mes prophètes vont répandre! Encore une fois, qu'importe le souffle qui fait résonner le clairon, si le signal de la guerre retentit au loin? s'écria Du Serre avec enthousiasme (1).

---

(1) L'extrait suivant de Brueys servira de justification à ce qu'on vient de lire dans le chapitre précédent :

« Ce fut dans l'académie de Genève qu'on forma le dessein de susciter des fanatiques, et que Du Serre fut choisi pour les dresser, et qu'on jeta exactement le plan de tout ce qu'auraient à faire et à dire ces malheureux enthousiastes.

« Il fallait que ceux qu'on voulait faire passer pour des gens inspirés du Saint-Esprit crussent effectivement de l'être, afin qu'ils le pussent plus facilement persuader aux autres, et que, leur folie les mettant au-dessus de la crainte des châtimens, aucune considération ne les empêchât d'aller répandre de tous côtés les prophéties séditieuses qui devaient porter le peuple à la révolte, c'est-à-dire qu'il

— Qu'entends-je? dit Claudius en l'interrompant; quels sont ces cris?

— Quelque enfant dans sa crise...

— Oh! cette maison me semble maudite! s'écria Claudius d'un air égaré. Abraham, quoique la nuit soit noire, faites seller ma mule et celle de mon valet; je ne puis pas rester une minute de plus ici; je ne le puis pas, j'ai peur.

fallait commencer par faire devenir fous ceux qu'on voulait rendre prophètes, et que le renversement de l'esprit était le premier degré par où devaient passer ceux qui aspiraient au don de prophétie.

« Voici la conduite diabolique qui fut suggérée pour cela à Du Serre, ce nouveau professeur en fanatisme, qui allait renouveler en France les anciennes fureurs des anabaptistes, si l'on n'y eût promptement remédié.

« Cet homme impie choisit quinze jeunes garçons, qu'il se fit donner par de pauvres gens de son voisinage, qui furent bien aises de mettre leurs enfans auprès d'une personne si zélée pour la religion, et il fit donner à sa femme, qu'il associa à son emploi, pareil nombre de jeunes filles.

« Quand il eut en son pouvoir ces innocentes créatures, à qui leurs parens, comme c'est la coutume des calvinistes, n'avaient donné pour première leçon du christianisme qu'une forte aversion contre l'église romaine, il leur fit entendre que Dieu lui avait donné son saint Esprit, qu'il avait la puissance de le communiquer à qui bon lui semblait, et qu'il les avait choisis pour les rendre prophètes et prophétesses, pourvu qu'ils voulussent se préparer à recevoir un si grand don de la manière que Dieu lui avait prescrite. Ces pauvres enfans, à qui la faiblesse de l'âge, la rusticité du naturel et le défaut d'éducation ne permettaient pas de pénétrer l'artifice du séducteur, crurent sans peine tout ce qu'il voulut leur persuader, et, tout joyeux d'être quelque jour ce qu'il leur promettait, se soumirent aveuglément à tout ce qu'il voudrait faire d'eux.

« Alors ce docteur de mensonges, qui tournait à ses malheureux usages ce que la religion enseigne pour exciter les hommes à la piété, commença à leur dire que la plus sainte préparation pour plaire à Dieu et recevoir le don de prophétie était de se priver de nourriture, et leur imposa des jeûnes de trois jours entiers, qu'il leur faisait même réitérer de temps en temps avec beaucoup d'exactitude.

« Il savait, le fourbe, que rien n'était plus propre à leur troubler l'esprit, parce que le cerveau, se trouvant desséché par le défaut des vapeurs dont il a besoin, et que les alimens lui envoient, les jeûnes excessifs et réitérés le mettent insensiblement hors d'état d'exercer librement ses fonctions. A mesure qu'il s'appliquait avec soin à chasser la raison de ces jeunes têtes, il les remplissait des chimères et des visions fanatiques qui devaient servir au grand projet de révolte qu'on avait formé.

« De tous les écrits divinement inspirés, l'Apocalypse est celui dont les enthousiastes ont le plus souvent abusé, à cause que son style mystérieux et ses obscurités adorables fournissent un champ libre à qui ne craint point de profaner les oracles sacrés qui y sont contenus.

« Ce fut sur le langage de ce livre divin que Du Serre forma celui de ses élèves en l'art de prophétiser; il leur en faisait apprendre par cœur les endroits où il est parlé

— Mais attends à demain, au jour.

— Non.

— Jusqu'à demain seulement, jusqu'à demain.

— Non, non, vous dis-je!

— Tu es fou, Claudius; reste... il le faut.

— Je veux partir à l'instant.

— C'est impossible.

de l'antechrist, de la destruction de son empire et de la délivrance de l'église; il leur disait que le pape était cet antechrist, que l'empire qui devait être détruit était le papisme, et que la délivrance de l'église était le rétablissement de la prétendue réforme en France, c'est-à-dire que le cours en fanatisme, qu'il fallait faire dans cette école pour en remporter l'esprit de prophétie, comme on remporte dans les universités les lettres du doctorat, était tiré de l'Apocalypse, et que la glose de ce cours était prise des écrits prophétiques du professeur de Rotterdam.

« Tout le monde sait que les enfans des calvinistes, de quelque condition qu'ils soient, n'ont pas plutôt atteint l'âge de raison, que leurs parens les mènent réglément à leurs prêches, et que là ils commencent de bonne heure à ouïr dire souvent à leurs ministres les mêmes choses que Du Serre enseignait à ses écoliers; aussi, quelque grossier que fût leur esprit, ils eurent bientôt appris des leçons qui ne leur étaient pas nouvelles; et comme la mémoire s'augmente par l'exercice, surtout aux jeunes gens, ils apprirent encore avec la même facilité plusieurs passages des psaumes et des écrits des prophètes.

« Ce qui fut cause que dans la suite, lorsqu'il eut fermé son école et congédié ses enthousiastes, quelques personnes de bon sens, des catholiques même, ne savaient que s'imaginer d'ouïr réciter plusieurs textes de l'Écriture sainte à de jeunes garçons et à de jeunes filles de la lie du peuple, qui ne savaient pas seulement lire, ne faisant pas réflexion que les enfans des calvinistes, comme je viens de le dire, sont instruits à cela dès qu'ils savent parler, et que c'est même une coutume parmi eux que ceux qui ne savent pas lire chantent leurs psaumes par cœur et se chargent la mémoire de plus de choses.

« Ce ne fut pas tout: Du Serre ne se contenta pas de mettre au pli qu'il souhaitait l'esprit de cette malheureuse jeunesse, et de remplir leur mémoire de tout ce qui lui sembla propre à ses desseins; il voulut encore façonner leurs corps, et leur apprendre à faire des postures qui imposassent aux yeux des simples, afin que, comme le démon, il fût en toutes choses le singe, ou, pour mieux dire, le pervertisseur des lois de Dieu, qui nous ordonne de le glorifier en nos corps et en nos esprits.

« Il leur apprit donc à battre des mains sur la tête, à se jeter par terre à la renverse, à fermer les yeux, à enfler l'estomac et le gosier, à demeurer assoupis en cet état pendant quelques momens, et à dégoiser ensuite, en se réveillant en sursaut, tout ce qui leur viendrait à la bouche.

« Que pouvaient-ils dire que ce qu'on leur avait enseigné? Ce n'étaient qu'imprécations contre l'église, le pape et les prêtres, blasphèmes contre la messe, exhortations à se repentir d'avoir abjuré leur religion, cris réitérés de miséricorde, et prédications de la chute prochaine du papisme et de la délivrance de la prétendue réforme.

« Voilà à quoi cet infame séducteur exerçait sans cesse, dans sa solitude, ces pau-

— Je vais moi-même ordonner mon départ, dit Claudius en se levant.

— C'est impossible, et Du Serre le prit par le bras.

— Abraham, qu'est ceci? dit Claudius en pâlissant.

— Tu ne sortiras pas d'ici! tu ne le peux plus!

— De la violence!

— N'as-tu pas mon secret?

vres innocens, et il avait la maligne joie de voir que ses soins n'étaient pas infructueux, et que les progrès que faisaient de jour en jour ces petits fanatiques répondaient assez bien à ses espérances.

« Lorsque quelqu'un des aspirans au don de prophétie de l'un ou l'autre sexe avait l'esprit assez renversé par les jeûnes, et savait bien jouer son rôle, le forge-prophètes assemblait le petit troupeau, plaçait au milieu le prétendant, lui disait que le temps de son inspiration était venu; après quoi, d'un air grave et mystérieux, il le baisait, lui soufflait sur le front, et lui déclarait qu'il avait reçu l'esprit de prophétie, tandis que les autres, saisis d'admiration et d'étonnement, attendaient avec respect la naissance du nouveau prophète, et soupiraient en secret après le moment de leur installation.

« Ce fut ainsi qu'il les reçut tous, filles et garçons; et lorsqu'il vit que cet essaim de petits enthousiastes était prêt à prendre l'essor, et qu'il avait de la peine à contenir l'ardeur qu'ils témoignaient de se signaler et d'aller répandre de tous côtés le poison qu'ils avaient sucé auprès de lui, il les congédia et les dispersa dans les lieux où il crut qu'ils pourraient faire le plus de progrès.

« Au moment de leur départ, il ne manqua pas de les exhorter à communiquer le même don de prophétie à tous ceux qu'ils en trouveraient dignes, après les y avoir préparés de la même manière qu'ils y avaient été disposés eux-mêmes, et leur réitera les assurances qu'il leur avait déjà données que tout ce qu'ils prédiraient arriverait infailliblement.

« Il est aisé de juger que ces fanatiques n'allèrent pas bien loin et ne furent pas long-temps sans faire parler d'eux; les esprits des peuples auxquels ils s'adressèrent étaient déjà disposés à écouter avec respect leurs rêveries, par les impressions que leur avaient données les prédications du prophète de Rotterdam et les lettres qu'il écrivait sans cesse aux nouveaux convertis de France, par lesquelles il les exhortait à se repentir d'avoir abjuré leur religion et embrassé la foi catholique.

« Ainsi, ceux qui avaient déjà l'imagination prévenue d'une délivrance prochaine et le cœur gros du regret de s'être laissés persuader d'aller à la messe, venant à rencontrer sur cela des jeunes garçons et des jeunes filles de la lie du peuple qui leur disaient à peu près les mêmes choses, et qui débitaient leur marchandise avec les grimaces et les postures qu'on leur avait apprises; il ne leur en fallut pas davantage pour les faire crier: O miracle! et pour les persuader que le Saint-Esprit parlait par la bouche de ces enthousiastes. »

(Brueys, *Histoire du Fanatisme de notre temps*, vol. I, liv. I.
Utrecht, 1737.)

Tous les écrivains catholiques, et entre autres L'Ouvreleuil et La Baume, sont d'accord sur ce fait.

— Votre secret, Abraham! Mais il ne fallait pas me le livrer; et, d'ailleurs, vous savez bien que, quelque horrible qu'il soit, je n'en abuserai pas. Adieu.

— Impossible, te dis-je! Est-ce que je t'aurais fait de pareilles confidences, si nous avions dû nous quitter si tôt?

— Que voulez-vous dire, Abraham? s'écria Claudius.

— Je veux dire que dans peu de jours nous serons en armes; les balles, les épées des troupes royales ne nous épargneront pas, et nous n'avons aucun médecin pour soigner nos frères. Tu te résigneras donc à ne nous quitter qu'à la fin de l'insurrection.

— Vous oseriez me retenir malgré moi?

— Il le faut, te dis-je! Dès demain, nous irons ensemble parcourir les Cevennes, afin de reconnaître dans quels lieux inaccessibles nous pourrons établir les endroits de refuge pour nos blessés, comme pendant la guerre du grand-duc de Rohan.

— Abraham, au nom de notre amitié, je vous somme de me laisser libre!

— Tes soins sont trop précieux à notre cause; il n'y faut pas songer, dit Du Serre d'un air résolu.

XIII.

LA VOIX DE DIEU.

Il y avait peu de jours que Du Serre avait révélé au docteur Claudius les terribles mystères du château du Mas-Arribas.

Il faisait sombre, l'atmosphère étouffante annonçait un prochain orage. Sur les sept heures du soir, Éphraïm regagnait sa cabane solitaire, située, on le sait, au milieu des bois de la montagne d'Aygoäl.

Lorsque le forestier fut à quelques pas de sa demeure, ses deux chiens commencèrent à gronder et aboyèrent bientôt avec furie.

Le garde arma son fusil; au même instant Jean Cavalier parut devant lui.

Ses vêtemens poudreux et en lambeaux, sa longue barbe, sa chevelure négligée, témoignaient qu'il venait de faire une longue route plutôt en fugitif qu'en voyageur.

— Que Dieu soit avec toi, frère Éphraïm, dit Cavalier.

— Que Dieu soit avec toi, frère Jean, dit le garde en remettant son fusil sur son épaule; et ton père?

— Il est prisonnier au Pont-de-Montvert. J'arrive de l'abbaye.

— Beaucoup de nos frères sont captifs comme lui? demanda Éphraïm.

— On en compte plus de trois cents dans les ceps, dit Cavalier avec un soupir.

Les deux Cevenols entrèrent dans la cabane d'Éphraïm.

Lepidoth hennit à sa vue. Le garde, après avoir fait quelques caresses à son cheval, fit signe à Cavalier de s'asseoir sur un billot de bois qu'il lui montra, et l'entretien continua.

— Depuis que cet archiprêtre de Baal a emmené ton père, il y a un mois, qu'es-tu devenu, frère Jean? dit Éphraïm.

— Quand je t'ai quitté sur les hauteurs du chemin creux de Calvières, j'ai continué de suivre de loin l'escorte jusqu'au Pont-de-Montvert. Arrivé là, je me suis caché dans les environs pour tâcher de trouver le moyen de pénétrer jusqu'à mon père, et de le faire évader. Impossible. L'abbaye est maintenant fortifiée: ils ont établi un pont-levis, et personne n'y entre sans avoir été fouillé et interrogé.

— Ainsi, tu renonces à ton projet?

— Écoute-moi, frère Éphraïm, dit Cavalier d'une voix brève; ma grand'mère a été traînée sur la claie, ma mère est morte, mon père est prisonnier, mes frères sont fugitifs, nos biens sont confisqués, (et Cavalier ajouta mentalement : Isabeau est séduite). Tout ce mal, ce sont les papistes qui l'ont fait. — Après une pause Cavalier dit d'une voix sourde : Il me faut une vengeance! une vengeance terrible! et je l'aurai!

Éphraïm, secouant la tête d'un air sombre, répondit :

— Dieu a infligé de dures épreuves à ses serviteurs : ils doivent les supporter sans se plaindre. Ce ne sont pas nos haines, c'est sa cause qu'il faut être prêt à venger s'il en donne le signal.

— Oh! à cette heure, vois-tu, je suis mauvais chrétien, frère, je te l'avoue, dit Cavalier avec impatience, ton prêche est perdu. Cette nuit j'irai trouver mes compagnons. Quand nos jeux, quand nos exercices de guerre nous rassemblaient, ils me répétaient sans cesse : Cavalier, nous te sommes dévoués... Cavalier, ordonne, et nous obéissons. Eh bien! je leur dirai : Mon père est prisonnier. Prenez vos armes et allons l'arracher des mains des papistes!

— Une révolte armée! s'écria Éphraïm; l'heure n'est pas venue.

— S'ils me disent comme toi, frère Éphraïm, que l'heure n'est pas venue, reprit Cavalier après un moment de silence, je retournerai seul au Pont-de-Montvert.

— Et que feras-tu?

— Je tuerai l'archiprêtre et le marquis de Florac.

— Tu ne seras qu'un homicide; si tu avais attendu, tu aurais été le glaive de Dieu.

— Attendre! attendre! s'écria Cavalier avec une profonde amertume; eh! tes cheveux et les miens seront blancs, Éphraïm, que la voix du Seigneur n'aura pas parlé, tandis qu'avant dix jours la mienne aura dit: *Meurs!* à ce prêtre et à ce soldat.

— Tu me fais pitié, tu me fais honte, dit Éphraïm avec un froid mépris; tu n'es qu'un enfant colère. Va, renonce à la gloire de servir le Seigneur pour servir ta haine; va, tu te lamenteras, mais il sera trop tard; car, je te le répète, si les temps ne sont pas venus, ils sont proches; la moisson est mûre et n'attend plus que la faux tranchante. Pourquoi devancer le signal?

— Et qui te dit que le signal va paraître, insensé?

— Tout me le dit, reprit Éphraïm; tout me le dit: le bruit du vent dans la forêt, le bruit du torrent dans les rochers, les grandes voix de la solitude, les craquemens de la montagne pendant le silence des nuits, les flammes qui brillent sur son faîte durant les ténèbres. Tout me dit que les temps sont proches, tout jusqu'aux hennissemens de Lepidoth qui sont plus farouches, tout jusqu'aux abois de mes chiens qui sont plus sinistres; tout jusqu'au nuage rouge comme un flot de sang qui me passe souvent devant les yeux!

En parlant ainsi, Éphraïm s'était dressé de toute sa hauteur, ses yeux étincelaient, ses narines se gonflaient, ses cheveux et sa barbe semblaient se hérisser; il était beau d'un sombre et sauvage enthousiasme.

Cavalier le considérait en silence. Quoique frappé de l'énergie des paroles d'Éphraïm, il n'y voyait qu'une exaltation superstitieuse, qu'il maudissait parce qu'elle contrariait ses projets.

— Écoute, écoute, dit Éphraïm.

C'étaient les roulemens lointains de la foudre, répétés par les échos de la montagne et de la forêt.

Éphraïm se leva et poussa la porte de sa cabane.

De la plate-forme sur laquelle elle était bâtie, on voyait au loin le sommet de la montagne couronné par le château du verrier. Un sentier tortueux y conduisait à travers les pics déchirés de l'Aygoäl. Le jour se voila; bientôt les ténèbres devinrent épaisses, la nuit arriva rapidement.

Des nuages noirs, marbrés de pourpre, s'amoncelaient pesamment au-dessus des tours du château qui se dressaient blanches et blafardes comme des spectres.

Les coups de tonnerre, sourds et prolongés, devenaient de plus en plus fréquens; d'éblouissans éclairs sillonnaient l'horizon.

— L'orage sera terrible, dit Cavalier.

— Peut-être une voix sortira-t-elle enfin de la nuée, répondit Éphraïm, et il retomba dans un silence méditatif.

Lorsque la nuit fut entière, la tempête se déploya dans toute son imposante fureur.

Les deux Cevenols considéraient ce spectacle grandiose avec des pensées bien différentes.

Cavalier, atterré par la trahison d'Isabeau, par les malheurs affreux qui s'étaient si rapidement appesantis sur sa famille, presque certain que les populations continueraient à se dévouer au martyre, Cavalier se sentait profondément découragé.

Le moindre revers devait l'abattre, le plus léger succès devait le relever et le grandir. Tel était ce caractère, plus entreprenant qu'opiniâtre, plus aventureux que ferme, plus intrépide que réfléchi.

Si la jeunesse cevenole refusait de s'armer et de le suivre au Pont-de-Montvert, Cavalier comptait demander au meurtre une stérile vengeance et s'abandonner à la fatalité. Ses rêves de gloire avaient déjà fui comme de vains songes; poussé par des sentimens personnels, manquant de foi dans la divinité de la cause qu'il défendait, Cavalier ne pouvait se retremper chaque jour à cette source héroïque de confiance inébranlable, d'espérance invincible, qui seule donne aux croyans une puissance surhumaine.

Éphraïm, au contraire, n'avait jamais douté du triomphe que la religion réformée devait remporter sur le papisme.

Du Serre, qu'il avait vu récemment, et pour lequel il professait une grande vénération, lui avait fait mystérieusement part de quelques songes, de quelques visions étranges, qui semblaient annoncer la prochaine délivrance du peuple du Seigneur.

L'esprit du forestier était ainsi préparé à accepter comme surnaturels et divins tous les fantômes évoqués par l'infernal génie du verrier. Éphraïm, désintéressé de tout orgueil, de toute ambition, était de plus en plus dominé par cette pensée fixe, éternelle, *que le jour allait venir où il serait ordonné d'exterminer les ennemis du Seigneur*. Prenant pour inspirations du ciel les ardeurs féroces de sa cruauté, qui le poussait à ces idées de massacre, il aurait commis des forfaits effroyables avec une tranquillité farouche. Mais, martyr ou bourreau, et toujours aveugle instrument d'une toute-puissante et mystérieuse volonté, jamais Éphraïm ne devait ressentir un moment de faiblesse, d'hésitation, d'accablement.

L'orage augmentait encore; il ne pleuvait pas, l'obscurité était profonde.

Tout à coup un singulier phénomène attira l'attention de Cavalier et d'Éphraïm.

Les tours du château du verrier, que depuis quelque temps ils ne distinguaient plus, rayonnèrent soudain au milieu des ténèbres.

Des jets de flammes sulfureuses sortirent des fenêtres comme autant d'éclairs gigantesques. Des lueurs bleuâtres, agitées par le vent, coururent sur les toits du bâtiment.

— Le château de Du Serre flamboie, dit Éphraïm avec une émotion profonde et presque craintive.

— Il travaille sans doute à ses verreries, dit Cavalier qui ne voyait là rien de surnaturel.

— Et à quelles verreries travaillait le Seigneur lorsque la montagne d'Horeb fut entourée d'éclairs et de tonnerre? lui demanda Éphraïm avec une sainte indignation. Tu désires, dis-tu, que les temps soient venus, et tu fermes tes yeux à la lumière qui te montre qu'ils viennent! tu fermes tes oreilles aux bruits qui te disent qu'ils viennent? Ces flammes, n'est-ce pas Dieu qui les allume sur la maison de son digne serviteur, frère Abraham, qui par la sainteté de sa vie est autant au-dessus de nous que le cèdre est au-dessus de l'herbe de la prairie? Ne dit-on pas qu'il est visité de l'esprit de Dieu? Les prophètes n'ont-ils pas annoncé que le jour de la colère du Seigneur serait un jour de nuages et de tempêtes! un jour de ténèbres! un jour où les plus hautes tours trembleraient au son de la trompette!

A ce moment, par une coïncidence bizarre dont Cavalier fut lui-même troublé, pendant un des profonds silences qui entrecoupaient les roulemens de la foudre, un grand bruit de clairons, apporté du château par le vent, fit retentir les bois.

C'était un son formidable et solennel.

Par trois fois il éclata en fanfares de guerre graves, sonores et prolongées; — par trois fois elles furent répétées à l'infini par les mille voix des échos de la montagne.

— Entends-tu! entends-tu! s'écria Éphraïm dans un radieux enthousiasme; puis, s'agenouillant, il dit d'une voix basse et concentrée : Seigneur! Seigneur! le jour de ta colère est enfin venu.

Sans attribuer cet étrange incident à un divin miracle, Cavalier ne put vaincre son émotion en entendant les clairons invisibles retentir de nouveau entre deux coups de tonnerre, au milieu de cette nuit d'orage.

Éphraïm priait toujours agenouillé sur le seuil de sa porte.

Cavalier, cédant à la fois à un instinct religieux et à un indéfinissable pressentiment d'espoir, se mit à genoux à côté du garde.

De nouveaux prodiges apparurent.

Une immense colonne de feu clair et brillant s'élança du sommet d'une des tours du château.

Malgré cet orage épouvantable, il régnait à peine une faible brise, la flamme éblouissante sembla s'élever jusqu'aux nues, ses reflets éclairèrent le château, les bois, les montagnes, l'horizon, en jetant ses rouges lueurs jusque sur les deux Cevenols.

L'Aygoäl ainsi éclairé offrait un spectacle à la fois effrayant et magnifique.

Tout à coup un grand nombre de points mobiles, lumineux et bleuâtres comme des feux follets, coururent avec rapidité, soit à travers la forêt et les flancs escarpés de la montagne, soit le long du sentier qui conduisait au château.

A la clarté de la colonne de feu qui brillait toujours, les deux Cevenols virent paraître dans le lointain plusieurs figures vêtues de blanc; une sorte d'auréole phosphorescente rayonnait autour de leurs têtes échevelées.

Éphraïm était frappé de vertige; tout ce qu'il voyait lui semblait autant de manifestations de la volonté divine.

La colonne de feu s'éteignit, les fanfares des clairons cessèrent; l'orage redoubla de tonnerre et d'éclairs. Pourtant, on entendait çà et là, par intervalles, des cris vagues et lointains.

Dans sa pente rapide, le chemin qui conduisait au château contournait la cabane du forestier.

A la lueur presque continuelle des éclairs, Éphraïm et Cavalier virent descendre précipitamment du haut du chemin une des figures qu'ils avaient aperçues dans l'éloignement.

C'était un enfant de quinze ans environ; sa longue robe flottait, sa chevelure brillait dans l'obscurité: il était pâle comme un spectre.

Il passa rapidement et s'écria d'une voix retentissante, en levant ses bras au ciel: « Aux armes, Israël!... hors des tentes! »

Puis il disparut, toujours courant dans les défilés de la montagne qui menaient à la plaine.

D'autres passèrent encore, sans s'arrêter.

Les uns criaient avec égarement: « J'exterminerai dans la vallée « de l'Idole ceux qui l'habitent; c'est Dieu qui l'a dit! »

D'autres: « Forgez des épées du soc de vos charrues, des lames du

« fer de vos hoyaux; que le faible dise : Je suis fort, c'est Dieu qui le « dit! »

Ceux-ci : « Que les peuples se réveillent, qu'ils montent sur les « lieux les plus élevés! je les attends dans la vallée de Josaphat! »

Ceux-là : « Tuez, tuez, sans qu'aucun n'échappe : vieillards, jeunes « hommes, vierges, enfans »

« — Le pape est l'antechrist, voici l'heure de la ruine de Baby« lone! » disait un autre.

« — Frappez! frappez les papistes... que votre œil ne se laisse « pas fléchir, » criait celui-là.

Éphraïm, les yeux étincelans, semblait aspirer le carnage.

— Tu l'entends, tu les entends, Israël! s'écria-t-il; tu vas te soulever à leurs voix prophétiques. L'Aygoäl est un nouvel Horeb. L'esprit de Dieu a passé sur la demeure de frère Abraham; des langues de feu brillent sur le front des prophètes! — Et dans son enthousiasme, Éphraïm récita d'une voix retentissante ce verset des *Juges* qui se trouvait d'un étrange à-propos : *Aussitôt il sonna de la trompette sur la montagne d'Éphraïm, et les enfans d'Israël descendirent avec Aod à leur tête.*

Pendant cette nuit d'orage, Du Serre avait ouvert la porte de son château à ses victimes. Presque ivres d'opium, éperdus, fous d'enthousiasme, les cheveux ardens d'une composition phosphorescente, les petits prophètes descendirent ainsi de tous les côtés de la montagne et se répandirent dans la plaine.

Cette scène tenait tellement du prodige, que Cavalier, malgré son incrédulité, fut bientôt saisi de la même exaltation qu'Éphraïm. Ces cris de guerre et de révolte secondaient trop ses vœux les plus ardens pour qu'il cherchât d'ailleurs à pénétrer la cause de ces miracles, au lieu de se jeter aveuglément dans la nouvelle voie que le destin lui ouvrait.

— Tu disais vrai, frère Éphraïm, les temps sont venus! s'écria Cavalier. Rassemble les bûcherons et les chevriers de l'Aygoäl, je vais rassembler la jeunesse de la plaine, et demain au point du jour les Cevennes seront en armes!

A ce moment, à la lueur des éclairs, deux nouveaux prophètes parurent au sommet de la route qui dominait la cabane du forestier; ils se tenaient par la main, et arrivèrent en courant vers les deux Cevenols.

Les plis ondoyans de leurs longues robes blanches se déployaient derrière eux, une auréole de lumière entourait leurs beaux cheveux blonds; leurs yeux brillaient d'enthousiasme, la pourpre colorait leurs joues. Ils resplendissaient enfin d'une beauté si divine, qu'on eût dit deux radieux archanges descendant à grands pas de la montagne sainte.

Cavalier pâlit, c'étaient Céleste et Gabriel.

— Mon frère! ma sœur! s'écria-t-il en tendant ses bras vers les deux enfans au moment où ils passèrent rapidement devant lui.

Mais Céleste, mais Gabriel, emportés par leur extase, ne le reconnurent pas.

Ils jetèrent sur lui un regard étincelant; puis, sans lui répondre, ils crièrent d'une voix sonore et prophétique, en montrant impérieusement le chemin de la plaine :

—*Aux armes, Israël! tes guerriers descendent dans la vallée, comme le torrent des montagnes. Aux armes!*

Puis, toujours courant, ils disparurent dans les sombres profondeurs du ravin.

— Aux armes! aux armes! répéta Cavalier étourdi, épouvanté, mis hors de lui par tant d'évènemens étranges.

Et il se jeta sur les traces de Céleste et de Gabriel.

— Aux armes! les chiens dévoreront la chair des Moabites! les chevaux nageront dans le sang jusqu'au poitrail. A moi Lepidoth, à moi Raab! à moi Balak! s'écria Éphraïm.

Et il sauta sur son cheval sans l'avoir bridé, il appela ses deux chiens qui poussaient des abois sauvages, prit d'une main son long mousquet, de l'autre sa torche de résine, et s'aventurant sur la pente escarpée de la montagne, avec une effrayante intrépidité, il galopa sur les pas des prophètes, en répétant d'une voix retentissante : Aux armes, Israël... aux armes,

A ce moment l'orage redoubla de violence, et la foudre tomba sur le château du verrier.

EUGÈNE SUE.

(*La suite au prochain n°.*)

Critique Littéraire.

Histoire de la Vie et des Travaux Politiques du Comte d'Hauterive,

PAR M. LE CHEVALIER ARTAUD.

Un soir, vers 1784, M. le duc de Choiseul, l'ancien ambassadeur et l'ancien ministre, se promenant à Chanteloup entre M. l'abbé de Périgord (depuis le prince de Talleyrand) et M. d'Hauterive, disait à ses deux protégés, que déjà appelaient les affaires: « Un galant homme, qui a de l'esprit, se contente du second rôle, auquel il faut aussi laisser de la dignité. »

M. l'abbé de Périgord oublia vite le conseil; M. d'Hauterive a passé sa vie à s'y conformer. Durant sa longue carrière mêlée à tant d'évènemens, il accepta toujours le second rôle, qui ne demande pas moins d'esprit que le premier, et qui exige plus d'aptitude au travail et plus d'abnégation. Dans le second rôle, dira-t-on, on est débarrassé de la responsabilité, qui est un lourd fardeau. On n'est pas responsable, il est vrai, devant la foule; mais on l'est devant sa conscience; et, pour un noble cœur, cette responsabilité vaut bien l'autre. Lors donc que dans la vie politique on n'est pas appelé au sommet par une vocation irrésistible, qu'on n'est pas dominé par quelque grande idée religieuse, économique ou sociale, qu'il est urgent de faire prévaloir, il y a de la vertu à se tenir au second rang, c'est-à-dire à travailler beaucoup pour recueillir peu de gloire, et voir souvent, grace à votre œuvre, tandis que votre nom reste dans le demi-jour, le nom et la gloire d'un autre briller et se répandre au loin. Il y a de la vertu, et cela est d'autant plus évident en un temps comme le nôtre d'ambitions démesurées et sans frein, à vouloir rester un travailleur anonyme, au lieu de devenir un personnage puissant et glorieux à peu de frais. Agir ainsi, c'est faire le bien pour lui-même, c'est se résigner d'avance à l'oubli, et s'exposer volontairement à ce que le public se demande, — si quelques années après votre départ de ce monde, ou seulement votre absence des affaires, votre nom vient à être prononcé devant lui : — Quel est cet homme? C'est précisément ce qui arriva, il y a deux ans, lorsque M. de Talleyrand vint prononcer, à l'Académie des Sciences morales et politiques, l'éloge du comte Reinhard, et c'est ce qui arrive, aujourd'hui que M. le chevalier Artaud vient rendre justice à M. d'Hauterive et lui assigner sa place.

Cependant il ne faudrait pas s'abuser, être dupe d'un effet d'optique, et canoniser tous les hommes du second rôle, voyant de la vertu là où il n'y aurait eu que de l'impuissance; et l'impuissance est le résultat de tant de causes, quelquefois les plus futiles et les plus cachées : un rien produit l'impuissance, quand il ne s'agit que d'infériorité relative. En thèse générale, il n'y a souvent entre l'homme supérieur et l'homme secondaire qu'une simple ligne de démarcation ; un seul pas suffirait pour la franchir; ce pas, on ne le fera jamais, car cette ligne est celle qui sépare le talent du génie, et il est aussi impossible de faire cette enjambée que de traverser l'Océan à la nage.

Mais il n'est pas ici question de génie; le talent suffit en politique, même pour le premier rôle; encore s'en passe-t-on quelquefois. Or le talent de M. d'Hauterive n'est pas contestable. De plus, son caractère et les évènemens de sa vie nous sont connus, et sans crainte de se laisser prendre à de faux semblans, on peut assurer que c'est avec préméditation qu'il s'est tenu dans l'ombre, qu'il n'a pas envahi le devant de la scène, qu'il s'est borné à être utile sans éclat, et à remplir, comme il le disait, les fonctions de politique consultant.

M. d'Hauterive, qui, pour ses débuts, en 1784, avait été attaché en qualité de gentilhomme à l'ambassade du comte Choiseul-Gouffier à Constantinople, où il eut pour collègue cet excellent abbé Delille, déjà presque aveugle, et auquel il servait de guide à travers les ruines de la Grèce, le comparant tout naturellement à Homère, M. d'Hauterive est mort au bruit de la fusillade du 28 juillet 1830, après avoir employé quarante-six ans de sa vie à de continuels travaux de politique et d'administration.

Diplomate, garde des archives, conseiller d'état, il servit, en ces diverses qualités, pendant un demi-siècle, les divers pouvoirs qui ont été donnés à la France, ne croyant pas apostasier, parce qu'il continuait d'être utile à son pays, soit en améliorant l'administration, qui ne s'en va pas avec la tête du pouvoir, soit en s'occupant des affaires étrangères, qui offrent toujours, quelle que soit la forme du gouvernement, les mêmes difficultés et la même importance. Conseiller d'état, il fut, en cent occasions, un brillant et laborieux rapporteur, surtout à propos du navire algérien *le Giuseppino;* et, en 1817, lorsque le conseil d'état courut des dangers, lorsque circulèrent des bruits de transformations radicales qui auraient équivalu à une suppression, M. d'Hauterive prit en main la défense de l'institution menacée; il remonta à son origine, il la suivit dans ses progrès, il en énuméra les avantages, et il fit remarquer adroitement que la Grande-Bretagne, à laquelle nous avons tant emprunté, nous avait emprunté jadis cette institution, qui portait alors le nom de conseil du roi, et que depuis un demi-siècle elle en avait retiré d'innombrables profits. Garde des archives, il rendit des services encore plus éminens; sous l'empire, par d'heureuses innovations, il féconda ce terrain jusqu'alors presque inculte, et, en 1814, il mit à l'abri de l'invasion, par un pieux mensonge, toutes les pièces importantes et secrètes, vieux parchemins sur lesquels on n'eût pas manqué de faire main-basse, et qui n'excitaient pas moins la convoitise que les statues et les tableaux des maîtres. Diplomate, son activité ne se ralentit point; il rédigea un nombre considérable de traités avec cette pénétration qui saisit l'ensemble et les détails, et ce talent ingénieux qui sait animer les matières les plus arides. Il dénoua souvent, trancha quelquefois les questions les plus embarrassantes et les plus compliquées; il étouffa, à leur naissance, bien des affaires qu'on suscitait imprudemment, et, qu'on me permette cette expression, il en fit *lever* d'autres auxquelles on ne songeait pas. Sa plume fit souvent pencher la balance indécise, et sur un champ de bataille mémorable, dans le cabinet de l'empereur, disons à sa gloire qu'il n'a pas toujours été vaincu.

Et l'on se demande aujourd'hui quel est cet homme. Il y a dix ans qu'il n'est plus, et il y a dix ans qu'il est oublié!

Théoricien profond, praticien habile, d'un coup d'œil sûr, d'une instruction immense, M. d'Hauterive se tenait également en garde contre l'indifférence et la passion. Comme il aimait beaucoup le travail, et peu le monde, on a dit de ses protocoles qu'ils sentaient l'huile. Oui, mais ils sentaient aussi l'honnête homme, ce qui ne signifie pas exactement le parfait homme de cour, que M. de Talleyrand représentait à merveille, et que ne fut jamais M. d'Hauterive. De bonne heure, celui-ci avait pris le goût de la solitude; la société des livres fut de tout temps celle qui l'attira le plus, et il est bien possible que dans sa *chartreuse* des archives il eût perdu de cette exquise délicatesse de savoir-vivre, si nécessaire à un brillant diplomate; mais n'y avait-il pas gagné de ce calme et de cette profondeur si nécessaires à un politique consultant.

Les politiques consultans s'en vont. Le gouvernement représentatif devient une arène (le mot est poli) où chacun veut combattre pour son compte. La publicité est aujourd'hui comme le soleil, elle luit pour tout le monde, et notre pays est en proie à l'erreur la plus étrange, qui peut être une source de maux : c'est que la politique est à la portée de tous, et que de prime-abord chacun peut y atteindre; comme si la politique n'était pas toujours la plus difficile de toutes les sciences, celle qui livre avec le plus d'efforts ses secrets, et qui ne donne la clé de ses innombrables difficultés qu'à la réflexion persévérante ou au génie. Les journaux deviennent, pour le commun des politiques, une nourriture suffisante, et l'on apprend la science sociale dans les hautes colonnes des feuilles quotidiennes, comme d'autres apprennent la littérature dans les feuilletons. On dirait qu'il y a émulation pour rapetisser ce qui était autrefois la première de toutes les sciences; ne pouvant nous élever jusqu'à elle, nous la faisons descendre jusqu'à nous. Quelle idée plus grande en avait M. d'Hauterive! Et quant à la position qu'il s'était choisie, pour n'être pas éclatante, elle n'était pas moins élevée.

Étudier le passé avec une ardeur infatigable; toujours puiser des faits nouveaux dans cet inépuisable répertoire; chercher sans relâche par quels liens la société moderne se rattache à l'ancienne société; comparer entre elles les institutions de tous les peuples; saisir les points de contact et les différences; peser les théories, et prévoir ce qu'elles rapporteront immédiatement et plus tard en pratique, et combien il faudra de temps à telle idée nouvelle pour s'établir, ou à tel vieux préjugé pour disparaître; prêter l'oreille à tous les bruits qui s'élèvent de loin ou de près, symptômes précurseurs; n'être jamais pris au dépourvu; n'avoir pas non plus trop d'avance sur tout le monde; se placer dans une sphère de calme et d'impartialité au-dessus des préjugés, des petites passions et des rivalités mesquines, et, en un mot, aspirer à un rôle d'oracle, mais d'oracle sans prestige, sans fantasmagorie et sans faux-fuyans, d'oracle positif, telle est la tâche du politique consultant. Ce fut celle que s'imposa M. d'Hauterive, et qu'il remplit toujours avec talent et dignité.

C'est un portrait en pied de ce consultant que nous donne M. le chevalier Artaud; il nous le représente au complet et dans les milieux où il a vécu. Pour remplir son cadre, il fait donc successivement passer devant nos yeux les physionomies les plus remarquables de ce temps-là. Ainsi, l'on assiste, et ce n'est pas le moindre attrait de ce livre, à des conversations de Napoléon, familières ou solennelles, toujours prises sur le fait et racontées simplement, et qui ne sont pas quelquefois moins dramatiques que Shakspeare et Corneille. C'est d'ordinaire le trait final qui frappe et émeut. Dans les grands momens, on le sait, l'interlocuteur de Napoléon, fût-il le souverain pontife, devenait un simple confident, comme dans la tragédie, chargé de donner la réplique. Les conversations de l'empereur étaient alors des monologues, remplis d'éclairs, qui se terminaient par un coup de tonnerre. Écoutez-le avec M. de Metternich, ambassadeur d'Autriche à Paris : « Eh bien! monsieur de Metternich, vous voulez donc la guerre? — Sire, nous sommes bien éloignés de... — Oui, vous faites des levées extraordinaires, vous faites voyager vos archiducs d'une extrémité à l'autre, vous rappelez les troupes des frontières de la Servie, vous concentrez vos forces en Bohême, vous avez quatorze mille chevaux de trait, vous avez des approvisionnemens de campagne et de siége, vous habillez vos milices : quand on lève des hommes pour les exercer, on ne les habille pas pour trois ans, si l'on doit les faire rentrer chez eux au bout de trois mois; enfin, vous cherchez à exciter l'opinion, vous excitez les peuples contre moi, vous faites des proclamations qui ressemblent à celles que vous fîtes à Léoben. » Et il continue long-temps ainsi, accumulant les détails et s'enflammant à mesure, et lorsque M. de Metternich essaie une objection, il le rappelle, en haussant le ton, par un *monsieur de Metternich*, qui commençait toujours sa phrase, quand il reprenait, et il termine par ces mots : « Si je prends Trieste, je le brûlerai! »

Une autre fois, au moment de partir pour la campagne de 1814, assiégé d'un funèbre pressentiment, et comme si son œil d'aigle eût percé l'avenir, à la fin de son monologue, levant les yeux au ciel et frappant du pied le parquet : « Ah! s'écria-t-il, si j'avais brûlé Vienne! »

Le nom de M. de Talleyrand revient aussi très souvent dans le livre de M. Artaud, et c'est avec un vif intérêt qu'on lit les lettres adressées à M. d'Hauterive par le grand diplomate qui a si peu écrit.

On n'est pas tout d'une pièce; l'unité dans le caractère le plus absolu se rompt plus d'une fois. Si la vie privée était la maison de verre dont parle un ancien, combien de fois les caractères les plus invariables en public seraient surpris en contradiction flagrante? On dit souvent d'un homme qu'il y a en lui deux hommes, — deux et même un plus grand nombre : j'en connais qu'on pourrait appeler *légion*: mais ce cas est rare; quant à la dualité, elle est générale. L'esprit le plus positif a ses momens de fantaisie; le cœur le plus froid, le plus endurci, a ses momens de tendresse. Quel est, comme on dit outre Manche, *the man of feeling* (l'homme sensible) qui a écrit les lignes suivantes qu'on dirait échappées à la plume d'une femme? « Duclos m'a apporté votre bonne lettre, elle m'a fait passer plusieurs heures dans de doux sentimens, avec l'espèce de bonheur que votre amitié pour moi et mon amitié pour vous m'ont souvent procuré. » C'est M. de Talleyrand, le même qui disait au même Hauterive, manifestant sa douleur le lendemain de l'exécution du duc d'Enghien : « Eh bien! quoi, ce sont les affaires. »

Puisque le nom du duc d'Enghien et celui de M. de Talleyrand se rencontrent ici, il est naturel de se demander quelle part le ministre des relations extérieures prit au terrible évènement de la nuit du 21 mars. M. Mignet, dans sa très remarquable notice consacrée au prince de la diplomatie moderne, le blâme courageusement d'avoir, lui ministre des relations extérieures, exécuté un ordre qui outrageait le droit des gens, dont il était le conservateur obligé. M. Mignet accuse M. de Talleyrand d'une illégalité, mais il ne va pas plus loin. Rien n'indique, dit-il, que M. de Talleyrand ait été consulté sur cet acte sanglant, et qu'il fût dans le secret de ces meurtrières représailles. Le ministre ne fut peut-être pas consulté, mais il était dans le secret; je tiens de source authentique que, passant la nuit du 20 au 21 mars à jouer chez le duc d'H..., M. de Talleyrand interrompit son jeu, et faisant un signe de tête qui ne fut compris que le lendemain, il regarda à sa droite et à sa gauche, quand la pendule sonna trois heures, c'est-à-dire au moment où le drame se dénouait dans les fossés de Vincennes.

Je n'ai encore rien dit des ouvrages de M. le comte d'Hauterive. Cependant on trouve dans tout ce qu'il a écrit les qualités d'un éminent publiciste. Il était écrivain, penseur et profondément instruit, et s'il eût entrepris une œuvre de ongue haleine, il n'est pas douteux qu'il l'eût menée à bonne fin, et marquée d'un cachet supérieur. Le courage et l'ambition lui firent défaut, et il n'a laissé que des fragmens, remarquables sans doute, mais qui ne constituent pas une œuvre, et qui, se rapportant à des circonstances aujourd'hui bien loin de nous, et dès long-temps effacées, ou à des points d'administration, choses essentiellement variables, ne peuvent passer à l'état de livre et s'y maintenir. C'est surtout en lisant *De la France à la fin de l'an VIII*, qu'on se prend à regretter que M. d'Hauterive ne se soit pas laissé tenter par la gloire de l'écrivain, et qu'il n'ait pas eu, lui fort, de cet orgueil qui égare tant de faibles. *La France à la fin de l'an VIII* eut, à son apparition, un grand succès; M. Artaud fait observer que c'était, depuis 93, le premier écrit sérieux composé avec talent. Et, en effet, tant que les évènemens avaient ressemblé à des élémens déchaînés, les publicistes, dont la voix se serait perdue dans l'orage, avaient dû garder le silence. Le calme revenu, ce fut M. d'Hauterive qui, le premier, éleva la voix, et il trouva les esprits attentifs. Son livre était une réponse à M. de Gentz, le fécond publiciste allemand, qui devait devenir plus tard le secrétaire-général de tant de congrès. M. de Gentz, dans son *Essai sur l'État de l'administration des finances et des richesses de la Grande-Bretagne*, vantait de parti pris l'Angleterre aux dépens de la France. Le publiciste français entreprit de le réfuter, il examina hardiment les choses, et ne se laissant pas éblouir par la prospérité du moment, il mit le doigt sur la plaie future, et plaça sous les yeux les conséquences désastreuses de l'extension exagérée du commerce, et celles non moins funestes, en politique et en morale, de la solidarité entre le commerce et le gouvernement qui, dans un intérêt mutuel, ne se refusaient rien l'un à l'autre : le pouvoir demandant au sujet de le laisser empiéter et s'agrandir, le sujet demandant au pouvoir de le laisser s'enrichir, et de lui en faciliter les moyens par des traités. Ces deux forces, au lieu de se contenir mutuellement, étaient livrées à elles-mêmes, et, comme le prouvait M. d'Hauterive, n'ayant plus de raison de se borner, devaient aboutir à des excès. — Le premier consul fut, sur l'*État de la France*, de l'avis du public, et il donna des preuves de sa satisfaction à l'auteur.

Ce qui me frappe le plus dans les ouvrages de M. le comte d'Hauterive, c'est que le fond des idées ne change pas. Avant 89, en l'an VIII, sous l'empire, sous la restauration, c'est toujours le même respect pour le droit des gens, qu'il interprète avec la même rigueur; c'est la même affection pour un pouvoir fort qu'il asseoit sur les mêmes bases. Les circonstances ne le dominent pas, et si tel de ses écrits, où il ne dit ni le roi ni l'empereur, mais toujours le souverain, manquait de date, il serait difficile de dire sous quel régime il a paru. M. d'Hauterive a donc eu le droit d'écrire à ses amis, sur la fin de ses jours : « Mon corps a quelquefois plié sous le poids des évènemens, mais mon esprit a conservé la raideur primitive des temps antérieurs. »

Il a été donné aux hommes de la génération de M. d'Hauterive de faire en quelque sorte le tour du cercle politique, comme l'humanité de Vico. Après avoir débuté sous une monarchie ils ont passé bientôt sous une république, et de la république sous un empereur, pour venir terminer leur carrière, comme ils l'avaient commencée, sous un roi. La plupart, esprits et cœurs superficiels, ont adopté les idées et les sentimens des diverses périodes qu'ils ont traversées; d'autres sont restés noblement fidèles à des principes, mais ils se sont souvent tenus à l'écart, et eux et leurs principes ne rapportaient pas plus alors à la société que des trésors enfouis. M. d'Hauterive, consul à New-York, garde des archives, conseiller-d'état, toujours consultant, sous la république, sous l'empire, sous la restauration, est resté attaché à ses principes, et dans l'intérêt de tous, sans fléchir dans sa probité, il les a toujours utilisés; c'est là son grand mérite.

M. Artaud, en consacrant un livre à M. d'Hauterive, n'a pas fait seulement une œuvre qui sera utile, il a fait une œuvre remarquable; on ne pouvait mieux réussir dans le choix et l'arrangement qui étaient ici en première ligne. En effet, il était difficile de se borner au milieu de tant de matériaux; deux écueils étaient également à redouter : on pouvait se perdre dans l'abondance des détails, ou tomber dans la sécheresse; on courait le double risque d'ennuyer en disant trop, ou de manquer d'intérêt en ne disant pas assez. Le goût devait seul servir de guide, et de nos jours, on le sait, le goût est plus rare que l'esprit. Heureusement l'historien de Pie VII ne manque de l'un ni de l'autre, et son ouvrage serait lu comme il le mérite, quand bien même un intérêt de vive curiosité ne s'attacherait pas aux piquantes révélations sur les deux hommes les plus extraordinaires de notre histoire contemporaine, Napoléon et Talleyrand, l'un le génie de l'inspiration et de la force, l'autre le génie de la réflexion et de la patience.

L'*Histoire de la vie et des travaux du comte d'Hauterive* est une protestation qui, pour être indirecte, n'a que plus de portée contre le préjugé aujourd'hui ayant cours, que la politique est chose d'instinct; que, dans un pays constitutionnel, sous un ciel représentatif, le premier venu est un homme d'état, pourvu qu'il ait donné des preuves de capacité dans toute autre matière. M. le comte d'Hauterive a éloquemment prouvé, par un demi-siècle de travaux, que la politique est, selon son expression, une science et un art; art difficile, science profonde qui, au lieu de se simplifier, se complique, car le problème social s'est aujourd'hui agrandi de toute l'instruction qu'on a répandue dans les masses. Le moment est donc venu où tous les nobles esprits doivent concourir à relever la politique; nous remercions M. Artaud d'avoir écrit dans ce but et d'avoir eu le courage de consacrer un monument à une supériorité modeste, en face de tant de médiocrités bruyantes.

PAULIN LIMAYRAC.

BULLETIN.

Nous ne nous étions pas trompés sur l'importance que dès l'origine nous avons attachée à la commission des offices et aux questions que devait soulever son existence. C'est là la pierre d'achoppement du ministère, et ç'a été l'occasion pour la couronne d'exprimer sur ce point son dissentiment avec un des membres du cabinet. M. Teste a tenté de réparer cet échec par une note insérée au *Moniteur*, note dont la rédaction peu habile n'a pas détruit la gravité de la situation. Ainsi la couronne n'est pas d'accord avec un de ses ministres sur une des principales affaires de son département. Il est vrai que, pour sauver le ministre, quelques personnes accusent le roi et les notaires qui se sont adressés à sa majesté. On conteste que ces derniers aient eu le droit d'invoquer directement la sagesse royale, et l'on reproduit les accusations de gouvernement personnel. Mais comment se fait-il que les notaires d'Eure-et-Loir aient eu la pensée de se faire présenter au roi? Ont-ils cédé dans cette démarche aux suggestions de quelques courtisans? Nous croyons plutôt que, s'ils ont mis le pied à la cour, c'est tout simplement qu'ils partagent l'opinion commune qui regarde la prudence de la royauté comme une des meilleures sauvegardes des intérêts et des droits de tous. Changez les situations; supposez que M. le garde-des-sceaux porte dans son administration autant de mesure et de sagesse, que dans ce cas important il a montré d'imprudence; admettez aussi que la personne royale soit moins connue pour son souci de toutes les affaires et sa haute expérience; les notaires d'Eure-et-Loir auraient été trouver le ministre et non le roi, ou plutôt ils n'auraient pas eu besoin de se déplacer, car un ministre prudent n'eût pas donné à leurs intérêts une si vive alerte.

On a peine à concevoir comment M. Teste, qui a vieilli dans le barreau, et qui connaît par une longue pratique le monde judiciaire, n'ait pas senti quelles profondes racines avaient jetées dans notre société les propriétés mobilières que tant de familles se transmettent sous le nom de charges et d'offices, et qu'elles considèrent à juste titre comme leur patrimoine. Il ne serait pas plus périlleux de toucher à un article du code civil que de vouloir changer les bases et les principes de la loi de 1816. Aussi le ministre a-t-il été obligé de protester, pour la troisième ou quatrième fois, que ce n'était pas pour innover contre la loi, mais au contraire pour en assurer l'emploi et l'usage dans l'intérêt des héritiers et ayant cause, qu'il avait créé sa commission. Il est malheureux que cette sollicitude ait été si mal comprise par ceux qui en étaient l'objet, et qu'au lieu d'un cri de reconnaissance, ils aient jeté un cri d'alarme.

Les collègues de M. Teste, que ce dernier n'avait pas plus consultés que le roi, ne se dissimulent pas combien la conduite du garde-des-sceaux a compromis la situation du cabinet. C'est encore à ce ministre qu'on attribue l'insertion dans un journal d'une note fort singulière, qui annonçait que *Louis-Philippe* ne recevrait plus personne, pour ne pas manquer aux conditions du gouvernement constitutionnel. On mettrait ainsi le roi en interdit, pour être bien sûr qu'il ne pourrait jamais réparer les fautes de ses ministres! Le maintien de M. le garde-des-sceaux aux affaires paraissant désormais assez difficile, quelques membres du cabinet auraient eu la pensée de lui donner M. Sauzet pour successeur, et de porter M. Teste à la présidence de la chambre. Mais ne serait-il pas malaisé de faire accepter à la chambre pour président un ministre tombé par sa propre imprudence? On prononçait aussi les noms des généraux Préval et Pelet, dans le cas d'une retraite de la part de M. le général Schneider.

A dire notre pensée, ce n'est pas de cette façon que doit se recomposer le cabinet, s'il ne peut échapper à une décomposition. La situation est plus grave et va plus loin que le changement d'une ou deux personnes. Quand le ministère du 12 mai s'est formé, tout le monde a consenti à ce qu'il se mît à l'essai, sans obstacle, sans discussion. Le temps qui s'est écoulé depuis la fin de la session dernière a été pour lui une sorte de noviciat, où chacun de ses membres a pu faire connaître ses aptitudes gouvernementales, où le cabinet lui-même a pu montrer quel était son esprit. Pour ce qui est des personnes, si MM. Duchâtel et Villemain se sont distingués par la modération habile de leur administration, M. Teste n'a pas répondu aux espérances qui l'avaient accueilli. On lui reproche d'avoir mis le désordre partout où il a voulu introduire la réforme. M. Dufaure, à qui personne ne refuse le talent de porter à la tribune une parole ferme et lucide, a de la peine à triompher des difficultés que lui présentent les travaux publics, matière si nouvelle pour lui. On dit que M. Cunin-Gridaine succombe presque, tant sous le faix des affaires que sous le poids de la responsabilité politique qu'il a prise comme représentant des 221, et que sa santé pourrait bientôt lui faire de la retraite une nécessité. M. Passy se sent bien isolé, ayant rompu lui-même avec ses anciennes alliances politiques; il se sent aussi gêné dans ses mouvemens et dans les projets auxquels il attachait ce qu'il considère comme sa gloire. Les nouveaux subsides que va réclamer la guerre d'Afrique ajournent indéfiniment la conversion. Quant à M. le maréchal Soult, l'opinion ne se lasse pas de l'appeler au ministère de la guerre, surtout depuis les dernières nouvelles qui nous sont arrivées d'Alger; et peut-être le pays a-t-il le droit de préférer les avantages certains que lui offre la vieille expérience du maréchal, aux résultats un peu chanceux de son éducation diplomatique. Nous ne parlerons pas du système du ministère, puisque le ministère du 12 mai a toujours considéré tout système comme un écueil qu'il ne pouvait trop éviter.

Dans cet état de choses, il n'y a pas lieu à un remaniement partiel du cabinet; mais plutôt le concours est ouvert pour un ministère politique qui réponde dignement à la gravité des circonstances. Aujourd'hui même, *le Constitutionnel*, s'occupant d'un nouvel article de M. de Lamartine, est d'accord avec l'éloquent député sur la nécessité d'un pouvoir fort, s'appuyant sur le droit de l'intelligence, et digne de représenter le gouvernement de la France. De tous les côtés, dans les chambres, dans le pays, dans la presse, on se réunit dans le même vœu, on demande un ministère vraiment politique. Les hommes éminens dont on regrette la présence aux affaires, sont bien moins préoccupés de leurs intérêts personnels que des dangers de la situation, dangers qui regardent tout le monde. Ils appelleraient eux-mêmes au pouvoir leurs adversaires, pourvu qu'entre leurs mains le pouvoir fût intelligent et efficace. A coup sûr ce n'est pas M. Molé qui chercherait à entraver le retour aux affaires de M. Thiers, puisqu'en se démettant de la présidence du 15 avril, il l'avait désigné au roi comme son successeur naturel. Nous croyons que les mêmes sentimens lui sont noblement rendus par l'ancien président du 22 février. M. Guizot, qui a repris la gravité calme de son ancienne attitude, doit juger la situation avec la même élévation et le même désintéressement. L'année dernière, les passions des hommes politiques étaient ardentes et offusquaient leur jugement; aujourd'hui elles ont fait place à une liberté d'esprit qui leur permet de tout voir et de tout juger. Il est impossible que ces dispositions ne finissent pas par mettre un terme au fractionnement des partis et à l'isolement des individus : les ressentimens sont éteints, les fautes presque oubliées, et l'on reconnaît l'impérieux besoin d'alliances et de rapprochemens d'où puisse sortir une force gouvernementale. Tant au dehors qu'à l'intérieur, tout appelle la vigilance de ceux qui s'intéressent à la grandeur du pays et à la conservation de l'ordre social.

Sans vouloir exagérer les alarmes que peuvent inspirer les évènemens inattendus dont l'Afrique vient d'être le théâtre, nous pouvons reconnaître la gravité des conjonctures dans les mesures prises par le gouvernement qui appellent sous les drapeaux 25,000 hommes sur les 40,000 de la classe de 1838, et qui ouvre au ministère de la guerre un crédit de 19,987,000 francs. Il n'est que trop évident que M. le maréchal Valée a manqué de prévoyance, et n'a pas jugé d'un œil sûr quelle était la mesure de ses forces, quels pouvaient être les projets et les ruses de son ennemi, quelles devaient être les conséquences de la dernière entreprise qu'il avait tentée. Le gouverneur-général s'était imaginé que par l'expédition du Biban il abattrait le moral des Arabes; il n'est au contraire parvenu qu'à les irriter, qu'à avancer le moment où la paix serait perfidement rompue par Abd-el-Kader. Mais les fautes commises remontent plus haut, il faut les imputer surtout à la manière dont a été compris le traité de la Tafna. Quelle était l'intention politique qui avait fait conclure un traité avec l'émir? On avait voulu neutraliser pendant un moment un ennemi redoutable, et trouver plus facilement, à la faveur de son inaction, le chemin de Constantine. Une fois que ce grand résultat était obtenu, et que notre drapeau flottait sur les tours de la seconde ville de l'Algérie, ce traité n'avait plus la même importance, et devait être rompu, par la France, à la première infraction que s'en est permise Abd-el-Kader. Le tort est de s'être laissé prévenir; le tort est d'avoir pensé que l'émir serait reconnaissant des avantages qu'on lui avait accordés; le tort est d'avoir considéré une trève faite avec un barbare comme une paix régulière qui serait observée par les deux partis suivant les principes du droit des gens européen. Mais enfin la France va s'occuper de tirer vengeance de la déloyauté de l'émir et de ses brigandages; le maréchal travaille à fermer la plaine d'Alger aux incursions des Arabes, et au printemps nous reprendrons l'offensive contre Abd-el-Kader. On parle pour cette époque du départ du prince royal. Nous savons combien M. le duc d'Orléans désire revoir l'Afrique pour joindre l'ennemi de la France; la juste popularité qu'il a su conquérir dans notre colonie lui semble une sorte d'engagement moral qu'il aurait pris de revenir s'associer aux entreprises et aux dangers de notre armée d'outre-mer, et les ministres peuvent se trouver embarrassés pour résister à des instances généreuses venues de si haut. Mais il est une autorité supérieure encore à M. le duc d'Orléans: c'est celle du roi qui, comme roi et comme père, peut ne pas céder aux désirs de son fils. Il ne faut pas qu'à chaque alerte que pourront donner les Arabes à nos avant-postes, le prince royal se croie obligé de passer la mer pour se réunir à nos troupes; il a des frères auxquels il peut et doit céder cette glorieuse besogne. M. le duc d'Orléans ne saurait oublier qu'il est le second personnage politique du royaume, et qu'il a d'autres devoirs que ceux d'un soldat.

A l'intérieur, plusieurs arrestations semblent avoir mis le gouvernement sur la trace de nouveaux complots et de nouvelles tentatives d'insurrection. L'autorité déploie sans doute, sur ce point, une vigilance qui est plus nécessaire que jamais. Les passions anarchiques, qu'on s'était plu à croire pour longtemps éteintes, semblent se réveiller et vouloir livrer à la société de nouveaux assauts. Il y a toujours des hommes qui se moquent des progrès paisibles de la raison et de la liberté, qui ne voient de remède que dans la violence et de salut que dans une révolution nouvelle. Ils laissent dire ceux qui parlent de réforme légale, se mettent quelquefois derrière eux, et continuent leur œuvre de destruction.

Nous doutons fort que la réforme dont M. Michel (de Bourges) s'est fait l'ardent prédicateur dans le cinquième arrondissement, amenât l'âge d'or, si jamais elle passait dans nos institutions; mais nous reconnaissons volontiers que l'orateur radical a usé avec talent de son droit et de la parole. Il a revêtu quelques lieux communs d'une forme qui trouve son mérite dans son aspérité, et son éloquence doit les effets qu'elle a produits à la dureté même de ses accens. Mais comment le ministère n'a-t-il pas songé à opposer au candidat radical un homme capable de lui tenir tête et de soutenir les principes d'une saine politique? Il n'y a eu personne pour répondre à M. Michel (de Bourges) que la bourgeoisie française n'était pas une caste égoïste, ayant des intérêts exclusifs et dénués de moralité politique, mais qu'elle était peuple elle-même, qu'elle constituait cette partie du peuple qui devait à plus d'instruction et de lumières des avantages sociaux accessibles à tous. On aurait pu aussi se permettre de réfuter l'orateur radical sur la séparation qu'il veut établir entre le cœur et la capacité, car il serait très fâcheux que les gens qui ont du cœur fussent incapables, et que ceux qui ont de la capacité manquassent nécessairement de cœur. On a donc eu tort de laisser M. Michel (de Bourges) parler tout seul, sans lui opposer de contradicteur suffisant. Les hommes honorables qui se sont présentés aux électeurs comme les amis politiques de M. Odilon Barrot, se sont montrés trop timides et trop désarmés vis-à-vis du fougueux démocrate. Cependant M. Barrot et les siens devraient songer qu'ils sont serrés de près par les radicaux, qui tous les jours gagnent sur eux du terrain. Le chef de la fraction constitutionnelle de la gauche n'avait pas moins d'intérêt que le ministère à opposer un orateur à M. Michel (de Bourges); il s'agissait pour lui de défendre sa politique et ses idées de quasi-réforme électorale. Ne s'aperçoit-il pas du mouvement qui de toutes parts se fait contre lui dans le parti radical, qui s'est complètement séparé de la gauche dynastique, et qui a pris d'autres mots d'ordre et d'autres représentans? Une situation nouvelle commence pour M. Barrot, et il l'a provoquée lui-même par la publication de son projet électoral. Désormais M. Barrot n'est plus à la tête de l'opposition et n'est pas encore au sein du juste-milieu.

Les troubles qui ont éclaté à l'ouverture du cours de M. Lerminier au collége de France, montrent combien les idées de vraie liberté sont encore mal comprises, ou plutôt combien il est facile à une minorité de donner le change sur les vrais sentimens du public. En protestant par sa présence contre l'oppression dont il était l'objet, M. Lerminier a fait avec simplicité une action courageuse; il a défendu autant qu'il était en lui la liberté de la pensée et les droits de l'enseignement, et il a pu se retirer avec la conscience d'avoir rempli son devoir. Il n'ignorait probablement pas à quelles injures ignobles, à quelles calomnies ridicules il pouvait encore se trouver en butte; mais il a cru que, comme professeur et comme homme politique, il devait opposer une fermeté d'esprit et de cœur égale aux inimitiés que n'avait pu désarmer une année de silence.

Si l'on excepte le *Journal des Débats*, qui a éloquemment défendu la liberté de la pensée, les feuilles quotidiennes en général n'ont pas rempli le devoir que leur imposaient les circonstances. Puisqu'elles avaient contribué à former l'orage qui deux fois est venu fondre sur M. Lerminier, dans lequel on s'est toujours acharné à confondre le professeur et l'homme politique, elles devaient elles-mêmes, avec une justice intelligente, travailler à réparer le mal qu'elles avaient fait. Mais il paraît que ce serait trop demander. Nous sommes, en ce qui touche la liberté de la presse, dans une situation analogue à celle où se trouvait l'Amérique quand elle eut fondé son indépendance. Ce fut alors au-delà de l'Atlantique un tel débordement d'injures, d'invectives et de calomnies lancées contre les citoyens, contre leur vie publique et leur honneur privé, que le peuple américain put croire un instant qu'il n'avait conquis dans la liberté de la presse qu'une arme dangereuse qui menaçait de tout anéantir. Mais peu à peu il s'habitua à estimer les choses ce qu'elles valaient, à ne plus croire aux injures intéressées et aux accusations passionnées. La liberté de la presse fut la même, mais la nation changea de dispositions et de sentimens à son égard. Nous avons à faire sur nous-mêmes un travail analogue. Il ne s'agit ni de museler, ni d'anéantir la presse, mais de la réduire dans l'opinion à sa juste valeur, et de mesurer la considération dont elle devra jouir sur la conduite qu'elle tiendra elle-même. Voilà qui nous paraît plus facile et plus efficace que les prétendues réformes dont on entretient périodiquement le public. Ni la suppression du timbre ni la diminution des droits de la poste ne changeront le moral des écrivains et de la société; vous n'aurez jamais de *publicité* sans *polémique*, dans un pays où l'habitude, la manie de la discussion, si l'on veut, a pénétré dans tous les rangs et dans tous les esprits. La suppression de la polémique n'est pas possible dans un pays qui avait inventé les nouvelles à la main et les pont-neuf pour suppléer à la publicité régulière qui lui manquait. L'*annonce* ne parviendra jamais à satisfaire à elle seule l'esprit national; s'il y avait quelque chose à supprimer, ce serait plutôt l'annonce, chose mercantile à laquelle les journaux se trouvent entraînés à faire tant de sacrifices, et dont le moindre inconvénient est de donner si souvent un démenti complet à l'esprit même de la rédaction.

L'Académie Française s'est officiellement occupée, dans sa séance de jeudi, du choix du successeur de M. Michaud; l'élection doit avoir lieu le 19. Quand nous engagions M. Victor Hugo, dans l'unique intérêt de la justice littéraire, à se mettre avec franchise sur les rangs, nous ne savions pas d'une manière positive que depuis long-temps plusieurs membres de l'Académie lui avaient fait expressément cette invitation, et qu'il l'avait fièrement repoussée. M. Hugo n'aurait donc à s'en prendre qu'à lui si ses indécisions compromettaient le succès d'une candidature que ses amis viennent enfin d'avouer, après avoir laissé M. Berryer se mettre sur les rangs. Qu'arrivera-t-il de ce conflit? Permettra-t-il à M. Casimir Bonjour d'entrer à l'Institut, en se glissant entre l'orateur et le poète? Nous croyons toujours que l'Académie doit persister à couronner dans M. Hugo vingt années de travaux littéraires et quelques belles productions, malgré l'embarras où semble l'avoir mise la capricieuse irrésolution de l'écrivain.

— *Livre de poésie à l'usage des jeunes filles chrétiennes* (1). — On se tromperait beaucoup si l'on croyait, sur la foi du titre, que ce recueil, de l'exécution la plus élégante et la plus soignée, ne contient que des œuvres dévotes et ne s'adresse qu'à l'enfance. Ce petit livre est un choix excellent de poésies lyriques et dramatiques, tirées de nos meilleurs écrivains, depuis Charles d'Orléans jusqu'à Voltaire. Cette réunion des morceaux de notre langue les plus parfaits et les plus purs, tant pour le fond que pour la forme, n'intéresse donc pas exclusivement les jeunes filles; ce livre s'adresse aux mères et aux institutrices, au moins autant qu'à leurs élèves. Il plaira même, indépendamment du but que l'auteur s'est proposé, aux lecteurs délicats de tout sexe et de tout âge. Les gens du monde y trouveront de belles pages qu'ils ont oubliées, quelques-unes même qu'ils n'ont peut-être jamais lues. A côté d'*Esther*, d'*Athalie* et des extraits de *Polyeucte*, viennent des fragmens non moins admirables du *Martyre de saint Genest*, par Rotrou. Dans la seconde partie, quelques odes de Malherbe et de Jean-Baptiste Rousseau encadrent des pièces moins connues, mais non moins dignes d'étude, de Racan, de Desmarets, de Pélisson, d'Arnaud d'Andilly, de Ségrais et de Mainard. Enfin, la troisième partie, tout en demeurant à la portée de l'enfance, présente de curieux échantillons de notre vieux langage. Pour en faciliter l'intelligence graduelle, l'auteur a commencé par les pièces les plus voisines des règnes de Louis XIV et de Louis XIII, et remonte pas à pas de Desportes à Charles d'Orléans, en passant par Dubellay, Charles IX et Ronsard. Chacun des poètes admis dans cette sorte d'Élysée a sa notice à part, proportionnée à son mérite ou à son influence relative. Toutes ces notices sont touchées avec beaucoup de goût et de finesse. Nous avons particulièrement remarqué celle de Jean Racine et celle de Ronsard.

---

(1) 1 vol. in-12; chez Leleux, libraire-éditeur, rue Pierre-Sarrasin, 9.

— M^me^ d'Abrantès travaillait dans les derniers temps de sa vie à un roman intitulé *Louise*. Ce roman, dont la mort de M^me^ d'Abrantès a arrêté la composition, déjà fort avancée, vient de paraître à la librairie de Dumont. L'éditeur, après l'avoir gardé long-temps en manuscrit, a confié le soin de le terminer à la personne qui, pour cette tâche délicate, eût été choisie par M^me^ d'Abrantès elle-même. Le roman de *Louise*, dont la lecture est pleine d'intérêt, ne peut manquer d'obtenir l'accueil le plus favorable.

F. Bonnaire.

L'ARCHIPRÊTRE

DES CEVENNES.

XIV.[1]

TOINON LA PSYCHÉ.

Pendant que l'insurrection religieuse soulève la population cevenole, nous allons conduire le lecteur à une modeste hôtellerie d'Alais, ville située à dix lieues environ du théâtre des scènes que nous venons de retracer.

Cette auberge, dont la pieuse enseigne représentait une *croix pastorale,* était tenue par Thomas Rayne, bon catholique.

Sans doute des voyageurs de distinction venaient d'arriver, car on voyait à la porte de l'hôtel une chaise de poste dételée, des chevaux écumant de sueur, un postillon comptant l'argent qu'il venait de recevoir, et un laquais vêtu en courrier qui aidait une suivante accorte et égrillarde, véritable *Marton* de comédie, à déballer quelques cartons.

Un jeune homme très petit, très gros, à figure commune, suffisante, vêtu d'un habit de voyage ridiculement chargé de broderies, surveillait cette opération.

---

(1) Voyez les livraisons des 23 novembre, 1er et 8 décembre.

Craignant qu'une des caisses placées sur l'impériale ne fût pas enlevée avec assez de précaution, le gros jeune homme monta résolument sur une des roues de la chaise, en disant au laquais : — Têtebleue! prends donc garde, Mascarille, c'est la caisse aux senteurs de Martial... et...

— J'ai déjà prié monsieur de ne pas me tutoyer, dit le grand laquais, en interrompant son maître, d'un air à la fois respectueux et insolent. Je n'ai quitté la maison de monseigneur le duc de Nevers et je ne suis entré chez monsieur qu'à cette condition.

— Allons, allons, il suffit, Mascarille; faites seulement bien attention à cette caisse, dit le jeune homme en rougissant.

— Vous ne savez donc pas, monsieur Taboureau, reprit la brune suivante en riant d'un air malin, en montrant deux rangées de dents du plus bel émail, vous ne savez donc pas que M. de Mascarille ne permet à ses maîtres de le tutoyer que lorsqu'ils sont ducs... et encore je ne sais pas même s'il accorde ce privilége-là aux ducs à brevet.

— Taisez-vous, Zerbinette, dit M. Taboureau d'un air courroucé.

A ce moment une voix d'un timbre charmant fit entendre ces mots accentués avec une impatience croissante:

— Monsieur Taboureau! monsieur Taboureau! monsieur Taboureau!

Au premier appel, l'heureux possesseur de ce beau nom de Taboureau avait vivement levé la tête vers la fenêtre d'où semblait sortir la voix; au second appel, il s'était écrié: Me voici, belle *Psyché*... et il avait perdu l'équilibre; au troisième appel, il avait lourdement sauté de la roue, en entraînant malheureusement la caisse de parfums qu'il soutenait, et qui se brisa avec un sourd fracas; enfin, au quatrième appel, il s'était précipité dans l'hôtellerie en répondant : Me voici! me voici! me voici! Car la jolie voix appelait toujours Taboureau, et commençait à se monter sur un diapazon assez voisin de la colère.

Lorsque M. Taboureau entra dans la plus belle chambre de l'auberge, Toinon *la Psyché*, car c'était elle, s'irritait déjà très fort de la lenteur de son gros chevalier.

Toinon avait vingt ans au plus; sa taille petite et mignonne était d'une grace juvénile, d'une perfection tellement idéale, que le roi Louis XIV, devant qui Toinon avait représenté *Psyché* dans l'intermède de Molière qui porte ce nom, n'avait pu s'empêcher de dire en voyant danser cette adorable créature :

— *Voilà assurément Psyché.*

Depuis ce jour, les gens de la cour et du bel air n'appelèrent plus Toinon que la *Psyché*, et bientôt elle éclipsa les fameuses danseuses *Pécourt* et *Desmâtins*, jusque-là sans rivales dans la danse des sylphides de la *Statue d'Or*, ballet du temps (1).

Il était impossible de voir quelque chose de plus charmant et à la fois de plus naïf et de plus éveillé, que la fraîche et jolie mine de Toinon. Ses cheveux châtains clairs à reflets dorés entouraient son front de neige. Au-dessous de deux minces sourcils bruns, étincelaient ou mouraient, à travers leurs franges de longs cils noirs, deux grands yeux gris-bleu qui pouvaient, selon le caprice de Toinon, pétiller de malice, ou se noyer de langueur. Un petit nez relevé, mutin, moqueur, insolent, dont le bout rosé s'agitait imperceptiblement à la moindre émotion, relevait de son piquant attrait cette délicieuse physionomie, ronde, blanche, purpurine, dont les lèvres humides, vermeilles et rebondies, respiraient la malice et la sensualité.

Toinon ne connaissait ni son père ni sa mère. Son roman était simple. Enfant trouvée de Paris, ramassée dans une rue du Marais par des bateleurs, elle avait suivi leur troupe jusqu'à l'âge de quatorze ans. Un jour *Feuillet*, célèbre chorégraphe et maître des ballets de l'hôtel de Bourgogne (2), vit danser Toinon sur la place Royale : frappé de sa grace et de sa gentillesse, il proposa aux saltimbanques de la lui abandonner. En peu de temps, grace aux soins de ce maître habile, Toinon fit de rapides progrès, parut dans tous les intermèdes, et fut enfin remarquée par le roi, qui d'un mot fit la fortune de la petite fille en l'appelant *Psyché*.

De ce mot, de ce jour, la Toinon fut à la mode.

Moralement, la Psyché était fort de l'école de Marion Delorme et de M^lle^ de l'Enclos; si, comme ses belles émules, elle ne se piquait pas généralement de fidélité, comme elles Toinon avait toujours cherché ou choisi ses préférences parmi les gens de la meilleure compagnie. Son dernier amour, ou plutôt la seule et la première passion qu'elle eût ressentie de sa vie avait été pour le marquis Tancrède de Florac, que nous avons vu à la tête des dragons de Saint-Sernin, servant d'escorte à l'archiprêtre. Le marquis Tancrède était de tous points capable d'inspirer un tel attachement. Nul n'était plus renommé pour l'ampleur ébouriffée de ses perruques blondes, pour l'audace cavalière de son débraillé à la gourgandine, pour la magnificence de ses équipages, de ses habits et de ses dentelles : « Il était *malines* depuis le col jusqu'aux chaussons, et pouvait faire armes séduisantes de ses tabatières, montres et poivrières, tant elles étaient d'un furieux bon goût (1). Toujours barbouillé de tabac d'Espagne, toujours ivre, grand brelandier, habile académiste, des plus redoutables à la paume, jouant du luth comme un archange, et dansant une courante ou un pas de caractère comme L'Étang (2) lui-même, le marquis Tancrède, moqueur, brillant, hardi, avait eu des galanteries sans nombre, mais seulement parmi la fine fleur des femmes de la cour, fuyant comme peste les femmes de robe, les bourgeoises et les comédiennes.

---

(1) Livret d'opéra de Le Roi, 1600.

(2) Voir la *Chorégraphie de Feuillet*; Paris, 1701.

Toinon avait bien des fois en soupirant lorgné le beau Tancrède, lorsqu'il venait étaler ses canons, ses rubans et sa perruque sur les banquettes de la scène, d'où il interrompait effrontément les acteurs. Mais le marquis était resté de marbre aux coquettes agaceries de la Psyché.

Une si dédaigneuse insouciance devait exaspérer une tête ardente et folle comme celle de Toinon. Elle se piqua au jeu, tant et si bien, que le beau Tancrède fut heureux à peu près malgré lui. Le bonheur ne changea rien aux airs méprisans dont il continua d'accabler la pauvre créature. Soit dépit, soit esprit de contradiction, soit véritable amour, malgré les insolences, malgré les duretés du marquis, cette fille qui n'avait jamais eu d'autre loi que ses changeantes fantaisies, éprouva pour ce gentilhomme un sentiment profond, jaloux, mais humble et résigné. Elle ressentit enfin tous les violens symptômes d'une première passion. Les gens de cour qui formaient sa société habituelle furent peu à peu éloignés. Assez riche pour quitter le théâtre, Toinon vécut dans la retraite, heureuse, éperduement heureuse, lorsque Tancrède daignait lui donner une heure sans la railler trop cruellement sur ses goûts de *Madeleine repentante*.

Cette liaison insouciante et presque brutale du côté de Tancrède, timide et dévouée du côté de Toinon, dura trois mois. Au bout de ce temps, le marquis fut obligé d'aller rejoindre son régiment dans les Cevennes.

Le désespoir de la Psyché fut d'autant plus amer, que le marquis

---

(1) Voyez pour ce portrait des merveilleux du temps *la Thèse des Dames*, acte Ier, scène IV. Gheraldi, théâtre de l'hôtel de Bourgogne, 1701. Ce répertoire est un trésor de documens précieux sur les mœurs et usages de l'époque.

(2) Fameux danseur du temps.

Tancrède riait comme un fou, lorsque la pauvre fille parlait du chagrin affreux qu'elle éprouvait à le quitter.

Un jour elle avait même poussé l'impertinence jusqu'à pleurer, mais le marquis lui avait formellement déclaré : *Primò*, que les plus beaux yeux du monde devenaient hideux lorsqu'ils étaient rouges; *secundò*, que ces airs d'Ariane éplorée que la danseuse se permettait à son endroit, le compromettaient d'une étrange sorte. Depuis ce jour, Toinon tâchait toujours de paraître souriante quand Tancrède arrivait.

Le marquis parti, Toinon souffrit d'affreuses douleurs; son amour s'exalta tellement, qu'au risque de se faire impitoyablement chasser, elle résolut d'aller rejoindre Tancrède. Ce qu'elle fit.

Voici à quel propos elle avait pris pour chevalier Claude Taboureau.

Ce dernier, fils d'un fermier des aides et gabelles, avait hérité d'une fortune énorme. Voulant trancher du grand seigneur, le Taboureau, d'abord éperduement amoureux de Toinon, avait commencé par lui offrir tout un Potose; aussi Toinon l'avait-elle fait mettre à la porte comme un petit bourgeois qu'il était.

Pourtant, au moment de partir pour les Cevennes, trouvant la route dangereuse pour deux femmes seules, car elle emmenait sa suivante Zerbinette, la Psyché avait fait venir Taboureau, et lui avait dit :

— Monsieur Taboureau, vous m'aimez, dites-vous?

— Plus que mon ame, belle Psyché! Aussi vrai qu'il n'y a que vous au monde pour faire le pas de *Sissone* et le pas *Tortillé* (1), je vous suis dévoué corps et ame.

— Prouvez-le moi : je vais en Languedoc retrouver M. le marquis de Florac; seule dans ma chaise avec Zerbinette, j'ai peur; accompagnez-moi.

— Cruelle tigresse! que me proposez-vous là?

— C'est oui ou c'est non, monsieur Taboureau : je vous parle avec franchise, décidez-vous.

Après les réflexions les plus mortifiantes pour son amour-propre, Taboureau avait fini par accepter la proposition de Toinon, pensant que rien ne serait de meilleur air que de pouvoir dire à ses amis, en se promenant aux Tuileries dans l'allée du *Contrôle* (2) : Je pars demain avec la Psyché!

---

(1) Pas du temps. Voir la chorégraphie de Feuillet, déjà citée.

(2) Maintenant l'allée du bord de l'eau.

« ARLEQUIN. — L'une est l'allée de la *Fronde* ou du *Contrôle*.

PIERROT. — Ces allées où sont ces bancs?

Il consentit donc à servir de sigisbé à Toinon, et se mit en route avec elle, emmenant son grand laquais Mascarille qui courait devant la chaise, et qu'il avait à prix d'or débauché de la maison de M. le duc de Nevers.

Pendant tout le chemin ce ne furent de la part de Toinon et de sa suivante que moqueries et que plaintes sur l'embonpoint monstrueux de Claude Taboureau, qui se faisait pourtant petit, petit dans un coin de la chaise pour ne point étouffer Zerbinette, qui était placée entre lui et la Psyché.

Enfin les trois voyageurs arrivèrent à Alais où Toinon comptait avoir les renseignemens nécessaires pour retrouver le marquis, car elle avait appris à Montpellier que les dragons s'étaient déjà dirigés vers les montagnes des Cevennes.

Telle était Toinon la Psyché qui venait d'appeler si impatiemment Taboureau.

Le sigisbé entra précipitamment dans la chambre de l'auberge et trouva Toinon plus jolie, plus séduisante que jamais, avec sa longue robe de voyage de taffetas gris perle, et ses coiffes de même étoffe et de même couleur.

XV.

LA NOUVELLE.

ARLEQUIN. — Oui, c'est là qu'on s'assied pour médire à son aise,
Que l'on parle du beau, du mauvais et du bon;
Enfin c'est là où tout se pèse,
Et qu'à chaque passant on taille son lardon. »
(*Les Promenades de Paris.*)

— Mais, monsieur Taboureau, vous êtes insupportable; voilà plus de dix fois que je vous appelle, dit Toinon en frappant du bout de son petit pied avec colère.

— Tigresse! répondit le sigisbé tout essoufflé. A moins d'être un oiseau, un sylphe, il est impossible d'être plus prompt.

— Oh! certainement vous êtes leste et preste comme un sylphe, je n'en doute pas... Quelle heure est-il?

Claude tira de sa veste une montre, ou horloge de poche, comme on disait alors, épaisse de deux pouces environ, et répondit : Trois heures un quart de relevée.

— Nous allons demander notre route, et à quatre heures nous repartons, dit Toinon d'un air décidé.

— Repartir! à quatre heures! s'écria Taboureau; mais, tigresse, vous n'y songez pas. Nous n'avons pas déjeuné, nous n'avons pas dîné, vous ne voulez donc pas même que nous soupions?

— Eh! mon Dieu, mangez, déjeunez, dînez, soupez, tant que bon vous semblera. Mais soyez prêt à partir à quatre heures, voilà tout ce que je vous demande.

— Il me serait d'abord, je crois, très difficile, belle tigresse, de trouver de quoi faire trois repas dans cette misérable auberge; c'est tout au plus s'il y aura moyen d'en faire un; mais toutes vos caisses sont déballées, et...

— Eh bien! vous les ferez emballer de nouveau. Cela suffit.

— Mais, mademoiselle! s'écria Taboureau avec impatience.

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur? dit Psyché d'un air majestueusement courroucé; vous hésitez à m'obéir? Pourquoi restez-vous? Qui vous retient auprès de moi? Si ma façon de voyager vous semble incommode, allez-vous-en; mais si vous restez, ne me contrariez pas.

— Mais, depuis notre départ de Paris, songez donc que vous ne vous êtes arrêtée qu'à Lyon, une nuit; vous devez être horriblement fatiguée; prenez au moins ici quelques heures de repos.

— Je ne suis pas fatiguée. Le désir d'arriver près de M. de Florac me donne une inquiétude brûlante, c'est vrai; mais cette inquiétude, je l'aurai jusqu'au moment où je pourrai le voir, jusqu'au moment où je saurai s'il me permet de rester près de lui. Il faut donc que j'arrive le plus tôt possible.

— Vous n'avez pas l'ombre de pitié, s'écria le malheureux Taboureau; vous ne songez pas, cruelle femme que vous êtes, à tout ce que vous me faites souffrir en me parlant ainsi.

— Et pourquoi donc vous parlerais-je autrement? Vous ai-je caché le but de mon voyage? vous ai-je caché mon amour, le seul amour que j'aie éprouvé et que j'éprouverai de ma vie? dit tristement la Psyché. Je me suis adressée à vous comme à un ami, comme à un frère. Vous vous êtes montré jusqu'ici généreux et bon; si le rôle vous ennuie, allez-vous-en.

— Allez-vous-en! allez-vous-en! vous savez bien que je ne puis pas m'en aller. Un charme diabolique m'attache à vos pas. J'ai beau me répéter que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'aimerez jamais, que vous êtes ensorcelée par un autre: eh bien! rien ne fait; je suis auprès de vous, cela me ravit, et j'oublie tout le reste.

— Allons, allons, mon bon monsieur Taboureau, dit la sirène en prenant sa voix douce et donnant sa main blanche et délicate à baiser à Claude, ne vous abusez pas : vous restez près de moi parce que vous savez bien que je vous aime comme le meilleur de mes amis, et qu'à défaut d'un sentiment plus tendre cette amitié-là a bien son prix.

— Mais vous l'aimez donc bien? dit le pauvre Taboureau avec un accent désespéré.

— Si je l'aime! si je l'aime! Mais non, non; vous me reprocheriez encore d'être cruelle. Tenez, ne parlons pas de cela, mon ami.

— Vous avez raison, tigresse, car c'est affreux! Je me sens dévoré de jalousie et d'envie, et malheureusement le chagrin ne me fait pas même maigrir. Je crois, tête bleue! que j'engraisse de male-rage. Mais écoutez mes conseils, je vous les donne dans votre intérêt. Sans doute vous êtes toujours charmante, sans doute vous êtes toujours l'adorable Psyché, mais il faut arriver près de *lui* parée de tous vos avantages; eh bien! la fatigue d'une longue route, votre agitation, vos inquiétudes, tout cela a bien pu altérer un peu votre fraîcheur, tandis qu'un jour ou deux de repos vous la rendraient.

— Un miroir, un miroir, s'écria Toinon avec inquiétude.

Ce fut en vain que Taboureau chercha une glace dans cette chambre d'auberge nue et déserte. Il allait descendre pour prendre dans la chaise le nécessaire de voyage de Toinon, lorsqu'une rumeur assez prolongée se fit entendre sur la place. Taboureau se mit à la fenêtre, écouta un moment, et s'écria : Belle tigresse, voici qui nous intéresse, écoutez.

Toinon courut à la fenêtre.

Un assez grand nombre de paysans et de bourgeois étaient rassemblés sur la place d'Alais, et paraissaient dans une grande agitation. Presque tous appartenaient à la religion catholique, et l'on entendait sourdement bourdonner ces mots : Au diable les chanteurs de psaumes! — Encore la guerre civile! — Que n'écrase-t-on une bonne fois ces fanatiques maudits.

Quelques religionnaires, remarquables par leurs vêtemens noirs ou bruns, écoutaient sans se troubler ces manifestations hostiles, et parcouraient les groupes d'un air calme et grave.

Tout à coup les bourgeois crièrent avec acclamation : Vivent les dragons de Saint-Sernin !

— Le régiment de Tancrède! dit Toinon, et elle écouta avec la plus vive attention.

A ce moment on vit arriver par une des rues qui donnaient sur la place un cavalier suivi d'un trompette; tous deux portaient l'uniforme des dragons de Saint-Sernin. Ils pouvaient à peine frayer un chemin à leurs montures au milieu de la foule qui les entourait en les accablant de questions.

— Monsieur le dragon, est-il vrai que les montagnards se sont révoltés dans l'ouest? disait l'un.

— Brave trompette, reprenait l'autre, on dit qu'il y a eu d'effrayans miracles sur la montagne d'Aygoäl? En savez-vous quelque chose?

— Digne brigadier, est-il vrai que les réformés de la plaine de l'Hort-Diou aient brûlé les églises catholiques du bas pays? demandait celui-ci.

— Allez au grand diable d'enfer! s'écria le brigadier Larose pour toute réponse, et il éperonna sa monture pour la décider à ruer ou à se cabrer, afin de se faire faire place.

Voyant l'inutilité de ses efforts, car la foule augmentait de moment en moment, et paraissait résolue à user de sa force d'inertie pour contraindre le brigadier à donner des nouvelles de l'insurrection, Larose dit à son trompette de sonner quelques appels afin de commander l'attention des habitans.

— Le dragon va parler; silence, silence, dirent ceux qui entouraient le cavalier.

— Ah! ah! répondit la foule avec un murmure de satisfaction croissante; quelques cris de : Vivent les dragons de Saint-Sernin! se firent entendre de nouveau.

Larose, se dressant sur ses étriers, fit un geste impératif, et dit d'une voix forte : Bourgeois et manans, je vous somme de me livrer passage, au nom du roi et de mon capitaine, M. le marquis de Florac, qui m'envoient en toute hâte à Montpellier auprès de monseigneur l'intendant.

— Mon cher Taboureau, dit Toinon, descendez vite prier ce soldat de monter ici. Tenez, vous lui donnerez ce louis. Bonheur du ciel! je vais avoir des nouvelles de Tancrède.

Taboureau descendit en soupirant, et s'aventura dans la foule pour s'approcher du dragon, qui continuait à réclamer en vain le passage.

— Il faut que le dragon nous dise ce qui est arrivé dans l'ouest et dans les montagnes, s'écriaient les plus opiniâtres en se pressant autour du cavalier, qui s'escrimait du bout de ses bottes fortes et de ses talons éperonnés pour repousser les curieux. N'y pouvant parvenir, et souverainement impatienté, il ordonna à son trompette de sonner un nouvel appel.

— Il va parler! il va parler! s'écria la foule avec un frémissement de curiosité satisfaite.

— Bourgeois et manans, dit Larose en découvrant ses fontes et en prenant un pistolet à son arçon, puisque vous vous obstinez à vous presser autour de moi comme un troupeau de moutons égarés, quoique je vous aie sommés, au nom du roi et de mon capitaine, de me laisser passer, je vais essayer d'envoyer devant moi la balle de mon pistolet en manière de sentinelle perdue, pour voir si elle me fera faire place.

Et le brigadier arma son arme, après avoir ordonné à son trompette d'en faire autant.

L'effet de cette menace fut soudain et prodigieux, le flot du peuple reflua violemment du centre vers la circonférence, car les voisins du brigadier craignirent d'être les premiers atteints; les deux dragons ainsi dégagés traversèrent facilement la place.

Lorsqu'ils furent arrivés devant la porte de l'auberge, Taboureau s'approcha de Larose, lui mit un louis dans la main, et lui dit: Mon brave dragon, il y a là haut une jolie dame qui veut vous parler au sujet de votre capitaine, et qui espère que vous et votre trompette accepterez quelques rafraîchissemens, dont vous devez avoir besoin.

— Mon trompette n'éprouve pas d'autre besoin que celui de garder mon cheval, dit Larose en jetant ses rênes à son compagnon de route, et en descendant de sa monture. Ainsi, conduisez-moi vite à cette jolie dame, mon brave monsieur, car il faut que je sois à Montpellier cette nuit même.

Et Larose se redressa galamment dans son uniforme, épousseta son justaucorps du bout de son gant de buffle, secoua la poussière de ses bottes fortes, passa sa longue moustache blonde entre le pouce et l'index de sa main gauche, et suivit Taboureau.

Lorsque le dragon entra dans la chambre, il vit, non sans un certain émoi sensuel, sur une petite table fort bien servie, un pâté à croûte dorée, un pain blanc comme la neige, et une poudreuse bouteille de vin de Bourgogne, que Zerbinette, la brune suivante, essuyait de ses blanches mains.

Ces provisions avaient été empruntées, par l'ordre de Psyché, à la cantine dont Taboureau garnissait toujours prudemment un des coffres de la chaise.

Le sigisbé fit une moue épouvantable en voyant l'unique espoir de son souper exposé à la voracité du soldat.

— Mais, tigresse, dit-il à voix basse en s'approchant de Toinon, il ne nous reste absolument que ce pâté de bec-figues au romarin, et un pareil drôle est incapable d'en soupçonner la délicatesse; j'ai moi-même une faim de loup, et....

Mais, sans lui répondre, Toinon dit, en montrant une chaise au brigadier : Bon soldat, asseyez-vous là; et toi, Zerbinette, sers-lui à boire.

Zerbinette fit coquettement sauter le bouchon en lui donnant une chiquenaude du bout de ses jolis doigts, et versa un glorieux rouge-bord au dragon; celui-ci, toujours debout, prit le verre de sa main droite, fit un salut de la gauche, et après avoir bu d'un trait, dit galamment à Zerbinette en manière d'impromptu :

Je bois ceci à vos beaux yeux,
Mais, sacrebleu, je voudrais mieux!

Puis, examinant une gouttelette couleur de rubis qui restait au fond de son verre, le brigadier ajouta d'un air connaisseur en faisant claquer sa langue contre son palais : Eh bien! voilà un petit vin de pays qui ferait boire un enragé.

— Le sauvage! dit Taboureau, du véritable nectar du clos de Vougeot! de la cave de Villandry... du 1684! Il appelle çà du vin de pays!... Mais c'est du vin de Cahors qu'il te faudrait pour gratter ton gosier pavé, misérable! car tu as du goût comme un entonnoir.

— Sers-le, Zerbinette, dit Toinon; après une longue route dans les montagnes, il doit avoir une faim! pauvre soldat!

— Pauvre soldat! reprit Taboureau avec dépit; et il ajouta: Je puis vous assurer, belle Psyché, qu'un voyage en chaise de poste, quand on n'a ni déjeuné ni dîné, vaut au moins une route dans les montagnes pour donner de l'appétit.

Et le sigisbé regardait avec douleur Zerbinette découper le pâté, et en servir une large tranche au soldat.

— Ne vous gênez pas, mon digne monsieur, dit Larose en faisant signe au sigisbé de se placer en face de lui. Si le cœur vous en dit, mettez-vous là; il en restera toujours, allez!

Mais Claude, croyant la compagnie d'un soldat au-dessous de lui, remercia sèchement Larose en se disant à demi-voix : Peste soit du marouffe qui me fait les honneurs de mon pâté, encore! Puis, il ajouta en voyant avec quelle activité Larose dépêchait les morceaux : Ce glouton vorace ne fait pas pourtant plus attention à ce qu'il mange là que s'il engloutissait le plus vulgaire des hochepots.

Toinon, espérant que sa gracieuse et substantielle hospitalité rendrait Larose expansif, lui adressa bientôt, presque coup sur coup, les questions suivantes :

— Dites-moi, monsieur le dragon, quand avez-vous quitté M. le marquis de Florac? Où est-il maintenant? Se porte-t-il bien? Ne court-il aucun danger?

Larose répondit, la bouche pleine, il est vrai, mais très catégoriquement à ces questions précipitées: J'ai quitté M. le marquis cette nuit à trois heures du matin; il est au Pont-de-Montvert avec sa compagnie; il se porte comme un charme, ne court aucun danger, à moins que les braillards à grands chapeaux ne tentent quelque mauvais coup sur l'abbaye.

— Que dites-vous, juste ciel! s'écria Toinon effrayée; quel coup de main... expliquez-vous...

Après avoir hésité un moment, Larose dit à voix basse à Toinon en lui montrant Taboureau : Écoutez, ma jolie dame, il y a ici quelqu'un de trop; c'est ce gros justaucorps mordoré, qui suit de l'œil chacune de mes bouchées, comme un chien qui regarde manger son maître; envoyez-le tenir compagnie à mon trompette et mon cheval; ça les amusera tous les trois, et quand nous serons seuls avec mademoiselle (il montra Zerbinette), je vous dirai tout.

— Taboureau, mon ami, dit la Psyché, voyez donc si l'on a pensé à donner quelque chose à ce pauvre trompette?

— Eh, tête-bleue, madame! ce *pauvre* trompette n'a besoin de rien, cet autre *pauvre* homme son compagnon vient de manger pour eux deux! s'écria Taboureau hors des gonds. Au diable les pauvres soldats!

— J'ai à parler seule à ce soldat, dit Toinon; allez, je vous en prie, allez...

— Mais, morbleu!

— Soit; ce sera donc moi qui irai dans une autre chambre, dit Toinon avec impatience en se levant à demi.

Zerbinette ouvrit la porte, et Taboureau sortit courroucé.

Le brigadier regarda sortir Claude en fronçant le sourcil, et dit à Toinon :

— Si je n'avais pas eu encore quelque chose à dire à ce pâté, à cette bouteille et à vous, ma jolie dame, j'aurais à l'instant proposé un coup de rapière à cette grosse panse, pour lui apprendre à refuser de boire un verre de vin avec un dragon de Saint-Sernin.

— Ne faites pas attention à ces misères, dit Toinon; mais répondez-moi ; quel danger peut courir M. de Florac?

— Eh bien! donc, ma jolie dame, quoique mon capitaine m'ait défendu de dire ce qui se passe dans l'ouest, avant mon arrivée à Montpellier, je vois que ces rustauts sont à peu près instruits de tout, et que demain ce ne sera plus un secret; ainsi quelques heures de plus ou de moins ne font rien, et d'ailleurs ce que je vais vous dire, vous ne le répéterez à personne?

Toinon fit un signe négatif.

— Sachez donc, continua Larose, que les chanteurs de psaumes se sont soulevés, tous les Cevenols sont en armes, c'est-à-dire sont en bâtons, en fléaux et en fourches, car les révoltés n'ont pas, dit-on, cent mousquets à eux. Mais c'est égal, ces rustres-là sont si sauvages, qu'ils viennent sur vous tête baissée, avec une faux emmanchée au bout d'un bâton, et qu'ils vous l'enfoncent bêtement à travers le corps, avec autant de satisfaction que si c'était une véritable arme de guerre, comme qui dirait une hassegaye ou une pertuisane! c'est-à-dire, voyez-vous, ma petite dame, que ça fait rire, ajouta le brigadier en haussant les épaules avec un geste de mépris.

— Sainte Vierge! c'est à donner la chair de poule, dit Zerbinette en frissonnant.

— Mais M. de Florac court donc risque d'être attaqué par ces misérables? s'écria Toinon avec une inquiétude croissante.

— Mon capitaine ne court pas de risques pour ça, ma jolie dame; mais il peut être d'un moment à l'autre invité à écharper ces lourdauts, vu qu'il est au Pont-de-Montvert avec l'archiprêtre des Cevennes et une kirielle de prisonniers huguenots dans les ceps. Or, en comptant ces vermines de miquelets, il n'y a pas cinq cents hommes de troupes dans l'abbaye; et on dit que ces fanatiques sont déjà plus de deux mille révoltés, et qu'ils ont l'idée de venir mettre le feu à l'abbaye, délivrer leurs camarades, massacrer l'archiprêtre et en faire autant à mon capitaine et au vieux Poul qu'ils prennent pour le diable en personne. A part çà, il n'y a pas ce qu'on appelle de danger; mais, par prudence, mon capitaine m'a envoyé à Montpellier, auprès de M. de Bâville et de M. de Broglie, pour demander du renfort.

— L'abbaye du Pont-de-Montvert est-elle très éloignée d'ici? dit Toinon d'un air absorbé.

— Elle est à douze lieues, ma jolie dame; mais quels chemins! absolument comme pour aller chez le diable.

— Est-ce que les révoltés occupent le pays qui conduit à l'abbaye? demanda Toinon en réfléchissant.

— Pas aujourd'hui du moins, ma jolie dame; ils n'osent pas encore descendre dans le plat pays, car on assure que leurs *prophètes*, comme ils appellent çà, leur ont défendu de mettre les pieds hors du diocèse de Mende.

— Quels prophètes, monsieur le soldat? demanda Zerbinette pendant que sa maîtresse semblait absorbée dans ses réflexions.

— Quant aux prophètes, répondit Larose d'un air mystérieux, c'est du louche, c'est du magique. Moi, je n'en ai jamais vu; mais un maître de la deuxième compagnie de Saint-Sernin, le vieux Lalanterne, en a vu un, il y a huit jours, perché sur le faîte d'un rocher. Il paraît, voyez-vous, que les prophètes, c'est des espèces de galopins possédés de Satan, qui soufflent du feu par le nez et par la bouche avec une vapeur extrêmement infecte, ce qui fait que ces sauvages de huguenots les chérissent et les respectent à cause de ça. Il paraît que, depuis quelques jours, le diable a déchaîné un chapelet de ces possédés au milieu de tout le tremblement de l'enfer.

Zerbinette joignit les mains avec effroi en disant :

— Mais, seigneur soldat, ce sont peut-être des lutins?

— Ça doit être quelque chose comme cela, car le vieux Lalanterne, qui s'est battu en Hollande contre les Anglais, dit que les prophètes sont de la même espèce que ces hérétiques Bretons, et qu'avant de tirer sur un prophète ou sur un Anglais, il faut toujours faire une croix avec son pouce sur la crosse de son mousquet. Quant aux chefs de huguenots révoltés, il y a parmi eux un drôle que M. le marquis connaît bien, un certain Jean Cavalier, qui était boulanger à Anduze et que mon capitaine a manqué de faire fusiller il y a trois ans. Celui-là commande la jeunesse du plat pays et des bourgs; l'autre chef de ces brigands, qui commande les montagnards, est un vieux forestier surnommé l'ours d'Aygoäl.

— Où pourrai-je trouver un guide qui puisse me conduire à l'abbaye du Pont-de-Montvert? demanda tout à coup Toinon qui n'avait pas écouté ce que disait Larose.

— Aller au Pont-de-Montvert! vous, ma jolie dame! s'écria-t-il; vous n'y pensez certainement pas.

— Où pourrai-je trouver un guide, encore une fois?

— Aller au Pont-de-Montvert! répéta Larose; mais songez donc, ma jolie dame, que c'est presque un miracle qu'en venant de l'abbaye ici, moi et mon trompette, nous n'ayons pas été attaqués et massacrés. Cette révolte prend et s'étend comme de l'amadou, on n'y conçoit rien; les rebelles poussent de tous côtés en une nuit comme des champignons : peut-être demain les chemins ne seront-ils plus praticables sans escorte, surtout en remontant vers l'ouest; mais en descendant du côté de Montpellier, je crois que tout est encore tranquille, tandis que par-là, ajouta le dragon en montrant le côté où le soleil commençait à s'abaisser, que le diable me brûle si j'y reviens sans un détachement bien armé, avec une vedette à l'avant-garde et une vedette à l'arrière-garde.

— Alors c'est ce soir, c'est à l'instant qu'il faut que je parte, dit Toinon, puisque les communications sont encore libres.

Zerbinette regardait sa maîtresse d'un air à la fois incrédule et effrayé.

— Mais vous ne savez pas ce que c'est que ces brigands-là, ma jolie dame, dit Larose stupéfait de la résolution de Toinon; vous ne savez pas....

Toinon l'interrompant prit une nouvelle pièce d'or, la lui donna et lui dit :

— Merci, bon soldat, je ne veux pas vous retenir plus long-temps et augmenter ainsi vos dangers; adieu. — Puis se ravisant, elle ajouta : — Puisque vous dites la route peu sûre, il serait possible que je ne revisse plus M. de Florac; mais vous, assurément, vous le reverrez : eh bien! alors, dit-elle en tirant une petite boîte de sa poche, vous lui remettrez ceci; vous lui direz que vous m'avez vue au moment où j'allais partir pour tâcher de le rejoindre. Vous lui direz bien, surtout, que si je n'ai pu y parvenir (elle essuya une larme qui roula dans ses grands yeux), ça n'a été ni la volonté, ni le courage, qui m'ont manqué.

Larose, ému malgré lui, prit la boîte des mains de Toinon, et regardant la jeune femme avec une compassion mêlée de respect, il lui dit gravement : — Madame, il faudra, voyez-vous, que Larose soit cul-de-jatte et manchot tout ensemble pour ne pas obéir aux ordres que vous lui donnez pour son capitaine.

Après avoir fait un salut militaire, le brigadier sortit tellement troublé, qu'il n'adressa pas même à Zerbinette un galant distique en manière d'adieu.

Montant aussitôt à cheval, et voulant regagner le temps qu'il venait de perdre, il prit au galop la route de Montpellier, suivi de son trompette.

XVI.

LE GUIDE.

Le brigadier sorti, Zerbinette dit à sa maîtresse : Vous ne pensez pas, j'espère, madame, à faire véritablement cette folie?

— Quelle folie, mademoiselle?

— Mais, madame, la folie d'aller à cette abbaye, pour y retrouver monsieur le marquis. Vous exposer à tant de dangers, c'est vouloir tenter Dieu ; et si nous tombions entre les mains des hérétiques !... Mascarille me racontait tout à l'heure des choses à faire frémir!

La Psyché haussa les épaules, et répondit très sèchement à sa suivante :

— Dites à l'hôte de monter sur-le-champ.

Zerbinette descendit d'assez mauvaise grace, et fit part des ordres de sa maîtresse à l'hôte de la Croix Pastorale, au digne Thomas Rayne, alors occupé à recevoir les instructions compliquées de Taboureau pour le souper.

— Un moment, dit le sigisbé en examinant un superbe poisson; puisqu'un heureux hasard a fait tomber du ciel cette truite dans votre garde-manger, n'oubliez pas de la faire traiter comme elle le mérite et de la faire cuire dans un court bouillon de vin blanc bien assaisonné ; ajoutez-y quelques oignons blancs piqués de clous de girofle, c'est indispensable. Vous servirez ensuite sur une tranche de pain grillée les cailles rôties, bien entortillées de feuilles de vigne, et enfin pour entremets ce que vous appelez un *farol* aux prunes sauvages, quoique je me défie extrêmement de cette lourde pâte provinciale, ajouta Taboureau en montrant d'un air inquiet le gâteau prêt à être enfourné, ç'a m'a l'air très peu feuilleté.

— Monseigneur peut se fier à moi pour le *farol;* c'est un mets digne des dieux et de monseigneur, dit l'hôte en saluant respectueusement Taboureau, dont le splendide habit lui imposait beaucoup.

— Servez donc le plus tôt possible, notre hôte, car je meurs de faim. Je vais en attendant faire un tour dans la ville pour prendre patience, dit Claude en sortant de l'hôtellerie; et il ajouta : J'espère au moins que cette fois il n'y aura pas de *pauvre* soldat pour manger mon souper.

Thomas Rayne monta aussitôt chez la Psyché.

— Je voudrais avoir un guide qui pût me conduire au Pont-de-Montvert, et partir à l'instant, dit Toinon.

— Aller au Pont-de-Montvert, madame! mais vous ne savez donc pas que les hérétiques de l'ouest...

— Je sais tout ce qu'on dit, mais il n'importe; je veux partir à l'heure même pour le Pont-de-Montvert, et trouver un guide. En connaissez-vous un?

Thomas Rayne tourna son bonnet dans tous les sens, se gratta l'oreille et finit par dire :

— On a tellement peur des fanatiques, madame, depuis qu'ils se sont rassemblés en armes, que, ni pour or, ni pour argent, vous ne trouverez personne qui veuille mettre le pied hors de la ville.

— Mais le postillon qui m'a amenée... ne peut-il pas me conduire au Pont-de-Montvert?

— Le postillon! sortir d'ici! et voilà la nuit qui vient! Ah! madame, on voit bien que vous êtes étrangère. On couvrirait leurs selles de pièces d'or qu'ils ne bougeraient pas, les postillons! Et les hérétiques! vous ne savez donc pas que la vue d'une voiture les attire comme le miel attire les mouches!

— Quelle lâcheté! s'écria Toinon en frappant du pied avec colère; ne pas trouver un homme de cœur et de résolution!

— Si madame voulait attendre à après-demain, il doit arriver de Nîmes un convoi de muletiers qui s'en vont dans le Rouergue; ils doivent passer tout près du Pont-de-Montvert. S'ils osent toutefois malgré les bruits s'aventurer dans l'ouest, alors vous pourrez les suivre.

— Mais une heure, mais une minute de retard, sont pour moi d'une conséquence fatale! Je donnerai, vous dis-je, vingt, trente louis, s'il le faut... mais trouvez-moi un guide, pour l'amour du ciel, un guide!

Après avoir réfléchi quelque temps, l'hôtelier se frappa le front et s'écria : Peut-être que la pauvre jeune femme noire, qui se dit aussi bien pressée d'arriver dans l'ouest, consentira à vous accompagner, madame.

— Quelle est cette femme?

— Une pauvre fille vêtue de deuil, qui voyage à pied. Elle est arrivée il y a tantôt une heure; elle se repose maintenant, mais elle veut se remettre en route au coucher du soleil, malgré tout ce qu'on a pu lui dire. Par saint Thomas, mon patron! elle a l'air de ne craindre ni Dieu, ni diable, ni fanatique, ni prophète... Quelle fille, Jésus-Dieu! un corselet d'acier lui irait mieux qu'une gorgerette!

— Et où va-t-elle?

— A Saint-Andéol-de-Clerguemot; c'est à deux lieues du Pont-de-Montvert. Vous voyez, madame, que si elle veut vous conduire où vous avez affaire, cela ne la dérangera pas beaucoup.

— Et où est cette jeune fille? Puis-je la voir? Envoyez-la moi, dit vivement Toinon; je la paierai ce qu'elle voudra, si elle consent à me servir de guide.

Thomas Rayne secoua la tête.

— Cette pauvre jeune fille semble plus fière que la femme d'un comte, madame. Voyant qu'elle voyageait à pied, et la croyant indigente, lorsqu'elle a voulu me payer le morceau de pain, le verre d'eau et les aubergines grillées qu'elle a mangées bien modestement, je lui ai dit : Gardez votre argent, ma bonne fille, Thomas Rayne n'a pas pris pour rien l'enseigne de la *Croix pastorale*. Faites une prière pour moi, et je serai bien payé de mon aumône. Mais, Dieu du ciel! à ce mot de prière et d'aumône, la jeune fille m'a jeté avec sa pièce d'argent un regard si courroucé, qu'à l'avenir je demanderai plutôt double écot à mes hôtes, que de leur faire seulement la générosité d'un verre d'eau!

— Menez-moi près de cette jeune fille, dit Toinon en se levant et en ajustant ses coiffes. Elle est fière, tant mieux; elle me comprendra peut-être.

— Elle est dans la petite chambre près du pressoir, dit Thomas Rayne. Le chemin est obscur; si madame veut me suivre, je vais la guider.

Toinon suivit l'hôtelier. Après avoir traversé une cour, elle arriva dans un assez long corridor.

Ne se souciant pas sans doute de se trouver avec la jeune fille qu'il avait involontairement offensée, Thomas s'arrêta et dit à voix basse à la Psyché, en lui montrant une porte entr'ouverte :

— Voici sa chambre, madame.

Et il disparut.

XVII.

LA CEVENOLE.

Toinon, trop préoccupée de sa résolution pour se sentir intimidée, poussa doucement la porte et entra.

Sans doute accablée par les fatigues de la route, la jeune fille dormait.

Elle était si belle, malgré la pauvreté de ses vêtemens, sa beauté avait un caractère si énergique et si grand, que Toinon resta un moment stupéfaite d'admiration.

Cette chambre, petite, obscure, était éclairée par un œil-de-bœuf, placé assez haut, qui filtrait un jour vif et rare sur le grabat où la jeune fille reposait, vêtue d'une longue robe de bure noire; un mantelet à capuchon de même étoffe nommé *gaulte* dans le bas Languedoc, était posé près d'elle sur une chaise, avec son bâton ferré, un bissac de cuir et ses sandales poudreuses.

Le noble profil de la jeune fille se détachait en lumière des ombres de l'alcôve : on eût dit le modèle d'une des ardentes et brunes figures de Murillo ou de Zurbaran.

Elle avait le front large, le nez droit et un peu long, les lèvres relevées et charnues, le menton saillant, l'arcade de l'orbite presque aussi droit que le sourcil d'ébène qui le dessinait. Ses cheveux, d'un noir bleu à reflets lustrés, un peu défrisés par l'humidité de l'eau dans laquelle la jeune fille avait sans doute baigné son visage, tombaient en boucles naturelles autour d'un cou d'une pureté antique. Le frais duvet de la jeunesse veloutait son teint doré par le soleil du midi. Quoiqu'elle fût pâle, le brun animé de sa peau annonçait la force et la santé. Elle était de haute stature, et ses larges épaules, ainsi que ses robustes hanches, faisaient encore valoir sa taille fine et svelte.

Les manches de sa robe, relevées pendant son sommeil, laissaient voir ses bras nus, ronds et nerveux : l'un pendait presque jusqu'à terre, l'autre soutenait sa tête.

Ses mains et ses beaux pieds, quoique un peu hâlés, témoignaient par l'élégance de leurs formes qu'elle ne se livrait habituellement ni à de longues fatigues, ni à de durs travaux.

Toinon examinait en silence, avec une curiosité mêlée de crainte, cette beauté sauvage; tout à coup la jeune fille fit un mouvement, et sa figure, au lieu de rester de profil, se trouva de face.

Sous ce nouvel aspect, l'expression de sa physionomie parut à la Psyché sombre, violente, presque menaçante.

La jeune fille rêvait, un sourire amer et douloureux agitait ses lèvres. Elle plissait ses noirs sourcils, deux ou trois fois elle secoua la tête sur son oreiller; puis, toujours songeant, elle dit à voix basse et entrecoupée ces mots sans suite : *Jean... non je ne suis pas coupa-*

ble... Cavalier, je te le jure... mon père... mort... le marquis de Florac... infame... oh! infame... infame!

Elle prononça ces dernières paroles avec une énergie si croissante, avec tant d'exaltation, que lorsqu'elle dit le mot *infame* pour la troisième fois, elle s'éveilla en sursaut.

Jamais Toinon n'avait vu cette jeune fille, mais en entendant ces mots *le marquis de Florac infame!* la Psyché fut convaincue par une révélation occulte, véritable prodige de l'amour, qu'entre cette femme et Tancrède il y avait quelque secret fatal.

Toinon avait écouté le récit de Larose avec une attention, avec une anxiété dévorantes; les moindres circonstances de cette narration s'étaient gravées dans son esprit, et le nom de *Cavalier,* l'un des chefs rebelles, lui était surtout resté présent à la mémoire comme le nom d'un des ennemis les plus dangereux de M. de Florac.

Or, cette jeune fille avait aussi prononcé ces mots pendant son sommeil : *Cavalier, je te jure...* Quel lien mystérieux pouvait donc exister entre ces trois personnages, la jeune fille, Cavalier et Tancrède?

La Psyché ne pénétrait pas encore ce secret. Mais au coup douloureux qui venait de retentir dans son cœur, mais à l'ardeur de sa haine, de sa jalousie, de sa curiosité poignante, mais à sa terreur instinctive, elle sentit de ce moment qu'Isabeau (car c'était elle) devait être la plus mortelle ennemie de Tancrède.

En présence de ces craintes, Toinon devait tout tenter pour décider Isabeau à lui servir de guide, espérant l'épier pendant la route, et pouvoir détourner de Tancrède les malheurs qu'elle redoutait pour lui.

Isabeau, voyant à son réveil une étrangère près de son lit, se leva brusquement. Elle parut à Toinon plus grande encore debout que couchée.

— Que voulez-vous? lui dit durement Isabeau en fronçant ses sourcils d'ébène et en attachant sur la Psyché un regard noir et profond comme la nuit.

— Vous parler, répondit résolument Toinon dont les grands yeux gris clairs et brillans ne se baissèrent pas devant le sombre coup d'œil d'Isabeau.

Ces deux femmes de naturels si différens s'examinèrent en silence, l'une fière, grande et forte, l'autre petite, souple et nerveuse. On eût dit une lionne prête à rugir contre une couleuvre.

Après ce premier moment involontairement donné à l'expression d'une haine sourde et mal contenue, Toinon réfléchit qu'il s'agissait de lutter de ruse et non de violence avec cette femme, et que ce n'était pas en la bravant qu'elle la déciderait à lui servir de guide.

La Psyché appela donc à son aide toutes les ressources, toutes les hypocrisies de son art; comédienne exercée, elle baissa timidement ses beaux yeux, qui éteignirent bien vite leur étincelle de courroux passager dans une larme d'une angélique tristesse; sa bouche enfantine modela le sourire le plus touchant, le plus ingénu, ses deux petites mains s'élevèrent suppliantes, elle plia ses genoux à demi et dit d'une voix douce et tremblante d'émotion :

—Pardon, mademoiselle, mais, hélas! je viens vous demander un grand service.

— Je suis seule, je suis pauvre, je ne puis rendre service à personne, répondit sèchement Isabeau.

— Si vous daigniez y consentir, vous pourriez pourtant tout pour moi, mademoiselle, dit la Psyché en tombant à genoux.

— Je suis protestante, dit Isabeau en se reculant d'un pas, et croyant par cette déclaration couper court à l'entretien.

—Et moi aussi! dit Toinon à voix basse, en faisant un signe mystérieux.

La Psyché avait risqué ce mensonge, sans trop en prévoir les conséquences, mais elle ne songeait qu'au moment présent, et son esprit exalté par la difficulté de sa position lui suggérait à l'instant une fable assez vraisemblable.

—Vous êtes de la religion réformée? reprit Isabeau d'une voix moins rude, en attachant sur Toinon un regard pénétrant.

—Hélas oui, ma mère et mes sœurs sont prisonnières au Pont-de-Montvert. J'arrive de Paris pour les rejoindre, mais le postillon qui m'a amenée refuse de marcher, dans la crainte des révoltés, comme ils disent. Personne ne veut me servir de guide. L'hôtelier m'a dit que vous alliez du côté du Pont-de-Montvert. Par pitié, laissez-moi vous accompagner. Si vous avez une mère, des sœurs, un père, mademoiselle, vous comprendrez tout ce que je souffre, tout ce que je désire! — Et la Psyché embrassait en pleurant les genoux d'Isabeau.

—Relevez-vous, relevez-vous, dit celle-ci d'un air attendri; puis elle ajouta : Je n'ai pas de sœur, je n'ai plus de mère, je n'ai plus de père; mais vous êtes de notre religion, et je dois faire pour vous tout ce que je ferais pour ma sœur. —Puis, après un moment de silence, elle dit à Toinon : On voit à votre accent que vous n'êtes pas de ce pays.

Psyché, avec la présence d'esprit que donnent quelquefois les circonstances dangereuses, reprit vivement : Non, nous sommes de l'Artois. Ma mère et mes sœurs voulaient fuir à Genève, elles ont été arrêtées en Languedoc et conduites prisonnières au Pont-de-Montvert. Apprenant ce malheur, je suis partie de Paris où je demeurais chez une de mes tantes, avec mon frère; une suivante et un laquais m'ont accompagnée, et je viens partager le sort de ma mère et de ma sœur, être prisonnière avec elles, ou libre avec elles.

— Pauvre petite! dit Isabeau en la contemplant avec émotion; et prenant les deux mains blanches de Toinon dans ses mains brunes et nerveuses, elle ajouta avec un douloureux sourire : Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes riche, sans doute, et déjà malheureuse! déjà!... Puis, comme si elle eût chassé un souvenir pénible, Isabeau reprit : Mais vous n'aurez peut-être ni la force, ni le courage de m'accompagner?

— Que voulez-vous dire?

— Il ne faut pas songer à voyager en voiture, vous ne trouverez ni un cheval, ni un postillon pour vous conduire. La route que je vais prendre s'enfonce dans les montagnes, dans des solitudes affreuses, mais cette route abrège beaucoup le chemin, elle est déserte, et nous sommes presque sûres de n'y rencontrer personne.

— Et quand arriverez-vous au Pont-de-Montvert?

— Demain au coucher du soleil.

— Et vous partirez ce soir?

— A l'heure même, dit Isabeau.

— Je pars avec vous. Demain j'embrasserai ma mère, reprit résolument la Psyché.

— Votre mère a une noble fille, dit gravement Isabeau.

— Je pourrai emmener mes deux domestiques et mon frère, n'est-ce pas? demanda Toinon, craignant de se trouver seule avec Isabeau pendant la route.

— Il vaudrait mieux n'emmener que votre frère; mais faites comme bon vous semblera. Votre frère est intrépide, capable de vous défendre en cas de danger, sans doute?

Ce prétendu frère était Taboureau; Toinon n'osa risquer un mensonge si facile à découvrir, et répondit : Sa profession est une profession de paix et de mansuétude, et...

— Serait-il ministre de notre sainte religion? demanda Isabeau avec étonnement.

La Psyché allait changer Claude Taboureau en médecin ou en procureur ; elle crut faire merveille en ne démentant pas Isabeau, et répondit : Oui, mademoiselle...

— Il est ministre! s'écria Isabeau avec une respectueuse admiration; comment, ce serait un de nos saints pasteurs si dévoués à leurs troupeaux, et que les lois proscrivent sous peine de mort! il ose paraître au moment où nos frères se soulèvent? Il ose braver ainsi le bûcher ou la roue? O courageux martyrs de notre foi, votre sang a été fécond! s'écria la jeune fille en levant les mains et les yeux au ciel par un mouvement plein d'enthousiasme.

Toinon frémit de son imprudence, mais il était trop tard ; voulant néanmoins atténuer un peu son étourderie, elle dit à voix basse à Isabeau : Silence! silence! si on vous entendait! mon frère a été obligé de prendre un costume mondain, et de cacher ainsi qu'il était ministre de la religion réformée, afin de pouvoir voyager en sûreté.

— Il va donc rejoindre nos frères dans les montagnes, pendant que vous irez retrouver votre mère et vos sœurs? dit Isabeau à voix plus basse et en faisant un signe d'intelligence à la Psyché.

— Oui, oui, mais silence.

— Alors partons..., partons, reprit Isabeau; c'est maintenant un double devoir pour moi, de vous conduire, car les nôtres, depuis bien long-temps, sont privés de pasteurs, ils recevront la sainte parole de votre frère, comme la terre ardente et brûlée attend et reçoit la rosée céleste.

Toinon, ajustant ses coiffes à la hâte, dit à Isabeau :

— Attendez-moi ici, je ne puis me mettre en route sous ce costume, je vais demander à l'hôte de me procurer des habits de paysans pour moi et pour mon frère.

— Mais ce déguisement éveillera peut-être les soupçons de l'hôte? dit Isabeau.

— Il nous croit catholiques; à la nuit, nous partons; d'ailleurs, s'il le faut, j'achèterai son silence à prix d'or.

Isabeau réfléchit un moment, et dit : A la nuit donc, vous viendrez me prendre ici.

— Ici, dit Toinon; et puisse un jour le ciel vous rendre ce que vous faites pour moi!

— J'ai bien à expier envers le ciel, avant que mes bonnes actions me soient comptées, dit Isabeau avec une tristesse solennelle.

La Psyché disparut enveloppée dans sa mante.

XVIII.

LE DÉPART.

Lorsque la Psyché rentra dans sa chambre, elle y trouva Taboureau qui présidait aux préparatifs du souper.

— Croiriez-vous, double tigresse, dit le sigisbé, vous qui me refusez la nourriture du cœur et celle du corps, que je n'ai pas trouvé ici d'autre luminaire que cette fumeuse et abominable lampe? Mais enfin telle qu'elle est, elle éclairera un souper passable que je vais vous faire servir. J'espère au moins manger ma part de celui-là, et j'en ai besoin, car tête-bleue! je meurs de fatigue et de faim, ajouta Claude en s'étendant complaisamment dans un fauteuil. Et puis après souper, quelle excellente nuit je vais passer dans cette auberge... ah! je dors... je crois... rien qu'en y songeant.

Il y avait dans la physionomie, dans l'accent de Taboureau, tant de calme, tant d'abandon, tant de sécurité, il lui semblait si impossible qu'on pût porter la moindre atteinte à son repas et à son repos, que Toinon prévit de grandes difficultés à vaincre, pour décider son sigisbé à la suivre à l'heure même, et à entreprendre à pied une longue route à travers les montagnes.

La Psyché hésita entre deux exordes. Devait-elle brusquement faire à Taboureau l'étourdissante proposition qu'on sait? Devait-elle au contraire l'y préparer peu à peu? Les momens pressaient, les tempéramens n'étaient pas dans son caractère; elle se décida pour le premier parti.

La sirène prit son plus mélancolique sourire, voila ses beaux yeux de tristesse, et s'approchant du fauteuil au fond duquel était plongé Taboureau, elle s'accouda sur le dossier de ce meuble avec une grace infinie; dominant ainsi le malheureux sigisbé; elle lui jeta un adorable regard de tendresse câline et suppliante, en lui disant de sa plus douce voix : Écoutez, mon cher Claude, il faut que vous soyez assez bon, assez aimable pour me faire un grand sacrifice.

Taboureau, épouvanté, se sentit défaillir; il connaissait si bien la Psyché, qu'en entendant ces paroles caressantes, il soupçonna quelque nouvelle et horrible trame contre sa faim, ou contre sa tranquillité.

Il eut des vertiges et un moment d'hallucination; il lui sembla voir mille fantômes de dragons qui ouvraient des bouches énormes en guignant son souper d'un œil vorace; sortant de sa première surprise, il s'écria en se redressant : Ah! ça, j'espère bien, morbleu! qu'il ne s'agit pas de donner encore une part de notre souper à quelque *pauvre* soldat?

— Non, non, mon cher Claude, vous aller souper bien commodément assis dans ce fauteuil, et je vous servirai même, si vous le voulez, comme Zerbinette a servi le dragon.

Taboureau cette fois se leva debout, et dit à Toinon : Ceci n'est pas naturel, il y a quelque chose là-dessous. Psyché, répondez.... soyez franche, vous avez, j'en suis sûr, à me demander quelque énormité?

— Eh bien, oui, je l'avoue, mais c'était une folie; n'y pensons plus.

— Et vous avez cent fois raison de ne plus y penser si c'est quelque chose qui puisse le moins du monde troubler ma quiétude d'ici à demain matin dix ou onze heures, car je compte faire une matinée de chanoine, je vous en préviens. Écoutez donc aussi, belle Psyché, je vous aime de tout mon cœur, vous le savez bien; parmi tous vos gens de cour ou du bel-air, parmi tous vos petits messieurs à grandes perruques, parmi tous vos fulminans plumets, aucun, malgré vos beaux yeux, n'aurait voulu être comme moi votre cavalier-servant et *désintéressé;* remarquez bien ceci... *désintéressé.* Je ne vous reproche pas ce que j'ai fait pour vous, j'ai agi ainsi parce que cela m'a plu, j'aurais à recommencer que ce serait tout de même. Mais, tête-bleue! le dévouement a ses bornes. Je ne suis pas un sylphe, moi; j'ai les appétits grossiers de l'humanité, je l'avoue, je m'en fais même gloire; aussi je vous déclare positivement que ni le roi ni vous ne me ferez bouger de ce fauteuil (et Claude, s'y replongeant avec fureur, s'y cramponna) que pour gagner la table ou mon lit.

— Vous avez raison, mon ami, dit doucement la Psyché; oh! vous vous êtes conduit pour moi noblement, généreusement! Vous avez fait ce que personne n'aurait fait; et quel autre que vous, mon Dieu! aurait consenti à être seulement l'ami... et elle reprit avec amertume : *l'ami...* de Toinon la Psyché? Quel autre que vous aurait pris en pitié ma folle passion? Quel autre aurait compris que si quelque chose peut racheter ma conduite passée, c'est ce fatal amour qui me dévore, et dont je tâche d'être digne à force de sacrifices? Encore une fois, quel autre que vous aurait compris tout cela? Personne! personne!... pas même celui qui la cause, cette passion invincible!

Et une larme brûlante tomba sur le front de Taboureau, car Toinon était restée accoudée au fauteuil.

Quoique ridicule et sot, Claude avait un excellent cœur. L'accent touchant et résigné de la Psyché le remua profondément. Sans savoir ce que Toinon pouvait avoir à lui demander, il sentit déjà sa résolution faiblir. Voulant lutter courageusement, il tâcha de cacher l'émotion de sa voix en toussant à plusieurs reprises, et répondit durement à la Psyché : Ma foi, ma chère amie, ce n'est, parbleu! pas moi qui vous plaindrai, j'espère, si vous avez mal placé votre amour.

— Je ne demande point qu'on me plaigne, reprit tristement la Psyché, j'aime! j'aime! et s'il y a, voyez-vous, dans ce seul mot des abîmes de douleur, il y a aussi des trésors de félicité. C'est à la fois la vie et la mort de mon cœur. J'aime : aussi tout ce qui est résignation, dévouement, me transporte et m'exalte. Concevez mon ivresse... je suis assez heureuse pour avoir un devoir, un noble devoir à remplir envers Tancrède!... Moi... moi... pauvre créature perdue et méprisée... je puis dans cette occasion me montrer aussi vaillamment aimante qu'une femme qu'on honore et qu'on respecte! je puis faire pour Tancrède ce que ferait sa sœur, sa femme ou sa mère! Voyez si je puis hésiter!... Un moment, je l'avoue, j'ai eu l'égoïste pensée de vous demander encore votre appui. Pardonnez-moi cette pensée... Mon ami, n'avez-vous pas déjà trop fait pour moi... Aussi... adieu... bien tendrement adieu. — Et elle prit les grosses mains de Taboureau dans ses mains délicates. — Si ma reconnaissance, si mon inaltérable amitié peuvent vous payer de toutes vos bontés, elle vous est acquise..... oh! à tout jamais acquise..... Adieu.

La Psyché, qui avait commencé cet entretien en comédienne, finit par s'attendrir véritablement. Elle n'était pas assez dépravée pour demeurer insensible à la délicatesse du dévouement de Claude; et puis elle aimait, elle aimait profondément, et, ainsi que le feu épure tout, son ardent amour l'avait presque purifiée de ses fautes passées.

Aussi lorsque Taboureau sentit ses mains serrées dans les mains de la Psyché, lorsqu'il vit les grands yeux de Toinon humides de pleurs, il ne put vaincre sa faiblesse, il s'écria en secouant la tête et en fronçant ses gros sourcils pour cacher une larme : Et voilà justement ce que je redoutais! Je suis pire qu'un oison... qu'une grue... j'ai maintenant le cœur tout retourné, plus l'ombre d'appétit, et vous me ferez, je crois, remonter ce soir en voiture. Maudite ensorceleuse que vous êtes!

Et le digne sigisbé arpentait la chambre avec emportement.

— Non, non, mon ami, reprit Toinon en essuyant ses yeux; voici seulement ce que j'attends de votre amitié : vous resterez ici pendant huit jours avec Zerbinette et votre valet Mascarille; si je ne suis pas revenue à cette époque... vous remettrez un papier que je vais écrire au bonhomme Feuillet, mon premier maître de l'hôtel de Bourgogne. C'est un don du peu que je possède; je lui dois tout; il n'est pas heureux; je n'ai pas de famille, il est juste que je pense à lui. Quant à vous, mon ami, je vous destine ce petit cabinet en marqueterie dont je me servais habituellement à Paris. Ce sera un souvenir de la pauvre Psyché.

— Ah ça, vous avez juré de me rendre fou! s'écria Taboureau. Mais quel diable de projet avez-vous donc en tête, que vous songez à faire votre testament?

— Je pars à l'instant, à pied, avec une jeune fille du pays qui consent à me servir de guide jusqu'à l'abbaye du Pont-de-Montvert où je compte retrouver M. de Florac.

— Mais vous avez perdu la tête! Pourquoi ne pas au moins partir en voiture?

— Aucun postillon ne voudra sortir de la ville; on craint les hérétiques.

— Et vous ne les craignez pas, vous, avec une mendiante pour escorte?

— Je n'ai pas le choix de voyager autrement, Zerbinette a peur et refuse de m'accompagner; d'ailleurs cette jeune fille est courageuse, elle connaît le pays; nous devons arriver demain soir à l'abbaye. Ce n'est qu'une nuit à passer; et d'ailleurs quel mal voulez-vous qu'on fasse à deux femmes?

— Et vous allez courir les champs en mules de velours, en mante de taffetas, sans doute?

— Je vais faire venir l'hôte, et lui acheter des habits de servante.

— Allons, un déguisement! rien n'y manque, l'équipée est complète! Ah ça, et vous croyez que moi, votre ami, je consentirai à cette folie; que je vous laisserai partir ainsi? Mais, malheureuse femme que vous êtes, songez donc que vous ne savez pas seulement si votre Tancrède voudra vous recevoir! Vous penseriez à faire cette énormité pour l'amant le plus épris, le plus tendre, le plus passionné qui vous attendrait à deux genoux et les mains jointes, comme on attend son bon ange, pour moi, par exemple, que je vous dirais encore : ne partez pas! à plus forte raison, je vous dis, je vous répète, je vous crie : ne partez pas, morbleu! ne partez pas! quand il s'agit d'aller trouver un homme, qu'est-ce que je dis un homme? un tigre qui vous repoussera peut-être, s'écria Taboureau furieux.

— Au moins je lui aurai prouvé combien je l'aime! et un jour, quand il comparera mon amour au froid et pâle amour des femmes qu'il me préfère, il me regrettera peut-être, dit la Psyché avec un regard, avec un accent d'exaltation impossible à rendre.

— Et vous serez bien avancée d'être regrettée, folle opiniâtre, tête perdue que vous êtes! s'écria Taboureau en se promenant dans la chambre à pas précipités.

Après quelques minutes de réflexions, Claude vit bien que rien au monde ne pourrait retenir Toinon; il se livra un combat acharné entre la poltronnerie naturelle du sigisbé et l'intérêt profond que lui inspirait la Psyché par la sincérité du sentiment irrésistible qui la dominait.

Enfin la Psyché l'emporta, et Taboureau lui dit avec un reste de mauvaise humeur:

— Que je devienne chèvre à l'instant, si, quand j'ai quitté Paris, je m'attendais à prendre le costume d'un paysan languedocien.

— Que dites-vous? s'écria Toinon.

— Eh! tête-bleue! dit-il en jetant un regard sur son habit doré, croyez-vous que je vais vous accompagner accommodé de la sorte, aussi brillant qu'un ver luisant?

— Vous m'accompagneriez?

— Vous m'accompagneriez! fit Claude en contrefaisant la Psyché; et puis-je, s'il vous plaît, faire autrement que de vous accompagner? Puis-je vous laisser à la garde d'une mendiante, dans un pays de loups, de sauvages?

— Ah! Claude, Claude! que ne puis-je vous aimer! s'écria Toinon en jetant ses bras autour du cou de Taboureau en appuyant deux baisers retentissans sur les joues rebondies du bon sigisbé.

— Au diable! s'écria celui-ci en la repoussant doucement, tout à l'heure elle me glaçait d'effroi, et voilà maintenant qu'elle va me mettre en flamme, avec ses infernales caresses.

— Dam... je n'savais pas... Excusez-nous, m'sieu Claude, dit la malicieuse fille en faisant une petite révérence à la paysanne, bien gauche et bien naïve, mais remplie de grace.

— Ah! serpent maudit! démon incarné! reprit Claude en la menaçant du poing, je te reconnais; c'est ainsi que tu m'es apparue dans l'intermède du *Médecin malgré lui*. Je m'en souviendrai toujours! tu portais un corset de velours incarnadin, avec des bouffettes oranges, et tu dansais un pas de *jeune villageoise* (1), *petite peste doucereuse*, ainsi que disait le livret!

Neuf heures sonnèrent à l'horloge de l'église.

— Neuf heures! Déjà neuf heures! dit Toinon. Mon ami, si vous m'accompagnez, il faut partir. Mais votre souper?

— Eh! tête-bleue! croyez-vous que j'aie l'estomac aussi complaisant que celui d'une autruche? J'avais faim, tout cela m'a bouleversé, et je serais à la table de Souvré ou de Vivonne que je n'avalerais pas un morceau. Enfin il était écrit que je ne souperais pas ce soir. Je vais toujours faire mettre les cailles et le gâteau dans un panier, et demain, avec l'aurore, au grand air, peut-être me rattraperai-je de cette après-dînée de jeûne. Allons, il faut maintenant s'occuper des costumes, ni plus ni moins qu'à une représentation de l'hôtel de Bourgogne! Et c'est étonnant comme j'ai le cœur à la comédie.

Une demi-heure après, Toinon, grace aux vêtemens d'une des servantes, était complétement travestie en paysanne languedocienne: corset rouge, jupe de bure brune, béguin de velours noir, chapeau de feutre et *drôlet* (sorte de mante) à capuchon de pagne. Taboureau portait les habits du digne Thomas Rayne: veste de serge, guêtres de cuir, casaque de peau de chèvre, grand chapeau, bâton ferré, et large bissac contenant le précieux souper.

Mascarille et Zerbinette devaient attendre les ordres de leurs maîtres, et dans le cas où ils auraient à les rejoindre au Pont-de-Montvert, ils ne partiraient pas sans une escorte.

A dix heures Isabeau, Toinon et Taboureau sortirent silencieusement d'Alais par une belle nuit étoilée, et se dirigèrent vers l'ouest.

EUGÈNE SUE.

(*La suite au prochain n°.*)

---

(1) Voir *le Médecin malgré lui* (l'Intermède).

LE PIANO.

SEPTIÈME ARTICLE.[1]

Les Italiens disent sonner du violon, *suonare*. De là vient le mot de *sonata*, sonate, sonnerie, pièce devant être sonnée. Cette dénomination ne fut d'abord appliquée qu'aux pièces écrites pour le violon; on donnait le titre de *toccata*, toccate, pièce devant être touchée, aux compositions importantes, mais d'un seul morceau, d'un seul mouvement, écrites pour le clavecin; l'action du claveciniste était exprimée par le mot *toccare*. Les pièces de clavecin furent aussi appelées sonates lorsque ensuite les maîtres leur donnèrent l'étendue et les formes de la sonate de violon, qui se composait de trois ou quatre morceaux de différent caractère.

Le mot *concerto* a passé dans notre langue en gardant sa terminaison italienne; nous aurions dû le traduire et l'appeler *concert*. Le concerto est une pièce faite pour quelque instrument particulier, qui joue seul de temps en temps avec un simple accompagnement d'orchestre, ou même tout-à-fait seul, quand il a, comme le piano, les moyens de se fournir lui-même le soutien d'une bonne harmonie. Un prélude brillant, exécuté par la symphonie, précède, annonce, et prépare le solo de l'instrument principal; la pièce continue ainsi

---

(1) Voir la livraison du 29 septembre.

toujours alternativement entre l'instrument qui récite et l'orchestre en chœur. Le concerto se compose de trois morceaux : un *allegro* brillant et pompeux, un *andante*, un *finale* rapide, souvent coupé en rondeau. La symphonie concertante est une pièce dont les motifs principaux sont dialogués entre deux, trois, quatre instrumens favoris, qui récitent ensemble ou tour à tour avec accompagnement d'orchestre. Comme le concerto, la symphonie concertante s'ouvre par un ensemble éclatant, que l'on nomme *tutti*, attendu que *tous* les instrumens de l'orchestre y sont employés. Les repos ménagés aux instrumens concertans sont encore remplis par le *tutti*, qui termine ensuite la symphonie.

On se sert plus souvent du seul mot de *concertante* pris substantivement : nous avons des concertantes pour deux pianos, pour piano et violon, pour piano et flûte, piano et clarinette. Mozart a composé une fort belle cantate qui est une véritable concertante pour voix de soprane et piano. J.-S. Bach avait réuni trois clavecins, quatre clavecins pour l'exécution de ses concertantes.

Le *concertino*, petit concerto, est une pièce du même genre, mais avec des formes restreintes, ainsi que son titre l'annonce. C'est, pour l'ordinaire, un grand solo dans lequel on a réuni les trois mouvemens qui, dans le concerto, forment trois morceaux distincts et séparés. La sonate commence indifféremment par un mouvement rapide, lent ou modéré; le concerto débute toujours par un *allegro* brillant.

Le concerto est le morceau de musique dont l'exécution exige le plus de talent; il ne s'agit pas seulement de jouer en mesure, il faut savoir presser ou ralentir à propos, s'unir d'intention avec les accompagnateurs, et surtout ne pas se laisser entraîner par l'orchestre qui, dans les *tutti*, presse toujours le mouvement, principalement dans le second et le troisième. Il y est excité par la partie principale qui a donné plus de rapidité aux traits, pour les terminer avec chaleur et véhémence. Il faut avoir soin de commencer le second solo dans le mouvement du premier; on doit ralentir les passages destinés aux effets de mélodie, et donner une allure plus vive à ceux qui doivent faire admirer l'agilité de l'exécutant; préceptes qui d'ailleurs s'appliquent à tous les genres de compositions.

Emmanuel Bach, Mozart, Steibelt, Beethoven, Hummel, Weber, Field, Ries, Kalkbrenner, Hérold, Herz, Zimmermann, Pradher, ont écrit des concertos pour le piano. Je ne puis citer ici tous les auteurs qui se sont exercés dans ce genre de composition; cependant j'aurais tort de ne pas faire mention du concerto de Boïeldieu, peu remarquable, il est vrai, mais qui jouit d'une grande fortune dans sa nouveauté. Ce morceau renfermait des traits brillans d'une exécution facile, les amateurs lui donnèrent toute leur affection ; les duos pour piano et harpe du même auteur furent accueillis avec enthousiasme. Méhul, Paër, ont écrit des sonates pour le piano; M. Auber prit une place fort honorable parmi les pianistes compositeurs, en publiant son trio pour piano, violon et violoncelle. Nous devons à M. Bertini des sextuors, dignes rivaux de ceux de Hummel.

Beethoven, Hummel, ont associé le piano, d'une manière fort heureuse, aux instrumens à vent dans des quintettes, sextuors, septuors. Nous avons aussi le nonette de Sphor, pièce très estimée. Quelques auteurs ont composé des duos pour deux pianos : cette combinaison donne des résultats peu satisfaisans; la partie de l'accompagnement est, pour l'ordinaire, trop bruyante, elle est alimentée par le travail de trois mains. Ce même défaut se reproduit, il est plus choquant encore dans les sonates à quatre mains, pièces que deux exécutans font entendre sur le même piano dont ils se partagent le clavier. Une seule main joue les traits de mélodie à l'aigu, trois mains la soutiennent et l'écrasent souvent du poids de leur harmonie, frappée dans les parties les plus sonores de l'instrument. Les sonates, les caprices, toutes les pièces à quatre mains sont d'excellens exercices pour donner de l'aplomb aux élèves, les accoutumer à l'accompagnement, et former leur intelligence musicale.

La sonate est maintenant négligée, abandonnée; les maîtres la donnent encore à leurs élèves comme pièce d'étude, mais elle n'est presque plus admise dans les concerts. Des airs variés, des fantaisies, des caprices, des divertissemens avec variations de toute espèce, des souvenirs de tel ou tel opéra, des souvenirs des Alpes ou des Pyrénées avec grand renfort de variations, toujours des variations, pérennité de variations, voilà ce que l'on entend sans cesse et partout. Vous avez frappé de réprobation la sonate, en disant qu'elle est ennuyeuse. Dans les variations, ce retour obstiné des mêmes accords harpégés de diverses manières, et souvent disposés de telle sorte qu'ils pourraient servir pour plusieurs thèmes différens, cette uniformité de cadres n'offrant jamais que la même pensée, n'ont d'attrait que celui de la difficulté vaincue. Le pianiste semble parler pour ne rien dire, son discours est à peu près vide de sens, et l'on connaît d'avance la physionomie des figures qu'il va présenter à la file. Nous savons l'itinéraire qu'il suivra : le mineur, le majeur, l'*adagio*, le *tempo di marcia*, le travail de la main gauche, les octaves brisées ou plaquées, les passages en trilles, les fusées, la valse finale, tout cela va nous être versé d'une main trop libérale. Heureux si nous esquivons le *tempo rubato* de la polonaise.

Rien n'est moins utile qu'un nécessaire, moins commode qu'une commode, moins rond qu'un arrondissement; les tricycles ont quatre roues à Paris; rien n'est moins varié que des variations, et je pourrais citer plus de vingt divertissemens qui sont la chose du monde la plus fastidieuse. Croyez-vous qu'une belle et bonne sonate de Beethoven, pleine de charme, de noblesse, d'amabilité, de vigueur dramatique, de coquetterie, conduite avec art, brillante d'effets inattendus, saisissans, n'inspirerait pas un intérêt plus vif à des auditeurs qui ne seraient pas tout-à-fait insensibles au pouvoir de la musique? Prodiguez l'air varié, la fantaisie à l'épicier qui se nourrit de contredanses, mais donnez-nous une autre pâture, et faites que vos programmes cessent de présenter cinq ou six airs variés, marquant les endroits où les virtuoses récitans viendront s'asseoir devant le piano.

Le public le veut ainsi; d'accord, je ne dis pas non, mais il est bon de faire comprendre quelquefois à ce même public qu'il a tort. La fourniture en quelque sorte obligée de tant d'airs variés, cette abondance stérile dans les pièces destinées pour le piano, portent le plus grand préjudice à l'art. Les pianistes ne créent presque plus rien; ils arrangent, tripotent, varient les motifs que les musiciens dramatiques se sont donné la peine de trouver. Ces pianistes arrangeurs ne craignent pas de livrer comme une production de leur imagination ces fragmens qu'ils se sont contentés de broder. Aussi les voit-on arriver au numéro 250, 280, de ce qu'ils appellent bravement leurs œuvres. 575, tel était hier le chiffre de Czerny.

Boccherini, E. Bach publiaient des recueils de six sonates. Ces pièces ayant acquis des formes plus étendues, Mozart, Clementi, Dussek réduisirent à trois le nombre dont un œuvre se composait. La sonate se dilata d'une telle manière sous les doigts de Steibelt qu'une pièce de ce genre suffit pour couvrir les cinquante pages d'un cahier. Une seule sonate prit le titre et le numéro d'un œuvre complet. Les auteurs n'allaient pas si vite en besogne quand ils étaient forcés de faire eux-mêmes leurs ouvrages. Un recueil de six et même de trois sonates renfermait autant de matière musicale qu'un acte d'opéra. Il fallait en inventer les mélodies, les motifs, avant de les combiner ensemble, avant de les unir à des traits d'une piquante originalité. Un œuvre de sonates était payé 600 francs à Steibelt au moment où ce pianiste venait d'atteindre le plus haut degré de la vogue dont il a joui. Le prix d'une fantaisie, d'un air varié, d'un caprice ou de tout autre morceau fabriqué dans quelques heures avec des motifs empruntés, est maintenant de 15 à 1800 francs pour les grands faiseurs. Encore se réservent-ils quelquefois la faculté de tirer d'un sac deux ou trois moutures, en cédant leur droit de propriété à des éditeurs de Vienne et de Londres.

Les jolies femmes ne veulent pas vieillir, elles ont en horreur tout ce qui peut faire connaître la date de leur naissance. Le serment qu'elles prêtent devant les tribunaux, serment solennel, obligation sacrée de dire toute la vérité, n'est qu'une impuissante formule quand il s'agit de déclarer le total exact des années, la somme des printemps, des hivers portés par une tête féminine. Soixante ans se changent alors en quarante-cinq; cette ruse ne peut tromper personne, la déclarante est là; pour démentir son assertion, elle n'a qu'à se montrer.

> Les rides sur son front ont gravé ses exploits.

N'importe, elle n'en sera pas moins empressée et satisfaite de faire enregistrer sa protestation contre la marche rapide, inexorable, du temps. Vingt-neuf ans est un point où les femmes s'arrêtent pendant plusieurs lustres entiers; compter par trois dizaines est une condition qu'elles n'accepteront qu'aux approches du demi-siècle.

Sous ce rapport la musique est jolie femme, elle veut toujours être jeune. Elle perd toute sa valeur aux yeux de bien des gens quand elle n'est plus dans sa fleur printanière. On veut du nouveau, toujours du nouveau. Les libraires ont soin de donner à leurs livres la date de leur publication. Un éditeur de musique se garde bien de commettre cette faute. Vous pourrez connaître l'âge d'une composition aux formes du style, à l'aspect de la gravure, à la disposition du titre dont les caractères et les ornemens subissent de fréquentes variations, mais non pas à la date : ce témoin indiscret sera toujours éloigné avec le plus grand soin.

Les sonates, les concertos, les études, tous les ouvrages réellement composés pouvaient dissimuler leur âge. Un éditeur ne craint pas de vendre aujourd'hui les concertos de Steibelt ou de Ries en les présentant comme des productions nouvelles. Si l'acheteur n'est point assez malin pour déjouer le complot tramé contre sa bonne foi, rien ne saurait lui révéler cette date de 1800, de 1815 que l'on n'a pas inscrite sur le titre. Les fantaisies, les mélanges, les caprices, les divertissemens, les souvenirs, les contredanses, les valses, les galops tirés d'un opéra connu, d'un opéra que le public affectionne, portent la date de ce même opéra. Ces airs variés, ces pièces de tout genre établis sur les motifs d'une œuvre dramatique disparaissent au moment où l'opéra cesse d'être joué. On les verra s'éclipser bien avant ce terme fatal si l'opéra reste long-temps au répertoire: la date est connue, cela suffit. *Moïse, Robert-le-Diable,* sont encore jeunes au théâtre, leur musique est déjà vieille, caduque pour les pianistes.

La quantité de ces pièces éphémères est immense, on dévore des masses énormes de cette musique frivole. Les besoins des consommateurs n'étant pas toujours en rapport avec leurs moyens financiers, les éditeurs ont formé des abonnemens, ils prêtent, donnent à bail, à loyer, des ouvrages trop nombreux, trop futiles pour que l'on veuille en faire l'acquisition. Peu de compositions estimées et qui méritent d'être conservées apparaissent au milieu de ce déluge de rapsodies. C'est la ruine de l'art; mais les arrangeurs, les tripoteurs s'enrichissent, et le commerce n'y perd pas. En 1707, d'Anglebert publiait les airs des opéras de Lulli ajustés en pièces de clavecin: vous voyez que l'industrie des arrangeurs ne date pas d'hier.

On rencontre, assez souvent, des recueils portant le titre naïf de *Romances nouvelles*, *Contredanses nouvelles.* Cette musique assurément ne peut vieillir, elle porte sans cesse avec elle un certificat de jeunesse; elle sera nouvelle jusqu'à la fin des siècles; le frontispice le dit.

La contredanse est pour le menu peuple des pianistes ce que la romance est pour les chanteurs sans voix et sans talent. Ces pianistes, que leur inexpérience ou leurs dispositions négatives ont retenus dans une médiocrité bien infime; ces traînards qui ne peuvent plus avancer ne sont pas les plus malheureux. Ils se repaissent de contredanses, ils en digèrent, en consomment des quantités immenses. L'éléphant ne se montre pas plus vorace quand on lui sert des carottes à son déjeuner. Cette peuplade est une nation à part; ce sont les Myrmidons, les Dolopes de la musique. C'est en vain que Beethoven, Mozart, Haydn, étaleront les magiques beautés de leurs compositions: elles ne sauraient les toucher en aucune manière, cela ne les regarde pas. Ces noms illustres ont sans doute frappé leur oreille, mais sans y laisser aucune trace, aucun souvenir. Si Mozart les a fait tressaillir, ils ont cru qu'il s'agissait de Musard, heureuse consonnance, précieuse conformité qui a valu plus d'un agréable sourire au nom de l'auteur de *Don Juan!* Weber est au contraire en grande vénération parmi cette pacotille de musiciens ou ces musiciens de pacotille. Weber a fait la valse de *Freyschütz;* Weber leur a légué sa dernière pensée, et ce mélodieux soupir d'un mourant est encore une valse pleine de charme et de mélancolie; Weber a produit l'*Invitation à la valse*, pièce brillante et suave qu'ils affectionnent, qu'ils admirent avec raison, mais qu'ils ne sauraient exécuter; c'est du biscuit trop dur pour de telles mâchoires.

La contredanse a fait sortir de leur retraite des milliers de pianistes qui seraient toujours restés dans la plus complète obscurité. Ces pianistes que leur maladresse eût condamnés au silence, ou renfermés dans le petit cercle de famille, s'il n'y avait eu de par le monde que des sonates, des concertos, des airs variés, des fantaisies à jouer, viennent s'asseoir bravement devant un clavier et sonner des quadrilles devant un auditoire nombreux. La contredanse est l'heureux passeport qui leur permet de franchir la barrière, et d'entrer dans la lice. Croyez qu'ils y feront autant de bruit que bien d'autres plus habiles. Voilà des talens produits, mis en évidence, en lumière, au grand contentement de toute la parenté de ces intéressans pupilles.

Exécuter des concertos, des sonates, de manière à se faire applaudir, demandait une opiniâtreté de travail, un courage dont une infinité de personnes, bien organisées d'ailleurs, ne se sentaient point capables. Elles reculaient devant la difficulté; le but leur semblait tellement éloigné qu'elles n'osaient pas même se mettre en marche pour tenter de l'atteindre. La contredanse a rapproché ce but, ou du moins elle a marqué le point d'une station, une halte où les pianistes peuvent goûter les douceurs d'un premiers succès; car, enfin, il faut bien que toute fatigue ait sa récompense, *ogni fatica merta il suo premio.* L'amour-propre est le mobile de presque toutes nos actions. Le pianiste commençant est aujourd'hui certain de voir cet amour-propre obtenir une première satisfaction, grace aux quadrilles. Bien plus, un grand nombre borneront leur ambition au jeu de la contredanse. Ces modestes disciples partent avec l'intention de se reposer en route, de faire halte à la station marquée par le quadrille. Une fortune brillante leur permet d'offrir vingt francs par leçon à l'un de nos plus habiles maîtres; certes, c'est bien se poser pour arriver à jouer des valses et des galops. Voilà nos apprentis lancés, les voilà bientôt en état de présenter avec clarté la mélodie d'une pastourelle, d'un pantalon, de faire sonner les harpéges liés, les accords alternatifs plaqués après la note de basse tenue en octave. Les virtuoses de bal, les pianistes ménétriers sont formés; ils se sont déjà signalés en plus d'une rencontre. Ce facile triomphe devait leur suffire; telle était du moins leur seule ambition. Ils voulaient s'arrêter; mais ils sont en beau chemin, le goût, la passion de la musique va les entraîner, et de ces milliers d'élèves, que la contredanse avait enrôlés, sortiront des pianistes du plus beau talent. Vous voyez que la contredanse peut aussi devenir utile pour le bien de l'art.

Stultorum infinitus est numerus. L'armée des pianistes, jouant des contredanses, et ne broutant que cette herbe, est infiniment plus nombreuse que le régiment des virtuoses de troisième force, la compagnie de ceux que l'on place au second rang, et le peloton des maîtres illustres. Un opéra nouveau paraît-il sur la scène? cette armée accourt aux représentations du drame lyrique; attentive, elle suit le discours musical dans toutes ses parties, rien ne lui échappe. Vous croyez peut-être que l'action de la pièce, l'air du ténor ou de la première cantatrice, l'harmonie, les dessins des morceaux concertés, l'intéressent. Non, cette armée ne chante point avec le gosier, cette armée ne s'occupe que des motifs bien cadencés, des phrases qui pourront être encadrées dans les contredanses, les valses, les galops. Cette troupe veut connaître le lot que le compositeur lui réserve dans sa nouvelle partition; elle veut examiner l'ouvrage pour dire ensuite : Nous aurons deux quadrilles ravissans! Vous pensez bien qu'un opéra qui fournit deux quadrilles du plus haut mérite est toujours un chef-d'œuvre.

Heureux l'éditeur qui peut, avec de telles amorces, amener en sa boutique cette foule précieuse et dont les désirs multipliés par le nombre des individus semblent n'avoir point de bornes. Quand cette foule mord, elle dévore; vingt, trente mille exemplaires du quadrille favori suffiront à peine pour apaiser sa faim. Le galop de *Gustave* a payé les frais de l'édition de tout l'opéra dont il fait partie. Travailler pour le petit peuple des musiciens, fabriquer des romances, des ballades, des chansons grotesques, publier des contredanses, des valses, des galops, c'est se lancer dans le chemin de la fortune. Exploiter la ganache, pardonnez-moi cette expression, exploiter la ganache est le moyen le plus sûr d'arriver au pays d'Eldorado. Pourquoi Beethoven l'a-t-il négligé? Ce compositeur aurait fini sa glorieuse carrière dans un château, manoir somptueux, que des œuvres futiles auraient payé. Beethoven a pourtant fait des valses; mais ces productions, échappées à la plume du maître, ont une élévation de caractère, une richesse d'harmonie qui devaient s'opposer à leur popularité. Il faut à ce même peuple des choses faciles, niaises quelquefois, et Beethoven s'est montré négligent sur ce point.

La ganache aime la ganache,
Comme la rose le zéphir.

Beethoven a fait des valses, mais il n'est point l'auteur de toutes celles que l'on a publiées sous son nom. Celle que les éditeurs ont intitulée *le Désir* appartient à Schubert. Ce musicien, qui depuis a publié tant de mélodies vocales d'un si beau caractère, était alors inconnu; pour donner du crédit à l'œuvre de Schubert, on l'appuyait du nom fameux de Beethoven. Schubert a pris bien des revanches, mais, hélas! il les a prises après sa mort. Devenu célèbre à son tour, on publie aujourd'hui sous son nom une infinité de mélodies qu'il n'a point faites. C'est une si belle chose qu'un nom bien établi, bien adopté dans le monde musical! Que de choses médiocres passeront à la faveur de ce précieux talisman! il commandera l'intérêt, appellera, fixera l'attention. En musique surtout l'attention est indispensable: il faut qu'une composition soit écoutée avant que l'on puisse l'apprécier; bien des gens ne veulent pas s'en donner la peine : ils jugent sans entendre.

Puisque je suis en train de rendre à chacun ce qui lui appartient, je dirai que *la Dernière pensée de Weber* est une des choses auxquelles Weber n'a jamais pensé de sa vie. Cette composition charmante est une valse de Reissiger, que des éditeurs ont livrée aux pianistes au moment où nous déplorions la perte de Weber. Les spéculateurs savent profiter des circonstances favorables ou funestes pour assurer le succès de leurs opérations mercantiles.

Je ne vous parlerai point ici des contredanses composées par une infinité de pianistes ménétriers qui croient pouvoir fabriquer impunément des pièces de ce genre sans avoir étudié l'harmonie, sans posséder même ce premier instinct des accords qui les guiderait à défaut de doctrine. Rien n'est plus burlesque; c'est à faire fuir les chats de tout un quartier. D'autres jouent de mémoire des quadrilles connus; mais la mélodie est la seule chose qu'ils en aient retenue, par conséquent nous aurons une basse improvisée. Quelle basse, bon Dieu! plus fausse et plus déchirante encore que celle des compositions ci-dessus mentionnées, attendu que les recherches d'harmonie commandées par les motifs ne seront jamais placées en leur lieu. La basse des contredanses faites par l'amateur sans expérience sera plate et sans mouvement, comme le chant qu'elle supporte; des pédales sans fin, gardées sans raison, frappant à faux; certes c'est déjà bien assez mauvais, dira-t-on. Mais c'est tout sucre et tout miel, si vous les comparez aux improvisations de main gauche faites par ces *dilettanti* sous des mélodies de Meyerbeer, de Rossini, d'Auber.

Vous savez bien cette contredanse faite avec le premier duo de *Mosè*, celui dans lequel figure le pas accéléré des Hébreux. Une reprise de cette contredanse débute dans le ton de *la naturel* pour se terminer sur l'accord parfait d'*ut dièse mineur*, que son accord de septième dominante a précédé. Croirez-vous que j'ai entendu cette même reprise accompagnée vingt fois dans une soirée avec les accords de *la* et de *mi*, sans que l'oreille de la jolie femme qui jouait, et des baladins qui se trémoussaient, en ait été le plus légèrement offensée. Cette belle caressait amoureusement son clavier, se donnait des graces, changeait l'accent de son jeu, passait de l'éclatant au doux, et toujours l'effroyable cacophonie était produite avec un aplomb audacieux, imperturbable, par ses doigts improvisateurs.

Lorsque les amateurs exécutent sur le piano l'air de *la Boulangère*, il faut absolument faire retraite pour échapper à l'horrible guet-apens. Croyez qu'ils vont tomber lourdement dans les écueils, patauger dans les bourbiers que cette mélodie ancienne leur réserve. Leur faute est pardonnable, l'accompagnement correct de *la Boulangère* est très difficile à trouver, même pour des musiciens habiles qui n'ont pas l'expérience des vieux airs et n'en connaissent point la constitution, empruntée à la tonalité du plain-chant. Les amateurs doivent y renoncer; le parti le plus sage qu'ils auraient à prendre en pareille occurrence serait de jouer à l'unisson, au lieu de chercher les bons accords, qu'ils ne trouveront pas. Ces improvisateurs, jouant cet air en *ut*, ne manquent jamais de tomber en *fa* sur la première cadence. Le *si naturel* devrait pourtant leur indiquer le ton de *la mineur*, mais comment y parvenir? C'est le moindre de leurs soucis. Ils rentreront en *ut* au lieu de passer en *mi mineur;* ce petit air va les entraîner dans autant de bévues qu'il a de notes, et ces erreurs auront toutes un résultat déchirant, qui doit révolter l'oreille la moins délicate.

Le Curé de Pompone, *Charmante Gabrielle*, *Vive Henri IV*, les noëls, présentent les mêmes chances et les mêmes difficultés d'harmonie. Je puis en dire autant de *la Carmagnole* et même de *la Marseillaise;* ce dernier air a été fait par un homme qui n'était pas musicien, il faut donc que l'harmoniste évite dans la basse la répétition des cadences qui frapperait cet air de monotonie. La mélodie semble appeler cette répétition.

Maintenant on n'accepte, on n'accueille avec empressement, que les airs de danse tirés des opéras nouveaux. Cette mode, fort avantageuse pour les marchands de musique, a des résultats fastidieux, puisqu'elle nous condamne à entendre sans cesse les mêmes mélodies. Elles nous ont charmé au théâtre, nous les retrouverons dans les salons où les amateurs chantent les airs et les duos de ces opéras; les pianistes jouent des fantaisies, des airs variés, des caprices fabriqués avec les mêmes motifs que le ménétrier exécute en contredanses et la musique militaire en pas redoublés. C'est toujours et partout la même chanson plus ou moins défigurée; car il est des mélodies, telles que *Di tanti palpiti*, qui sont devenues méconnaissables en prenant l'allure de la contredanse. D'autres ont perdu leur accent, leur rhythme, en changeant de mesure. Les arrangeurs de contredanses ne craignent pas de donner la mesure à deux-quatre à des airs écrits à trois temps par le compositeur.

La contredanse est un air en rondeau, formé de deux ou de trois reprises que l'on joue quatre fois de suite de la même manière, afin que les personnes qui la dansent, deux à deux ou quatre à quatre, puissent exécuter à leur tour les figures et les pas d'après les dessins du chorégraphe. Quelques musiciens ont voulu rompre la monotonie de ces répétitions en variant les reprises des contredanses écrites pour le piano. Chacune de ces reprises, d'abord présentée simplement comme thème, reparaissait trois fois ensuite ornée et paraphrasée. Nos plus habiles maîtres n'ont pas dédaigné ce petit genre de composition; ils ont comme beaucoup d'autres payé leur écot en contredanses variées. L'effet de ces airs de danse, devenus des pièces d'une exécution brillante, était sans doute bien meilleur pour l'auditoire; mais la société baladine s'en accommodait beaucoup moins. Les danseurs ne retrouvaient pas toujours la cadence qui devait régler leurs pas, au milieu du déluge de notes dont le pianiste se gargarisait à plaisir. Le sentiment de la mesure n'était pas imprimé suffisamment à toutes les parties du petit concerto; si par hasard le pianiste n'était pas des plus exercés, on le voyait prendre ses aises et ralentir aux endroits difficiles. La troupe dansante était donc forcée de modérer sa marche, de ralentir aussi l'agilité de ses pieds, ou de rester en place, les bras croisés, jusqu'au moment où le virtuose dans l'embarras se serait dépétré du bourbier dans lequel il venait de s'enfoncer. Les danseurs avaient la certitude que ce même obstacle arrêterait deux fois encore leur maladroit ménétrier. Ces graves inconvéniens ont fait abandonner la contredanse variée. Il est toujours permis aux pianistes de la jouer, mais on ne la danse plus.

On retrouve pourtant avec plaisir les variations exécutées sur le piano dans les contredanses jouées par les orchestres de Musard, de Valentino. Les traits agiles et bien articulés du piano se mêlent agréablement aux autres variations introduites à chaque reprise de ces pièces du petit genre, et dont l'exécution est confiée tour à tour à la clarinette, au cornet, au flageolet. Ces timbres, ces allures d'un caractère particulier, donnent aux jeux de l'orchestre la plus heureuse diversité.

Plusieurs imaginèrent de joindre un chœur de voix à certaines reprises d'une contredanse. La mode avait d'abord fait adopter cette innovation. Le rôle des chanteurs était fatigant, et leur position trop subalterne pour qu'ils aient voulu faire long-temps le sacrifice de leurs poumons et surtout de leur amour-propre.

Quelques personnes pensent que la contredanse est ainsi nommée parce que les danseurs y figurent les uns contre les autres. Ce mot nous vient de l'anglais *country danse*, danse de campagne. La contredanse a succédé aux sarabandes, aux gigues, aux courantes, aux bourrées. Bonnet, qui écrivait en 1723, se plaint amèrement de ce que « les danses graves et sérieuses sont abandonnées. La boccane, les canaries, le passe-pied, la pavane, ont disparu de l'horizon. A peine a-t-on conservé la courante et le menuet, qui sont à leur tour menacés par l'invasion de la contredanse, qu'un maître à danser de Londres a naturalisée en France vers 1710; de sorte que, par la suite du temps, on ne dansera plus dans les assemblées de cérémonie que des baladines, telles que : *la Jalousie, le Cotillon, les Manches vertes, la Cabaretière, les Rats*. Cela conduit à la destruction des danses sérieuses, et confirme avec raison le reproche de l'humeur changeante des Français, qui sacrifient souvent le bon au plaisir de la nouveauté. »

Cette prédiction s'est accomplie, Bonnet avait deviné juste. Qu'aurait-il dit s'il avait pu connaître le galop, la mazourque, la cachucha des bals masqués?

Les airs des contredanses avaient alors chacun leur nom particulier. Cet usage s'est conservé pendant un siècle. Afin de diminuer le nombre de ces titres qu'il était difficile de retenir, afin de restreindre le nombre des combinaisons de figures qui changeaient à chaque contredanse, on choisit six de ces airs dont la coupe et les figures qu'ils réglaient paraissaient les plus convenables, et l'on publia, l'on exécuta les contredanses réunies en quadrilles. Par ce moyen un seul titre devint suffisant pour cinq airs de danse. Ces airs, que les ménétriers associaient à leur fantaisie, furent écrits et présentés de manière à ramener les combinaisons de figures les plus goûtées et les plus connues. Le danseur apprit aisément une leçon qu'il répétait vingt fois dans une soirée, tandis qu'auparavant il fallait sans cesse le guider en lui criant : Chaîne anglaise ! Queue du chat ! Balancez ! Dos à dos ! La main à vos dames ! etc., pour lui donner l'itinéraire de tous les airs nouveaux que l'orchestre jouait. C'étaient toujours les mêmes figures, il est vrai, mais elles ne procédaient point dans le même ordre. Le quadrille établit, fixa cet ordre; les airs dont il se compose ont chacun leur caractère, ils sont écrits en des tons qui sympathisent entre eux. Le quadrille est devenu, par cette heureuse innovation, une sonate formée de cinq morceaux de différens caractère. Ce n'était autrefois qu'une réunion trop souvent bizarre d'airs joués en des tons qui n'avaient entre eux aucun rapport; l'oreille était offensée quand l'orchestre attaquait en *mi bémol* après avoir frappé l'accord de *la naturel*, etc.

Lorsque l'on imagina d'organiser ainsi le quadrille, il existait des contredanses favorites ayant nom *l'Été*, *le Pantalon*, *la Treinitz*, *la Pastourelle*, *la Poule*. Les airs et les figures de ces contredanses étant choisis comme types, leurs noms furent naturellement conservés et donnés à toutes les pièces nouvelles que l'on écrivit pour former d'autres quadrilles. Une contredanse fameuse en 1802, *le Pas d'Été*, devait être exécutée d'une manière toute particulière; il fallait y montrer de la grace et beaucoup de vivacité; les figures, le pas surtout qui était nouveau, ne pouvaient être dansés que par les virtuoses; encore était-il nécessaire qu'ils eussent travaillé sous l'œil du maître, et concerté, mis ensemble leur petit ballet, en faisant de nombreuses répétitions. Cette troupe d'élite prenait place au milieu du bal et dansait *le Pas d'Été*. Les bravos, les applaudissemens éclataient ensuite si les virtuoses s'étaient signalés. *Le Menuet*, *l'Allemande*, *le Pas d'Été*, *la Gavotte*, *l'Anglaise*, *la Provençale*, tels étaient les duos, les ensembles récitans du plus grand intérêt qui rompaient la monotonie de la valse et de la contredanse pour lesquelles tous les corps de ballet se réunissaient. On dansait alors, et certes un succès obtenu dans une gavotte, une allemande, et même dans *le Pas d'Été* par une femme gracieuse et jolie avait bien plus de séduction, que n'en ont maintenant la cavatine et l'air varié chantés, exécutés avec toutes les ressources, les artifices d'expression que nos dames virtuoses mettent en jeu. Quant à la danse terre à terre en usage maintenant, c'est une promenade insipide qui n'exige aucune espèce d'étude et de talent.

Ce *Pas d'Été* si chéri si fêté d'abord, finit par déplaire à ceux que leur maladresse condamnait à le voir danser sans prendre part à ses joies. On protestait quelquefois hautement contre l'orchestre lorsqu'il en attaquait le prélude; l'opposition était en force, elle possédait une immense majorité, les moins habiles sont toujours les plus nombreux, et *le Pas d'Eté* fut proscrit.

Vous croyez peut-être que je vous ai parlé d'une manière un peu prolongée de cette contredanse favorite pour vous dire que ce *Pas d'Été* si fameux alors a donné son nom à la contredanse appelée aujourd'hui *Été*. Point du tout, cet *Été* n'a aucun rapport avec l'autre; la preuve c'est que vos marcheurs de salon se permettent de l'exécuter à leur façon : trois mois d'études leur suffiraient à peine pour danser le *Pas d'Été*. Cette contredanse jouit d'une telle vogue que son nom resta, le titre d'*Été* fut donné à d'autres airs, et l'un de ces derniers figure aujourd'hui dans nos quadrilles.

Tréinitz était un danseur virtuose qui, vers 1800, inventa la figure de la contredanse qui porte son nom. Des milliers d'airs ont été faits sur cette combinaison de pas; pour la franchise et la cadence, aucun ne vaut le premier air de *la Tréinitz*. Exaudet, violoniste de l'Opéra, s'est fait une réputation en composant le menuet qui porte son nom depuis quatre-vingt-dix ans. Douze Fischer figurent dans les biographies musicales, tout ce qu'ils ont écrit est parfaitement oublié; le menuet de Fischer est encore connu; cet opuscule a sauvé de l'oubli le nom de ces musiciens devenus solidaires pour cette renommée, car on ne sait pas précisément lequel des douze l'a fait. Le menuet de la reine a été composé par Grétry pour Marie-Antoinette; tout le monde sait que la valse de la reine de Prusse est de Hummel. Une pièce fugitive, si petite qu'elle soit, devient un titre et fonde une réputation, quand elle obtient un succès brillant et d'une longue durée. Une pièce adoptée par un peuple entier a toujours du mérite, du caractère, de l'originalité. Saint-Aulaire a fait un quatrain, Tréinitz a réglé les pas d'une contredanse, l'un et l'autre sont en bon chemin pour arriver à l'immortalité.

Lorsque Tréinitz dansait, tout le monde se rangeait pour le voir, l'admirer. Les dames assistantes, les danseuses inoccupées montaient sur les chaises et les banquettes. Après une contredanse où le virtuose venait de se signaler, un essaim de jolies femmes arrive auprès de lui pour le féliciter, lui prodiguer les éloges les plus flatteurs.

— Mesdames,.... étiez-vous bien placées? — Telle est la réponse que Tréinitz fit au déluge de complimens dont on l'avait accablé.

En 1802, parut une contredanse de Julien, dont la seconde reprise commençait par un trait imitant le chant de la poule. La figure de cette contredanse était nouvelle et jolie, on l'adopta généralement. Le même nom servit pour désigner toutes les contredanses qui reproduisaient la figure de *la Poule,* bien que leurs airs n'eussent plus aucun rapport avec le ramage de cet intéressant volatile. La première *poule,* et le plus grand nombre de celles qui la suivirent étaient mesurées à deux-quatre; on a donné plus tard la mesure à six-huit à cette contredanse. Je trouve que le six-huit convient mieux au caractère de cette figure : ce changement a pu se faire du moment que l'on a renoncé à l'imitation pittoresque dont le premier auteur des *poules* avait eu l'idée.

La Pastourelle fut ainsi nommée à cause des formes de sa mélodie, de ses accompagnemens lourés dans le genre des villanelles.

Le pantalon
De Toinon
N'a pas d'fond.

Ces vers, très bien rimés, et d'autres encore, furent improvisés, ajoutés sur un air de contredanse fort ancien, qui sert encore aujourd'hui pour marquer la cadence du Polichinelle des théâtres de marionnettes, *fantoccini, buratini, puppi.* La chanson devint populaire, elle passa même dans les salons où quelques amateurs la disaient à voix basse. On la chantait en chœur dans certains bals, tandis que les danseurs et l'orchestre exécutaient la contredanse devenue favorite à cause de la poésie burlesque dont on l'avait ornée. La contredanse perdit son premier nom, et chacun demandait *le Pantalon,* désignant ainsi l'air de danse par les premiers mots de la chanson. Ces mots auraient sans doute effarouché plus d'une Anglaise; nos dames n'ont pas craint de les écrire, de les prononcer des milliers de fois. N'avions-nous pas déjà *le Cotillon,* danse tout aussi fashionable? Le pantalon, le cotillon, chaque sexe avait fourni sa part dans l'équipement de ces contredanses. On finit pourtant par abandonner l'air et la chanson du pantalon, car de quoi ne se lasse-t-on pas? mais la figure resta. De nouveaux airs furent composés pour cette figure qui garda son titre de *pantalon.* Celui de *finale,* donné à la contredanse qui termine le quadrille, n'a pas besoin d'explication, de glose, de commentaire.

On commence à danser aux sons du piano vers 1804. Les petits bals improvisés de cette manière ne pouvaient avoir lieu que quand un musicien exercé, dont la tête s'était meublée d'une longue série de contredanses, voulait bien prêter son ministère à la troupe dansante. Les contredanses n'étant point encore arrangées pour le piano, les amateurs ne pouvaient pas les jouer. Il eût fallu d'abord les prendre à la volée, quand les ménétriers les exécutaient, les retenir et les présenter ensuite avec une bonne harmonie, en les adaptant au clavier. La première publication de contredanses arrangées pour le piano date de 1810. Julien, le more qui dirigeait les bals de la cour et de la ville à cette époque; Julien, auteur d'une infinité de jolis airs de danse, publia d'abord des recueils de douze contredanses. Plus tard, ces recueils furent réduits à neuf, les ménétriers, les pianistes jouaient de suite le recueil en entier, ce qui était beaucoup trop long, ou faisaient un choix.

C'est en 1816 que parurent les quadrilles arrangés pour le piano, les quadrilles disposés comme ils le sont aujourd'hui, et formés de cinq contredanses. Un quadrille se compose de cinq airs donnant cinq combinaisons différentes de figures : *le Pantalon*, *l'Été*, *la Tréinitz*, *la Poule*, *la Finale*. Je vous ai déjà dit que six airs avaient été choisis, adoptés pour organiser les quadrilles; ce sixième air est *la Pastourelle* que l'on substitue à *la Tréinitz*. Voilà toute la différence à remarquer; un quadrille ne se distingue d'un autre quadrille que par ce point. Si l'on écrit deux recueils de contredanses avec la musique d'un opéra, l'arrangeur aura soin de placer *la Pastourelle* dans l'un, et *la Tréinitz* dans l'autre. Une valse ou bien un galop servent de complément au recueil de cinq contredanses.

En 1726, on empruntait déjà des fragmens à la musique dramatique pour les arranger en contredanses. La première de ce genre qu'il me soit permis de signaler est *la Camargo*.

Laissez-vous charmer
Du plaisir d'aimer.

Ces vers et quelques autres de même force étaient dits par deux Égyptiens dans le divertissement qui termine le premier acte de *Pyrame et Thisbé*. Le petit duo, en six-huit, bien rhythmé, d'une mélodie agréable, fit honneur à Rebel et Francœur, auteurs de la musique. Mais un morceau chanté par deux coryphées n'aurait pas eu le succès de fanatisme qu'il obtint, si M^lle^ Camargo n'avait point exécuté des pas réglés sur cet ensemble vocal que soutenait l'orchestre. Après avoir chanté le duo favori de *Pyrame et Thisbé*, les amateurs voulurent le danser; il devint aisément une contredanse qui porta le nom de la virtuose de l'époque.

On a dansé *la Camargo* pendant quatre-vingts ans; les poètes ont écrit une infinité de couplets satiriques mesurés sur cet air. Tout le monde connaît la chanson pleine d'esprit et de malice que Piron décocha contre Voltaire après la représentation de *Sémiramis*.

Que n'a-t-on pas mis
Dans *Sémiramis?*
Que dites-vous, amis,
De ce beau salmis? etc.

En assistant aux bals champêtres donnés sous les mûriers de la Provence, j'entendais demander *la Fuzéni*. Je cherchais en vain à m'expliquer ce que signifiait ce nom de *Fuzéni*, quand je retrouvai ma contredanse dans *Iphigénie en Aulide*. C'était un six-huit de Gluck en *la*, un air de ballet du premier acte de cet opéra, que les ménétriers avaient transformé en contredanse, et dont le nom s'était changé en *Fuzéni* dans la bouche des rustiques baladins.

Un air de *Chimène*, la marche des Tartares de *Lodoïska*, l'ouverture du *Jeune Henri*, un air de *l'Épreuve villageoise* ont été mis en contredanses. Celle de *Trajan* en *ré mineur* eut beaucoup de succès. Mais alors on n'exploitait pas la mine comme aujourd'hui; un opéra tout entier ne fournissait qu'une seule contredanse, et peu d'opéras étaient mis à contribution pour en obtenir ce léger emprunt. Du temps de la république, on jouait des rondeaux de Kreutzer, de Pleyel, dans les bals; on dansait des valses prises dans les opéras de Méhul, de Dalayrac, de Boïeldieu, de Dellamaria.

La gavote favorite, et généralement adoptée dans les salons, appartient à *Panurge*, opéra de Grétry; le menuet qui la précède, et que l'on appelait *menuet de la Reine*, est du même maître; il l'a placé, je crois, dans *l'Amitié à l'épreuve*.

Une contredanse, ayant nom *le Congo*, s'exécutait dans tous les bals de la Provence, c'était la finale des finales; elle servait à clore la fête, et l'orchestre ne la jouait que pour donner le signal du départ. J'ai dansé *le Congo* dans ma jeunesse, j'ai vu souvent le parti de l'opposition imposer silence aux ménétriers, et solliciter plus d'une contredanse, plus d'une valse encore avant d'accepter l'harmonieuse invitation de faire retraite et de vider le plancher.

Pourquoi le nom bizarre de *Congo* fut-il associé jadis à cette contredanse spéciale, qui n'offrait aucun rapport avec les évolutions baladines des nègres du Congo? Vous me direz que les noms les plus impertinens peuvent être donnés à des contredanses, et que leur singularité ne demande pas de commentaire. D'accord, s'il s'agit d'une contredanse ordinaire, que la mode a mise en crédit et qu'elle proscrira bientôt; mais *le Congo* se jouait depuis cent ans, on le jouait toujours pour terminer le bal, c'était un ensemble général et final des danseurs, il devait nécessairement avoir un nom qui fît connaître sa destination, un nom tel que celui de *la Trompeuse*. Ce nom, il le possédait au temps de Louis XII, les danseurs ou les ménétriers s'étaient permis de changer la dernière lettre de ce titre significatif : *Congé* devint *Congo*. Une lettre oubliée ou changée, peut mettre en défaut les étymologistes les plus intelligens. Je rétablis un peu tard le nom de cette vieille danse, ma découverte ne sera peut-être pas inutile, si l'on adopte de nouveau la contredanse du *Congé*.

La valse que nous avons reprise aux Allemands, vers la fin du siècle dernier, la valse est depuis plus de quatre cents ans une danse française, témoin le *Voyage* du frère Audric, cordelier. Lisez, dans ce livre curieux, lisez le chapitre qui porte cet argument : *La grande merveille de la valse d'enfer et périlleuse*. C'était le prélude, l'introduction de la *valse du Sabbat* de Victor Hugo. Le frère Audric écrivait au commencement du XIVe siècle.

On sait que les élèves sont obligés de travailler avec constance, avec opiniâtreté pour acquérir un beau talent. Mais beaucoup de personnes croient qu'une fois arrivés au point où leur habileté les range parmi les maîtres, ils peuvent se reposer, prendre haleine et compter sur la somme de talent qu'ils possèdent comme un financier compte sur le million qu'il vient d'encaisser, et qui restera tout entier dans le coffre si l'on a soin de ne pas y toucher. Il n'en est point ainsi pour l'artiste, la science reste gravée dans la mémoire, le génie est toujours prêt à servir le musicien assez heureux pour en être doté. Mais tout ce qui tient au mécanisme du jeu des instrumens et de la voix a besoin d'être tenu dans une activité continuelle, afin que l'organe conserve sa vigueur, sa souplesse, les doigts leur énergie et leur agilité. Une longue maladie rejette un virtuose bien loin du degré de force qu'il avait atteint. Le corps, les moyens physiques ont repris leur ancienne vigueur, mais il faut réparer les torts que l'inaction a portés sur les organes. Les doigts du harpiste auront perdu les callosités dont leur contact fréquent avec les cordes les avait armés. Il faudra que de nouveaux et longs exercices endurcissent la peau, lui rendent ces ergots précieux qui permettent de donner plus de vibrations à la corde en l'attaquant avec plus d'énergie. Des doigts calleux communiquent plus de sonorité; ces doigts bravent impunément la douleur légère à la vérité, mais souvent répétée, que des mains neuves éprouvent en jouant de la harpe.

On voit que le corps de Paganini s'est façonné sur le violon qu'il a travaillé avec tant d'ardeur et de constance. Il s'unit à cet instrument comme le lierre à l'ormeau. La main gauche de Max Bohrer est bien plus longue que sa main droite qui tient l'archet du violoncelle, tandis que sa sœur la sénestre allonge ses doigts sur les cordes pour atteindre les plus grands écarts. Il fallait que cette main fût plus longue, le travail lui a fait acquérir cette faculté précieuse. Un élève pianiste use plus d'un clavier, je le dis sans figure; l'ivoire est creusé peu à peu par les doigts et finit par laisser à nu la touche de bois qu'il recouvre. Le même trait, la même phrase sont redits mille et mille fois de suite avant de sortir avec cette brillante clarté, cette élégance pleine de coquetterie, objet de l'admiration générale, et que plusieurs attribuent aux heureuses dispositions que le virtuose a reçues de la nature.

Field répétait chaque jour de cinquante à trois cents fois tous les traits difficiles de ses concertos. Trois cents jetons reposaient dans une coupe placée à gauche de son clavier; un de ces jetons était porté dans une seconde coupe à mesure que le passage travaillé venait d'être terminé. Field s'arrêtait en chemin, et n'achevait pas la série, si le trait mis en œuvre sortait avec bonheur de ses mains après un certain nombre d'épreuves. M. Zimmermann arrive chez Field, et le trouve jouant avec ardeur et passant des jetons de gauche à droite. « Vous permettez que j'achève mes exercices du matin, lui dit-il; asseyez-vous. Je vais arriver à mon septième; je le dirai en entier; vous serez charmé d'entendre mon septième. » Il s'agissait de son septième concerto. Field continue. A peine a-t-il repris le fil de ses gammes et de ses harpéges, que son tailleur se présente, une redingote à la main. « Que me voulez-vous? que demandez-vous? Pourquoi venir ainsi troubler un artiste dans ses travaux? — Monsieur, c'est votre redingote. — Mon fils est absent; c'est lui qui se mêle de ces affaires de ménage. — Mais, monsieur, c'est vous qui devez essayer la redingote. — Mon fils est absent, vous dis-je. — Je vais donc l'attendre. — Attendez. »

Le tailleur s'assied. Field, un moment après, dit à Zimmermann : « Écoutez; voici le bienheureux septième que je vous ai promis. » Il le joue en entier, sans omettre le prélude et les traits destinés à l'orchestre. Le tailleur écoute aussi, mais en enrageant. Il voulut profiter d'un point d'arrêt pour dire un mot; Field se leva contre lui comme un ours, avec un rugissement de tigre. Le tailleur épouvanté retomba sur sa chaise. Enfin, le musicien ayant achevé son discours, et conclu définitivement toutes ses périodes, le tailleur présente encore une fois la redingote à Field. « Je vous ai déjà dit que mon fils était sorti. — Mais la redingote est pour vous. — Qu'importe, si mon fils est sorti? — Quand doit-il rentrer? — Ce soir, à minuit. — Que ne le disiez-vous? j'aurais opéré ma retraite avant le bienheureux septième. »

J'ai comparé Field à un ours; cette similitude n'a rien d'impertinent, car ce maître avait apporté de Russie un justaucorps de peau velue, qui, d'une seule pièce, l'enveloppait, le serrait des pieds à la tête. Pressé de sortir, Field passait une redingote sur ce maillot d'ours, chaussait des sandales de cuir, et le voilà parti. On l'a vu jouer à une soirée de Zimmermann avec cet accoutrement singulier. Field avait laissé les sandales dans l'antichambre, et l'on voyait ses pattes de bête fauve manœuvrer les pédales. Field était toujours prêt à jouer le rôle d'Azor: il en portait le costume.

Un professeur de piano, revenant de Londres, s'empressa de rendre compte de son voyage à Field, qui l'avait introduit dans les maisons fashionables de cette ville. « Quand je jouais, lui dit-il, c'était un bruit de conversations croisées, un cliquetis de tasses et de soucoupes, un murmure continuel qui prouvait que l'on ne faisait aucune attention à mes œuvres, à mon exécution. L'amour-propre d'un artiste a droit de s'offenser d'une telle conduite. — Ils t'ont payé? — Noblement. — Eh! de quoi te plains-tu? S'ils t'avaient écouté!... ton mérite, sans doute, eût été plus convenablement récompensé. » Le musicien voyageur eut la bonhomie de prendre pour un compliment la malicieuse réplique de Field.

Un pianiste russe devisant sur son art et sa profession avec M. Zimmerman, lui dit: « Permettez-vous à vos élèves de se servir des pédales? — Sans doute, je leur prescris même de les mettre en jeu toutes les fois qu'un auteur indique l'emploi de ce moyen dont les résultats ne sont point à dédaigner. — Je ne le méprise point, gardez-vous de le croire, mais je m'en abstiens devant le public; je réserve ses effets puissans pour l'empereur mon maître, et ne me sers des pédales que quand je joue devant sa majesté. » A ces mots d'*empereur* et de *majesté*, le musicien sarmate croisa les bras sur sa poitrine, et s'inclina profondément.

On n'imagine pas que les exercices du pianiste, commodément assis devant le clavier, puissent présenter le moindre danger. Ces études, poursuivies avec ardeur, multipliées à l'excès, produisent de funestes accidens, si l'on n'a la précaution de prendre des temps de repos nécessaires pour calmer l'agitation du sang. Voici un fait dont j'ai été témoin, et dont beaucoup de pianistes parisiens ont gardé la mémoire. Joseph-Thomas d'Avignon, qui serait devenu l'un des virtuoses les plus habiles de la capitale, s'il n'avait eu la fantaisie de gagner des millions en vendant des balles d'alizaris, des tonneaux de garance et des étoffes de soie; Joseph-Thomas, pianiste déjà foudroyant, homme de trente ans, taillé en hercule, ayant tué sous lui plus de dix pianos écrasés sous le poids et l'opiniâtreté de son travail, achète un instrument nouveau du facteur Pape. Le champion d'acajou est introduit dans le salon du virtuose, à Paris; son couvercle est levé, le piano montre alors son brillant mécanisme et son ratelier d'ivoire et d'ébène. « Te voilà sous les armes; à nous deux maintenant! » dit le musicien intrépide en se plaçant sur le siége. Il attaque son clavier, qui lui rend tout ce qu'il avait promis; l'instrument résonne de la manière la plus brillante, sa mélodie est pleine de séductions. L'exécutant est ravi des résultats qu'il obtient; il explore sa nouvelle propriété dans tous les sens, prend possession de son trésor. Le voilà parti, lancé, courant à bride abattue, volant à tire d'aile.

Huit heures du soir sonnaient à la pendule. L'aiguille avait fait le tour du cadran, elle arrivait à la dixième heure du matin, lorsque Thomas, dont les vigoureuses paumes avaient exécuté, sans s'arrêter un instant, des rondeaux sans fin, un *da capo* à mille reprises, composé du répertoire immense qu'il avait dans la tête, s'alarme en les voyant quitter enfin le clavier. Pourquoi l'abandonnent-elles? La main droite refuse son service; ses vaisseaux sanguins sont engorgés, gonflés au point que cette main fourbue présente la fidèle image d'un gant de maître d'armes. Le pianiste imprudent fut obligé d'observer une *fermata*, un point d'orgue qui dura dix-huit mois; privé de l'usage de sa dextre, il apprit à signer ses billets de commerce de la main gauche. Joseph-Thomas était fort riche, il s'adressa aux grands médecins de la capitale : vous savez quelle est leur superbe et présomptueuse ignorance; la longueur du silence forcé de ce pianiste négociant ne doit pas vous étonner.

Des périls plus graves encore menacent les chanteurs. *Il Talismano*, de Pacini, venait de réussir au grand théâtre de Milan. Rubini faisait son entrée dans cet opéra nouveau par un récitatif accompagné que le public accueillit avec enthousiasme. Le prodigieux ténor signalait son audace par un trait bien simple, mais d'un éclat sans pareil, d'une victorieuse puissance. Cette merveille qui frappait de surprise et d'admiration, ce chef-d'œuvre que les Milanais voulaient entendre au moins deux fois chaque soir, était un *si bémol* attaqué de volée; tenu, lancé d'une voix formidable et d'un timbre délicieux; vibrant dans toutes les oreilles, il charmait tous les cœurs. On courait aux représentations du *Talismano*, la foule se pressait dans la salle immense de *la Scala* pour saluer de ses applaudissemens frénétiques le *si bémol* triomphant. A peine avait-il sonné, que l'auditoire s'écriait : *Un' altra volta!* paraphrase du *bis*. Les Italiens disent en trois mots ce que nous disons en trois lettres.

Le grand chanteur avait déjà distribué quatorze *si bémols* à ses auditeurs, ils étaient accourus à la huitième représentation pour saisir au passage le quinzième et le seizième. L'orchestre avait joué le prélude annonçant l'entrée de Rubini, le virtuose attaque la phrase favorite, la note attendue avec impatience va tonner. Le héros lève les yeux au ciel, étend les bras, se campe sur ses jarrets, il ouvre la bouche et reste muet, muet comme une carpe, comme un hareng salé : l'instrument rebelle a refusé le *si bémol* tant désiré.

> Os habent et non clamabunt in gutture suo.

Rubini se trouvait dans la position de ces malheureux dont le psalmiste parle; il avait une bouche, mais elle s'ouvrait sans rompre le silence. Cet accident, cette catastrophe déplorable, imprévue, fit éclater des bravos sans fin. Le public voulut consoler Rubini de sa mésaventure, et sur-le-champ offrir à ce virtuose une revanche éclatante. *Un' altra volta!* s'écrie avec passion tout un peuple d'amateurs. *Un' altra volta!* répète ce public que son affection rendait assez indulgent pour demander une seconde fois, tandis que la première ne pouvait réellement pas être admise en compte.

Brûlant de ressaisir sa note fugitive, de faire briller le diamant un instant obscurci, Rubini met en jeu toute la force musculaire de ses poumons, il lance le *si bémol*, et cette fois la note magique fait retentir la salle avec un éclat sans pareil jusqu'alors. Des applaudissemens fanatiques répondent à ce cri de victoire; le public est ravi, mais le chanteur, préoccupé, ne goûtait nullement les douceurs de ce triomphe. En déployant sa voix avec tant d'énergie, le ténor a senti qu'il était blessé; quelque chose en lui s'est brisée, un craquement intérieur vient de lui donner cette cruelle certitude.

Il continue pourtant la scène commencée; il l'achève, sans éprouver aucune gêne dans ses exercices. L'exaltation de l'artiste charmait la douleur du blessé.

Rentré dans la coulisse, il fait appeler le médecin du théâtre, et lui conte sa mésaventure. Le docteur examine, au doigt et à l'œil, la partie offensée, et reconnaît que Rubini vient de se casser la clavicule. Cet os n'a pu résister à l'effort des poumons, le soufflet du chanteur s'est enflé si prodigieusement, il a pressé d'une manière si puissante une des barrières qui le renfermaient, que la charpente s'est brisée.

— Il me paraît que l'on peut chanter avec la clavicule cassée? dit Rubini.

— Oui, sans doute, et vous en avez déjà fait l'épreuve, répond le médecin.

— Combien de temps faut-il pour rajuster une clavicule?

— Deux mois, pendant lesquels un repos complet est indispensable.

— Deux mois! et je n'ai chanté que sept fois encore. Je suis obligé de rompre mon engagement. Peut-on vivre commodément avec la clavicule cassée?

— Très bien, je vous assure, et vous n'éprouverez aucune suite désagréable de cet accident.

— Voilà ma réplique, je rentre en scène et vais reprendre mes fonctions.

Rubini les a continuées depuis lors, et personne, je pense, ne s'est aperçu qu'il entendait chanter un blessé frappé glorieusement sur le champ de bataille.

Docteur musical, j'ai été admis à toucher la blessure, et j'ai remarqué, sur le côté gauche de la clavicule, une solution de continuité de quatre ou cinq lignes entre les deux parties de l'os fracturé.

CASTIL-BLAZE.

Critique Littéraire.

Les Confessions d'une Anglaise de qualité.

Seule dans son boudoir, par une froide matinée d'hiver, une vieille duchesse anglaise est plongée dans une profonde méditation voisine du spleen. Elle songe au bon temps de sa jeunesse, si différent du temps présent. Qu'est devenue cette beauté dont elle était vaine? Qu'est devenue cette nombreuse foule d'adorateurs qu'elle traînait à sa suite, flatteur cortége? Hélas! la beauté s'est évanouie, et la foule des adorateurs avec elle. Au moins si quelques consolations domestiques restaient à la vieille duchesse! Mais point. Pas de famille, pas de petits-fils au babil étourdissant; personne auprès d'elle, qu'une dame de compagnie dont l'humeur assez maussade a souvent besoin d'être châtiée. Avec cela que rien ne surnage des bonnes choses du siècle précédent. Le respect des gueux pour les nobles diminue de jour en jour; la révolution se glisse partout, même dans la littérature. Quel beau siècle, celui où Dryden, Waller et Pope étaient acceptés sans conteste comme d'inimitables modèles, où le grave Johnson était écouté comme un oracle! Mais aujourd'hui, depuis que le mauvais goût a mis Byron à la mode, quels livres, romans ou poèmes, est-on réduit à lire, bon Dieu! Quelle nourriture pour l'esprit, juste ciel! que ces pédantes dissertations politiques ou scientifiques dont sont remplis les journaux quotidiens et les magazines! Hélas! hélas! — Une pensée agréable et douce, toutefois, c'est que l'avenir ne s'occupera pas d'une telle époque, ou ne s'en occupera que pour la mépriser.

En attendant, que faire? A quoi se rattacher au milieu de ces débris de toute sorte? Comment passer moins tristement ces journées ternes et vides? Si j'écrivais mon histoire? se dit la duchesse. Pourquoi pas? Ce sera là pour moi une distraction moins insipide que la lecture de tant de fadaises dont les titres mêmes sortent de la mémoire, et l'histoire de ma vie, à tout prendre, paraîtra bien aussi amusante que tel roman que je pourrais citer.

Cela dit, madame la duchesse tire le cordon de sa sonnette, demande papier et plumes, ordonne qu'on attise le feu; puis, après quelques minutes employées à rassembler ses idées, elle commence à peu près ainsi :

« J'avais huit ans (c'est du plus loin qu'il me souvienne), quand ma pauvre mère succomba à une longue et douloureuse maladie, au château de Walsingham, où nous séjournions alors. Grande fut ma douleur, malgré l'espèce d'insensibilité ordinaire à mon âge, en apprenant que les hommes noirs qui emportaient ma mère ne la ramèneraient plus. Le temps eut bien vite raison de mon chagrin, cependant, comme il a raison de tout ici bas.

A mesure que je grandissais, je me montrais de plus en plus fantasque et volontaire; si bien que mon excellent père, un peu inquiet de ces fâcheuses dispositions de mon esprit, dut rêver aux moyens d'arrêter les progrès du mal avant que le mal ne fût inguérissable. Le docteur Warminster, consulté par mon père, fut d'avis qu'on me donnât une gouvernante, la bonne dame Mary, aux soins de laquelle j'avais été confiée jusqu'alors, n'étant jugée capable que d'achever ma perte par l'affection aveugle qu'elle me portait.

— Si vous me cherchez une gouvernante, dis-je à mon père, tâchez de la trouver belle; je la veux belle ou je n'en veux point.

Mon père, qui avait pour moi une tendresse presque puérile, me promit, avec un sourire, que mon vœu serait exaucé.

En effet, quelques jours après, arriva au château une grande et belle personne, âgée de dix-huit ou vingt ans à peine, d'un maintien grave et sérieux; elle s'appelait miss Melville. Dire que mon père l'eût choisie, au milieu de vingt concurrentes, parce qu'elle répondait mieux qu'une autre aux désirs que j'avais exprimés, ce ne serait pas précisément juste; mon père n'avait jamais vu miss Melville lorsqu'il l'agréa par correspondance pour remplir auprès de moi le rôle d'institutrice, et il ne savait même rien d'elle, sinon qu'elle était fille d'une pauvre veuve à qui son mari en mourant avait laissé une nombreuse famille pour tout bien. La Providence, toutefois, s'était évidemment chargée de me servir, en cette occasion, selon ma fantaisie, car miss Melville réunissait au plus haut degré toutes les qualités dont se composait mon idéal en fait de gouvernante. En entrant, elle avait d'abord hésité à lever son voile, craignant sans doute que sa trop grande jeunesse et sa beauté ne parussent des inconvéniens à mon père; mais moi, dès que son visage fut entièrement découvert, ravie de voir mes vœux satisfaits au-delà de mes espérances, je lui sautai au cou et je l'embrassai.

On ne saurait se figurer rien d'aussi beau ni d'aussi noble que la figure de miss Melville. Les traits de son visage avaient toute la finesse adorable et toute la douceur angélique des plus ravissantes créations de l'école italienne.

Ses grands yeux laissaient voir, à de certains momens, comme un nuage de vague tristesse, qui contrastait douloureusement avec le sourire affectueux, mais un peu contraint, de ses petites lèvres épanouies. Et sa taille! quelle souplesse! quelle élégance! Que dirais-je? Miss Melville résumait toutes les perfections.

Je ne dis pas seulement les perfections du corps, mais aussi celles de l'ame. Elle était bonne autant que belle; douce, patiente, pleine de prévenances pour tout le monde et surtout pour moi. Aussi, avec quel plaisir j'écoutai ses leçons! Mes progrès en tout genre furent rapides. Grace à miss Melville, mon caractère s'assouplit; je devins une fort obéissante et studieuse petite personne, d'espiègle et opiniâtre que j'étais auparavant. L'influence que prit sur moi ma charmante institutrice eut de si heureux résultats, que tous les amis de mon père s'en étonnèrent comme d'une merveille, et que mon père en pleura plus d'une fois de plaisir. Lui-même, au reste, il put, en mainte occasion, apprécier pour son compte la bonté inépuisable de miss Melville. C'est ainsi qu'étant tombé malade, et désirant trouver quelqu'un qui fût capable de lui faire la lecture, miss Melville lui demanda comme une faveur d'accomplir cette tâche, à laquelle elle n'était pas obligée. Et quand la lecture fatiguait mon père, miss Melville se mettait au piano, et chantait, pour le distraire, les plus jolis airs qu'elle sût.

Mon seul chagrin, à cette charmante époque de ma vie, venait de ce que mon père se montrait habituellement un peu froid pour miss Melville; ne sachant comment m'expliquer cette manière d'être, il m'arrivait parfois d'en manifester du mécontentement; mais comme miss Melville, loin de paraître offensée, redoublait au contraire d'attentions et de politesses affables, mon père était vite pardonné. Hélas! la destinée devait bientôt prendre soin de justifier plus complètement la froideur apparente de mon père. Cette froideur, qui était à la fois, ainsi que je le sentis plus tard, prudente et convenable, fut impuissante à prévenir la calomnie.

Un jour, une lettre vint, qui nous annonça l'arrivée prochaine d'une vieille tante de mon père, restée fille. Lady Théodosia Connyngsby suivit de près sa lettre. C'était une femme grande et maigre, aux traits anguleux, au regard dur. A peine descendue à notre hôtel de Londres, où nous étions depuis quelque temps, elle voulut me voir, et me fit l'honneur de trouver que j'étais sa vivante image. Mes protestations non équivoques à ce sujet lui firent monter le rouge au visage. Dédaignant, toutefois, de s'en prendre directement à moi de ce qu'elle appelait une impertinence, elle se rejeta sur l'éducation qu'on me donnait. Miss Melville ayant essayé d'ouvrir la bouche, lady Théodosia la lui ferma avec quelques reproches rudes et grossiers. Peu content d'une pareille conduite, mon père n'hésita pas à prendre contre sa tante, quoiqu'avec douceur, la défense de miss Melville. Il n'en fallut pas davantage pour mettre lady Théodosia hors des gonds; elle commença tout aussitôt à divaguer de la façon la plus ennuyeuse et la plus folle.

— Belle manière de recevoir des parens que l'on n'a pas vus depuis des années! s'écria-t-elle; prendre contre eux le parti d'une étrangère! Et quelle étrangère, encore! une petite fille sans fortune et sans naissance, obligée de servir pour vivre; moins que rien! Jeune, il est vrai, et pourvue tout juste de la fraîcheur qui constitue la beauté du diable. Mais est-ce donc à dire que des qualités si ordinaires puissent être mises en balance avec le respect dû à une tante?

Elle eût continué long-temps de la sorte, si mon père, impatienté par ce verbiage, n'eût quitté le salon un peu brusquement.

— Ah! je comprends enfin, dit lady Théodosia avec une inflexion ironique, et en dirigeant sur miss Melville un regard de mépris.

Le même soir, miss Melville fut mandée dans la chambre de ma grand'tante. Je ne sais pas précisément quel discours lady Théodosia lui tint, mais je le devine. Le fait est que le lendemain, miss Melville vint tout en pleurs chez mon père le prier de la laisser retourner dans sa famille. Mon père y consentit, car, lady Théodosia étant partie en fureur dans la matinée, il était probable qu'elle n'allait pas se faire faute de broder l'aventure. Le mieux était donc de prendre tout de suite une mesure qui écartât les injurieux soupçons.

Pour moi, je ne saurais dire dans quelle affliction me plongea le départ de ma chère gouvernante. N'étant pas encore en âge de bien comprendre la nécessité de ce départ, je ne cessais de demander quand donc reviendrait miss Melville; je ne pouvais me faire à l'idée que cette séparation serait éternelle. A la fin, ma douleur devint si forte, que mon père s'en alarma. Il me promit de me conduire un jour chez miss Melville, promesse qu'il réalisa en effet; mais je déclarai alors avec des sanglots et des larmes que je ne retournerais plus jamais, sans être accompagnée de ma gouvernante, ni à Londres, ni à Walsingham. Mon père soupira tristement en m'entendant parler de la sorte, et ne répondit pas. Seulement, pendant les quelques jours qui suivirent cette scène, il me parut sous le poids d'une préoccupation grave dont j'étais l'objet; et un soir, comme je renouvelais mes sermens de ne pas quitter ma chère miss Melville, il m'attira sur ses genoux et baisa mes cheveux.

— Non, tu ne la quitteras plus, me dit-il d'une voix attendrie.

Miss Melville leva la tête avec l'air de ne pas comprendre le sens de ces paroles.

— Voulez-vous être la mère de cette enfant? lui dit mon père en me désignant d'une main, et en étendant l'autre main vers ma gouvernante.

De grosses larmes roulèrent dans les yeux de miss Melville. Trop émue pour répondre, elle se contenta d'avancer lentement sa petite main, qu'elle mit en rougissant dans celle de mon père. Un mois après, ma gouvernante était devenue ma belle-mère; miss Melville s'appelait lady Walsingham.

J'arrivais à ma seizième année, aussi heureuse que puisse l'être une jeune fille entre deux personnes chéries qui luttent de tendresse pour elle, lorsque l'amour s'empara tout à coup de mon cœur. De tous les parens de ma belle-mère, Frédérick, son frère, était le seul qui fût reçu fréquemment à Walsingham. Pendant les six ans écoulés depuis le mariage de mon père avec miss

Melville, Frédérick, à chaque séjour auprès de nous, m'avait toujours traitée comme un enfant, me prodiguant les baisers et les caresses; une heure vint où ces marques d'affection cessèrent, et précisément alors je sentis que je l'aimais. Frédérick avait tout ce qu'il faut pour plaire : figure belle et expressive, quoique fraîche et ronde, agréable tournure, manières élégantes; tout, jusqu'à cet air réservé qui est le signe ordinaire de l'élévation de l'esprit. Je me creusai d'abord la tête pour trouver le motif de son changement à mon égard ; n'y réussissant pas, j'interrogeai naïvement ma belle-mère, qui me fit observer avec douceur que je n'étais plus une enfant.

— Que ne puis-je donc être enfant toute ma vie, lui répondis-je en versant des larmes, si l'affection de Frédérick pour moi est à ce prix !

Ma démarche fut loin, cependant, d'avoir le résultat que j'en attendais; car, dès ce moment, Frédérick se montra près de moi plus froid encore que de coutume, et il ne me serra même pas la main en quittant Walsingham.

A quelque temps de là, mon excellent père mourut de mort subite. Je rougis de le dire aujourd'hui, au fond de la douleur que je ressentis en cet affreux moment, se cachait un secret sentiment de joie. Mes larmes essuyées, je pensai avec plaisir que j'étais une riche héritière, et que je pourrais disposer librement, désormais, de ma fortune et de ma main. Le châtiment de cette pensée, si coupable à l'instant où je la nourrissais, ne se fit pas long-temps attendre. Quelqu'un me suggéra l'idée que l'indifférence apparente de Frédérick avait été peut-être un simple calcul de sa part, une manière adroite de rendre plus fort et plus durable un sentiment dont il s'était aperçu. On alla même jusqu'à me présenter ma belle-mère comme complice de cette feinte. Je sus plus tard combien la double supposition était injuste, et combien il y avait eu de loyauté, au contraire, dans la conduite de Frédérick et de sa sœur. Sous le coup de cette fausse révélation, cependant, la vanité s'éveillant en moi, je me promis, non pas de refuser la main de Frédérick, s'il me l'offrait, car je l'aimais trop violemment pour pouvoir lui garder rancune, mais d'affecter une indifférence égale à la sienne, et de lui cacher ma souffrance avec grand soin. Hélas! mon amour et ma vanité devaient être mis bientôt à une plus rude épreuve. Pendant que je m'excitais à la patience et au courage, j'appris que Frédérick allait se marier sous peu, et avec une jeune fille qu'il adorait avant même de m'avoir connue. Trop fière pour rien avouer de ce qui se passait dans mon ame, je ne confiai qu'à mon chevet solitaire les pleurs que cette nouvelle m'arracha; après quoi, rassemblant toutes mes forces, je demandai, le sourire sur les lèvres, que le mariage de Frédérick fût célébré à Walsingham. Dès-lors, je pris sur moi de conserver un visage calme. J'assistai sans faiblesse aux fêtes qui précédèrent et suivirent le mariage; mais, l'heureux couple une fois parti, je tombai si sérieusement malade, qu'un prompt voyage en Italie fut jugé nécessaire au rétablissement de ma santé.

En passant par la France pour me rendre à Naples, je rencontrai à Paris, chez l'ambassadeur d'Angleterre, le marquis de Clydesdale, beau jeune homme mélancolique dont l'aspect me frappa. Je me trouvais trop encore sous l'impression de mon premier amour pour me laisser séduire par les avances galantes du marquis de Clydesdale; il me fut impossible néanmoins, en le comparant à Frédérick, de ne pas reconnaître sa supériorité. Le marquis avait évidemment sur Frédérick, à beauté égale, l'avantage de ce qu'on appelle la distinction. Sa figure, longue et pâle, respirait une tristesse pleine de charme. Il parlait peu, mais chaque mot qu'il disait allait droit au cœur. En un mot, c'était un de ces hommes dont l'abord ne saurait laisser une femme tout-à-fait indifférente, et que l'on est forcé de trouver aimables, sinon d'aimer.

Je ne sais comment cela se fit, mais son souvenir me poursuivit obstinément de Paris à Naples, quelque volonté que j'eusse de songer uniquement à Frédérick. Quelle ne fut pas ma surprise, je devrais dire ma joie, quand, le jour même de mon arrivée à Naples, j'aperçus le marquis. Il m'était impossible de ne pas croire qu'il fût là pour moi, car il s'était enquis avec grand soin, et à plusieurs reprises, pendant mon passage à Paris, du lieu précis de l'Italie où j'avais d'abord dessein de me rendre; aussi lui fis-je le plus gracieux accueil. A dater de cette rencontre, ses visites chez ma belle-mère devinrent de plus en plus fréquentes. A mesure que je le voyais, l'image de Frédérick s'effaçait en moi; et enfin, aux battemens précipités de mon cœur, à l'ardeur avec laquelle je désirais chaque jour sa présence, je reconnus que je ne pouvais vivre sans lui. Entre ce que j'avais éprouvé pour Frédérick et ce que j'éprouvais pour le marquis de Clydesdale, se trouvait toute la distance de l'amour fantastique à la véritable passion. M'aimait-il, lui? Force m'était, là-dessus, de m'en tenir aux conjectures; car, depuis plusieurs longues semaines, passées presque entièrement ensemble, il ne m'avait pas soufflé mot de la nature de ses sentimens pour moi.

Un soir, cependant, par une belle nuit tiède et parfumée, comme nous revenions d'Ischia dans une petite barque, j'eus un pressentiment secret qu'il allait parler. Mon cœur ne me trompait pas. Après quelques instans d'un silence douloureux, à en juger par l'abattement de son visage, il prit, en tremblant, ma main que je n'eus pas la force de retirer. Ce qu'il me dit alors, les flots de la mer et les étoiles du ciel ne l'ont pas oublié, sans doute; pour moi, mon émotion était si violente, que je ne saisissais distinctement dans ses paroles que le mot amour. J'entendais vaguement qu'il m'entretenait d'un passé plein de souvenirs pénibles, d'un avenir qu'il dépendait de moi de faire calme et rayonnant. Long-temps il avait cru son cœur à jamais fermé, disait-il, aux affections humaines; la mort d'une créature adorée avait étendu un épais voile de deuil sur sa jeunesse; mais un rayon céleste, parti de mes yeux, avait réveillé en lui l'ardeur sommeillante et illuminé l'ombre où il errait. J'étais l'ange consolateur envoyé par Dieu pour le tirer de l'abîme; un seul mot de ma bouche allait être un arrêt de vie ou de mort pour lui. Je ne lui répondis pas, mais le silence que je gardai lui parut probablement une réponse satisfaisante; car il me quitta de l'air le plus heureux du monde et en me baisant tendrement la main.

La nuit qui suivit cette scène fut affreuse pour moi au-delà de ce que je pourrais dire. Il m'aimait! je le savais enfin; mais il avait aimé, avant moi, une autre femme. Hélas! cette idée me brisait le cœur. Je ne pensais pas, tant la passion est injuste! que moi aussi je me trouvais dans le cas de lord Clydesdale, et que je devais lui pardonner sa faute involontaire ou prendre ma part du reproche que je lui adressais.

Le lendemain, en le revoyant, il me sembla que ses traits étaient altérés encore par le souvenir lugubre de la veille, et je me sentis irritée contre lui au point d'écouter froidement lady Walsingham, le soir, quand elle me parla de la demande de ma main faite officiellement, dans la journée même, par lord Clydesdale. L'union ayant été décidée, cependant, sous condition de n'avoir lieu qu'en Angleterre, lord Clydesdale fréquenta notre hôtel plus assiduement que jamais. Je fus la première, l'avouerai-je, à le remettre sur le chapitre de son ancien amour; et cela avec un désintéressement si bien étudié, avec des marques de sympathie si trompeuses, qu'il donna dans le piége et parut me savoir un gré infini de ma bonté.

— J'achevais bien de prouver par là, dit-il, combien j'étais, sous tous les rapports, supérieure aux autres femmes.

Parfois, touchée de la sainteté de cette tendresse pour une pauvre jeune fille morte, je partageais véritablement son émotion, je mêlais mes larmes aux siennes; je me disais qu'après tout, une fidélité pareille était le signe certain d'une ame généreuse et le sûr garant de mon bonheur à venir. Mais bientôt, fatiguée de mon rôle, impatientée par les marques de cette affection tenace, je me demandais s'il était bien possible, avec la meilleure volonté du monde, de concilier ensemble deux passions si différentes; je me demandais si les ténèbres de la tombe n'obscurciraient pas l'éclat du lit conjugal. Alors, dans ma crainte insensée, je me prenais à maudire ma rivale, pauvre ombre innocente! je me livrais aux emportemens d'une jalousie d'autant plus atroce qu'elle n'osait s'afficher ouvertement. Vainement lord Clydesdale, à ma prière, m'avait confié le portrait de sa première maîtresse; je m'obstinais à ne voir, dans ce délicat procédé, qu'un ingénieux moyen d'endormir mes soupçons.

Mon humeur devint telle, qu'un soir, après avoir écouté avec mon sang-froid habituel lord Clydesdale évoquer son doux fantôme, je fus incapable de me contenir et ne lui rendis pas son serrement de main au moment où il me quitta. Le jour suivant, je n'eus pas sa visite. J'attribuais son absence au dépit que pouvait lui avoir causé ma froideur de la soirée précédente, quand j'appris, par une voie indirecte mais sûre, que ce jour était l'anniversaire de la mort de miss Lucinda Harcourt, la jeune fille dont l'image vivait toujours en lui. Sachant cela, ma colère ne connut pas de bornes; et, sans me donner le temps de la réflexion, j'écrivis à lord Clydesdale pour lui déclarer que tout était rompu entre nous. Je terminai ma lettre, sèche et presque méprisante d'un bout à l'autre, en l'assurant que toute démarche conciliatrice de sa part serait inutile, et que je le priais de m'oublier. Une heure après, revenue à des sentimens plus raisonnables, j'aurais donné ma fortune entière pour rattraper ma lettre; il n'était plus temps. Je ne tardai pas à recevoir une réponse de lord

Clydesdale qui, au moment de monter en voiture pour me fuir, docile à mes ordres, s'excusait de n'avoir pas eu le courage de s'éloigner sans m'adresser un triste et dernier adieu.

La première idée qui me vint fut de demander des chevaux de poste pour courir après mon amant. Je voulais me jeter à ses pieds et lui demander grace, lui promettre une confiance désormais aveugle et le respect de ses chers souvenirs; l'ignorance de la route qu'il avait prise arrêta seule ce beau projet. Instruite aussitôt par moi-même, et avec détails, du malheur que je m'étais attiré par ma faute, lady Walsingham, en mère prudente, jugea qu'il ne fallait pas hésiter à porter le fer dans la plaie. Elle me déclara donc que la tentative de ramener lord Clydesdale serait assurément sans résultat, du caractère dont elle le connaissait. Gagnée à la conviction de ma belle-mère, je sentis mon orgueil renaître, j'étouffai mes sanglots et mes regrets de vive force; et nous ne tardâmes pas à quitter Naples pour visiter le reste de l'Italie.

Durant les quatre années employées à ce voyage, ma douleur eut le temps de se calmer; on l'imagine. L'époque de ma majorité arrivant, lady Walsingham et moi nous décidâmes de retourner en Angleterre. Une solennité devait avoir lieu au château de Walsingham, à l'occasion de ma majorité; je devais, pour me conformer à l'usage, donner des fêtes à mes voisins et faire des largesses à mes serviteurs. Quelque satisfaite que je fusse de me sentir dès ce moment maîtresse absolue de ma personne, l'espérance confuse de retrouver lord Clydesdale, ou, tout au moins, de respirer le même air que lui, entrait pour beaucoup plus que le reste dans la satisfaction que j'éprouvais à reprendre le chemin de Londres. Arrivées à Londres, et avant de nous rendre à Walsingham, nous dûmes d'abord aller passer quelques jours à Addlethorp, chez Frédérick Melville et sa femme qui brûlaient de nous revoir.

Oh! mes illusions! — Frédérick, ce beau jeune homme que j'avais quitté grand et mince, il était engraissé considérablement de corps et de visage; c'est à peine si je le reconnus. Sa femme, excellente ménagère, sans cesse entourée de ses trois petits enfans, jouissait également de la santé la plus florissante, signe certain de bien-être et de bonheur matériel. Quelle vie que la leur! et combien je priai la Providence de ne m'en pas réserver une pareille! Ils n'étaient perpétuellement inquiets que de trouver au temps un emploi profitable, et la lecture de quelques livres utiles était l'unique distraction de leurs rares loisirs. Ils passaient les heures de la journée, lui à faire valoir le plus fructueusement possible son petit domaine, elle à surveiller l'intérieur de sa maison. L'économie était l'idée fixe de lady Melville; à ce point que, malgré son goût pour la harpe, ne voulant point faire la dépense d'une harpe, elle se contentait d'un mauvais piano. Par raison d'économie encore, la maison qu'ils habitaient, carrée et bâtie en briques rouges, meublée de la façon le plus ridicule, ne recevait aucune espèce d'embellissemens.

— Eh, mon Dieu! à quoi nous servirait une habitation plus belle? me répondait lady Melville, quand je lui faisais quelque observation à ce sujet; y serions-nous plus heureux?

Ce qui me choquait le plus, c'était de voir que les marques d'attachement de Frédérick pour sa femme redoublaient à chaque nouvelle preuve qu'elle donnait de la vulgarité de ses goûts.

— Voilà pourtant le sort qui a failli m'écheoir en partage! pensais-je avec un dédaigneux sourire, en assistant à la félicité négative de ce couple actif et vigoureux. Où est le rôle de l'imagination dans une telle existence? Quel esprit un peu délicat s'accommoderait d'occupations si positives? Oh! que je bénis le ciel maintenant de s'être opposé à mon union avec Frédérick!

Je n'ai pas besoin de dire, après l'aveu de ces réflexions, combien je fus aise de me retrouver dans mon magnifique château de Walsingham. Les réjouissances qui y eurent lieu furent splendides, et je passai les six mois qui suivirent mon arrivée en fêtes continuelles, invitée tour-à-tour par mes voisins. Mon amour-propre eut lieu d'être satisfait des succès que j'obtins en tout genre : les femmes se disputaient l'imitation exacte de ma toilette, et, parmi les hommes, c'était à qui obtiendrait le privilége de me faire sa cour. Mais, insensible à toutes les flatteries de mes adorateurs, dont je suspectais un peu la sincérité, en songeant qu'aucun d'eux n'ignorait le chiffre de ma fortune, ma pensée revolait incessamment vers lord Clydesdale, que j'aurais été si heureuse d'associer à mes succès. Sur ces entrefaites, ayant appris par les feuilles publiques son retour à Londres, je quittai précipitamment Walsingham, comptant bien le rencontrer avant peu quelque part, dans le monde ou au théâtre. Je fréquentai donc l'Opéra avec une assiduité exemplaire, mais vainement; je n'y vis pas qui je cherchais. Ma désolation était extrême, quand je fus invitée par la duchesse de Mellincourt à un dîner dont je sus que lord Clydesdale devait être. On juge si je refusai, et si je négligeai, pour ce jour-là, mes préparatifs de toilette. Mais, ô surprise cruelle! comme on se mettait à table, la duchesse de Mellincourt annonça que lord Clydesdale s'était excusé dans la matinée. Était-ce pour éviter ma présence? La chose ne fit plus doute pour moi, lorsque j'entendis quelqu'un se récrier sur la morosité singulière de lord Clydesdale, qui s'était excusé également, disait-on, la semaine précédente, auprès de lady Mordaunt et de lord William Crofts, deux personnes chez qui, moi, j'avais dîné.

Ainsi, il me fallait renoncer à l'espoir de revoir lord Clydesdale. Il me fuyait. Effet étrange de la vanité! j'aurais dû ressentir contre lui une violente colère; eh bien! non, je ne l'aimai que davantage. Ce mépris pour moi, qu'indiquait sa conduite, m'arracha des larmes désespérées. Larmes de dépit et de rage impuissante, peut-être! Qui sait? Le fait est que je pris plaisir, dès ce moment, à maltraiter de plus en plus les prétendans qui me poursuivaient de leurs hommages. Je me vengeais sur eux de l'humiliation qu'un autre me faisait subir.

A ce propos, je reçus une leçon de modestie que j'aurai la franchise de rapporter en quelques mots. Au nombre des hommes accueillis par ma belle-mère et par moi, figurait un lord Westonville, qui, quoique plus réservé près de moi que les autres, ne m'en paraissait pas moins viser au même but. Aussi, ma belle-mère ayant prononcé un jour son nom de façon à me faire penser qu'il allait être question de mariage, je me hâtai de régler le compte de lord Westonville en termes catégoriques, sinon flatteurs. Quel ne fut pas mon étonnement, en apprenant qu'il ne s'agissait pas de moi, mais de ma belle-mère! Croyant, d'après mes paroles, à une répugnance profonde de ma part pour lord Westonville, cette admirable créature, très jeune et très belle encore, voulait à toute force me faire le sacrifice de son projet d'union; il me fallut déployer toute mon éloquence pour la persuader de n'y pas renoncer. Je lui jurai que je verrais avec plaisir lord Westonville entrer dans notre famille. Au fond du cœur, pourtant, je restai mortifiée d'une aventure où le sot rôle m'appartenait de toute façon.

Je devinai alors le tourment des ames que ronge l'envie. Le croira-t-on? je devins presque jalouse de ma belle-mère; non pas, certes, à cause de l'homme à qui elle allait s'attacher par des liens légitimes, mais à cause du bonheur que l'affection de cet homme semblait lui donner. Moi, qui m'étais regardée jusqu'à ce jour comme un être si important dans le monde; moi qui avais pensé pouvoir, d'un signe, faire plier les genoux les plus rebelles, trop honorés de m'obéir, j'apprenais donc enfin que la jeunesse, la richesse et la beauté, sont des avantages quelquefois inutiles. Le spectacle des soins passionnés que se prodiguaient réciproquement lady Walsingham et lord Westonville m'était un réel supplice, à moi qui n'éprouvais de sympathie pour personne, si ce n'est pour un homme qui me dédaignait; et le supplice devenait tout-à-fait intolérable, quand il m'arrivait de remarquer que ma présence mettait obstacle à l'expression de leur tendresse et les gênait. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de martyre comparable au mien, durant les trois mois qui s'écoulèrent avant le mariage de ma belle-mère. Heureusement, l'heure sonna de commencer les visites d'usage dans les environs, et je comptai sur les distractions de la route. J'ignorais à quelles nouvelles angoisses mon cœur était réservé.

Nos visites achevées en quelques jours, nous retournions à Walsingham, lorsqu'un soir, à l'hôtel des Grandes-Indes, à Northallerton, où nous avions décidé de passer la nuit, comme je me rendais de ma chambre dans le salon pour y prendre un livre, mon pied glissa sur le tapis, et je tombai entre les bras — devinez de qui? — entre les bras de lord Clydesdale. D'abord je crus rêver tout éveillée. Dès que je fus certaine de n'être pas victime d'une illusion, des larmes jaillirent de mes yeux en abondance.

— Est-ce bien vous? m'écriai-je d'une voix étouffée, et en laissant aller ma tête sur la poitrine de lord Clydesdale; est-ce bien vous? mon Dieu! Quel est donc mon crime, pour que vous m'ayez témoigné une haine si implacable? Hélas! je vous jure que la faute dont vous me punissez si cruellement, je l'ai commise par excès d'amour. Si vous saviez combien j'ai pleuré, depuis, et combien je vous aime encore, oh! Clydesdale, vous me pardonneriez.

Mais lui se contentait de me soutenir avec inquiétude et ne répondait pas.

— Vous me haïssez donc toujours? continuai-je en sanglotant; vous voulez donc que je meure? Oh! Clydesdale, prenez pitié de moi. Votre cœur est-il de pierre, que mon repentir et ma douleur ne réussissent pas à l'attendrir? Au nom de celle que vous avez aimée, et qui est morte, Clydesdale, pardonnez-moi.

Je voulais embrasser ses genoux, il me retint, et passant sa main droite sur son front :

— Arabella! me dit-il, visiblement en proie à une souffrance violente; Arabella, il est trop tard! je suis marié.

A ce mot, je retrouvai des forces pour m'arracher brusquement de ses bras.

— Laissez-moi, lui dis-je d'une voix altérée, cette fois, par l'indignation et la colère.

Et sans prêter l'oreille aux sermens d'éternelle amitié dont il me poursuivait dans ma fuite, je regagnai précipitamment ma chambre, au milieu de laquelle je tombai presque inanimée. J'appris le lendemain matin que lord Clydesdale, marié la veille avec la fille du duc de Bigleswade, avait quitté l'hôtel dans la nuit même, continuant sa route vers un de ses châteaux où il devait passer la lune de miel.

Quelques mois après cette fatale rencontre, ma belle-mère ayant enfin changé son nom de lady Walsingham contre celui de lady Westonville, je me pris à méditer sérieusement sur la position nouvelle où je me trouvais. Lady Westonville n'étant plus entièrement sa maîtresse, il m'arrivait souvent, lorsque son mari avait besoin de ses services, de passer des demi-journées entières dans un complet isolement, livrée à des souvenirs peu faits pour dissiper mon ennui. En outre, le soin de veiller à mes intérêts et à ma personne pouvait finir par fatiguer lord Westonville; et l'idée de lui être à charge me souriait peu. Le mieux étant donc, pour mettre un terme à cette position fausse, de chercher un protecteur parmi les nouveaux soupirans qui aspiraient à me plaire, je jetai les yeux sur lord Wyndermere, celui de tous dont les intentions s'affichaient avec le plus de réserve et de désintéressement. Son aisance était médiocre, son père lui ayant laissé une fortune obérée et d'énormes charges; mais il avait su régler ses goûts et ses habitudes de façon à ne point augmenter ses embarras. C'était un homme simple et modeste, d'une conversation agréable et spirituelle, recherché, dans le monde où il vivait, pour l'excellence de ses qualités et de ses manières; assez naturellement porté, d'ailleurs, à cette tristesse rêveuse qui ne messied pas. Renseignée à fond sur son compte par une très jolie veuve de nos voisines, mistress Temple Clarendon, je résolus d'encourager ses prétentions, jusqu'alors très timides; et, à quelque temps de là, je lui confiai solennellement ma destinée.

Je n'avais jamais eu d'amour pour lord Wyndermere; mais le dévouement absolu et tendre dont il fit preuve pour moi, à dater de notre mariage, changea insensiblement en reconnaissance l'estime qu'il m'inspirait, et cette reconnaissance en un très vif attachement. Notre bonheur n'aurait fait que s'affermir et croître, sans doute, si la destinée eût voulu cesser de s'acharner contre moi; mais je n'étais pas au bout de mes peines. Un beau jour, lord Wyndermere tomba de cheval en faisant sa promenade habituelle, et il mourut quelques heures après entre mes bras.

De tous les funestes évènemens survenus déjà dans ma jeune existence, aucun, je dois le dire, n'avait été pour moi une aussi profonde source d'affliction que ne le fut la mort de lord Wyndermere. Pendant plusieurs semaines, je me montrai littéralement inconsolable de sa perte. Je passais mes nuits à le pleurer, et mes journées au milieu de ses livres, de ses tableaux, de ses meubles; précieuses reliques conservées intactes dans son appartement. Malheureusement pour moi et pour son ombre, la fantaisie me prit un jour de visiter son secrétaire, d'où aucun papier n'avait été tiré encore. Hélas! révélation affreuse! En parcourant d'un œil pieux ses correspondances, j'acquis la certitude que j'avais été la dupe de lord Wyndermere et de mistress Temple Clarendon. Mistress Clarendon, dont le portrait et une boucle de cheveux se trouvaient parmi des lettres, avait été long-temps la maîtresse de lord Wyndermere. Un testament, qui la privait de la jouissance de sa fortune dans le cas où elle convolerait à de secondes noces, avait seul empêché l'union des deux personnages; et c'est moi qui m'étais naïvement chargée, grace à d'habiles artifices, d'enrichir celui des deux amans que le sort favorisait le moins. Du reste, mon mariage n'avait évidemment pas mis un terme à ces relations criminelles. Au moment où je découvrais le manége infame, mistress Clarendon, d'après les mêmes témoignages irrécusables, cachait depuis peu en France une grossesse de quelques mois.

Ma santé, sérieusement menacée à la suite de tant d'épreuves, exigea de nouveau que je quittasse l'Angleterre. Les voyages pouvaient seuls me promettre, désormais, quelque salutaire distraction. Je me dirigeai donc vers l'Allemagne, que je parcourus, ainsi que la Sicile, et je ne rentrai dans ma patrie qu'au bout de vingt-cinq ans.

Lorsque les portes de Walsingham se rouvrirent devant moi, mistress Clarendon était morte. Lady Westonville, mère d'une nombreuse famille, et avec qui, durant ma longue absence, je n'avais cessé d'entretenir une correspondance agréable et active, me rouvrit ses bras et son cœur comme autrefois. Calme, sinon tout-à-fait heureuse, maintenant, je vivais d'oubli du passé et de solitude; mais il était écrit que l'ombre du passé obscurcirait encore mes jours présens. Peu de temps après mon installation définitive à Walsingham, lady Percival vint me voir pour m'engager à dîner chez elle avec un de mes anciens amis, me dit-elle, lord Clydesdale, veuf depuis quelques années. J'acceptai avec empressement, souriant en moi-même à la pensée de renouer une chaîne dont la rupture m'avait fait tant de mal. Clydesdale, plus âgé que moi de dix ou douze ans, serait bien changé, sans doute! Je le retrouverais assurément moins ardent et moins beau qu'à Naples! Qu'importe? me disais-je; à mon âge, est-il possible de souhaiter mieux que la tendresse qui survit à l'amour?

Cette dernière espérance encore ne devait être pour moi qu'une chimérique illusion! Quand j'entrai dans le salon de lady Percival, je vis, près de la cheminée, un vieillard chauve, couché plutôt qu'assis dans un immense fauteuil, les jambes enveloppées de laine à la façon des gens qui sont atteints de la goutte; c'était lord Clydesdale! Quelque chose se brisa dans ma poitrine, à cette vue; et un imperceptible sourire effleura mes lèvres, quand lord Clydesdale, se soulevant de son fauteuil à grand'peine, dut recourir à une béquille et à un valet de chambre pour passer dans la salle à manger.

— O amour! pensai-je, fleur immortelle! à quoi sert donc de respirer tes divins parfums?... »

Ici se terminent *les Confessions d'une Anglaise de qualité*, livre dû à la plume de lady Blessington, et très supérieur à toutes les autres productions de cette dame. La critique aurait beaucoup à dire, certes, sur la disposition des évènemens qui composent ces confessions. Sans parler de la confusion des diverses parties du livre, du pêle-mêle des personnages, du vague et de l'inégalité de certains caractères, lady Blessington mériterait encore d'être blâmée pour avoir assez maladroitement entrecoupé sa narration de détails insignifians et vulgaires, d'anecdotes verbeuses et inutiles qui refroidissent l'intérêt. Mais ce qui doit lui faire trouver grace devant la critique, c'est le naturel qui brille à un haut degré dans l'analyse des sentimens dont elle s'est proposé la peinture, et la vérité, souvent poétique, de ses réflexions. En nous décidant à résumer ce livre en quelques pages, nous pensons avoir témoigné suffisamment de la sympathie qu'il nous inspire; d'autant mieux que le conseil accompagne implicitement ici l'éloge, en réalité, puisque nous nous sommes efforcé de reconstruire l'ouvrage, quoique sur un moindre modèle, dans les proportions où nous l'eussions voulu. C'est-à-dire que nous avons fait de la critique en action; qu'on nous pardonne cette phrase ambitieuse! Les lecteurs de lady Blessington jugeront si nous avons eu raison ou tort.

J. Chaudes-Aigues.

BULLETIN.

Ni la société ni le gouvernement ne sont à la merci d'un coup de main; nous le savons mieux que personne, et nous sommes peu portés à exagérer les alarmes que doivent faire naître les complots découverts. Néanmoins on ne peut se dissimuler que les indices sur la trace desquels est aujourd'hui l'investigation de la justice dénotent une recrudescence de projets coupables et de criminelles espérances. Non-seulement les partis, ou si l'on veut, les débris des partis, qui n'ont cessé de comploter la ruine de la monarchie de 1830, n'ont pas renoncé à leurs entreprises, mais ils semblent vouloir augmenter leurs forces en les réunissant, et s'associer pour une lutte commune, sauf à se diviser après la victoire : eux aussi, ils font leur coalition. On parle d'une combinaison de menées carlistes, républicaines et bonapartistes, qui présenterait, pour ainsi dire, comme un résumé de toutes les machinations et de tous les complots auxquels nous avons assisté depuis huit ans. Il paraît que la présence du duc de Bordeaux à Rome a servi de prétexte et de lien à quelques nouvelles intrigues; nous ne sommes ni surpris ni effrayés que le jeune duc ait été reçu par le souverain pontife, il est d'assez bonne maison pour avoir l'honneur de saluer le pape, et nous croyons que la cour de Rome est assez sage pour ne pas aller au-delà des égards polis que peuvent réclamer une naissance illustre et le malheur. Toutefois le gouvernement fera bien de ne pas perdre de vue tout ce qui peut s'agiter autour du prétendant; il y a partout des têtes folles qui prennent leurs rêves et leurs chimères pour un avenir possible et prochain. Nous en dirons autant de ce qui concerne le prince Louis Bonaparte, qui semble ne pas abandonner l'espoir de succéder à l'empereur, et qui s'y prépare en passant une vie de plaisir chez le peuple auquel l'empereur a si souvent reproché ses souffrances et sa captivité. Les sombres projets d'un certain républicanisme nous paraîtraient plus à craindre que les illusions bonapartistes. Il y a de ce côté un fanatisme et des passions funestes qu'un petit nombre d'hommes se plaît à entretenir comme un feu sacré.

Le ministère n'ignore aucun de ces dangers, et il s'efforce d'y faire face par sa vigilance; mais cette sollicitude est traversée par tant de soucis, qu'ils ôtent peut-être au langage et à l'attitude du cabinet cette franchise et cette fermeté qui seraient nécessaires pour inspirer aux amis de l'ordre une sécurité complète. Par une singulière fatalité, le cabinet, tout en avouant le mal, se trouve entraîné à l'atténuer; il explique les projets et les complots dont il dit tenir le fil, par une sorte de nécessité qui ramène périodiquement les mêmes désordres et les mêmes crimes; il énumère tous les troubles qui ont éclaté avant lui, il s'attache à démontrer que ce sont les ministères les plus forts qui ont eu le plus de combats à rendre contre l'anarchie, et il serait tenté de faire des dernières découvertes une sorte de consécration de son importance. C'est peut-être trop calquer le présent sur le passé, c'est aussi trop oublier ce qu'on écrivait il y a deux mois à peine, quand on tirait vanité du calme profond qu'on disait régner partout, dans le pays, dans la sphère parlementaire et dans les partis les plus excentriques.

On doit aussi se souvenir que lorsque M. le maréchal Soult prit la présidence du 12 mai, l'opinion, tout en ne le trouvant pas à sa place aux affaires étrangères, se rassurait, par sa présence à la tête du conseil, contre toute tentative d'émeute et de complot. On acceptait son nom et la vieille réputation de vigueur et de fermeté qui s'y rattache, comme un gage contre le retour des factions et de leurs folles entreprises. Mais M. le maréchal Soult s'est adonné d'une manière tellement exclusive à l'étude de la diplomatie, que cette transformation a pu donner le change et faire oublier tout ce qui semblait caractériser auparavant l'ancien maréchal de l'empire.

D'ailleurs, le cabinet, quelle que soit son application à la chose publique, ne peut échapper à d'assez vives préoccupations sur sa propre existence, et tout en songeant au pays, il songe aussi beaucoup à lui-même. Sa confiance est plus affectée que réelle; il ne saurait se dissimuler toutes les causes de faiblesse qui le minent sourdement : l'absence d'une pensée dirigeante, un décousu dans les affaires porté si loin qu'il s'est changé en véritable dissolvant, l'alarme imprudemment donnée à de nombreux intérêts, à des droits, à une espèce de propriété, qui sont une des bases de notre société nouvelle, la pairie offensée, le conseil d'état changé en arène politique, beaucoup d'hommes éminens traités avec une disgracieuse injustice, voilà bien des sujets de réflexion pour des ministres qui vont se retrouver en face des chambres. On dit que depuis deux jours le cabinet s'occupe du discours de la couronne. C'est, sans contredit, une des plus grandes difficultés du gouvernement représentatif que de faire parler tous les ans la royauté sur la généralité des choses et des affaires; mais l'œuvre est encore plus laborieuse pour un cabinet, quand son chef officiel est contraint de renoncer à concevoir et à préparer le thème politique que la couronne consent à couvrir de son autorité. Il paraît que M. le maréchal Soult a prié M. Villemain de tenir la plume.

Chacun est plus préoccupé d'une pensée particulière ou d'un projet de prédilection que de l'ensemble et de l'unité, et il ne sera pas facile de trouver l'harmonie du fond et de la forme au milieu de tant de tendances isolées ou divergentes. Le maréchal songe surtout à l'Orient; il attend tous les jours une dépêche de notre ambassadeur qui lui permette de faire écrire dans le discours de la couronne une phrase triomphante. Nous doutons fort que la correspondance de M. de Pontois puisse lui procurer cette satisfaction. Le maréchal n'est pas le seul qui ait pensé à l'Orient pour l'ouverture de nos chambres; on y a probablement pensé aussi à Saint-Pétersbourg et à Londres; probablement on n'y a rien négligé pour éviter le désagrément d'entendre à la fin de décembre notre ministère se targuer d'un résultat définitif. Les paroles que la *Gazette d'Augsbourg* met dans la bouche de Reschid-Pacha, ressemblent tout-à-fait à une exception dilatoire qui peut se prolonger indéfiniment.

Sera-t-il question de la conversion dans le discours de la couronne? On avait pensé que M. Passy saisirait avec empressement l'occasion que lui offraient les affaires d'Alger pour déclarer qu'il n'insistait plus sur l'exécution immédiate de son projet favori, et qu'il en reconnaissait l'inopportunité. Cette retraite eût été d'autant plus politique, que M. Passy, comme on sait, est peu favorable à notre colonie d'Alger; mais le ministre des finances paraît doué d'une opiniâtreté qui ne lui permet guère de modifier ses premières vues. Cependant que de motifs pour ne pas songer à la conversion! Rien n'est terminé en Orient, et nous pouvons être obligés, d'un instant à l'autre, d'y jeter encore de l'argent, des vaisseaux et des soldats; des crédits supplémentaires ont été ordonnancés pour l'Afrique, et sans doute ne nous dispenseront pas de la nécessité de nouveaux subsides pour l'année prochaine; partout le monde financier est profondément ébranlé; nos banquiers refusent les traites de l'Amérique; la banque d'Angleterre est aux abois; comment vouloir, dans de semblables circonstances, toucher aux bases même de notre crédit, et donner, tant à la fortune publique qu'aux fortunes particulières, un ébranlement dont on ne peut ni prévoir, ni régler les effets! Si M. Passy ne peut obtenir une mention expresse de la conversion dans le discours de la couronne, il demande la faculté de présenter son projet dans les premiers mois de la session, et de pouvoir dès aujourd'hui en faire confidence aux députés. Nous doutons qu'il soit plus heureux dans cette autre prétention. La couronne n'a aucun motif pour faire aujourd'hui à un de ses ministres le sacrifice d'une de ses convictons les plus arrêtées; elle est persuadée que la mesure de la conversion est dangereuse, et bouleverserait de modestes existences sans améliorer l'état général du pays. Si les deux chambres s'accordaient à lui présenter un projet, elle aviserait dans sa sagesse; mais jusqu'à présent il n'y a rien de pareil; une première proposition est venue mourir à la chambre des pairs, et la couronne n'a pas eu à en délibérer. Pourquoi donc aujourd'hui prendrait-elle l'initiative pour présenter elle-même un projet qu'elle finirait peut-être par ne pas sanctionner?

Le ministère ne se fait pas illusion sur les embarras qui entravent sa marche et sur ceux qui l'attendent aux chambres; mais il se rassure un peu quand il songe à l'extrême difficulté de réaliser une combinaison politique qui lui donnerait des successeurs. Persuadera-t-on aux différens chefs des partis parlementaires de se réunir? M. Molé s'alliera-t-il à M. Thiers? M. Thiers à M. Guizot?

ou M. Guizot à l'ancien président du 15 avril? Obtiendrez-vous de tant de positions différentes de ne plus se heurter par leurs aspérités pour se confondre dans une solidarité forte? Il est peut-être peu glorieux pour le cabinet actuel de trouver sa meilleure chance de salut dans ces apparences de division et d'incompatibilité; mais il faut avouer que, s'il exagère un état de choses qui lui rend quelque sécurité, cet individualisme des partis et des hommes, par lequel ils s'affaiblissent en s'éloignant les uns des autres, n'est qu'un mal trop réel. Ce qui paralyse la société, ce qui appauvrit les forces du gouvernement, ce n'est pas tant encore l'égoïsme des intérêts positifs que l'égoïsme de la vanité. Personne ne veut faire de concessions à personne; on redoute des alliances qu'on craint de voir interprétées comme un aveu de faiblesse et d'infériorité; on se persuade qu'il n'y a qu'une seule place où l'on puisse servir le pays, et l'on confond l'ambition, la grande et patriotique ambition, avec les pointilleuses appréhensions d'un petit amour-propre. Nous parlons ici pour tout le monde, car, sur ce point, tout le monde a plus ou moins de reproches à se faire. Il faudrait cependant songer aussi au pays, qui a bien le droit de demander à nos hommes d'état de lui donner le pas sur quelques préférences ou quelques fantaisies. Nous ne sollicitons pas des hommes politiques le sacrifice de l'opinion qui fait leur force et qu'ils représentent, mais nous les conjurons de ne pas prendre des susceptibilités personnelles pour des dissidences sur le fond des choses. Une femme d'esprit conseillait à son fils de ne se permettre jamais que les sottises qui lui feraient un véritable plaisir. On peut conseiller aux hommes politiques, qui veulent réellement concourir à la stabilité de notre ordre social, de ne laisser entre eux de dissentimens et de discussions que là où de bonne foi, sur des sujets importans, les meilleurs esprits apportent des vues et des solutions différentes. En suivant cette ligne, à combien de querelles et d'impossibilités n'échapperions-nous pas!

Car au fond il n'y a que deux situations et deux partis : d'un côté, on se propose d'affermir les résultats de nos deux révolutions, d'asseoir la société dans une liberté paisible et organisée; de l'autre, on se propose d'innover encore à l'infini et d'entraîner le pays dans des changemens qui emporteraient la plupart des institutions actuelles. Voilà la vérité. Aussi le dernier article de M. de Lamartine nous paraît-il reposer sur des données tout-à-fait inexactes, car il décrit comme des réalités vivantes, des choses passées, mortes, des choses qui sont près de s'éteindre, ou des choses qui n'ont jamais existé que dans sa belle et noble imagination. Quand il dépeint le parti doctrinaire, il est en arrière de plusieurs années, et M. Guizot est parfaitement recevable à lui répondre qu'il ne l'a pas suivi dans les modifications de son esprit et de sa politique. Quand il parle d'une jeune gauche toute disposée à devenir gouvernementale, nous demanderons où il l'a trouvée autre part que dans les désirs et les rêves de son esprit. Il serait injuste de nier qu'autour de M. Barrot il n'y ait des hommes estimables par leurs études et leur probité politique; mais ce qui précisément les caractérise, c'est jusqu'à présent l'impossibilité d'arriver à cet esprit gouvernemental dont M. de Lamartine leur fait si généreusement les honneurs. Au fond, ils ne veulent pas détruire ce qui est; les projets des radicaux leur inspirent le même effroi et la même antipathie qu'à la majorité; mais ils ne peuvent se résoudre à accorder de bonne grace au gouvernement les moyens de diriger et de défendre la société. Cette contradiction fait la faiblesse politique de la gauche constitutionnelle; elle rendra dangereux, tant qu'elle existera, son avènement aux affaires; quand plus d'expérience encore et un peu plus de courage l'auront fait disparaître, la gauche constitutionnelle se trouvera naturellement confondue avec le juste-milieu.

M. de Lamartine a trop oublié combien est compréhensive cette majorité courageuse et éclairée à laquelle il s'est si ouvertement rallié sous l'administration du 15 avril. Elle est le centre qui doit attirer par une attraction inévitable tous les partis et tous les hommes qui voudront exercer une action politique salutaire et possible. Cette majorité, qui existe dans le pays aussi bien que dans le parlement, ne doit se donner à personne, mais recevoir ceux qui viendront à elle. Cette situation est conforme à la nature des choses; elle n'est blessante pour l'honneur d'aucun homme ou d'aucun parti; elle se développera de plus en plus. M. Thiers appartient à cette majorité, M. Guizot y tient sa place, M. de Lamartine s'y est fait un rang honorable; cette majorité absorbe le tiers-parti et attend M. Barrot. Nous sommes fâchés que le député de Saône-et-Loire, dont l'influence parlementaire est la juste récompense d'un caractère non moins élevé que son talent, se soit ainsi fourvoyé dans un essai de statistique morale dont il n'avait pas sous les yeux les élémens. M. de Lamartine serait arrivé plus fort à la session nouvelle, s'il n'eût pas écrit son dernier article, et nous lui répéterions volontiers ce mot de Louis XVIII à M. de Serre : *Rappelez-vous qu'il ne faut qu'un coup de canon pour assurer le pavillon.*

Déjà plusieurs bataillons sont partis pour l'Afrique, et le maréchal Valée aura bientôt des forces suffisantes pour nettoyer la plaine d'Alger. Nous ignorons sur quel point sont fondés les reproches qu'on peut adresser à l'imprévoyance du maréchal; mais nous savons qu'aujourd'hui son rappel, loin de réparer le mal et les fautes qui ont compromis la colonie, aggraverait encore les inconvéniens de la situation. D'ailleurs le maréchal-gouverneur, indépendamment du séjour de deux années qu'il a déjà fait dans l'Algérie, est un de nos premiers officiers du génie, et pourrait mieux que tout autre défendre Alger, si Abdel-Kader pouvait songer à quelque chose qui ressemblât à un siége. Mais il n'en est rien. L'émir n'a pas dessein d'assiéger la capitale de l'Algérie; il s'occupe plutôt de combiner toutes ses forces et ses ressources pour la campagne dont il prévoit l'ouverture au printemps prochain. Le général d'Houdetot vient de partir; il est possible qu'au retour de la saison qui permettra la reprise des hostilités, le général Cubières soit investi d'un commandement. La distinction de cet officier-général rend cette conjecture très vraisemblable. La France a besoin de reprendre une revanche éclatante et de déployer une grande énergie pour raffermir en Afrique une domination que viennent d'ébranler l'audace et la perfidie de l'émir. Tout l'y convie, les relations de son commerce, l'intérêt de sa prépondérance au sein de la Méditerranée, et de son influence tant à Alexandrie qu'à Constantinople. L'Angleterre observe avec attention les fortunes diverses de notre colonie; les derniers évènemens ont pu lui causer une satisfaction secrète à laquelle pourra mettre un terme l'issue de la prochaine campagne. Sachons au moins faire en Afrique ce que dans les Indes exécute notre rivale sur de plus grandes proportions; de plus en plus elle s'y fait et s'y assure un empire considérable; puisqu'il y a des Indes britanniques, qu'il y ait une Afrique française.

La reine d'Angleterre qui a donné, il y a deux ans, à la diplomatie européenne le spectacle de son couronnement, lui offrira dans quelques semaines la solennité de son mariage. Quoique ce mariage soit approuvé par la nation anglaise, sa popularité a souffert quelque atteinte depuis l'époque où elle a mis sur sa tête la couronne des trois royaumes. On lui reproche d'avoir traité sa mère la duchesse de Kent avec une légèreté voisine de l'ingratitude, et d'avoir été peu généreuse envers une jeune et belle personne indignement calomniée. Lord Brougham, qui n'a écrit aucun des pamphlets qu'on lui attribue, ne se serait pas abstenu de quelques piquantes épigrammes. Au reste, toutes ces médisances de cour n'ont pas une grande gravité, et la jeune souveraine de la Grande-Bretagne peut, à la première occasion, retrouver toute la faveur et l'engouement de l'opinion. Il ne faut pas oublier que les tories, auxquels lord Melbourne ne paraît pas disposé à céder les affaires, forment une coterie redoutable dont la malveillance ne s'arrête pas même au pied du trône, et ne se fait faute ni d'interprétations injurieuses, ni d'anecdotes mensongères.

Puisque nous parlons de mensonge, nous demanderons à la *Gazette de France* pourquoi elle s'amuse à faire des faux littéraires. Elle attribuait dernièrement à notre rédaction un article qui ne lui appartenait pas et ne pouvait en aucune façon lui appartenir. Est-ce inadvertance? Est-ce intention méchante? Que deviendrait la presse si à l'ardeur de la polémique se joignait la fausseté matérielle des citations?

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Un Cas de Conscience*, comédie en trois actes, par M. Charles Lafont. — Parmi les jeunes gens que nous avons vus, depuis 1830, s'élancer dans la carrière dramatique, il en est deux qui ont tout d'abord attaché à leur nom les ailes de l'espérance, et que nous avons suivis avec un intérêt plus inquiet et plus assidu : je veux parler de M. Charles Lafont et de M. Félicien Mallefille. Il en est bien un troisième, consacré par de bruyans succès; mais, par la nature même de ces succès, M. Bouchardy semble condamné, à perpétuité, à l'exploitation d'un genre qui n'a que des rapports très éloignés avec l'art et la littérature. Je ne connais pas *le Sonneur de Saint-Paul*, mais j'ai entendu *Christophe le Suédois*, et, malgré quelques éclairs qui traversent, à longs intervalles, ce fouillis d'incidens; malgré l'incontestable talent de l'acteur qui remplit le rôle principal, je n'ai rien trouvé en tout ceci qui intéressât sérieusement l'avenir du théâtre. M. Mallefille a des qualités plus précieuses : il a, pour ainsi dire, le don de changer en or le cuivre de M. Bouchardy. C'est bien, il est vrai, la même imagination, turbulente, désordonnée, plus curieuse de faits que de développemens, plus avide d'action que d'analyse; mais il y a chez l'auteur de *Glenarvon* et des *Infans de Lara* un sentiment élevé qui ennoblit tout, un sentiment presque royal que nous chercherions vainement chez l'auteur de *Christophe le Suédois*. Il est impossible de ne pas reconnaître dans *les Sept infans de Lara* une certaine grandeur épique dont l'exagération même n'est pas sans quelque charme, tant il s'y révèle de jeunesse et de poésie. On sent là un souffle puissant, une touche large et vigoureuse, je ne sais quelle sauvage énergie que l'âge et la réflexion réprimeront et rendront féconde. C'est un fruit vert, mais c'est un fruit. Il n'est pas douteux que M. Mallefille, en appliquant l'étude et la méditation à ses facultés poétiques, ne parvînt à des succès dignes de son ambition. M. Charles Lafont se distingue par des qualités contraires; il y a en lui moins d'imagination peut-être, mais aussi un sentiment plus fin et plus exquis de toutes choses. Il ne procède point, comme M. Mallefille, par bonds et par élans; il est grave dans ses allures, d'un maintien élégant et d'un pas contenu. Il faut à l'un la place publique et ces grands coups d'épée que ne détestait pas M^me^ de Sévigné; à l'autre la vie chaste, paisible et le foyer de la famille. Aussi, voyez quelles destinées diverses! Comme tous les esprits ardens, qui ne veulent point accepter de règle, M. Mallefille a jeté son talent au hasard; il en est encore à trouver sa voie, à conquérir le rang où l'appellent nos vœux et son mérite. M. Lafont a suivi une autre marche, moins brillante, mais plus sage et plus sûre. Ce n'est pas que je ne désire chez celui-ci un peu des défauts de M. Mallefille; peut-être lui manque-t-il un peu de cette sève luxuriante qui déborde chez l'auteur de *Glenarvon;* peut-être a-t-il de moins ce que M. Mallefille a de trop, et s'il était possible de compléter ces deux natures en les mélangeant, de modérer et d'assaisonner tour à tour ces deux tempéramens l'un par l'autre, je crois qu'il en résulterait des œuvres pleines de force, de sagesse et de vie.

Notre opinion sur la pièce nouvelle de M. Charles Lafont se trouve implicitement renfermée dans les quelques lignes qui précèdent. C'est une œuvre d'un goût élevé, prudemment conçue, habilement composée, écrite d'un style choisi; les détails gracieux y sont semés par un esprit prodigue; on y respire, à chaque scène, un doux parfum de bonnes mœurs et de savoir-vivre; seulement nous voudrions y voir un peu plus d'animation, un peu de ce quelque chose qui faisait dire à Voltaire que, pour écrire une pièce de théâtre, il fallait avoir le diable au corps. Eh bien! oui, nous regrettons que M. Lafont n'ait pas un peu le diable au corps. Ce diable dont parlait Voltaire, c'est le dieu des poètes. Cette comédie de M. Lafont d'ailleurs est un de ces charmans ouvrages qui prennent doucement les cœurs et dont on ne saurait trop louer l'honnêteté et la délicatesse. C'est une histoire touchante où le rire se mêle aux larmes, si bien que cette histoire, qui se passe en Allemagne, a tout l'air d'être écrite par un de ces Allemands spirituels, tendres et rêveurs. Voilà ce dont il s'agit. Je vous ai dit que la scène se passe en Allemagne. Vingt ans et plus avant le lever du rideau, un jeune homme, nommé de Varna, buvait de la bière et fumait dans une taverne; il buvait et fumait paisiblement, causant de choses et d'autres avec quelques amis, quand tout à coup un étranger entra brusquement dans la taverne, marcha droit à M. de Varna, et, sans explication préalable, lui appliqua un soufflet sur la joue. On se battit le jour même, et M. de Varna tua l'offenseur, sans connaître la cause de l'offense. Quand la toile se lève, M. de Varna a vingt ans de plus; il a une fille charmante, Mlle Minette, un doux nom de chatte blanche qui sied à merveille à Mlle Doze sous sa fourrure de duvet de cygne. Un jeune secrétaire de M. de Varna, M. Charles Müller, complète ce chaste intérieur de famille. Il n'est pas besoin de vous dire que Charles aime Minette, que Minette aime M. Müller. Comment ces deux beaux jeunes gens pourraient-ils, sans s'aimer, vivre sous le même toit? Ils s'aiment saintement, de cet amour pur et charmant qui dore le matin de la vie. Leur mutuelle tendresse n'échappe point à M. de Varna, qui l'observe et qui la protége. Point d'obstacle à leur bonheur; quelques jours encore, ils seront unis. Mais où serait le drame, je vous prie? Un beau matin, M. de Varna apprend que son secrétaire s'est introduit chez lui sous un faux nom, que M. Müller n'est point M. Müller. Qu'est-il donc? C'est encore cette éternelle histoire de Roméo et de Juliette, toujours les enfans qui s'aiment quand les pères s'égorgent entre eux. M. Charles Müller est précisément le fils de l'étranger tué par M. de Varna, voici quelque vingt ans. Il a changé de nom pour parcourir l'Allemagne, et pouvoir, tout à son aise, chercher le meurtrier de son père. Le hasard l'a conduit chez M. de Varna; l'amour l'y a retenu. Il ignorait d'ailleurs que M. de Varna fût le meurtrier promis à sa vengeance. Que devient-il, hélas! quand la vérité lui est offerte, quand il apprend que c'est M. de Varna le meurtrier? M. de Varna apprend de son côté ce qu'il avait ignoré jusqu'alors; et que ne devient-il pas lui-même, lorsqu'il voit clair enfin dans le mystère du passé! La veille du jour fatal où il vengea par la mort d'un homme la flétrissure imprimée sur sa joue, M. de Varna avait prêté à un ami, nommé Fabricius, un habit de bal. Paré des plumes du paon, M. Fabricius profite du trouble d'une fête pour abuser d'une jeune femme, et s'enfuit, en laissant auprès de sa victime un portefeuille tombé de son habit pendant le trouble de la fête. Ce portefeuille était au nom de M. de Varna, et voilà pourquoi, le lendemain, dans une taverne, M. de Varna, qui avait passé la nuit bien tranquillement dans son lit, reçut, pour le compte de son ami Fabricius, un soufflet de la main d'un époux justement irrité. Ceci prouve jusqu'à l'évidence qu'il ne faut jamais prêter son habit sans en avoir vidé les poches, ne jamais souffleter sans préliminaires, et ne point tuer sans savoir pourquoi. Vous pensez bien que, grace à ces explications, le fil des amours de Charles et de Minette, un instant rompu, se renoue de plus belle. Grace à M. Fabricius, il est très vraisemblable que M. Charles n'a pas dans ses veines une seule goutte du sang versé par M. de Varna. Ainsi donc tout s'arrange, et plus que jamais il nous est démontré qu'il est un dieu pour les amours. M. Fabricius, qui joue dans le présent un rôle passablement ridicule, après avoir joué dans le passé un rôle passablement misérable, se retire honteux et confus; et M. de Varna, qui est bien à coup sûr le plus honnête Allemand de toute l'Allemagne, presse tendrement ses deux enfans sur son cœur. Je vous laisse à penser quelle joie pour Minette!

Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, cette pièce est écrite dans un sentiment plein de charme, un peu froid, un peu trop posé, mais d'un effet doux et bienfaisant. Une fois que M. et Mme Fabricius sont partis pour ne plus revenir, on sent qu'on aimerait vivre là, dans cet intérieur de famille allemande. Voilà de braves et honnêtes gens qu'on s'estime heureux de connaître, dont on voudrait serrer la main! La toile tombée, on se souvient de ce petit drame comme d'une action véritable dont on aurait été témoin. Pour l'inventeur il n'est pas de triomphe plus doux.

MM. Samson, Périer et Geffroy ont joué avec ce merveilleux ensemble qu'on ne rencontre guère que sur la scène du Théâtre-Français. Toutefois, pour aborder un rôle si jeune, M. Geffroy n'a pas assez le charme de la jeunesse. M. Samson a parfaitement rendu la probité et la bonhomie de M. de Varna. M^{lle} Mante a joué, comme toujours, avec ce haut dédain et cette magnifique impertinence qui lui réussissent fort bien. Minette s'est montrée ravissante, et ce doit être un grand bonheur pour M^{lle} Mars de se voir revivre ainsi sous des traits si jeunes et si charmans.

Opéra-Comique. — De magnifiques débuts ont eu lieu cette semaine à l'Opéra-Comique. Une voix étendue et puissante, qui part des notes les plus basses du contralto pour s'élever aux régions du soprano, un instinct admirable de la musique et de la situation, un beau sentiment, une grande méthode, telles sont les qualités qui placent dès aujourd'hui M^{me} Eugénie Garcia au premier rang des cantatrices. Ce n'est pas qu'il n'y ait bien aussi quelque chose à dire sur le chapitre des défauts. Ainsi la voix pourrait être plus agile, et par momens plus agréable, l'intonation plus sûre. Cet organe si ample et si dramatique, mais toujours grave et sérieux, et qui manque tout-à-fait de vibration et de timbre métallique, en un mot de cet enjouement, de cette fantaisie merveilleuse qui fait le divin charme des voix simples de soprano, cet organe a parfois un peu de la monotonie inséparable du contralto. Ensuite M^{me} Eugénie Garcia a le tort d'en user avec trop peu de ménagement à l'égard de ses vocalisations, ses gammes chromatiques sont bien rarement parfaites, elle brusque les traits; on dirait que la seule chose qui la préoccupe dans ses roulades, c'est d'en avoir fini; alors pourquoi commencer, pourquoi ne pas s'en dispenser tout-à-fait, d'autant mieux qu'avec le grand style qu'elle a M^{me} Eugénie Garcia pourrait s'abstenir à merveille de tout ornement parasite? Cependant, à tout prendre, il y a dans ce talent, tel qu'il vient de se révéler, de quoi satisfaire les plus difficiles. Et quand on ne devrait pas tenir compte des émotions et du trouble inséparables d'un premier début, les défauts et les imperfections dont nous venons de parler s'effacent sous un tel assemblage des plus rares qualités, qu'il est impossible de ne point saluer la venue de cette autre héritière non moins légitime de la Malibran. Bien qu'il soit jeune et puisse encore grandir, le talent de M^{me} Eugénie Garcia marche déjà dans sa force et son indépendance, il donne au moins autant qu'il promet, et le présent y tient une large place sans préjudice de l'avenir. M^{me} Eugénie Garcia serait de taille à sortir vaillamment des plus grands rôles du répertoire de Rossini et de Meyerbeer, et cela sans qu'on eût à redouter le moindre dommage pour sa voix. Seulement on se demande comment il se fait qu'avec de pareils moyens M^{me} Eugénie Garcia soit à l'Opéra-Comique? Pourquoi n'est-elle pas aux Italiens? Pourquoi surtout n'est-elle point à l'Opéra? Cette fois c'est la salle qui ne peut suffire à la cantatrice. Tant que dure la représentation, on sent que la cantatrice se fait violence pour modérer son entraînement, et contenir l'émission de sa voix trop puissante pour un si étroit espace. M^{me} Eugénie Garcia manque d'air dans cette petite salle où M^{me} Damoreau fredonne si gentiment; on dirait un aiglon dans la cage d'un linot.

A vrai dire, ce n'est guère que dans la nouvelle salle, à Favart, que Mme Eugénie Garcia pourra rendre d'importans services à l'administration. En effet, pour que cet engagement ne soit pas dérisoire, pour que ce beau talent, qui se complaît surtout dans l'expression des grands sentimens lyriques, ne devienne pas une cause d'embarras et de ruine pour l'Opéra-Comique, il faut que ce théâtre donne franchement dans l'exploitation du genre nouveau vers lequel il incline depuis les débuts de M. Masset et de M. Marié. Bien que nos sympathies soient toutes acquises à l'art sérieux, au développement musical tel que l'entendent les Italiens et les Allemands, nous ne prétendons pas le moins du monde dire ici que l'Opéra-Comique doive renoncer à ses anciens succès; loin de là, à côté de M. Meyerbeer, de M. Donizetti, il y a place pour M. Auber ou M. Adam, et Mme Eugénie Garcia n'exclut point Mme Damoreau, pas plus que M. Marié n'exclut M. Roger, par exemple. Tout au contraire, dans un répertoire bien ordonné, les deux genres marcheraient de front, et je ne vois pas pourquoi on ne donnerait pas un jour *le Domino noir*, *l'Eclair* ou *le Postillon de Lonjumeau*, et le lendemain, quelque beau drame lyrique de la trempe de *Tancredi* du *Crociato*, ou même de *la Lucia*. Les élémens existent déjà : si l'on y veut prendre garde, les deux troupes sont là bien distinctes; la grande affaire, maintenant, c'est de donner à chacun l'activité qui lui convient; et qu'on ne dise pas que ce sont là des rêves impossibles. Nous n'inventons rien, nous ne voulons que ce qui fut jadis. Qu'on se souvienne des beaux temps du théâtre : l'Opéra-Comique n'avait-il pas alors les deux genres dont nous parlons; n'avait-il pas Mme Scio pour chanter la *Médée* de Cherubini, n'avait-il pas Elleviou et Mme Saint-Aubin pour jouer et fredonner *Adolphe et Clara*, ce petit chef-d'œuvre de Dalayrac et de la musique française, que l'administration avait placé l'autre jour avant l'opéra nouveau, comme pour faire ressortir la misère et la platitude de cette partition de M. Coppola? Nous ne nous arrêterons pas sur un chef-d'œuvre de cette espèce, sur cet assemblage pitoyable de mélodies et de paroles qui constituent l'ensemble le plus fastidieux qui se puisse imaginer. Dans l'ennui qui règne partout lorsqu'on représente cette singulière élucubration de deux musiciens et *de deux poètes*, il serait difficile de dire quelle part revient à MM. Brunswick et Leuven, quelle part revient à MM. Coppola et Girard. On a beaucoup plaisanté les traductions qu'on jouait autrefois à l'Odéon; mais, au moins, ces traductions avaient, pour la plupart, le mérite de faire connaître à la France de belle et noble musique qu'elle ignorait. Nous aurions plaint de grand cœur Mme Eugénie Garcia; mais on dit que c'est elle qui a tenu, malgré tous les avis, à doter l'Opéra-Comique du nouveau chef-d'œuvre que la France doit aux efforts réunis du maestro Coppola et du maestro Girard, ce qui nous dispense de toute élégie en sa faveur. Il faut parler de la voix des cantatrices, de leur intonation et de leur sentiment, mais jamais de leur goût; les plus grandes se trompent, et cruellement encore : je me souviens d'avoir vu la Malibran se boucher les oreilles en entendant *Euryanthe* de Weber!

— On vient de jouer, au théâtre de l'Ambigu-Comique, un drame en cinq actes, intitulé : *le Château de Saint-Germain*. Ce drame est tiré du roman de Mme Charles Reybaud, qui porte le même nom. Nous souhaitons à la pièce nouvelle le succès du roman.

— L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait à élire avant-hier deux nouveaux membres, en remplacement de MM. Michaud et Eusèbe Salverte. Nous sympathisons complètement avec l'esprit qui a dicté précédemment les choix de MM. Magnin et Littré. M. Vitet a été élu à la place de M. Michaud, par 23 voix contre 12 obtenues par M. Eyriès. Nous ne doutons pas que l'élection de M. Vitet n'obtienne une approbation générale. L'auteur des *États de Blois* a exercé une réelle et salutaire influence à l'époque où le mouvement romantique se déployait avec toute cette fougue et cette jeune ferveur qui s'est tant attiédie depuis. L'archéologie n'est pas moins redevable que la littérature à M. Vitet, qui se distinguera de beaucoup de ses confrères par les formes élégantes de son érudition. En appelant dans son sein M. Vitet, l'Académie a mérité les applaudissemens de tous ceux qui comprennent les vrais intérêts de ce corps où la science compte trop peu d'écrivains habiles pour représentans. La place de M. Eusèbe Salverte a été donnée à M. Eyriès. De nombreux et importans services rendus aux études géographiques devaient assurer ce dédommagement au concurrent malheureux de M. Vitet.

— M. Quinet a ouvert son cours à Lyon devant un auditoire encore grossi cette année, et qui ne comprenait pas moins de mille ou douze cents personnes : on peut dire que l'éloquente et cordiale parole de M. Quinet s'est conquis Lyon tout entier. Le fruit de tels cours est visible; le mouvement qui en doit résulter dans les esprits ne fait plus question. Quoique Lyon sache si bien apprécier son jeune professeur, nous ne pouvons consentir pourtant à le lui céder à jamais; ces succès mêmes, après leur éclatante épreuve et leur développement légitime, appellent M. Quinet à Paris, où il tiendrait si bien sa place dans notre Sorbonne de plus en plus régénérée. M. de Salvandy assistait à cette première leçon et a pu y applaudir.

— M. de Kératry vient de publier un roman qui unit le mérite d'une exécution sérieuse à celui d'une excellente intention. *Une fin de siècle, ou Huit ans*, tel est le titre de cet ouvrage, digne d'être placé à côté de *Frédéric Styndall*. Ce qui frappe surtout dans ce livre, c'est la constante élévation du sentiment moral qui anime et dirige l'écrivain. L'histoire d'un chaste amour enchaîné par le devoir, telle est la donnée que l'auteur a su encadrer dans un tableau curieux et animé des dernières années du XVIIIe siècle. Nous reviendrons prochainement sur le nouvel ouvrage de M. Kératry.

— M. Lerminier en appelle au public de l'incroyable acharnement qui l'éloigne encore une fois de sa chaire; il répond à d'aveugles attaques par une franche explication de sa conduite. Cet écrit de M. Lerminier paraît aujourd'hui, sous le titre de *Dix ans d'enseignement*.

* * *

F. BONNAIRE.

LE CHATEAU

DE

LA BROSSE-SAINT-OUËN.

Sur les confins de la Brie, à deux lieues environ au-delà de La Ferté-sous-Jouarre, au fond d'une de ces riantes vallées qu'arrose le Morin et dont les vertes prairies, parsemées çà et là d'arbres, de moulins et de hameaux, s'épanouissent si bien sous l'ombre toujours épaisse des grands bois qui forment leur ceinture, on découvre un bâtiment de forme oblongue, élevé seulement d'un étage au-dessus du sol et flanqué à chaque extrémité d'une petite tourelle. Chacune de ces tourelles est surmontée d'une sorte de dôme ou campanile dont la toiture en ardoises découpées en forme d'écailles, rappelle un peu celle des pagodes. A part le caractère d'étrangeté que présentent ces deux appendices, il n'y a rien de remarquable dans la construction de ce bâtiment qui est à peu près contemporain de Louis XV. En arrière de ce premier bâtiment, il en existe un second d'une étendue beaucoup plus considérable encore, mais dépourvu de toute ornementation, et dont l'architecture froide et sévère tient à la fois de la caserne et du couvent. Entre ces deux bâtimens s'élève comme un satellite immobile et veillant sans cesse à leur défense, un gigantesque colombier surmonté de sa girouette féodale. Au devant du premier de tous ces édifices, de celui qui se distingue par ses deux tourelles, entre un rideau de saules et de peupliers, coulent de larges canaux obtenus au moyen d'une saignée faite dans la petite rivière du Morin. Si vous suivez les bords de ces canaux découpés à angles droits comme les plates-bandes de Lenôtre, vous arriverez bientôt devant une large enceinte quadrangulaire également entourée d'eau et où apparaissent, sous une belle plantation de peupliers, les fondations d'un vaste château complétement rasé, mais dont un cordon de pierre de taille, circulant à fleur de terre et tantôt fuyant en droite ligne, tantôt s'arrondissant en tourelle, tantôt brisant ses arêtes pour faire place à une porte, laisse deviner toutes les dimensions. Sur la façade méridionale, les parapets du pont destiné à établir la communication entre le château et la cour d'honneur, sont encore debout et semblent avoir défié, par la solidité de leur structure et la masse imposante de leurs blocs de granit, le pic des démolisseurs. Voilà ce qui reste du magnifique château de La Brosse-Saint-Ouën qui servait, avant la révolution, de résidence d'été à l'une de ces puissantes familles qui ont inscrit leur nom dans nos annales d'une manière ineffaçable avec la pointe de leur épée. La Brosse-Saint-Ouën appartenait à la maison de M...., et sur les plaques des cheminées on distingue encore la célèbre devise : *Dieu ayde au premier baron chrestien.*

Les deux bâtimens, seuls demeurés debout avec le colombier, ne sont autres que l'orangerie et une partie de ce qu'on appelait les communs, partie affectée au logement des officiers du château, de l'intendant et même des hôtes, car la tradition rapporte que les appartemens du château étaient exclusivement réservés au duc et à la duchesse. Aujourd'hui, La Brosse-Saint-Ouën, avec son parc, ses garennes, ses bois et toutes ses dépendances, est devenu un domaine d'exploitation et appartient à M^me^ V..., veuve d'un chargé d'affaires de la république française à Venise, qui a joué un grand rôle dans le dernier acte du drame dont cette mémorable cité fut le théâtre; car c'est lui qui, de concert avec l'homme qu'on nommait en ce temps-là le général Bonaparte, a, au nom du peuple français, rayé cet état gangrené du livre de vie. Puis, après avoir brisé l'anneau des doges et rendu l'Adriatique à jamais veuve, l'un est venu prendre la place des Bourbons aux Tuileries, l'autre succéder à Saint-Ouën aux M... Que d'enseignemens dans l'histoire!

Situé au fond d'un amphithéâtre de collines, dont les crêtes sont couronnées de bois, le domaine de La Brosse-Saint-Ouën est éminemment disposé pour les plaisirs de la chasse, et de nombreux indices attestent que c'était, pendant leur séjour à Saint-Ouën, l'un des passe-temps favoris des anciens propriétaires. Çà et là dans les garennes on rencontre des pavillons en ruines qui servaient jadis de rendez-vous de chasse, des ronds-points veufs de l'obélisque obligé dont il reste à peine des vestiges, et de temps à autre on voit s'arrêter, au détour de quelque vert sentier, un hôte timide des bois qui semble prêter l'oreille aux sons lointains du cor. Chaque année, vers la fin d'août et le commencement de septembre, une société assez nombreuse se trouve réunie, à La Brosse-Saint-Ouën, chez M^me^ V.... qui fait à merveille les honneurs de son domaine et met, avec une grace parfaite, chevaux, voitures et chiens au service de ses hôtes.

J'étais dernièrement l'un de ces hôtes-là. C'était le soir; les nuits, qui viennent si vite au mois de septembre et qui sont déjà si fraîches, n'avaient pas permis cette fois-là, comme d'habitude, de s'en aller se reposer des fatigues de la chasse, en s'abandonnant insoucieusement au mouvement des barques sur les canaux et en admirant, aux rayons de la lune, le délicieux paysage qui s'étend à droite et à gauche de la route départementale conduisant à la vieille abbaye de Rebais. On était donc réuni dans le salon de compagnie, et comme cela arrive fréquemment à la campagne, chacun s'occupait de la tâche qu'il avait entreprise, sans s'inquiéter le moins du monde de ses voisins: qui lisant un roman ou un journal; qui, c'étaient les dames, travaillant autour d'une table ronde à un ouvrage de tapisserie ou de broderie; qui bâillant ou dormant même à petit bruit dans un angle obscur du salon. La réunion était des plus silencieuses; car on avait épuisé, pendant le dîner, le thème convenu sur l'absence presque totale de gibier, absence tous les ans plus remarquable depuis la révolution de 1830, sur les mauvaises indications du garde-chasse, sur le défaut de nez des chiens, enfin sur la nécessité de faire revivre quelque bon édit de l'ancien régime contre les braconniers. Les hommes fatigués et de mauvaise humeur ne trouvaient plus une parole, et les femmes elles-mêmes ne chuchottaient que par intervalle et à voix basse.

L'un de nos hôtes, assez joyeux vivant, mais qui croit, comme Titus, avoir perdu sa journée quand il n'a pas fait ce qu'il appelle une petite bouillotte, proposa de jouer. Il y eut un hurra général dans le salon contre cette proposition, et le silence reprit; il fut interrompu de nouveau au bout de quelques instans, par une jeune dame qui, ayant été bercée dans son enfance avec *les Veillées du château* de Mme de Genlis, proposa de conter des histoires. Cette motion fut accueillie avec faveur, car elle était d'un merveilleux secours pour toutes les paresses. La jeune et jolie préopinante fut donc invitée à donner l'exemple; mais, soit timidité, soit tout autre motif, elle crut devoir s'excuser de le faire, et nul ne paraissant disposé à la suppléer :

— Allons! s'écria la maîtresse du logis, vous verrez que ce sera moi, la plus vieille, qui serai obligée de commencer.

— Quand on fait si bien que vous les honneurs de chez soi, répliqua la jeune dame qui avait émis la proposition, on ne saurait les faire trop complètement.

Mme V.... sourit, et posa sur la table une bourse en filet à laquelle elle était occupée à travailler; puis, s'étant légèrement gratté l'oreille :

— Je dois d'abord vous prévenir, dit-elle, que l'histoire que je vais vous raconter est de toute vérité. C'est un des souvenirs qui se rattachent à l'existence du château dont vous voyez là-bas les ruines.

Et, en même temps, le doigt de Mme V... nous désignait, à travers les carreaux de vitres des fenêtres, l'enceinte plantée de peupliers et les pierres grises des parapets que la lune commençait à illuminer de ses pâles rayons.

Diable! pensai-je alors en moi-même, c'est quelque vieille légende du moyen-âge, avec de bonnes dagues et autres ingrédiens de même espèce; c'est bien usé maintenant.

Mme V..., comme si elle eût deviné ma pensée, tourna vers moi les yeux, et dit, en hochant la tête :

— C'était vers la fin du règne de Louis XV, autant qu'il m'en souvient; — puis, jetant un rapide coup d'œil sur les dames qui l'entourent, elle ajouta, d'un ton assez significatif :

Toutes ces dames sont mariées, tant mieux!

Alors, insinuant délicatement deux doigts dans sa tabatière, et en tirant une prise qu'elle aspira avec lenteur (Mme V... a soixante-deux ans sonnés et assez d'esprit pour ne point les cacher), elle sembla se recueillir un instant, sans doute pour achever de coordonner ses souvenirs. Quelques personnes se mouchèrent, d'autres s'installèrent plus commodément sur leurs siéges. Pour moi, je ne bougeai pas, j'étais tout yeux et tout oreilles, et j'évoquais déjà, dans ma pensée, Crébillon le fils et son livre fameux du *Sofa*. La prise de tabac étant complètement absorbée, Mme V... s'exprima à peu près en ces termes :

« Anne-Léon de M......., dernier possesseur de ce château, avait épousé une jeune demoiselle d'une grande maison, et qui, selon l'usage à peu près généralement reçu dans l'ancien régime, avait été élevée au couvent, et n'en était sortie que le jour du contrat. Selon l'usage aussi, M. le duc de M....... n'avait vu dans ce mariage qu'un moyen d'étendre les alliances de sa noble maison, et d'augmenter encore ses vastes domaines. Admis une seule fois à la grille du couvent où eut lieu la première entrevue, tout au plus avait-il aperçu que la future duchesse était d'une stature un peu au-dessous de la moyenne, qu'elle avait la main fort bien faite, le pied mignon, et que sa taille n'était pas mal prise. Quant à la figure, M. le duc n'en vit pas grand'chose, attendu que la jeune pensionnaire, naturellement fort timide, tint presque constamment la tête baissée. Pourtant, dans un des rares momens où elle la releva, M. le duc remarqua que l'ovale du visage était régulier, les yeux noirs et assez brillans, mais que tout cela manquait d'expression. Enfin, pour l'esprit, comme les réponses de la petite personne consistèrent généralement dans des oui ou des non, il était assez difficile de bâtir à ce sujet aucune induction. Satisfait de cet examen sommaire, M. le duc déclara qu'il était tout disposé à l'honneur d'épouser celle qu'on lui offrait pour femme; de son côté, la jeune demoiselle répondit à ses parens qu'elle n'éprouvait aucune répuguance pour M. le duc Anne-Léon de M..... Le fait est que, loin d'avoir de la répugnance pour ce seigneur, la petite (elle avait dix-huit ans) n'avait pu le voir sans se sentir tout-à-fait disposée en sa faveur. Le duc, qui avait environ trente ans, sans être précisément un joli homme, avait, dit-on, au suprême degré cette distinction de tournure et de manières qui caractérisait en général les jeunes seigneurs de la cour au XVIII^e^ siècle, le tout saupoudré de cette légère dose de suffisance si puissante auprès des femmes au printemps de leur vie, car plus tard nous préférons l'attitude humble et respectueuse, peut-être parce que nous n'avons plus les mêmes droits au respect des hommes. Quoi qu'il en soit, le mariage eut lieu juste un mois, jour pour jour, après la première entrevue. La petite duchesse était aux anges, bien qu'elle se donnât soigneusement de garde d'en rien faire paraître, pour se conformer aux préceptes qu'elle avait reçus à cet égard au couvent. Quant au duc, il avait dit le matin même à la belle mademoiselle Raymon, l'une des plus charmantes filles d'Opéra de l'an 1775 : « Ma mie, je me marie aujourd'hui, et ne pourrai par conséquent vous voir de la journée ni de la nuit, mais, à partir de demain, je serai tout à vous, comme par le passé. »

Qu'il vous suffise de savoir que le duc tint sa promesse, et que dès le lendemain des noces, M. le duc et M^me^ la duchesse habitèrent chacun un appartement séparé, aux deux extrémités de leur hôtel, se réunissant seulement parfois aux heures des repas, et encore pour le dîner seulement, car jamais M. le duc ne soupait à l'hôtel et il était bien rare qu'il y rentrât coucher; mais ces jours-là même, la duchesse les ignorait. Pauvre femme! elle si bien faite pour aimer, pour être aimée, et condamnée à vivre seule et sans amour! Oh! comme elle dut regretter plus d'une fois les jeux du couvent et l'amitié de ses jeunes compagnes!

Au surplus, à part ses absences, le duc ne donnait à sa femme aucun sujet de plainte; il était toujours pour elle plein d'égards et de déférence, lui laissant une liberté pleine et entière, ne lui demandant aucun compte de ses démarches, lui parlant avec une politesse si exquise, mais si froide, qu'on dit que la jeune duchesse en avait le cœur brisé. Le malheur avait voulu en effet qu'elle éprouvât pour son mari la plus vive tendresse, tendresse incessamment comprimée au fond de son cœur soit par la timidité, soit par l'amour-propre froissé, peut-être par ces deux sentimens ensemble.

Lorsque la duchesse fut présentée à la cour, elle y obtint du succès; car elle était réellement jolie, bien que sa beauté ne fût pas encore entièrement développée. Il y a des fleurs qui viennent vite, et dont la fraîcheur et l'éclat ne durent qu'un jour; il y en a d'autres plus lentes à s'épanouir, mais dont le parfum et les couleurs sont d'un bien plus haut prix et semblent défier le temps. La beauté de M^me^ de M..... était de ce genre. Il y avait en elle une grace rêveuse et touchante peu faite pour être appréciée par un seigneur sensualiste du XVIII^e^ siècle, mais qui de nos jours eût fait tourner bien des têtes.

Si étrangère que pût être la cour dissolue de Louis XV à nos goûts et à nos instincts, elle ne fut pas complètement insensible aux attraits de la jeune duchesse, et il paraît même que quelques amis du duc de M..... lui en firent compliment avec beaucoup d'effusion. Le duc en montra quelque surprise; mais soit qu'il sentît poindre dès-lors dans son cœur je ne sais quel germe de jalousie dont les hommes ne sont jamais exempts, lors même qu'ils nous négligent le plus, soit qu'il exprimât ainsi une opinion véritablement sienne, il répondit négligemment que la duchesse était en effet une beauté assez passable, mais qu'elle était froide comme une statue.

Accuser de froideur une pauvre jeune fille qui sort du couvent pour passer dans les bras d'un homme qu'elle connaît à peine, et parce que sa pudeur n'est pas encore expirée, parce que ses sens sont encore neufs, l'appeler une statue! En vérité, mesdames, ne trouvez-vous pas que les hommes sont bien injustes envers nous? »

— Le fait est, interrompit l'un de nos hôtes, que ce duc de M..... était un grand sot!

Toutes les dames se pincèrent les lèvres, et cette interruption étant demeurée sans suite, M^{me} V..... continua son récit :

« La duchesse, il faut bien le dire, avait un peu compté sur l'effet que produirait sa présentation à la cour. Son miroir lui avait dit plus d'une fois que les négligences de M. le duc n'étaient pas fondées, et elle espéra un moment que, si elle avait le bonheur de fixer l'attention et de trouver quelques partisans, elle parviendrait à ramener son mari. Aussi bien, ignorante comme elle l'était des mœurs du jour et trop fière pour s'enquérir des actions de son mari, elle ne pouvait penser qu'elle eût une rivale et que cette rivale fût une fille d'Opéra. Le jour où elle parut à la cour, elle n'avait rien négligé dans les soins de sa toilette pour atteindre le but qu'elle s'était proposé; mais lorsque, rentrée chez elle, elle vit son espoir trompé et qu'elle eut reconnu que le duc ne changeait point de conduite avec elle, elle versa des larmes amères et fut prise d'une sombre mélancolie.

Un jour qu'elle se trouvait dans cette disposition d'esprit, sa tante maternelle, la plus proche parente qui lui restât, car elle était orpheline, vint lui faire visite, et, ayant remarqué qu'elle avait les yeux rouges, elle la pressa tellement de questions que la pauvre petite duchesse finit par confesser, en fondant en larmes, la triste vérité, c'est-à-dire l'abandon où la laissait son mari.

— N'est-ce que cela? dit la tante, douairière émérite qui avait passé toute sa vie à la cour de Louis XV et fait quelque peu parler d'elle, dans un temps où il était permis aux femmes d'avoir des faiblesses, pourvu que ces faiblesses eussent du piquant ou de l'éclat; allons, ma nièce, jeune et jolie comme vous l'êtes, vous avez tout ce qu'il faut pour vous consoler de l'abandon de votre mari, et, depuis six grands mois que votre union dure, j'ai peine à concevoir comment cela n'est pas déjà fait. Croyez-moi, essuyez vos beaux yeux et ne songez qu'à vous divertir pendant que vous êtes dans votre bon temps. Cela passe si vite, hélas! Mais aussi pourquoi vous tenir renfermée dans votre appartement? Ce n'est pas là que les distractions viendront vous chercher. Il faut sortir, voir le monde, la cour; vous avez besoin d'un chaperon, ce sera moi; et tenez, pour commencer, je veux que vous veniez avec moi ce soir à l'Opéra ; c'est décidé, je vous emmène tout à l'heure dans mon carrosse. Faites quérir seulement vos femmes pour qu'on s'occupe de votre toilette, car j'entends que vous fassiez ce soir cent conquêtes.

Et avec une pétulance sans égale, la douairière, dont j'ai oublié le nom, mais qui était une marquise de la vieille roche, comme on dit, enleva sa nièce et la conduisit à l'Opéra.

Dans ce temps-là, il n'était bruit à la ville et à la cour que des débuts d'un nouveau chanteur nommé Philidor, qui, à une remarquable beauté physique, joignait toutes les qualités qui distinguent un chanteur accompli. C'était l'idole du jour, les belles dames n'avaient d'yeux que pour lui. Il devait ce soir-là remplir le rôle d'Orphée dans l'opéra du chevalier Gluck. La salle était comble. Lorsque la duchesse de M..... arriva avec sa tante dans la loge qui appartenait à cette dernière, au premier rang, au côté de la reine, le spectacle était déjà commencé, et il y a tout lieu de penser que la douairière avait calculé qu'il en devait être ainsi pour que sa nièce excitât plus d'attention. Était-ce qu'elle était fière à juste titre des charmes de la jeune duchesse, ou bien faut-il croire qu'il y a dans la nature de la plupart des femmes un mauvais instinct qui, lorsqu'elles ont failli, les porte, quel que soit l'attachement qui les lie à une autre femme, à la conduire en quelque sorte par la main jusqu'au bord du précipice où elle doit tomber à son tour, comme elles y sont tombées elles-mêmes? C'est une question, mesdames, que je vous laisse à juger dans votre sagesse, mais sur laquelle la suite de cette histoire répandra peut-être quelque lumière. Quoi qu'il en soit, je dois vous dire que le calcul de la marquise ne fut point trompé, et qu'un chuchottement des plus significatifs de la part de notre sexe, et un murmure assez flatteur de la part de l'autre signalèrent l'apparition de M^{me} la duchesse de M..... dans la loge de la douairière sa tante. Philidor était en scène dans ce moment, et tout le monde remarqua que, suivant l'exemple de MM. les mousquetaires et gendarmes de la garde, Orphée se permit, contrairement à l'esprit de son rôle, de chercher son Eurydice dans la salle, aux loges du premier rang du côté de la reine, tandis qu'elle se trouvait tout près de lui sur le théâtre, au côté du roi. Presque en même temps, un seigneur qui, de ce dernier côté, occupait une vaste loge d'où il ne perdait pas de vue un seul des mouvemens de la véritable Eurydice, ou du moins de l'actrice qui remplissait ce rôle, porta avec inquiétude ses regards sur les nouvelles venues, et, réprimant à grand' peine un cri de surprise, il s'enfonça avec vivacité dans le fond de sa loge, comme un homme qui craint d'être vu. Dans ce seigneur si timide, vous avez reconnu sans nul doute M. le duc de M.....

Cet incident n'eut point, pour le moment, d'autre suite. Une fois installées dans leur loge, la duchesse et la douairière prêtèrent au spectacle la plus vive attention; de temps à autre pourtant la douairière interpellait sa nièce à voix basse:

— Eh bien, lui disait-elle, comment trouvez-vous ce chanteur?

— Ma tante, il a une fort jolie voix.

— Est-ce tout?

— Quoi donc encore, ma tante?

— Simple que vous êtes, est-ce à moi de vous faire apercevoir qu'il a une charmante figure?

— En effet, il a l'air assez distingué.

— Assez! dites donc beaucoup; et comme il vous regarde! je suis sûre, ma nièce, qu'il est déjà amoureux de vous.

— Ma tante, vous voulez rire.

— Non pas, non pas; de mon temps, j'aurais voulu lui faire tourner la tête, à cet acteur, et le voler à cette mijaurée de comtesse de Soubise qui est là-bas, vous assassinant du regard. Quand ce n'eût été que pour faire enrager cette petite sotte, cela m'aurait fait plaisir.

— Oh! ma tante.

— C'est que, voyez-vous, ma nièce, sans mentir, il n'y a pas au monde de conquête plus commode pour une femme de notre rang que celle d'un acteur. C'est sans conséquence, on met ces petits messieurs à la porte, quand ils vous ennuient; de mon temps, une simple vicomtesse en fit enlever un par ses gens, à la sortie du spectacle, et le garda huit jours, ce qui indisposa si fort le public, que le pauvre homme, au sortir de l'hôtel de la vicomtesse, fut mis au fort l'Évêque.

Mais déjà la duchesse n'écoutait plus sa tante, complètement absorbée qu'elle était en ce moment par une autre conversation qui se tenait à mi-voix dans la loge immédiatement attenante à la sienne:

— Qu'a donc M. le duc de M.... ce soir? disait-on; avez-vous vu comme il s'est enfoncé tout à coup dans sa loge, bien que la Raymon soit encore en scène, lui qui ne perd pas de vue cette petite un seul instant? est-ce qu'il y aurait par hasard de la brouille dans le ménage?

— Oh, non pas! fut-il répondu, car j'ai vu ce soir la Raymon descendre, à la porte de l'Opéra, du carrosse du duc, et ce dernier paraissait, comme toujours, aux petits soins auprès d'elle.

— Et la duchesse, que dit-elle des infidélités de son mari?

— Je ne sais, mais je gagerais volontiers qu'ils sont à deux de jeu.

En entendant ces cruelles paroles, l'infortunée jeune femme pâlit sous son rouge, et fut près de tomber en défaillance, car son ame candide aimait encore à douter d'une trahison aussi complète, et en même temps elle se voyait déjà dépouillée, par avance, du plus haut prix peut-être qui s'attache à la vertu, l'estime publique. Dans une société corrompue, nul n'a droit de demeurer pur. Ce fut pour elle un coup de foudre qui illumina d'une sombre lueur ce monde au milieu duquel elle était condamnée à vivre et qu'elle ne connaissait pas. Un moment elle hésita si, arrachant de ses mains ces fleurs, ces diamans dont elle était chargée, elle n'irait point, sur l'heure même, chercher au fond d'un cloître l'oubli du passé et un refuge contre l'avenir. Mais comme il est vrai de dire que, dans les phases les plus importantes de notre vie, c'est presque toujours un motif frivole qui détermine notre résolution, elle abandonna bien vite ce projet, pensant que son mari la regardait sans doute du fond de sa loge, et résolue dès-lors, dans son orgueil blessé, à refuser au duc la satisfaction de penser qu'elle gémissait de sa conduite. Aussi, la marquise s'étant peu après penchée vers elle et l'ayant interrogée sur la cause de la rêverie dans laquelle elle paraissait être tombée tout à coup, elle répondit, avec un charmant sourire, que sa tante se trompait, qu'elle s'amusait beaucoup et la remerciait de l'avoir conduite à l'Opéra. Elle ne s'en tint pas là et affecta, pendant toute la soirée, le plus aimable enjouement, échangeant incessamment avec la douairière mille observations sur le spectacle, sur les acteurs, sur la musique, sur la composition de la salle. Pauvre duchesse! si on lui eût enlevé son rouge, comme on l'eût trouvée pâle et abattue, malgré tous ses efforts! Heureuse époque que celle-là, mesdames, où, à l'aide d'une légère couche de fard et de quelques mouches, une femme pouvait si bien dissimuler le trouble que maintenant elle est obligée de laisser lire sur sa physionomie! Voilà une mode qu'on n'aurait dû jamais abandonner.

L'opéra fut suivi d'un ballet. Après le ballet, la jeune duchesse et sa tante sortirent de leur loge et regagnèrent leur carrosse. Au moment où les valets abaissaient le marche-pied, un jeune homme de la tournure la plus élégante se fit jour à travers les rangs de la foule et, se postant contre la muraille au passage de la duchesse, il attacha sur elle un regard passionné; mais la duchesse ne le vit pas, et n'aurait même sans doute jamais été instruite de cette démarche, si sa tante, la poussant légèrement, n'avait murmuré à son oreille:

— Que vous disais-je, ma nièce? le voilà.

— Qui donc? balbutia M^me^ de M.... un peu troublée.

Au même instant, soit hasard, soit effet de son trouble même, la duchesse fit un faux pas et chancela; le jeune homme se précipita à ses côtés et osa lui saisir le bras. M^me^ de M...., croyant avoir affaire à l'un des valets de pied de sa tante, s'appuya sans défiance sur cette main tremblante dont l'amoureuse pression eût dû l'avertir de sa méprise. Toutefois, elle ne s'en aperçut qu'après être montée dans le carrosse; mais aussi, quels ne furent pas son trouble et sa confusion, lorsqu'à la lueur d'une torche, que tenait un valet de pied, elle eut reconnu dans celui qui avait osé presser son bras le favori du jour, le chanteur Philidor. Il se tenait là devant le carrosse, son chapeau à la main, les yeux baissés, immobile comme une statue, mais comme la statue d'un demi-dieu; car, en dépouillant ses oripeaux de théâtre, il n'avait rien perdu de sa grace, et, à le voir, on eût dit Apollon en perruque poudrée à l'oiseau royal et en frac à la française. La duchesse ne put faire autrement que de lui adresser une légère inclination de tête, puis les chevaux partirent au grand trot.

Rentrée à son hôtel où, comme vous le pensez bien, elle ne devait point trouver son mari, la jeune duchesse eut, selon toute apparence, une nuit fort agitée, en songeant aux évènemens de la soirée. D'un côté, elle put gémir en toute liberté sur la conduite de M. le duc de M..., conduite qui, malheureusement, trouvait à cette époque plus d'un imitateur dans les rangs de la noblesse, et, d'un autre côté, elle put s'abandonner comme correctif à ce sentiment intime de satisfaction qui, quoi que nous en ayons, mesdames, se glisse si subtilement dans notre ame, toutes les fois qu'il nous arrive de voir triompher *nos beaux yeux*. Aussi, est-il permis de penser que lorsque le sommeil vint enfin clore ceux de M^me^ de M..., deux fantômes, de nature assez diverse, vinrent plus d'une fois troubler ses rêves, et qu'à l'image de l'époux infidèle succéda par intervalle l'ombre à peine encore perceptible, mais non sans charme, de l'amant.

Cependant, les leçons de sagesse que la jeune femme avait rapportées du couvent étaient encore trop profondément gravées dans son cœur pour que de coupables pensées pussent même y germer. D'ailleurs, bien qu'il y eût dans l'ancien régime, et peut-être aussi dans le nôtre, une sorte de privilége consacré par l'indulgence de l'église pour les artistes de l'Opéra, et qui établissait entre eux et leurs confrères des autres théâtres une ligne de démarcation des plus tranchées; bien que ce privilége eût trouvé en outre, depuis long-temps, dans les mœurs plus que faciles de la cour une éclatante sanction, Mme la duchesse de M... était d'un rang trop élevé, elle était surtout trop jeune encore pour pouvoir *distinguer* un chanteur de l'Opéra. Les femmes dont parle La Bruyère, et pour lesquelles un laquais n'est point seulement un laquais, mais un homme, ne sont point, croyez-moi, des femmes de dix-neuf ans, ou alors ce sont des *monstres*. Non pas que je veuille induire de là que la femme de haut rang, qui aime un acteur, est sur le point d'aimer son valet; mais il y a toujours là un bien grand degré de l'échelle franchi, et je serais assez portée à croire que celles-là qui aimaient un acteur à trente ans, aimaient leur valet à quarante. Au surplus, le moment n'est point encore venu de traiter cette thèse qui a joué un si grand rôle dans l'histoire intime d'une partie de la cour de France au XVIIIe siècle, et je dois vous dire, pour en revenir à notre jeune duchesse, que, quels que fussent les torts de son mari, elle était disposée à les oublier, pourvu qu'il fît seulement mine d'abjurer sa conduite passée. Le jour où il en serait venu là aurait été le plus beau jour de la vie de Mme de M...; alors elle aurait dépouillé cette timidité, cette pudeur même qui avaient jusqu'alors paralysé ses épanchemens en présence de son mari; elle lui aurait dit : « Je sais tout, monsieur le duc, et je vous pardonne. Le passé est bien loin, je veux l'oublier; ne songeons qu'à l'avenir. Regardez-moi! ne suis-je pas plus jeune et plus belle que Mlle Raymon? Ce cœur que je vous ai donné, n'est-ce pas vous, monsieur le duc, qui l'avez fait battre le premier, vous à qui seul au monde il a appartenu et veut appartenir toujours? »

Hélas! vains projets! Le duc, qui en apercevant sa femme à l'Opéra avait commencé à craindre qu'elle ne fût venue pour l'épier, et qui n'osait pourtant approfondir ce mystère, n'était plus seulement froidement poli dans ses relations avec elle, il était évidemment contraint et embarrassé. A l'exemple d'un bon nombre de maris de nos jours, il voulait bien que tout le monde sût qu'il avait des maîtresses; mais, par une sorte de pressentiment des représailles qui pourraient en résulter, il eût été bien aise que sa femme l'ignorât; et puis qui sait si, tout grand seigneur du XVIIIe siècle qu'il était, ce duc n'avait pas une conscience qui lui disait parfois que sa femme était en droit d'attendre de lui une tout autre conduite? Mais le joug de l'habitude est si puissant! Les choses en étaient venues à un tel point qu'il ne paraissait même plus guère au dîner et que, n'eût été un reste de respect humain, il se serait dispensé de voir la duchesse, toutes les fois que l'entrevue devait avoir lieu en tête-à-tête.

De son côté, la jeune femme commençait à perdre patience et à prêter une oreille plus complaisante aux sollicitations de la douairière, qui avait toujours quelque nouvelle distraction à lui proposer. Plusieurs fois elle était retournée avec elle à l'Opéra où le duc avait changé de loge, et toujours le beau Philidor l'avait poursuivie de ses tendres regards, comme s'il lui renvoyait tous les applaudissemens dont la foule idolâtre se plaisait à le saluer; et toujours, lorsqu'elle était prête à monter dans son carrosse, quelque temps qu'il fît, elle avait retrouvé l'amoureux chanteur sur le seuil de l'Opéra, épiant un dernier regard d'elle, un son de sa voix, s'enivrant du frôlement de sa robe, de l'aspect furtif de son pied mignon; et elle en était venue à se dire : « Est-ce que ma tante aurait par hasard raison? est-ce que ce jeune homme serait réellement amoureux de moi? » Et elle avait plaint Philidor, parce qu'elle ne se sentait nullement disposée à encourager son amour. Mais n'est-ce point déjà un encouragement que de se laisser aimer? Il y a tant de moyens de rebuter l'amant le plus discret et le plus timide, lorsqu'on veut sérieusement se débarrasser de lui. Vous connaissez tous cette charmante comédie de Marivaux, où une jeune femme, après avoir marché à tâtons, pendant trois actes, dans ce labyrinthe si plein de ténèbres et de mystères qu'on appelle l'amour, s'écrie radieuse de joie au dénouement : « Enfin, je vois clair dans mon cœur. » Moi, je pense que la duchesse entrait, sans s'en douter, dans ce labyrinthe-là; je n'en veux pour preuve que le goût soudain qu'elle avait pris pour la musique, elle qui avait eu tant de peine, au couvent, à se familiariser avec les notions les plus élémentaires du solfège. Maintenant, elle passait toutes ses journées à déchiffrer des partitions sur son clavecin, et ses femmes assuraient à l'office que c'était merveille d'entendre les beaux chants de tendresse et d'amour que M^{me} la duchesse adressait, depuis le matin jusqu'au soir, aux vieux portraits de famille appendus aux murailles de son cabinet de musique.

Un soir que la jeune femme était demeurée chez elle, on vint lui annoncer que M. le duc l'attendait pour souper. Depuis le jour de ses noces, c'était la première fois qu'il lui arrivait de venir souper en tête-à-tête avec sa femme, et la duchesse ne laissa pas de ressentir un peu d'émotion en apprenant cette nouvelle. Quelle fantaisie passait donc par la tête de M. le duc? Comme elle s'épuisait en conjectures, le duc entra. La duchesse était en simple déshabillé, et rougit d'être vue ainsi par... *son mari*. Le duc, après lui avoir fait ses excuses de se présenter devant elle à une heure aussi insolite, lui offrit sa main pour passer dans la salle à manger; et comme la duchesse s'excusait sur la nécessité de réparer un peu le désordre de sa toilette, il la pria de n'en rien faire, ajoutant que ce négligé lui allait à merveille. La duchesse rougit encore plus fort et, tremblante, les yeux baissés, elle se laissa conduire dans la salle où le souper était servi.

On était au printemps, la nuit était magnifique; les fenêtres de la salle, demeurées entr'ouvertes et donnant sur le jardin, laissaient pénétrer, avec les fraîches émanations des lilas en fleurs, les premières notes du chant du rossignol. M. le duc fut, pendant tout le souper, d'une humeur charmante; il adressa mille complimens à sa femme, sur le bon goût de son deshabillé et de sa coiffure; il daigna remarquer, pour la première fois, qu'elle avait de fort jolies mains. La duchesse était de plus en plus étonnée et ravie. Tout à coup le duc s'écria : Eh! mais tout cela me fait oublier le motif pour lequel je suis venu vous déranger ce soir.

La jeune femme devint toute yeux et toute oreilles, et le duc ajouta :

— Voici la belle saison venue, et si vous n'y voyez point d'inconvénient, madame la duchesse, nous partirons demain pour notre château de Brie.

Comme ces paroles retentirent doucement à l'oreille de la jeune femme! Partir! quitter Paris! n'était-ce pas déclarer qu'on allait commencer une nouvelle existence? Puis, le duc avait dit : *Nous!* Par ce seul mot, deux destinées jusqu'alors séparées ne venaient-elles pas d'être réunies? *Nous!* Que de charmantes promesses dans ce simple mot! Ah! qu'était le chant du rossignol dans la charmille voisine auprès de l'amoureuse mélodie contenue dans ces quatre lettres, *nous?* La duchesse ne répondit d'abord que par un regard, mais combien il y avait d'éloquence dans ce regard! Au bout de quelques instans, et comme si elle eût encore douté d'un bonheur trop grand pour qu'elle osât le soupçonner, elle balbutia timidement :

— Et vous y resterez... dans ce château..., monsieur le duc?

— Pourquoi pas? répondit en souriant M. de M....

Il y a dans la vie de ces momens de douce joie où toute parole expire sur les lèvres, où le cœur semble sur le point de déborder.

Le souper terminé, les valets s'étaient retirés; le duc se leva et la duchesse en fit autant. Le rossignol chantait toujours dans la charmille, la brise embaumée de la nuit apportait dans la salle des parfums pleins de volupté, et les yeux de M^{me} la duchesse étaient bien brillans ce soir-là. M. de M.... prit la main de sa femme, une pauvre petite main toute tremblante, qu'il porta à ses lèvres avec une respectueuse galanterie, puis il se mit à marcher dans la direction de l'appartement de la duchesse. Arrivé à l'entrée de ce sanctuaire, il s'inclina profondément, baisa de nouveau la petite main, puis il souhaita le bonsoir à la duchesse et se retira.

Il est plus facile de se figurer ce qui se passa alors dans l'ame de la jeune femme que de l'exprimer. Une larme vint mouiller sa paupière, larme de honte et de dépit bien vite essuyée par l'orgueil blessé. Elle demeura quelques instans immobile; puis, sentant que l'air lui manquait, elle entr'ouvrit une fenêtre, et je ne sais comment ses regards s'en allèrent dans la direction de l'appartement de M. le duc. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres; et comme si tout eût concouru, ce soir-là, à porter le trouble et le désespoir dans l'ame de la pauvre femme, elle aperçut distinctement, à la clarté de la lune qui venait de se lever, un homme enveloppé d'un manteau, qui traversa le jardin en fredonnant un air d'opéra et s'en alla gagner une petite porte où un carrosse de louage l'attendait. Est-il besoin de vous dire que cet homme était M. le duc de M....

Vous avez sans doute entendu parler de cette grande dame du siècle passé, qui, en pareille occurrence, sonna sa femme de chambre, écrivit à la hâte un billet, et donna l'ordre de le faire porter sur-le-champ, par un valet de confiance, à un jeune homme qu'elle savait éperdûment épris d'elle. Le valet devait être chassé s'il ne rapportait pas de réponse. Vous devinez, n'est-ce pas, quelle réponse il rapporta.

La jeune duchesse avait trop d'innocence pour agir ainsi. Elle se contenta donc de se promener à grands pas et avec une vive agitation dans ses appartemens; et lorsque ses femmes se présentèrent pour la déshabiller, elle, si douce d'ordinaire, montra une mauvaise humeur telle qu'il en dut être parlé beaucoup à l'office.

Une fois couchée, elle eut toutes les peines du monde à s'endormir, et son imagination troublée, évoquant devant elle de sinistres images, elle se demanda en frémissant si ce départ subit ne cachait pas quelque résolution menaçante pour son avenir. Qui sait si le duc, que sa présence à Paris gênait évidemment, n'avait pas formé le projet de l'exiler à la campagne? Elle avait entendu parler dans son enfance de châtelaines infortunées retenues captives dans leur manoir par quelque tyrannique époux, et peu s'en fallait déjà que M. le duc de M.... ne se métamorphosât à ses yeux en un personnage bien connu des contes de fées. La pauvre enfant rêva toute la nuit d'un vieux château bien sombre, bien humide, avec des murs épais comme des maisons, des fossés remplis d'eau verdâtre, des donjons, des tourelles, des mâchicoulis,

Le lendemain, dans la matinée, lorsqu'on vint lui dire que tout était prêt pour le départ et que M. le duc l'attendait, elle tressaillit d'effroi et fut sur le point de se sauver de l'hôtel et d'aller demander refuge et protection à sa tante la douairière; mais sentant que la force lui manquait pour exécuter un pareil coup de tête, elle descendit l'escalier comme une victime qui va subir son arrêt. Le duc l'attendait dans la cour de l'hôtel; il avait le front souriant et portait un costume de voyage qui lui allait à ravir. Ce fut avec une politesse à la fois tendre et respectueuse qu'il demanda à la jeune femme la permission de prendre place à ses côtés dans le même carrosse. La duchesse fit un signe d'assentiment, sans pouvoir toutefois cacher entièrement sa surprise; mais déjà les noires visions qui avaient obscurci son cerveau étaient toutes évanouies. Il avait suffi pour cela d'un regard de M. le duc. Bien plus, les chevaux n'avaient pas encore quitté la cour de l'hôtel que peut-être M^me^ de M.... avait tout pardonné. Le véritable amour est parfois exigeant, mais aussi il est plein d'indulgence.

Comme il s'écoula rapidement, ce voyage en tête à tête de dix-huit lieues! On était déjà à Meaux que M^me^ de M.... se croyait encore non loin de Paris. C'est qu'aussi M. le duc s'était montré, dès l'abord, si plein pour elle d'aimables prévenances; c'est qu'il s'était si bien plu à déployer toutes les finesses de son esprit, toutes les délicatesses de son cœur. On n'est pas plus aimable avec une femme dont on aspire à faire la conquête. Il y avait peut-être cela de bon dans l'ancien régime que les maris et les femmes, habitués à vivre, chacun de leur côté, dans une sphère toute différente, et sans s'inquiéter en général de leurs actions réciproques, éprouvaient, lorsqu'ils se trouvaient par hasard réunis, tous les charmes qu'on goûte dans une nouvelle liaison.

Lorsqu'après avoir quitté la route de Montmirail, deux lieues environ après la Ferté-sous-Jouarre, on descendit dans la vallée de Saint-Ouën par cette route pittoresque qui serpente dans un espace d'une demi-lieue, du haut en bas du coteau, la jeune duchesse, en entendant son mari s'écrier : « Voilà le château! » ne put se défendre de ce saisissement qu'éprouve une personne qu'on réveille en sursaut au milieu d'un songe enchanteur. A ce moment, sans doute, je ne sais quelle voix prophétique revint, malgré elle, murmurer à son oreille de sinistres avertissemens; et pourtant, rien de beau comme le coup d'œil que dut lui présenter alors ce riche domaine, sur lequel le soleil couchant répandait mille gerbes de lumière.

La Brosse-Saint-Ouën n'était pas, comme vous pourriez le penser d'après le peu qui en reste, et comme la duchesse avait été tentée elle-même un moment de le croire, une de ces sombres demeures féodales comme il en existait encore bon nombre en France au moment de la révolution, et dont l'aspect morne et sauvage inspirait la tristesse et l'effroi. On n'y voyait ni créneaux ni donjons menaçant le ciel, et l'on y eût cherché vainement l'ombre d'une poterne ou l'apparence d'un pont-levis. En revanche, on y trouvait une salle de comédie des mieux ornées, un jeu de paume d'une étendue considérable, des kiosques, des boulingrins, une orangerie que vous connaissez, enfin tout ce qui constituait au XVIIIe siècle un château de grand seigneur. Toutes ces merveilles avaient été importées à grands frais dans ce vallon reculé de la Brie, où elles étaient comme enfouies; mais tel était le caractère de l'époque qui les avait vues naître. Au moyen-âge, c'était à qui, parmi les hauts barons, aurait les tours les plus élevées, le manoir le plus aérien et le plus inexpugnable; au XVIIIe siècle, au contraire, il semblait que les grands seigneurs ne redoutassent rien tant que d'être vus, et ils ensevelissaient leurs châteaux au fond des vallées, comme leurs petites maisons au fond des faubourgs. Je suis sûr que dans aucun château de France l'empreinte de la cour de Louis XV n'était plus vivante qu'à La Brosse-Saint-Ouën.

Quelques minutes à peine étaient écoulées que le duc et la duchesse de M... faisaient solennellement leur entrée dans la cour d'honneur du château. Ils y furent reçus en grande pompe, suivant l'usage de l'époque, par leurs gens, vêtus de leur plus belle livrée, et tous empressés de saluer la nouvelle châtelaine. Comme il faisait encore jour et que la duchesse annonçait n'éprouver aucune fatigue d'un voyage exécuté au surplus en moins de cinq heures, le duc lui proposa de faire un tour de promenade dans le parc. La jeune femme accepta, et la voilà doucement appuyée sur le bras de son mari, qui semble prendre plaisir à la guider lui-même pour la première fois dans cette retraite fortunée, où, loin de la ville et de la cour, loin de l'Opéra surtout, leurs jours vont s'écouler si tranquilles et si purs. Le duc lui montre les points de vue, les arbres, les plantes rares; il lui détaille les bâtimens, et elle ne peut se lasser de tout admirer, parce que tout semble admirable à une jeune femme qui n'est jamais sortie de son couvent jusqu'au jour de son mariage, et aussi parce que, vus à travers le prisme du bonheur, tous les objets s'illuminent de je ne sais quelle mystérieuse auréole qui leur prête un charme tout nouveau.

Cependant le jour tombe, la nuit vient, la nuit si pleine de parfums et de douces promesses, la nuit qui doit payer à la jeune duchesse de M... tous les soucis, tous les ennuis qu'elle a endurés depuis six grands mois. On reprend le chemin du château. Le duc et la duchesse gardent le silence, et l'on n'entend que le bruit de leurs pas qui foulent mollement et presque en cadence le sable fin des allées. Mais que d'éloquence il y a parfois dans le silence même! Déjà tous deux étaient arrivés devant la partie des bâtimens où nous nous trouvons en ce moment réunis, et qui servait d'habitation à l'intendant du duc, à son secrétaire et aux officiers de sa maison, lorsque le premier de ces personnages, apparaissant soudain au détour d'une allée, s'écria avec une grande pétulance et sans voir la duchesse :

— Ah! monsieur le duc, je suis aise de vous rencontrer. Je vous cherchais pour vous montrer le petit pavillon que j'ai fait disposer d'après vos ordres. Cela coûtera gros; mais aussi vous serez content. C'est un véritable boudoir, digne d'être habité par une déesse, et je gage qu'il en sera bruit à l'Opéra pendant un mois entier.

Le duc, lançant à son malencontreux intendant un regard furieux, répondit :

— Ne voyez-vous pas, monsieur Renard, que je suis avec M^me^ la duchesse, et que je n'ai pas le loisir de m'occuper de toutes vos sornettes? Retirez-vous.

— Pourquoi donc? balbutia la duchesse, qui était devenue pâle à ce seul mot d'Opéra, et qu'agitait déjà un funeste pressentiment.

— Retirez-vous, vous dis-je! ajouta vivement le duc à voix basse, en serrant le bras de son intendant de manière à lui arracher un cri; vous êtes un sot!

Mais la duchesse, affectant un grand calme, reprit aussitôt :

— Pourquoi congédier ainsi M. Renard, monsieur le duc? Je ne me sens nullement fatiguée; et puisque vous êtes en train de me montrer toutes les merveilles de ce séjour, veuillez me conduire à ce pavillon dont il doit être parlé pendant un mois à l'Opéra.

— M. Renard ne sait ce qu'il dit, repartit le duc avec aigreur. Je crains pour vous la fraîcheur du soir; rentrez, madame la duchesse.

— Oh! non pas, répliqua la jeune femme, je vous avertis que ma curiosité est éveillée au dernier point, et que je suis disposée à m'abstenir de nourriture et de sommeil jusqu'à ce que vous m'ayez montré cette nouvelle merveille du château de La Brosse-Saint-Ouën.

Le duc aurait de grand cœur, en ce moment, arraché la langue à M. Renard; toutefois il se contint, et pensant qu'en révélant une partie de la vérité, il sortirait plus aisément d'embarras, il s'écria du ton le plus dégagé qu'il lui fut possible d'affecter :

— En vérité, madame la duchesse, vous qui plaignez M. Renard, vous ne savez pas ce dont il est cause. Il me force à vous révéler le mystère d'une surprise que je voulais vous faire. Je sais combien vous aimez la musique, et j'ai résolu d'avoir de temps à autre, cet été, quelques représentations de petits opéras dans la salle de comédie du château. Votre fête qui approche me fournissait une occasion toute naturelle d'inaugurer ici ce genre de divertissement; mais il faudra, comme vous le pensez bien, quelques répétitions, et comme nous sommes assez éloignés de Paris, j'ai obtenu de M. le premier gentilhomme de la chambre l'autorisation de faire venir ici quelques artistes qui se trouvent inoccupés à la ville. Il s'agit d'offrir à ces messieurs ainsi qu'à ces dames une hospitalité digne du nom que je porte, et à ce titre, quelques dispositions de logement étaient nécessaires; c'est ce dont M. Renard venait me rendre compte, en ajoutant seulement, selon l'usage des intendans, une grande importance à ce qui n'en vaut guère la peine, j'en suis sûr.

— En effet, dit M. Renard qui vit bien qu'il avait une sottise à réparer, M. le duc a raison; mais que voulez-vous, madame la duchesse, l'habitude...

La jeune femme ne lui laissa pas le temps d'en dire davantage.

— Allons! s'écria-t-elle avec cet accent aigre-doux que nous nous entendons si bien à faire valoir, nous autres femmes, et que vous hommes n'atteindrez jamais, je vois que tous les torts sont de mon côté, et que je n'ai comme toujours que des actions de graces à rendre à M. le duc. Je suis toute disposée à m'humilier devant lui et à lui demander pardon de lui avoir arraché son secret, en votre présence même, monsieur Renard; mais, en conscience, je ne saurais me mettre à genoux dans une allée du parc, et si tel est votre bon plaisir, monsieur le duc, ce sera dans ce mystérieux pavillon que nous allons visiter ensemble.

Le duc comprit qu'en résistant à sa femme, il y avait danger de lui inspirer des soupçons qu'il croyait alors bien éloignés de son esprit, et ce fut avec une parfaite résignation qu'il s'écria :

— Allons donc, monsieur Renard, voir votre ouvrage.

L'intendant se mit en devoir de conduire le châtelain et la châtelaine au pavillon. Une fois introduits dans cette retraite mystérieuse, vous dire quel spectacle frappa leur vue serait chose difficile. Il faudrait pour cela posséder, comme quelques romanciers en vogue, toute la science d'un commissaire priseur de premier ordre, et j'avoue mon ignorance en pareilles matières. Qu'il vous suffise de savoir que le logement ménagé à grands frais dans le pavillon dont il s'agit, réalisait sur une petite échelle toutes les merveilles qu'on rencontre dans les palais des rois. Ce n'était partout que dorures et peintures précieuses, que meubles exquis, tentures et tapis de la plus grande richesse. On eût dit que ce séjour prestigieux, orné par les mains des fées, était destiné à servir d'habitation à leur reine.

Le duc baissait les yeux comme un coupable pris en flagrant délit. M. Renard s'efforçait constamment d'intercaler l'opacité de son corps entre la bougie qu'il tenait à la main et la duchesse, afin de dissimuler autant que possible les détails de l'ameublement. Tout à coup le duc, illuminé par je ne sais quelle révélation intime, s'écria :

— En vérité, monsieur Renard, vous avez outrepassé mes ordres, et tout cela est beaucoup trop beau.

— Monsieur le duc..., balbutia le malencontreux intendant.

Mais il était écrit que, ce soir-là, le pauvre M. Renard ne pourrait achever une seule phrase, et la duchesse, l'interrompant vivement :

— Pourquoi donc, monsieur le duc, dit-elle, pourquoi gronder encore M. Renard? Je ne vois rien ici que de fort naturel. Vous recevez des acteurs, et sans doute... des actrices de l'Opéra. En conscience, on ne pouvait moins faire pour une chanteuse, et tout cet ameublement me paraît fort simple à moi.

M. Renard ouvrit de grands yeux à ces derniers mots.

— Que peut coûter tout cela? ajouta la duchesse, une bagatelle, quelques milliers d'écus. Allons! monsieur le duc, vous ne voulez pas passer devant moi pour avare, n'est-ce pas? Voyons, à qui destinez-vous ce logement? est-ce à M^{me} *** ou à M^{lle} ****?

Et avec une cruelle ironie la duchesse affectait de citer, excepté un seul, les noms de toutes les actrices de l'Opéra, afin de forcer le duc à prononcer lui-même celui qui dans un pareil moment devait à coup sûr lui brûler la langue comme si on y eût passé un fer chaud. Ce fut d'une voix à peine perceptible que l'infortuné duc répondit :

— Eh mais, madame la duchesse, je pense que ce sera sans doute..., à moins de quelque obstacle imprévu, M^{lle} Raymon.

— La Raymon! repartit la duchesse, qui n'avait jamais de sa vie employé cette façon de parler, et qui avait, en s'exprimant ainsi, grandi d'une coudée; j'ai vu jouer cette fille, je crois m'en souvenir. C'est une blonde à l'œil mutin, qui a de la voix et regarde continuellement dans la loge de MM. les gentilshommes de la chambre. J'aurai grand plaisir à la voir ici, et je vous rends graces, monsieur le duc, de me procurer l'occasion de l'entendre, même à Saint-Ouën.

Ayant ainsi parlé, la jeune duchesse reprit majestueusement le chemin du château, et le duc la suivit, non sans une légère dose de confusion. Chemin faisant, il se remit pourtant en entendant sa femme lui dire en riant, et du ton de voix le plus naturel :

—Eh bien! monsieur le duc, étudiez-vous donc un rôle dans l'opéra qu'on doit représenter ici, que vous ne songiez pas à m'offrir votre bras par une nuit si noire?

—Allons! se dit-il en s'empressant de remplir le vœu qui lui était exprimé, elle ne se doute de rien, et j'avais tort de m'inquiéter.

Tout en raisonnant ainsi, il commençait à penser à part lui que la duchesse était peut-être une femme plus digne d'attention qu'il ne se l'était imaginé dès le lendemain de ses noces. Elle qu'il avait toujours vue depuis lors si soumise, si muette en sa présence, et, tranchons le mot, si insignifiante, venait de lui apparaître sous un jour tout nouveau. Il se demandait comment cette physionomie avait pu lui sembler froide, ces grands yeux noirs sans éclat, et puis, il faut bien le dire, ce n'est jamais impunément qu'un homme passe cinq heures d'horloge en tête à tête, en poste surtout, avec une jolie femme, fût-il même son mari. Aussi, le duc en était venu à se dire, avant même d'avoir franchi la totalité du chemin qui le ramenait au château, qu'il pouvait bien avoir été un sot, nonobstant la connaissance qu'il croyait avoir acquise des femmes, en jugeant la sienne si peu favorablement. Il y avait là un curieux sujet d'étude à reprendre tôt ou tard : et pourquoi pas ce soir même? pensa-t-il en se résumant.

Fort de cette résolution et persuadé par quelques succès antérieurs qu'il n'avait qu'à vouloir pour triompher d'une femme sur l'amour de laquelle il croyait pouvoir compter à tous les titres imaginables, il ne se donna même pas la peine de dresser un plan d'attaque, et n'eût été un reste de respect humain, il eût peut-être tout simplement ordonné à son valet de chambre de remettre à l'une des femmes de M^me^ la duchesse sa robe de chambre et son bonnet de nuit; mais sans employer cette irrévérencieuse formalité, il allait, le souper terminé, offrir la main à M^me^ de M.... pour passer dans sa chambre à coucher, et cette fois, il n'était nullement disposé à faire comme la veille et à se retirer après lui avoir baisé respectueusement le bout des doigts, lorsqu'à sa grande surprise, il l'entendit s'écrier, en s'adressant à l'un des valets :

—Saint-Jean, faites-moi le plaisir de prévenir Julie (c'était le nom de sa caméristе favorite) que je ne me sens pas très bien portante ce soir, et que je désire qu'elle passe la nuit auprès de moi.

Le duc se mordit les lèvres jusqu'au sang, pourtant il n'abandonna pas pour cela la partie, et puisant des armes même dans la résolution de sa femme :

—Mon Dieu, madame la duchesse, s'écria-t-il de l'air le plus tendre à la fois et le plus effrayé, c'est un soin que je ne veux laisser à personne; car votre indisposition m'inquiète...

Ici la duchesse ne put réprimer un léger sourire, mais elle ajouta bientôt :

—Non, monsieur le duc, c'est inutile, je vous rends graces, je me sens déjà un peu mieux; et puis, s'il faut vous le dire, vous autres hommes n'entendez pas grand' chose aux indispositions des femmes, votre présence serait plus nuisible qu'utile. Julie me suffit.

Et à ces mots elle se retira brusquement.

Demeuré seul, le duc ne trouva pas cette indisposition naturelle, et en la rapprochant de ce qui s'était passé le soir même à propos du pavillon, il ne douta plus que sa femme n'eût un grain de jalousie.

— Tant mieux! se dit-il, elle est à moi maintenant de toutes les manières.

Et il s'endormit tout seul dans son beau lit à baldaquin empanaché, en ruminant ce refrain triomphal.

Le lendemain, dès qu'il fut levé, il se rendit à l'appartement de la duchesse pour savoir lui-même de ses nouvelles; mais M^{lle} Julie, la fille de chambre favorite, s'en vint d'un petit air composé le recevoir à la porte du sanctuaire, et là, elle lui apprit à voix basse que sa maîtresse n'avait pas dormi de la nuit, qu'elle avait une violente migraine, et qu'elle avait ordonné de ne laisser entrer ame qui vive. Le duc enrageait, mais il n'en fit pas semblant, et se retira.

Sur ces entrefaites, on vint lui annoncer que les carrosses arrivaient, amenant messieurs et mesdames de l'Opéra. Cette nouvelle suffit pour rasséréner son front.

— Ah! madame la duchesse! s'écria-t-il en secouant son jabot et ses manchettes avec des airs de conquérant, vous êtes bien déterminée à me tenir rigueur! Comme il vous plaira; voici un dédommagement qui m'aidera à prendre patience.

Et il s'en alla d'un pas léger s'installer à une fenêtre d'où il pouvait voir les arrivans; car il n'était pas de la dignité d'un des premiers seigneurs du royaume qu'il allât recevoir à la porte de son château des comédiens, bien que ces comédiens fussent des chanteurs de l'Opéra. Tous les carrosses s'ouvrirent successivement; mais, hélas! M^lle^ Raymon ne parut pas. Cette fois, l'impatience du duc l'emportant sur le sentiment de sa dignité même, il s'élança dans la cour. Une lettre lui fut remise, elle était de M^lle^ Raymon. Avec quelle précipitation fébrile le cachet de cette lettre fut brisé! Toutefois, le malheur n'était pas aussi grand qu'on aurait pu se l'imaginer d'abord. M^lle^ Raymon annonçait qu'elle ne pouvait venir encore, occupée qu'elle était d'un nouveau rôle; mais si l'on voulait commencer les répétitions sans elle, elle se faisait fort de réparer le temps perdu.

Le duc fut vivement affecté de ce contre-temps, cependant il résolut de faire contre fortune bon cœur, et, dès le jour même, le voilà devenu ce qu'on appelle en Italie *impresario*, ou tout bonnement, si vous voulez, directeur de théâtre, s'occupant à la fois des machines, de l'orchestre, des acteurs, des billets d'invitation, et n'ayant plus une minute à lui.

Pendant ce temps-là, la migraine de la duchesse poursuivait son cours avec une désespérante opiniâtreté. Sous ce prétexte plus ou moins plausible, madame se tenait renfermée dans son appartement, et rien ne pouvait la déterminer à en franchir le seuil, non plus qu'à y laisser pénétrer personne. D'un autre côté, M^lle^ Raymon ne donnait aucun signe de vie. Dans cette cruelle perplexité, privé à la fois de sa femme et de sa maîtresse, redoutant presque au même degré le scandale auquel l'absence prolongée de l'une comme de l'autre pouvait tôt ou tard donner naissance, le duc se serait donné mille fois au diable, si le diable eût dû le tirer d'embarras.

Néanmoins les répétitions de l'opéra qu'on devait représenter au château allaient toujours leur train, et le duc n'en manquait pas une seule, peut-être pour s'étourdir sur sa triste situation. Cet opéra, dont j'ai oublié le titre, était un de ces tableaux de mœurs pastorales si fort en vogue à la cour de Louis XV, et dont *le Devin de Village*, de J.-J. Rousseau, fut en quelque sorte le précurseur. Il y avait là un beau seigneur qui, grandement épris d'une petite paysanne, se déguisait en berger pour faire sa conquête. Le seigneur, qui n'avait d'abord vu dans ce déguisement qu'une simple plaisanterie, se laissait si bien prendre à la longue aux charmes de la bergère, qu'il finissait par l'épouser, le tout pour la plus grande gloire de l'*Encyclopédie* et du *Contrat social*. Je ne sais lequel des beaux esprits de l'époque s'était rendu coupable de cet ingénieux canevas, sur lequel un compositeur célèbre alors, Piccini, le rival de Gluck, avait brodé une musique qui eut le plus grand succès. Quoi qu'il en soit, le seigneur ou du moins l'acteur chargé de ce rôle était un beau jour en train d'exhaler dans une ariette de la plus belle facture les feux dont son cœur était embrasé pour l'inhumaine Colette, lorsqu'il demeura tout à coup sans voix, les yeux fixes et la bouche béante. Le duc, qui l'écoutait avec la plus vive attention, étonné de ce mutisme soudain, se retourna pour en connaître la cause, et sa surprise ne put que s'accroître encore en découvrant, dans un angle obscur de la salle, une forme féminine qui n'était autre que M^me^ la duchesse de M...

Quant au chanteur, qui de vous n'a déjà reconnu en lui une ancienne connaissance, l'acteur Philidor, Philidor plus jeune, plus ému et aussi plus charmant que jamais?

— Pardieu! madame la duchesse, s'écria M. de M..., voilà une aimable surprise, et je vous en sais infiniment de gré. Vous êtes donc enfin débarrassée de votre damnable migraine?

La duchesse sourit et répondit de l'air le plus candide du monde :

— J'ai voulu essayer si la musique aurait plus de pouvoir sur moi que les remèdes de la médecine.

— Et Apollon a vaincu Esculape? reprit le duc avec le jargon mythologique si fort en vogue alors.

— Ma foi, monsieur le duc, repartit la jeune femme, j'en ai peur pour ce dernier.

— Vous êtes adorable, s'écria le duc avec une effusion cette fois bien naturelle, et en s'emparant d'une main sur laquelle il déposa le plus galant baiser.

Le pauvre Philidor en rougit jusqu'au blanc des yeux, et la duchesse s'empressa d'ajouter :

— Si vous ne voulez pas que mon mal me reprenne, il faut, monsieur le duc, que la répétition continue.

Le duc fit un signe, et, comme on répétait au clavecin, l'accompagnateur se mit en devoir d'exécuter une ritournelle, puis il s'arrêta à son tour en s'écriant :

— Pardon, monsieur le duc, j'oubliais que le duo est encore aujourd'hui à passer.

— Pourquoi donc, dit la duchesse, passer ce duo?

— C'est que, balbutia le duc d'un ton de voix assez embarrassé, l'actrice chargée du rôle de Colette n'est pas encore arrivée.

— Ah! reprit la duchesse avec une apparente ingénuité, c'est différent. Pourtant c'est dommage, car ce duo est si joli! Il y a surtout un passage, où les deux voix se marient ensemble, qui m'a toujours semblé plein d'une délicieuse harmonie.

— Vous savez donc ce duo? dit le duc.

— A peu près. Je l'ai chanté quelquefois avec mon maître de musique.

Ici, Philidor, qui avait écouté avec un trouble sans cesse croissant le court dialogue échangé entre le duc et la duchesse, ne put s'empêcher de s'écrier de la voix la plus tendre et la plus insinuante qu'il trouva au fond de sa poitrine :

— Si madame la duchesse daignait y consentir, je pourrais chanter ce duo avec elle.

C'était la première fois qu'il osait adresser la parole à M^{me} de M...; jusqu'alors il s'était contenté du langage des yeux; aussi, après ce peu de mots, il s'arrêta presque suffoqué. La duchesse attacha quelques instans sur lui un regard plein d'une expression indéfinissable, puis elle s'écria :

— Pourquoi pas?

M. de M..... ouvrit de grands yeux. Était-ce bien sa femme qu'il venait d'entendre? Il était encore immobile et muet de surprise que déjà la jeune duchesse était auprès du clavecin, repassant à mi-voix dans la partition le fameux duo dont il s'agit. Au bout de cinq minutes environ, elle dit à l'accompagnateur avec un petit air moitié sérieux moitié mutin, qui lui allait à merveille et qui sentait d'une lieue sa duchesse :

— Allons! monsieur, je vous attends.

La ritournelle se fit entendre de nouveau; Philidor était si transporté qu'il en perdait la tête et qu'il fallut que le musicien recommençât encore, parce qu'il n'était pas parti en mesure. Quant au duc, il se disait tout bas que c'était là un étrange caprice de femme, et que sans doute ses oreilles, habituées au chant si pur et si mélodieux de M^{lle} Raymon, allaient subir un rude assaut. Si l'histoire que je vous conte n'était rien qu'un roman, je ne manquerais pas de vous dire, pour exalter votre imagination, que, dès les premières notes, la duchesse prouva qu'elle était fort en état de surpasser de beaucoup le talent de M^{lle} Raymon; mais, comme vous n'ajouteriez aucune foi à une semblable hyperbole, j'aime mieux vous raconter tout bonnement que le mari, — sans partager d'une manière absolue l'enthousiasme frénétique de l'amant, qui s'écriait qu'avec quelques leçons (les siennes sans doute) M^{me} la duchesse aurait bientôt effacé toutes les dames de l'Opéra, — ne put s'empêcher de convenir que sa femme avait une jolie voix et qu'elle la conduisait avec goût.

Les choses en restèrent là pour cette journée, dont la fin fut au surplus couronnée par un nouvel accès de migraine survenu à M^{me} la duchesse. Maudite migraine! Voilà un mal bien opiniâtre, n'est-ce pas? Mais nous avons maintenant un remède souverain pour le guérir.

Cependant, M^{lle} Raymon n'arrivait pas et ne donnait même pas de ses nouvelles. La position n'était plus tenable pour ce pauvre duc qui crut devoir enfin, ce jour-là même, prendre un parti désespéré. Il demanda des chevaux de poste et se rendit à Paris, afin de hâter l'arrivée de sa belle maîtresse.

Le lendemain de ce départ, voici ce qui se passa à La Brosse-Saint-Ouën : Un courrier venu de Paris à franc-étrier apporta à M^{me} la duchesse un message de son mari, dans lequel celui-ci l'invitait, sans autre explication, à congédier immédiatement les artistes de l'Opéra, la partie projetée ne pouvant avoir lieu. Au message en étaient joints deux autres pour l'intendant et le secrétaire de M. de M...., où il leur était ordonné de suspendre tout préparatif et de contremander les invitations qu'ils avaient envoyées.

— Voilà qui est étrange, dit la duchesse.

Et comme elle s'apprêtait à faire remettre aux destinataires les deux lettres du duc et à remplir en tout point ses intentions, voici que M^{lle} Julie, sa fille de chambre favorite, qui tenait à la main une gazette, poussa un grand cri.

— Qu'est-ce donc, qu'avez-vous? s'écria la jeune femme.

— Ah! pardon, madame la duchesse, répondit cette fille un peu confuse; c'est que je viens de voir dans la gazette une nouvelle bien extraordinaire.

— Quoi donc?

— M^{lle} Raymon de l'Opéra est en fuite; elle est partie avec un des secrétaires de M. l'ambassadeur d'Angleterre.

La duchesse resta froide et impassible en apparence; puis, s'approchant d'un de ces trépieds alors en usage et sur lesquels on faisait brûler des parfums, elle y plaça les deux lettres qu'elle tenait à la main et qui furent consumées en un clin d'œil. Ensuite, changeant de toilette, elle choisit le plus galant de ses déshabillés, et ordonna à M^{lle} Julie d'aller quérir Philidor et de l'amener dans son boudoir... »

Ici, lectrice ou lecteur, je dois vous prévenir, moi qui ne suis dans cette circonstance que l'obscur metteur en œuvre du récit d'autrui, que je fis ce que vous êtes peut-être tentés de faire actuellement : je me récriai contre cette métamorphose tant soit peu brusque survenue dans le caractère de Mme la duchesse de M....

— Eh quoi! interrompis-je, se peut-il que le seul passage de l'atmosphère de Paris, la grande ville, à celle du château de La Brosse-Saint-Ouën ait déterminé, chez une jeune femme dans laquelle nous n'avions vu d'abord qu'une petite pensionnaire bien timide, bien gauche et par trop innocente, une réaction si sensible? Vertubleu! mesdames, quelle amazone que Mme la duchesse de M....! je doute que sa tante la douairière pût lui en remontrer maintenant. Expliquez-moi, je vous prie, le mystère de cette transsubstantiation, après m'avoir pardonné de me servir d'un pareil mot.

Ma question, je dois vous le dire, parut embarrasser un peu les dames auxquelles je m'adressais; je n'obtins d'elles que des réponses fort vagues sur le pouvoir des circonstances pour modifier un caractère, sur l'influence des passions, etc.; mais il était évident pour moi que, sans faire attention à la forme, chacune de ces dames, emportée par le fond, supputait dans sa tête la somme de torts qu'un mari peut amasser contre lui, pour que sa femme se résolve à le traiter en ennemi, et que Mme de M...., quelle que fût sa conduite à venir, était parfaitement innocentée à leurs yeux.

Mme V...., qui avait profité de mon interruption pour reprendre haleine, jugea comme moi que tel devait être le sentiment secret de ces dames, car elle s'écria, avec un sourire assez malicieux:

— Je crois que l'heure des commentaires n'est pas venue, et il ne s'agit nullement, quant au présent, d'absoudre ou de condamner la duchesse. Attendez le dénouement: vous sifflerez alors, si bon vous semble. Quant à l'observation qui a été faite, quelqu'un qui aurait plus de connaissance du cœur humain que n'en ont, la plupart du temps, MM. les romanciers, aurait déjà reconnu qu'une femme n'entre en révolte ouverte contre son mari, qu'autant qu'elle ne le veut point tromper et, qu'au contraire, elle n'est jamais plus soumise que lorsque la chose est déjà faite ou sur le point de se conclure.

Je n'en demandai pas davantage et, tranquille pour le quart-d'heure sur le sort de M. le duc de M...., je baissai la tête, non sans quelque confusion, résolu dès-lors à écouter jusqu'au bout tout ce que pourrait dire Mme V...., sans me permettre même un hochement de tête. Celle-ci reprit en ces termes le cours de son récit:

« Philidor jugea ses affaires fort avancées, lorsqu'il vit la camériste favorite de la jeune duchesse s'approcher de lui d'une façon qu'il ne manqua pas de juger mystérieuse, et lorsqu'il apprit en même temps qu'il était mandé à comparaître dans son boudoir; je ne sais même pas si, à l'exemple de tous les amoureux de roman ou d'opéra-comique, il ne se permit pas d'embrasser M^{lle} Julie, en reconnaissance de la bonne nouvelle qu'elle lui apportait. Vous, messieurs, à la place de Philidor, peut-être auriez-vous pensé qu'il était assez étrange qu'une jeune femme de dix-neuf ans, bien famée, de haut rang et à laquelle vous n'auriez encore parlé que le langage des yeux, prît ainsi les devans et vous offrît, par ambassadeur, ce que vous n'aviez même encore osé solliciter; mais d'abord, l'amour qui chez les hommes est toujours enté sur l'amour-propre, est un pauvre logicien; et puis, il y a un vieux proverbe qui dit qu'il n'y a pire eau que l'eau qui dort; puis enfin, nous sommes au XVIII^{e} siècle, ne l'oubliez pas, et Philidor est le chanteur favori de l'Opéra. Ne vous étonnez donc pas si vous le voyez entrer avec un air moitié séminariste, moitié page, dans le boudoir de la duchesse qui est mollement étendue sur un sofa, et s'il ose même, de prime abord, baiser sa main. La duchesse, sans montrer le moindre mécontentement de cette familiarité, lui fait signe de s'asseoir sur un pliant à côté d'elle, et lui, comme vous pensez bien, se met aussi près de M^{me} de M... que les convenances le permettent. La duchesse, plongée dans une rêverie profonde, n'y fait d'abord pas attention, et Philidor, attribuant cette rêverie à je ne sais quel trouble secret du plus favorable augure, se rapproche davantage; il ose même effleurer de sa main le genou de la jeune femme. Celle-ci ne semble pas s'en apercevoir, et ce n'est qu'au moment où Philidor, haletant, éperdu, va se précipiter à ses pieds et lui confesser son amour, qu'elle relève soudain la tête avec une expression si bien mêlée de surprise et d'insultante hauteur, que le pauvre jeune homme interdit baisse les yeux et s'écrie d'une voix étouffée :

— Madame la duchesse..., pardon..., que voulez-vous de moi?

La jeune femme répondit avec une tranquillité au moins apparente :

— Monsieur, je vous ai fait mander pour vous prévenir que j'ai l'intention de remplacer l'actrice qui vous manque dans l'opéra que vous devez jouer ici; j'aurai besoin, pour cela, de vos conseils, et j'étais bien aise de les réclamer moi-même. Veuillez vous tenir prêt pour cette après-dînée.

A ce moment, Philidor osa lever les yeux sur la duchesse; sa physionomie était de glace, il s'inclina comme un condamné qui vient d'entendre son arrêt, et sortit.

Maintenant, j'espère que la conduite de M^{me} de M.... ne vous présente plus aucune énigme. Vivement froissée par son mari dans ses plus chères affections, dans ses plus douces espérances, elle avait voulu une vengeance, mais une vengeance où les apparences seulement fussent contre elle; car son ame était pure encore. Elle s'était promis de rendre au duc de M.... tourment pour tourment, injure pour injure, et, comme il avait pris une cantatrice pour maîtresse, de l'amener à penser qu'elle avait choisi, par réciprocité, un chanteur pour amant. C'était là la punition qu'elle avait résolu de lui infliger, se réservant d'en abréger la durée d'après la conduite de son mari envers elle et d'après les marques de repentir qu'il pourrait donner. Satisfaite du témoignage de sa conscience, elle bravait le jugement du monde; aussi bien peut-être l'éloignement où elle se trouvait de la cour et de la ville lui inspirait-il, à cet égard, une sécurité à coup sûr mal fondée, car il n'y a rien qui se propage si vite que la médisance et la calomnie. Mais ce n'était pas là le seul côté faux de ses calculs, et simple qu'elle était, la jeune duchesse n'avait pas prévu toutes les conséquences de sa folle résolution. Elle n'avait pas réfléchi qu'une femme, en choisissant un plastron, se met souvent à la merci de celui auquel elle impose un pareil rôle, alors qu'elle croit avoir le mieux pris ses mesures pour lui échapper. Une demi-heure à peine s'était écoulée depuis la sortie de Philidor, que la duchesse recevait un billet à peu près ainsi conçu :

« Madame la Duchesse,

« J'ai eu le malheur de vous offenser, et je ne m'en consolerai jamais ; pardonnez-moi d'avoir pu croire un instant, dans mon orgueil, que moi, un chanteur de l'Opéra, un homme de rien, je ne vous étais pas indifférent. C'est un crime que j'expierai cruellement, je le sens, et peut-être par le repos de toute ma vie. Il dépend de vous, au surplus, madame la duchesse, de rendre cette épreuve moins pénible pour moi, en m'infligeant la punition que j'ai méritée, en m'interdisant pour toujours votre présence. Faites, madame, je vous en supplie, que cette représentation n'ait pas lieu, que je puisse quitter aujourd'hui même votre château. Ne m'exposez plus à revoir vos beaux yeux, car j'en mourrais, madame la duchesse, et vous ne voulez pas la mort d'un malheureux qui ne vous a jamais fait de mal; ou bien, grace pour ce blasphème! je pourrais vous offenser encore, et vous ne le voulez pas non plus. »

Il serait difficile d'imaginer une position plus embarrassante que celle où se trouva la duchesse, après avoir lu ce billet, le premier qu'elle eût reçu de sa vie. Il y avait dans ces quelques lignes une chaleur, une conviction et en même temps une bonne foi bien faites pour ébranler la lectrice la plus indifférente. Que répondre? Que faire? La jeune femme devait-elle abandonner son projet, et, déférant au vœu de Philidor, renoncer à une épreuve désormais doublement périlleuse? C'était à coup sûr le parti le plus sage, et c'est sans doute pour cela qu'il ne fut pas suivi.

M^me de M.... pensa, je vous demande grace pour tant de présomption, qu'elle était assez forte pour résister aux séductions d'un chanteur de l'Opéra, d'un homme qui n'était pas de sa caste; que c'était inspirer trop d'orgueil à cet homme que de le laisser partir, emportant la pensée que la duchesse de M... avait pu craindre un instant d'encourager sa folle passion. Bien plus, comme il n'est sorte de beau travertissement dont l'ennemi du genre humain ne parvienne à revêtir les funestes inspirations qu'il nous donne, la duchesse en vint à se persuader qu'en retenant Philidor au château, elle accomplissait un acte de charité, puisqu'elle était bien déterminée à lui prouver par sa froideur qu'il ne devait avoir aucune espérance. Ainsi il ne pouvait manquer de partir guéri. Après un raisonnement aussi puissant, elle rappela M^lle Julie qui lui avait remis le billet dont il s'agit et s'était retirée ensuite par discrétion, se doutant bien de quelle source il émanait; puis elle dit à cette fille du ton le plus naturel :

— Vous m'avez remis une lettre tout à l'heure. Au moment où je la décachetais, à la fenêtre, le vent l'a emportée dans les canaux du château; cherchez-la, et rapportez-la-moi.

La caméristе, trompée par l'air d'assurance de sa maîtresse, s'acquitta consciencieusement d'une commission qui ne pouvait, bien entendu, avoir aucune espèce de succès, puisque la lettre était déjà soigneusement renfermée dans un coffret de bois de santal, où il faut croire que la duchesse l'avait mise en dépôt pour la rendre à son auteur. D'un autre côté, comme M^lle Julie ne manqua pas de donner une grande publicité à sa recherche, il en résulta que le malheureux Philidor eut, outre les tourmens auxquels il était déjà en proie, celui de penser que sa lettre avait pu tomber entre les mains de quelque valet qui ne manquerait pas de la porter au duc.

Il était dans cette perplexité, se promenant à grands pas dans l'allée la plus sombre et la plus isolée du parc, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'était pas seul dans l'allée, et qu'une autre personne, dont l'épaisseur du feuillage ne lui permit de distinguer ni les vêtemens, ni les traits, s'y promenait également; il crut devoir prendre une autre direction, mais il ne tarda pas à se convaincre qu'on s'obstinait à le suivre. Étonné, il fit volte face, et faillit tomber à la renverse en reconnaissant dans la personne ainsi acharnée à sa poursuite la duchesse elle-même.

Celle-ci l'avait vu passer sous son balcon quelque temps auparavant, et il lui avait paru si pâle et si défait, qu'elle s'était émue de pitié pour lui. Un moment même, l'idée lui était venue que le désespoir pouvait entraîner Philidor à attenter à ses jours. A cette pensée, son sang s'était glacé dans ses veines, et elle était descendue précipitamment pour empêcher un tel malheur. Du plus loin qu'elle aperçut le chanteur, elle lui fit signe d'approcher, il obéit; mais quand elle se vit ainsi seule dans l'endroit le plus retiré du parc, avec ce jeune homme si disposé, elle s'en souvenait, à l'offenser encore, elle eut peur et recula involontairement. Cependant, comme il fallait bien rompre un silence que son interlocuteur, fort ému lui-même, paraissait disposé à garder, elle s'écria par forme de conversation :

— Eh bien! monsieur, quand commençons-nous?

Philidor la regarda avec stupéfaction, puis il répondit de l'air morne d'une victime :

— Quand il vous plaira, madame la duchesse.

Il y eut un nouveau silence. La duchesse sentait qu'elle s'était engagée imprudemment dans une partie où tout le désavantage était de son côté, et elle cherchait, pour s'en tirer honnêtement, comme on dit, une de ces phrases banales avec lesquelles on coupe court à une conversation gênante. Elle crut l'avoir trouvée, en disant à Philidor, avec une gaieté forcée :

— J'ai déjà un peu étudié mon rôle, et je crois que vous ne serez pas mécontent de moi, car j'ai joué la comédie au couvent. A ce soir, monsieur Philidor!

Puis elle disparut avec la rapidité d'un oiseau qui s'envole.

Philidor demeura quelques instans immobile à la même place, les yeux tournés vers le sentier qu'avait pris la duchesse, et comme si, doué du don de seconde vue, il eût pu distinguer à travers les branchages verdoyans des arbres cette forme blanche qui fuyait devant lui. Puis tout à coup son visage s'épanouit, ses yeux brillèrent, un sourire presque imperceptible vint animer les fraîches fossettes de ses joues, et il s'écria, en se frappant le front :

— Madame la duchesse de M...., vous êtes à moi! Ah! ce matin tant de froideur et de dédain! tout à l'heure un si tendre empressement, et vous dites que vous n'avez pas lu mon billet! Je gagerais ma tête à couper que vous l'avez lu, madame la duchesse! Patience, le raisin est encore vert, mais j'ai huit jours devant moi : il mûrira.

Il vous souvient de cette vieille anecdote de Sixte-Quint jetant sa béquille au milieu du conclave, après qu'il a été élu pape; je ne sais si Philidor était assez lettré pour connaître ce fait historique, et j'en doute même beaucoup; toujours est-il que l'instinct lui suffit pour appliquer immédiatement en amour le grand exemple que le cardinal Montalte a légué au monde en politique. Le beau chanteur se donna bien de garde, en entrant au château, de laisser lire sur ses traits toute la joie qui débordait dans son cœur. Il n'était encore que cardinal, et il fallait qu'il restât boiteux jusqu'à ce qu'il devînt pape.

En conséquence, le soir, lorsqu'il fut admis dans le salon de musique, il avait eu soin de ne pas dîner, afin de conserver une pâleur intéressante, sur laquelle il comptait beaucoup auprès de la duchesse. Celle-ci en éprouva tant de compassion, qu'elle ne put s'empêcher de murmurer tout bas, en le voyant entrer :

— Pauvre jeune homme!

Cette compassion alla si loin dans le courant de cette première répétition, que lorsque l'acteur se retira, la duchesse crut devoir lui donner sa main à baiser. Une main baisée! c'est bien peu de chose, et, en conscience, M^{me} de M... ne pouvait faire moins pour un amant qu'elle *désespérait*.

Le lendemain, la main fut tendue non-seulement au départ, mais même à l'arrivée, ni plus ni moins que si Philidor eût été gentilhomme. Et d'ailleurs, qui dit qu'il ne l'était pas? Un renversement de fortune, des malheurs domestiques, pouvaient l'avoir poussé dans une carrière pour laquelle il n'était, à coup sûr, pas né. C'était peut-être un cadet de famille qui ne s'était senti aucun goût pour l'église; peut-être aussi était-il bâtard de quelque grand seigneur. Il y avait trop de noblesse dans toutes ses manières pour que l'une de ces suppositions ne fût pas fondée, et la duchesse grillait d'envie d'en être instruite; mais Philidor était si réservé, et puis elle craignait tant, en l'interrogeant à ce sujet, de rouvrir quelque plaie encore saignante. Aussi, dès ce jour, elle eut pour lui des regards sinon tendres, au moins plus que miséricordieux.

Le surlendemain, ce fut bien mieux encore. On répétait, cette fois, sur le théâtre, et il vous souvient que le sujet de la pièce était justement la contre-partie de ce qui se passait réellement entre nos deux personnages. C'était un jeune seigneur qui descendait jusqu'à une villageoise. Le jeune seigneur était Philidor; la villageoise était

M^{me} la duchesse de M... Vous comprenez sans peine à combien d'allusions mentales une pareille donnée fournissait matière à chaque instant de la part de la duchesse. Quant à Philidor, l'hypocrite qu'il était, il demandait incessamment pardon à la jeune femme des tendres regards et des douces paroles que son rôle le forçait de lui adresser, et il poussait ensuite des soupirs à attendrir un rocher. Puis c'était la musique, cette traîtresse musique, qui amollit si bien le cœur, et que je ne sais plus quel législateur de l'antiquité avait si bien fait d'exclure de sa république, dans l'intérêt des maris.

A propos de mari, vous me demanderez peut-être ce que devenait pendant ce temps-là M. le duc de M... Ce pauvre duc avait été tellement honteux de sa mésaventure, qu'il était demeuré trois jours entiers renfermé dans le fond de son hôtel à Paris, sans se laisser voir à personne, et se demandant comment il oserait jamais affronter les regards ironiques de la duchesse. Pendant ces trois jours-là, il eut tout le loisir de repasser dans sa tête tout ce qui avait eu lieu depuis son mariage, et de mesurer l'étendue de ses fautes. Par une réaction assez fréquente en pareille occurrence, il en vint à se dire qu'il n'avait que trop mérité son sort, et à s'estimer heureux de n'être pas *doublement* puni, comme cela aurait pu arriver.

— Oui, s'écriait-il en froissant son jabot, qui n'en pouvait mais, et en bouleversant la symétrique ordonnance de sa coiffure, citée jadis comme modèle à l'Œil-de-Bœuf; oui, j'ai été aussi sot que coupable; j'ai rejeté l'or pur que j'avais sous la main pour courir après je ne sais quel clinquant et quelles paillettes indignes de moi; j'ai préféré à l'innocence et à la beauté assises à mon foyer et me tendant les bras, les caresses menteuses d'une fille d'Opéra. Comment ai-je pu mettre un instant en balance le minois trompeur de cette Raymon avec les attraits si purs et si touchans de la duchesse? Mais j'étais donc aveugle alors!

Et il s'en allait dans la chambre de sa femme contempler un portrait fort ressemblant que le célèbre Carle Vanloo avait fait d'elle, et dans son désespoir il s'agenouillait devant le portrait en lui demandant pardon. — On a dit qu'en amour il faut toujours un tyran et une victime; mais il n'est pas si rare qu'on le pense de voir le tyran devenir victime, et réciproquement.

Le quatrième jour, un ami du duc, le jeune vicomte de Saint-Aignan, força la consigne qu'il avait donnée au suisse de son hôtel, et pénétra jusqu'à lui.

— Mon cher duc, lui dit-il en l'embrassant, enfin je te tiens! Ouf!

ce n'est pas sans peine. Reçois mon compliment : tu es un homme sublime ! Mon gouverneur m'a parlé dans mon enfance de je ne sais quel général ancien qui n'avait qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir des soldats. Ce général-là, vois-tu, n'était rien auprès de toi, qui en fais sortir des femmes, et des premières chanteuses encore, quand l'Opéra est aux abois par suite du départ de la Raymon.

Le duc regarda son interlocuteur d'un air ébahi :

— Quel galimatias viens-tu me conter? lui dit-il, je ne te comprends pas.

— Tu ne me comprends pas? Au fait, regarde-moi bien, mon cher duc. Pardieu! ce visage décomposé, cette chevelure en désordre, cette barbe longue! Es-tu malade?

— Trêve de sornettes, vicomte; que veux-tu de moi?

— Pas grand'chose : que tu m'apprennes seulement, sous le sceau du secret, bien entendu, le nom de l'incomparable beauté qui doit remplacer la Raymon à la fête que tu nous donnes dans ton château de La Brosse-Saint-Ouën.

— Ah ça! vicomte, es-tu malade toi-même, ou bien n'as-tu pas reçu de contre-ordre?

— En aucune façon.

— Alors, c'est un oubli.

— Que parles-tu d'oubli, cher duc? Si tu n'es pas malade, au moins je commence à croire que tu n'es pas bien éveillé. Apprends, mon cher, que ni moi, ni ame qui vive de la cour, n'avons reçu de contre-ordre à ton invitation, et que je viens de voir de mes propres yeux, chez le costumier de l'Opéra, les habits de ta divine Colette, confectionnés en moins de douze heures par ordre de ton intendant. Est-ce clair, cela? Elle doit avoir une charmante taille, cette Colette, à en juger par le corsage.

Ici le duc passa la main sur son front, comme un homme qui ne sait s'il dort ou s'il veille; et s'étant amplement convaincu, à ce qu'il paraît, qu'il était on ne peut mieux éveillé, il ordonna de préparer à l'instant même son équipage de route. »

— Je voudrais bien savoir, demanda à mi-voix notre interrupteur ordinaire, si Dieu vint en aide au premier baron chrétien dans cette circonstance mémorable, et s'il arriva à temps dans son château?

M^me^ V......, à laquelle cette interrogation n'avait pas échappé, reprit, après avoir poussé un profond soupir :

— « Au moment où le duc allait monter en carrosse, survint un gentilhomme de la chambre, qui lui était envoyé par le roi pour le prévenir que sa majesté désirait l'entretenir sur-le-champ pour affaire urgente. Le duc partit en maugréant pour Versailles.

Retournons maintenant, s'il vous plaît, au château. Mme de M...., qui s'était crue de la nature des salamandres, et qui avait voulu jouer comme elles avec le feu, était hors d'état de soutenir une pareille épreuve. Elle était victime aussi, elle, et avec ses airs doucereux et désolés, Philidor la tenait déjà pantelante et prête à demander merci. C'est qu'on va vite en besogne à la campagne, où une certaine liberté de mœurs et la facilité, la multiplicité des entrevues ont de tout temps, au XVIIIe siècle comme au XIXe, donné tant de moyens de succès.

Le quatrième jour, la duchesse, qui se sentait définitivement faiblir, et qui voyait qu'il était temps de s'arrêter dans le sentier glissant où elle s'était engagée, se prosterna devant son prie-dieu pour dire ses prières avant de se mettre au lit (car les duchesses priaient encore en ce temps-là soir et matin), et elle prononça avec une ferveur toute particulière une oraison que je n'ai vue dans aucun rituel :

« Mon Dieu, je vous demande pardon d'avoir oublié vos saints préceptes et d'avoir cherché le péril ; je n'y ai point encore succombé, faites-moi la grace de persister, soutenez-moi. Mon Dieu, j'ose vous demander plus encore, car votre bonté et votre miséricorde sont infinies ; faites que M. le duc de M.... ait reçu la lettre que je lui ai adressée ce matin et qu'il vienne à mon secours. Mon Dieu, je vous promets maintenant d'être soumise aux moindres volontés de mon mari. »

Plus tranquille après avoir accompli ce pieux devoir, la jeune femme se coucha et ne tarda pas à s'endormir. C'était la première nuit où elle recommençait à goûter, comme par le passé, les bienfaisantes douceurs du sommeil ; car elle avait passé les nuits précédentes dans un état d'agitation trop violent pour que ses sens fussent accessibles au repos. Aussi, comme la nature se dédommage toujours d'une privation momentanée de sommeil, elle ne s'éveilla le lendemain que fort tard dans la matinée. Sa première parole fut pour son mari.

— M. le duc est-il arrivé ? demanda-t-elle à ses femmes.

Il fut répondu négativement.

— N'y a-t-il pas au moins une lettre de lui ?

Même réponse.

Une morne résignation apparut dans les traits de la duchesse. Sur ces entrefaites, Mlle Julie entra.

— M. Philidor s'est présenté déjà deux fois, dit-elle, pour voir Mme la duchesse.

— Dites-lui, s'écria vivement la jeune femme, que je ne puis maintenant, que je ne puis aujourd'hui, que je suis indisposée.

La camériste sortit; un moment après, elle revint : — M. Philidor osait prendre la liberté d'insister, parce que l'avant-dernière répétition générale devait avoir lieu dans deux heures, qu'il y avait un duo fort important à repasser, que M^{me} la duchesse elle-même avait daigné lui donner rendez-vous pour cela, et qu'à moins qu'elle ne fût gravement indisposée, elle jugerait peut-être convenable de se rendre à l'appel qui lui était fait.

— O mon Dieu, mon Dieu! murmura tout bas la duchesse, ayez pitié de moi!

Et elle fit dire qu'elle allait se rendre au salon de musique.

Cette fois-là, elle se montra d'une grande froideur pour Philidor et ne lui donna même pas sa main à baiser. Le chanteur sentit bien qu'il avait affaire à forte partie. Il n'avait plus guère que deux jours devant lui : le lendemain la répétition générale, le surlendemain la représentation; il devait partir ensuite immédiatement. On le rappelait à Paris où la ville et la cour se plaignaient de son absence. Jamais il ne chanta avec plus d'ame; jamais les modulations de sa voix ne trahirent plus de tendresse et d'amour. La duchesse s'était bien promis de ne pas même le regarder; elle viola, involontairement sans doute, cette promesse, en portant ses regards dans une grande glace devant laquelle elle se trouvait debout avec Philidor, dont elle était séparée seulement par l'accompagnateur, un vieux maître de chapelle myope. Le visage de l'acteur, ce visage du plus beau type grec et animé par tout le feu de la passion, ces grands yeux bleus si pleins de molle langueur, portèrent dans son ame un trouble dont elle n'eût peut-être pas été long-temps maîtresse, si un incident inattendu n'était venu y mettre un terme. Le fouet d'un postillon et le bruit d'un carrosse retentirent dans l'intérieur des cours.

— C'est M. le duc! s'écria la jeune femme en levant les yeux au ciel avec une expression de reconnaissance.

Presque au même instant, la porte du salon s'ouvrit, et une voix aigre et un peu cassée fit entendre comme le répons d'un verset dans une litanie funèbre :

— C'est moi, ma nièce.

M^{me} de M.... devint pâle et s'avança en tremblant au-devant de la marquise douairière, qui s'écria en attachant tour à tour sur la jeune duchesse et sur le beau chanteur un regard malignement scrutateur :

— Pardonnez-moi, ma nièce, je vous dérange peut-être; mais je n'ai pu résister à mon impatience. Savez-vous que voilà près de huit jours que nous ne nous sommes vues? Je gagerais volontiers que, pendant ces huit jours, le temps ne vous a pas duré comme à moi. Mais embrassez-moi donc encore.

Ces paroles suffirent pour rappeler le rouge aux joues de la jeune duchesse, qui, répondant seulement à la première des interrogations de sa tante, repartit non sans un peu de confusion :

— Je vous assure, ma tante, que vous ne me dérangez nullement; j'avais fini avec monsieur.

Ici, Philidor s'inclina et sortit; l'accompagnateur s'était déjà esquivé. Dès que la porte fut refermée, la douairière eut un de ces sourires qui résument d'avance une conversation, et s'écria en hochant la tête :

— Allons! je vois qu'on ne nous avait pas trompés. Ah! ma nièce, ma nièce! Au surplus, j'en suis pour ce que j'en ai dit.

— Quoi donc, ma tante? reprit la jeune femme toute décontenancée. Sauriez-vous déjà la surprise que je prépare à M. le duc?

— Ouais! quelle surprise? Ah! j'entends! vous voulez parler, vous, du goût subit qui vous a pris pour chanter l'opéra? Eh! chère petite, si vous avez voulu en faire mystère, il fallait mieux prendre vos mesures. Apprenez que ce secret-là est le secret de Polichinelle, tout comme l'autre au surplus.

— L'autre! ma tante; que voulez-vous dire? Je n'ai pas d'autre secret.

— Ah! ma nièce, ce n'est pas à moi qui ai vu naître toute cette intrigue qu'il faut prétendre cacher une chose qui, à cette heure, est l'objet des conversations de toute la cour. Il ne fut question que de cela hier soir, m'a-t-on dit, au cercle de M^{me} la dauphine. Vous voilà classée, recevez mon compliment.

— Ma tante, veuillez de grace vous expliquer; vous me mettez au supplice.

— Eh bien! oui, puisque vous m'y forcez. Il s'agit de votre liaison avec Philidor.

La jeune femme demeura quelques instans les yeux fixes, la bouche béante; puis elle balbutia d'une voix étouffée :

— Ma.... liaison avec.... M. Philidor! Mais cela n'est pas, je vous jure!... cela n'est pas!

— Ne jurez point! pourquoi vous en défendre? Il est fort bien, ce chanteur, des manières on ne peut plus distinguées : c'est quelque fils de qualité dont les parens se sont ruinés. Hein! est-ce ainsi, vous l'a-t-il dit?

La duchesse ne répondit pas, les larmes l'étouffaient. La douairière elle-même fut effrayée de la voir en cet état; mais incapable, dans l'ordre d'idées où elle avait toujours vécu, d'en pénétrer le motif, elle s'écria, avec un air d'inquiétude souverainement digne :

— Or çà, ma nièce, est-ce qu'il se permettrait de vous donner des sujets de chagrin?

La duchesse releva la tête et, souriant mélancoliquement à travers ses larmes :

— Ma tante, dit-elle, excusez-moi de ne vous avoir pas comprise tout d'abord. Je sens que je n'étais pas digne de vivre dans le monde où toutes deux notre naissance nous a placées.

Puis, changeant brusquement de conversation :

— Madame Dubarry est-elle toujours en pied? La dauphine aime-t-elle toujours autant à jouer la comédie? Quel est le dernier rôle qu'elle a choisi? Est-ce du Sedaine ou du Favart?

— Ma foi, ma nièce, répondit la douairière quelque peu stupéfaite de ce feu roulant de questions, voici quinze grands jours que je n'ai mis le pied à Versailles; mais vous pourrez demander tout cela à M. le duc de M..... qui est parfaitement à même de vous donner des nouvelles fraîches, car il se trouve en ce moment à la cour.

— Le duc! mon mari! ah! parlez-moi de lui, ma tante. Quand l'avez-vous vu? a-t-il été vous faire visite?

— Il ne m'a pas fait cet honneur.

— Je lui ai écrit; pourquoi ne me répond-il pas?

— Ah! vous m'y faites songer; j'oubliais que j'ai une lettre de lui pour vous. J'avais cru devoir, avant de partir, lui faire demander ses commissions. Il vous baise les mains, ma nièce.

— Une lettre de lui! oh! donnez, donnez vite!

Et, avec cette avidité convulsive du naufragé qui cherche à se sauver encore en s'accrochant au dernier débris du navire qui le portait, la jeune femme arracha des mains de sa tante le message qu'elle venait de tirer de son ridicule. Voici, à peu de chose près, le style et le contenu de ce message :

« MADAME LA DUCHESSE,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, pour m'informer du projet que vous avez formé de jouer le rôle de Colette dans l'opéra qui doit être représenté au château, à l'occasion de votre fête. Je ne doute point d'avance de votre succès auquel je serai heureux d'aller applaudir. J'arriverai à Saint-Ouën dimanche, assez à temps pour recevoir les hôtes conviés à cette solennité. »

Suivait une formule de salutation des plus respectueuses.

Et c'était là la réponse de M. le duc de M... à une lettre de trois pages, à une lettre où on lui demandait si ingénument pardon d'avoir eu la migraine, où on lui promettait de chasser à tout jamais ce vilain mal, où, en lui faisant part d'un projet qui devait le contrarier peut-être, on lui annonçait, d'une façon si soumise, qu'on était disposée à y renoncer, pour peu que cela lui déplût; où on le suppliait de revenir bien vite au château dans lequel il était impatiemment attendu par la plus tendre et la plus fidèle épouse! Ah! monsieur le duc, quelle froideur! Avez-vous donc retrouvé M^{lle} Raymon, ou l'auriez-vous déjà remplacée?

Ce fut le dernier coup pour la duchesse; mais ce fut aussi le plus cruel, car elle avait fondé de grandes espérances sur cette lettre écrite avec toute l'éloquence et toute la naïveté de son cœur. Que vous dirai-je de plus? Je ne veux point allonger outre mesure le journal fidèle de l'agonie de cette pauvre jeune femme, succombant sous la triple influence de son époque si bien personnifiée dans la douairière, de l'indifférence coupable de son mari et de la séduction la plus patiente et la plus raffinée exercée par un roué de coulisses; et pourtant, si les poètes ont dit qu'il n'y avait pas de plus sublime spectacle que celui de l'homme de bien aux prises avec le malheur, peut-être pensez-vous, comme moi, qu'il n'en est pas de plus curieux et de plus instructif à la fois pour le sexe féminin que celui de la pudeur et de la vertu luttant, en quelque sorte, corps à corps avec le vice.

Toutefois, il faut bien le dire, si les apparences témoignaient hautement contre M. le duc de M....., ce seigneur était encore plus à plaindre qu'à blâmer. Nous l'avons laissé partant pour Versailles où le roi Louis XV lui faisait l'honneur de le mander pour affaire urgente. Or, vous ne devinerez jamais, je gage, ce que le roi Louis XV voulait à M. le duc de M..... Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille; mais je m'aperçois qu'il se fait tard, et, comme je ne veux pas abuser de votre patience à m'écouter, j'aime mieux vous rapporter tout simplement l'allocution que sa majesté adressa, sans autre préparation, à son fidèle sujet :

— Mon cher duc, je vous ai de tout temps porté une vive affection, vous le savez, et je veux aujourd'hui vous en donner une preuve. Le *cabinet noir,* qui ne vaut absolument rien pour la découverte des complots, je vous le garantis, est quelquefois bon pour celle des intrigues amoureuses. Feu le grand roi mon prédécesseur en faisait grand usage, et moi-même, dans mes momens perdus, il m'arrive de m'en amuser avec Mme Dubarry. Or, hier soir, j'ai trouvé, dans une lettre d'un certain Philidor, chanteur de l'Opéra, qui est actuellement à votre château de La Brosse-Saint-Ouën, lettre adressée à l'un de ses camarades, une fanfaronnade qui mérite une punition sévère. Ce prestolet ne s'avise-t-il pas d'en conter à Mme votre femme? Je suis persuadé d'avance que la duchesse le traitera comme il le mérite; mais, afin de vous délivrer à cet égard de toute inquiétude, voici, mon cher duc, une lettre de cachet dont je vous autorise à faire usage immédiatement, afin d'apprendre à ce chanteur ce qu'il en coûte d'adresser ses hommages à la femme d'un duc et pair du royaume, mon amé et féal.

M. de M..... sentit une sueur froide inonder son front; toutefois, repoussant doucement le papier que lui tendait le roi, il eut la force de répondre :

— Sire, je rends graces à votre majesté de son avertissement et de son offre; mais j'aimerais mieux être trompé vingt fois que de voir mon honneur sain et sauf par un pareil moyen. Que dirait-on de moi?

— Nul n'en saura rien, monsieur le duc, reprit le roi.

— Mais sire, repartit vivement M. de M..... avec cette noblesse de sentimens caractéristique dans sa famille, je le saurai, moi.

Quelques instans après, il sortit du cabinet du roi et retourna à Paris. Rentré à son hôtel, il y trouva la lettre de la duchesse, et alors les propos énigmatiques de son ami M. le vicomte de Saint-Aignan achevèrent de s'éclairer pour lui d'une funeste lueur. Dans cette lettre, dictée par la vertu chancelante, il est vrai, mais qui cherchait à s'affermir, il ne voulut voir que l'aveu anticipé d'une faiblesse, et une excuse préparée pour le cas où il viendrait à apprendre son déshonneur. Les gens qui ont beaucoup vécu, comme M. le duc de M..., c'est-à-dire qui ont mené une vie déréglée, sont toujours portés à mettre les choses au pire en pareille matière. Pourtant cette cruelle révélation ne détermina chez lui aucun accès de fureur, comme cela se voit communément au théâtre et dans les romans, mais elle lui inspira une douleur et une tristesse profondes. Depuis quelque temps, il s'était accoutumé, à l'exemple de certains avares, à voir dans sa femme un trésor de pureté et d'innocence qu'aucune main profane n'avait touché et que lui-même laissait précieusement enfermé dans une sorte de sanctuaire dont il se réservait tôt ou tard de franchir le seuil; et le sanctuaire avait été violé, et le trésor avait été ravi! Oh! comme il dut maudire le sentiment de mauvaise honte qui l'avait empêché, au moment même où il avait appris la fuite d'une indigne maîtresse, de partir pour Saint-Ouën, d'aller se jeter aux pieds de sa femme, de lui tout avouer et d'implorer son pardon. Alors, sans doute, il était temps encore, mais maintenant, oh! maintenant, il ne lui restait plus qu'à subir son sort sans se plaindre; car ne s'était-il pas privé lui-même par avance du droit d'accuser? Du moins, il ne voulait point se montrer après coup un argus incommode : un tel rôle était indigne de lui, et c'est pour cela qu'il avait envoyé à la duchesse la réponse que je vous ai déjà fait connaître. Ainsi, il était écrit que l'orgueil, ce grand mobile des actions humaines, égarerait constamment l'époux comme l'épouse, et les amènerait, par ses faux calculs, à une ruine commune, puisqu'on veut absolument que dans l'adultère de la femme il y ait ruine pour l'honneur du mari.

Cependant, le dimanche matin, qui était le jour marqué pour la représentation et le surlendemain de l'arrivée de la douairière, la duchesse était pure encore dans toute l'acception de ce mot; mais il se passait dans le salon de musique, où je vous ai déjà introduits quelquefois, une scène décisive et qui devait porter le coup de grace à cette pudeur si long-temps défendue. C'était la mine qu'on emploie pour faire sauter une citadelle que l'ennemi a vainement battue en brèche, et qu'il désespère de réduire. Philidor et la duchesse étaient seuls dans le salon et délivrés pour la première fois de la présence obligée du vieux maître de chapelle myope. Le beau chanteur avait appris que c'était la fête de M^{me} de M...., et il venait de lui offrir un petit bouquet de pensées, de roses blanches et de myosotis, qu'il avait cueilli lui-même dans la partie du parc qui avoisine les canaux, et la jeune femme, en pensant que c'était un étranger, un comédien, qui s'acquittait le premier auprès d'elle d'un hommage qu'elle eût dû attendre de son mari, avant tous, avait senti son cœur se navrer, et plutôt encore par dépit que par reconnaissance, elle avait daigné, elle la duchesse de M...., tendre sa joue à Philidor.

C'était la première fois qu'il était donné aux lèvres de l'amoureux chanteur de se poser ailleurs que sur la main de la duchesse. Quel moment pour lui! pour elle aussi, peut-être! Je vous engage à ce sujet à relire ce soir avant de vous endormir, si mon récit ne l'a déjà fait, l'admirable chapitre de *la Nouvelle Héloïse*, où il est parlé d'un premier baiser. Tout à coup la porte s'ouvrit, et la duchesse frémit comme une coupable prise en flagrant délit. C'était M^{lle} Julie, cette fille de chambre que vous connaissez. Elle était toute en larmes, et vint se jeter aux pieds de sa maîtresse. Long-temps ses sanglots l'empêchèrent de trouver une parole; lorsqu'enfin elle eut recouvré l'usage de la voix, elle ne put que murmurer d'une façon presque inintelligible qu'elle avait fait un grand malheur, qu'elle avait perdu la clé de la chambre à coucher de sa maîtresse.

— N'est-ce que cela? dit la jeune femme; tu es bien bonne, ma pauvre Julie, de te désoler ainsi pour si peu de chose. Cette clé se retrouvera. D'ailleurs, n'en existe-t-il pas une seconde? Fais-toi-la donner de ma part, et qu'il n'en soit plus question.

La camériste se releva en soupirant.

— C'est que, dit-elle, si on allait s'introduire chez madame la duchesse pour voler?

La duchesse devint rêveuse à ces derniers mots, et Julie sortit. A peine la porte fut-elle refermée sur elle que Philidor, qui s'était tenu à l'écart, se rapprocha vivement, et, d'une voix fort émue :

— Madame, dit-il, c'est à moi d'embrasser vos genoux; cette clé a été volée, en effet, et c'est par moi. O pardon! pardon! mais j'aime mieux vous avouer mon crime. Aussi bien, c'est un moment de délire qui me l'a dicté. Oui, madame la duchesse, quand j'ai pensé que cette journée était la dernière, la dernière, entendez-vous? où il me serait donné de vous voir, de respirer le même air que vous, quand j'ai pensé que demain je serais loin de vous, par qui je vis maintenant, j'ai été si malheureux que j'ai osé concevoir la pensée de devenir coupable. Mais vous me pardonnez, n'est-ce pas? car je me repens, je pleure, et cette clé, tenez, cette clé qui est là sur mon cœur, cette clé pour laquelle je donnerais tout ce qui me reste à vivre, cette clé qui me brûle en vous parlant, madame la duchesse, reprenez-la, je vous la rends, je vous la rends.

En s'exprimant ainsi, Philidor, prosterné aux pieds de la jeune femme, avait saisi le bas de sa robe, et il osait tenir ses genoux entre ses bras, et, avec ses yeux baignés de larmes, il était beau comme les anges qu'on représente implorant la pitié céleste pour racheter nos fautes. La duchesse le regardait fixement, sans changer de visage et sans prononcer une parole; mais, malgré cette apparence tranquille, un combat terrible se livrait dans son ame. A la fin, elle se dégagea doucement de l'étreinte passionnée de son amant, puis, d'une voix brisée, elle s'écria :

— Cette clé, gardez-la!

A ces mots elle s'enfuit. Philidor se releva le visage rayonnant, se demandant ce que pouvaient valoir les applaudissemens d'une salle entière qui semble près de s'écrouler sous les bravos et les trépignemens, auprès de ces quatre mots de la jolie duchesse de M.....:

« Cette clé... gardez-la ! » C'était un beau prix, en effet, pour quelques leçons de chant. Maintenant, comme Sixte-Quint, il était pape; que dis-je? plus que pape, plus qu'empereur : il était Dieu.

Il y aurait ici une grande question à juger, c'est celle de savoir si, dans cette histoire de clé volée, dont la restitution avait été offerte avec un si merveilleux à-propos, les choses s'étaient passées sincèrement et de bonne foi, ou s'il n'y avait pas là toute la tactique du diplomate et du général les plus consommés. Pour moi, qui suis portée à ne voir dans Philidor qu'un *comédien* sous tous les rapports, je crois qu'il méritait de passer à la postérité beaucoup plus pour la savante stratégie avec laquelle il sut conquérir la duchesse de M..., que pour sa renommée de chanteur, renommée complètement oubliée aujourd'hui, absorbée qu'elle s'est trouvée dans celle d'un contemporain homonyme, le compositeur Philidor.

J'ai peu de détails à vous donner sur ce qui se passa au château depuis ce moment jusqu'à celui de la représentation. Le duc arriva fort tard et en compagnie d'un certain nombre de ses hôtes. Quoiqu'il fît tous ses efforts pour paraître gai, il était facile de lire sur son visage l'empreinte mal dissimulée d'une préoccupation profonde. Il demanda à voir la duchesse, et l'entrevue qui eut lieu en présence de témoins fut beaucoup plus cérémonieuse qu'affectueuse. Cependant, sa femme ayant remarqué qu'il était pâle et même un peu changé, crut devoir s'enquérir de sa santé; mais il s'empressa de répondre qu'il allait à merveille. Bien entendu, la duchesse n'en crut pas un mot, et elle ne manqua pas d'attribuer la pâleur de son mari au chagrin qu'il avait éprouvé et qu'il éprouvait sans doute encore de la fuite de sa maîtresse.

Peu à peu les cours du château se remplirent de carrosses; on arrivait en foule de tous les manoirs voisins pour assister à la solennité théâtrale par laquelle M. le duc de M.... avait voulu inaugurer l'arrivée de la jeune duchesse à La Brosse-Saint-Ouën. Quelques-uns même étaient venus pour cela de Paris et de Versailles, tant on était curieux d'assister à une représentation où la jolie duchesse de M.... devait faire son début dans la carrière dramatique, alors, il vous en souvient sans doute, fort en honneur parmi les grands seigneurs et les belles dames, à commencer par le comte d'Artois et Marie-Antoinette d'Autriche. A l'attrait tout particulier de ce début se joignait pour les uns la curiosité de voir le célèbre Philidor, transporté du vaste théâtre où il brillait d'ordinaire, sur la petite scène d'une salle de comédie de château, et recevant sa réplique d'une duchesse; pour d'autres, exactement informés de la chronique scandaleuse de l'Œil-de-Bœuf, c'était plus encore : ceux-là, fort au fait de la liaison qui existait jadis entre M. le duc et la Raymon, avaient trouvé on ne peut plus piquant que cette petite duchesse, réputée si sage jusque-là, si ennemie du monde et si antipathique aux belles manières, se fût enfin décidée à imiter son mari, et à faire ce qu'on appelle partie carrée. Aussi étaient-ils avides de juger par leurs propres yeux du degré où cette intrigue était parvenue.

Vous pourriez penser, d'après cela, que le duc jouait dans toute cette affaire un fort sot personnage; aussi je me hâte de vous prémunir contre une semblable présomption. A l'époque où se passe cette histoire, la dissolution dont le monarque donnait l'exemple s'était si bien infiltrée dans les hautes classes de la société, qu'on trouvait toutes naturelles ces sortes de représailles entre maris et femmes, et que M. de M.... eût été cent fois trahi, qu'il n'eût pas cessé pour cela d'être regardé comme la fleur du bel air et de la galanterie. Il est vrai que c'était à la condition qu'il y aurait toujours partie et revanche. Du moment où l'on eût pu voir en lui seulement un époux malheureux, il eût été ridicule.

Six heures du soir! Le duc, aidé de la douairière et de quelques amis, est occupé à faire les honneurs de l'hospitalité. Pendant ce temps-là, M^{me} la duchesse achève sa toilette dans la loge que M. le duc a fait disposer quelque temps auparavant auprès du théâtre pour la Raymon, et qu'il ne croyait guère à coup sûr voir jamais servir à sa femme. Déjà cette dernière a revêtu les attributs de son rôle, la jupe courte de bure rayée, les bas bleus, les souliers à boucle, le corsage de velours noir et le bavolet. Je n'ai pas besoin de vous dire que la duchesse est ravissante sous ce costume, et que bien qu'elle n'ait pas encore mis son rouge, et qu'elle ne soit pas coiffée, elle serait femme à troubler bien des cœurs à la cour comme à la ville, à la ville comme au village. Pourquoi donc un sombre nuage vient-il par intervalles obscurcir son front et glacer le sourire suspendu sur le bord de ses lèvres? Pourquoi, lorsque ses regards tombent par hasard dans un miroir, frappe-t-elle ainsi de son pied mignon le parquet de sa loge avec de merveilleux airs de dépit qui rehaussent encore sa beauté? Patience! vous allez le savoir.

Un petit coup bien léger, bien discret, vient de retentir à la porte de sa loge, et elle a bondi sur son siége, et elle s'est écriée d'une voix pleine d'émotion : « Entrez! » Or, celui qui entre ainsi n'est autre que Philidor, Philidor en habit de jeune seigneur, entendez-vous? car le déguisement auquel son rôle le force d'avoir recours ne s'opère que dans le courant de la pièce. Que dis-je Philidor? oh! ne serait-ce pas plutôt ou Lauzun ou Fronsac à vingt ans, tant il a de grace, d'élégance et de bonne mine sous ce riche accoutrement, tant il semble n'en avoir jamais porté d'autre de sa vie? Oh! ni la duchesse, ni la douairière ne se sont trompées, et tout porte en lui le prestige d'une noble origine. Il n'est plus triste à cette heure; pourquoi le serait-il? Et si l'on peut lire dans ses grands yeux bleus la fièvre qui naît de l'attente, on y lit aussi le plaisir que donne une charmante promesse. Il s'avance d'un air sémillant et s'écrie en osant cette fois baiser le cou le plus blanc et le plus provocateur qu'il soit possible d'imaginer:

— Bonsoir, mon adorable duchesse.

Car il est déjà tout-à-fait dans l'esprit de son rôle, le jeune seigneur. Bon Dieu, de quel crime s'est-il donc rendu coupable depuis le matin, ce pauvre Philidor? A son aspect la jeune femme a détourné la tête avec une petite moue presque dédaigneuse, après l'avoir salué d'un simple signe. Aussi, comme il est inquiet! comme il a bien vite repris son attitude humble et soumise des jours précédens, lorsque, s'asseyant timidement et à distance respectueuse, sur le siége le plus modeste qu'il ait pu trouver à sa portée, il dit en balbutiant:

— Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, madame la duchesse? Aurais-je eu le malheur de vous déplaire?

Mais son interlocutrice, qui n'attendait qu'une occasion pour éclater, l'a enfin trouvée, et elle s'écrie avec une pétulance sans égale:

— Ce que j'ai, monsieur? apprenez que je suis furieuse! C'est une indignité! Me faire attendre ainsi, moi la duchesse de M....!

Et en s'exprimant ainsi, la petite duchesse ne fait pas attention au contraste piquant que présentent ses paroles avec le costume qu'elle a momentanément revêtu.

— Vous m'attendiez, madame la duchesse? répond Philidor ébahi.

A ce moment, pour la première fois, la jeune femme s'aperçoit de la méprise et du trouble de son favori; elle ne peut s'empêcher de sourire et de lui tendre une main qu'il couvre de baisers; puis, maîtrisée de nouveau par un importun souvenir:

— Il s'agit bien de vous, monsieur, répond-elle en frappant du pied et en écartant convulsivement le rideau d'une fenêtre à travers laquelle elle jette au loin un douloureux regard. Eh quoi! vous ne savez pas ce qui m'arrive?

— Non, sur mon ame ! Contez-moi donc cela, dit Philidor en se rapprochant d'un air patelin.

— Écoutez donc ! Hier soir, en essayant mon costume, j'ai voulu juger de l'effet qu'il ferait avec une coiffure à la paysanne, comme j'en ai vu à la Comédie Italienne. C'est charmant, n'est-ce pas, ces coiffures-là ?

— Oh ! oui, délicieux !

— Je pensais que Julie, celle de mes femmes qui me coiffe habituellement, parviendrait sans peine à en exécuter une semblable : mais voyez mon malheur ! Imaginez que ni cette fille, ni aucune de mes femmes n'ont pu après vingt essais, plus détestables les uns que les autres, parvenir à me satisfaire. Ces perronnelles n'entendent absolument que les coiffures de cour.

— Est-il bien possible ?

— Je n'avais qu'un parti à prendre dans cette extrémité : c'était d'envoyer un exprès à Paris pour m'amener le coiffeur de la Comédie Italienne ou tout autre en état de le remplacer. L'exprès est parti cette nuit et est revenu depuis long-temps, en annonçant que le coiffeur de la Comédie Italienne serait ici à quatre heures ; il en est six et demie, et personne encore ! C'est en vain que j'envoie toutes mes femmes les unes après les autres, en observation sur la route. Point de nouvelles ! Oh ! ma patience est à bout, et je suis prête à pleurer. Songez donc ! une coiffure qui m'aurait été à merveille, j'en suis sûre ! et dire qu'il faudra que je m'abandonne à cette Julie qui m'attifera si bel et si bien que je serai laide à faire peur.

— Oh ! madame la duchesse, comment cela se ferait-il ?

— Cela sera ainsi, vous dis-je. O ciel ! suis-je assez malheureuse !

Pendant cette éloquente lamentation, Philidor s'était levé et il se promenait de long en large dans la loge de la duchesse, cherchant à lui prouver par ses gestes et par son attitude, à défaut de ses paroles, combien il sympathisait de toute son ame à une si légitime douleur ; et il allait à la fenêtre, et il prêtait l'oreille, tout cela inutilement. Ce misérable coiffeur, si impatiemment attendu, n'arrivait point, et la duchesse déchirait à belles dents un magnifique mouchoir brodé, garni de dentelle, qu'elle mâchonnait depuis tantôt une heure pour s'aider à prendre patience.

Soudain, Philidor s'arrêta au milieu de la loge.

— Auriez-vous entendu quelque chose ? s'écria la duchesse.

— Non, madame, répondit le chanteur, mais je connais fort bien la coiffure que vous désirez, et si vous voulez le permettre, je... j'essaierai d'être plus heureux que M^{lle} Julie.

— Vous, monsieur Philidor! Allons donc, vous voulez rire!

— Non pas, madame la duchesse; avez-vous là ce qu'il faut?

— Certainement, tout est prêt, mais je ne souffrirai pas... D'ailleurs vous n'en viendriez jamais à bout.

— Je gage le contraire.

— Allons, c'est un enfantillage auquel je veux bien me prêter une minute seulement.

— Une minute! ah! c'est trop peu, vous m'en accorderez bien quelques-unes de plus. Oh! ce ne sera pas long.

— Voyons donc comment vous vous en tirerez. Prenez garde de me brûler au moins.

— Ne craignez rien, madame la duchesse, et tenez-vous immobile, la tête un peu à gauche... très bien! à droite maintenant.

Vous figurez-vous ce beau jeune seigneur, si pimpant, avec ses riches habits, ses rubans, ses dentelles, ce fier Lauzun, ce noble Fronsac, promenant délicatement le fer et le peigne sur la tête de Colette?

— En voilà assez, je pense, dit la duchesse, et puisque ce maudit coiffeur ne vient pas, je vais appeler mes femmes.

— Pas encore. Veuillez seulement jeter les yeux dans ce miroir.

— Que vois-je? mais c'est à merveille! et voici le chignon le plus coquettement tourné que j'aie vu de ma vie. Comment se fait-il?

— Oh! je vous dirai cela plus tard.

— Mais enfin...

— Quelques coups de peigne, et j'ai fini.

— C'est que cette coiffure est délicieuse; mais il faut que vous en ayez fait une étude particulière, avouez-le moi franchement. Oh! maintenant, je suis sûre au moins d'un succès ce soir.

— Dites de tous les succès comme de tous les suffrages.

— Mais j'y songe... cette habileté, cette dextérité avec laquelle... mon dieu, vous n'avez pas toujours été chanteur?....

— Il est vrai, madame la duchesse.

— Vous avez donc été...

Philidor baissa les yeux, la duchesse en fit autant, et laissant sa phrase inachevée, elle demeura quelques instans comme anéantie, puis changeant brusquement de conversation :

— Maintenant, dit-elle, me voilà prête, et on peut commencer le spectacle quand on voudra.

Un quart d'heure après, le rideau se levait au milieu d'un silence religieux, en face d'un auditoire composé de l'élite de la noblesse de la province de Brie, et où la Champagne et l'Ile-de-France comptaient même quelques représentans; le succès de la duchesse fut immense. On se demandait ce qu'on devait admirer le plus en elle de la comédienne, de la jolie femme ou de la cantatrice; car, sous ce triple aspect, la nature semblait s'être plu à la doter de ses plus riches dons. Toutes les espérances que Philidor avait conçues d'elle aux répétitions furent remplies et au-delà, et l'élève surpassa même, à ce qu'on assure, son célèbre professeur. Heureux duc! disaient les aveugles; heureux Philidor! murmuraient tout bas les gens plus clairvoyans. Ce dernier était dans toute l'ivresse du triomphe et de la joie. Quant au duc, il fut le seul qui parut étranger à l'enthousiasme général; il fut le seul qui, après la représentation, se dispensa d'aller complimenter la duchesse. Son cœur saignait trop cruellement, et n'eût été son respect pour les convenances, il serait sorti de la salle de spectacle même avant la fin de la représentation, et sautant sur le premier cheval venu, il aurait été chercher au plus profond de quelque forêt un lieu où il pût se jeter la face contre terre et oublier.

Le spectacle fut suivi d'un splendide souper; le château et le parc étaient illuminés et présentaient, dit-on, un aspect féerique. Après le souper, chacun se retira comme il était venu, à la seule exception des personnes qui habitaient trop loin et qui trouvèrent au château une généreuse hospitalité. Comme le duc, libre enfin, rentrait dans son appartement, son valet de chambre lui remit un billet. Le duc l'ouvrit, se frotta les yeux, et sortit en ordonnant au valet de l'attendre. A quelque temps de là, lorsqu'il ne resta plus pour éclairer le château d'autres flambeaux allumés que les étoiles qui scintillaient joyeusement dans un ciel sans nuages, un jeune homme, enveloppé d'un manteau couleur de muraille, traversa les cours, pénétra dans le corps de logis principal, celui qui est aujourd'hui complètement ruiné, et se dirigea à pas de loup vers l'appartement de M^{me} la duchesse de M... Arrivé à la porte de la chambre à coucher, il introduisit en tremblant la clé dans la serrure; mais la porte, sans doute fermée en dedans au verrou, résista à ses efforts, et une voix masculine s'écria de l'intérieur: « Qui va là? » Cette voix ressemblait singulièrement à celle de M. le duc de M... Au surplus, elle fut étouffée par le bruit d'un baiser.

Le jeune homme, qui n'était autre que le beau Philidor, n'en demanda pas davantage; seulement il se frappa le front comme s'il se sentait en proie à quelque importun souvenir. En rentrant dans sa chambre, il trouva sur sa table de nuit une large bourse contenant 200 louis d'or, et, au point du jour il partit pour Paris, le croirait-on! dans le carrosse de la douairière qui voulut à toute force lui faire compagnie, sans même prendre congé de sa nièce.

Le valet de M. de M.... l'attendit vainement toute la nuit.

Le lendemain, dans la matinée, l'intendant du duc, M. Renard, reçut l'ordre de faire détruire immédiatement le pavillon qui avait dû servir d'habitation à M^lle^ Raymon de l'Opéra, et de faire ajouter en lettres d'or, aux armoiries qui décoraient la grille d'honneur du château la célèbre devise : *Dieu ayde au premier baron chrestien.* »

C'est ici que se termine le récit de notre veillée au château de La Brosse-Saint-Ouën. Le lendemain, après avoir passé une partie de la nuit à écrire les notes d'après lesquelles j'ai essayé de reproduire cette véridique histoire, je sortis un peu après l'aube pour respirer l'air frais et pur du matin, et je dirigeai ma promenade du côté des ruines du château. Comme je m'étais assis au bord de l'eau, en face du soleil levant, contemplant machinalement une jolie touffe de myosotis épanouie auprès d'une pierre moussue, je me sentis frapper sur l'épaule : c'était M^{me} V....; elle tenait à la main une vieille estampe jaunie et poudreuse sur laquelle était représentée au trait une demeure seigneuriale construite dans le goût du temps de Louis XV. Au bas était écrit : *Vue du magnifique château de La Brosse-Saint-Ouën, appartenant à M. le duc de M.....*

— Savez-vous, me dit M^{me} V.... en mettant cette estampe entre mes mains, où vous êtes assis maintenant? c'est sur l'emplacement qu'occupait jadis la chambre à coucher de la duchesse.

Je tressaillis à ces mots et ne pus m'empêcher de cueillir quelques-unes de ces fleurs symboliques qui étalaient si complaisamment devant moi leurs petites corolles bleuâtres; et aujourd'hui, quelque desséchées qu'elles puissent être, je les conserve encore religieusement. Qui sait si ce n'est pas en cet endroit que la jeune duchesse a jeté le bouquet de pensées, de roses blanches et de myosotis, que lui avait donné le chanteur Philidor? Pauvre Philidor! que ne s'est-il contenté d'offrir son bouquet?

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

LE NORRLAND.

La partie de la Suède, désignée par les géographes sous le nom de Norrland, s'étend du 60ᵉ degré 30 minutes jusque au-delà du 68ᵉ degré de latitude et embrasse dans sa vaste circonférence les provinces de Gestrikland, Nelsingeland, Medelpad, Angermannie, Vestrebothnie et Nordbothnie. C'est une étrange et curieuse contrée qui a toutes sortes de formes pittoresques et de charmans aspects. Là sont les hautes montagnes sans fleurs et sans verdure du haut desquelles l'œil ne découvre qu'un long espace désert et un océan de neige (1); les marais de Laponie où le voyageur tremble de s'égarer; les fleuves puissans qui se précipitent du sommet des montagnes comme des torrens, et dont le cours majestueux et solennel ressemble parfois à celui de la mer; là sont les grandes plaines vertes parsemées de bouleaux, les beaux lacs frais et limpides comme ceux qui font rêver la muse de Wordsworth, et les chalets bâtis comme des nids d'oiseaux au bord de ces lacs.

A l'extrémité méridionale du Norrland est la jolie ville de Gelfe, active et riante comme l'espérance dans un cœur jeune; à l'autre extrémité est le pastorat de Karesuando, silencieux et morne comme une pensée qui s'affaisse dans l'ame fatiguée du vieillard. De Karesuando à Haparanda, on descend le fleuve Muonio et le Tornea. Le pays est plat, monotone, peu cultivé et peu habité. De Haparanda à Umea, il n'y a qu'une immense forêt de pins et de sapins, une forêt de cent quarante lieues, traversée çà et là par quelques grands fleuves, sur lesquels on ne trouve point encore de ponts, et coupée par d'étroits vallons. Il y a je ne sais quel plaisir plein de charme et de mélancolie à s'en aller au sein de ces bois sombres et silencieux. C'est une solitude qui agit avec une douce puissance sur l'ame et la porte au recueillement. On ne pourrait rester là avec une mauvaise pensée, ni subir l'orage d'une mauvaise passion. Cet air pur et balsamique qui se joue dans vos cheveux semble descendre jusqu'à votre cœur; ce vague murmure de la forêt résonne à votre oreille comme une mélodie. Puis de tout côté l'aspect du monde vous est fermé; vous ne voyez que ces grands bois qui vous cachent sous leurs verts rameaux comme les parois mystérieuses d'une cathédrale, et au-dessus de votre tête le ciel. Les traditions du peuple parlent d'une jeune fée à l'œil mélancolique, au front voilé, que l'on voit passer sur la pelouse, qui parfois s'arrête à l'entrée d'une avenue, jette un regard dans le lointain, puis baisse la tête et s'éloigne en poussant un doux soupir. Cette jeune fée, c'est le génie des rêves qui s'emparent de vous au milieu des forêts du Nord, qui parfois vous laissent entrevoir par une des innombrables avenues de la pensée le tableau du monde, pour vous rejeter ensuite avec plus d'abandon dans le calme de la retraite.

---

(1) Telle est, entre autres, celle de Sulitelma, située dans la Laponie de Pitea. Sa hauteur s'élève à 5,796 pieds; à sa base même elle est presque constamment couverte de neige, et du haut de sa cime glacée, aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que des montagnes et des plateaux de neige. A plusieurs milles à la ronde, on ne trouve aucune habitation.

Pour moi, je ne crois pas que j'oublie jamais le bonheur que j'ai ressenti à suivre dans toute sa longueur cette route si peu fréquentée. Je partais au point du jour avec les oiseaux de passage qui s'élevaient du milieu des bruyères, planaient dans les airs et semblaient, par leurs cris, saluer le voyageur qui s'en revenait, comme eux, des régions polaires et, comme eux, retournait vers les contrées du sud. C'était par un beau mois d'automne. Une légère gelée blanche scintillait sur les verts rameaux de sapins et se fondait aux premiers rayons du soleil. Un ciel pur s'étendait sur ma tête, une douce lumière se répandait peu à peu à travers les sinuosités profondes de la forêt. Toute cette nature était si calme, que son réveil ressemblait encore à un repos parfait; il y avait tant d'harmonie entre les diverses teintes du paysage, entre cette mélancolique clarté d'un jour d'automne et cette verdure des bois, que le tout formait comme un grand tableau où la main du peintre le plus habile n'aurait pu ajouter aucun ton, ni adoucir aucune nuance. Jusque-là, chose extraordinaire, on n'avait encore point vu tomber de neige. Il y avait comme un renouvellement ou une prolongation de l'été qui formait de charmans anachronismes. La gelinotte s'en allait sautillant au pied des arbres et becquetant le sol comme si elle eût encore cherché des brins de mousse pour faire son nid; le coq de bruyère, ce roi des forêts du Nord, se promenait fièrement aux rayons du soleil, sans crainte des piéges de l'hiver et sans crainte du chasseur. Sur les bords de la route, la légère campanille élevait encore sa corolle violacée comme une améthyste, et l'on voyait les fleurs de l'*akerbaer* (1), trompées par cette chaleur inattendue, qui recommençaient à éclore, pareilles à ces pensées d'amour ou de poésie qui surgissent trop tard et s'affaissent bientôt sous le poids de la vieillesse, cet hiver de l'homme.

J'étais seul et libre. Deux chevaux vigoureux m'entraînaient avec rapidité sur une route plate, ferme et sablée comme une allée de jardin. De temps à autre j'aimais à ralentir ma course pour voir un nouveau paysage qui se découpait dans le lointain, pour suivre le cours d'un des grands fleuves de Laponie, ou pour contempler l'effet pittoresque d'un hameau bâti au-dessus de la colline; je m'arrêtais pour causer avec les bonnes gens que je rencontrais sur ma route; j'entrais dans le chalet hospitalier. La mère de famille m'apportait ce qu'elle pouvait offrir de meilleur, le lait le plus frais dans la plus belle tasse de faïence; le paysan, à qui je parlais de sa récolte, de ses champs, de ses bestiaux, me reconduisait, quand je voulais m'en aller, jusqu'aux limites de son humble domaine, et me disait en me secouant la main : *Vaelkommen en annan gang*: sois le bienvenu une autre fois.

---

(1) Petit fruit rouge que l'on ne trouve que dans les provinces du Nord et qui a le goût de la framboise.

Le soir, toute cette nature septentrionale, si grave à la fois et si attrayante, avait un aspect plus imposant et plus recueilli. C'était une charmante chose à voir que les clartés du soleil couchant, colorant d'un dernier reflet l'onde argentée des fleuves, le miroir des lacs, puis s'effaçant peu à peu derrière le rideau de la forêt. Alors, à la lueur pâle et incertaine de la lune, les hautes tiges élancées des sapins, les vieux troncs usés par le temps, ou brisés par l'orage, prenaient toutes sortes de formes fantastiques qui me rappelaient les contes terribles de mon enfance et les naïves ballades du nord de l'Allemagne. Alors tout était muet et endormi autour de moi. Je n'entendais que le bruit des roues de ma voiture glissant sur le chemin solitaire et les affectueuses apostrophes que le postillon adressait de temps à autre à ses chevaux pour les encourager. C'était l'heure des doux souvenirs et des douces tristesses, l'heure où je pouvais m'écrier comme le poète anglais :

Spirit of love and sorrow, hail!
  Thy solenm voice from far i hear
Mingling with evening's dying gale.
  Hail, with thin sadly pleasing tear (1).

Ainsi livré au charme de cette solitude, subjugué par la féerie de ces nuits paisibles, je poursuivais ma route sans en mesurer la longueur, sans calculer le temps, et quand je voyais briller la lampe du *gaestgifvaregard*, où je devais m'arrêter, je me disais : Déjà! et je regrettais que ma course fût si tôt finie.

Quand on arrive dans l'Angermannie, on passe tout à coup d'une terre plate et uniforme à une contrée montagneuse et pittoresque, coupée par de longues allées fraîches et riantes comme celles du Gudbrandsdal, parsemée de grands lacs aussi poétiques que ceux de la Suisse, et traversée par un fleuve dont les rives accidentées ont souvent toute la grace, tout le prestige des rives du Rhin, et toute la majesté des rives du Danube. Là, le paysage varie à chaque instant; on passe d'une enceinte de rochers à une longue et verte prairie, d'une colline aride et hérissée de quelques arbres chétifs à un champ de seigle, d'un chalet à une forge. A l'un des détours de la route, on ne voit qu'une profonde forêt; on descend quelques centaines de pas, et l'on est au bord de la mer. Les voiles flottent entre une haie de sapins, et les bâtimens viennent jeter l'ancre au bord d'un vallon. L'Angermannie est, avec la Dalécarlie, la plus belle partie de la Suède.

---

(1) Esprit d'amour et de douleur, salut! J'entends de loin ta voix solennelle mêlée au murmure mourant du soir. Salut avec cette larme douce et triste! (M^me^ Radcliff.)

Ce qui fait surtout le charme de ces voyages dans les provinces du nord, c'est le caractère de leurs habitans. Nulle part je n'ai vu une population plus digne d'exciter la sympathie. Elle occupe un sol rude, difficile à cultiver, qui ne donne que de loin en loin une maigre récolte. A voir les terres arides, les pâturages ingrats qui entourent les hameaux, on se demande quels peuvent être les moyens de subsistance des habitans de cette contrée. Hélas! tous ces moyens sont bien minimes et bien précaires; mais le Norrlandais est sobre, économe, industrieux, et c'est par ces vertus qu'il échappe à la misère. En été, quand il a labouré ses champs ou récolté ses foins, il fabrique de la potasse avec les feuilles de bouleau, du goudron avec la résine des pins; en hiver, il va à la chasse, tend des piéges aux oiseaux, et fait des cargaisons de coqs de bruyère et de gelinottes qu'il expédie jusqu'à Stockholm. S'il est dans le voisinage d'une forge, il charrie du fer ou du minerai; s'il est sur le bord d'une route, il transporte les voyageurs. Une de ses principales ressources est le produit de ses bestiaux. Grace à tous ces moyens habilement ménagés, grace surtout à ses habitudes d'ordre et de tempérance, le Norrlandais, malgré les gelées trop promptes qui détruisent sa moisson, malgré les étés pluvieux et les rudes hivers, parvient presque toujours à se créer une sorte de bien-être que l'on reconnaît dès que l'on franchit le seuil de son habitation. Tout y est propre et rangé avec soin : il y a de grands plats d'étain polis et luisans dans la cuisine, de la vaisselle de faïence dans l'armoire, des rideaux aux fenêtres, du linge fin et même de l'argenterie dans le buffet. La chambre des voyageurs est disposée avec une sorte de sollicitude maternelle. Là sont les objets de luxe que le Norrlandais ne se procure qu'à grands frais dans la ville voisine : les tentures en papier de couleur, le canapé servant de lit, la petite table en bois peint, la glace avec un cadre d'acajou, et quelques gravures ou lithographies suspendues aux murailles. Quand vous arrivez là, une jeune fille vous sert, en quelques instans, un souper composé de tout ce que la maison possède de plus recherché : du beurre, des œufs, du gibier rôti, de la crême excellente. Elle déroule sur le lit des draps en toile d'une blancheur et d'une finesse telle qu'on n'en trouve pas dans nos riches maisons en France. Vous demandez votre compte : le souper, le logis, le déjeuner, tout cela coûte quinze à vingt sous.

Après avoir visité cette demeure du paysan immatriculé depuis long-temps dans la paroisse, et qui n'a eu parfois qu'à soutenir ou à développer les élémens de bien-être que lui légua son père, il faut voir la pauvre cabane du colon qui a dû lui-même porter pour la première fois le soc de la charrue dans une terre aride, et lui livrer d'une main inquiète la première semence. Le colon, ou comme les Suédois l'appellent, le *nybyggare* (nouveau constructeur), est ordinairement un domestique qui, à l'aide de quelques épargnes, croit pouvoir conquérir sa liberté; un soldat qui a fini son temps de service, ou un Lapon qui vend le reste de son troupeau de rennes, et renonce à la vie nomade. L'état livre au colon une certaine étendue de terrain à défricher, et l'exempte de toute taxe, de toute imposition pendant vingt, trente et quelquefois cinquante ans. L'état lui donne en outre trois tonnes de grains la première et la seconde année de son installation, et deux tonnes la troisième, après quoi tout est fini. Il se bâtit lui-même sa cabane en bois, arrache les racines d'arbres et les quartiers de roc de son champ, creuse, bêche, et chaque soir, en se mettant à genoux avec sa femme et ses enfans, il prie Dieu de venir à son secours. Tout pour lui dépend du succès des premières années, du temps où l'état lui donne ce qu'il faut pour ensemencer un champ. Si la gelée vient à détruire son espoir, si du sillon creusé avec tant de peine il ne sort que des épis vides, souvent le malheureux est forcé d'abandonner cette maison qu'il venait de construire, cet enclos qu'il avait déblayé, et de se remettre au service avec tous les siens. Si, au contraire, il fait une bonne récolte, s'il peut acheter quelques vaches et un cheval, vendre du beurre et charrier du minerai, il est sauvé; il se crée peu à peu une petite rente, et parvient à se prémunir contre les mauvaises années. La plupart des nybyggares sont pauvres, mais au moins ils vivent, et pour ces malheureux à qui la fortune a tout refusé, à qui la nature accorde si peu, toute la question est de vivre; ils vivent, ils sont libres, ils ont un domaine qui leur appartient, qu'ils peuvent agrandir et léguer avec de meilleures chances d'avenir à leurs enfans. La Suède a une immense ressource dans toutes ces terres non défrichées. On voit, par les rapports quinquennaux des gouverneurs de Vestrebothnie et de Nordbothnie, que la population de ces deux provinces augmente d'une manière notable. Cet accroissement est en grande partie le résultat des migrations de prolétaires qui viennent là avec leur famille enrichir leur pays en cultivant un nouveau terrain.

Le Norrlandais est grand, fort, endurci au froid et à la fatigue. J'ai passé une fois dans cette contrée, enveloppé dans une lourde pelisse; le paysan qui me servait de postillon n'avait que sa veste de vadmel, et ne souffrait pas de la gelée comme moi. Les femmes sont d'une taille ferme, élancée; elles s'habillent avec goût et nattent leurs cheveux avec grace. Leur physionomie, ainsi que celle des hommes, a un caractère de douceur et de résignation touchant. Cette expression de leur figure est parfaitement celle de leur caractère. Je ne connais pas de nature plus honnête, plus franche, plus facile à satisfaire, que celle des habitans de la Nordbothnie et de la Vestrebothnie. Si vous les rencontrez sur votre route, pas un d'eux ne passera sans ôter le premier son bonnet de laine pour vous saluer; s'ils conduisent une charrette, ils la mèneront jusqu'au bord du fossé pour faire place à votre voiture. S'il vous arrive un accident, ils accourront aussitôt pour y remédier, puis s'éloigneront sans demander, ni attendre la moindre récompense. Ils naissent en quelque sorte avec le sentiment de leur pauvreté; ils apprennent de bonne heure à aimer le travail, à supporter les privations, et le plus petit secours qu'on leur donne leur cause une joie sincère. Un jour, j'avais pour postillon un enfant de quatorze ans, d'une figure douce et aimable. Le long de la route, je lui demandai qui il était : il m'apprit que son père avait douze enfans ; lui était le plus jeune de tous. Ses frères et ses sœurs servaient dans différentes fermes, et il avait dû faire comme eux. Dès l'âge de dix ans, il était entré comme domestique chez le maître de poste du village voisin ; là il gagnait sa nourriture, deux chemises et une paire de souliers, et rien de plus. « Comment ! lui dis-je, rien de plus ? Pas même un peu d'argent ? pas même tous tes vêtemens ? — Non, monsieur, me répondit-il avec une admirable résignation. Si vous saviez ? Les récoltes sont si mauvaises ! les pauvres gens ont tant de peine à vivre ! Je suis bien content d'être dans la maison de mon maître, de l'aider dans ses travaux, et de gagner ainsi ma nourriture. Toutes les années, ma mère et mes sœurs me font une veste, un pantalon, et je n'ai besoin de rien. » Quand je le quittai, je lui mis dans la main quelques skellings. Il les compta avec surprise, me regarda en silence, comme pour savoir si je ne m'étais pas trompé, puis je vis une larme rouler dans ses yeux, et il me dit : « Vous m'avez donné autant que ma pauvre mère me donne quand je vais la voir à Noël. »

Une autre fois, c'était un vieux soldat qui avait fait la campagne de Finlande et celle de Norvége, qui occupait un *bostaelle* (1) sur les bords de la route, et recevait en outre une pension annuelle de 6 riksdaler banco (environ 12 fr.) Il me racontait qu'il devait dans quelques années être libéré du service et quitter son bostaelle. Mais il avait déjà pris ses précautions pour l'avenir : tout en restant soldat, il était devenu nybyggare ; il s'était choisi un joli emplacement entre le lac et la forêt ; son champ était défriché et sa maison construite. Il aurait, en raison de ses campagnes et de ses blessures, le maximum de la pension, environ 40 fr. par an ; il aurait trois vaches, quelques moutons, un cheval, et il interrogeait son avenir plus joyeusement que le marchand parisien, qui, après avoir vendu pendant dix ans du sucre et des épices, s'en va dans une province acheter un château et devient seigneur de village.

---

(1) L'armée suédoise est divisée en deux parties : l'une qu'on appelle l'armée enrôlée ou soldée, l'autre l'armée *indelta*. Celle-ci ne reçoit point de paie en argent, et ne fait point le service de garnison. Les régimens sont dispersés dans les diverses provinces ; chaque officier, chaque sous-officier et soldat a la jouissance d'une propriété qu'on appelle *bostaelle*, qu'il fait valoir lui-même, et dont le revenu remplace pour lui la solde régulière. A mesure qu'il avance en grade, il change de domaine et en prend un meilleur. En se retirant du service, il quitte son *bostaelle* et reçoit une pension de retraite. En automne, tous les régimens de l'*indelta* se réunissent dans les divers campemens qui leur sont assignés pour faire l'exercice ; c'est là le seul service auquel ils soient astreints en temps de paix. Le reste de l'année ils sont laboureurs, et malgré le peu de durée de leurs exercices, de l'avis de tous ceux qui les ont vus manœuvrer, ces régimens forment d'excellentes troupes. L'organisation de l'*indelta*, qui fait l'admiration de tous les économistes, date de la fin du XVII^e siècle ; ce fut Charles XI qui exécuta cette sage réforme en reprenant une quantité de terres affermées à la noblesse pour de très minimes redevances, et en la divisant ainsi entre les officiers et les soldats.

Mais autant les hommes de cette contrée sont bons et serviables quand on les traite avec ménagement, autant ils deviennent rétifs, obstinés et quelquefois violens dès qu'on emploie avec eux la force ou les menaces, car ils allient à leur douceur habituelle de caractère un sentiment de fierté qui ne tolère ni le dédain ni l'arrogance. Ils sont fiers de leur pauvreté honnête, de leur vie laborieuse, mais indépendante. Si limitée que soit l'étendue de leur domaine, ce domaine est à eux, et personne n'a le droit de leur en demander compte. Ils ne prétendent pas qu'on les traite comme de grands propriétaires, mais ils ne veulent pas non plus qu'on les croie fermiers. *Ni maître, ni esclave* (*Hvarken herr, eller slave*), c'est là leur devise. Toute leur modestie et tout leur orgueil sont dans ce peu de mots.

Il n'y a point d'école publique dans les campagnes de la Vestrebothnie et de la Nordbothnie. Les parens font eux-mêmes, sous la direction du prêtre, l'éducation de leurs enfans, et, pauvres ou riches, tous les paysans de ces provinces savent lire; mais ils n'en sont pas encore venus, comme les paysans de la Norvége, à s'associer entre eux pour recevoir des journaux et se procurer des ouvrages de littérature. Ils lisent ce que lisaient leurs pères : la Bible, les sermons des prédicateurs suédois et le catéchisme de Luther. Leur esprit simple et naïf n'a pas encore été agité par la polémique des partis; leurs principes héréditaires n'ont pas encore été mis en discussion, et toute leur science politique et sociale se résume souvent dans ces deux mots : *Dieu et le Roi*.

Il y a quelques années qu'il se forma parmi eux une société qui d'abord obtint le suffrage des hommes éclairés, mais qui, peu à peu, en est venue à un état de secte dissidente. On l'appelle la société des *Lecteurs*. Dans l'origine, son unique maxime était de lire et de travailler, de travailler toute la semaine avec patience, avec résignation, et de lire le dimanche la Bible et les livres de Luther. Mais, en prenant l'habitude d'étudier la Bible, le paysan voulut avoir le droit de l'interpréter. Il repoussa le texte des commentateurs, l'explication des prêtres, et se fit une doctrine à lui. On vit des paysans s'en aller à travers les campagnes comme des missionnaires, rassembler dans une grange la population des hameaux, et s'écrier que l'enseignement des prêtres n'était qu'un mensonge; que la parole de Dieu se trouvait dans la Bible, dans le catéchisme de Luther, et que tous les autres livres devaient être brûlés. Bientôt cette doctrine des lecteurs, si simple, si morale et si respectable dans ses premières manifestations, dégénéra en un mysticisme qui produisit des scènes extravagantes. Les apôtres ambulans disaient que les hommes étaient encore enveloppés de ténèbres et plongés dans l'iniquité; qu'ils devaient être éclairés tout d'un coup comme saint Paul, et convertis subitement par un effet de la grace divine; que la foi était le seul moyen de salut, et qu'avec une foi vive et profonde, les œuvres étaient inutiles. Ils enseignaient aussi que le corps pouvait impunément s'abandonner au vice, se vautrer dans la fange, pourvu que l'ame restât en contemplation devant Dieu. On vit alors des jeunes filles quitter leurs vêtemens, persuadées que la foi les empêcherait de sentir les rigueurs de l'hiver. D'autres, par le même principe, prirent la résolution de ne plus manger, et quelques prosélytes très fervens transgressèrent sans remords les commandemens de Dieu et de l'église en se disant que leurs ames ne prenaient point part à leurs joies charnelles.

Une fois que la société des lecteurs en fut venue à ce degré d'aberration, on comprend que non-seulement les prêtres, mais les fonctionnaires civils durent la combattre de tout leur pouvoir. Cependant ils engagèrent la lutte avec prudence, car, malgré ces égaremens, il y avait au fond de cette association des lecteurs un tel principe d'honnêteté et de vertu que les hommes sages craignaient, en l'attaquant avec une rigueur outrée, de provoquer une réaction trop violente et d'anéantir à la fois le bien et le mal. Ce fut par de douces exhortations, par de tendres remontrances, que les prêtres parvinrent à ramener les apôtres de la société à des principes plus sains.

Aujourd'hui cette association subsiste encore, mais dégagée de ses fausses doctrines, et ramenée à son essence primitive. J'ai rencontré dans la paroisse de Skelleftea un jeune paysan qui en faisait partie, et qui savait, je crois, toute l'Écriture sainte par cœur, car à chaque instant il en citait quelque nouveau verset. Son père et sa mère étaient aussi de la société des lecteurs, ainsi que sa sœur, jolie blonde aux yeux bleus un peu trempés de mysticisme, avec laquelle, je l'avoue, j'aurais mieux aimé lire le roman de Lancelot du Lac à la manière de Paolo que la Bible à la manière des méthodistes. Toute cette famille accomplissait religieusement les deux principales maximes de l'association, travaillant du matin au soir chaque jour de la semaine, et le dimanche faisant une lecture pieuse.

Après la joie que l'on éprouve à vivre au milieu de cette intéressante et honnête population, il en est une autre non moins douce à ressentir, c'est de passer successivement par toutes les gradations de l'existence sociale et de la prospérité matérielle; c'est de voir, à partir des derniers marais de Laponie, à mesure que l'on avance vers le sud, un sol moins aride et une race d'hommes moins misérable; c'est de voir les magnifiques forêts de sapins succéder aux chétifs bouleaux, les champs d'orge aux pâturages déserts, et les hameaux aux chalets isolés. A Haparanda, on trouve déjà de belles et riches maisons qui pourraient faire l'ornement d'une grande ville, un commerce actif et des bâtimens qui vont jusqu'au Brésil porter les productions du nord. A Pitea, il y a une école où l'on enseigne le latin, l'allemand et le français; à Umea, une librairie; puis, vient la jolie ville de Semdswall avec son excellent port et ses nombreux navires; Hudikswall et Sœderhamn, dont le commerce a pris dans les dernières années un accroissement considérable, et enfin Gelfe qui, avec ses chantiers, ses entrepôts, son mouvement d'importation et d'exportation, se pose aujourd'hui comme la rivale de Gothembourg et de Stockholm.

Toute la province d'Angermannie est remarquable par sa double industrie. C'est là qu'on trouve quelques-unes des plus belles usines de la Suède; c'est là qu'on fabrique ces toiles superbes qui l'emportent sur celles de Hollande pour la finesse et la durée. Ici les ouvriers ne sont pas réunis en grand nombre dans de vastes ateliers, et l'on chercherait vainement dans toute l'étendue du détroit ce que nous appelons une filature; mais chaque maison de paysan est elle-même une filature; chaque chambre a sa navette ou son rouet. En automne, le soir, tous les habitans du chalet, hommes, femmes, enfans, se réunissent autour du foyer et travaillent à battre le lin, à le peigner, à l'éplucher. Puis, quand ses filamens sont nets, lisses, sans paillette et sans nœud, la jeune fille le pose sur sa quenouille, et la mère de famille le tisse. Lorsque la toile est finie, elle est soumise au contrôle de deux experts qui en marquent la finesse et la qualité par une estampille, et en indiquent par là même la valeur réelle.

La capitale de cette province est Hernœsand. C'est la dernière ville littéraire du nord. Il y a là un gymnase construit comme un temple antique d'après le plan de Gustave III, une bibliothèque composée de deux mille volumes, un journal qui est comme l'écho mourant des nouvelles d'Europe (1), un consistoire ecclésiastique, un évêque, et cet évêque est le poète Michel Franzen, le patriarche de la littérature romantique. Après un voyage comme celui que je venais de faire à travers les plateaux de glace du Spitzberg et les montagnes de la Laponie, dans un complet dénuement de livres, dans le silence du désert, c'était pour moi un grand bonheur de retrouver ce digne vieillard, de voir étalées dans sa demeure toutes les richesses littéraires du nord et du sud, de rentrer dans le monde intellectuel en l'écoutant parler, et dans le monde magique des muses en relisant ses vers. Il y a en Suède un oiseau chéri qui, le soir, se pose au bord des lacs solitaires, sur les branches de bouleau, et, tandis que tout dort autour de lui, soupire dans le repos des nuits d'été son chant pieux et son chant d'amour; on l'appelle le rossignol du nord. Franzen est ce chantre privilégié qui, au milieu d'une nature pauvre, garde les trésors du génie et chante, dans le silence des lieux qui l'entourent, ses tendres et religieuses émotions.

X. MARMIER.

---

(1) Ce journal est une petite feuille in-4o, qui paraît une fois par semaine et coûte 4 fr. par an.

Critique Littéraire.

ŒUVRES DE GEORGE SAND.

LÉLIA.[1]

Lorsque *Lélia* parut, on était en 1833. Le vent des nouveautés soufflait alors et remuait incessamment les idées et les choses. L'esprit de chacun chancelait sur sa ligne de la veille, et plus d'une existence, soudain arrachée de la position où elle avait déjà pris pied, se voyait jetée au milieu de chances jusque-là imprévues. Cette instabilité même, éveillant les inquiétudes de l'esprit, en aiguillonnait l'activité, et faisait naître le besoin de mouvement. Les têtes étaient émues, les passions en haleine; les puissances du désir, de l'appréhension, de la curiosité, tourmentées par la soif avide de l'inconnu; les imaginations échauffées par le travail de la conception ou de l'attente. Les ames, ardentes à concevoir, recueillaient avidement le grain souvent vide de la promesse que le tourbillon semait autour d'elles, et enfantaient de plus vastes désirs ou de plus grandes résolutions, comme ces cavales des poèmes du Tasse qu'un souffle de l'air aspiré sur la montagne suffisait à rendre fécondes. Combien de choses étaient possibles alors, qui ne le seraient plus aujourd'hui! Sans doute, au milieu de cette mêlée, l'esprit perdait de sa circonspection, de son discernement, de sa netteté; mais il regagnait en chaleur, en vigueur d'élan, en intrépidité, ce qu'il perdait du côté de la réflexion. Dans les ames riches surtout, dans les ames chez lesquelles la faculté de s'émouvoir l'emporte sur les facultés d'analyse, de réserve et de froid examen, cette commotion gé-

(1) 3 vol. in-8°; l'édition est maintenant complète et forme 22 vol. in-8°.

nérale suscita sympathiquement et grossit outre mesure toutes les puissances de la passion. L'heure était favorable pour les œuvres d'éclat. Ce fut alors que le talent plein de fraîcheur qui nous avait donné *Valentine*, que le talent pathétique qui avait produit *Indiana*, se révéla sous un jour sombre et nouveau dans *Lélia*.

Bien que l'écho des paroles qui retentissaient alors au dehors se fasse entendre plus d'une fois dans *Lélia*, il est facile de voir que c'est là une œuvre conçue dans une intention toute particulière à l'auteur, une œuvre dont l'inspiration ne se lie nullement à aucune des idées qui s'efforçaient de se faire jour autour de lui, et qui laissent leur empreinte dans quelques détails. On sent d'ailleurs dans le caractère de *Lélia* un esprit qui s'isole volontairement, et les données même de ce caractère excluent toute idée de confraternité avec quelque esprit que ce soit. C'est donc bien là une conception tout-à-fait personnelle et dont les élémens n'ont pu être puisés que dans une source unique. Mais ce qui rattache *Lélia* à l'époque où on l'a vue se produire, c'est l'exaltation fiévreuse qui l'a enfantée, c'est la hardiesse paradoxale des diverses parties de l'invention, c'est l'animation impétueuse du langage, c'est la dévorante inquiétude d'esprit dont les ravages y sont si vivement empreints, c'est la raideur dogmatique des intentions formulées dans le dessin de chacune des figures, et la sincérité violente avec laquelle toutes ces intentions sont exposées. Et puis il n'y avait pas de conclusion. Je suis une ame qui souffre et qui attend, disait Lélia dès les premières pages, et elle mourait sur cette attente dont elle n'avait pas daigné dévoiler l'objet. Dans la *Lélia* nouvelle, tout ce qui accusait trop vivement l'accès maladif a disparu, et les ténèbres qui enveloppaient cette ame souffrante et superbe se sont quelque peu éclaircies.

Ce n'est pas une chose commune, et de nos jours surtout c'en est une rare et singulière, que de voir un auteur se reprenant, après plusieurs années, à un ouvrage que le succès a consacré et qui a pris place dans les archives d'une génération comme représentant sous une forme arrêtée et consentie, par quelques-uns du moins, une portion du témoignage qu'elle doit laisser d'elle-même. *Lélia* est dans l'esprit de bien des gens et probablement dans celui de l'auteur son ouvrage capital. C'est celui où son génie s'est révélé pour la première fois avec toute sa verve, son haleine et son éclat; c'est celui qui, de la famille déjà peu nombreuse des romanciers remarquables pour la beauté du style et la vivacité de l'invention, l'a élevé à ce rang à part qui ne lui a pas encore été disputé depuis. La fiction, dans ce livre étrange et magnifique, laisse d'ailleurs percer tant d'agitations et de souffrances personnelles, tant de cris éloquens sortis du fond d'un cœur aux prises avec une réelle torture, que la prédilection qui lui a été conservée dans l'ame qui s'y est répandue n'aurait pas besoin d'autre explication. Maintenant, on demande s'il a gagné à ce témoignage inusité de prédilection dont il vient d'être l'objet : c'est selon le point de vue où l'on se place pour l'apprécier.

Si nous avons bien compris le roman primitif, lequel a été expliqué de bien des manières, Lélia était une personnification complète des deux extrêmes de la passion (1) humaine : l'extrême désir et l'extrême impuissance. Ces deux élémens essentiels de toute passion, puisque la passion n'est possible que dans un être capable de désirs, mais en même temps faible et borné, ne se combinent point en Lélia dans ces proportions mitigées qui forment un milieu favorable à la passion. Ils y existent à l'état de contraires qui n'ont entre eux qu'un rapport de négation réciproque et absolue. Son imagination, franchissant sur des ailes de feu toutes les bornes dont le cercle inflexible circonscrit le domaine soumis à la puissance de l'homme, s'élance sans cesse au-delà des sphères du réel, au-delà du possible; mais les joies les plus proches, les plus simples, les plus faciles, elle ne les a pas goûtées, elle est inhabile à les goûter. Pour elle, il n'en est d'aucune espèce. Les splendeurs de l'idéal ont éteint pour l'œil de son ame le rayonnement des affections et des félicités terrestres. De froides ténèbres se sont amoncelées autour de son cœur, où elles ont engendré un venin plein d'amertume qui empoisonne d'avance à leur source chacune des jouissances qu'elle peut entrevoir par la pensée. Comme être intelligent, une raison hautaine et exaspérée, qui ne prend conseil que des soulèvemens de l'orgueil en révolte, ne l'a conduite qu'à une sagesse passive et stérile comme la mort. C'est la mort qu'elle divinise et qu'elle glorifie sous le nom de sagesse et de vertu, dans l'impassible et immobile Trenmor. Aussi malheur à qui l'aime, à qui l'approche. Lélia, la désolée Lélia, ne laisse émaner d'elle-même que le souffle de la désolation. Ne vous penchez point sur les lèvres de cette femme, jeune homme. L'air qu'elle a respiré ne vivifie plus; il tue : aussi n'est-ce point la vie, c'est la mort qu'elle répand autour d'elle. Voyez le prêtre Magnus, dont elle a tué la foi et la raison; voyez le poète Sténio, dont elle a tué l'ame et le corps; voyez Trenmor, cette dépouille mortelle d'un homme, d'un vice qui n'a su s'affranchir des livrées du bagne qu'en se couvrant des livrées de la tombe; ombre sinistre à laquelle Lélia porte envie et qu'elle traîne après elle comme une conclusion palpable de ses théories, comme la forme sensible et suprême dans laquelle viennent se résoudre ses espérances pour elle-même, ses influences sur quiconque aura aspiré l'haleine de ses passions et de son ame.

Nous n'avons pas tout dit encore, et voilà déjà une conception étrangement forte, d'un jet puissant, lugubre, inexorable, et d'un vigoureux dessin. Quelle créature possible est plus malheureuse que Lélia? Alors même que l'auteur s'en fût tenu là, il eût tracé peut-être la plus effrayante figure de souffrance et d'affliction dont la nature humaine puisse fournir les traits. Il eût décrit un supplice possible seulement dans les conditions d'existence des sociétés modernes, et dont les anciens, qui ont eu Prométhée et Tantale, n'ont pu se faire qu'une imparfaite et lointaine image. Lélia, qui se compare au premier, est bien plus malheureuse que lui. Lélia, c'est le désir inassouvi de Tantale, avec l'audace téméraire, l'orgueil indomptable, quoique brisé, et la bile implacable de Prométhée. C'est de plus ce raffinement des besoins, des passions et des connaissances de l'ame, qu'ils ignorèrent l'un et l'autre, et le sentiment d'une plus irrémédiable impuissance dans un être qui a, plus nettement qu'ils ne l'avaient, conscience de sa grandeur. Quand Prométhée lançait une imprécation contre Jupiter, il croyait provoquer un être sensible à ses outrages, un vainqueur dont il ne pouvait plus recevoir de mal et à qui il en pouvait faire encore en troublant par des injures les joies et l'orgueil de son triomphe. Lélia n'a même pas cette consolation. Écoutez-la : la faute de sa misère, elle ne sait à qui l'imputer; et, dans les âcres révoltes de son esprit, sa plus grande souffrance est toujours *de craindre l'absence d'un Dieu qu'elle puisse insulter;* elle le cherche alors sur la terre, et dans les cieux, et dans l'enfer, *c'est-à-dire dans son cœur*. Elle le cherche parce qu'elle voudrait l'étreindre, le maudire et le terrasser. « Ce qui m'indigne et m'irrite contre lui, ajoute-t-elle, c'est qu'il m'ait donné tant de vigueur pour le combattre, et qu'il se tienne si loin de moi; c'est qu'il m'ait départi la gigantesque puissance de m'attaquer à lui, et qu'il se tienne là-bas ou là-haut, je ne sais où, assis dans sa gloire et dans sa surdité, au-dessus de tous les efforts de ma pensée. »

---

(1) *Passio,* souffrance. C'est le mot chrétien.

Voilà bien le délire de la haine impuissante et le comble de la torture. Le Caucase du moins pouvait se faire entendre à l'Olympe. L'homme antique croyait à son dieu, et ce dieu était accessible aux représailles. L'homme antique pouvait se faire enchaîner comme Prométhée ou foudroyer comme Ajax; mais il croyait pouvoir donner blessure pour blessure, et cet usage téméraire de sa force le dédommageait par avance de sa défaite inévitable. L'égarement de la douleur moderne n'a pas même cette compensation. Lélia dans la frénésie du désespoir ne peut soulager, par cet acte de folle intrépidité, les blessures de son orgueil souffrant. Elle n'ose absolument nier le Dieu qu'elle sait invisible; mais, avide de le rencontrer et impuissante à l'atteindre, elle lui reproche de ne pas se montrer et d'être sourd. Le sentiment de sa puissance pour concevoir et pour vouloir, de son impuissance pour réaliser ou pour posséder, voilà le vautour qui la ronge, vautour devenu d'autant plus cruel depuis les temps antiques que les facultés de perception et d'imagination ont plus agrandi leur puissance et leur sphère d'activité, tandis que les facultés d'action sont restées enfermées dans les immuables limites imposées aux forces réelles et équilibrées de la nature.

Quand Lélia, avec son orgueil, n'eût eu d'autre affliction que cette impuissance d'une partie des facultés de son ame par rapport à la puissance excessive de l'autre, on concevrait qu'elle se plaignît de ne savoir point « si Dieu l'a créée dans un jour de colère, dans un sentiment de haine pour les œuvres de ses mains; » on concevrait qu'il fût « des instans où elle se hait assez pour s'imaginer être la plus savante et la plus affreuse combinaison d'une volonté infernale; » mais, comme elle le dit encore elle-même, « il en est d'autres où elle se méprise au point de se regarder comme une production inerte engendrée par le hasard et la matière. » L'auteur n'a point voulu laisser de lacune dans le type qu'il avait conçu, et l'impuissance qu'il a donnée à l'ame de Lélia pour la réalisation de ses rêves, il l'a mise aussi dans sa chair.

Les dons les plus splendides, les plus sublimes facultés ont été prodigués à l'ame de Lélia ; mais cette ame demeure stérile pour l'accomplissement des destinées qui lui semblaient promises. De même les dons les plus exquis de la beauté ont été répandus sur les formes de son corps; mais ici encore la main qui donnait s'est arrêtée, s'est démentie au moment de couronner ses largesses, et le don inachevé n'a plus été qu'une richesse stérile et menteuse dans les mains qui l'avaient reçu. Cruelle dérision ! Dans Lélia tout commence par quelque magnifique privilége et finit par quelque disgrâce. Sa beauté n'est, comme le velours éblouissant des mousses qui tapissent les rochers arides, qu'un vêtement splendide jeté sur la matière insensible et inféconde. Lélia est frappée de mort dans les sources physiques de la vie.

De quelque côté qu'elle se regarde, Lélia n'aperçoit en elle-même qu'un être incomplet, avorté, et ce qu'elle possède de facultés belles, nobles, achevées, semble ne lui avoir été départi, par un jeu cruel du sort, que pour mieux donner la mesure de sa misère et mettre dans son ame plus éclairée plus de sensibilité cuisante pour en sentir les meurtrissures et plus de force pour en détester l'auteur.

George Sand sait autant que pas un ce qu'on doit de ménagemens à certaines susceptibilités qu'un long usage a fait passer de la vie sociale dans la littérature, et des mœurs dans le goût. Lors donc qu'il a osé prendre sur lui d'introduire dans le caractère de Lélia cette dernière cause d'humiliation et de souffrance dont nos mœurs civiles et surtout nos mœurs littéraires ont pour coutume de ne pas tenir compte, il a fallu que, fort de sa conscience du beau et de sa conscience de l'honnête, il puisât dans l'ascendant de ses convictions d'homme et de son inspiration de poète une énergique assurance pour se résoudre à affronter ce qu'il pouvait regarder comme des préjugés redoutables, ou tout au moins comme des habitudes qu'il est bon de ne pas offenser. Il a fallu qu'en présence des chances incertaines du succès, il poussât jusqu'à l'abnégation la volonté courageuse de tracer, dans une personnification des plus hardies, la peinture terrible de cet énervement incurable où le raffinement de plus en plus exagéré de facultés qui vont se blasant de plus en plus, le dérèglement des intelligences et des instincts, la confusion des doctrines, la satiété de l'esprit et du cœur, l'ennui sarcastique et contempteur, l'abus du bien et du mal, ont poussé une civilisation vieillie qu'il flétrit quelque part du nom d'éreintée. Que l'auteur ait trouvé, soit dans une indignation purement spéculative, soit dans des ressentimens rongeurs, de quoi suffire à cette tâche, cela ne prête pas au moindre doute. Quelque difficile que fût l'entreprise, et quelle que soit la source où l'auteur ait puisé la force de l'accomplir, il s'en est tiré avec un bonheur qui prouve qu'un talent comme le sien autorise à beaucoup oser. L'inspiration d'une conscience sérieuse plane sur tous les développemens de cette pensée si délicate à produire, et y répand une teinte austère qui en maintient la dignité. La pompe solennelle et la mâle beauté du langage viennent encore en rehausser le caractère. Tout artifice puéril et minaudier, toute fausse délicatesse, en sont bannis. La plume de l'auteur se pose avec fermeté, mais avec un discernement sévère, sur ces détails glissans; s'il ne craint pas de briser et de fouler aux pieds le joug des idées reçues, et de donner à ses risques et périls un haut exemple de sincérité, on voit qu'il porte un frein plus salutaire et plus noble dans le respect de lui-même et de sa mission d'écrivain. C'est pour lui que semble avoir été écrit ce mot qu'il met dans la bouche de Lélia, pour définir Pulchérie pratiquant son vice avec *une chasteté cynique et courageuse*. Je voudrais un mot plus doux que ne l'est *cynique* pour figurer l'attitude d'une ame forte et fière qui prend délibérément son parti du petit scandale que va soulever la manifestation d'une pensée conçue dans le for de son honnêteté; mais à cette nuance près, on ne saurait mieux formuler le jugement qui reste dans l'esprit après la lecture d'une partie de *Lélia*. Au reste, et c'est à ce point que j'en voulais venir, ce cynisme, ou, si l'on veut, cette indiscrétion courageuse de l'honnêteté, est justement une des traces qu'ont laissées dans l'ouvrage dont nous nous occupons les circonstances au milieu desquelles il a été produit.

Ce n'est pas le retentissement qui a manqué à certaines hérésies morales qui se professaient hautement à cette époque, et dont l'insolence novatrice fit brusquement tressaillir les consciences assoupies sur la lettre morte des vieilles traditions et des vieux principes dont le fantôme toujours debout servait à masquer bien des paraphrases en action infidèles mais clandestines. Le vice, il faut le dire à sa gloire, se prit à rougir d'une honte vertueuse quand on lui parla de le réhabiliter en lui donnant un nom, et de lui faire un sort. Le vice tient à son nom, qui est ancien, à sa condition, qui a probablement ses avantages, et il préféra son existence ténébreuse, sournoise, honnie, de vagabond sans feu ni lieu, mais non sans gîte, à celle de parvenu, qu'on lui offrait. Mais enfin l'offre était singulière; elle avait bien sa nouveauté; elle fit son bruit et porta son coup. Parmi les ames qui s'en ressentirent, celles qui avaient le plus conservé, sinon de leur virginité, du moins de leur jeunesse et de leur droiture, furent peut-être aussi celles qui résistèrent le moins à l'empreinte; chez quelques-unes bien rares, — et celles-ci, nous devons l'avouer, celles que nous connaissons du moins, sont des plus belles, — elle ne s'est pas encore effacée. Cette brusque et violente secousse produisit d'ailleurs un étourdissement général, et bien des gens saisis à l'improviste furent entraînés assez loin avant d'avoir eu le temps de rouvrir les yeux et de s'orienter. Il est donc vraisemblable qu'en d'autres temps et en d'autres circonstances l'idée qui a fourni à George Sand une moitié du personnage de Lélia ne lui serait pas venue. Ce qui est bien certain, c'est qu'en d'autres temps il la répudie, puisque le personnage de Lélia dédoublé reparaît avec cette moitié de moins.

Quant à Pulchérie, qui est sortie tout entière du même fonds, l'auteur l'a laissée, à quelques détails près, telle qu'il l'avait présentée d'abord. Seulement, par le contre-coup des modifications introduites dans l'œuvre de 1833, la fonction de l'idée partielle qu'elle représentait dans cet ensemble a perdu quelque chose de son importance et de sa signification expresse. Chacun des quatre personnages principaux du roman primitif représentait une des quatre notes fondamentales de la gamme lamentable que l'ame humaine, suivant l'idée de l'auteur, chante éternellement sous l'impulsion du désir. Le désir ne peut être que contrarié ou satisfait. S'il est contrarié, il peut l'être ou par l'insuffisance des facultés destinées à le servir, voilà Lélia; ou par la raison et la volonté qui s'épuisent à lui mettre un frein, voilà Magnus; ou enfin par des obstacles extérieurs dont la résistance prend son point d'appui, non plus dans le sujet du désir, mais dans son objet, voilà Sténio, qui n'est enchaîné ni par l'impuissance physique et morale de Lélia, ni par les vœux et les scrupules de Magnus, mais dont l'élan puissant et indompté vient se briser contre l'invincible inertie de la plus froide et de la plus immobile des statues. L'hypothèse de la satisfaction vous donne pour type achevé Pulchérie. L'ame humaine émue par le désir n'en peut recevoir aucune modification qui ne rentre dans l'un de ces quatre termes. On peut les combiner entre eux suivant des rapports différens, ou les décomposer et en combiner les parties suivant des proportions différentes, ajouter ici à l'intensité du désir, là à la force de résistance, et parcourir ainsi la chaîne entière des transitions et des nuances; mais la conjugaison entière de ces transitions est contenue en puissance dans ces quatre termes, comme la gamme entière est contenue dans le cadre des quatre notes cardinales, et l'on ne saurait pas plus inventer une cinquième modification qu'inventer une nouvelle note dans la gamme. Pour ce qui est de Trenmor, c'est une corde qui a cessé de vibrer et qui ne rend plus aucun son. Il n'a qu'une fonction négative, comme le silence dans un orchestre entre deux chants; il est utile comme contraste. Il sert aussi à nous montrer l'idée de l'auteur poussée jusqu'à sa dernière transformation, c'est-à-dire le désir finissant par s'éteindre lui-même dans l'ame qu'il a dévastée, et l'homme arrivant au calme par une mort anticipée. Retranchez de l'ame humaine toute joie et toute souffrance, toute espérance et tout regret, vous avez Trenmor. Supposez toute vie éteinte dans un être encore vivant, vous avez Trenmor. Ce personnage, au reste, a subi une transformation presque complète dans le roman nouveau.

L'importance du rôle de Pulchérie dans le milieu où elle était d'abord placée est donc facile à saisir. Elle est un des pôles de l'idée dont Lélia est l'autre pôle. L'une représente l'extrême disproportion entre le désir et les moyens d'arriver au terme du désir; l'autre l'équilibre parfait entre le désir et les facultés de réalisation, et dans la pensée impitoyable de l'auteur, ni l'une ni l'autre n'est heureuse. Mais l'abjection de Pulchérie est un merveilleux moyen de faire ressortir l'abaissement où Lélia est tombée par un excès contraire. Ainsi lorsque celle-ci, après avoir raconté à sa sœur l'histoire de sa vie, conclut en disant que son ame est usée, son cœur éteint; qu'elle n'est plus capable même d'enthousiasme, cette dernière faculté qui lui était restée; que l'ennui désole sa vie et la tue; qu'ayant vu à peu près la vie dans toutes ses phases, la société sous toutes ses faces, elle n'a plus rien à voir désormais;

que lorsqu'elle a réussi à combler l'abîme d'une journée, elle se demande avec effroi avec quoi elle comblera celui du lendemain; lorsque Pulchérie, s'efforçant de lui créer un lien qui la rattache à la vie, lui a proposé successivement de retourner à la solitude et à Dieu, ou de chercher une diversion dans les plaisirs, ou de s'enchaîner à un état social qui la préserve d'elle-même et la sauve de ses propres réflexions et d'accepter le joug de la vie religieuse, n'a obtenu que cette réponse : « Il n'est plus temps de retourner à Dieu; ma foi est chancelante, mon cœur est épuisé, je n'ai plus la force d'élever mon ame à un perpétuel sentiment d'adoration et de reconnaissance; le plus souvent je ne pense à Dieu que pour l'accuser de ce que je souffre et lui reprocher sa dureté; si parfois je le bénis, c'est quand je passe près d'un cimetière et que je pense à la brièveté de la vie; je ne puis davantage retourner à la solitude ni chercher le plaisir; je viens des montagnes de Monteverdor, j'ai essayé de retrouver mes anciennes extases et le charme de mes rêveries pieuses, mais là comme ailleurs je n'ai trouvé que l'ennui; la vie religieuse ne m'est pas permise non plus; il faut avoir l'ame virginale; je n'ai de chaste que le corps; je serais une épouse adultère du Christ, etc.; » alors que Pulchérie, disons-nous, ayant passé en revue toutes ces conditions d'existence, et s'étant vue repoussée sur tous les points, en est venue à s'écrier : « Eh bien! faites-vous courtisane, » Lélia ne sait que lui répondre d'un air égaré : « Avec quoi? Je n'ai pas de sens. » Ainsi une courtisane, malgré l'opprobre, malgré les dégoûts de sa profession, était moins malheureuse qu'elle. Lélia était non-seulement réduite à ce point qu'on osait lui proposer cette condition comme un mieux, comme un bien, mais encore à ce comble d'humiliation de n'avoir rien à répondre, si ce n'est : Avec quoi? je n'ai pas même ce qu'il faut pour exercer ce dernier et ce plus facile des métiers! Dans le roman nouveau, Lélia est encore assez malheureuse pour que la même proposition revienne, mais ce n'est plus la même réponse qu'elle a à faire.

Tel est le sceau terrible dont l'auteur, dans sa pensée primitive, avait marqué la figure de Lélia. Il l'avait enfermée, étouffée dans un cercle fatal d'inaction et d'impuissance, où toutes les issues qui donnaient sur la vie lui étaient fermées. Refoulée sur elle-même, l'ardeur de ses facultés vives se mit à ronger le cœur qui lui servait de prison. Voilà pourquoi Trenmor paraît grand à Lélia, c'est qu'il ne souffre plus; voilà pourquoi elle lui porte envie, c'est que chez lui l'incendie est éteint et n'a plus laissé que des cendres. C'est une tâche vaine, au reste, qu'entreprenait Pulchérie en entreprenant de guérir Lélia. Nous disons une tâche vaine si elle est telle qu'elle ne puisse qu'échouer, cruelle si elle pouvait réussir. Lélia, en effet, a su intéresser à ses souffrances une partie d'elle-même plus forte, plus indomptable que ses souffrances : c'est son orgueil. Non pas un orgueil serein et satisfait comme celui qui n'a rien à disputer à la fortune; mais un orgueil acerbe, violent, désespéré, qui se redresse contre les sévices de la destinée, et dans lequel s'engendrent des inquiétudes incorrigibles, alors même que la destinée se corrigerait. C'est l'autre orgueil qui a perdu Lélia. L'esprit chez elle avait pris un essor immodéré et mal dirigé.

Perdu dans les régions des chimères plutôt encore que de l'idéal, habitué à se repaître de visions, il puisait dans cet aliment un funeste enivrement de lui-même, et un dédain extravagant pour le pain grossier des réalités terrestres. Il sommait la réalité de lui rendre ces délices infinies dont il avait eu l'avant-goût dans ses contemplations; et comme la réalité lui résistait, il repoussait du pied cet élément indocile, il se retirait irrité dans son monde imaginaire qui ne pouvait lui suffire, emportant la double blessure de son impuissance à soumettre le monde réel et de son impuissance à s'en passer. C'est ainsi qu'à ce premier orgueil né de la présomption succéda un orgueil sombre, jaloux, malsain, né de la déception et de la confusion qui la suit. Lélia se voyant, entre toutes les créatures, marquée de signes si particuliers qu'elle est un être isolé dans la création, où elle ne se trouve pas de place marquée, a du moins cette joie de pouvoir se poser à ses propres yeux comme un être exceptionnel. Joie unique, désespérée, qu'elle puise dans ses misères mêmes, et où elle reprend une dignité à part, grandiose et farouche d'aspect, en échange de celle, plus vulgaire, dont ses misères l'ont déshéritée. Elle souffre, mais elle voit la jouissance prendre et s'épanouir dans les ames les plus grossières, elle ne voit personne souffrir comme elle, et elle peut se croire plus noble, plus grande par les facultés qu'elle possède que ne le sont d'autres créatures qui s'étourdissent sur le malheur véritable de leur condition à l'aide des facultés qu'elle ne possède pas. Sans lien possible avec le monde, il y a de plus un certain bonheur pour elle à se tenir à l'écart, à juger, à récriminer de loin, et à répandre sa bile dans ces jugemens qu'on ne peut lui renvoyer en représailles, parce qu'elle s'est mise hors d'atteinte. Que lui rendrait-on en lui rendant la possession de ces biens auxquels elle ne croit plus et qu'elle a flétris de son dédain? Que gagnerait-elle à rentrer sous le niveau des existences communes? Voilà pourquoi Lélia est incurable, c'est que cet orgueil lui tient lieu de tout ce qui lui manque. C'est que, pour la guérir, il faudrait commencer par déraciner cet orgueil qui perpétue son mal dont il est la consolation, et que, si elle le perdait, il ne lui resterait plus rien qu'une confusion plus grande encore. Ce cercle fatal où nous la disions enchaînée tout à l'heure est un cercle vicieux. Rien ne l'en peut tirer. Elle le sent, aussi ne fait-elle rien pour en sortir.

C'est une étrange donnée pour un roman qu'un héros sans passion active, ayant ses fins, marchant vers son but, et s'attaquant résolument aux obstacles qu'il rencontre : un héros immobile, indifférent, dominant par son stoïcisme et son orgueil toutes ces péripéties sur lesquelles se fonde ordinairement l'intérêt, et qui n'ont ordinairement aussi d'autre intérêt que celui qu'il y prend lui-même. Que veut Lélia? Rien. Qu'aime-t-elle? Rien. Que fait-elle? que poursuit-elle? Rien. Elle s'est assise, résolue sinon résignée, froide et endurcie contre elle-même, dans son immuable désespoir. Fière, hautaine, impénétrable, la pâleur scellée au visage, la révolte scellée au cœur, elle s'est drapée dans son ostentation d'impassibilité et de dédain. Parce qu'elle a su se cuirasser d'un stoïcisme, assez vulnérable d'ailleurs, contre un mal auquel elle ne peut se soustraire, elle se croit grande par la sagesse et la vertu. Son orgueil la trompe et lui fait commettre un anachronisme. Les anciens, en effet, n'attachaient que l'idée de force au mot de vertu, et le stoïcisme leur suffisait; l'esprit moderne y a ajouté l'idée d'amour. Lélia n'aime pas, il n'y a pas de vertu pour elle, non plus que de bonheur. Un tel personnage peut subjuguer l'attention, et à force de verve étincelante, d'imagination et d'inspiration, George Sand y a réussi; mais il ne demande pas à être aimé et il ne l'est pas. On n'aime pas Lélia, on ne la plaint pas, on ne la déteste même pas non plus. Elle fait mal sans pouvoir toucher, elle irrite sans pouvoir se faire haïr; mais elle fascine par je ne sais quel éclat lugubre, elle meurtrit l'esprit sur les pointes des mille perplexités que fait naître cette étrange complication de grandeur et d'infirmité, d'audace et de faiblesse, d'égoïsme implacable et d'instincts généreux, de vues droites et de sophismes, d'intelligence et d'aveuglement, de force et de mollesse dont elle lui offre le spectacle, et elle le rive ainsi à l'attente du dénouement de cette lamentable histoire.

Elle fait mal sans être touchante, avons-nous dit, et c'est toujours de la Lélia ancienne que nous parlons. Ce qui fait mal, c'est de voir s'obstiner imperturbablement dans son inertie cette femme funeste aux autres comme à elle-même; cette femme qui, comme le lui reproche Trenmor, ne peut se sevrer du plaisir d'être aimée et ne peut pas aimer elle-même; cette femme qui se plaint, qui accuse sans cesse et qui n'agit jamais, qui ne fait rien ni pour autrui ni pour elle-même. Oui, cela fait mal, et pourtant c'est en cela que repose l'infernale beauté de cette création, c'est en cela que s'accomplit l'inexorable fatalité qui pèse sur Lélia. Si Lélia sortait un moment, un seul moment, de sa neutralité indifférente, c'est que le sceau de plomb qui l'étouffe serait levé, c'est qu'elle pourrait encore aimer, espérer, vouloir quelque chose; mais alors il n'y aurait plus de Lélia. « Homme froid et inintelligent, pourrait-elle répondre, ne vois-tu pas que ce dont je me plains, c'est précisément, non pas de souffrir, mais d'être clouée à mon incurable apathie et de ne pouvoir agir. » Le grand mal, le mal sans égal et sans remède de Lélia, c'est de n'avoir plus en elle de quoi concevoir un désir; je me trompe, s'il ne lui en restait pas un, elle ne souffrirait plus. Mais elle en porte un dans le vide de ses flancs désolés, suprême, immense, insatiable, irréalisable : le désir de pouvoir désirer quelque chose. « Les brutes dont la société se compose, dit-elle en concluant le récit de sa vie à Pulchérie, se demandent ce qui me manque, à moi, dont la richesse a pu atteindre à toutes les jouissances, dont la beauté et le luxe ont pu réaliser toutes les ambitions. Parmi tous ces hommes, il n'en est pas un dont l'intelligence soit assez étendue pour comprendre que c'est un grand malheur de n'avoir pu s'attacher à rien et de ne pouvoir plus rien désirer sur la terre.

Tel était, dans son état primitif, ce grand et sinistre poème de *Lélia*, image colossale des souffrances de l'homme maudit dans les sources mêmes de sa vie, condamné à désirer sans fin et sans mesure, mais aussi sans espoir; épopée du désir violent, forcené et impuissant; chant de désolation et d'agonie modulé sur ces quatre types d'existence, Lélia, Sténio, Magnus, Pulchérie, et venant s'éteindre pour conclusion, dans cette autre existence éteinte, Trenmor; œuvre inadmissible dans ses données et dans ses conclusions, mais sublime comme imprécation, comme cri de rage et de désespoir. Jamais conception plus redoutable et plus fortement saisie par l'imagination n'a été conduite avec une logique plus inflexible, plus implacable. Cherchez dans tout l'ouvrage un seul détail qui en démente l'idée mère ou seulement qui s'en écarte, vous ne le trouverez pas. Tout vient aboutir à cette monstrueuse pensée, derrière laquelle il n'y a plus que le suicide, à cette pensée, dis-je, que l'homme est ici-bas le jouet misérable d'un Dieu ironique et froidement cruel, qui, pour se donner le spectacle d'un être souverainement malheureux, a imaginé d'accoupler, dans la créature qu'il immolait à cette fantaisie, deux élémens incompatibles, une ame et un corps faits pour s'entre-déchirer éternellement dans une guerre incessante et acharnée. Atroce condition qui, si elle permet à l'homme d'échapper au désespoir ou à la folie qui atteignent Sténio mourant d'un suicide brusque, Lélia mourant d'un suicide lent, Magnus mort à la raison et à la connaissance de lui-même, ne lui laisse que le choix de s'avilir en faisant abstraction de son ame et en ensevelissant son intelligence dans les instincts de sa chair, comme Pulchérie, ou de se réduire à l'état de fantôme en faisant abstraction de ses liens, de ses affections, de tous ses intérêts humains, comme Trenmor. Ce malheur était, au reste, la conséquence inévitable du spiritualisme chrétien, du moment où les passions qu'il a développées survivraient, dans la société, isolées de la foi et de la soumission aux dogmes explicites et positifs dans lesquels il était formulé. Lélia, Trenmor, nés de nos jours, ont été conçus il y a bien des siècles et ont passé par plus d'une forme avant d'arriver à cette forme dernière. Trenmor préexistait dans saint Siméon-Stylite comme Lélia dans sainte Marie-Égyptienne. Si Lélia avait pu croire encore comme sainte Thérèse et aimer comme elle, elle eût pu comme elle vivre d'espoir, d'amour spirituel et oublier le reste; mais l'objet de cet espoir et de cet amour s'était bien éloigné pour Lélia; des siècles d'examen raisonneur et d'attiédissement s'étaient interposés; elle ne le sentait plus rayonner sur sa vie. Le reste au contraire s'était rapproché d'autant, et trop rapproché pour qu'elle pût n'en plus tenir compte. Sans doute c'est le malheur de nos temps que ce livre ait été possible et qu'il se soit produit; mais c'est aussi la gloire de nos temps que cet irrévocable et foudroyant témoignage des nobles, des vigoureuses souffrances que nos générations ont ressenties en présence des dévastations au milieu desquelles elles étaient nées.

Les personnages de *Lélia* n'étaient pas empruntés par l'observation à la réalité : c'étaient des types abstraits, destinés à représenter chacun une idée, et à fonctionner en conséquence; des personnages, en un mot, mais non des hommes dans le sens social du mot. Ces gens-là n'ont vécu et n'ont pu vivre en effet nulle part. Aussi, l'auteur les a-t-il placés dans l'espace sans lien de famille ou de patrie. La ville où ils ont leurs palais se nomme la ville, la montagne qu'ils gravissent se nomme la montagne. Ils n'habitent pas ici ou là, le lieu qu'ils habitent c'est le globe. A peine les désinences de quelques noms fournissent-elles une indication approximative; mais il fallait bien leur donner des noms. On ne peut d'ailleurs signaler en eux aucun trait particulier qui les rattache à telle ou telle fraction déterminée de la société humaine. Nous venons de dire qu'ils étaient des personnages et non pas des hommes; il eût fallu dire qu'ils sont l'homme et non pas des hommes. Ce soin de ne rien préciser autour d'eux, de ne les rattacher à rien et de ne leur laisser que leur existence propre, à eux, existences abstraites, est encore d'une convenance parfaite, et compte à son rang, parmi les moyens qui concourent à cette irréprochable harmonie que l'auteur a répandue dans toutes les parties de sa conception.

Dans son œuvre refondue, George Sand paraît avoir eu pour objet, sinon d'en faire des êtres tout-à-fait semblables à nous, du moins de les rendre plus vivans, plus rapprochés de la réalité; il les a dégagés quelque peu des formes simples et restrictives de l'idée pure, du symbole, pour multiplier en eux les faces de la vie, et pour leur donner part au mouvement des passions et des intérêts qui se débattent autour d'eux dans le milieu où ils sont placés. L'action de ce milieu intervient dans les modifications de leurs pensées et de leur existence. Dans cet état, ils appartiennent à une époque bien précise et à une société connue. Trenmor, ce faussaire flétri qui se réhabilitait, non par le repentir et par une studieuse pratique du bien, mais en redressant froidement contre le mépris son front souillé, et en s'abstenant de tout bien comme de tout mal; ce Trenmor qui ne vivait ni en vue de Dieu, ni en vue de lui-même, ni en vue de l'humanité, c'est-à-dire qui, n'ayant nulle part son principe actif de vie, ne vivait pas, et à qui l'auteur, en effet, s'est contenté de donner une pose de statue; ce Trenmor a fait place à un Trenmor tout nouveau. On ne lui compte plus, comme une grandeur, la qualité de joueur effréné qui lui est enlevée, ni celle de forçat libéré qu'il a encore, mais par malheur en vérité, et bien malgré lui. Si sa jeunesse a encore été dissipée dans de folles débauches, du moins elle n'a pas été infame. Une nuit, dans un moment d'ivresse et d'oubli, il a eu la distraction de lancer une carafe de cristal à la tête de sa maîtresse qui est restée sous le coup. Ce moment d'emportement irréfléchi lui a valu cinq ans de méditations au bagne d'où il est revenu homme sérieux et un peu confus. Son orgueil s'est plié cette fois sous la nécessité de l'expiation; moins coupable et moins méprisable que jadis, sa taciturnité hautaine ne recèle plus cette jactance de moralité supérieure et méconnue sur laquelle l'admiration de Lélia renchérissait encore. Le Trenmor d'aujourd'hui, qui a fait involontairement un peu de mal, se pique de racheter ce mal par beaucoup de bien. Il est vrai que ce bien-là pourrait encore le ramener au bagne; mais son mobile est noble, et ses efforts pour effacer, dans sa conscience et dans le livre de l'opinion, les traces de ses torts, sont une reconnaissance implicite des idées de morale en vertu desquelles il a été jugé. Il est entré en chair et en esprit dans la société de ses semblables, il y agit, il y a pris à cœur des intérêts qu'il défend à sa manière, c'est-à-dire avec plus d'énergie que d'habileté, et plus de courage que de succès. On voit que de paradoxe qu'il était il est devenu un homme; on voit aussi que nous sommes transportés d'un monde inconnu dans le monde réel.

Quant à Lélia, sa métamorphose est moins décidément accomplie. La chaîne logique qui liait dans une unité si compacte toutes les parties de son caractère s'est brisée, il est vrai. Quelques-unes de ces parties ont disparu, des parties nouvelles ont été introduites et rattachées par un autre lien. Ces modifications suffisent pour anéantir ce type de malédiction et de désolation que nous avons analysé, et pour donner un tout autre sens à son rôle, mais non pour faire que Lélia ait passé de l'état de figure abstraite et symbolique à l'état complet de femme. L'édifice entier de ce rôle a cessé de reposer sur la double impuissance qui en formait primitivement la base. Au physique, aucune des prérogatives essentielles de la condition humaine ne paraît avoir été refusée à Lélia. Au moral, bien que son histoire soit restée à peu près la même, cependant elle paraît avoir acquis une certaine puissance d'aimer. Elle aime peut-être, elle aime sûrement. Mais si l'impossibilité organique est levée, sa volonté, cette volonté altière et invincible que vous lui connaissez, vient mettre aux manifestations de son amour des entraves aussi fortes que celles dont la nature avait fait les frais. Lélia, pour s'unir à un homme, ne se trouve pas placée par les mœurs et les institutions de la société dans des conditions convenables à sa dignité de femme ni à la sainteté du lien qu'elle doit former. Elle se refusera à l'homme; elle le laissera se dépraver et périr de désespoir plutôt que d'accepter des liens toujours flétrissans ou oppressifs pour l'un ou pour l'autre des contractans. Lélia, qui ne représentait autrefois qu'un fait, la misère éternelle, infinie, de la race humaine, représente donc actuellement une doctrine, une thèse, qui est celle de l'égalité de l'homme et de la femme. Elle représente aussi, mais subsidiairement, par l'attitude qui lui est donnée dans le couvent dont elle devient abbesse, la thèse d'une réforme de l'église catholique. J'ai dit réforme pour n'oser pas dire suppression, n'étant pas bien édifié sur la difficulté de la question, et comptant également peu sur l'efficacité de l'une ou de l'autre. Lélia est donc devenue capable d'aimer, capable de désirer et de tenter, de pratiquer quelque chose, c'est-à-dire que la conception première est anéantie, et a fait place à une conception toute nouvelle.

Sténio, Magnus et Pulchérie sont restés absolument les mêmes, sauf quelques suppressions faites dans le rôle de Pulchérie par ménagement pour des mœurs qui ne sont pas celles de l'antiquité païenne, et sauf aussi quelques additions de peu d'importance au rôle de Sténio, qui, sous l'influence de Lélia, se laisse traîner un instant, sans trop savoir ce qu'il fait, à la suite de Trenmor, enfoncé dans les conspirations. Mais si ces caractères sont restés les mêmes, on voit que leur signification expresse, rigoureuse, mathématique, comme parties essentielles d'une même idée dont chacun d'eux était un terme nécessaire, on voit, dis-je, que cette signification a disparu avec l'idée qui reliait ces termes entre eux.

Voilà ce que nous avons perdu aux modifications introduites par l'auteur dans son œuvre de 1833. Ce que nous avons gagné, c'est que les personnages sont plus rapprochés des idées qui ont cours dans le monde où nous vivons, et qu'ils sont plus intelligibles et moins choquans pour le plus grand nombre; c'est que, devenus êtres humains, ils peuvent inspirer un intérêt fondé sur la sympâthie; c'est que la raideur tranchante du paradoxe a été émoussée, que la hardiesse de certains détails a été réprimée, et que le livre peut aujourd'hui passer par bien des mains qui faisaient hier des signes de croix rien qu'en l'entendant nommer. Nous y avons gagné encore quelques pages d'une magnifique et incomparable beauté. Telle est la scène où Lélia, après sa rupture avec Sténio, laisse éclater auprès de Trenmor sa jalousie qu'elle a essayé en vain de comprimer. Tel est le chant de Pulchérie; telle est encore la conférence présidée par Lélia au milieu de ses religieuses, devant Sténio qui y assiste et qui y prend part sous un déguisement de femme. Telle est cette autre scène entre Lélia et Sténio qui s'est introduit frauduleusement, la nuit, dans la cellule de l'abbesse. Telles sont encore, à la fin, ces cinq ou six pages intitulées *Délire*, et dont l'éblouissante éloquence atteint peut-être le plus haut faîte de sublimité où puisse s'élever la parole humaine.

AUGUSTE BUSSIÈRE.

BULLETIN.

Tous les hommes politiques s'accordent sur la manière de juger la situation, sur la gravité des circonstances; tous aussi déplorent l'éparpillement où se trouvent réduites les forces morales du pouvoir et des partis parlementaires, tous appellent le moment d'une reconstitution tant de l'autorité que d'une grande politique; mais personne n'a encore découvert les moyens d'y parvenir. Ce n'est pas que les chefs de parti opposent à des rapprochemens et à des alliances nécessaires un entêtement intraitable : à quoi servirait la supériorité d'esprit, si elle ne contribuait à faire disparaître les petites rancunes et les susceptibilités mesquines qui sont l'écueil des capacités moyennes? Mais il faut convenir que ces chefs ne peuvent eux-mêmes offrir spontanément de signer des traités de paix dont la nécessité, quoiqu'elle n'échappe à personne, n'est pas encore proclamée par les amis qui les entourent. Aussi est-ce dans les rangs même de ceux qui l'an dernier se sont livrés de vifs combats que doivent se manifester des tendances d'union, préliminaire indispensable de combinaisons nouvelles. Quand on aura vu les corps d'armée qui s'étaient montrés fort animés les uns contre les autres, faire succéder à ces dispositions belligérantes l'oubli des querelles passées et un commencement de rapports bienveillans, on ne sera pas surpris que les chefs, suivant, pour ainsi dire, l'impulsion de leurs amis, acceptent un rapprochement qui ne sera pas moins honorable que fécond. Ce travail de réconciliation dans les intentions et les idées ne peut vraiment s'accomplir que dans le sein des chambres : elles s'ouvrent demain. La situation est tellement complexe, qu'il faudra bien quelque temps pour que chacun puisse s'y reconnaître. On dit que bon nombre de députés ne se pressent guère d'arriver, comme s'ils espéraient qu'un retard de quelques jours leur permettra de trouver un peu moins de confusion et de trouble dans les partis.

Le ministère n'est peut-être pas moins divisé que la chambre; mais au moment de se présenter devant le parlement, on a voulu envelopper dans une réconciliation provisoire tous les griefs et toutes les récriminations. Jusqu'à nouvel ordre, M. Duchâtel paraîtra vivre dans un accord parfait avec MM. Passy, Teste et Dufaure, quoiqu'au fond il puisse regretter de ne plus partager la direction des affaires avec les hommes éminens dont il a été le collègue, M. Guizot, M. Thiers, M. Molé. Jusqu'à nouvel ordre, on paraîtra oublier les légèretés de M. Teste qui, au département de la justice, ministère qui demande plus que tout autre un esprit de prudence et de conservation, a trouvé moyen d'inquiéter les intérêts et les droits les plus légitimes. M. Teste est tout étourdi du peu de succès de ses entreprises; il proteste qu'il était possédé du désir de bien faire, qu'il s'est entouré d'hommes distingués que lui désignaient les suffrages du parlement et de la presse, et n'a rien fait que par leurs avis. S'il a réformé le conseil d'état, c'est sur un plan qui lui a été tracé par un des membres influens du conseil; s'il a nommé une commission sur la liberté individuelle, c'est pour rendre hommage aux principes constitutionnels; enfin il se plaint avec amertume de la manière dont on a dénaturé ses intentions, au sujet de la transmission des charges, et demande comment un homme qui a fait son chemin par les affaires et le barreau, pourrait avoir la pensée d'exproprier les notaires et les avoués. Nous croyons que l'étonnement et les plaintes de M. Teste sont sincères. Il est entré à la chancellerie avec de bonnes intentions; mais il y est entré aussi avec une irrésolution d'esprit qui l'a livré sans défense à tous les conseils et à toutes les inspirations. M. Teste a de l'ambition, c'est ce dont il serait injuste de le blâmer; seulement il n'y joint pas cette fermeté de caractère qui constitue l'homme politique, car seule elle lui permet d'avoir des idées à lui, des amis, des adversaires. Ainsi, au commencement de cette année, M. Teste avait promis à la coalition de monter à la tribune pour se joindre aux assaillans contre le 15 avril, et il a été l'auteur de l'amendement qui a maintenu quelques jours de plus ce cabinet. Il avait promis également de faire partie d'une modification du 15 avril, et il a figuré parmi ses adversaires. Les résultats semblent toujours en opposition avec ses premiers desseins : il annonce l'intention de donner de nouvelles garanties aux ayant-cause et héritiers des possesseurs d'offices, et il se trouve que la commission s'arrête à l'idée de les exproprier, dans le cas de mort du titulaire en exercice de ses fonctions. Aussi, M. Teste ne peut échapper aux députations qui se succèdent sans relâche : pour peu qu'il reste encore à la chancellerie, il aura vu tous les notaires de France. On parle d'une présentation qui lui aurait été faite des officiers ministériels de l'arrondissement de Saint-Germain. M. Auguste Bertin de Vaux, dont la réélection paraît certaine, s'est trouvé, auprès du ministre, leur introducteur naturel, et lui a adressé, en leur nom, quelques représentations *écrites*. M. Teste, visiblement embarrassé de l'allocution qu'on lui lisait, n'y a pas répondu avec sa facilité ordinaire, et aurait prononcé le mot de *précautions*, pour excuser l'espèce d'exhérédation qu'on médite à la chancellerie. La *précaution* est un peu forte, c'est prendre à un homme son bien pour l'empêcher d'en abuser. Ce malencontreux épisode des offices a indisposé tous les collègues de M. le garde des sceaux. Le maréchal Soult n'a pas fait difficulté de donner un témoignage d'estime et de confiance à M. Desmousseaux de Givré, qui avait présenté à sa majesté les notaires d'Eure-et-Loir, et provoqué l'expression d'un blâme manifeste de la part de la royauté. Au surplus, M. Teste ne semble pas vouloir défendre sa position ministérielle avec opiniâtreté; il dit que s'il reste encore au pouvoir, c'est plutôt par attachement pour quelques-uns de ses amis, qu'il ne veut pas affaiblir par une retraite précipitée, que par goût et par conviction; il semble être découragé de voir les effets de son zèle répondre si peu à ses intentions et à ses espérances.

Le discours de la couronne, dont nous connaîtrons demain la teneur, a été rédigé et débattu en conseil par M. Villemain. On le dit d'une très grande neutralité sur toutes les questions délicates. On y parlerait du passé avec justice, du présent avec modestie. Le mot de conversion n'y sera pas prononcé, mais on y annoncera des lois financières dont les chambres auront à s'occuper. La plus grosse affaire de la session sera l'Algérie, et il ne serait pas impossible qu'elle fût d'abord portée à la chambre des pairs, qui se trouve sur-le-champ constituée et prête à commencer ses travaux. On peut s'attendre au Luxembourg à une discussion forte et sérieuse, et la chambre des pairs trouvera dans ces débats politiques un noble dédommagement de la fatigue à laquelle la condamne encore le second procès du 12 mai. A la chambre des députés, la question d'Alger ne rencontrera pas une sollicitude moins vive; elle retrouvera sans doute les antipathies qu'elle a déjà soulevées, mais elle retrouvera aussi les défenseurs qui depuis neuf ans encouragent le pays dans sa persévérance pour une grande œuvre. M. Thiers, qui a tant fait, comme ministre et comme député, pour nos possessions africaines, se propose de traiter cet important problème avec cette étendue qui n'omet rien et éclaire tout. Qui mieux que lui peut instruire la France de toutes les exigences et de tous les détails de cette immense affaire, dont il nous faut absolument sortir avec honneur? Qui sait? l'Afrique sera peut-être la porte par laquelle M. Thiers rentrera au pouvoir. M. Thiers a toujours été dominé, dans le cours de sa carrière gouvernementale, par une grande pensée; ç'a été tour à tour la fin de l'insurrection en Vendée, la loi des cent millions de travaux publics, la répression de l'émeute, puis après l'émeute, la question espagnole. Aujourd'hui c'est la question algérienne qui semble préoccuper M. Thiers. En faisant toucher du doigt à la chambre les tâtonnemens et les fausses mesures, il peut être sollicité de prendre en main la direction d'une cause qu'il comprend si bien et qu'il aura su si bien défendre. La rentrée de M. Thiers aux affaires par ce côté pourrait amener des combinaisons politiques inespérées. Quoi qu'il en soit, M. Thiers est l'homme de la chambre qui peut l'entraîner le plus sûrement dans toutes les nécessités d'une guerre que nous devons poursuivre sans relâche. La chambre à coup sûr ne mettra pas une parcimonie déplacée dans le vote des crédits supplémentaires présentés à sa sanction; elle saura souscrire aux sacrifices nécessaires. Toutefois il ne faudrait pas qu'elle se laissât entraîner au désir de trouver ailleurs des compensations, et paralysât d'autres services par des retranchemens inconsidérés. Sans doute l'économie est le premier devoir d'une chambre des députés, mais l'économie pour un grand pays consiste dans la juste application de toutes ses ressources aux dépenses nécessaires. La session aura d'ailleurs une physionomie toute financière, et on dit le ministère assez embarrassé d'annoncer aux chambres que les recettes de 1839 sont fort au-dessous des dépenses: on parle d'un chiffre considérable, qui dépasserait quatre-vingts millions. Qu'on juge à cette nouvelle si la discussion du budget sera longue et sérieuse.

En dehors de la sphère parlementaire, il y a toujours des passions anarchiques qui ne veulent accorder à la société ni trève ni repos. Le rapport de M. Mérilhou nous offre des témoignages de fureur ou plutôt d'une démence qu'on est tenté de croire incurable. Appeler le régicide *un pas immense dans la carrière de la liberté*, c'est un acte de folie digne de Bicêtre ou de Charenton. Ces extravagances ne sont le partage que du petit nombre parmi les conspirateurs exaltés, car dans les rangs mêmes des insurgés il y a une sorte d'aristocratie. Le principal accusé du procès pendant devant la chambre des pairs paraît mettre dans sa conduite beaucoup de mesure et de prudence. — Le parquet poursuit toujours l'instruction du complot auquel se rattachent l'arrestation et l'évasion de M. de Crouy-Chanel; on peut s'étonner qu'un prévenu dont les révélations formaient le principal élément de conviction, n'ait pas été l'objet d'une surveillance plus sévère. Au reste, ce qui importe, ce n'est pas de voir aggraver la situation de quelques personnes compromises, mais d'être sur la trace des intrigues que se donne la peine de nouer chez nous une grande puissance. La Russie devrait bien ne pas vouloir traiter Paris comme Constantinople.

En Orient, le cabinet de Saint-Pétersbourg a repris l'espoir de marcher de concert avec l'Angleterre; il se hâterait de renoncer au traité d'Unkiar-Skelessi, accorderait aux vaisseaux anglais et français le libre passage des Dardanelles, à la condition de faire marcher une armée dans l'Asie mineure au premier mouvement d'Ibrahim. Qu'il y ait plus ou moins d'exactitude dans cette nouvelle tactique, elle apporte un nouveau retard à la solution que sollicite le cabinet, et qu'il aurait désirée prompte et complète. Nous ne croyons pas qu'il ait envoyé récemment à notre consul-général d'Alexandrie des instructions qui auraient contredit toutes les bonnes intentions qu'il aurait annoncées en faveur du vice-roi; mais les obstacles qu'il rencontre doivent imprimer à sa marche quelque chose d'indécis qui peut ressembler à une contradiction. M. le maréchal Soult a dû souvent être obligé d'accuser son insuffisance dans des questions qu'il ne s'agit pas seulement de trancher, mais d'élaborer et de mener à bien par une longue prévoyance de toutes les difficultés qu'elles renferment.

Prévoir est la moitié de la diplomatie. Si notre cabinet eût prévu, ce qui d'ailleurs était facile, tout le bruit que le parti légitimiste a fait du séjour du duc de Bordeaux à Rome, toutes les intrigues qui se sont nouées autour du prétendant, il eût, par une fermeté bien placée, coupé court à des embarras qu'il était plus aisé de prévenir, qu'il ne l'est aujourd'hui de les faire disparaître. Dès l'arrivée du jeune duc en Italie, le ministère devait faire connaître à la cour de Rome qu'il n'entendait en rien gêner la liberté du duc de Bordeaux comme voyageur, mais qu'il demandait au pape de s'abstenir de toute démonstration qui pût, contre son intention même, être dénaturée. Mais le cabinet a gardé le silence, et le pape, laissé à lui-même, a pu croire qu'il pouvait, sans blesser le gouvernement français, recevoir le duc de Bordeaux. S'il eût eu pour point d'appui une note de la France, il eût pu facilement décliner la demande du jeune prince. Aujourd'hui les menées et les intrigues d'un parti ont donné aux politesses et aux prévenances dont le duc de Bordeaux a été l'objet, tant de la part du pape que de la société romaine, un certain caractère d'hostilité. Il ne faut pas néanmoins exagérer ces inconvéniens; il ne faut pas oublier non plus que nous vivons dans un temps où l'on doit laisser aux puissances dépossédées liberté et refuge, et ne pas tourmenter des déchéances irréparables par des persécutions maladroites. Pour avoir reçu le duc de Bordeaux, le pape n'entend nullement sans doute altérer les rapports établis entre lui et la France. Il préfère la cause de la religion même aux prétentions légitimistes; il sait combien le gouvernement de 1830 a montré de respect sincère pour les droits véritables et l'indépendance légitime de l'église catholique, et il ne sacrifiera pas les grands intérêts dont il est le gardien pour satisfaire des passions qu'il doit savoir dominer de toute la hauteur de sa situation et de son caractère.

Plus nous vivons dans une époque pacifique, plus les difficultés diplomatiques se multiplient et croîtront tous les jours. Moins au fond on veut se battre, plus il est nécessaire d'épuiser les explications. Certes, ni la France ni l'Angleterre ne vont se déclarer la guerre pour l'affaire de l'île Maurice; mais il faut que notre diplomatie revendique la réparation qui nous est due avec une fermeté qui ne laisse place à aucune équivoque. Nos marins se sont conduits avec une dignité courageuse et calme qui leur fait le plus grand honneur. Il semble qu'il y ait, chez quelques officiers de la marine anglaise, une irritation sourde contre notre marine et notre pavillon; on dirait qu'ils ne peuvent pardonner à la France de se trouver partout à côté de l'Angleterre, et de montrer ses couleurs partout aussi où l'appellent les intérêts de notre gloire, du commerce et de la civilisation. Nous sommes persuadés que les hommes d'élite de l'Angleterre ne partagent pas ces antipathies envieuses, et qu'ils consentent de bonne grace au développement de notre puissance et de notre marine. Il faut que les gouvernemens, les chambres, la presse, s'appliquent, dans les deux pays, à dissiper des préjugés de vieille haine nationale qui sont en opposition directe avec les progrès et les besoins de notre siècle. Nous avons vu avec plaisir un journal anglais, le *Sun*, s'exprimer sur l'affaire de l'île Maurice avec un grand sens et une noble modération; nous sommes fâchés que le gouverneur anglais, sir W. Nicolay, au lieu de se conduire avec l'impartialité d'un pouvoir supérieur, ait épousé les préventions et le mauvais vouloir d'officiers subalternes.

— M. le marquis de Dalmatie, ambassadeur de France près la cour de Turin, est arrivé avant-hier à Paris, après avoir passé à son poste tout juste le temps qu'il lui fallait pour présenter ses lettres de créance au roi Charles-Albert et à la grande-duchesse Marie-Louise de Parme. — M. le comte Charles de Mornay, notre ministre en Suède, se prépare à passer l'hiver ici, et on ne dit pas que M. d'Eyragues, récemment nommé ministre près le grand-duc de Baden, se dispose à abandonner les fonctions de chef du cabinet des affaires étrangères pour se rendre à Carlsruhe. Les réceptions du mardi de M. le président du conseil pourront ainsi réunir presque tous les membres de notre diplomatie dans les cours du Nord, car M. Bresson est aussi en congé, et M. de Saint-Aulaire ne tardera pas à prendre le sien; il ne restera que M. de Barante et M. de Saint-Priest pour représenter la France dans le Nord.

— La politique envahit tout, et l'Académie française avait presque jeudi dernier l'animation de la chambre des députés. Une lutte de plusieurs scrutins s'est terminée par un ajournement à trois mois. La question s'était bien transformée depuis la mort de M. Michaud et l'ouverture de sa succession; elle n'était plus littéraire, on peut le dire, et cela, moins peut-être par l'intention des personnes qui favorisaient la candidature de M. Berryer, que par la portée que voulaient donner à sa nomination quelques meneurs du parti légitimiste. Ni M. Thiers ni M. Dupin n'avaient certes la pensée de se servir du scrutin académique pour faire acte d'opposition; ils voulaient s'adjoindre un collègue dont ils aiment l'esprit et le talent. Mais autour d'eux on s'agitait dans des vues bien différentes. Il est très vrai que M. Royer-Collard a été circonvenu, qu'on lui annonçait une lettre du duc de Bordeaux qui lui faisait l'honneur de lui demander sa voix, s'il voulait la promettre d'avance. M. Royer-Collard a répondu à cette ouverture de façon à décourager les intrigues; c'est ainsi qu'une élection académique devenait un coup de parti. A côté des passions politiques, nous avons eu aussi les passions littéraires. Nous concevons ces dernières dans M. de Jouy, à qui son âge permet l'intolérance. M. Delavigne, dont toutes les productions sont le résultat d'un compromis entre l'ancienne et la nouvelle école, n'avait pas le droit d'être assez exclusif pour refuser sa voix à M. Hugo. Il eût été de bon goût de sa part de joindre sa boule à celle de M. de Lamartine en faveur de l'auteur des *Odes* et des *Orientales*. C'eût été l'acte d'un homme d'esprit, qui eût ainsi fait croire à sa solidarité avec les deux grands poètes.

Palais-Royal. — *Les Premières armes de Richelieu*, vaudeville en deux actes, par MM. Bayard et Dumanoir. — Voilà une petite comédie, vive, spirituelle, égrillarde, frisant par ci par là le scandale, mais très divertissante, et d'une gaieté très préférable au mortel ennui des vaudevilles vertueux de MM. tels ou tels. J'aime assez, pour ma part, les vaudevilles qui ont le mot pour rire et qui chantent franchement la gaudriole. Si vous êtes vertueux outre mesure, soyez archevêque de Cambrai, et écrivez-nous *Télémaque;* mais, mon Dieu! ne faites pas de vaudevilles. Ce n'est pas que je veuille faire de nos petits théâtres autant d'écoles de mauvaises mœurs; mais je ne veux pas davantage qu'on en fasse des chaires à psalmodier lourdement la morale, et, couplets pour couplets, j'aime mieux ceux qui chantent que ceux qui prêchent. D'ailleurs, vous imaginez bien qu'avec le duc de Richelieu, il était difficile de créer quelque chose de vertueux et d'assez édifiant.

Si votre pudeur s'effarouche, vous n'avez pas le droit de vous plaindre : les auteurs ne vous ont pas pris en traître; ils ont mis bravement l'étiquette sur le flacon. Oui, les premières armes de Richelieu! et quelles armes! Il n'est encore que marquis de Fronsac, mais je vous jure que le petit bonhomme n'y va déjà pas de main morte. Ajoutez que Richelieu à quinze ans est représenté par M^lle^ Déjazet. Jugez donc s'il se donne du bon temps, le petit marquis de Fronsac! Vive Dieu! il y a là de quoi illustrer toute la vie d'un vieux guerrier. A quinze ans, la nuit de son mariage avec M^lle^ de Noailles, qui l'envoie dormir seul sous le prétexte qu'il n'est qu'un enfant, l'enfant s'introduit dans l'appartement des filles d'honneur de la reine; ce qu'il fit là-dedans, je ne sais; mais pas une des filles d'honneur ne s'en plaignit le lendemain. Une fois en si beau chemin, le petit duc va vite et bien. Le cœur et l'épée au vent, il a, huit jours après, en même temps, presque à la même heure, deux affaires d'amour et d'honneur, deux femmes qui l'aiment et le lui disent, deux hommes qu'il provoque et qu'il blesse, l'un au poignet, l'autre ailleurs qu'au visage. Il ne lui reste plus qu'à conquérir sa propre femme, et sa femme, éprise d'un si beau courage, courage en guerre et en amour, vient elle-même, le cœur tremblant et les yeux en larmes, offrir à ce double héros ce qu'elle avait refusé à l'enfant. MM. Bayard et Dumanoir ont fait de tout ceci une pièce très folle et très gaie, un des vaudevilles les plus franchement spirituels que nous ayons applaudis depuis long-temps. A la bonne heure! voilà le vaudeville tel qu'a dû le créer le Français né malin. Hélas! la plupart du temps, on ne se douterait guère de son origine.

M^lle^ Déjazet a joué le rôle du jeune Richelieu à peu près comme elle eût joué le rôle d'un gamin de Paris; mais où trouver le courage de blâmer tant de verve, d'entrain et de gaieté intarissables? Comment ne pas craindre de perdre tant d'aimables qualités en cherchant à les diriger? Et puis tous ces charmans défauts sont si bien acceptés, qu'on ne saurait en médire sans quelque mauvaise grace. Laissez donc Frétillon s'ébattre sous les habits brodés du marquis de Fronsac : le duc de Richelieu, s'il vivait, en rirait de bon cœur, j'imagine. D'ailleurs, pourquoi donc M^lle^ Déjazet aurait-elle plus de respect pour tous ces grands noms que les auteurs n'en témoignent eux-mêmes? Il faut voir comment ces messieurs vous font parler les Noailles, les Nocé, les Matignon, qui, ceux-là, n'appartenaient, il est vrai, qu'à la famille des Montmorency! Mais qu'importe? on rit et tout est pardonné.

* * *

— Sous ce titre : *Des Classes dangereuses de la population dans les grandes villes et des moyens de les rendre meilleures*, M. Frégier, chef de bureau à la préfecture de la Seine, vient de publier un ouvrage digne d'être signalé aux personnes que préoccupent les questions pénitentiaires. L'académie des Sciences morales et politiques a couronné, en 1838, l'ouvrage de M. Frégier. Nous reviendrons sur cette intéressante publication.

— M. Rosseuw-Saint-Hilaire a ouvert il y a quelques jours son cours d'histoire ancienne. Cette première leçon a offert un sommaire brillant et complet de l'enseignement de toute l'année. M. Saint-Hilaire se propose de traiter l'histoire de la civilisation grecque, et il consacrera spécialement cette année à l'étude des siècles héroïques; il soumettra successivement à un examen raisonné la religion, l'art, les institutions et les mœurs de cette grande époque sur laquelle les travaux récens de la science, en Allemagne et en France, ont répandu un jour tout nouveau. Un nombreux auditoire assistait à cette première leçon de M. Saint-Hilaire, dont la parole animée et facile a constamment captivé l'attention.

— L'auteur des *Mémoires du Diable* vient de publier un nouvel ouvrage intitulé *Confession générale* (1). La première série seul a paru; nous attendrons, pour parler de ce livre, la seconde et peut être troisième série que nous promet le si fécond romancier, pour ne pas dire *le plus fécond*, puisque M. de Balzac revendique absolument cet honneur.

(1) 2 vol. in-8°, chez H. Souverain, rue des Beaux-Arts.

* * *

F. Bonnaire.

L'ARCHIPRÊTRE

DES CEVENNES.

XIX.[1]

LE VOYAGE.

Après avoir suivi pendant quelque temps la route d'Alais au Pont-de-Montvert, et traversé plusieurs plaines fertiles, nos trois voyageurs s'engagèrent bientôt dans les défilés de la chaîne des Cevennes.

A mesure que le chemin remontait vers le nord-ouest, il devenait de plus en plus difficile. Tout, dans ces immenses solitudes, offrait l'image du bouleversement et du chaos; les grandes secousses et les grandes éruptions volcaniques avaient entassé rochers sur montagnes; de loin en loin de vastes cratères éteints formaient autant d'abîmes sans fond.

A minuit la lune se leva claire et brillante; sa lumière douce et veloutée ne put adoucir l'aspect sauvage d'une gorge étroite que gravissaient Isabeau, Toinon et Taboureau.

Les cimes âpres, déchirées, des rochers qui dominaient ce défilé, étaient noyées d'une vapeur bleuâtre; çà et là, d'énormes fragmens de spath calcaire, d'une blancheur et d'une transparence vitreuse, surplombant la route à une grande hauteur, scintillaient doucement et

---

(1) Voyez les livraisons des 23 novembre, 1er, 8 et 15 décembre.

réfléchissaient les rayons irisés de la lune comme autant de vitraux gigantesques.

Le silence de la nuit était profond, les échos répétaient distinctement les pas des trois voyageurs sur ce sol calciné, sonore et miné par les courans volcaniques.

Jusque-là, Toinon n'avait pas jugé à propos de confier à Taboureau les soupçons et la terreur que lui inspirait Isabeau relativement à Tancrède, non plus que la fable qui avait décidé la jeune fille à leur servir de guide. La Psyché avait aussi jusqu'alors caché au sigisbé qu'il passait, aux yeux de la Cevenole, pour un ministre protestant.

Craignant qu'Isabeau n'interrompît le silence qu'elle avait presque toujours gardé depuis le départ d'Alais, et que Taboureau ne répondît maladroitement, Toinon le mit en peu de mots au fait de ce qu'il ignorait.

Dans son ingénuité, Claude approuva fort Toinon de l'avoir fait passer pour ministre de la religion réformée. La seule mauvaise rencontre qui fût à redouter étant, selon lui, celle d'une bande d'hérétiques, il se regarda dès-lors comme revêtu d'un caractère inviolable aux yeux des protestans.

Malgré cette garantie, Taboureau était loin d'être complètement rassuré. L'aspect de ces déserts, rendus encore plus imposans par la demi-obscurité qui les voilait, l'impressionnait désagréablement; tantôt les apparences fantastiques des rochers, éclairés par la lune d'une manière bizarre, lui causaient de sourdes terreurs; tantôt ces bruits vagues, lointains, que les voix mystérieuses des grandes solitudes semblent échanger entre elles pendant le calme des nuits, redoublaient les inquiétudes du sigisbé.

Toinon, exaltée par son amour, par l'ardeur fébrile qui donne tant d'énergie aux êtres frêles et nerveux, Toinon ne craignait rien. Elle était tout entière au ravissement de surprendre Tancrède, de braver pour lui fatigues et périls; elle faisait mille rêves d'or: il l'accueillerait avec bonté, car, dans ce pays sauvage, elle n'aurait pas à craindre de rivale; pour le suivre plus commodément, elle prendrait des habits d'homme et lui servirait de page, de valet, mais au moins elle serait près de lui. La seule épouvante qui venait quelquefois glacer la pauvre femme, c'était la pensée que Tancrède pourrait la mal recevoir, la chasser; mais la Psyché détournait bien vite sa vue de ce noir abîme de désespoir, ne voulant pas affaiblir son courage par de funestes prévisions.

La Psyché et son sigisbé avaient un peu ralenti le pas, pour pouvoir causer librement; Isabeau les précédait.

Le sombre silence que gardait opiniâtrément la Cevenole, se conçoit aisément; après trois ans d'absence, elle allait revoir Jean Cavalier. Sans savoir s'il était un des chefs des rebelles, elle ne doutait pas qu'il n'eût pris une part active à la révolte. Isabeau comptait se rendre à Saint-Andéol, espérant y trouver Cavalier; sinon elle voulait se mettre à sa recherche; elle avait de terribles révélations à lui faire; elle avait à lui expliquer une conduite dont les fatales apparences étaient contre elle. Isabeau savait enfin que le marquis Tancrède de Florac, contre lequel elle nourrissait une haine implacable, commandait les troupes royales opposées aux fanatiques. Tant de sujets de préoccupation devaient absorber assez la Cevenole pour la rendre insouciante de ses compagnons de route, et facilement dupe du mensonge qui avait transformé Taboureau en ministre et Toinon en protestante.

Nul doute que le voyage en se prolongeant ne dût rendre le rôle de la Psyché et de Taboureau beaucoup plus difficile à jouer, qu'il ne l'avait été jusqu'alors.

Un incident rapprocha les trois voyageurs, et noua leur entretien.

Un bloc de rochers, sans doute depuis long-temps miné par le temps, se détacha de la crête d'une des deux montagnes qui encaissaient le chemin, roula sur la pente de l'escarpement avec le bruit de la foudre, et vola en éclats au milieu de la route.

A ce fracas retentissant, répété par les échos des Cevennes, Toinon et Taboureau pâlirent.

— Nous sommes perdus! s'écria Taboureau.

Isabeau s'arrêta un moment, fit signe à ses deux compagnons de rester immobiles, et prêta l'oreille en se penchant vers la terre.

Après quelques minutes d'attention, la Cevenole se redressa et dit à Taboureau : C'est un éboulement de rochers assez commun dans nos montagnes, saint pasteur; continuons notre route.

Le sigisbé, étourdi par la frayeur, avait oublié son rôle; aussi, s'entendant appeler saint pasteur, il regarda Isabeau avec étonnement.

— Songez donc que vous passez pour un ministre, lui dit la Psyché tout bas en se remettant en marche.

— Ah! fit Claude en se frappant le front.

Après quelques minutes de marche, Isabeau, employant les allégories bibliques et le langage figuré familier aux protestans, dit au sigisbé d'une voix triste et grave :

— Les prophètes ont commandé à tous ceux qui demeuraient vers Esdrelon de se saisir des montagnes par où l'on pourrait aller à Jérusalem, et les enfans d'Israël ont exécuté cet ordre.

Claude Taboureau, d'une ignorance complète en géographie sacrée, ne saisit pas le rapport qui pouvait exister entre Israël, Jérusalem, Esdrelon, les prophètes et les circonstances présentes; il regarda la Cevenole d'un air interdit, et reprit à tout hasard et d'un ton approbateur :

—Et ils ont bien fait, ma foi, d'obéir aux prophètes, ma chère demoiselle.

— Et votre venue, saint pasteur, va les combler d'allégresse. La vigne est mûre. Votre voix les soutiendra pendant la vendange!

—Ah ça, dit tout bas Claude à Toinon, qu'est-ce qu'elle veut donc dire avec sa vigne et sa vendange? Est-ce qu'elle me prend maintenant pour un chantre de cathédrale? — Pourtant, il reprit avec onction : Je ferai mon possible pour plaire à nos frères pendant la vendange. Quant à ma voix, ma chère demoiselle, ce n'est qu'un bien modeste bariton; mais enfin, comme on dit, la plus belle fille ne peut donner que ce qu'elle a... eh! eh! eh! ajouta Taboureau en riant d'un air gaillard pour égayer la conversation qui lui semblait beaucoup trop d'accord avec la tristesse du site où ils se trouvaient.

Toinon le pinça pour l'engager à se taire, craignant que la Cevenole ne fût choquée de cet étrange langage; mais Isabeau n'avait rien entendu.

Tout-à-coup elle s'arrêta devant une tombe grossièrement élevée dans un enfoncement de rochers.

Toinon et le sigisbé crurent prudent de l'imiter.

— C'est ici que fut massacré le ministre Candomergue, dit Isabeau d'une voix sombre.

—Ah! ah... le ministre Candomergue a été... massacré au milieu de ces rochers? dit Claude avec une certaine émotion.

—Massacré au milieu de ses frères, auxquels il donnait la parole de Dieu, comme vous allez la donner à nos frères, saint pasteur! Ah! le courage des combattans, armés du glaive, n'est rien auprès de votre courage à vous, religieux organes du Seigneur! L'ardeur de la bataille emporte les soldats; tandis que vous, impassibles au milieu du carnage, vous n'avez que des chants d'allégresse à élever vers le

Seigneur, vous n'avez que votre précieux sang à lui offrir en holocauste!

Taboureau se rapprocha de Toinon, en regardant Isabeau avec beaucoup de répugnance; il commençait à regretter fort d'avoir accepté légèrement le rôle de ministre, en voyant à quels dangers il pouvait se trouver exposé. Aussi dit-il tout bas à la Psyché : Décidément, j'aime bien mieux passer pour un simple protestant; cela n'est peut-être pas si brillant que ministre, mais cela me paraît infiniment plus sûr.

— Impossible, dit Toinon, vous perdriez tout; mais, qu'importe, demain soir nous serons arrivés au Pont-de-Montvert.

Puis, voulant sans doute rassurer Claude, elle dit à Isabeau :

— Mais le nombre des ministres que nous avons à regretter depuis quelque temps est heureusement peu considérable?

— Peu considérable? reprit Isabeau avec un sourire amer. Oui, sans doute, parce que le bourreau a manqué de victimes; parce que le plus grand nombre de nos ministres a déjà péri dans les flammes et sur la roue. Si les moabites ne massacrent plus de pasteurs, c'est qu'il n'en reste plus; vous ne le savez que trop, digne ministre, vous, le dernier peut-être de ces saints proscrits qui viennent se dévouer héroïquement au martyre. Mais qu'importe le martyre? les palmes en sont vertes et immortelles, dit Isabeau avec une sombre exaltation.

Le sigisbé se sentait de plus en plus inquiet, grace aux couleurs effrayantes dont la Cevenole venait de peindre la pieuse mission qu'il était censé remplir. Il s'approcha de la Psyché et lui dit à voix basse : Tenez, entre nous, je déteste cette grande fille-là; avec son air hommasse; il y a quelque chose de sinistre dans sa figure. Hum! je la trouve encore singulière avec ses palmes vertes et son martyr. — Ah Psyché, Psyché! ajouta-t-il d'un air chagrin, tout ceci finira mal. Que le diable emporte M. de Florac et tous les marquis du monde!

— Sans doute les palmes du martyre sont glorieuses, reprit Toinon pour tirer Taboureau d'embarras, mais notre digne conductrice permettra à la sœur du saint ministre de désirer ardemment que son frère vive long-temps pour répandre la parole de Dieu.

— Sans doute, sans doute, reprit Taboureau; je tiens à répandre la parole de Dieu le plus long-temps possible. C'est parce que les ministres sont rares, très rares, qu'il faut conserver très précieusement ceux qui restent, continua-t-il d'un ton d'oracle. J'ai mes raisons pour parler ainsi, je ne m'appartiens plus. — Puis il ajouta : Mais, dites-moi, ma chère demoiselle, il n'y a aucune chance pour que nous rencontrions quelqu'un d'ici au Pont-de-Montvert, n'est-ce pas?

— Cela n'est pas probable, à moins que nos frères n'aient attaqué les moabites. On le dit dans le plat pays; alors il se peut qu'ils s'étendent de ce côté pour occuper ces montagnes.

— Heureusement, avec vous, nous n'avons rien à craindre, dit Toinon à Isabeau.

— Craindre! et que craindriez-vous? C'est avec des bénédictions, c'est avec des cris d'allégresse, je vous l'ai dit, que nos frères nous accueilleront; car ce saint pasteur est avec nous. Et les fils d'Israël n'auront pas assez de voix pour lui demander un prêche, pour le supplier de leur faire entendre à l'instant la voix du Seigneur.

— Vous voyez à quoi vous m'exposez avec votre maudite équipée! dit tout bas Claude à Toinon, d'un air désespéré. Je puis être, d'un moment à l'autre, obligé de faire entendre la voix du Seigneur à ces malheureux-là, et de leur chanter la messe... Que diable voulez-vous que je leur dise? — Et il reprit vivement, au risque de tout perdre : Mais heureusement, ma chère demoiselle, que les troupes royales serrent de près les rebelles, et que nous pouvons tout aussi bien rencontrer un détachement de braves dragons qu'une bande de protestans.

Isabeau regarda Taboureau avec la plus grande surprise.

— Mon frère, que dites-vous! s'écria Toinon effrayée de la tournure que prenait la conversation.

Heureusement Isabeau, préoccupée de sa prochaine entrevue avec Cavalier, n'apportait pas une complète attention à l'entretien. Dans la question de Taboureau, elle vit une sorte d'impatience du martyre qui lui sembla très héroïque; aussi répondit-elle respectueusement au sigisbé :

— Saint pasteur, je le vois, vous avez plus hâte de rencontrer nos bourreaux que nos frères. Daniel aussi avait hâte d'être jeté dans la fosse aux lions, Azarias d'être jeté dans la fournaise, car on chante le Seigneur plus glorieusement encore au milieu des tortures.

— Des tortures! s'écria Claude. Ah çà! laissez-moi donc tranquille, à la fin, avec vos tortures. Est-ce que êtes folle? Est-ce que vous croyez bonnement que, si un parti de dragons nous rencontrait, je ne leur dirais pas...

— Et qu'importe? se hâta de dire Toinon en interrompant Taboureau, rien ne prouve que nous soyons protestans. Nous dirions, ainsi que nous l'avons dit sur la route, que nous sommes catholiques.

Isabeau s'arrêta brusquement, jeta sur la Psyché un regard foudroyant, et, se tournant vers Taboureau, elle lui dit avec un accent de dédaigneuse et sombre commisération :

— Plaignez cette enfant, car elle est faible; plaignez-la, car la fatigue de la route, la douleur de savoir les siens prisonniers, ont frappé son esprit. Elle vous propose un parjure, saint pasteur; elle ne comprend pas, dans son égarement, que si vous avez pu, pour rejoindre vos frères, vêtir les vêtemens dorés des fils de Baal, une fois sur le théâtre sacré de cette sainte guerre, vous allez fouler aux pieds les faux dieux!... Dire que nous sommes catholiques! s'écria Isabeau avec une indignation croissante. Lorsque Dalilah eut endormi Samson, lorsque Judith eut endormi Holopherne, ne sont-elles pas redevenues des filles du Seigneur, pour faire sonner l'heure de la vengeance? Nous déclarer catholiques! — Et la colère d'Isabeau redoublait. — Si nous rencontrions les troupes royales, oh! ce serait d'une voix éclatante comme la trompette de Sion que ton frère, que moi, nous dirions à ces moabites : « Gloire au Seigneur le Dieu des armées! nous sommes protestans! » Et toi-même, toi-même, pauvre enfant, tu joindrais ta faible voix aux nôtres, quand tu verrais que nous achetons une félicité éternelle par une mort courageuse et résignée!

De tout ceci, il ressortait pour Claude le dilemme suivant : s'il tombait dans un parti de protestans, il lui fallait, par son incapacité de prêcher, être reconnu pour faux ministre; s'il tombait dans un parti de catholiques, son déguisement et l'exaltation sauvage d'Isabeau le pouvaient faire passer pour un ministre protestant, malgré ses dénégations.

Il flottait entre ces deux alternatives également effrayantes, lorsque Toinon, qui depuis quelques secondes semblait écouter avec anxiété, dit tout à coup :

— Écoutez, écoutez! j'entends un grand bruit de voix.

XX.

LE PRÊCHE.

Au moment où ce bruit de voix se fit entendre, les trois voyageurs se trouvaient dans une gorge tellement sombre, tellement encaissée, tellement couverte, qu'on s'apercevait à peine du léger crépuscule qui commençait à poindre.

Tout au bout de ce défilé, sorte de galerie naturelle, terminée par deux pans de rochers à pic, surmontés d'une voûte de verdure formée par les châtaigniers qui croissaient sur leur cime, on voyait l'aube blanchir l'horizon et les étoiles pâlir.

Après avoir attentivement écouté le bruit lointain qu'on entendait toujours, Isabeau s'écria :

— C'est la voix d'Israël! ce sont nos frères! Ils chantent le psaume de la délivrance!

— Nous sommes perdus! dit Taboureau à Toinon d'une voix basse et tremblante. Certainement je ne vous reproche pas ma mort, ma chère amie, mais vous êtes une furieuse écervelée.

— Marchons, marchons, saint pasteur, reprit Isabeau; nos frères sont sans doute rassemblés sur le Rhan-Jastrie. Ce défilé nous y mène.

Toinon et Taboureau hésitaient à doubler le pas, lorsqu'une voix rude, semblant sortir d'une des excavations de ce chemin creux, cria : Qui va là?

Au même instant, une figure dont on ne pouvait distinguer que la noire silhouette, tant l'obscurité était encore profonde, parut brusquement devant Isabeau. Cet homme brandissait une faux dont la lame, attachée à un long bâton, étincelait dans l'ombre.

La voix reprit de nouveau : Qui va là?

— Deux filles d'Israël qui rejoignent leurs frères, et un saint pasteur, dit Isabeau.

— Que le Seigneur soit avec vous! dit l'homme en relevant sa faux. Nos frères sont assemblés en armes sur Rhan-Jastrie; la parole d'un ministre de Dieu leur sera douce.

Puis le protestant révolté poussa un cri rauque, suivi de ce mot: *Ezriel!* (secours de Dieu).

Le cri et le mot furent répétés par deux autres sentinelles, sans doute aussi échelonnées dans le chemin creux et chargées, ainsi que l'homme à la faux, de donner, par des mots de guet, les signaux d'alarme ou de ralliement aux religionnaires.

Toinon et Taboureau n'avaient d'autre parti à prendre que de suivre Isabeau; ils s'y résignèrent.

Le sigisbé se mourait d'effroi; la Psyché, insensible aux dangers qu'elle pouvait courir, songeait avec désespoir que de long-temps peut-être elle ne reverrait pas Tancrède.

Le jour s'avançait rapidement.

Lorsque les trois voyageurs furent arrivés à l'extrémité du chemin creux, les premières lueurs du soleil levant commençaient à colorer l'horizon.

Le spectacle qui s'offrit alors à la vue de Toinon et de Taboureau était d'une majesté à la fois si imposante et si désolée, si sauvage et si terrible, que tous deux restèrent frappés de stupeur.

Le défilé qu'ils venaient de quitter aboutissait à un des plateaux supérieurs du Rhan-Jastrie, un des volcans éteints de la chaîne des Cevennes.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait qu'un sol gris, encombré de masses de basaltes volcaniques, d'éclats de schorl noirâtre et dur, dont les pointes aiguës hérissaient le sol.

De pâles lichens couleur de rouille, seule végétation de ce désert, s'étendaient comme une lèpre sur d'énormes blocs de granit brun, soulevés sans doute au milieu de cet effrayant chaos par quelque convulsion souterraine. Des courans de lave poreuse et rougeâtre, refroidie depuis des siècles, descendaient du cratère du Rhan-Jastrie, sillonnaient en tous sens ce vaste plateau et allaient se perdre en cascades pétrifiées sur les escarpemens des rampes inférieures. Escalier digne des titans! Chacun de ses degrés avait trois cents pieds de hauteur, et sa base disparaissait dans l'humide brouillard du matin.

Les premiers feux du jour, malgré toute leur splendeur, ne pouvaient jeter le moindre éclat sur cette nature morte et sauvage; ils ne servaient qu'à augmenter l'horreur de cette solitude, en dévoilant à chaque pas les ravages de la fournaise ardente qui avait déchiré les entrailles du sol, ou calciné sa surface.

Au nord, les pics affreux de cette chaîne brûlée se perdaient dans les profondeurs de l'horizon; au midi, le cratère éteint du volcan, béant et couleur de suie, ouvrait ses abîmes sans fond; à l'est, se dressait le cône supérieur du Rhan-Jastrie, âpre montagne blanchâtre et calcaire, tristement rayée de plusieurs bancs de schiste ardoisé. Le soleil se levait derrière le pic qui projetait son ombre gigantesque sur le plateau; enfin, entre deux rochers, surmontés d'un bois de châtaigniers, on voyait l'issue du sombre défilé à l'entrée duquel Isabeau, Toinon et Taboureau se tenaient encore.

Une grande multitude de religionnaires agenouillés remplissait cette vaste esplanade naturelle; presque tous appartenaient à la classe des montagnards ou des bûcherons. Les uns étaient vêtus de casaques de grosse toile blanche qui leur firent donner dans la suite le nom de *camisards;* d'autres étaient couverts de peaux de bêtes. Quoiqu'à genoux, ils n'avaient pas quitté leurs armes; quelques-uns portaient des mousquets, mais le plus grand nombre étaient armés de faux, de piques, de haches, de houes, sur lesquelles ils s'appuyaient, et dont le fer, fraîchement aiguisé, étincelait au soleil.

Depuis que les sentinelles avaient crié *Ezriel!* le chant des religionnaires avait cessé; le plus profond silence régnait dans cette solitude. Les rebelles, réunis en demi-cercle, semblaient examiner les nouveaux venus avec une attention farouche.

L'observation muette et sombre de cette masse d'hommes avait quelque chose d'effrayant.

La Psyché pâlit, Taboureau ne put faire un pas.

Isabeau allait s'avancer vers ses frères, lorsque ceux-ci, sans doute choqués de l'irrévérence de ces étrangers qui restaient debout, commencèrent à murmurer sourdement et finirent par s'écrier avec un terrible accord : A genoux! à genoux!

Isabeau et ses deux compagnons s'agenouillèrent aussitôt; les chants interrompus continuèrent, et le verset suivant termina le psaume :

Peuples trembleront en crainte
Devant ta majesté sainte,
Et de tous rois l'excellence
Craindra le fer de ta lance.

La sauvage et puissante harmonie de la voix de ces hommes, ce site effrayant, bouleversé, tout donnait à cette scène un caractère majestueux, terrible.

Après le psaume, tous les Cevenols se relevèrent. Ceux-ci se formèrent en groupes animés, ceux-là s'étendirent pour dormir à l'ombre; d'autres, assis par terre, se mirent à aiguiser la pointe ou le tranchant de leurs armes sur quelque bloc de granit.

Éphraïm, chef de ce rassemblement, s'appuyait sur un morceau de rocher; à côté de lui on voyait un jeune garçon d'environ quinze ans, maigre, hâlé, aux cheveux épars et hérissés, à l'œil roulant et égaré, à la physionomie sombre et presque toujours contractée par un tic douloureux et convulsif. Il marchait pieds nus et portait une longue robe d'étoffe rouge en lambeaux, attachée autour de ses reins par une corde de joncs.

Cet enfant, un des petits prophètes de Du Serre, avait été surnommé *Ichabod* par Éphraïm. Parmi toutes les victimes des funestes expériences du verrier, aucune peut-être n'avait été plus complètement exaltée. Dans un état d'hallucination presque continuel, hagard, presque frénétique, Ichabod, déjà sans doute d'un méchant naturel, éclatait en prophéties de massacres, en inspirations impitoyables. Son imagination, égarée par sa monomanie furieuse, ne lui offrait que des tableaux de meurtre et de carnage; aussi sa voix grêle, stridente, citait-elle à tout propos les passages les plus sanglans des saintes Écritures.

Éphraïm, le croyant possédé de l'esprit du Seigneur, avait pour ses ordres ou pour ses conseils un respect d'autant plus religieux, qu'ils étaient presque toujours dignes de la férocité de l'ancien garde des bois d'Aygoäl.

Lorsque la prière fut terminée, Isabeau, suivie de Toinon et de Taboureau, s'était résolument approchée d'Éphraïm, qu'elle connaissait.

— Que vois-je? s'écria ce dernier en reculant avec un mouvement de dégoût, la fille de Dominique Astier! celle qui a été parjure à notre frère Cavalier! celle qui s'est laissé séduire par le langage doré d'un de ces Moabites!...

— Vous devez m'accuser, Éphraïm, répondit Isabeau avec fermeté, l'heure de ma justification n'est pas arrivée. Où est Cavalier?

— Ne désire pas sa venue, elle te sera fatale! Malheureuse! va-t-en, va-t-en avec ta honte. Les filles perdues de Tyr et de Sidon ont été chassées d'entre les filles d'Israël, s'écria Éphraïm.

Ichabod, sans doute fatigué, s'était laissé couler au pied d'un rocher, et sommeillait à demi, jetant de temps à autre sur les étrangers, et principalement sur Taboureau, un regard inquiet et farouche.

Un assez grand nombre de rebelles s'étaient approchés du groupe en entendant Éphraïm parler à haute voix; leurs figures sombres, animées d'un sauvage enthousiasme, avaient une expression menaçante.

La Psyché et son sigisbé, voyant avec terreur le mauvais accueil qu'on faisait à leur compagne, se tenaient timidement derrière elle.

Isabeau, sans doute forte de son innocence, répondit fièrement à Éphraïm : Le juste n'attendra pas le jour du jugement avec plus de confiance que je n'attends le moment de paraître devant Jean Cavalier.

— Malheur à toi si tu blasphèmes! dit Éphraïm d'un air incrédule et bourru. Puis il ajouta, en montrant Toinon et Taboureau : — Quelles sont ces gens?

— Celui-ci, dit Isabeau, est un ministre de notre sainte religion; sa mère est prisonnière au Pont-de-Montvert.

— Et mon frère et moi nous allons la rejoindre pour partager son sort, seigneur capitaine, se hâta de dire Toinon, en faisant au farouche Éphraïm sa plus charmante révérence.

Mais le garde d'Aygoäl répondit par un sourire de mépris à cette coquetterie, et dit durement : Ce sont les Moabites qui se traitent entre eux de seigneurs et de capitaines; dans le camp de l'Éternel, nous ne connaissons pas ces vanités, nous sommes tous frères. Puis, adoucissant la rudesse de sa voix, et s'adressant à Taboureau : — Que le Seigneur soit avec vous, saint pasteur. Hélas! il y a bien longtemps que nous sommes privés de la parole de Dieu.

Depuis le commencement de cette scène, l'effroi de Taboureau allait toujours croissant; lorsqu'il vit Éphraïm, dont l'extérieur était si terrible, attacher sur lui un regard clair et perçant, il perdit la tête, oublia son rôle, et pressentant qu'il risquerait davantage encore en profanant le caractère de pasteur dont on le croyait revêtu, il s'écria en joignant les mains et en tombant à genoux : Grace! grace! mon brave et digne monsieur; je ne suis pas ce que vous pensez.

— Qu'es-tu donc? dit Éphraïm en faisant sauter du revers de sa main le chapeau rabattu du sigisbé, pour mieux examiner ses traits.

— Pardon de ne m'être pas découvert, mon cher monsieur, mais l'émotion.... la vue de ces messieurs, vos respectables amis...

— Qui es-tu? Qui es-tu? reprit Éphraïm d'une voix tonnante, pendant que le cercle des révoltés se resserrait autour de lui.

— Claude-Jérôme-Boniface Taboureau, bourgeois de Paris, le plus humble, le plus dévoué de vos serviteurs, et qui a de quoi, Dieu merci, vous payer une bonne rançon si vous l'exigez.

— Es-tu de notre religion? dit le garde d'Aygoäl.

— Non, je suis catholique, mes braves messieurs; j'aime mieux être franc.

— Catholique! s'écrièrent les religionnaires.

— Mais je ne tiens pas le moins du monde à cette qualité, et je me ferai protestant si ça peut vous faire le moindre plaisir, mes braves messieurs, je me ferais même turc si vous le vouliez, et cela du plus profond de mon cœur, se hâta de dire Claude, croyant se concilier les révoltés.

Ceux-ci, trouvant cette vocation trop soudaine, firent entendre des murmures d'indignation; quelques-uns même prononcèrent le mot *espion*.

Isabeau, stupéfaite, regardait la Psyché d'un air aussi étonné qu'irrité. La prenant par la main et la dominant de toute sa haute taille, elle s'écria : Vous m'avez donc menti?

— Eh bien! oui, répondit résolument la Psyché, en sentant toute sa haine se réveiller contre Isabeau, et en regardant avec fierté les révoltés qui l'entouraient, car ils étaient les ennemis mortels de Tancrède; eh bien! oui, je vous ai menti. Je voulais aller au Pont-de-Montvert, je ne trouvais pas de guide, et pour vous décider à m'y conduire j'ai fait ce mensonge. — Puis, s'adressant aux rebelles, la Psyché dit d'un air ferme : Maintenant, faites de nous ce que vous voudrez.

— Et qu'alliez-vous faire au Pont-de-Montvert, à cette nouvelle Babylone? s'écria Éphraïm.

— Vous ne le saurez pas, reprit audacieusement Toinon, en jetant un coup d'œil significatif à Taboureau, qui, voyant sans doute le peu de fruit qu'il avait tiré de sa franchise, répéta en se relevant :

— Il nous est malheureusement impossible, à la Psyché et à moi, d'avoir l'honneur de vous dire ce que nous allons faire au Pont-de-Montvert, mes chers messieurs. Mais si une rançon de deux mille, de quatre mille louis pouvait vous être agréable, je me ferais un plaisir de vous l'offrir... Ma signature vaut de l'or, et...

Après avoir réfléchi un moment, Éphraïm fit un signe, et deux révoltés s'approchèrent. — Emmenez, dit-il, ce philistin et sa compagne près du puits noir; l'esprit de Dieu va décider de leur sort.

La résistance étant impossible, Toinon et Taboureau furent conduits à l'abri d'un énorme bloc de rochers, près d'un cratère éteint, sombre abîme dont l'œil ne pouvait mesurer la profondeur.

— Ah! Psyché! Psyché! dit le pauvre Claude, ce n'est pas pour vous reprocher votre folle escapade, mais vous nous mettez dans une épouvantable position. Ils m'ont appelé philistin; quand je leur ai parlé de rançon, ils ne m'ont pas écouté. Nous voici auprès d'un abominable trou dont on ne voit pas le fond; ils disent que l'esprit du Seigneur va décider de notre sort. Qu'est-ce que tout cela va devenir?

— O Tancrède! Tancrède! s'écria Toinon avec une exaltation désespérée.

A ce moment les sentinelles poussèrent un nouveau cri de ralliement suivi de ces mots : Frère Cavalier et sa troupe!

XXI.

RECONNAISSANCE.

Lorsque Isabeau entendit prononcer le nom de Cavalier, son cœur défaillit; elle s'appuya sur un rocher dont l'angle la cachait à demi, et contempla le jeune chef cevenol avec une expression de mélancolie profonde.

Celui-ci était arrivé, suivi des siens, par un des nombreux défilés qui conduisaient des rampes inférieures au vaste plateau du Rhan-Jastrie.

L'extérieur de Cavalier et de la plupart des religionnaires qui composaient sa troupe offrait un contraste frappant avec celui d'Éphraïm et de sa bande.

Les premiers étaient vêtus plutôt en citadins qu'en paysans ou en montagnards; presque tous avaient des armes de guerre en très bon état; ils semblaient habitués à les manier; des ceintures de diverses couleurs relevaient la sombre couleur de leurs vêtemens. Quelques-uns affectaient même une tournure militaire, ils portaient des panaches ou des aiguillettes; généralement ces rebelles appartenaient à la classe des artisans ou de la petite bourgeoisie.

Agiles, robustes, rappelant par leur tournure les milices urbaines, ils semblaient animés d'un enthousiasme aussi ardent, mais moins sauvage, que celui qui exaltait les rudes montagnards d'Éphraïm.

Cavalier, vêtu avec une sorte d'élégance militaire, portait un justaucorps de buffle, un feutre à plumes noires, une écharpe de même couleur, en signe du deuil de sa mère, des haut-de-chausses de daim et de grandes bottes de cordouan à éperons dorés; il avait laissé son cheval au bas du Rhan-Jastrie; son ceinturon soutenait une épée et un poignard d'un assez riche travail.

Sa physionomie vive et hardie, encore animée par les suites d'une marche rapide, exprimait l'orgueil du commandement. Il marchait d'un pas fier. Son allure impérieuse, presque hautaine, le distinguait de ceux qui l'accompagnaient.

A sa gauche il avait Céleste, à sa droite Gabriel, tous deux vêtus de blanc; son frère et sa sœur servaient de prophètes à sa troupe, comme Ichabod servait de prophète à la troupe d'Éphraïm.

Telle était la dissemblance qui existait entre les troupes des deux chefs de *camisards*, pour nous servir du terme sous lequel on commençait à désigner les révoltés.

Quoiqu'elles fussent destinées à agir contre un ennemi commun, on devinait facilement que les moyens d'action de chacune de ces deux troupes seraient différens.

Cavalier, avec sa milice d'artisans et de bourgeois, devait faire une guerre plus régulière, plus militaire et plus humaine qu'Éphraïm. Les sauvages montagnards du forestier, armés de faux, de haches et de couteaux, devaient servir en partisans, et se montrer d'une impitoyable férocité.

Enfin, bien qu'il n'y eût aucune mésintelligence entre les deux corps, on remarquait facilement que les dehors plus recherchés des gens de Cavalier excitaient l'austère dédain d'Éphraïm et de ses montagnards, presque tous vêtus comme lui de peaux de bêtes.

— Que le Seigneur soit avec toi, frère Éphraïm, dit Cavalier au forestier d'Aygoäl, pendant que sa troupe s'arrêtait à quelque distance.

— Que Dieu te garde de toute tentation, frère Cavalier, dit Éphraïm, en jetant un regard de pitié méprisante sur le costume du jeune Cevenol; tu es exact au rendez-vous. Sont-ce là tous nos frères des paroisses de la plaine?

— Tous. Et sont-ce là tous nos frères des montagnes?

— Tous. Le camp de l'Éternel est maintenant formé; maintenant la vigne va retentir de voix lamentables, car le dieu des armées a dit qu'il passerait à travers comme une tempête.

— Notre émissaire est-il revenu du Pont-de-Montvert? Sait-on si les renforts de soldats ont paru dans l'est? Car il est bien important, frère, d'empêcher la jonction de ces troupes avec celles que commande le marquis de Florac.

— L'émissaire n'est pas revenu du Pont-de-Montvert, et depuis hier, on ne sait rien de l'est, mais nous ne pouvons tarder à être instruits, dit Éphraïm.

Tout à coup Cavalier pâlit et rougit tour à tour, ses yeux étincelèrent de fureur, il ne pouvait proférer une parole : il venait d'apercevoir Isabeau qui s'avançait vers lui.

Par un mouvement involontaire, il porta la main à son poignard, le tira à demi du fourreau, puis l'y replongeant aussitôt, il s'écria avec autant d'étonnement que de rage :

— Éphraïm, Éphraïm! qui aurait cru que cette infâme aurait osé se montrer encore parmi nos frères?

— Elle dit qu'elle n'est pas coupable. « La femme vraiment pure demeure ferme sur ses pieds comme des colonnes d'or sur des bases d'argent. » Éprouve-la, la fournaise éprouve le vase du potier, comme l'affliction éprouve les justes, dit Éphraïm, et il s'éloigna en haussant les épaules, comme si de pareils débats étaient indignes de lui. Isabeau s'était approchée de Cavalier à pas lents, avec timidité, mais sans honte. Son attitude était celle de la douleur, non du repentir.

— Va-t-en, va-t-en, misérable! s'écria Cavalier en frappant du pied, j'avais oublié ton infamie! Ta vue renouvelle ma fureur! Va-t-en, encore une fois, va-t-en, ou je te démasque sans pitié à la face de tous nos frères!

— Ce que j'ai à vous dire, je le dirai devant tous nos frères. Je ne vous demande pas pitié, mais justice, seulement justice! dit Isabeau avec une dignité triste et calme.

— La justice que tu mérites, c'est ma haine, c'est mon mépris! Encore une fois, va-t-en.

— Justice! rien que justice! répéta Isabeau en joignant les mains d'un air suppliant et s'approchant de Cavalier.

— Ah! tu m'y forces! dit celui-ci, — et élevant la voix, il s'écria de manière à être entendu par un assez grand nombre de camisards qui s'étaient rapprochés peu à peu : — Mes frères, mes frères! vous voyez bien cette fille? Elle est belle, son air est haut et fier, n'est-ce pas? Son front et son regard commandent le respect. Elle est de notre religion; son père est un vieux soldat qui a vaillamment servi sous le grand duc de Rohan.

— Mon père est mort, dit Isabeau en poussant un profond soupir.

— Vous l'entendez, reprit Cavalier, son père est mort, mort sans doute de honte et de désespoir, car vous ne savez pas toute la noirceur exécrable, toute la bassesse de l'ame qui se cache sous ces dehors? Vous ne savez pas qu'il y a trois ans son père et le mien nous avaient fiancés. Alors j'aimais cette fille; oh! je l'aimais passionnément, parce que je la croyais la plus noble et la plus vertueuse de nos sœurs. Un jour, à Anduze, je me promenais avec elle et son père; à cause d'elle, je suis insulté par un papiste, par l'officier qui maintenant commande les troupes royales au Pont-de-Montvert, par le marquis de Florac! Je suis insulté, misérablement insulté; que faire? J'étais artisan, hérétique : vous comprenez, un artisan, un hérétique, c'est quelque chose qu'on outrage et qu'on envoie ensuite aux galères ou à la potence. Mais, moi, tout artisan, tout hérétique que j'étais, comme cet homme m'avait frappé au visage, je voulais le tuer; je saute sur l'épée du père de cette misérable, les soldats du marquis tombent sur moi, mes compagnons me dégagent, je fuis et je m'expatrie à Genève. Eh bien! pendant que son fiancé est proscrit, quelle est la conduite infame de cette fille? le savez-vous? dit Cavalier en s'interrompant et jetant un regard de mépris écrasant sur Isabeau.

Celle-ci l'avait écouté avec une douleur profonde et croissante, car les Cevenols qui assistaient à cette scène étrange semblaient par leurs murmures accuser aussi la jeune fille.

Sentant sa conscience indignée se révolter en elle, Isabeau, forte de son innocence, interrompit à son tour Cavalier, et la joue animée, l'œil étincelant, le geste impérieux, la parole superbe, au moment où le camisard répétait ces mots : Savez-vous quelle a été sa conduite?

— Sa conduite? je vais vous la dire, moi! s'écria la jeune Cevenole. Dieu m'entend, Dieu me voit, il sait si j'ai jamais menti. Lorsque Jean Cavalier fut forcé de s'enfuir à Genève, à force de prières je décidai mon père à aller rejoindre mon fiancé en Suisse. Une nuit, nous partons; mais cet homme qui avait insulté Cavalier nous faisait sans doute épier par ses soldats. A deux lieues d'Anduze, moi et mon père, nous sommes arrêtés. Mes frères savent à quelles peines sont condamnés les fugitifs qu'on arrête : les hommes vont aux galères, les femmes vont en prison. Je fus au désespoir d'avoir engagé mon pauvre père dans cette fuite, non pour moi, mais pour lui. Il était si vieux, si souffrant de ses blessures; et puis pour un soldat, les galères! oh! c'était horrible! Alors, cet homme qui avait insulté mon fiancé vint nous voir dans notre maison, où il nous faisait garder prisonniers. De là on devait nous conduire à Nîmes; je crus qu'il venait insulter à notre malheur. En apparence il n'en fut pas ainsi. Il nous plaignit, même il accusa de notre arrestation le zèle aveugle de ses soldats; il s'accusa lui-même d'avoir oublié sa dignité, d'avoir manqué à l'honneur en insultant Cavalier, qui ne pouvait se venger. Malgré les regrets qu'il exprimait, je dis à cet homme tout le mépris que je ressentais pour lui; je lui dis que sa méchanceté seule avait causé tout le mal, et je lui demandai en expiation la liberté de mon père. Il me la devait; il ne pouvait pas laisser traîner ce vieillard aux galères. Le premier jour il ne me répondit pas; le lendemain il vint de nouveau : j'étais seule. — Vous pouvez, me dit-il, empêcher votre père d'aller aux galères. — Que faut-il faire? — Me permettre de venir vous voir chaque jour. — Mais je vous hais, mais je vous méprise; mais à cause de vous mon fiancé est proscrit; mais mon père est prisonnier, et nous sommes sous le coup d'une peine infamante, lui dis-je. — Vous me haïrez, vous me mépriserez, mais laissez-moi vous voir chaque jour, me répondit-il, et votre père est sauvé. — J'atteste le ciel que telles furent ses paroles, dit Isabeau en levant sa main d'un air solennel.

Cavalier fit un geste de sombre incrédulité,

Isabeau continua : — Ce que cet homme me demandait m'était odieux, sa vue m'était affreuse; en vain je le suppliai... il fut inébranlable, alors je me résignai. Je sacrifiai ma répugnance, mon aversion au salut de mon père.... à qui je ne cachai rien. Pendant quelques jours, cet homme vint ainsi. Il était noble, il était jeune, il était riche, il fit tout pour vaincre l'éloignement qu'il m'inspirait, comme s'il n'avait pas su qui j'aimais !

Et Isabeau jeta sur Cavalier un regard de tendresse et de dignité. — Cet homme, ajouta-t-elle, redoublait aussi de prévenances envers mon père, qui fut toujours pour lui froid et dédaigneux. Eh bien! tout cela n'était qu'un calcul d'épouvantable hypocrisie. Cet homme voulait faire de moi sa victime, et sans doute me faire passer pour sa complice.

A ces mots, la voix d'Isabeau s'altéra, et elle continua rapidement, comme si chaque parole eût brûlé ses lèvres :

— Une fois il vint le soir comme d'habitude; il nous annonça qu'il partait le lendemain avec ses troupes; il nous fit ses adieux. Au moment de nous quitter, il se cacha dans une pièce obscure. Il avait gagné une femme qui nous servait; je l'ai su depuis. J'ignore quel philtre ils avaient mis dans mon breuvage, mais je tombai dans un sommeil de mort. Le lendemain, j'étais déshonorée.

Les Cevenols qui écoutaient Isabeau poussèrent un cri unanime d'indignation. La voix, l'expression des traits de la jeune fille avaient trop l'accent de la vérité pour qu'on pût douter un instant de ce qu'elle affirmait.

Cavalier se précipita vers elle, l'œil étincelant de rage, la figure bouleversée par mille émotions contraires. Prenant ses deux mains dans les siennes, il s'écria : — Tu dis vrai, n'est-ce pas? tu dis bien vrai ?

— Dieu m'entend, dit Isabeau en élevant ses yeux au ciel.

— Continue, continue, pauvre femme, dit Cavalier d'une voix brève. Je te crois.

— Quand je m'éveillai, cet infame était là! Folle, éperdue, moi, j'appelai mon père à grands cris. Il vint armé; un combat s'engagea. Mais mon pauvre père était faible, il était vieux ; son épée fut brisée.

On lui fit grace de la vie, s'écria la jeune fille, avec une sanglante amertume. On lui fit grace! Et le vieillard désarmé resta vaincu auprès de sa fille déshonorée! Quant à l'infame, il était parti. Quelques mois après, moi et mon père, nous partions aussi pour échapper à la honte, ajouta Isabeau en se couvrant le visage de ses deux mains.

— Et ton père, ton père? s'écria Cavalier.

— Il est mort de désespoir. Lorsqu'il fut mort, je voulus vous revoir, Jean Cavalier, vous dire tout, me défendre des calomnies qui ne m'avaient pas épargnée, car les apparences étaient contre moi. En route, j'ai appris que nos frères révoltés occupaient ces montagnes. Dieu m'a guidée vers vous, pour me justifier, et je ne sais pas si mon but est atteint.

— Oh! je te crois, je te crois, mais nous serons vengés, dit Cavalier en soutenant Isabeau, qui, abattue par une secousse si violente, se sentait défaillir.

XXII.

L'ÉMISSAIRE.

Les camisards avaient écouté avec une sombre indignation le récit d'Isabeau. Leur haine, depuis si longtemps contenue, éclatait en imprécations.

Tout à coup le mot d'ordre *Ezriel* fut répété plusieurs fois par les sentinelles.

Un homme vêtu d'une casaque blanche en lambeaux, chaussé d'espardilles, couvert de poussière, arriva précipitamment, et après avoir demandé où étaient Éphraïm et Cavalier, s'avança près du premier de ces deux chefs.

— Quelles nouvelles? dit celui-ci.

— Les miquelets se séparent des dragons, dit l'émissaire qui arrivait du Pont-de-Montvert. L'archiprêtre reste à l'abbaye avec les prisonniers et le capitaine Poul, tandis que le marquis de Florac est allé avec ses troupes au devant des forces qui viennent, dit-on, de Nîmes.

— Béni soit le Seigneur! s'écria Éphraïm. Les Moabites se séparent des Philistins, les courriers se rencontreront pour se dire que Babylone a été saccagée d'un bout à l'autre. Frère Cavalier... frère Cavalier...

Le jeune Cevenol, encore étourdi de la funeste révélation d'Isabeau, tour à tour agité par la rage, par la douleur, par la pitié, regardait, tantôt avec stupeur, tantôt avec une angoisse déchirante, cette pauvre créature qui, éclatant en sanglots long-temps comprimés, venait de s'asseoir au pied d'un rocher, et inondait ses mains de larmes.

Tout à coup la voix d'Éphraïm vint le rappeler à lui-même.

Le garde d'Aygoäl s'entretenait avec Esprit-Séguier, bûcheron aussi féroce que lui et qu'il avait, pour cela sans doute, distingué des autres partisans.

Lorsque Cavalier s'approcha d'Éphraïm à pas lents, en se retournant de temps à autre pour jeter un regard désolé sur Isabeau, Esprit-Séguier se retira discrètement, et les deux chefs restèrent seuls.

— L'émissaire est arrivé, l'archiprêtre reste à l'abbaye avec les miquelets, et le marquis de Florac va au-devant des troupes qui arrivent de Nîmes, dit Éphraïm.

— A moi le marquis! à toi l'archiprêtre! s'écria Cavalier avec une rage triomphante. Dieu me l'envoie, enfin!... Puis il ajouta : Où est l'émissaire?

Éphraïm tourna la tête, fit un signe, et le montagnard parut.

— As-tu vu, en effet, les dragons sortir de l'abbaye et prendre la route de Nîmes? dit Cavalier précipitamment.

—Oui, frère Cavalier, je les ai vus avec leurs tambours, leurs hautbois et leur capitaine à leur tête.

— A quelle heure?

— Ce matin, au lever du soleil, je les ai rencontrés à une lieue de Saint-Maurice-de-Ventalou.

— Par le glaive de Dieu! si nous sommes au col de Saint-André-d'Ancise avant les dragons, pas un d'eux n'échappera! s'écria Cavalier après quelques minutes de silence, car il connaissait mieux que pas un la topographie des Cevennes. Depuis long-temps, dans l'attente de la révolte, il étudiait avec soin et avec réflexion la configuration du pays. Pas un dragon n'échappera! ajouta-t-il, il faut qu'ils passent par ce défilé pour entrer dans le plat pays... Et des femmes, des enfans, embusqués là, suffiraient pour écraser une armée tout entière!

Éphraïm resta quelques momens pensif, et dit d'un air sombre :

— Ma vision va être accomplie. *Ainsi périront les loups ravisseurs*, a-t-elle dit. Il se peut que cette nuit l'archiprêtre de Baal, ce loup ravisseur d'ames, soit crucifié à la croix du carrefour, après que son sang aura fumé dans la bruyère.

— Point de quartier! s'écria Cavalier, car ce sont les féroces miquelets qui gardent l'abbaye.

Éphraïm lui répondit par cette citation de l'Écriture : « *Le Seigneur a fait venir contre nous une nation des pays les plus reculés, des gens méchans et d'une langue inconnue, qui n'ont été touchés ni de respect pour les vieillards, ni de compassion pour ceux qui étaient de l'âge le plus tendre.* » Puis le forestier ajouta avec un air de dédain farouche :

— Mais les loups aussi sont méchans... mais leurs rugissemens aussi sont féroces... mais eux non plus n'ont ni compassion ni pitié, et pourtant mon mousquet ou mon couteau en ont bien des fois délivré les troupeaux!

— Peut-être, dit Cavalier avec hésitation, devrions-nous réunir nos forces pour attaquer l'abbaye?... ou les dragons?... Notre ennemi est divisé... rassemblons-nous pour l'écraser... Viens avec moi au col de Saint-André, frère Éphraïm, et les dragons exterminés, nous reviendrons tous deux sur l'abbaye.

— Et si les dragons nous ont devancés? et si nous ne les trouvons pas au col de Saint-André? et s'ils rencontrent les renforts de Nîmes? Ne peuvent-ils pas revenir avant nous sur le Pont-de-Monvert? Et le moment de délivrer nos frères, de délivrer ton père sera passé.

— Mon père! mon père!... tu as raison... Tiens, Éphraïm, laisse-moi l'expédition de l'abbaye. La haine m'aveugle en effet : n'est-ce pas à moi d'aller délivrer mon père?... Toi, tu iras exterminer les dragons et tuer Florac... et encore... non... non... tu ne le tueras pas; il faut que tu me jures de ne pas le tuer... *il m'appartient.* Tu as entendu Isabeau; ainsi, Éphraïm. recommande à tes gens de l'épargner, car il me faut cet homme, entends-tu? il me le faut.

— La vision que le Seigneur m'a envoyée doit s'accomplir avant toutes choses. Elle m'a dit que l'archiprêtre périrait par l'épée du Seigneur... Il faut qu'il périsse... A moi l'archiprêtre! ajouta-t-il avec un sourire féroce.

— Tu le veux?

— Je le veux.

— Soit donc... Partons... il est temps... le soleil dépasse la cime du Rhan-Jastrie.

A ce moment un nouveau cri de ralliement se fit entendre, un habitant du plat pays parut. Sa figure était pâle et bouleversée, il portait un mousquet et un sac rempli de provisions. Apercevant Jean Cavalier, il courut à lui :

— Ah! frère, frère Cavalier, s'écria-t-il, il n'y a plus de pitié, plus de merci pour nous... Dans la plaine... on nous égorge... on rase nos maisons, on met le feu à nos moissons sur pied...

— Que veux-tu dire?

— Hier, Poul, l'infernal Poul est sorti de l'abbaye, à la tête d'un détachement de ses féroces miquelets. Dix des siens sont entrés dans la ferme de Bienaimé Frugeires, et lui ont demandé son argent. Frugeires a dit qu'il n'en avait pas. Alors ils l'ont attaché, Frugeires et sa femme, sur un banc, et ils leur ont mis des mèches de mousquets allumées entre les pouces, pour les forcer à dire où était caché leur argent.

— Les misérables! s'écria Cavalier.

— Comme Bienaimé Frugeires et sa femme n'avaient pas d'argent, et qu'ils s'opiniâtraient à le dire, les miquelets furieux les ont massacrés... à coups de sabre... Deux vieillards... si bons... si vénérés dans le pays!

— Et tu as vu cela? dit Éphraïm.

— Hélas! oui, frère; moi et les autres voisins de Bienaimé Frugeires, nous sommes entrés dans sa maison, après le départ des miquilets, et nous les avons trouvés morts.... lui et sa femme.... hachés de coups de sabre. [Ce soir, on les enterre. Moi, j'ai quitté ma demeure, et je viens me joindre à vous, frères; car j'aime mieux, comme les loups, errer dans les montagnes, que de vivre dans une plaine où coule chaque jour le sang des nôtres.

Ceux qui purent entendre ce récit l'accueillirent avec une explosion de fureur.

Éphraïm était resté pensif; tout à coup un éclair de joie féroce illumina son regard, et il dit:

— Abraham a offert le sang de son fils en holocauste au Seigneur, nous aurons à lui offrir le sang de deux philistins, en représailles du meurtre de Bienaimé Frugeires et de sa femme.

— Que veux-tu dire?

— Un homme et une femme moabites, qui se rendaient au Pont-de-Montvert, sont nos prisonniers. — Et Éphraïm raconta à Cavalier l'histoire du déguisement de Toinon et de Taboureau, toujours gardés à vue près du puits noir par deux montagnards.

— Et tu veux tuer ces gens-là? dit Cavalier.

— Le sang des sacrifices est agréable au Seigneur, reprit Éphraïm.

— La voie des représailles est quelquefois terrible, dit Cavalier avec répugnance, et le plus souvent, frère, songes-y, ce sont des cruautés inutiles.

— Il ose parler de clémence... au moment où le sang de nos frères fume encore, s'écria Éphraïm d'une voix tonnante en montrant Cavalier. Et son père est dans les ceps, et sa mère et la mère de sa mère ont été traînées sur la claie!

Un sourd murmure d'approbation suivit les paroles du garde d'Aygoäl.

Le jeune partisan baissa les yeux. Éphraïm venait de raviver une douleur affreuse dont Cavalier avait été souvent distrait par l'activité de la vie qu'il menait depuis quelques jours. Le souvenir de l'atroce violence dont le marquis Tancrède s'était rendu coupable, vint encore exalter les furieux ressentimens du Cevenol; avec horreur il songea qu'Isabeau n'était plus pour lui, Cavalier, qu'un objet de pitié douloureuse, elle autrefois si saintement aimée! Avec horreur il songea que cet avenir d'amour si plein de confiance, de calme et de sérénité, qu'il avait si souvent rêvé, était à jamais perdu.

A ces pensers Cavalier se sentit transporté de rage, et, tendant la main à Éphraïm, il lui dit :

— Tu as raison, Éphraïm; c'est à flots que le sang de nos frères a coulé jusqu'ici. Que l'expiation commence...

— Avant d'aiguiser la hache du sacrifice, dit Éphraïm, consultons l'esprit de Dieu. Que l'enfant-prophète parle. — Et il montra Ichabod, qui sommeillait au pied d'un rocher.

— Qu'il parle donc, dit Cavalier; mais hâtons-nous, car le soleil monte.

— Qu'on amène le moabite d'abord, et la moabite ensuite, dit Cavalier à Esprit-Séguier.

Et deux montagnards allèrent chercher Toinon et Taboureau, jusqu'alors gardés à vue derrière l'énorme bloc de roche qui surplombait le puits noir.

XXIII.

PROPHÉTIES.

L'espèce de confession publique faite à Cavalier par sa fiancée expliquait à Toinon le sens de ces mystérieuses paroles, qu'Isabeau avait laissées échapper à Alais pendant son sommeil : *Le marquis de Florac, infame!*

La Psyché ressentait contre cette jeune fille une jalousie mêlée de haine. Encore exaspérée par le dédain avec lequel Isabeau parlait du marquis, Toinon lui eût pardonné d'aimer Tancrède, mais non de le mépriser.

Taboureau était entre la vie et la mort. Quoiqu'il maudît intérieurement sa fatale condescendance aux caprices de la Psyché, cet excellent homme, loin de lui faire des reproches, tâchait de la calmer, car elle ne pouvait se consoler d'avoir entraîné Claude dans une si funeste aventure.

—Rassurez-vous, disait le bon sigisbé; rassurez-vous, chère tigresse; si j'en reviens, je serai si content d'avoir échappé à ce terrible danger, que je ne songerai guère à vous faire un crime du passé! Au contraire, car je vous devrai les bons contes que je ferai sur mes périls aux convives de mes soupers de la rue Sainte-Avoye. Mais si je n'en reviens pas, — et Taboureau soupirait, — ce qui serait, je l'avoue, fâcheux au dernier point, car j'ai trente ans à peine et cent mille écus de rente; eh bien! si je n'en reviens pas, j'aurai sur ma foi trop de peur pour penser seulement à vous accuser de mon mauvais sort. Enfin que faire? Se résigner; car, après tout, la vie, hélas! n'est qu'un passage!... un voyage!

Taboureau achevait cette réflexion si tristement philosophique, lorsque deux montagnards vinrent le chercher pour le conduire devant Éphraïm.

Pendant les lamentations de Claude, la Psyché, par un impérissable sentiment de coquetterie, avait accommodé son costume un peu dérangé par les fatigues de la route; elle avait lustré, bouclé ses cheveux en les enroulant autour de ses jolis doigts; elle avait défripé sa jupe brune, resserré les lacets noirs de son corset rouge, épousseté ses petits souliers de cuir de cordouan, qui complétaient son costume et se trouvaient à peu près de mesure pour son pied charmant, car ils avaient appartenu à un enfant de douze ans.

Les deux montagnards emmenèrent donc Claude, qui les suivit en tremblant, après avoir jeté un regard désespéré sur la Psyché, et en lui disant: Adieu, tigresse, adieu, Toinon! Le pauvre Claude n'était ni beau, ni noble, ni brave; mais, pour sûr, il vous aimait bien, toujours!

Le sigisbé arriva bientôt auprés de Cavaler et d'Éphraïm.

Ceux-ci, ayant auprès d'eux Ichabod, se tenaient au milieu d'un grand cercle formé par les rebelles.

Les montagnards et les gens de la plaine parmi lesquels s'était répandue la nouvelle du meurtre de Bienaimé Frugeires, attendaient l'issue de la condamnation du catholique avec une farouche impatience.

Presque tous les camisards avaient été frappés, soit dans leurs familles, soit dans leurs amis, par la rigueur inexorable des édits; plusieurs des leurs avaient péri dans les supplices ou sous le sabre des dragons. Aussi considéraient-ils l'exécution de Taboureau comme une juste et terrible représaille des cruautés commises par les catholiques sur les protestans.

Claude, pâle, hagard, écrasé par la terreur, pouvait à peine se soutenir; tremblant de tous ses membres, il s'appuyait sur les bras de ses deux gardes. Ces symptômes de frayeur profonde furent loin de disposer en sa faveur ces hommes d'une intrépidité sauvage.

Éphraïm jeta sur lui un sourire de mépris, et dit à haute voix : — Ce moabite a osé profaner le titre de ministre du Seigneur; il avoue qu'il est catholique; il avoue qu'il se rend à l'abbaye de Montvert; c'est de cette abbaye, de cet antre de perdition, de cette succursale de Babylone où va ce moabite, qu'hier Poul est sorti comme un loup furieux pour massacrer deux pauvres vieillards. Le sang appelle le sang. Le jour de la colère du Seigneur est arrivé. Assez long-temps Israël a répondu aux coups par des gémissemens.

— Oui! oui! qu'il meure, le philistin! qu'il meure, crièrent les camisards en agitant leurs armes. Sa mort expiera la mort de Bien-aimé Frugeires et de sa femme.

— Que les soldats du Seigneur jettent sa tête aux papistes comme gage d'un combat à mort entre les enfans de Dieu et les fils de Baal, dit Esprit-Séguier, le lieutenant d'Éphraïm.

— Il est déjà condamné par nos frères, reprit le forestier d'une voix retentissante; mais l'esprit de l'homme peut errer, tandis que l'esprit de Dieu est infaillible. *De tes enfans je ferai des prophètes*, avait prédit le Seigneur, et il a accompli sa promesse en faveur d'Israël; d'enfans il a fait des prophètes, ajouta le garde en montrant Ichabod; l'esprit de Dieu va donc parler par sa bouche.

Cette scène terrible, agissant puissamment sur le cerveau malade d'Ichobad, exaltant son imagination délirante, avait déterminé les phénomènes d'hallucination auxquels il était devenu sujet, ainsi que les autres victimes de Du Serre. Déjà il ressentait les approches d'une crise *d'enthousiasme* qui devait se terminer nécessairement par une attaque de catalepsie.

Deux ou trois mille personnes, persuadées de la divinité de ses inspirations, attachaient sur lui des regards respectueux et presque craintifs. De son jugement allait dépendre une question de vie ou de mort. Il était lui-même convaincu que ces visions, que ces voix intérieures, échos et souvenirs des passages de la Bible dont on avait chargé son esprit égaré, étaient autant de manifestations de la volonté de Dieu; de telles circonstances devaient décider le paroxisme de son accès.

Ichabod, debout, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés, avait les mains levées au ciel; sa poitrine s'élevait et s'abaissait précipitamment; il était d'une pâleur verdâtre; des gouttes de sueur froide roulaient sur son front; de temps à autre ses paupières, en s'ouvrant par un mouvement convulsif, laissaient voir sa pupille éteinte et sans regard.

Les Cevenols, attentifs à ces phénomènes, qui leur semblaient surnaturels, les observaient avec une pieuse terreur. Tous se découvrirent et s'agenouillèrent.

Taboureau, autant par impossibilité physique de se tenir plus longtemps debout que par un mouvement d'imitation machinale, tomba aussi à genoux, en joignant ses mains avec force. Certain d'être bientôt à son moment suprême, il adressa au ciel une de ces prières sans nom et sans paroles qui sont plutôt le cri désespéré de l'instinct de conservation qu'une aspiration religieuse.

— L'esprit vient, voilà l'esprit, voilà l'esprit, dit enfin l'enfant. Il parut écouter un moment; et comme s'il eût répété des paroles qu'il entendait intérieurement, il continua d'une voix rauque, stridente et entrecoupée: « Mon enfant, mon enfant, je te le dis, voici la journée de l'Éternel; l'Éternel va rugir sur le mauvais peuple, il va exterminer l'idolâtrie, il va déchirer comme le lion qui va en proie. Mon enfant, mon enfant, j'appellerai les oiseaux du ciel à dévorer le sacrifice sanglant qu'on m'apprête. Ils dévoreront la chair du moabite comme ils ont dévoré la chair de mes enfans, de mes élus. Les aigles et les vautours en porteront des lambeaux dans les nids de leurs petits. Mon enfant, je te le dis, il faut que le moabite meure, que les petits oiseaux de proie aient leur pâture. Babylone! Babylone! détruisez Babylone. Que pas un n'échappe, mon enfant, pas un. Voici le tourbillon de ma tempête qui s'allume aux quatre coins de la terre. Ainsi soit faite ma volonté, mon enfant, je te le dis, je te le dis. »

En prononçant ces derniers mots, la respiration d'Ichabod devint de plus en plus oppressée, l'écume blanchit ses lèvres, ses membres se raidirent, sa voix s'étrangla, son larynx se gonfla outre mesure, son front devint livide et violacé, et bientôt il tomba à la renverse dans un état d'immobilité cataleptique absolue.

Les Cevenols, émus, épouvantés par ce spectacle, croyant entendre la voix de Dieu demander du sang, s'écrièrent avec une fureur enthousiaste : — Mort à l'idolâtre!

— La voix de Dieu le condamne comme la voix des hommes, dit Esprit-Séguier

— Tu as entendu, l'esprit de Dieu aura ton sacrifice pour agréable, lui dit Éphraïm. Prie, prie. Avant que le soleil ait atteint le sommet de ce rocher, ton ame sera devant ton juge.

Tabourean s'affaissa sur lui-même et perdit toute perception.

— Amenez sa complice, dit Éphraïm; qui condamne le loup condamne la louve. La voix de Dieu a parlé pour la moabite.

La Psyché parut au milieu de ce cercle immense, amenée par deux montagnards.

Elle marchait d'un pas ferme, et puisait une force factice dans l'excitation de la fièvre et de la haine. Son grand œil brillant et hardi cherchait Isabeau, qu'elle eût voulu braver à ce moment terrible. Ne voyant pas la Cevenole, elle jeta un regard étincelant de courroux sur Cavalier, autre mortel ennemi de Tancrède.

Cavalier au contraire, voyant cette figure jeune, charmante et résolue, cette taille svelte qui déployait si bien sa souplesse et sa grace sous le costume languedocien, en voyant enfin cet ensemble d'une élégance exquise et nouvelle pour lui, Cavalier sentit la rougeur lui monter au front; il reçut au cœur une commotion profonde, électrique, inexplicable.

Presque épouvanté de cette impression si soudaine, il l'attribua au profond et douloureux sentiment de pitié que lui inspirait le sort affreux de cette jeune femme; il reconnaissait avec terreur l'impossibilité de l'arracher à la mort, maintenant que le prophète avait parlé.

Quoiqu'il ne crût à aucune révélation divine, ou plutôt quoiqu'il ne pût s'expliquer le phénomène de l'enthousiasme des petits prophètes, Cavalier sentait que toute la puissance de l'insurrection était là, que feinte ou réelle la voix de Dieu était la seule qui pût soutenir les Cevenols dans la lutte acharnée qu'ils allaient engager. Il ne fallait donc pas songer, dès le début de la guerre, à porter la moindre atteinte aux ordres des prophètes.

Et pourtant il lui semblait horrible de laisser périr cette charmante jeune fille!

Éphraïm et presque tous les montagnards, insensibles à l'attrait de la beauté, regardaient la Psyché avec une impatience farouche;

parmi les gens de la plaine, quelques-uns auraient peut-être éprouvé un sentiment pitoyable, mais le souvenir du meurtre de Bienaimé Frugeires, mais leur foi aveugle dans la volonté exprimée par le prophète, étouffaient cette bienveillance.

— Tu vas mourir avec ton complice. La voix de Dieu a prononcé sur ton sort; dépêche-toi; fais ta prière, dit Éphraïm.

Les couleurs fiévreuses de la Psyché firent place à une pâleur de marbre; elle trembla, et tout son courage, toute sa vie, semblèrent se concentrer dans ses yeux, qui brillaient d'un éclat incroyable.

— Je mourrai donc, dit Toinon d'une voix ferme; mais assassiner une femme, c'est bien lâche!

— Fais ta prière, dit Éphraïm sans lui répondre; meurs en chrétienne, et tu auras la sépulture que les tiens ont refusée à sa mère, qu'ils ont traînées sur la claie; — et le forestier montrait Cavalier.

— Mais je ne vous ai fait aucun mal, moi! s'écria Toinon, je suis étrangère à ces horreurs.

— Quel mal avait fait le Christ? Tu expieras les crimes des tiens, ton sang servira pour leur rédemption. Fais ta prière.

La Psyché vit qu'il n'y avait plus de pitié à attendre, sa dernière pensée fut pour Tancrède.

— Je vais mourir, dit-elle à Éphraïm d'une voix profondément émue; ne puis-je pas écrire quelques mots? Ne pourrez-vous pas les faire parvenir... à une personne que je vous dirai?

— Songe au salut de ton ame, dit Éphraïm, songe au livre éternel où Dieu a écrit ta vie.

— Mais ce collier (et elle détacha un ruban de velours noir de son cou charmant), ne puis-je le faire remettre à...

— Pense à ton ame, pense à ton ame, répéta Éphraïm. La terre va couvrir ton corps.

— Eh bien! dit la Psyché avec un accent désespéré et en pleurant, avant que la terre ne couvre mon corps, quand je vais être morte, qui m'ensevelira? Vous êtes plus généreux que les miens, dites-vous; eh bien! accordez-moi une grace dernière. Que la femme qui m'a accompagnée soit chargée de ce triste soin. Laissez-moi lui dire quelques mots.

— Qu'il soit fait ainsi que tu le demandes, dit Éphraïm en cherchant Cavalier des yeux.

Cavalier avait disparu.

— Isabeau! dit Éphraïm.

Isabeau parut.

— Cette moabite veut te parler, elle va mourir, écoute-la.

Isabeau regarda la Psyché avec étonnement et s'approcha d'elle.

Éphraïm s'éloigna.

Le cercle était assez grand pour que les deux femmes pussent parler sans être entendues.

Toinon, au moment de mourir, voulait à tout prix faire parvenir un dernier souvenir à Tancrède. Par un sentiment de délicatesse concevable, elle préférait s'adresser à une femme, à Isabeau. Quoiqu'elle sût la haine de la Cevenole contre le marquis de Florac, elle comptait sur la générosité de cette jeune fille et sur l'intérêt qu'elle, Toinon, devait inspirer dans ce moment terrible.

— Je vous ai trompée pour vous engager à me servir de guide, lui dit la Psyché; à ce moment suprême, je vous en demande pardon.

— Je vous pardonne, dit Isabeau tristement. Moi aussi, d'ailleurs, j'ai à vous demander pardon, car en vous amenant ici, involontairement j'aurai causé votre mort.

— Eh bien, dit Toinon, si vous avez quelque pitié pour moi, vous pouvez me rendre un grand service... le dernier qu'on me rendra sur cette terre.

— Parlez, parlez, malheureuse femme.

— Promettez-moi... qu'après ma mort... vous m'ensevelirez... que vous seule toucherez mon corps. — Et Toinon, à cette horrible pensée, mit sa main sur ses yeux baignés de larmes.

— Je vous le jure.

— Promettez-moi encore que vous couperez une tresse de mes cheveux... que vous attacherez avec ce collier de velours, et que vous porterez le tout... à... Ici la Psyché hésita.

— A votre mère?.... pauvre petite! demanda la Cevenole avec intérêt.

— Jamais je n'ai connu ma mère.

— A votre père?

— Jamais je n'ai connu mon père.

— A un de vos parens?

— Je n'ai pas de parens.

Isabeau regarda Toinon avec un triste étonnement.

Celle-ci reprit d'un air solennel :

— Avant que je ne vous dise à qui vous devez porter ce dernier gage de ma tendresse, il faut que vous me juriez d'accomplir ma prière et de remettre ce legs à la personne que je vous indiquerai. Songez-y, c'est le dernier vœu d'une mourante.

— Par la mémoire de mon père et de ma mère, je jure d'exécuter vos ordres, dit Isabeau.

— S'il vous était impossible, à vous, de remplir ce devoir, vous ne le confierez qu'à une personne dont vous seriez aussi sûre que de vous-même.

— Je vous le jure.

Les yeux de la Psyché brillèrent d'espoir.

—Eh bien, lorsque vous m'aurez vue mourir, lorsque vous m'aurez ensevelie, vous irez vers celui pour qui je meurs! Oui, c'était pour aller le rejoindre que je vous avais demandé de me servir de guide. Oh! par pitié... qu'il sache au moins combien je l'aimais... la mort me semblera moins affreuse, si j'espère avoir un regret de lui, si je suis sûre que ce dernier gage de l'amour le plus passionné, de la pensée la plus constante, lui sera remis.

— Mais cet homme.... quel est-il? demanda Isabeau en essuyant ses yeux, car elle se sentait profondément touchée du désespoir de Toinon.

La Psyché allait prononcer le nom de Tancrède, lorsqu'un grand cri, poussé par les camisards, l'arrêta.

Isabeau et Toinon tournèrent la tête, et ils virent arriver Cavalier.

Il marchait d'un pas lent et majestueux, tenant par la main Céleste et Gabriel, tous deux vêtus de longues robes blanches.

XXII.

LES OTAGES.

Les camisards accueillirent Céleste et Gabriel par de nouveaux murmures de respect et d'admiration.

Toinon et Taboureau eurent une lueur d'espoir en voyant arriver ces deux jeunes et belles créatures, dont les traits charmans étaient à la fois d'une douceur et d'une mélancolie indéfinissables.

Pendant leur séjour au château de Mas-Arribas, Céleste et Gabriel avaient beaucoup souffert, ainsi que les autres victimes sacrifiées à l'infernale combinaison du verrier.

Ils portaient tous deux un nom trop vénéré parmi les Cevenols, leurs prophéties devaient avoir trop d'influence sur les protestans, à l'heure de la révolte, pour que Du Serre eût hésité à les soumettre à son terrible régime.

Jamais d'ailleurs il n'avait trouvé de natures plus favorables au développement de ses funestes expériences : habituellement mélancoliques et rêveurs, Céleste et Gabriel, marchant d'épouvante en épouvante, furent bientôt dans un état d'hallucination presque continuel.

Seulement, dans leurs momens d'extase et de somnambulisme, leurs prophéties se ressentaient toujours de l'ineffable bonté de leur caractère ; on l'a dit, ces tendres et naïves intelligences s'étaient dès l'enfance tellement assimilé la poésie enchanteresse de certains passages des Écritures, que l'exaltation factice qu'on imprimait à leur cerveau rendait plus adorables encore les suaves images dont il était rempli.

En vain Du Serre et sa femme avaient fait apprendre à ces enfans les plus sanglans versets des prophètes et de l'Apocalypse ; une fois le moment de l'enthousiasme venu, oubliant ces lugubres leçons, au lieu de menaces vengeresses, effrayantes, ces deux voix pures et enfantines faisaient entendre de divines inspirations de pardon, d'amour et d'espérance.

Puis, comme rien n'est plus varié que l'effet des attaques cataleptiques, les crises auxquelles Céleste et Gabriel étaient aussi devenus sujets n'avaient rien de hideux. Elles se manifestaient par la coloration des joues, par le feu du regard et par une immobilité complète; mais, comme certains êtres sont doués d'une grace native, qui s'étend sur tous leurs mouvemens, les poses dans lesquelles Céleste et Gabriel restaient pour ainsi dire pétrifiés pendant la durée de leurs accès étaient presque toujours charmantes; on eût dit deux belles statues miraculeusement vivifiées.

La beauté, la douceur et l'enthousiasme prophétique de ces deux enfans, les faisaient religieusement respecter par les gens de Cavalier, qui partageaient la superstition générale à l'égard des petits prophètes.

Depuis la nuit d'épouvantable orage, pendant laquelle tous ces enfans s'étaient répandus dans la plaine en appelant Israël aux armes, le mont Aygoal était devenu un nouveau Sinaï pour les protestans.

Cavalier lui-même, quoiqu'il fût en apparence et politiquement aussi croyant, aussi fanatique qu'Éphraïm, flottant sans cesse entre son incrédulité secrète et l'évidence des phénomènes qu'il ne pouvait expliquer, regardait malgré lui son frère et sa sœur avec une sorte de vénération craintive.

Voulant essayer de sauver Toinon, Cavalier avait été trouver Céleste et Gabriel ; il savait par expérience que les émotions profondes et soudaines provoquaient souvent leurs crises prophétiques.

Ainsi, depuis qu'ils s'étaient réunis à lui, ces pauvres enfans avaient eu plusieurs accès en apprenant successivement l'arrestation de leur père, la mort de leur mère et de leur aïeule.

Le seul souvenir de cet acte d'une cruauté si horrible les plongeait dans une sorte de stupeur désespérée, dont ils ne sortaient que par une attaque de catalepsie.

— On va égorger un homme et une femme, tout à l'heure, devant vous, et traîner leurs cadavres sur la claie, car l'esprit du Seigneur, parlant par la voix d'Ichabod, a voulu ce sanglant sacrifice, avait dit Cavalier aux deux enfans.

Céleste et Gabriel s'étaient regardés avec effroi en s'écriant :

— Nous ne voulons pas voir ce meurtre !

— Il le faut pourtant. Pauvres enfans! si vous voulez l'empêcher...

— Non, non, avait dit Céleste en cachant sa figure dans ses mains; ces corps sur la claie... cela me rappelle... Oh! ma mère... ma mère... — Et notre aïeule.... notre aïeule! avait repris Gabriel, déjà presque égaré à la seule pensée de cet affreux évènement. — Dieu est bon et miséricordieux, son esprit inspire aussi la paix et le pardon, avait dit Céleste. — Mon frère... mon frère..., ce meurtre... pourquoi ce meurtre?... Hélas! trop de sang a déjà coulé!... l'esprit, le doux esprit du Seigneur l'a dit, ajouta Céleste en regardant autour d'elle d'un air hagard.

Lorsque Cavalier vit ces enfans sous cette impression puissante, il espéra que l'aspect des préparatifs du supplice de Toinon et de Taboureau exalterait peut-être assez la pitié des deux petits prophètes pour leur suggérer quelques paroles de commisération.

Tel fut le motif de leur présence sur le lieu de l'exécution.

Les camisards, croyant que les deux enfans venaient, comme Ichabod, assister au meurtre des catholiques, redoublèrent leurs cris de mort.

A cette nouvelle explosion de fureur, Taboureau, la face cadavéreuse, les traits renversés, à genoux, les mains jointes, fit un dernier effort pour crier : Grace! grace!... toute ma fortune... pour sauver ma vie!

Éphraïm sourit de pitié, et dit : — Esprit-Séguier, fais charger les mousquets de nos frères. Ces moabites auront une mort de soldats. Il est temps que la main du Seigneur s'appesantisse sur eux.

A la voix d'Éphraïm, quelques montagnards chargèrent leurs armes.

— Avez-vous fait votre prière? demanda le forestier d'une voix tonnante aux deux patiens.

Cavalier, les yeux ardemment fixés sur Céleste et sur Gabriel, était dans une cruelle angoisse, n'osant prévoir l'effet que cette scène effrayante produirait sur eux.

Les deux enfans se tenaient par la main; leurs angéliques figures étaient pâles et contractées, l'effroi arrondissait leurs grands yeux bleus. Ils tremblaient en se serrant l'un contre l'autre.

Six montagnards s'approchèrent, la mèche de leurs mousquets fumait.

Les révoltés s'écartèrent, se rangèrent sur deux lignes : à l'extrémité de cette haie, on voyait Toinon, Taboureau et Isabeau.

— Bandez-leur les yeux, frères, ils ont peur, dit Éphraïm à Esprit-Séguier, avec un sourire de mépris féroce.

Taboureau n'avait plus la force de crier grace. Il tendit son front au bandeau fatal.

Le bourreau s'approcha de la Psyché. Elle chercha Isabeau; elle n'était plus là, elle n'avait pas eu la force d'assister à cet épouvantable spectacle. Ne la voyant pas, Toinon dit avec désespoir : — Oh! cela... pas même cela... pas même un dernier souvenir! — Puis, saisissant la main de Claude, elle la baisa pieusement, en lui disant : — Adieu, mon ami; à cette heure dernière, pardonnez-moi votre mort...

— Je vous la pardonne. Que Dieu ait pitié de mon ame! murmura le sigisbé d'une voix faible.

Toinon tendit à son tour son front de neige au bandeau; puis elle porta ses deux mains à ses lèvres, et sembla envoyer des baisers dans le vide, en disant d'une voix basse : — Tancrède, mon Tancrède, c'est pour toi! — Puis Toinon se recueillit et pria.

—Frères, dit Éphraïm d'une voix solennelle, chantons le psaume des morts. Que leur ame en soit consolée, puisque leur corps va périr.

Et tous entonnèrent d'une voix lugubre et voilée ce verset du psaume mortuaire :

Je vais entre les morts, transi,
Hélas! et je quitte la vie
Comme une personne meurtrie,
Dont Dieu n'a cure ni souci,

Et qui, par sa main retranchée,
Est dans le sépulcre couchée.

Ces chants de mort furent répétés à l'infini par les échos du Rhan-Jastrie.

Les montagnards apprêtèrent leurs armes.

Les physionomies de Céleste et de Gabriel, jusqu'alors pâles et glacées, s'animèrent tout à coup, leurs joues se colorèrent, de timides et effrayés leurs regards devinrent brillans et inspirés. Ils semblèrent grandir en redressant fièrement leurs belles têtes blondes.

A ces symptômes d'enthousiasme, Cavalier ressentit une joie indicible; il fit remarquer à quelques-uns des siens l'air prophétique des enfans.

Éphraïm allait donner l'ordre du supplice, lorsqu'il entendit un murmure croissant.

— L'esprit du Seigneur va encore parler, disaient les camisards en montrant respectueusement les deux jeunes Cevenols dont l'exaltation devenait de plus en plus visible.

— Il faut suspendre leur supplice jusqu'à ce que la voix de Dieu se soit fait entendre encore une fois pour l'ordonner, s'écria Cavalier.

Le forestier d'Aygoal, ne pensant pas que la sentence d'Ichabod fût contredite par cette nouvelle manifestation de la volonté divine, ne s'opposa pas à ce qu'on sursît à l'exécution, et dit : — La voix du Seigneur est toujours sainte et précieuse à nos oreilles; la trompette a sonné plus d'une fois l'heure des massacres des Philistins!

—L'esprit va parler, s'écria Cavalier; à genoux, mes frères, à genoux!

Tous s'agenouillèrent.

Céleste, arrivée la première au paroxisme de l'enthousiasme, dit d'une voix douce et harmonieuse, en fermant ses beaux yeux : — Mon enfant, je te le dis... aujourd'hui... mon enfant, de sang je ne veux pas... de sacrifice, je ne veux pas... de victimes, je ne veux pas. Les fleurs des champs, voilà l'offrande que je veux... Les chants des oiseaux, voilà les cris des victimes que je veux. Si le loup méchant dévore tes brebis... tue-le sans pitié... mais je te le dis, mon enfant, je te le dis cette fois, grace et miséricorde pour ceux qui sont faibles et désarmés; grace et miséricorde pour les femmes et pour les enfans... Israël sera sans pitié... mais pour les guerriers armés de la lance et de l'épée... Bientôt un grand combat sera livré... et puis après, la vigne portera son fruit, la terre produira ses graines, les cieux verseront leur rosée, et la paix fleurira sur la terre..... En attendant... pitié... grace et miséricorde...

En disant ces derniers mots, la respiration de Céleste s'oppressa; l'enfant pencha sa tête en arrière par un mouvement convulsif, et tomba à genoux dans un état d'immobilité complète, ayant ses deux mains jointes et sa figure à demi tournée vers le soleil levant, qui semblait l'entourer d'une auréole d'or. A voir cette adorable créature ainsi agenouillée, on eût dit une de ces statues d'anges qui prient sur les tombeaux.

Éphraïm, frappé de surprise, regardait Céleste avec un étonnement farouche; mais son respect pour l'expression de la volonté divine était si profond, qu'il se contenta de dire : Le Seigneur seul nous guide, sa voix est mystérieuse.

A ces paroles de clémence, Toinon et Taboureau, toujours les yeux bandés, crurent entendre une voix du ciel; une nouvelle espérance vint jeter quelques lueurs dans le noir abîme où leur ame était plongée.

Les camisards, interdits, hésitans, se regardaient entre eux; leur esprit grossier ne se rendait pas compte de cette contradiction apparente entre la volonté exprimée par les deux prophètes.

Tout à coup Gabriel, qui n'avait pas encore parlé, offrit les mêmes symptômes d'exaltation que sa sœur, et s'écria en étendant sa main vers l'ouest avec un geste à la fois impérieux et attentif :

« Mon enfant, je te dis, mon enfant, qu'un grand bruit de clairons résonne de ce côté, les chariots de guerre sonnent comme des armures, les coursiers hennissent... Israël! Israël! voici l'heure de prier le Dieu des armées..., voici l'heure de te préparer à combattre; mais je te dis, je te dis d'épargner les faibles et les enfans... Je te dis qu'une vie sauvée peut sauver une autre vie..... Courage, mon enfant! après les souffrances la joie... tu verras un verger verdoyant portant des fruits en toutes saisons; sa verdure fera l'ornement de ta maison; il fleurira toujours, le fruit se cueillera avec la fleur... Jérusalem! Jérusalem! réjouis-toi, voici le vigneron qui vient travailler à la vigne, voici celui qui vient relever tes murailles; mais prends l'épée sans tarder, l'heure passe, et avec elle les chariots de guerre passent; et, ce soir, le soleil couché, les moabites t'auront échappé.... Aux épées! aux épées! mon enfant, je te dis aujourd'hui : Frappe les forts, épargne les faibles! Ma tempête arrache les moissons, déracine les arbres, abat les tours, soulève les grandes eaux; mais je te dis, je te dis, elle épargne l'herbe des champs (1).

En disant ces mots d'une voix de plus en plus affaiblie, Gabriel tomba près de sa sœur.

Cavalier, voyant l'impression profonde que ces paroles avaient produite sur les camisards, s'écria :

— Le Seigneur vous le dit par la voix de ses enfans; aux armes! Israël, aux armes! les Philistins nous échapperont si nous tardons encore; le Seigneur, dans sa miséricorde, a été touché de notre obéissance, il avait dit frappez, nous allions frapper... — et Cavalier montra les deux patiens agenouillés, — puis il a eu pitié. Lorsque Abraham eut levé le coutelas sur la tête de son fils, Dieu fut satisfait et dit : *Assez*. Le Seigneur nous commande de les épargner, épargnons-les, gardons-les pour otages; si l'un des nôtres tombait entre les mains des moabites, le Seigneur l'a dit : Une vie sauve sauve une autre vie. Mais la voix du Seigneur nous appelle... Aux armes, Cevenols! à moi les gens de la plaine! à nous les dragons de Saint-Sernin! aux armes les montagnards! à vous l'abbaye du Pont-de-Montvert! Le Seigneur est avec nous; il nous dit que l'heure passe; courons aux armes, aux armes!

— Aux armes! s'écrièrent tout d'une voix les gens de la plaine avec enthousiasme en se relevant et en entourant Cavalier.

Les montagnards, exaltés aussi par cet appel martial, y répondirent. Éphraïm, persuadé que le Seigneur voulait la grace des deux victimes, dit à Esprit-Séguier : La volonté de Dieu est infinie, fais garrotter ces deux moabites, ils nous suivront. — Puis il reprit d'une voix retentissante : Aux armes! frères de la montagne, aux armes! voici la première journée de la moisson, elle va être terrible, la faux tranchante est entre les mains des ouvriers du Seigneur : aux armes!

A la voix de leurs chefs, les camisards se pressèrent en tumulte autour d'eux pour les suivre sur les deux rampes opposées du Rhan-Jastrie; l'une descendait vers l'ouest, où était située l'abbaye du Pont-de-Montvert, l'autre vers l'est, où se trouvait le défilé du col d'Ancise.

---

(1) Ces deux prédictions sont presque textellement extraites d'un livre fort rare et fort curieux, intitulé *Théâtre sacré des Cevennes, ou Récit des diverses merveilles nouvellement opérées dans cette partie du Languedoc;* Londres, Robert Roger, Blak-Friars, 1707, in-8°. A la suite du *Théâtre sacré des Cevennes* se trouve un autre livre très curieux, *Avertissemens prophétiques* d'Élie Marion, l'un des chefs protestans qui avaient pris les armes dans les Cevennes, ou *Discours prononcé par sa bouche sous l'influence du Saint-Esprit, et fidèlement reçus dans le temps qu'il parlait;* — *ibid.*, aussi très rare (Bibliothèque Royale).

Toinon et Taboureau, si inespérément délivrés, furent mis sous la garde de deux vigoureux montagnards, et, pour ainsi dire, emportés dans ce formidable tourbillon.

Cavalier, tout à l'ardeur de la guerre, de la haine et de la vengeance, cria à Éphraïm d'une voix éclatante au moment de descendre la rampe du Rhan-Jastrie : Frère Éphraïm, à moi le marquis!

— Frère Cavalier, à moi l'archiprêtre! répondit Éphraïm.

— Marchons! cria Cavalier, et il se mit à la tête de ses gens non sans avoir jeté un dernier et long regard sur Toinon, en disant : — Elle est sauvée! Qu'elle est belle!

. . . .

Bientôt les deux chefs révoltés et leur troupe eurent abandonné le plateau désert du volcan, et un silence de mort régna de nouveau dans cette solitude.

Eugène Sue.

(*La suite à un numéro prochain.*)

RENNES EN 1788.

I. — LE CAFÉ DE L'UNION.

Il y avait à Rennes, en 1788, sur la place même du palais, une ancienne taverne qui avait récemment décroché ses touffes de gui pour y substituer une enseigne sur laquelle on voyait deux mains unies avec ces mots au-dessous : *Café de l'Union.* C'était le lieu de rendez-vous des commis-marchands, des clercs de procureurs et des étudians en droit. On y buvait peu (moins par tempérance peut-être que par pauvreté); mais, en revanche, on y parlait beaucoup des affaires du jour qui commençaient à prendre une gravité singulière. Les débats entre la cour et le parlement menaçaient de recommencer avec plus de violence que jamais. La noblesse qui, depuis Richelieu, se trouvait trop faible pour résister à la royauté, s'était habituée à s'armer contre celle-ci de l'intérêt général. C'était au nom de cet intérêt, et pour empêcher le prélèvement de nouveaux impôts, que les parlemens avaient déjà plusieurs fois bravé la rigueur de la cour; aussi le peuple faisait-il cause commune avec eux.

En Bretagne surtout, la résistance des magistrats devait exciter une ardente sympathie, car ils ne défendaient pas seulement les finances de la province, mais ses franchises; le vieil esprit *provincial* était encore d'autant plus vivant partout qu'il avait été entretenu par les priviléges de tous genres qu'avait laissés Louis XII au duché en le réunissant à la France. L'intérêt était donc d'accord avec le préjugé national, et en aidant le parlement à lutter contre les ministres, on obéissait à la fois à l'instinct et au calcul.

Le peuple d'ailleurs sentait alors, en Bretagne comme partout, cette fièvre de malaise et ce besoin de changement qui précèdent toujours les révolutions. Il y avait dans les esprits je ne sais quel désir de combat qui cherchait toutes les occasions de se satisfaire.

Par position et par penchant, les habitués du *Café de l'Union* s'étaient naturellement déclarés pour le parlement, non que la jeunesse du tiers regardât cette cause comme la sienne; mais, en attendant que la véritable lutte commençât entre elle et les privilégiés, elle essayait ses forces et étudiait ses champs de bataille. Nous ne parlions pas d'autre chose chaque soir; notre exaltation était aussi sincère que soutenue, et les discussions se prolongeaient souvent fort loin dans la nuit.

Parmi les jeunes gens qui y prenaient part, beaucoup faisaient preuve d'éloquence ou de perspicacité, mais deux surtout se distinguaient dès-lors entre tous les autres.

Le premier était un jeune étranger au sourire fier, au regard scrutateur et à l'accent incisif: nourri de la lecture des encyclopédistes, il demandait l'application de leurs principes et prouvait la nécessité d'une réforme avec une éloquence tour à tour brillante ou moqueuse. Panthéiste plutôt qu'incrédule, il enveloppait son scepticisme d'une poésie bruyante qui lui donnait je ne sais quelle étrange splendeur: son langage rappelait à la fois Sénèque et d'Alembert.

Lorsqu'on abandonnait un instant les discussions générales pour de plus intimes causeries, et que chacun racontait ses projets favoris, il parlait de longs voyages rêvés depuis son enfance et s'exaltait à la pensée de l'Orient. Son nom était, je crois, Chasseloup, mais ses amis ne le connaissaient que sous celui de Volney.

Le second héros de nos réunions était le jeune Moreau, renommé déjà pour son sang-froid dans le péril, la justesse de son coup d'œil et son heureuse humeur. L'influence qu'il s'était acquise parmi ses compagnons l'avait fait choisir pour prévôt de l'école de droit. Il exerçait, à ce titre, une sorte de magistrature d'honneur sur tous les étudians; c'était lui qui jugeait les querelles, essayait de les apaiser ou autorisait le duel, en donnant à chaque combattant sa part de champ et de soleil. Assisté de son chancelier et de son greffier, il dirigeait les délibérations de l'école, défendait ses priviléges, mettait aux voix l'expulsion des étudians qui avaient pu forfaire à l'honneur. Son autorité s'étendait également sur le théâtre, où il avait droit à douze places et où il décidait du rejet ou de l'acceptation des acteurs. Chaque débutant lui devait, en conséquence, une visite solennelle qui avait lieu dans la salle du droit et en présence de tous les élèves.

Simple de goûts, généreux, dévoué, Moreau était chéri de ses compagnons, et sa volonté, au moment de l'action, eût été souveraine. Décidé à soutenir la cause parlementaire dans le débat qui se préparait, il était sûr de faire descendre au premier signal, sur la place publique, toute la jeunesse de Rennes et de la trouver prête à lui obéir.

Je passais habituellement mes soirées au *Café de l'Union* avec un jeune commis-marchand nommé Benoist, dont j'avais fait connaissance depuis peu. Rien ne frappait, chez lui, au premier abord; son esprit, d'une droiture incontestable, avait peu de vivacité; son courage était sans éclat, quoique sûr, et sa parole plus judicieuse qu'élevée. On ne lui connaissait point de vices, seulement ses qualités avaient quelque chose de terne et d'uniforme. C'était, au premier coup d'œil, une personnalité pour ainsi dire négative, ce qu'on appelle un homme médiocre; mais, à l'usage, on reconnaissait vite la valeur de cette nature régulière et tempérée. A défaut d'initiative, elle avait je ne sais quelle faculté d'appropriation qui l'enrichissait de tout ce que les autres avaient découvert d'utile ou de beau. Tandis que les plus doués n'ont pour règle que leur propre intelligence, lui, il avait les lumières de tous ceux qui l'entouraient. C'était le bon sens même. Il ne trouvait pas les idées, mais il les triait, si je puis m'expliquer ainsi, et il était rare que son choix ne fût point la vérité. Aussi chacune de ses actions semblait-elle annoncer un homme vulgaire, et sa vie entière un esprit supérieur. Je l'avais aimé dès que je l'avais connu; notre liaison ne tarda pas à devenir intime, et nous prîmes l'habitude de passer ensemble tout le temps dont nous pouvions disposer.

II. — TROUBLES A L'OCCASION DU PARLEMENT.

On était alors au mois de mai 1788, la cour semblait s'être décidée à vaincre la résistance du parlement de Rennes à tout prix : M. Bertrand de Molleville avait été nommé intendant, et M. le comte de Thiard, gouverneur. Tous deux arrivaient à Rennes, chargés, disait-on, de faire exécuter les ordres du roi par lettres-closes. L'inquiétude était extrême dans tous les esprits.

Le parlement, la noblesse et les commissions permanentes des états avaient protesté d'avance contre toute mesure illégale.

« Lorsque les ennemis de la chose publique, s'était écrié le fougueux comte de Botherel, semblent avoir formé le dessein de rompre le lien qui unit le souverain aux peuples, ce serait manquer à l'honneur que de ne point réclamer contre toute atteinte portée à la constitution nationale. »

Cependant, des troupes arrivaient chaque jour; un mystère menaçant entourait tous les actes du gouverneur et de l'intendant. Le 10 août, le parlement se rassembla au palais, dès le point du jour. Tous les magistrats étaient à leur poste, revêtus de leurs robes écarlates et fourrées d'hermine; le président, M. Le Merdy de Catuëlan, déclara la séance ouverte.

Tout à coup un bruit de fifres et de tambours se fait entendre, des huissiers accourent en criant que M. de Thiard monte le grand escalier avec des soldats, des laquais et des pages.

— Fermez les portes, dit le président d'un ton calme; greffier, ordonnez que M. le gouverneur vous remette ses lettres de créance.

Le greffier obéit, mais il rentre bientôt en annonçant que M. le comte n'a d'autre lettre que l'ordre du roi d'entrer de gré ou de force dans la grande chambre. Il avertit en même temps la cour que le peuple entoure le palais, et que les soldats ont peine à le maintenir.

— Le parlement ne veut point de révolte, s'écrie M. de Catuëlan; huissiers, ouvrez les portes.

Les portes sont ouvertes à deux battans, et M. le comte de Thiard paraît avec M. de Molleville et ses officiers, le chapeau à la main. A cet aspect, le parlement se couvre. M. de Thiard, promenant ses regards autour de lui, demande où est la place des envoyés du roi.

—Vos lettres de créance, d'abord, répond le premier président.

—Je n'en ai point.

—Alors, votre entrée ici étant un acte de violence, la cour déclare ne pouvoir plus délibérer.

—Arrêtez, monsieur le président; voici pour vous, pour messieurs de la cour, pour M. le greffier en chef, trois lettres de cachet distinctes qui vous défendent de désemparer, sous peine de désobéissance au roi. Voici, en outre, des commissions, ordonnances et lettres patentes que je vais lire, requérant M. le procureur-général de conclure à leur enregistrement pur et simple.

—L'usage ne permet point que je prenne de conclusions en présence des gens du roi, répondit le procureur-général.

— Alors je passerai outre, et j'ordonne, au nom de sa majesté, à M. le greffier en chef d'enregistrer les pièces à mesure qu'elles vont lui être remises.

A ces mots, M. le comte de Thiard commence la lecture des différens ordres du roi, et après l'avoir achevée :

— Messieurs, dit-il, au nom de sa majesté, je déclare la séance rompue, et je vous ordonne de vous retirer.

— Et moi, répond le premier président, je déclare, au nom de la cour, qu'elle ne peut reconnaître ces lois nouvelles.

Mais pendant que ceci se passait à l'intérieur, une scène bien autrement animée avait lieu au dehors.

En apprenant que les troupes venaient d'occuper le palais, la population entière était accourue; les jeunes gens des comptoirs, des études et des écoles, Moreau à leur tête, s'étaient élancés jusqu'au péristyle du palais, où ils furent sur le point de saisir MM. de Molleville et de Thiard, avant leur entrée dans la grande chambre. Des troupes, sorties des Cordeliers, les avaient dégagés à grand'peine; mais les cris de *vive le parlement! mort aux traîtres!* retentissaient jusque dans l'escalier intérieur. Le régiment de Rohan-Montbazon arriva enfin, et força la foule à quitter la salle basse du palais, sans pouvoir toutefois la refouler plus loin.

Ce fut dans ce moment que les membres du parlement, forcés par MM. de Molleville et de Thiard à lever la séance, parurent au haut du perron.

A leur aspect, des *vivats* s'élevèrent de tous côtés. M. de Catuëlan fit signe de la main; aussitôt tout se tut; les rangs s'ouvrirent, et l'assemblée, son président en tête, passa lentement au milieu de la foule muette.

Ils venaient de disparaître, lorsqu'un mouvement se fit à la porte du palais. Des troupes venaient d'entourer le perron, une chaise armoriée parut.

— C'est Bertrand de Molleville! s'écrièrent mille voix; haro aux traîtres! Mort, mort à l'oppresseur!

A ces mots, les jeunes gens se précipitent; les soldats veulent résister, le flot de la foule les emporte et les disperse; les pierres volent sur la chaise de l'intendant, qui se brise; lui-même tombe frappé au front. En vain M. de Thiard, que rien n'effraie, se montre à découvert, cherche à parler et à rallier les soldats; il est lui-même atteint à l'épaule.

Cependant le bruit de la mêlée arrive jusqu'aux postes les plus voisins; le chevallier Blondel de Nonainville accourt à la tête d'une compagnie; Moreau se jette à sa rencontre; les soldats croisent la baïonnette; le sang va couler, lorsque l'officier s'avance vers les jeunes gens, lève les bras, et laissant tomber son épée :

— Pas de sang! s'écrie-t-il, je suis citoyen comme vous.... Soldats, halte!

— Bravo! bravo! l'officier! répètent mille voix. On l'embrasse, on l'enlève, on le porte en triomphe. Cependant quelques pierres lancées au hasard l'atteignent.

— Arrêtez! s'écrie Moreau, c'est notre ami.

A l'instant les pierres cessent de voler, et les applaudissemens recommencent. Mais les soldats, qui ne comprennent rien à cet enthousiasme subit, et qui croient qu'on enlève leur officier, renversent tout pour le reprendre. Le combat allait encore s'engager si M. le comte de Véry, MM. de Pont-Farcy, et l'échevin Robinet, n'avaient apaisé le tumulte, en renvoyant les troupes à leurs casernes, et en invitant la population à se retirer.

Cette manifestation de l'opinion publique avait été trop éclatante pour ne pas faire comprendre aux envoyés du roi toutes les difficultés de leur mission. Aussi M. le comte de Thiard, qui avait fait preuve dans cette journée d'une fermeté que nous avions admirée nous-même, songea-t-il à employer des mesures énergiques. Il demanda des munitions et de la cavalerie. Mais à la nouvelle qu'ils allaient à Rennes pour combattre leurs compatriotes, tous les Bretons qui servaient dans les régimens appelés s'assemblèrent; les officiers donnèrent leur démission, et les soldats refusèrent de marcher; il fallut les laisser en arrière.

Cependant le reste des troupes arriva; M. de Thiard en avertit la commission intermédiaire; elle refusa tout ce qui était nécessaire pour le casernement; le gouverneur fut obligé de loger les nouveaux venus aux Cordeliers et au palais.

Les embarras devenaient de plus en plus sérieux. Déjà les élèves en droit, conseillés par leur prévôt, s'étaient refusés à tout serment, après avoir adressé aux autres universités une protestation, avec prière d'imiter leur exemple. La haine contre le gouverneur et M. de Molleville était générale; elle s'exprimait par tous les moyens. Une rue qui portait le prénom de ce dernier, *rue Bertrand*, fut publiquement débaptisée, et reçut un écriteau sur lequel on lisait *rue du Tartuffe*. Les rixes entre les soldats et les citoyens se renouvelaient chaque jour. L'esprit de résistance ne s'était point seulement répandu dans les écoles et les comptoirs, il avait gagné les couvens de religieux et jusqu'aux communautés de femmes, que M. de

Thiard avait menacé de faire évacuer pour loger les nouvelles troupes. J'en citerai une preuve entre mille.

Un moine quêteur sortait de la maison des capucins, suivi d'un enfant, qui portait habituellement sa besace, lorsqu'un dragon, du régiment d'Orléans, l'apostropha en termes injurieux. Le frère continua sa route sans répondre; mais, enhardi par ce silence, le dragon courut après lui, et, enfonçant de force son casque par-dessus le capuchon du moine :

— Crédieu! le joli soldat, s'écria-t-il en éclatant de rire.

— Il me manque pour cela quelque chose, dit le capucin tranquillement.

— Quoi donc?

— Une épée.

— Qu'à cela ne tienne! s'écrièrent quelques dragons qui suivaient; et l'un d'eux ceignit son espadon au révérend père. A peine celui-ci l'eut-il au côté, qu'il rejeta en arrière casque et capuchon; puis, dégaînant d'une main prompte :

— Voyons, dit-il en s'adressant à son agresseur, si tu es aussi brave qu'insolent : en garde, dragon!...

Le soldat voulut plaisanter, mais il fallut se défendre, et il tomba bientôt. Alors, le moine rejeta l'épée à côté du blessé, et, se tournant vers les dragons stupéfaits :

— Emportez votre ami, messieurs, dit-il, je prierai pour sa guérison.

Puis, ramenant le capuchon sur son visage, qui était demeuré impassible, il fit signe à l'enfant qui portait la besace, et s'éloigna lentement avec lui.

De leur côté, les membres du parlement continuaient à s'assembler malgré les ordres de M. de Thiard. Celui-ci fit garder les portes du palais, mais les magistrats s'assignèrent alors un autre lieu de rendez-vous. Le gouverneur résolut de mettre fin à cette résistance, en se servant des lettres de cachet qu'il avait contre les plus influens.

M. Philippe de Tronjoly, lieutenant-colonel de la milice bourgeoise, reçut, en conséquence, l'ordre de rassembler son bataillon, pour *assurer l'exécution des mesures ordonnées par le roi;* il refusa de marcher. Le grand prévôt, M. de Melesse, fut alors sommé, par le gouverneur, d'arrêter les magistrats désignés: il s'exécuta en offrant sa démission.

— Vous ferez votre devoir, monsieur, ou vous mourrez à la Bastille! s'écria le comte de Thiard exaspéré, et l'ordre de rassembler les troupes fut aussitôt donné.

Cependant, par suite de ses relations avec plusieurs officiers, Moreau était tenu au courant de tout ce qui se préparait. Il apprit le soir du 1^{er} juin que l'on devait arrêter dans la nuit même plusieurs membres du parlement; tous furent en conséquence avertis.

Ils résolurent aussitôt de se réunir, afin de délibérer sur ce qu'ils devaient faire. Le palais leur étant interdit, M. de Cuillé offrit son hôtel. On l'avait cerné, mais les magistrats persécutés y pénétrèrent, les uns en costume, les autres *en chenille;* quelques-uns furent obligés d'entrer par les fenêtres.

Ce fut là, au bruit des armes et des clameurs qui retentissaient au dehors, que le parlement breton tint sa dernière séance. M. de Thiard lui envoya en vain deux fois le grand prévôt, qui se présenta seul, les larmes aux yeux, et finit par s'évanouir; au moment où il attendait la soumission du parlement, il vit entrer trois huissiers qui lui signifièrent *en parlant à sa personne* que la cour déclarait les lettres de cachet *nulles, obreptices et subreptices,* le sommait de retirer les troupes, et le dénonçait au roi comme coupable d'arbitraire et de félonie. Il apprit en même temps que le décret de prise de corps contre lui et M. de Molleville avait même été mis en délibération et rejeté à une simple majorité de quatre voix (1).

Les choses en étant arrivées à ce point, il pensa que la temporisation devenait dangereuse, et commanda de forcer l'hôtel de Cuillé.

Cet ordre était d'autant plus difficile à exécuter que la foule encombrait tous les passages. Sur le refus de tous les officiers, le colonel du régiment de Rohan, M. d'Hervilly, sortit lui-même à la tête d'un détachement; mais à peine eut-il paru, que des cris s'élevèrent:

—Aux armes! mort à d'Hervilly!

Au même instant un jeune homme lui arracha ses épaulettes, lui jeta une épée et le provoqua. Les gens du roi, envoyés par la cour, essayèrent de calmer la multitude.

— Que les soldats déchargent leurs armes, s'écria-t-on de tous côtés.

Les soldats obéissent; le tumulte s'apaise un instant, mais pour renaître bientôt avec plus de violence. Le colonel d'Hervilly veut parler, on l'insulte, on le pousse; une pensionnaire, portant encore le costume de sa communauté, s'élance sur lui le pistolet à la main et lui propose un combat singulier. Tout à coup on apprend que Bertrand de Molleville a quitté son hôtel de l'intendance pour se rendre chez le gouverneur. La foule se précipite de ce côté ; on force le corps-de-garde, la guérite de la sentinelle est mise en pièces, on culbute les cavaliers, on coupe les brides et les sangles des chevaux. Enfin, la cour, avertie que le tumulte est au comble, arrête de se séparer pour éviter une collision sanglante.

---

(1) Il y avait eu vingt-six voix contre vingt-deux.

Le lendemain MM. Le Merdy de Catuëlan, de Guillé, de Talhouet, de Kersalaün, et un grand nombre d'autres, furent arrêtés et exilés dans leurs terres.

Mais M. de Thiard s'était trompé en croyant que la dispersion du parlement briserait toutes les résistances : à la nouvelle de ce qui venait d'avoir lieu, la noblesse entière jeta un cri d'indignation. Tous les corps constitués protestèrent publiquement. L'évêque de Rennes ordonna des prières *pour détourner le fléau qui menaçait la Bretagne*, et les commissions intermédiaires des états, dirigées par le comte de Botherel, signèrent un mémoire que douze députés furent chargés de présenter au roi.

Ils étaient partis depuis dix jours, lorsque l'on apprit leur emprisonnement à la Bastille. Cette nouvelle se répand aussitôt dans la ville; on veut douter d'abord, mais tout à coup des voitures pleines de femmes en deuil passent au galop de leurs chevaux ; on reconnaît les épouses, les mères des députés ; elles vont à Paris, se jeter aux pieds du roi !

Mais ce n'était point assez de leurs prières, dix-huit nouveaux députés furent choisis et partirent le même jour : on les arrêta à Ponchartrain. Une troisième députation de cinquante-trois membres fut envoyée avec ordre *de persister dans toutes les protestations précédentes, de n'obtempérer à aucune des défenses qui pourraient lui être faites, et de ne céder qu'à la violence !*

Désespérant de vaincre par la force une telle ténacité, la cour se décida à employer l'adresse. Les nouveaux députés parvinrent à Paris sans obstacles, mais une fois arrivés, toutes les portes leur furent fermées. Leurs sollicitations à M. le duc de Penthièvre, gouverneur titulaire de la Bretagne, à MM. de Brienne et de Villedeuil, pour obtenir audience du roi, restèrent inutiles ou sans réponses.

On les croyait découragés et près de retourner dans leur province, lorsqu'on les vit arriver un jour à Versailles, sans invitation, se jeter sur le passage du roi au moment où il se rendait à vêpres, et lui présenter leur mémoire.

Le roi le reçut, en prit lecture, et quelques jours après les députés détenus étaient remis en liberté, et les parlemens rétablis !

III. — ÉVÈNEMENS DES 26 ET 27 JANVIER 1789.

Dans leurs discussions avec la cour, les parlemens avaient unanimement demandé la réunion des états-généraux, comme *le seul remède aux maux qui accablaient la France.* Ils espéraient que ces états raffermiraient leur autorité, consacreraient leurs droits et les mettraient à même de résister plus sûrement à la royauté; mais ils ne réfléchirent pas qu'ils fournissaient, en même temps, aux prétentions de la bourgeoisie l'occasion de se produire. L'évènement ne tarda pas à prouver l'imprudence de leur demande.

A peine la convocation des états-généraux fut-elle connue, que le tiers annonça tout haut ses projets de réforme. Ce fut le 29 décembre 1788 que les états-généraux de Bretagne se trouvèrent réunis à Rennes; on y voyait neuf cents gentilshommes, une trentaine d'ecclésiastiques, et quarante-deux députés du tiers.

Avant de prendre part aux délibérations, ceux-ci demandèrent à exposer leurs réclamations, dont les principales étaient le vote par tête et l'égalité de l'impôt pour tous les ordres. La noblesse repoussa cette demande.

Elle connaissait déjà les audacieuses exigences de la bourgeoisie et s'était rassemblée quelques jours auparavant pour convenir de la réponse qu'elle y ferait. C'était à cette occasion qu'un gentilhomme avait dit :

— De quoi se plaint le tiers? ne lui avons-nous pas bâti des hôpitaux?

Cependant les plus sages avaient exprimé des craintes. Le tiers était nombreux, et si on lui refusait tout, il pourrait avoir recours à la révolte.

— Dans ce cas, s'était écrié un membre de la commission intermédiaire de Nantes, l'histoire nous enseigne notre devoir. Je lisais ce matin, que, du temps de Philippe-le-Bel, ces gens-là ayant fait les rebelles, nous autres, nous montâmes à cheval, et, quand nous en eûmes sabré un millier, le reste redevint docile.

Ces forfanteries de la noblesse avaient été répétées; elles n'avaient fait qu'irriter la roture et l'affermir dans ses résolutions. Enfin, le 9, arriva un arrêt du conseil, qui ordonnait de *dissoudre les états.* Les députés du tiers obéirent, mais les gentilshommes s'assemblèrent, pour signer l'engagement de ne jamais faire partie d'une réunion où leurs priviléges seraient méconnus, sous peine d'être regardés comme traîtres et déshonorés.

Le tiers, de son côté, convoqua les communautés. De part et d'autre s'imprimaient des mémoires, où l'on échangeait des injures, des provocations, et l'animosité des deux partis s'en accroissait.

Mais pendant que la noblesse allait partout, semant les promesses, les menaces, et s'épuisant en secrètes intrigues, le tiers avait recours à un moyen d'influence dont on ne devait pas tarder à sentir le pouvoir. Un journal, *la Sentinelle du Peuple,* parut.

Ce fut ce jeune homme déjà remarqué par les habitués du *café de l'Union* pour sa verve et sa logique railleuse, Volney, qui le premier essaya ainsi la périodicité du pamphlet. « Amis et citoyens, disait-il dans son introduction, vous saurez que doté, par la grace de Dieu, d'un petit revenu honnête, je puis vivre en bon gentilhomme, c'est-à-dire sans travailler; mais puisque chacun de vous travaille, je me crois, en conscience, obligé de mettre aussi la main à l'œuvre. Tandis que l'un laboure mon champ, que l'autre fait mon pain, que celui-ci me fabrique une étoffe, que celui-là va me chercher du café en Amérique, je me suis demandé comment je pourrais me rendre utile; et songeant qu'il court par ce temps des mal-intentionnés, je me suis dit : Je serai sentinelle, *la sentinelle du peuple,* et c'est moi qui crierai de loin à chacun *haro* ou *qui vive.* »

Et entrant immédiatement en fonction, il signalait, dans le même numéro, les manœuvres des gentilshommes et faisait justice de leurs menaces.

« Les nobles ne sont pas dix mille, observait-il en terminant; mais quand ils seraient deux fois davantage, nous serions encore cent contre un, et rien qu'à leur jeter nos bonnets nous pourrions les étouffer. »

Dans une autre feuille, raillant les Tourangeaux, qui, à l'instigation de leurs chanoines, avaient refusé la taxe des réverbères, il s'écriait :

« Béni soit le bon Dieu de nous avoir donné le soleil sans prendre d'avis; car s'il eût consulté une assemblée de notables, il y eût eu, au moins, cent trois voix contre trente-sept pour ne point avoir de soleil. »

La noblesse éprouva, à l'apparition de *la Sentinelle du Peuple,* un dépit étonné. Ne pouvant deviner d'où lui venaient *ces soufflets sans main,* comme les appelait Volney, elle voulut d'abord affecter le dédain; mais les coups se renouvelèrent régulièrement. Tous les noms furent successivement traduits au tribunal du juge mystérieux. Pas un acte reprochable n'était commis, pas un ridicule ne pouvait se produire sans être discuté ou constaté le lendemain. La pluie d'épigrammes arrivait à jour fixe comme les marées d'équinoxe, sans que l'on eût aucun moyen de s'en garantir. Avant que l'on eût répondu à une attaque, une autre y succédait. Caché derrière son nuage, le journaliste ressemblait au vaillant Ulysse, envoyant successivement une flèche à chaque prétendant de Pénélope. Le journal arrivait chez Vatard encore humide d'impression, se répandait de là dans toute la ville, comme emporté par un coup de vent, et une heure après, les nobles ne pouvaient sortir sans trouver aux mains de tous les passans la feuille fatale, et sans voir tout le monde sourire à leur rencontre.

Poussés à bout, ils voulurent faire saisir la presse et le journaliste; mais tous deux ne travaillaient que la nuit, et changeaient sans cesse de domicile :

« Vous chercherez en vain, leur écrivait Volney ; nous avons un talisman qui nous rend plus forts que le fer, plus rapides que l'air, plus subtils que la flamme..., l'amour de la liberté. »

Fatigué pourtant de poursuites toujours plus pressantes, le jeune écrivain résolut de s'y dérober en allant s'établir au milieu même du camp ennemi. Il fit emporter sa presse au château de Maurepas, sur la route de Fougères, et ce fut de là désormais que partirent les pamphlets dans lesquels il livrait les privilégiés à la risée publique.

Désespérant d'imposer silence à un pareil ennemi, la noblesse se décida à lui répondre. Un abbé Lemaistre publia à cet effet un *factum* écrit en mauvais français, et bardé de citations en latin estropié. Volney lui répliqua dès le lendemain dans un article où, proposant de le faire porter comme pensionnaire sur la liste des états, *à raison de deux sous par barbarisme*, il prouva que sa pension irait à deux mille livres. Le défenseur de la noblesse, couvert de ridicule, reçut le nom d'abbé *à deux sous*, et n'osa plus donner signe de vie.

Mais ce n'était point seulement *la Sentinelle du peuple* qui tournait en moquerie les prétentions des gentilshommes; la satire était descendue sur la place publique. Les ramoneurs de Rennes, vêtus de toges grotesques, parodiaient les séances des états, reproduisaient ses décisions et les condamnaient au feu. Le journal de Volney publia même les *arrêts de la cour des Ramoneurs*, revus, corrigés et considérablement augmentés par l'ironique rédacteur.

Ces polémiques amères et blessantes n'avaient fait qu'augmenter l'audace d'une part, et de l'autre la haine. Les nobles les plus influens, tels que MM. de Boishüe, de Tremergat, de Botherel et de

Kératry, cherchaient à exciter les classes inférieures contre la jeunesse de Rennes qui avait embrassé la cause du tiers. L'exaspération était extrême des deux côtés, et une collision semblait imminente.

Le 25 janvier 1789, je m'étais rendu, comme d'habitude, vers le soir, au *Café de l'Union* avec Benoist. Nous y trouvâmes Moreau entouré d'une quarantaine de jeunes gens qui paraissaient fort animés. Au milieu d'eux était un sergent de royal-marine, arrivé à Rennes depuis peu, et qui s'était déjà fait remarquer par son esprit liant et ses opinions patriotiques; on l'appelait Bernadotte : au moment où nous entrâmes, il parlait vivement.

— Oui, disait-il, je l'ai entendu de mes oreilles chez le capitaine; ils étaient là plusieurs gentilshommes, et ils répétaient qu'ils en auraient fini avant deux jours avec la canaille des écoles.

— Et c'est pour cela, interrompit Moreau, que le peuple est convoqué demain au champ Montmorin. Les billets de convocation ont été faits dans la salle même des états; les gentilshommes enverront leurs laquais et leurs porteurs qui nous chercheront querelle au moindre prétexte, et nous assommeront pour gagner leurs gages.

— Nous avons tous chez nous une épée et une paire de pistolets, dit un des assistans qui s'appelait Omnès.

— Et que gagnerons-nous à nous en servir contre des valets? répliqua Moreau; attendons les maîtres! Que personne n'aille au champ Montmorin : ils en seront pour leurs frais de guet-apens.

— Songeons d'ailleurs, ajouta Benoist, qu'avec leurs gens et leurs affidés ils sont dix fois plus nombreux que nous; s'ils veulent la bataille on ne la leur refusera pas, mais il faut au moins qu'ils en aient les horions.

— Ajoute pour ceux qui sont pressés, reprit Moreau, qu'ils n'auront pas long-temps à attendre.

— Qui te fait penser?...

— Pardieu, ce que je vois. Ne coudoie-t-on pas à chaque coin de rue quelques bandes *d'épées de fer* (1)? Tous les mangeurs de sarrasin sont arrivés de leurs villages avec l'habit aurore et le cadogan neuf pour boire gratis à la table du président. Leur nombre finira par les enhardir. Quelque beau jour après-dîner les meneurs leur persuaderont qu'ils sont des héros, et nous les verrons arriver la rapière au poing.

---

(1) On donnait ce nom aux gentilshommes pauvres qui venaient aux états avec des épées sans ornemens et à poignée d'acier.

— Je me charge de les recevoir, dit Omnès : aussi bien, je suis fatigué de leur insolence. Les rues ne sont pas assez larges pour eux et leurs épées. D'où viennent-ils donc pour être si fiers? Ne sortent-ils pas, comme nous, de la fange d'Adam? Il est temps que le plus grand nombre ne soit point sacrifié au plus petit; le monde est à tous. Tant que je vivrai, je demanderai cette égalité des droits; je combattrai pour elle, je ferai de cette cause ma vie, et je veux que mon histoire soit tout entière dans mon nom : *Omnes omnibus*.

Un sourire général accueillit cette boutade.

— Vous aurez fort à faire, monsieur, si vous persistez dans votre généreuse mission, dit Volney, qui, assis à l'écart, avait jusqu'alors gardé le silence. Le privilége a toujours été regardé, en France, comme un droit, et l'égalité comme une exception. Voulez-vous avoir, pour exemple, un échantillon de la justice qui préside à l'établissement des impôts? Voici un extrait des rôles de la *capitation* de Rennes pour cette année même.

A ces mots, le jeune homme chercha dans son portefeuille une note, sur laquelle il lut :

« Le marquis de Rosuyvien, pour lui et ses domestiques, 27 livres 18 sous.

« Desvarennes, perruquier-baigneur, sans biens-fonds, 30 livres.

« M^lle^ de Rosuyvien, tenant maison avec porteurs, 9 livres.

« La demoiselle Bourgueil, tailleuse, 18 livres.

« M^lle^ Dubreuil de La Monneraie, tenant maison, 1 livre 16 sous.

« La Doucin, marchande d'herbes, 3 livres 2 sous.

« Un domestique de gentilhomme, 30 sous.

« Un domestique de roturier, 3 livres. »

— Je comprends, observa Moreau, que ces messieurs tiennent à un tel état de choses. Jusqu'à présent nous n'avons existé que pour eux ; ils nous ont eu à l'étable, buvant notre lait d'abord, puis vendant notre peau. Mais le peuple se lasse de ne servir qu'à faire des fromages et des souliers à messieurs de la noblesse; il faudra bien qu'ils s'habituent à se suffire. Nous avons fait pendant dix siècles le métier des vers-à-soie, qui vivent pour filer une bobine à leurs maîtres, et meurent complaisamment pour la laisser dévider; c'est assez d'abnégation chrétienne comme cela! La force et le droit sont pour nous; ayons de la prudence, le succès est certain.

On causa encore quelque temps sur ce ton, et nous nous séparâmes en convenant de ne point aller le lendemain au champ Montmorin.

La réunion annoncée eut lieu le lendemain, à l'endroit indiqué; mais, au grand désappointement des meneurs, aucun bourgeois n'y parut. L'assemblée se trouva composée de six à huit cents laquais, porteurs ou cochers, parmi lesquels on remarquait surtout ceux de M. de Kératry. Ils étaient conduits par Dominique Lelandais, attaché au service de la commission des canaux.

Celui-ci les harangua; il parla de la nécessité des états-généraux, qui devaient, selon lui, diminuer le prix du pain et augmenter les gages des domestiques. Il accusa le tiers d'empêcher tout ce bien par ses prétentions, et finit en proposant de se rendre au palais.

L'assemblée entière applaudit, et se précipita à sa suite en criant: *Vive la noblesse! le pain à quatre sous!* La cour reçut ces étranges pétitionnaires, et promit de faire droit à leur demande. Ils allaient se retirer, lorsque Dominique aperçut à la porte du *Café de l'Union* une douzaine d'étudians qui regardaient.

— Haro! haro! s'écria-t-il, ce sont des bazochiens.

Aussitôt il s'élance avec sa meute; les jeunes gens veulent se mettre en défense; mais les laquais s'arment de bûches qui venaient d'être déchargées devant les Cordeliers, et assomment tout ce qu'ils rencontrent. Aux cris qui s'élèvent, les gentilshommes sortent du palais et applaudissent; M. le marquis de Tremergat encourage ses gens du geste. Un garde de ville veut saisir un valet qui venait d'abattre un étudiant à ses pieds; le marquis court au garde, le pistolet à la main, et le force à se retirer. Ainsi soutenus, Dominique et les siens se répandent dans les rues, attaquent tous les bourgeois qu'ils rencontrent, et les poursuivent jusque dans les maisons.

Cependant le bruit de cet odieux guet-apens ne tarda pas à se répandre. Moreau, averti, accourut, suivi de quelques amis. J'arrivais au même instant avec Benoist. A notre aspect, les gentilhommes cessèrent d'exciter les valets; plusieurs feignirent même de s'entremettre. Un de ceux qui avaient le plus applaudi les assassins, voyant un jeune homme appelé Louazon qui se défendait avec peine contre deux porteurs, voulut le secourir.

— Va-t-en, lâche! lui dit ce courageux jeune homme; j'aime mieux mourir que te devoir la vie!

Nous arrivâmes heureusement à temps pour le dégager. M. de Montboucher et deux autres nobles étrangers au complot, qui s'étaient efforcés dès le commencement d'apaiser le tumulte, nous aidèrent à disperser les laquais.

Comme on le devine, notre indignation était au comble. Une requête fut adressée sur-le-champ au procureur-général de Cherville, une autre au grand-prévôt de Mélesse, pour demander l'arrestation des coupables, et spécialement du sieur Vignon, confiseur de la noblesse, connu pour avoir convoqué et soudoyé les laquais. Des députés se rendirent, en outre, à Saint-Malo et à Nantes pour demander du secours. Nous nous portâmes avec Moreau aux magasins où étaient déposées les armes de la milice, nous les enlevâmes, et l'École de Droit prit l'aspect d'un camp.

La nuit se passa dans ces préparatifs de résistance. Le lendemain, 27, nous apprîmes que la cour venait de faire suspendre les informations judiciaires commencées au siége de police. Les juges ne pouvaient nous déclarer plus positivement qu'ils faisaient cause commune avec nos assassins. Moreau envoya avertir M. de Thiard que, puisque la protection des lois nous était refusée, nous saurions nous protéger par les armes.

Une partie de la journée s'était écoulée dans ces démarches; vers une heure, on vint nous avertir qu'un jeune ouvrier, qui nous quittait, avait été frappé à coup de couteaux par les laquais devant le palais et aux yeux de la maréchaussée qui avait laissé faire. Nous descendîmes pour parler au grand prévôt; mais à peine eûmes-nous paru sur la place, qu'une trentaine de gentilshommes sortirent des Cordeliers, l'épée à la main. Nous nous étions arrêtés; ils vinrent de notre côté avec des provocations et des injures; les dames nobles étaient aux fenêtres et nous montraient au doigt ironiquement.

—Que chacun fasse son devoir, dit Moreau en se tournant vers nous.

Les épées furent tirées, les pistolets armés, et nous attendîmes. Un gentilhomme s'élança à notre rencontre, nous appelant lâches et nous criant d'avancer.

—Retirez-vous, monsieur de Boishüe, dit Moreau avec calme; votre mère est là, au balcon; ne nous forcez pas à vous tuer sous ses yeux.

—Feu! feu! s'écria une voix parmi les gentilshommes.

—Feu! répéta Moreau.

Vingt coups partirent en même temps des deux côtés, MM. de Saint-Rivel et de Boishüe tombèrent.

Un cri de rage s'éleva dans les rangs de la noblesse. Ils jetèrent leurs pistolets, fondirent sur nous l'épée à la main, et la mêlée devint générale.

Cependant ceux des deux partis qui se trouvaient dispersés dans la ville ne tardèrent pas à être avertis et à accourir. Partout où des gentilshommes et des jeunes gens se rencontraient, une lutte partielle s'établissait, de sorte que l'on combattit bientôt sur toutes les places et dans toutes les rues. Pendant ce temps, le tocsin sonnait pour appeler les bourgeois à rétablir la paix; on ne voyait de tous côtés que parens effrayés cherchant leurs fils, et gardes de ville ramenant des blessés.

Le combat ne cessa qu'avec le jour. Les bourgeois passèrent la nuit dans les salles de l'Hôtel-de-Ville, où ils reçurent l'annonce de secours arrivant de Hédé, de Saint Malo, de Lorient et de Nantes. Dans cette dernière ville, la plupart des commis avaient abandonné leurs comptoirs pour prendre les armes, *déclarant infame quiconque en leur absence solliciterait leurs places, et protestant d'avance contre tout tribunal qui les déclarerait séditieux.*

De son côté la noblesse se préparait à une vigoureuse résistance: quatre cents gentilshommes s'étaient enfermés dans le cloître des Cordeliers, avec des lits, des vivres, des munitions et des armes. Les banquettes des états avaient été brisées pour faire des barricades, et les assiégés déclarèrent qu'ils s'enseveliraient sous les ruines de leur forteresse.

M. de Thiard qui, dans tous ces débats, avait montré son courage habituel, se porta intermédiaire entre les deux partis. Les jeunes gens exigeaient, avant tout, l'évacuation des Cordeliers.

— Qu'ils viennent s'en emparer, répondirent fièrement les gentilshommes.

— Ils viendront, dit M. de Thiard.

— Il faudrait une armée pour nous chasser d'ici.

— Ils auront une armée.

— Où est-elle?

— En voici l'avant-garde.

Un bruit de clairons venait, en effet, de se faire entendre au loin. Il s'approcha, et bientôt une longue file de chariots parut sur la place du palais; ils étaient chargés de jeunes gens armés de piques ou de haches d'abordage, et portant tous à la boutonnière un ruban aux couleurs du tiers: c'étaient les patriotes de Nantes qui arrivaient.

Les gentilshommes devinrent sérieux; ils demandèrent jusqu'au lendemain pour réfléchir; mais le lendemain, quand on se présenta aux Cordeliers, tous avaient disparu.

ÉMILE SOUVESTRE.

UN
BALLET NOUVEAU
A SAINT-PÉTERSBOURG.

A M. le Directeur de la Revue de Paris.

Saint-Pétersbourg. — 16 décembre 1839.

J'ignore complètement, monsieur, où les journaux français puisent leurs renseignemens sur les nouvelles étrangères dont ils remplissent leurs colonnes; mais il faut avouer qu'ils nous en content de belles, la plupart du temps. Depuis tantôt dix-huit mois que j'habite la Russie, il ne s'est pas passé un seul mois, que dis-je! pas une seule semaine, où je n'aie pu vérifier par moi-même non-seulement l'inexactitude, mais la fausseté flagrante de quelque fait publié chez vous comme un article de foi.

Sans aller bien loin chercher des preuves de ce que j'avance, l'autre jour, tandis que nous étions ici en train d'applaudir M^lle^ Taglioni dans le dernier ballet que le Théâtre-Impérial vient de monter pour elle, au moment même où nos bravos et nos bouquets constataient le nouveau triomphe de la danseuse sans rivale, tout d'un coup il nous arrive de France je ne sais plus trop quelle anecdote, dont le dénouement était que M^lle^ Taglioni, devenue folle, allait entrer sous peu dans un couvent. Et voyez les conséquences d'une fausse alerte! Dès le lendemain, il nous était impossible d'ouvrir un journal étranger, anglais ou italien, allemand ou espagnol, sans y retrouver la même nouvelle, répétée avec une gravité désespérante, d'après le témoignage des journaux français. Si ce singulier bruit fût venu à nous quinze jours plus tôt, peut-être eussions-nous pu ne pas tout d'abord en rire; car, à cette époque, M^{lle} Taglioni, à cause d'une indisposition dont j'ignore et dont je ne m'inquiète pas de savoir l'origine, avait momentanément déserté la scène, en effet. Mais au beau milieu d'une magnifique représentation à son bénéfice, le moyen de craindre pour elle, je vous prie! Toutefois, permettez-moi de regretter en passant, et en thèse générale, que la presse française trouve son plaisir à de semblables plaisanteries. En aucun cas, il n'est de l'intérêt de la presse qu'on ait le droit de mettre sa véracité en doute; et il est même telle circonstance où, la vie privée d'une artiste étant en cause, la presse devient responsable des troubles et des angoisses dont pourraient souffrir les familles, surprises par une alarme donnée de loin. Le mensonge, en pareil cas, dans le cas dont je viens de parler, par exemple, est donc à la fois maladroit, cruel et de mauvais goût.

Après ce petit exorde, qui, je le crains bien, n'insinuera rien du tout à ceux que je désirerais le plus de convaincre, j'arrive à la première représentation de l'*Ombre*, ballet en trois actes, donné le 4 de ce mois au Théâtre-Impérial de Saint-Pétersbourg.

Les dépenses faites pour la mise en scène de cet ouvrage se sont élevées à un chiffre énorme; mais, en revanche, on doit dire qu'elles n'ont pas été faites inutilement. Tous les costumes sont d'une élégance et d'une magnificence dont rien n'approche; la gaze et le velours, la soie et l'or, y sont prodigués. Quant aux décorations, pour la quantité comme pour la qualité, cela tient de la féerie. Quatre changemens à vue, exécutés presque coup sur coup, offrent tout d'abord une variété réellement éblouissante, et capable d'étonner l'œil le plus habitué au luxe déployé dans ces sortes de divertissemens. Et cependant nous ne sommes encore qu'au premier acte! Au deuxième acte, il n'y a qu'une seule décoration; mais ce serait grand dommage, vraiment, qu'il y en eût d'autres; car celle-là est d'une originalité si charmante, qu'on serait tenté de vouloir qu'elle restât en place jusqu'à la fin du ballet. Imaginez un jardin, un parc, le site le plus délicieux de la terre; non point une de ces campagnes banales comme on en voit d'ordinaire sur tous les théâtres, représentée uniquement par quelque moitié d'arbres rabougris qui tordent leurs malheureux bras au bord d'une coulisse, mais une campagne véritable, toute fraîche et toute humide encore de la rosée du matin : vaste parterre de fleurs et de verdure s'étendant jusques sur le devant de la scène, entouré de toute sorte d'arbustes que semble effleurer la brise, avec une eau limpide et transparente dans le fond.

Du milieu de cette belle prairie boisée et riante, nous voilà transportés, maintenant, au troisième lever de la toile, dans un salon immense, décoré avec tout le goût et toute la splendeur imaginables. Tout à l'heure, c'était la nature; à présent, c'est l'art qui nous convie à ses merveilles. Ces tentures et ces draperies sont tout simplement des chefs-d'œuvre, et ces arabesques sont copiées avec une précision religieuse d'après Raphaël. Pour arriver à ce somptueux appartement, où trois cent cinquante personnes défilent à l'aise en exécutant des danses, il y a soixante marches à descendre. Regardez! Ne dirait-on pas, à des proportions si colossales, quelque reste d'un palais babylonien. Pourtant, ne pensez pas que ce soit là le dernier mot de cette magique mise en scène. Une septième décoration va vous apparaître, la dernière; la plus belle de toutes, par conséquent. Voilà que le palais s'écroule, en effet; tant de richesses ne sont déjà plus qu'un vaste monceau de ruines. Rassurez-vous. Comme à un coup de baguette enchantée, ces ruines subissent soudain une transformation glorieuse. A cette place même où votre oreille croyait entendre d'avance le chant lugubre de la chouette, s'élèvent les divins fondemens d'une demeure éternelle. Vous pénétrez vivans dans l'Élisée.

Quel est donc le sujet qui a exigé un cadre si somptueux? m'allez-vous dire. Patience! nous y voici.

Après toutes les créations si diverses de M^lle^ Taglioni, vous concevez sans peine l'embarras dans lequel devaient se trouver les chorégraphes. Quel type nouveau rêver pour celle qui avait été une orientale dans *la Révolte au Sérail,* une divinité grecque dans *le Pas de Diane,* une nymphe des eaux dans *la Fille du Danube,* une créature aérienne, presqu'un ange, dans *la Sylphide;* une ardente espagnole, presqu'une courtisane, dans *la Gitana?* L'air, les eaux, et enfin la terre, M^{lle} Taglioni n'avait-t-elle pas tout envahi? L'univers entier, depuis le fond de la mer jusqu'aux étoiles, était son empire; en quel lieu la conduire, désormais, où elle ne fût entrée victorieusement déjà par droit de conquête? A quelle hauteur monter, dans quel abîme descendre, où l'on ne retrouvât la trace parfumée et lumineuse que cette aile blanche laisse partout en passant? Sérieuse était la difficulté, je vous jure! Car M^{lle} Taglioni appartient à cette famille d'infatigables artistes, poussés sans relâche vers l'idéal par une secrète et noble ardeur; génies inquiets et tourmentés, pour qui toute difficulté vaincue n'est qu'une impulsion vers de nouvelles difficultés à vaincre, que ne satisfait jamais qu'à demi le plus solennel triomphe, et qui mourraient s'il leur fallait repasser deux fois par le même sentier. Sachant cela, et vous souvenant du titre du ballet nouveau, que j'ai désigné par son nom, tout à l'heure, vous me dispenseriez certainement de vous apprendre que la scène se passe dans le royaume de l'invisible, et que l'héroïne du ballet n'est ni plus ni moins qu'un doux et adorable fantôme, l'ombre gracieuse et sereine d'une pauvre jeune fille morte d'amour.

Sans vouloir contester à M. Taglioni l'invention du charmant sujet qu'il a mis en œuvre, je crois cependant que l'idée première en était venue à quelqu'un avant lui. L'écrivain de France qui possède au plus haut degré, peut-être, l'instinct et le sentiment artistes, dans le sens poétique et presque fantastique du mot; celui de tous les critiques dramatiques dont la plume a été, sans conteste, le plus délicatement inspirée par M^{lle} Taglioni, M. Jules Janin n'a-t-il pas, dans *le Journal des Débats,* si j'ai bonne mémoire, adressé à M^{lle} Taglioni cette ravissante et mélodieuse apostrophe: *Adieu donc, ombre dansante!* quand la sylphide, en 1837, prenait son vol vers Saint-Pétersbourg? Une ombre dansante, tel est effectivement tout le ballet nouveau.

Une chaste jeune fille paraît d'abord, blanche et pâle, le cœur plein d'amour et de chantantes espérances; un bouquet de fleurs est dans sa main. Elle se met à danser, la blonde enfant, ignorant que la mort est si près d'elle. Pourquoi donc porte-t-elle si souvent ce bouquet à ses lèvres? C'est qu'elle croit y respirer l'amour de celui qu'elle aime, et non pas le poison mortel qu'une main jalouse y a caché. Hélas! le poison circule déjà dans ses veines; son pied léger ne sent plus le sol qu'il foule, sur son œil s'étend un voile; elle tombe, elle est morte; pleurons-la! Non, cependant; car la voici qui revient dans notre monde, pauvre ombre amoureuse d'un vivant! Elle glisse dans l'air comme une nuée flottante, à travers le feuillage frémissant du saule, sur l'herbe verte ou sur l'étincelante surface des lacs et des fleuves, cherchant partout celui dont elle a emporté l'image dans un coin de son blanc linceul. Elle le retrouve enfin, après bien des balancemens mélancoliques entre le ciel et la terre; mais à quoi bon! Des bras de chair peuvent-ils embrasser une ombre? Heureusement la Providence intervient, bonne mère! et l'union des deux amans se réalise bientôt dans un monde meilleur.

Le pas que danse en commençant M^{lle} Taglioni, au premier acte, s'appelle le pas du bouquet. Vous devinez quel en peut être le caractère, d'après la situation que je viens de vous signaler. Ce n'est pas encore l'ombre dansante, ce n'est pas encore la vision mystérieuse qui laissera son lumineux sillon dans l'espace, tout à l'heure, comme un rayon du soleil; non, c'est la fiancée modeste et rougissante, dont le front s'épanouit, dont l'œil pétille d'une pudique ivresse, dont l'innocente poitrine se soulève sur un cœur palpitant. Dans les nobles attitudes de cette jeune fille, ne lisez-vous pas qu'elle aime; dans ses bonds étourdissans, qu'elle est heureuse comme l'oiseau qui chante sur le buisson fleuri? Oui; mais quelque chose en elle ne vous apprend-il pas aussi que sa dernière heure est proche? Voyez! par intervalles sa taille s'incline douloureusement, effet d'une soudaine défaillance; on dirait une rose de mai à peine éclose dont une bise froide courbe la belle tige sans pitié. Quoi! cela est-il bien vrai? La mort ne se laissera-t-elle pas fléchir par tant de charmes? La destinée sera-t-elle inexorable, et pourra-t-elle bien trancher une vie si pure et si limpide? Un ange de Dieu ne descendra-t-il pas pour sauver cette vierge pleine de graces? Prières inutiles! vain espoir! — M^{lle} Taglioni s'est fait particulièrement applaudir, dans ce pas du bouquet, par les excellentes qualités dont elle a déjà si souvent fait preuve ailleurs, et qui semblent néanmoins toujours nouvelles, chaque fois qu'elle les montre; je veux dire la noblesse du port, l'élégance des mouvemens, l'aisance du geste aux momens les plus difficiles, la décence enivrante de la pantomime, la netteté générale et perpétuellement irréprochable de l'exécution.

Mais, où elle a été plus que jamais incomparable, où elle s'est surpassée elle-même, où elle est arrivée à toutes les hauteurs d'une création qu'on peut appeler à bon droit surnaturelle, c'est dans le pas du second acte; un pas qu'elle danse sur des fleurs. Je vous prie de prendre mon mot au pied de la lettre. Vous savez ce beau jardin dont je vous énumérais plus haut les délices; eh bien! c'est dans ce jardin que M^{lle} Taglioni, dégagée de la forme terrestre, vient se livrer à ses doux ébats. J'ignore de quelle matière sont les fleurs que la scène représente; ce que je sais bien, c'est que l'illusion est complète, et qu'on voit positivement la divine danseuse courir sur des camélias, sur des lys, sur des jonquilles que son passage ne fait pas même frissonner. Vous vous rappelez Mlle Taglioni dans la *Fille du Danube* et dans *la Silphyde;* comme tout le monde, vous pensiez alors, en la voyant, que le corps humain ne pouvait arriver à une légèreté plus grande; le miracle que vous déclariez impossible, Mlle Taglioni l'a pourtant accompli. Ce n'est plus une nymphe, ce n'est plus une silphyde qui danse; c'est une ombre véritable, c'est une ame! et la blanche plume tombée du col du cygne, emportée au loin par le vent qui la berce, ne serait ici qu'une faible comparaison. Rien de ce qui touche le moins du monde à la réalité ne saurait donner idée de la merveille, vous dis-je! Figurez-vous donc, si vous le pouvez, une vaporeuse créature, qui, s'éloignant lentement de la scène où elle s'est balancée long-temps sans toucher terre, finit par s'évanouir à l'horizon, comme une apparition céleste, en dansant sur l'eau! Assister à pareil spectacle, c'est faire un rêve. Avez-vous remarqué, quelquefois, par une nuit claire et calme, ces long fils d'or qui vont et viennent sur la cime des arbres, qui se jouent capricieusement, rapides et impalpables, sur le front obscur de quelque église muette; telle est la juste image de la danse immatérielle inventée en cette occasion par Mlle Taglioni. Je ne vous dis rien du pas de trois, que Mlle Taglioni danse au dernier acte, et pendant lequel elle demeure insaisissable pour son amant, aux yeux de qui seul elle est visible; ce pas est conçu, tout naturellement, dans les mêmes données que le pas qui précède. Il vous suffit de savoir que Mlle Taglioni le danse avec la même perfection.

En vous rendant compte, selon votre désir, du ballet de *l'Ombre,* j'ai tenu à vous donner plutôt l'esprit que la lettre de l'ouvrage, au double point de vue de la composition et de l'exécution. Pour ce qui tient à la composition du ballet, je ne pense pas que mon procédé m'attire votre blâme; car vous savez très bien qu'un *scenario* de ballet ne mérite pas une analyse fort détaillée. Pour ce qui est de l'exécution, c'est une autre affaire! Aussi, afin de ne pas encourir le reproche d'inexactitude, ajouterai-je aux renseignemens circonstanciés que je vous ai fournis quelques observations dernières sur le mérite plastique, si l'expression est permise, dont a fait preuve Mlle Taglioni. Je vous dirai donc que cette jambe précieuse, la plus fine et la mieux tournée du monde, a gagné encore, depuis l'hiver dernier, en aplomb et en vigueur, et qu'elle exécute aujourd'hui les développés, les fouettés, les pirouettes en dedans, enfin tout ce qu'on appelle les temps nobles, avec une précision qu'elle ne dépassera certainement plus, par la raison que le mieux serait maintenant impossible. Quant aux contre-temps battus sur le coude-pied, quant aux entrechats à quatre ou à six, quant aux ronds de jambe et aux pointes, tout cela est fait par Mlle Taglioni avec un fini également prodigieux. Joignez à cela que Mlle Taglioni, plus gracieuse, plus simple et plus souriante à mesure que les difficultés deviennent plus sérieuses, donne à croire à ceux qui l'applaudissent qu'il n'y a dans l'art de la danse que plaisir sans peine; et ne vous étonnez pas, ensuite, de la vivacité de mon admiration pour un si rare talent.

La musique du nouveau ballet, qu'a écrite M. Maurer, chef d'orchestre du Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg, se recommande par l'absence complète de toute prétention, c'est-à-dire par une simplicité agréable, en même temps que par le respect des convenances mimiques et des situations. M. Maurer, ceci vaut bien qu'on l'en félicite, s'est abstenu de toute réminiscence, proche ou lointaine; pour une danse toute nouvelle, il s'est efforcé de trouver des mélodies originales, et il a très suffisamment réussi. On remarque un grand sentiment de la musique, et une science positive de ses ressources, dans les principales parties de l'œuvre de M. Maurer. L'auteur des décors, M. Roller, mérite également de très sincères éloges. Les sept décorations différentes dont je vous ai parlé révèlent, chez M. Roller, une connaissance approfondie et raisonnée des lois et des effets de la perspective, une adresse pratique extraordinaire et beaucoup de goût. Et comme il faut être juste pour tout le monde, et n'oublier personne, autant que possible, j'ajouterai que les chœurs se sont également acquittés de leur tâche avec intelligence et ensemble, et qu'ils ont contribué pour leur part, par conséquent, à l'éclat de cette brillante représentation.

Avec tant et de si rares élémens, je vous laisse à penser, monsieur, si le succès de *l'Ombre* a dû être immense. Ainsi a-t-il été. Pour mon compte, j'avoue que c'est la plus belle solennité dramatique à laquelle j'aie assisté de ma vie. En songeant qu'il ne s'agissait pas seulement, le 4 décembre, d'une première représentation, mais encore d'une représentation au bénéfice de M^{lle} Taglioni, vous imaginerez facilement quelle foule le ballet de *l'Ombre* avait attirée au Théâtre-Impérial. La salle était comble. Toute l'aristocratie de Saint-Pétersbourg s'était donné rendez-vous, ce soir-là, pour applaudir la grande artiste, enfant gâté de l'Europe. L'impératrice elle-même, qui, retenue dans ses appartemens par une maladie au sujet de laquelle on concevait d'abord des craintes graves, n'était pas venue au théâtre de l'hiver; l'impératrice avait voulu compléter par sa présence le triomphe de sa danseuse favorite, et plusieurs fois elle a donné le signal des applaudissemens. L'enthousiasme qu'ont excité les trois grands pas de M^{lle} Taglioni, et particulièrement le pas du second acte, si j'entreprenais de vous le décrire, vous me taxeriez d'exagération. Je me contente de vous dire qu'il n'est pas resté, dans les loges, un seul des bouquets que tant de blanches mains avaient apportés. Durant le cours de la représentation, M^{lle} Taglioni a été rappelée dix fois sur la scène pour écouter les bravos de la salle entière, et M. Taglioni quatre fois.

Le lendemain, l'empereur, comme témoignage de sa satisfaction personnelle, a envoyé à M. Taglioni une très belle bague, et une magnifique parure en diamans et en turquoises à M^{lle} Taglioni. C'est là une manière d'applaudir qui en vaut bien une autre! Au moment où je vous écris, du reste, le succès de *l'Ombre* va croissant, s'il est possible. Les *dilettanti* de Saint-Pétersbourg savent maintenant où passer le plus grand nombre de leurs soirées, cet hiver.

Vicomte DE S***.

BULLETIN.

Le discours de la couronne n'a pas trompé nos prévisions, et nous pouvons dire jusqu'à un certain point nos espérances. Le cabinet du 12 mai a eu le bon esprit de ne pas chercher l'originalité en se mettant en contradiction avec les erremens et les principes de ses prédécesseurs, et il s'est exprimé presque sur tous les sujets importans comme le continuateur modeste d'une politique dont il a dû reconnaître la sagesse et la nécessité. On a dit que la harangue royale était fort pâle et peu significative; à nos yeux, elle a du moins ce mérite, que pas une des traditions gouvernementales n'a été désertée, et que l'administration s'y est complètement rattachée à un passé que, suivant quelques-uns, elle devait combattre. Il faut en savoir d'autant plus de gré au cabinet, qu'il renferme dans son sein quelques élémens et quelques hommes dont les tendances auraient pu le faire dévier; mais l'esprit politique l'a emporté sur les velléités entreprenantes de quelques faiseurs : le ministère s'est hautement déclaré pour l'affermissement du principe conservateur de nos institutions, et a protesté de sa ferme intention de les maintenir dans les limites établies. Ce qui veut dire apparemment qu'il n'alarmera pas les intérêts les plus légitimes, qu'il respectera les droits acquis, et que les propriétés reconnues par la loi n'ont rien à craindre des utopies de M. le garde-des-sceaux; cela signifie sans doute aussi que le cabinet n'est pas disposé à se prêter à quelques fantaisies de réforme électorale, et que sur tous les points il s'est rallié à la politique de la précédente administration, qu'il a tant combattue pendant la coalition.

En faisant ainsi son devoir, le cabinet pouvait aussi se promettre de retirer pour lui-même quelque avantage de sa conduite. Il pouvait espérer qu'en affichant tant de sagesse, il ne prêterait pas le flanc à ses adversaires, et qu'au moins ceux-ci n'auraient, par son fait, aucun motif d'une agression sérieuse. Mais dans la préoccupation qui le poussait à supprimer, par sa prudence, tout prétexte d'hostilité, il ne s'est pas aperçu qu'il se désarmait lui-même entièrement, et qu'à force de vouloir se montrer inoffensif, il se faisait lui-même impuissant et presque nul. Le discours de la couronne n'a rien compromis, si ce n'est le cabinet lui-même, qui a plutôt tenu le langage d'un ministère *intérimaire* que d'une administration vraiment politique, ayant son système et croyant à son avenir.

Aussi est-il arrivé qu'après la séance royale du 23 décembre, les partis se sont retrouvés plus en présence que jamais, et ils se sont beaucoup plus occupés de leurs prétentions respectives que du ministère même. L'ancienne majorité, qui se considère toujours avec raison comme la gardienne des véritables principes de gouvernement, a montré sa force par les nominations significatives qu'elle a obtenues dans la formation du bureau de la chambre. L'élection du président, M. Sauzet, n'a pas eu un caractère politique, puisqu'il n'y a eu ni concurrent, ni lutte; mais les scrutins dont sont sortis les quatre vice-présidens : MM. Calmon, Ganneron, Jacqueminot et Martin du Nord, sont un indice certain des dispositions de la chambre et de la manière dont ses forces se partagent. Le ministère n'avait point de candidat à lui, et il a plus ou moins accepté les candidats des grandes fractions de l'assemblée. M. Calmon a eu, comme toujours, le privilége de réunir un grand nombre de voix qui lui arrivent de plusieurs côtés. La bienveillance de son caractère, l'habileté conciliante de son esprit, lui ont procuré le rare bonheur de n'être l'adversaire de personne, et de pouvoir se trouver l'allié de tout le monde. M. Ganneron représente cette partie du centre gauche restée fidèle à des convictions politiques qui n'ont, en aucune façon, fait divorce avec l'esprit gouvernemental et conservateur; aussi les 221 n'ont-ils pas fait difficulté de voter pour lui. Enfin l'ancienne majorité se trouve représentée par MM. Jacqueminot et Martin du Nord, qui depuis long-temps ont donné tant de gages d'un patriotisme courageux et éclairé. La chambre a complété son bureau par la nomination, comme secrétaires, de MM. Léon de Malleville, Bignon, Havin et Dubois de Nantes, qui déjà, l'année dernière, remplissaient les mêmes fonctions.

C'est surtout l'élection du quatrième vice-président, de l'ancien ministre du commerce du 15 avril, qui a eu le caractère d'une lutte politique. L'intention de l'ancienne majorité était claire et directe : non-seulement elle donnait ses suffrages à M. Martin du Nord, parce que déjà cet honorable député avait été appelé à la vice-présidence; mais elle les lui donnait comme témoignage de sympathie pour l'homme politique, comme témoignage d'estime pour l'administration dont il avait fait partie. Elle indiquait ainsi au ministère du 12 mai combien elle désapprouvait cet esprit d'exclusion et d'intolérance qui avait fait refuser la première présidence de la cour de Douai à un homme de talent qui, depuis huit ans, avait rendu de notables services, tant dans ses fonctions judiciaires que dans sa carrière politique. Au surplus, M. Martin du Nord aurait mauvaise grace à se plaindre de cette petite persécution, car elle a provoqué de la part de l'ancienne majorité une démonstration qui grandit singulièrement son importance personnelle. Il se trouve que l'élection d'un des vice-présidens a plus de portée que celle du président lui-même, et que M. Martin du Nord sert de lien naturel entre l'ancienne majorité et les combinaisons nouvelles que peut amener un avenir qui n'est peut-être pas fort éloigné. L'importance politique de M. Martin du Nord s'augmente encore de toute la résistance qu'a rencontrée son élection parmi les membres du cabinet. Les ministres du 12 mai ont préféré porter leurs suffrages et ceux de leurs amis sur M. Vivien, et ils ont eu la maladresse de considérer l'échec de ce dernier comme une défaite ministérielle. En quoi cependant M. le maréchal Soult, M. Duchâtel, M. Villemain, pouvaient-ils se croire politiquement compromis, parce que l'ami personnel de MM. Teste et Dufaure succombait dans cette lutte de scrutin ? C'était, au contraire, à la tête du cabinet de porter M. Martin du Nord comme candidat ministériel, et de ne faire aucun sacrifice à des passions petites et mauvaises.

Ce noble rôle, abandonné par le ministère, a été pris avec bonheur par l'ancienne majorité. Sans direction ministérielle, livrée à elle-même, elle a, par ses choix, fait preuve d'un esprit élevé et conciliateur; elle s'est affirmée elle-même par l'élection de MM. Jacqueminot et Martin du Nord ; puis, en donnant ses voix à MM. Ganneron et de Malleville, elle a montré combien peu elle entendait repousser tous ceux qui voudraient travailler avec elle à l'affermissement d'un pouvoir intelligent et fort. Ces dispositions sont à coup sûr celles de l'homme d'état dont le nom s'est trouvé dans toutes les bouches après les derniers votes de la chambre. M. Molé, dans lequel se personnifie l'esprit politique de l'ancienne majorité, ne saurait opposer de répugnance systématique à aucune des alliances que l'état du parlement pourrait rendre possibles ou nécessaires. Mardi dernier, plus de cent députés se sont succédés dans les salons de l'ancien président du 15 avril. M. Molé n'avait pas une affluence plus considérable à l'hôtel des affaires étrangères. Les hommes les plus marquans de l'ancienne majorité portaient sur le ministère de ces jugemens d'autant plus incisifs que l'expression de leur sévérité est plus sobre et plus élégante. On s'y entretenait aussi de l'absence de plus de cent députés, dont la plupart appartiennent à l'ancienne majorité, et font trop attendre à leurs amis l'appui de leur présence et de leur vote. Est-ce découragement de leur part ? Est-ce dégoût de l'anarchie politique dont ils paraissent craindre le contact immédiat? Les absens auraient d'autant plus tort de céder à ces impressions, qu'ils peuvent, en faisant leur devoir, améliorer un état de choses dont ils se plaignent, et assurer la prépondérance de la politique qu'ils préfèrent.

La partie du centre gauche qui marche avec M. Thiers a dû comprendre, par les nombreux suffrages qu'ont réunis MM. Ganneron et Malleville, que toute irritation avait disparu dans l'ancienne majorité, et elle doit lui rendre les mêmes sentimens. Ce n'est pas M. Thiers qui peut méconnaître dans l'ancienne majorité la base nécessaire et l'élément inévitable de toute administration qui voudra se former avec des gages de force et de durée. Pour sa part, il serait disposé aussi à toutes les alliances dont il verrait la convenance et l'impérieux besoin. Nous ne saurions trop l'engager à s'abandonner à ses propres inspirations, à se croire lui-même, de telle sorte que ses actions soient aussi libres que son esprit. En votant avec ses amis pour M. Martin du Nord, M. Thiers a montré qu'il savait s'affranchir de préventions étroites et d'obsessions dangereuses.

Tout arrive, disait un jour M. de Talleyrand : nous sommes aujourd'hui dans des circonstances où tout semble pouvoir arriver, et où rien ne semble pouvoir aboutir. Toutes les combinaisons se présentent à l'esprit : on les examine, et comme il n'y a pas de ces questions capitales, de ces inimitiés irréparables qui séparent les hommes à jamais, on avoue ce que chacune peut avoir de séduisant et d'avantageux ; puis on vient se heurter contre une pierre d'achoppement qui renverse tout l'édifice. De nos jours, ce sont de petites raisons qui empêchent de grandes choses. Il faudrait cependant en venir à mettre dans un oubli définitif les dissentimens passés, qui aujourd'hui n'ont plus ni sens ni but. Serait-il vrai que, parmi les amis de M. Guizot, il y ait encore contre le 15 avril et contre tout ce qui s'y rattache des antipathies sourdes qui voudraient entraver des rapprochemens nécessaires ? S'il en était ainsi, nous prierions les personnes qui gardent de si longues rancunes de prendre exemple sur l'homme politique qu'ils reconnaissent pour chef; il leur enseignera comment dans les affaires on met de côté les passions pour servir les intérêts et obtenir des résultats. Ces personnes auront toujours leur importance, car avec de l'esprit et du talent on est toujours quelque chose en France, et elles se feront une place d'autant plus considérable, qu'elles montreront moins la manie de l'intolérance.

Nous vivons d'ailleurs dans un temps où si chacun fait obstacle à l'autre, personne n'absorbe personne. Tout se tient réciproquement en échec, et rien n'obtient sur rien un triomphe définitif. Si le ministère a empreint le discours de la couronne, en tout ce qui touche l'intérieur, d'un ton de modération que nous avons loué avec plaisir, si pas un mot d'improbation, pas une insinuation réactionnaire contre le 15 avril ne s'y est glissée, c'est qu'il savait fort bien qu'il avait devant lui une ancienne majorité dont il aurait soulevé le mécontentement, en allant jusqu'à blâmer un système qu'elle avait appuyé. Cette ancienne majorité semble elle-même ouvrir ses rangs à des hommes dont elle reconnaît l'importance, et dont elle voudrait associer les talens à sa politique. M. Thiers et ses amis dans la chambre, non dans la presse, montrent une modération qui indique une grande intelligence de la situation. La gauche elle-même, ou nous serions bien trompés, croira devoir être calme dans son attitude, et se faire habile et prudente, autant que le lui permettront certains journaux. Dans le parlement personne ne règne, tous les partis se balancent et se font équilibre. Reste à dégager de ces élémens la combinaison qui peut rencontrer le moins d'obstacles et le moins d'adversaires.

Le ministère a certainement l'intention de faire bonne contenance ; mais ses divisions même, sa composition mi-partie, cette divergence intime d'opinions et de sentimens qui fait son caractère et sa faiblesse, ne lui permettent guère de mettre dans sa conduite cette résolution et cette ardeur que donnent à un cabinet l'unité de direction et l'évidence du but. Déjà même quelques membres du cabinet semblent avoir pris leur parti sur leur retraite ou leur changement. On dit de plus en plus que la santé de M. Cunin-Gridaine ne lui permettra pas de garder long-temps une responsabilité qu'il a plutôt acceptée par dévouement que par ambition. M. Teste sent aussi qu'il doit bientôt se séparer de collègues qui déclinent toute solidarité avec les projets de réforme et leurs funestes résultats. Quand il reparaîtra au barreau, où sa parole lui a fait une place si considérable, il sera fort heureux de retrouver sans rancunes et sans ressentimens tout un monde dont il a si imprudemment menacé les droits et les intérêts. Mais on ne tient pas rigueur au talent, et l'on tombera bientôt d'accord qu'il vaut mieux faire et entendre plaider M. Teste que de le voir administrer. Un des membres du cabinet du 12 mai, qui a mis le plus de mesure et de prudence dans la conduite de son département, M. Duchâtel, quitterait l'intérieur sans beaucoup de regrets dans l'éventualité d'une combinaison nouvelle; ce n'est pas non plus vers les finances qu'il tournerait ses vues : il se soucierait peu de se jeter dans les écueils de la conversion, soit pour la présenter, soit pour la combattre, et il trouve avec raison que cette question est plus fâcheuse que grande. Il ne lui a pas échappé combien le commerce et les travaux publics offraient d'applications fécondes à un esprit versé comme le sien dans la science économique. Il sait le bien qu'il y aurait à faire en appelant les talens et les capitaux dans les voies de la grande industrie, et il n'ignore pas que dans une époque pacifique, le ministère du commerce est comme un équivalent du ministère des relations étrangères.

Nous ne savons pas ce que dans cet arrangement deviendrait M. Dufaure, dont il serait injuste de méconnaître le talent et les aptitudes. Dans ces derniers jours, M. Dufaure, en votant à bulletin ouvert pour M. Jacques Lefèbvre contre M. Thiers, a montré peu de tact et de courtoisie; toutefois sa conduite, qu'on peut blâmer, méritait-elle les cris d'anathême que lui ont envoyés les journaux de la gauche? Certes, il eût été plus habile, plus convenable surtout, à M. Dufaure de s'abstenir ou de voter ostensiblement pour son ancien ami. Mais M. Dufaure est un homme d'entraînement, peu fait à ces ménagemens politiques que donne une longue pratique des affaires, et qui se jette tout entier là où l'emportent ses convictions nouvelles. Il était entré au ministère avec de grandes préventions contre l'action de la royauté, contre le *gouvernement personnel;* ces préventions tombèrent bientôt. En entendant la royauté soumettre à une discussion sévère, aux débats les plus libres et les plus francs, les mesures, les plans, la politique dont elle confiait l'exécution à ses ministres, M. Dufaure passa promptement de la défiance à une admiration sincère. Pendant le séjour qu'il fit à Eu, tout ce qu'il recueillit de la bouche du roi sur l'histoire de l'Europe, sur la situation respective des peuples et des cabinets, acheva de produire une impression profonde sur un esprit que ses études n'avaient pas jusqu'alors conduit à l'examen de toutes ces questions. Voilà en quelques mots toute l'histoire de M. Dufaure depuis le 12 mai.

La manière dont est composée la commission de l'adresse à la chambre des pairs, n'a pas laissé de produire quelque sensation. Les noms de MM. Molé, Roy, Mérilhou, Mounier, Freville, promettent une adresse où les questions politiques seront vues de haut et traitées dans un noble et digne langage. Nos relations et nos affaires extérieures doivent surtout attirer la sollicitude de la chambre. Notre colonie d'Alger, pour laquelle va partir le général Schramm, sur le refus du général Cubières, qui n'a pas accepté le commandement d'Oran, sera l'objet d'une attention particulière. On dit que dans les bureaux un pair ayant proposé que la chambre saisît cette occasion pour émettre le vœu que le prince royal ne quittât pas la France au printemps prochain, M. le duc d'Orléans a traité cette question qui lui était personnelle avec la convenance la plus heureuse, et que, sans annoncer aucune résolution positive, il a manifesté le désir qu'on ne fît pas intervenir les chambres, et qu'on lui laissât toute liberté. La question d'Orient doit trouver au Luxembourg des juges aussi compétens que sévères; elle a inspiré, dans le discours de la couronne, une phrase qui sera relevée nécessairement par les hommes politiques des deux chambres. Sur les bancs de la pairie, M. Molé, dont la pensée depuis si long-temps s'était arrêtée sur l'Orient, jugera peut-être opportun de dire quelques mots sur un problème dont les difficultés naturelles sont encore compliquées de toutes les irrésolutions et de tous les reviremens dont le cabinet nous a donné le spectacle.

Si la France n'a qu'une pensée, si elle ne se préoccupe que de l'intégrité de l'empire ottoman, et nous croyons qu'elle doit avoir aussi quelque souci de l'indépendance et du développement de l'Égypte, pourquoi avoir rappelé l'amiral Roussin? pourquoi, par le choix d'un nouvel ambassadeur et par quelques notes envoyées à Alexandrie, avoir fait croire à l'adoption d'une politique nouvelle qu'on abandonne encore pour reprendre l'ancienne? Sur tous ces points, le ministère a de nombreuses explications à donner. L'Espagne appelle aussi quelques éclaircissemens. L'administration précédente a quelque chose à revendiquer dans les résultats dont on se félicite. On parle d'une phrase dans l'adresse de la chambre des pairs qui rappellerait la vigilance avec laquelle, pendant deux ans, le cabinet du 15 avril a suivi les affaires de la Péninsule et veillé aux intérêts français.

THÉATRES. — ITALIENS. — *Inès de Castro.* — Le magnifique sujet d'Inès de Castro, qui a fourni au Camoëns un des plus beaux épisodes de son poème, n'a malheureusement jamais été mis au théâtre que par des hommes médiocres. C'est vraiment dommage : il y avait dans l'amour mystérieux d'Inès et de don Pédre, dans la sévérité d'Alphonse IV, dans les angoisses du roi, partagé entre la nature et la loi, et enfin dans le dénouement tragique offert par l'histoire, les élémens d'un drame du plus grand effet. La tragédie de Lamothe-Houdard s'est long-temps soutenue, malgré l'insuffisance avec laquelle les plus belles situations avaient été traitées par cet écrivain.

M. Cammarano l'auteur du livret, a, comme à plaisir, détruit l'intérêt du sujet, en s'écartant à la fois de la vérité historique et des premières modifications assez heureuses que Lamothe, poète médiocre, mais homme de goût et de sens, avait jugées nécessaires à l'action et au développement du drame.

Inès de Castro, dame d'honneur de Constance, épouse de don Pèdre, était aussi la plus fidèle amie de cette princesse. A la mort de Constance, sa douleur fut si vive et si sincère, que don Pèdre aimait à confondre ses larmes avec celles de la belle Inès. C'est au sein de cette douleur commune que naquirent les tendres sentimens, cause des malheurs qui fondirent plus tard sur les deux amans et sur les enfans issus de leur hymen secret.

En plaçant dans les larmes l'origine de cet amour, l'histoire n'est-elle pas plus touchante que la version du livret italien qui, à cette noble et pure sympathie de la douleur, substitue de vulgaires et coupables intrigues entre le prince et Inès, pendant la vie même de Constance, et fait ainsi peser sur Inès le cruel et injuste reproche d'avoir causé la mort de cette princesse. Il est vrai qu'elle n'a cédé à l'amour de don Pèdre que parce que celui-ci menaçait de se donner la mort.

Mais ce serait faire trop d'honneur au librettiste, que de prendre ainsi son œuvre au sérieux. En arrangeant ou en dérangeant les drames qu'ils n'inventent jamais, qu'ils choisissent dans notre théâtre ou dans le théâtre anglais, les auteurs italiens n'ont pas, je crois, la moindre prétention littéraire. Ils ne trouvent jamais, comme chez nous, dans le bagage de leurs livrets d'opéras, des titres académiques. Leur unique prétention, et elle est justifiée, c'est de présenter *musicalement* des situations *musicales*, mérite qu'ils possèdent à un degré éminent. Quand ils ont ainsi disposé leur canevas, leur tâche est finie; celle du musicien commence.

M. Persiani est auteur de trois ou quatre partitions estimées en Italie; mais son titre le plus réel à notre bienveillance, c'est d'être le mari d'une cantatrice qui jouit, depuis trois ans, sur notre scène, de la faveur la plus haute et la plus méritée. C'est aussi à la délicieuse méthode de sa femme que le maestro a confié le soin de protéger son œuvre. C'était un spectacle intéressant que de voir cette habile cantatrice puiser dans les sentimens les plus honorables des inspirations qu'elle n'a d'ordinaire l'habitude de demander qu'à l'art. Rubini et Lablache se sont montrés excellens camarades : leur zèle, leur ardeur, attestaient qu'ils s'associaient bien sincèrement aux vœux de la prima donna, et qu'ils faisaient de leur mieux pour en aider la réalisation. Ainsi est-il advenu. Grace à de nombreuses coupures, la seconde représentation a obtenu un plein succès. Le duo entre Rubini et Lablache, au second acte, est l'un des plus dramatiques qui ait jamais été entendu au Théâtre-Italien. Lablache et Rubini y ont été sublimes; jamais ces deux puissans artistes ne s'étaient élevés aussi haut; L'imagination est vaincue par la réalité. Nous citerons encore avec éloge la cavatine de Rubini, la scène finale de folie du troisième acte, et les deux chœurs qui terminent le premier acte, le plus faible des trois. L'ouverture est un médiocre travail d'instrumentation qui n'est même pas relevé par quelques-unes de ces mélodies agréables qui semblent toujours faciles à trouver pour un compositeur italien.

Morelli, chargé du rôle du traître Gonzalès, a été évidemment calomnié; ce digne jeune homme n'a pas commis une seule des nombreuses atrocités dont il est accusé; il est trop bon, trop paisible, trop honnête pour s'être mis sur les bras d'aussi méchantes affaires. M^{me} Albertazzi, appelée à reparaître aux Italiens, seulement dans le rôle de Blanche de Castille, destiné à M^{me} Mathey, a fait vivement désirer le rétablissement de cette cantatrice.

OPÉRA. — Le Conservatoire comptait parmi ses élèves, depuis deux ou trois ans, une jeune et jolie personne douée d'intelligence et de sensibilité, et, en outre, d'une voix de soprano fraîche, naturelle et étendue. C'est cette jeune élève, M^lle^ Dobrée, que l'Opéra a fait débuter lundi dans *Guillaume Tell*. M^lle^ Dobrée a chanté le rôle de Mathilde avec assez de goût et d'expression; elle pourra sans trop de désavantage suppléer M^me^ Dorus ou M^lle^ Nau. Nous espérons que M. Monnais, excité par le succès de sa première découverte, donnera prochainement une nouvelle preuve de sa sagacité, en offrant encore à nos applaudissemens un second premier ténor, un *ténor léger*, une cantatrice de haute expression (M^me^ Eugénie Garcia, si l'Opéra-Comique ne sait pas bien la défendre), une basse grave et une basse chantante, tous talens indispensables aux besoins actuels de l'Opéra. Comme nous sommes en voie d'exigences, il est bien possible qu'après avoir obtenu tout cela, nous réclamions encore en faveur de ces pauvres chœurs, gloire trop négligée de l'ancien Opéra.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE. — M. Monpou a fait représenter à ce théâtre un opéra en quatre actes, *la Chaste Suzanne*, qui a réussi, comme tout ce qui se joue à la Renaissance. Nous reviendrons sur l'opéra de l'inépuisable musicien; nous dirons seulement aujourd'hui qu'on a remarqué dans *la Chaste Suzanne* les débuts de M^lle^ Ozy, et surtout la belle voix du jeune Laborde, beaucoup plus que la musique de M. Monpou.

Les Revenans,

PAR MM. JULES SANDEAU ET ARSÈNE HOUSSAYE.

Ce livre se compose, comme l'indique son titre, de nouvelles qui s'offrent à l'épreuve d'une seconde lecture. Ce n'est heureusement pas ici le lieu de renouveler les plaintes qu'on a eu tant d'occasions d'exprimer sur cette manie de résurrection littéraire plus générale aujourd'hui qu'en aucun temps. A moins d'une sévérité excessive, on ne saurait en effet confondre *les Revenans* avec ces recueils trop nombreux aujourd'hui, et que nos gens de lettres composent au hasard, d'ébauches qu'il eût mieux valu oublier. Les nouvelles de MM. Sandeau et Houssaye réunissent toutes les conditions nécessaires pour justifier leur seconde apparition sous la forme du livre. Certaines pages, d'une grace et d'une sensibilité profondes, égalent les meilleurs chapitres de *Madame de Sommerville* et de *Marianna*; d'autres indiquent un progrès notable dans le talent gracieux et naïf de l'auteur des *Aventures de Margot*. C'est assez pour qu'on indique au public un livre qui n'a pas été écrit uniquement pour satisfaire ses caprices les plus frivoles, et qui lui demande mieux qu'une approbation distraite, mieux qu'un sourire indifférent.

Il faut signaler d'abord la diversité qui règne dans les nouvelles de M. Sandeau, écrites pour la plupart depuis assez long-temps. M. Sandeau a su appliquer avec un égal bonheur la forme de la nouvelle à des intentions différentes, à la confidence comme au drame, comme à l'idylle. Cependant on ne peut s'empêcher de préférer *le Jour sans lendemain* aux nouvelles qui l'accompagnent. *La Prima Donna* et *Vingt-quatre heures à Rome* se distinguent par une exécution brillante et pleine de chaleur. *Horace* et *Cyprien* ont tout l'intérêt d'un épanchement douloureux. Mais, par la fraîcheur de l'inspiration et de la mise en œuvre, *le Jour sans lendemain* nous paraît mériter la première place parmi les autres récits. On peut croire que cette nouvelle a été écrite peu après *Madame de Sommerville*. Il n'y a pas encore au-dessus des personnages l'horizon orageux de *Marianna*. Calmes comme le paysage qui les entoure, ils respirent une douce tristesse d'un charme irrésistible. L'amertume de la réalité n'est que pressentie, l'expérience ne se trahit que par élans rapides, mais l'effet général gagne à ces échappées sombres qui font mieux ressortir la sérénité du tableau.

La donnée du *Jour sans lendemain* est des plus heureuses. On conçoit que l'inspiration n'ait pas résisté à l'écrivain. Une femme dont le nom reste inconnu charme les loisirs de sa vieillesse par de longs regards arrêtés sur les plus belles années de sa vie. Sa jeunesse s'est consumée dans les troubles des passions; elle a fini par trouver le bonheur dans les joies de la famille, et se résigne sans murmurer aux félicités bourgeoises. Ce joli portrait ouvre la nouvelle; une causerie où se dessine nettement ce paisible caractère d'aïeule amène agréablement la partie importante du récit. Une grande passion a rempli la vie de M^me^ ***. En causant du passé, elle laisse échapper des paroles douloureuses, et, au moment où son interlocuteur espère une révélation sur l'amour qui a rempli toute sa vie, elle évoque un souvenir ignoré de tous et caché jusqu'alors dans les plus secrètes profondeurs de son ame. Ce n'est pas de l'objet bien connu de sa grande passion qu'il s'agit; c'est d'une liaison qui n'a duré qu'un soir, c'est d'un amour qui s'est évanoui comme un rêve, mais en laissant derrière lui un éternel parfum; c'est en un mot d'*un jour sans lendemain*.

Voici l'histoire de cet amour. Invitée à une fête chez des voisins de campagne, M^me^ *** s'y est rendue, n'espérant y trouver que l'ennui. Cette journée d'automne, tristement commencée, doit cependant compter parmi les meilleures de sa vie. Belle, noble, riche, aimée d'un mari excellent, entourée d'amis dévoués, de serviteurs fidèles, M^me^ *** n'a point encore connu le bonheur; elle supporte comme un lourd fardeau la prosaïque félicité de son existence. C'est à cette fête, où elle s'est rendue à regret, qu'elle doit connaître des joies aussi belles que ses rêves. Elle vient de rencontrer, au milieu d'une société ridicule, quelques compagnons d'enfance; de joyeux projets dissipent l'ennui de ce petit groupe; le retour sera l'occasion d'une folle cavalcade; on escortera M^me^ *** jusqu'à son château. Au moment où se règle ainsi l'emploi de la soirée, arrive dans la cour un nouveau convié, un pauvre jeune homme blond et pâle, monté sur un énorme cheval de meunier. Le cheval s'arrête pesamment, et le cavalier promène un doux et triste regard sur l'assemblée, qui l'accueille par de bruyans éclats de rire. « C'est le petit Roger! » s'écrie-t-on. On devine que la noble héroïne de l'histoire ne se préoccupe guère de l'impertinente gaieté de l'assemblée; loin de là, elle s'intéresse tout d'abord à ce jeune homme dont le type gracieux et poétique contraste avec les vulgaires physionomies qui l'entourent. M. Sandeau a su, avec une grande habileté, n'arrêter qu'un instant l'attention sur le côté ridicule du personnage qu'il introduit de cette manière dans son récit. On passe vite des rires que l'entrée de Roger provoque à l'impression que produit cette entrée sur M^me^ ***, et le ton élégiaque du début de la nouvelle est aussitôt repris pour ne plus être quitté.

Le soir arrive et le projet de cavalcade s'exécute. Après avoir long-temps tenu la tête de la petite troupe, M^me^ ***, fatiguée de cette course rapide, se laisse devancer par ses compagnons, et profite de la nuit obscure pour se jeter dans un autre sentier. La solitude, la liberté, les rêves d'un premier amour, tout s'unit pour lui faire éprouver un sentiment de joie indéfinissable. Mais elle ne reste pas long-temps seule, le chemin qu'elle suit est celui qu'a pris Roger; le pas lourd de la monture du jeune homme retentit bientôt dans le silence, et M^me^ *** voit arriver son pâle et timide amant. Ici commence une scène ravissante. Le temps presse, la ville est encore éloignée, il faut redoubler de vitesse. Pendant cette course délicieuse au milieu des clairières et des prairies embaumées, les plus doux projets, les plus beaux rêves sont échangés; les vœux les plus tendres s'expriment sans qu'on ait prononcé le mot d'amour. Malheureusement on ne peut prévoir à cette liaison, si heureusement commencée, qu'un triste dénouement. Quel lendemain sera digne de cette divine soirée! Mieux vaut que le songe remonte aux cieux sans ternir son aile aux vapeurs de la terre, et c'est ce qui arrive. Arrivée au château, M^me^ ***, voulant abréger à Roger la longueur du chemin qu'il doit faire seul, pour regagner la ville, lui offre son alezan qui a coutume de franchir cette distance en moins d'une heure. Roger accepte en promettant de revenir le lendemain; mais, le lendemain venu, M^me^ *** ne voit arriver que le cadavre de Roger traîné par son cheval fougueux sur les cailloux du chemin.

Telle est cette petite nouvelle, une des plus fraîches qu'ait écrites l'auteur de *Marianna*. L'héroïne de cette histoire s'offre sous un double aspect, et M. Sandeau n'a pas moins réussi à peindre en elle la vieillesse indulgente que la jeunesse ardente et fière; mais c'est surtout Roger qui intéresse et qui charme. M. Sandeau sait tracer avec une grace particulière ces blondes figures d'adolescens; on se souvient de Henri Felquères dans *Marianna*.

Les fantaisies aimables de M. Houssaye se mêlent heureusement aux pages émues de M. Sandeau. M. Houssaye a long-temps été incertain sur la direction qu'il devait donner à son talent : il a pris goût d'abord aux allures capricieuses de Sterne, puis à l'ardeur sensuelle de Théophile Viaud; il s'est aussi préoccupé de la manière de quelques romanciers contemporains, mais sans jamais abdiquer une certaine originalité à laquelle il revient complètement aujourd'hui. M. Houssaye ne peut que gagner selon nous à cette marche indépendante. Dans plusieurs de ses romans, d'agréables échappées s'ouvrent sur un petit monde qui mériterait de paraître au premier plan. Ce sont de joyeux groupes animant un de ces petits paysages de Champagne, parfumés de thym et de serpolet, dont se souvenait La Fontaine. Le garde-chasse fanfaron, le maître d'école ignorant, le ménétrier ivrogne, animent la scène par leur gaieté naïve; des bandes aventureuses de bohémiens, des groupes de buveurs flamands, de lestes paysannes aux joues vermeilles, complètent et varient le tableau. Il y a dans tout cela, comme on l'a fort bien dit, un *parfum du village natal* et une franchise d'intention qui soutiennent constamment l'intérêt. *Mathilde* et *le Joueur de Violon* sont dans ce genre ce que M. Houssaye a peut-être écrit de mieux; l'auteur ne sort pas de cette région gracieuse et tempérée qui lui convient; il ne dévie pas de la route que son talent l'appelle à suivre. Nous ne faisons qu'indiquer *Mathilde*, *la Clé du parc*, *Mademoiselle de Lavergny*; ces trois nouvelles ont été publiées dans cette *Revue*, et il est sans doute inutile de les rappeler à nos lecteurs. *Les Aventures sentimentales d'une modiste* sont un amusant badinage. *Le Joueur de Violon* se recommande à l'attention par des titres plus réels.

Richard, le héros de cette nouvelle, est un pauvre ménétrier dont un douloureux souvenir désole l'existence. Il a aimé la fille d'un riche fermier; sa condition misérable l'a empêché de prétendre à sa main; il a vu celle qu'il aimait mariée à un homme indigne d'elle, et il a dû jouer son rôle de ménétrier au bal de la noce. Cette fatale journée porte bientôt des fruits amers; Cécile meurt brisée par le chagrin, et Richard renonce au bonheur en se résignant à la vie. Ici nous devons regretter que M. Houssaye, qui intitule sa nouvelle : *tableau flamand*, se soit astreint trop rigoureusement à respecter son titre. Toutes les sources de consolation ne sont pas en effet épuisées pour Richard; s'il n'a plus l'amour, il lui reste le vin, et il profite largement du remède. Nous ne voudrions pas voir supprimer entièrement ce détail, qui est assurément à sa place dans un tableau de l'école flamande, mais il aurait fallu peut-être se préoccuper un peu plus d'idéaliser l'ivrognerie de Richard. Dans certaines parties de la nouvelle, on passe trop brusquement de l'idylle plaintive à la chanson grivoise; en adoucissant çà et là quelques tons crus, l'harmonie du tableau cesserait d'être défectueuse, et le lecteur pourrait s'abandonner plus librement à l'agréable impression qu'il éprouve.

C'est donc par les détails, et non par l'ensemble, que brille *le Joueur de Violon*; mais les détails ont souvent une grace et une naïveté qui font penser à Sedaine. On remarque une description de fête villageoise interrompue par un orage, et une halte dans une grange parfumée de foin, qui ont toutes les vives couleurs et l'entrain voluptueux d'un tableau de Van Ostade ou de Teniers. On pourrait cependant conseiller à M. Houssaye de ne s'engager qu'avec prudence dans cette voie de peinture sensuelle qui le ramènerait trop directement aux tentatives hasardées de ses débuts. La nouvelle de *Mathilde*, et un roman bien antérieur aux *Revenans*, *les Aventures de Margot*, prouvent que M. Houssaye sait appliquer, quand il veut, les procédés de l'idéalisation à ses fantaisies villageoises. C'est à cette manière aimable qu'il doit savoir se tenir en la perfectionnant. Dans quelques-unes de ses nouvelles, l'air qu'on respire est bien l'air embaumé de la campagne, l'air qui a caressé les tilleuls et les sainfoins; mais on ne peut s'empêcher, par momens, de le vouloir plus vif, plus rafraîchi, plus semblable, en un mot, à celui qu'on respire sur la montagne, plus dégagé des moites émanations de la vallée.

En résumé, on peut indiquer le recueil des *Revenans* comme une lecture facile et gracieuse. On ne peut douter que le hasard seul ait fourni l'idée de réunir en un groupe ces jolies nouvelles, et cependant on est presque tenté d'applaudir à l'ordonnance du recueil comme au résultat de la réflexion. Un sentiment vif de la nature distingue l'un et l'autre écrivain, et ramène à l'unité ces peintures diverses. Enfin, le contraste même des deux manières n'est pas sans charmes. Par la disposition générale, *les Revenans* ne se distinguent donc pas moins que par les détails.

D. M.

F. BONNAIRE.

[illegible]

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DOUZIÈME VOLUME

[illegible] (IIIe SÉRIE) de 1833 ?

DE LA REVUE DE PARIS.

Un Souvenir de Jean-Jacques Rousseau, par M. TENANT DE LATOUR. 5
L'Archiprêtre des Cevennes. — Deuxième article, par M. EUGÈNE SUE. 13
Revue Bibliographique, par M. B. DE XIVREY. 47
Poésies, par M. A. HOUSSAYE. 71
BULLETIN. 60
Théâtres. 65

L'Orme de Chantilly, ou Des Grieux marié, par M. ARNOULD FREMY. 73
L'Archiprêtre des Cevennes. — Troisième article, par M. EUGÈNE SUE. 99
Critique littéraire. — *Essai sur la Vie et les Travaux politiques du comte d'Hauterive*, de M. Artaud, par M. P. LIMAYRAC. . . . 131
BULLETIN. 139

L'Archiprêtre des Cevennes. — Quatrième article, par M. EUGÈNE SUE. 145
Le Piano. — Septième article, par M. CASTIL-BLAZE. 174
Critique littéraire. — *Les Confessions d'une Anglaise de qualité*, par M. J. CHAUDES-AIGUES. 196
BULLETIN 210
Théâtres. 215

Le Château de la Brosse-Saint-Ouën, par M. ALEXANDRE DE LAVERGNE. 221
Le Norrland, par M. X. MARMIER. 270
Critique littéraire. — *Lélia*, de George Sand, par M. AUG. BUSSIÈRE. 279
BULLETIN. 293
Théâtres. 298

L'Archiprêtre des Cevennes. — Cinquième article, par M. EUGÈNE SUE. 321
Rennes en 1788, par M. ÉMILE SOUVESTRE. 338
Un nouveau Ballet à Saint-Pétersbourg, par M. ***. 355
BULLETIN. 361
Théâtres. 366

Princeton University Library
32101 073759118